

La
Politesse Mondaine
et les théories de l'honnêteté, en France,
au XVII^e siècle, de 1600 à 1660

PAR
M. MAGENDIE

Thèse pour le Doctorat ès Lettres
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PARIS (V^e)
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, Boulevard Saint-Michel, 49

1925

La Politesse Mondaine

et les théories de l'honnêteté, en France, au XVII^e siècle, de 1600 à 1660

La
Politesse Mondaine
et les théories de l'honnêteté, en France,
au XVII^e siècle, de 1600 à 1660

PAR
M. MAGENDIE

Thèse pour le Doctorat ès Lettres
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PARIS (V^e)
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, Boulevard Saint-Michel, 49

1925

*11050



A mon Maître,

Monsieur Gustave Reynier, Professeur en Sorbonne

Hommage de profonde gratitude



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551825_0001

BIBLIOGRAPHIE

I. — TRAITÉS ET OUVRAGES FRANÇAIS RELATIFS A LA POLITESSE ET A L'HONNÊTETÉ, DE 1600 A 1660.

- BARDIN. — *Le Lycée du sieur Bardin, où en plusieurs promenades il est traité des connaissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme*, Paris, J. Camusat, 1632-1634, 2 vol. in-8°.
- BARY (René). — *La Rhétorique française, où l'on trouve de nouveaux exemples sur les Passions et sur les Figures..., et où le sentiment des Puristes est rapporté sur les usages de notre langue*, par René Bary, Conseiller et historiographe du Roi, Paris, P. Le Petit, 1653, in-4°.
- Je renvoie à une nouvelle édit., *ibid.*, 1659, in-12.
- *Actions publiques sur la Rhétorique française*, Paris, P. le Petit, 1658, in-4°.
- *La fine philosophie accommodée à l'intelligence des Dames*, Paris, S. Piget, 1660, in-12.
- *L'Esprit de Cour, ou les Conversations galantes, divisées en cent dialogues*, Paris, C. de Sercy, 1662, in-12. Je renvoie à l'édition de Bruxelles, B. Vivien, 1664, in-12.
- Bienséance de la Conversation entre les hommes*, Rouen, Romain de Beauvais, 1618, pet. in-8°. (Préf. datée de Pont-à-Mousson, 25 août 1617.)
- BOUHOURS (Le P.). — *Entretiens d'Ariste et Eugène*, Paris, Mabre Cramoisy, 1671, in-4°.
- BOURDONNÉ (de). — *Le courtisan désabusé, ou pensées d'un gentilhomme qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la Cour et dans la guerre*, Paris, Vitry, 1658, in-8°.
- CAILLÈRES (Jacques de). — *Traité de la fortune des gens de qualité et des gentilshommes particuliers*, Paris, L. Chamhoudry, 1658, in-12 ; Paris, J. Loyson, 1661 et 1664, in-12.
- COLLETET (François). — *L'Académie familière des filles, lettres et diversités folâtres de prose et de vers, suite de la Muse coquette*, troisième et quatrième parties, Paris, J. B. Loyson, 1665, in-12.
- CORDIER (Mathurin). — *Les Colloques*, trad. par G. Chapuis, Paris, H. de Marnef, 1586, in-16. Nouv. édit. de cette trad., Paris, J. Libert, 1638, in-12. Nouv. trad., Paris, V^e C. Thiboust et P. Esclassan, 1672, in-12, Amsterdam, H. Wetstein, 1691, in-12.

- Courtisan français (Le)*, anon., Paris, V^{re} Guillemot, in-8°. (Privil. du 11 nov. 1611 ; ne figure pas dans Barbier).
- COUVAY (Louis). — *L'honnête maîtresse*, Paris, G. de Luynes, 1654, in-8°.
- GRAMAIL (Comte de). — *Les Jeux de l'Inconnu*, Paris, de la Ruelle, 1630, in-8°. Rouen, 1637, in-12 ; (je renvoie à cette édit.) *ibid.*, 1645, in-8° ; Lyon, La Rivière, 1645, in-8°.
- DAMP MARTIN (P. de). — *Du bonheur de la Cour et vraie jélicité de l'homme*, Anvers, F. de Nus, 1592, in-12. Réimpr., Paris, N. de Sercy, 1642 et 1644, in-8°, sous le titre : *La Fortune de la Cour, ouvrage curieux tiré des Mémoires d'un des principaux conseillers du duc d'Alençon frère d'Henri III.*
- DEIMIER (P. de). — *Le Printemps des lettres amoureuses, dédié à la Reine Marguerite*, Paris, Franç. Huby, 1608, in-12 ; (je renvoie à cette édition). *Id.*, Paris, Gilles Sevestre, 1612, in-8°, et Huby, 1615, in-12.
- DUBOSC (Le P.). — *L'honnête femme*, 1^{re} partie, Paris, P. Billaine, 1632, in-8° ; 2^e partie, Paris, A. Soubron, 1634, in-4° ; 3^e partie, Paris, A. Courbé, 1636, in-4°.
- DU PÉRIER. — *Le courrier des affaires publiques contenant plusieurs lettres utiles et pleines de termes choisis*, Paris, Jean Corrozet, 1640, in-8°.
- DU SOUHAI. — *Le Parfait gentilhomme*, Paris, Gilles Robinot, 1600, in-4°. *Les Élégances françaises accommodées au langage du temps*, par N. N., ci-devant non imprimées, Amsterdam, Louis Elzevier, 1641, in-12.
- FARET (Nicolas). — *Des vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner ses sujets*, Paris, T. du Bray, 1623, in-4°.
- *L'honnête homme, ou l'Art de plaire à la Cour*, Paris, T. du Bray, 1630, in-4°.
- *Id.*, 1634, sur l'imprimé à Paris, chez T. du Bray, in-8°.
- *Id.*, 1639, Paris, S. Petit, in-8°, et J. Brunet, in-8°.
- *Id.*, 1640, Paris, David, in-8°.
- *Id.*, 1640, Lyon, N. Gay, in-8°, et G. Valfray, in-8°.
- *Id.*, 1658, Paris, M. Bobin et N. Le Gras, in-12.
- *Id.*, 1664, Strasbourg, impr. de E. Welper, in-8°.
- *Id.*, 1681, Paris, A. Besoigne, in-12, et P. Trabouillet, in-12.
- Ed. bilingues, avec la trad. en espagnol de don Ambrosio de Salazar, en regard du texte français : Paris, T. Quinet, 1634, in-4° ; C. Besongne, 1656, in-8° ; P. Rocolet, 1660, in-8°.
- Les Fleurs du bien dire, recueillies ès cabinets des plus rares esprits de ce temps pour exprimer les passions amoureuses avec un amas des plus beaux traits dont on use en amour*, Langres, Pierre la Roche, 1598, in-12, et Paris, Math. Guillemot, 1598, in-12 ; 3^e édit., plus complète, Paris, Guillemot, 1600, in-12 ; *ibid.*, 1601, in-12 ; Langres et Paris, Guillemot, 1603, in-12 ; Troyes, s. d., in-12 ; Lyon, 1605, in-12 ; je renvoie à cette dernière édition.
- FORTIN DE LA HOGUETTE. — *Testament ou conseils fidèles d'un bon père à ses enfants, où sont contenus plusieurs raisonnements chrétiens, moraux et politiques*, composé par P. Fortin sieur de La Hoguette ; 6^e édit., Paris, Ant.

- Vitré, 1653, in-8°. Le priv. est du 12 février 1648. Je renvoie aussi, en l'indiquant, à la 3^e édit., Paris, Vitré, 1649, in-8°.
- GERZAN. — *Le Triomphe des dames*, par Franç. du Soucy, écuyer, sieur de Gerzan, Paris, l'auteur, 1646, in-4°.
- *Conseils à un courtisan pour sa conduite* (signé Gerzan), s. l. n. d., in-8°.
- GILBERT (Gabriel). — *Panégryque des dames*, dédié à Mademoiselle, Paris, A. Courbé, 1650, in-4°.
- *L'art de plaire*, à la Sérénissime Reine de Suède, s. l. n. d., in-12.
- GRENAILLE (de). — *L'honnête fille*, Paris, J. Paslé, (T. Quinet et A. de Sommaville), 1639-1640, 3 vol. in-4°.
- *L'honnête mariage*, Paris, T. Quinet, 1640, in-4°.
- *La Bibliothèque des dames*, Paris, A. de Sommaville et T. Quinet, 1640, in-4°.
- *L'honnête garçon ou l'art de bien élever la noblesse à la vertu, aux sciences, et à tous les exercices convenables à sa condition*, Paris, T. Quinet, 1642, 2 parties en 1 vol. in-4°.
- GUYON (Louis). — *Les diverses leçons*, de Loys Guyon, sieur de La Nauche, Lyon, C. Morillon, 1604, in-8°.
- 2^e éd., 1610-1613, *ibid.*, 2 vol. in-8° ; (Je renvoie à cette éd.).
- 3^e éd., Lyon, 1625, A. Chard, 3 vol. in-8°.
- Le jardin d'amour où il est enseigné la méthode pour bien entretenir une maîtresse, nouvellement corrigée et augmentée pour l'utilité de l'un et de l'autre sexe, avec un traité de la civilité française*, Paris, Jean Le Clerc, s. d., in-8°.
- JAUNIN (Claude). — *Introduction aux compliments des sept principales langues tant orientales qu'occidentales, contenant les principes et fondements de toutes icelles, fort utile et nécessaire à tous ceux qui désirent dans peu de temps et avec peu de dépens, d'avoir la connaissance des langues hébraïque, grecque, latine, française, allemande, italienne et espagnole*, par le sieur Claude Jaunin, professeur ès langues, Lyon, Claude Chastelard, 1630, in-12.
- *Les Compliments de la langue française, œuvre très utile et nécessaire à ceux qui sont à la cour des grands, et qui font profession de hanter les compagnies*, Paris, J. Bessin, 1630, in-12. Réimpr. à la suite du *Secrétaire à la mode*, de La Serre, 1641 ; c'est à cette réimpression que je renvoie.
- LA MARINIÈRE (de). — *La Maison académique contenant un recueil général de tous les jeux divertissants, pour se réjouir agréablement dans les bonnes compagnies*, par le sieur D. L. M., Paris, Robert de Nain et Marin Leché, 1654, in-8° ; (achevé d'impr. pour la 1^{re} fois, dernier mai 1654).
- LA SERRE. — *Le Secrétaire à la mode ou méthode facile d'écrire selon le temps diverses lettres de compliments, amoureuses et morales*, par le sieur de La Serre, historiographe de France, augmenté des *Compliments* et des *Elégances françaises, accommodées au langage du temps*, joute la copie imprimée à Paris, 1641, in-12. Brunet cite des réimpress. du *Secrétaire à la mode* par les Elzévier d'Amsterdam, en 1646, 1650 et 1657, pet. in. 12.

Le Manuel d'amour mis en forme de lieux communs, ou sont déduites les plus belles parties de ses effets, Paris, Anth. du Brueil, 1614, s. a., in-12.

MÉRÉ (Chevalier de). — *Les Conversations avec le Maréchal de Clérembault*, 1^{re} édit., Paris, 1668, introuvable : 3^e éd., Paris, Cl. Barbin, 1671, in-12.

— *Discours des Agréments, de l'esprit, de la conversation*, Paris, Den. Thierry et Cl. Barbin, 1677, in-8^o.

— *Lettres*, Paris, Den. Thierry et Cl. Barbin, 1682, 2 vol. in-12.

— *Œuvres complètes*, Amsterdam, P. Mortier, 1692, 2 vol. in-12.

Tome I : les *Conversations*, et les trois *discours*.

Tome II : les *Lettres*.

— *Œuvres posthumes*, p. p. l'abbé Nadal, Paris, Jean et Michel Guignard, 1700, in-12.

NERVÈZE. — *La Guide des Courtisans*, Paris, A. du Brueil, 1606, in-12. Je renvoie à la réimpress. de cet ouvrage dans les *Œuvres morales du sieur de Nervèze*, Paris, Ant. du Brueil et T. du Bray, 1620, in-16. *La Guide* occupe la première partie, et les *Épîtres morales et consolatoires*, la seconde.

Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps, en suite des Jeux de l'Inconnu, et de la Maison des jeux, Paris, Nic. de Sercy, 1644, in-8^o.

PASQUIER (Nicolas). — *Le Gentilhomme*, par Nic. Pasquier, Conseiller et Maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du Roi, Paris, Jean Petitpas, 1611, in-8^o.

PLUVINEL. — *Le Manège royal, où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du chevalier en tous les exercices de cet art, digne des Princes, fait et pratiqué en l'instruction du Roi par Ant. Pluvinel, son écuyer principal, le tout gravé et représenté en grandes figures de taille douce par Crispian de Pas, flamand, à l'honneur du Roi, et à la mémoire de M. de Pluvinel*, Paris, Guill. Lenoir, 1623, in-folio.

Recueil général des questions traitées ès conférences du bureau d'adresses, sur toutes sortes de matières par les plus beaux esprits de ce temps. La 1^{re} éd. contenant 4 centuries (jusqu'en 1641), a été impr. à Paris, 1638 sq., en 4 vol. in-4^o, auxquels s'ajoute un 5^e vol. impr. à Paris, Guill. Loyson, 1655. 2^e éd., Paris, Chamhoudry, 1656 sq., 5 vol. in-8^o. Je renvoie à la 1^{re} éd.

REFUGE (de). — *Traité de la Cour*, Paris, 1616, in-8^o. Je renvoie à cette édit. Nouv. édit. et réimpress., *ibid.*, 1617, 1618, 1622, in-8^o. Leyde, Elzévier, 1649, pet. in-12, Amsterdam, Elzévier, 1656, pet. in-12. Sur les trad. latines de l'ouvrage, voir Brunet.

RUES (des). — *Les Marguerites françaises ou seconde partie des Fleurs du bien dire*, par François des Rues, constançois, Saunur, Pierre Colle, 1603, pet. in-8^o. Dern. édit. corrigée et augmentée par l'auteur pour la dern. fois, Rouen, Théod. Reinsart, 1608, pet. in-12 ; je renv. à cette éd. Réimpress. Rouen, Loys Loudet, s. d., in-12, Rouen, Abraham Cousturier, s. d., in-12 ; Rouen, Pierre Calles, 1618, et Behourt, 1624, pet. in-12.

SAINT-GABRIEL. — *Le mérite des dames*, Paris, Le Gras, 1655, in-8^o.

Aux exemplaires datés de 1657, (Paris, aux dépens de l'auteur, et se

- donnent aux dames chez lui), in-8°, est ajouté : *Le ciel des beautés héroïnes*, liste de cent une dames, choisies et désignées par le Conseil inconnu des héroïnes ; les femmes les plus célèbres du temps y figurent.
- SALES (Saint-François de). — *Introduction à la vie dévote*, Lyon, Pierre Rigaud, 1608, in-8°. Je renvoie à la 3^e éd., Lyon, P. Rigaud, 1610, in-12. Il est imposs. de donner ici une bibliogr. même sommaire de cet ouvrage ; voir Strowski, *Saint François de Sales, Introd. à l'histoire du sentiment religieux en France au XVIII^e siècle*, Paris, Plon-Nourrit, 1898, in-8°.
- *Lettres adressées à des gens du monde*, Paris, Librairie de la Soc. typographique, 1803, in-12.
- *Le véritable esprit de Saint-François de Sales, avec un choix d'instructions recueillies de ses œuvres* par l'abbé de Baudry, Lyon, Périsse frères, 1846, 4 vol. in-8°.
- SOREL. — *La maison des jeux où se trouvent les divertissements d'une compagnie par des narrations agréables et par des jeux d'esprit et autres entretiens d'une honnête conversation*, Paris, Nic. de Sercy, 1642, 2 vol. in-8°.
- Le Trésor de tous les livres d'Amadis de Gaule, contenant les harangues, épîtres, etc. œuvre très utile pour instruire la noblesse française à l'éloquence, grâce, vertu et générosité*, Lyon, J. Huguetan, 1582, 2 vol. in-16. Je renvoie à la réédit. de Lyon, P. Rigaud, 1605, in-16 ; réédité à Lyon, J. A. Huguetan, 1606, 2 vol. in-16.
- VAUGELAS. — *Remarques sur la langue française*, Paris, Camusat, 1647, in-4°.

II. — OUVRAGES ANCIENS ET ÉTRANGERS DONNANT LIEU A DES RAPPROCHEMENTS AVEC LES TRAITÉS FRANÇAIS RELATIFS A LA POLITESSE ET A L'HONNÉTETÉ

- BARTOLI (Le P. Daniel). — *La Guide des beaux esprits, composée en italien par le R. P. Daniel Bartoli de la compagnie de Jésus, et traduite en français par un Père de la même compagnie*, Pont-à-Mousson, G. Bernard, 1654, in-8°.
- L'ouvrage du P. Bartoli a paru sous le titre : *Dell' uomo di lettere difeso et emendato parti due*, Firenze, 1645, in-8° ; nouv. éd., Venise, 1648, in-12, 1651, in-12.
- CARDAN (Jérôme). — *La science du monde ou la Sagesse civile*, trad. par Choppin, 2^e éd., Paris, V^e T. Quinet, 1652, in-4° ; (4^e éd., Paris, Ant. de Sommaville, 1661, in-12). Privil. de la 1^{re} éd., 13 septembre 1651.
- CASTIGLIONE (Balthazar). — *Le Cortegiano*, 1^{re} éd. italienne, Venise, Alde, 1528. 1^{re} traduc. franç. *Le courtisan nouvellement traduit de langue italique en français*, par Jacques Colin d'Auxerre, Paris, J. Longis et V. Ser-tenas, s. d., in-8°, goth. Rééditions : Lyon, Le Long et de Harsy, s. d. (1537) in-8° ; Lyon, Franç. Juste, 1538, in-8° (revue par Dollet et Mellin de Saint-Gelais) ; Paris, 1540, in-8°.

2^e trad. par Gabriel Chappuys, Lyon, Huguetan, 1585, in-8° ; Paris, N. Bonfons, 1585, in-16 ; Paris, Cl. Micard, 1585 ; Paris, l'Angelier, 1592. Je renvoie à la trad. de Chappuys de 1585, Lyon.

Nouv. trad. par l'abbé Duhamel, Paris, Loyson, 1690, in-8°. sous le titre : *Le parfait courtisan et la dame de cour, traduction nouvelle de l'italien du comte B. Castiglione.*

CICÉRON. — *De finibus bonorum et malorum.*

De officiis.

ERASME. — *De civitate morum puerilium libellus nunc primum et conditus et aeditus*, Antverpiae, apud M. Hillenium, 1530, in-8°.

1^{re} trad. franç. Lyon, Jean de Tournes, 1544, in-16.

— *La civilité morale des enfants*, trad. par Claude Hardy, « parisien âgé de neuf ans », Paris, J. Sara, 1613, in-8°.

Nouv. trad. avec une notice et le texte latin en regard, par Alcide Bonneau, Paris, I. Liseux, 1877, in-12.

GIOVANNI DELLA CASA. — *Le Galateo*, Venise, 1558 (dans un recueil de vers et de prose), 1^{re} éd., séparée, Milan, 1559, in-8°.

1^{re} trad. franç : *Le Galatée ou la manière et façon comme le gentilhomme se doit gouverner en compagnie*, trad. par Jean du Peyrat, Paris, J. Kerver, 1562, in-8°. Edit. bilingues (italien et franç.), Lyon, 1572, 1573, 1584, in-16 ; édit. en quatre langues (italien, français, latin et espagnol), Lyon, J. de Tournes, 1598, in-16, édit. en cinq langues (italien, franç. latin, espagnol et allemand), Genève, J. de Tournes, 1609, in-16, sous le titre : *Le Galatée, premièrement composé en italien par Jean de la Case, et depuis mis en français, latin, allemand et espagnol, traité très utile et très nécessaire pour bien dresser une jeunesse en toutes manières et façons de faire louables, bien reçues et approuvées par toutes gens d'honneur et de vertu, et propre pour tous ceux qui non seulement prennent plaisir en la langue latine, mais aussi aux vulgaires qui pour le jourd'hui sont les plus prisées.* Réimpress. à Montbéliard, J. Feuillet, 1615, in-16.

Nouv. trad. de l'abbé Duhamel, Paris, 1666 in-12, sous le titre : *Le Galatée ou l'art de plaire dans la conversation.*

— *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos*, tome III des *Œuvres latines* de G. della Casa, Florence, G. Manni, 1707, in-4°.

Cet ouvrage a été traduit par Guill. Colletet, sous le titre : *Les devoirs mutuels des grands seigneurs et de ceux qui les servent, ou l'art de vivre à la cour et de converser avec les grands, excellent traité de messire Jean de la Case, archevêque de Bénévent en Italie, mis de latin en français*, Paris, Ant. de Sommaville, 1648, in-8°.

GRACIAN (Balthazar). — *Le Héros*, traduit nouvellement en français par le sieur Gervaise, Paris, V^{re} P. Chevalier, 1645, in-8°.

GUARZZO (Stéphane). *La civile conversation*, Venise, 1574, in-4°. Trad. simultanément en français par Gabriel Chappuys, Lyon, J. Bernard, 1579, in-8°, et 1580, in-8°, *id.*, Lyon, B. Bigaud, 1592, in-16 ; et par Belleforest, Paris, P. Cavellat, 1579, in-8°, *id.*, Genève, 1598, in-16. Je renvoie à la trad. de G. Chappuys, de 1579.

GUEVARA. — *Le Réveille-matin des courtisans, ou moyens légitimes pour parvenir à la faveur et pour s'y maintenir*, trad. française de l'espagnol de dom Ant. de Guevarre, par Sébastien Hardy, Paris, impr. de R. Estienne, 1622, in-8°. Sec. édit. de la même trad., Paris, H. Sara, 1623, in-8°.

L'ouvr. de Guevara, paru en 1539, sous le titre : *Aviso de privados y doctrina de Cortesanos*, avait été traduit pour la première fois sous le titre : *Le favori de Cour*, par Jacques de Rochemaure, Lyon, Roville, 1556, in-8°.

QUINTILIEN. — *De l'Institution oratoire*.

SÉNÈQUE. — *De beneficiis*.

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, RECUEILS DE DIVERTISSEMENTS

Les agréables divertissements français contenant plusieurs rencontres facétieuses de ce temps, Paris, Le Gras, 1654, in-8°.

ARTUS Thomas, sieur d'Embry. — *Les Hermaphrodites, Discours de Jacobophile à Limne*, s. l. n. d., 2 parties en un vol. in 12 (1).

AUBIGNAC (d'). — *Histoire du temps, ou Relation du royaume de coquetterie, extraite du dernier voyage des Hollandais aux Iles du Levant*, Paris, C. Sercy, 1654, in-12.

AUBIGNÉ (d'). — *Les aventures du baron de Foeneste comprises en quatre parties, Au désert imprimé aux dépens de l'auteur*, 1630, in-8°.

1^{re} édition : Les deux premières parties, à Maillé, 1617, in-8°.

La 3^e partie à Maillé, par J. M. imprimeur ordinaire de l'auteur, 1619, in-8°.

BERNARD (Catherine). — *Le comte d'Amboise, nouvelle galante*, La Haye, Abraham de Hondt et van Ellinc Rhuyssen, 1689, in-12.

BOISROBERT. — *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie, où sont entremêlées les aventures d'Alcidaris, de Cambaye, et les amours de Pyroxène*, Paris, F. Pomeray, 1629, in-8°.

— *Nouvelles héroïques et amoureuses de M. l'abbé de Boisrobert*, Paris, P. Lamy, 1657, in-8°.

BRYE (DE). — *Le duc de Guise surnommé « le Balafré »*, 2^e édit. augmentée, Paris, Michel Brunet, 1695, in-16.

CAMUS. — *Parthénice ou peinture d'une invincible chasteté, histoire napolitaine*, Paris, C. Chappelet, 1621, in-8°.

— *Agatonphile, ou les martyrs siciliens Agathon, Philargyrippe, Tryphime et leurs associés, histoire dévote où se découvre l'art de bien aimer*, Paris, C. Chappelet, 1623, in-8°.

— *Spiridion, anachorète de l'Apennin*, Paris, C. Chappelet, 1623, in-12.

(1) La 1^{re} édit. est de 1605. Voir l'Esroile, à la date d'avril 1605.

- *Palombe ou la femme honorable, histoire catalane*, Paris, C. Chappelet, 1625, in-8°.
- *La pieuse Julie, histoire parisienne*, Paris, M. Lasnier, 1625, in-8°.
- *Les spectacles d'horreur où se découvrent plusieurs tragiques effets de notre siècle*, Paris, A. Soubron, 1630, in-8°.
- *Les Récits historiques ou histoires divertissantes entremêlées de plusieurs agréables rencontres et belles reparties*, Paris, G. Clousier, 1643, in-8°.
- CHEVREAU (Urbain). — *Hermiogène*, Paris, V^e de Sercy, 1648, 2 vol. in-8°.
- DESJARDINS (M^{lle}). — *Alcidamie*, Paris, Cl. Barbin, 1661, 2 vol. in-8° (1).
- DESMARETS DE SAINT-SORLIN. — *Ariane*, Paris, V^e de Matth. Guillemot, 2 vol. in-8°.
- Les Diversités galantes contenant... l'apothicaire de qualité, nouvelle galantes et véritable*, Paris, Cl. Barbin, 1664, 2 vol. in-12.
- Les Divertissements curieux ou le Trésor des meilleures rencontres et mot subtils de ce temps*, Lyon, Jean Huguetan, 1650, in-8°.
- ESCUTEAUX (des). — *Les infortunées et chastes amours de Filiris et Isolia*, par le sieur des Escuteaux, gentilhomme Loudunois, Rouen, Jean Osmont, 1601, in-12.
- *Les Chastes et heureuses amours de Clarimond et Antonide*, Rouen, Pierre Calles, 1602, in-12.
- FAVORAL. — *Les plaisantes journées du sieur Favoral, où sont plusieurs rencontres subtiles pour rire en toutes compagnies*, Paris, Jean Corrozet, 1629, in-12.
- 1^{re} édit. sous le titre : *Les contes et discours facétieux recueillis par le sieur Favoral*, Paris, J. Corrozet, 1615, in-12. Réimpr. sous le titre : *Facétieuses journées*, Paris, 1618, in-12, et sous le titre : *Plaisantes journées*. Paris, 1626 et 1644, pet. in-12.
- FUMÉE (Martin). — *Du vrai et parfait amour écrit en grec par Athénagoras, philosophe athénien, contenant les amours honnêtes de Théogènes et de Charide, de Phérérides et de Mélangénie*, Paris, T. du Bray, 1612, in-8°.
- FURETIÈRE. — *Le roman bourgeois*, Paris, Jolly, 1666, in-8°. Je renvoie à l'éd. Ed. Fournier, Paris, P. Jannet, 1854, in-16.
- GARON (Louis). — *Le chasse ennui ou l'honnête entretien des bonnes compagnies, divisé en cinq centuries, enrichi d'histoires, exemples, apophtegmes, pointes subtiles, dits et faits mémorables et facétieux de toute sorte et qualités de personnes*, Paris, Girard Bontemps, 1600 « trop tost », in-12.
- La 1^{re} édit., paraît être celle de Lyon, Cl. Larjot, 1628-1631, 2 vol in-12.
- La 1^{re} des deux parties a été réimpr. à Paris, C. Grisot 1633 et 1645, in-12, à Rouen, J. Cailloué, 1652, in-12, à Strasbourg, J. Städel, 1669, in-8°, sous le titre : *Exilium melancholiae*.
- GERZAN. — *Histoire africaine de Cléomède et de Sophonisbe*, Paris, Cl. Morlot, 1627-1628, 3 vol. in-8°.

(1) Le 2^e vol. en 2 parties réunies en un vol., chaque partie paginée séparément.

— *Histoire asiatique de Cérinthe, de Calianthe et d'Arthénice, avec un traité du Trésor de la vie humaine et la philosophie des dames*, Paris, Pierre Lamy, 1634, in-8°.

GOMBAULT. — *Endimion*, Paris, Nic. Buon, 1624, in-8° (2^e éd., *ibid.*, 1626).

GOMBERVILLE (Marin Le Roy de). — *La première... [cinquième] partie de Polexandre, revue, changée et augmentée en cette dernière édition*, Paris, Aug. Courbé, 1641, 5 vol. in-8°.

Ce roman sans cesse remanié, a paru d'abord sous le titre : *L'exil de Polexandre*, Paris, T. du Bray, 1629, un vol. in-8°. — *La première [seconde] partie de Polexandre, revue, changée et augmentée en cette nouvelle édition*, Paris, T. du Bray, 1632, 2 vol. in-4°. — *La première [quatrième] partie de Polexandre*, Paris, Aug. Courbé, 1637, 5 vol. in-8°.

— *La jeune Alcidiane*, Paris, A. Courbé, 1651, in-8°.

GONON (Le R. P. Benoit). — *La chasteté récompensée ou l'histoire de sept pucelles doctes et savantes, ensemble celle du chaste Floris et de Héliodore son amante malheureuse, recueillies de plusieurs célèbres historiens*, Bourg en Bresse, Jean Tainturier, 1643, in-8°.

LA CALPRENÈDE. — *Cassandre*, Paris, Somnaville et Aug. Courbé, 1642 sq. 10 vol. pet. in-8°.

— *Cléopâtre*, Paris, G. de Luynes, 1647 sq., 12 vol., pet. in-8°.

— *Faramond ou l'Histoire de France*, Paris, 1661 sq. 12 vol. in-8° ; (les tomes VII-XII sont de Pierre d'Ortigue de Vaumorière).

Pour *Cassandre* : nouv. édit. « juxte la copie imprimée », Paris, 1651, 10 tomes en 5 vol. in-12.

— *Cléopâtre* : nouv. édit. Paris, Joly, 1663, 12 vol. pet. in-8° ; édit. imprimée sur la copie de Paris, Leyde, Jean Sambix, 1648 ou 1653, 12 vol. pet. in-8°.

Faramond : nouv. édit. à Amsterdam, « juxte la copie imprimée à Paris » 1664-1670, 12 vol. pet. in-8°.

LA CALPRENÈDE (M^{me} de). — *Les divertissements de la princesse Alcidiane*, Paris, de Sercy, 1661, in-8°.

LA FAYETTE (M^{me} de). — *La Princesse de Clèves*, anon., Paris, Cl. Barbin, 1678, 2 vol. in-12.

LANNEL (J. de). — *Le Roman satyrique de J. de Lannel, seigneur du Chain-treau et du Chambort* (Guill. Colletet), Paris, T. du Bray, 1624, in-8°.

— *Le Roman des Indes*, Paris, T. du Bray, 1625, in-8° (1).

LA SERRE. — *La Clytie ou le Roman de la Cour*, Paris, Guill. Loyson, 1630, in-8°.

LOGEAS (de). — *Le Roman héroïque où sont contenus les mémorables faits d'armes de dom Rosidor, prince de Constantinople, et de Clarisel le Fortuné*, Paris, 1632, 2 vol. in-8°.

MARESCHAL (A.). — *La Chrysolite ou le secret des romans*, Paris, Nic. de la Coste, 1634, in-8°.

(1) Erreur de pagination : 1089 est suivi de 2000.

MONTMAYOR (George de). — *Les sept livres de la Diane de George de Montemayor, esquels par plusieurs plaisantes histoires sont décrits les variables et étranges effets de l'honnête amour*, trad. de l'esp. en fr. par Nicole Collin, Rheims, Jean de Foigny, 1578 in-8°, et 1579 in-8°. *Id.*, avec les deux suites de Perez et de Gil Polo, trad. en 1582 par Gabriel Chappuys, Paris, N. Bonfons, 1587, in-8°. *Id.*, avec les deux suites, revue et augmentée, Tours, Jamet Mettayer, 1592, in-8°.

Seconde trad. de S. G. Pavillon, Paris, Ant. du Breuil, 1603, in-12 (bilingue). Autres trad. en édit. bilingues : par J. D. Bertranet, Paris, 1611, in-8° ; Paris, Th. de la Ruelle, 1612, in-8° ; Paris, Th. Estoc, 1613, in-8°. Voir Marsan, *La pastorale dramatique en France*.

MONTPENSIER (Mlle de). — *L'histoire de la princesse de Paphlagonie*, Paris, 1659, in-8°.

NERVÈZE. — *Les chastes et infortunées amours du Baron de l'Espine et de Lucrèce de la Prade*, du pays de Gascogne, Paris, du Brueil, 1598, in-12. *Id.*, Langres, Pierre Pinay, 1598, in-12 ; Rouen, 1610, in-12.

— *Les Religieuses amours de Florigène et de Méléagre*, Paris, A. du Brueil, 1602, in-12. A dû paraître en 1600 ou 1601, l'édit. de Paris étant qualifiée de « dernière édition ». Voir Reynier, *Le Roman sentimental avant l'Astrée*, p. 296, note 2, et 375.

— *La Victoire de l'Amour divin sous les Amours de Polidore et de Virgine, divisée en sept journées*, Lyon, Thibaud Ancelin, 1608, in-12 ; Paris, du Brueil, s. d., in-12.

— *Les Amours diverses*, Rouen, Cl. Le Villain, 1621, in-12.

1^{re} éd., Paris, T. du Bray, 1606, in-12.

Nouvelle Astrée (La). Paris, Nic, Pepie, 1713, in-12.

OUVILLE (d'). — *Les contes aux heures perdues ou le recueil de tous les bons mots, reparties, équivoques, brocards, simplicités, naïvetés et autres contes facétieux non encore imprimés*, Paris, Touss. Quinet, 1644, 2 vol. in-8°.

— *L'élite des contes du sieur d'Ouille*, Rouen, Cabut, 1680, 2 vol. pet. in-12.

PURE (abbé de). — *La Précieuse ou le Mystère des ruelles, dédiée à telle qui n'y pense pas*, Paris, P. Lamy, 1656, in-8°.

SAINT-NECTAIRE (Mlle de). — *Orasie*, Paris, Ant. de Sommaville, 1645, 2 vol. in-8°.

SCARRON. — *Le Roman comique*, Paris, T. Quinet, 1651, 2 vol. in-8° (éd. orig. des deux premières parties, qui sont seules, de Scarron).

Id., éd. revue et annotée par V. Fournel, Paris, P. Jannet, 1837, 2 vol. in-16.

SCUDÉRY (Georges et Madeleine de). — *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, Paris, 1641, 4 vol. in-8°.

— *Artamène ou le Grand Cyrus*, 1640-1653, Paris, Aug. Courbé, 10 vol. in-8°. 3^e édit., revue et corr., *ibid.*, 1653.

— *La Clélie, histoire romaine*, 1656-1660, Paris, Aug. Courbé, 10 vol. in-8°.

— *Célinde*, 1661, Paris, Aug. Courbé, in-8°.

SEGRAIS. — *Les nouvelles françaises ou les Divertissements de la princesse*

Aurélié, Paris, Ant. de Somnaville, 1656-1657, 2 vol. in-8°. Je renvoie à l'édition de Paris, Den. Mouchet, 1720, 2 vol. in-12.

— *La Relation de l'Île imaginaire*, Paris, 1659, in-8°.

SOREL. — *La vraie histoire comique de Francion*, par Ch. Sorel, nouvelle édition, avec avant-propos et notes, par Emile Colombey, Paris, Ad. Delahays, 1858, in-16.

Sur la 1^{re} édit., Paris, 1623, très modifiée par la suite, voir le *Catalogue des livres de la bibliothèque du baron James de Rothschild*, dressé par E. Picot, III, p. 437, n° 2628.

— *Le berger extravagant, ou parmi des fantaisies amoureuses, on voit les impertinences des romans et de la poésie*, Paris, T. du Bray, 1627 ou 1628, 3 vol. in-8°.

Les nouvelles choisies où se trouvent divers incidents d'amour et de fortune, Paris, David, 1645, 2 vol. in-8°.

SOUHAI (du). *Les amours de Glorian et d'Ismène*, Paris, V^{re} Nicolas de Louvain, 1600, in-12.

— *Les Propriétés d'Amour et les Propriétés des amants, contenant une Histoire véritable des Amours de Filine et de Polymante*, par le sieur du Souhait, Secrétaire ordinaire de son Altesse Lorraine, Paris, Jean Houzé, 1601, in-12.

TALLEMANT (abbé). — *Le Voyage de l'Île d'amour à Lycidas*, Paris, Louis Billaine, ou Ch. de Sercy, 1663.

— *Le deuxième voyage de l'Île d'amour*, *ibid.*, 1664, 2 tomes en un vol. in-12.

TRISTAN. — *Le Page disgracié, où l'on voit de vifs caractères d'hommes de tous tempéraments et de toutes professions*, Paris, T. Quinet, 1643, 2 vol. pet. in-8°.

URFÉ (Honoré d'). — *L'Astrée où sont déduits les divers effets de l'honnête amitié*.

1^{re} partie, Paris, Jean Micard ou Touss. Quinet, 1610, in-8°.

2^e partie, *ibid.*, 1610, in-8°.

3^e partie, dédiée à Louis XIII, Paris, T. du Bray et Olivier de Varennes, 1619, in-8°.

4^e partie (rédigée par Baro), Paris, T. du Bray, 1627, in-8°.

5^e partie (composée par Baro), *ibid.*, 1627, in-8°.

Je renvoie, quand je ne donne aucune indication d'origine, à l'édition complète suivante : Paris, Aug. Courbé et Ant. de Somnaville, 1647, 5 vol. in-8°.

Je renvoie aussi, avec indication entre parenthèses de la date de publication du tome, aux volumes suivants :

— *L'Astrée de Messire Honoré d'Urfé, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, comte de Chateaufort, baron de Chateaufort,...* ou par plusieurs histoires et sous personnes de Bergères et d'autres sont déduits les divers effets de l'honnête amitié, première partie, Paris, Mathurin Henault, 1624, in-8°.

— *L'Astrée...*, même titre, avec cette variante : sous personnes de Bergers

- au lieu de : *sous personnes de Bergères*, sec. partie, Paris, Remy Dollin, 1618, in-8°.
- *L'Astrée...*, troisième partie, « revue, corrigée et augmentée beaucoup en cette dernière édition », Paris, T. du Bray, 1621, 1 vol. en 2 tomes, in-8°.
- *La vraie Astrée de Messire Honoré d'Urfé...*, quatrième partie, Paris, Aug. Courbé, 1637, in-8°.
- *La conclusion et dernière partie d'Astrée, composée sur les vrais mémoires de feu Messire Honoré d'Urfé par le sieur Baro*, Paris, Franç. Pomeray, 1628, in-8° (1).
- VIDEL. — *Le Mélite, amoureuses aventures du temps*, Paris, Sam. Thiboust, 1624, in-8°.
- Le Voyage d'Alcippe*, dans la 3^e partie du *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps*, Paris, Ch. de Sercy, 1660, in-12.

IV. — PIÈCES DE THÉÂTRE, TRAGÉDIES, TRAGI-COMÉDIES, COMÉDIES, PROLOGUES

- AUVRAY. — *La Dorinde*, Paris, Ant. de Sommaville et A. Soubron, 1631, in-4°.
- BOISROBERT (Le Metel de). — *La belle plaideuse*, Paris, 1655, in-12.
- BRUSCAMBILLE (Deslauriers, dit). — *Prologues tant sérieux que facétieux avec plusieurs galimatias par le sieur D. L.*, Paris, J. Millot et J. de Bordeaulx, s. d. in-12.
- CHAPPUZEAU. — *Le Cercle des femmes*, Lyon, M. Duhan, 1656, in-12.
- *Colin-Maillard*, comédie facétieuse, Paris, J. B. Loyson, s. d., in-12.
- *La muse enjouée ou le théâtre comique du sieur Chappuzeau*, Lyon, J. Girin et B. Rivière, 1674, 4 parties, 1 vol. in-12.
- Comédie des Tuileries* (La), Paris, A. Courbé, 1638, in-4°.
- CORNEILLE (Pierre). — *Mélite ou les Fausses lettres*, pièce comique, Paris, Franç. Targa, 1633, in-4°.
- *La Veuve ou le Traître trahi*, com., Paris, Franç. Targa, 1634, in-8°.
- *La Galerie du Palais ou l'amie rivale*, Paris, Aug. Courbé, ou F. Targa, 1637, in-4°.
- *La Suivante* Paris, Aug. Courbé ou F. Targa, 1637, in-4°.
- *La Place royale ou l'Amoureux extravagant*, Paris, A. Courbé, ou F. Targa, 1637, in-4°.
- *Le Cid*, tragi-comédie, Paris, Aug. Courbé ou Fr. Targa, 1637, in-4°.

(1) Quand je renvoie aux cinq volumes que je viens de mentionner, le chiffre 2, placé en exposant à côté du numéro de la page, signifie : Verso. Ainsi, pour résumer : *Astrée*, III, 49, veut dire : *Astrée*, éd. de 1647, tome III, p. 49, et : *Astrée*, I (1624), 202², signifie : *Astrée*, 1^{re} partie, édit. de 1624, p. 202, verso.

- *Horace*, tragédie, Paris, Aug. Courbé, 1641, in-4°.
- *Cinna ou la Clémence d'Auguste*, tragédie imprimée à Rouen aux dépens de l'auteur, Paris, Touss. Quinet, 1643, in-4°.
- *Polyeucte, martyr*, tragédie, Paris, Ant. de Sommaville et Aug. Courbé, 1643, in-4°.
- *Le menteur*, comédie, impr. à Rouen, et se vend à Paris, chez Ant. de Sommaville et Aug. Courbé, 1644, in-4°.
- *La Suite du menteur*, comédie, impr. à Rouen, et se vend à Paris, chez Ant. de Sommaville et Aug. Courbé, 1645, in-4°.
- *Théodore vierge et martyr*, trag. chrét., impr. à Rouen, et se vend à Paris chez T. Quinet, ou chez Ant. de Sommaville, ou chez Aug. Courbé, 1646, in-12.
- *Petharite roi des Lombards*, trag., Rouen, chez Laurens Maurry, et se vend à Paris, chez G. de Luynes, 1653, in-12.
- *Œdipe*, trag. impr. à Rouen, et se vend à Paris chez Aug. Courbé et G. de Luynes, 1659, in-12.
- CORNEILLE (Thomas). — *L'Amour à la mode*, Rouen, Laurens Maurry, 1653 in-12.
- *Timocrate*, Paris, A. Courbé et G. de Luynes, 1658, in-12.
- *Bérénice*, Rouen, chez Laurens Maurry, pour A. Courbé et G. de Luynes, Paris, 1659, in-12.
- COSTE (Guillaume de). — *Les bergeries de Vesper ou les Amours d'Antonin, Florelle, et autres bergers et bergères de Placemont et Beauséjour*, Paris, R. Baragnes, 1618, in-12.
- CROISILLES (J. B. de). — *Thirsis et Uranie ou la Chasteté invincible*, Paris, S. Février, 1633, in-8°.
- DESMARETS DE SAINT-SORLIN. — *Les Visionnaires*, Paris, Camusat, 1637, in-4°.
- DISCRET (L. C., d'après Brunet). — *Alizon, comédie*, Paris, Jean Guignard, 1637, in-8°.
- DU RYER. — *Les Vendanges de Suresnes*, Paris, Ant. de Sommaville, 1636, in-4°.
- FERRY (Paul). — *Le Dédain de l'Amour*, dans les *Premières œuvres poétiques*, Lyon, P. Coderc, 1610, in-8°.
- FRENICLE (N.). — *L'Entretien des illustres bergers*, Paris, J. Dugast, 1634, in-8°.
- GUARINI. — *Pastor fido*, Venise, Gio. Batista Bonfadino, 1590, in-4°.
- *Le Berger fidèle*, traduit de l'italien en français par de Marandé, Paris, J. B. Loyson, 1663, in-12 (1).
- GUYON GUÉRIN DE BOUSCAL. — *Oroondate ou les Amants discrets*, Paris, A. de Sommaville, ou Aug. Courbé, ou T. Quinet, ou N. de Sercy, 1645, in-4°.
- HARDY (Alexandre). — Les tragédies que je cite sont imprimées pour la première fois dans les volumes suivants du *Théâtre d'Alex. Hardy : Scédase*, tome I, Paris, J. Quesnel, 1624, in-8°.

(1) Pour la bibliog. détaillée des trad. de cet ouvr., voir Marsan, *La pastorale dramatique en France*.

- *Timoclée, Lucrèce*, tome V, Paris, Fr. Targa, 1628, in-8°. *Les chastes et loyales amours de Théagène et Chariclée*, ont été imprimées séparément, Paris, J. Quesnel, 1623, in-8° (1).
- LA CALPRENÈDE. — *La mort de Mithridate*, Paris. Ant. de Sommaville, 1637, in-4°.
- *Le comte d'Essex*, Paris, 1639, in-4°.
- LA VALLETTRYE. — *La chasteté repentie*, dans les *Œuvres poétiques*, Paris, Est. Vallet, 1602, in-12.
- LA VALLIÈRE (duc de) et MARIN DE LA CIOTAT. — *La Bibliothèque du Théâtre français depuis son origine*, Dresde (Paris), 1768, 3 vol. pet. in-8°.
- L'ESTOILE (Claude de). — *L'intrigue des filoux*, comédie, Paris, 1649, pet. in-12.
- MAIRET. — *Les galanteries du duc d'Ossonne*, Paris, 1636, in-4°.
- MARESCAL. — *Le Railleur ou la Satire du temps*, Paris, T. Quinet, 1638, in-4°.
- MOLIÈRE. — *Les Précieuses ridicules*, Paris, Guill. de Luynes, 1660, in-12.
- *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, Paris, Jean Ribou, 1660, in-12.
- *L'école des Maris*, Paris, Ch. de Sercy, 1661, in-12.
- *Les Fâcheux*, Paris, Guill. de Luynes, 1662, in-12.
- *L'Ecole des Femmes*, Paris, Guill. de Luynes, 1663, in-12.
- OUVILLE (d'). — *Les trahisons d'Arbiran*, tragi-com., Paris, Aug. Courbé, 1638, in-4°.
- *Les morts vivants*, tragi-com., Paris, Cardin Besongne, 1646, in-4°.
- *La coiffeuse à la mode*, com., 1647, Paris, T. Quinet, in-4°.
- PARFAICT (Les Frères). — *Histoire du Théâtre français depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, G. le Mercier et Saillant, 1746, in-8°.
- QUINAULT. — *La Généreuse ingratitude*, tragi-com., 1654.
- *La Mort de Cyrus*, trag., 1656.
- *Amalasonte*, trag., 1658.
- dans le *Théâtre*, de Quinault, Amsterdam, Wolfgang, 1663, 2 vol. pet. in-12.
- ROTROU. — *Diane*, Paris, Fr. Targa, 1635, in-8°.
- *Cléagénor et Doristée*, Paris, Ant. de Sommaville, 1635, in-8°.
- *L'Heureuse Constance*, Paris, Ant. de Sommaville, 1636, in-4°.
- *Célimène*, Paris, Ant. de Sommaville, 1636, in-4°.
- *Hercule mourant*, Paris, Ant. de Sommaville, 1636, in-4°.
- *L'Innocente infidélité*, Paris, Ant. de Sommaville, 1638, in-4°.
- *Célie*, Paris, Aug. Courbé, 1646, in-4°.
- *Venceslas*, Paris, 1648, in-4°.
- *Œuvres*, édit. Viollet le Duc, Paris, 1820-1822, 5 vol. in-8°.
- SCUDÉRY (Georges de). — *Ligdamon et Lidias, ou la ressemblance*, tragi-com., Paris, Fr. Targa, 1654, in-8°.
- SOMAIZE. (Ant. Beaudouin de). — *Les véritables Précieuses*, Paris, J. Ribou, 1660, in-12.
- *Le Procès des Précieuses*, Paris, J. Guignard, ou Est. Loyson, 1660, in-12.

(1) Sur la publication et la chronologie des pièces de Hardy, voir Rigal, *Alex. Hardy et le Théâtre français*, Paris, 1889, in-8°. 1^{re} partie, chap. III.

- TROTIEREL (P.). *Les Corrivaux*, Com. facétieuse, Rouen, du Petit-Val, 1612, in-12.
- *Sainte-Agnès*, tragédie, Rouen, du Petit Val, 1615, in-12.
- *L'Amour triomphant, où sous les noms du berger Pyrandre et de la belle Oréade du mont Olympe, sont décrites les amoureuses aventures de quelques grands princes*, Paris, Sam. Thiboust, 1615, in-8°.
- *Gilleite*, Com. facétieuse, Rouen, du Petit Val, 1620, in-12.
- VERONNEAU. — *L'Impuissance*, Paris, T. Quinet, 1634, in-8°.

BALLETS

- Ballet de Monseigneur le duc de Vendôme, dansé lui douzième en la ville de Paris, les dix-sept et dix-huitième jours de janvier 1610*, Paris, Jean de Heuqueville, in-4°.
- Le Ballet du Courtisan*, s. l. n. a., privil. du 28 mars 1612, in-12.
- BENSERADE. — *Œuvres*, Paris, Ch. de Sercy, 1697, 2 vol. in-12. Je donne la date de chaque ballet, quand je le cite.
- BORDIER (René). — *Vers pour le ballet d'Apollon que le roi a dansé en l'année 1621*, Paris, R. Giffart, 1621, in-8°.
- P. LACROIX. — *Ballets et mascarades de cour sous Henri IV et Louis XIII*, Turin, J. Gay, 1870, in-8°.
- Recueil des plus excellents ballets de ce temps*, Paris, T. du Bray, 1612, in-8°.

V. — MÉMOIRES ET OUVRAGES DIVERS
INTÉRESSANT LES MŒURS

- ARNAULD (l'abbé). — *Mémoires contenant quelques anecdotes de la Cour de France depuis 1634, jusqu'en 1675*, Amsterdam, Jean Néaulme et C^{ie}, 1756, 3 vol. in-12 (Michaud-Poujoulat, t. XXIII) (1).
- ARNAULD D'ANDILLY. — *Mémoires* (jusqu'en 1656), Hambourg, 1734, 2 parties en 1 vol. in-8° (M. P., t. XXXII).
- AUBIGNÉ (Agrippa d'). — *Mémoires*, p.p. Lud. Lalanne, Paris, Charpentier, 1854, in-12.
- BASSOMPIERRE. — *Mémoires contenant l'histoire de sa vie, et de ce qui s'est fait de plus remarquable à la Cour de France pendant quelques années*, Cologne, P. du Marteau, 1665, 2 ou 3 vol. in-12 (M. P., t. XX).

(1) Je renvoie pour ces *Mémoires* et la plupart des suivants, à la collection Michaud-Poujoulat : *Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France depuis le xiii^e siècle jusqu'à la fin du xvii^e*, nouv. édit., 1866, grand in-8°, où les *Mémoires* ne sont pas rangés en séries numérotées séparément, comme ils l'étaient dans la 1^{re} édit., (1835-1836), mais où les chiffres se suivent sans interruption du premier au dernier. Dans les références que je donne, le premier chiffre désigne la page, le second la colonne.

- *Ambassade du maréchal de Bassompierre en Espagne, l'an 1621*, Cologne, P. du Marteau, 1668, in-12.
- *Négociation du maréchal de Bassompierre, envoyé ambassadeur extraordinaire en Angleterre, de la part du Roi Très Chrétien, l'an 1626*, Cologne, P. du Marteau, 1668, in-12.
- BONNEFONS (Nicolas de). — *Les délices de la campagne, suite du jardinier français, où est enseigné à préparer pour l'usage de la vie tout ce qui croît sur la terre ou dans les eaux*, 2^e édit., Amsterdam, Raphael Smith, 1655, in-8^o.
- BOSQUIER (Le R. P. F.). — *Tragédie nouvelle dite le Petit rasoir des ornements mondains, en laquelle toutes les misères de notre temps sont attribuées tant aux hérésies qu'aux ornements superflus du corps*, Mons, 1589, impr. de C. Michel, in-8^o.
- *Sermons sur toute la parabole du prodigue évangélique*, Paris, P. Chevalier, 1612, 4 tomes en 3 vol. in-8^o.
- BRANTÔME. — *Œuvres*, publiées pour la Société de l'Histoire de France, par Lud. Lalanne, Paris, V^e Jules Renouard, 1873, in-8^o. *Des dames*, t. VII, VIII, IX.
- BRIENNE (Henri Auguste de Loménie, comte de). — *Mémoires... contenant les événements les plus remarquables du règne de Louis XIII, et ceux du règne de Louis XIV, jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin*, Amsterdam, 1717 3 vol. in-12. (M. P., t. XXVII).
- BRIENNE (Henri Louis de Loménie comte de). — *Mémoires contenant plusieurs particularités importantes et curieuses, tant des affaires et négociations étrangères que dans le royaume qui ont passé par ses mains, que des intrigues secrètes du cabinet dont il a eu connaissance, depuis l'an 1643 jusqu'en 1682 inclusivement*, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12.
- *Mémoires inédits de Louis Henri de Loménie, comte de Brienne, avec un Essai sur les Mœurs et sur les usages du XVII^e siècle*, par Jean François Barrière, Paris, 1828, 2 vol. in-8^o.
- *Mémoires de Louis Henri de Loménie, comte de Brienne*, p. p. Paul Bonnefon, pour la Société de l'Hist. de France, Paris, Renouard, 1916, 3 vol. in-8^o.
- BUSSY-RABUTIN. — *Histoire amoureuse des Gaules*, Paris, A. Delahays, 1857, 2 vol. in-8^o.
- *Mémoires secrets... contenant sa vie publique et privée, ses aventures galantes..., et les événements les plus intéressants de l'Europe, depuis l'année 1617, jusqu'en l'année 1667*. Paris, J. Anisson, 1696, 2 vol. in-4^o.
Je renvoie le plus souvent à la 3^e édit., Lyon, et Paris, Rigaud, 1712, 3 vol. in-12, et quelquefois, en l'indiquant, à l'édition de Lud. Lalanne, Paris, Charpentier, 1857, 2 vol. in-18.
- CAILLÈRES (Franç. de). — *Des mots à la mode*. Paris, Cl. Barbin, 1692, in-12.
- *Du bon et du mauvais usage dans la manière de s'exprimer*, Paris, C. Barbin, 1693, in-12.
- CAMPION (Henri de). — *Mémoires contenant des faits inconnus sur partie du règne de Louis XIII et les onze premières années de celui de Louis XIV*,

notamment beaucoup d'anecdotes intéressantes sur les ducs de Vendôme et de Beaufort, et le cardinal Mazarin, depuis 1634 jusqu'en 1654.

1^{re} éd. p. p. le général de Grimoard, Paris, Treuttel et Würtz, 1807, in-8°.

Je renvoie à l'éd., suivie d'un choix de lettres d'Alex. de Campion, p. p.

C. Moreau, Paris, P. Jannet, 1857, in-8°. Quelques fragments sont donnés dans la coll. Michaud-Poujoulat, t. XXVII.

Caquets de l'accouchée (Les). Recueil général des caquets de l'accouchée, ou discours facétieux où se voit les mœurs, actions et façons de faire des grands et petits de ce siècle, le tout discoursé par dames, damoiselles, bourgeoises et autres, et mis par ordre en VIII après-dînées qu'elles ont fait leurs assemblées, par un secrétaire qui a le tout oui et écrit. Imprimé au temps de ne se plus fâcher, Paris, 1623, pet. in-8°. Je renvoie à l'édit. Fournier, Paris, 1855, in-16.

CASTELNAU (M^{me} H. J. de Castelnau, C^{tesse} de Murat). — *Mémoires de M^{me} la Comtesse de... avant sa retraite, pour servir de réponse aux Mémoires de Saint-Evremond*, Paris, 1697, Amsterdam, 1698, 2 vol. in-12 (attrib. à M^{me} de Castelnau par Barbier).

Ces *Mém.* ont été publiés dans l'éd. de 1753 (Paris, 12 vol. in-12), des *Œuvres* de Saint-Evremond, et attribuées à Saint-Evremond. Ils occupent le vol. XII. Je renvoie à cette réimpression.

CHÂTRES (Marquis de). — *Jeux d'esprit et de mémoire, ou conversations plaisantes avec les personnes les plus distinguées de l'Etat par leur génie et leur rang, avec quelques particularités qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand*, par M. L. M. D. C. (Monsieur le marquis de Châtres), Cologne, 1697, Frédéric le Jeune, in-12.

CHEVRAENA. — Paris, Florentin et P. Delaulne, 1697-1700, 2 vol. in-12.

COLLETET (François). — *Journal contenant la relation véritable et fidèle du voyage Roi et de Son Eminence pour le traité du mariage de sa Majesté et de la paix générale*, Paris J. B. Loyson, 1659, in-4°, (Avec une suite, un « journal troisième », et un « quatrième journal », chacun paginé séparément, *ibid.*).

CONRART. — *Mémoires* (composés de divers morceaux recueillis par M. de Monmerqué dans les Ms. de l'Arsenal) Michaud-Poujoulat, t. XXVIII. — *Manuscripts*, in-4° et in-folio, Bibliothèque de l'Arsenal.

Consolation sur l'entretien des dames pour la réformation des habits, Paris, Mich. Blageart, 1634, in-8°.

COSNAC (Daniel de). — *Mémoires de Daniel de Cosnac, archevêque d'Aix*, publiés pour la Société de l'Histoire de France, par le Comte Jules de Cosnac, Paris, J. Renouard, 1852, 2 vol. in-8°.

Le Courtisan à la mode, s. l., 1622, in-8°.

L'étrange prophétie sur la mondanité des filles de ce temps, anon, s. l. n. d., in-8°.

FITELIEU (de). — *La contre-mode de M. de Fitelieu, sieur de Rodolphe et du Montour*, Paris, Louys de Heuqueville, 1642, in-12. (privil. du 10 mai 1642).

FLÉCHIER. — *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne*, édit. Chérueil, Paris, 1856, in-8°.

FONTENAY-MAREUIL. — *Mémoires de Messire François Duval, marquis de Fontenay-Mareuil.*

1^{re} édition donnée par M. de Monmerqué dans la *Collection de Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiée par Petitot, 2^e série, (M. P., t. XIX).

FONTRAILLES (Louis d'Astarac, vicomte de). — *Relation des choses particulières de la Cour, arrivées pendant la faveur de M. de Cinq-Mars, grand écuyer, avec sa mort et celle de M. de Thou*, Cologne, 1663, in-12, (M. P., t. XXVII.)

GARASSE (Le P.). — *Le Rabelais réformé par les Ministres et nommé par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour réponse aux bouffonneries insérées en son livre de la Vocation des Pasteurs*, Bruxelles, C. Girard, 1619, in-8^o.

— *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps ou prétendus tels, contenant plusieurs maximes pernicieuses à la religion, à l'Etat et aux bonnes mœurs, combattue et renversée par le P. François Garrasus*, Paris, S. Chappelet, 1624, in-4^o.

GASTON D'ORLÉANS. — *Mémoires contenant ce qui s'est passé en France de plus considérable depuis l'an 1608 jusqu'en l'année 1636*, Amsterdam, 1683, in-12, (M. P., t. XXIII).

GOURVILLE. — *Mémoires de Jean Héraut de Gourville, concernant les affaires auxquelles il a été employé pour la Cour depuis 1642 jusqu'en 1698*, Paris, Ganeau, 1724, 2 vol. in-12, (M. P., t. XXIX.)

GRAMONT (maréchal de). — *Mémoires du Maréchal de Gramont*, donnés au public par le duc de Gramont son fils, Paris, M. David, 1716, 2 vol. in-12. (M. P., t. XXXI.)

GRENAILLE (de). — *Les Plaisirs des dames*, Paris, G. Clousier, 1641, in-4^o.
Je renvoie aussi, en l'indiquant, à l'édit. de Leyde, Elsevier, 1643, pet. in-12.

— *La Mode, ou Caractère de la religion, de la vie, de la conversation, de la solitude, des compliments, des habits, et du style du temps*, Paris, N. Gassé, 1642, in-4^o.

GROULARD. — *Voyage en Cour en 1604*, Coll. Petitot, 1^{re} série, t. XLIX.

GUISE (Henri II de Lorraine, 5^e duc de). — *Mémoires contenant son entreprise de Naples jusqu'à sa prison*, Paris, E. Martin, 1668, in-4^o, (M. P., t. XXXI.)

HAMILTON (Ant.). — *Mémoires du comte de Gramont*, Paris, Ménard et Desenne fils, 1819, 2 vol. in-18.

IIENNIN. — *Collection d'estampes relatives à l'Histoire de France*, léguées en 1863 à la Bibliothèque nationale par Michel Hennin. Vol. in-folio. Voir l'*Inventaire* de cette collection, établi par Georges Duplessis, Paris, Alph. Picard, 1877-1884, 5 vol. in-8^o.

IIÉROARD. — *Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII*, publié par Eud. Soulié et Ed. de Barthélémy, Paris, Firmin Didot, 1868, 2 vol. in-8^o.

Le 2^e vol. contient l'*Institution du Prince*, publiée pour la première fois à Paris, J. Jannon, 1609, in-8^o.

- JOLY (Guy). — *Mémoires contenant l'histoire de la régence d'Anne d'Autriche, et des premières années de la majorité de Louis XIV jusqu'en 1665*, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-8° ou 3 vol. in-12, (M. P., t. XXVI.)
- LA CHATRE (C^{te} de). — *Mémoires sur ce qui s'est passé à la fin de la vie de Louis XIII, et au Commencement de la Régence*, (1^{re} éd., 1662 ; M. P., t. XXVII.)
- LAFFEMAS (Barthélémy de). — *Remontrance au peuple suivant les édits et ordonnances des rois, à cause du luxe et superfluité des soies, clinquants en habits, ruine générale*, fait par B. D. L., Paris, N. Barbote, 1601, in-8°.
- LAGNIET. — *Recueil des plus illustres proverbes*, mis en lumière par Jean Lagniet, Paris, 1657-1663, in-4°.
- LA MOTHE LE VAYER. — *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouvent entre de certaines nations, singulièrement entre la française et l'espagnole, traduit de l'italien*, Paris, 1636, in-8°, (Attrib. à la Mothe le Vayer, par Quérard, Barbier.)
- *Petits traités en forme de lettres*, Paris, Aug. Courbé, 1648, in-4°, (1^{re} édit.).
- LAPORTE. — *Mémoires de P. de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV, contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, Genève, 1755, in-12, (M. P., t. XXXII.)
- LA ROCHEFOUCAULD (François VI, prince de Marsillac, duc de. — *Mémoires* (1), (M. P., t. XXIX.)
- LA SERRE. — *Le Bréviaire des Courtisans*, Bruxelles, Fr. Vivien 1630, pet. in-8°. (Je renvoie à l'éd. de Rouen, J. Besongne, 1678, in-8°).
- *Le Réveille-matin des dames*, Paris, 1638, pet. in-8°.
- LA VARENNE. — *Le Cuisinier français, enseignant la manière de bien apprêter et assaisonner toutes sortes de viandes...*, par le sieur de La Varenne, écuyer de cuisine chez M. le marquis d'Uxelles, La Haye, Adr. Vlacq, 1656, pet. in-12, (1^{re} édit. Paris, 1651, in-8°.)
- LE GORLIER. — *Le Juvénal français*, Paris, 1624, in-8°.
- LENET. — *Mémoires contenant l'histoire des guerres civiles, des années 1649 et suivantes, principalement celles de Guyenne et autres provinces*, s. l., 1729, 2 vol. in-12.
- Cette édition ne comprend que la 1^{re} partie des *Mémoires*.
- Deuxième et troisième parties publiées pour la première fois dans la collection Michaud-Poujoulat, (t. XXVI.)
- L'ESTOILE (Pierre de). — *Journal du règne d'Henri IV* (2), publiés pour la première fois dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, Cologne (Bruxelles), 1719, 2 vol. in-8°, tome II. Je renvoie à la collect. Petitot, 1^{re} série, t. XLVI-XLIX.

(1) Sur les édit. de ces *Mémoires*, « très nombreuses mais très inégales », et qui « peuvent être divisées en plusieurs catégories », voir BOURGEOIS et ANDRÉ, *Les Sources de l'hist. de France, XVII^e siècle, II, Mémoires et Lettres*, Picard, 1913, in-8°, p. 115. La première partie des *Mémoires* de La Rochefoucauld a paru à Cologne, 1662, in-12 ou in-4°.

(2) Sur la publication, compliquée, des papiers de L'Estoile, voir H. HAUSER, *Les Sources de l'hist. de France, XVI^e siècle, t. III*, Paris, Picard, 1912, in-8°, p. 38.

LORET. — *La Muse historique*, 1650-1665, éd. Ravenel, De la Pelouze, Livet, Paris, 1857-1891, 5 vol. in-8°.

MARGUERITE DE VALOIS. — *Mémoires et Lettres, La Ruelle mal assortie*, p. p. Guessard, pour la Société de l'hist. de France, Paris, Renouard, 1842, in-8°.

MAROLLES (Michel de, Abbé de Villeloin). — *Mémoires contenant ce qu'il y a de plus remarquable en sa vie, depuis l'an 1600 jusqu'en 1656*, Paris, Ant. de Sommaville, 1656-1657, 2 vol. in-fol.

Je renvoie aussi en l'indiquant, à l'éd. p. p. Goujet, Amsterdam, 1755, 3 vol. in-12.

MAZARIN (duch. de). — *Mémoires de M. L. D. M.* (M^{me} la Duchesse Mazarin), Cologne, P. du Marteau, 1675, in-12 (Ces mém. sont, d'après Barbier, d'Hortense Mancini elle-même ; ils sont publiés dans les *Œuvres* de Saint-Evremond, 1753 ; c'est à cette réimpression que je renvoie).

Menagiana, ou les bons mots et remarques critiques, historiques, morales, etc. de Ménage, Paris, 1729, 4 vol. in-12.

La Mode qui court à présent et les singularités d'icelle, ou l'ut rê mi fa sol la de ce temps, anon., Paris, Fleury Bourriquant, s. d., in-8°.

La Mode qui court au temps présent, Paris, 1612, in-8°.

MONTGLAT (François de Paule de Clermont, marquis de). — *Mémoires contenant l'histoire de la guerre entre la France et la maison d'Autriche durant l'administration du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, depuis la déclaration de la guerre en 1635 jusqu'à la paix des Pyrénées en 1660*. Amsterdam, (Rouen), 1727, 4 vol. in-12. (M. P., t. XXIX.)

MONTPENSIER (M^{lle} de). — *Mémoires*, Amsterdam, Jean Frédéric Bernard, in-12, (M. P., t. XXVIII.)

MONTRÉSOR (Claude de Bourdeille, comte de). — *Mémoires*, Cologne, P. du Marteau, 1663, in-12, (M. P., t. XXVII.)

MOTTEVILLE (M^{me} de). — *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, Amsterdam, Changuion, 1723, 5 vol. in-12. Pour les événements contenus dans le tome IV, je renvoie à la Coll. Petitot, 2^e série, tome XXXIX).

NEMOURS (duch. de). — *Mémoires contenant ce qui s'est passé de plus particulier en France pendant la guerre de Paris jusqu'à la prison du cardinal de Retz en 1652, avec les différents caractères des personnes de la cour*. Cologne (Paris), 1709, in-12, (M. P., t. XXIII.)

La Nouvelle mode de la Cour ou le Courtisan à la négligence et à l'occasion, Paris, 1622, in-8°.

Ordre de la nouvelle réformation de la Cour dans l'usage des habits suivant le Commandement du Roi et le règlement de Sa Majesté, Paris, P. Mettayer, 1634, in-8°.

Pasquil ou plainte sur la réformation des habits, s. l. n. d., in-8°.

PELLISSON et d'OLIVET. — *Histoire de l'Académie française*, éd. Ch. L. Livet, Paris, Didier, 1858, 2 vol. in-8°.

PONTCHARTRAIN (Paul Phélypeaux, seigneur de). — *Mémoires concernant les affaires de France sous la régence de Marie de Médicis contenant un détail exact des intrigues de la Cour, des désordres et guerres dans le royaume, et de*

- tout ce qui s'y est passé de remarquable, depuis 1610 jusqu'en 1620, La Haye, 1720, 2 vol. in-12, (M. P., t. XIX.)
- PONTIS (Louis de). — *Mémoires... contenant plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement, sous les règnes des rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV*, Rouen et Paris 1676, 2 vol. in-12 (M. P., t. XX).
- Recueil A Z*, Fontenoy, 1745, in-12 (1).
- Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps, composées par divers auteurs*, Paris, Ch. de Sercy, 1659-1662, 4 vol. in-12.
- Recueil de pièces qui ont été faites pendant le règne du Connétable de Luynes*, Paris, 1628, in-8°.
- Je renvoie à la 4^e éd., 1632, in-8°, que je désigne par l'abréviat. *Recueil Luynes*,
- Recueil de quelques pièces curieuses tant en prose qu'en vers*, Cologne, P. du Marteau, 1670, in-12.
- Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes en vers et en prose*, Cologne, P. du Marteau, 1667, 2 tomes en un vol. in-12.
- La Repentie de la Cour*, s. l. n. d. in-8°.
- RETZ (Cardinal de). — *Mémoires* (2), Nancy, 1717, 3 vol. in-12 (M. P., t. XXV).
- RICHELIEU (cardinal de). — *Mémoires* (3), publiés en entier pour la première fois dans la Coll. Petitot, 2^e série, t. XXI bis, XXX, (M. P., t. XXI-XXIII.)
- *Instructions et maximes que je me suis données pour me conduire à la Cour*, publiées pour la première fois par Armand Baschet, Paris, Plon, 1880, in-4°, sous le titre : *Mémoire d'Armand du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, écrit de sa main l'année 1607 ou 1610, alors qu'il méditait de paraître à la Cour*.
- SAINT-EVREMOND. — *Mémoires de la vie du comte D*** avant sa retraite, rédigés par M. de Saint-Evremond*, Paris, Mich. Brunet, 1696, 2 vol. in-12 (Je renvoie à l'édition des *Œuvres* de Saint-Evremond, 1753, tomes X et XI).
- SAINT-SIMON. — *Mémoires*, publiés par Chéruel et Ad. Régnier fils, Hachette ; et C^{ie}, 1873 sq., in-12, (2^e édition. La première est de Chéruel 1856-1858, 20 vol. in-12.) C'est à cette édition que je renvoie lorsque je cite Saint-Simon sans aucune indication complémentaire. Je renvoie aussi, en l'indiquant, à l'édition Boislisle, Collect. des Grands Écrivains, Hachette, 1879 sq., in-8°.
- SAVARON. — *Traité contre les masques*, Paris, 1608, in-8°.
- SEGRAIS. — *La galerie des portraits de M^{lle} de Montpensier, recueil des portraits et éloges en vers et en prose des seigneurs et dames les plus illustres de France, la plupart composés par eux-mêmes*, éd. de Barthélémy, Paris, Didier 1860, in-8° (La 1^{re} édition est de 1659. Voir pour les détails la Préface de l'édition de Barthélémy).

(1) L'Avertissement explique que le recueil contient des morceaux « tels qu'on les a trouvés parmi les papiers d'un homme de lettres qui paraissait vouloir en faire le même usage qu'on en fait aujourd'hui ». Les initiales M. L. M. de T. qui sont en tête de plusieurs pièces désignent le maréchal de Tessé. Pour distinguer ce recueil de tant d'autres, on a décidé de donner à chaque volume, comme titre, simplement une lettre de l'alphabet.

(2) Pour les nombreuses éditions, voir Bourgeois et André, ouvr. et tome cités, p. 105 sq.

(3) Pour plus de détails, voir Bourgeois et André, *ibid.*, p. 32 sq.

- *Sagraisiana*, Amsterdam, Franç Changuyon, 1723, in-12.
- SOMAIZE. — *Le Grand dictionnaire des Précieuses historique, poétique, géographique...*, par le sieur de Somaize, Paris, J. Ribou, 1661, 2 vol. pet. in-8°.
- *Le Grand Dictionnaire des Précieuses ou la clef du langage des ruelles*, anon., Paris, J. Ribou, 1660, pet. in-12.
- Je renvoie à l'éd. « augmentée de divers opuscules du même auteur relatifs aux Précieuses, et d'une clef historique et anecdotique », donnée par Ch. L. Livet de ces deux ouvrages, Paris, P. Jannet, 1856, 2 vol. in-16.
- Sorberiana sive excerpta ex ore Sam. Sorbiere edita ex musaeo Fr. Graverol editio auctior*, Tolosae, 1694, in-12.
- SOREL (Ch.). — *Les lois de la galanterie*, dans le *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, Paris, de Sercy, 1644, in-8°. Je renvoie à l'éd. donnée dans le *Trésor des pièces rares ou inédites*, Paris, Aubry, 1804, in-12.
- *Description de l'Île de Portraiture et de la ville des Portraits*, Paris, Ch. de Sercy, 1659, in-12, (achevé d'impr. pour la prem. fois. 24 avril 1659.)
- SOURCHES (marquis de). — *Mémoires de Louis François du Bouchet, marquis de Souches*, publiés par le comte de Cosnac et Arthur Bertrand, Paris, Hachette, 1882-1893, 13 vol. in-8°.
- SULLY. — *Mémoires des sages et royales économies d'État, domestiques, politiques et militaires de Henry le Grand* (1) (1^{re} éd. imprimée au château de Sully par un imprimeur d'Angers, sous l'indication : Amstetredam, chez Aléthinosgraphe de Cléaritimétée et Graphexecon de Pistariste, s. d., 2 vol. in-folio), (M. P., t. XVI, et XVII.)
- TALLEMANT DES RÉAUX. — *Les Historiettes*, 3^e éd., Paulin Paris et Monmerqué, Paris, Techener, 1853 sq, 9 vol. in-8°.
- TURENNE. — *Mémoires du maréchal vicomte de Turenne, contenant l'histoire de sa vie depuis l'année 1643, jusqu'en 1659*. (1^{re} éd. dans l'*Hist. de Turenne*, de Ramsay, 1735, 2 vol. in-4°); (M. P., t. XXVII; le texte des *Mém.* est précédé d'assez nombreuses lettres de Turenne.)
- VALLIER (Jean). — *Journal de Jean Vallier, maître d'hôtel du Roi* (1648-1657), publié pour la Société de l'Hist. de France, par Henri Courteault et Pierre de Vaissière, Paris, Renouard, 1902, 4 vol. in-8°.
- VANEL. — *Les galanteries des rois de France*, Cologne, P. Marteau, s. a. n. d., 3 vol. in-8°; (Le dernier vol. seul se rapporte à la période que j'étudie.)
- Variétés historiques et littéraires; recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, revues et annotées par Ed. Fournier, Paris, P. Jannet, 1885, 10 vol. in-12, bibl. elzévir. Je désigne ce recueil par les initiales V. H. L. Je ne détaille pas ici les pièces qui le composent et que j'ai utilisées.
- VIGNEUL-MARVILLE (Dom Bonaventure d'Argonne). — *Mélanges d'histoire et de littérature*, (1^{re} éd., Rouen, Maurry, 1699, 1 vol. in-12. Je renvoie à

(1) Voir II. HAUSER, ouv. cité, t. III, n° 1464.

- une éd. de Paris, Aug. Besoigne et Cl. Prudhomme, 1713, 3 vol. in-12).
- VILLERS (Philip de). — *Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658*, éd. Faugère, Paris, Duprat, 1862, in-8°. Je désigne souvent cet ouvrage par les mots : *Journal de deux Hollandais...*
- Les Visions admirables du Pèlerin du Parnasse, ou divertissement des bonnes compagnies et des esprits curieux, par un des beaux esprits de ce temps*, Paris, Jean Gesselin ou Daubin, 1635, in-8°.
- YORK (duc d'). — *Mémoires sur les événements arrivés en France pendant les années 1652 à 1659*, (M. P., t. XXVII.)

VI. — LETTRES ET CORRESPONDANCE

- BALZAC. — *Lettres*. Ed. orig. des 1^{res} lettres : Paris, T. du Bray, 1624, in-8° (3^e éd., *id.*, *ibid.*, 1626, 12^e é l., Paris, Coullon 1644, in-8°, sans compter les contrefaçons de Rouen, Troyes, etc.),
- *Lettres de M. de Balzac, seconde partie*, Paris, P. Rocolet, 1636, 2 vol. in-8°, (3^e éd., *id.*, *ibid.*, 1641-1642).
- *Recueil de nouvelles lettres de M. de Balzac*, Paris, J. Camusat, 1637, in-8°.
- *Lettres choisies du sieur de Balzac*, Paris, Aug. Courbé, 1647, 2 vol. in-8° (3^e éd., *ibid.*, 1658).
- *Lettres de Jean Louis Guez de Balzac*, publiées par Tamizey de Larroque, Paris, Impr. nation., 1873, in-4°. Les lettres se trouvent aussi dans le tome I de l'édit. des *Œuvres* de Balzac par Moreau, Paris, Lecoffre, 1854, 2 vol. in-8°.
- BOILEAU. — *Correspondance entre Boileau et Brossette*, éd. Laverdet, Paris, Techener, 1858, in-8°.
- CHAPELAIN. — *Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, impr. nation., 1880-1883, 2 vol. in-4°.
- CHEVREAU (Urbain). — *Lettres nouvelles*, Paris, Cardin Besongne, 1642, in-8°.
- DESCARTES. — *Lettres*, tomes I-IV des *Œuvres* p. p. Ch. Adam et Tannery, Paris, Cerf, 1897-1901, in-4°.
- FARET. — *Recueil de lettres nouvelles*, Paris, T. du Bray, 1627, 2 parties en 1 vol. in-8° (Reimpress. : Paris, T. Quinet, 1634, in-8°; A. Courbé, 1638, in-8°; M. Blageart, 1642, in-8°).
- FEUQUIÈRES. — *Lettres inédites des Feuquières, tirées des papiers de famille de M^{me} la duchesse Decazes*, publiées par Et. Gallois, Paris, 1845-1846, 5 vol. in-8°.
- GOMBAULD. — *Lettres*, Paris, Aug. Courbé, 1647, in-8°.
- HENRI IV. — *Lettres intimes*, éd. Dussieux, Paris, 1876, in-8°.
- LANSON. — *Choix de Lettres du XVII^e s.*, 9^e éd., Paris, Hachette, 1909, in-8°. (Je désigne souvent ce vol par les mots : *Recueil Lanson.*)
- MALHERBE. — *Lettres*, dans les *Œuvres*, collect. des Grands Ecrivains, vol. III et IV, p. p. Lud. Lalanne, Paris, Hachette, 1862, in-8°.

MAZARIN. — *Lettres du Cardinal Mazarin pendant son ministère*, p. p. Chéruef et G. d'Avenel, Paris, 1872-1906, 9 vol. in-4°.

MÉRÉ (Ant. Gombauld, chevalier de). — *Lettres*, Paris, Denis Thierry et Cl. Barbin, 1682, 2 vol. in-12.

Je renvoie aussi, en l'indiquant, à l'éd. d'Amsterdam, P. Mortier, 1692, 2 vol. in-12 ; les *Lettres* occupent le tome II.

NINON DE LENCLOS. — *Correspondance authentique de Ninon de Lenclos*, p. p. Colombey, Paris, Dentu, 1886, in-12.

PATIN (Guy). — *Lettres*, édit. Reveillé-Parise, Paris, 1846, 3 vol. in-8°.

PEIRESC. — *Lettres de Peiresc aux frères Du Puy*, Paris, impr. nation., 1888-1894, 5 vol. in-4°.

POUSSIN. — *Lettres*, éd. Ch. Jouanny, Paris, 1824, in-8°.

RACINE. — *Lettres*, tomes VI et VII de l'éd. de la Collection des Grands Ecrivains, publiée par Mesnard, Paris, Hachette, 1865-1873, in-8°.

SÉVIGNÉ (M^{me} de). — *Lettres*, éd. Monmerqué, dans la Coll. des Grands Ecrivains, Paris, Hachette, 1862 sq., 14 vol. in-8°.

VOITURE. — *Lettres de M. de Voiture*, Amsterdam, J. de Ravesteyn, 1657-1659, 2 tomes en 1 vol. pet. in-12.

— *Lettres de Voiture*, dans les *Œuvres*, publiées par Ubicini, Paris, Charpentier, 1855, 2 vol. in-18.

Je renvoie aussi, en l'indiquant aux *Lettres de Voiture*, éd. Octave Uzanne, Paris, Jouaust, 1880, 2 vol. in-12.

VII. — ŒUVRES COMPLÈTES ET MÊLÉES

BALZAC. — *Œuvres*, Paris, Th. Jolly, 1665, 2 vol. in-folio.

— *Le Prince*, Paris, T. du Bray, P. Rocolet, 1631, in-4°.

— *Le Barbon*, Paris, Aug. Courbé, 1648, in-8°.

— *Socrate chrétien*, Paris, Aug. Courbé, 1652, in-8°.

— *Entretiens*, Paris, Aug. Courbé, 1657, in-4° et in-8°.

Je cite le plus souvent d'après l'éd. Moreau, Paris, Lecoffre, 1854, 2 vol. in-8°.

Tome I : *Le Prince, Discours, Lettres*.

Tome II : *Socrate chrét., Aristippe, Entretiens*.

BOSSUET. — *Œuvres oratoires*, éd. crit. de l'Abbé Lebarq, Paris et Lille, 1890-1896, 6 vol. in-8°.

BRÉBEUF. — *Œuvres*, Paris, J. Ribou, 1664, 2 vol. in-12.

CHEVREAU (Urbain). — *Œuvres mêlées*, La Haye, Adrien Moetjens, 1697, 2 vol. in-12.

COTIN (l'abbé). — *Œuvres mêlées*, Paris, A. de Sommaville, 1659, 2 parties en 1 vol. in-12.

— *Œuvres galantes en prose et en vers*, Paris, E. Loyson, 1663, 2 parties en 1 vol. in-12.

- CYRANO-BERGERAC (de). — *Œuvres*, éd. du biblioph. Jacob, biblioth. gauloise, 2 vol. in-16.
- DESCARTES. — *Le Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Leyde, J. Maire, 1637, in-4°.
- *Traité des passions de l'âme*, Amsterdam, Louis Elzevier, 1649, in-8°.
- *Œuvres*, p. p. Ch. Adam et P. Tannery, Paris, Cerf, 1897-1901, in-4°.
- DESHOULIÈRES (M^{me}). — *Œuvres*, Villette, 1707-1711, 2 vol. in-8°.
- LA MÉNARDIÈRE (J. de). — *Poésies*, Paris, Ant. de Sommaville, 1656, in-folio.
- LA MOTHE LE VAYER. — *Œuvres complètes*, Paris, A. Courbé, 1662, 3^e éd., 2 vol. in-folio.
- MAILLET. — *Les poésies de M. Maillet*, Bordeaux, Sim. Millanges, 1616, in-8° (1^{re} éd., Paris, J. Hérault, 1611. in-8).
- MALHERBE. — *Œuvres*, éd. Lalanne, Coll. des Grands Ecrivains, Paris, Hachette, 1862, 5 vol. in-4°.
- MONTAIGNE. — *Les Essais*. Je renvoie à l'éd. Motheau et Jouaust, Paris, libr. des Bibliophiles, 1886-1889, 7 vol. in-16, texte de 1588, avec, en note, le texte de 1595.
- NERVÈZE. — *Essais poétiques*, Paris, Ant. du Breuil, 1605, in-12.
- PASCAL. — *Provinciales*, éditions séparées, en feuilles, du 23 janvier 1656 au 24 mars 1657 ; recueils : Cologne, P. de la Vallée (Amsterdam, Elzévier) 1657 ; Cologne, N. Schoute, 1659.
- *Œuvres complètes*, éd. Faugère, Coll. des Grands Ecriv., Paris, Hachette, 1887 sq. 3 vol. in-8°.
- *Les Pensées*, nouv. édit. collationnée sur le manuscrit autographe, et publiée avec une introd. et des notes, par Léon Brunschwig, Paris, Hachette, 1904, 3 vol. in-8° ; (Je renvoie à cette édition).
- PAVILLON (Est.). — *Poésies*, Amsterdam, 1750, 2 vol. in-12.
- PERRIN (Abbé). — *Œuvres*, Paris, Est. Loyson, 1661, in-12.
- RÉGNIER (Mathurin). — *Œuvres poétiques*, éd. Courbet, Paris, Lemerre, 1875, in-8°.
- SAINT-AMANT. — *Œuvres*, éd. Livet, Paris, biblioth. elzévir, 1855, 2 vol. in-16.
- SAINT-EVREMOND. — *Œuvres*. Je renvoie, en l'indiquant, à deux éditions :
Ed. d'Amsterdam, P. Mortier, 1706, 5 vol. in-12, plus 2 vol. in-12 intitulés : *Mélanges curieux des meilleures pièces attribuées à M. de Saint-Evremond et de plusieurs autres ouvrages rares et nouveaux*.
Ed. de Paris, 1753, 12 vol. in-12, comprenant les *Œuvres* proprement dites, les *Mélanges curieux*, les *Mémoires du comte D**** et les *Mémoires de M^{me} la comtesse de...*
- SARRASIN. — *Œuvres*, Paris, Aug. Courbé, 1656, in-4°.
- SCARRON. — *Œuvres*, éd. d'Amsterdam, Wetstein, 1752, 7 vol. in-12.
- SEGRAIS. — *Œuvres diverses*, Paris (Amsterdam) Franç. Changuyon, 1723, 2 vol. in-12.
- VIAU (Théophile de). — *Œuvres*, éd. Alleaume, Paris, 1856, bibl. elzév., 2 vol. in-16.
- VILLEDIEU (M^{me} de), *Œuvres*, Paris, C^{ie} des libraires, 1720-1721, 12 vol. in-12.

VION DALIBRAY. — *Œuvres poétiques*, Paris, Jean Guignard, ou Ant. de Som-maville, 1653, in-8°.

VOITURE. — *Les Œuvres de M. de Voiture*, publiées par Martin de Pinchesne, Paris, Aug. Courbé, 1650, in-4°.

Je renvoie à l'éd. suiv. : *Œuvres de Voiture*, lettres et poésies, nouv. édit. revue en partie sur le manuscrit de Conrart, avec le commentaire de Tallemant des Réaux, des éclaircissements et des notes par Ubicini, Paris, Charpentier, 1855, 2 vol. in-18.

VIII. — RECUEILS DE VERS SATIRIQUES, CHANSONS

Airs du berger amoureux ou la troisième partie du Parnasse des chansons à boire et à danser, Paris, Hulpeau, 1627, pet. in-12.

AUVRAY. — *Le Banquet des Muses, ou Recueil de toutes les satires, panégyriques, iambes, mascarades, épitaphes, épithalames, épigrammes, gaietés, amourettes...* par le sieur Auvray, Rouen, D. Ferrand, 1623, in-8°.

Les Chants de joie des enfants de Bacchus, ou le nouveau recueil des plus beaux airs à boire, Paris, Jacques Villery, 1635, in-12.

COLLETET (François). — *La Muse Coquette ou les Délices de l'honnête amour et de la belle galanterie*, première partie, recueillie par le sieur Colletet, Paris, J. B. Loyson, 1665, in-12. Le privil. est du 5 décembre 1659.

Les doux entretiens des bonnes compagnies, ou recueil des plus beaux airs à danser, Paris, J. Guignard, 1634, pet. in-12.

GAULTIER-GUARGUILLE. — *Chansons*, Paris, F. Targa, 1632, in-12 (3^e éd. 1636, *ibid.*, in-12). Je renvoie à l'éd. d'Ed. Fournier, Paris, P. Jannet, 1858, in-8°.

MAUREPAS. — *Recueil dit de Maurepas, pièces libres, chansons, épigrammes et autres vers satiriques sur divers personnages des siècles de Louis XIV et Louis XV*, Leyde, 1865, in-12. Les chansons relatives à la période qui m'occupe se trouvent tome I, p. 32-86.

MAZARINADES. — *Choix de Mazarinades*, éd. C. Moreau, Paris, Jules Renouard, 1853, 2 vol. in-8°.

Muses Gaillardes recueillies des plus beaux esprits de ce temps, par A. D. B. Parisien, Paris, A. du Brueil, 1609, in-12.

Nouveau recueil de chansons et airs de cour pour se divertir agréablement, Paris, Marin Leché, 1656, in-8°.

Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps, Paris, T. du Bray, 1609, pet. in-8°.

Le Nouvel entretien des bonnes compagnies, ou le recueil des plus belles chansons à danser et à boire, tiré du cabinet des plus braves auteurs, Paris, J. Villery, 1635, in-12.

Le Parnasse des Muses, ou recueil des plus belles chansons à danser, Paris, Ch. Hulpeau, 1627, 2 tomes en 1 vol. in-12.

Le Parnasse satyrique ou dernier recueil des vers gaillards et piquants de notre temps, 1625, in-8°.

Poésies choisies de MM. Corneille, Benserade, de Scudéry, Boisrobert, etc., Paris, Ch. de Sercy, 1653, 5 vol. pet. in-12.

Le Séjour des Muses ou la Crème des bons vers, Rouen, Th. Doré, 1626, in-12. Réimpr. Rouen, Martin de la Motte, 1627, in-8°; (Je renvoie à cette édit.).

La Sérénade des dames aux Tuileries, Paris, 1630, réimpr. par de Montaignon, *Annuaire du département de la Seine* pour 1860, col. 793, sq.

Triolets du temps selon les visions d'un petit-fils du grand Nostradamus, Paris, 1649, in-8°.

Triolets sur le tombeau de la galanterie et sur la réforme générale, Paris, 1649, in-8°.

IX. — OUVRAGES DE CRITIQUE DU XVII^e SIÈCLE, MAXIMES, TRADUCTIONS

ABLANCOURT (Perrot d'). — *Les Commentaires de César*, trad. française, Paris, V^e J. Camusat et P. Le Petit, 1650, in-4°, (3^e éd. 1658, Paris, A. Courbé, in-4°).

— *Traduction des œuvres de Lucien*, Paris, A. Courbé, 1654, 2 vol. in-4°.

CHEVREAU (Urbain). — *Remarques sur les œuvres poétiques de M. de Malherbe*, Saumur, J. Lesnier, 1660, in-4°.

COSTAR. — *Défense des ouvrages de M. de Voiture*, Paris, A. Courbé, 1653, in-4°.
(2^e éd., revue, corrigée, augmentée de la dissertation latine de M. de Girac, Paris, *ibid.*, 1654, in-4°).

— *Suite de la défense des Œuvres de M. de Voiture*, Paris, A. Courbé, 1655, in-4°.

— *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, Paris, A. Courbé, 1654, in-4°.

FANCAN. — *Le tombeau des romans, où il est discoursu pour ou contre les romans*, Paris, 1626, in-8°.

GIRAC. — *Réponse du sieur de Girac à la Défense des Œuvres de Voiture, faite par M. Costar, et quelques remarques sur les Entretiens*, Paris, Aug. Courbé, 1655, in-4°.

— *Réplique du sieur de Girac à M. Costar, où sont examinées les bévues du livre intitulé Suite de la Défense de M. de Voiture*, Paris, Ch. Jolly, 1664, in-4°.

GOULU (Le P.). — *Lettres de Phyllarque à Ariste où il est traité de l'éloquence française*, Paris, N. Buon, 1627-1628, 2 vol. in-8°; (3^e éd., *ibid.*, 2 parties en 1 vol. in-8°, 1628. Je renvoie à la 1^{re} édition).

GOURNAY (M^{lle} de). — *Les Avis ou les Présents de la damoiselle de Gournay*, Paris, T. du Bray, 1634, in-4°; (Je renvoie à la 2^e éd., *ibid.*, 1641, in-4°).

- HUET. — *Traité de l'origine des romans*, 8^e éd., augmentée d'une lettre touchant Honoré d'Urfé auteur de l'*Astrée*, Paris, J. Mariette, 1711, in-12.
- MENESTRIER (Le P.). — *Traité des tournois, joutes, carrousels, et autres spectacles publics*, Lyon, J. Muguet, 1669 ou Mich. Mayer, 1674, in-4^o.
- *Des ballets anciens et modernes selon les règles du théâtre*, Paris, René Guignard, 1682, in-12.
- SABLÉ (M^{me} de). — *Maximes de M^{me} la marquise de Sablé, pensées diverses de M. L. D.* (l'abbé d'Ailly), Paris, Séb. Mabre-Cramoisy, 1678, in-12.
- SOREL. (Ch.). — *La Bibliothèque française ou le choix et l'examen des livres français*, 1^{re} éd., Paris, 1664, in-12, 2^e éd. revue et augmentée, *ibid.*, 1667, in-12. Je renvoie à cette dernière édition.
- *De la connaissance des bons livres, ou examen de plusieurs auteurs*, Paris, 1671, 1 vol. in-12. Je renvoie à l'éd. d'Amsterdam, 1673, 1 vol. in-12.
- VAUGELAS. — *Quinte-Curce, de la vie et des actions d'Alexandre le Grand, de la traduction de M. de Vaugelas, avec les suppléments de Jean Freinshemius sur Quinte-Curce, traduits par Pierre Du Ryer*, Paris, Aug. Courbé, 1653. in-4^o.

X. — OUVRAGES MODERNES

- ALLIER (Raoul). — *La cabale des dévots et la confrérie du Saint-Sacrement*, Hachette, 1902, in-8^o.
- BARTHÉLÉMY (Ed. de). — *M^{me} la Comtesse de Maure sa vie et sa correspondance, suivies des maximes de M^{me} de Sablé*, Paris, J. Gay, 1863, in-8^o.
- *Les amis de la marquise de Sablé, recueil de lettres des principaux habitués de son salon, annotées et précédées d'une introduction historique sur la société précieuse*, Paris, E. Dentu, 1865, in-8^o.
- *Une nièce de Mazarin, la Princesse de Conti d'après sa correspondance inédite*, Paris, Firmin Didot, 1875, in-8^o.
- *Sapho, le Mage de Sidon, Zénocrate, étude sur la société précieuse d'après des lettres inédites de M^{lle} de Scudéry, de Godeau et d'Isarn*, Paris, Didier, 1880, in-16.
- BERNARDIN (N.M.). — *Hommes et mœurs au XVII^e siècle*, Paris, Soc. franç. d'imprimerie et de librairie, 1900, in-8^o.
- BOURGEOIS ET ANDRÉ. — *Les sources de l'histoire de France, XVII^e siècle, en particulier, tome II, Mémoires et lettres*, Paris, Aug. Picard, 1913, in-8^o.
- BOURGOIN (Aug.). — *Un bourgeois de Paris lettré au XVII^e siècle; Valentin Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, et son temps, sa vie, ses écrits, son rôle dans la première partie du XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1883, in-8^o.
- BRÉMOND (Le P. Henri). — *Ames religieuses..., la vie religieuse d'un bourgeois au XVII^e siècle*, Paris, Perrin, 1902, in-16.
- *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres*

de religion jusqu'à nos jours, Paris, Bloud et Cay, 1916 sq., 4 Vol. in-8°.

BRUNOT (Ferdinand). — *Histoire de la langue française des origines à 1900*, Paris, A. Colin, in-8°.

Tome III : La formation de la langue classique, 1600-1660, 1909.

Tome IV : La langue classique, 1660-1715, 1913.

COSTER (Ad.). — *Balthazar Gracian*, 1601-1658, New-York, Paris (Mâcon, impr. de Protat frères), 1913, in-8°.

COUSIN (Victor). — *M^{me} de Longueville. La jeunesse de M^{me} de Longueville*, Paris, Didier, 1855, 3^e éd. in-8°.

— *M^{me} de Longueville pendant la Fronde*, Paris, Didier, 1867, 2^e éd., in-8°.

— *La société française au XVII^e siècle d'après le Grand Cyrus*, Paris, Didier, 1858, 2 vol. in-8.

— *M^{me} de Chevreuse, nouvelles études sur les femmes illustres et la société du XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1862. 2^e éd. in-16.

— *M^{me} de Sablé*, Paris, Didier, 1865, 3^e éd., in-18.

— *M^{me} de Hautefort*, Paris, Didier, 1868, 3^e éd., in-18.

DONCIEUX (Georges). — *Un Jésuite homme de lettres au XVII^e siècle, Le P. Bouhours*, Paris, Hachette, 1886, in-8°.

DROZ (Edouard). — *Corneille et l'Astrée, Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin et juillet-septembre 1921.

DU BLED (Victor). — *La société française du XVI^e siècle au XX^e siècle*, Paris, Libr. académique, Didier, 1900, in-12 (tomes I-IV).

FRANKLIN (Alf.). — *La vie privée d'autrefois, Les soins de toilette, le savoir-vivre* Paris, Plon-Nourrit, 1887, in-12.

— *La vie privée d'autrefois, les repas*, Paris, Plon-Nourrit, 1889, in-12.

FUNCK-BRENTANO. — *Le drame des poisons*, nouv. éd., Paris, Hachette, 1900, in-12.

HANOTAUX (Gabriel). — *Histoire du Cardinal de Richelieu*, Paris, Firmin Didot et C^{ie}, 1893, 3 vol. in-8°.

HAUSER. — *Les sources de l'histoire de France, XVI^e siècle*, Paris, Aug. Picard, in-8°, tomes III, 1912, IV, 1915.

LACHÈVRE (Fréd.). — *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*, Paris, Henri Le Clerc, 1901 sq., 3 vol. et 1 suppl., in-4°.

— *Le libertinage au XVII^e siècle. Les œuvres libertines de Cyrano de Bergerac, parisien (1619-1655)*, précédées d'une notice biographique. Paris, Champion, 1921, 2 vol. in-8°.

LANSON. — *Hommes et livres (Le héros cornélien et le généreux selon Descartes)* Paris, 1895, in-12.

— *L'Art de la prose*, 7^e éd., Paris, Libr. des Annales, s. d., in-8°.

LAVISSE. — *Histoire de la France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Hachette, in-8°.

Tome sixième, II, Henri IV et Louis XIII.

Tome septième, I, Louis XIV, La Fronde, le Roi, Colbert.

LE BRETON. — *Le roman au XVII^e siècle*, 2^e éd. revue et augmentée d'une carte du Tendre, Paris, Hachette, 1912, in-16.

- MAGNE (Emile). — *Les femmes galantes du XVII^e siècle, M^{me} de Villedieu*, Paris, Mercure de France, 1907, in-16.
- *Le plaisant abbé de Boisrobert fondateur de l'Académie française*, 2^e éd., Paris, Mercure de France, 1909, in-18.
- *Les femmes galantes du XVII^e siècle, M^{me} de Châtillon*, Paris, Mercure de France, 1910, in-12.
- *Les femmes illustres, Ninon de Lenclos*, Paris, Nilsson, 1912, in-16.
- *Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet, 1635-1648*, Paris, Mercure, 2^e éd., 1912, in-12.
- MARSAN (Jules). — *La pastorale dramatique en France à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1905, in-8^o.
- MICHAUD (G.). — *Les époques de la pensée de Pascal*, 2^e éd., Paris, Fontemoing, in-8^o.
- MOREL-FATIO. — *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, Paris, Picard et fils, 1900, in-16.
- *Etudes sur l'Espagne*, 3^e série, Paris, E. Bouillon, 1904, in-16.
- MORILLOT. — *Scarron et le Génie burlesque*, Paris, Hachette, 1888, in-8^o.
- NORMAND (Ch.). — *La bourgeoisie française au XVII^e siècle, la vie publique, les idées et les actions politiques, 1604-1661*, Paris, Alcan, 1908, in-8^o.
- REURE. — *La vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé*, Paris, Plon, 1910, in-8^o.
- REYNIER (G.). — *Thomas Corneille, sa vie et son théâtre*, Paris, Hachette, 1893, in-8^o.
- *Le Roman sentimental en France avant l'Astrée*, Paris, Colin, 1908, in-16.
- *Le roman réaliste en France au XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1914, in-8^o.
- RIGAL (Eugène). — *Alexandre Hardy et le théâtre français*, Paris, Hachette 1889, in-8^o.
- *Le théâtre français avant la période classique*, Paris, 1900, in-12.
- ROY (Emile). — *La vie et les œuvres de Charles Sorel*, Paris, Hachette, 1891, in-8^o.
- SAINTE-BEUVE. — *Port-Royal*, Hachette, 7 vol. in-16.
- STROWSKI. — *Saint-François de Sales, introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle*, Paris, Plon-Nourrit, 1898, in-8^o.
- *Histoire du sentiment religieux en France au XVII^e siècle*, Pascal et son temps.
- 1^{re} partie : *De Montaigne à Pascal*, Paris, Plon-Nourrit, 1907, in-16.
- 2^e partie : *L'histoire de Pascal*, *ibid.*, 1907, in-16.
- 3^e partie : *Les Provinciales et les Pensées*, *ibid.*, 1908, in-16.
- TOLDO (Pietro). — *Le Cortegiano et la littérature française*, deux articles dans les *Archiv für das studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, tomes 104 et 105.
- VIGUIÉ (Pierre). — *Le Chevalier de Méré*, Paris, Chiberre, 1922, in-8^o.
- VILLEY (Pierre). — *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1908, 2 vol. in-8^o.

INTRODUCTION

Je me propose d'étudier, de 1600 à 1661, c'est-à-dire du début du siècle à la mort de Mazarin et au règne personnel de Louis XIV, la politesse mondaine et l'honnêteté. La synonymie de ces deux termes n'est pas acceptée par tous, et ils correspondent à deux notions un peu différentes, suivant la condition sociale, le tempérament des personnes qui les emploient.

Les gens du monde se préoccupent surtout de la sociabilité. Le monde « n'a pour but ni l'amour, ni la famille, ni l'amitié, ni les services à rendre..., il réunit les hommes, il veut qu'ils trouvent du plaisir à cette réunion, il a tout réglé en vue de ce plaisir, le reste ne le regarde pas (1) ». On ne peut estimer sa morale que par comparaison avec celle qu'imposerait aux mondains leur propre conscience. Pour eux, la politesse et l'honnêteté sont à peu près confondues.

Les bourgeois n'excluent pas de leur conception les qualités qu'exige la vie de société, mais ils ne leur accordent pas le premier rang, et marquent à leur égard quelque défiance ; ils préfèrent la pratique permanente et générale du bien, fondée souvent sur la foi chrétienne. En somme, l'honnêteté, d'après eux, est plus large, plus compréhensive que la politesse ; elle la contient et la dépasse.

Dans la période qui nous intéresse, la conception mondaine apparaît nettement, mais elle ne s'exprime pas avec autant de fréquence que l'autre ; la plupart des théoriciens de l'honnêteté sont des gens honnêtes au sens actuel du mot, et peu versés dans les salons. Ce sont eux qui ont donné à la morale,

(1) Victor DU BLED, *La société française du xvi^e au xx^e siècle*, Paris, Didier, 1900, in-12, I, préface, p. xx.

dans la signification des termes : *honnête* et *honnêteté*, une valeur prépondérante, et caractéristique à cette date. Plus tard, par un renversement des proportions, l'aristocratie presque seule définira son idéal, et l'acception mondaine prendra définitivement le dessus, avec l'œuvre de Méré.

Ce qui précède explique le plan que j'ai suivi dans l'étude des mœurs, de 1600 à 1661. J'ai dû y faire entrer des éléments qui concernent la politesse proprement dite, d'autres qui sont du domaine de l'honnêteté. Mon choix a été déterminé par la nature des questions qu'abordent les auteurs de traités théoriques. La manie du duel, par exemple, a peu de rapports avec la civilité et la bienséance, mais comme elle est contraire aux commandements de la religion, et que tous les théoriciens en parlent pour la condamner, il ne m'était pas possible de la négliger.

LA POLITESSE MONDAINE

PREMIÈRE PARTIE

ROIS ET COURTISANS DE 1600 à 1643.

LA RUDESSE ET LA GROSSIÈRETÉ DANS LES MŒURS.

LA REPRISE DE LA VIE MONDAINE

HORS DE LA COUR.

CHAPITRE PREMIER.

POURQUOI, AU DÉBUT DU SIÈCLE, LA VIE MONDAINE

NE RENAIT PAS A LA COUR.

HENRI IV, SULLY, MARGUERITE DE VALOIS.

Bien que les guerres de religion n'aient pas interrompu en France la production littéraire, on sait combien ces trente-deux ans de luttes sauvages avaient entretenu et accru la brutalité des tempéraments, la grossièreté, l'ignorance, et favorisé le développement d'un individualisme vigoureux, par la ténacité que chacun apportait à défendre ses convictions religieuses, et par la faiblesse progressive d'un pouvoir central impuissant. Rien n'était plus défavorable à la reprise de la vie mondaine. On sait à quel point la France aspirait au repos, et dans l'*Ode* de Malherbe *au roi Louis XIII allant châtier les Rochelois* on sent encore gronder la colère contre ceux qui pourraient raviver des troubles dont le souvenir était tou-

jours vivace. C'est au milieu de la reconnaissance et de la joie générales, que la sage et ferme administration de Henri IV rétablit peu à peu l'ordre dans le royaume, et la paix avec les nations voisines. Mais Henri IV ne put pas et ne sut pas faire renaître cette vie de Cour, qui avait fleuri avec tant de richesse et d'éclat autour de Charles IX, de Henri III et de Catherine de Médicis. Il sentit de bonne heure, non par délicatesse, mais par clairvoyance politique, la nécessité de faire un jour « sa Cour plantureuse, belle, et du tout semblable à celle que notre dite Reine entretenait (1) », et il discourait de ce projet avec le maréchal de Biron. Les circonstances, et son caractère propre, ne lui permirent pas de le réaliser ; à ce point de vue, il n'a pas exercé d'influence.

Henri IV n'avait à peu près aucune des qualités par lesquelles un souverain peut imposer à son entourage, par le seul prestige de son exemple personnel, la pratique des vertus mondaines. Sully signale en lui un visage agréable, une taille bien proportionnée, un air doux et familier, et cependant grave et majestueux (2) ; mais Tallemant des Réaux juge qu'il « n'avait pas une mine fort avantageuse (3) », et il retient l'impression caractéristique d'une dame qui disait de lui : « J'ai vu le Roi, et je n'ai pas vu Sa Majesté ». Les portraits, pleins de bonhomie narquoise, confirment le jugement de Tallemant. Le trop modeste soin qu'il prenait de lui-même est assez connu (4).

Sa culture intellectuelle était pauvre. A la date de juillet 1609, l'Estoile parle d'un petit écrit latin fait par le Roi d'Angleterre, « de tant plus rare et à estimer que nous sommes en un siècle où il est aussi monstrueux de voir un Roi docte, qu'il était, du temps de Rabelais, un moine savant ». Il se faisait lire *Amadis de Gaule*, le soir, pour s'endormir (5), ou, pendant une crise de goutte, en 1609, l'*Astrée* « qui lors était en vo-

(1) BRANTÔME, *Des dames*, VII, 400, dans les *Œuvres*, p.p. Ludovic Lalanne, Paris, V^o Jules Renouard, 1873, in-8°.

(2) *Mémoires*, éd. Michaud, tome XVII, p. 418, col. 1. cf. Richelieu : « Il était d'un port vénérable, vaillant et hardi », *Mém.*, éd. Michaud, tome XXI, p. 30, col. 2.

(3) *Historiettes*, p.p. Paulin Paris et Monmerqué, 3^e éd., Paris, Techener, 1853 sq., 9 vol. in-8°, I, 19.

(4) TALLEMANT DES RÉAUX, I, 8-9. M^{lle} de Scudéry, elle-même, doit avouer qu'il n'était pas « extrêmement bien fait de sa personne, avait autant l'air d'un soldat que d'un Roi, n'était pas trop propre » (*Artamène ou le Grand Cyrus*, Paris, Aug. Courbé, 1640-1653, 10 vol. in-8°, VII, 221 sq.).

(5) L'ESTOILE, sept. 1608.

gue (1) ». Cependant, il avait un esprit pénétrant, capable de connaître les hommes et de les éprouver à l'occasion (2), esprit vif et inventif, disent Sully et Tallemant (3), « doux et agréable dans sa conversation », d'après Richelieu (4). Mais cet esprit, dont le bon sens paraît avoir été le trait caractéristique, était tourné surtout vers la gaillardise, vers la réplique ou l'allusion grivoises, qui, justement, ne sont pas admises par les plus élémentaires bienséances. Dans ce genre, sa verve était intarissable, il n'a jamais perdu une occasion de se « gausser (5) » et les exemples de ces réparties promptes, alertes, sans finesse, mais justes, sont nombreux (6) ; le bon Roi appelle les choses par leur nom, et n'a jamais songé à bannir les syllabes, ni même les mots sales.

Ses préférences allaient aux plaisirs d'action, la chasse d'abord (7), le jeu de paume, auquel il s'adonne avec tant d'ardeur qu'il doit un jour se mettre en chemise (8), les mascarades (9), la bague, le faquin (10), où son habileté est telle qu'il « fait honte à toute la cour ». Il se passionne pour le jeu (11). Encore, ne joue-t-il pas avec le détachement d'un honnête homme ; économe et pratique, se souvenant du temps où, en 1596, il n'avait point de linge, et était réduit à manger chez ses amis (12), conservant sur le trône cet amour de l'argent inné chez les races paysannes, il tient à gagner, et la

(1) BASSOMPIERRE, *Mém.*, éd. Michaud, p. 56, col. 1. Voir dans le *Ménagiana*, Paris, 1729, 4 vol. in-12, IV, 170, la question très intime et inattendue qu'il aurait posée à Scaliger, venant prendre congé de lui pour aller enseigner en Hollande. Le 26 janvier 1607, à l'hôtel de Bourgogne, il rit « jusqu'aux larmes » d'une farce assez vulgaire (L'Estoile).

(2) CHOISY, *Mém.*, éd. Michaud, 584, col. 2.

(3) SULLY, p. 418, col. 1. TALLEMANT, I, 4.

(4) *Mém.*, p. 30, col. 2.

(5) L'ESTOILE, 6 nov. 1594.

(6) Voir L'ESTOILE, mars 1609 une conversation du Roi et de Bassompierre : les mots crus et les affirmations hardies s'y étalent librement. Les recueils facétieux du temps, comme *Le chasse ennui* de Louis Garon et les *Plaisantes journées* du sieur Favoral, font une bonne place aux mots spirituels de Henri IV.

(7) L'ESTOILE, oct. 1594, SULLY, *Mém.*, tome XVII, p. 174, col. 1, HÉROARD, 22 mars 1605, p. ex. etc.

(8) « Encore était-elle déchirée sur le dos », L'ESTOILE, 24 sept. 1594.

(9) L'ESTOILE, 23 février 1597.

(10) MALHERBE à PEIRESC, 12 nov. 1607, 1^{er} janv. 1608, 19 juillet 1609. *Corresp. de Malherbe*, tomes III et IV des *Œuvres de Malherbe*, p.p. Lud. Lalanne dans la *Collection des grands écrivains*, Paris, Hachette, 1862, 5 vol. in-8°.

(11) L'ESTOILE, février 1607, février 1608.

(12) SULLY, *Mém.*, tome XVI, 207, 2.

perte ne le laisse pas insensible : il donna une fois son jeu à tenir à Bassompierre, et « voyant qu'il perdait son argent, Sa Majesté, qui ne prend pas plaisir à perdre, commença à se fâcher (1) ». En novembre 1609, au plus fort de son amour pour Mme la Princesse, il apprend, au jeu, que M. le Prince fuit de la Cour en emportant sa femme en croupe ; « je suis perdu », dit-il à Bassompierre, et il sort en hâte pour aller aux nouvelles ; il confie ses cartes à son ami, mais, malgré son affolement, il a assez de présence d'esprit pour lui recommander : « prends garde à mon argent (2) ».

On devine que la libéralité, cette vertu si chère aux honnêtes gens et si puissante pour gagner les cœurs, n'était pas son faible. Malherbe faisait pour lui une pièce de vers : *Que direz-vous, races futures*. « J'y suis fort embesogné, pour ce qu'il m'a dit que je lui montre que je l'aime, et qu'il me fera du bien... Nous verrons ce qui s'ensuivra », ajoute-t-il en homme qui connaît son prince (3). Les promesses renouvelées d'une pension le laissent sceptique : « il faut se contenter de sa bonne volonté (4) ». En décembre 1606, le Roi quitte Paris : « l'on croit que c'est pour se parer des étrennes (5) ». L'amour même ne le rendait pas généreux : « Il ne donnait non plus que modérément aux femmes qu'il aimait, tant il craignait de se trouver obligé à faire des levées extraordinaires (6) ».

L'amour ne réussit pas non plus à le polir ; car il aimait les femmes d'une ardeur toute sensuelle, et ne connut guère la galanterie délicate qui affine les mœurs et cultive l'esprit. Il avait pour elles, dès sa jeunesse, « une passion furieuse (7) », apportait dans ses affections peu de réserve, négligeait les bienséances (8), et tolérait de ses maîtresses des irrévérences

(1) L'ESTOILE, mars 1609.

(2) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 67, col. 1. Cf. Vanel, *Les galantries des rois de France*, Cologne, P. Marteau, s. d., in-8°, III, 75.

(3) Lettre à Peiresc, 15 oct. 1606.

(4) Lettre à Peiresc, 8 mars 1608 ; cf. 5 janvier 1610.

(5) Lettre à Peiresc, 17 décembre 1606. Il marchande à la Foire Saint-Germain ; « et ne gagnèrent guère les marchands à sa vue » (L'ESTOILE, 13 fév. 1597). « ni trop libéral, ni trop reconnaissant », dit de lui Tallemant (I, 4). Voir encore, BASSOMPIERRE, *Mém.*, 70, 2.

(6) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, éd. Michaud, 22, 1.

(7) FONTENAY-MAREUIL, 30, 1.

(8) Sur les libertés qu'il prenait avec Gabrielle d'Estrées, et l'indignation des honnêtes gens, voir L'ESTOILE, déc. 1594, avril 1595, nov. 1596. Selon Sauval, il faisait sept lieues à pied pour la voir, déguisé en paysan, avec un sac de paille sur la tête (*Les galantries des rois de France*, 1738, in-12 I, 310, sq.).

étranges : la marquise de Verneuil, selon l'Estoile, « parle ordinairement au Roi non comme à son pareil, mais comme elle ferait à son valet (1) ». D'ailleurs, il ne chercha pas à plaire ; il acheta sans vergogne la plupart d'entre elles, et les eut à la suite d'un marchandage étalé sans dignité (2).

On sait à quelles extravagances se laissa emporter, au sujet de Charlotte de Montmorency, le souverain vieilli : scènes violentes agrémentées de « menaces et injures », avec M. le Prince (3), avec la Reine (4), avec la belle-mère de la jeune femme (5), déguisement dégradant en valet de chiens, avec un emplâtre sur l'œil, pour voir furtivement la Princesse à Trigny, en l'absence du mari ; conduite bien étrange pour un Roi, observe Fontenay-Mareuil ; le retour du Prince l'oblige à se sauver, et les courtisans s'amuse tout bas de cette aventure (6). Cette passion déréglée eut du moins pour un temps un heureux effet. Le Roi, soucieux de séduire cette belle dame, et d'atténuer, autant que possible, ce qu'avait de fâcheux la différence des âges, changea « en moins de rien, d'habits, de barbe, et de contenance (7) ». On le vit, en juillet 1609, paraître à une fête « comme un soleil entre les étoiles », éblouissant de perles et pierreries (8) ; il courut la bague « avec un collet de senteur, et des manches de satin de la Chine (9) ». Mais ce raffinement un peu tapageur fut exceptionnel, car, d'ordinaire, Henri IV s'habilla richement par devoir et non par goût (10).

(1) L'ESTOILE, nov. 1609.

(2) Sur les scènes scandaleuses qui suivirent la promesse de mariage qu'il avait signée à M. d'Entragues, pour sa fille Henriette de Balsac, devenue marquise de Verneuil, voir GROULARD, *Voyage de cour en 1604*, coll. Petitot, p. 429 sq., et SULLY, *Mém.*, éd. Michaud, tome XVI, 319 sq. et 538, col. 1. Tallemant donne des renseignements peu édifiants sur le marchandage dont fut l'objet Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, I, 155. Voir aussi BAS-SOMPIERRE, *Mém.* 53 sq.

(3) L'ESTOILE, juin 1609.

(4) L'ESTOILE, juillet 1609.

(5) LENET, *Mém.*, éd. Michaud, 229 sq.

(6) LENET, pass. cité. FONTENAY-MAREUIL, p. 6, col. 2. L'ESTOILE, nov. 1609.

(7) L'ESTOILE, juin 1609.

(8) L'ESTOILE, juillet 1609.

(9) TALLEMANT, I, 172.

(10) M^{lle} de Scudéry fait le portrait d'Henri IV dans le *Cyrus* (VII, 221). La déférence envers un Roi lui imposait des ménagements ; peut-être se faisait-elle des illusions sur un temps qu'elle n'avait pas connu. « Il avait, dit-elle, une civilité universelle pour tout le sexe, qui faisait qu'il en était généralement aimé, et qui, ayant passé de son esprit dans celui de toute la cour, fait encore que tous les hommes qui ont vécu sous son règne ont une extrême vénération

Ses lettres d'amour confirment l'impression que donne sa conduite. On y voit la déclaration simple, directe, brève, du sentiment, sans aucun effort pour polir et enjoliver l'idée ou la forme, pour plaire par la recherche délicate dans le sentiment et l'expression, avec des détails de chasse, de santé, parfois assez réalistes pour attrister des femmes qui eussent été plus délicates. Je n'en citerai qu'une, du 14 octobre 1607. « Mon cher cœur, nous venons de dîner céans, et *sommes fort saouls* ; je vous verrai devant que partiez de Paris, et vous chérirai non comme il faut, mais comme je pourrai. Ce porteur me hâte si fort que je ne vous puis faire que ce mot. Bonsoir, le cœur à moi, je te baise un million de fois (1) ».

Tallemant, qui écrit vers 1657, et qui a acquis à l'Hôtel de Rambouillet le sens exact et délié des exigences du monde, estime qu'à l'égard de la Reine, la conduite du Roi manqua de « bienséance (2) ». Peut-être, Marie de Médicis, « n'ayant pas eu en sa jeunesse d'autre nourriture que celle d'Italie, qui tient les filles toujours enfermées dans leur chambre, sans les faire pratiquer parmi le monde, comme on fait en France, ne savait point aussi l'entretenir et le divertir, comme faisait la duchesse de Beaufort, ce qui était nécessaire pour le gagner entièrement (3) ». En tout cas, il ne tira aucun profit de ce contact avec une Médicis ; il étala au grand jour ses liaisons adultères, qui provoquaient des scènes de ménage si fréquentes, qu'on ne les vit jamais « huit jours sans querelle », et qu'une fois même, la Reine ayant levé le bras, le Roi, craignant « qu'elle ne passât outre », le rabattit si rudement « qu'elle disait par après qu'il l'avait frappée (4) ». Evidemment, Henri IV ne s'attacha pas assez à sauver les apparences. Et qu'eût dit Tallemant, au nom des bienséances, si, lisant le journal d'Hérouard, il avait vu les très étranges confidences du Roi au jeune

pour toutes les dames ». Cependant, elle doit reconnaître que « son amour n'était pas pour l'ordinaire extrêmement détaché des sens ; il ne donnait guère son cœur qu'il n'eût quelque chose de la réputation de celles à qui il le donnait » (VII, 250).

(1) Ses lettres à la Reine étaient aussi familières. « Henri IV écrivait : ma femme, ma mie, mon cœur, indistinctement (à la reine), et mettait sur la lettre : à la reine ma femme ». (*Formulaire pour le cabinet du Roi, fait en l'année 1663, Arch. du Minist. des Aff. étrang. fonds France, vol. 1970, p. 14, verso, note.*)

(2) *Historiettes*, I, 9.

(3) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 6, col. 1.

(4) RICHELIEU, *Mém.*, éd. Michaud, tome XXI, p. 9, col. 1. Cf. SULLY, *Mém.* tomes XVI, 538, 1, et XVII, 225, 1.

dauphin, à ce futur Louis XIII, dont l'austère chasteté n'est certainement pas le fruit des exemples et des enseignements paternels (1) ! Quel oubli de toute pudeur, dans les gestes et paroles du Roi, qu'Héroard, le 28 mai 1607, est contraint de rapporter en latin !

En somme, partout, Henri IV montre une nature assez vulgaire et sans distinction. A l'église, il lui arrive de causer et de rire avec son entourage, au point de provoquer une sévère apostrophe du P. Gontier (2). Il arrête par une boutade une harangue officielle un peu longue (3).

Vigneul-Marville note avec raison qu'en mourant, le Roi « a fermé après lui la porte à ces familiarités des vieux siècles (4) ».

Un seul contemporain insiste sur sa civilité : encore verra-t-on qu'elle n'était pas la manifestation spontanée d'une politesse naturelle, mais un procédé, sûr et économique, de gouvernement. La principale force d'un Roi, disait-il, est la noblesse ; pendant la Ligue, elle fut pour lui, et lui rattacha beaucoup de villes importantes ; « de sorte que il devait prendre un grand soin de s'en faire aimer..., et *d'autant qu'elle se gagnait mieux par le bon visage et les bonnes paroles que par l'argent, il ne fallait pas les épargner* ; c'est pourquoi, pas un ne lui faisait la révérence à qui il n'ôtât le chapeau et ne dît quelque chose de particulier de lui ou de ses prédécesseurs..., de sorte qu'on n'en parlait jamais que satisfait ». Il prenait un soin particulier de plaire aux nobles de province qui venaient à la Cour, pour répandre partout « sa grande bonté et son honnêteté (5) ».

Je n'ai pas eu dans les pages qui précèdent, l'intention de rabaisser le mérite d'Henri IV. Il a eu mieux à faire, sans doute, que de vivre dans les salons ; mais il est évident que, par son origine, par son éducation, par l'obligation où il a été de conquérir son royaume, par ses goûts et ses dispositions propres, il n'a pas pu attirer et retenir autour de lui les personnes que lassaient la rudesse et la grossièreté. Les mœurs ambiantes ne sont pas seules à incriminer ; il n'y a pas eu de

(1) HÉROARD, *Journal sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII*, p.p. Eud. Soulié et Ed. de Barthélémy, Paris, Didot, 1868, 2 vol, in-8°, 11 juin 1605.

(2) L'ESTOILE, coll. Petitot, tome II, p. 433, note.

(3) L'ESTOILE, oct. 1595.

(4) *Mélanges d'histoire et de littérature*, Paris, Aug. Besoigne et Cl. Prudhomme, 1713, 3 vol. in-12, III, 339.

(5) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 23, col. 1.

sa part le moindre effort, la moindre action ; et l'on conçoit que la reprise de la vie mondaine, malgré la longue paix dont jouit la France sous ce règne, se soit produite hors de la Cour.

Au point de vue mondain, Sully était encore moins bien doué que son maître, et ce n'était pas avec lui que l'Arsenal pouvait devenir un centre de réunions élégantes, comme il le fut plus tard. Il donnait, au contraire, d'assez fâcheux exemples. C'était « le plus sale homme du monde en paroles », et telle apostrophe publique à sa femme était bien de nature, en effet, à effaroucher les susceptibilités les moins ombraageuses. Il avait une manière à lui de couper court aux visites de politesse, et semble n'avoir pas été très difficile dans le choix de ses divertissements et de ses relations (1) !

Tous les contemporains confirment le jugement, qu'on pourrait croire partial, de Tallemant. L'Estoile, qui nous le peint orgueilleux, insolent, autoritaire, haï, « voulant ranger au petit pied avec son bâton ceux de la noblesse, même aux ballets où il fait l'huissier de salle (2) », Richelieu, qui parle de ses façons « aussi brusques que peu civiles (3) ». Il défendait àprement l'argent du Roi, et rabrouait les quémandeurs, même Mme de Verneuil, qui se retirait « toute mutinée (4) ». Le développement du luxe est étroitement lié à celui de la politesse, et l'opposition entêtée qu'il fit aux projets d'Henri IV d'établir des manufactures de soie et d'objets de luxe, permet de mesurer à quel point il était dépourvu de l'esprit de société ; il poursuit de sa haine les « marjolets de Cour et de ville, revêtus d'or et de pourpre », et veut réduire « toutes personnes de toute qualité, tant hommes que femmes et enfants, pour ce qui regarde les vêtements de leurs personnes, leurs ameublements, bâtiments, logements, plants, jardinages, pierreries, vaisselle d'argent, chevaux, carrosses, équipages, trains, dorures, mariages d'enfants, festins, parfums, et autres bombances, à ce qui se pratiquait du temps des rois Louis XI, Charles VIII, et Louis XII, durant lesquels règnes il s'est vu que des chanceliers, premiers présidents, et plus relevés financiers n'avaient que de fort médiocres logis sans ardoises, briques, lambris, dorures ni peintures, ne portaient point de

(1) TALLEMANT, I, 113-114.

(2) Janvier 1609.

(3) *Mémoires*, tome XXI, p. 9, col. 2.

(4) SULLY, *Mém.*, tome XVI, p. 513.

plus riches étoffes de soie que du taffetas ; et à quelques-uns d'iceux leurs femmes que le chaperon de drap... et ne traitaient leurs parents et amis, que chacun d'iceux n'apportât sa pièce sur table (1) ». Dans cette condamnation des agréments mondains, que n'eût pas désavouée Caton l'Ancien, les mémoires de Sully atteignent presque l'éloquence.

Une seule personne autour d'Henri IV se distinguait par sa culture et ses goûts intellectuels : c'est Marguerite de Valois, la reine Margot, répudiée en 1599, qui reparaît à la Cour, dès 1605, et vit avec Marie de Médicis, le Roi et le dauphin, dans une intimité qui nous paraît un peu choquante (2). C'est l'auteur de *La Ruelle mal assortie*, dont nous reparlerons, où l'on voit qu'elle prenait assez mal son parti de l'ignorance et de la sottise des gentilshommes de son siècle. A Usson déjà, elle ne se mettait pas à table sans avoir entendu discourir sur des propos « non communs » « de fort honnêtes gens et savants (3) ». Elle conserva la même habitude à Paris (4), à l'hôtel de Sens, puis dans sa maison sur les bords de la Seine, en face du Louvre, où elle réunit auprès d'elle, dans une petite Cour un peu guindée, mais de meilleure tenue que la grande, des poètes, des écrivains, avec lesquels elle goûtait le plaisir de la conversation. Elle était, dit Richelieu « le refuge des hommes de lettres, aimait à les entendre parler ; sa table en était toujours environnée, et elle apprit tant en leur conversation qu'elle parlait mieux que femme de son temps, et écrivait plus élégamment que la condition ordinaire de son sexe ne portait (5) ». Mais il n'y a là que la satisfaction d'un goût personnel, qu'elle ne semble pas avoir fait partager aux courtisans et aux dames ; parmi les habitués de son salon, on relève beaucoup d'hommes de lettres, peu de nobles ; il n'y a pas eu vraiment commerce

(1) SULLY, tome XVI, 512 sq. ; au tome XVII, page 21, col. 2, il répartit ses ennemis en 7 catégories ; la quatrième comprend « les cajoleurs, marjolots, brelandiers, voluptueux et fainéants de cabinets, de cour, et de ville ».

(2) HÉROARD, 11 août 1605.

(3) BRANTÔME, t. X, page 4.

(4) TALLEMANT, I, 149.

(5) RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 93, col. 1. Brantôme loue son éloquence « en ses hauts discours et sérieux » (tome VIII, p. 46), sa « gentillesse grâce à rencontrer de bons et plaisants mots », ses lettres, qui font qu'on « se moque du pauvre Cicéron » (*ibid.*) ; elle lit, dit-il, toutes sortes de livres, et quand elle en a commencé un, elle ne peut s'interrompre, « et bien souvent en perd le manger et le dormir » (81) ; elle « compose fort, tant en prose qu'en vers », a une belle voix, et joue agréablement du luth (82). Cf. *Rodomontades espagnoles*, tome VII, Dédicace et p. 75.

mondain, diffusion parmi les gens du monde de la curiosité des choses de l'esprit ; la conclusion de *La Ruelle mal assortie* suffit à nous éclairer. Il ne faut pas d'ailleurs en faire une précieuse avant l'heure : elle avait un goût ardent pour les réalités (1). Et dans sa faiblesse envers son amant (2), on reconnaît mal celle qui commandait au poète Maillet des vers « à la louange de l'amour honnête et céleste, et au mépris du vulgaire et terrestre, sujet donné par la reine Marguerite (3) ».

(1) Voir les surnoms qu'on lui donnait dans le peuple, L'ESTOILE, janvier 1609.

(2) Voir la *Ruelle mal assortie*, p. p. Guessard, Soc. de l'Hist. de Fr., Paris, 1842, in-8°, fin.

(3) *Les poésies de M. Maillet*, Bordeaux, Sim. Millanges, 1616, in-8°, p. 90.

CHAPITRE II

LA RÉGENCE DE MARIE DE MÉDICIS.

LOUIS XIII, GASTON D'ORLÉANS, RICHELIEU.

Après l'assassinat de Henri IV, en mai 1610, la France entre dans une période troublée (1) : les dissensions intérieures, les guerres étrangères vont recommencer, et contribuer à empêcher la renaissance, à la Cour, d'une vie mondaine organisée. De plus, en retenant les nobles aux armées, en créant des haines de partis, en libérant de toutes contraintes la brutalité des tempéraments qui n'était qu'endormie pendant la paix du règne précédent, elles atténueront les salutaires effets de la discipline qu'essaie d'instituer, hors de la Cour, la marquise de Rambouillet : l'aristocratie n'aura que trop d'occasions, dans la vie réelle, d'oublier les bons principes qu'elle s'applique gauchement à mettre en pratique dans la chambre bleue.

Dès la mort du Roi, les désordres éclatèrent : on déclamait contre les jésuites, on parlait d'une nouvelle Saint-Barthélémy. Les maisons des grands étaient gardées et barricadées. Le peuple était affolé par « une jeune noblesse française qui courait les rues de Paris toute la nuit avec bruit et insolence, et cliquetis d'armes et de chevaux. » Les « scopeteries » en pleine nuit faisaient croire au renouvellement des barricades ; les coupables étaient de « jeunes mignons, courtisans fraisés, frisés et emmoustachés (2) », avides de satisfaire en liberté leurs instincts turbulents.

De 1610 à 1612, les réunions mondaines furent rares, quelques concerts seulement, et quelques chasses, où « la Reine et les dames étaient sur des haquenées fort richement enharnachées (3) ». Le magnifique carrousel de 1612 fut sans doute

(1) Longtemps gouvernée par des enfants, des femmes, des favoris, écrit FONTENAY-MAREUIL (*Mém.*, p. 15, col. 2), « elle aura bien de la peine à se remettre » des ruines qui vont s'accumuler.

(2) L'ESTOILE, juillet 1610.

(3) FONTENAY-MAREUIL, p. 48, col. 2.

l'apogée de la Régence. Il rassembla, dans des courses qui durèrent plusieurs jours, l'élite de la noblesse. Sur les chevaux caparaçonnés de velours incarnat, sur les habits brodés d'or et de diamants, les acteurs répandirent à profusion toutes les fantaisies de luxe, que peut concevoir l'esprit d'un grand seigneur, désireux de briller au yeux des dames. Et la complaisance avec laquelle les mémoires du temps détaillent une telle débauche d'étoffes précieuses, de plumes et de panaches, prouve combien cette fête royale laissa dans les esprits une impression profonde (1).

Mais dès janvier 1613, à midi, rue Saint-Honoré, le chevalier de Guise tuait M. de Luz ; les intrigues furent passionnées, il y eut des exils, des rappels ; la Reine, discréditée, subissait des affronts presque publics (2). D'ailleurs, aucun sentiment généreux n'inspirait les courtisans. Leur grossièreté foncière se révèle dans la vulgarité de leurs désirs, dans la rudesse des moyens qu'ils employaient pour obtenir satisfaction : ils voulaient de l'argent, car ils savaient qu'il y en avait à la Bastille, et ils terrorisaient la Reine, pour se faire acheter par elle le plus cher possible. Les plus grands personnages étaient les plus âpres à la curée (3). Des âmes aussi terre à terre ne pouvaient guère concevoir d'elles-mêmes, l'idée d'un perfectionnement intellectuel et moral désintéressé. Aussitôt que les réserves de la Bastille furent épuisées, les séditions éclatèrent : M. le Prince, MM. du Maine, de Bouillon, de Longueville, quittaient la cour en 1614, et la jalousie divisait « les princes, officiers et seigneurs qui restaient auprès du Roi (4) ». La paix de Sainte-Menehould, en mai 1614, ramena un calme bien payé, mais partiel et provisoire. Le début de 1615 « eut une face plus riante (5) » ; M. le Prince offrait un ballet à la Régente (6).

Puis les rébellions recommencèrent, ce furent encore des querelles, des départs pleins de menaces, et la lamentable

(1) BASSOMPIERRE, *Mém.*, 78-79, ARNAULD D'ANDILLY, *Mém.* 413, col. 1, Maréchal d'ESTRÉES, *Mém.*, 394, col. 2, le P. MÉNESTRIER, *Traité des tournois, joutes et carrousels*, Lyon, J. Muguet, 1669, in-4^o, p. 212, sq., *Mercur*, II, 351, etc.

(2) Au carême de 1613, M. le Prince donnait une fête, et la reine était réduite à ne pas sortir pour ne pas se montrer seule, car les courtisans l'avaient abandonnée ; deux jours après, M^{me} de Longueville ne l'invitait pas à son bal (BASSOMPIERRE, *Mém.*, 88, col. 1).

(3) SULLY, *Mém.*, tome XVII, 407-408. Voir ce que Fontenay-Mareuil dit de M. le Prince, et de M. de Bouillon (*Mém.*, 35, col. 1 et 37-38).

(4) PONTCHARTRAIN, *Mém.*, 330, col. 2.

(5) PONTCHARTRAIN, *Mém.*, 338, col. 2.

(6) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 83, col. 1.

odyssée de la Cour, qui, au retour de Bordeaux, où elle s'était rendue pour le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, errait, sans savoir où aller, au milieu des provinces soulevées (1).

La paix de Loudun, signée en 1616, ouvrit de nouveau une brillante période. On s'amusa aussitôt, car cette génération, robuste et remuante, ne s'abandonnait pas facilement aux préoccupations ni à la mélancolie (2). On ne songeait qu'aux fêtes et aux réjouissances. Michel de Marolles décrit complaisamment un somptueux festin offert par M. de Nevers à cette époque : « à chaque service les trompettes sonnaient du haut d'une terrasse qui regardait sur la rivière, sur le Pont-Neuf et sur le jardin » ; puis c'étaient les hautbois, les flûtes, les violons et les luths ; et cela dura jusqu'à six heures du soir, « parmi toutes sortes d'entretiens agréables (3). » Cette tranquillité heureuse sembla consolidée par l'arrestation de M. le Prince, en septembre 1616 ; Concini parut tout puissant, et jouit quelque temps d'une autorité incontestée. L'année 1617 « commença joyeusement par force assemblées qui se firent fort belles, auxquelles, outre les jeux, festins et comédies, il y avait aussi de bonne musique ». La jeune reine Anne, qui l'année précédente avait dansé à Tours un « chétif » ballet d'espagnoles, voulut en danser un avec des françaises. « Nous dansâmes le ballet du Commissaire, puis ensuite celui du prince de Chypre, qui fut très beau (4). »

Cependant l'horizon s'assombrit encore une fois. « Les divisions, animosités, défiance, soupçons, plaintes, menaces, reproches, se font voir, ouïr et considérer de tous côtés et entre toutes personnes. » Le Roi, négligé par sa mère, abandonné des princes et de la noblesse, s'amuse avec « trois ou quatre domestiques... à des exercices vils et de néant (5). » Les plus grands seigneurs sont déclarés coupables du crime de lèse-majesté, les dames se mêlent de la guerre ; enfin l'assassinat de

(1) Voir sur l'état de la Cour à cette époque, PONTCHARTAIN, *Mém.*, p. 358, col. 1.

(2) Voici comment M^{me} de Villedieu décrit la Cour de France à cette date : « La Cour de France était alors la plus belle qu'on eût jamais vue ; le mariage du jeune roi Louis XIII avec l'infante d'Espagne, servait de matière nouvelle à la magnificence de la reine Marie de Médicis ; et ce siècle était si fort celui de la beauté, qu'on n'a jamais vu tant de belles femmes vivre ensemble que sous ce règne-là ». (*Annales galantes*, 547).

(3) MICHEL DE MAROLLES, *Mémoires*, Paris, Ant. de Sommaville, 1656, in-4°, p. 27.

(4) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 123, col. 1.

(5) PONCHARTRAIN, *Mém.*, p. 379, col. 2.

Concini rend la paix et le repos à la France, qui bénit Dieu d'avoir donné au Roi le courage de tuer son indigne ministre (1).

Pendant la régence, il y a donc eu à peine deux courtes périodes de calme relatif, où se produisent à la Cour quelque manifestations de vie mondaine extérieure ; au début, avec le carroussel de 1612, à la fin, avec les fêtes qui suivent le mariage du Roi et la paix de Loudun. Une jeunesse avide de plaisirs, met à profit ces instants de répit, elle étale un luxe tapageur, qui dissimule mal la brutalité foncière. Tout le reste du temps, les esprits sont aigris et divisés, les grands seigneurs vont aux armées, courent la province, pillent et ravagent : la rudesse et la grossièreté peuvent se donner carrière et s'entretenir sans contrainte.

Cet état de choses général, et, d'autre part, les lacunes de leur nature particulière, expliquent que les Italiens qui, à cette époque, ont gouverné la France, n'aient pas été capables de lui donner un peu de cette politesse, dont nous demandions sans cesse des modèles à leur pays. Marie de Médicis avait des qualités qui auraient pu avoir sur les mœurs une heureuse influence. Naturellement « magnifique et somptueuse », « désireuse d'honneur », « si accomplie, que l'art, qui porte envie à la nature, eût eu peine à ajouter beaucoup à son avantage (2) » ; aussi chaste que Pénélope (3), plus agréable et plus belle, depuis qu'elle était délivrée des scènes quotidiennes avec le Roi son mari (4), elle essaya de tenir un cercle, où fréquenta assidûment Gombauld (5), elle faisait jouer chez elle des Comédies françaises et italiennes (6) ; mais elle manquait d'in-

(1) PONTCHARTRAIN, *Mém.*, p. 391, col. 2.

(2) RICHELIEU, *Mém.*, t. XXI, p. 11 et 7. Cf. d'OLIVET, *Histoire de l'Académie française*, éd. Ch. L. Livet, Paris, Didier, 1858, 2 vol. in-8, II, 101. BASSOMPIERRE, *Mém.*, 78-79 : elle surpasse « en grandeur de courage, magnificence et générosité, toutes les autres princesses du monde ». Sur son ameublement, qui faisait l'admiration de Rubens, voir lettre de P. Dupuy à Peiresc, 18 mai 1629.

(3) BALZAC, *Entretiens*, II, 499, (dans l'éd. Moreau, Paris, Lecoffre, 1854, 2 vol. in-8) ; cf. lettre à Boisrobert, 4 août 1623 : « La Cour de votre Reine est si sainte qu'il serait plus aisé de s'enivrer dans une fontaine, que d'y prendre des plaisirs qui ne fussent pas honnêtes ; et pour y être reçu, il faut se purifier à la porte ». D'après le P. Goulu (*Lettres de Phyllarque à Aristote où il est traité de l'éloquence française*, Paris, N. Buon, 1627-1628, 2 vol. in-8°, I, 50, il s'agit bien ici de la Cour de la Reine-mère.

(4) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 49, col. 2.

(5) D'OLIVET, *Hist. de l'Acad.*, II, 103.

(6) HÉROARD, 12, 15, 21, 23, 26, 28 janvier 1614 etc. Cf. sur tout ceci, HANOTAUX, *Hist. du Cardinal de Richelieu*, Paris, Firmin Didot, 1893, 3 vol. in-8°, I, 236.

telligence et de fermeté, elle ne sut pas s'imposer. D'ailleurs, à partir de 1617, elle mena une vie aventureuse et misérable.

Concini « était agréable de sa personne, adroit à cheval, et à tous les autres exercices. Sa conversation était douce et aisée (1). » « Il était d'humeur agréable, railleur et divertisseur, naturellement libéral, d'agréable conversation (2) ». C'était presque un honnête homme. Mais il était venu gueux chez nous, et n'eut d'autre souci que d'user d'une faveur et d'une puissance passagères, pour amasser une fortune scandaleuse ; ses violences, sa morgue, son avidité (3), peuvent excuser son assassinat.

Louis XIII reçut, à certains égards, une éducation étrange, qui nous permet d'apprécier les mœurs de la meilleure société du temps, et qui augmente encore le mérite de la réserve et de la chasteté dont il ne se départit jamais pendant son règne. On est stupéfait, quand on voit, dans Héroard, la liberté d'allures et de paroles, que se permettaient de nobles personnes en présence du dauphin (4). L'exemple d'ailleurs venait de haut, et j'ai déjà parlé des singuliers écarts de langage d'Henri IV avec son fils.

Heureusement en janvier 1609, M. de Souvré, « seigneur de mérite et de vertu (5) », remplaça M^{me} de Montglat, et entreprit aussitôt de réagir contre une telle licence. Le 3 février, il menaçait du fouet le jeune comte de Torrigny, de l'entourage du dauphin, pour avoir dit une parole sale « de laquais et de palefrenier ». Cette énergique intervention permit au jeune Roi de développer et d'affermir le goût de la décence, que la nature lui avait donné, et qu'il manifestait déjà de lui-même, quand il était seul à s'indigner du vocabulaire de M^{me} de Montglat. Le 28 mars 1611, il regarde avec colère le maréchal d'Ancre, qui, à son coucher, tient un langage trop libre, lui tourne le dos, et lui coupe la parole (6). Le 25 décembre 1619, il fait

(1) MARÉCHAL D'ESTRÉES, *Mém.*, éd. Michaud-Poujoulat, p. 419, col 1.

(2) RICHELIEU, *Mém.*, t. XXI, p. 168-169.

(3) PONTCHARTRAIN, *Mém.*, p. 389, col. 1, RICHELIEU, *Mém.* tome XXI, p. 82, 99, 113, 169, etc.

(4) Voir en particulier Héroard, 27 janvier 1603 ; on pourrait multiplier les anecdotes de ce genre. Héroard, 3 et 5 nov. 1604, 26 juin 1606, 23 août 1606. Le 11 janvier 1607, l'enfant, plus réservé à six ans que ses maîtres eux-mêmes, est choqué d'une parole peu « honnête » de M^{me} de Montglat.

(5) L'ESTOILE, février 1609.

(6) Héroard met en marge : *nota, serium et pudicum responsum.*

taire le prince de Condé, dont les propos sont trop gaillards « je ne veux point que l'on dise des saletés et des vilainies ».

Il y a donc un progrès sensible depuis Henri IV, qui offrait sur ce chapitre comme sur bien d'autres, des exemples inquiétants. Nous verrons plus loin, combien, peu à peu, la société devint exigeante pour la bienséance des mots et des idées.

Louis XIII, trop sévèrement jugé par l'Hôtel de Rambouillet, a sans doute exercé une influence heureuse, et a pu astreindre les courtisans, au moins en sa présence, à une réserve que ne connaissait pas Bassompierre, quand il parlait à Henri IV : « Il purifiera plutôt la Cour par son exemple que la Cour ne le corrompra par ses délices... », écrit Balzac sans exagération. En toute sa vie, il n'est pas sorti un mot de sa bouche qui puisse recevoir un sens déshonnête ; et il ne lui serait pas possible non plus de laisser achever une parole sale à quiconque oserait la proférer devant lui... En sa présence, les plus débauchés ressemblent aux plus modestes (1) ».

Il est regrettable que son tempérament, et aussi les circonstances, aient empêché cette influence d'être plus générale, plus large, plus profonde, et qu'en somme les mœurs aient évolué en dehors de l'action du Roi. Louis XIII était loin d'être l'honnête homme que fut son fils, mais il aurait du moins fait respecter la décence sous toutes ses formes, et le profit eût été appréciable pour la politesse et la vie de société. En tout cas, il vaut mieux que sa réputation : il lui a manqué de donner toute sa mesure.

Agréable de sa personne, assez bon danseur de ballets, cavalier habile et élégant (2), il avait quelquefois de la vivacité, et ses réponses révèlent une observation pénétrante et juste des choses et des gens (3). Cependant il était peu fait, surtout par son esprit et par ses goûts, pour se plaire et pour plaire dans le monde.

Son instruction fut négligée, sa culture intellectuelle demeura toujours pauvre, et il ne compensa point cette lacune par la

(1) BALZAC, *Le Prince*, I, 63, (dans l'éd. Moreau, déjà citée).

(2) TALLEMANT, II, 236.

(3) HÉORARD, 5 avril 1605. D'après Méré, (*Du Commerce du Monde*, dans l'éd. des *Œuvres posthumes*, donnée par l'abbé Nadal, Paris 1700, in-12, p. 282), il aimait les bons mots ; il aimait « encore mieux que l'on se défendit agréablement ». Certains bons mots de lui, ou qui lui sont attribués, figurent dans les recueils plaisants du temps, comme *Les Plaisantes journées*, du sieur Favoral, (Paris, J. Corrozet, 1629 in-12) et *Le chasse-ennui*, de Louis Garon, Lyon, cf. Larjot, 1628-1631, 2 vol, in-12).

fréquentation des savants et des lettrés, comme fit plus tard Louis XIV. Il avait pour l'étude une aversion naturelle (1), que ne surent pas vaincre des précepteurs incapables, en particulier Des Yveteaux, dont l'honnête bourgeois qu'est l'Estoile désapprouve le choix (2). Il n'eut pas le goût des livres, et Peiresc, écrivant aux frères Du Puy, se plaignait que le Roi, à la mort de M. Aleaume, n'eût pas acheté, pour les conserver, ses ouvrages et ses instruments de physique (3). Pour deux arts seulement, la peinture et la musique, desquels on dit « que jamais tête lourdaude ne fut capable (4) », il eut dès son enfance (5) et garda toute sa vie, un amour très vif ; mais dans les concerts qu'il organisait, où il dirigeait lui-même l'exécution des morceaux qu'il avait composés, il n'admettait pas toujours les dames, dont le bavardage le contrariait (6) : sa passion était plus forte que la galanterie.

D'autre part, sa parole pénible et sa naturelle timidité (7) contribuèrent encore à l'écarter de la conversation ; il manquait d'aisance, de confiance en lui, d'agrément pour tout dire : personne n'eut moins que lui l'air du monde. Rendu craintif par l'usage immodéré du fouet (8), tenu à l'écart par sa mère et Concini (9), contraint de s'amuser, aux Tuileries, « à faire choses viles et mécaniques », il devint sombre (10), mélancolique, irritable (11), sournois (12) ; il ne se défit jamais de ce pli de caractère. « Il perdait contenance, quand il

(1) HÉROARD, 6 et 10 juillet 1607, 16 août, 25 août, 1608, etc.

(2) L'ESTOILE, fév. 1609. Voir HÉROARD, 6 mars et 2 mai 1609. D'après le *Ménagiana*, II, 47, le mauvais langage de l'*Hist. de France* de Fauchet, aurait rebuté le jeune Roi de l'étude.

(3) Lettre du 11 nov. 1627. *Lettres de Peiresc aux frères Du Puy*, Paris, impr. nation. 1888-1894, 5 vol. in-4°.

(4) L'ESTOILE, juin 1610.

(5) HÉROARD, peinture : 30 octobre 1604, 30 avril 1605, 25 juillet 1622, etc., musique : 15 sept 1604, 8 juillet 1607, etc., Cf. M^{lle} de Montpensier, *Mém.*, éd. Michaud, p. 20 col. 1. SAINT-SIMON, *Mémoires*, p. p. Boislisle, coll. des Grands Ecrivains, Paris, Hachette, 1879 sq. in-8°, I, 173.

(6) TALLEMANT, IV, 209.

(7) TALLEMANT, II, 236.

(8) HÉROARD, 29 sept. 1613, 3 janvier 1614, etc. MALHERBE, lettre du 11 janvier 1610.

(9) SAINT-SIMON, Boisl. II, 29, Balzac rapporte qu'un courtisan reprocha à la Reine de n'avoir pas, pendant sa régence, embrassé une seule fois son fils (*Entretiens*, II, 499).

(10) LA MOTHE LE VAYER, *Œuvres*, Paris, A. Courbé, 1662, 3^e éd., 2 vol. in-folio, II, 174. HÉROARD, 6 févr. 1607, etc.

(11) RICHELIEU, *Mém.*, t. XXII, p. 479, col. 2.

(12) PONTCHARTRAIN, *Mém.*, 383, 386.

voyait quelqu'un à qui il n'était pas accoutumé, comme un simple gentilhomme qui serait venu de la campagne à la Cour. C'est une assez mauvaise qualité pour un grand Roi, et particulièrement en France, où il se doit souvent faire voir à ses sujets, dont l'affection se concilie plutôt par le bon accueil et la familiarité, que par l'austère gravité, dont ceux de la maison d'Autriche ne sortent jamais (1). » Inquiet, malheureux, entre sa femme qu'il aimait peu, M^{lle} de Hautefort qu'il se faisait scrupule d'aimer, et Richelieu, sans qui ni avec qui il ne pouvait vivre, « il ne s'aimait pas lui-même (2). » C'était une nature capricieuse, instable, allant aux extrêmes, dépourvue de cette égalité souveraine, de cette aisance majestueuse, qui valurent à Louis XIV l'admiration même de ses ennemis. Aussi le voyons-nous souvent accablé par l'ennui, dans un désœuvrement qui l'abat, et qu'il ne sait pas secouer (3), et parfois aussi en proie à des colères violentes, qui l'emportent à des gestes brutaux (4).

On conçoit qu'il ait « haï le monde (5) » et ses exigences. Dès 1611, il raillait La Rochefoucauld de s'être frisé (6), il s'irritait contre une fraise empesée, et ne voulait pas « être contraint en ses habits (7) ». « Ce n'est pas l'humeur du Roi de se parer, écrivait Malherbe à Peirese : si l'âge et l'amour ne changent son inclination, il ne sera curieux que de ce qui est solide (8) ». Il désespérait Cinq-Mars. Élégant, brillant, chéri des dames, Cinq-Mars « avait fait amitié avec les honnêtes gens de la Cour », qui, unis à ceux de Paris, avaient formé

(1) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 11, col. 2. Il refusa de voir M^{lle} d'Hautefort quand il la chassa de la Cour, il redoutait une entrevue avec elle : elle réussit à s'approcher de lui sans être reconnue, et lui demanda confirmation de cet ordre ; décontenancé, honteux, il balbutia quelques mots et « passa vite, tout interdit » (MONTGLAT, *Mém.*, p. 81, col. 2).

(2) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 70-71.

(3) Plusieurs fois à quatre heures de l'après-midi il se couche « pour ne savoir que faire ». HÉROARD, 15 août 1624, 31 août 1626. Cf. 25 mars 1621.

(4) En 1626, il fit une scène terrible et publique au garde des sceaux qui n'obéissait pas assez vite, et « même lui approcha la main fort près du visage », J. Dupuy à Peirese, 1626. Cf. LE P. GRIFFET, *Hist. du règne de Louis XIII*, I. 632. Voir avec quelle grossièreté, il annonça à la reine Anne que son frère le Cardinal infant était mort, Lettre d'Henri Arnaud au président Barillon, 22 nov. 1641. HÉROARD, 10 avril 1621, rapporte un fait du même genre ; il est vrai que les renseignements qu'il donne ne sont pas d'accord avec ceux qu'on lit dans une lettre de Peirese à Barclay, du 21 avril 1621.

(5) LA ROCHEFOUCAULD, *Mém.*, éd. Michaud, p. 381, col. 1.

(6) HÉROARD, 8 nov. 1611.

(7) HÉROARD, 30 juillet 1612.

(8) 23 mars 1615.

« une cabale appelée Messieurs du Marais ». Elle se réunissait le soir, à la Place Royale, chez M^{me} de Rohan ; mais le Roi voulait que son favori fût constamment auprès de lui, et Cinq-Mars enrageait, et regrettait les plaisirs de leur société, « lesquels il trouvait plus agréables que ceux qu'il avait à Saint-Germain..., où les principaux divertissements consistaient à fouiller des renards dans des terriers, et à prendre des merles par la neige, avec des éperviers, au milieu d'une douzaine de chasseurs, gens de peu et de fort méchante compagnie ». Le cardinal dut, à plusieurs reprises, intervenir, pour mettre fin aux bouderies, aux querelles, que provoquait cette divergence de goûts (1). Les fêtes, en effet, furent rares à la Cour sous ce règne, surtout si l'on pense à celles du règne suivant. Le Roi se couchait de bonne heure (2). Dans les ballets, traditionnels et sans éclat, il ne faisait, si l'on en croit Tallemant, que des personnages ridicules (3).

Il aima surtout les plaisirs actifs, solitaires, et peu intellectuels, l'équitation, qu'il avait apprise avec Pluvinel (4), dont les leçons lui plaisaient davantage que celles de Des Yveteaux, la chasse, à laquelle il se livra avec passion, allant seul au bois dès le petit jour et malgré le mauvais temps, si bien qu'un meunier le prit pour un voleur de poules (5) ; il en revenait souvent mouillé par la pluie, épuisé (6), et peut-être faut-il attribuer à ces fatigues excessives la faiblesse de sa santé, qui entretint son humeur chagrine et peu sociable (7). « Le soin qu'on avait eu d'amuser le Roi à la chasse, servit fort à le rendre sauvage (8) ». Dès sa jeunesse, malgré un caractère hautain et sévère, il manifestait des instincts au-dessous de son rang, des sentiments de subalterne. Il se familiarisait de préférence avec des gens de basse condition (9) ;

(1) MONTGLAT, *Mém.*, 125.

(2) MONTGLAT, *Mém.*, 125.

(3) II, 236.

(4) Voir le *Manège royal*, de Pluvinel, Paris, Cramoisy, 1623, folio, avec les gravures du Crispian de Pas. Le jeune Roi figure dans la plupart des gravures ; le texte est constitué par une série de dialogues entre le Roi et Pluvinel.

(5) HÉROARD, 19 févr. 1619, 3 août 1624.

(6) HÉROARD, 20 août 1624.

(7) LA ROCHEFOUCAULD, *Mém.*, 381, col. 1. « Santé faible, que les fatigues de la chasse avaient usée avant l'âge ; ses incommodités augmentaient aussi ses chagrins et les défauts de son humeur ». Cf. sur sa santé très altérée, M^{lle} de Montpensier, *Mém.*, p. 10, col. 1, RICHELIEU, *Mém.*, tome XXII, p. 416, col. 2.

(8) TALLEMANT, II, 245.

(9) HÉROARD, p. ex. 20 juin 1617.

il avait des goûts inférieurs, aimait les « exercices mécaniques » et métiers manuels ; travaillait le bois, faisait la cuisine (1), dressait lui-même son lit après une journée de chasse (2).

Il faut voir avec quelle complaisance méprisante Tallemant des Réaux énumère ses dons de « confiturier », de jardinier, de cuisinier, de barbier : n'aurait-il pas un jour fait lui-même la barbe à tous ses officiers (3) ? Il est d'ailleurs possible que Tallemant noircisse ce portrait d'un Roi que la marquise de Rambouillet n'aimait guère : il est aussi intéressant pour nous de connaître comment on jugeait Louis XIII dans la société distinguée, que de savoir ce qu'il fut vraiment.

Avec cela on pense bien que ce ne fut pas un Roi galant, quoique les dames eussent le désir de lui plaire (4). Balzac crut devoir expliquer son austérité par « la force de sa raison, non par la faiblesse de ses appétits (5) ». C'est ce que répondait Louis XIII lui-même au père de Saint-Simon, qui lui offrait d'être son ambassadeur auprès de Mlle de Hautefort : « plus ma qualité de Roi me peut donner de facilité à me satisfaire qu'à un autre, plus je dois être en garde contre le péché et le scandale ». (6) Le sentiment profond de ses devoirs de chrétien et de Roi lui donna la force de maîtriser ses passions. Il eut le respect de la femme (7), et tous ses sujets eussent gagné à suivre son exemple.

Mais sa décence fut un peu trop farouche, et il ne sut pas assez tempérer par la bonne grâce et l'amabilité souriante, ce que sa moralité avait de respectable. En 1630, Bassompierre note qu'il vit une fois le Roi parmi les dames « galant et amoureux contre sa coutume ». (8) Sa vertueuse tendresse pour Mlle de Hautefort fut troublée par son inquiétude et sa défiance naturelles ; c'étaient sans cesse des querelles, des bouderies, des explications. « Le Roi lui témoignait plus de passion par

(1) HÉROARD, 13 oct. 1614, 12 janv. 1617, etc. Le 5 nov. 1620, le 19 juillet 1621, on le voit encore occupé à « apprêter le souper pour les autres ».

(2) HÉROARD, 9 mars 1624. Voir aussi BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 128, col. 1.

(3) TALLEMANT, II, 245.

(4) M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 77.

(5) *Le Prince*, I, 61.

(6) SAINT-SIMON, édit. Boislisle, I, 164 : une addition à Dangeau, du 1^{er} août 1691, contient cette phrase, qui n'est pas passée dans les mémoires : « plutôt à Dieu qu'en une si grande chose et en bien d'autres le Roi son fils l'eût imité ».

(7) C'est à cause de leur continence qu'il aurait estimé Pontis et Gondi. PONTIS, *Mém.*, 490, RETZ, *Mém.*, 36, 1. Cf. Montglat, *Mém.*, 81, *Segrasiana*, 194.

(8) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 314, col. 1.

de longues et pénibles assiduités et par sa jalousie, que par les grâces qu'il lui faisait (1) » ; il lui parlait surtout de chiens, de chevaux et d'oiseaux (2), et la menaçait du cardinal, quand il n'était pas content d'elle (3). Il laissa Richelieu remplacer M^{lle} de Hautefort par Cinq-Mars, et cette passion anormale ne contribua pas peu à le discréditer à l'Hôtel de Rambouillet (4). Dans le *Grand Cyrus*, Lyriope dit au Roi de Phénicie, qui représente Louis XIII : « La seule chose qu'on trouve à dire en vous, est que vous êtes un peu trop solitaire et trop particulier, et que vous témoignez avoir trop d'indifférence pour la conversation, mais principalement pour la conversation des dames... ; pour peu que vous continuiez, vous allez bannir les plaisirs de la Cour (5) ». Les amours du Roi ne polirent ni son caractère ni ses mœurs ; s'il leur dut, dans les heures sans nuages, un peu de gaieté, de belle humeur, on ne voit pas qu'il soit devenu, d'une manière durable, plus soucieux de plaire, plus empressé, moins passionné pour la chasse, plus agréable. Sa conduite fut celle d'un homme de vertu, mais non d'un galant homme.

Il n'en devint pas en tout cas plus généreux. « Il n'aimait pas beaucoup à donner (6). » Son avarice choquait Tallemant, qui ne pouvait souffrir qu'il eût refusé de recevoir la dédicace de *Polyeucte*, de peur d'avoir à payer autant que Montauron fit pour *Cinna* (7).

Il eut, certes, des qualités excellentes, en dehors de celles que doit avoir l'homme du monde, et qu'il n'eut pas : courage, amour de la gloire, de l'Etat, piété, mépris des flatteurs, sentiment assez vif de la dignité royale (8). « Il n'avait aucun vice, non pas même ceux auxquels les jeunes gens sont les plus

(1) LA ROCHEFOUCAULD, *Mém.*, 384, 2. Il ne pouvait souffrir que le marquis de Gêvres, qui songeait à l'épouser lui parlât ; il l'éloigna de la Cour, et ne lui permit d'y revenir qu'après « lui avoir fait signer qu'il n'y penserait plus ». MONTGLAT, *Mém.*, 62, 1. Cf. Lettre de Chapelain à Montausier, 16 janvier 1639, et COUSIN, *M^{me} d'Hautefort*, 3^e éd. Paris, Didier, 1868, in-18, p. 62-66. La déclaration de Gêvres est du 10 janvier 1639.

(2) TALLEMANT, II, 241.

(3) MONTGLAT, *Mém.*, 80-81.

(4) TALLEMANT, II, 252.

(5) VII, 555.

(6) RICHELIEU, *Mém.*, tome XXII, p. 33, col. 1. Cf. HÉROARD, 23 et 30 janvier 1606, sur cette avarice qui se manifestait dès l'enfance.

(7) TALLEMANT, II, 248.

(8) SAINT-SIMON, *Mémoires*, éd. Chéruel et Régnier fils, Paris, Hachette, 1873, sq., in-12, I, 59 sq. ; FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 215, col. 1 ; RICHELIEU, *Mém.*, tome XXIII, 205 ; BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 200, col. 1, etc.

sujets (1) ». Mais ces heureuses dispositions agirent peu sur ses contemporains, car il n'eut pas le don de les faire valoir. Il fut, en somme, homme de bien, il lui manqua d'être honnête homme, au sens mondain du mot.

Gaston d'Orléans, beaucoup mieux doué que son frère Louis XIII, des qualités propres à la conversation, ne sut, avec ses dons heureux, que créer le désordre, et satisfaire des instincts sans noblesse. Il avait été élevé avec plus de zèle et d'intelligence. M. de Brèves, son gouverneur, ayant remarqué son esprit prompt, vif, curieux « de l'entretien des habiles gens sur toutes sortes de sujets qui se pouvaient présenter », prit un soin particulier de trouver des personnes qui pussent satisfaire ce penchant louable, « et lui remplissent en même temps l'esprit de choses bonnes et dignes d'un grand prince » ; il eut ainsi autour de lui le sieur de Machault, « fort sage et fort civil », savant surtout en géographie et en mathématiques, M. de Poysieux, sensé et d'humeur retenue, M. Gédoyen, qui avait une grande connaissance du monde, et M. Duplessy de Bièvres, fin et spirituel conteur sans rien de bas et de vulgaire. M. de Brèves ne perdait aucune occasion de corriger son élève, et de le former aux belles manières, sans violences, par la raison ou l'amour-propre ; quand on voyait Monsieur, on admirait « l'excellence de son esprit, et sa gentillesse, en tous ses discours et réparties ». Malheureusement, le comte du Lude, puis, M. d'Ornano, qui succédèrent à M. de Brèves, ne suivirent pas sa méthode (2), sans détruire cependant les bonnes habitudes qu'il avait su donner au Prince. Celui-ci conserva toujours le goût des choses de l'esprit. Vers 1627, il faisait venir une ou deux fois la semaine, quelques-uns de ses officiers, et l'on mettait sur le tapis une question morale ou politique, dont chacun devait dire son avis à la séance suivante. Il resta amateur de tableaux, statues, et médailles, dont il avait fait un beau cabinet, s'adonna à l'étude des plantes, dont il savait les noms et les vertus ; il fit faire un herbier complet, et s'il aimait la chasse, « ce n'était pas un exercice qu'il prit par excès, comme faisait le Roi, son frère (3) ». Les contemporains sont unanimes à reconnaître ses rares

(1) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 120.

(2) *Mém. de Gaston d'Orléans*, 564, sq.

(3) GASTON D'ORLÉANS, *Mémoires*, 571. Sur ces conférences, voir aussi D'OLIVET, *Histoire de l'Académie*, Livet, II, 81. Tallemant, comme il est naturel, en fait peu de cas : II, 283.

mérites, et leur accord prouve que, dans ses mémoires, il n'a pas faussement embelli son portrait. Voiture loue la vivacité de son esprit, le plaisir avec lequel il écoute, sa bonne grâce quand il parle (1) ; Retz déclare que, « à l'exception du courage, il avait tout ce qui était nécessaire à un honnête homme (2) ». Peiresc, en érudit universel, admire ses goûts de collectionneur ; à Avignon « au lieu d'aller vers les dames », il consacre trois heures aux vitrines de « Zanobis (3) ». Mademoiselle de Montpensier, Bussy Rabutin aiment son éloquence naturelle sa culture, la douceur et le charme de sa conversation (4), Mme de Motteville trouve qu'il raillait agréablement, qu'il avait beaucoup lu, savait fort bien l'histoire : « rien ne manquait à ce Prince pour la société », sinon qu'il était trop glorieux, tenait trop son rang, laissait les dames debout devant lui, « sans qu'il eût l'honnêteté de leur ordonner de s'asseoir », et les hommes découverts dans les saisons les plus rudes (5). Cependant les dames ne lui en tenaient pas rigueur, et étaient « contentes de sa civilité (6) » ; bref, il « gagnait le cœur de tout le monde : il y avait presse à obtenir des charges dans sa maison (7) ». C'est, je crois, le plus accompli modèle d'honnête homme que l'on puisse rencontrer à cette date (8).

Mais à côté de ces agréments mondains dont on faisait tant de cas, que d'écarts, qui nous choquent aujourd'hui, et auxquels on n'attachait alors qu'une importance médiocre, parce qu'ils n'intéressaient pas la vie de société proprement dite, et que les mœurs n'étaient pas encore suffisamment raffinées ! Monsieur tenait à jours fixes un conseil de la vauriennerie ; on y dressait la carte d'un royaume fictif, on donnait des noms convenables aux provinces, aux villes, aux fleuves, on nom-

(1) Lettres, 1^{er} août 1633. *Œuvres* de VOITURE, p. p. Ubicini, Paris, Charpentier, 1855, 2 vol. in-18.

(2) Retz, *Mém.*, 95, col. 1.

(3) Lettre à Cl. Ménestrier, 25 octobre 1632 ; cf. lettre à Guillemin, 10 décembre 1632.

(4) MONTPENSIER, *Mém.*, p. 9, col. 2 ; Bussy, *Mém.*, Lyon, 1712, 3 vol. in-12, III, 78.

(5) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 447. Cf. TALLEMANT, II, 290. *Segraisiana* (Amsterd., Franç. Changuyon, 1723, in-12), p. 167 : le Roi son frère se moquait de ces « cérémonies ».

(6) ARNAULD D'ANDILLY, *Mém.*, p. 448, col. 2.

(7) ARNAULD D'ANDILLY, *Mém.*, p. 448, col. 2.

(8) FARET, en 1630, lui dédiait son *Honnête homme* (Paris, T. du Bray, 1630, in-4^o) ; cette dédicace n'est pas une simple flatterie.

maît des officiers (1). Son besoin d'action se traduisait dans la vie politique en séditions et en complots, dans la vie ordinaire en divertissements brutaux et dangereux : il courait les rues de Paris, la nuit, associé à des filous et vagabonds, et complotait d'arracher par force un voleur des prisons (2). Si, comme ses mémoires le prétendent, il plut aux dames de la Cour de Lorraine par ses manières polies et charmantes (3), en revanche ses « débauches » inquiétaient la Reine Mère (4). Telle de ses facéties serait difficile à rapporter, et Tallemant, si nous devons l'en croire, est vraiment bien modéré dans son commentaire : « Monsieur d'Orléans a toujours eu l'esprit un peu page (5) » ! Ses colères étaient brutales et promptes aux ordres sommaires et décisifs : quand il eut pour rival auprès de M^{lle} de Saint-Maigrin, M. de Jarzé, il commanda simplement, un jour qu'il le vit entrer au Luxembourg, qu'on le jetât par la fenêtre : « ce qui eût été fait, s'il n'en eût eu avis sur le degré (6) ». Un mot de lui le peint bien, et peint en même temps le rude et fort tempérament de beaucoup de ses contemporains, duellistes enragés, conspirateurs brouillons, toujours prêts à une équipée aventureuse, trop riches en sève généreuse pour s'astreindre aux mœurs polies. « Je ne suis guère propre à la galanterie qui règne encore, de faire le malade, d'être pâle et de s'évanouir. En effet, ajoute Tallemant, il a toujours été vermeil (7) ».

Trop souvent hors de France, et méritant d'être hors la loi, achetant par des bassesses et des lâchetés indignes, aux dépens des complices qu'il abandonnait, un pardon et une liberté qu'il employait à machiner quelque soulèvement nouveau, toujours quémendant, se plaignant, intrigant, il passa son âge mûr en agitations vagabondes, criminelles et stériles, et sa vieillesse à regretter dans la solitude l'usage coupable qu'il avait fait de sa force virile ; il ne sut pas créer autour de lui

(1) GASTON D'ORLÉANS, *Mém.*, p. 571, col. 2. La carte du pays de Braquerie, établie quelques années plus tard par Bussy et le P. de Conti, peut donner une idée de ce genre de divertissement.

(2) J. Dupuy à Peiresc, 28 décembre 1626. On trouvera dans les *Mémoires de Pontis* (p. 558, col. 2), le récit d'une de ses entreprises ; même s'il n'est pas absolument authentique, il est du moins conforme à ce que nous savons de la conduite de Gaston d'Orléans, dans la première partie de sa vie.

(3) *Mém. Gaston d'Orléans*, p. 579, col. 1.

(4) RICHELIEU, *Mém.*, 376, col. 2.

(5) TALLEMANT, II, 290.

(6) MONTGLAT, p. 217, col. 2, M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 440-41.

(7) TALLEMANT, II, 284.

un centre de distinction, de plaisirs délicats, et de belles manières, comme on en vit un peu plus tard à Saint-Cloud autour de Monsieur, frère de Louis XIV, et de la première adame : ce Prince si bien doué, gaspilla les faveurs de la nature, et ne s'éleva pas plus haut que le Clérante de *Francion*.

En ce qui concerne la vie de société et la politesse mondaine, on ne peut négliger l'action de Richelieu (1). Si l'on jugeait Richelieu d'après les pages de Tallemant, où s'étale le parti pris, on aurait de lui une idée sommaire et fausse : avare, ridicule et prétentieux, railleur « sans grand fondement », amateur de distractions dignes d'un page, dont « il riait comme un fou », écrivain médiocre, multipliant les fautes grossières, il n'aurait eu, à peu près, aucun mérite, aucune valeur (2) ; mais il est bon de savoir, cependant en quelle estime il était à l'hôtel de Rambouillet. Sa dureté, dont ils n'ont pas toujours compris la nécessité, a masqué aux yeux des contemporains, des qualités de premier ordre (3).

Son trait dominant fut une passion « déréglée » du bien public. « Il s'y restreint comme dans une ligne éclipique, et ses pas ne savent point d'autre chemin (4) ». Il eut la volonté ferme et sans défaillance, de réaliser tous les articles du programme qu'il s'était tracé, et de briser, sans considération de rang ni de naissance, les rébellions ; il fallait faire rentrer les nobles dans leur devoir d'obéissance et de soumission à l'autorité royale, dompter cet esprit d'indépendance, cet individualisme dangereux, qui s'étaient fortifiés à la faveur des troubles de la Régence. On sait ce qu'il en advint : Chalais, Marillac, Montmorency, Cinq-Mars, furent exécutés, le duc

(1) Je ne parlerai pas de Luynes, homme sans naissance, sans esprit, sans mérite, affolé par sa fortune (RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 251, FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 164, col. 2). Ses frères, Cadenet et Branthé, qui voulaient « tenir rang de cavaliers ou plutôt de maîtres des plus braves cavaliers du royaume », furent rois de la mode, et, par quelques innovations, sauvèrent leur nom de l'oubli. (Voir *L'ombre de M. le Connétable apparue à MM. ses frères*, dans le *Recueil de pièces qui ont été faites pendant le règne du Connétable de Luynes*, Paris, 1628, in-8°, p. 426). Voir dans le même *Recueil*, p. 159, les révérences à la cadenette, et dans Furetière, la définition de la cadenette. Il est question des perles blanches à la Branthé, dans le *Pasquil de la Cour pour apprendre à discourir* (V. H. L., III, 264 sq.), ainsi que des gants à la Cadenet, et du mouchoir à la Connétable.

(2) TALLEMANT, II, 41 sq.

(3) GUY PATIN, lettre du 3 novembre 1649 : « une bonne bête, un franc tyran ».

(4) Lettre de Malherbe, dans le *Recueil de lettres nouvelles*, de FARET, Paris, A. Courbé, 1638, in-8°, I, 116.

de Vendôme, son frère, le colonel d'Ornano, arrêtés (1626,, M^{mes} de Conti, d'Elbeuf, de Lesdiguières, chassées de la Cour, Bassompierre, le courtisan le plus élégant d'Henri IV, mis à la Bastille, Bellegarde, l'un des plus distingués de la vieille Cour, déclaré coupable de lèse-majesté, avec le comte de Moret, les ducs de Roannez, d'Elbeuf. « Le cardinal faisait fuir tout le monde (1) ». « La Bastille est si pleine, écrivait P. Dupuy à Peirese, que ceux qui viendront maintenant seront en hasard d'être mal logés (2) ». La Rochefoucauld, qui y passa huit jours en 1637, pour avoir aidé M^{me} de Chevreuse à se sauver de Tours, y vit une foule de gens de toutes conditions : « les provinces voisines étaient remplies d'exilés (3) ».

Cette dispersion brutale de l'aristocratie ne fut pas favorable sur le moment, au développement de la vie de société : peu sensible au charme des manières et de l'intelligence, quand l'intérêt de l'Etat était en jeu, Richelieu usait rudement de la hache et de la prison ; on le vit bien pour Montmorency. Mais par cette conduite même, il rendait possible la monarchie absolue de Louis XIV ; et, en imposant aux esprits le respect de la règle, il les préparait à accepter un jour la discipline, plus tyrannique qu'il ne semble, des bienséances et du monde. Il eut, lui-même, peu d'agrément ; sujet à des colères violentes, par exemple contre Bullion qu'il menaça « des tenailles du feu », parce qu'il ne voulait pas signer un papier (4), contre le duc d'Enghien, qui avait affecté de ne pas voir le cardinal de Lyon, frère de Richelieu, et qu'il contraignit de retourner jusqu'à Marseille pour s'excuser de cette inconvenance (5), « pédant en galanterie (6) », ami des exercices solitaires qui le reposaient de ses fatigues (7), supportant mal les mérites dont il était jaloux, peu connaisseur des belles choses, dépourvu « de la délicatesse du discernement pour les productions de l'esprit (8) », toujours

(1) *Menagiana*, II, 384.

(2) 1^{er} mars 1627. Cf. J. Dupuy à Peirese, 8 mars 1627.

(3) *Mém.*, 388. Il semble bien que la partialité des auteurs de *Mémoires* n'ait pas, en général, noirci le tableau. Voir encore une anecdote caractéristique, MONTGLAT, *Mém.*, p. 132.

(4) MONTGLAT, *Mém.*, p. 101, col. 2.

(5) MONTGLAT, *Mém.*, p. 133, col. 1.

(6) RETZ, *Mém.*, p. 22, col. 1.

(7) *Ménagiana*, III, 74.

(8) MONTRESOR, *Mém.*, éd. Michaud, tome XXVII, p. 241, col. 2. Sur son incapacité de supporter les plus innocentes plaisanteries, voir MÉRÉ, *Commerce du monde*, 284 ; il raillait lui-même « d'une manière impérieuse et même avec chagrin ».

soucieux de gagner ou de perdre ceux qui approchaient du Roi, et qui n'étaient pas à sa dévotion (1), il eut beau purifier le théâtre en bannissant les farces grossières (2), et permettre ainsi aux honnêtes femmes d'y aller (3), montrer quelquefois, quand il le voulait, « une majesté douce et riante (4) », et même de la civilité, il lui manquait : « le je ne sais quoi (5) ». Et quand on connaît l'importance que les gens du XVII^e siècle attachaient à cette vertu mystérieuse, on comprend toute la gravité de cette lacune.

Cet homme, en somme peu mondain, aida cependant à l'épanouissement de la vie du monde.

Les dissensions intérieures et plus tard la guerre étrangère, troublèrent le règne de Louis XIII, et ne favorisèrent pas le progrès des mœurs polies, même hors de la Cour. Le Roi fut souvent obligé de parcourir les provinces à la tête de ses armées, et ses goûts belliqueux trouvaient leur satisfaction à ces expéditions fréquentes (6). Tous les instincts brutaux, le viol, le pillage, le meurtre, se donnaient libre cours, à la prise de Nègrepelisse, par exemple, qui sembla faire renaître les horreurs des guerres de religion, et, plus tard, pendant la guerre d'Allemagne.

Cependant, on s'amusait à Paris, dès que les événements et l'état des finances le permettaient : en 1621, au retour de sa mission en Espagne, Bassompierre était « festiné » par tous ; il y était en grande estime, et amoureux en divers lieux ; il avait apporté d'Espagne pour 20.000 écus de « raretés » « que je distribuai aux dames qui me faisaient une chère excellente » (7). Après le siège inutile de Montauban, l'hiver fut agréable et

(1) MONTGLAT, *Mém.*, p. 124, col. 2.

(2) SOREL, *De la connaissance des bons livres, ou examen de plusieurs auteurs*, Amsterdam, 1673, in-12, p. 266.

(3) TALLEMANT, 171.

(4) Voir SAINTE-BEUVE, *Nouvelles causeries du lundi*, 3^e éd., VI, 348. Il raconte, d'après Pellisson, la scène où Vaugelas vint remercier Richelieu, qui, sur les instances de Chapelain, lui avait rendu sa pension. Il faut avouer cependant que le mot de Richelieu à Vaugelas : Eh bien, Monsieur, vous n'oubliez pas du moins dans le dictionnaire, le mot de pension, n'est pas délicat. Louis XIV ne l'eût pas prononcé.

(5) RETZ, *Mém.*, p. 51, col. 2.

(6) Pour le détail des difficultés qu'il eut avec sa mère sous le ministère de Luynes, v. PONICHAIRAIN, 402 sq. Les plus grands seigneurs MM. de Longueville, Vendôme, Epemon, Rohan, Mayenne, Bouillon, Roquelaure, Nemours, Soissons, Senneterre, sont mêlés à ces intrigues et à ces agitations louches. « Tous se soulèvent contre le Roi », p. 414, col. 1, quittent la Cour pour le moindre prétexte, et vont créer le désordre dans leurs provinces.

(7) BASSOMPIERRE, 161, col. 2.

le carême fort gai ; « la Cour était fort belle, et les dames aussi (1) ». En 1625, Richelieu offrait à la Cour une fête somptueuse, « digne de la magnificence de la France », à l'occasion des fiançailles de Madame, sœur de Louis XIII avec le roi d'Angleterre (2). En mars 1627, à minuit, dans la grande salle du Louvre, au milieu d'une lumière éblouissante, on vit paraître une troupe de dames couvertes d'or et de pierreries, « et qui semblaient ne faire que descendre du ciel », et ce fut un ballet charmant (3). L'année de Corbie même, il y eut à l'hôtel de Richelieu une comédie qui coûta (100.000) écus, et le bourgeois Guy Patin, plus sensible à la réduction des rentes qu'à l'éclat des arts, grognait d'un tel gaspillage en ce temps de misère (4). La naissance si attendue du dauphin fut la cause de réjouissances fastueuses (5), comme la prospérité de nos armes en 1641 (6), époque où la dépense à la Cour était telle que Bussy ne pouvait y demeurer (7).

Mais ce fut là surtout, semble-t-il, une manifestation extérieure, fragmentaire, de la vie mondaine ; il n'y eut guère de réunions suivies, régulières, et dans ces divertissements magnifiques et tout d'apparat, souvent glacés par la tristesse du Roi et les soucis du cardinal, la conversation, échange paisible et élégant de sentiments délicats, forme intellectuelle et relevée de la vie de société, paraît n'avoir tenu qu'une place insuffisante. Vers 1637 seulement, la Cour connut une courte période de bonheur, pleine de fraîcheur, de jeunesse et de charme, où les dames goûtèrent avec le Roi amoureux le plaisir de la causerie. « La Cour était fort agréable alors, écrit Mademoiselle de Montpensier (8) ; les amours du Roi pour M^{me} d'Hautefort, qu'il

(1) BASSOMPIERRE, 193, col. 2.

(2) RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 328, col. 1.

(3) VOITURE, lettre du 8 mars 1627.

(4) GUY PATIN, lettre du 18 janvier 1637 : *Lettres de Guy Patin*, éd. Réveillé-Parise, Paris, 1846, 3 vol. in-8°.

(5) MONTGLAT, 75, col. 1.

(6) MONTGLAT, 103, col. 1.

(7) BUSSY, *Mém.*, I, 77.

(8) *Mémoires*, p. 11. Le *Cyrus* met en scène Louis XIII, sous le nom du Roi de Phénicie. Lyriope le persuade qu'il devrait feindre d'aimer quelque belle personne pour donner de l'agrément à sa cour. Elle propose Elise (M^{lle} Paulet) : le Roi accepte : c'est la personne « de qui j'aurai le moins de peine de faire semblant d'être amoureux », dit-il. « Je pense que toute la Phénicie est redevable à Elise de mille beaux sentiments qu'elle a mis dans l'âme de ce jeune Roi ; cependant, les fêtes et les plaisirs furent à la Cour plus qu'ils n'y avaient jamais été » ; (VII, 555 sq.). Je n'ai pas vu que Louis XIII ait aimé M^{lle} Paulet ; pour donner plus de prestige à Elise, M^{lle} de Scudéry ne lui aurait-elle pas attribué le rôle et les sentiments de M^{lle} d'Hautefort ?

tâchait de divertir tous les jours y contribuait beaucoup ». Les dames accompagnaient le Roi à la chasse, et, au retour, il se mettait dans le carosse de Mademoiselle, entre elle et M^{me} de Hautefort ; « quand il était de belle humeur, il nous entretenait fort agréablement de toutes choses ». Mais les brouilleries des deux amants interrompaient souvent cette douce vie ; alors, le Roi ne parlait à personne, et personne ne lui parlait ; il s'asseyait dans un coin solitaire, « où le plus souvent il bâillait et s'endormait ; c'était une mélancolie qui refroidissait tout le monde ».

En somme, aucun de nos rois avant Louis XIV, aucun prince, aucun ministre, n'a repris pleinement, à la Cour, la tradition brillante des derniers Valois. Aussi ne faut-il pas s'étonner si des imaginations délicates, blessées par une réalité trop grossière, ont paré de tous les attraits, de toutes les séductions, la personne et la cour d'Henri III. Les esprits d'élite se complaisaient à cette évocation charmante, et se reposaient, dans cette élégance raffinée, des brutalités que leur offrait la vie contemporaine. C'est à l'époque des Valois que pense Héroard quand il regrette le discrédit où sont tombées les belles lettres (1) ; si Retz cherche à faire comprendre quelle fut la bonne tenue du conclave de 1655, il observe que on y vécut « avec la même politesse qu'on avait dans la cour d'Henri III (2) ». Saint-Evremond propose Bussi d'Amboise à M^{me} Mazarin comme un modèle de distinction aisée et fière (3) ; et quand, en 1678, M^{me} de la Fayette cherche un milieu où elle puisse avec vraisemblance faire évoluer les honnêtes gens qu'elle met en scène, elle choisit la Cour de Henri II (4).

A la date où nous sommes, rien n'est plus curieux qu'un très ennuyeux roman de M^{lle} de Saint-Nectaire, *Orasie* (5). « C'est un tableau, lit-on dans la dédicace à Bassompierre, de la plus magnifique et plus pompeuse Cour qu'on ait jamais vue (il s'agit de la cour d'Henri III), d'une Cour où régnaient les vraies civilités et la plus pure politesse, où les fausses galanteries et les bassesses ne s'étaient pas introduites ».

(1) II, 338, 1609.

(2) *Mém.*, p. 472, col. 2.

(3) LANSON, *Lettres du XVII^e siècle*, Hachette, 1909, in-8°, p. 456.

(4) *La Princesse de Clèves*, anonyme, Paris, Cl. Barbin, 1678, 2 vol. in-12. Voir le début du roman.

(5) Paris, Ant. de Somnaville, 1645, in-8°. Ecrit quelque temps auparavant, d'après la dédicace à Bassompierre.

« Il faut avouer que les délices se trouvent au plus haut point qu'en nul autre lieu » à la Cour de France ; « le Roi est un jeune Prince bien fait, de belle taille, adroit à toutes sortes d'exercices, la Reine est fort belle, mais cela n'empêche pas qu'il ne ressente bien vivement l'inquiétude que lui donne une autre beauté » ; mais « il conduisait son dessein avec tant de discrétion que la Reine même ne s'en pouvait pas tout à fait offenser (1) ». On y donne des tournois, à la vue des dames éclatantes de pierreries, au milieu de lumières étincelantes, et chaque cavalier envoie par un laquais des vers à sa dame (2) : c'est un séjour idéal, où chacun n'a d'autre soin que de se rendre aimable et vertueux pour plaire au sujet aimé (3) . . . Le prestige des Français s'impose à l'étranger : en Angleterre, l'ambassadeur français et sa troupe sont si beaux, si pleins de grâce, qu'ils donnent de l'envie à tous les hommes et attirent l'admiration de toutes les femmes ; « certes, il faut que j'avoue que la grâce des Français passe celle de toutes les autres nations (4) » ; au bal « ils surpassent les autres en bonne mine et en une certaine action qui les rend agréables entre tous les hommes (5) ». M^{lle} de Saint-Nectaire répand dans sa peinture des couleurs trop flatteuses, mais cette exagération même est caractéristique (6).

(1) Livre IX, 435 sq.

(2) Livre VII, 343-345.

(3) IX, 435.

(4) I, 44.

(5) I, 66.

(6) Le prestige de cette époque dura longtemps. En 1689, Catherine Bernard publie *Le comte d'Amboise* (La Haye, Abraham de Hondt, 1689, in-12). L'action se passe sous le règne de François II, où les « dames avaient autant d'agrément que les hommes avaient de valeur ». C'est l'histoire de la passion fidèle et pure, capable de sacrifice et d'abnégation, du comte d'Amboise pour M^{lle} de Roye. A plusieurs reprises, malgré sa douleur, il s'efface devant un rival heureux, M. de Sansac, il finit par épouser M^{lle} de Roye, mais il meurt de chagrin, un peu comme M. de Clèves, en ordonnant à sa femme de ne pas s'attacher à sa mémoire, et de se marier avec M. de Sansac, qu'elle aime. Quelques années plus tard, de Brye écrivait *Le duc de Guise, surnommé le Balafré* (2^e éd. augmentée, Paris, Michel Brunet, 1695, in-16). « La nature avait réuni en lui tant de belles qualités de l'esprit et du corps, que personne ne peut se vanter raisonnablement d'en posséder plus » (p. 312. Sur la renommée de ce personnage même à l'étranger, voir GRACIAN, *Le Héros*, trad. de Courbeville, p. 208). De Brye raconte la vie du Balafré, et, en particulier, « son amour fidèle et ardent pour Marguerite de Navarre.

CHAPITRE III

LES COURTISANS SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII.

LE DÉSIR DE PLAIRE ;

TENUE EXTÉRIEURE, COSTUME, POUDRES ET FARDS, PARFUMS.

Nous avons vu dans les chapitres précédents, que nos rois n'exercèrent, personnellement, qu'une faible influence sur le développement de la politesse des mœurs. Il nous reste à étudier ce que la foule des courtisans apportait de dispositions naturelles à se laisser instruire et « civiliser ».

Le désir de plaire par l'extérieur est la forme élémentaire, mais nécessaire, de l'instinct sociable, principe essentiel de la vie mondaine. Nos courtisans ont eu de bonne heure le souci de rendre leur personne agréable. Ils semblent seulement avoir un peu trop confondu la profusion et la distinction ; ils veulent étonner, provoquer l'admiration, et il s'en faut que leur goût ait atteint ce degré exquis où l'on se contente d'une sobriété discrète et de bon ton. Ils multiplient les ornements précieux, les étoffes rares, cherchant dans l'accumulation des richesses ce qu'ils ne savent pas demander encore à la convenance ; ils exagèrent gauchement ; ils sortent de la mesure et de la raison, car la perfection mondaine ne s'atteint pas du premier coup, et il faut les tâtonnements d'un apprentissage. Nous retrouverons dans d'autres chapitres ce caractère de lourdeur. Bassompierre mentionne avec une satisfaction naïve que l'habit de toile d'or violette qu'il portait à un baptême royal coûtait 14.000 écus (1). Fœneste nous dit en son jargon quelle devait être la tenue d'un élégant à la cour d'Henri IV : « il faut estre vien bestu à la mode de trois ou quatre Messurs qui ont l'autourité ; il faut un perpunt de quatre ou cinq taffetas l'un sur l'autre.

(1) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 50, col. 1.

des chausses comme celles que bous boyez, dans lesquelles tant frise qu'escarlata, je bous puis assurer de huit haulnes d'estoffe pour le mens ». Les teintes étaient d'une variété qui fait honneur à l'imagination des créateurs de modes, mais il y avait trop de bigarrures : ventre de biche, espagnol malade, face grattée, couleur de rat, couleur de judas, singe mourant, veuve réjouie, couleur de baise-moi ma mignonne. Et surtout des roses, même en hiver, « sur les deux pieds, traînantes à terre, aux dux jarrets pendantes à mi-janves, au vusc du perpunt, une au pendant de l'espeio, une sur l'estomac, au droit des vrasars, et aux coudes ». C'est qu'il faut « parestre », c'est l'unique souci de ce Gascon sans ressources, et qui n'a d'autre fortune que sa belle mine (1).

Ce désir, si peu relevé qu'il soit, n'est pas entièrement méprisable : paraître, c'est déjà chercher à donner aux autres une bonne opinion de soi, c'est tâcher de leur agréer au moins par le dehors, c'est témoigner qu'on se préoccupe d'eux, qu'on les considère, qu'on tient à leur approbation, et que pour l'obtenir on s'impose des sacrifices, dont la pauvreté accroît le mérite ; le monde est le royaume de l'apparence, et il valait mieux pécher par excès de recherche, que de venir à un ballet chez Madame avec un « pourpoint de satin blanc fort gras », comme fit le duc de Guise en 1595 (2).

Le luxe des femmes, à la même époque, était, lui aussi, lourd, excessif ; elles abusaient des perles, des pierreries « jusqu'au bout de leurs souliers et patins (3) » ; M^{me} de Liancour en était un jour si chargée « qu'elle ne se pouvait soutenir (4) ». Le 5 février 1595, pendant les fêtes en l'honneur des ambassadeurs de Venise, on vit « les plus belles dames si fort chargées de perles et pierreries, qu'elles ne se pouvaient remuer (5) ».

Sous la régence de Marie de Médicis, les circonstances accrurent cette dépense effrénée, et répandirent même dans la vie courante l'habitude du luxe, que le manque d'argent, « maladie commune du siècle » précédent, avait quelque peu en-

(1) AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Les aventures du baron de Fœnesté*, éd. complète en 4 parties, 1630, in-8°, p. 7. Cf. pour les roses, *Le satyrique de la cour*, 1624, V. II. L., III, 241 sq. Sur la pauvreté des Gascons, voir *Mém. du maréchal de Gramont*, 237, et pour Gassion, Tallemant, IV, 177.

(2) L'ESTOILE, janvier 1595.

(3) L'ESTOILE, janvier 1596.

(4) *Ibid.*, nov. 1594.

(5) *Ibid.*

travée (1). « Le luxe en ce temps était si grand à raison des profusions de l'argent du Roi qui étaient faites aux grands, et de l'inclination de la Reine, qui, de son naturel, est magnifique, qu'il ne se reconnaissait plus rien de la modestie du temps du feu Roi, d'où il arrivait que la noblesse importunait la Reine d'accroître leurs pensions (2) ». Si les costumes deviennent peu à peu plus agréables, s'ils sont en général plus élégants, ils demeurent encore trop chargés ; et l'on prodigue l'or et les pierres jusque sur les carrosses et les livrées des laquais.

Le désir d'entretenir l'agrément par l'adoption incessante de formes nouvelles, le mépris de ce qui est usité, banal, déjà vu, expliquent la succession des modes, multiples et diverses, quelques-unes bizarres, toutes luxueuses ; l'accord n'est pas toujours parfait entre elles et le bon goût. Tous les écrits du temps soulignent cette humeur instable de notre nation. Au début du *Satyrique de la Cour* (3), l'auteur conte qu'un jour, allant aux champs, il vit venir une femme nue, tenant dans une main un taffetas, dans l'autre des ciseaux, et cherchant toujours, pour être plus belle, quelque forme nouvelle à donner à l'étoffe ; c'est la mode « mère du changement et fille d'inconstance ; » elle commande à tous les humains, mais surtout aux Français, « qui aiment le changer » ; l'énumération des modifications qu'elle leur a imposées justifie ses prétentions impérieuses. *Le Courtisan à la Mode* (4) nous apprend qu'il y a au palais Farnèse à Rome, des peintures où tous les peuples sont représentés « en leur naturel avec leurs habits à la mode des pays » ; on y voit le Français nu, avec un rouleau d'étoffe et des ciseaux aux mains, pour démontrer qu'il n'y a que lui « qui est seul à changer journellement de mode et de façon pour se vêtir et habiller, ce que les autres nations ne font ja-

(1) *Ibid.*, févr. 1610. Sur la pauvreté de la garde-robe d'un courtisan ordinaire, voir *Muses Gaillardes*, Paris, A. du Brueil, 1609, in-12, p. 72 sq., l'inventaire de son mobilier après une saisie pour dettes : quelques gants, un peu de poudre d'iris, un portrait, quelques chansons, quelques rubans, un fer pour friser la moustache, un peigne, un panache pour aller chez le Roi, un alambic, et un livre de magie pour chercher la fortune « en la pierre philosophale ».

(2) RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 58, col. 2.

(3) 1624, réimpression du *Discours nouveau sur la mode*, de 1613 ; V. H. L., III, 241 sq.

(4) 1625, V. H. L., IX, 356. Cf. *La mode qui court au temps présent*, Paris, s. nom d'auteur, 1612, in-8° ; la mode « brusque, bizarre et vagabonde, en France plus qu'en lieu du monde » ; COLLETET, *Académie familière des filles*, Paris, J. B. Loyson, 1665, in-12, p. 24 sq.

mais ». Dans un illisible traité sur la mode, le sieur de Grenailles fait la même remarque, mais il attribue cette versatilité à la « gentillesse », non à la « bizarrerie » des Français (1). Ils ont une élégance, une manière qui n'appartient qu'à eux. et que les étrangers, malgré leurs railleries, cherchent vainement à copier. Les Anglais sont les plus ardents à nous imiter, mais De Grenaille a constaté à Londres, « cet été passé », l'inutilité de leurs efforts notre : bonne grâce légère leur manque. Les Italiens et les Espagnols nous déchirent par envie ; « se voyant si mal mis dans leurs vêtements, il leur fâche de nous voir si bien ajustés » ; ils sont jaloux « que leurs femmes nous aiment avec passion ». Les Espagnols surtout excitent sa verve ironique ; ils ressemblent dans leurs costumes « à des épouvantaux de chéneviève, qui sont des pieux couverts de haillons et qui faisant fuir les oiseaux, servent de jouets aux hommes (2) ». Les autres nations peuvent se moquer de nous : elles subissent, malgré elles, le prestige de notre élégance.

Les bourgeois sensés, les magistrats, les hommes cultivés, qui préféreraient la beauté de l'âme à l'éclat du corps, dédaignaient ce continuel renouvellement de formes, par où, pensaient-ils, les courtisans vides et superficiels essayaient de masquer la pauvreté de leur esprit, et qui faisait perdre aux marchands « le meilleur de leur latin (3) ». Montaigne leur avait appris que les vêtements sont « choses indifférentes », et que « leur vraie fin est le service et commodité du corps, d'où dépend leur grâce et bienséance originelle (4) ». Peirese esti-

(1) *La Mode, ou Caractère de la religion, de la vie, de la conservation, de la solitude, des compliments, des habits et du style du temps*, Paris, N. Cassé, 1642, in-4°, p. 119. Les premiers chapitres montrent du moins que l'auteur a le don d'élargir les questions : « de l'immutabilité de Dieu, comment il faut entendre le mouvement en Dieu, de l'union hypostatique du Verbe, faite dans le temps avec la nature humaine » (p. 47, 54, 84). A la même époque, le sieur de Fitelieu publie sa *Contre mode* (Paris, Louys de Henqueville, 1642, in-12). Si l'ouvrage, dit-il, paraît incomplet, c'est « parce que le sieur de Grenaille, mon intime, et l'un des meilleurs écrivains de notre temps, te le fournira dedans sa *Mode* au premier jour, où tu trouveras assez de quoi satisfaire à la solidité de ton esprit ». « Nos deux livres sont jumeaux, et composés en même temps, et bien souvent sous même toit ». Voici, selon de Fitelieu, la différence des deux traités ; il y a chez le sieur de Grenaille « la force pesante des raisons d'un jugement plus solide », et, chez lui, « la vicacité » du discours, « et les fougues de la vive promptitude d'un esprit » (*La Contre mode*, avant-propos).

(2) DE GRENAILLE, *De la mode*, 120-121.

(3) *La grande propriété des bottes sans cheval, en tout temps*, Paris, 1616, in-8°, V. H. L., VI, 34. V. en particulier ce que dit l'auteur, des formes multiples et diverses des chapeaux.

(4) *Essais*, I, 23.

mais qu'il est sage de ne pas heurter la mode sans raison, et « qu'il faut *quelquefois*, aux choses indifférentes », s'y « accommoder un peu (1) ». La Mothe le Vayer développait la même idée, mais rejetait entièrement les modes « qui sont extraordinairement incommodes ou qui préjudicient notablement à la santé » : y a-t-il rien de plus laid « qu'un pied de longueur monstrueuse, ou qu'un soulier quatre doigts plus long qu'il ne faut, avec un vide qui joint à la difformité une peine au marcher qu'on ne saurait trop éviter », ou que « ce rond de bottes fait comme le chapiteau d'une torche, et dont ils ont tant de peine à conserver la circonférence ? Car, qui peut voir la contrainte qu'ils se donnent au marcher, pour cela, et l'air dont ils portent toute la jambe en dehors contre la bienséance..., sans avoir pitié d'un tel dérèglement (2) » ? Mais les jeunes seigneurs et les belles dames n'écoutaient point ces raisonnables conseils. Leur conception était toute différente : le vêtement n'a pas été seulement « établi pour cacher le corps et le garder du froid, mais encore pour l'ornement ». » Il faut prendre pour bons Gaulois et gens de la vieille Cour, ceux qui se tiennent à une mode qui n'a plus de cours, à cause qu'elle leur semble commode ; il est ridicule de dire : je veux toujours porter des fraises pour ce qu'elles me tiennent chaudement, je veux avoir un chapeau à grands bords d'autant qu'il me garde du soleil, du vent et de la pluie... C'est n'entendre pas qu'il se faut captiver un peu pour être toujours bien mis ». « Dès aussitôt qu'il y aura quelque nouveauté introduite, il y a de l'honneur à l'observer, afin qu'il semble quasi que l'on en soit l'auteur (3) ».

Les menus écrits satiriques, qui abondent alors, nous renseignent sur ce débordement (4) : les dix-sept seigneurs donnent le ton (5). Il faut aux hommes des gants ornés de satin vert ou de velours incarnat, ou brodés de franges d'or, « le talon

(1) Peirese à Dupuy, 29 septembre 1627.

(2) *Des habits et de leurs modes différentes*, LA MOTHE LE VAYER, *Œuvres*, II, 53. Cf. SOREL, *Lois de la galanterie*, 1644, éd. Aubry, Paris, 1804, in-12, chap. x : on planta un jour un clou dans le bout de la botte d'un courtisan, pendant qu'il parlait, et il demeura fixé au plancher.

(3) SOREL, *Lois de la galanterie*, ch. x. C'est le plus long de ce petit ouvrage. Cf. *Contre mode*, p. 10.

(4) Sur l'abus de l'or aux carrosses et sur les costumes des laquais au temps de Louis XIII, voir *Recueil A-Z.*, Fontenoy, 1745, in-12, vol. K, p. 142, sq.

(5) On appelait ainsi « les dix-sept de la cour qui paraissaient le plus » (TALLEMANT, II, 1). Le comte de Cramail en faisait partie, (TALLEMANT, I, 504).

élevé et plein de découpures », un ruban noir au poignet, pour faire ressortir la blancheur de la main, les souliers entourés de dentelle d'or, le manteau arrêté au milieu de la cuisse, doublé de velours cramoisi (1), que l'auteur du *Diogène Français* appelle « petit manteau à la clistérique (2) », le pourpoint fendu, qui laisse voir au-dessous une « camisole » éclatante de soie et de velours (3), le jabot en dentelle, « car il n'appartient qu'à un vieil penard d'être boutonné tout du long (4) », les galands satinés qui viennent de Paris, d'Avignon ou d'Angleterre (5), « l'écharpe sur l'épaule, à grandes franges, pendant en bas, sortant hors du manteau (6) », « un branlant panache de demi-quart d'écu (7) » aussi vaste « que ceux des mulets de bagage, comme s'ils eussent voulu s'en servir de parasol (8) ». Qu'on manque à la moindre de ces prescriptions, on sera traité de maraud et montré du doigt « fût-on le premier en science (9) ». M^{lle} de Gournay attribue en effet à la crainte d'être raillés, s'ils sont moins bien vêtus que les autres, la dépense excessive des gens de Cour (10).

Les hommes recherchaient, en outre, surtout sous Louis XIII, l'allure fière, martiale, décidée. C'est l'époque qu'a chérie le romantisme naissant, celle des *Trois Mousquetaires*, celle du *Capitaine Fracasse*, celle de *Marion de l'Orme* ; et il semble qu'ici l'Espagne chevaleresque ait influé sinon sur telle mode déterminée, du moins sur la tendance générale de la mode à prescrire ce qui peut donner l'air belliqueux.

Avec plus de distinction, nos courtisans ont quelque chose

(1) *Le Satirique de la Cour, Lois de la galanterie*, p. 17, *Contre-mode* p. 157.

(2) 1617, V. H. L., I, 16.

(3) *La nouvelle mode de la Cour, ou le Courtisan à la négligence et à l'occasion*, Paris, 1622, in-8°.

(4) SOREL, *Lois de la galanterie*, ch. x.

(5) CORNEILLE, *La Galerie du Palais*, (Paris, Aug. Courbé, 1637, in-4°), IV, 14 ; cf. *Lois de la Galanterie*, p. 17.

(6) *La mode qui court à présent et les singularités d'icelle ou l'ut ré mi fa sol la de ce temps*, anon., Paris, Fleury Bourriquant, s. d., in-8°, p. 7.

(7) *La grande propriété des bottes sans cheval*.

(8) SOREL, *Francion*, éd. Colombey, Paris, Ad. Delahays, 1858, in-16, p. 279

(9) *Le Satyrique de la Cour*.

(10) M^{lle} DE GOURNAY, *Les Avis ou les Présents de la demoiselle de Gournay*, Paris, T. du Bray, 1641, in-4°, 2 éd., p. 101. Cf. Ce que dit Pluvinel du costume qui convient à un bon cavalier, *Manège royal*, 2-3. Il y avait parmi les jeunes gens d'une Académie, émulation à briller par le costume, l'équipage. Voir le *Courrier des affaires publiques*, de Du PÉRIER, Paris, Jean Corrozet, 1640, in-8°, p. 136 : « Un fils écrit à sa mère qu'elle lui envoie quelque argent, pour paraître avec ses autres compagnons de l'Académie ».

du Capitan, du Rodomont ; tout ce qui peut faire naître l'idée avantageuse d'une grande valeur est bien vu dans le monde ; il a toujours eu un faible pour ce qui a « l'air cavalier ». D'abord les bottes, bien qu'on n'ait pas de cheval ; « un homme botté et éperonné est estimé, peu s'en faut, gentilhomme, et a plus de crédit à la rôtisserie et au tripot, attendant les foins nouveaux (1) » ; « n'est-ce pas grand avantage si l'on veut aller se promener, que de paraître chevalier, étant seulement botté, encore que l'on n'ait point de cheval, d'autant que ceux qui vous voient s'imaginent qu'un laquais tient votre monture plus loin (2) » ? Puis, une « épée foudroyante », qui peuple « presque tous les cimetières de corps » imaginaires (3), la moustache relevée jusqu'aux yeux, provoquante, insolente, qu'on redresse de temps en temps avec une petite brosse (4), qui est presque « collée sur les joues (5) » : dès le matin, le valet de Fœneste cherche un miroir, une chauffe-rette, un manche de cuiller pour « trousser » la moustache de son maître (6). Enfin, il convient « de cheminer superbement les mains sur les côtés, comme pots à anses (7) ».

Mais que de misère sous ce luxe, et que cet extérieur avantageux est souvent menteur ! Ces malheureux qui, à trois heures de l'après-midi n'ont pas déjeuné, « faute de un sol pour demi-setier et deux liards de pain (8) », ressemblent aux tombeaux

qui ne sont beaux qu'en apparence,
car pour avoir de beaux habits,
ils ne boivent à suffisance,
et ne mangent que du pain bis (9).

(1) *La grande propriété des bottes sans cheval.*

(2) *Francion*, livre 10, lire tout le discours d'Hortensius à ce sujet. Cf. le *Satyrique de la Cour et la Contre mode*, 157.

(3) *La grande propriété ... etc...*

(4) SOREL, *Le Berger extravagant*, Paris, T. du Bray, 1627 ou 1628, 3 vol. in-8°, I, 825.

(5) LA SERRE, *Le Bréviaire du Courtisan*, Rouen, J. Besongne, 1678, in-8°, p. 108.

(6) Fœneste, p. 106. Cf. *La moustache des filous arrachée*, par le sieur DU LAURENS, V. H. L., II, 151 sq. Avant de mourir, Cinq-Mars donna un souvenir au « compagnon » du P. Malavallette, qui l'accompagnait à l'échafaud. « L'on tient que c'était un relève-moustaches couvert de diamant » (*Relation de Fontrailles*, p. 265, col. 2).

(7) *La grande propriété, etc.*

(8) *La grande propriété... etc.*

(9) *Le Carquois satyrique*, par ANTOINE GAIGNEU, Forésien (V. H. L., VI) 299 sq.). Cf. le *Tableau des ambitieux de la Cour*, 1622, (V. H. L., IV, 33 sq.), et le *Qu'as tu vu de la cour*, (*Recueil Luynes*, p. 46).

Ils imitent les Espagnols dans leurs vêtements, dans leur démarche ? « Il vaudrait mieux les imiter en ce qui est de vertueux et louable, non seulement en eux, mais en toutes les nations du monde, car nous devons sans distinction de personnes, sexes et qualités, naturaliser la vertu étrangère (1) ».

Pour une dame « de noble parentage », la bienséance exige des robes en satin et velours avec de gros nœuds de ruban ou ailerons, et force boutons dorés sans usage (2), ou des lis et des roses brodés (3), des bas de soie sans lesquels « elle n'est pas parée »,

Bien qu'au reste elle fût richement accoutrée,

des souliers « à pont », ouverts aux deux côtés pour laisser voir le bas, avec

Un beau cordon de soie, en nœuds d'amour lié,
Qui couvre du soulier presque une moitié » (4),

des colliers de perles « de cinquante écus la pièce », des diamants éclatants, du linge « délicat (5) », enfin le collet à quatre ou cinq étages, « d'un pied et demi pour monter au donjon de la folie (6) ». Les dames aimaient les étoffes turques (7), et surtout, pour la gorge, la toile de soie claire et transparente, qui laisse voir ce qu'elle prétend cacher (8). En 1634, dans

(1) *Le courtisan à la mode selon l'usage de la Cour de ce temps*, 1625 (V. II. L., IX, 354). Sur tout ceci, cf. *Régnier*, satire III. Ces textes se moquent aussi de l'allure belliqueuse qu'affectent beaucoup de courtisans, et opposent leur mollesse, leur poltronnerie, à leurs prétentions guerrières. Sur ce point particulier, voir NERVÈZE, *La victoire de l'Amour divin, sous la description des amours de Polidore et Virgine*, Lyon, Thibaud Ancelin, 1608, in-12. « Ils n'ont point été couverts d'autre poussière que de celle de Cypre, et n'ont jamais vu couler le sang d'une plaie honorable » (p. 53).

(2) « Qui n'en aurait se pourrait hardiment dire déchu du point d'honneur » (*La Mode qui court à présent et les singularités*, etc.).

(3) *La nouvelle mode de la Cour*.

(4) *Le Satyrique de la Cour*.

(5) *La nouvelle mode de la Cour*. Sur la mode de faire blanchir le linge « en des contrées lointaines », voir ARTUS THOMAS, sieur d'Embry, *les Hermaphrodites*, s. l. n. d., 2 parties en un vol. in-12, I, 20.

(6) *La mode qui court au temps présent et les singularités*, etc., Cf. *Caquets de l'accouchée*, éd. Fournier, Paris, 1855, in-16, p. 200-201.

(7) *Caquets de l'accouchée*, p. 17. Lettre de Malherbe à Peiresc, 6 avril 1614.

(8) FURETIÈRE, *Dictionn.* On sait que les dames se décolletaient largement. Sur cette mode et ses excès, voir *La grande propriété des bottes sans cheval*, *Le Satyrique de la Cour*, *Le Réveille-matin des dames*, (La Serre, Paris, 1638, pet. in-8°, page 87), *Le Pasquill de la Cour pour apprendre à discourir* (V. H. L., III, 264 sq.), *La dispute et interrogatoire faite par deux poètes français*, Paris, 1610, in-12, fin, *La Satire contre l'indécence des quêteuses* (V. II. L., V, 331 sq.),

la *Galerie du Palais*, la mercière déclare que « on y court comme au feu », qu'elle ne peut suffire aux commandes ; elle lui reconnaît l'avantage de moins découvrir « le fard dont un visage est peint », et de donner au teint un plus grand lustre (1). Une tirade de Clorinde à Amédor, dans le *Railleur*, de Mareschal, nous montre, en 1636, la recherche et la diversité des « nuances modes » : le diable enrhumé, l'amant blessé, étaient en vogue, l'Espagnol malade peu estimé, comme « morne, insensible et trop fade » ; « Astrée a fait son temps, Céladon est laissé (2) ». Les gravures du temps témoignent de cette profusion de dentelles et de rubans (3).

Certains bourgeois grondaient de ce luxe « si extraordinaire, honteux, si contre Dieu ». Un des interlocuteurs de la *Promenade des bonshommes ou Jugement de notre siècle* (4), le sieur de la Timèse, déplorait que les nobles portent « un moulin sur leurs épaules ». P. Dupuy voyait là « la marque infaillible de l'extrême pauvreté des peuples (5) ». On exaltait le remords d'une dame chrétienne, la Repentie de la Cour (6), qui, touchée de la grâce, quittait le luxe dangereux du monde, pour expier ses erreurs dans la solitude ; on donnait des avertissements plus graves par l'*Histoire miraculeuse et admirable de la comtesse de Hornoc, flamande, étranglée par le diable dans la ville d'Anvers, pour n'avoir trouvé son rabat bien godronné, le 15 avril 1616* (7). » On pressait les gens du monde de se désintéresser des « choses passagères et corruptibles », pour songer à l'éternité (8). On réclamait surtout des édits de ré-

Les Lettres de Paulin et d'Alexis à diverses personnes pour des sujets bien importants, par le P. Barry, Lyon, 1658, in-12 ; on y verra comment Louis XIII, dînant à Dijon, lança une gorgée de vin sur la poitrine trop découverte d'une jeune femme ; « sa gorge méritait bien cette gorgée ».

(1) I, 4.

(2) Paris, T. Quinet, 1638, in-4°, I, 2.

(3) Voir *Collect Hennin*, tome XXVI, p. 11, 1629 ; cinq costumes d'hommes, plumes au chapeau, haute colerette en dentelle, nœuds de rubans aux genoux, roses sur les souliers seulement ; p. 12 et 13, habits de femmes, même époque. Cf. tome XXIX, p. 17, 1635, le Bal.

(4) Elle a lieu « un jour du mois de mai, de la précédente année 1619 » (*Recueil Luynes*, 1632, p. 175 sq.).

(5) Lettre à Peiresc, 26 juillet 1627.

(6) Pièce s. l. n. d.

(7) Lyon, par Richard Pailly, 1616, in-8°. V. H. L., I, 163. Voir aussi la très amusante « *Tragédie nouvelle dite le petit rasoir des ornements mondains en laquelle toutes les misères de notre temps sont attribuées tant aux lérésies qu'aux ornements superflus du corps* », par F. PHILIPPE BOSQUIER, Mons, C. Michel, 1589, in-8°.

(8) *La Contre-mode*, 406.

pression, mais qui seraient observés « par qui et de quelque condition et qualité qu'il soit, sur certaines et grandes peines dont l'on ne dispensera grands, ni moyens, ni petits (1) ».

Ces édits furent innombrables sous Henri IV et Louis XIII : en 1594, 1601, 1606 (2), 1608 (3), 1626 (4), 1634, etc... les dentelles, passements, dorures, furent interdits avec autant de succès « en une année comme en l'autre (5) ». Des brochures essayaient de commenter et de justifier ces mesures (6), et sans doute en exagéraient les heureux effets, comme l'*Ordre de la nouvelle réformation de la Cour, dans l'usage des habits suivant le commandement du Roi et le règlement de Sa Majesté* (7), où l'on félicite Louis XIII de venir au secours des seigneurs qui se ruinaient malgré eux, de donner lui-même l'exemple d'une « simplicité honnête » dans l'habillement, et d'avoir fait en sorte que « les plus beaux et exquis habits d'à présent » ne reviennent pas « de pied en cap » à cent livres. On offrait aux dames des consolations, quelques-unes très chrétiennes, inspirées par le mépris du corps et le soin de l'âme, appuyées de citations des Pères de l'église (8), d'autres plus libres (9).

En fait, Turenne était une notable exception, quand il bornait ses dépenses pour ne pas excéder ses ressources, et refusait de se faire faire un habit neuf parce qu'il n'en avait que deux un peu passés. « Tout le monde jusqu'au moindre dépensent prodigieusement, et ils s'imaginent que cela est honteux de porter deux fois dans les grandes assemblées, des

(1) *Promenade des bonshommes*, 244-245.

(2) RÉGNIER, *Satire VIII*, vers 72.

(3) L'ESTOILE, décembre 1608.

(4) Dupuy à M. de Valavez, 4 janv. 1627.

(5) L'ESTOILE, 26 janv. 1607. Cf. MONTAIGNE, I, 43, une remarque très judicieuse sur la cause profonde de l'impuissance de ces édits.

(6) Par exemple *Remontrance au peuple, suivant les édits et ordonnances des rois, à cause du luxe et superfluité des soies, clinquants en habits, ruine générale*, par BARTHÉLEMY DE LAFFEMAS, valet de chambre du Roi, Paris, N. Barbote, 1601, in-8°. L'auteur veut, entre autres choses, « donner exemple de la police, que tiennent les pays étrangers à ce sujet ». *L'étrange prophétie sur la mondanité des filles de ce temps*, s. l. n. d., in-8°, n'est qu'une traduction des imprécations d'Isaïe contre les femmes de Sion. L'auteur reconnaît qu'il y a « un grand nombre de très illustres (dames) sages et vertueuses qui demeurent assiduellement dans une continence honnête et civile ». V. aussi le *Pasquil ou Plainte sur la réformation des habits*, s. l. n. d., in-8°.

(7) Paris P. Mettayer, 1634, in-8°.

(8) Par exemple : *Consolation sur l'entretien des dames pour la réformation des habits*, Paris, Michel Blageart, 1634, in-8°.

(9) *Consolation aux dames sur la réformation des passements et habits*, 1628, (V. H. L., VIII, 140 sq.).

habits qui leur coûtent deux ou trois mille francs. C'est une grande folie de se ruiner au point qu'ils le font pour des choses qui mettent si peu un homme en réputation (1). » Les dépenses faites par les officiers de l'armée d'Italie pendant le repos que l'hiver leur laissait furent si énormes en 1641, que le Roi, par une ordonnance de novembre 1642, leur interdit le séjour à Paris (2).

Les courtisans avaient toutefois un moyen d'avoir des habits convenables à moindres frais, et de concilier les exigences du monde avec celles de leurs revenus : c'était de prendre un abonnement chez un loueur de costumes ; de « petits partisans » « fournissent à la noblesse tous les jours à changer chapeau, fraise, collet, chemise, bas de soie, et souliers en rendant les vieux, à quatre écus par mois, et partant, ils sont cause du peu de travail... de mille maîtres de boutiques (3) ».

La bourgeoisie aisée elle-même suivait, malgré ses traditionnels instincts d'économie, l'exemple de la noblesse : jeunes gens et jeunes filles voulaient être aussi « braves » que les courtisans et demoiselles. Partout on se plaint de ce dérèglement des anciennes mœurs, de cette contagion du luxe : dans le *Satyrique de la Cour*, dans les *Caquets de l'accouchée*, où l'on décrit un jeune muguet chamarré d'or et de soie, qui est le fils d'un chirurgien : « aujourd'hui l'on ne connaît plus rien aux habits... quand on parle à quelqu'un, on ne sait si l'on doit dire Monseigneur, ou Monsieur simplement (4) » ; dans la *Promenade des bonshommes*, où l'on peint « un artisan tout vêtu de soie, les clerks de palais avec manteaux et bas de soie », et des « marchandettes vêtues de velours, satin, baguées, caparaçonnées, comme les grandes cavales ».

Le désir de plaire s'est traduit non seulement par la recherche dans le costume, mais aussi par le soin curieux de tout ce qui, dans une personne, frappe les sens au premier abord. Les hommes et les femmes commencèrent à remédier à la pauvreté et à la mauvaise disposition de leur chevelure par des coifs, « cheveux

(1) Lettre du 17 févr. 1631, Michaud-Poujoulat, tome XXVII, 322, col. 2.

(2) Michaud-Poujoulat, t. XXVII, p. 323, col. 1.

(3) *La chasse au vieil grognard de l'antiquité*, 1622, V. H. L., III, 63. La falsification des étoffes était très répandue : « les rubans d'Angleterre se travaillent dans la ville » (*Contre mode*, 115). Les Hermaphrodites recherchent les valets de chambre tailleurs, capables d'accommoder les vieux habits (I, 89).

(4) P. 28. Cf. dans le *Railleur* de MARESCHAL, ce qu'on dit du financier Amédor (III, 2).

postiches que les hommes mettaient pour faire paraître leurs cheveux plus longs, et que les femmes portaient *autrefois* pour retrousser et enfler leur coiffure (1) ». Les coins prirent bientôt assez d'ampleur pour qu'on trouve souvent dans les textes du temps, le mot de perruque. « Il n'y a pas vingt ans, dit avec colère M. de la Timèse dans la *Promenade des bonshommes*, que ce sale ornement est arrivé, qui a si bien profité, que le métier n'en vaut tantôt plus rien, tant de gens se mêlent d'en porter et d'en vendre... il fait beau voir un ecclésiastique ou un juge... perruqué de quelques cheveux du pendus, de teigneux ou pestiférés ». Et ce bourgeois tout confiant dans l'efficacité des exemples antiques s'écrie naïvement : « n'ont-ils pas entendu dire, que c'était le déguisement que ce lascif et vilain empereur Othon apportait pour couvrir sa tête chauve (2) ».

Le peigne qu'on maniait avec désinvolture, et qu'on devait, sans cesse, avoir en main, pour maintenir l'ordre et l'harmonie, dans cet ensemble fragile, était indispensable à un élégant. « Surtout, dit Lysis à Carmelin dans les conseils qu'il lui donne pour se présenter selon la bienséance devant les dames, il ne faut pas manquer d'avoir toujours le peigne en poche. j'entends parler de ces peignes de corne, que les mignons portent aujourd'hui pour se démêler les cheveux (3) ».

Les dames n'étaient pas en retard pour « enfler leur coiffure », comme dit Furetière ; le *Satyrique de la Cour* leur impose l'obligation d'avoir une perruque « mignonement frisée ».

Et un millier de nœuds qui ça, qui là, la sème
Par quatre, cinq, six rangs, ou davantage,
Comme sa chevelure a plus ou moins d'étagé.

« J'ai fait monter la vanité, dit la *Repentie de la Cour*, jusque même à l'extrémité de mes cheveux : il me fallait une boutique de ferrements pour les entortiller, friser, goderonner, en ondes, en degrés, en huppés (4) », et à la garette, avec une touffe de

(1) FURETIÈRE, *Dict.*, 1689. Les coins avaient été précédés par des « moustaches » postiches (TALLEMANT, VII, 164), petites mèches de cheveux non mêlées aux autres, attachées avec une faveur de soie. Celle qu'on portait de côté s'appelait cadenetle. La « moustache à queue de rat derrière l'oreille » était parfois fixée au chapeau lui-même (*La grande propriété des bottes sans cheval*).

(2) P. 225-226.

(3) *Berger extravagant*, I, 825. Le sieur de Moncontour dépensait en un an, pour cent pistoles de peignes, TALLEMANT, VII, 197.

(4) P. 8-9.

cheveux retombant sur le front. Le miroir ciselé, indispensable pour contrôler l'état de cet édifice compliqué, et attaché à la ceinture, faisait partie de l'attirail obligatoire d'une femme élégante (1). On comprend dans ces conditions, que malgré ses insolences, ses incartades, ses médisances, et son habitude de se faire payer non en argent, mais en cadeaux de prix, le coiffeur Champagne ait été recherché par les plus grandes dames, qui tremblaient de peur qu'il ne voulût pas leur accorder ses services. Il provoquait, dès 1644, la colère du menuisier-poète Adam Billaud (2).

On discutait sur la barbe et ses avantages. Dans ses *Diverses leçons*, Louis Guyon étudiait cette question, et concluait que si elle ne convient pas aux cuisiniers, pâtisseries, boulangers, rôtisseurs pour des raisons de propreté, elle est bienséante aux grands comme princes, officiers de la couronne, et « leur acquiert de la majesté (3) ». La barbe d'un courtisan était si soignée qu'elle était « une école à chirurgiens (4) ». Dès cette époque, la couleur rousse était méprisée. « C'est un jeune homme brutal, peu brave, roux », écrit Tallemant. Le gouverneur d'Orléans invitait une dame à un bal « quoiqu'elle fût rousse ». M^{lle} Paulet avait mille qualités, « mais elle avait les cheveux si dorés, qu'ils pouvaient passer pour roux (5) ». Cyrano entreprenait une défense amphigourique en faveur d'une dame rousse contre le préjugé courant (6). Les barbes rousses étaient haïes déjà au temps d'Henri IV (7).

(1) CORNEILLE, *Place Royale*, Paris, Aug. Courbé, 1637, in-4°, II, 2.

(2) Voir TALLEMANT, V, 412-413. *Les Chevilles d'Adam Billaud*, p. 31. Loret, 21 octobre 1650, nous dit la joie des dames quand il rentra de Pologne, après un séjour de quatre ans.

(3) *Les Diverses leçons*, 2^e éd., Lyon, C. Morillon, 1610-1613, 2 vol. in-8°, II, 146.

(4) *Le Bréviaire du courtisan*, 138. « Bien des gens apportaient de l'artifice pour la faire devenir noire » (*Segraisiana*, 239).

(5) TALLEMANT, VII, 203, VI, 511, III, 11.

(6) Lettres, 35-37, dans l'éd. du biblioph. Jacob, biblioth. gauloise, 2 vol. in-16.

(7) MENAGIANA, II, 74. Ces questions d'agrément extérieur intéressaient les lecteurs. Dans le *Mélante* du sieur Videt (Paris, Sam. Thiboust, 1624, in 8°, p. 974 sq.), on trouve un débat en règle, en présence de toutes les bergères, entre Alcée et Syrène, qui ne sont pas d'accord sur la question de savoir s'il faut préférer ou non les brunes aux blondes. Les juges décident en faveur des brunes. Le jugement est curieux, car le blond a toujours été la couleur distinguée et aristocratique, dès le Moyen Age. *Le satyrique de la cour* parle naturellement « du chef blondissant » de la femme, et dans le portrait de M^{me} de Montglat, on lit : « elle a les cheveux bruns, mais en la plus grande quantité du monde ». (Michaud-Poujoulat, *Collection de Mémoires*, VII, p. 161-166).

Pour conserver l'éclat et la fraîcheur du teint, les dames avaient recours aux « agréments », voire à ceux « d'ambres gris (1) ». Le masque de velours noir préservait le visage du hâle, et rehaussait la blancheur du front et du cou (2). En Espagne, on disait que c'était une mode française (3). C'était le privilège des dames nobles ; tout d'abord, elles ne seraient pas sorties le visage couvert, pour n'être pas mal jugées et qualifiées de « fantasques (4) » ; dans la suite, elles se démasquaient plus hardiment ; elles portaient le masque attaché près de l'oreille, « comme un volet près de la fenêtre de peur que l'on ignore leur noblesse (5) ». Aussi, les bourgeoises vaniteuses affectaient d'en user (6). Vers 1625, on imagina le mimi, sorte de demi-masque qu'on n'attachait pas, mais qu'on tenait dans la bouche avec un bouton, et qui faillit supplanter le masque (7).

Surtout la plupart se fardaient sans retenue : un visage fardé est le seul regardé à la Cour ; si une femme n'est pas fardée elle n'a pas de grâce (8). C'est à son habileté à « bien préparer le sublimé, le blanc d'Espagne, la pommade, et tant d'autres mixtions », qu'on appréciait une femme de chambre (9). Une bonne recette, et sans danger, consistait à calciner la coquille des œufs, et à en faire une « poudre subtile » mêlée à l'eau d'ange (10). On recommandait encore l'huile de talc, si chère aux dames « qui sont ambitieuses de beautés (11) », et dont « trois gouttes » quand elle est bien pure, polissent « en moins d'une heure » « le teint le plus grossier », sans qu'il soit besoin « d'y toucher de six mois (12) ».

(1) PEIRESC, lettre du 19 sept. 1625. Voir FURETIÈRE, *Dictionn.*, le sens du mot agrément.

(2) Il faut toujours avoir le masque sur les yeux,
de peur que peu à peu le clair flambeau des cieux
de ses traits élancés, ne basane la face,
où de la femme git la principale grâce (*Satyrique de la Cour*).

(3) SCARRON, *Roman comique*, éd. Fournel, Paris, P. Jannet, 1857, 2 vol. in-16, I, 49.

(4) *La Promenade du Cours*, 1630, V. H. L., IX, 133.

(5) SOREL, *La Maison des jeux*, Paris, Nic. de Sercy, 1642, 2 vol. in-8°, I, 466.

(6) *Les Caquets de l'accouchée*, p. 222 ; cf. *Le bruit qui court de l'épousée*, 1614, V. H. L., I, p. 307.

(7) Le COMTE DE GRAMAIL, *Les Jeux de l'Inconnu*, Rouen, 1637, in-12, p. 165.

(8) *Le Satyrique de la Cour* ; cf., en 1642, la *Contre-mode*, p. 291.

(9) *Les amours, intrigues et cabales des domestiques des grandes maisons de ce temps*, Paris, 1633, in-8°, p. 218.

(10) *L'œuf de Pâques ou pascal*, Paris, 1616, V. H. L., V 69.

(11) TRISTAN, *Le Page disgrâcié*, Paris, T. Quinet, 1643, 2 vol. in-8°, I, 131.

(12) *Histoire asiatique*, par le sieur de GERZAN, Paris, Pierre Lamy, 1634, in-8°.

Les hommes eux-mêmes usaient du fard. « Voilà l'homme, (Jésus-Christ), à qui votre visage fardé le plus souvent comme celui des dames, a fait cracher sur sa belle face », lit-on dans le *Bréviaire du Courtisan* (1).

Les femmes mettaient des mouches, et les hommes les imitaient (2). En 1644 encore, Sorel recommandait aux galants l'emploi des mouches « rondes ou longues » ; un emplâtre noir sur la tempe, et mieux sur l'os de la joue, où les cheveux ne le peuvent cacher, « a beaucoup de bienséance et d'agrément (3) ».

Les écrits satiriques raillent ce raffinement un peu grossier. Le Père André, du haut de la chaire, invectivait les jeunes hommes « poudrés comme des meuniers (4) », et La Serre demandait aux courtisans si l'eau d'ambre et la poudre, dont ils inondaient leur tête, étaient destinées à abreuver les poux et à les rassasier (5).

Mais c'est pour les parfums que la génération d'alors semble avoir témoigné une prédilection particulière. Balzac, qui les

p. 385. Dans l'*Histoire africaine*, du même auteur (Paris, Cl. Morlot, 1627-1628, 3 vol. in-8°), il y avait déjà une étude sur la préparation et les effets de l'huile de talc (I, 715 sq., I, 902, I, 936 sq.). Cette question est reprise, parfois dans les mêmes termes, mais avec plus de détails, dans l'*Histoire asiatique*, sous le titre : *La philosophie des dames* (357, sq.). M. de Gerzan énumère, pour les condamner quelques-uns des produits dont usaient ordinairement les dames : perles en poudre, coques d'œufs, « glaires battues avec des eaux de nénuphar », frai de grenouille, eaux de pavot, blanc d'étain, plomb, mercure ; il les accuse de dessécher la peau, d'« engourdir les nerfs », de « refroidir les parties qui en sont frottées ». Les développements de ce genre sont à la mode ; dans le *Roman des Indes* (par J. de Lannel, seigneur du Chaintreau et du Chambort [Guill. Colletet], Paris, T. du Bray, 1625, in-8°), on peut lire une discussion sur les poudres, les eaux de senteur ; Callionne donne à Rozane des recettes pour le teint, les dents, les cheveux, et des conseils : ne pas user de savonnets, qui rendent la peau dure, ne pas rester sans gants, ne pas laver les mains quand on a chaud ; les meilleurs gants sont ceux « qui sont accommodés avec des jaunes d'œufs », on en peut mettre même la nuit ; ceux qui sont imprégnés d'huile ou de pommade de jasmin sont « fort honnêtes », et viennent ensuite ; les gants gras ternissent la peau, etc. (p. 205-206). Mêmes renseignements, presque dans les mêmes termes, dans le *Roman satirique* du même auteur (Paris, T. du Bray, 1624, in-8°) ; pour empêcher les cheveux de blanchir, on recommande la cendre de vers de terre brûlés, mêlée à l'huile d'amandes (p. 194 sq.).

(1) P. 122.

(2) Voir la *Nouvelle mode de la Cour*, 1622.

(3) SOREL, *Lois de la galanterie*, dans le *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, Paris, N. DE SERCY, 1644, in-8°, p. 25 sq.

(4) TALLEMANT, IV, 333.

(5) *Bréviaire du Courtisan*, p. 109. Sur ces questions et les excès de raffinement de certains hommes, voir *Les Hermaphrodites*, I, 12 sq., *Le Roman des Indes*, détails sur la toilette de Gastrimargue, 93, 196, *La Contre Mode*, p. 28, 108.

aimait, en proclamait « l'usage légitime, l'excès défendu... Maudits soient les efféminés, qui ont décrié une chose si innocente et si bonne (1) ». Les courtisans se parfumaient à la poudre de Chypre, au point de ne pas sentir les ordures voisines (2) ; ils mâchaient de l'anis ou de la pistache (3 ; Bassompierre avait une recette personnelle pour l'essence d'ambre gris (4). Godeau envoyait à ses amis, les essences d'orangers et de jasmins de Provence, et Chapelain lui-même, lui recommandait de ne pas l'oublier dans cette distribution (5). On recherchait les peaux de senteur, les gants odorants, et l'Espagne a certainement développé chez nous ce goût des parfums violents. Le 18 août 1612, Louis XIII recevait de l'ambassadeur d'Espagne cinquante paires de gants préparés (6). Dans un ballet de 1612 (7), le *Ballet du courtisan*, des fournisseurs poursuivent un gentilhomme pour dettes ; ils énumèrent les articles qu'ils lui ont fournis et dont ils réclament le paiement. Au compte du parfumeur figurent : trois peaux de senteur, de l'eau d'orange, de l'huile de talc, des pommades, savons et pâtes, des gants d'Espagne, de la poudre d'iris, et du baume.

Les dames appréciaient les fleurs de panceratium qui naissaient à Montpellier, et dont l'odeur rappelait celle de l'oranger. « même plus suave et agréable (8) » ; elles saupoudraient leur perruque de poudre de Chypre, qu'elles faisaient tenir avec de la gomme de jasmin. (9) Elles portaient des chaînes de musc (10), des chapelets d'ambre, « les plus pâles et blanes » qu'il se pou-

(1) Lettres, 10 juin 1634.

(2) *Francion*, 214.

(3) *La mode qui court au temps présent*, 1612 : cf. *le Courtisan à la mode*, V. H. L., IX, 352.

(4) *Manuscrits de Conrart*, folio, XI, 139.

(5) Lettre à Godeau, 26 nov. 1638.

(6) HÉROARD.

(7) S. l. n. d., in-12, privilège du 28 mars 1612. Voir *Astrée*, Paris, Aug. Courbé et Ant. de Sommaville, 1647, 5 vol. in-8°, II, 381 : les gants parfumés sont envoyés comme cadeau du nouvel an ; MAHET, *Galanteries du duc d'Ossonne* (Paris, 1636, in-4°, III, 2) Dans les *Hermaphrodites*, il est question d'omelettes « saupoudrées de musc, ambre et perles » (I, 92).

(8) Peiresc à Clusius, 25 février 1604.

(9) *La grande propriété des bottes sans cheval*. Cf. *la repentie de la Cour*, s. l. n. d., in-8° : « un magasin de poudre pour changer, colorer, dorer ces vils excréments » (les cheveux). *Pasquil de la Cour pour apprendre à discourir*, V. H. L., III, 264, sq.

(10) *La Mode qui court au temps présent*, 1612.

vait (1). Tabarin était recommandé pour ses pommades au rosmarin, qui parfumaient la bouche contre l'odeur des dents gâtées (2). Mme des Essarts, maîtresse d'Henri IV, usait d'une pommade, « qu'on appelle encore la pommade de Mme des Essarts ; rien ne fait la peau si douce (3) ». On parfumait au jasmin et à la fleur d'orange les draps de lit, « aussi lisses que du satin (4) ». *Le Roman satirique* de Lannel contient force renseignements et recettes sur les cachets de senteur, pastilles pour l'haleine, pâtes à dents, à mains, et savonnettes (5).

Tant de profusion n'était pas sans cause, et l'on songe, malgré soi, à l'épigramme connue de Martial. La propreté du corps ne semble pas avoir répondu à son éclat extérieur, surtout au début du siècle. Foeneste a une fraise en dentelle « blanchie en Flandre », mais sa chemise est pourrie au point qu'il n'en a plus du tout sur son dos. Un vrai noble, dit-il, se reconnaît au parfum ; et il donne des précisions qu'il est inutile de rapporter (6). A ce compte, Henri IV lui-même était de bonne race, ainsi que Bassompierre (7). M. de Bellegarde s'était acquis, par sa propreté un peu exceptionnelle, une renommée facile (8). Marguerite de Valois déclare sans honte à son amant qu'elle n'a pas « décrassé » ses mains depuis huit jours (9). Le journal d'Héroard, qui note assez régulièrement au sujet du Dauphin : levé, peigné, coiffé, ne porte presque jamais la mention lavé (10). Certaines indications sont plus inquiétantes : par exemple le 2 août 1608, on lit : « baigné pour la première fois » : et l'enfant a 7 ans.

(1) Lettre de M. de Villebrun à M. du Fresne, 26 avril 1633 (*Corresp. des Feuquières*, édit. Gallois, Paris, 1845-1846, 5 vol. in-8°).

(2) *Pasquil de la Cour*, etc.

(3) TALLEMANT, IV, 162.

(4) *Mém. de l'abbé Arnould*, p. 513, col. 1. On usait aussi pour cela de poudre de violette (*Arch. aff. étrang. fonds France*, tome 1971, p. 290).

(5) Une gravure de 1635 nous montre à leur toilette un jeune noble et une jeune dame ; l'on y voit avec quel soin on accomplissait cette opération délicate ; l'homme a devant lui un page qui tient le miroir, un autre le peigne ; (*coll. Hennin*, tome XXIX, p. 36). Cf. une image du *Bréviaire du courtisan*, p. 70.

(6) *Faeneste*, p. 225. Cf. MONTAIGNE, II, 37 : « Je ne puis pas imaginer que nous ne valions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroûtés et nos pores étouppés de crasse ».

(7) TALLEMANT, I, 62 ; Cf. sur M. de Termes, I, 73, et, II, 283, une réplique significative de M. Boulay-Brulart, neveu du chancelier Sillery.

(8) TALLEMANT, I, 60.

(9) *La Ruelle mal assortie*, p. p. Guessard, pour la Soc. de l'Hist. de France, Paris, 1842, in-8°, p. 12.

(10) V. par exemple 2 décembre 1606, 11 janv. 1607. La mention « lavé le visage » apparaît pour la première fois le 22 juin 1610.

Toutefois, les hommes paraissent avoir, en été, quand il faisait très chaud, usé quelque peu des bains en rivière (1), et les femmes à la même saison, des étuves (2). Sous Louis XIII, on constate quelque amélioration. Une gravure du *Bréviaire du courtisan* nous montre, dans une piscine recouverte d'une riche tente, un noble se lavant avec une éponge (3). Les grands se lavaient assez généralement les mains avant, et la bouche après les repas (4). En 1644, dans le petit opuscule satirique intitulé malicieusement *Les Lois de la galanterie*, où il affecte de prescrire ce qui, en fait, se pratique dans le beau monde, Sorel nous permet d'apprécier à la fois les progrès accomplis et les insuffisances notoires : « l'on peut aller quelquefois chez les baigneurs pour avoir le corps net ; et tous les jours l'on prendra la peine de se laver les mains avec le pain d'amande ; il faut aussi se faire laver le visage presque aussi souvent... et quelquefois se faire laver la tête (5) ».

Mais on peut affirmer qu'en ce temps-là même, il n'y a pas eu excès. A ce point de vue, le Moyen Age si décrié était plus avancé : on peut voir par le *Roman de la Rose* que les étuves publiques étaient nombreuses et fréquentes, et qu'il y avait des « cuves » dans chaque maison particulière distinguée (6).

Le portrait suivant extrait du *Banquet des Muses* (7), résume d'une manière assez complète, tout ce qu'il y avait de recherche dans la tenue d'un jeune élégant vers 1620.

Ce Goguelu,

Etait gai, goffré, testonné,
 Brave comme un chou godronné ;
 Le manteau à la Balaguie,
 Le soulier à l'Académie,
 Dedans la mule de velours,
 Les jartiers à tours et rétors
 Bouffant en deux roses enflées

Comme deux laitues pommées ;
 Le bas de Milan, le castor
 Orné d'un riche cordon d'or.
 L'ondoyant et venteux panache
 Donnait du galbe à ce bravache ;
 Un long flocon de poils nattés,
 En petits anneaux frisottés

(1) Bassompierre dans l'été de 1608 estime que quatre mille personnes environ se baignent chaque jour dans la Seine, *Mém.*, 52, col. 1.

(2) *Caquets de l'accouchée*, p. 196 ; on y explique pourquoi les dames ne se baignent pas à la rivière ; il y a parmi les femmes qui parlent, des dames de la Cour (p. 198).

(3) LA SERRE, p. 33.

(4) PONTIS, 484, col. 2, 519, col. 2.

(5) Art. 9.

(6) Sur la disparition des étuves du M. Age, fermées par souci des bienséances et condamnées par les prêtres et les pasteurs, voir. A. FRANKLIN, *La vie privée d'autrefois, les soins de toilette, le savoir-vivre*, Paris, Plon-Nourrit, 1887, in-12, p. 25.

(7) Par le sieur Auvray, Rouen, D.^r Ferrand, 1623, in-8°, p. 191-192.

Pris au bout de tresse vermeille,	La moustache en barbier d'étuve
Descendait de sa gauche oreille ;	Et recoquillée à l'écart
Son collet bien vidé d'empois	Comme les gardes d'un poignard,
Et dentelé de quatre doigts ;	La barbe confuse et grillée
D'un soyeux et riche tabit	En pyramide était taillée,
Était composé son habit ;	Ou en pointe de diamant.
Le pourpoint en taillade grande	Ce mignon allait parfumant
D'où la chemise de Hollande	Le lieu, de son odeur musquée ;
Ronflait en beaux bouillons neigeux,	La mouche à la tempe appliquée
Comme petits flots écumeux.	L'ombrageant d'un peu de noirceur,
Le haut-de-chausse à fond de cuve,	Donnait du lustre à sa blancheur.

Ce modèle de la jeunesse dorée du temps donne une impression de bonne grâce, de légèreté désinvolte, avec quelque chose d'impertinent qui ne déplaît pas. C'est un petit maître, content de lui, et insolent. C'est une belle tête sans cervelle : il n'a encore que l'extérieur d'un homme du monde.

Dans tout ce qui précède, on voit d'Henri IV à Louis XIII, un progrès dans l'élégance, la distinction. La profusion des dentelles, des fards, des poudres, des parfums, nous révèle une génération qui prend peu à peu, lourdement d'abord, avec plus d'aisance ensuite, l'habitude de la vie mondaine, au moins en ce qui concerne le dehors, et qui est le plus facile à atteindre. On sent déjà que la nonchalance sied bien à un homme du monde, et cette idée essentielle se traduit dans la mode vers 1622, par des gants et des collets à *la négligence* et à *l'occasion*. On a de plus en plus le désir de paraître séduisant, de ne rien présenter aux autres sur sa personne qui puisse les choquer, et on leur sait gré du soin qu'ils prennent de leur côté, de se parer pour être aimables ; chacun se contraint, mais il est récompensé par la bonne opinion qu'on a de lui : ce plaisir réciproque, qui n'a encore rien d'intellectuel, est le premier lien de la vie de société.

Toutefois il y a encore des excès ; le souci de la perfection extérieure accapare l'esprit, et l'empêche de considérer qu'il y a des obligations plus importantes. « Leur chapeau agit plus que leur tête, écrit de Grenailles. Le soin qu'ils ont de tenir leur botte tirée, leur fait oublier celui de saluer les honnêtes gens, et un collet leur donne plus de peine à entretenir, qu'une illustre compagnie (1). » D'autre part, on abuse de ces moyens matériels de plaire ; on n'a pas le goût assez affiné pour comprendre que si l'on peut bien « se tirer du commun » par ces procédés coûteux, l'élégance et la distinction véri-

(1) *De la Mode*, p. 272.

tables sont filles de la mesure et de la sobriété. Sans doute, en 1642, de Grenailles recommande de garder le juste milieu : c'est l'idée centrale de son livre : « la nouveauté me ravit dit-il, la bizarrerie me rebute (1) ». Mais cette conception d'un théoricien ne s'imposera que par une évolution très lente, et il vaut mieux paraître poudré et parfumé sans mesure, fardé même, que « sale et vilain », la barbe négligée et les cheveux gras, comme le prince de Condé (2). Même quand les écrivains auront établi que rien n'est beau que le naturel et le vrai, nous constaterons encore bien des défaillances et des dérogations aux principes reconnus.

(1) P. 358, 265.

(2) Mort en 1646 ; M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 405.

CHAPITRE IV

LES LACUNES CHEZ LES COURTISANS.

L'INSTRUCTION. LA CULTURE INTELLECTUELLE.

L'instruction des nobles, même vers 1643, n'est pas à la hauteur de leur coquetterie ; ils n'apportent pas à orner leur esprit le même soin qu'à parer leur personne : c'est avec lenteur, qu'ils se mettront en état de goûter et de soutenir la conversation.

Sous Henri IV, au sortir des guerres de religion, et à l'exemple du maître, l'ignorance était profonde, et, pendant longtemps, elle le demeura. La brutalité et la passion des luttes intérieures avaient détourné de la culture intellectuelle cette rude génération de combattants, et réveillé en elle l'antique mépris des nobles, hommes d'épée, pour la science des collègues. La Mothe le Vayer signale la persistance de ce préjugé, et rappelle la semonce de Charlemagne aux enfants nobles qui, alors que les pauvres travaillaient et réussissaient n'avaient rien appris, « faute d'application d'esprit, et de bonne volonté pour les lettres (1) ». Il est certain que la noblesse a toujours considéré qu'elle est née surtout pour la gloire et les dangers de la carrière des armes ; que l'étude, paisible et

(1) *Petits traités en forme de lettres*, Paris, Aug. Courbé, 1648, in-4°, p. 128. Cf. SOREL, *Lois de la Galanterie*, ch. II, la galanterie sied bien à la noblesse « principalement lorsqu'elle s'est conservée de temps immémorial par l'exercice des armes, de sorte que les enfants des hommes de robe et des riches financiers n'ont point tant de grâce à faire les galants, et que ce leur est une vertu moins naturelle ». Voir l'anecdote que conte ARNAULD D'ANDILLY, *Mém.*, p. 414, col. 1 ; au siège de La Rochelle, M. Arnauld, « mestre de camp général des carabins de France », faisait travailler ses soldats à la tranchée ; il trouva parmi eux le valet de chambre d'un capitaine qui les aidait ; il le chassa à coups de canne : « Quoi, lui cria-t-il, vous êtes un valet de chambre, et vous êtes assez hardi que de faire le métier des soldats, c'est-à-dire celui des Princes, puisque les soldats ne font rien que les Princes tiennent à honte de faire ! » Un enfant noble ne travaillait que lorsqu'il voulait être d'église (*Mém.*, d'HENRI DE CAMPION, p. p. C. Moreau, Paris, P. Jannet, 1857, in-8°, p. 87).

sans éclat, est réservée aux classes inférieures, et qu'elle abâtardit les courages. Le père de Clarimond l'a envoyé quelque temps étudier à Padoue ; mais « craignant que les lettres lui ôtassent la gaillardise, requise en un homme de sa qualité, pour paraître par le monde, il lui manda que, cessant ses études, il s'acheminât à Naples pour apprendre les exercices (1) ».

Les guerres qui précèdent l'avènement d'Henri IV entretenaient cette conception martiale. Elles agirent dans le même sens que les *Amadis*, et développèrent le goût de l'action, de l'aventure, incompatible avec celui d'un travail sédentaire et régulier. Quand Francion entre au collège, il ne rêve que « châplis horrible de géants » ; il s' imagine qu'il est le damoiseau élu « qui baisait une gorgiade infante, qui avait les yeux verts comme un faucon (2) ». Il pense « qu'il fallait faire en sorte que dorénavant, l'on menât un pareil train de vie que celui qui était décrit dedans mes livres ».

Les nobles mettaient d'ailleurs à manifester leur ignorance, comme une sorte de point d'honneur : elle était la consécration de leur dignité sociale. L'Estoile lisait assidûment, et émaillait son journal de citations et d'allusions multiples : en vingt pages il nommait Tacite, Homère, Dante, Polybe, Cassiodore, Aristote, Cicéron (3). Il recherchait les gravures, les médailles, les monnaies, les livres, et avait chez lui des collections que bien des voyageurs étrangers venaient visiter (4). Peiresc était un modèle d'érudition universelle ; il attachait sa curiosité infatigable aussi bien aux manuscrits et vases antiques, qu'au jeu des rayons lumineux dans l'œil, à l'étude de la digestion qu'il observait en disséquant des pendus, aux problèmes de la philosophie : il était en relations avec tous les savants d'Europe. Mais c'étaient là des bourgeois dont les goûts et les occupations semblaient méprisables à la noblesse d'épée. Lorsque Biron put un jour, à Fresnes, donner l'explication d'un vers grec qui embarrassait des maîtres des requêtes, il s'enfuit aussitôt après, « tant il avait honte d'en savoir plus que des gens de robe ; car pour s'ac-

(1) DES ESCUTEAUX, *Les chastes et heureuses amours de Clarimond et Antoinide*, Rouen, Pierre Calles, 1602, in-12, p. 5. Cf. MONTAIGNE, *Essais*, II, 7 : « La forme propre, et seule, et essentielle de la noblesse en France, c'est la vacation militaire ».

(2) *Francion*, p. 128.

(3) Août-septembre 1609, III, 300-320.

(4) En février 1608, il reçut quatre seigneurs allemands, en septembre 1608, l'ambassadeur d'Angleterre.

commoder au siècle, il fallait avoir plutôt la réputation de brutal, que celle d'homme qui avait la connaissance de belles lettres (1) ». Le père de Michel de Marolles « n'avait point de lettres (2) ». Le Connétable de Montmorency, mort en 1614, savait à peine lire, ce qui ne l'empêcha pas de « maintenir son crédit dans les provinces, et sa considération à la Cour (3) ». Le baron de Chantal, les Maréchaux de Toiras et d'Effiat (morts en 1627, 1636, et 1632), avaient une orthographe invraisemblable, et ce dernier réussissait presque, d'après l'exemple que donne Tallemant, à écrire certains mots sans aucune des lettres qui les composent normalement (4). M. de Montbazon, (mort en 1654) (5), était pris à partie dans une satire vigoureuse, *l'Onozandre*, parue le *Cabinet satirique* en 1633, et dont le titre est assez significatif. Racan disait de lui-même, dans une lettre à Ménage, qu'il était « un homme qui tire sa principale gloire de son ignorance (6) ». On chercherait en vain dans le *Fænestes* de d'Aubigné, quelque préoccupation de « paraître » par des qualités d'esprits. Francion est allé voir un ballet royal avec un rouleau de vers sous le bras ; les courtisans le heurtent et le rabrouent ; je connus à leurs gestes et à leurs paroles, dit-il, « que les sciences leur étaient si fort en horreur, qu'ils avaient mal au cœur quand ils voyaient seulement un papier, et ils en tiraient le sujet de leurs moqueries (7) ». Le mépris du latin était à peu près général (8), et plus tard, M. de Pisani, pourtant né et élevé à l'Hôtel de Rambouillet, ne

(1) TALLEMANT, I, 32 ; Cf. BALZAC, *Entretiens*, II, 321.

(2) *Mém.*, p. 100.

(3) Lettre de Saint-Evremond au comte d'Olonne, *Recueil Lanson*, p. 450.

(4) TALLEMANT, II, 130. Cf. Racan, lettre à Chapelain, *Recueil Lanson*, p. 57.

(5) Voir quelques-unes de ses bévues dans TALLEMANT, IV, 461. La satire dont je parle, *l'Onosandre*, en énumère aussi quelques exemples ; même si ces exemples sont inventés et exagérés, l'impression générale que laisse ce texte est juste. En particulier, M. de Montbazon ne croyait pas que « qui sait parler latin puisse être gentilhomme ». Sur l'ignorance de beaucoup de courtisans, voir FARET, *L'Honnête homme*, Paris, T. du Bray, 1630, in-4^o, p. 45.

(6) Lettre du 17 octobre 1654. Tallemant raconte plaisamment avec quelle désinvolture, Racan s'excusa de ne pouvoir lire à l'Académie sa harangue, sur ce que sa levrette avait déchiré son papier. Livet, éd. de d'Olivet, II, 114, note 1. Cf. Racan, lettre à Chapelain (entre 1628 et 1636) *Rec. Lanson*, p. 56. Toutefois Racan déclare qu'il fut obligé de « récrire par cœur » son discours.

(7) *Francion*, 203, cf. VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges*, II, 397.

(8) *Francion*, 433, cf. lettre de Racan à Chapelain déjà citée : la date est donnée, entre 1628 et 1636.

pouvait souffrir la lecture (1). Dans les *Lois de la galanterie*, de Sorel, qui, nous l'avons dit, peint en fait la réalité, tout est extérieur : aucun conseil ne s'adresse à l'esprit (2).

L'éducation des filles était encore plus sacrifiée. Quand le duc d'Enghien eut épousé en 1641, M^{lle} de Brézé, on profita de son séjour à l'armée du Roussillon, l'année suivante, pour envoyer la jeune femme au couvent des Carmélites, afin de « lui faire apprendre à lire et à écrire (3) ». *L'Astrée* nous montre à quoi se réduit l'instruction d'une jeune fille noble qu'on fait élever avec un très grand soin « en tous les exercices qui sont propres aux filles de sa qualité ». On apprend à Dorinde à danser, à chanter, « et à jouer de divers instruments (4) ».

Les écrivains d'origine bourgeoise déplorent ce parti pris d'ignorance, qui rabaisse et dégrade notre noblesse. Dès 1609, Héroard mettait le discrédit des lettres au nombre des malheurs « qui suivent à la queue des guerres intestines », et dans un amas de métaphores étranges, mais enthousiastes, il développait les bienfaits de la science, qui est « le ciseau propre pour ébaucher, et la varlope pour aplanir le (brut) de notre entendement (5) ». En 1626, M^{lle} de Gournay rappelait aux nobles, dans un passage plein de bon sens et de délicatesse, où l'on croirait entendre un moderne défenseur des langues

(1) VOITURE, lettre d'août 1643, I, 399. Cf. HAMILTON, *Mém. du comte de Gramont* (Paris, Ménard et Desenne fils, 1819, 2 vol. in-18), ce qui est dit de l'ignorance de Matta, (I, 85).

(2) Voici aux environs de 1640, deux textes intéressants. L'abbé Perrin composa vers 1640 ses *Jeux de poésie ou les Insectes* (publiés en 1661, Paris Est. Loyson, in-12 ; mais dans l'*Acis au lecteur*, il dit que ce fut son coup d'essai « à l'âge de vingt ans » ; or il naquit à Lyon vers 1620). Son dessein était de contribuer à l'instruction des lecteurs, en écrivant « en vers l'histoire naturelle de quelques-uns de ces petits animaux que les naturalistes appellent insectes ». Mais voici tout de suite les sages précautions, les prudentes concessions au goût du jour ; il faut déguiser sous les formes conventionnelles à la mode cette précision scientifique. « C'est pourquoi, j'ai traité ces petites pièces en forme d'élogues ou d'entretiens amoureux d'un berger avec sa bergère, et je les ai nommées Jeux de poésie, pour leur ôter la rudesse du nom général qu'elles devraient porter des animaux qu'elles décrivent, peu connu parmi les dames et les cavaliers, pour qui la poésie doit à mon avis, travailler principalement ».

Voire aussi la *Contre-mode*, p. 116 : quand on écrit à la mode, « il n'y faut pas citer un mot de latin, car cela ressent à ce qu'on dit, le pédant ».

(3) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 14, col. 2. Bien que M^{lle} de Brézé n'eût alors que 12 ans, cette tardive connaissance des éléments est caractéristique. Sur son âge, v. LENET, *Mém.*, 454, 1.

(4) IV, 257.

(5) *Institution du Prince*, Paris, J. Jannon, 1609, in-8°, au tome II de l'édition du *Journal* citée : II, 339. On peut voir dans cet opuscule qu'il exigeait d'un Prince des connaissances assez étendues.

anciennes, que les lettres sont la meilleure source de la distinction, de la politesse, des agréments. « Notre Pallas et nos muses ou sciences s'appellent par leur propre nom Prudence Tempérance, Force et Justice, et non seulement cela, mais encore Vivacité, Pertinence, Elégance, Adresse, Jugement... et davantage, puisque nous parlons à des gens de Cour, Galanterie, Gentillesse et Fleurs de Grâces, ravissantes et charmeresses sur l'âme de l'acteur et sur celle des spectateurs... Le moindre des biens qu'elles répandent encore sur leurs suppôts, c'est... la perfection et hautes régions de ces bienséances, accortises, et politesses, qu'ils affectent en leur climat ; simples, qui pour ne pas savoir de quel bout se prendre à la recherche de tels enrichissements, les représentent la plupart du temps comme Esope la grenouille voulant imiter le taureau (1) ».

Peiresc regrette que M. Mérindol ait voulu aller à Paris pour présenter au Roi une édition des œuvres de son père ; ce voyage est bien inutile, pour qui sait « comme ces compliments sont reçus en Cour et la peine que les plus beaux esprits du royaume ont de faire agréer la présentation des pièces qui sont les plus au goût des courtisans mêmes (2) ». Chapelain se plaignait que, à la Cour, « poète, chantre, balladin, caymand, bouffon et parasite... y sont synonymes et n'y passent que pour un (3) ». C'est que les courtisans réduisaient trop souvent le rôle des poètes à tourner galamment à leurs maîtresses une déclaration d'amour, dont ils étaient eux-mêmes incapables, et nos versificateurs ne dédaignaient pas cette besogne peu honorable, mais rémunératrice. Il y a dans les *Visionnaires* une fort jolie scène, où le poète ronsardisant Amidor, qui a sur lui des vers tout faits, sur les sujets les plus divers, offre sa marchandise à Phalante.

J'en ai sur un refus, j'en ai sur une absence,
J'en ai sur un mépris, sur une médisance,
J'en ai sur un courroux, sur des yeux, sur un ris,
Un retour de Sylvie, un adieu pour Cloris,
Un songe à Bérénice, une plainte à Cassandre,
Car on choisit le nom tel que l'on le veut prendre (4).

(1) *Avs*, éd. 1641, p. 10-11.

(2) Lettre à Dupuy, 4 juillet 1633.

(3) Lettre à M^{lle} de Gournay, 10 décembre 1632, *cf.*

SOREL, *Connaissance des bons livres*, p. 248, et *Bibliothèque française*, Paris, 1667, in-12, p. 424.

(4) 1637, III, scène 4.

Il faut reconnaître que, pendant longtemps, l'instruction des jeunes nobles fut tout à fait négligée. Dans les milieux bourgeois, chez les magistrats, elle était l'objet des soins les plus assidus. Héritiers de la rude tradition du Moyen Age, ils mettaient dans l'étendue et la solidité de la science, l'une des perfections indispensables à tout homme d'honneur. Arnauld d'Andilly, par exemple, avait eu pour précepteur par le choix attentif du « meilleur père du monde », le fils de M. Lambin, et les maîtres les plus excellents ; à son tour, il tenait ses enfants « continuellement attachés à l'étude au risque de les rebuter (1) ». Mais les grands seigneurs la dédaignaient ; les parents n'y attachaient aucune importance (2). L'enfant était mis quelque temps au collège où il apprenait peu de chose. Dans la critique de ces établissements, les contemporains sont unanimes : Francion, a gardé de cet emprisonnement un souvenir amer, qui rappelle les imprécations de Montaigne contre les « geôles de jeunesse captive ». Les maîtres sont nuls, l'enseignement vide et verbal, on apprend l'étymologie de luna, *quasi lucens luce aliena*. On y prend surtout des vices ; on devient voleur, menteur, surnois, glouton, car les régents ne savent « ce que c'est que de civilité (3) ».

Encore beaucoup de jeunes nobles y restaient-ils fort peu de temps ; le comte de Brienne y demeura de 1601 à 1604, puis entreprit un voyage en Europe (4) ; d'ailleurs, il y perdit son temps, préférant faire la petite guerre au Louvre, que de feuilleter ses livres et ses cahiers. Bussy fit des études hâtives à Autun, et au collège de Clermont, en sautant des classes : son père, impatient d'attirer sur lui les charges et les honneurs, en interrompit le cours pour l'envoyer à l'armée (5). Même chose advint à La Rochefoucauld, qu'on trouve à seize ans devant Casal, maître de camp du régiment d'Auvergne.

(1) *Mém. d'Arnauld d'Andilly*, p. 423, col. 1, et 481, col. 2.

(2) V. ce que dit LEBRET, du père de Cyrano, préface du *Voyage dans la lune*, p. 14, dans l'édition du bibliophile Jacob, déjà citée.

(3) *Francion*, 138-139. Cf. une critique véhémente des collèges dans les *Mélanges de VIGNEUL-MARVILLE*, II, 397.

(4) BRIENNE, *Mém.*, éd. Barrière, Paris, 1828, 2 vol. in-8°, I, 2 et 63-65.

(5) BUSSY, *Mém.*, éd. 1712, I, 4-6. Cf. Ce qui est raconté de l'éducateur, du chevalier de Gramont par HAMILTON, *Mém.*, I, 31-32. Voir dans SOREL, *Maison des jeux*, II, 10 sq., l'usage que le jeune Dorilas fait de l'enseignement qu'on lui donne au collège, et le profit singulier qu'il en retire, M^{lle} de Montpensier établit dans ses *Mémoires*, p. 245, col. 2, un parallèle intéressant entre les collèges et les petites écoles de Port-Royal, tout à l'avantage de ces dernières, d'où les élèves sortaient instruits, et capables de « la même politesse que s'ils eussent été nourris dans la Cour et le grand monde ».

Avec ce mince bagage, l'enfant passait à l'Académie pour étudier l'équitation, l'escrime, la danse, un peu de géographie et de mathématiques (1), surtout les notions nécessaires à l'art des fortifications. Ces établissements s'étaient développés chez nous, à la suite de l'initiative heureuse de Pluvinel ; après la mort du fondateur, celle de Benjamin fut la plus estimée, car il figure pour une pension de dix mille livres, au milieu de tous les grands du royaume, dans un sommaire traité du *Revenu et dépense des finances de France*, de Nicolas Rémond (2). Sur ces Académies, les jugements des contemporains diffèrent suivant l'époque. Les premières paraissent avoir été sérieuses et bien fréquentées ; dans la *Promenade des bons hommes*, vers 1620, on voit que les maisons de Pluvinel et de Benjamin « font honte à celles des pères de famille, aux collèges, je dirai à beaucoup de monastères, tant la modestie, le respect, l'honnêteté et la piété y sont étroitement observées (3). » Plus tard, elles se multiplièrent, perdirent leur première valeur, et Brébeuf les considérait comme une école de vice : il pressait la maréchale de Bellefonds de ne pas y interner son fils. « Il a seulement, deux ou trois fois cette année, rendu visite à quelques-uns de ses amis qui sont à l'Académie, et cette courte expérience lui en a bien plus appris que je ne lui en aurais pu apprendre ; tous les entretiens qu'il y a entendus n'étaient que d'impuretés et de libertinages » ; même si le jeune homme y était conduit comme externe, il ne devrait jamais être abandonné par son gouverneur : un gentilhomme disait récemment que une heure de liberté que son gouverneur lui avait laissée là, avait été cause qu'il avait vécu six ans dans la débauche (4). En tout cas, si les jeunes gens pouvaient y acquérir une grâce, une souplesse dans leurs gestes et leurs mouvements, précieuses pour la vie mondaine, ils n'en tiraient aucun profit intellectuel, qui les rendît aptes à la conversation.

La lettre de Saint-Evremond au comte d'Olonne résume fort bien les connaissances que la plupart des gentilshommes

(1) Parlant des mathématiques, un jeune homme qui est à l'Académie, écrit à son père qu'il y est « moins enclin qu'à toute autre chose » (*Le courrier des affaires publiques*, par le sieur Du Périer, Paris, Jean Corrozet, 1640, in-8°, p. 132 sq.).

(2) 1622, V. H. L., VI, 118.

(3) P. 203.

(4) BRÉBEUF, *Œuvres*, Paris, J. Ribou, 1664, 2 vol. in-12 ; *Lettres*, au tome II, p. 58-60.

estimaient suffisantes. « De mon temps, dit le Commandeur de Jars, on ne faisait étudier les gentilshommes que pour être d'église ; encore se contentaient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinait à la Cour ou à l'armée allaient honnêtement à l'Académie. Ils apprenaient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématiques, et c'était tout ; vous aviez en France, mille beaux gens d'armes, galants hommes ; c'est ainsi que se formaient les Termes et les Bellegardes ; du latin, de mon temps, du latin ! un gentilhomme en eût été déshonoré... peu de latin, vous dis-je, et de bon français ». On peut y voir aussi combien le Commandeur est peu capable de causer : entêté, intransigeant, il ne sait pas discuter avec calme, examiner ce qu'une opinion a de bon et de contestable, fournir des arguments judicieux, faire les concessions nécessaires ; il tient à ses idées avec l'obstination d'une personne qui en a peu, qui ne sait pas les défendre, et qui, par conséquent, ne souffre pas qu'on les critique ; il affirme fortement, interrompt « avec impétuosité » et brusquerie (1).

Parfois un voyage à Rome couronnait cette maigre éducation, « ne s'imaginant pas après cela qu'il y eût rien de beau, ni à faire ni à voir (2) ». Quelques livres galants, quelques romans à la mode, voilà ce qui, vers 1620, et même longtemps après, composait le bagage intellectuel de beaucoup de courtisans. Dans son *Banquet des muses*, Auvray les énumère : l'*Art d'aimer*, Ronsard, Bembo, Tahureau, *Amadis*, Belleau, Nérveze, et l'*Astrée* (3).

C'est précisément à cette vogue des romans que Huet attribue l'ignorance des gens du monde : les dames, séduites par une lecture aimable et facile, auraient délaissé « celle de l'ancienne fable et de l'histoire », et n'auraient plus compris les ouvrages qui tiraient de là leur plus grand ornement ; les hommes auraient suivi leur exemple pour leur plaire ; « ils ont condamné ce qu'elles condamnaient, et ont appelé pédanterie,

(1) *Recueil Lanson*, p. 448 sq. Le maréchal de Clérembault se plaint que, dans l'ancienne Cour, il suffisait de danser et de courre la bague, pour être un honnête homme accompli (Ménestier, *Conversations avec le Maréchal de Clérembault*, Paris. Cl. Barbin, 1671, in-12, p. 129). Or, il dit : « quand je vins à la Cour » ; il mourut en 1665, à 59 ans ; cette remarque s'applique donc aux années 1620-1625 environ.

(2) CYRANO, *Voyage dans la lune*, p. 120.

(3) P. 159 et 192. Voir, contre la pauvreté intellectuelle de beaucoup de courtisans, le *Parnasse satyrique*, Paris, 1625, in-8°, p. 306.

ce qui faisait une partie essentielle de la politesse encore du temps de Malherbe (4) ». Nous croyons que Huet juge avec trop d'indulgence et d'illusion la culture intellectuelle à l'époque de Malherbe. Quant à la lecture des romans, il est très vrai que c'est en général une occupation paresseuse, et qui détourne d'études plus fécondes et pénibles ; mais il faut considérer qu'en ce début du siècle, la lecture des romans n'a pas été sans profit pour l'instruction. *L'Astrée*, par exemple, contient, épars dans ses cinq volumes, des renseignements précis sur l'histoire, la religion, les mœurs de la Gaule vers le ^{ve} siècle ; les courtisans, à la lire, profitaient de l'érudition de son auteur, et acquéraient sans effort quelques notions sommaires qu'ils n'eussent pas recherchées dans d'arides traités spéciaux.

Ce dédain pour les livres, pour le travail de cabinet, explique le mépris des gentilshommes à l'égard du pédant ; le pédant, c'est l'homme qui passe ses nuits à amasser, par un labeur obscur, une science, dont ils ne conçoivent pas l'utilité, qui surcharge sa mémoire au détriment des facultés mondaines de vivacité, de jugement, de grâce légère, qui étale des opinions peut-être raisonnables en soi, mais hors de propos. Ici, l'influence de Montaigne est manifeste, et, sans qu'il soit besoin de citer des textes que tout le monde connaît, les chapitres du *Pédantisme*, de *l'Institution des enfants*, de *l'Art de conférer*, fournissaient tout ce que l'on pouvait dire en faveur d'une tête bien faite contre une tête bien pleine. Montaigne, à vrai dire, requerrait les deux s'il était possible, car il avait lui-même beaucoup lu, mais les gens du monde ne retinrent que ce qui flattait leur instinct. Et il était facile d'être traité de pédant par des gens qui avaient peu d'instruction, et qui étaient portés à qualifier d'affectation la plupart des allusions savantes. Lorsque Mascarille déclarera qu'il sait tout sans avoir rien appris, il traduira sous une forme bouffonne, une prétention réelle des gens de Cour, de parler sur presque toutes choses par la seule supériorité de leur raison et de leur expérience, sans étude préalable. Tout naturellement, le mot pédant s'oppose à cavalier, même dans des circonstances où il n'est pas celui que nous attendrions. « Je trouve que de Thou mourut en pédant, écrit Tallemant, lui qui avait toujours vécu en cavalier (2) ».

(1) HUET, *Traité de l'origine des romans*, 8^e édit., Paris, J. Mariette, 1711, in-12, p. 208-211.

(2) TALLEMANT, II, 69.

Le *Sorbériana* se plaint que ce mot ait pris à la Cour une telle extension, qu'on traite ainsi « tous les gens de robe, sans en excepter la plus auguste magistrature (1) ».

Aussi le pédant est-il un type littéraire que les écrivains du temps ont reproduit et raillé sans se lasser, sûrs d'être toujours goûtés et applaudis par leurs nobles lecteurs, même quand leurs portraits étaient chargés, et les traits dont ils les peignaient, traditionnels, et peu renouvelés : Théophile, introduit Sidias dans son *Fragment d'histoire comique*, Régnier, un régent dans son *Repas ridicule*, Sorel, Hortensius dans *Francion*, et Carmelin dans le *Berger extravagant*, Cyrano nous offre un Granger grotesque à l'excès ; dans les *Visions admirables du Pèlerin du Parnasse*, par un des beaux esprits de ce temps (2), Cicéron, apostrophe avec véhémence les cuistres qui vivent du commentaire de ses écrits. La Fontaine raillera l'éloquence à contre-temps du maître d'école (3) ; Molière produira sur la scène Pancrace et Marphurius, et enfin, quittant la truculence de la satire et de la farce, et ramenant la critique aux proportions de la réalité, humiliera la science pâteuse de Trissotin, devant le bon sens alerte et pénétrant du courtisan Clitandre.

Et cela nous explique pourquoi les nobles, doués d'un esprit distingué, ont toujours hésité à écrire et à publier eux-mêmes leurs œuvres. Georges de Scudéry mettait en tête de sa première pièce, *Ligdamon et Lidias*, une vaniteuse préface, intitulée *A qui lit*, où s'étale ce préjugé : « ne pensant être que soldat, je me suis trouvé poète... la poésie me tient lieu de divertissement agréable et non d'occupation sérieuse ; si je rime, ce n'est qu'alors que je ne sais que faire, et n'ai pour but en ce travail, que le seul désir de me contenter ; car bien loin d'être mercenaire, l'imprimeur et les comédiens témoignent que je ne leur ai pas vendu ce qu'ils ne me pouvaient payer ». Il demande au lecteur de ne pas faire attention à des fautes qu'il n'a pas remarquées lui-même, car il a usé plus de mèche « en arquebuses qu'en chandelle ; de sorte que

(1) Toulouse, 1694, in-12, p. 187.

(2) THÉOPHILE, *Œuvres*, éd. Alleaume, Paris, Bibl. elzévir., 1856, 2 vol. in-16 ; RÉGNIER, *Œuvres poétiques*, éd. Courbet, Paris, Lemerre, 1875, in-8° ; CYRANO, *Le pédant joué*, dans l'édition citée, les *Visions admirables du Pèlerin du Parnasse*, Paris, Jean Gesselin ou Daubin, 1635, in-8°, p. 10 ; cf. CORNEILLE, *Le Menteur*, vers 393. Un des arguments que Géronte donne à Clarice pour lui faire estimer Dorante, est qu'il ne sent pas l'école.

(3) *Fables*, livre I, fable 19.

je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les périodes (1) ». Voiture même, malgré sa naissance roturière, répandit avec une indifférence affectée des lettres, qu'il laissa à son neveu Pinchène le soin d'éditer après sa mort, et il réservait pour Costar l'étalage d'une science très réelle. Descartes ne signait pas le *Discours de la Méthode*. Balzac regrettait cette abstention de M. de Montausier, et, comme pour ruiner un préjugé nuisible à l'art, alléguait l'exemple de Balthazar Castiglione, de Milord Sidney, de d'Urfé, qui « n'ont point dérogé à leur noblesse pour avoir été éloquents, pour avoir été savants, pour avoir su écrire en prose et en vers (2) ».

Ainsi, au début du siècle, l'ignorance est grande chez la plupart des courtisans ; à peine distingue-t-on Bassompierre, qui dut à son origine allemande une culture plus large et plus approfondie. Il fit des classes assez régulières à Fribourg-en-Brisgau, à Pont-à-Mousson ; plus tard, il étudia à Ingolstadt, la rhétorique, la logique, la physique, un peu de droit et de médecine, les « éthiques et politiques d'Aristote », avec tant d'ardeur que son gouverneur était contraint de l'interrompre et de lui imposer des divertissements. Il avait la coutume, quand il lisait quelque ouvrage, « d'en tirer extrait des choses rares », ou de noter en marge les fautes et les erreurs qu'il remarquait, car il tenait à « y profiter (3) ». Il aimait recevoir des écrivains, des lettres agréablement tournées, et commandait à Gombauld de lui en adresser quelques-unes (4).

Pendant longtemps, la masse des nobles demeurera sans instruction ; ils peuvent bien parler de la chasse, de la guerre, des chevaux, sujets où dominent des faits que l'on raconte ; ils sont peu aptes à l'échange et à la discussion des idées,

(1) *Ligdamon et Lidias*, Paris, Fr. Targa, 1631, in-8°. Comme le fait observer d'Olivet, les dames de Montpellier étaient excusables de croire que Scudéry était « vaillant, riche et toujours bien mis » (*Hist. de l'Acad.*, éd. Livet, I, 308). Cf. LA CALPRENÈDE, *Épître dédicatoire de la mort de Mithridate* (Paris, Ant. de Sommaville, 1637, in-4°) : « la profession que je fais ne me peut permettre sans quelque honte de me faire connaître par des vers et tirer de quelque méchante rime une réputation que je dois espérer seulement d'une épée que j'ai l'honneur de porter ». Voir aussi préface du *Comte d'Essex*, du même auteur, Paris, 1639, in-4°.

(2) BALZAC, *Entretiens*, II, 320. Les Gascons surtout croyaient que la politesse des lettres était incompatible avec la valeur guerrière. V. RACAN, Lettre à Chapelain, *Recueil Lanson*, p. 57.

(3) *Mém.*, p. 16, col. 1, et p. 345.

(4) *Lettres de GOMBAULT*, Paris, Aug. Courbé, 1647, p. 63.

c'est-à-dire à la forme intellectuelle de la conversation, sans laquelle il n'y a pas de vie mondaine relevée. On peut le voir par un passage, où, vers 1605, le jeune Francion est introduit chez une dame, Luce, qui a la réputation de tenir un salon où l'on cause bien. Il y trouve des seigneurs « estimés pour les meilleurs esprits de la France », qui n'étaient pas « des moindres de la Cour ». « De tous côtés, je n'entendis rien que des vanteries, des fadaïses, et des contes faits mal à propos, avec un langage le plus galimatias et une prononciation la plus mauvaise que l'on se puisse figurer (1) ».

(1) *Francion*, 225 sq.

CHAPITRE V

LES MŒURS, LES GOUTS ET LES DIVERTISSEMENTS.

Prise dans son ensemble, la génération contemporaine d'Henri IV semble avoir eu des mœurs un peu frustes et des goûts peu distingués. Médiocrement instruite, n'aimant guère les lettres et les lectures sérieuses, elle était douée d'une vigueur robuste qui voulait se dépenser, et s'abandonnait aux impulsions d'une nature que rien n'avait encore façonnée, contrainte, polie. Dans une lettre de des Yveteaux à son frère (1), on trouve de la cour d'Henri IV une peinture si fleurie, si idyllique, qu'on se demande si son imagination ne peuplait pas la réalité d'êtres selon son cœur, c'est-à-dire de héros de romans. La vérité était autre, et nous pouvons l'entrevoir par exemple dans le *Journal* de L'Estoile, à condition toutefois de ne pas accepter sans restriction toutes les affirmations de ce bourgeois curieux, bien informé, honnête, mais un peu étroit, morose, et porté à juger sans bienveillance les gens du monde. Avec cette réserve, c'est un témoin sérieux, dont les notes gardent une grande valeur (2).

Beaucoup de nobles, et non des moindres, paraissent avoir été des natures violentes, emportées, peu capables de chercher à comprendre et d'entrer dans les raisons d'autrui, cédant, sans résistance, aux mouvements spontanés, prompts au geste brutal, heurtant de front les difficultés et les obstacles, imposant durement leur volonté au nom de la supériorité de leur naissance et de leur fortune. Une hiérarchie sociale rigide favorisait ce mépris des ménagements, et enlevait les scrupules. En un sens d'ailleurs, la vie de Cour sous un Roi absolu, seul dispensateur des grâces, peut, avec ses intrigues, ses dé-

(1) Citée dans l'édition de TALLEMANT, P. Paris et Monmerqué, I, 358, note.

(2) 3 janvier 1604, déc. 1606, sept. 1608, déc. 1608, avril 1609, févr. 1611 ; cf. janv., mars, juillet 1610, etc.

fiances, ses jalousies, ses haines, aigries par le contact permanent des rivaux heureux, contrarier la pratique des mœurs polies, surtout quand les tempéraments sont encore indociles, et quand le souverain ne sait pas, par son exemple et son autorité, imposer la réserve et la bienséance.

Qu'y a-t-il de plus contraire à la vie de société que cet abandon aux impulsions premières, dont on trouve tant de preuves dans les *Mémoires* du temps ? En 1611, à la suite d'une rencontre de carrosses à la Croix du Trahoir, M. de Conti, M. le Comte, et, plus tard, M. de Guise, étaient tellement irrités l'un contre l'autre, que la Reine dut les consigner et les faire garder dans leurs logements respectifs, et que le Conseil s'occupa de les accommoder (1). M. de Luxembourg, ayant à se plaindre d'un maître des requêtes qui ne poussait pas assez vivement une affaire, et n'étant pas satisfait de la réponse de ce magistrat, « lui sauta au collet avec la dague nue en la main, mais le coup fut retenu par un de ses gentilshommes (2) » ; et le sieur de Rochefort, favori de Monsieur le Prince, ayant rencontré M. de Marsillac, dont il était mécontent, le fit battre à coups de bâton « si excessivement que l'on doutait s'il en relèverait (3) ». En 1615, pendant le séjour de la Cour à Bordeaux, le cardinal de Sourdis, n'ayant pu obtenir, du Roi, la grâce d'un gentilhomme condamné à mort, attaquait la prison, faisait briser les portes, tuer le gôelier, et enlever le captif : l'affaire n'eut pas de suite (4). En 1634, M. d'Epéron, gouverneur de

(1) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 42, PONTCHARTRAIN, *Mém.*, p. 307. Sur une affaire entre le chevalier de Guise et M. de Cœuvres, RICHELIEU, *Mém.*, p. 44, col. 2. Tous les mémoires parlent longuement, au début de 1613 de la fin sanglante du baron de Lux et de son fils, tués en quelques jours par le chevalier de Guise, qui fut « loué comme un Mars » (FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 63 sq.).

(2) Malherbe à Peiresc, 13 janvier 1614 ; cf. Malherbe à Peiresc, 16 janvier 1614 sur l'attentat dont fut victime Porchères-Laugier, de la part d'un grand personnage qu'on n'osa pas nommer, et dernier février 1613, sur la manière dont M. du Maine fit presque estropier à coups de bâton M. de Guénégaud, qui avait osé faire saisir, pour dettes, un de ses buffets. Voir aussi FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 40, col. 2.

(3) PONTCHARTRAIN, *Mém.*, p. 340, cf. RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 81. Autres exemples de querelles violentes entre grands personnages : PONTCHARTRAIN, *Mém.*, p. 336, 342, RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 75, vers 1614.

(4) PONTCHARTRAIN, *Mém.*, p. 353, col. 2 ; RICHELIEU, *Mém.*, t. XXI, p. 103, col. 1 ; CONRART, *Mém.*, p. 607 ; HÉROARD (17 nov. 1615), dit qu'il alla à la prison avec plusieurs seigneurs de qualité et gentilshommes, « la croix portée devant lui ». En 1641, c'est à une tentative de ce genre que songeait M. Arnauld, pour tirer de prison un parent de M^{lle} Paulet, l'abbé de Croisilles. (L'Abbé ARNAULD, *Mém.*, p. 505).

Guyenne, était en querelle avec l'archevêque de Bordeaux, Henri de Sourdis, pour une question d'achat de poisson au marché ; un jour, dans la rue, il « lui bailla trois coups de poing fermé sur l'estomac, et deux sur les lèvres et sur le nez, lui ôtant son chapeau et sa calotte, qu'il jeta par terre ». « Il lui donna du bout de son bâton plusieurs fois dans l'estomac (1) ». Deux ans après, ce prélat, dont Tallemant des Réaux pouvait dire avec raison qu'aucun prêtre au monde n'avait été plus battu que lui (2), recevait de M. de Vitry, gouverneur de Provence, une volée de coups de canne.

Les questions de préséance provoquaient des bagarres, même dans les endroits et les cérémonies où la plus élémentaire décence eût dû imposer de la retenue. Mais en cette matière, la susceptibilité était extrême, et chacun défendait ses moindres prérogatives avec une âpreté qui, dans certains cas n'hésitait pas à recourir aux coups ; on ne savait pas encore concilier avec agrément ce qu'on se devait à soi-même et ce qu'on devait aux autres. Quand on porta à Notre-Dame le corps d'Henri IV, on se disputa les places à coups de poing ; « les gourmades et horions donnèrent la préséance à ceux qui surent mieux s'aider des pieds et des mains (3) ». En 1620, une grande querelle éclata à la Cour, entre M. le Prince de Condé et le comte de Soissons, pour la serviette que chacun voulait présenter au Roi. « Cette affaire fut fomentée par ceux qui désiraient le trouble et portée aux extrémités (4) ». On connaît, par Peiresc, la colère de Monsieur le Prince, à l'égard du Premier Président du Parlement de Grenoble, qui l'avait salué au passage sans l'appeler Monseigneur (5). Le 15 août 1638, Louis XIII consacra solennellement sa personne et son royaume à la Vierge ; à Notre-Dame, le Parlement et la Chambre

(1) Il faut ajouter, pour être juste, qu'il lui dit « que sans le respect de son caractère il le renverserait sur le carreau ». RICHELIEU, *Mém.*, tome XXII, p. 570 sq., *Recueil A-Z.*, vol. D., p. 1 sq. M. d'Epéron, après jugement du pape, demanda pardon « avec humilité », et reçut l'absolution de l'archevêque.

(2) TALLEMANT, II, 338. Cf. CHAPELAIN, lettre à Godeau, 4 février 1639. Sur les violences dont, en 1636, l'académicien Boissat fut l'objet de la part du comte de Sault, voir PELLISSON et d'OLIVET, *Hist. de l'Académie*, I, 137 sq. et II, 82, et SEGRAIS, *Mémoires-anecdotes*, II, 128. Sur la brutalité de M. de Roquelaure envers le conseiller au Parlement Blancmesnil, dans un bal, voir lettre d'Henri Arnauld à M. Barillon, 8 mars 1642.

(3) L'ESTOILE, juin 1610. Voir au sujet des préséances, la conduite du duc de Guise envers le duc de Verneuil, lettre de Madame du 13 mars 1717.

(4) PONTCHARTRAIN, *Mém.*, 410.

(5) Lettre à Du Puy, 19 déc. 1627.

des comptes entrèrent en contestation pour le rang ; on se battit dans l'église, et M. de Montbazon et les archers mirent l'épée à la main (1).

La sage M^{lle} de Gournay souffrait que notre noblesse perdît ainsi, trop souvent, la notion de sa dignité. Elle écrivait dans ses *Avs* un chapitre désabusé : *de la Néantise des communes vaillances de ce temps, et du peu de prix de la qualité de noblesse*. Un prêtre lui dit un jour en parlant de quelqu'un : c'est un vrai gentilhomme français. Elle s'étonne de ces mots ; je veux dire que c'est un fou, explique le prélat. « D'où vient que la noblesse française soit moins rassise communément que le reste du monde » et mérite ainsi de passer en proverbe ? se demande M^{lle} de Gournay. Elle en trouve deux raisons. « La première est le pouvoir et l'audace ensuite, que cette épée qui pend au côté des nobles leur suscite, pouvoir de qui peu d'esprits se gardent de s'enivrer, s'ils ne sont timbrés en perfection ». « La seconde est une certaine coqueluche et contagieuse fantaisie, qui s'est glissée en eux par émulation, de croire qu'ils font les jolis, les illustres et les chefs de bande, en une Cour et par les provinces, s'ils usurpent et s'ils frappent sur un pauvre paysan ou simple bourgeois, s'ils médisent des premiers venus, entre les plus mal armés pour la revanche (2) ».

Ce qui précède explique, en partie, l'obstination avec laquelle la noblesse essaya de maintenir contre l'autorité royale la pratique du duel. Si le duel eût été une exception redoutée, il eût pu aider au progrès de la politesse mondaine, en obligeant les gens à se surveiller pour ne commettre aucun acte, ne prononcer aucune parole capables de froisser quelqu'un et de provoquer une rencontre ; mais en ce temps où il était follement recherché, il était absolument contraire à la vie de société, parce que n'étant pas une sanction, mais un plaisir, il n'empêchait aucune manifestation grossière, parce que étant une preuve de courage et d'honneur, il n'interdisait même pas

(1) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 356, col. 1. Je n'ai pas à parler des mœurs de la guerre, où la licence était entière. Toutefois, même là, on est surpris de voir un homme pourtant distingué, comme M. de Guiche, imaginer, à tête reposée, des facéties de soudard. Voir p. ex. *Mém. du Maréchal de Gramont* p. 246, col. 1.

(2) *Avs*, éd. de 1641, p. 241 sq. Cf. *Promenade des bonshommes*, p. 189 : « frapper l'un, battre l'autre... c'est pitié que d'avoir à vivre avec eux ». Sur les Grands Jours que, en février 1634, Louis XIII dut faire tenir en Anjou, Maine, Poitou, Limousin, voir RICHELIEU, *Mém.*, tome XXII, p. 568, col. 1, et OMER TALON, *Mém.*, p. 39, col. 2.

ces menues impolitesse qu'énumère Fœneste, et qu'on s'empressait d'exploiter, parce qu'il substituait aux explications et aux concessions par où se développe le sens social et s'atténue l'égoïsme, la solution brutale du meurtre, parce qu'il entretenait le mépris de la vie humaine et la sauvagerie des mœurs, parce qu'il enlevait peu à peu la fleur de l'aristocratie, ceux que leur naissance et leur fortune avaient particulièrement destinés à la vie du monde. En mars 1607, l'Estoile estimait à quatre mille le nombre des gentilshommes tués ainsi depuis l'avènement du Roi (1).

Henri IV hésita longtemps à promulguer l'édit de 1609, parce que les duels qu'il avait toujours vu autoriser ne le choquaient pas, « ou bien parce qu'il les croyait utiles pour tenir toujours les courages en quelque vigueur et empêcher que cette hardiesse si naturelle aux Français ne perdît sa force dans les délices de la paix, si elle n'était continuellement entretenue par ces sortes de combats ». Le père Cotton éveilla ses scrupules, et l'ordonnance de 1609 fut généralement observée tant qu'il vécut (2).

Jusque-là, on se battait pour les causes les plus légères, et comme le Roi permettait qu'on parlât des duels en sa présence, louait ou blâmait ceux qui s'y conduisaient bien ou mal, il est possible que, suivant l'affirmation de Fontenay-Mareuil, les nobles aient cherché des occasions de rencontre pour mériter son estime. Fœneste dépeint avec enthousiasme ces raffinés d'honneur, ennemis jurés de toute complaisance, toujours à l'affût de ce qui semble porter atteinte à leur dignité, « qui se battent pour un clin d'œil, si on ne les salue que par acquit, pour une froideur, si un manteau d'un autre touche le leur, si on crache à quatre pieds d'eux (3) ». S'il s'est produit par hasard une erreur de personne, et qu'ils s'en aperçoivent en allant sur le pré, ils se tuent tout de même,

(1) 18 mars 1607.

(2) FONTENAY-MAREUIL, p. 11-12, p. 30, col. 1. Fontenay-Mareuil met cet amour qu'Henri IV eut pour les duels au nombre des causes qui allumèrent contre lui la colère de Dieu.

(3) Cf. un petit pamphlet du temps, *Histoire prodigieuse du fantôme cavalier sollicitateur qui s'est battu en duel le 27 janvier 1615 près Paris*, V. H. L., III, 17 sq. Voici quelques-uns des motifs invoqués : « que l'ombre de l'un d'eux s'était mêlée avec celle de son adversaire, et ce, par la faute de l'un ou de l'autre, ou qu'ils avaient songé en dormant des songes désavantageux, et qui touchaient respectivement leur honneur ». Voir *Marion de l'Orme*, de Victor Hugo, II, 1.

puisqu'il y a eu appel. Le sage Enay remet à leur juste place ces Gascons intraitables qui ne sont pas les plus connus ni les plus estimés de la Cour (1). Mais ce faux sentiment avait tant de force, qu'il envoyait sur le pré des gentilshommes raisonnables ou timorés, victimes du préjugé tout puissant (2).

Sous la régence, ces combats recommencèrent, aussitôt que Concini eut gracié M. de Montalbène (3) ; les édits étaient impuissants (4), et les duels finissaient par devenir des combats de rue qui se livraient même au clair de lune ou à la lueur des torches : si l'on avait voulu punir tous les coupables, il n'en serait guère resté pour s'amender (5). Le comte de Bouteville était si connu par sa fureur, que le marquis Hamilton disait de lui : « si cet homme m'envoyait un billet, je ne le recevrais pas, s'il n'était accompagné d'un autre de son médecin, qui m'assurât que cette envie qu'il a de se battre ne procède pas d'une maladie (6) ». C'est par lui que Richelieu fit connaître sa volonté d'être obéi, aidé par le clergé qui faisait des remontrances, et soulignait le caractère inhumain et insociable des duellistes, vraies panthères pour leur « cruelle rage et enragée cruauté (7) ». Dans son *Histoire Indienne*, Boisrobert, en 1629, développait les heureuses conséquences sociales des décisions du roi de Narfingre contre le duel. « Cette mortelle ordonnance réprima bien la fougue de cette jeunesse prompte qui, dans les offenses reçues, fut contrainte de dissimuler ses ressentiments, et de borner ses picoteries trop fréquentes, où si peu judicieusement elle avait fondé le principal point d'honneur (8) ».

Néanmoins, ce faux sentiment d'honneur, intraitable, altier et susceptible, persistait, et beaucoup de duels avaient lieu secrètement, ou entourés de précautions telles, qu'ils passaient pour des rencontres fortuites, et non pour des rendez-vous prémédités.

Au début du siècle, le duel paraît avoir été farouche, sanglant, souvent dépourvu de scrupule : on veut défendre son

(1) *Fœneste*, 31-32.

(2) *Francion*, 294.

(3) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 65, col. 1.

(4) PEIRESC, lettre du 23 juillet 1624.

(5) RICHELIEU, *Mém.*, t. XXI, 373, col. 1.

(6) RICHELIEU, t. XXI, 447 sq.

(7) *Recueil A-Z*, tome E, p. 90 sq., 19 juin 1625.

(8) *Histoire indienne d'Alexandre et d'Orasie*, Paris, F. Pomeray, 1629, in-8°.

honneur, mais on veut aussi tuer son adversaire, et les moyens les plus déloyaux sont journellement employés. La conscience, encore fruste, n'est pas révoltée par cette tuerie brutale. Un gentilhomme blessé, M. de Talhouet, demande la vie à son adversaire, M. de Brézé, et il le poignarde traîtreusement, pendant que celui-ci l'aide à se relever (1). Le baron de Lux semble bien avoir été assassiné en une rencontre inégale (2), par M. de Guise, comme plus tard, le 26 décembre 1632, le baron de Chabans fut assassiné par le père de Ninon de Lenelos. M. de Sainte-More a son épée engagée dans le corps de Saint-Vincent, et ne peut la retirer, Rouillac en profite pour tuer Sainte-More (3).

Il semble que, plus tard, les duels, bien que parfois meurtriers, aient perdu ce caractère de sauvagerie et de férocité ; ils ont plus de bravoure, plus de loyauté, plus d'élégance. Ils persistent : c'est la part du tempérament bouillant qui regimbe encore contre la règle, mais ils se purifient : c'est la marque du progrès général des mœurs. A Juvisy, vers 1635, M. de Contenac, pour un motif futile, et sans explication, donne à Gondi un soufflet « à tour de bras ». On se bat aussitôt. Contenac glisse, tombe, lâche son épée ; Gondi s'arrête, et tel Roland à Olivier, lui dit de la reprendre. Charmé de cette générosité inattendue, Contenac la saisit par la pointe et la rend à Gondi, en lui demandant pardon : c'est un mélange curieux de brutalité et de chevalerie (4). « Rien n'est plus galant pour Jumeaux et pour moi que cette journée, écrit Bussy, dans ses *Mémoires*, à la date de 1639 : le matin nous nous battons, nous avons tous deux l'avantage, et le soir nous venons danser un ballet devant les dames (5) ».

Bravoure et victoire, fêtes et galanterie, un courtisan distingué pouvait-il désirer autre chose ? Dorante, en 1644, se

(1) Lettre de Marguerite de Valois au Roi, 20 avril 1607.

(2) RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 55, col. 2.

(3) Lettre de Malherbe, 27 janvier 1614. Voir TALLEMANT, III, 192, comment M. de Louvigny tua M. d'Hocquincourt. Dans *Francion*, le comte Bajamond attire Francion dans un guet-apens, et le livre désarmé à plusieurs spadassins (p. 288) ; cf. *Astrée*, I, 608, la lâcheté de Polémas qui frappe Lindamor par derrière, et *Clytie ou le Roman de la Cour* (de La Serre, Paris, Guill. Loyson, 1630, in-8°, p. 80), la conduite de Therside à l'égard de Cléandre.

(4) RETZ, *Mém.*, 36, col. 2.

(5) *Mém.*, éd. Lalanne, I, 48, cf. *Mém.*, éd. 1712, I, 29 sq., le récit de son duel contre un certain Busc : on y voit encore se manifester la crainte de l'usage de procédés peu loyaux, mais, en général, la franchise domine, avec le souci de l'égalité des partis.

félicite d'être arrivé à Paris la veille seulement, et d'avoir déjà « amour et querelle (1) ». Ces duels sans bassesse, pour l'amour d'une dame, où aucun des deux rivaux ne se déshonore par un acte vil, se retrouvent dans la plupart des comédies du temps, dans *Mélite* (III, 2), dans la *Veuve* (III, 3), dans la *Galerie du Palais* (IV, 3), dans les *Vendanges de Surresnes* (V, 6), dans *Alizon* (I, 5, II, 4) ; dans le *Menteur*. on voit fort bien la persistance d'un sentiment d'honneur mal entendu. Alcipe, sans s'inquiéter si sa jalousie est fondée, provoque Dorante ; celui-ci sans rien faire pour s'expliquer avec un vieil ami, accepte sur-le-champ. Ce n'est qu'après la combat, quand ils ont tous deux montré publiquement leur courage, qu'ils consentent à causer, et reconnaissent bientôt la fausseté de leurs griefs (2).

En fait de divertissements, les nobles, d'une manière générale, aimaient surtout les exercices corporels, les plaisirs actifs et même violents, ceux où l'esprit a peu de part (3). Henri IV entretenait ce goût. En prévision d'une guerre possible, et pour conserver à son corps la souplesse et l'agilité, il montait à cheval, allait à la chasse, « faisant continuellement quelque exercice laborieux, à quoi il voulait aussi obliger les autres, ne pouvant souffrir ceux qui aimaient trop leurs aises, les appelant efféminés, et le leur reprochant en toutes occasions (3) ». Aussi, notre noblesse devenait-elle peu à peu « instruite à piquer, tirer des armes, à combattre à la barrière, à la bague, et à mille autres exercices », au point de faire honte aux Italiens eux-mêmes (4). Ces pratiques, fort utiles à l'aisance et à la légèreté des manières, entretenaient la rudesse de l'esprit, parce qu'elles accaparaient le temps et les forces

(1) Le *Menteur*, Paris, Ant. de Sommaville et Aug. Courbé, 1644. in-4^o, vers 722.

(2) Cf. dans les *Mém.* de PONTCHARTRAIN, p. 345, col. 2, le récit d'un duel entre MM. de Retz et Montmorency.

(3) Voir *Mémoires* de MAROLLES, éd. de 1656, I, 100, ce qu'il dit de son père.

(4) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 28, col. 1.

(5) *La chasse au vieil gognard de l'antiquité*, 1622. V. H. L., III, 57. Cf. l'enthousiasme, sans doute intéressé, de Pluvinel : « Un bel homme sur un beau cheval est la plus belle et la plus parfaite figure de l'humanité, que Dieu ait mis sur la terre » (*Manège royal*, 53). Balzac critique certaines dames qui, dédaignant comme un divertissement paresseux d'aller en carrosse assister au massacre de bêtes enfermées dans des parcs clôturés, prenaient une part active aux chasses « pleines de tumulte et de violence », et ne craignaient pas « d'élargir une bouche si bien faite et de défigurer un si beau visage en sonnant du cor » (Lettre du 20 sept. 1628).

des jeunes gens, et les détournaient des préoccupations intellectuelles. Dès 1606, les gentilshommes étaient las d'une paix trop longue, dont ils ne savaient pas employer les loisirs. « J'entends, écrit Nervèze, notre jeune noblesse murmurer contre la paix, qui... les empêche de mettre au jour ce qu'ils ont de bon en l'âme... Ils peuvent apaiser leurs ardeurs guerrières en se portant, sous le congé du Prince, en quelque juste guerre hors de leur pays (1) ».

Quand ce besoin de mouvement se donnait libre cours dans des carrousels ou des battues, il n'y avait pas à critiquer. Passe encore quand les nobles s'amusaient à voir combattre « les dogues contre les ours et le taureau (2) ». Mais ils se livraient à des « jeux de princes » beaucoup moins inoffensifs : les mascarades donnaient lieu à « mille insolences » des ducs de Guise et de Vitry, en 1595 (3). Au mardi gras de février 1605, MM. de Sommerive et de Nemours, masqués, parcouraient les rues, « n'épargnant personne à coups de bourrelets » ; pour n'être pas en reste, Bassompierre et ses amis s'armèrent de « cordes de puits » ; il y eut une bataille de rue entre les deux troupes (4). Savaron, indigné par ces procédés, publiait en 1608 un traité contre les masques ; il essayait de démontrer l'impiété de ces fêtes, inventées par le diable, condamnées par les Pères et les Conciles, il s'élevait contre les mascarades de Noël, « où les bandes des masques abordent à l'abandon (la cathédrale) en habits de fols, et avec sonneries de toutes sortes d'instruments, sautent, virevoltent, pirouettent (5) ». En 1612, l'auteur du *Courtisan français* tolérait les masques, pour « un peu sortir du cloître de vertu, et se donner carrière parmi le champ spacieux de la folie ». Mais que de réserves ! On se masquera le moins souvent possible ; on se retirera dès que la raison ne gouvernera plus les plaisirs ; on se conduira toujours avec une modération « prise du plus exact de la prudence », on ne se joindra qu'à ses pareils, ou

(1) *Guide des Courtisans*, 1606, p. 37. Cf. PONTIS, *Mém.*, p. 456 sq., March, DE GRAMONT, *Mém.*, p. 238 sq. Voir REYNIER, *Le roman sentimental en France avant l'Astrée*, Paris, Colin, 1908, in-16, le retour en faveur, vers la même époque, du roman d'aventures, p. 351 sq.

(2) HÉROARD, 19 nov. 1606.

(3) L'ESTOILE, février 1595.

(4) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 42-43.

(5) SAVARON, *Traité contre les masques*, Paris, 1608, in-8°, p. 6 et 22.

à des gens de mérite (1). Ces conseils n'étaient guère entendus (2).

Mlle de Gournay regrettait que trop de gentilshommes eussent des habitudes d'intempérance ; ils devenaient, dit-elle, des « cavaliers de bouteille et de cabaret, auquel si souvent, et avec tel soin et tel excès de vins et de viandes, ils vont se faire traiter à tant de pistoles par tête, sans les autres si curieux et si favoris banquetages domestiques (3) ». Pourvu que les viandes fussent froides, ils décoraient un repas pantagruélique du nom anodin de collation (4). L'ivresse ne les effrayait pas (5) ; et dans la débauche, leurs imaginations concevaient quelquefois de singulières extravagances (6). C'est après boire, sans doute, qu'il leur arrivait de pratiquer le jeu de l'abbé, où dit Tallemant, « on doit faire tout ce que fera M. l'Abbé », et où Monsieur le Prince se distinguait par l'étrangeté de ses inventions (7). Un passage du *Cortegiano* prouve que Monsieur le Prince n'innovait rien, et que, pour l'honneur de notre nation, il y avait aussi, en Italie, des gens capables de cette sorte d'excentricités (8).

Le jeu, surtout, fut l'occupation favorite des nobles. Ils jouèrent moins pour se divertir, que pour gagner de l'argent ; beaucoup n'avaient pour vivre et faire quelque figure dans le monde, que leur chance et leur adresse aux cartes et aux dés. Ils s'y livrèrent donc avec une fureur intéressée, qui le rendait incompatible avec l'honnêteté et avec la politesse. D'une part, en effet, ils avaient la tentation de prévenir par l'industrie les caprices du hasard ; de l'autre, ils

(1) *Le Courtisan français*, anon., Paris, V^e Guillemot, 1612, in-12, p. 166 sq.

(2) M. de Guise à Aix « va tous les soirs en masque, » écrit, Peiresc le 28 janvier 1625.

(3) *Les Avis*, éd. de 1641, p. 23. En 1642 encore, la *Contre-mode* s'élève contre les excès de table, « plus déplorable qu'aucun abus qui règne dedans la France », p. 77. Sur le cabaret de la Boisselière, le plus fréquenté, voir les *Visions admirables du Pèlerin du Parnasse*, Paris, 1635, p. 208.

(4) LE P. GARASSE, *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, Paris, S. Chappelet, 1624, in-4^o, p. 753.

(5) On trouvera quelques anecdotes dans l'ESTOILE, juillet 1596 ; HÉROARD, 28 juillet 1614 ; MONTRÉSOR, *Mém.*, p. 209, col. 1 ; TALLEMANT, IV, 245. Voir aussi une gravure assez réaliste du *Bréviaire du courtisan*, p. 182.

(6) P. ex., TALLEMANT, II, 435 et IV, 214, LOYS GUYON, *Diverses leçons*, Lyon, C. Morillon, 1610-1613, 2 vol. in-8^o, II, 295 sq.

(7) TALLEMANT, II, 435. Lenet, moins explicite, mais aussi inquiétant, dit que le vin « lui donnait souvent des gaités qui n'étaient pas dans toutes les règles de la bienséance » (*Mém.*, p. 422).

(8) *Cortegiano*, trad. G. Chapuis, Lyon, Huguetan, 1585, in-8^o, p. 237.

n'apportaient dans le choix de leurs partenaires et de leurs rivaux aucune délicatesse, ne pensaient pas à s'instruire, à causer, à briller par les agréments de l'intelligence, regardaient les femmes comme des adversaires qu'ils n'avaient pas à ménager, laissaient éclater sans retenue leur joie ou leur colère.

Les courtisans, sous Henri IV, étaient souvent pauvres ; beaucoup étaient venus à la Cour, comme Fœneste, sans garde-robe, sans argent, ne comptant que sur leur ingéniosité pour adoucir les rigueurs du sort (1). Et cependant il fallait paraître, ne pas attirer la moquerie impitoyable par un train de vie mesquin, mériter, soutenir une réputation de magnificence, de galanterie (2). D'ailleurs, les nobles affectaient de ne pas économiser ; le calcul minutieux qui se rend compte de tout et borne sagement les désirs, l'épargne, étaient à leurs yeux des vertus bourgeoises, propres aux petites gens, qui ont peiné, et amassé sou par sou un maigre pécule, dans des besognes inférieures. Un gentilhomme se devait de répandre l'argent, d'un geste large et insouciant (3). « Etes-vous libéral ? », telle est la première question de Cliton à Dorante, désireux de savoir comment on peut réussir auprès des dames (4).

C'est au jeu qu'ils demandaient des ressources, aussitôt dépensées qu'acquises. On jouait de grosses sommes, le gagnant se trouvait riche en un instant ; il était avide de plaisirs, avait toujours à sa disposition un moyen trop tentant de renouveler ses fonds ; on conçoit que le jeu ait développé le luxe, la jouissance immédiate et sans raffinement, les instincts vulgaires, l'immoralité. « Ce qui m'empêche le plus en la défense du courtisan moderne, je vous confesse que c'est le jeu, auquel

(1) Voir Maréch. DE GRAMONT, *Mém.*, p. 237 ; BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 97, col. 2.

(2) Voir *Tableau des ambitieux de la Cour*, pet. brochure de 1622, in-8° ; *Promenade des bonshommes*, p. 194 : les chambrières ne voulaient pas servir dans les maisons où il n'y avait pas de carrosse ; SOREL, *Lois de la galanterie*, p. 7 et 23, sur la nécessité d'avoir deux carrosses, dont l'un était destiné à être prêté aux dames qui n'en avaient pas, et sur l'obligation de donner bals et collations, sans quoi « nul ne peut être dit vrai galant » ; cf. *id.*, p. 2, 3, 4, 6.

(3) Voir quelques anecdotes caractéristiques, VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges*, (II, 120), *Chevraeana* (Paris, Florentin et Delaulne, 1697-1700, in-12), sur BASSOMPIERRE (p. 94) ; TALLEMANT, III, 175. La divergence entre le point de vue bourgeois et celui des nobles se manifeste dans une lettre de Chapelain à Balzac, du 16 oct. 1639, au sujet des prodigalités du comte de Fiesque (*Lettres de CHAPELAIN*, p. p. Tamizey de Larroque, impr. nation., 1880-1883, 2 vol. in-4°).

(4) CORNEILLE, *Le Menteur*, vers 84.

plusieurs d'entre eux se portent si furieusement, que si Dieu n'a pitié d'eux, ils y perdront argent et entendement (1) ».

Les brelans pullulaient à Paris ; « il y en avait un milliasse », dont quarante-sept étaient autorisés, et donnaient chacun, au lieutenant civil, une pistole par jour (2). En 1611 la Régente dut sévir contre « les académies publiques (3) ». Le futur maréchal de Gramont devint opulent par sa chance au jeu ; « les financiers aimaient le jeu passionnément, et jouaient en dupes (4) ». « On n'y parle que de pistoles, et à milliers. tout chacun s'en mêle... c'est le droit et plus court chemin de l'hôpital (5) ». En 1608, à Fontainebleau, on jouait « le plus furieux jeu dont on ait ouï parler. Il ne se passait journée qu'il n'y eût vingt mille pistoles pour le moins ; je gagnai, cette année là, plus de cinq cent mille livres au jeu (6) ». La renommée de Paris était telle, que, la même année, Pimantel quittait son pays, pour venir tenter le hasard chez nous, et repartait avec cent mille écus (7). Les prélats donnaient parfois l'exemple, et l'évêque d'Orléans, Gabriel de l'Aubespine, avant d'être l'infatigable travailleur dont parle Peiresc, avait été un joueur effréné (8). Sainte Chantal, faisant valoir à M^{lle} de Chantal, qu'on mariait sans l'avoir consultée, les mérites de son fiancé, M. de Toulangeon, mettait en bonne place qu'il n'était pas joueur (9).

Mais la fortune ne souriait pas toujours, et les besoins n'étaient pas moins pressants. De bonne heure, certains nobles devinrent fort experts dans l'art de corriger ses caprices par leur industrie personnelle. Ce qui peut atténuer la honte de ces procédés, c'est qu'ils furent assez répandus pour que, en fin de compte, l'égalité des choses fût rétablie. M^{me} Tambonneau trichait si effrontément, qu'elle fut surprise : et il faut noter à la louange du fils du marquis de Montbrun, que, s'il trichait, il mourut du moins de la confusion d'avoir été découvert : il est vrai qu'il était fort vieux (10).

(1) *Promenade des bonshommes, Recueil Luynes*, p. 217.

(2) L'ESTOILE, avril 1611.

(3) RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 43, col. 1.

(4) *Mém. du Maréch. de Gramont*, p. 237.

(5) *Promenade des bonshommes*, p. 194.

(6) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 52, col. 2.

(7) L'ESTOILE, sept. 1608.

(8) Lettre à Dupuy, 22 janv. 1627.

(9) 1622, *Recueil Lanson*, p. 17.

(10) TALLEMANT, VIII, 78, V, 324. L'anecdote qui montre le mieux le cynisme que certains courtisans cachaient sous des dehors brillants, se trouve dans

En somme, l'esprit est étranger à tous ces divertissements en vogue. *Le Berger extravagant*, de Sorel, confirme cette impression de médiocrité intellectuelle, qui se complait à des distractions peu choisies (1). Ces gentilshommes Clarimond, Anselme, Hircan, Fontenay, Monténor, organisent, prolongent, goûtent, des amusements enfantins. Ils passent leur temps à rire des énormes bévues de Lysis, un malheureux fou dont le roman pastoral a troublé la tête ; et ils prennent une peine infinie pour entretenir ses erreurs, pour le convaincre, par exemple, de la délivrance de Pamphilie retenue dans un château enchanté, de sa propre métamorphose en arbre. Et ce n'est que pour se divertir ainsi qu'Anselme l'a recueilli chez lui ; la monotonie de ses sottises, toutes pareilles dans leur variété, ne les rebute pas ; ils semblent vouloir épuiser jusqu'au bout l'aubaine inespérée de la rencontre de ce pauvre malade.

En 1630, *les Jeux de l'Inconnu*, du comte de Cramail (2), constituent un document du même ordre. C'est un recueil de pièces faites « il y a longtemps, pour servir de divertissement à certains esprits assemblés en une des principales villes de ce royaume ». Il n'y a pas là beaucoup de finesse (3) ; le courtisan ridicule est dépeint avec une observation assez exacte, mais avec une accumulation de calembours et d'à peu près qui raviraient d'aise les héros de Murger. Deux gentilshommes, le marquis et Lidian, s'amusement d'un hobereau gascon, parent de Fœneste, empêtré dans d'immenses bottes, une longue épée, et un volumineux manteau, élimé et râpé ; pauvre divertissement, qu'ils prolongent le plus possible, attendant « que quelque autre occasion de rire se représente

les *Mémoires de Gramont* ; bien que rédigés par Hamilton au XVIII^e siècle, ces *Mémoires*, ont parfois un air incontestable de vérité. On y verra comment, vers 1639, Gramont et Matta, ruinés « plument » au jeu le riche comte Caméran, et comment un peu plus tard, Gramont tranquillise sa conscience « en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties » (I, 47 sq.).

(1) Dans le *Francion* de SOREL, même après qu'il a décidé de commencer sa culture intellectuelle avec l'aide de Francion, Clérante ne dédaigne pas les divertissements épais ; le vieil homme reparait dans ce converti trop récent, voir p. 262 sq.

(2) A Paris, DE LA RUE, 1630, in-8° ; je renvoie à l'édition de Rouen, 1637, in-12.

(3) Tallemant juge l'ouvrage avec justesse. « Le Comte de Cramail vint en un temps où il ne fallait pas grand chose pour passer pour un bel esprit... ; un livre intitulé *les Jeux de l'inconnu* est de lui, mais, ma foi, ce n'est pas grand chose » (I, 506).

pareille à celle-là ». La liste des auteurs consultés pour *le Herti ou l'Universel* contient de lourdes facéties : anachronismes : Ovide en l'art de tirer de l'arbalète, jeux de mots : Hippocrate en sa méthode de faire de l'hippocras ; contrastes : Thucydide, la diversité des haleines et des antidotes contre les mauvaises. La Blanque est une énumération grotesque des lots que l'on peut gagner ; on y voit figurer « le gros orteil de Pyrrhus, qui guérit la rate. »

Au théâtre, la tragi-comédie donne une impression analogue. Elle n'exige aucune connaissance de l'histoire, car elle se déroule dans un monde fantaisiste ; elle n'offre aucune étude de caractères, aucune analyse de passions, mais seulement une complication folle et puérile de déguisements, d'erreurs de personnes, d'enlèvements, de retours imprévus, qui amuse et soutient l'attention par la succession incessante des péripéties et des coups de théâtre, mais ne demande aucune qualité d'intelligence, de pénétration, aucune maturité d'esprit. Et pendant longtemps, ses procédés se répéteront, sans fatiguer ; ses invraisemblances s'étaleront sans éveiller la critique ; c'est un spectacle pour de grands enfants. Qu'on prenne, par exemple, à la date de 1646, *les Morts Vivants* d'Ouville (1) ; le titre est déjà curieux. On y voit (acte II), une jeune fille, Florante, condamnée par des brigands à être immolée aux dieux infernaux, frappée et jetée sanglante à la mer ; et cependant elle reparaît bien portante. C'est qu'un bandit vertueux lui a « appliqué sur le sein une peau délicate, dont il était lors pourvu », a, « fort subtilement », rempli cette peau de fausses entrailles, si bien qu'à l'instant du sacrifice « il fendit seulement cette petite peau ». Comme on le voit, ce n'est pas difficile. Mais, que dire de ce corsaire qui porte sur lui, pour s'en servir au moment propice, une peau et de « fausses entrailles » ?

Au sujet des divertissements qui intéressent plus particulièrement la vie de société, nous pourrions faire des remarques semblables. Nous noterons encore des traces nombreuses de grossièreté et une prédilection marquée pour ceux qui exigent, et à leur tour développent, l'aisance, la souplesse, l'agilité du corps, mais ne réclament pas un effort intellectuel soutenu.

On aimait la promenade, où l'on admirait la richesse des carrosses, le luxe des costumes, où l'esprit, pour être distrait

(1) Paris, Cardin Besongne, 1646, in-4°.

n'avait qu'à s'abandonner au renouvellement incessant du spectacle, au défilé des voitures, aux menus incidents qui naissent dans la foule, où la variété des événements et des rencontres fournissait d'elle-même à la causerie une matière facile et légère. Les heures passaient sans qu'on eût à s'inquiéter de les remplir, et l'on joignait au plaisir de faire parade de sa bonne mine, la douceur d'une occupation qui ne coûtait aucune peine.

La foire de Saint-Germain était un lieu de rendez-vous en février et en mars ; Fontenay-Mareuil, visitant en 1613-1614, la foire de Francfort, remarquait qu'on y faisait surtout du commerce en gros, et qu'elle n'était pas, comme notre foire Saint-Germain, propre à d'autres gens que les marchands (1) ; c'est là que M. d'Avaux rencontra et aima M^{me} Saintot (2).

On fréquentait surtout le Cours et les Tuileries. Le Cours-la-Reine, planté en 1628 par Marie de Médicis, le long de la Seine, avec ses trois allées, ses quatre rangées d'ormes, et ses mille pas de long, devint la promenade préférée des carrosses de l'aristocratie, surtout quand Bassompierre eut fait revêtir de pierres de taille toute la longueur du cours, du côté de la rivière, à cause des inondations (3). Mais à l'époque où nous sommes, les arbres du Cours-la-Reine étant encore petits, on se réunissait au cours « hors la porte Saint-Antoine ». Ce cours, même quand il fut remplacé par le Cours-la-Reine, ne perdit pas son crédit : chacun eut sa saison, et un homme du bel air ne devait pas l'ignorer. Dans les *Lois de la galanterie*, on propose de dresser un almanach, où les vrais galants apprendraient « quand commence le cours hors la porte Saint-Antoine, et quand c'est que celui de la Reine Mère a la vogue (4) ». Dès le printemps, les carrosses y affluaient, il y en avait parfois plus de six cents ; la Reine régnante et Monsieur y étaient assidus, et rien ne troublait ces assemblées, que les turbulences, parfois sanglantes, des laquais. (5). Une petite pièce de 1630, *la Promenade du cours*, nous dépeint l'encombrement des voitures, si serrées qu'on croirait voir l'entrée de quatre rois, et que le musicien Chambonnière qui avait un mauvais carrosse, et derrière, « un page en effigie rempli de foin », vit les jambes de

(1) *Mém.*, p. 70., col. 2.

(2) TALLEMANT, III, p. 43.

(3) BRICE, *Description nouvelle de la ville de Paris*, 1698, in-8°, I, 67.

(4) *Lois de la galanterie*, éd. Aubry, p. 20.

(5) J. Dupuy, à Peirese, 8 mars 1627.

ce page mangées, à la joie des passants, par les chevaux du carrosse suivant (1). Tous les beaux objets de Paris se montraient aux portières, masqués pour éviter le hâle, mais ils se démasquaient au soleil couchant (2). « Tircis, dit l'auteur de la *Promenade du cours* en des vers amusants, tu seras idolâtre

De ce bel œil qui va passer ;
Pour moi, je viens de trépasser
Devant cette gorge d'albâtre ;
Cette déesse a des cheveux,
Qui me ravissent mille vœux.
Mais que cet autre objet me touche !
Celui-ci sera mon vainqueur ;
Mon âme est déjà sur ma bouche ;
N'as-tu pas vu sortir mon cœur ?

Et quand le soir tombait, on ne comprenait pas comment la nuit pouvait venir, « au milieu de tant de soleils (3) ». Vers 1635, dans la comédie intitulée *Alizon* (4), trois jeunes seigneurs se demandent où ils passeront leur après-midi, et ils se décident pour le cours, où l'on voit toujours « quelque dame nouvelle ».

Les Tuileries étaient l'autre « école d'amour (5) » ; c'est dans ce « pays du beau monde et des galanteries (6) », que Dorante rencontre Lucrèce et Clarisse. On y donnait des concerts. Vers 1630, Cléandre et Therside, dans le roman de *La Serre*, y vont entendre chanter « le Baillif, ce véritable Orphée, qui, du son de sa lyre charme les dieux, lassé de charmer les hommes (7) ».

La Galerie du Palais était depuis longtemps un rendez-vous de la société distinguée. « Quelques années avant la mort du Roi, dit Fontenay-Mareuil, le seigneur Conchine étant allé le matin dans la Galerie du Palais, pour y chercher compagnie d'hommes et femmes, comme c'était la mode de ce temps-là... » (8). Nous savons par Corneille qu'aux devantures de ses commer-

(1) *Sagraisiana*, 79.

(2) *Les Nouvelles chisies oïse trouvent divers incidents d'amour et de fortune*, Paris, 1645, in-8°, I, 351.

(3) *V. H. L.*, IX, 125 sq.

(4) Paris, Jean Guignard, 1637, in-8, III, 2.

(5) G. GARGUILLE, *Chansons*, éd. Fournier, Paris, P. Jannet, 1858, in-8°, p. 40.

(6) *Le menteur*, vers 5.

(7) *Clytie, ou le Roman de la Cour*, p. 20. Sur le Baillif, v. les *Jeux de l'inconnu*, p. 162. Voir aussi *La Sérénade des dames aux Tuileries*, Paris, 1630, imprimée par Montaignon dans l'*Annuaire du département de la Seine pour 1860*, colonnes 793 sq. et la *Comédie des Tuileries*, des cinq auteurs, Paris, A. Courbé, 1638, in-4°.

(8) *Mém.*, p. 46, col. 1.

gants, se produisaient bien des rencontres galantes, comme celle de Dorimant et d'Hippolyte (1).

En 1612, l'auteur du *Courtisan français* faisait de la danse un éloge chaleureux, qui annonce l'enthousiasme du maître de M. Jourdain. C'est l'art social par excellence, parce qu'il crée le bon accord, l'harmonie ; « le plus grand et le moindre s'y trouvent, comme si l'on entrait ès coutumes de la première innocence... le simple gentilhomme sera admis avec une Princesse, le Prince se mêlera avec une petite dame, et tout, encore que plein de différence, aura une grâce d'accord manifeste ; tous portés du consentement qui les anime, suivent une raisonnable cadence, et si, d'aventure, le dévotieux s'y mettait, il ferait naître l'occasion du parfait accord entre lui et les mondains ». C'est même une bonne action, car on oublie l'envie, la médisance, l'ambition, pendant que les pieds « trépignent harmonieusement ». Enfin, la danse développe la grâce et l'élégance du corps, et même « la dextérité et gentillesse de l'esprit ; ici, les gestes parlent, les mouvements répondent, le corps portait l'esprit, et l'esprit qui est reclus en tant de secrètes et cachées cellules, sort de son cloître plus renfermé, pour s'étaler aux extrémités et se faire voir, tout ainsi que s'il avait transmué tout l'épais du corps en un verre diaphane, au travers duquel l'esprit peut être vu... faisant jouer les infinis organes de son tabernacle (2) ». Ce n'est pas encore très clair ; mais, plus tard, un jésuite, le Père Ménestrier, écrira sur les vertus mondaines de la danse, des phrases plus précises. « La danse n'est pas seulement un divertissement honnête, mais elle est une espèce d'étude et d'application absolument nécessaire, pour régler nos mouvements. C'est en effet elle qui donne un air noble et dégagé à toutes les actions, et une certaine grâce, qu'on voit rarement en ceux qui n'ont pas appris à danser (3) ». Tallemant n'oublie jamais de noter l'habileté à la danse des personnes qu'il peint, et, à voir la fréquence de cette mention, on peut croire que c'était, dans l'aristocratie, un talent répandu (4). Le curé de Saint-Paul se faisait reprendre par M^{me} Pilou, pour avoir prêché contre la danse. Et M. de Chabot, qui épousa M^{lle} de Rohan, était l'inventeur de la

(1) *Galerie du Palais*, I, 6.

(2) P. 173 sq.

(3) *Des ballets anciens et modernes*, Paris, René Guignard, 1682, in-12, p. 33.

(4) Il note que Bassompierre dansait mal, III, 339.

chabote (1). Il fallait être lourd et pédant comme Ménage, pour être insensible au charme de la danse, et incapable d'appréhender, même en trois mois, la gavotte et la courante : évidemment, il était plus à son aise au milieu des étymologies (2).

C'était au bal que « les honnêtes gens caressaient les beautés (3) », mais déjà François de Sales met en garde Philothée, contre les « paroles lascives » et « regards impudiques », et l'invite à résister aux effets dangereux du bal par de saintes réflexions, comme on boit un vin généreux après avoir mangé des champignons (4).

Il était d'usage que, dans chaque quartier, les jeunes gens, à tour de rôle, donnaient les violons à une dame, dont le choix était souvent imposé par la grandeur de son salon ; quand des courtisans venaient à passer, même s'ils n'étaient pas invités, ils entraient et étaient bien accueillis (5). A l'inverse de ce qui se fait de nos jours, c'était, à Paris du moins, la dame qui désignait son danseur ; ainsi, les dames ne dansaient que si elles le désiraient, et, quand elles ne dansaient pas, ne semblaient pas, comme aujourd'hui, délaissées et négligées. En province, l'usage contraire commençait à prévaloir (6).

Si les bals favorisaient quelque peu le libertinage, ils développaient le goût d'un extérieur agréable, des gestes gracieux, des propos gais et spirituels, de la complaisance envers les dames. C'était une bonne école de politesse (7).

« Otez de la Cour les dames, les duels et les ballets, disait Fœneste, je ne voudrais pas vivre (8) ». Les ballets, en effet, furent toujours l'un des divertissements préférés des nobles. Le Père Ménéstrier a montré leur heureuse influence sur l'élégance des manières : ils sont très aptes, dit-il, à « former le corps et le rendre souple et propre à divers mouvements, tant

(1) TALLEMANT, IV, 359, III, 446 ; cf. V. 260, V, 369, etc...

(2) *Vie de Ménage*, en tête du tome I du *Ménagiana*, *Ménagiana*, I, 241.

(3) CORNEILLE, *La Veuve*, Paris, Fr. Targa, 1634, in-8°, I, 3.

(4) *Introd. à la vie dévote*, 3^e éd., 1610, p. 451. Sur ce qu'on appelait les danses à baisers, voir p. ex. *les Vendanges de Suresne*, de DU RYER, Paris, Ant. de Sommaville, 1636, in-4°, vers 90.

(5) TALLEMANT, VI, 150.

(6) TALLEMANT, II, 223.

(7) Voir *Coll. Hemmin*, tome XXIX, p. 17, date 1635, une gravure, le Bal ; elle est des plus séduisantes ; on y voit l'extrême parure des costumes et cette nombreuse réunion de jeunes seigneurs et de belles dames donne une impression de richesse chatoyante et de profusion.

(8) *Fœneste*, p. 94.

pour la guerre que pour les arts, et la bienséance des actions (1) ». Aussi, les rois et les personnes de qualité, estimèrent-ils que cet exercice n'avait rien d'indécent pour eux ; ils le mirent, au contraire, au rang des plaisirs distingués réservés à l'aristocratie ; on concevait mal un ballet donné par des bourgeois. En février 1615, Monsieur le Prince en offrit un à la Reine régente, mais il ne prit avec lui que des conseillers du Parlement ; tout le monde s'en moqua, et la Reine déclara qu'elle n'aimait ce spectacle qu'avec des courtisans, car personne ne pouvait atteindre leur aisance gracieuse et légère. (2). Les bourgeois, de leur côté, n'avaient, pour les ballets, qu'une médiocre estime ; L'Estoile les met en assez mauvaise compagnie : « continuation des ballets, duels, blasphèmes, et toutes sortes de débauches et folies (3) ».

On les dansait à la Cour et chez des particuliers, de préférence pendant le carnaval, mais souvent, aussi, à l'occasion d'un événement important. Henri IV en dansa peu, mais la Reine y prenait part et leur fréquence ne diminuait pas leur attrait. En 1607 « le carnaval en foisonna ». Au carême de 1612, la Reine en désira un chaque dimanche (4). Sully lui-même, figura dans un ballet du maréchal de Biron en 1597, mais après beaucoup de résistance, et sur l'ordre du Roi (5). C'est dans un ballet chez la Reine, en janvier 1609, que M^{lle} Paulet fit des débuts fort remarquables dans le monde, et charma les spectateurs par sa beauté et par la douce harmonie de sa voix (6). M. de Nemours ne rougit pas d'être le premier seigneur « qui se soit mis en peine de se rendre capable de faire les dessins de Carrousel et de Ballets (7) ».

Plus tard, quand le goût fut devenu plus épuré, et l'esprit plus difficile, on jugea avec dédain les fantaisies chorégraphiques du début du siècle. « La conduite dans les ballets n'était guère connue en ce royaume, sur la fin du dernier siècle, écrit le Père Ménestrier, et sur le commencement de celui-ci ; il y avait peu d'esprit en la plupart de ceux qui s'y dansaient, et l'on ne prenait le plus souvent que des sujets ridicules,

(1) *Des ballets anciens et modernes*, p. 302 ; cf. 168.

(2) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 83, col. 1.

(3) L'ESTOILE, février 1607.

(4) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 50, col. 2.

(5) *Mém.*, tome XVI, p. 246, col. 2.

(6) L'ESTOILE, 31 janvier 1609.

(7) TALLEMANT, I, 224.

comme les quolibets et le landy dansés devant leurs Majestés, au carnaval de l'an 1627 (1) ». Il imposait aux gentilshommes l'obligation de ne « prendre que des entrées dignes d'eux », et de ne pas soutenir « les personnages de forgeron ou de quelque vil artisan ».

Il faut reconnaître que les ballets n'eurent rien alors de la richesse somptueuse que leur donna Louis XIV. Ce n'est guère que chez la reine Marguerite, que ces fêtes étaient luxueuses, car elle ne put jamais se résoudre à pratiquer l'économie, malgré les remontrances du Roi. Le ballet qu'elle offrit, le 26 août 1612, au duc de Pastrana, éblouit les assistants par ses raretés et somptuosités vraiment royales. Aussi est-ce le propre de cette grande Princesse, parmi toutes les vertus dont elle est embellie, de chérir particulièrement celle de la libéralité (2) ». Mais, en janvier 1613, on retardait le ballet que Madame devait danser, et dont les vers étaient commandés à Malherbe, parce que la dépense serait trop grande (3).

De plus, les sujets en étaient souvent vulgaires. Ils se prétaient autant aux contorsions bouffonnes qu'à la décence élégante des gestes. Le ballet des fols (mars 1609), était « fort convenable à la saison (4) ». On se plaisait aux scènes grotesques. En janvier 1610, MM. de Vendôme, de Cramail, de Termes paraissaient déguisés en violes, en pots de fleurs, en hiboux, en moulins à vent (5). Au mardi-gras de 1613, le ballet fut pauvre ; « ce ne fut rien que ce ballet ». Le « clou » fut l'entrée d'un nommé Marais, qui menait un homme habillé en chien, et le fit danser avec des grimaces si agréables, que jamais on ne vit rire personne, comme fit la Reine ce jour-là (6). En janvier 1614, on donna le ballet des hypocondriaques, au milieu d'une cohue effroyable, où tout mouvement était impossible. « Toute l'invention n'en valait guère l'argent... l'un sera cruche, l'autre armoire, l'autre tambour (7) ». En 1620,

(1) *Ballets anciens et modernes*, p. 106, 168.

(2) *Ballets et mascarades de cour, de Henri III à Louis XIV*, éd. Paul Lacroix. Turin, J. Gay, 1870, in-8°, I, 307 sq.

(3) Malherbe à Peiresc, 21 janvier 1613.

(4) L'ESTOILE, 8 mars 1609.

(5) Voir *Ballet de Monseigneur le duc de Vendôme dansé lui douzième en la ville de Paris, dans la grande salle de la maison royale du Louvre puis en celle de l'Arsenal les 17 et 18^e jours de janvier 1610*, Paris, chez Jean de Heuqueville, in-4°.

(6) La brochure contient les dessins des différentes figures de la danse.

(7) Malherbe à Peiresc, fin février, 1613.

(7) Malherbe, lettres des 13, 16, 27 janvier 1614.

le prince de Condé dansa le ballet des ivrognes (1). Les *Mémoires* de Marolles nous racontent complaisamment le ballet royal de *Guillemine la quinteuse*, dansé par Chalais, et celui des *Doubles-femmes*, dont l'imagination n'a aucun agrément : tout le plaisir en consistait en exhibitions saugrenues (2). Le *Recueil des plus excellents ballets de ce temps*, paru en 1612 chez Toussaint du Bray (3), contient un ballet des matrones, où figurent des sages-femmes, et un ballet des singes. Des personnages absolument méprisables y avaient parfois leur rôle (4).

Les allusions licencieuses, à peine dissimulées, étaient abondamment répandues par les poètes ; on en relève dans le Ballet du Dauphin, de 1610, à propos des articles de mariage entre Guillemain Tribard et Paquette Courtalon, habitants de la paroisse de Croqueminois (5), dans celui des Secrétaires de St-Innocent, dansé à la Cour entre 1605 et 1610 (6). Bordier, auteur du ballet royal d'Apollon (1621), fait prononcer par les plus grands personnages de la Cour des vers d'une crudité grossière (7).

On trouve peu de ballets dont le thème ait été galant ou intellectuel. En 1612, la première partie du ballet du courtisan est une farce vulgaire où le commissaire est battu. Mais la deuxième est plus relevée : il s'agit de savoir si l'amour des hommes est plus ou moins fort que celui des femmes ; c'est une question galante qui passe des salons au théâtre, et s'y matérialise en allégories puériles ; on entend une discussion entre l'amour des hommes, conduit par la constance, et celui des femmes mené par la prudence ; la vertu met fin à un duel des deux amours ; alors, l'amour des hommes introduit six cavaliers, celui des femmes six dames, qui désarment et enchaînent les cavaliers, pendant que l'amour des femmes capture celui des

(1) HÉROARD, 18 février 1620.

(2) P. 60 sq., 70 sq.

(3) In-8°.

(4) V. dans les *Ballets et mascarades*, etc., P. LACROIX, *Le Recueil des ballets qui ont été joués devant la Majesté du Roi*, t. II, p. 51.

(5) *Id.*, I, 189.

(6) *Id.*, V, les vers aux dames, I, 198.

(7) Voir les vers pour le comte d'Alex, pour le comte de Rochefort, pour Monsieur le Prince, pour M. de Chalex, pour M. de Liancourt.

Voir encore dans les *Ballets et mascarades*, P. LACROIX, III, 140, *le Ballet de la tromperie*, dansé devant le Roi en 1626, — III, 171, *le Grand ballet royal de la douairière de Billebahaut*, — IV, 198, *le ballet des Effets de la nature*. Il y a là des facéties qui étonnent dans un divertissement de Cour.

hommes ; les vers qui terminent cette pièce, célèbrent les louanges des dames. Sorel, dans les *Remarques sur les quatorze lières du Berger extravagant* (1), distingue un ballet des proverbes, dansé « il y a trois ans », et qu'il estime d'excellente invention, parce qu'il avait un sens, et que « ce n'était qu'esprit, que toute cette momerie (2) ». On y représenta les proverbes : à bon chat bon rat, après la panse vient la danse. Exclue de la conversation distinguée, les proverbes pouvaient cependant servir de matière aux divertissements mondains.

Les ballets furent un exercice aimé, capable de développer la souplesse et la grâce des manières, la dignité fière de l'allure ; à ce titre, ils sont intéressants. Mais ils furent pendant longtemps entachés de trivialités ; ils avaient beaucoup à faire pour atteindre, sous Louis XIV, leur plein éclat, et leur suprême degré de politesse.

Parmi les jeux de société à la mode, on voit figurer le bilboquet (3), colin-maillard, le corbillon (4).

À table, surtout au début du siècle, la délicatesse laissait à désirer (5). La louche ou cuiller de service était inconnue. Dans les meilleurs maisons, chaque convive puisait à la souprière avec sa cuiller personnelle. « Il serait plutôt tout un jour à frotter sa cuiller, que de toucher le premier au potage », dit Tallemant du poète Gombauld (6). En 1605, la fourchette est signalée comme un objet de luxe, dont usent les hermaphrodites, c'est-à-dire les voluptueux qui poussent la délicatesse jusqu'aux plus ridicules excès. Ils prenaient, dit l'auteur, la salade « avec des fourchettes, car il est défendu en ce pays-là de toucher la viande avec les mains, quelque difficile à prendre qu'elle soit, et aiment mieux que ce petit instrument fourchu touche à leur bouche, que leurs doigts ». Mais ils ne savaient pas tous la manier avec sûreté : et lorsqu'on servit des pois et des fèves, « ce fut un plaisir de les voir manger ceci avec leurs fourchettes, car ceux qui n'étaient pas du tout si adroits que les autres, en laissaient bien autant tomber dans le plat,

(1) Paris, 1628, tome III du Roman, édition citée.

(2) P. 442.

(3) Le duc de Nemours, en 1626, réglait pour les fêtes du Louvre, un ballet des bilboquets, MICHEL DE MAROLLES, *Mém.*, 1656, I, 134.

(4) SOREL, *Berger extravagant*, I, 788.

(5) Voir MONTAIGNE, III, 13 : « Je les souille (les serviettes), et m'aide peu de cuiller et de fourchette ».

(6) III, 247. Cf. VI, 400, l'anecdote relative à M. de Vandy. Voir aussi RÉGNIER, *le Repas ridicule*.

sur leurs assiettes et par le chemin, qu'ils en mettaient en leurs bouches (1) ». Dans une jolie strophe d'une de ses chansons, Coulanges donne des renseignements intéressants sur cette familiarité malpropre :

Jadis, le potage on mangeait
dans le plat, sans cérémonie,
et la cuiller on essuyait
souvent sur la poule bouillie ;
dans la fricassée autrefois
on sauçait son pain et ses doigts.

Dans le *Berger extravagant*, Lysis dînant chez Monténor, prend des champignons sur son assiette, en mange sept, et « remet le reste dans le plat », sans que les convives élèvent de protestations (2). Le duc de Guéméné, comme un ancêtre de Gnathon, faisait rejaillir ses aliments jusque sur son chapeau (3).

Les règles de la civilité élémentaire étaient parfois méconnuës (4) ; et l'on insistait publiquement, avec une singulière lourdeur, sur des incidents que la bienséance ordonnerait de taire (5).

En ce qui concerne l'honnêteté, au sens plus particulièrement moral que Faret et Bardin donnent à ce mot, on rencontre chez de grands personnages quelques défaillances, qu'il ne faut ni exagérer ni omettre. Le besoin d'argent les explique, s'il ne les excuse pas. M. d'Angoulême eût été un parfait gentilhomme « s'il eût pu se défaire de l'humeur d'escroc que Dieu lui avait donnée (6) ». Le baron de Clinchamp et M. d'Uxelles n'avaient pas une réputation des plus nettes (7). Le duc d'Enghien, s'il faut en croire Tallemant, « grivelait

(1) *Les Hermaphrodites*, I, 162. L'ESTOILE parle de ce roman à la date d'avril 1605, en ces termes : « En ce temps on fit un livre hardi mais bien fait, où, sous le nom de l'île imaginaire des Hermaphrodites, on blâmait tous les vices de la Cour ». Le Roi ne voulut pas qu'on inquiât l'auteur « faisant conscience de fâcher un homme pour avoir dit la vérité ». Sur la fourchette, voir A. Franklin, *La vie privée d'autrefois, les repas*, Paris, Plon-Nourrit, 1889, in-12, p. 3-54. Vers 1608, la fourchette n'était en usage qu'en Italie.

(2) I, 479.

(3) TALLEMANT, IV, 479. cf. V, 183, au sujet de Retz.

(4) Je me bornerai à donner quelques références d'anecdotes ou d'observations caractéristiques : HÉROARD, 8 août 1606 ; CYRANO, *le Pauvre malade*, p. 206 ; TALLEMANT, VII, 454, I, 37, V, 410 sq. etc.

(5) LA PORTE, *Mém.*, p. 19, sur l'aventure fâcheuse qui arriva à M^{lle} de La Fayette, à Saint-Germain, vers 1635.

(6) TALLEMANT, I, 241, 243.

(7) TALLEMANT, VI, 116.

sur les gens de guerre (1) ». Dans les hôtelleries, par l'intermédiaire de laquais stylés, des gentilshommes enlevaient les serviettes, et, si le patron n'y prenait garde, « le linceul », et « faisaient sauter » tout ce qu'ils pouvaient (2). Sorel conseille ironiquement à ceux qui veulent faire figure dans le monde, et dont les ressources sont limitées « d'emprunter de tous côtés, et d'appuyer leur crédit par tous les artifices imaginables (3) », ou de pratiquer précisément le genre d'escroquerie, par lequel Dorante fera sa cour à Dorimène, aux dépens de M. Jourdain (4).

On sait avec quelle désinvolture beaucoup de gens de Cour, limitant leur probité au paiement exact des dettes de jeu, éconduisaient leurs créanciers ordinaires. Bassompierre était déjà cité comme un maître en cet art (5). Il devait, à l'en croire, seize cent mille livres en 1615 (6) ; et Gondi, vers 1644, se consolait de sa prodigalité par la réflexion que, à son âge, César devait six fois plus que lui (7).

Les bourgeois honnêtes n'avaient pas tort d'attribuer tant de lacunes à l'insuffisance de l'éducation. Tandis que les courtisans faisaient consister la noblesse seulement dans la naissance,

(1) TALLEMANT, II, 439. Cf. *id.*, II, 282, ce qui se passa un jour au lever de Gaston d'Orléans.

(2) *Écneste*, p. 108. Voir dans le *Roman héroïque* du sieur de Logeas (Paris, 1632, 2 vol. in-8°, I, 231 sq.), les exploits lucratifs et silencieux du noble Epiclope, qui ne peut visiter ses voisins ou recevoir des amis « sans leur escroquer en tapinois quelque chose, s'il la trouvait à sa bienséance ». Selon SOREL (*Francion*, 69), « des seigneurs des plus qualifiés » s'associaient la nuit aux voleurs des rues, et s'attaquaient surtout aux personnes de qualité, à qui ils enlevaient leurs manteaux ; on les appelait des tire-soie.

(3) *Lois de la galanterie*, p. 3. « C'est une des marques de noblesse d'en faire ainsi ».

(4) *Lois de la galanterie*, p. 6. « Il y a une adresse fort louable pour ceux qui ne sont pas capables de faire d'eux-mêmes, tout ce qu'ils désireraient ; c'est de se joindre de compagnie à ceux qui ont de quoi faire une grande dépense, et les y engager insensiblement, mais d'une telle sorte que l'on croie que ce soit eux qui la fassent. Ainsi quelques-uns donneront des inventions de ballet, et feront faire d'autres parties à leurs associés, dont ils auront l'honneur ».

(5) *La voix publique au Roi*, *Recueil Luyes*, p. 578.

(6) BASSOMPIERRE, *Mém.*, p. 97, col. 2. Emprunter sans rendre est une des lois des Hermaphrodites (I, 69).

(7) RETZ, *Mém.*, p. 44, col. 2. Voir dans la *Bibliothèque du Théâtre français*, de La Vallière (Dresde, [Paris], 1768, 3 vol. pet. in-8°), I, p. 442, le r. sumé d'une farce de 1610, *le Secret de ne jamais payer* ; le valet d'un grand seigneur éconduit par ruse, menaces ou coups, des créanciers tenaces. J'ai cité plus haut la cruelle manière dont M. du Maine punit M. de Guénégaud, qui avait osé faire saisir un de ses buffets.

et méprisaient le mérite de la roture (1), ils blâmaient l'indifférence dédaigneuse des nobles à l'égard de la morale traditionnelle. « Les pères et mères devraient avoir plus de soin à empêcher à leurs enfants la fréquentation des mauvaises compagnies. » Le sieur de la Diatète voudrait que le Roi remît en vigueur une ordonnance de Henri II, qui, « considérant que la bénédiction paternelle assure les fondements de la bonne édification et promotion en tous biens tant corporels que spirituels des enfants », exigeait que chaque soir, avant d'aller se coucher, les enfants demandent à leurs parents « à deux genoux », « leur bénédiction paternelle et maternelle et pardon de toutes offenses », et que les parents la leur accordent « bénévolement et gracieusement, quelque offense que lesdits enfants leur aient faite, j'entends quant à la rancune de vindication (2) ».

(1) Sur la vanité des courtisans et leurs prétentions nobiliaires, voir *Muses Gaillardes*, p. 72, le *Tableau des ambitieux à la Cour*, 1622, *H. V. L.*, IV, 33. Pour réussir en galanterie, dit SOREL, dans les *Lois de la galanterie*, il faut être d'illustre naissance et riche ; il peut y avoir des galants d'étage inférieur, mais ils doivent se contenter d'une réputation basse et obscure, 2. On connaît la fière riposte de Voiture à ceux qui voulaient exploiter contre lui la rime de son nom avec roture.

(2) *Promenade des bonshommes*, 237 sq. Voir dans les *Mém.* de Mademoiselle DE MONTPENSIER, p. 333, col. 1, comment Madame, la seconde femme de Gaston d'Orléans, élevait ses filles : elle ne les voyait qu'un demi quart d'heure, soir et matin, pour leur dire : tenez-vous droites, levez la tête ; le reste du temps, la mère bavardait, ou mangeait « pour remédier à ses vapeurs », et les filles faisaient ce qu'elles voulaient ; cf. ce que dit Tallemant de M^{me} de Montauron (VI, 249).

CHAPITRE VI

LA GALANTERIE ET LES DAMES.

Rien ne peut mieux polir les mœurs des hommes, qu'un commerce suivi avec les dames, à la condition qu'ils recherchent en elles autre chose que la satisfaction matérielle de leurs désirs, et qu'elles mettent leur amitié à un prix assez haut, pour ne pas l'accorder, sans délai, après quelques démonstrations de pure forme. Ils tâchent de les gagner par l'aisance aimable des manières, l'agrément des paroles, la délicatesse des sentiments, et mille prévenances dont les menus événements de la vie mondaine renouvellent à chaque instant l'occasion. Ces pratiques contraignent et, à la longue, réforment les tempéraments grossiers.

En France, cette influence heureuse pouvait s'exercer mieux qu'en aucun autre pays. Les femmes et les hommes y ont toujours vécu avec une grande liberté, et jamais leurs relations n'ont été empêchées, ou contrariées, par une défiance ombrageuse, propre à la race. Les Espagnols tenaient leurs femmes à l'écart de la société, possédés par une jalousie aussi méticuleuse et soutenue, et souvent plus sombre et plus sanglante, que celle du docteur Bartholo. Nos Français admiraient cette humeur farouche. En 1632, pendant le séjour que Monsieur fit à Bruxelles, avant son entrée en France et la révolte de Montmorency, toutes les filles du palais avaient leurs galants français, qui les adoraient tous les jours, « mais c'était à l'espagnole, ne se voyant que par une jalousie fort haute d'où il était très difficile de se faire entendre ; et n'y avait que les jours d'audience, qu'il était permis aux cavaliers d'entretenir leurs dames, à la vue de l'infante et de toute sa Cour (1) ».

En Italie, les femmes n'avaient aucune indépendance. Hors le temps de la messe, « elles sont esclaves et prisonnières ; elles n'ont que ce petit intervalle de malheureuse liberté (1) ». Dans *Parthénice*, histoire napolitaine, l'abbé Camus fait dire à l'un

(1) *Mém.* de GASTON D'ORLÉANS, 592, col. 2.

(1) Balzac à M^{me} de Campagnol, 3 mai 1635.

de ses personnages, que les Français « n'ont été repoussés de ces contrées, que pour la trop grande liberté dans la conversation, qui est tout à fait insupportable à l'honneur des habitants de ces pays-là (1) ». En 1646, le futur abbé Arnauld accompagnant son oncle, M. de Saint-Nicolas, passa par Plaisance ; le duc de Parme offrit, en leur honneur, une fête. « Toutes les femmes, dit le narrateur surpris et amusé, y étaient assises comme au sermon ; chacune y apportait son petit coffret sous le bras, les unes d'ébène, les autres de cèdre ; j'aurais eu peine à deviner ce que cela voulait dire, si enfin, les leur voyant mettre sous leurs pieds, je n'eusse compris que c'étaient des chauffoirs pour se garantir du froid qui était alors fort grand. On était là, dans un grand silence, occupé à écouter toutes sortes de musiciens et d'instruments, qui auraient assurément donné plus de plaisir à l'assemblée, si l'honnête liberté des hommes avec les femmes y eût mêlé quelque conversation (2) ». Un bal, chez le duc de Modène, provoqua son étonnement : les hommes et les femmes étaient séparés, et un maître des cérémonies allait chercher celui ou celle qu'on désirait pour danser ! Les Italiens, de leur côté, avaient assez mauvaise opinion des femmes de France, et de la liberté dont elles jouissaient (3).

Huet a très heureusement mis en lumière l'origine et la nature de notre galanterie « qui vient, à mon avis, de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent en France avec les femmes ; elles sont presque recluses en Italie et en Espagne, et sont séparées des hommes par tant d'obstacles qu'on les voit peu, et qu'on ne leur parle presque jamais ; de sorte qu'on a négligé l'art de les cajoler agréablement, parce que les occasions en étaient rares ; l'on s'applique seulement à surmonter les difficultés de les aborder, et cela fait qu'on profite du temps sans s'amuser aux formes ; mais, en France, les dames vivent sur leur bonne foi, et n'ayant point d'autre défense que

(1) Paris, C. Chappelet, 1621, in-8°, p. 41.

(2) *Mémoires*, p. 513-514, Cf. G. DE SCUDÉRY, *Ibrahim* (Paris, 1641, 4 vol. in-8°). Le Marquis essaie d'introduire dans une soirée, à Gênes, la liberté française : « Il changea lors tout l'ordre de la compagnie, disant que la coutume était en France que la conversation fit le plus grand plaisir du bal » (II, 6). Voir p. 58, comment il profite de toutes les occasions pour « cajoler » les femmes qu'il rencontre.

(3) Voir *Mém.* de l'abbé ARNAULD, une conversation entre Mlle de Guébriant et la signora dona Portia Ursini, vers 1646, p. 520, col. 2. Cf. *Mém.* de M^{me} de Mazarin, dans les *Mélanges curieux de Saint-Evremond* (*Œuvres* de Saint-Evremond, éd. de Paris, 1753, 12 vol. in-12), VIII, p. 17.

leur vertu et leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus fort et plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles, et que toute la vigilance des duègnes ; les hommes ont donc été obligés d'attaquer ce rempart par les formes, et ont employé tant de soin et d'adresse pour le réduire, qu'ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples (1) ».

C'est là le terme parfait d'une évolution lente ; au début du siècle, les courtisans n'ont pas toujours apporté dans leurs recherches, tant de réserve et de discrétion, ni mêlé au désir d'obtenir des faveurs, le souci plus désintéressé, d'un perfectionnement individuel.

Sous Henri IV, les grands justifiaient leurs écarts de conduite par l'exemple peu édifiant du Roi leur maître (2). C'est l'argument qu'une dame donnait à Malherbe, en l'engageant à aimer (3).

L'évêque de Verdun séduisit une religieuse, sœur de M. de Vatan, l'épousa, l'abandonna, et revint à son diocèse. M. de Vatan voulait le poignarder ; le Roi le prit en sa protection, et lui donna des gardes (4). Un soir de 1611, vers minuit, le comte de Braisne va à l'hôtel de Nemours, entre par force dans la chambre où M^{lle} de Senectaire est couchée, et se conduit comme un brutal (5). Il serait facile de multiplier des exemples qui montreraient que trop souvent, en ce début du siècle, les hommes n'ont eu d'autre envie que de satisfaire leurs instincts (6). Quelques années après, M^{lle} de Gournay se plaignait que l'esprit ne jouât aucun rôle en amour (7).

(1) *De l'origine des romans*, 1711, p. 208 sq. On a souvent mis en lumière, chez nous, la liberté dont jouissent les femmes françaises, et ses heureuses conséquences, « C'est la liberté des femmes de ce pays-là, qui peuvent, sans intérêt de leur honnêteté, discourir seules dans une chambre avec un homme seul » (*Roman des Indes*, 1625, p. 28). « Presque partout ailleurs (qu'en France) elles (les femmes) sont comme enfermées et ne peuvent pas faire galanterie, puisqu'elles ne voient point d'hommes » (TALLEMANT, I, 165).

(2) Voir L'ESTOILE, sept. 1608.

(3) Malherbe à Peiresc, 20 août 1608.

(4) L'ESTOILE, mai 1608.

(5) Malherbe à Peiresc, 1^{er} août 1611.

(6) Voir L'ESTOILE, fév. 1609, et LOYS GUYON, *Diverses leçons*, I, 155. M^{lle} DE GOURNAY, *Avís*, 243. De nobles personnages acceptent la dédicace de pièces de théâtre peu convenables : le Prince de Condé, celle de l'*Espérance glorieuse*, de RICHEMONT BRANCHEREAU (1632, Voir LA VALLIÈRE, *Biblioth. du Th. franc.* II, 306), le marquis de Pont de Courlay, celle de l'*Eromène* de MARCASSUS (1633). Je parlerai plus loin, afin de ne pas couper en deux l'étude des grands romans, des libertés que l'on trouve dans l'*Astrée*, l'*Ariane* de DESMARETS, la *Clytie* de LA SERRE.

(7) ... « Ces gaillards qui font vanité ou plutôt point d'honneur, de courre

Le respect pour les femmes était insuffisant chez ces gentils-hommes nourris dans la rudesse des camps. On peut lire dans Héroard (1), l'étrange divertissement que le comte de Soissons organisait avec maître Guillaume, le fou d'Henri IV, aux dépens d'«une compagnie de dames, qui étaient au Louvre». Beaucoup d'ailleurs, dépourvus de fortune, avaient des soucis plus pressants que la galanterie. Tous ces Fœnestes, accourus du Béarn à la suite d'Henri IV, considéraient les femmes comme un « moyen de parvenir » ; ils jouaient de leur bonne mine, exploitaient sans vergogne la tendresse de quelque dame sensible, et monnayaient les sentiments. Le jeune Gramont, que, vers 1618, son père avait envoyé d'Hagetmau à Paris sans ressources, fut fort redevable à leur sympathie. « Quelques-unes eurent soin de l'habiller, d'autres lui donnèrent de l'argent (2) ». M. de Plassac conseille à un certain Eraste de s'attacher à quelque femme de condition, « où l'espérance de toutes sortes de biens t'arrêterait par force, quand même son honnêteté ne t'y pourrait pas retenir (3) ».

Certains paraissaient croire que l'amour était une passion chargée de trop de faiblesse, indigne d'un soldat ; ils redoutaient le ridicule d'un soupirant de ruelle. Monsieur le Prince avait des « manières peu galantes » ; il essaya cependant d'habituer son fils à la civilité envers les dames, et veillait à ce qu'il offrît le bal, dès son arrivée à Dijon, aux dames de la ville (4). Mais en vain ; le jeune Duc affecta vite de mépriser l'amour pour se donner à la gloire, et « faisait le fanfaron contre la galanterie (5) ». C'est l'époque où Corneille, sans exclure l'amour de ses tragédies, donnait la première place à quelque sentiment plus élevé, comme l'honneur, le patriotisme, la foi, ou à quelque grand intérêt d'Etat (6).

D'autres feignaient de douter de la vertu des femmes ; ils

et trépigner après les jeunes femmes, et de fuir celles qui passent trente ou trente cinq ans, quelque agréable conversation qu'elles aient, et quelque fade que l'aient ces premières » (*Avis*, 379).

(1) I, 304.

(2) *Mém. du Maréchal de Gramont*. Voir TALLEMANT, IV, 185-186, le jugement de Gassion sur les femmes.

(3) Lettre sans date, *Recueil de Faret*, I, 434.

(4) LENET, *Mém.*, 442 et 447. Voir TALLEMANT, V, 113.

(5) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 430-431.

(6) *Le Cid*, *Horace*, *Polyeucte*, *Cinna*. On sait que cette dernière pièce, où Corneille met en scène une conspiration, plut tout particulièrement à une génération qui, toujours en révolte contre Richelieu, y retrouvait ses goûts d'agitation et d'intrigue politique.

ne voyaient dans la résistance que des simagrées, qui dissimulaient mal le désir ; ils affichaient, à cet égard, un scepticisme, qui leur semblait la preuve d'un esprit supérieur et averti ; ils craignaient surtout de passer pour dupes. Bussy, dans l'inexpérience de la jeunesse, croyait que pour être aimé d'une dame de qualité, « il fallait soupirer, pleurer, prier, écrire » ; mais il reconnut bientôt qu'on ne se fâchait pas avec les femmes pour leur dire, même avec insistance, qu'on les aimait, qu'on risquait peut-être d'être repoussé, jamais d'être haï. « Il faut aimer avec respect pour être aimé, mais assurément, pour être récompensé, il faut entreprendre, et l'on voit plus d'effrontés réussir sans amour, que de respectueux avec la plus grande passion du monde ». « Je m'étais formé, dit-il, à propos d'une aventure qu'il eût à Guise vers 1638, une idée si ridicule du respect qu'on devait aux dames, qu'elle serait morte des pâles couleurs auprès de moi (1) ».

La décence, la bienséance les plus élémentaires, n'arrêtaient pas toujours, envers les dames, les gestes brutaux, les imputations blessantes, toutes les manifestations d'une nature rude, et qui n'avait pas encore assez la notion des égards et des complaisances. M. de Brégis veut, dans un bal, baiser sa danseuse ; elle résiste, il la presse, elle le gifle, il la décoiffe : « ne voilà-t-il pas des gens bien raisonnables (2) » ! M. de Vivans, ayant reçu de la reine d'Espagne une boîte en diamants de deux ou trois mille francs, la laissa en garde, à son départ pour l'armée, à M^{lle} de Clermont ; au retour le coffret ne se retrouva plus ; elle prétendit l'avoir rendu ; il nia ; c'était presque accuser la demoiselle de vol ; la Cour s'en mêla, les dames de Clermont étaient « enragées ». « C'est un scandale public », écrivait Chapelain ; et il blâmait « le cavalier » d'en avoir « fait un éclat comme de ture à maure », et d'avoir eu

(1) *Mémoires*, I, 46, 84 ; cf. I, 146. Voir les conseils fort analogues que donne AUVRAY, *Banquet des Muses, Les pédagogues d'amour*, p. 313. M. de la Meilleraye poussait très loin l'effronterie, s'il est vrai qu'il tenta de contraindre M^{me} de Guéménée à être complaisante, en la menaçant de divulguer des lettres qu'elle avait écrites à M. de Montmorency ! (RETZ, *Mém.*, p. 19, col. 1). Voir la jolie peinture que fait Hamilton, dans une anecdote qui se place aux environs de 1640, du cynisme pratique de Matta, et les railleries de ce dernier à l'adresse de Gramont, qui essaie de jouer le rôle d'un amant respectueux et fidèle.

(2) TALLEMANT, V, 39. Voir VII, 65, les facéties de M. d'Herrouville envers M^{me} de Saint-Ange.

« peu de considération au sexe, à la qualité des personnes, et à l'amitié qu'on avait pour lui dans cette maison (1) ».

L'indiscrétion vaniteuse des courtisans indignait déjà Montaigne (2) ; ils n'étaient amoureux que pour s'en vanter, et attachaient peu de prix aux faveurs secrètes. C'est un lieu commun que de reprocher aux gentilshommes leurs calomnies contre les femmes qui ne les écoutent pas, leurs « vantises de celles qui auront été si sottes » que de céder à leurs instances (3).

L'inconstance était à la mode ; qu'y a-t-il de plus ridicule, de plus bourgeois qu'un attachement fidèle ! « On dit maintenant qu'aimer comme toi, disait d'Urfé à Céladon, au début du deuxième volume de l'*Astrée*, c'est aimer à vieille gauloise, ou comme faisaient les chevaliers de la Table ronde, ou le beau ténébreux, qu'il n'y a plus d'arc des loyaux amants, ni de chambre défendue, pour recevoir quelque fruit de cette inutile loyauté..., et bref, l'on tient ainsi des maximes d'État d'amour bien différentes, à savoir qu'aimer et jouir de la chose aimée doivent être des accidents inséparables..., que de languir longuement dans le sein d'une même dame, c'est en vouloir tirer l'amertume, après en avoir eu toute la douceur, que d'aimer en divers lieux, c'est être amant avisé et prévoyant. » Les éloges ou les justifications de l'inconstance sont partout, dans les vers de Motin, d'Auvray, dans les moindres propos d'Ilylas, dans les tirades des *Galanteries du duc d'Ossonne* (4).

Le mariage était considéré comme un sacrement bourgeois ; et la bourgeoisie y apportait en effet ses sentiments traditionnels de régularité, de dignité, de foi. S'il y a une vie heureuse sur la terre, « ce doit être celle de deux personnes qu'un parfait rapport d'esprit et d'humeur unit pour toute la

(1) Lettres à Montausier des 29 mars, 17 avril, 14 juillet 1640.

(2) « A présent, les entretiens ordinaires des assemblées et des tables, ce sont les vanteries des faveurs reçues et libéralités secrètes des dames. Vraiment, c'est trop d'abjection et de bassesse de cœur, de laisser ainsi fièrement persécuter, pétrir et fourrager ces tendres et mignardes douceurs à des personnes ingrates, indiscrètes et si volages » (*Essais*, III, 5).

(3) *Promenade des bonshommes*, 189. Cf. *Les hermaphrodites* (I, 168), *Parnasse satyrique* (82 sq), *Séjour des Muses ou la crème des bons vers*, Rouen, M. de la Motte, 1627, in-8°, p. 100, *Roman des Indes*, p. 254, etc.

(4) Voir les propos de Camille, IV, 2. Cf. NERVÈZE, *Les amours diverses*, Paris, T. du Bray, 1606, in-12, p. 120. « Le ciel n'entend point d'autres plaintes, dit une femme, comme si c'était le siècle de l'infidélité des amants ». Sur l'indiscrétion et l'inconstance de beaucoup de courtisans, voir FARET, *L'honnête homme*, éd. de 1630, déjà citée, p. 249.

vie par ce saint lien », pense l'abbé Arnauld (1). Tout autre était la conception de beaucoup de gentilshommes. Peu disposés à embarrasser leur existence par les obligations et les tracassés de la famille, mettant au rang des préjugés ridicules une affection conjugale durable et fidèle, propre aux petites gens (2), ils avaient pour le mariage une aversion déterminée ; à les en croire, il éteignait sans retour les flammes les plus vives, et ne trouvait d'excuse que dans l'obligation de perpétuer le nom, ou dans les avantages de la dot (3). Déjà Montaigne reprochait à Virgile de peindre Vénus « un peu bien émuc pour une Vénus maritale ; en ce sage marché, les appétits ne se trouvent pas si aigus ; ils sont plus sombres et plus mousses (4) ». Bassompierre aimait M^{lle} de Montmorency ; elle était « fort avant en mon cœur ; mais comme c'était un amour réglé de mariage, je ne le ressentais pas si fort que je devais (5) ». En 1621, en Espagne, il rencontra le comte de Saldagne, à qui le Roi avait signifié l'ordre de tenir une promesse de mariage, qu'il avait faite à une dame du palais ; Bassompierre lui offrit ses condoléances, et, ce qui valait mieux, des chevaux, de l'argent et un guide pour l'aider à passer en France, et à se dérober à cette cruelle contrainte. « Un galant de la Cour comme lui, n'était pas sans déplaisir de quitter une si douce vie qu'il menait précédemment, pour en prendre une retirée, pleine de peines et de soucis, comme était celle du mariage. (6) »

Il ne faut qu'épouser celle qu'on aime fort,
si nous voulons bientôt l'haïr comme la mort,

dit Merlymphe, dans la *Chasteté repentie* : au bout de trois jours, un étranger, la pluie, nous sont insupportables : la plus belle femme, une fois épousée, en trois jours nous déplaît (7).

(1) *Mémoires*, p. 495. Cf. *Mém.* d'ARNAULD D'ANDILLY, p. 425, col. 1.

(2) Ce sont là les deux raisons pour lesquelles les Hermaphrodites condamnent le mariage, il est une « chose ridicule, et du tout contraire à nos désirs et volontés » (I, 69).

(3) Voir dans *Mélie*, Paris, Fr. Targa, 1633, in-4^o, I, 1, les théories de Tircis, qui est, d'après l'examen, « l'honnête homme de la pièce ». Les attraites et la bonne mine « échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine ».

(4) *Essais*, III, 5.

(5) *Mém.*, p. 57, col. 1.

(6) *Mém.*, p. 158, col. 1.

(7) Paris, Est. Vallet, 1602, in-12, p. 98. Cf. les idées du Tircis de *Mélie* (I, 1) ; il est vrai qu'à la fin de la pièce, un mariage honnête dément ce scepti-

D'autre part, lorsque la vie mondaine eut recommencé à fleurir, le mariage se révéla comme peu compatible avec ses exigences ; l'autorité ombrageuse d'un mari pouvait proscrire la galanterie ; et que serait un salon, sans les compliments, sans les fleurettes, sans tous les manèges du désir de plaire ? Le marquis de l'*Ibrahim* souligne joliment cette différence essentielle entre l'époux et l'amant. Il n'a, pour lui, d'autre ambition que d'obtenir de ses maîtresses « ces petites faveurs qui ne sont point du tout des maris, et qui devraient toujours demeurer en la disposition des dames, pour en gratifier leurs amants. Car, puisqu'il ne se trouve point d'hommes qui s'amuse à porter des bracelets de cheveux de leurs femmes, qui leur demandent des faveurs, qui soient ravis de baiser seulement le bout de leur gant, de leur dire des galanteries, de louer leur beauté, de leur donner des sérénades, de faire des vers à leur gloire, et de leur dire qu'ils brûlent et qu'ils meurent d'amour pour elles, n'est-il pas étrange de les priver de tous ces plaisirs, et n'est-il pas injute que des hommes qui ne les aiment pas les possèdent absolument, que ceux qui les adorent n'en aient pas du moins toutes ces petites choses, qui ne contreviennent pas directement à la vertu ? (1) »

Ajoutons que les enlèvements étaient assez fréquents, parfois avec l'aveu de la femme elle-même. Ils étaient un moyen brutal et décisif de satisfaire une passion ou de conquérir une fortune, en tranchant toutes les oppositions des familles, tous les obstacles qu'on n'avait pas la patience de lever par de lentes négociations. En 1607, en Auvergne, le sieur de Pierrefort enlevait M^{lle} de Fontanges ; le père de la jeune fille allait assiéger avec des canons le château du ravisseur, et suppliait le Roi « d'apporter un prompt remède à cela, qui se va tous les jours augmentant (2) ». A Toulon, en janvier 1630, le chevalier de La Valette surprenait sur le quai la fille du pré-

ticisme de parade. Voir dans *Ibrahim* (1641), les théories du marquis. « La plus grande preuve d'affection que je puisse rendre à une fille, quand j'en deviens amoureux, c'est de ne l'épouser pas. Il s'en est même trouvé quelques-unes à qui, pour faire recevoir mon affection plus favorablement, j'ai déclaré d'abord qu'en devenant leur serviteur, je n'avais nul dessein de devenir leur maître, et qu'en les assurant que j'étais leur esclave, je les assurais de n'être jamais leur tyran » (II, 66). Cf. dans *La Contre-mode* (1642), *Le mariage à la mode* p. 301.

(1) II, 68.

(2) SULLY, *Mém.*, tome XVII, p. 190. Voir V. H. L., III, 83 sq., le récit d'un enlèvement, en 1611. La lettre de Malherbe à Peiresc du 4 juillet 1614, raconte deux enlèvements.

sident Aymar, la jetait malgré ses cris, et aux yeux de ses parents, dans une galère préparée, mettait l'épée à la main avec ses valets pour interdire tout secours, et l'entraînait, dans un navire à ses gages ; il finit par l'épouser (1). Quelques années après, Peiresc souhaitait qu'on prît des mesures, « pour déterrer un crime qui se rend si fréquent (2) ». Aidé par le duc d'Enghien, M. de Châtillon usait du même procédé à l'égard de M^{lle} de Boutteville, pour contraindre des familles récalcitrantes (3). Le roman et le théâtre reproduisent cette coutume. Le seigneur Alidan enlève la jolie Laurette, et la marie à son intendant Valentin, afin de l'avoir encore à sa disposition, si ses premiers goûts se réveillent (4). Alcidon enlève Clarice ; par un mensonge, il a obtenu la complicité de Célidan, qui, après bien des hésitations, lui offre asile en son château :

L'honneur a quelque temps combattu ma promesse ;
le mot d'enlèvement me faisait de l'horreur.

Aussitôt qu'il est instruit de la vérité, l'honnête Célidan remet la victime en liberté (5). Un enlèvement est le nœud de la *Place Royale* ; Alidor doit enlever Angélique pendant un bal ; cette tentative échoue, « et il a été bon, dit Corneille dans l'*Examen*, de lui donner un mauvais succès ; des fautes de cette nature pourraient engager un esprit jeune et amoureux à les imiter, si l'on voyait que ceux qui les commettent vinssent à bout, par ce mauvais moyen, de ce qu'ils désirent ».

Dans cette foule assez peu galante, quelques courtisans se distinguèrent par des manières plus délicates, et une politesse d'ailleurs relative.

A la bataille d'Arques, M. de Bellegarde relève le défi d'un cavalier ennemi, qui prétendait « faire le coup de pistolet pour l'amour des dames », et ce combat moderne fut agrémenté d'un épisode digne des *Amadis* (6). Voiture lui écrivait qu'il

(1) Peiresc à Dupuy, 21 janvier 1630.

(2) 30 août 1633.

(3) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 299 sq. VOITURE, *Epître à M. de Coligny*, II, 380 sq. Il y a dans les *Poésies* de SARRASIN, Paris, A. Courbé, 1656, in-4°, p. 59, une *Ballade d'enlever en amour*, sur l'enlèvement de M^{lle} de Boutteville par M. de Coligny. Voir dans TALLEMANT, V, 348 sq., les aventures romanesques de M^{me} Dalot.

(4) *Francion*, 93.

(5) *La Veuve*, II, 6, III, 1, 9, etc.

(6) TALLEMANT, I, 62.

avait été l'ornement et le prix de trois Cours différentes ; « en un siècle où la discrétion, la civilité et la vraie galanterie étaient bannies de cette Cour, vous les avez retirées en vous, comme dans un asile où elles ont été admirées de tout le monde, sans pouvoir être imitées de personnes (1) ».

M. de Nemours s'ingéniait à imaginer pour M^{me} de Thérèmines des collations d'une complication laborieuse et puérile, qui voulaient étonner, mais qui devaient finir par ne plus causer aucune surprise, tant on s'attendait à quelque chose d'extraordinaire. Il la mène un jour à Conflans ; on heurte à une cabane, personne ne répond, les dames s'ennuient ; en fin deux paysans paraissent, qui les reçoivent rudement ; ils donnent un peu de lait, et quelques « bagatelles » ; puis des gens surviennent, qui, au son des violons et en cadence, mettent le couvert, et dressent une fausse collation ; enfin, après une promenade, les dames trouvent la collation véritable, qui est magnifique. Que de lourdeur, dans ces feintes concertées ! « Il y avait des galanteries à la vieille mode, dit Tallemant, car on servit des pâtés pleins de petits oiseaux en vie, qui avaient au cou des rubans des couleurs de la maréchale. Il y en avait aussi un de petits lapins blancs en vie, avec des rubans de même (2). »

Bassompierre, surtout, eut une réputation universelle et durable. Saint-Amant lui dédiait son poème d'Albion, et déplorait l'emprisonnement de « ce modèle de courtoisie »,

Dont l'absence fut aux yeux
Cent fois plus insupportable,
Qu'une éclipse épouvantable
Du premier flambeau des cieux (3).

(1) 1627, VOITURE, I, 33. Voir son portrait dans le *Cyrus* sous le nom de Polygène, VII, 280. « Il était extrêmement bien fait de sa personne, magnifique et propre en habits ; mais par où il était plus remarquable, c'est que jamais homme n'a eu plus de politesse dans l'esprit que celui-là. La galanterie est née avec lui, la civilité en est inséparable, et quoiqu'il soit d'une humeur un peu sérieuse, sa conversation est fort agréable. Il est vrai qu'il est un peu particulier, et qu'il ne parle jamais guère en ces conversations tumultueuses où il y a beaucoup de monde ; s'il donne une collation, il la donne de si bonne grâce, avec tant d'ordre et si poliment, qu'on croit toujours qu'elle lui coûte plus de la moitié qu'elle ne fait ; joint aussi que dans toutes les choses qu'il entreprend, soit des jeux de prix, de musique, de bal, de promenade et de festins, il y a toujours quelque chose de surprenant et d'extraordinaire ; de sorte que tout d'une voix on lui a donné la réputation d'être le plus poli de tous les hommes, et l'on peut dire que toute la jeunesse de la cour n'en approche pas ».

(2) TALLEMANT, IV, 207.

(3) *Œuvres*, éd. Livet, Paris, 1855, Bibl. elzévir. 2 vol. in-16, II, 437.

Mlle de Saint-Nectaire inscrivait son nom en tête d'*Orasie*, ce roman de protestation discrète contre la vulgarité des mœurs contemporaines. « Et vous, Monseigneur, disait-elle, vous êtes l'original de toutes les agréables perfections, et de toutes les belles qualités qui font éclater la noblesse par-dessus les autres conditions ; c'est assez pour mériter la réputation de cavalier parfait, que d'avoir tant soit peu de cette grâce qui vous fait admirer dans le beau monde. » Si Peiresc voulait louer la grâce du jeune milord anglais Hich, il l'appelait le « Bassompierre d'Angleterre (1). » Mme de Motteville regrettait sa mort en une page célèbre, où, par dégoût des grossièretés qui l'entouraient, elle ornait complaisamment de tous les mérites l'ancienne Cour qu'elle avait peu connue : « Les restes du maréchal de Bassompierre valaient mieux que la jeunesse de quelques-uns des plus polis de ce temps-là (2) ». Germain Brice, dans sa description de Paris, comme Antoine Hamilton dans une épître à Mme la Princesse d'Angleterre (3), faisaient allusion à sa galanterie et à sa magnificence.

Très libéral, somptueux, spirituel, au point que lorsqu'il prenait ses repas avec MM. de Guise, de Chevreuse, de Termes, de Créquy, les suivants préféraient écouter ses railleries que dîner (4), Bassompierre fut adoré des dames : il eut mille aventures, « quantité de belles maîtresses », et, en 1635, craignant d'être arrêté, il brûla — ou prétend avoir brûlé — six mille lettres d'amour (5) ! Il était civil et prévenant et Tallemant le comparait joliment au Bel Accueil du *Roman de la Rose*. Un de ses laquais ayant vu une dame traverser la cour du Louvre sans que personne lui portât la robe, courut la prendre, ne voulant pas qu'on pût dire qu'un domestique de Bassompierre avait laissé une dame dans l'embarras : le maréchal le fit valet de chambre. On appelait Bassompierre, ceux qui excellaient « en bonne mine et en propreté », même les femmes (6). Les habitudes galantes ne le quittaient pas en

(1) Lettre à Barclay, 8 oct. 1616.

(2) I, 395 sq.

(3) *Description nouvelle de la ville de Paris*, I, 67 ; LANSON, *Lettres du XVII^e siècle*, p. 621 ; cf. MALLEVILLE, *Poésies*, Paris, Aug. Courbé, 1649, in-4^o, p. 201 ; BUSSY, lettre à Mme de Scudéry, 16 août 1671, Mme DESHOULIÈRES, *Épître chagrine à Mlle de la Charce*, dans les *Poésies*, Paris, Vilette, 1707, 2 tomes en 1 vol. in-8^o, I, 210 sq.

(4) TALLEMANT, III, 335 sq.

(5) *Mémoires*, p. 323, col. 1.

(6) TALLEMANT, III, 338 sq.

guerre ; au siège de Montauban, il ordonna de ne point canonner un pont, où deux cents femmes lavaient du linge ; émues de reconnaissance, elles firent demander une trêve pour le voir, et vinrent en foule sur les remparts ; « et moi, dit-il, je me mis en bon ordre, et me parai pour les entretenir (1) ». Même sur ses vieux jours, il affectait d'être aussi complaisant pour les dames que dans sa jeunesse, et s'effaçait devant Mme de Motteville, qui sollicitait un prieuré vacant (2).

Mais à côté de ces belles qualités, que de trivialités, que de répliques dont tout l'esprit consiste en audaces crues, qui moralement valent mieux, mais mondainement beaucoup moins que les allusions voilées (3) ! Bassompierre n'avait rien d'un soupirant transi de ruelle, et sa galanterie s'accommodait aussi bien des grivoiseries salées, que des réalités sensuelles les moins scrupuleuses. Il faut l'apprécier par comparaison.

On sait que l'Espagne, par le roman et le théâtre, nous donna l'exemple d'un culte passionné et respectueux de la femme ; on trouve quelque trace de cette influence chez les trois seigneurs dont nous venons de parler. Bassompierre, en particulier, séjourna quelque temps en Espagne. Déjà, en 1594, s'il y avait à Paris un peu de galanterie, elle était due aux Espagnols, qui « en ce mois, donnèrent force collations aux belles dames et damoiselles de Paris, et firent des festins magnifiques (4) ». Voiture estimait que l'Espagne était « la source de la galanterie et le lieu d'où elle s'est répandue par le monde (5) ». En 1627, Mairet mettait au théâtre les aventures galantes du duc D'Ossonne, vice-roi de Naples, qui venait de mourir, et dont la renommée était très répandue (6). Le marquis de Casquez, envoyé à Paris par le roi Jean IV de Portugal, portait, à son chapeau, un bas de soie de sa maîtresse, et, au cours, avait dans son carrosse des cassettes pleines de gants parfumés, qu'il lançait aux plus jolies dames (7).

(1) *Mémoires*, p. 267, col. 2.

(2) TALLEMANT, IV, 129.

(3) TALLEMANT, III, 335, 340. Voir pourquoi on surnomma Bassompierre « un garçon qui portait en chaise sur les montagnes de Savoie » ; cf. Guy Patin, *lettre du 19 juin 1643*, *Chevracana*, 346.

(4) L'ESTOILE, février 1594.

(5) Lettre, juillet 1633.

(6) Tout le monde savait avec que l'esprit et quel à-propos il libéra un forçat à Naples en 1619. Voir édit. Laverdet de la *Correspondance de Boileau et de Brossette*, Paris, Techener, 1858, in-8°, p. 506.

(7) TALLEMANT, VI, 444.

Mais cette galanterie un peu compassée, théâtrale, emphatique, convenait mal au tempérament léger, vif, impatient des Français ; même sous la forme très atténuée où elle se manifestait chez Bellegarde par exemple, elle ne tarda pas à déplaire aux jeunes seigneurs, qui persiflèrent ses procédés vieillots et fanés. « Les jeunes gens ne pouvaient le souffrir, dit Mme de Motteville, de Bassompierre ; ils disaient de lui qu'il n'était plus à la mode ; qu'il faisait trop souvent de petits contes, qu'il parlait toujours de lui et de son temps ; et j'en ai vu d'assez injustes pour le traduire en ridicule, sur ce qu'il aimait à leur faire bonne chère, quand même il n'avait pas de quoi dîner pour lui... Ils l'accusaient comme d'un grand crime de ce qu'il aimait à plaire, de ce qu'il était magnifique, et de ce qu'étant d'une cour où la civilité et le respect étaient en règne pour les dames, il continuait à vivre dans les mêmes maximes, dans une, où, tout au contraire, les hommes tenaient quasi pour honte de leur rendre quelque civilité... (1) ». Monsieur le Prince et ses petits-maîtres en faisaient des railleries (2). » Nous avons vu, plus haut, avec quel dédain Tallemant énumère les galanteries à la vieille mode de la fête de Conflans. Anne d'Autriche, qui n'était espagnole « ni d'esprit ni de corps », avait éprouvé d'abord pour M. de Bellegarde quelque sympathie ; mais elle le prit en aversion, parce que, prenant congé d'elle pour aller commander l'armée de la Rochelle, et lui ayant demandé une grâce avant son départ, « il s'était réduit à la supplier de vouloir bien mettre la main sur la garde de son épée ; elle avait trouvé cette manière si sotte qu'elle n'en avait jamais pu revenir (3) ».

D'autre part, les Espagnols gardèrent dans leurs amours ce caractère farouche, sauvage, qui les portait même aux actions sanglantes. Lenet note avec étonnement « ces mouvements qui font entreprendre aux Espagnols des choses extraordinaires pour leurs maîtresses, qu'ils appellent fineras, comme quand ils se passent un ruban de leurs couleurs à travers le bras ou aux flancs, ou qu'ils s'habillent en pénitents pour se mettre tout en sang, en se fouettant outrageusement en leur présence ». Lenet explique ainsi une blessure à la tête du prince de Conti, fort amoureux de sa sœur la duchesse de Longue-

(1) I, 395 sq.

(2) TALLEMANT, III, 343.

(3) RETZ, *Mém.*, p. 303.

ville (1) ; mais c'est là une exception, et le bon sens de notre race, ses instincts traditionnels de mesure, de raison, la préservèrent toujours de ces folies : nous laissâmes aux Espagnols ce que leurs coutumes avaient de particulier, de local.

A la même époque, les femmes avaient-elles, en général, des mœurs assez épurées, pour exercer sur les hommes une action salubre ? Evidemment oui, puisqu'en fait cette heureuse influence a existé, et a largement contribué aux progrès de la politesse. Les femmes ont toujours été, par nature et par éducation, plus retenues que les hommes. Toutefois, c'est par relativité qu'il convient de les juger ; et d'autre part, il semble qu'il faille distinguer ici les goûts de l'esprit et la pratique même de la vie. Marguerite de Valois, l'auteur de la *Ruelle mal assortie*, a des aspirations plus relevées que son amant, elle lui est à tous égards supérieure ; mais elle était connue aussi pour la véhémence et la multiplicité de ses amours ; on peut voir dans l'Estoile et dans sa propre correspondance, à la date de 1606, quelle fougue elle apporta à venger l'assassinat de son favori Saint-Julien, et comment, quelques mois après, elle s'affichait publiquement avec un certain Bajamont (2). Ses lettres à M. de Chanvallon sont pleines d'une sensualité passionnée (3). Beaucoup de femmes ont prêté un peu aux mêmes critiques que les hommes, et accordé à leurs instincts une satisfaction trop indulgente. « La réputation de Paris est aujourd'hui si mauvaise, écrivait L'Estoile, qu'on doute fort de la chasteté d'une femme ou d'une fille, qui y aura quelque temps séjourné (4). » Dans les *Infidèles fidèles* (5), les bergers se plaignent que les femmes sont très empressées à les solliciter. Les romans du temps ne mettraient pas en scène tant de femmes dévergondées, qu'ils ont grand soin de châtier enfin, ils ne feraient pas si souvent l'éloge de la chasteté, si les mœurs de beaucoup de dames contemporaines n'eussent

(1) LENET, *Mém.*, p. 474, col. 1.

(2) Avril 1607.

(3) Lettres, éd. Guessard, 445 sq.

(4) L'ESTOILE, mai 1611. Il est possible que l'Estoile exagère, mais tout n'est pas faux dans son appréciation.

(5) 1603, III, 7. Floridor s'écrie :

On n'a plus ce tourment de les aller prier,
elles-mêmes d'amour vous viennent supplier.

(Voir MARSAN, *La Pastorale dramatique en France*, Paris, Hachette, 1905, in-8°, 201 sq.

provoqué des critiques (1). Baro, dans l'épître qu'il adressait à la bergère Astrée en tête de la dernière partie, reprochait aux femmes leur légèreté : « ainsi, peu s'en faut que le changement ne soit mis dans le nombre des belles actions, et si c'était un crime qu'on eût puni de mort, peut-être ne resterait-il pas une beauté dans le monde ». Dans la *Place Royale* de Corneille, Phylis se moque de cette fidélité qui asservit une femme à un maître, et traite de « vieux abus », de « fausses maximes », les idées contraires d'Angélique (2).

La cause du mal semble avoir été, d'abord, la rudesse d'une génération qui vivait surtout par le corps, qui bornait souvent ses aspirations aux plaisirs de la matière, et ne s'embarassait pas de considérations morales ou intellectuelles, dans la recherche de voluptés sans raffinement. Qu'on lise le *Faux honneur des dames*, de La Vallettrye (3), satire contre une conception étroite qui paralyse l'amour, et empêche de goûter librement les plaisirs de la jeunesse. C'est, à peu près, le même sentiment que dans les sonnets célèbres à Hélène, mais sans le charme de la mélancolie distinguée qui se dégage des beaux vers de Ronsard ; il ne reste plus ici que le désir de la jouissance sensuelle, dépouillé de tout retour attristant sur la fuite des jours, et traduit en un style qui appelle les choses par leur nom. Certaines œuvres, au début du siècle du moins, donnaient publiquement aux femmes d'étranges conseils. Dans la *Chasteté repentie*, de La Vallettrye (4), Diane essaie en vain de défendre contre l'amour, et de garder à elle, Myrtil et Cloris : non seulement l'amour lui enlève ces deux serviteurs fidèles, mais il attaque la déesse elle-même, qui cède à la contagion de l'exemple, et à l'ardeur sensuelle de ses raisons : la vertu lui devient odieuse ; sa seule préoccupation est que sa renommée ne subisse aucune atteinte. L'Amour dégage la morale de cette aventure ; il s'adresse aux dames, et maudit « le démon d'honneur », qui gâte « les fleurs de vos vies » :

Faites de votre honneur ce qu'elle fait du sien,
qui toujours est entier, mais qu'on n'en sache rien ;

(1) Voir, dans la deuxième partie, le chap. relatif à la galanterie et aux rapports avec les dames.

(2) I, 1. Les contemporains citent pour leur rareté les exemples touchants de fidélité que donnèrent M^{me} Saintot pour Voiture, M^{me} de Montmorency pour son mari décapité en 1632 (Mademoiselle DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 322. col. 2).

(3) *Œuvres*, 17 sq.

(4) 1602.

et, par elle, apprenez que les plus fines dames de pareilles douceurs entretiennent leurs âmes dedans leurs cabinets, et que bien sottes sont les filles aujourd'hui qui comme elle ne font (1).

Encore faut-il lui savoir gré de recommander d'avoir soin des apparences !

Les désordres de la régence de Marie de Médicis et de la plus grande partie du règne de Louis XIII, entretinrent, même chez les femmes, le goût des équipées hasardeuses, et les habituèrent aux mœurs des hommes de guerre. Mêlées aux conspirations, aux troubles civils (2), obligées à des évasions romanesques, à des déguisements, au contact quotidien des soldats, à mille aventures qu'une femme moderne ne connaît plus, elles aimaient l'audace, l'endurance, l'agitation, les qualités viriles, plus que les vertus, qu'un idéal plus conforme à la nature, a recherchées, depuis, chez les femmes ; c'étaient d'« aimables furies », qui reconnaissaient dans l'Emilie de *Cinna* une sœur, mais une sœur gênée et contrainte par les bienséances de la tragédie et la règle des unités. Elles satisfaisaient plus librement, dans la réalité, des instincts remuants, un tempérament vigoureux, que n'aurait pas contentés la retenue de la vie mondaine. A cette rude école, les mœurs ne se polissaient pas. Madame, mariée clandestinement à Gaston d'Orléans, se trouvait dans Nancy assiégée par Louis XIII ; elle voulut se sauver, s'habilla en homme et partit à cheval, l'épée au côté, le visage barbouillé de suie ; à la porte de Thionville, épuisée, elle dut se coucher sur l'herbe (3). La future princesse palatine, amoureuse de M. de Guise, sortit de France en même temps que lui, vêtue en homme (4). Mme de Chevreuse, est, certainement, le modèle achevé de ces femmes, qui apportaient une égale passion dans leur amour et dans

(1) Acte V, *passim*, et fin. Voir dans Rotrou, *L'Heureuse constance*, Paris, Ant. de Sommaville, 1636, in-4^o, fin, l'usage que la reine Artémise, qui va épouser le roi de Hongrie, fait du *Satyricon* de Pétrone.

(2) Ceci, dit Fontenay-Marcueil, « n'arrive point aux autres pays, où les femmes étant plus particulières et nourries seulement dans les choses de leur métier, elles ne peuvent pas prendre tant de connaissance, comme ici, des affaires publiques ; ce dont il semble qu'on ne se trouve pas plus mal, car étant ordinairement ambitieuses et vaines, et ne se trouvant pas assez considérées tant que les choses demeurent dans l'ordre, elles font le plus souvent tout ce qu'elles peuvent pour les troubler » (*Mém.*, p. 104, col. 1).

(3) Mademoiselle de MONTPENSIER, *Mém.*, p. 66, col. 2. Cf. Mme DE MOTTEVILLE, I, 443.

(4) Mademoiselle DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 74 col. 1.

leurs intrigues. « Il fallait qu'elle aimât quelqu'un ». « Jamais personne n'a fait moins d'attention sur les périls, et jamais femme n'a eu plus de mépris pour les scrupules et pour les devoirs ; elle ne reconnaissait que celui de plaire à son amant (1). » Ses cabales hors de France étaient si enragées, que Richelieu, convaincu qu'elle serait moins dangereuse dans le royaume qu'à l'étranger, la faisait rentrer, à condition qu'elle ne s'approcherait ni de Paris ni de la Cour (2).

Il faut ajouter à cette rudesse naturelle, entretenue par les circonstances politiques, l'amour du luxe, l'ambition de paraître, la difficulté de subvenir aux lourdes charges d'une garde-robes onéreuse, et le jeu excessif, piège dangereux pour la vertu des dames. « Je ne sais pas bien, lit-on dans le *Chevræana*, quelle peut être l'humeur et la fin de la plupart des dames qui jouent, et qui s'en font une occupation le jour et la nuit, mais je me souviens du mot de Tacite, que des gens en Allemagne se jouent eux-mêmes, après avoir perdu leur argent au jeu » (3).

Certaines habitudes, qui persistèrent longtemps, témoignent de l'insuffisante pudeur de cette génération, où les femmes admettaient encore, sans en paraître choquées, des libertés singulières de gestes et de langage.

Le décolletage exagéré donnait lieu à bien des privautés (4), dont témoignent en particulier certaines pièces de Rotrou, contemporaines des premières tragédies de Corneille, c'est-à-dire de l'époque où le théâtre commence à se purifier (5).

La publicité de quelques questions, d'ordre tout à fait intime, mettait dans la conversation ordinaire des idées et des mots, qu'une époque plus raffinée en a justement bannis (6).

(1) RETZ, *Mém.*, p. 96, col. 2. Cf. RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 394, col. 1. Elle disait « qu'il fallait poursuivre sa pointe et toujours hasarder, qu'enfin on rencontrerait ».

(2) RICHELIEU, *Mém.*, tome XXI, p. 525, col. 2.

(3) P. 105.

(4) Voir *Poésies de M. Maillet, dédiées à Mme de Jehan*, Bordeaux, 1616, p. 17 des épigrammes, *Dorinde*, tragi-com. tirée par le sieur Auvray de l'*Astrée*, (*Biblioth. du Th. français de LA VALLIÈRE*, I, 431), DU RYER, les *Vendanges de Suresne*, I, 6, III, 4, MARESCHAL, le *Railleur*, III, 6 ; cf. *Roman des Indes*, 922-923, *Polexandre*, II, 1020.

(5) *Diane* (1632), V, 10 ; *Célie* (1632), II, 2 ; *Célimène* (1633), V, 8, 11 ; *Cléagénor et Doristée* (1634), IV, 1 ; *Hercule mourant* (1634), I, 4. On sait que M^{lle} Paylet supprima même le mouchoir sur la gorge (*Œuvres de VOITURE*, édit. Ubicini, I, 58).

(6) Voir d'une part V. H. L., III, 333 sq., VI, 307 sq., TALLEMANT, IV, 474, et de l'autre Du Puy à Peiresc, 18 mai 1629, TALLEMANT, IV, 246, VI, 464.

Aussi ne voit-on pas assez généralement à cette époque, cette réserve discrète qui fait le charme de la femme. Sans doute, les faiblesses n'ont pas disparu, mais elles se cachent mieux. Si le monde les connaît, il affecte de respecter le mystère décent dont elles s'enveloppent ; silence convenu dont personne n'est dupe, mais qui du moins rend possible la déférence. Alors, au contraire, elles s'étalent, et la notion de bienséance est encore imprécise et sans autorité. Les historiettes scandaleuses circulent librement, on y prend plaisir, les noms sont connus, les recueils satiriques, les chansons, les conversations même les répandent ; comment pourrait-on, en cette absence d'illusion sur son prochain, avoir pour les femmes des égards sérieux ? Qu'on compare les allusions d'aujourd'hui aux précisions de Tallemant ; la matière est peut-être la même, mais la manière a bien changé, et c'est là un progrès notable pour la politesse des mœurs. Nous avons appris l'art de sauver les apparences, et de nous donner des dehors spécieux ; nos pères suivaient simplement leur nature.

Je n'ai pas eu, dans ce qui précède, l'intention de prétendre que toutes les dames ont mal vécu, en ce début du xvii^e siècle, mais simplement d'indiquer que, malgré leur supériorité incontestable sur les hommes, beaucoup d'entre elles avaient encore des progrès à accomplir. Je me suis borné à des considérations générales, sans citer d'anecdotes particulières (1). Il est facile de leur objecter qu'elles n'ont qu'une valeur individuelle, limitée à la personne qui en est l'objet. Cependant, leur nombre, leur netteté, constituent au moins un symptôme, une présomption ; et je crois qu'il serait aussi imprudent d'en exagérer l'importance que de la nier de parti pris. Elles ne donnent pas de la société du temps une idée complète ; elles la peignent sous un jour dont on doit tenir compte.

(1) Voir p. ex. TALLEMANT, I, 81 sq., I, 131 sq., III, 413, III, 433, sur M^{me} de Rohan, qu'il rend responsable de la disparition du respect qu'on portait autrefois aux dames, IV, 110, V, 104 sq., etc.

CHAPITRE VII

LE LANGAGE ; LA GROSSIÈRETÉ ET L'INDÉCENCE.

La grossièreté du fond et de la forme, dans beaucoup d'écrits de cette époque, nous cause aujourd'hui quelque surprise. Il convient toutefois de mettre à part, dès l'abord, une certaine catégorie d'ouvrages. Nous ne parlons pas ici des *Parnasses satiriques*, et autres recueils de ce genre, qui sont comme le domaine propre des imaginations et des expressions ordurières. Ils s'adressaient à une clientèle spéciale, et on peut croire qu'ils ne furent pas lus, d'une manière générale, dans l'aristocratie. Le théâtre, de son côté, se permettait de singulières licences, dont les pièces de Hardy, et surtout des tragédies comme la *Sainte-Agnès* de P. Troterel, et, en ce qui concerne la comédie, les prologues de Bruscambille, peuvent donner une idée ; mais on sait que, jusqu'en 1630 environ, les gens du monde ne fréquentèrent guère l'Hôtel de Bourgogne, et que, à son tour, cette abstention contribua à maintenir pendant quelque temps, notre théâtre dans ses anciens errements. Dès 1595, l'élite distinguée avait une littérature qui lui était spécialement destinée : ce sont ces romans sentimentaux, dont le vocabulaire est d'une irréprochable décence, et dont les périphrases, laborieusement ourdies, ne laisseraient pas passer à travers leur trame le moindre terme malséant (1).

Cependant, ce n'est là qu'un côté de la vérité. Si l'inconvenance eût été confinée dans les genres inférieurs et indignes par leur nature d'attirer l'attention des personnes polies, on s'expliquerait mal l'étendue, la ténacité, de la campagne entreprise contre la crudité du langage, et la réaction du roman sentimental, elle-même, se comprendrait moins ; on se serait borné à mépriser une production misérable, appropriée aux goûts du peuple, sans répercussion possible sur la langue litté-

1) Voir REYNIER, *Le roman sentimental*, p. 318 sq.

raire. D'autre part, il n'y a pas de raison pour que le vocabulaire ait échappé à la rudesse générale des mœurs, qui est réelle au début du xvii^e siècle.

Il y a donc, en cette matière, des lacunes qu'il faut étudier, sans en exagérer d'ailleurs l'importance.

Le P. Bosquier, dans un sermon, s'élevait contre la poésie impudique ; il eût volontiers mutilé Horace et Martial (1). Que resterait-il d'un grand nombre de recueils de vers contemporains, si on leur eût appliqué cette méthode sévère !

La Vallettrière publie, en 1602, des *Amours*, en tête desquels il inscrit le nom du duc de Rosny ; on peut voir comment cet amour est réduit, sans même aucune sensualité, à ce qu'il y a dans la nature, de plus matériel, de plus bas. Que dire d'une imagination qui, peut-être, a pris quelque peine, pour trouver la petite fable qui débute par ce vers :

Amour, dernièrement, incommodé du froid... (2).

En 1616, M. Maillet offre à M^{me} de Jehan des poésies élevées, où figure une « louange de l'amour honnête et céleste au mépris du vulgaire et terrestre » ; après cette noble inspiration, et dans le même exemplaire, viennent des épigrammes très libres sur les sujets les plus réalistes (3), dont Brunet signale, une réimpression séparée, de 1620, dédiée au duc de Luynes.

Dans le *Séjour des Muses ou la crème des bons vers* (4), l'auteur n'a garde d'omettre, au milieu des plus célèbres poèmes de Ronsard, Théophile, Malherbe, des épigrammes, où s'étalent des mots inconvenants (5) ; l'avis au lecteur a quelque raison de faire remarquer que « les fleurs d'un parterre émaillé ne sont pas toutes égales en bonne odeur ».

Bassompierre recevait en 1643 la dédicace de l'*Albion* de Saint-Amant ; et ce modèle de toutes les élégances n'était pas choqué par le vocabulaire sans politesse qui y foisonnait (6).

Les manuscrits de Conrart contiennent d'innombrables pièces de vers, où l'inconvenance du détail le dispute à celle de l'expression ; les titres même ne peuvent être cités. Le tome XVIII

(1) *Sermon sur la parabole du prodigue évangélique*, Paris, P. Chevallier 1612, 4 tomes en 3 vol. in-8°, tome II, 2^e partie, p. 474-476.

(2) P. 16, cf. p. 46.

(3) P. 14, 17, 114, 115, 116.

(4) Rouen, 1627.

(5) Voir p. 76, 149, 151, 164, etc.

(6) Ed. Livet II, 437, voir par exemple, p. 464, 465, 466.

(in-4^o), est consacré à cette singulière production, de la page 201 à la page 312. Cet homme distingué, fondateur de l'Académie française, ne dédaignait pas de transcrire et de conserver ces grossièretés, au même titre que les mignardises galantes de la journée des madrigaux (1). Je me borne à ces quelques exemples ; on n'a que l'embarras du choix. La grande poésie, qui a place dans les histoires de la littérature, ne saurait faire oublier cette sœur cadette et dévergondée, qui nous donne sur un côté des goûts du temps des renseignements intéressants.

Les chansons, naturellement, ne connaissaient pas davantage l'art de l'allusion discrète, elles usaient d'une franchise sans apprêts, et leur influence était d'autant plus fâcheuse qu'elles étaient sur toutes les lèvres, et à tous moments : on n'a pas toujours un livre obscène à la main ou une scène libre devant les yeux. Celles de Gautier Garguille sont, pour la plupart, d'une inconvenance épaisse (2). *Le Parnasse des Muses ou recueil des plus belles chansons à danser* (3), « dédiées aux belles dames » « pour désennuyer vos beaux esprits parmi la lecture de tant de différentes sortes de romans, qui ont paru au jour depuis peu », est visiblement l'œuvre « d'un chez qui la mélancolie ne trouva jamais place, et qui vous fait ce présent pour la bannir entièrement d'auprès de vous ».

Les Chants de joie des enfants de Bacchus ou le Nouveau recueil des plus beaux airs à boire (4), renferme sous le titre : *le doux entretien des bonnes compagnies*, une suite de chansons ; qu'on lise, par exemple, celle dont le refrain est : mon petit doigt me l'a dit ; on y trouvera entre autres fantaisies, certains calembours qu'il serait difficile de rapporter (5).

Voiture avait fait sur une dame dont le carrosse fut un jour renversé, des couplets gaillards. « Il n'est guère de dame qui ne récite ou qui ne chante aux occasions, les vers que M. de Voiture a faits sur le derrière d'une demoiselle (6) » dit Costar.

(1) Voir en particulier, p. 206, 213, 237.

(2) Imprimées en 1632 (achevées d'impr. fin décembre 1631), elles eurent un vif succès. Voir RIGAL, *Le théâtre français avant la période classique*, p. 224, note 1.

(3) Paris, Hulpeau, 1627, 2 tomes en 1 vol. in-12, voir p. ex. chansons 25, 65.

(4) Paris, Jacques Villery, 1635, in-12.

(5) P. 76, cf. p. 74.

(6) *Suite de la défense des Œuvres de M. de Voiture*, Paris, A. Courbé, 1655, in-4^o, p. 189. Cf. TALLEMANT, I, 97, une chanson sur M^{me} de Simiers et M^{lle} de Vitry sa sœur, avec la verte réplique de M^{me} de Simiers, et V, 395.

Le *Rabelais réformé* (1) et la *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps* (2), du P. Garasse, nous montrent la tenue d'une certaine polémique religieuse. Dans le premier ouvrage, il s'attaque, en un vocabulaire des plus réalistes, à quelques ministres protestants ; il reproche au pasteur Du Moulin d'user de termes malpropres, mais il se montre très capable de lui répliquer dans le même style (3). Dans le second, il multiplie les injures contre les libertins (4). C'est pour cette raison, peut-être, que les Jésuites n'en étaient pas flattés, et tâchaient d'en empêcher la vente (5).

Les mots crus forment un élément important du vocabulaire critique de Phyllarque (6) ; et comme ce religieux feuillant s'en prenait aux lettres de Balzac, qui avaient eu un vif succès auprès des courtisans, il est probable que ses deux volumes eurent beaucoup de lecteurs parmi les gens du monde.

Le sermon aurait dû, semble-t-il, être à l'abri de la trivialité. La grandeur de l'idée, la sainteté du lieu, le nombre et la qualité des auditeurs ne réussirent pas toujours à l'en préserver (7). Je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin dans cette voie regrettable, que n'a fait le R. P. F. Philippe Bosquier, dont les *Sermons sur toute la parabole du prodigue évangélique* sont dédiés à Louis XIII, le roi chaste. Les mots orduriers y sont courants, particulièrement quand l'orateur invective les hérétiques (8). C'est dans le quatrième sermon de la troisième partie qu'il s'est surpassé, pour découvrir une explication symbolique au dégradant métier de porcher, que Dieu imposa à l'enfant prodigue. Français, latin, grec, il met à contribution toutes les langues, pour traduire des conceptions où l'indécence le dispute à la vulgarité ; il insiste, s'appesantit, recommence, voit un sens profond à certains jeux de mots où se complaît l'obscénité d'Aristophane, qu'il cite en

(1) Bruxelles, C. Girard, 1619, in-8°.

(2) 1624.

(3) P. 104, 105, 112-113, 183 sq.

(4) P. 47, 59, 73, etc.

(5) Guy Patin, lettre du 1^{er} juillet 1641.

(6) *Lettres de Phyllarque à Ariste*, 1627-1628, p. cx. I, 11, 47, 109, 166, etc.

(7) On sait la grossièreté et la violence des sermons de la Ligue. L'ESTOILE, décembre 1609, 9 mars 1610, donne quelques exemples des libertés que se permettaient des prédicateurs en chaire. Sur les sermons du P. GARASSE, *Recueil A-Z*, vol. E, p. 192. Sur le P. André, TALLEMANT, IV, 329 sq. Voir les *Sermons* de Camus, Douai, Balt. Bellere, 1618, in-8°, p. 16, 19, 63, etc.

(8) I, 573, cf. II, 2^e partie 388 sq., I, 672-673, II, 339, 343, etc.

effet comme une autorité, et donne enfin l'impression d'être plus nourri de la Comédie ancienne que de la Bible (1).

Il n'est donc pas étonnant que des mots grossiers se rencontrent dans la conversation et sous la plume des personnes les plus distinguées ; elles auraient ri de nos délicatesses effarouchées. « Notre jeune noblesse d'aujourd'hui est aussi mal embouchée qu'elle est sotte et mal apprise », écrit L'Estoile (2). Je me bornerai à indiquer en références, quelques textes, où l'on trouvera des détails et des exemples caractéristiques (3).

(1) II, 2^e partie, 272 sq. Voir certaines gravures du temps, d'un réalisme cru, *Coll. Hennin*, t. XXIX, 1635, p. 44, 45, 54.

(2) Janvier 1610.

(3) Propos de Marie de Médicis au cardinal de Bérulle (J. Dupuy à Peiresc, 2 nov. 1627, cf. TALLEMANT, III, 335) ; J. Dupuy à M. de Valavez sur M^{me} de Chevreuse (1^{er} janvier 1627) ; Peiresc à propos d'un paquet postal intact et de médailles bien conservées (lettres des 15 sept. 1628 et 25 déc. 1634) ; Richelieu à Bussy, qui lui recommandait un honnête homme compromis dans une affaire quelconque (BUSSY, *Mém.*, année 1638, I, 39) ; M^{lle} DE GOURNAY, *Apis*, 243 ; Voiture à M^{me} la Princesse, pour lui annoncer qu'un clou mal placé l'avait empêcher d'aller la voir (lettre du 5 août 1639), etc. Sur le mot sucre qui était devenu ordurier devant les dames, voir FURETIÈRE, TALLEMANT, V, 34, *Chansonnier Maurepas*, dans le choix de chansons publié sous le titre : *Recueil dit de Maurepas, pièces libres, chansons, épigrammes et autres vers satiriques sur divers personnages des siècles de Louis XIV et Louis XV*, Leyde, 1865, in-12, I, 77, *Contes d'OUVILLE*, Rouen, Cabut, 1680, 2 vol. in-12, I, 97.

CHAPITRE VIII

LA RELIGION.

Qu'on ne s'étonne pas de trouver ici quelques pages sur la religion. La religion chrétienne, surtout dans la forte organisation de l'Eglise catholique, est un frein merveilleux des instincts et des passions ; convaincue que la nature est fondamentalement mauvaise et tarée, elle enseigne la résistance à ses impulsions, la bataille contre ses désirs, toute une attitude de défiance vigilante et inquiète à l'égard des sens, qui nous ont été donnés non pour nous abandonner à leurs penchants, mais pour être une occasion de lutttes et de succès méritoires. D'autre part, l'Evangile nous apprend à voir dans nos prochains des frères, à les aimer comme nous-mêmes, à étouffer nos sentiments égoïstes d'amour-propre, d'intérêt, d'ambition, tout ce qui nous rend âpres, intraitables, autoritaires, orgueilleux, pour compatir aux besoins et aux souffrances de nos semblables. Pris à la lettre, il prêche l'abnégation, le sacrifice ; sans aller à ce degré suprême de perfection, il nous avertit que les autres ont les mêmes droits que nous, que nous leur devons des égards, de la complaisance, de la bonté ; il est une école admirable de vie sociale ; quelle est celle des vertus, même des vertus nécessaires au monde, qui n'est pas comprise dans sa formule fondamentale d'amour réciproque ? Il est donc intéressant de savoir si la religion a eu sur les rudes tempéraments de cette époque, une influence modératrice et apaisante, comme elle en eut au Moyen Age sur les seigneurs féodaux.

La foi sincère semble avoir été l'apanage des petites gens et des bourgeois. En octobre 1608, don Pèdre d'Espagne s'extasiait sur « le grand nombre et dévotion du peuple, dont il fait des panégyriques entiers, disant qu'il faut qu'il confesse que l'ombre seule des clochers de Paris le fait homme de bien, et que, quand il va à la messe aux Cordeliers, il est comme ravi

en admiration de voir un si grand peuple et si dévot (1) ». L'Estoile rapporte à Dieu tous les événements de son existence : joie ou chagrin, il voit en tout un don ou un juste châtiment divins ; que le feu prenne à sa cheminée, de jour, il bénit Dieu de lui avoir épargné un incendie de nuit, où ses maigres ressources eussent été en danger. « Mais notre-Seigneur y a pourvu (2) ». S'il a l'occasion de soutenir un pauvre aveugle de Charenton, il loue Dieu de l'avoir choisi pour cette œuvre de charité fraternelle (3) ; dans ses nuits d'insomnie, pour repousser les récriminations, les révoltes, et « mauvaises fantaisies », il lit la Bible, médite et prie (4). « Il n'importe pas beaucoup quels haillons ni quelle couleur on porte en ce monde, pourvu qu'on puisse vêtir le blanc là-haut, et y vivre avec Dieu en sa gloire (5) ». D'ailleurs, cette foi n'excluait pas, à l'égard de la tradition de l'Eglise, l'esprit critique (6).

L'Estoile était plus chrétien que catholique ; la religion se mêlait à toute son existence, elle n'avait pas son domaine à part, et n'était pas bornée à quelques pratiques de pure forme sans effet sur la vie courante, dont on doit s'acquitter à certaines heures, si l'on veut être tenu pour un homme de bien. « Il faut, écrivait Peiresc à Guillemain avec une sérénité reposante, louer Dieu quand on peut sortir de maladie, et se conserver surtout dans le contentement de notre présente condition (7) ».

Ces sentiments étaient bien moins répandus dans la noblesse. Henri IV avait donné l'exemple d'une conversion intéressée, qui ne l'empêchait pas de mener une vie coupable. L'Estoile déplorait « le peu de religion qui se remarque en nos grands, aujourd'hui (8) ». Il expliquait justement les scandales par l'absence de foi : « Renfort d'abominations à la Cour, où toute piété et crainte de Dieu est éteinte (9) ». « Le jeu, l'amour...

(1) L'ESTOILE, éd. Petitot, IV, 179-180.

(2) Mai 1611.

(3) 1609, III, 232.

(4) 4 juin 1609.

(5) Déc. 1609.

(6) Voir p. ex. 6 sept. 1608, sept. 1610, etc.

(7) 24 fév. 1637. Voir au contraire la réponse du maréchal de Gramont au Roi qui l'interrogeait sur la mort du ministre Morus. Il est mort dit-il, en bon huguenot, mais je le trouve surtout à plaindre d'être « mort dans une religion qui n'est maintenant non plus à la mode qu'un chapeau pointu » (*Ménagiana*, III, 128).

(8) Nov. 1608, cf. mai 1610.

(9) 1609, coll. Petitot, III, 248.

déshonorent et ruinent les meilleures familles de Paris, ce qui provient du défaut de la crainte de Dieu, qui achèvera de ruiner tout (1). » Avant d'aller tuer, — assassiner, pourrait-on dire, — M. de Lux, le chevalier de Guise entendait la messe chez Mme de Conti (2). Pontis remarquait que beaucoup de personnes « faisaient vanité de n'avoir point de religion, comme si leur impiété devait passer pour une marque de leur courage (3) ». Un jour de 1628, raconte-t-il, devant La Rochelle, pendant une alerte, un officier dit que ce ne serait rien s'il plaisait à Dieu ; ses camarades « peu accoutumés à un tel langage, se mirent à l'insulter et à se railler de lui, comme d'un homme qui témoignait assez par cette parole, qu'il avait peur..., si ce même officier eût nommé alors le nom du diable, au lieu de celui de Dieu, bien loin d'en être repris, quelques-uns l'en auraient plus estimé..., l'on s' imagine qu'il suffit d'être impie pour être brave ». Ce malheureux fut poursuivi de moqueries si piquantes, qu'il dut demander son congé et se retirer (4).

Sous Henri IV, « c'était la mode, à la Cour, de jurer » ; le Roi jurait ventre Saint Gris ; ce saint n'existe pas ; les gouverneurs du jeune Roi, craignant qu'il ne se laissât aller à blasphémer, lui avaient permis ce juron qui ne signifie rien. Un certain La Tour appelait Dieu son commis, et le félicitait de bien faire ses affaires, « lequel blasphème était ordinairement en sa bouche, même devant M. de Sully, dont on ne faisait que rire au lieu de l'en réprimander et châtier (5) ». Il y eut bien des édits interdisant les jurements et blasphèmes, la circulation dans les églises pendant les offices, prescrivant d'honorer la procession et le Saint-Sacrement, « à peine de punitions exemplaires et extraordinaires (6) ». En 1599, M. de Lanargerie renouvelait au Roi une remontrance contre les blasphémateurs, et qualifiait le blasphème de « sépulchre de la bienséance (7) ». Ces mesures n'avaient pas d'effets, et le respect de Dieu ne se commande pas. L'exemple personnel de Louis XIII, qui ne jurait jamais, imposa quelque retenue ; encore des hommes honnêtes et croyants comme M. de Montausier, sui-

(1) Mars 1610.

(2) Malherbe à Peiresc, 1613, *Coll. des grands Ecriv.* III, 275 sq.

(3) *Mém. de Pontis*, p. 480, col. 1, vers 1621.

(4) *Pontis, Mém.*, 544-545.

(5) VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges*, II, 184. L'ESTOILE, mai 1609

(6) L'ESTOILE, 2 et 16 avril 1594.

(7) *Recueil AZ*, vol. O, p. 179.

vaient-ils cette mode qu'ils maudissaient en leur cœur ; « du temps que les jurements étaient plus à la mode qu'ils ne sont aujourd'hui, il jurait comme les autres », mais il trouvait vait bon qu'on le prît (1).

Un petit livre de la Serre, *le Bréviaire des Courtisans* (2). flétrit en style déclamatoire ce mépris des choses saintes, plus criminel encore, quand on célèbre les offices de la Passion. L'auteur heurte en un contraste violent les souffrances de Jésus-Christ, mort pour sauver les hommes, aux jouissances terrestres et vulgaires des courtisans ingrats et indifférents. « Vous dansez maintenant une courante, et en cet instant on fait courre Notre-Seigneur depuis un bout de la ville jusqu'à l'autre ; et s'il prend la mesure de ses grands pas pour se reposer, on le remet en cadence à coups de barre. Il vous prend envie de danser une gaillarde, et on sonne toujours l'alarme aux oreilles de mon Dieu (3) ». Pendant que Jésus est déchiré de verges et suce le vinaigre d'une éponge, les courtisans « engraisent leur carcasse puante (4) ». Quand ils rencontrent le Saint-Sacrement, ils n'arrêtent pas leur carrosse, et ne descendent pas ; ils se bornent à un salut machinal, « par coutume (5) ». Des gravures accentuent ce contraste indécent : on voit par exemple, en haut d'une page, Jésus sur la croix, entre les deux voleurs, réclamant à boire ; en bas, un festin ; les hommes ont le chapeau sur la tête, les femmes sont largement décolletées ; un gentilhomme ivre quitte la table, soutenu par un petit laquais ; un autre se trouve mal ; dans le lointain, une tête de mort (6). L'Estoile avait raison de dire que la vie, l'amour et l'argent étaient « trois déités fort révérees de nos courtisans d'aujourd'hui (7) » ; et l'exemple de piété que donnaient le duc et la duchesse de Ventadour, en abandonnant leurs biens, leur fortune, leurs titres, pour se

(1) VIGNEUL-MARVILLE, *Mél.*, I, 153-154.

(2) L'approbation est du 16 févr. 1630. Je renvoie à une édit. de Rouen, Jacques Besongne, 1678, in-12.

(3) P. 41.

(4) P. 94.

(5) P. 159.

(6) P. 182. Cf. p. 33, 70 ; les gravures sont mal faites. Cf. *La Contre-Mode*, chap. intitulés, *Conversion à la mode* (164 sq), et *Religion à la mode* (186 sq) ; le livre est plein d'exemples, de conseils, tirés de la Bible et des Pères ; le souvenir du *Bréviaire du Courtisan* est sensible ; Fitelieu d'ailleurs, le cite avec éloge. « C'est un bon esprit qui a fait le *Bréviaire du Courtisan* » (75, 77).

(7) Avril 1606.

consacrer à la vie religieuse, était d'autant plus admirable qu'il était exceptionnel (1).

Chez les femmes même, la religion semble avoir été réduite, trop souvent, à des formalités convenues qui ne gênent pas la satisfaction des désirs, mais dont on ne peut se dispenser sans éclat fâcheux. En 1622, la *Rubrique et fallace du monde*, *pasquin excellent, enseigne*.

la belle pratique
de servir Dieu mondainement,
et d'être mondain sagement.

Il faut aller aux monastères. parler le jargon des dévotes, choisir un directeur subtil et indulgent,

qui vous enseigne la méthode,
de vous confesser à la mode,

qui permette les « poudres, frisons et bouquets ».

Pour tout excuser, on n'a qu'à prétendre

que la bonne intention
rend parfaite toute action.
Ainsi, la femme mariée
pour son mari sera parée,
qui ne s'en soucie nullement (2).

Le Pasquil de la Cour pour apprendre à discourir enseigne aux dames « le trictrac du monde » : il convient de faire la dévote, de communier chaque mois, d'aller à vêpres à l'Oratoire, de visiter les Ursulines de la rue Saint-Jacques, de savoir où se font les prières publiques de quarante heures, d'avoir un directeur jésuite, et des tantes ou cousines aux Carmélites, « pour aller jouer en été », d'avoir vu le Pape, et de garder un morceau de sa robe pour « enchâsser en un tableau », de parler des cas de conscience (3). La Serre écrivait en 1638 à l'usage des dames un *Réveille-matin*, qui fait pendant au *Bréviaire du Courtisan* : il leur reproche de passer leur temps au miroir, à la toilette, à parer et farder un corps que la mort détruira peut-être ce soir, sans soin de l'âme que Dieu appellera à lui. Le ton est rude et pressant (4).

(1) C'est en 1631 que le Duc remit son duché à un frère cadet ; la Duchesse fit profession en sept. 1639.

(2) *V. H. L.*, I, 343 sq.

(3) *V. H. L.*, III, 264 sq.

(4) Voir p. ex. p. 87.

Même dans les courts instants que l'usage commandait de consacrer aux pratiques pieuses, la sincérité était souvent absente. Si les dames vont à confesse par l'effet « de quelque dévotion feinte », lit-on dans la *Rubrique et fallace du monde*, elles ont une petite coiffe claire, qui leur permet « de jouer de la prunelle », et de regarder facilement où elles veulent. Les églises étaient les lieux de rendez-vous préférés ; on pouvait y entrer sans se faire remarquer ; l'ombre de leurs nefs était propice aux tendres propos ; même pendant les offices, les amants passaient inaperçus au milieu du recueillement attentif des fidèles. Il y avait d'ailleurs, à midi, la messe dite des paresseuses, que fréquentaient toutes les belles et leurs galants (1). Balzac se plaint de cette coutume irrévérencieuse. « Les dames sont aujourd'hui obligées de se confesser d'avoir été à la messe... » Il excuse les Italiennes, « parce qu'elles n'ont que ce petit intervalle de malheureuse liberté, hors duquel elles sont esclaves et prisonnières. Mais en France, où la conversation des honnêtes femmes n'est pas défendue, et où elles peuvent recevoir les visites des honnêtes gens, elles n'ont rien à dire pour justifier cette incontinence de leurs yeux (2) ». Le roman, le théâtre, multiplient les allusions à ces mœurs contemporaines ; c'est à l'église que Francion rencontre Diane (3), Antonin, la belle Florelle (4), et Mérindor. Dorinde (5) ; c'est là que Cléandre va tous les jours voir Clytie (6), c'est par l'intermédiaire des livres de dévotion qu'Armand et Chryséide échangent au temple leurs lettres d'amour (7).

Il n'y a pas seulement dans cette attitude irrespectueuse, la désillusion née du heurt attristant des croyances pendant

(4) *Berger extravag.*, I, 182. Cf. *Mém. de Choisy*, 539, 2.

(2) Lettre à M^{me} de Campagnol, 3 mai 1635. Cf. de GRENAILLE, *La mode*, 205 sq.

(3) P. 213.

(4) *Bergeries de Vesper*, par Guill. de Coste, Paris, R. Baragnes, 1618, in-12, p. 27 sq.

(5) *Astrée*, IV, 267, édit. de 1647, déjà citée.

(6) *Clytie ou le roman de la Cour*, 19 ; Cf. *Roman com.*, chap. ix, p. 26.

(7) *Astrée*, III, 639. Voir encore *Lettres de Phyllarque à Ariste*, I, 47, et SOREL, *Lois de la Galanterie*, éd. Aubry, p. 19 : « Quoique d'ordinaire les galants aient assez de peine à être dévots, ils ne laisseront pas de fréquenter les églises, spécialement celles où quelque fête, quelque musique et quelque prédicateur excellent et nouveau, attirent quantité de gens, et surtout de ceux qui ne sont pas de petite considération et du nombre du vulgaire ». Il est de bon ton d'être vu à certaines cérémonies religieuses, comme aux Tuileries ou à la Place Royale.

les guerres de religion : je ne crois pas que les hommes de cette époque aient été généralement accessibles à ce scepticisme philosophique, dont Montaigne enveloppait l'expression dans ses *Essais*, et je crois bien avec Sorel que, malgré les attaques du P. Garasse, qui le baptise « patriarche » des esprits forts, Charron, « n'a eu aucune mauvaise intention dans ses écrits (1) ». Il y a davantage, la résistance spontanée d'un tempérament vigoureux avide d'action et de plaisirs immédiats, que gênent toute morale, toute doctrine qui prétendent imposer le renoncement, ou même simplement la retenue, la modération ; il y a, aussi, la conviction que la force et la hauteur de l'intelligence se mesurent à son indépendance à l'égard des traditions, et, chez certains, un parti pris, une affectation de choquer les croyances reçues ; qu'un bourgeois étouffe l'esprit critique devant les opinions que lui ont transmises ses aïeux ; la raison d'un gentilhomme libre et souveraine, n'est liée par aucune antiquité, si vénérable soit-elle (2). Dans son livre sur la *Mode*, en 1642, De Grenailles mettait au nombre des effets de la mode l'hérésie, l'irrégion, et il n'avait pas tort (3). Les courtisans suivaient la mode en ce domaine, comme pour le costume et le langage.

Si la vraie foi était affaiblie, la superstition était fort répandue ; le procès d'Urbain Grandier en est une preuve (4). Lorsque le P. Bernard, dit le pauvre prêtre, mourut en 1644, les dames déchirèrent ses souliers pour en avoir chacune un morceau, et ses guenilles furent vendues au poids de l'or (5). « On allait en procession lui faire toucher des chapelets. M^{me} de Mansy fut du nombre (6). » Or, la superstition, qui impose à l'esprit inquiet, dans les circonstances les plus indifférentes en apparence de la vie, l'observation de ses exigences tyranniques,

(1) SOREL, *Biblioth. franç.*, 95-96.

(2) En ce qui concerne spécialement les jacobins, il semble que, au milieu de ses emportements le P. Garasse ait assez bien démêlé leurs sentiments. Voir *Doctr. cur. des beaux esprits*, 1624, p. 168, 64, 267, 291, 548, 679 sq., 354, 888, 991.

(3) *De la mode*, 185 sq.

(4) Voir une lettre de Guy Patin, du 22 décembre 1651. Richelieu semble croire aux magiciens, aux sortilèges (HANOTAUX, *Hist. du Cardinal de Richelieu*, I, 109). Bassompierre attribue à une comète la mort du roi d'Espagne en 1621 (Lettre au duc de Luynes, 30 mars 1621, de Madrid).

(5) TALLEMANT, IV, 149.

(6) Lettre d'Henri Arnauld, 24 mars 1644. Voir d'autres exemples dans TALLEMANT, II, 30, VI, 47, III, 65 ; RETZ, *Mém.*, 33, col. 1, etc.

serait, si elle régnait en maîtresse, opposée à la pratique aimable facile, souriante, de la vie de société.

Le relâchement de trop de gens d'église expliquait un peu celui des gens du monde. Ils n'offraient pas toujours un exemple édifiant. L'Estoile reconnaissait la nécessité de rendre la religion catholique « bien réformée (1) ». Dès 1593, Commolet apostrophait violemment les religieuses, dont la conduite laissait à désirer (2). En février 1610, les mœurs n'avaient pas changé, si ce que L'Estoile raconte des couvents des environs de Paris, surtout de ceux de Longchamp et de Gif, est vrai (3).

Les curés des paroisses de Paris étaient si ignorants, que le coadjuteur P. de Gondi entreprit vers 1644 d'examiner leurs capacité, « ce qui était dans la vérité d'une utilité inconcevable ». Ce projet échoua (4). Les membres les plus en vue du haut clergé ne devaient pas toujours leur célébrité à la pratique régulière des vertus chrétiennes. Dans la *Promenade des bonshommes*, le bon sens bourgeois leur reprochait d'être plus longtemps au Louvre qu'en province. « La Cour et Paris n'ont point été établis pour repaires de telles gens ; il faut résider ou résigner (5). » Les *Caquets de l'accouchée* se moquent d'un évêque pourvu d'une barbe magnifique, qu'il passe tous les jours deux heures « à peigner et attifer ». « Il n'y a point de ferrements assez à Paris pour la friser, il en fait venir de Normandie (6) ». M. de Valençay, archevêque de Reims, était instruit, bien fait, mais « né à la bonne chère et à l'escroquerie (7) » ; c'est lui qui, le jour de la première représentation de *Mirame*, rangeait les sièges, donnait les places aux dames, et enfin parut sur le théâtre en habit court de velours, à la tête de vingt-quatre pages qui portaient la collation ; à ses amis qui le critiquaient, il répliqua « qu'il faisait toutes sortes de mé-

(1) Juillet 1609.

(2) L'ESTOILE, 8 déc. 1593.

(3) L'ESTOILE, III, 382. Sur le couvent de Longchamp, où le beau monde se rendait en voiture aux offices de la semaine sainte, voir Du RYER, *Vendanges de Suresnes*, II, 6. On trouvera sur le même sujet des renseignements de date postérieure dans TALLEMANT, I, 36, à propos de M. de Roquelaure, mort en 1625, et V, 336, à propos de M. de Guise qui fut archevêque de Reims jusqu'en 1641. Sur les dangers de la grille des couvents pour la moralité des religieuses, voir les conseils de Godeau à l'abbesse d'Yverres, Victor Du BLED, *La société française du XVI^e siècle au XX^e siècle*, I, 212.

(4) *Mém.* de RETZ, 44.

(5) P. 191.

(6) P. 52.

(7) TALLEMANT, II, 445 sq.

tiers pour vivre (1) ». On connaît la faible vocation du futur cardinal de Retz, presque aussi mousquetaire que prêtre, bien qu'il se soit complu à embellir sa jeunesse du prestige d'aventures romanesques (2) ; au moins, avait-il beaucoup de « beau savoir (3) » ; mais son oncle lui était en tous points inférieur (4).

En général dans la haute société, il y a beaucoup d'écarts de conduite et de langage. Quand l'âge a amorti les passions, les sentiments religieux, reprennent souvent le dessus ; on meurt en confessant, peut-être sincèrement, les vérités de la foi, mais on vit avec assez de liberté et d'indépendance. Et il n'apparaît pas qu'au début du siècle, la religion ait été le frein capable de contenir les instincts, de modérer leurs manifestations, d'adoucir les mœurs, de discipliner en un mot, l'indocilité foncière des tempéraments. Il faut chercher ailleurs le principe d'ordre et d'organisation.

(1) *Mém.* de MONTCHAL, I, 107.

(2) Il « veut faire du bruit » dit TALLEMANT, V, 183.

(3) Chapelain à Bouchard, 6 janvier 1639.

(4) TALLEMANT, IV, 73-74. On trouvera dans WALCKENAER, *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné*, 4^e éd., 1857, I, 92, l'histoire de Mme du Hallier ; c'était cette Charlotte des Essarts, qui fut la maîtresse d'Henri IV, dont elle eut deux filles ; elle eut ensuite cinq enfants de Louis de Lorraine, cardinal duc de Guise, archevêque de Reims, puis elle vécut avec M. de Vic, archevêque d'Auch, et épousa M. du Hallier, qui, par vanité, prétendit qu'elle avait été unie par un mariage secret à l'archevêque de Reims, Du Hallier finit par devenir maréchal de France, d'évêque de Meaux qu'il était.

CHAPITRE IX

COMMENCEMENTS DE LA VIE MONDAINE. LES SALONS, L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

C'est dans la vie mondaine qu'on le trouve. Nous avons vu plus haut que les fêtes, les bals, les carrousels, les ballets, ont été les divertissements, recherchés et fréquents, de la Cour, où ils entretenaient le goût des riches costumes, et des belles attitudes, à la fois fières et aisées ; mais dans ces distractions de parade, d'un éclat tout extérieur, toutes en mouvement et en action, il n'y avait rien pour l'esprit, rien pour les mœurs. La politesse mondaine pouvait y trouver quelque profit, mais elle n'eût fait, s'il n'y eût eu autre chose, que des gains insignifiants. C'est hors de la Cour que fleurit la vie de société véritable, celle qui développe par l'intimité constante et de bon ton entre les hommes et les dames, la galanterie de l'esprit et des manières, fait une place à l'intelligence par la conversation, habitue à faire cas du jugement des autres, à craindre la réprobation même silencieuse, à rechercher l'estime et l'admiration même discrètes, impose la réserve, la décence, la surveillance des propos et des attitudes, celle en un mot, qui polit vraiment les individus, et, par une action douce, lente et continue, arrête, atténue, si elle ne les supprime pas tout à fait, les grossièretés, les violences d'une nature fruste.

Cette reprise de la vie de société, au début du ^{xvii}^e siècle, est spontanée, naturelle, nationale, pourrait-on dire : elle était conforme à l'humeur sociable des Français, et s'est produite aussitôt que la paix, rétablie par Henri IV, a rendu possibles les réunions mondaines. Il y a eu là un concours heureux de nos goûts traditionnels et des circonstances politiques. Il est certain que, d'abord et surtout l'Italie, et, plus tard et à un moindre degré, l'Espagne, ont exercé une influence sur ce

mouvement ; mais elles l'ont seulement éclairé, guidé ; elles ne l'ont pas créé.

M. Reynier a montré qu'une partie de la littérature romanesque du temps d'Henri IV a un caractère de pureté sentimentale, inexplicable sans l'existence d'une société, qui, hors de l'entourage du Roi, recherchait des satisfactions et se proposait un idéal autres que ne faisait la Cour (1). Nous sommes mal renseignés sur ces premiers salons, qui n'ont pas eu la célébrité de l'Hôtel de Rambouillet, et dont les contemporains n'ont pas songé à écrire l'histoire ; ils furent tenus par des personnes qui avaient connu la Cour des Valois : des dames qui s'accommodaient mal des allures d'Henri IV et des courtisans, comme la duchesse de Rohan, la princesse de Léon, M^{mes} de Villeroy, de Cimiez, de Saint-Nectaire, de Guise, de Rivery (2), et même quelques hommes : aux noms que cite M. Reynier, on peut ajouter celui de Bassompierre, que nous donne Arnauld d'Andilly (3). A côté de ces assemblées mondaines, on en trouve d'autres plus graves et plus sérieuses, que les courtisans ne paraissent guère avoir fréquentées : la plus connue est l'académie des frères Du Puy. Peiresc dans son enthousiasme l'appelle le séjour « des plus galants hommes de Paris (4) ». Mais ce mot, sous la plume de Peiresc, ne doit pas faire illusion. Un passage curieux de Vigneul-Marville oppose l'esprit de ces savants à celui des gens du monde ; ils refusèrent, dit-il, l'entrée de leur cabinet au satirique Montmaur. « Ces messieurs, graves comme des Catons, prenaient les sciences du côté de leur plus grand sérieux, et ne souffraient pas aisément ceux qui n'ont pour ainsi dire que le Polichinél de la littérature ; ils n'entendaient point raillerie, et il aurait mieux valu faire un solécisme au nez de l'Université, que de se relâcher à turlupiner en leur présence. » En revanche, la verve railleuse et mordante de Montmaur était appréciée des

(1) Voir le *Roman sentimental*, p. 170. Voir p. 171, note 2, une citat. intéressante de Béroalde de Verville, dès 1596 : « il n'aura pas de plaisir si parfait que d'être en bonne compagnie » etc.

(2) REYNIER, livre cité, 172. Nous avons parlé plus haut de Marguerite de Navarre.

(3) *Mém.*, 448, 2. A Paris, chez M. de Bassompierre, « était le rendez-vous de tout le monde ». Il recevait des gens du plus haut mérite. « Ainsi il y avait beaucoup à apprendre dans leur conversation, et rien n'est plus agréable que l'honnête liberté avec laquelle ils vivaient ensemble. » « On s'entretenait sur toutes sortes de sujets non seulement agréablement, mais utilement » (432, 1).

(4) Lettre à Claude Ménestrier, 25 oct. 1632 ; voir lettres aux frères Du Puy, 12 oct. 1626, 23 avril 1634.

grands. « Avec ce génie, il s'introduisait facilement chez les personnes de qualité qui aimaient les joies du Parnasse (1). » Il faut voir comme Peiresc, qui parle dans l'abondance du cœur quand il s'agit de science, d'archéologie, d'érudition, est froid et sec au sujet « d'un madrigal français du sieur Chapelain pour M^{lle} de Rambouillet (2) ».

L'hôtel de Rambouillet a effacé par son éclat tous les salons qui l'avaient prédédé et préparé : le soleil s'est levé, disparaissent, étoiles ! Fléchier, dans son oraison funèbre de M^{me} de Montausier, M^{lle} de Scudéry dans le *Cyrus*, tous les écrivains dans tous les genres, ont épuisé à le louer, à le chanter, les artifices de la rhétorique, les ressources de la langue. Il faut arriver à Saint-Simon pour trouver, dans une addition au journal de Dangeau du 17 mai 1690, un jugement, d'ailleurs isolé, un peu méprisant (3). Sans doute, le succès de l'hôtel prouve qu'il donnait satisfaction aux aspirations d'une élite ; à son tour, la Marquise a éclairé les esprits sur leurs besoins, fortifié leurs tendances, sans jamais les élever au point de perfection qu'elle avait atteint, car elle a toujours été, très supérieure à son entourage ; et ce n'est pas par elle qu'il faudrait juger sa génération. Elle était très artiste, au point d'être elle-même l'architecte de son hôtel, à une époque où il était rare de voir les nobles s'adonner au dessin (4). Eprise des belles choses, connaissant assez l'italien et l'espagnol pour s'être « formée l'esprit dans la lecture des bons livres » écrits en ces deux langues (5), empêchée par une maladie d'étudier le latin pour lire Virgile (6), elle se plaisait aux entretiens doctes et graves, causait d'Auguste et de ses vertus, demandait à Balzac des renseignements complémentaires sur Agrippa et Mécène (7), recevait avec joie ses discours sur

(1) *Mélanges*, I, 105-107.

(2) Lettre à Gassendi, 22 oct. 1633.

(3) « C'était dans Paris, une espèce d'académie de beaux esprits, de galanterie, de vertu et de science, car toutes ces choses-là, s'accommodaient alors merveilleusement ensemble, ce furent toutes ces choses bien plus que la beauté de M^{lle} de Rambouillet qui n'en avait aucune, mais à qui l'esprit et le goût du temps, donnaient force adorateurs, qui piquèrent M. de Montausier d'être le plus heureux ».

(4) Lettres de Voiture, I, 36 : il faut faire la part de la flatterie dans la comparaison des dessins de la Marquise à ceux de Michel-Ange. Voir encore I, 315, la lettre de Voiture sur le Valentin. Cf. TALLEMANT, II, 486-487.

(5) *Segraisiana*, 29.

(6) TALLEMANT, II, 486.

(7) BALZAC, *Troisième discours*, I, 253.

l'ancienne Rome. Chapelain presse Balzac de lui envoyer un discours de la vertu ancienne, s'il veut « la ravir, lui donner la vie (1) ». Jusqu'à la fin, elle s'intéressa aux choses de l'esprit, et sut unir à la solidité de sa culture, le bon sens, la modestie, la discrétion qui conviennent à une femme de goût. Elle fut vraiment la « sage Arthénice » que célèbre Balzac. Sa vertu était au niveau de son intelligence ; elle donnait des conseils et des avis avec délicatesse, elle atténuait d'amabilité la critique la plus légère ; sa « vertu modeste et charmante... joignait la politesse à la raison », et jamais elle n'a « fait une action de mauvaise grâce, ni dit une parole qui ait pu ni fâcher ni déplaire (2) ». Lorsque Boileau lui montra ses premiers vers, elle le loua, mais l'engagea à renoncer à la satire, « avec cette politesse dont les personnes de son rang savent toujours assaisonner un avis (3) ». Elle avait une grande piété, et espérait justement « de la miséricorde de Dieu de le voir éternellement dans un autre monde (4) ». L'inconduite des dames, qui s'affichaient avec des gens d'Eglise, la révoltait (5), et Balzac voyait en elle la magnanimité des César et des Scipion, jointe à l'honnêteté des Livie et des Cornélie (6). Son urbanité était sérieuse et affable ; Tallemant la trouvait « un peu trop complimenteuse pour certaines gens, qui n'en valent pas trop la peine ». Mais il ajoutait aussitôt : « c'est un défaut que peu de personnes ont aujourd'hui, car il n'y a plus guère de civilité (7) ». Amie fidèle et désintéressée, sensible au mérite même chez des gens qu'elle ne connaissait pas, elle déclarait à M. d'Andilly : « Bien loin de ne pas faire toutes choses au monde pour mes amis, si je savais qu'il y eût un fort honnête homme aux Indes sans le connaître autrement, je tâcherais de faire pour lui tout ce qui serait à son avantage ». Vous savez cela, répliquait M. d'Andilly ; je n'ai plus rien à vous montrer (8). Son langage était d'une décence parfaite, et Tallemant habitué à un vocabulaire plus libre, était quelque peu choqué de tant de scrupules. « Elle est un peu trop délicate, et le mot de tei-

(1) 12 février 1639.

(2) M^{lle} DE SCUDÉRY, *Nouv. convers. sur divers sujets*, Paris, 1684, 2 vol. in-12, I, 122.

(3) D'OLIVET, *Hist. de l'Acad.*, Livet, II, 159.

(4) *Mém. d'ARNAULD D'ANDILLY*, 473, 1.

(5) TALLEMANT, II, 488.

(6) *Second discours*, I, 238.

(7) II, 504.

(8) TALLEMANT, II, 489.

gneux dans une satire ou dans une épigramme lui donne, dit-elle, une vilaine idée... Son mari et elle vivaient un peu trop en cérémonie. (1) » On comprend que le Louvre lui ait inspiré plus d'aversion que de sympathie : dès l'âge de vingt ans, malgré sa jeunesse, sa beauté, son rang, elle refusa d'y aller. « Elle n'y trouvait rien de si plaisant que de voir comme on se pressait pour y entrer, et quelquefois il lui est arrivé de se mettre en une chambre, pour se divertir du méchant ordre qu'il y a pour ces choses-là en France. » Louis XIII lui déplaisait étrangement ; « tout ce qu'il faisait lui semblait contre la bienséance (2) ».

En grande dame, elle tint à donner aux réunions mondaines qu'elle organisa chez elle, une allure aisée, souple, sans contrainte, opposée à la régularité rigide d'une académie de savants. Un passage de Chapelain à cet égard est bien curieux ; il écrit à Balzac au sujet d'une lettre où celui-ci parlait de la marquise de Rambouillet, et, avec des précautions un peu embarrassées, il lui fait comprendre pourquoi quelques personnes ont cru devoir modifier une phrase du texte original. « En un seul endroit où vous nommez son cabinet un réduit, où tant de rares esprits s'assemblent tous les jours, ou chose équivalente, M. de Chaudbonne, M. de Vaugelas et moi, nous avons trouvé à propos, avant que de lui faire voir la lettre, de mettre : et des excellentes personnes qui se rencontrent souvent chez elle ; par le moyen de quoi, sans changer votre sens, nous lui donnons la couleur que nous savons lui devoir être plus agréable, secondant en cela votre intention, afin que son logis passe plutôt pour un abord de cette Cour choisie et du grand monde purifié, que pour une conférence réglée qui en effet ne l'est point, et qui est moins honorable de cette façon que de l'autre. (3) »

Mme de Rambouillet ne recevait pas indistinctement tous ceux qui le souhaitaient ; elle voulait n'avoir autour d'elle qu'une société choisie. A quoi eût-il servi qu'elle se retirât de la Cour, si elle eût accueilli chez elle la bruyante cohue du Louvre ? Cette difficulté d'y être admis faisait le prix de la chambre bleue. Le désir de mériter l'estime de la Marquise était le meilleur stimulant à faire sur soi-même l'effort de s'en

(1) II, 505.

(2) TALLEMANT, II, 486 et 504.

(3) 25 mars 1637.

rendre digne. « Pour l'hôtel de Rambouillet, écrivait Chapelain à M. de Saint-Chartres, nous ferons cette affaire, mais je vous demande du terme, tant pour ce que n'étant pas abordable aussi facilement que beaucoup d'autres, je serai bien aise de ménager les choses à loisir, en sorte qu'ils puissent bien connaître ce que vous valez, et n'avoir pas moins de désir pour vous que vous en avez pour eux » (1).

Elle aimait une tenue extérieure convenable. En 1648, Maucroix écrivait à M^{me} des Réaux :

Soyez aussi sage et posée
que dans l'hôtel de Rambouillet,
ou qu'une crieuse de lait.

« C'est elle qui a corrigé les méchantes coutumes qu'il y avait avant elle,... et elle a enseigné la politesse à tous ceux de son temps qui l'ont fréquentée », dit Segrais (2). Ce jugement est juste en général, mais il ne faudrait pas parer l'hôtel de toutes les perfections. Chapelain y étalait un manteau élimé, un costume défraîchi et râpé, et « des mouchoirs si noirs que cela faisait mal au cœur (3) ». Il est vrai que M. de Montausier seul l'estimait, et qu'il était plus assidu au samedi qu'à la ruelle d'Arthénice (4). Ménage s'y nettoyait les dents « par dedans avec un mouchoir fort sale, et cela durant toute une visite (5) ». M^{me} Aubry était « la plus propre personne du monde », et cependant, on trouva un jour sur elle trois poux qui firent son désespoir (6). Il arrivait à Voiture de « quitter ses galoches en présence de Madame la Princesse pour se chauffer les pieds (7) ». Voiture adressait l'une de ses plus jolies poésies

(1) 24 déc. 1637.

(2) Cf. M^{lle} DE SCUDÉRY, *Nouv. conv.*, 1684, I, 121-122. C'est « la femme du monde qui savait le mieux la politesse ; elle l'inspirait même à tous ceux qui la voyaient, et l'on peut dire que de son cabinet, elle s'est répandue dans toute la Cour, et même dans tout le royaume, tant qu'elle a vécu ; et ce qu'on en voit parmi nous est venu de là ». Sa deuxième fille exagérait la délicatesse ; la crainte qu'on avait de lui déplaire n'était pas sans contribuer à rendre les hommes plus attentifs aux bienséances. « Il y a si peu de choses qui la satisfassent, si peu de personnes qui lui plaisent, un si petit nombre de plaisirs qui touchent son inclination, qu'il n'est presque pas possible que les choses s'ajustent jamais si parfaitement, qu'elle puisse passer un jour tout à fait heureuse en toute une année, tant elle a l'imagination délicate, le goût exquis et particulier, et l'humeur difficile à contenter », (*Cyrus*, VII, 502).

(3) TALLEMANT, III, 265.

(4) *Id.*, III, 274.

(5) *Id.*, V, 216.

(6) VOITURE, *Lettres*, mars 1633, I, 104.

(7) TALLEMANT, III, 49.

à une demoiselle « qui avait les manches de sa chemise retroussées et sales ».

Est-ce que, brûlant nuit et jour,
je remplis ce lieu de fumée,
et que le feu de mon amour
en a fait une cheminée ?

demande-t-il avec une agréable raillerie du vocabulaire amoureux à la mode.

M^{me} de Rambouillet avait compris qu'on ne peut pleinement goûter les charmes de la conversation que dans une pièce où le confort est uni à l'agrément. Dans la chambre en velours bleu rehaussé d'or et d'argent, éclairée par de grandes fenêtres qui l'égayaient, et laissaient jouir de l'air et de la vue du jardin (1), au milieu des corbeilles pleines de fleurs, qui mettaient continuellement dans la pièce les parfums et les couleurs du printemps (2), devant un bon feu que Voiture regrettait à Madrid (3), au moins avant l'étrange maladie de la Marquise, les habitués s'initiaient peu à peu aux belles connaissances, à la causerie, à la discussion. Au fond, la conversation entre gens du monde n'est souvent qu'une forme intellectuelle de la médiocrité ; cet échange rapide et brillant d'idées superficielles et diverses, où l'on se contente de l'à-propos, de l'aisance piquante de la forme, où la vivacité légère est préférée à la solidité sérieuse, où rien n'est poussé, où tout est effleuré, convenait à des esprits pauvres, qui n'avaient ni le goût de l'étude, ni le don de la réflexion et de l'analyse. « Celui qui sait cet art de rentrer en soi-même, disait la Mothe le Vayer, de s'entretenir dans la conversation intérieure, et de discourir mentalement avec l'ordre qui s'y doit observer, n'est jamais en peine de chercher compagnie ailleurs (4). » Naudé écrasait d'une lourde citation ce passe-temps mondain : « cela s'appelle en bon latin *nugis addere pondus* (5) ». Mais il n'y avait pas, au début, d'autre moyen d'orner quelque peu des intelligences rebelles à la lecture, et de les amener au désir de se cultiver. M^{lle} de Gournay considère justement le com-

(1) SAUVVAL, *Antiq. de Paris*, II, 201. « Les lampes y sont différentes des autres lieux, on croit être dans un enchantement lorsqu'on y est auprès d'elle. » (*Cyrus*, VII, 493-494).

(2) *Cyrus* VII, 493-494.

(3) Lettre à M^{lle} Paulet, mars 1633.

(4) II, 113.

(5) Cité par Bourgoïn, *Valentin Conrart*, p. 27.

merce du monde, quand il est bien réglé, comme un « membre » de l'instruction (1). M. de Varillas avouait que de dix choses qu'il savait, il en avait appris neuf dans la conversation ; « je pourrais dire à peu près la même chose », ajoutait Ménage, qui était un puits de science (2).

Dès 1613, on montrait à l'hôtel une pièce de monnaie curieuse (3) ; une autre fois, on y parlait de taches nouvellement aperçues dans le soleil, « qui pouvaient faire appréhender que cet astre ne s'affaiblît (4) ». En général, on s'entretenait de grammaire et de littérature, on y lisait le premier livre de la Pucelle de Chapelain (5), les lettres de Balzac (6) ; parfois, M^{lle} de Rambouillet elle-même en faisait la lecture pour mieux goûter leurs beautés (7). On était partagé au sujet des *Supposés* de l'Arioste, et l'on prenait la chose fort à cœur, car l'hôtel était en « combustion (8) » ; on discutait sur car, on entendait le premier sermon de Bossuet, on accueillait froidement Polyeucte. On jouait des comédies, et les revers de la guerre n'interrompaient point l'animation de la chambre bleue ; pendant le siège de Corbie par les Français, quelques membres de la famille Arnauld quittaient l'armée, où ils avaient, paraît-il, des loisirs, et venaient surprendre la Marquise ; en trois jours, on apprit, on monta et l'on représenta la *Sophonisbe* de Mairet : M^{lle} Paulet chantait entre les actes, vêtue en nymphe (9). C'est par une comédie que l'on célébrait,

(1) « L'instruction est de telle importance qu'un de ses membres seul, c'est-à-dire le commerce du monde... » (*Avis*, 300). Cf. le portrait de Francion, qui s'est instruit seul, et ne s'est formé que par le commerce du monde : « il avait bonne façon, il chantait bien, il jouait de plusieurs instruments de musique, il était d'une humeur la plus douce et la plus complaisante du monde, il était grandement savant, parlait extrêmement bien, et écrivait encore mieux, et ce n'était point sur un seul sujet, mais sur tous ». (444).

(2) *Ménagiana*, IV, 111.

(3) Malherbe à Peiresc, 6 sept. 1613.

(4) *Ménagiana*, I, 115.

(5) Chapelain à M. de la Picardière, avril 1637.

(6) Chapelain à Balzac, 24 déc. 1638.

(7) Chapelain à Balzac, 11 juillet 1639. Un passage de cette lettre montre le succès des lettres de Balzac, que des « agents », à Paris, se chargeaient de répandre. « Puisque vous le trouvez bon, je l'abandonnerai (une lettre de Balzac) à la discrétion de quelques-uns de nos fidèles, qui la feront voir aux lieux où ils ont familiarité, et devant les plus habiles de leurs connaissances ; surtout je la mettrai entre les mains de M. d'Ablancourt, afin... qu'il la puisse donner au cabinet de MM. du Puy. »

(8) Chapelain à Balzac, 26 mars 1639 ; cf. Chapelain à Godeau, 25 mars 1639, et à Voiture, 1^{er} mars 1639.

(9) *Mém.* de l'abbé ARNAULD, 490.

un peu plus tard, la prise de Brisach, et le retour de M. de Montausier (1).

On parlait beaucoup des Romains. Comme si elle eût voulu se reposer de la laideur des mœurs contemporaines, la Marquise s'attardait avec complaisance, non à la peinture romanesque de la Cour des Valois, mais à l'étude historique, plus solide, des premiers temps de l'Empire. L'esprit était à la fois nourri et délassé. Balzac décrivait « cette Cour galante et spirituelle, qui se moquait des bons mots de Plaute, et de la raillerie de l'antiquité ». Le siècle d'Auguste a purifié et embelli la raison, répandu le goût des lettres et des arts ; « tout s'est poli et raffiné sous ce règne, tout était savant et ingénieux en cette Cour, depuis Auguste jusqu'à ses valets (2) ». Les hommes de cette époque savaient quitter le souci des affaires, et devenir hommes du monde, après avoir été avocats, sans raideur, sans gravité lourde, comme sans bassesse et sans familiarité. « Ils riaient même et se jouaient avec quelque sorte de dignité ». « Ce serait une satisfaction sans pareille, de savoir les bonnes choses qui se disaient entre Scipion, Lélius, Atticus, et Cicéron, et les autres honnêtes gens de chaque siècle, d'avoir une histoire de la conversation et des cabinets, pour ajouter à celle des affaires et de l'Etat (3) ». Il essayait d'analyser l'urbanité, cette vertu « de qui les seuls Romains ont su le vrai et le légitime usage », et qui leur fut « si propre et si incommunicable à leurs plus proches voisins, que ceux d'Italie n'ont même pu l'acquérir sans quelque déchet (4) ». Mécène était son héros préféré. C'était « le plus honnête homme de son temps ; il n'avait rien en sa personne que la nature n'eût formé avec soin, et que les bonnes lettres et le grand monde n'eussent poli » ; ses moindres actions avaient une aisance toute naturelle, et « n'étaient pas tirées à force de bras (5) ». Ce goût pour la période de l'histoire romaine où la civilisation et la littérature atteignent leur épanouissement le plus parfait, le plus harmonieux, le plus raisonnable, est intéressant.

Il ne faut pas oublier, dans un domaine différent, le rôle et l'influence de Voiture. Son neveu Pinchène lui a sans doute attribué toutes les vertus, mais il souligne justement qu'il était

(1) Chapelain à Montausier, 20 déc. 1638.

(2) 2^e discours, I, 247.

(3) 2^e discours, I, 235 sq.

(4) *Id.*, I, 234.

(5) 3^e discours, I, 253 sq.

né « pour l'entretien des honnêtes gens » de son siècle, et que, loin de chercher l'approbation des docteurs, il désira surtout l'estime de la Cour « dont les dames sont la plus belle partie ». Aussi, M^{mes} de Longueville et de Montausier pensaient-elles, non sans complaisance, qu'il était presque un modèle de ce que nous nommons un galant homme, et que les Italiens appellent un courtisan parfait (1). « Il fut bientôt toute la joie de la société de ces illustres personnes (2). » Sa conversation était charmante parce qu'il savait unir finement le sérieux et l'enjoué, et passer d'une narration à l'autre avec légèreté (3). Ses lettres surtout étaient impatiemment attendues, car ses fonctions, qui l'attachaient à Gaston d'Orléans, le retinrent quelquefois hors de France. Aussi laborieuses que celles de Balzac (4), mais d'apparence plus facile, parce qu'elles ne sont ni déclamatoires ni boursoufflées d'hyperboles, elles apprenaient aux habitués de l'hôtel à tourner joliment des riens, à relever par un badinage spirituel les sujets les plus futiles, à ne pas se contenter de l'expression simple, directe, mais à se plaire au tour rare, inattendu, piquant, sans s'écarter trop visiblement de la raison, sans tomber jamais dans l'absurdité ou l'extravagance (5). Elles offrent parfois un mélange heureux de recherche, d'aisance et de bon sens. Le succès de Voiture fut immédiat, et prouve combien on fut séduit par cette ingéniosité inconnue dans le style. Tous les contemporains ont célébré son originalité. Pellisson trouve dans sa prose « un certain air de galanterie qui ne se trouve point ailleurs, et quelque chose de si naturel et de si fin, que la lecture en est infiniment agréable (6) ». M^{lle} de Scudéry fait la même remarque,

(1) Voir son *Eloge*, éd. Ubicini, p. 1 sq.

(2) TALLEMANT, III, 44.

(3) VIGNEUL-MARVILLE, II, 411. Cependant M^{lle} de Scudéry, qui le peint sous le nom de Callicrate, trouve qu'elle était « fort inégale », et parfois ennuyeuse. Cité par Livet, Ed. de Pellisson, I, 213, note 1.

(4) « Il travaillait longtemps à leur donner ce tour galant » (VIGNEUL-MARVILLE, I, 256). Il écrivait à M. d'Avaux : « vous connaissez mieux que personne quel embarras c'est que ces lettres qui n'ont aucun sujet réel, et où il faut discourir sur la pointe d'une aiguille » (Ed. Uzanne, II, 217).

(5) TALLEMANT : « c'est le père de l'ingénieuse badinerie..., on lui a l'obligation d'avoir montré aux autres à dire les choses galamment..., son sérieux ne vaut pas grand'chose », (III, 50). Lui-même le sentait bien ; voir la crit. qu'il adresse à M. de Chaudbonne : « A moins que de traiter de l'immortalité de l'âme ou du souverain bien et d'agiter quelque'une des plus importantes questions de la morale, on ne lui saurait plus faire ouvrir la bouche ». (A M. de la Valette, éd. Uzanne, I, 166).

(6) Ed. Livet, I, 220.

et ajoute : « tout ce qui passait dans l'esprit de Callicrate devenait diamant, étant certain que du sujet le plus stérile, le plus bas, et le moins galant, il en tirait quelque chose de brillant et d'agréable (1) ». Costar le loue de ne pas mépriser les proverbes vulgaires, et de savoir les « rendre assez précieux » pour qu'ils aient entrée aux « meilleurs cabinets » ; entre ses mains « cette boue et cette ordure se changent en or et en diamant » ; cependant il faut avouer que l'exemple qu'il cite n'est pas probant, et que l'allusion que se permet Voiture est plus triviale que distinguée (2). Il analyse assez bien le charme qui se dégage de la lettre où Voiture décrit le Valentin : « S'il ne s'y trouve rien qui pique, il s'y trouve pourtant quelque chose qui chatouille, et dans les pièces de cette sorte, toute la grâce consiste en la seule naïveté ; elles sont assez ingénieuses si elles paraissent naturelles, et sans aucune affectation (3) ». Vaugelas estimait qu'Athènes et Rome ne pouvaient opposer personne à Voiture (4). M. Arnauld écrivait fort bien, et faisait des pièces qui « pour l'enjouement et pour le tour aisé et naturel », ne le cédaient pas à celles de Voiture (5) ; on ne saurait parler de grâce élégante sans penser à Voiture. Nous ne sommes plus aujourd'hui aussi sensibles à cette aisance naturelle que les contemporains appréciaient peut-être instinctivement, par comparaison avec l'emphase de Balzac ; nous remarquons en lui la recherche, l'effort, parfois le mauvais goût (6) ; mais il importe surtout de connaître les mérites qu'on lui attribuait de son temps. Il fut l'auteur préféré des femmes, et lorsque Girac le prit à partie, dans une dissertation latine adressée à Balzac, on disait qu'il avait usé du latin pour empêcher les courtisans de lire ses critiques, et s'éviter « d'être accablé d'invectives ou de quelque chose de pire, pour avoir voulu ravir aux gens du monde leur auteur bien-aimé (7) ».

Voiture contribua beaucoup à « entretenir un commerce agréable entre les gens du monde par des lettres polies, faciles

(1) Passage du *Cyrus* cité ci-dessus.

(2) COSTAR, *Défense de Voiture*, Paris, A. Courbé, 1653, in-4^o, p. 98.

(3) *Id.*, *ibid.*, 94.

(4) COSTAR, *Suite de la défense de Voiture*, 274.

(5) *Mém.* de l'abbé ARNAULD, 532, 2.

(6) Voir p. ex. la lettre de consolation qu'il écrit à M. de Gramont sur la mort de son père ; le ton badin nous paraît déplacé ; il est vrai qu'il faut surtout voir là une critique des mœurs contemporaines et des sentiments que témoignaient la plupart des gens du monde à l'égard des deuils qui les faisaient riches (éd. Uzanne, II, 150-152).

(7) SOREL, *Biblioth. franç.*, 139.

et divertissantes (1) ». Il répandit même à l'égard des dames et des grands seigneurs l'usage d'un style « agréable et familier », et il faut lui « donner la gloire de l'avoir inventé ; en quoi on lui a beaucoup d'obligation de nous avoir garantis de l'importunité des anciens compliments dans nos lettres, et d'avoir introduit une plus belle et plus facile méthode d'écrire ». « Tous les gens du monde se persuadaient qu'on pouvait établir en cela le caractère de la vraie galanterie et de la plus fine raillerie du siècle (2) ».

En général, à l'hôtel, le pédantisme était condamné et banni de la conversation. « On n'y parle pas savamment, mais on y parle raisonnablement, et il n'y a lieu au monde où il y ait plus de bon sens et moins de pédanterie (3) ». Balzac opposait le bon sens et la modestie de la « sage Arthénice » aux « arguments » et aux « figures » qui se débitaient chez quelques autres dames. « Je souffrirais plus volontiers une femme qui a de la barbe, écrivait-il, qu'une femme qui fait la savante », et qui, dès qu'on parle du *Cid*, raisonne sur les vingt-quatre heures (4). Chapelain déplaisait à la Marquise pour sa manie de citer les anciens et d'étaler son érudition ; une dissertation de lui sur *Médée*, à propos d'une femme qui avait tué son enfant, était vivement relevée par M^{lle} de Rambouillet (5). Mais déjà l'affectation se manifestait dans la famille même de M^{me} de Rambouillet. M. de Montausier « fait trop le bel esprit pour un homme de qualité, ou du moins il le fait trop sérieusement », estime Tallemant. Il allait au samedi, ne parlait que de livres, voyait plus souvent Chapelain et Conrart que personne, méprisait Voiture, faisait des traductions ; et « regardez le bel auteur qu'il a choisi ! Il a mis Perse en vers français (6) » ! Angélique d'Angennes « s'évanouissait quand elle entendait un méchant mot » ; « de par tous les diables, on ne sait comment parler céans », s'écriait un jour devant elle un brave gentilhomme, exaspéré par cette obligation de surveiller ses moindres paroles pour ne pas heurter le bel usage (7). La plaisanterie souvent tendue et forcée de Voiture était elle-

(1) SOREL, *Conn. b. l.*, 249.

(2) SOREL, *Biblioth. franç.*, 143 et 138.

(3) Chapelain à Balzac, 22 mars 1638.

(4) Lettre à Chapelain, dern. sept. 1638.

(5) TALLEMANT, III, 274.

(6) TALLEMANT, II, 528, III, 60. VIGNEUL-MARVILLE est moins sévère, I, 152.

(7) TALLEMANT, II, 531.

même entachée d'affectation ; elle offrait une autre forme moins visible, moins choquante, plus mondaine, du pédantisme ; n'annonce-t-il pas quelquefois le Cydias de La Bruyère ? Mais il était bien difficile que, même dans l'entourage de Mme de Rambouillet, on atteignît du premier coup la distinction aisée et naturelle ; il est déjà beau qu'on ait senti son prix, qu'on ait tâché d'y parvenir, qu'on l'ait adoptée comme un principe de critique littéraire : on se trompait seulement dans l'application qu'on en faisait à Voiture.

L'hôtel était regardé comme « le théâtre de tous les divertissements », « c'était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus galant à la Cour, et de plus poli parmi les beaux esprits du siècle (1) ». Chapelain concevait bonne opinion de M. de Beauregard, parce qu'on l'estimait honnête homme à l'hôtel de Rambouillet, « qui est la pierre de touche de cette sorte de métal (2) ». Lorsque M. Arnauld « mestre de camp général des carabins de France », fut envoyé par Richelieu en Allemagne, il hésita longtemps à quitter la vie douce et heureuse qu'il menait à Paris ; « surtout l'hôtel de Rambouillet qu'il suffit de nommer, pour désigner tout ce qu'il y avait alors en France de plus spirituel et de plus galant, où il était fort aimé, lui fournissait des plaisirs si purs, qu'il eût été fort difficile d'en trouver de plus grands, en quelque condition qu'il eût pu être (3) ».

Mme de Rambouillet essaya, d'autre part, de purifier l'amour, de le dégager des jouissances matérielles, auxquelles le réduit le vulgaire, de donner aux seigneurs, aux dames, aux écrivains qu'elle recevait chez elle, le sentiment de la décence, la conviction que les hommes et les femmes peuvent goûter ensemble des plaisirs plus relevés, plus délicats, plus durables que ceux du corps. Elle fortifiait de son exemple et réalisait autour d'elle, les théories que répandaient la plupart des romans à la

(1) TALLEMANT, II, 487. Pour donner à Cléomire plus de prestige, Mlle de Scudéry met, contre toute vérité, le Roi, au nombre des personnages qui fréquentaient la chambre bleue. « Depuis le Roi, il n'y a personne en toute la Cour qui ait quelque esprit et quelque vertu, qui n'aille chez elle ; on ne croit point être du monde qu'on n'ait été connu d'elle » (*Cyrus*, VII, 495). Pour peindre la société de Cléomire, Sapho épuise toutes les ressources de la langue en adjectifs hyperboliques : la miraculeuse Cléomire, l'adorable Philonide, la merveilleuse Elise, l'illustre mage de Sidon, l'admirable Aristée (*id.*, *ibid.*, p. 550).

(2) Lettre à Godeau, 12 févr. 1638.

(3) Abbé ARNAULD, *Mém.*, p. 482, col. 2. Cf Mme DE MOTTEVILLE, *Mém.*, V, 250.

mode. Elle reprenait, sans s'en douter, la tradition raffinée du Moyen Age courtois.

Elle « purgea la réputation » de M^{lle} Paulet, qui avait eu une jeunesse très dissipée, et des intrigues avec M. de Guise et son frère, et même avec Henri IV ; revenue de ses erreurs premières, la Lionne affectait une pruderie insupportable, au point de dire qu'elle eût voulu qu'on marquât au visage celles qui avaient eu une galanterie (1). Mais comme elle était encore jeune et belle, il faut croire qu'elle était sincère, et n'était pas une Arsinoé avant l'heure. M^{me} de Rambouillet, malgré le bonheur qu'elle trouva dans son mariage, déclarait qu'elle serait volontiers restée fille (2).

Julie d'Angenne entendait fort bien la galanterie, et fort mal les galants (3), et Voiture n'eut pas à se louer d'avoir voulu, un jour, s'émanciper à lui baiser le bras (4). Elle avait de l'aversion pour le mariage, comme la précieuse Angélique, mais les sentiments de leurs maris étaient moins éthérés (5).

Il n'y avait donc à l'hôtel que de la galanterie, et pas d'amour. En ceci, ces dames suivaient peut-être leur tempérament ; peut-être voulaient-elles réagir contre la sensualité sans esprit mise à la mode par le vert galant ; peut-être avaient-elles le sentiment plus ou moins net des exigences de la vie mondaine : l'amour en effet, surtout quand il devient une passion violente, aveugle, exclusive, accapare au profit d'une seule personne le temps, les pensées, l'âme entière de celui qui aime ; il est susceptible, ombrageux, enclin à la jalousie ; il recherche l'intimité isolée propice aux confidences, il hait la contrainte des salons, où trop de témoins l'importunent, où trop d'obligations le distraient de son objet. La galanterie au contraire laisse la tête et le cœur libres ; elle se plaît aux propos aimables, ingénieux, spirituels, limés à loisir, elle est amie du monde, car si elle s'adresse souvent par convention à une dame en particulier, elle désire surtout faire valoir ses agréments devant une assemblée de connaisseurs, elle songe plus au public qu'à celle à qui elle prétend plaire, et on la conçoit mal dans la solitude. Si parfois elle affecte d'être jalouse, c'est par politesse, pour flatter par les apparences de la tendresse vraie, et diver-

(1) TALLEMANT, III, 15 sq.

(2) TALLEMANT, II, 486.

(3) Voiture, lettre d'oct. 1633, éd. Ubicini, I, 176.

(4) *Ménagiana*, II, 8.

(5) TALLEMANT, II, 525-526, VII, 227.

sifier par la véhémence et le désespoir l'expression monotone de sentiments uniformes. L'amour connaît les orages du cœur, elle ne connaît que la bonne grâce de l'esprit (1).

Elle devient un thème obligatoire traité avec décence : on n'aimerait à Rambouillet ni les allures cavalières de la Cour, ni les récits licencieux de Boccace, ou de la reine de Navarre. Voiture se croyait tenu de mettre dans toutes ses lettres au moins « cinq ou six drachmes d'amour (2) », c'est-à-dire de galanterie ; il faisait profession ouverte « d'une galanterie universelle », avec une « qualité dangereuse pour un amant », qui était « qu'il n'aimait pas moins à faire croire qu'il était aimé qu'à l'être (3) ». S'il est à Rome, son esprit est toujours à la rue Saint-Thomas du Louvre, et il songe moins à observer, à admirer, à réfléchir, qu'à chercher dans les spectacles qui l'entourent, un prétexte à quelque galanterie originale et finement amenée (4), il semble ne penser, ne sentir, qu'en fonction de la chambre bleue. Il a même écrit des lettres amoureuses fictives, et qui paraissent n'être qu'un cours épistolaire de galanterie : ce sont des modèles, trop élégants et impeccables, auxquels on peut se reporter quand on est jaloux, quand sa dame doit partir, quand on est resté deux jours sans la voir, quand on ne reçoit pas de réponse aux lettres qu'on lui envoie, et qu'on tient à donner à ses pensées une expression distinguée (5). Il y en a d'ailleurs de délicieuses (6), et l'on n'avait pas encore noté avec tant de délicatesse les nuances subtiles du sentiment.

Mais on ne doit pas juger l'hôtel d'après la *Guirlande de*

(1) Les Visionnaires de Desmarets de Saint-Sorlin, refusent successivement de se marier ; Sestiane redoute la tyrannie d'un mari, qui voudrait lui interdire d'aller à la comédie, et peut-être l'y suivrait pour la surveiller, les ennuis d'une grossesse ou d'un accouchement qui la priveraient du théâtre ; elle est décidée à rester « fille à jamais », (V, 5, *Les Visionnaires*, Paris, Camusat, 1637, in-4°).

(2) Mai, 1632, I, 78.

(3) *Le grand Cyrus* pass. cit. ; cf. PELLISSON, *Hist. de l'Acad.* éd. Livet, I, 218-219.

(4) Voir p. ex. lettre du 29 nov. 1638 ; voir certaines lettres d'Espagne et d'Afrique.

(5) II, 180, II, 184, II, 192, II, 204, éd. Ubicini.

(6) P. ex. II, 225, cette phrase : « Cela étant ainsi, je vous avoue qu'il est arrivé souvent qu'une de vos actions, un souris, un regard, une rougeur dans une favorable rencontre, m'ont fait imaginer que vous ne me haïssez pas, mais imaginer si faiblement, que cela ne se peut pas appeler croyance, mais quelque chose moindre que l'opinion, un soupçon, un doute, qui, nageant légèrement dans mon esprit, y laissait une trace de lumière, et remplissait le reste de mon âme de contentement et de joie ».

Julie. Cette galanterie, « une des plus illustres qui aient jamais été faites (1) », imitée d'ailleurs de Guazzo (2), a fait tant de bruit, qu'on s'est récrié d'admiration devant ce séjour de toutes les grâces et de toutes les politesses. En réalité on n'a pas fait que causer, lire, et polir des madrigaux dans l'entourage de la Marquise. Les gentilshommes qu'elle formait étaient trop rudes, trop remuants, trop façonnés par les conspirations intérieures et la guerre étrangère, pour s'astreindre docilement aux exigences sédentaires de la conversation; l'esprit ne faisait pas oublier le corps. Si l'hôtel perd un peu de ce prestige dont on a cru l'embellir alors qu'on l'affadissait, il apparaît en revanche plus vivant, plus réel, vraiment contemporain des complots et des batailles, vraiment adapté à une génération grossière, à qui il offrait aussi d'autres plaisirs, moins brutaux, mais au fond de la même nature, que ceux qu'elle chérissait. Mme de Rambouillet, sans violenter les instincts, les dirigeait, et rendait du moins leurs manifestations inoffensives.

D'abord les passions prenaient au dehors une revanche de la contrainte que leur imposait le monde, et le tempérament maintenait ses exigences. Voiture, à Amiens, se livrait si fougueusement au plaisir, que son père, craignant pour sa santé, était obligé d'arrêter les carrosses des dames, à la porte, en criant qu'il était absent (3). Dans la vie privée il adorait Vénus Anadyomène, si dans le monde et dans ses vers, il chantait Vénus Uranie (4).

À l'hôtel même, on s'amusait beaucoup, on s'agitait, on donnait des satisfactions innocentes, sinon toujours distinguées, à la curiosité enfantine d'une noblesse ignorante, à son besoin de mouvement et d'action. Mme de Rambouillet aimait la promenade (5), et le carnaval « emportait toutes les soirées de la princesse Julie », au point de retarder la lecture d'un ouvrage de Balzac (6). On y admirait un charlatan qui disloquait le corps aux gens et le rétablissait sans les faire souffrir; « on l'éprouva sur un laquais (7) ». Voiture et M. de Pisani

(1) TALLEMANT, II, 523.

(2) Voir Chapelain, lettre au comte de Fiesque, 9 sept. 1633.

(3) Ubicini, introd. de l'édit. citée des *Œuvres* de Voiture.

(4) *Cyrus*, portrait de Callicate, passage cité.

(5) TALLEMANT, II, 502.

(6) Chapelain à Balzac, 4 mars 1639.

(7) TALLEMANT, I, 281.

faisaient tous les jours quelque malice à quelqu'un, « c'était un tintamarre perpétuel à l'hôtel de Rambouillet (1) ». Voiture introduisait des ours muselés dans la chambre de la Marquise et jouissait de sa terreur (2). Le cardinal de La Valette se cachait sous les lits en jouant avec les enfants ; « cela lui est arrivé bien des fois à l'hôtel de Rambouillet (3) ». Voiture craignait d'être mouillé et M^{lle} de Rambouillet trouvait divertissant de lui jeter sur la tête une aiguière d'eau (4). On envoyait des vers à M^{me} Aubry à deux heures du matin, parce qu'on savait qu'elle était peureuse et s'alarmait aisément (5), et Voiture allait, le plus sérieusement du monde, « par le conseil de M^{me} de Rambouillet », réveiller en pleine nuit M. de Guiche, sous prétexte de répondre à une question que le Comte lui avait posée quelque temps avant (6) ; M^{lle} Paulet venait un soir à l'hôtel déguisée en oublieuse, et ne fut reconnue que lorsqu'elle chanta « la chanson (7) ».

La Marquise avait la manie d'étonner ses hôtes par des inventions puérides : tantôt elle faisait bâtir secrètement un cabinet, et le montrait soudain à ses amis ébahis, luxueusement meublé, éblouissant de lumière ; une autre fois, elle organisait avec mystère une cascade et un jet d'eau (8).

Souvent, l'hôtel se livrait à des escapades d'écoliers en vacances ; on partait à La Barre, on mangeait bien, six potages, notait Voiture, douze sortes de viandes « et de déguisements dont personne n'a encore jamais ouï parler, et dont on ne sait pas encore le nom » ; on dansait et on rentrait à Paris aux flambeaux : encore M^{lle} de Rambouillet eût-elle voulu qu'avec les violons, on donnât toute la nuit des sérénades (9). Une autre fois, on allait en bande surprendre M. Arnauld à Pomponne ; vers cinq heures du soir, quelques habitués de l'hôtel, déguisés en cavaliers, venaient, comme s'ils eussent été maréchaux des logis d'une compagnie de cavalerie, lui réclamer de loger des troupes : M. Arnauld s'irritait, discutait, et tout

(1) TALLEMANT, III, 55.

(2) TALLEMANT, III, 53.

(3) TALLEMANT, I, 175.

(4) Note de Tallemant à une lettre de Voiture, de mars 1633, éd. Ubicini, I, 102.

(5) Note de Tallemant à une lettre de Voiture du 6 janvier 1634.

(6) TALLEMANT, III, 54.

(7) TALLEMANT, III, 16.

(8) TALLEMANT, II, 498, 503.

(9) Lettre de Voiture, fin 1630, I, 44 sq.

à coup Godeau, qui n'était pas encore évêque, fondait sur lui, et lui rompait dans l'estomac une lance de paille ; M. Arnould rit de bon cœur, et reçut magnifiquement les visiteurs, « non sans avoir puni par quelques soufflets ce petit nain audacieux de sa téméraire entreprise (1) ».

Les tours qu'on joua au comte de Guiche nous permettent de penser que les plaisanteries n'étaient pas toujours du meilleur goût. Une fois la Marquise le retenait à souper, et lui offrait des mets dont il avait horreur ; puis quand elle avait bien joué de son embarras, elle faisait servir un riche repas. Un soir qu'il avait mangé trop de champignons, on lui rétrécit pendant son sommeil tous ses pourpoints, et on lui fit croire, le lendemain, qu'il était enflé, et en danger de mort ; on ne le détrompa que lorsqu'on vit « que cela allait trop avant (2) ». Or, Scarron n'a pas dédaigné de reprendre cette farce dans le *Roman Comique* : La Rancune et l'Olive rapetissent ainsi les habits de Ragotin endormi, et s'amuse de l'épouvante du petit homme qui veut courir chez un chirurgien (3). Si l'on considère la qualité très spéciale des mœurs que peint le *Roman Comique*, la place qu'y tiennent les coups, les bagarres, les pots de chambre, etc., il n'est pas sans intérêt de voir la Marquise et ses nobles hôtes se plaire à des amusements dignes des aventuriers de Scarron.

L'hôtel de Rambouillet ne fut pas, dans cette période, le seul lieu de réunion mondain. M^{me} Desloges tenait un salon très fréquenté ; elle avait « l'humeur agréable », une « conversation ravissante », un style et un langage « des plus beaux et des plus polis » ; aussi « elle fit grand bruit à la Cour ». « Il n'y a aucun des meilleurs auteurs de ce temps ni des plus polis du siècle, avec qui elle n'ait eu un commerce particulier, de même qu'avec plusieurs princes et princesses, et autres grands ». On lui sut gré d'avoir été « la première personne de son sexe qui ait écrit des lettres raisonnables (4) ». Balzac la louait « d'avoir acquis les plus honnêtes connaissances qui se peuvent acquérir », sans en faire un étalage indiscret : « on ne remarque rien en vous que de naturel et de français (5) ». Cependant,

(1) *Mém.* de l'abbé Arnould, p. 482, col. 2.

(2) TALLEMANT, II, 492.

(3) *Roman com.*, II^e partie, ch. ix.

(4) CONRART, notice sur M^{me} Desloges, imprimée dans les *Œuvres* de TALLEMANT, III, 377 sq., cf. TALLEMANT, III, 262.

(5) Lettre du 20 sept. 1628.

Méré avait une opinion différente. « Vous parlez simplement, écrit-il à une dame, vous ne dites ni de beaux mots ni de belles choses, vous êtes retenue à juger..., vous ne citez ni Le Tasse ni l'Arioste ; pensez-vous qu'avec cette indifférence, on puisse faire admirer son esprit ? Si Mme Desloges se fût autrefois conduite comme vous, elle n'eût pas fait tant de bruit (1) ». Comme beaucoup de ses contemporains, elle n'était pas effarouchée par la verdeur de certaines répliques, et celle qu'elle fit un jour par écrit à Malherbe, apparaissait à Balzac, non sans quelque raison, « trop gaillarde pour une femme qui parle à un homme (2) ».

Moins littéraires, mais plus gais et plus vivants étaient l'hôtel de Clermont, au Marais, que Chapelain mentionne souvent avec l'hôtel de Rambouillet, ceux de Créqui et de Ventadour. Vers 1639, Mme de Soissons organisait des fêtes et des comédies au premier, Mme la Princesse au second ; ces deux assemblées étaient rivales, et se disputaient les courtisans ; quand ceux de Ventadour venaient à Créqui, les dames s'entendaient pour ne pas les inviter pendant le bal, et les dames de Créqui n'étaient pas mieux accueillies à Ventadour ; si les deux bandes étaient mêlées par hasard, c'étaient des intrigues inconcevables pour s'empêcher mutuellement de danser (3).

L'hôtel de Condé était le rendez-vous d'une aristocratie choisie ; la princesse douairière, Marguerite de Montmorency, « qui avait été la beauté, la bonne grâce et la majesté de son siècle, avait toujours un cercle des dames les plus qualifiées et les plus spirituelles de la Cour. Là se trouvait tout ce qu'il y avait de plus galant, de plus honnête et de plus relevé par la naissance et par le mérite ». C'est là que le jeune duc d'Enghien aurait pris « les premières teintures de cette honnête et galante civilité qu'il a toujours eue, et qu'il conserve encore pour les dames (4) ». Au retour de l'armée, il était assidu aux réunions de sa mère, visitait les dames, recevait les gens de lettres, tenait table, allait au théâtre et aux ballets. Quand venait la belle saison, les princesses accompagnées de « tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans Paris », allaient dans une des terres de la maison de Condé, ou à Liancourt ; on y passait

(1) *Œuvres*, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-12, I, 2.

(2) *Entretiens*, II, 490.

(3) MADemoisELLE DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 12, col. 2 ; Cf. p. 10, col. 2.

(4) LENET, *Mém.*, 447, 2 sq.

le temps en promenades, en chasses, en collations, en fêtes sans cesse renouvelées : Voiture les rappelait à Paris, quand, à son gré, elles restaient trop à la campagne (1) ; Chantilly était leur séjour de prédilection et les lettres en vers qu'on échangeait avec les personnes demeurées à Paris, prouvent, même si on fait sa part à un développement de convention, qu'on y vivait gaiement, sans préoccupations intellectuelles : Mme de Longueville écrivait en 1643 à Mme de Rambouillet

Ici nous ne faisons que rire.

Pour un fromage moisi,
Nous abandonnons la Choisy,
ses jeux, ses festins, et sa danse,
et toute sa magnificence.
Malgré ses beaux entremets,
vivent nos moutons de Beauvais (2).

Nous avons parlé plus haut des assemblées qui se tenaient chez Gaston d'Orléans. Chez l'abbé de Villeloin, dès 1619, « outre les mots et les façons de parler », on examinait « l'économie » des pièces, « et chacun de nous essayait d'en faire quelqu'une sur des sujets proposés (3) ».

Il y avait enfin la ridicule académie de la vicomtesse d'Auchy, et ses réunions réglées et pédantes du mercredi, où chacun à son tour devait lire quelque ouvrage. Vraie cohue, dit Chapelain qui refusa d'en faire partie, et la poursuivait de ses sarcasmes (4), où figurent surtout des poètes et des orateurs « de la seconde classe », que l'académie française a refusés, elle était « l'antipathie » de l'hôtel de Rambouillet, dont elle faisait apprécier la discrétion. « Dans cette académie femelle, disait-il, les femmes n'y font que recevoir, et les hommes y donnent toujours... ; tout est bon pour l'appétit de ces fées, qui, la plupart, ont beaucoup d'âge et peu de sens. C'est une des nouveautés ridicules de ce temps (5) ». A côté de l'Esclache qui y parlait souvent philosophie, un certain Boutard traitait des diverses façons de cracher, et en découvrait cinquante-deux,

(1) *Lettres de Voiture*, I, 361, II, 348.

(2) *Œuvres de Voiture*, éd. Ubicini, II, 375.

(3) *Mémoires de Michel de Marolles*, cité par Bourgoïn, *Valentin Conrart* p. 27.

(4) Lettre à Godeau, 18 fév. 1638 ; TALLEMANT, I, 327.

(5) Chapelain à Balzac, 22 mars et 7 avril 1638. Les textes du temps donnent le mot : *Antipathe*. Je pense, comme M. Lanson, qu'il faut lire *antipathie*. Voir LANSON, *les Précieuses ridicules*, Paris, Hachette, 8^e éd., s.d., in-8°, p. 80, note 1.

« dont il fit la démonstration aux dépens du tapis de pied de la Vicomtesse (1) ». M^{me} d'Auchy faisait imprimer avec son portrait des homélies sur les épîtres de saint Paul, qu'elle avait achetées à un docteur en théologie (2), et sa cousine, la marquise de Mosny, avait composé un roman, dont l'auteur, d'après Balzac, n'avait plus qu'à épouser en secondes noces, l'empereur des Petites-Maisons (3).

Comme on le voit à l'âpreté tenace de ces critiques, les Philaminte et les Armande avaient trouvé, avant Molière, de rudes adversaires.

Dans un autre genre, il convient de citer les conférences du bureau d'adesses (4) ; elles ont répandu dans le monde des connaissances, des notions, qui peuvent nous sembler superficielles et banales, mais qui étaient alors nouvelles pour bien des gens ; elles ont joué un rôle de vulgarisation. Elles durèrent de 1633 à 1642, et furent réunies en volumes à partir de 1638. L'avis au lecteur déclare qu'elles ne sont pas destinées au peuple, et que si toutes les personnes « de la qualité requise » n'ont pu y assister, elles doivent s'en prendre à l'exiguïté du local, qui ne pouvait « suffire à tous les survenants ». Elles étaient contradictoires, et avaient l'avantage d'offrir au lecteur tout ce qu'on pouvait dire pour ou contre une thèse donnée. Elles abordent les sujets les plus divers ; voici de la métaphysique élevée : de l'être, des principes, de la fin de toutes choses, des causes (5) ; des sciences : de deux frères monstrueux vivant en un même corps, qui se voient maintenant à Paris, sur la salure de la mer, sur les momies, sur les pâles couleurs et les hermaphrodites (6), des questions qui intéressaient les gens du monde, et qui étaient débattues dans les salons ou dans les romans : des fards, s'il est expédient aux femmes d'être savantes, si les voyages sont utiles pour former un honnête homme, si la vie civile est préférable à la vie rustique, si la compagnie vaut mieux que la solitude, si la possession diminue l'amour, si le jugement est plus utile

(1) TALLEMANT, I, 330, V, 145.

(2) TALLEMANT, I, 326.

(3) Lettre du dernier sept., 1638.

(4) *Recueil général des questions traitées is conférences du bureau d'adresses, sur toutes sortes de matières, par les plus beaux esprits de ce temps*, Paris, 1638 sq., 4 vol. in-4°, plus un cinquième vol. in-4°, publié à Paris, Guill. Loyson, 1655.

(5) I, 5 sq.

(6) I, 76, 233, 241, II, 413 sq.

à la conversation que la mémoire, si les facéties sont permises à un honnête homme, si la conversation des femmes est utile aux hommes, si le commerce déroge à la noblesse (1). Quelquefois on abordait des sujets plus délicats (2), qu'on ne trouverait aujourd'hui que dans des livres de médecine. C'était comme une encyclopédie en petites tranches, une sorte de magazine sans images, qui meublait, sans le fatiguer, l'esprit des courtisans, les initiait à l'examen d'une idée, les préparait pour la conversation.

Dans la première partie du siècle, les salons se multiplient ; on n'a pas encore en général la notion du monde vaste, universel, qui, par-dessus les frontières des pays et les barrières des classes, crée des liens spirituels entre les honnêtes gens de tous les pays ; c'est lui que Méré essaiera de définir ; on est encore aux coteries, aux clans, chacun avec ses habitudes, ses goûts, ses préjugés, ses étroitesse ; dans ce morcellement, les mœurs se purifient et les esprits s'affinent.

D'abord, on fait une place, importante, sinon prépondérante, à l'intelligence. On lit, on critique, on discute, on cause ; le désir de l'instruction se répand ; les écrivains ne sont plus seulement, pour les grands seigneurs, les figurants méprisés qu'il est glorieux de pensionner. Les plus hauts personnages implorent une lettre de Balzac, et Voiture est admis dans leur intimité, parce qu'ils ont besoin de son esprit : ils deviennent polis dans tous les sens du mot.

Cette allure généralement intellectuelle rétrécira un peu le goût des gens du monde ; ils se plairont de plus en plus à l'analyse des caractères, à l'élégance fine et froide du style. Ils détermineront notre littérature. Certains genres seront frappés à mort. La poésie sentimentale, élégiaque, disparaît ; on trouve ridicule l'épanchement des émotions intimes ; et d'ailleurs, si l'on veut être bien vu dans le monde, il faut se présenter à lui par les côtés les plus accessibles, les plus généraux ; la sensibilité, plus individuelle et particulière que l'intelligence, est réprimée ; dans le madrigal, elle ne s'exprime que discrètement, avec cet assaisonnement de sel attique dont parlera Trissotin, qui est le fruit d'un esprit libre et ingénieux, et qui lui donne droit d'entrée dans le monde : il faut que la

(1) III, 29, 57, II, 304, III, 70, 437, 469, IV, 141. V, 45, IV, 401.

(2) I, 228, III, 193, V, 29.

tendresse même ait quelque chose d'intellectuel (1), et la forme piquante plaît davantage que le sentiment.

Il n'est pas besoin de chercher bien loin, non plus, la cause profonde du discrédit de la pastorale pendant la période que nous étudions. Dès l'instant que l'horizon se borne aux plantes vertes d'un salon, aux allées régulières d'un parc, et qu'on goûte les délices distinguées de la conversation, pourquoi rechercherait-on au théâtre un cadre et des êtres qui n'intéressent plus dans la vie réelle ? Dans le *Roman comique*, des comédiens qui jouent près d'Alençon à une noce, sont fort embarrassés quand la mariée réclame la *Sylvie* de Mairet : ils ne la savent plus ; la demoiselle fait l'éloge de la pastorale qui, dit-elle, « est propre à ceux qui comme nous demeurent dans des maisons aux champs (2) ». Déjà vers 1630, quand Voiture nous raconte la promenade de l'hôtel de Rambouillet à La Barre, au bout de l'allée sombre où le soleil n'entre jamais, autour de la fontaine puissante et limpide, on trouve vingt-quatre violons, et, dans des niches voisines, deux jeunes filles déguisées l'une en Diane, l'autre en nymphe : Paris et la Grèce antique s'unissent pour prêter à la nature un charme qu'elle n'aurait pas par elle-même. D'ailleurs, si Voiture dépeint avec un sentiment qui pourrait faire illusion, la nuée d'or et d'azur où se couche le soleil, la lumière douce et agréable, l'air sans vent et sans chaleur, c'est pour introduire une galanterie à l'adresse de la Princesse de Condé ; il ne trouve qu'un prétexte à une louange fade, dans l'obscurité du bois « où il y avait plus de cent ans que le jour n'était entré, qu'à cette heure-là qu'il y entra avec elle (3) ». Pour sentir le parfum de la campagne dans les œuvres littéraires, il faudra s'adresser à des écrivains que leur vie vagabonde ou dévergondée a maintenus à l'écart du monde, comme Théophile et même Saint-Amant, ou à ceux qui, avec plus de tenue et de décence, ont été, soit par goût comme La Fontaine, soit par obligation d'économie comme Mme de Sévigné, soustraits, au moins de temps en temps à l'influence des salons (4).

(1) Voir dans la deuxième partie, le chapitre consacré à l'*Astrée*.

(2) III^e partie, ch. ix.

(3) *Recueil Lanson*, 66-67.

(4) On trouvera un amour assez rare et sincère de la nature, qui se rapporte à la période que nous étudions, dans le portrait en vers de M. de Verderonne, *Galerie des portraits de Mademoiselle*, Ed. de Barthélémy, Paris, Didier, 1860, in-8°, p. 229.

Les femmes deviennent les reines du monde. Au point de vue des mœurs, on ne peut que s'en féliciter. Leur délicatesse naturelle, facile à blesser, les rend sensibles même aux menus détails qu'un homme ne remarque pas ; costume, manières, langage, elles observent tout, voient tout, saisissent promptement une lacune, un excès, un ridicule ; et la crainte de l'ironie de leur sourire ou de leur regard opère chez les hommes plus de changements que des règles impératives. Il n'en est pas de même en ce qui concerne l'esprit. Mlle de Gournay écrivait un chapitre pour démontrer que si les femmes sont inférieures aux hommes, ce n'est point par incapacité de nature, mais par défaut d'instruction. « Pourquoi leur institution aux affaires et aux lettres à l'égal des hommes, ne remplirait-elle la distance vide, qui paraît d'ordinaire entre les têtes d'eux et d'elles ? » Si les femmes de France sont « polies et affilées », elles le doivent non aux soins qu'on prend d'elles dans leur enfance, mais au commerce du monde qui leur est librement ouvert (1), elles y acquièrent ce vernis brillant qui peut faire illusion, mais dont l'éclat trompeur cache mal le vide et la pauvreté. Aussi préfèrent-elles en général les futilités au tour piquant, les mignardises ingénieuses ; elles ont causé dans la production littéraire de cette époque, ce débordement de petits vers, d'épîtres, de portraits, qui envahit tous les recueils. Les savants sérieux et solides s'en plaignaient. « Ce qui empêchera à tous nos écrivains du temps de sortir de leurs pointes et de leurs fredons, dit Chapelain, c'est que nos hommes sont ignorants, et que nos femmes sont devenues ou savantes ou juges de savoir, de sorte qu'on ne peut être estimé habile que quand on flatte leur goût, et que l'on s'accommode à leur portée. Mais il faut avoir assez de cœur pour mépriser les jugements de ces sortes de longues robes aux matières solides, et regarder la sage postérité, qui n'est point sujette aux faiblesses du siècle, et qui tôt ou tard rend à chacun ce qui lui appartient (2) ». Il exceptait de ce jugement sévère Mme de Rambouillet qui est comme le phénix parmi les autres oiseaux. Dans la *Maison des Jeux*, Hermogène et Ariste se laissent aller à une discussion un peu savante sur la métamorphose ; Olympe la trouve « fort curieuse », mais leur fait remarquer que la compagnie s'est réunie pour s'amuser (3).

(1) *AVIS*, p. 295 sq., p. 4.

(2) A, BALZAC, 6 fév. 1639.

(3) II, 403.

Enfin, le monde a répandu et fortifié la notion de bienséance. Il ne faut pas chercher en elle un principe de morale individuelle, qui éclaire et épure la conscience (1). Elle n'est pas incompatible avec ce qui est beau, vrai, ou bien, mais elle en est indépendante ; elle n'est pas toujours attachée à la vertu ; elle s'accorde avec le vice qui se cache, et même avec certains défauts qui se donnent libre cours, lorsqu'ils sont de nature à apporter de l'agrément à la vie de société (2). Elle est essentiellement mondaine ; ses prescriptions, toutes inspirées du monde, n'ont en vue que le monde ; elles fixent, avant tout, la façon dont, en chaque circonstance, le monde, juge souverain, exige qu'on se comporte ; costume, attitudes, gestes, propos, sentiments et opinions, la bienséance arrive à régler, à déterminer toutes les manières d'être en société ; elle exerce une autorité impérieuse et sans secousse sur l'être entier, qui n'est plus quelqu'un, mais d'après quelqu'un, d'après son groupe. Elle a commencé par être la raison dans une partie de la conduite, en réprimant les instincts immodérés qui rendraient impossible la vie de société ; elle finit par être un tyran. C'est elle vraiment, qui, à cette époque, a gêné les libres manifestations des impulsions naturelles, réduit ou voilé les satisfactions accordées aux sens, introduit un peu d'ordre et de discipline dans le chaos des mœurs ; mais tandis que dans le domaine de l'intelligence, divertissements de l'esprit, langage, conception de l'amour, la raison exerce déjà une influence sensible, son action, comme nous l'avons vu, a été plus lente, plus tardive, sur la pratique de vie ; *video meliora*, disait Ovide. Dès le début du siècle, certains auteurs tirent d'elle un principe de critique. Si David devant l'arche « sauta un peu plus que l'ordinaire bienséance ne requérait », dit saint François de Sales, ce n'est pas « qu'il voulût faire le fol », c'est que ses mouvements étaient conformes à « l'extraordinaire et démesurée allégresse qu'il

(1) Sorel le souligne bien : « Ils souffriront bien que l'on les appelle parfaits courtisans, ou honnêtes hommes, et gens qui savent bien ce que c'est des bonnes mœurs et des règles de la vie, pourvu que l'on entende que cela est ordonné selon leur morale particulière » (*Lois de la Galanterie*, 5).

(2) Voir le passage des *Lois de la Gal.* où Sorel recommande d'endormir la défiance des gens par des civilités, pour les déchirer ensuite, « vu qu'il n'y a rien qui fasse tant rechercher votre compagnie que cette agréable raillerie » (26).

sentait en son cœur (1) ». « Si les hommes, écrit Mlle de Gournay, se vantent que Jésus-Christ soit né de leur sexe, on répond qu'il le fallait par nécessaire bienséance, ne se pouvant pas sans scandale mêler jeune et à toutes les heures du jour et de la nuit parmi les presses afin de convertir, secourir et sauver le genre humain, s'il eût été du sexe des femmes, même en face de la malignité des Juifs (2) ». Chapelain l'analysait dans une lettre pénétrante à Balzac, où il apercevait l'idée essentielle que les théoriciens, comme nous le verrons, mettront plus tard en lumière ; il regrettait qu'elle eût encore trop peu de crédit, et soulignait la résistance des appétits naturels. « Il y a une certaine bienséance nécessaire qui oblige sous peine de niaiserie et de stupidité, à considérer à qui l'on parle, et à choisir ses pensées et ses paroles pour des personnes de lettres ou de qualité relevée. Mais peu de gens se règlent *par ces lois de jugement qui veulent que les choses se fassent selon les circonstances*. En la plupart des hommes *la nature gouverne et non pas l'art* ; chacun suit son génie, et ne reçoit son précepteur que lui, pour ce que c'est le plus facile et le plus indulgent (3) ».

Dans le monde même, on commençait à apprécier par elle la conduite des gens. Vers 1630, quelques esprits distingués comprenaient que la mesure est un élément essentiel de la bienséance, et que la sincérité, la légitimité des sentiments ne sauraient excuser l'excès de leurs manifestations. « Il parut bien, écrit Brienne (4), que M. de Marillac n'avait point l'air de la Cour en saluant le Roi, *car il témoigna trop de joie* de son retour, et combien il avait appréhendé que le séjour de ce Prince au pied des Alpes n'eût été nuisible à sa santé ». En 1637, Scudéry pouvait croire que le public était capable de le suivre, quand il reprochait à Corneille que don Diègue péchait contre les bienséances, en sortant seul la nuit pour aller chercher son fils, et en abondonnant chez lui tous les seigneurs qui lui avaient offert leurs services ; l'Académie retenait cette observation, mais en la déplaçant ; elle justifiait don Diègue « parce que les mouvements naturels et les sentiments de père, dans une occasion comme celle-ci, ne considèrent point ces petits devoirs

(1) *Introduction à la vie dévote*, 3^e éd., Lyon, P. Rigaud, in-12, p. 256.

(2) *Avis*, p. 308.

(3) 20 mars 1639.

(4) *Mém.*, coll. Michaud-Poujoulat, p. 51, col. 2.

de bienséance extérieure et emportent violemment ceux qui en sont possédés ». Mais les gentilshommes ont grand tort de laisser le vieillard partir seul à cette heure, au lieu de le faire rester au logis et de sortir à sa place. Ce n'est pas don Diègue qui manque de civilité envers eux, mais eux-mêmes qui en manquent envers lui (1). Cette critique était trop subtile, et d'ailleurs, on pouvait se demander si elle était sincère, et si, par intérêt ou par ordre, elle ne rassemblait pas contre le *Cid* toutes les objections possibles, fondées ou non. L'Académie blâmait Chimène de ne pas garder la bienséance des mœurs, en se livrant à son amour pour le meurtrier de son père, qu'elle recevait dans sa maison et dans sa chambre le jour même du duel, auquel elle témoignait sa tendresse, qu'elle consentait à épouser ; Corneille aurait dû réduire la légende aux termes de la bienséance, en feignant que le Comte ne se fût pas trouvé à la fin le vrai père de Chimène, ou qu'il ne fût pas mort de sa blessure, ou que le salut du royaume dépendît uniquement du mariage des deux jeunes gens ; le mieux eût été de ne pas tirer une pièce d'un pareil sujet. Mais le succès du *Cid* n'en fut pas diminué. Si Corneille tint compte de ces observations pour l'avenir, il paraît bien qu'il ne les avait pas prévues, et n'avait pas remarqué dans le public une délicatesse capable de le mettre en garde sur ce chapitre. Ce n'est que dans ses *Examens*, en 1660, qu'il tâchera de justifier, en ce qui concerne les bienséances, la conduite de ses personnages. Pour l'instant, l'Académie se conformait de son mieux aux désirs du Cardinal, et sa critique ne prouve pas qu'elle ait fait appel à une notion très répandue à cette date.

Mais en 1643, l'hôtel de Rambouillet, plus indépendant, accueillit *Polyeucte* avec réserve ; le christianisme « surtout avait extrêmement déplu (2) ». Cet adverbe laisse entendre que ce ne fut pas la seule cause de froideur. Il est évident que le héros heurtait gravement les bienséances par l'éclat scandaleux du temple, par sa dureté pour son beau-père, et sa rudesse envers Pauline, dont il méconnaissait l'affection, et qu'il cédait à son rival sans la consulter, sans souci de froisser sa pudeur et sa délicatesse : cette fougue aveugle n'était pas d'un homme du monde. Corneille, qui savait fort bien discerner

(1) CORNEILLE, éd. 1764, 405-406.

(2) *Vie de Corneille* par FONTENELLE, D'OLIVET, *Hist. de l'Acad.*, éd. Livet, II, 194.

les goûts du public, a créé le personnage de Sévère, que ne lui fournissait pas la légende ; amant constant, qui a dû quitter Pauline, mais l'aime fidèlement, revient vers elle, et est plus épris que jamais quand il se sépare d'elle pour toujours, malheureux, puisqu'il la retrouve mariée, et la perd à l'instant même ou les événements semblaient lui être favorables, mais malgré sa souffrance, toujours respectueux, soumis, esclave du point d'honneur, délicat au point de ne pas vouloir l'épouser par contrainte en usant des lettres de crédit qu'il tient de l'Empereur, assez sensible pour s'évanouir quand il apprend qu'elle a un mari, assez chevaleresque pour essayer d'aller se faire tuer par désespoir d'amour, pour ignorer les vils sentiments de jalousie, pour faire des vœux en faveur de son rival et entreprendre même de le sauver malgré lui, aussi capable de gagner des batailles que de tourner des compliments précieux, comme s'il n'eût fait que fréquenter les salons, vaillant et brave, mettant dans l'expression de ses opinions une réserve discrète du meilleur ton, il était le type achevé de l'honnête homme à cette date ; c'est à lui qu'allèrent aussitôt les sympathies des spectateurs, et rien ne montre mieux le progrès de la politesse, au moins en ce qui concerne les goûts de l'esprit, que le succès, aux dépens du chrétien farouche, de ce modèle parfait de toutes les bienséances, inventé de toutes pièces par l'auteur ; si on n'était pas capable d'imiter Sévère, on savait du moins apprécier ses mérites ; et c'est déjà quelque chose que de reconnaître son idéal et d'en prendre conscience. L'exemple de *Polyeucte* nous montre que la bienséance condamne tout ce qui est bruyant tapageur, tout ce qui attire l'attention et dénote une personnalité trop marquée. On sait gré à l'homme qui, par égard pour le monde, est capable non d'étouffer ses sentiments, mais de leur donner une expression décente et mesurée ; on recherche les qualités moyennes.

La bienséance exige surtout qu'un courtisan ne se conduise pas comme un bourgeois ; ce qui sied à un commerçant, à un avocat, ne saurait convenir à un gentilhomme. Aux bourgeois, les vêtements sombres, pratiques, confortables, la science solitaire et laborieuse, le travail fructueux et sans éclat, la soumission docile aux préjugés héréditaires, la fidélité dans le mariage, l'amour de la famille, le respect sincère de la religion, une vie terre à terre et sans lustre. Aux nobles, les étoffes chatoyantes, les plumes, les dentelles, les bijoux, tout l'attirail

encombrant des fanfreluches à la mode, la culture légère et dédaigneuse, l'épée et la bravoure folle, le mépris du métier et de l'argent, l'indépendance ironique des liens de la tradition, ce qu'ils prennent pour une liberté glorieuse de l'esprit, et qui n'est qu'un esclavage à rebours ; avant Cathos et Madelon, ils étalent l'horreur de ce qui est marchand. Dans tous les chapitres, nous avons souligné cette opposition regrettable. Si la noblesse a, par nature et en propre, ces qualités superficielles d'aisance, de distinction, d'élégance aimable, qui sont un élément indispensable de la vie mondaine, l'antipathie tenace, établie comme un dogme qu'on ne discute pas, à l'égard de ce qui est ou paraît bourgeois, ne pouvait qu'entretenir une aversion fâcheuse pour les vertus solides et profondes, qui étaient l'apanage de la bourgeoisie. Son goût s'en trouvait faussé, rétréci, déterminé, pourrait-on dire. Balzac parle d'un homme distingué qui lui avoua avoir cherché vainement, pendant trois jours, l'agrément de Tércence. « Cet homme, dit-il, tout plein du Louvre, de Fontainebleau et de Saint-Germain, ne parlait que de cercles, que de ruelles, et que de cabinets. D'ordinaire, il appelait à témoins la Reine, mère du Roi, et presque toujours M^{me} la douairière de Guise et M^{me} la princesse de Conti ; il n'alléguait jamais à moins d'un duc ou d'une duchesse. Or, il est certain que pour juger des compositions de cette nature, *il faut prendre l'esprit de bourgeois*, et quitter celui de courtisan ; il ne faut pas avoir dans la tête le luxe et les superfluités de Paris (1) ».

(1) *Sixième discours*, I, 294-295.

DEUXIÈME PARTIE

OUVRAGES DIVERS, ROMANS, TRAITES THEORIQUES, ETC., QUI, DE 1600 à 1643 ONT REPANDU EN FRANCE LA POLITESSE ET L'HONNETETE

J'ai étudié, dans les chapitres précédents, les mœurs des nobles jusqu'à la mort de Louis XIII ; j'ai mentionné plusieurs défauts comme l'inconstance, la moralité insuffisante, qui, à vrai dire, ne sont pas incompatibles avec la politesse, mais le sont avec certaine conception de l'honnêteté, dont je parlerai plus loin. J'ai signalé l'importance de la reprise de la vie mondaine, l'influence des salons et des femmes, surtout celle de l'hôtel de Rambouillet. Il faut examiner maintenant quels sont les ouvrages qui, pendant cette période, ont agi dans le même sens, et donné à cette génération des conseils, des règles, des exemples. Une remarque préalable s'impose : il est impossible de dire, si les livres ont provoqué l'amélioration des mœurs, ou si les mœurs, déjà épurées, ont déterminé les livres ; il est probable que les livres répondaient à un désir, plus ou moins conscient, des esprits, et qu'à leur tour, ils ont mis en lumière, fortifié, développé ces tendances. On ne saurait dire si Corneille dans ses comédies, ou d'Urfé, dans son roman, reproduisent les conversations des ruelles, ou si, devançant leur époque par leur intelligence et leur génie, ils essaient de faire goûter à leurs contemporains le charme d'entretiens distingués ; il est prudent de penser qu'on se plaisait déjà à la conversation, dont ils offrent des modèles achevés ; leurs écrits, participant à la fois de la réalité et de l'idéal, nous renseignent plutôt sur les goûts et les aspirations, que sur la pratique véritable du monde ; ils guident, ils instruisent, plus qu'ils ne copient. Ils sont dans le domaine de la littérature et de la théorie, ce qu'est la chambre bleue dans celui des faits ; et leur rôle est le même : ils ne créent pas, ils perfectionnent.

CHAPITRE PREMIER

LA CIVILITÉ.

LES TRAITÉS DE CIVILITÉ ÉLÉMENTAIRE.

Furetière définit ainsi la civilité : « Science du monde, savoir-vivre, manière honnête et polie d'agir et de converser ». Mais cette définition, un peu générale, ne distingue pas assez les deux degrés de la civilité. Elle comporte d'abord, en effet, des prescriptions élémentaires, qui semblent propres aux enfants, bien que les grandes personnes puissent souvent en tirer profit, et qui constituent la civilité puérile ; elle donne ensuite des conseils plus relevés, qui concernent davantage la vie de société, les relations mondaines et qu'on pourrait résumer sous le mot de courtoisie. Il va sans dire qu'entre ces deux domaines, la démarcation n'est pas tranchée et nette. Parmi ses préceptes, les uns sont fondés sur la raison, sur la morale ; ils sont durables ; les autres sont conventionnels et variables, on ne peut les deviner, mais on peut les apprendre et les suivre, avec de l'attention et de la bonne volonté. Tous ont un caractère commun : ils donnent des règles de conduite tout extérieure ; ils n'impliquent pas nécessairement la bienveillance ni la bonne éducation, mais ils ordonnent d'agir comme si on avait reçu une bonne éducation, et qu'on eût des sentiments de bienveillance. La civilité est le premier degré de la contrainte qu'on s'impose par égard pour les autres. Elle est, en son essence, distincte de la politesse, avec laquelle, en fait, elle se mêle le plus souvent.

Erasme fut le créateur de la civilité puérile, et ne semble pas avoir eu de devancier. Son petit traité, écrit en 1530 pour le fils du prince de Veere (1), fut traduit en français, en 1613, sous le titre : *La Civilité morale des enfants*, par Claude Hardy,

(1) *De civilitate morum puerilium, libellus, nunc primum et conditus et æditus*, Antverpiæ apud M. Hillenium, 1530, in-8°.

« parisien âgé de neuf ans (1) ». Il est destiné aux enfants (2), mais, en réalité, la plupart des conseils ont une portée générale, et conviennent aux grandes personnes (3), en dépit d'une affirmation d'ailleurs isolée, qui, s'il fallait y voir autre chose qu'une formule de précaution déférente, serait dangereuse pour les mœurs, et ôterait à l'ouvrage toute utilité (4). La nature, la raison, sont les principes directeurs d'Erasme : « Ce qui est décent et honnête de sa nature est estimé de tous bienséant et convenable ». « Les choses qui plaisent aux gens malavisés ne sont pas toujours honnêtes, comme sont celles qui sont conformes et convenables à la nature et à la raison (5). » Il attache une grande importance à la santé, recommande de bien mâcher et de boire modérément au nom de l'hygiène, autant qu'à celui des bienséances (6), et va même jusqu'à dire que « retenir le son que la nature excite, c'est marque de folie, et attribuer plus à la civilité qu'à la santé (7) ». Il aime le juste milieu (8), et le trouve dans une harmonie parfaite entre le corps, l'esprit, l'extérieur de l'homme (9). Cette idée de convenance est à la base de son chapitre sur le costume. « Il faut que chacun selon ses commodités, selon le rang qu'il tient, et les usages et coutumes des lieux, soit proprement vêtu (10) ». Ce sont là des notions, déjà exposées par les an-

(1) Paris, J. Sara, in-8°.

La dédicace au Roi est datée de Paris, « au mois d'août 1613 ». Le texte latin est en regard. Sur les imitateurs immédiats d'Erasme, on trouvera des renseignements succincts dans la notice qui précède la traduction nouvelle d'Alcide Bonneau.

(2) « Je veux m'assujettir à votre enfance en vous donnant quelques enseignements des mœurs des petits enfants, ou de la civilité puérile », p. 3. Je renvoie à la trad. de Hardy.

(3) Par ex. contredire avec modestie, garder les secrets que l'on possède (79), ne pas essayer de lire une lettre qui n'est pas pour vous (81), ne pas apporter au jeu d'opiniâtreté, d'avidité, (83), etc.

(4) « Aux grands rien ne leur messiet, mais nous voulons ici dresser seulement des enfants » (15).

(5) P. 9, 25.

(6) P. 47, 49, 59, cf. 67.

(7) P. 15. Si l'on ne peut s'écarter de la compagnie, il suffit que l'on « déguise le son du ventre par un toussement » (27).

(8) « Si l'on dit quelque mot joyeux, qu'il jette un modeste souris, s'il est sale et déshonnête qu'il se contienne de rire totalement, mais qu'il ne se renfroge, si celui qui a tenu tels propos est homme de qualité », 63. Cf. 75, sur la voix, et 33, sur le vêtement : « qu'il n'y ait de répréhensible pour être trop sordide, et qu'il n'y apparaisse rien de luxe, de somptuosité ni d'arrogance ».

(9) Voir préambule : *decet ut homo sit compositus animo, corpore, gestibus ac vestitu*.

(10) P. 33, voir aussi p. 31.

ciens (1), que l'on répètera dans tous les traités du même genre.

Erasme étudie en détail la manière de tenir les yeux et de regarder, celle de se moucher : « si d'aventure quelque chose tombait à terre en se mouchant de deux doigts, il faut incontinent marcher dessus (2) » ; il traite de la façon d'éternuer, de rire, de cracher, de tousser (3) ; il veut qu'on ait les dents propres, les ongles courts et nets, la tête exempte « des poux et des lentes », qu'on ne se gratte pas en présence d'autrui, surtout que l'on ne fasse pas tomber sur les autres « l'ordure » que l'on enlève de soi (4). Mais ses exigences ne sont pas excessives : « si tu as craché par terre, ou si tu t'y es mouché, il convient marcher dessus, afin que personne n'en ait mal au cœur (5) », et il n'abuse pas des ablutions (6). La station debout, la marche, la révérence, font l'objet de prescriptions minutieuses (7). Il condamne l'indécence et la grossièreté des paroles. « Tout ce qui ne peut être honnêtement exposé aux yeux de tout le monde, ne doit être aussi écouté qu'avec déshonneur ; s'il faut nommer quelque partie honteuse, il faut se faire entendre par un déguisement de paroles, accompagné de quelque honte. » « S'il arrive de parler de quelque chose qui puisse donner mal au cœur de l'oyant, comme si quelqu'un parle d'un vomissement, d'un privé ou de quelque chose sale, que premièrement il s'excuse, et prie la compagnie que cela ne leur offense les oreilles (8). » Il s'étend assez longuement sur les repas, et fait une obligation de se laver les mains et d'aller à la garde-robe avant de s'asseoir, de ne pas s'accouder, de ne pas s'agiter, de ne pas remettre au plat ce qu'on a moitié mangé, de prendre le sel avec le couteau, de ne pas lécher les assiettes qui ont contenu du sucre, de rejeter en se détournant ce qu'on ne peut avaler (9). Il est question de la fourchette, mais rarement, et il prévoit le cas où les

(1) Voir même partie, chap. VIII.

(2) P. 13.

(3) P. 17, 19, 21. « Garde-toi de tousser en la bouche d'autrui ». Eternuer est une opération un peu compliquée : il faut d'abord se détourner, puis, après l'accès, faire le signe de la croix, et saluer la compagnie, 13.

(4) P. 21 sq.

(5) P. 19.

(6) *Os mane pura aqua proluere et urbanum est et salubre, subinde id facere, ineptum.* Hardy traduit os par bouche.

(7) P. 27-31.

(8) P. 77-79.

(9) P. 41 sq.

doigts seront sales et gras (1) ; « il faut recevoir avec trois doigts ou avec l'assiette ce qu'on t'offrira (2) ». L'art de découper rentre dans la bienséance. « Il faut apprendre aux jeunes enfants, dès leur jeune âge, la manière de couper et tailler les viandes sans beaucoup de cérémonie, comme font plusieurs, mais d'une manière civile, et qui soit facile (3). »

Erasme élargit son sujet et aborde des questions qui nous paraissent dépasser les limites de la civilité. Il veut qu'un noble soit instruit. « Ceux-là seulement doivent être estimés nobles, qui ornent et embellissent leurs esprits des arts et des sciences libérales (4) ». Il insiste sur la nécessité d'accomplir du fond du cœur les devoirs religieux ; il faut saluer les églises, fléchir le genoux et adorer Jésus-Christ, les Saints, la croix, le Saint-Sacrement, être recueilli et silencieux aux offices, s'abstenir de bavarder avec les voisins, de regarder de tous côtés, d'« imiter les péripatéticiens » en se promenant. « Pour conclusion, tiens pour chose certaine, que pour néant tu as été en l'Eglise, si tu n'en sors plus homme de bien, et avec une âme plus nette et plus pure qu'elle n'était quand tu y es entré (5). » La conclusion du livre a comme un parfum d'Evangile et semble préférer l'homme de bien à l'homme poli. « La partie principale de la civilité consiste à pardonner fort volontiers les fautes d'autrui, et encore que tu n'en commettes aucune, de n'aimer moins chèrement ton compagnon, qui aura quelque chose de rude et mal poli en ses mœurs, et en ses façons de faire ; car il y en a qui récompensent tels manquements par d'autres perfections d'esprit. D'abondant, toutes ces choses que nous avons ici prescrites et ordonnées, ne sont tellement nécessaires que, sans icelles, l'on ne puisse être homme de bien (6). »

« Si vous dirai-je, avec vérité, disait le jeune Claude Hardy dans sa dédicace du Roi, que, si cette traduction vous est aucunement agréable, que (*sic*) toute la jeunesse de votre royaume, de quelque qualité qu'elle puisse être, se plaira en la lecture d'icelle, et qu'elle en pourra tirer un profit singulier, soit pour la piété, soit pour la civilité des mœurs, outre

(1) P. 51, 53.

(2) P. 55.

(3) P. 55.

(4) P. 7.

(5) P. 41.

(6) P. 87.

qu'elle pourra servir à ceux qui seront désireux d'apprendre quelque chose en la langue latine ». Malherbe était défiant, et reprenait contre Erasme l'argument banal de l'incompatibilité entre la politesse et l'érudition. « Je ne saurais croire, écrit-il à Peiresc (1), qu'Erasme sût ce que c'est que de civilité, non plus que Lipse sait ce que c'est de police. Je serais bien aise de voir un gentilhomme de la chambre écrire du premier point, et un Roi du second. Ils en parleraient à mon avis, plus pertinemment que des pédants ».

En ce genre, l'ouvrage qui a eu l'influence la plus féconde est le *Galatée* de Giovanni della Casa (2). Il est plus étendu, plus complet que la *Civilité* d'Erasme, dont il s'inspire assez peu ; il est moins élevé, plus minutieux et plus pratique, que le *Courtisan* de Castiglione (3).

Il emprunte son nom à un épisode caractéristique. L'évêque de Vérone, messire Jena Mathieu Gibert était fort poli et courtois ; il reçut un jour dans son palais un Comte, hommed'honneur et de mérite, et ne remarqua en lui qu'un défaut dont il résolut de le corriger. A son départ, il le fit accompagner par un de ses gentilshommes, nommé Galatée, vrai modèle de toutes les vertus ; au moment de quitter le Comte, Galatée lui fit connaître que l'évêque l'avait trouvé chevalier accompli, et voulait lui faire un présent durable ; un seul travers déparait tant de belles qualités : c'est qu'il mâchait à table avec trop de bruit ; le prélat le suppliait de se corriger, et d'accepter de bon cœur cet avis, « comme si c'était un précieux présent, parce qu'il s'assure qu'il n'y a personne au monde qui vous fît un tel présent ». Le Comte rougit, et répondit qu'il était fort touché et reconnaissant : « Vous direz à M. l'évêque que si les présents que les hommes se font les uns aux autres étaient semblables à celui-ci, ceux qui les reçoivent seraient beaucoup plus riches qu'ils ne sont (4) ». C'est sur les conseils de Galatée

(1) 10 octobre 1613.

(2) Imprimé pour la première fois à Venise, dans un recueil de vers et prose, 1558 ; 1^{re} éd. séparée, Milan, 1559, in-8^o. Je renvoie à une édition en cinq langues (italien, franç., latin, espagnol, allemand), Genève, J. de Tournes, 1609, in-16.

(3) « Chez quelques nations, écrit Sorel (*Bibliothèque franc.*, p. 64), quand on voit un homme qui commet quelque incivilité, on dit qu'il n'a pas lu le *Galatée*, ce qui est presque la même chose que quand on disait de quelqu'un à Athènes, qu'il n'avait pas sacrifié aux Grâces ». C'est le premier ouvrage dont Sorel conseille la lecture à ceux qui veulent réussir dans le monde.

(4) P. 50 sq.

que ce traité a été écrit : il n'est plus destiné aux enfants seulement.

L'auteur souligne, d'abord, la nécessité des mœurs douces et courtoises, « parce que..... il les faut pratiquer à chaque moment, étant contraint de traiter chaque jour avec les autres hommes » ; les vertus plus nobles sont d'un usage moins fréquent. Voici le principe fondamental où nous retrouvons les idées qu'on ne se lassera pas de répéter : « il te faut dresser et ordonner tes façons de faire, non pas selon ta fantaisie, mais selon le plaisir de ceux avec qui tu converses, qui te doit servir de règle. *Et cela se doit faire avec discrétion*, car celui qui se délecte par trop de suivre le plaisir d'autrui en sa conversation et en ses façons de faire, il semble plutôt être bouffon et bateleur que non pas gentilhomme bien morigéné, comme au contraire celui qui ne se soucie aucunement de plaire ou de déplaire à autrui, c'est un sot mal appris et mal plaisant ». Il convient donc de garder un juste milieu (1).

Le *Galatée* entreprend ensuite l'énumération détaillée des actes qu'il faut fuir, parce qu'ils blessent les sens : ne pas « se préparer devant un chacun pour aller à ses nécessités naturelles, et ayant mis fin à icelles, se revêtir en présence d'autrui », en revenant, ne pas se laver les mains en public, « parce que la raison pour laquelle il se lave représente quelque chose de maussade à l'imagination de ceux qui le voient », éviter de tousser ou d'éternuer bruyamment, en crachant presque au visage des gens, de « hurler et brailler comme un âne » en bâillant, de regarder dans son mouchoir, « comme si des perles ou des rubis te fussent tombés du nez », de flairer la viande ou la boisson des autres, « vu qu'il peut advenir qu'il tombe du nez quelque chose qu'on voit à regret ». A table, ne pas avoir toujours la main au plat, les joues gonflées, ne pas essuyer à la nappe la sueur qui vient de tant de hâte à manger, ni les mains, ni le nez. Ce ne sont pas là des minuties inutiles : « les légères plaies, si elles sont en grand nombre, ne laissent pas de mener à la mort ». Les personnes mal élevées doivent être chassées « de toute compagnie de gentilshommes bien nés et courtois (2) ».

En compagnie, il est mauvais de s'endormir, d'autant qu'on peut alors « faire quelque geste déplaisant ou à ouïr ou à voir »,

(1) P. 8, 22.

(2) P. 28 sq., 32 sq., 44, 46, 48, 68 sq.

de lire une lettre, de tailler ses ongles, de « sonner du tambourin sur une table avec ses doigts (1) ».

Les vêtements seront en harmonie avec l'âge et la condition. « Surtout l'homme se doit étudier d'approcher le plus qu'il peut de la façon d'habits des autres citadins, et se laisser emporter à la coutume quoiqu'elle fût moins commode ou belle que l'ancienne façon n'était, ou que selon son avis il le jugeât ainsi (2) ».

Il condamne ceux qui n'ont égard qu'à leurs aises, et qui, lorsqu'on va se mettre à table et que la viande est servie, réclament du papier pour écrire, ou « le pot de chambre (3) », les renfrognés « toujours répondant avec mauvais visage », insensibles à toute gentillesse (4), les mélancoliques et rêveurs (5), les susceptibles qu'il faut « traiter et manier comme si c'étaient des vaisseaux fort délicats et aisés à casser (6) ». « Celui-là est plaisant et agréable, de qui les façons de faire sont ordinairement telles que celles qui se pratiquent entre les amis »; qui sait « converser avec un chacun comme si l'on était son patriote ou de sa connaissance (7) ».

L'auteur s'étend longuement sur la conversation. Il recommande de choisir un sujet qui ne soit pas banal et frivole, au point de fatiguer les auditeurs, ni « subtil et exquis » au point de les dépasser (8) ; qu'on évite les paroles sales, les propos irréligieux ; qu'on tienne compte des lieux, des circonstances et des personnes : à table, quand tout le monde est à la joie, il serait déplacé de parler de morts, maladies, épidémies. Il ne faut pas lasser les gens du vain récit de ses intimités : « ceux-là faillent grandement qui n'ont jamais autre chose en leur bouche que leur femme, leurs petits enfants et leur nourrice. Mon petit me fit hier tant rire ! Or, écoutez (9) ». Le mensonge est haïssable, ainsi que la vanité de sa noblesse, de sa fortune, de son esprit ; mais « ceux qui s'abaissent eux-mêmes outre mesure, et refusent les honneurs qui leur appartiennent tout manifestement, ceux-là mon-

(1) P. 86, sq.

(2) P. 98.

(3) P. 108 sq.

(4) P. 114, 140.

(5) P. 142.

(6) P. 144 sq.

(7) P. 136 sq.

(8) P. 152.

(9) P. 162, 168.

trent en cela être beaucoup plus superbes, que ceux qui usurpent ce qui ne leur est pas dû (1) ». Il blâme l'abus des cérémonies, soit dans les paroles, comme dans ces interminables préliminaires d'humilité : « Monseigneur, Votre Seigneurie me pardonne si je ne sais dire mon avis aussi bien qu'il serait de besoin ; je le dirai comme personne grossière que je suis et selon mon gros entendement, et je sais bien que Votre Seigneurie se moquera de moi... », soit dans les actions, comme font ceux qui pour ne pas franchir les premiers une porte vont à reculons, et avec les mains et les bras « s'escriment et défendent de telle façon que de trois pas en trois pas il faut escarmoucher avec eux, et troubler tout le plaisir ». Il n'accepte que les cérémonies de devoir, c'est-à-dire celles que la coutume du pays impose à l'égard de certains personnages ; il estime qu'en Italie on s'attarde trop à ces cérémonies (2). Il attaque les médisants, ceux qui se plaisent à contredire, à dominer, perdent volontiers un ami pour avoir le dessus, et sont « si goulus de la douceur de la victoire, qu'ils s'en étranglent » ; ceux qui donnent des conseils, des avis, reprennent, corrigent, décident, et font « dans la conversation commune », ce qu'à peine on pourrait tolérer dans l'intimité ; les moqueurs, sauf ceux qui savent railler « d'une façon douce et aimable », sans grossièreté, en mordant « comme fait la brebis et non comme fait le chien », en choisissant des sujets d'où il ne peut sortir ni honte ni dommage, en s'abstenant à l'égard des personnes susceptibles. La plaisanterie d'un esprit lourd est comparable à « un âne qui raille », ou à « quelqu'un fort gras et fessu qui danse et saute avec le seul pourpoint ». Les gestes vils, les grimaces, sont le propre d'un bouffon et d'un bateleur ; il faut toujours être délicat, et « dire quelque belle chose et nouvelle en sa saison, et qui ne puisse pas tomber en l'esprit d'un chacun, s'il est possible (3) ». On ne cherchera pas à parler tout le temps, on ne coupera pas la parole aux autres, on écouterà, de manière à ne pas poser de question déplacée, et si quelqu'un hésite dans ses propos, on se gardera d'intervenir pour lui fournir le mot ou le détail qui se dérobent : c'est un secours humiliant (4). Les contes et récits sont

(1) P. 184, 194, 198.

(2) P. 206 sq., le chapitre est très long.

(3) P. 296, 302, 310 sq., 326, 338, 344, 364, 362.

(4) P. 448 sq.

agréables, et les héros de Boccace savent à merveille « faire voir » ce qu'ils rapportent ; il faut avoir une mémoire sûre et précise, rejeter les détails oiseux : « si c'eût été tout un que l'affaire fût advenue à un autre, cette longue kyrielle est de peu de fruit (1) ». Les expressions seront honnêtes : « l'honnêteté des mots consiste ou à leur son et prononciation, ou bien à leur signification vu que quelques-uns signifient chose honnête, et toutefois en les prononçant, on sent résonner je ne sais quelle turpitude (2) ». Au lieu de : vous ne m'entendez pas, on dira plutôt : je n'ai pas su m'exprimer. « C'est une façon de faire courtoise et aimable, d'excuser autrui en cela même où on le veut accuser (3) » ; les paroles seront « ordonnées comme l'usage du parler commun le requiert, et non pas enveloppées et entrelacées ça et là comme plusieurs ont accoutumé de faire par gaillardise (4) ». On ne parlera jamais avant d'avoir « formé en son cerveau ce qu'on doit dire » ; ainsi les discours seront « un enfantement et non un avortement (5) ». La voix ne sera ni enrouée ni âpre, et ne rendra pas « ce son malplaisant que rendent les charrettes mal graissées (6) » ; on ne criera pas comme un héraut public, on ne parlera pas si bas qu'on ne puisse être entendu ; le débit ne sera ni rapide ni lent, mais clair et net. En somme, « les façons de faire agréables sont celles qui apportent plaisir ou du moins n'apportent nul ennui à aucun des sens, ni à l'appétit, ni à l'imagination de ceux avec lesquels nous fréquentons (7) ».

L'auteur met enfin en lumière quelques principes essentiels : les hommes estiment la beauté ; elle se trouve « là où il y a une convenable proportion d'une partie à l'autre, et puis des parties avec le tout » ; elle est dans l'unité : une femme bien mise qui laverait du linge, offrirait un spectacle laid, car il paraîtrait y avoir en elle deux femmes (8). Il faut donc se garder des « façons mal réglées », et rechercher, en toute chose, la mesure et la proportion ; bien faire ne suffit pas, il faut « faire avec bonne grâce ». « Cette bonne grâce n'est autre

(1) P. 366 sq.

(2) P. 404 sq.

(3) P. 420 sq.

(4) P. 436.

(5) P. 428.

(6) P. 432.

(7) P. 510.

(8) P. 514, 524 sq.

chose qu'une certaine lumière, qui sort du bel assemblage des choses qui sont bien composées, bien divisées l'une avec l'autre, et toutes ensemble (1) » ; sans elle, nulle beauté ne plaît ; des façons d'agir, acceptables en soi, choquent, « si on ne les confit avec une certaine douceur (2) ».

Cet ouvrage, dont le plan n'est pas net, a un caractère pratique très marqué : il ne perd pas de vue la vie quotidienne, pour laquelle il est un guide sûr, détaillé et complet ; c'est comme un vade mecum littéraire. Bien qu'il traite aussi des questions qui sortent du domaine superficiel de la civilité, il semble être surtout un manuel de civilité, par sa précision minutieuse pour tout ce qui concerne les gestes, les attitudes, les costumes, la voix, par sa prédilection pour ce qui est immédiatement utile. Ce côté du *Galatée* a frappé les imitateurs ; c'est par là qu'il était original après les livres du Castiglione et de Guazzo.

De bonne heure on se préoccupa chez nous de la civilité. Vers 1605, Louis Guyon consacre un chapitre de ses *Diverses leçons* (3) à « la situation qu'on doit tenir pendant qu'on dort, tant pour la civilité que pour la santé (4) ». Parler la nuit, si l'on s'éveille, est « une très grande incivilité » ; ronfler est inconvenant ; « il vaudrait presque autant coucher en l'étable des pourceaux », qu'avec de telles gens ; les personnes atteintes de cette infirmité devront se gargariser avec de bon vinaigre chaud, un quart d'heure avant de se mettre au lit. « Je persuade, ajoute l'auteur, préoccupé de l'avenir, aux pères, mères, et pédagogues, et autres, qui ont charge de jeunes enfants, et encore tendrelets, de les contraindre et accoutumer dès leur enfance à se coucher en honnête et due situation ; et outre que c'est chose salubre, c'est aussi grande civilité ; et d'être mauvais coucheur, j'en ai vu advenir beaucoup de débats et querelles et souvent entre le mari et la femme. »

En 1618 parut à Rouen une adaptation du *Galatée*, intitulée : *Bienséance de la Conversation entre les hommes* (5). En tête, on lit cette dédicace : « à la très noble et très florissante

(1) P. 534.

(2) P. 536.

(3) 1^{re} éd., Lyon, C. Morillon, 1604, in-8° ; 2^e éd. *ibid.*, 1610-1613, 2 vol. in-8°. Je renvoie à cette édition.

(4) I, 464 sq.

(5) Rouen, Romain de Beauvais, 1618, in-8°. Préface datée du 25 août 1617, Pont-à-Mousson.

jeunesse du collège des pensionnaires de la compagnie de Jésus à La Flèche, les pensionnaires du collège de la même compagnie à Pont-à-Mousson, honneur et salut ». La préface nous apprend que cet opuscule fait à La Flèche, et imité de l'italien (1), a été, sur le désir de ses auteurs, imprimé à Pont-à-Mousson, où on lui a adjoint une traduction latine, « pour en donner goût à tout un monde de peuples ». Les Jésuites avaient donc le souci d'enseigner à leurs élèves la décence et la bonne tenue ; à une époque où la grossièreté des mœurs était générale, ils étaient seuls à essayer de faire des hommes polis, en donnant à l'éducation plus de place peut-être qu'à l'instruction proprement dite. L'ouvrage, méthodique et complet, examine en dix chapitres toutes les matières qui sont du domaine de la civilité (2) ; les enseignements, courts et numérotés, sont faciles à retenir ou à retrouver.

Les auteurs traitent d'abord « du service divin », et prescrivent à l'égard des choses de la religion, le respect absolu en toutes circonstances (3). Les « enseignements généraux et mêlés touchant la civilité entre les hommes », énumèrent des préceptes, qui figuraient déjà chez Erasme ou dans le *Galatée*, et qui, bien qu'ils fussent élémentaires, n'étaient pas encore devenus inutiles : ne pas porter la main à une partie du corps qui ne soit ordinairement découverte (4), ne pas « hurler en bâillant (5) », ne pas regarder dans son mouchoir (6), ne pas « arroser de sa

(1) « ... les enseignements que... vous avez avec toute raison contre tirés à peu près de l'italien en français » (5).

Dans des Stances où le livre est censé s'adresser aux pensionnaires de La Flèche « sur le retardement de son impression à cause de la version latine afite au Pont-à-Mousson », on lit ces vers :

Avant que ce voyage en Lorraine je fisse,
d'Italien que j'étais vous m'avez francisé.

(2) Du service divin, enseignements généraux et mêlés touchant la civilité entre les hommes, — des premiers devoirs et cérémonies en conversation, — de la façon de qualifier les personnes à qui on parle, les aviser, dire le mot, — des habits et parures du corps, — du marcher soit à part soi soit en compagnie, — des devis et propos, — des comportements en table, — du service de table, — du coucher.

(3) Par ex. ne pas « dire des sornettes sur ce qui touche Dieu et les saints, soit à bon escient, soit par passe-temps », se découvrir et saluer quand on entend prononcer le nom de Jésus, et celui de la Vierge, accompagner le Saint-Sacrement en descendant de cheval ou de carrosse, ne pas « regarder çà et là » ni « caqueter » ni « se promener » pendant la messe (22 sq).

(4) P. 30, *Galatée*, p. 28.

(5) P. 32, *Galatée*, p. 36.

(6) P. 33, *Galatée*, p. 44.

salive » le visage de l'interlocuteur (1), ne pas se préparer en présence d'autrui à satisfaire les besoins intimes, et, ensuite, se laver les mains, mais à l'écart (2). La délicatesse était encore fruste, et les exigences des maîtres du savoir-vivre limitées, si l'on en juge par des phrases comme celles-ci : « Il ne faut cracher fort au loin ni derrière soi, mais à côté, médiocrement loin, et non vis-à-vis de son compagnon ; que si c'est quelque gros phlegme, l'on doit, si faire se peut, marcher dessus, ne crachant point des fenêtres en la rue, ni sur le feu, ni sur le lave-mains, ni en aucun autre lieu, *là où le crachat ne se puisse ôter en mettant le pied dessus* (3) ». « Tiens les mains et les dents nettes, toutefois sans superfluité ou afféterie (4). »

Les vêtements seront décents et appropriés, de préférence simples et modestes » ; « ne te pare à guise d'une femme », « ne porte aucune odeur sur toi (5) ».

En ce qui concerne les compliments, on évitera « toute affectation de cérémonies » ; « toutefois, il ne faut laisser celles qui sont dues, autrement, on offense la personne avec laquelle on traite. » « L'on doit avoir égard au temps, au lieu, à l'âge et condition des personnes, et avec ceux qui sont bien affairés, il faut trancher court (6) ». On saura proportionner à la qualité des gens les marques de déférence (7), mais toujours on cédera au supérieur la place la plus honorable, c'est-à-dire la droite si on est deux, et le milieu si on est trois. « En France toutefois, d'autant que le lieu proche de la muraille est pour l'ordinaire plus relevé, plus sûr et plus net, l'on le cède communément au plus digne, nommément quand ils ne sont que deux (8). » Un égal à qui on offre chez soi la meilleure place, « doit premièrement la refuser modestement, puis au second offre l'accepter avec remerciement et reconnaissance ». C'est le début de la comédie du monde. On ne sent pas encore la grossièreté répugnante de certains actes, mais déjà on fixe des détails de préséance, et l'on tient, jusque dans les moindres choses, à

(1) P. 40, *Galatée*, p. 36.

(2) P. 75, *Galatée*, p. 29.

(3) P. 42, *cf.* p. 76 : tu te laveras les mains lorsque tu seras allé à la garde-robe avant le repas, « si tu as à toucher quelque viande ».

(4) P. 44, *cf.*, p. 76.

(5) P. 74, 78, *Galatée*, 544 sq.

(6) P. 48, 62.

(7) « Tournant le dedans du bonnet ou chapeau devers toi, fais-leur la révérence selon la qualité des personnes ».

(8) P. 58.

assurer à chacun les égards extérieurs auxquels il a droit. « Celui du milieu, se promenant entre personnes égales ou quasi égales, se doit tourner une fois à droite et une fois à gauche, et, en cas qu'elles ne soient égales, qu'il se tourne pour l'ordinaire vers celui qui le mérite le mieux (4) ».

Sur la conversation, les auteurs expriment ces idées essentielles et banales, qui, plus ou moins développées, constitueraient à toutes les époques, le fonds des instructions relatives à la causerie. Ils condamnent les propos déplacés et déshonnêtes (2), les sentences, (3), les pointes (4), la bouffonnerie, (5), les préambules interminables (6), la longueur des récits (7), la voix basse ou criarde (8), l'humeur morose (9), l'inattention, (10), l'irréflexion (11), la contradiction (12), les interventions secourables mais inopportunes (13). La clarté, la pureté de la langue font partie de la civilité, comme d'ailleurs dans le *Galatée* : « Ne parle en langage inconnu ou que tu ne sais pas bien, n'était en cas de nécessité pour être mieux entendu, mais parle ta langue naturelle, comme la parlent les gens d'honneur de ta ville, et non comme la lie du peuple ou comme les chambrrières (14) ». On croirait entendre déjà Vaugelas.

Le chapitre relatif à la table est le plus long. C'est là surtout, semble-t-il, qu'on avait à lutter contre le sans-gêne, contre la satisfaction gloutonne et malpropre des appétits. L'imitation d'Erasme et de Giovanni della Casa est sensible. Il ne faut

(1) P. 58, 86.

(2) « Ne mets en avant choses frivoles entre personnes graves et doctes..., ne parle des choses malavenantes au temps et à la compagnie » (88 ; cf. 96).

(3) « Ne farcis ton langage de sentences, spécialement entre tes égaux, et beaucoup moins entre plus grands que toi » (88).

(4) Pas de « pointes » et « rencontres de mots » (99).

(5) Pas d'action désagréable des mains, des yeux, du corps : « tenir les mains en devant l'une sur l'autre, un peu sous la poitrine ou sur la ceinture » (100).

(6) « N'emploie un an à l'entrée de ton discours... disant : Monsieur, excusez-moi si je ne sais pas si bien dire, etc., toutefois pour vous obéir, etc..., mais entre promptement en matière tant que faire se pourra avec hardiesse modérée » (112).

(7) « Ne sois long en racontant » (104, cf. 110).

(8) P. 110.

(9) N'être ni « hargneux » ni « chagrin quand il est temps de converser et parler » (92).

(10) P. 110.

(11) « Ne parle devant n'avoir pensé à ce que tu veux dire » (95).

(12) P. 110.

(13) P. ex. ne pas fournir à quelqu'un les mots qui lui manquent (98).

(14) P. 94.

pas jeter sous la table les os ni les écorées ; si l'on ne peut avaler un morceau trop dur, ou écœurant, il est permis de le « jeter à terre dextrement », après l'avoir recueilli « avec la main gauche déceimment mi-fermée (1) » ; s'il s'agit d'un liquide, « on peut plus librement le cracher à terre, se tournant, si possible, un peu de côté (2) ». Il est défendu de se nettoyer les dents avec la serviette ; il ne faut même pas se servir du cure-dents en public, ni se rincer la bouche avec du vin, et cracher devant tout le monde (3). C'est un signe de « glouttonnie » que de dévorer tout le plat, et de l'essuyer avec du pain ; il est bon d'y laisser une peu de viande (4). Il est question de la fourchette (5) et de la cuillère à potage (6) ; mais l'usage n'en était pas répandu, car l'auteur le recommande à plusieurs reprises avec insistance (7), et n'omet pas d'indiquer comment il faut « torcher » les mains quand elles sont grasses (8) : ne pas manger avec les doigts était un raffinement assez rare (9).

Nous sommes un peu surpris de rencontrer des préceptes qui conviendraient plutôt à un valet qu'à un gentilhomme. Tout le chapitre « du service de table » enseigne en effet la manière de « donner à laver les mains », de présenter le vin, le pain, de ne pas enlever le plat à quelqu'un tant qu'il n'est pas servi, d'ôter les verres sans mettre les doigts dedans, mais en les prenant par le pied, de ne pas, pour desservir, verser devant les conviés, ce qui reste d'un plat dans un autre. A Pont-à-Mousson, on estima que cette importante question comportait d'autres développements, et l'on ajouta un appendice « touchant les gentilleses et courtoisies françaises, soit à bien asseoir les viandes sur table, soit à les découper de bonne grâce, soit à en faire les honneurs proportionnés à la qualité

(1) P. 120, ERASME, chap. IV : *clam aversus aliquo projiciat*.

(2) P. 120.

(3) P. 136, *Galatée*, 572-574.

(4) P. 140 cf. des conseils de civilité disséminés dans le *Juvénal français* : « Il ne faut jamais manger toutes les viandes qu'on sert sur la table. Il faut être de bonne compagnie à table » (603).

(5) P. 116.

(6) P. 120.

(7) « Garde-toi tant que tu pourras de te salir les mains ou t'engraisser les doigts, et, ayant la cuiller ou la fourchette, sers t'en comme il faut, selon l'usage des bien appris » (120) ; cf. p. 128.

(8) Les frotter à un morceau de pain que l'on mange aussitôt, puis à la serviette ; ne pas se lécher les doigts avec bruit (128).

(9) ... « Si tu sais te servir de la fourchette et de la cuiller selon le style des plus honnêtes » (128).

des conviés. » Les considérations préliminaires sont curieuses. « Telles bienséances et honnêtetés sont aujourd'hui en France et en ces quartiers, si fort pratiquées, et si recherchées par toutes les tables..., qu'une jeunesse qui n'est nullement apprise ni avisée de telles adresses, pour honnête et grandement lettrée qu'elle puisse être, ne peut s'exempter de rougir et de rester courte ès compagnies, n'osant s'avancer en bonne table à faire aucun tel service, non pas même envers ses égaux, ou en cas d'avance d'apprêter à rire (1). » Les pigeonceaux farcis se servent généralement entiers, les cuisses et le ventre sont les parties les meilleures ; dans la tête de veau, les yeux, la langue, la cervelle sont les morceaux les plus appréciés ; dans le cochon, ce sont les oreilles et la peau, dans le lièvre, le râble et les cuisses (2) ; les melons, les oranges, les olives et les câpres accompagnent le rôti (3). Ce ne sont pas là d'inutiles subtilités. « On connaît un lourdaud à manger un œuf à la coque... Il se rompt avec le couteau, pour l'ordinaire par le bout le plus menu ; après ce, on ôte le germe et une partie du blanc d'alentour, détrempe le reste avec le jaune et un peu de sel, à tout la pointe du couteau, puis on le prend tout ainsi avec les apprêtes (4). » Rien ne vaut, pour terminer un dîner, les dragées parfumées de Verdun, « portées honorablement dans leur boîte à découvert, dessus un beau plat », et servies « avec la cuillier (5) ». Une louange à Dieu et à la glorieuse Vierge clôture ce petit manuel culinaire.

(1) P. 156, 158.

(2) P. 174 sq.

(3) P. 180. Voir p. 182 sq. les meilleurs morceaux du poisson et la manière de les servir. On avait déjà l'habitude de laver certains fruits avant de les manger : « les fruits sur lesquels on a coutume de jeter de l'eau en table, comme prunes, cerises, etc., ne se pèlent point ». Le fromage est mis au nombre des fruits qui se pèlent, poires, pommes, pêches, qu'on pèle avant de les servir, et qu'on présente « avec leur écorce entortillée » (184).

(4) P. 172.

(5) P. 188.

CHAPITRE II

BIENSÉANCE ET COURTOISIE. LES ROMANS, LE THÉÂTRE.

DIALOGUES DE JAUNIN ET DE RENÉ BARY.

C'est surtout par les romans que s'est fait, sur tout ce qui concerne la politesse mondaine, l'apprentissage de l'aristocratie (3). Comme ils sont destinés aux grandes personnes, et souvent composés par des gens du monde, ils ne s'attardent plus aux rudiments, et l'on ne trouverait pas, chez eux, des conseils comme ceux qui abondent chez Erasme et Giovanni della Casa. Ils supposent connue et pratiquée cette élémentaire décence ; ils s'attachent surtout à ce vernis d'agréments extérieurs, à cette amabilité des manières, qui sont la condition et le charme des relations sociales. Moins arides, plus lus que les traités didactiques, ils ont répandu, dans les replis de leurs aventures prestigieuses, des exemples, des modèles de toutes sortes, incarné en des héros sympathiques et qu'on voyait vivre, les vertus qui semblaient froides dans un exposé théorique, et qui devenaient ainsi plus frappantes, plus séduisantes, plus capables de provoquer l'imitation. La plupart des grands romans de cette époque sont, en somme, de vastes manuels de savoir-vivre, adaptés à une génération qui a le désir de se perfectionner, mais dont la pauvreté intellectuelle exige des concessions et des ménagements.

Il est possible que d'Urfé ait prêté à Céladon, à Sylvandre, quelques traits de son caractère et de sa vie, qu'il y ait quelques analogies entre le roi Euric et Henri IV ; là n'est pas l'intérêt véritable de l'œuvre. Si certains critiques modernes ont exagéré la valeur des romans comme peinture exacte de la société,

(3) C'est un genre bien français au XVII^e siècle. Huet parle, avec raison, du « souverain degré d'art et l'élégance », auquel les français ont porté le roman (*Traité de l'origine des romans*, éd. 1711, 208). Pour la signification des références dont j'use en citant l'*Astrée*, voir *Bibliogr.*, au mot Urfé (d').

les contemporains ne se sont pas trompés sur le genre de profit qu'on pouvait tirer de leur lecture ; ils ont bien vu et bien dit, que c'étaient des ouvrages d'éducation mondaine. La question a été agitée pendant tout le xvii^e siècle, et parfois, pour plus de clarté, sous la forme contradictoire. Des Yveteaux, dans l'une de ses premières leçons à Louis XIII, lui demandait s'il ne croyait pas que les romans fussent suffisants pour instruire un Prince (1) ; Fancan publiait en 1626 un médiocre opuscule : *Le tombeau des romans*, où il énumérait les raisons qu'on pouvait faire valoir pour et contre les romans ; Bary consacrait à ce sujet la trente-et-unième conversation de son *Esprit de Cour*, Sorel, un long chapitre de sa *Connaissance des bons livres*, Huet, quelques pages de son traité *De l'origine des romans* ; Aristote les attaque dans la *Maison des jeux*, Hermogène prend leur défense (2), et le *Roman comique* n'omet pas de dire son mot sur ce problème d'actualité. Partout, les partisans des romans répètent, sans lassitude, le même argument. Amarylle soutient que les dames, n'allant jamais au collège, et n'ayant pas de précepteur, doivent aux romans toute leur science (3). « Ce sont de beaux feux certes, dit Fancan de l'*Astrée*, d'où ne sortent que de pures lumières pour éclairer doucement nos esprits, et non des chaleurs pour brûler nos âmes ou pour offenser nos yeux... c'est un beau théâtre sur lequel l'amour ne paraît pas tout nu, et ne se montre à nos yeux qu'avec le précieux voile de l'honnêteté et de la retenue (4). » « L'on apprend d'eux, dit Hermine, à faire des billets et des récits, des abords et des sorties ; l'on apprend d'eux de quel air on doit parler aux princes, de quelle façon on doit déférer aux dames ; l'on apprend d'eux comment les conditions s'expriment et comment les sexes se règlent » ; que Mendose n'objecte pas que les jeunes nobles ont des gouverneurs. « Il y a bien de la différence entre les gouverneurs et les romanistes ; les gouverneurs donnent des préceptes, et les romanistes donnent des exemples ; les gouverneurs sont quelquefois négligents, et les

(1) Héroard, 5 octobre 1610.

(2) I, 406 sq.

(3) Sorel, *Le Berger extravagant*, Paris, T. du Bray, 1627-1632, 3 vol. in-8°, III 151 sq. Cf. Sorel, *La Maison des Jeux*, Paris, Nic. de Sercy, 1612 2 vol. in-8°, II, 115 « Je connus alors, dit Dorilas de Jacinthe, qu'elle avait lu quelques romans, et par conséquent elle pouvait savoir de quelle sorte un amant doit entretenir une maîtresse dans ses premières visites ».

(4) P. 65.

romanistes sont toujours exacts ; les gouverneurs troublent souvent par la sévérité de leur visage les idées qu'ils expriment, et les romanistes fixent toujours par la douceur de leurs personnages, les images qu'ils laissent ». Mendose n'a pas à être convaincu, puisqu'il n'a feint de critiquer les romans que pour exercer l'esprit et l'éloquence d'Hermine (1). « Rien ne déraille tant un esprit nouveau venu des universités, dit Huet, ne sert tant à le façonner et le rendre propre au monde, que la lecture des bons romans. Ce sont des précepteurs muets qui succèdent à ceux du collège, et qui apprennent aux jeunes gens, d'une méthode bien plus instructive et bien plus persuasive, à parler et à vivre, et qui achèvent d'abattre la poussière de l'école, dont ils sont encore couverts ; je parle seulement des jeunes gens qui sont destinés à vivre dans le commerce du grand monde, où ils sont obligés de n'être pas ridicules, et où ils le seraient souvent, s'ils n'entendaient rien au langage de la galanterie (2). » Ils fournissent des thèmes de conversation aux belles sociétés, « où l'on dispute souvent, lequel est le meilleur des romans du siècle, lequel est le plus agréable de leurs volumes, et quel de leurs personnages est le plus généreux ou le plus honnête homme, et le plus digne d'être aimé, etc... (3) ». Le jeune Dorilas épris de Jacinthe copie dans l'*Astrée* les épîtres amoureuses qu'il lui envoie (4). M^{me} Dunoyer nous conte la mésaventure d'un gentilhomme, qui reçut de sa maîtresse une lettre si bien tournée, qu'il la montrait partout avec ravissement ! on se moqua de lui, car, elle était tirée de la *Clélie* ; mais il ne put convaincre sa dame,

(1) René BARY, *L'Esprit de Cour ou les Conversations galantes, divisées en cent dialogues*, Paris, C. de Sercy, 1662, in-12. Je renvoie à une édition de Bruxelles, B. Vivien, 1664, in-12, p. 198 sq. « Un galant homme feint de ne trouver pas bon que les dames lisent des romans ».

(2) HUET, livre cité, p. 216-217 ; Cf. p. 3, la définition des romans « histoires feintes d'aventures amoureuses écrites en prose avec art pour le plaisir et l'instruction des lecteurs ».

(3) SOREL, *Connaiss. des bons livres*, p. 148.

(4) SOREL, *Maison des Jeux*, II, 102. Ce sont les mêmes idées qu'indique Méré (lettres n^o 86 et 133, p. 193 et 270 de l'édition de 1692), et que développe l'abbé de Bellegarde (*Modèles de conversation*, 7^e éd., La Haye, 1730, in-12, p. 252-253). « La lecture des romans peut être d'un grand secours pour... apprendre à parler poliment, agréablement et avec art sur toutes sortes de matières ; on y trouve de belles descriptions de batailles, de sièges, de combats particuliers, on y peint le cœur, on en développe tous les replis..., on y trouve des conversations agréables, et en même temps très utiles..., les romans sont pleins de lettres de toutes les espèces, de galantes, d'amoureuses, de sérieuses et d'enjouées..., les personnages y parlent d'une manière civile et polie, toutes les finesses et toutes les délicatesses de la langue y sont employées ».

qui avait eu la précaution perfide d'arracher du volume le feuillet dangereux (1).

A un autre point de vue, les romans passaient pour une école de générosité et de grandeur d'âme. C'est pour ce motif que le précepteur de Destin et des fils du baron d'Arques, d'abord ennemi des romans, finit par les recommander à ses élèves : « il ne les croyait pas moins propres à donner de beaux sentiments aux jeunes gens, que la lecture de Plutarque (2) ». C'était l'opinion de M^{me} de Sévigné (3).

Pendant la période qui nous occupe, le *Roman de la Rose* n'est pas connu ; à peine le trouve-t-on cité par Voiture dans une lettre à Costar de 1640 (4) : encore s'agit-il d'une discussion entre savants.

De l'*Amadis*, on conserve quelques allusions traditionnelles : on parle du damoiseau de la mer, du damoiseau de l'ardente épée, de Gradafilée, de la gloire de Niquée, de l'arc d'Apollidon (5) : mais cela ne prouve pas que le roman soit lu ; combien de personnes aujourd'hui, disent couramment : fier comme Artaban, sans même avoir parcouru la *Cléopâtre* !

Les romans de Nervèze et des Escuteaux n'eurent qu'une vogue passagère ; l'*Astrée* seule, eut un succès immédiat qui dura pendant tout un siècle. Sans parler des seigneurs allemands qui essayaient de vivre l'*Astrée*, le frère de Richelieu, cardinal de Lyon, se déguisait en berger, et les dames de son entourage en bergères (6). Des Yveteaux, avec sa houlette et son petit chapeau doublé de satin rose, conduisant le long de son jardin des troupeaux imaginaires, « leur disait des chansonnettes et les gardait du loup (7) ». Ce sont là quelques excentricités de mauvais goûts. Saint François de Sales faisait grand cas de l'*Astrée* (8) et de son auteur. Boileau, dans

(1) *Lettres*, II, 313.

(2) *Roman comique*, 1^{re} partie, chap. XIII.

(3) Voir par exemple, *Lettre à sa fille*, 16 nov. 1689.

(4) Edition Ubicini, II, 111. Costar en parle avec assez de dédain. V. *Entretiens avec Voiture*, 1655, p. 231. Il croit que la langue actuelle vieillira moins et sera moins inintelligible que celle du *Roman de la Rose*. Dans le *Chasse-enrui*, de Louis GARON, on rapporte un mot plaisant de Jean de Meung aux dames qui voulaient le punir de ses invectives. « Ce Jean de Meung, explique l'auteur, avait composé *Le Roman de la Rose*, livre jadis tant renommé » (254. Écrit vers 1630).

(5) VOITURE, *Lettres*, 22 oct. 1633, 3 mars 1634 ; Cf. I, 147, etc.

(6) TALLEMANT DES RÉAUX, II, 185.

(7) VIGNEUL-MARVILLE, *Mél.* I, 176. V. d'autres détails dans le *Che-sraeana*, 290 sq.

(8) Cf. PELLISSON, *Hist. de l'Académie*, I, 237.

le *Discours sur le dialogue des héros de romans*, ne pouvait s'empêcher de goûter la narration « vive et fleurie » du vieux livre, ses « fictions très ingénieuses », ses « caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis ». Il regrettait que sa morale « fort vicieuse », blessât « un peu la pudeur (1) ». C'était à peu près le sentiment d'Huet sur « l'incomparable *Astrée*, l'ouvrage le plus ingénieux et le plus poli qui eût jamais paru en ce genre (2) ». Partout l'*Astrée* est citée : Loret en parle les 17 mars 1652, 1^{er} mai 1660 ; Méré nous montre un jeune seigneur, amoureux d'une belle dame, qui s'introduit dans sa maison sous l'habit de précepteur : elle lit avec intérêt l'*Astrée* et la *Jérusalem délivrée* (3). C'est au siège de Marsilly que pense naturellement Retz pendant une aventure de la Fronde (4). M^{me} de Scudéry, M^{me} de Sévigné se souviennent à chaque instant des pages de l'*Astrée* (5), qui était lue encore au temps de la seconde Madame (6). L'évêque de Limoges, nous dit l'abbé Arnould, s'appelait d'Urfé, et voyait avec peine que « ce méchant livre déshonore d'autant plus notre nom, qu'il est entre les mains de tout le monde ». Son frère lui conseille un moyen infailible d'empêcher cette lecture ! c'était de publier et d'assurer que les cinq propositions étaient dans l'*Astrée* (7) ! Tallemant des Réaux raconte que dans la société de la famille de Gondi, on se divertissait à s'écrire des questions sur l'*Astrée* ; quiconque ne répondait pas bien, payait, pour chaque faute, une paire de gants de frangipane. « On envoyait sur un papier deux ou trois questions à une personne, comme par exemple à quelle main était Bonlieu au sortir du pont de la Bouteresse, et autres choses semblables, soit pour l'histoire soit pour la géographie ; c'était le moyen de bien savoir son *Astrée*. Il y eut tant de paires de gants de perdues de part et d'autre, que, quand on vint à compter, car on marquait soigneusement, il se trouva qu'on ne se devait quasi rien. D'Equilly prit un autre parti. Il alla lire l'*Astrée* chez M. d'Urfé même,

(1) 1710.

(2) 223. Cf. 214. Je cite la 8^e édit., 1711.

(3) *Recueil Lanson*, p. 148.

(4) RETZ, *Mém.*, p. 94, col. 2.

(5) M^{me} de Scudéry à Bussy, 6 mars 1671. M^{me} de Sévigné à sa fille, 8 juillet 1672, 19 mai 1676, 8 juin 1676, etc...

(6) Lettre du 17 décembre 1710.

(7) *Mémoires*, 555, 1.

et à mesure qu'il avait lu, il se faisait mener dans les lieux où chaque aventure était arrivée (1) ». La mode maintint pendant longtemps le taffetas vert Céladon (2).

On pourrait faire un opuscule avec ces témoignages d'admiration pour l'œuvre de d'Urfé. Ils prouvent qu'elle venait à son heure, qu'elle répondait aux goûts, aux désirs du public ; préparée par les petits romans sentimentaux qui se multipliaient à la fin du xvi^e et au début du xvii^e siècles (3), elle était un guide complet, varié et sûr, pour cette vie mondaine qui venait de naître, et voulait s'épanouir, et qui était le rêve de tous les esprits d'élite. Elle enseigne sans doute les bienséances, mais elle s'attache surtout à la notion plus large et plus profonde d'honnêteté ; elle ne néglige pas la politesse extérieure des manières, mais elle forme surtout l'esprit et le cœur ; c'est l'âme qu'elle veut orner de qualités sérieuses et durables.

L'*Astrée* s'inspire surtout de la *Diane* de Montemayor (4). Elle lui emprunte sa conception fondamentale, qui est la peinture de mœurs et de sentiments distingués dans un cadre pastoral (5), et la plupart des traits qui caractérisent ses bergers : ceux de Montemayor sont tous poètes, et se plaisent à traduire leur chagrin en strophes mélancoliques (6) : ils retiennent et récitent à l'occasion les stances qu'ils ont entendues ; ils prennent part à des duos comme celui de Sirène et de Silvan (7). Leurs occupations favorites sont de « sonner, chanter, lutter, jeter la barre, danser les fêtes avec les jeunes filles (8) » ; ils pratiquent les exercices qui donnent à l'homme la souplesse

(1) TALLEMANT, V, 184-185.

(2) TALLEMANT DES RÉAUX, II, 362.

(3) V. REYNIER, *Le roman sentimental en France avant l'Astrée*.

(4) On trouvera des renseignements précis et complets sur la *Diane* et les traduct. françaises dans le livre de M. MARSAN, *La Pastorale dramatique en France*. Je renvoie pour la première partie, la seule qu'ait publiée Montemayor, à la traduction de N. Colin, soit dans l'édition séparée de 1578, soit dans celle de 1582, où à cette trad. est jointe celle faite par G. Chappuis des suites que Alonso Perez et Gil Polo donnèrent aux sept livres de Montemayor.

(5) On trouve dans la *Diane*, la hiérarchie sociale que nous verrons dans l'*Astrée* : au-dessus des bergères il y a des nymphes, attachées à la personne de la vénérable Félícia, et au-dessus des bergers, les chevaliers comme don Félix.

(6) C'est ce que font Sirène, devant une tresse de cheveux de Diane, dont il vient d'apprendre le mariage, et Silvan, amoureux sans espoir de Diane (I, 4-5, 7-8), et même les femmes comme Selvage, Bélise, et les nymphes Doride, Cinthie, et Polidore.

(7) Silvan a retenu et récite une chanson qu'il a entendu chanter à Diane (I, 13 verso). Le duo de Sirène et de Silvan se trouve I, 18 sq.

(8) I, 17 verso.

et la grâce. Comme ils n'ont pas d'affaires pressantes, ils goûtent les histoires, les discussions d'amour, qui prennent même la forme d'un débat en règle devant un personnage qu'on a choisi pour juge ; seulement, ces récits et ces controverses sont moins longs et moins fréquents que dans l'*Astrée* (1). Ils savent résoudre des énigmes qui nous paraissent aujourd'hui bien puériles, et qu'ils éclaircissent avec une sûreté et une rapidité remarquables. On demande à Diane : qu'est-ce que l'on arrache, que l'on touche, et qui se lamente, sans souffrir aucune douleur ? C'est le crin de cheval dont on fait les archets de violon, répond-elle (2). D'Urfé laissera de côté ce divertissement enfantin, que l'on ne dédaignera pas cependant dans la belle société.

Les personnages de la *Diane* sont d'une courtoisie parfaite. Selvage trouvant Silvan et Sirène dans un pré, les salue « avec grande courtoisie (3) » : elle tient à sa réputation de politesse : « afin que Isménia ne me tînt pour peu gracieuse et mal courtoise », dit-elle quelque part (4). Ils connaissent leurs obligations. Arsileo rencontre une nymphe, et lui fait aussitôt « la révérence et l'honneur qui se devait faire à une si belle nymphe » (5).

(1) P. ex. histoires de Selvage, (I, 25 sq., et plus loin de Bélise et d'Arsileo, de Félimène et de Félix. Discussion sur la légèreté des femmes entre Sirène qui prétend que les femmes n'entendent pas l'amour, et ne peuvent « le bien conduire et gouverner », et Selvage qui excuse les femmes sur l'inconstance des hommes (I, 23-24). « J'espère, dit quelque part Silvan, répondre à chacun de ces deux points, s'il ne vous ennuie de m'écouter » (I, 22 verso). C'est une affaire importante, et l'on ne tient pas à passer pour un sot. Félimène est prise comme arbitre, entre Filémon, qui recherche Amarillis, et celle-ci qui l'accuse d'avoir tenu des propos de nature à donner à penser des choses fâcheuses pour son honnêteté ; elle les unit et apaise ce différend ; le débat est assez court (I, 178-183). Il y a encore un débat d'amour entre Sirène et Arsileo : une coupe sera attribuée au plus éloquent, mais Eugerio ne sait auquel la décerner (III, 182 sq.), et une courte discussion entre Selvage, Bélise et Cinthie, « de la raison pour laquelle en absence le plus souvent l'amour se refroidit » (I, 1582, 264). On voit, I, 262, la division de l'âme en trois facultés, mémoire, entendement, volonté ; on la retrouvera dans l'*Astrée*. Aucun thème ne sera plus banal que l'effet de l'absence en amour.

(2) III, 212. De même : « qui vit jamais un cheval qui ne mangea onques, soutenu de vent qu'il égale par sa course ; il fait de grandes choses, et en ses merveilleuses courses, il va contre son ventre, et pour un plus grand bien, les rênes d'icelui sortent de ses entrailles » (III, 215). C'est un navire.

(3) I, 21 verso.

(4) I, 34, cf. I, (1582) 284. Arsileo et Amarillis accueillent Félimène dans leur cabane, « lui faisant toute la courtoisie et bon recueil dont ils se purent aviser ».

(5) I, 168. Les personnages qui se connaissent s'abordent avec des protestations de dévouement et d'affection. « Belle et gracieuse bergère, dit Félicia

Tous les bergers sont amoureux ; l'amour est la grande affaire de leur vie. La plupart sont fidèles, comme Sirène, que seuls peuvent rendre un instant insensible les breuvages magiques de Félicia, comme Silvan qui, même repoussé par Diane, l'adore avec respect, et n'épouse Selvage que parce que Félicia lui a fait boire une eau mystérieuse qui change son cœur, comme Arsileo qui, séparé de Bélise, se consume de chagrin dans la solitude, et refuse toute consolation, toute distraction. Ces parfaits amants connaissent leur mérite ; ils ont conscience de leur supériorité : « nous autres, faisant profession de bien aimer... », dit Silvan (1). Quelques-uns sont légers et inconstants, comme don Félix que Félismène poursuit, et finit par ramener à elle. Les femmes sont dignes des hommes ; Félismène n'oublie pas don Félix, Bélise pleure dans une île reculée la mort d'Arsileo, et si Diane a épousé Delio, c'est pour obéir à la volonté de son père ; mais en son cœur elle continue d'aimer Sirène, et souffre de l'indifférence qu'il doit, sans qu'elle le sache, aux artifices de Félicia. Cet amour honnête n'engendre dans les âmes aucun mauvais sentiment. Silvan, à qui Diane a préféré Sirène, pourrait jouir de la douleur de son rival, quand Diane s'est mariée à Delio ; cette basse vengeance lui paraît odieuse. Puisque Diane aimait Sirène, il l'aime aussi ; n'est-ce pas une manière de témoigner son respect et sa soumission aux volontés de sa maîtresse ? « Devais-tu penser, Sirène, que je te voulusse mal pour ce que Diane te voulait bien, et que les faveurs qu'elle te faisait fussent suffisantes pour me faire ton ennemi ? Puisque ma foi n'était de si basse qualité qu'elle ne suivît ma maîtresse, non seulement pour l'aimer, mais pour aimer tout ce qu'elle eût aimé (2) ». Alain va épouser Silvie, et Selvage, qui aime Alain, se désespère. Mais, dit-elle, « je prie à Dieu, puisque ma fortune n'a été telle que je pusse jouir de lui, qu'il jouisse de sa future épouse comme je le désire, qui ne sera pas peu, ne pouvant moins l'amour que je lui porte, que lui désirer tout le contentement

à Félismène, tenez chose assurée que si je vis, vous verrez ce que vous désirez. O discrète dame et maîtresse mienne, répond Félismène, de ma part n'y peut avoir remerciement égal à la grâce et faveur qu'il vous plaît me promettre » etc I, 1582, 216. Un berger ne resterait pas avec des bergères qu'il a rencontrées sans leur en demander la permission. « Après qu'Arsileo nous eût saluées, il nous demanda fort gracieusement permission, laquelle nous lui octroyâmes, de passer le midi en notre compagnie » (I, 202, éd. 1582).

(1) I, 49 verso.

(2) I, 9 verso.

du monde (1) ». Les femmes sont parfois reconnaissantes de l'amour qu'on a pour elle, même quand elles ne le partagent pas. Bélise est aimée d'Arsenio, mais elle aime Arsileo, son fils ; elle croit qu'Arsenio a tué Arsileo, et s'est tué ensuite. « Arsenio, s'écrie-t-elle, crois que la mort de ton fils ne me garde de me douloir de la tienne, car l'amour que continuellement tu m'as démontrée, la bonté et sincérité dont tu m'as aimée, ne me permettent pas moins que de me douloir infiniment de ton désastre (2) ». L'amour est convenable et décent ; si des bergers aperçoivent une bergère dont un pied est déchassé, l'auteur a soin d'ajouter : « mais non pas tant qu'il semblât déshonnête à ceux qui le regardaient (3) ». Un jour, Alain, Montan, Ismenia, Selvage, se rencontrent dans un bois, mais ils rentrent dans leur logis dès que le jour baisse, « pour ce que ce n'était pas chose convenable à notre honnêteté d'en être hors à heure indue, et qui eût pu engendrer quelque soupçon (4) ». Silvan parle de la possession comme fera Silvandre. « L'amour de ceux desquels les peines cessent aussitôt qu'ils ont acquis ce qu'ils désirent, ne procède de la raison, mais d'un appétit bas et déshonnête (5) ».

Les théories générales sont à peu près celles que nous retrouverons dans l'*Astrée*. Félicia fait aux bergers une leçon qui annonce les conférences de Silvandre. « En ces choses d'amour, je tiens une règle que j'ai toujours trouvée fort véritable, qui est que l'esprit généreux et le bon entendement, au fait de bien aimer, emporte fort grand avantage sur celui qui n'est tel. Parce que comme l'amour est vertu, et la vertu met toujours son siège au meilleur endroit, c'est chose bien certaine que les personnes de façon seront mieux énamourées que celles qui manquent en cela ». Cet « esprit généreux et bon entendement » consistent « en la propre vertu des hommes, comme est avoir le jugement vif, la pensée toujours occupée en choses hautes, et autres vertus qui naissent avec eux-mêmes (6) ». « Amour est volonté, dit Diane à Taurise, et la volonté ne veut être forcée (7) ». D'ailleurs, si l'amour naît

(1) I, 42 verso.

(2) I, 1582, 210.

(3) I, 1582, 174.

(4) I, 42.

(5) I, 1582, 261.

(6) I, 1582, 224.

(7) III, 67.

de la raison, il ne lui obéit plus quand il est né ; la plupart des amoureux en viennent à s'oublier eux-mêmes et à ne plus s'aimer, « qui est contre toute raison et droit de nature ». « Tant plus il est parfait, tant plus avec grande vitesse et aléation de soi-même va-t-il chercher la personne aimée ; au moyen de quoi Euripide disait que l'amant vit au corps de l'aimée (1) ». Un amour excessif peut être raisonnable, s'il est proportionné au mérite de l'objet aimé. « Aucuns disent qu'il n'y a autre différence entre l'amour vicieux et celui qui ne l'est, sinon que l'un se gouverne par raison, et l'autre n'endure son gouvernement. Mais ils se trompent, parce que cet excès et impétuosité n'est point plus familier de l'amour deshonnête que de l'honnête, si ce n'est qu'en l'un il augmente la vertu, et en l'autre il fait le vice plus grand. Qui peut nier qu'en l'amour qui est bon et honnête ne se trouvèrent des effets merveilleux et excessifs ? Qu'on le demande à plusieurs qui, pour le seul amour de Dieu, n'ont fait compte de leurs personnes, ni difficulté de perdre la vie pour icelui, quoique bien considéré le guerdon qu'ils en attendaient, ils ne donnaient pas beaucoup... Laissons cet amour, et venons à celui de l'homme à la femme : tu dois entendre que si l'amour que l'amant porte à sa maîtresse, quoiqu'il soit enflammé d'une effrénée affection, naît de la raison et d'une vraie connaissance et jugement, qui pour ses seules vertus la juge digne d'être aimée, que cet amour n'est illicite ni deshonnête, parce que tout amour de cette façon ne prétend à autre fin qu'à aimer la personne pour elle-même, sans espérer autre pratique ni guerdon de ses amours (2) ». Il est naturel que la *Diane* enseigne la lutte constante contre les mauvais instincts et les basses inclinations. Quand, après la mort de Delio, toute la compagnie est réunie chez Félicia, des nymphes dansent, et enferment dans leur ronde un beau cerf blanc, auquel elles lancent des flèches, mais il les évite en sautant, et, enfin, s'enfuit jusqu'à la porte du jardin. Ce jeu est en réalité un symbole. « Le cerf est le cœur humain ; il s'offre aux inclinations humaines, qui lui tirent des flèches mortelles, mais se retirant sagement ores d'une part, ores d'une autre, et s'appliquant aux honnêtetés exercices, il doit mettre peine de s'exempter et défendre de tant dommageables injures ; de manière que se sentant poursuivi d'icelles, il doit

(1) I, 1582, 255-256.

(2) I, 1582, 257-258.

fuir tant qu'il pourra, afin de se sauver, combien que les humaines inclinations qui lui tiraient telles flèches, aillent toujours après lui et toujours l'accompagnent, jusques à l'issue de la porte de cette vie (1) ». C'est la substance de la morale de l'*Astrée*. Mais voici des différences.

L'amour, dans la *Diane*, tout en étant foncièrement honnête, a, dans ses manifestations, plus de jeunesse, de spontanéité, d'abandon, que dans l'*Astrée* : les femmes avouent plus franchement qu'elles aiment, elles s'évertuent moins à cacher leurs sentiments, à interdire à leurs amants, les déclarations même respectueuses et muettes. Selvage ne met pas sa gloire à cacher sa tendresse à Alain, Félicisme reçoit volontiers les lettres de don Félix ; et après un an de ce commerce, dit-elle, « je me trouvai si fort éprise de ses amours qu'il ne fut en ma puissance d'omettre à lui manifester ce que j'en sentais (2) ». Quand don Félix va à la Cour et l'oublie, elle se déguise en page, et entre à son service ; elle tient à le reconquérir. « Toute la nuit, dit Bélise amoureuse d'Arsileo, je demeurai pensant la manière que je tiendrais à lui découvrir mon mal, de façon que la modestie ne reçut aucun dommage. » Par d'habiles propos elle l'amène à un aveu discret ; elle croit devoir l'interrompre, mais prudemment et sans rudesse. « Toutefois, craignant que ces paroles ne fussent cause de le refroidir en cet amour, comme souventes fois il advient que les défaveurs au commencement arrêtent, et rompent entièrement le chemin à ceux qui commencent à bien aimer, je revins à tempérer le dégoûtement de ma réponse, lui disant » de tenir du moins sa flamme secrète (3). Les femmes pleurent beaucoup et ne s'en cachent pas. Diane, Selvage, Félicisme, témoignent sans fausse honte leurs inquiétudes, leurs chagrins ; elles ne voient pas dans ces larmes sincères comme une faiblesse indigne d'elles. D'ailleurs les assistants pleurent avec elles par sympathie. En racontant son histoire, Selvage pleure, « à quoi l'aidèrent fort les pasteurs (Sirène et Silvan) étant un office dont ils avaient grande expérience (4) ». En général, le cœur est moins contraint que dans l'*Astrée* ; il s'épanche plus librement (5).

(1) III, 209.

(2) I, 77.

(3) I, 1582, 205. Elle ne se prive pas du langage des yeux.

(4) I, 42, verso ; Cf. I, 176, I, 198 verso, etc.

(5) Les deux héros principaux du *Pastor fido* paraissent avoir sur ce point des conceptions plus voisines de celles de Céladon et d'Astrée, de Silvandre

L'*Astrée*, du point de vue qui nous occupe, doit donc beaucoup au roman de Montemayor, mais il ne faut pas exagérer cette influence ; au fond elle est française, et s'inspire surtout des aspirations françaises aux environs de 1605 ; d'Urfé les a bien connues, puisqu'il était lui-même un courtisan de noble famille, et qu'il a, dès cette date fait à la Cour plusieurs séjours. La *Diane* a aidé l'*Astrée* ; elle n'est pas sa seule, ni même sa principale source.

Elle met en scène de vaillants chevaliers comme Ligdamon Lindamor, Alcidon, Damon, des princes comme Godomar et Sigismond, de grandes dames comme Madonthe, Daphnide, des reines comme Amasis et Galathée. Les bergers eux-mêmes par leur naissance, sont dignes de figurer à côté de ces nobles personnages. La roture n'apparaît que dans la foule anonyme des « solduriers », pour permettre aux héros qui en font au siège de Marsilly un terrifiant carnage, de témoigner à ses dépens leur courage et leur vigueur ; les paysans ne sont pas admis dans l'ouvrage, et la préface avertit nettement le lecteur qu'il ne doit pas chercher une peinture exacte des mœurs rurales : « que si l'on te reproche, dit d'Urfé à Astrée, que tu ne parles pas le langage des villageois, et que toi ni ta troupe ne sentez guère les brebis ni les chèvres, répons-leur, ma ber-

et de Diane (Sur cette pastorale et ses trad. franç., voir Marsan, livre cité ; je renvoie à la trad. de Marandé, Paris, J. B. Loyson, 1663). « J'ai mieux aimé souffrir, dit Myrtil, que de me soulager par une plainte qui aurait pu déplaire à la sévérité de l'humeur d'Amarille, et je te confesse que j'aurais encore gardé ce respectueux silence, si la pressante nécessité où je me trouve réduit ne violentait ma discrétion ». Amarille dit à Corisque : « Non seulement je suis retenue par la loi rigoureuse de la bienséance, qui impose à mes sentiments un silence éternel, mais encore par l'obéissance que j'ai voulu rendre aux sévères volontés d'un père, qui a exigé de moi la solennité d'un serment conjugal sur les autels de la grande déesse ». Lorsqu'une supercherie de Corisque a poussé Myrtil, indécis et timide, dans les bras d'Amarille, celle-ci s'indigne : « Ce que tu appelles rigueur, dit-elle à Myrtil, est un acheminement à la gloire où aspirent les personnes qui ont de l'honneur... Tu ne dois pas ignorer que l'épreuve la plus certaine d'une solide vertu, consiste à modérer ses sentiments, régler les mouvements de son esprit, et s'abstenir des plaisirs que les lois et la raison nous défendent ». Elle le prie de se retirer, mais quand elle est seule, laisse éclater sa passion et sa douleur. Lorsqu'elle est condamnée à mourir, et que Myrtil veut être sacrifié à sa place, il se produit entre eux une contestation héroïque, analogue à celle qui s'élèvera entre Astrée et Céladon devant Polémas. « Cette contestation a duré fort longtemps entre eux, avec un désir de vaincre aussi grand que si toutes les délices de la vie se devaient rencontrer à la mort, ou que la vie leur eût paru accompagnée de toutes les horreurs du trépas » (p. 27, 92, 421, 423, 224). Dans une gazette à Madame du 12 déc. 1665, Robinet qualifie justement cet ouvrage de « beau modèle

de toute âme tendre et fidèle ».

gère, que pour peu qu'ils aient connaissance de toi, ils sauront que tu n'es pas, ni celles aussi qui te suivent, de ces bergères nécessiteuses, qui pour gagner leur vie conduisent les troupeaux aux pâturages, mais que vous n'avez toutes pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte. Que si vos conceptions et paroles étaient véritablement telles, que celles des bergères ordinaires, ils auraient aussi peu de plaisir à vous écouter que vous auriez beaucoup de honte à les redire » (1). Diane et Astrée appartiennent aux meilleures maisons de la Gaule, et Amasis elle-même « ne refuserait pas d'avouer de leur appartenir quand elle serait informée de la race dont elles viennent (2) » ; Céladon est « de l'ancienne tige des chevaliers (3) » et ses amis sont « parents et alliés à la plus grande part des chevaliers et des druides de nos Etats (4) ». Il n'est pas étonnant que certains nobles comme Alcidon prennent plaisir à s'habiller en bergers (5). Ce costume n'astreint à aucune besogne malpropre ; il n'est qu'un raffinement de dilettante, et les animaux ne sont tolérés — à de rares intervalles — que sous des aspects sympathiques et agréables : Silvandre guérit une brebis de l'avertin (6), mais ce n'est pas une brebis quelconque, dont la saleté mal odorante blesse les yeux et le nez : c'est Florette, la brebis préférée de Diane, petite bête distinguée, à qui l'affection de l'héroïne confère une espèce de dignité.

D'autre part, il n'y a pas dans l'*Astrée*, même parmi les hommes, de personnage laid, dont le corps soit disgracié par

(1) Cf. I, 24² (1624). « Ils ne sont pas bergers pour n'avoir de quoi vivre autrement, mais pour s'acheter par cette douce vie, un honnête repos ». Voir même volume, p. 32, l'origine de ce désir.

(2) III (1621), 486.

(3) I (1624), 291² ; II (1618), 235, il est donné comme parent de Léonide, de Lindamor et d'Adamas.

(4) III (1621), 449².

(5) III (1621), 501. Ceci est vrai surtout des bergers de premier ordre : la masse des bergers du Lignon est un peu inférieure aux personnages aristocratiques qui s'appellent Damon, Alcidon, Dorinde, Daphnide, etc. Par exemple, quand Daphnide, grande dame de Provence, vient habillée en bergère consulter la fontaine de la vérité d'amour, elle rougit que Hylas la voie sous ce costume (III, 81) ; cf. III, 399, IV, 794 : Dorinde veut bien se faire peindre en bergère du Forez, mais elle rougirait que son portrait fût envoyé à Lyon : il est vrai que c'est parce qu'à Lyon on ne connaît pas la distinction des bergères du Forez, et qu'on pourrait la prendre pour une bergère quelconque. En tout cas, tous les bergers du Lignon sont très supérieurs aux bergers réels et ordinaires.

(6) II (1618), 13 sq. V. IV (1637), 346 : ce sont de jeunes enfants qui ont ordinairement la garde des troupeaux d'Astrée, Diane, Philis.

la nature ou déjeté par les travaux des champs. La différence n'y offusque pas les regards et n'attriste pas les cœurs. Bergers et bergères, dames et chevaliers, tous sont jeunes, beaux, souples et gracieux, et Célidée, qui s'est défigurée volontairement, retrouve bientôt l'éclat de son visage : c'est un petit peuple de statues antiques. La vieillesse y apparaît sereine et vénérable avec Amadas, mais on ne voit nulle part le spectacle pénible et dégoûtant de ses infirmités. La beauté est comme un privilège de l'aristocratie : elle la tient de naissance, la cultive à loisir par d'élégants exercices, et ne la compromet par aucun labeur manuel (1). En somme, c'est comme une chambre bleue, en villégiature permanente (2). Car d'Urfé offrait à Mme de Rambouillet, à l'instant même où elle organisait ses réunions, le précieux modèle d'une vie mondaine polie, généralement intellectuelle, d'apparence plus libre dans son cadre champêtre, mais soumise à des règles strictes et à des obligations précises ; l'*Astrée*, avec la liberté de l'œuvre d'art dégagée des contingences, présentait le tableau presque parfait de ce que la marquise allait essayer de réaliser autour d'elle.

En ce qui concerne la civilité et la politesse des manières, les romans ont donc exercé leur influence féconde. Leurs personnages sont généralement courtois et honnêtes, désireux de plaire par des procédés aimables, complaisants ; ils parlent beaucoup de courtoisie, ils y sont sensibles : elle suffit à faire estimer une personne, et ce n'est jamais en vain qu'on fait appel à elle. Les auteurs assaient de faire aimer cette vertu dont ils répètent le nom à chaque instant. Une dame remercie un cavalier des compliments « dont votre courtoisie me gra-

(1) Cf. Montaigne « Je ne puis dire assez souvent combien j'estime la beauté, qualité puissante et avantageuse... Nous n'en avons point qui la surpasse en crédit, ni que j'estime tenir plus de rang au commerce des hommes ». Il regrette que Socrate ait été laid. III, 12 ; cf. II, 17.

(2) Il est intéressant de remarquer qu'il n'y a jamais d'hiver dans les cinq grands volumes de l'*Astrée* ; on n'y trouve ni tempête, ni froid, ni neige : les prairies sont toujours fleuries, les arbres toujours verts, le ciel toujours ensoleillé. La nature semble soucieuse d'offrir toujours à ces bergers distingués, pour leurs conversations subtiles et leurs amours polis, l'agrément de ses frais ombrages et de ses clairs ruisseaux.

Voir III (1621) 159, une description du Forez, l'auteur vante, « la beauté du lieu, la douceur de l'air, la quantité de rivières, le bien qu'elles rapportent, soit à la fertilité des campagnes, soit à l'abondance des poissons ». La vie y est si douce que Daphnide s'étonne que toute l'Europe ne vienne pas habiter en Forez.

tiſſe (1) » ; et bien qu'elle témoigne ainsi qu'elle n'est pas dupe de ces louanges flatteuses, elle sait gré de la délicate attention à celui qui a cherché à lui être agréable. Isolïa, prisonnière des pirates, craint pour son honneur, car ces bandits « ignorent que c'est de la courtoisie » ; quand elle demande un service à l'empereur de Mélinde, elle invoque sa courtoisie (2) ; « Vous voulez me vaincre de courtoisie » dit Ismène à Glorian (3). Ces mots reviennent sans cesse sous la plume de Nervèze (4) ; la nature même participe à l'universelle politesse, et le voyage d'un héros, « fut favorisé de la courtoisie des vents (5) ». Dans la *Chrysolite* une captive demande à être libérée « ou par courtoisie ou par échange de prisonniers ». On aime, dans les paroles, « une grâce pleine de courtoisie et de majesté (6) ». Les bergers du *Mélante* ont grand soin de n'être pas importuns : « le temps que la bienséance permet aux visites commençant d'expirer, ils sortirent ensemble » ; deux bergères qui s'abordent, s'opiniâtrent aux formules polies, et chacune d'elles tient si fort à n'être pas en reste, qu'on leur demande si elles ont entrepris de se « vaincre d'honnêteté ». Il n'est pas jusqu'aux Turcs qui n'entretiennent « fort civilement » des dames qu'ils ont enlevées : il est vrai qu'il s'agit des capitaines, et non de la vile tourbe des matelots (7).

Adamas, dans l'*Astrée*, fait l'éloge de la courtoisie, « qui attirait plus le cœur des hommes, et qui était aussi plus propre et naturelle à une personne bien née » ; pour concilier à Périandre les sympathies, il suffit qu'Hylas le présente comme « un homme plein de civilité, de discrétion et de courtoisie ». Tous les personnages rivalisent de politesse : Daphnide pensait que les guerriers du roi Euric ne parlaient que de meurtres et

(1) DES ESCUTEAUX, *Les chastes et heureuses amours de Clarimond et Antonide*, Rouen, P. Calles, 1602, in-12, p. 21 ; cf. p. 36, 40, 106 ; p. 74 : « je ne pouvais moins espérer de votre honnêteté ».

(2) DES ESCUTEAUX, *Les infortunées et chastes amours de Filiris et Isolïa*, Rouen, J. Osmont, 1601, in-12, p. 136. « Si jamais la courtoisie fut hôtesse de votre âme » (p. 199).

(3) DU SOUHAIT, *Les amours de Glorian et d'Ismène*, Paris, V^{re} Nicolas de Louvain, 1600, in-12, p. 32.

(4) Voir NERVÈZE, *Les religieuses amours de Florigène et de Méléagre*, Paris, A. du Brueil, 1602, in-12, p. 51, 52, 63, 94, 95.

(5) Voir *Les religieuses amours de Florigène et de Méléagre*, p. 116. Cf. *Les chastes et infortunées amours du baron de l'Espine et de Lucrèce de la Prade*, de NERVÈZE, Paris, du Brueil, 1598, in-12, p. 15, 17, 314, etc.

(6) *La Chrysolite ou le secret des romans*, Paris, Nic. de La Coste, 1634, in-8°, p. 284.

(7) P. 316, 213, 155.

de carnages ; « mais à ce que je vois, partout où est Alcidon, il est toujours Alcidon, c'est-à-dire la même courtoisie, et la même civilité ». Ligdamon reçoit un accueil « avec toute la courtoisie » possible « parce que les termes de la civilité le lui ordonnaient ainsi » ; Godomar, fils de Gondebaut, arrive en Forez ; « après les premières salutations ils entrèrent en quelques discours de civilité » ; s'ils furent courts, c'est que « la viande qui les attendait contraignit le Prince de les abrégier (1) ». Daphnide, et plus tard Dorinde sont reçues par les bergères avec tant de douceur, de politesse, de déférence, qu'elles ne peuvent assez admirer leur civilité, qui surpasse de beaucoup ce que la renommée en publie (2). En général, les bergers du Lignon ont naturellement le sens des bienséances ; ils méritent d'être qualifiés de « discrets et civils » (3) ; dès qu'ils voient venir la nymphe Léonide, ou Pâris, le fils du grand druide, ils s'avancent à leur rencontre, ou se lèvent pour les saluer, car ils ne veulent pas « faillir au devoir de civilité (4) ». L'auteur n'omet jamais de signaler qu'un entretien ne commence qu'« aussitôt que les premières paroles de la civilité furent parachevées (5) », et il ne craint pas que ces détails, dont la répétition nous paraît oiseuse, alourdissent un roman déjà bien long. Il note qu'avant de parler devant l'assemblée qui va régler son sort, Thamire fait une grande révérence : Calidon en fait autant au début et à la fin de sa harangue (6) ; cette mention reparait, quand Dorisée commence et termine l'histoire de Delphire (7). Dans une discussion, on invoque couramment les lois de la politesse : « la courtoisie et la discrétion nous enseignent, dit Thamire à Calidon, que quand nous nous sommes servis en notre nécessité de ce qui est à nos amis, nous le leur rendions avec des remerciements ; tu es bien loin de

(1) III, 29, II, 244, III, 157, IV, 1270, IV, 779. Adamas lui-même est homme du monde, il fait les honneurs de sa maison « avec une si bonne chère et tant de caresses, qu'il faut avouer n'y avoir rien qui l'égale » (III, 992). Il invoque lui aussi « les lois de la civilité et de la courtoisie qui, peut-être, obligent davantage qu'on ne pense » (I, 308).

(2) III, 78 sq. IV, 95 sq. I, 469.

(3) IV, 798.

(4) I, 411, I, 491. Cf. IV, 758, quand ils apprennent que Madonte est une noble dame.

(5) I, 427. Cf. IV, 309. Bellimarte ne parle à Arcingentorix « qu'après l'avoir salué avec beaucoup de civilité ». Cf. II, 24.

(6) II, 37, II, 74, II, 91.

(7) IV, 468, IV, 532.

cette discrétion et de cette courtoisie (1) ». La courtoisie empêche la manifestation des mauvais sentiments : Silvandre n'aime point Pâris, qui est son rival auprès de Diane, mais il le salue poliment, comme Lycidas, malgré sa jalousie, salue Silvandre sans chercher à se dérober (2). Elle fait même naître l'amour : Célion a perdu une brebis ; Bellinde qui l'a trouvée « la lui rendit avec tant de courtoisie », qu'il l'aima depuis ce temps (3). Si quelquefois ces parfaits amants manquent aux commandements de la civilité, ce n'est ni par oubli, ni par grossièreté ; ils le savent, mais obéissent aux prescriptions supérieures de l'amour : Silvandre, en présence de Léonide, demande à Diane si elle veut s'asseoir pour écouter l'histoire de Tircis ; il fallait, dit Diane, le demander à la nymphe. Je sais bien, réplique Silvandre, que la civilité me le commandait ainsi, mais l'amour me l'a commandé autrement (4).

Les personnages les plus humbles, les plus cachés, que les hasards d'une aventure tirent un moment de leur obscurité, possèdent cette vertu si précieuse : elle fleurit même dans la solitude, et résiste aux fatigues, aux soucis, d'une existence misérable. Dorinde fuit Gondebaut, et arrive dans une pauvre cabane, où vit un vieillard ; il la reçoit « avec toute sorte de courtoisie » (5).

Mais on sait, dans les circonstances sérieuses, distinguer les apparences aimables, et la réalité des sentiments. On ne se contente plus des formes extérieures, si séduisantes soient-elles, qui suffisent au commerce ordinaire de la vie. « Parlez-vous en chevalier tel que vous êtes, dit Arcingentorix à Merindor, ou bien si ce n'est que par civilité, et en façon de courtisan ? » (6).

L'auteur semble tenir à mettre en lumière qu'une bonne éducation rend les hommes polis : Silvandre « était plein de civilité comme ayant été nourri parmi les écoles des Phocenses et des Massiliens », et Pâris avait appris, « par la nourriture qu'Adamas lui avait donnée, à pouvoir sur son esprit tout ce que requéraient l'honnêteté et la bienséance (7) ».

(1) II, 111.

(2) II, 9, II, 20.

(3) I, 685. Cf, I, 419, la naissance de l'amour de Silvandre pour Diane.

(4) I, 428.

(5) IV, 703.

(6) IV, 315.

(7) II, 9. V, (1628), 715.

Dans l'*Histoire asiatique* du sieur de Gerzan (1), Clarindel et Arténice se retrouvent en Phénicie. « Après ces premiers mouvements d'une véritable allégresse, ils donnèrent à la bienséance ce qu'elle exige des personnes bien nées, car à l'heure même ils se saluèrent *avec une infinité de compliments et avec les plus belles paroles du monde* (2) ». L'excès de civilité cause même de fâcheuses aventures ; les plus grands personnages de Tyr vont au temple, pour un sacrifice, « et comme plusieurs d'entre eux, s'étant rencontrés auprès de la porte, s'amusaient à faire des cérémonies pour l'entrée, et à se déférer les uns aux autres les honneurs que la bienséance exige des personnes bien nées, ils furent tout étonnés, quand ils se trouvèrent surpris ; une troupe de voleurs les vint assaillir à main armée (3) ».

Le *Polexandre* (4) est un cours de civilité en action. « Le courtois Polexandre », « les honnêtetés de Polexandre », sont des expressions sans cesse répétées, et l'auteur se plaît à signaler, à maintes reprises, la politesse de son héros (5). Tous les personnages participent à cette vertu du glorieux chevalier, même des pirates (6), même Zabaïm roi de Sénéga (7), même les princes du Maroc (8) ; et Bajazet, chef des corsaires, n'admet pas que la souffrance puisse justifier la moindre infraction aux règles du savoir-vivre. Un jour que, grièvement blessé, il s'est évanoui de douleur, en présence de quelques princes, il croit s'être endormi, et leur fait « des excuses... de ce qu'il s'était laissé vaincre à la force du sommeil (9) ». Les inconnus, que le hasard met sur la route de ces valeureux guerriers, « n'oublient rien de ce que la civilité fait pratiquer aux honnêtes gens (10) ».

(1) *Histoire asiatique de Cérinthe, de Calianthe et d'Arthénice*, Paris, Pierre Lamy, 1634, in-8°.

(2) P. 73 ; Cf. 205. Même chose dans l'*Histoire africaine* du même auteur, Paris, Cl. Morlot, 1627-1628, 3 vol. in-8°. « Clytophon et Cléomède remercièrent infiniment le courtois Alcimédon des bons offices qu'il leur avait rendus, et lui donnèrent en échange des compliments et des offres de service » (II, 373) ; Cf. III, 383, 461.

(3) *Hist. asiatique*, p. 12.

(4) *La première... [cinquième] partie de Polexandre, recue, changée et augmentée en cette dernière édition*, par MARIN LE ROY DE GOMBERVILLE, Paris, Aug. Courbé, 1641, 5 vol. in-8°.

(5) I, 228, 135, 137, II, 21, 35, 219, 618, 668, 794, 830, III, 72, 81, etc.

(6) II, 131, IV, 3. Voir avec quelles paroles choisies, Bajazet, chef des corsaires, s'excuse auprès d'Iphidamante, de le quitter pour aller au combat, I, 191.

(7) II, 139.

(8) V, 449.

(9) I, 833.

(10) III, 626.

Et les plus humbles créatures, dans ces royaumes heureux, ont le don de la bienséance. Poléxandre vit, déguisé, chez un vieux berger ; son hôte, note Gomberville, « à qui la familiarité n'avait rien fait retrancher de sa première courtoisie... (1) ». On signale les compliments qui précèdent les entretiens ; Zelmatide « commença son discours par des civilités très obligeantes (2) ». « Il voulut mettre en usage les civilités accoutumées (3) ». « Notre première entrevue fut accompagnée de tout ce que la courtoisie fait pratiquer en semblables occasions (4) ». Les princes ont, en général, le sens naturel de la mesure, fortifié par la pratique du beau monde. « Poléxandre, craignant de faire quelque incivilité, s'il continuait ses civilités, ne répliqua point à Alcidiande (5) ». « Ces princes ne voulant pas lui faire de civilités importunes... (6) ». Ils savent qu'il faut pouvoir dominer ses chagrins, ses angoisses, pour n'être pas à charge à la compagnie, et réserver pour les heures de solitude les larmes et la préoccupation. Zelmatide, Poléxandre, malgré leur tristesse, font de grands efforts « pour être de bonne compagnie (7) ». Ils « se retirèrent en leurs chambres, et n'ayant qu'eux-mêmes pour témoins de leurs actions, rendirent à leurs douleurs toute la liberté, que la contrainte et la bienséance leur avaient tyranniquement ôtée (8) ». Il arrive cependant, même aux plus distingués, de commettre des erreurs ; il ne faut pas d'ailleurs les regretter, car elles sont accompagnées de petits commentaires, qui contribuent à la valeur éducative du roman. Que Dicée, le serviteur favori de Poléxandre, l'aborde un jour « brusquement », pour lui apprendre une nouvelle importante, « l'excès de son zèle ne lui permettant pas d'observer tout ce que la bienséance de sa condition demandait (9) », on ne s'en émeut guère, car Dicée n'est en somme qu'un subalterne. Mais voici Bajazet, qui vient de conduire son prisonnier, Iphidamante, à l'appartement qu'il lui réserve ; c'est un palais éblouissant de miroirs, d'or et d'argent, d'étoffes rares et chatoyantes. « Avant qu'il le laissât, il tomba en cette fausse

(1) II, 644.

(2) I, 553.

(3) I, 801.

(4) III, 95.

(5) II, 693.

(6) IV, 51.

(7) I, 235.

(8) I, 778.

(9) I, 145.

civilité que tous les honnêtes gens condamnent, et que tous les honnêtes gens pratiquent, et lui demanda pardon de l'incommodité, qu'il recevrait en un si mauvais lieu (1) ».

Le théâtre offre souvent des modèles analogues. Par exemple la politesse règne dans les discussions de l'*Amour triomphant* (2) de P. Troterel. On ne se contente pas d'approuver, on entoure le consentement d'amabilité. « Je serais fâché d'avoir contredit à cela, — je vois bien qu'il faut que je vous cède, — je suis contrainte de vous l'accorder, par l'expérience que j'en puis avoir faite autrefois (3) ». La contradiction n'est jamais vive ni aigre : « Ce que tu viens de dire *me semble* autant incroyable que difficile (4) ».

A vrai dire, les romans, en général, mentionnent plutôt le respect de la courtoisie, qu'ils n'expliquent en quoi il consiste. Nous savons que les personnages sont civils, nous savons moins quelles paroles, quels gestes, leur méritent cet éloge. Les deux opuscules, que je vais étudier sont plus explicites, et nous permettent de connaître, à peu près, les manières que l'on aimait vers 1630. Peut-être faut-il tenir compte que leurs auteurs ne sont pas, comme d'Urfé, nés dans l'aristocratie, et qu'ils sont moins sensibles, par tradition et par goût, à l'aisance et à la bonne grâce. Cependant, il n'est pas probable qu'ils eussent spécialement destiné leurs ouvrages aux courtisanes (5), s'ils n'avaient proposé des modèles de nature à leur plaire.

Claude Jaunin « professeur ès langues à Lyon », est l'auteur des *Compliments de la langue française œuvre très utile et nécessaire à ceux qui sont à la Cour des Princes, et qui font profession de hanter les compagnies* (6). L'avis au lecteur de l'édition

(1) I, 178, Cf. II, 218, une remarque du même ordre. De menus préceptes de civilité sont donnés, en passant, dans certains romans. P. ex. : *Roman des Indes*, de J. DE LANNEL, seigneur du Chaintreau et du Chambort (Guill. Colletet), Paris, T. du Bray, 1625, in-8°, p. 770 : « Vous savez que deux personnes ont mauvaise grâce, de s'entretenir en particulier en présence d'un tiers ».

(2) Paris, Sam. Thiboust, 1615, in-8°.

(3) P. 252, 298, 291.

(4) P. 282.

(5) Les deux titres contiennent à dessein le mot *Cour*.

(6) Ce livre, destiné à l'origine, à faciliter aux Allemands la connaissance du français courant, a paru à Paris, J. Bessin, 1630, in-12. Mais il a été réimprimé à l'usage des Français eux-mêmes, et débarrassé de sa traduction allemande, à la suite du *Secrétaire à la mode*, de La SERRE, notamment en 1641 ; c'est à cette édition que je renvoie. Une préface de A. Nicole, dans l'édition isolée de 1630, explique qu'« il y a longtemps que ce livre a été composé », que des impressions furtives et fautives en ont été faites, que Nicole a rétabli

de 1641 fait un vif éloge de l'éloquence, sans laquelle nous ressemblerions « à des troncs insensibles, à des rochers et à des pierres » ; ce livre donne les moyens de ne jamais rester muet en compagnie, même au milieu des grands, où il faut peser, avec le plus grand soin, ses moindres paroles. Ceux qui désirent offrir leurs services au Roi, à la Reine, faire la révérence à un puissant seigneur, « accoster une demoiselle à l'intention de mariage », y trouveront, pour chaque circonstance, plusieurs spécimens de ce qu'il faut dire. Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est l'extrême complication de la civilité, l'interminable échange des formules polies ; on s'embarrasse dans ces protestations multipliées pour les sujets les plus futiles de la vie ordinaire, comme dans la traîne d'une robe d'apparat, à laquelle on ne serait pas habitué ; on est importun à force de courtoisie. Voici à titre d'exemple, un dialogue pour convier un ami à dîner : « Alcandre : Monsieur, si vous me vouliez obliger de beaucoup, vous me feriez l'honneur de venir prendre un petit dîner avec moi. — Cloriman : Monsieur, je vous remercie de bien bon cœur, je n'ai point mérité tant d'honneur de votre courtoisie, mais je vous prie de m'excuser pour cette fois. — Alcandre : Pourquoi, Monsieur, vous me ferez bien cette faveur, s'il vous plaît, et je vous servirai, en récompense partout où il vous plaira m'employer. — Cloriman : Monsieur, vous êtes trop courtois et persuasif pour vous éconduire, mais je vous donnerai de l'incommodité. — Alcandre : Vous ne sauriez, Monsieur, mais vous me ferez beaucoup plus d'honneur que je ne saurais mériter en votre endroit. — Cloriman : Monsieur, traitez-moi donc comme votre serviteur, je vous en prie, car ce n'est pas avec moi qu'il faut user de cérémonies ! — Alcandre : Ce n'est pas que j'aie chose digne de vous retenir à dîner, mais il n'y a remède ; si, faut-il que vous exerciez un peu de votre patience avec moi, comme avec votre ami qui vous en supplie. — Cloriman : Si tous ceux qui ont à faire abstinence étaient obligés de la faire de la sorte, elle leur serait fort douce et agréable ; c'est un excès de faveur que vous me faites ; pardonnez-moi, s'il vous plaît, si je me rends importun. — Alcandre : Il n'est pas besoin de pardon, où il n'y a point d'offense, et je vous dis que vous ne sauriez im-

le vrai texte, et le publie avec une trad. allemande en regard. L'édit. de 1641 reproduit exactement le texte de 1630 ; toutefois l'avis au lecteur n'est plus le même ; celui de 1630 ne s'adressait en effet qu'aux Allemands.

portuner vos serviteurs, et ceux qui vous chérissent à l'égal de leur vie ; mais c'est plutôt à moi de vous demander pardon, de vous avoir arrêté pour vous faire un si maigre traitement ; toutefois c'est de bon cœur ; j'en rougirais véritablement de honte, si ce n'était l'assurance que j'ai de votre amitié ; je ne suis affligé que de tant de peine que vous prenez. — Cloriman : Monsieur, vous m'avez trop honoré, mais en récompense, je ferai toujours paraître, et partout, si mon pouvoir allait du pair avec ma bonne volonté, que je suis celui qui emploierai fort librement et moi et mes amis pour vous rendre service (1). Ces redoutables assauts recommencent, quand il s'agit de se laver les mains, de s'asseoir à table, et de franchir la porte en se séparant : — Alcandre : « Vous passerez donc le premier, Monsieur, comme c'est la raison, je vous en prie. — Cloriman : A Dieu ne plaise que je fasse cette faute, je ne mène personne hors la maison. — Alcandre : Hé ! allons donc, sans tant de cérémonie, j'aime mieux faire l'incivil que l'importun. Ce sera pour vous obéir (2) ».

Un dialogue de René Bary, dans son *Esprit de Cour*, est intitulé : « *De la cérémonie*. Un capitaine, un abbé, un avocat un financier, s'entre défendent de sortir le premier d'une chambre (3) ».

On voit très bien, par ces exemples, la gaucherie d'une génération qui fait consister la civilité en une exagération de déférence, d'humilité, qui, dans son désir de ne pas rester en deçà des bienséances, va au delà, sans s'en apercevoir. On n'était pas encore assez délicat, pour saisir et goûter les nuances discrètes ; la courtoisie, pour être sensible, devait se traduire en procédés quelquefois lourds et substantiels. Mais, ces longueurs

(1) P. 38.

(2) P. 41, 58. Cf. *Le bourgeois poli où se voit l'abrégé de divers compliments selon les diverses qualités des personnes, œuvre très utile pour la conversation*, Chartres, 1631. V. II. L., IX, 145 sq. A l'édition du *Secrétaire à la mode* de 1641 est joint un opuscule sous ce titre : *Les élégances françaises accommodées au langage du temps*, par N. N. ci-devant non imprimées ; à Amsterdam, chez Louis Elzevier, 1641. L'avertissement signé de Courcelles dit au lecteur : « Je ne te puis dire qui est le père à qui il est redevable de sa naissance, mais je te puis assurer qu'il n'est point de ces avortons qui n'ont pour tous ornements que des paroles enflées et des afféteries pleines d'extravagance ». Barbier n'en parle pas. Voir p. 8 : pour inviter à dîner, p. 9 : autre formulaire où l'invité demeure, etc.

(3) P. 330. L'ouvrage a paru en 1662, mais l'avis au lecteur déclare qu'il était en manuscrit depuis vingt ans. Dans la pface des *Conversations* de 1673 p. 3, Bary appelle son *Esprit de Cour* « une des saillies de ma jeunesse ».

étaient excellentes pour embarrasser, retarder, et enfin arrêter, les manifestations spontanées des sentiments ; elles substituaient des lenteurs apprêtées mais décentes, à l'impulsion naturelle, irréfléchie, et souvent brutale ; elles paralysaient la grossièreté native, et tout ce qui comprime et gêne les instincts primitifs, apporte à la politesse une aide précieuse.

CHAPITRE III

ÉDUCATION DES MŒURS, GALANTERIE.

RAPPORTS AVEC LES DAMES

Tous les traités théoriques, tous les romans sérieux, proclament l'absolue nécessité pour qui veut réussir dans le monde, de fréquenter les dames : leur commerce suffit à affiner l'esprit et à polir les mœurs, leur estime est la meilleure recommandation que puisse avoir un honnête homme. Louis Guyon, l'auteur du *Courtisan français*, De Refuge, Faret, de Grenailles, répètent à ce sujet les mêmes idées, les mêmes exemples, les mêmes arguments (1).

Par le raisonnement, par le détail de leurs intrigues, les conclusions de leurs aventures, les romans rendent aux femmes un long et ardent hommage. Silvandre parle d'elles avec une ferveur exaltée ; elles ont une telle supériorité sur les hommes, qu'on ne peut les mettre au même rang ; elles tiennent une place intermédiaire entre eux et les pures intelligences célestes. « C'est d'elles que toutes les plus belles pensées que les hommes ont, prennent naissance ; c'est vers elles qu'elles courent, et en elles qu'elles se terminent ; et qui doutera qu'elles ne soient le vrai moyen pour parvenir à ces pures pensées, et que Dieu ne nous les ait proposées en terre pour nous attirer, par elles, au ciel où nos druides nous disent devoir être notre éternel contentement (2) ? » Lui-même n'est devenu honnête homme que depuis qu'il aime Diane (3). Alcidon est « le soleil de la Cour »

(1) Ces idées étaient inspirées par le simple bon sens, par la pratique de la vie mondaine même la plus rudimentaire ; il y a aussi un souvenir, une influence du *Cortegiano* ; voir plus loin les chapitres relatifs à ce livre, et aux traités français qui en dérivent.

(2) III, 878, Cf. NERVÈZE, *Essais poétiques*, p. 81 ; les femmes représentent ici-bas l'image « des douceurs, des beautés, et des charmes des cieux ».

(3) Philis lui dit : « Et pourquoi berger, êtes-vous tant offensé contre cette bergère, encore qu'elle soit cause que vous aimez, puisqu'elle l'est aussi que vous êtes devenu plus honnête homme » ? (II, 1618, 92).

du roi Torrismond, ses brillantes qualités « lui acquéraient, au jugement de tous, l'avantage en toutes choses sur les plus relevés et estimés de son temps ». Cependant, le Prince veut le rendre encore « le plus accompli qu'il lui serait possible » ; il lui commande donc d'aimer Daphnide, « sachant bien que les plus belles actions et les plus généreux desseins prenaient naissance de l'amour (1) ». C'est pour mériter Rosanire, que Rosiléon, que sa naissance éloigne d'elle, devient « chevalier errant », et se couvre de gloire (2). L'exemple le plus significatif est celui de Damon. C'est celui qui illustre le mieux les théories de Léonide (3). « Lorsque ce jeune chevalier commença de me servir, dit Madonthe, il était homme sans respect, outrageux, violent, et le plus incompatible de tous ceux de son âge... mais depuis que l'amour l'eut vivement touché, il changea toutes ses imperfections en vertus, et s'étudia de sorte de se rendre aimable, qu'il fut depuis le miroir des chevaliers de Torrismond (4) ». Qui soupçonnerait, au langage et aux actes de ce parfait amant, une jeunesse aussi désordonnée !

Voici dans l'*Histoire indienne* de Boisrobert (5), Anaxandre et Pyroxène ; à dix-huit ans, on les introduit dans le monde, « par les persuasions d'Evandre qui, nous voyant posséder assez bien ce qu'on nous avait appris, disait souvent au Roi mon père, qu'il ne nous manquait rien qu'un peu d'amour, et que pour peu que nous prissions plaisir en la conversation des dames, nous achèverions aisément de nous faire honnêtes gens ; parce que, dit-il, l'amour a cela de propre qu'il éveille et purifie les esprits, les élève aux belles méditations, et les rend capables des plus glorieuses entreprises (6) ». Cette in-

(1) *Astrée*, III, (1621) 61²-62. Cf. III, 1124, le rôle éducatif que jouent pour de jeunes princes sicambriens, les « jeunes dames » de la reine Méthine.

(2) IV (1637), 818.

(3) « Avez-vous opinion, lui dit Galatée, qu'il faille nécessairement aimer pour être honnête homme ? — Oui, Madame, dit-elle, à ce que j'ai ouï dire par ce que l'amant ne désire rien davantage que d'être aimé ; pour être aimé, il faut qu'il se rende aimable, et ce qui rend aimable est cela même qui rend honnête homme », I, 106.

Cf. II (1618), 256 : « cette recherche et ce désir de plaire rend agréables ceux qui ont dessein de se faire aimer ». Ces textes soulignent bien les rapports étroits qui unissent l'amour honnête et la politesse des mœurs.

(4) II, 359.

(5) *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie, où sont entremêlées les aventures d'Alcidaris, de Cambraye, et les amours de Pyroxène*, Paris, F. Pomeray, 1629, in-8°.

(6) III, 111.

fluence heureuse est réelle, à la condition que l'homme recherche chez la femme, autre chose que les plaisirs matériels ; s'il ne désire d'elle que la volupté des sens, s'il néglige l'âme pour le corps, s'il quitte bientôt celle dont il a tout obtenu dans l'espoir de trouver ailleurs des jouissances nouvelles, il s'adonne à la sensualité, entretient en lui les bas instincts, la grossièreté, le mépris de la femme ; ni en lui-même, ni chez les autres, il ne considère l'esprit, il allonge les listes de ses conquêtes, où l'âme n'a aucune part. Mais s'il estime la femme et tient à être estimé d'elle, s'il sait apprécier le charme d'un commerce plus relevé, où elle peut faire valoir sa finesse, sa délicatesse naturelles, s'il la respecte et s'attache à elle, d'une fidélité qu'il sache faire solide sans étroïtesses, ses pensées deviennent plus nobles, ses désirs plus purs, ses manières plus attentives, plus complaisantes, plus déférentes. De son côté, la femme ne doit pas témoigner une complaisance qui la rabaisse ; l'abandon trop facile la discrédite et l'avilit ; il excuse la brutalité des hommes ; il lui appartient, au contraire, en observant toujours une attitude décente et réservée, de faire comprendre à l'homme qu'elle veut qu'on la mérite, et qu'elle ne récompensera qu'une recherche respectueuse et une affection fidèle. Elle est, elle-même, l'artisan de son propre prestige (1). Il convient donc de replacer à leur date les romans de Nervèze, de des Escuteaux, de d'Urfé, et de ne pas oublier qu'ils sont contemporains du Roi-Vert galant.

Il serait excessif de parler de platonisme. Dans le *Courtisan* de Castiglione, Bembo fait, des théories dites platoniciennes, un éloge enthousiaste que sa propre conduite a quelquefois démenti ; ces idées, répandues chez nous par les traductions qui ont été faites du *Cortegiano*, dès le xvi^e siècle, ont certainement aidé l'élite des gens du monde et des écrivains.

(1) Cf. Montaigne. « L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueuse et craintive, plus mineuse et couverte, me plaît... Nous faisons notre charge extrême la première ; il y a toujours de l'impétuosité française. Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser, et à nous piper... Nous devrions nous plaire d'y être conduits (à la possession) comme il se fait aux palais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galeries et plusieurs détours ; cette dispensation reviendrait à notre commodité ; nous nous y arrêterions et nous nous aimerions plus longtemps ; sans espérance et sans désir nous n'avons plus rien qui vaille... soudain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles ; et Thrasonide, jeune grec, fut si amoureux de son amour, qu'il refusa, ayant gagné le cœur d'une maîtresse, d'en jouir, pour n'amortir, rassasier et alanguir par la jouissance cette ardeur inquiète de laquelle il se glorifiait et paissait » (III, 5).

à concevoir un idéal plus haut, à prendre conscience de leurs aspirations secrètes. Le réveil des sentiments religieux au début du xvii^e siècle a agi dans le même sens (1). Mais ces pures doctrines n'étaient pas de nature à s'acclimater absolument chez nous, même parmi les femmes (2). Nos auteurs y ont pris l'habitude de considérer l'âme à côté du corps, mais le corps n'est pas oublié ; il est contraint de partager ses privilèges, il n'est pas entièrement dépouillé. C'est une réduction, une adaptation du platonisme au tempérament de notre race : et ce résultat n'est pas à dédaigner. L'*Astrée* n'a d'autres prétentions que de déduire « les divers effets de l'honnête amitié (3) », et nous verrons même, que, sous ces mots, elle comprend bien des libertés audacieuses. Le roman de *Mélante* (4) est encore plus caractéristique ; il prêche l'amour fidèle, honnête, pur, mais Mélante est puni pour avoir méprisé l'amour, même sous cette forme, et les bergers traitent d'extravagance le culte qu'il a voué à la déesse Uranie ; le livre se termine par le triomphe de l'Amour et de Vénus.

Le premier effet de l'amour respectueux, effet tout extérieur sans doute, mais manifestation visible, immédiate, du désir de plaire à une dame, est le soin que l'amant prend de lui-même, de sa personne, de son costume ; la propreté est

(1) Influence de saint François de Sales, Camus, puis de saint Vincent de Paul ; Fondations d'ordres nouveaux, réorganisations d'ordres anciens, etc.

(2) Cf. Montaigne, III, 5. « Je leur (il parle des femmes) oy souvent peindre cette intelligence toute spirituelle, et dédaigner de mettre en considération l'intérêt que les sens y ont. Tout y sert, mais je puis dire avoir vu souvent que nous avons excusé la faiblesse de leur esprit en faveur de leurs beautés corporelles, mais que je n'ai point encore vu qu'en faveur de la beauté de l'esprit, tant prudent et mûr soit-il, elles veuillent prêter la main à un corps qui tombe tant soit peu en décadence ! que ne prend-il envie à quelque-une d'entrer en cette noble troque du corps à l'esprit, et de préoccupper sur ses compagnes la gloire de cet amour chaste ? »

(3) Voir son titre.

(4) *Le Mélante, amoureuses aventures du temps*, Paris, Sam. Thiboust, 1624, in-8°.

Mélante méprise l'amour ; il raille les bergères de Chypre, et leur présente l'amour comme une folie que guérit l'hellébore. L'Amour se venge ; une nuit, Mélante croit voir la beauté pure sous les traits de la déesse Uranie, qui le choisit pour qu'il l'adore en idée ; il devient donc amoureux de son idée, va à Corinthe où il croit trouver le temple de sa déesse, et prend pour lui la demeure de la courtisane Laïs (p. 183 sq.). Toutes les cérémonies qu'il fait pour vénérer son idée (construction d'un temple en marbre blanc, sacrifice de cierges blancs, de lait pur), sont pour les autres bergers une occasion de rire à ses dépens (p. 302 sq.). Enfin, l'Amour l'envoie en Macédoine, où il espère trouver un portrait parfait d'Uranie ; pendant son absence, on détruit ce temple et on fait avec ses débris un autel à Vénus.

une politesse. Polimante s'éprend de Filine ; il devient aussitôt « philautique, comme si l'amour de lui-même le faisait aimer de Filine... Il ajoute de l'artifice au naturel, afin que ce qui lui semblait peu avantageux en lui, fût récompensé par l'acquisition de l'autre », il est « favorisé de ses propriétés et de ses propretés (1) ». Le berger Acaste est amoureux de Clorimène : « j'étais propre et soigneux de moi-même, dit-il, j'avais la plus belle houlette, le meilleur flageolet de tous (2) ». Quand Hylas va au temple, où il doit, pour la première fois, voir Chryséide, il ne peut pas quitter son miroir, n'est jamais content de son costume, se parfume, et se poudre avec tant de zèle, que, de loin, il ressemble un à meunier(3). Un amant doit avoir aussi des manières aisées, élégantes, pleines de grâce et de noblesse ; il ne doit pas exposer sa dame aux railleries, par une rusticité maladroite ou une gaucherie empruntée ; la distinction personnelle est une forme de l'hommage. Le roi Torrismond est désireux de « nourrir la jeunesse en tous les honnêtes exercices qu'il se pourrait » ; aussi, « il faisait tenir le bal fort souvent, avec des courses de bague, des joutes, des tournois (4) ». Aux écoles des Massiliens, dit Silvanre, « pour me rendre honnête homme, j'ai été nourri en tous les beaux exercices, où la jeunesse puisse être employée... Parce qu'il y avait toujours fort bonne compagnie, lorsque nous n'étions point sur nos livres, nous faisions divers exercices ». luttés, sauts, courses sur terre et à la nage (5). Thomantes, Aglante, Céladon, ont été, dès leur enfance, habitués aux « exercices honnêtes », qui donnent la souplesse et l'assurance (6).

M. Reynier a noté (7) que les titres des petits romans sentimentaux « nous montrent déjà en quel honneur est la vertu de constance... on ne voit partout qu'attachements inébran-

(1) DU SOUHAIT, *Les propriétés d'amour et les propretés des amants*, Paris, Jean Houzé, 1601, in-12, p. 9.

(2) *Mélante*, 19-20.

(3) *Astrée*, III, 600-601.

(4) III, 134.

(5) II, 845.

(6) IV (1637) 393 et 154. II (1618,) 264² ; cf. Montaigne : « les jeux et les exercices seront une partie de l'étude, la course, la lutte, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes ; je veux que la bienséance extérieure et l'entregent se façonnent quant et quant l'âme ; ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme ; il n'en faut pas faire à deux » (I, 26). On sait cependant que, personnellement, Montaigne ne pratiquait pas ces exercices.

(7) P. 234.

lables, que liens éternels ». L'inspiration de Nervèze est souvent chrétienne : il publie (1) *les Religieuses amours de Florigène et de Méléagre* ; le jeune homme enlève bien sa maîtresse, qu'on a mise au couvent : mais sa conduite est justifiée par la tyrannie et la mauvaise foi du père de Florigène, qui a enfermé sa fille malgré elle, en lui faisant espérer une libération prochaine. Même quand ils sont libres et seuls, ils ne prennent aucune privauté grave ; sans doute, Méléagre, « animé par les puissants aiguillons de nature, licencie modestement sa bouche et sa main, de presser les merveilles de cette bauté ; il donne mille atteintes à ces soleils, à ces roses, à ce corail, à cet ivoire, à ces perles : bref, elle n'a partie en son visage qui ne sente la douce humidité de ses amoureuses lèvres (2) ». Ce sont là des enfantillages ; si les amants « rôdent autour de leur félicité », ils résistent aux tentations décisives, et leur volonté ne faiblit pas. Le baron de l'Espine, pris par des pirates, meurt en captivité, de désespoir d'être éloigné de Lucrèce ; le ciel m'appelle, lui écrit-il. « et j'y accours pour dresser notre lit nuptial, puisque ce monde a été si contraire à nos amours, qui étaient trop saintes, pour y faire leur demeure, et le monde trop profane pour les posséder ». Elle entre au couvent, et succombe vite à la douleur et aux austérités. L'auteur invoque ce couple infortuné d'amants purs et fidèles : « marquez-moi là-haut, avec vos prières, un logis pour mon âme (3) ». Polidore aime Virgine, mais embrasé de l'amour divin, il renonce à toute affection terrestre, et se consacre à Dieu ; nouveau Polyeucte, il essaie d'entraîner Virgine dans ce sublime sacrifice ; d'abord elle résiste, parce qu'elle ne comprend pas, enfin elle coupe ses cheveux, entre au monastère ; il se fait ermite. Nervèze exalte ces bienheureux amants, qui, « unis

(1) Peut-être en 1601. Je renvoie à l'édition de 1602. L'inspiration des poésies de Nervèze est moins pure que celle de ses romans. Voir, à des titres divers les sonnets 32, 68, 69, 88 et les paroles qu'il prête aux Pèlerins d'amour dans un ballet dont il fit les vers ; (*Les essais poétiques du sieur de Nervèze*, Paris, Ant. du Brueil, 1605, in-12, p. 110).

(2) P. 92. Elle dit : « différons mutuellement nos félicités, jusques à notre journée nuptiale, afin que le ciel bénisse notre lit et que notre pudique attente justifie envers lui l'entreprise de notre fuite ». Il répond : « j'ai cultivé notre amour pour moissonner un jour les fruits qui pendent encore aux branches de la continence ; si ce petit terme nous fait beaucoup languir, c'est une langue honorable et douce à notre foi ; vous devez croire que je n'aurai durant mes jours aucune volonté qui n'obéisse à la vôtre » (p. 91). Après bien des péripéties douloureuses, un mariage heureux les unit.

(3) P. 72, 85, 113.

de l'esprit en un même vœu de religion, tenez pour indifférente la séparation de votre corps (1) ». Clarimond, après bien des angoisses, épouse Antonide ; il croit devoir l'assurer que le mariage n'éteindra pas son affection, et cette précaution est curieuse (2) ; des Escuteaux s'intéresse surtout au « dernier point où le plaisir peut élever deux âmes unies en une même unité (3) » ; mais il jette un voile pudique sur le bonheur qu'ils éprouvent le soir de leurs noces ; il « ne peut être par parole représenté, dit-il, parce que la bienséance veut qu'on laisse au silence, ce que la parole ne peut et ne doit faire paraître, sans passer les termes de ce que la discrétion ordonne (4) ». *Les Infortunées et chastes amours de Filiris et Isolia* commencent par un éloge de la chasteté, qui, entre toutes les vertus qui ornent la femme « infailliblement emportera le prix. » L'héroïne traverse bien des dangers, et sa pudeur court de grands hasards ! Mais l'empereur de Mélinde survient heureusement pour la délivrer d'un pirate qui l'avait déjà jetée sur un lit (5) ; elle retrouve Filiris, qui voudrait l'épouser à la cour de Melinde, d'autant plus que des ambassadeurs du Roi son père, récemment arrivés, donneraient à leur mariage un caractère officiel ; elle refuse, « car pourrait-on dire de moi, que trop pressée de mes désirs, je n'aurais pu attendre la consommation de notre mariage, en la présence du Roi, après le retour en ma patrie ; mais que, désirant satisfaire à mes plaisirs, j'aurais avancé cet effet en un pays étranger, impatiente, en mes affections et bouillante dans les ardeurs de l'amour ; et jugez si ma réputation ne serait pas offensée par ces discours (6) ». Elle se sacrifiera elle-même à son honneur ; une tempête la pousse sur les terres du Roi de Perse : ce « vieil arsenal de

(1) NERVÈZE, *La victoire de l'Amour divin sous les amours de Polidore et de Virgine, divisée en sept journées*, Lyon, Thibaud Anceelin, 1608, in-12, p. 158. La gravure initiale montre Polidore et Virgine, en habits religieux, elle foule aux pieds un petit Cupidon dont l'arc est brisé ; au-dessus d'eux, Jésus et des Chérubins les couronnent. Le livre est symboliquement divisé en sept journées, ils éprouvent durant les six premières des tribulations, et, à la septième, trouvent la paix dans le sacrifice.

(2) ... Mon amour « lequel retiendra son même nom et sa même ardeur dans le changement qu'on lui attribue en la jouissance, qui, croissant ma félicité en une si heureuse possession, ne diminuera la violence de mes flammes allumées de si beaux yeux, que l'ardeur en demeurera dans l'infini de l'éternité » (106). Titre : *Les chastes et heureuses amours de Clarimond et d'Antonide*.

(3) P. 311.

(4) P. 311.

(5) P. 144.

(6) P. 291.

lubricité » exige « tout présentement » satisfaction, en faisant « naître non un soupir ; mais quelque lascive aspiration, tirée du sale séjour où reposait le reste de quelque noirissante flamme de sensualité ». Isolia le poignarde, sort de la chambre pour n'être pas égorgée à ses côtés, « de peur que son sang vierge se mêlat parmi les impudiques humeurs, qui sortaient de son abominable corps » ; et pour soustraire sa chasteté à toute vengeance, elle se tue, en jetant contre une épée sa poitrine, « le plus mignon bâtiment d'amour ». Sa dernière pensée va à son cher Filiris (1).

L'*Astrée* est plus riche et plus profonde que ces petits romans. C'est un véritable manuel d'amour en cinq tomes ; Silvandre est le professeur écouté, et sûr de lui, en ce qui concerne surtout l'amour des hommes. Il « n'a rien de villageois que le nom et l'habit », a « toujours été nourri dans les grandes villes, et parmi les personnes civilisées », « ressent moins le bois que toute autre chose ». C'est le berger « le plus accompli » du Lignon (2), et nous pouvons nous en remettre à lui. Voici, condensée et mise en ordre, la théorie qu'il développe tout le long du roman.

Il faut séparer le corps et l'âme : le corps n'a aucun prix par lui-même, il n'est que « l'instrument » de l'âme ; il « ne voit ni n'entend, mais c'est l'âme qui fait toutes ces choses ; de sorte que, quand nous aimons, ce n'est pas le corps qui aime, mais l'âme ». Or, l'amour « doit être entre les égaux », donc l'âme doit aimer l'âme qui est son égale, et non le corps qui lui est inférieur (3). Par un raisonnement subtil, fondé sur l'autorité des « plus savants », il démontre, en partant de ce principe, que l'amant et l'aimée se transforment l'un en l'autre : cette union spirituelle est le symbole de l'amour parfait (4).

(1) P. 315, 323. Même pureté chez Du Souhait : Filine a cédé aux instances d'un Prince qui en fait sa maîtresse en lui faisant espérer le mariage, puis l'abandonne, et veut la faire épouser à Polimante. Celui-ci apprend cette infâme combinaison ; malgré son amour il refuse de s'y prêter, va à la guerre, et Filine désolée se fait religieuse (*Les propriétés d'Amour, etc.*).

Les amours de Glorian et d'Ismène sont un livre chaste d'amour malheureux, car les parents d'Ismène préférèrent la donner à un vieux gouverneur de province.

(2) I, 414.

(3) II (1618), 199 sq. Il reprend cette question, III, 915 sq.

(4) L'âme est une volonté, une mémoire, un entendement ; « s'il est vrai que l'entendement et la chose entendue ne sont qu'une seule et même chose, il s'ensuit que l'entendement de celui qui aime est la même chose qu'il aime, que si la volonté de l'amant ne doit en rien différer de celle de l'aimé, et s'il vit

S'il relègue le corps au second rang, il ne l'exclut pas de l'amour ; le bon sens naturel de la race, même quand elle est en veine de pureté, la préserve de cette utopie. Silvandre établit une distinction, une mise au point, fort ingénieuse. « Et pourquoi dit-il à Hylas, veux-tu que l'amour éclairant notre entendement, et formant les pensées de notre âme, ne donne pour cela les désirs au corps qui lui sont naturels ? Non, Hylas, il n'y a que cette différence ; ceux qui aiment comme je fais, ils n'ont les désirs desquels tu parles que parce qu'ils aiment ; mais ceux qui aiment comme toi, ils n'aiment que parce qu'ils ont ces désirs (1) ». Cette conception explique le rôle, en amour, de l'intelligence, de la raison et de la volonté. « Nous ne pouvons aimer que ce que nous connaissons (2) ; » l'amour procède de la connaissance de ce qui est bon et beau, il est lui-même bon et beau, et ne peut à son tour être connu sans être aimé (3) : c'est un sentiment « glorieux qui jamais ne se prend aux choses méprisables mais toujours aux plus rares, plus estimées et plus relevées (4) ». « Il est impossible d'aimer ce que l'on n'estime pas (5). » Sans doute la beauté a son importance ; elle flatte la vue, attire l'attention, impose une femme à l'admiration des hommes ; l'amour entre en eux par les regards : mais il faut, pour consolider cette sympathie, et la changer en une affection véritable et sûre, la connaissance éclairée, précise, des vertus et des mérites de l'objet élu ; il faut un travail intérieur de l'âme, qui confirme le jugement des yeux (6). Et voilà pour-

plus par la pensée qui n'est qu'un effet de la mémoire que par la propre vie qu'il respire, qui doutera que la mémoire, l'entendement et la volonté étant changés en ce qu'il aime, son âme qui n'est autre chose que ces trois puissances, ne le soit de même ! » II (1618), 199 sq.

Cf. en tête de la partie III, l'Auteur à la rivière du Lignon. « Aimer, que nos vieux et très sages pères disaient amer, qu'est-ce autre chose qu'abrèger le mot d'animer, c'est-à-dire faire la propre action de l'âme ».

(1) III, 916. Au nom de ces principes, Silvandre déboute Laonice de ses prétentions sur Tircis, qui s'obstine à rester fidèle au souvenir de Cléon. « Ceux qui ont aimé le corps seulement doivent enclorre toutes les amours du corps dans le même tombeau où il s'enserre ; mais ceux qui *autre cela*, ont aimé l'esprit doivent avec leur amour, voler après cet esprit aimé, jusques au haut ciel, sans que les distances les puissent séparer », I, 462.

(2) II (1618), 199.

(3) III, 869.

(4) III, (1621), 247.

(5) I (1624), 152. Remarquer ce ton péremptoire : jamais, il est impossible.

(6) « Or, quelques-unes de ces connaissances prennent bien leur origine des yeux, mais il faut que l'âme par après se tournant sur les images qui lui en sont demeurées au rapport des yeux et des oreilles, les appelle à la preuve du jugement et que toutes choses bien débattues, elle en fasse naître la vérité » (II, 1618, 52).

quoi, contrairement à l'opinion courante, l'absence augmente l'amour en favorisant ce contrôle de l'esprit (1). C'est alors qu'intervient la volonté : elle nous porte vers la personne dont notre raison a distingué et établi le mérite. Silvandre définit formellement l'amour « un acte de volonté qui se porte à ce que l'entendement juge bon (2) ». C'est là-dessus qu'il s'appuie, pour démontrer que la possession ne saurait plus être le couronnement de l'amour : car, outre que le désir s'affaiblit par la satisfaction comme l'arc qui se détend, la jouissance dépend d'une personne étrangère, et l'amant ne saurait alors avoir en sa puissance d'aimer parfaitement ; or « la volonté étant libre en tout ce qu'elle fait, il n'y a pas d'apparence que cette action (l'amour) qui est la principale des siennes, dépende d'autre que d'elle-même (3) ». Les désirs sont logiquement proportionnés au mérite, et trouveront dans un extrême mérite, la justification de leur intensité ; la passion devient raisonnable : « les extrêmes désirs ne sont point contre la raison, car n'est-il pas raisonnable de désirer toutes choses bonnes selon le degré de leur bonté ? Et par ainsi, une extrême beauté sera raisonnablement aimée en extrémité ; *que s'il les faut*

(1) « Vous savez bien, Madame, que plus nous avons de connaissance de la perfection de la chose aimée, plus aussi notre amour s'augmente : mais qui ne sait que les troubles mouvements des sens empêchent infiniment la clarté de l'entendement !... que s'il en est ainsi, ne m'avouerez-vous pas qu'en l'absence, l'entendement de celui qui aime agira beaucoup plus parfaitement, que quand, transporté par les objets qui se présentent à ses yeux il ne peut faire autre chose que regarder, désirer et soupirer ? » (II, 16). Les sens devraient être les instruments subalternes de l'âme, et non les « compagnons de ses plaisirs et félicités » (II, 19).

Rapprocher les passages suivants : Florice est belle et Hylas la regarde avec complaisance ; cependant elle fait à Théombre une réplique fort jolie. « Cette répartie, faite si à propos par Florice, me fut tant agréable que dès lors, *je me résolus* de l'aimer » (II, 235). Cette expression soulignée est répétée souvent : par exemple II, 241. — Ormanthe avait le visage beau, mais était « si dénuée de ce vif esprit qui donne de l'amour que peu de personnes la jugeaient belle » (II, 386). Un berger s'explique ainsi pourquoi il n'aime pas une bergère : « en premier lieu, sa beauté ne m'y peut contraindre, car elle n'en a pas assez pour avoir le nom de belle ; et puis ses mérites ne sont point tels que s'ils ne sont aidés d'autres considérations, ils puissent retenir un honnête homme à son service » (I, 300).

(2) Cf. II (1618), 293² : « la volonté dont naît l'amour ne se rend *jamais* qu'à ce que l'entendement juge bon » ; mais il n'est pas toujours facile de s'entendre sur le mérite. C'est pour son mérite que Sigismond aime Dorinde ! or, quel est le mérite de cette dame qui a cédé aussitôt, par ambition, aux propositions que lui fait faire le vieux Gondebaut ! Voir *R. H. L.*, avril-juin 1921, p. 196, *Corneille et l'Astrée*, par Ed. Droz.

(3) II, 670. Voir II, 14, l'amour se perd, quand il est « outragé de trop de faveur ». Le mot est curieux.

en quelque chose blâmer, on ne saurait dire qu'ils soient contre la raison, mais outre la raison (1) ».

Les conséquences de cette conception fondamentale sont aisées à déduire.

D'abord, l'homme doit être absolument fidèle à la femme qu'il a choisie : puisqu'il a examiné, réfléchi, que sa raison l'a éclairé et que sa volonté libre l'a conduit vers elle, il ne saurait donner aucune excuse valable de son changement (2). On ne peut aimer une femme en avouant qu'il y a quelque chose de plus parfait qu'elle ; l'une des premières lois d'amour est « que l'amant croie toutes choses très parfaites en la personne aimée ; et à la vérité cette loi est très juste et fondée sur toute sorte de raison, car si l'amant doit plus aimer sa maîtresse que toutes les choses de l'univers, ne faut-il pas, puisque la volonté le porte toujours à ce que l'entendement lui dit être le meilleur, qu'il l'estime plus que toute autre chose (3) ? » L'affection de l'amant doit donc être extrême ; sinon, le mérite lui-même ne serait pas extrême, et dans ce cas, l'amant, pouvant concevoir un mérite supérieur à celui de sa maîtresse, ne saurait lui témoigner aucune fidélité (4). La seule pensée du changement est indigne d'un amant véritable. « Celui qui peut s'imaginer de pouvoir quelquefois n'aimer plus, n'est déjà plus amant (5) ». La fidélité crée même des obligations générales à l'amant, indépendamment de son amitié particulière : « en quelque lieu qu'un amant entende parler au désavantage de la fidélité, il est obligé de la défendre (6) ».

Ensuite, il doit respect et obéissance à sa maîtresse : la déférence et la soumission, publiquement manifestées, en toute circonstance, ne sont-elles pas le plus bel hommage au mérite

(1) I, 158.

(2) Voir IV, 373 sq. la discussion entre Tamire et Hylas. Tamire soutient que l'inconstance est honteuse parce que l'amour dépend de la volonté, — or Dieu « ne nous a rien donné qui soit plus absolument à nous que cette volonté », — et de la raison : or la raison « ne peut jamais être autre par quelque longueur de temps qui puisse être ajoutée ».

(3) II (1618) 295.

(4) « L'amour consiste principalement en l'affection extrême et en la perpétuelle fidélité... si l'extrémité défaut à l'affection, telle affection n'appartient non plus à l'amour que le froid au chaud : et si la fidélité manque à l'extrême affection, c'est une trahison et non pas une amour : que si la fidélité y est, mais non pas continuée, ou pour mieux dire perpétuelle, ce n'est pas fidélité, mais perfidie » (II, 1618, 289).

(5) I, (1624), 216.

(6) III (1621), 177.

qu'il a reconnu, et pourrait-il démentir sa raison, renier sa volonté en n'adorant pas celle qu'elles ont élue ? Il ne s'agit pas d'être l'esclave lâche et passif d'une femme, d'abdiquer entièrement sa volonté, d'étouffer sa raison ; il faut que l'amant conserve sa valeur morale et sa dignité, en s'identifiant si bien à sa dame, que sa volonté veuille naturellement ce qu'elle veut, et que sa raison trouve bon sans contrainte, ce qu'elle approuve. En particulier il sera discret (1), réservé, et quelle que soit la force de son amour, il ne prononcera aucune parole, n'accomplira aucun acte, qui porte atteinte à l'honneur de sa dame. « Ce respect est une des principales ordonnances d'amour (2) ». « J'ai toujours eu cette opinion, que celui qui aime comme il doit, doit avoir plus cher l'honneur de la personne aimée, que le contentement qu'il en peut retirer (3) ». L'amour, dans l'*Astrée*, devient un culte.

Enfin, un homme doit aimer : « le propre de l'homme c'est de servir, de rechercher et d'adorer une belle maîtresse (4) ». Pour être digne de sa dame, égaler son mérite, et sa vertu, il surmonte ses faiblesses, triomphe de ses défauts, se surpasse lui-même : l'amour l'élève, l'ennoblit, le rend honnête homme comme Silvandre, héros glorieux comme Rosiléon (5). De lui viennent toutes les beautés, toutes les perfections ; en lui les hommes puisent l'énergie nécessaire pour accomplir les efforts qui les grandissent (6).

(1) « C'est un des premiers commandements d'amour de celer et taire (II, 1618, 344).

(2) III (1^{re} 21), 83². Cf. II (1618), 44². Pour juger l'amour d'un homme il faut observer ses actions ; si elles sont « déréglées », « contraires, à la raison à la vertu, et au devoir », elles sont honteuses ; « si au contraire, nous les voyons modérées, et n'outrepasant point les limites de l'honnêteté, et du devoir, chérissons-les et les estimons comme vertueuses ».

(3) II, 636, Cf. I, 475. « L'amant qui a plus d'égard à son contentement particulier, qu'à celui de la personne aimée, ne mérite pas ce titre ».

(4) *Astrée*, III (1621), 411².

(5) II (1618), 92. IV, 980. Cf. V, (1628), 94-95, la résolution de Lipandas d'accomplir des actions si glorieuses, que Méandre « pût tenir à quelque sorte d'honneur » d'être servi par un chevalier si plein de courage et d'affection.

(6) Nous avons cité plus haut la tirade où Silvandre soutient que les femmes occupent une place intermédiaire entre les hommes et les dieux. Les événements militaires de l'*Astrée* (révolte de Polemas avec l'appui de Gondebaut, siège de Marcilly, défaite et mort du rebelle), qui sont la partie la plus banale du roman, n'ont été ajoutés que pour donner aux bergers l'occasion de manifester la vaillance, l'héroïsme qu'ils tiennent de leur naissance aristocratique. Le portrait de l'amant parfait serait incomplet s'il ne se révélait pas comme un invincible guerrier, prêt à mourir pour le salut et l'honneur de sa dame. Voir V, p. 4, 5, 7, 24, etc...

Tel est le code auquel obéissent les amants parfaits du Forez (1). Silvandre lui-même a voué à Diane une humble et fervente adoration : n'est-elle pas « la vraie Diane en terre qui éclaire dans le ciel, et qui commande dans les enfers » ? Il unit son nom à celui du redoutable Teutatès, et réplique à Philis que, s'il n'est pas toujours à côté de sa bergère, il s'entretient sans cesse avec elle par la pensée : or, n'est-ce pas « avec la pure pensée » qu'on vénère le grand Dieu, et ne parle-t-on pas avec lui « par la voie de la contemplation (2) » ? Il veut servir sa maîtresse avec un zèle d'autant plus ardent, qu'il a été élu « à ce saint devoir par elle-même (3) ». Sa fidélité est inébranlable : il n'a aimé et n'aimera qu'elle ; s'il devait changer que le ciel l'écrase ! et il appelle d'avance sur lui, en une tirade à grand fracas, toutes les malédictions de la nature (4) ! Il ne veut pas servir de secrétaire à Hylas et à Stelle, pour la rédaction du contrat qui unit ces deux inconstants, en leur laissant une liberté réciproque : « j'élirais plutôt la mort que de permettre que l'on vît de semblables conditions avec l'écriture de Silvandre (5) ». Diane a beau dire de lui que « le désespoir n'emporte pas facilement un esprit fort comme le sien (6) », il est prompt aux syncopes, quand son amour est malheureux : nous l'avons vu tomber en pamoison, parce qu'il avait perdu un bracelet de cheveux de Diane ! Lorsqu'il apprend qu'elle va épouser Pâris, un tremblement le saisit, il s'appuie contre un arbre, glisse à terre, et reste une heure évanoui (7) ! Mais il aime la douleur même qui lui vient de sa maîtresse : n'est-ce pas elle qui l'a voulu ainsi, et ne serait-il pas criminel, non

(1) Voir IV, 174 sq. la preuve que les hommes aiment mieux que les femmes, car l'amour est un désir de ce qui est beau et bon, et la femme est plus belle que l'homme.

(2) Voir III, 853 sq. le jugement de Diane entre Silvandre et Philis, *passim*. Au début de son deuxième discours, il dit que si les prières touchent Teutatès, elles toucheront sans doute Diane. Et à l'instant où il va dérober à Diane son secret, il se compare à Prométhée, volant le feu sacré. Philis a tort de dire qu'il faut « idolâtrer » Diane : il faut « l'adorer ». Il attend son jugement à genoux devant elle.

(3) II (1618), 78.

(4) « S'il advient autrement... ô soleil qui m'éclairez, ô air qui me laissez respirer, et vous ô terre qui me soutenez et qui me nourrissez, couvrez mes yeux d'éternelles ténèbres, étouffez mon cœur parjure, et m'engloutissez dans vos abîmes comme indigne de voir, de vivre ni d'être vu » (III 1621, 4002).

(5) III, 837.

(6) IV, 422.

(7) V (1628) 533.

seulement de se révolter contre une décision de Diane, mais même de se dérober à l'accomplissement intégral de ses désirs ? Elle le repousse parce qu'elle a mal interprété l'empressement qu'il a mis à accompagner Madonthe ; il erre seul, désolé, sans un mot de reproche, sans rien tenter pour se justifier. Il s'attarde un jour à causer avec Amilear et Alcandre. « Mais je commence, dit-il soudain, à ressentir quelque allègement par les discours que j'ai avec vous, et parce que je n'en veux point en mon mal, je vous conjure... de me permettre de m'en aller seul dans le plus reculé de ce bois (1) ». Il se soumet docilement et sans murmure à l'humeur orgueilleuse et susceptible d'une femme qui lui interdit de donner, même à elle, le plus léger témoignage de son amour, qui appelle « outrage » toute déclaration un peu franche, et qui n'est pas désarmée par ses muettes prières ; c'est Astrée et Alexis qui plaident sa cause (2). Une fois, son ardeur est telle qu'il embrasse Diane par surprise : le ton méprisant et irrité de sa maîtresse le contraint à d'humbles excuses (3). Il a quelques raisons d'estimer la valeur d'une affection que Diane met quelquefois à de rudes épreuves ; mais ce contentement qu'il a de lui-même, il l'exprime trop souvent, et sans modestie. « Je dis que mon amitié est parfaite, et que vous ne sauriez y trouver rien à reprendre, et de plus, que vous ne sauriez m'en proposer une autre qui le soit davantage (4) ». Il ne faut pas s'étonner s'il dispute âprement à Céladon l'honneur de briser l'enchantement de la fontaine de la vérité d'amour, qui ne peut prendre fin, que par le sacrifice volontaire de l'amant le plus fidèle (5). Cette vanité en un pareil sujet est insupportable.

Céladon est le personnage le plus populaire de l'*Astrée* ; bien des gens le citent comme un amant modèle, qui n'ont jamais lu le roman ; son nom est entré dans le langage courant, comme celui d'Artaban. Céladon est jeune et beau, puisqu'il peut sans inconvénient passer pour Alexis fille d'Adamas, et que, sous ce costume, il enflamme le cœur d'Hylas (6). On ne saurait

(1) IV, 401-402.

(2) III, 920, 921, 923.

(3) V (1628), 72.

(4) II (1618), 290. Cf. *ibid.*, p. 295² : « mon amour est quelque chose de si parfait que rien n'y peut être ajouté ni diminué sans faire offense à la raison ; car..... » ; suit une démonstration en bonne forme, dont voici la conclusion : « je puis dire sans vanité qu'il est parvenu à la perfection ». Cf. III, 867, 891.

(5) V, 677, sq.

(6) II, 751.

trouver sur les bords du Lignon « rien de plus civilisé (1) ». Il y a quatre ou cinq ans qu'il aime, qu'il adore Astrée (2) malgré la rivalité des deux familles, et l'opposition de son père : c'est en vain que celui-ci lui impose pendant deux ans un séjour en Italie : Céladon ne pense qu'à sa maîtresse, et c'est pour elle, dans le secret de son cœur, qu'il accomplit ce voyage, sur lequel des parents à courte vue avaient fondé l'espérance d'une rupture : il en profite pour s'instruire, « espérant, dit-il, qu'Astrée m'en aimerait mieux (3) ». Quand il revient, sa fidélité a résisté victorieusement aux séductions des belles romaines, et sa flamme à la glace des Alpes, qu'il a cependant franchies deux fois (4). C'est pour obéir à sa maîtresse, que, par prudence il fait semblant d'aimer Aminthe ; mais que cette violation apparente de la foi jurée le tourmente, et qu'il souffre de témoigner publiquement à une autre, même par feinte, une affection qu'il a vouée à Astrée. « Toutes les fois qu'il revenait du lieu où il était contraint de feindre, il fallait qu'il se mît sur un lit, comme revenant de faire un très grand effort (5) ». Et quand il reçoit une fausse lettre d'Astrée, qui lui annonce qu'elle va épouser Corèbe, il tombe évanoui, puis il se retire dans un bois, où il vit, seul, pendant plus de six mois « durant lesquels sa plus ordinaire nourriture était les pleurs et les plaintes (6) » ! Et cependant, c'est par une inconcevable jalousie, qu'Astrée, dans un moment de colère, le chasse de sa présence. « Garde-toi bien de jamais te montrer à moi, que je ne te le commande », dit-elle. On sait qui ce arrive. Malgré l'injustice et la cruauté de cet ordre, jamais il n'aura un mot de récrimination, jamais il ne cédera aux avances flatteuses de Galatée, aux sentiments plus discrets de Léonide, jamais il n'essaiera de fléchir Astrée ; obstinément fidèle et soumis, il attend, dans une solitude sauvage, le bon vouloir de sa bergère (7) ; à elle seule vont toutes ses pensées, toutes ses actions.

(1) I, 642.

(2) III, 1037.

(3) II, 703.

(4) I (1624), 92.

(5) I (1624), 92. Il supplie Astrée de lui ordonner la mort plutôt que ce tourment. A certain moment, Astrée croit que Céladon aime Philis. Il lui dit : « je supporterai avec moins de désespoir l'offense que vous feriez contre moi en changeant, que non point celle que vous faites contre mon affection en me blâmant d'inconstance » (I, 1624, 101).

(6) I, 243 sq.

(7) « En toute sorte il voulait obéir au commandement d'Astrée, qui lui avait défendu de ne se faire voir à elle, qu'elle ne le rappelât (I 1624, 384)

Et, peu à peu, dans cet isolement où rien ne le distrait, où il fuit lui-même tout divertissement, où son âme est livrée tout entière à l'idée fixe, son amour devient une sorte de culte, raide et intransigeant. Il élève un temple à sa déesse (1), et grave à l'entrée les douze tables des lois d'amour, où se retrouve cette doctrine de l'amour pur et fidèle, que prêche Silvandre (2). Et d'abord, il n'a d'autre nourriture que « celle que le ressouvenir de ses ennuis lui pouvait préparer, détrempee de larmes » ; plus tard il y ajoute un peu de cresson ; on conçoit qu'à ce régime, il maigrisse et se consume (3) ! Mais il ne veut pas mourir, pour ne pas « perdre par sa mort la belle idée qu'il avait d'Astrée en son cœur (4) ». Il craint que son aventure n'éveille quelque soupçon au désavantage d'Astrée, et il est heureux d'apprendre, qu'elle-même raconte qu'il est sans doute tombé à l'eau, pendant son sommeil (5). Une seule consolation lui reste : c'est de relire les lettres qu'Astrée et lui échangeaient, grâce au tronc creux d'un vieux saule paternel, pendant qu'ils étaient heureux : un jour qu'il est endormi, Léonide, qui a découvert sa retraite, les lui enlève, par plaisanterie. « Il ne fallait pas, s'écrie-t-il, que la volonté d'Astrée étant de te combler de toutes sortes d'infortune, ces chères et douces mémoires contrevinssent à ce qu'elle avait résolu ; console-toi donc en ta perte, et remercie le ciel qui se rend si conforme à la volonté de ta bergère, qu'elle-même ne le saurait désirer davantage, et fais paraître, qu'il n'y a rigueur d'elle ni force du ciel qui t'en lasse, ni qui t'en sépare jamais (6) ». Il se campe dans sa souffrance avec une sorte de fierté rogue et méprisante, il discute, il péroré, il s'entête ; évidemment la solitude, l'insomnie, la mauvaise nourriture affaiblissent son corps, et même son esprit. Léonide est un peu surprise de cette obstination dans la souffrance : « j'avoue, berger, que si c'est aimer que ce que vous faites, il n'y a que vous entre les hommes qui sachiez aimer ; mais prenez garde que comme l'abus se mêle ordinairement parmi toutes les choses bonnes pour les corrompre et les gâter, de même la mélancolie et l'opiniâtreté

(1) II, 302.

(2) II, (1618), 136² sq. aimer infiniment, — n'aimer qu'en un lieu, — ne jamais penser que son amour pourra finir, — réduire ses désirs à l'honneur d'aimer, etc...

(3) I (1624), 386.

(4) I, 853.

(5) I, 844.

(6) II, 479.

ne prennent place parmi votre amitié (1) ». A ces conseils discrets et sages, il riposte par une différence pédante entre l'homme et l'amant (2) : on dirait qu'il songe moins à aimer qu'à montrer qu'il aime bien ; à l'élan naturel et sincère du cœur, s'est substitué le désir vaniteux et froid de réaliser en perfection un idéal difficile ; l'orgueil exploite l'amour. Quelques effusions lyriques n'atténuent pas cette impression, car on y sent comme un enthousiasme qui s'écoute parler, et se contemple lui-même avec satisfaction (3). Il va devenir caustique, chicaneur subtil en l'art des distinctions ; il va commenter les paroles d'Astrée, quand elle le bannit loin d'elle, comme on commente le texte d'un règlement, établir ce qu'elles lui permettent et ce qu'elles lui interdisent ; il lui importe peu de trahir l'esprit de ce décret, pourvu qu'il en respecte la lettre. Un matin, errant dans le bois, il trouve Astrée endormie, le sein nu, les cheveux épars, les bras découverts ; ébloui chancelant, il contemple ces trésors défendus ; mais soudain le passé revient à sa mémoire : « ne sais-tu pas qu'il ne t'est pas permis de te présenter devant ses yeux » ! Il se retire lentement, les bras croisés, puis il se ravise : « elle ne m'a pas commandé de ne pas la voir, mais seulement que je ne me fisse point voir à elle ! ». Et il reste (4) ! C'est surtout après qu'i

(1) II, 487.

(2) « Si vous appelez être homme que d'être sujet à toutes sortes de peines et d'inquiétudes, j'avoue que l'amant demeure homme ; mais si cet homme a une volonté propre, et juge toutes choses telles qu'elles sont et non pas selon l'opinion d'autrui, je nie que l'amant soit homme, puisque dès l'heure qu'il commence de devenir tel, il se dépouille tellement de toute volonté et de tout jugement, qu'il ne veut ni ne juge plus que comme veut et juge celle à qui son affection l'a donné » (II, 488).

(3) « Quand un amant se représente la beauté de celle qu'il aime, mais encore cela est trop, quand il se remet seulement une de ses actions en mémoire, mais c'est trop encore, quand il se ressouvient du lieu où il l'a vue, voire quand il pense qu'elle se ressouviendra de l'avoir vu en quelque autre endroit, pensez-vous qu'il voulût changer son contentement à tous ceux de l'univers ? » Et que dire du bonheur de la voir, de lui baiser la main, d'entendre un aveu de tendresse ! « Est-il possible que la faiblesse d'un cœur puisse supporter tant de contentement, est-il possible que le pouvant, un esprit les conçoive sans ravissement, et ravi qu'il ne s'y fonde et se sente dissoudre de trop de plaisir et de félicité ! » (II, 489-490).

(4) II, 687 sq. Voir même passage un exemple du style religieux en amour : Voici la prière que Céladon à genoux, adresse à Astrée endormie : « grande et puissante déesse, puisque les dieux ne font pas moins paraître leur divinité en punissant qu'en pardonnant, voici, je me jette à genoux. Je ne veux point entrer en jugement avec toi, ni demander si la peine que j'ai supportée n'outrepasse point la grandeur de ma faute, puisqu'elle a été commise par ignorance, mais seulement je te requiers que la pitié t'émue, en ce que mon amour

a rencontré Adamas, que cet esprit critique va se donner carrière ; le bon druide, par sa charitable intervention, se prépare des ennuis qu'il ne soupçonne pas ! Il a eu le malheur d'incriminer Astrée — ô bien légèrement — : une réplique vigoureuse de Céladon l'avertit d'être plus circonspect à l'avenir (1). Adamas ne se décourage pas, et essaie de ramener à la vie normale cet amant trop docile ; d'ailleurs, sa situation est étrange, et Léonide avait déjà fait observer à Céladon qu'Astrée ne saurait le rappeler, puisqu'elle le croit mort ! L'amour, avait-il répondu, l'éclairera sans que j'intervienne. Sans doute, le druide aurait un moyen sûr et facile de mettre fin à ce malentendu, ce serait d'avertir Astrée que Céladon est vivant ; mais ce serait trop simple. Donc, il représente à Céladon qu'il a des parents, des troupeaux, des devoirs. Mes parents et amis peuvent penser ce qu'ils voudront, répond l'obstiné berger. « Ils doivent être tous satisfaits et contents de moi, quand je leur dirai pour toute raison que j'aime (2). » Sur quoi Adamas lui propose un moyen de voir tous les jours Astrée et de lui parler. « Cela ne se peut, ajoute le berger, si je ne suis en lieu bien obscur (3). » Enfin, il imagine de faire passer Céladon pour sa fille ; mais, objecte celui-ci, « en quelle sorte que je sois revêtu, si serai-je en effet Céladon, de sorte que véritablement je lui désobéirai (4) ». Adamas riposte qu'il fera voir à sa bergère, non Céladon, mais Alexis ; donc il se conformera à ses ordres. Céladon finit par céder (5). Le voilà donc, habillé en fille, vivant dans l'intimité d'Astrée, et goûtant mille voluptés ! Mais Adamas veille, et au bout de quelques semaines, il s'inquiète d'une situation équivoque qui

t'a laissée insensible, et de rendre aussi bien cette preuve de ta divinité, en me remettant en ma félicité perdue, que tu m'as ôté le bonheur où tu m'avais élevé ; puisque ma soumission ne te doit pas moins émouvoir au pardon que mon offense inconnue au châtement ».

(1) « Je vous supplie mon père.... de ne me dire jamais plus que ma maîtresse ait failli, ni moins encore qu'elle m'ait fait quelque tort : car outre que cela ne peut être, puisqu'elle a le pouvoir de disposer plus absolument de moi que moi-même, encore offensez-vous la plus parfaite personne que jamais la nature ait produite, et me désobligez plus par telles paroles que ne me peut être agréable l'assistance que je reçois de vous en l'état où je suis » (II, 134).

(2) II (1618), 240².

(3) II, 687.

(4) II (1618), 300².

(5) Voir III, 91, son angoisse quand il revoit Astrée, pour la première fois : s'il était reconnu, « sa maîtresse aurait l'occasion de l'accuser de désobéissance, et d'avoir contrevenu à ses commandements, faute qu'il n'eût voulu commettre pour la perte même de sa vie », etc.

se prolonge, peut devenir dangereuse, à laquelle Céladon ne semble pas pressé de mettre fin. De nouveau, il va falloir livrer combat au berger, qui résiste avec un entêtement étroit et tenace. Adamas fait remarquer à Céladon qu'il peut se faire connaître, puisqu'il a mille preuves de l'affection durable d'Astrée. « Si c'était qu'elle m'eût dit seulement : va berger, et que je ne te voie plus, que je ne t'aie fait paraître que je le désire, je confesse que, maintenant que j'ai reconnu ce désir en elle, j'aurais un extrême tort si je ne me laissais voir ; mais puisqu'elle m'a dit : va, et ne te présente jamais devant moi que je ne te le commande, jugez-vous, mon père que sans lui désobéir je lui puisse faire voir Céladon, n'ayant point encore reçu d'elle cet agréable commandement ! » Mais elle vous croit mort, gémit le druide consterné. Ceci regarde Dieu, répond Céladon ; pour moi « je suis résolu de mourir plutôt mille fois, que de faire la moindre faute contre ce que doit un homme qui aime parfaitement (1) ». Enfin, Léonide intervient, mais Céladon a exigé, avant de consentir, qu'Astrée devrait d'une manière précise et formelle, lui ordonner de paraître devant elle (2) ; on sait qu'en dépit de toutes les précautions, Astrée indignée de la supercherie de Céladon, lui commande de mourir ; que le berger, accablé, mais tenant à laisser après lui le souvenir d'une mort glorieuse, et persuadé que nul ne saurait lui disputer le titre de parfait amant, veut se sacrifier aux lions et aux licornes qui gardent la fontaine de la vérité d'amour, et qu'il est très contrarié que Silvandre ait les mêmes prétentions que lui. On le ramène, et Adamas le conjure de voir Astrée : nouvelle escarmouche ; Céladon s'accroche à sa dernière position. « Mais, mon père, elle m'a commandé de mourir, et bien que je me sois mis en état de lui obéir, il n'est pas croyable qu'elle se paie de la seule volonté que j'en aie eue (3) ». Le mariage attendu clôturera ces aventures. Vraiment, on n'aime plus comme Céladon : malgré quelques réserves que nous ferons plus loin, d'Urfé était fondé à lui adresser l'épître qui est en tête du livre II, et à le présenter comme un rare et parfait modèle d'une honnête amitié.

Autour de ces héros principaux, évoluent des personnages secondaires, même épisodiques, qui, avec plus ou moins d'éclat,

(1) V, 157, sq.

(2) V, 443.

(3) V (1628), 702.

mettent en pratique ces nobles doctrines ; certains figurants, eux-mêmes, passeraient victorieusement sous l'arc d'Apollidon ! Ils raisonnent leurs sentiments ; ils ont gravi le Sinaï de Cythère ; ils connaissent le décalogue amoureux, ils le commentent et savent l'étendue de leurs obligations. Une des principales lois d'amour, dit Délie à Alcidon, c'est que l'amant obéisse aux commandements de la personne aimée. « Oui, répond Alcidon, pourvu que ses commandements ne soient point contraires à son affection ; comme si elle commandait de n'être point aimée, elle ne devrait pas être obéie (1). » Le grave Sénat des Massiliens, lui-même, s'assemble pour examiner si Ursace et Olymbre, accablés par la perte d'Eudoxe et de Placidie, sont fondés à réclamer le poison ; il repousse leur requête car les deux aimants n'ont pu présenter l'autorisation de leurs maîtresses ; et son arrêt s'appuie sur les ordonnances d'amour. « L'amant ne doit pas vivre pour soi, mais pour la personne aimée, et, par conséquent, ne peut ni ne doit disposer de sa vie, sans la permission de celui à qui elle est (2) ». Tous sont fidèles et soumis. Ligdamon n'est jamais rebuté par les froideurs et les railleries de Silvie ; il y voit la preuve qu'elle le distingue (3). Damon adore Madonthe, même quand il la croit parjure ; blessé à mort, sur le point de se jeter dans la Garonne, il trouve la force de se redresser, et de menacer de son épée son écuyer Halladin, ce « méchant et déloyal serviteur », qui, désespéré de voir son maître à l'agonie, avait osé parler de punir Madonthe (4) ! C'est ainsi qu'Aristandre, qui meurt d'amour pour Silvie, supplie son frère Guynemants, qui s'indigne contre elle, de ne pas blasphémer, mais d'aller, après

(1) III, 206 ; cf. IV, 559. Filinte qui plaide contre Thomantes pour la possession de Delphire, lui reproche d'avoir commis « ces fautes si remarquables, fautes en amour irrémissibles ». Une des plus importantes fonctions d'Adamas est de rétablir la paix entre les amants désunis : nous avons vu qu'il réconcilie Alcidon et Daphnide, rapproche Astrée et Céladon ; il entend, par hasard, une dispute entre Stelle et Corilas ; il demande aussitôt à Corilas de lui conter son histoire, « afin de le conseiller si bien en cette affaire qu'il n'y fasse point d'erreur » (I, 308). C'est lui encore qui intervient pour trancher un petit différend entre Hylas et Silvandre, pour la rédaction du treizième et dernier article du contrat, qui est passé entre Hylas et Stelle ; il donne le texte définitif de l'article (III, 842 sq.).

(2) II, 969.

(3) I, 163.

(4) II, (1618), 184² ; cf. III (1621), 253 : sauvé et soigné par un druide, il apprend que Madonthe va être brûlée, si personne ne combat pour elle ; il se présente dans la lice malgré sa faiblesse, car le devoir « d'un chevalier, c'est de secourir les dames affligées ».

sa mort, lui baiser la main ! Et Guynemants s'agenouille devant Silvie, renonce à toute vengeance, et sacrifie, à son tour, sa liberté, sur l'autel, qui, dit-il, fume encore de celle de son frère (1) ! Filandre, dont la discrétion était telle, que nul n'avait soupçonné son amour, meurt en défendant Diane contre les violences d'un Maure, et ne réclame qu'une récompense : c'est de pouvoir dire en mourant, qu'il est son mari (2). Andrimarte, Alcandre, Arimant, servent Silviane, Circeine et Criseide avec dévotion (3) ; Tircis a voué un culte ombrageux à la mémoire de sa chère Cléon (4), Sigismond envoie à Dorinde une lettre « écrite avec du sang (5) » ! Et Gondebaut, après la prise d'une ville, ordonne que les dames soient traitées avec déférence, et distraites de leur chagrin (6). L'amour est un dieu puissant, qui châtie les hommes rebelles, insolents ou grossiers. Silvandre affectait d'être insensible, Diane l'a bientôt rangé sous la loi commune. Lipandas méprisait l'amour, et raillait le respect des amants ; longtemps après le départ de Mélandre, qu'il a tenu captive à Calais, et qu'il prenait alors pour un homme, il s'éprend d'elle, furieusement ; il se fait apporter les chaînes qui l'ont liée, supplie ses amis de l'en charger, s'en met aux mains, aux pieds, au cou et dans cet équipage étrange, il parcourt la chambre à petits pas, baisant les fers qu'il peut atteindre, « et louant et révérent les autres comme ayant touché cette belle fille (7) ». Bellimarte expie par une mort prématurée ses offenses envers Dorinde, mais son courage à la défendre rachète ses fautes passées, et il meurt, purifié par le repentir (8). Tirinte a voulu posséder Silvanire

(1) I, 138 sq.

(2) I (1624) 161², I, 406.

(3) Andrimarte, à seize ans environ est qualifié de « parfait amant », et, partant pour l'armée, ne demande à Silviane que les preuves d'affection qui sont compatibles avec la « pudicité » de sa maîtresse, et son « honnêteté » personnelle (III, 1156).

(4) Cette fidélité a quelque chose de guindé : Tircis s'y opiniâtre, parce que cette attitude lui paraît belle et noble ; on n'y sent pas assez la sincérité du cœur (I, 32). Remarquons, en passant, que l'amour est ennemi de la mort. Tircis épousera Laonice, et Doris après la mort de Palémon, verra à côté d'elle Adraste dans la fontaine de la vérité d'amour. L'amour est la vie, mais une vie éclairée, raisonnable, sensée, toute de lumière et d'ordre, non une vie de passion douloureuse et de crime, ni une vie de plaisirs sensuels et grossiers.

(5) V (1628), 853.

(6) III, 735.

(7) IV (1637), 1084 sq. Pour lui encore, l'admiration, l'estime précèdent l'amour. Voir IV, 1296.

(8) « Si vous voulez que je tienne cette mort plus chère que je n'ai jamais estimé la vie, belle Dorinde, dites seulement : va en paix Bellimarte » (IV,

malgré elle, par ruse ; il a essayé d'abuser d'elle, il est condamné à mort ; Childéric est chassé par le peuple en révolte, et puni de ses violences à l'égard de Silviane (1). Dans un bois, Damon entend un jour un chevalier inconnu chanter des stances outrageantes pour les dames ; il ne peut tolérer ce blasphème ; il provoque cet « outreucidé » Argantée, et le blesse mortellement ! Et par une de ces rencontres naïves, qu'on croit riches de sens, Galatée survient au moment où Argantée, épuisé, vient de tomber sur le genou, comme s'il avait voulu lui demander pardon du mal qu'il avait dit des dames (2) ! On excuse ces amants d'être contents d'eux-mêmes : Adraste revendique le titre d'amant sans reproche, et Damon repousse d'un ton méprisant quelques avis vulgaires d'Halladin : ces considérations seraient bonnes, dit-il, « à un autre homme que je ne suis pas (3) » ! C'est que l'Amour élève les âmes au-dessus des petitesse vulgaires ; il les rend même capables d'héroïsme silencieux, de sacrifice inconnu ; l'abnégation est la plus noble des vertus qu'il inspire, et elle porte en elle-même toute sa récompense. Thamire se résout à céder Célidée à Calidon qui meurt d'amour pour elle, et Ergaste, pour ne pas séparer Célon de Bellinde, renonce aux droits que lui donnait l'appui du père de Bellinde, et devient l'ami loyal des deux amants qu'il réunit (4).

Ces héros, que leur passion fait vivre dans un monde idéal, ont une sensibilité délicate qui les rend sympathiques, et atténue leur raideur ; leur cœur, leur corps même ne résistent pas à la moindre mésaventure amoureuse ; leur amour est leur vie ; ils adorent si religieusement leur maîtresse, que sa plus fugitive froideur, son plus léger mécontentement les abattent comme un coup de tonnerre. Et l'on peut estimer qu'ils abusent des pâmoisons et des fièvres. Adraste, débouté par Léonide de ses prétentions sur Doris, s'évanouit, puis devient fou (5) ; la folie terrasse aussi Rosiléon, amoureux mal-

329). Cf. IV, 1343, la mort de Sémire, qui, ayant fait jadis beaucoup de mal à Astrée, se fait tuer pour la défendre, devant Marcilly, et meurt pardonné et content d'avoir réparé ses torts.

(1) IV, 246, V, 208 sq.

(2) III, 477 sq.

(3) II, 647, III, 36. On croirait entendre le vers de Sévère : cet avis serait bon pour quelque âme commune !

(4) II, 55 sq., I, 723 sq.

(5) II, 656 sq. Voir III (1621), 24 sq. toutes les manifestations de sa folie : il croit voir Doris, s'agenouille devant elle, lui baise la robe, lui tient des propos « où l'on n'eût pu remarquer deux paroles bien arrangées ».

heureux de Rosanire ; il faudra, pour les guérir, une cérémonie officielle et compliquée. Célion s'évanouit près de la fontaine des sycomores, parce que Bellinde va épouser Ergaste, Calidon s'évanouit à la pensée que Célidée va appartenir à Thamire, Silvanire, malade, tombe souvent en faiblesse, et son amant Aglante qui est dans sa chambre, « s'évanouissait presque aussi souvent qu'elle » ; un peu plus tard « il prit un tremblement qui ne le quitta point de quelque temps », et qui inquiète ses amis. Damon près d'une fontaine, sanglote, soupire, fait un sonnet, pleure et gémit ; il s'évanouirait, si son écuyer ne lui jetait de l'eau au visage ! Thomantes se croit abandonné par Delphire ; la fièvre le saisit et il se met au lit ; la bergère, com plaisante, le visite et le rassure : « le lendemain, il sortit de son lit, sans avoir plus aucun ressentiment de son mal (1) » ! Arimant, séparé de Criseide tombe dangereusement malade, et écrit à sa maîtresse pour l'assurer qu'il ne veut pas quitter la vie sans sa permission (2) ! Il semble que l'*Astrée* se complaise à ces manifestations d'une sensibilité larmoyante, qui seront plus tard si aimées du public : à cette époque, où les mœurs sont brutales, dans ce roman où l'on disserte sur la raison et la volonté, on trouve quelques scènes, qui pourraient inspirer un tableau dans le genre de Greuze. Lycidas et Philis rencontrent un jour un jeune berger, « étendu de son long sur l'herbe, et deux bergères auprès de lui, l'une lui tenant la tête en son giron, et l'autre jouant d'une harpe, cependant qu'il allait soupirant tels vers, les yeux tendus contre le ciel, les mains jointes sur son estomac, et le visage tout couvert de larmes (3) ». La mélancolie est déjà distinguée, et son expression s'entoure de tout un appareil mélodramatique, que l'on trouve sans doute du meilleur goût.

Les hommes pouvaient donc trouver dans l'*Astrée*, de nom-

(1) I, 723, II (1618), 332, IV, (1637), 174, IV, 226, III (1621), 15 sq. Halladin lui-même soupire et a de la peine à résister à l'émotion qu'il gagne (IV, 1637, 423 sq.)

(2) III (1621), 304.

(3) I (1624), 137.

Saint-Amant fait une allusion ironique à l'extrême sensibilité des amants de l'*Astrée*, dans sa *Solitude*, lorsqu'il nous montre

« le squelette horrible
d'un pauvre amant qui se pendit,
pour une bergère insensible,
qui d'un seul regard de pitié
ne daigna voir son amitié.

breux modèles d'affection honnête ; l'auteur ne se bornait pas à leur proposer l'exemple de ses héros ; il essayait aussi de les convaincre par le raisonnement, et mettait la théorie de l'amour fidèle à côté de la pratique. Il donnait aux femmes des leçons analogues, bien faites pour combattre l'abandon vulgaire aux appétits sensuels. Célidée est presque aussi instruite que Silvandre des lois de l'amour raisonnable et vertueux. « J'ai ouï dire, dit-elle, qu'on peut aimer en deux sortes ; l'une est selon la raison, l'autre selon le désir. Celle qui a pour règle la raison, on me l'a nommée amitié honnête et vertueuse, et celle qui se laisse emporter à ses désirs, amour. Par la première, nous aimons nos parents, notre patrie, et, en général, tous ceux en qui quelque vertu reluit ; par l'autre, ceux qui en sont atteints sont transportés comme d'une fièvre ardente, et commettent tant de fautes, que le nom en est aussi diffamé, parmi les personnes d'honneur, que l'autre est estimable et honoré (1). » Elle montre elle-même jusqu'où peut aller l'empire de la raison ; elle est femme, et par instinct redoute la souffrance ; elle est jeune et jolie, elle est aimée et « cajolée » ; cependant, elle se défigure pour mettre un terme à la rivalité de Tamire et de Calidon. Ce n'est point par un excès d'humeur, par une sorte de coup de tête soudain, qu'elle entaille son visage avec un diamant ; elle a froidement et mûrement réfléchi, pendant plusieurs jours ; et quand elle est devant son miroir, si son émotion se trahit par un adieu touchant à sa beauté, elle raisonne, et justifie l'acte irréparable qu'elle va commettre (2). Plus tard, quand Damon lui propose d'effacer les hideuses cicatrices, par les procédés d'un « mire » africain, elle refuse, contente de la douce et fidèle tendresse que lui a vouée le bon Thamire ; si elle accepte, c'est pour récompenser son mari du sacrifice qu'il avait fait en l'épousant, malgré sa laideur ; mais pour elle, elle méprise maintenant la beauté (3).

L'amour des femmes est souvent volontaire et raisonné ; ce

(1) II, 100-101. « Pour discerner de quelle façon nous sommes aimées, considérons les actions de ceux qui nous aiment ; si nous voyons qu'elles soient déréglées et contraires à la raison, à la vertu ou au devoir, fuyons-les comme honteuses ; si au contraire nous les voyons modérées, et n'outrepassant point les limites de l'honnêteté et du devoir, chérissons-les, et les estimons comme vertueux. » Cf. le titre de *l'Astrée*.

(2) II, 775-776. « Cette action si peu accoutumée me fera admirer, et contiendra chacun de croire qu'il y a quelque perfection cachée en moi, plus puissante que cette beauté qui se voyait. »

(3) III, 998 sq.

sont des héroïnes cornéliennes, que le sentiment n'emporte pas, et qui voient clair dans leur cœur. Madonthe, d'abord, a de l'aversion pour Damon ; mais Léontidas lui a défendu de le voir : cet ordre malencontreux la décide aussitôt : « je me résols de n'en aimer jamais d'autre », elle finit par l'aimer en effet (2). « Au commencement, dit-on de l'amour de Diane pour Silvandre, ce ne fut qu'une connaissance de son mérite, (aussi est-il nécessaire de connaître avant que d'aimer) ; depuis, sa conversation ordinaire lui fit trouver sa compagnie agréable ; et enfin, sa recherche avec tant de discrétion et de respect, le lui fit aimer, sans nul dessein toutefois d'avoir de l'amour pour lui (3) ». Elle-même analyse son amour, et explique à Astrée pourquoi elle aime Silvandre : ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire que la raison n'est pas ce qui règle l'amour. Ici, le cœur n'a pas de raison que la raison ne connaisse pas ; la force irrésistible et aveugle du sentiment ne tient aucune place. Jamais Diane ne se résoudrait à avouer qu'elle l'a aimé, parce que c'était elle et parce que c'était lui (4).

Aussi, la passion, avec tout le tumulte, le désordre, l'incohérence de ses éclats, n'existe pas sur les rives paisibles du Lignon : il n'y a pas plus d'orage dans les âmes que dans le ciel ; on n'y connaît pas les transports, les discussions véhémentes, les jalousies criminelles ; Oreste, Hermione et Roxane ne sont jamais venus sur ces bords heureux. Léonide s'aperçoit qu'elle aime Céladon un peu plus qu'elle ne devrait, et qu'elle ne doit pas se flatter de l'espoir d'un mariage. Elle résolut d'être maîtresse de sa volonté ; « d'autant que c'était une œuvre si difficile qu'elle n'y pourrait parvenir du premier coup, il fallut que le temps lui servit à préparer ses humeurs, pour être plus capable à recevoir les conseils de la prudence (5) ». Attitude cornélienne au fond, mais qui fait des concessions à la faiblesse humaine, et ne la brusque pas.

La douleur même est sage et modérée : Céladon vient de

(1) II, 360.

(2) II, 456.

(3) Voici ces arguments : il n'a jamais aimé personne avant elle, non par stupidité, mais par réserve et parce qu'il n'avait pas trouvé d'objet aimable, — il est soumis absolument aux ordres de Diane qui dirige sa volonté, — il est d'une discrétion parfaite en toutes choses, « et vous ne voyez rien en lui de trop ni de trop peu », — il est homme de bien et n'a pas de vices (II, 463)

(4) I, 675.

se jeter à l'eau ; Astrée ne témoigne aucun désespoir : elle cherche à savoir si elle doit le plaindre, ou se plaindre de lui, s'il est coupable d'infidélité, ou s'il a suivi ses conseils en feignant d'aimer Aminthe ; puis, elle s'entretient avec ses compagnes, et leur raconte l'histoire de son amour ; quelques larmes interrompent parfois le récit : « elle en a tant de sujet (1) ! »

Ces bergères, ces dames, sont fidèles comme leurs serviteurs. Astrée repousse Calydon, alliance avantageuse que recherche son oncle Phocion : elle garde un pieux souvenir de l'infortuné Céladon (2). Mais beaucoup ne souffriraient pas la moindre faiblesse, la moindre trahison de leur amant : leur susceptibilité est sans borne. Astrée en fournit un exemple curieux. Il suffit que Laonice raconte à Diane que Silvandre aime Madonthe ; elle-même n'a rien vu, et pourtant elle ne fait aucune enquête, n'interroge pas Silvandre, ne se demande pas si la dénonciation n'est pas intéressée ; elle accepte aussitôt ce mensonge, et congédie le malheureux (3) : l'apparence du mal a, chez elles, beaucoup d'appui.

La plupart d'entre elles ont au plus haut point le souci de leur honneur ; ce sentiment est ombrageux, tyrannique ; aucune affection, aucun mérite ne justifieraient à leurs yeux un abandon aux sens, une tache à leur gloire ; elles sont assez maîtresses d'elles-mêmes pour préférer le contentement d'une réputation vertueuse, aux plus vives jouissances du corps ; elles ne connaissent dans ce domaine ni concession ni transaction (4). Philis ne veut même pas aller trouver Lycidas, seule, pour lui demander une explication ; elle se fait accompagner d'Astrée, pour éviter toute interprétation fâcheuse (5). Clarinte est accusée d'avoir reçu Alcire dans sa chambre ;

(1) I, 24 sq. Voir encore I (1624), 104-105. Lycidas a trompé Philis avec Olympe ; elle ne lui fait pas de scène, il n'y a pas de querelle, presque pas de reproches ; le pardon est rapide.

(2) III, 467. Il en est de même de Diane, de Silvie, etc. Astrée ayant condamné Céladon à mourir veut mourir à son tour, en se sacrifiant pour faire cesser l'enchantement de la fontaine de la vérité d'amour ; n'est-elle pas, en effet, l'amante la plus fidèle ? « ma fidélité, dit-elle, est en un point le plus haut où puisse jamais aller celle d'une fille ». V, 537-538.

(3) IV *passim* ; 133 et 161-163. Elle consent même, bien qu'elle en souffre, à ce que Pâris la demande en mariage (III, 1072).

(4) D'ailleurs certains amants fortifient en elles cette conception. Calidon pense qu'une bergère qui se laisserait gagner facilement ne serait plus aussi estimable (III, 1036).

(5) I (1624), 232.

elle s'indigne ; « la vie ne m'est point chère au prix de l'honneur, et la mort me sera toujours plus agréable que cette calomnie (1) ». Eudoxe résiste aux entreprises brutales de Génésic, et lui fait comprendre que le désespoir est puissant « sur l'esprit d'une honnête femme (2) ». On dirait qu'elles se méfient des hommes, car elles exigent des assurances formelles de respect : Bellinde ne tolère pas les plus menues privautés de Célion, et n'accepte d'être aimée de lui, qu'à la condition qu'il ne dira et ne fera rien, qui puisse offenser son honnêteté (3). Délie fait jurer à Alcidon, avant de l'introduire auprès de Daphnide, qu'il n'entreprendra rien « contre l'honneur des dames qui sont ici (4) ». Quelquefois même elles exagèrent, et comme une précieuse qui condamne à grands cris une syllabe inoffensive, elles mènent grands bruits pour un terme, pour un geste bien innocents : leur vertu est un peu « diablesse », et « se gendarme » avec quelque excès. Madonthe et Damon s'aiment ; il se décide à lui avouer sa tendresse. « Quoique je l'aimasse, dit-elle, et que ce fût d'une volonté résolue, si est-ce que l'honneur qui doit toujours tenir le premier lieu dans nos âmes, me fit croire que ces paroles m'offensaient ». Que de grands morts elle emploie : Damon recherche « sa honte ! », mais elle ne souffrira pas « ces injures », ces propos « outre-cuidants » ; il lui a donné occasion de le « haïr (5) ». Diane aime Silvandre, et elle exige non seulement qu'il ne le lui dise pas, mais qu'il ne manifeste jamais, en manière quelconque, son amour ; le plus souvent elle le traite « assez rudement », prend pour un « outrage » un aveu timide (6) ; c'est que Silvandre est un inconnu, sans fortune, sans famille, et qu'elle est, elle, une des plus riches bergères du pays : elle se blâme

(1) III (1621), 148^r. Elle empêche Amintor d'en tirer vengeance : un éclat divulguerait une accusation qui, quoique fausse, ternirait sa réputation.

(2) V (1628,) 601.

(3) I, 688.

(4) III (1621), 83^r. Entre elles-mêmes, elles observent la décence. Callirée déguisée en homme, se fait reconnaître pour femme à une fille en lui montrant sa poitrine. « L'honnêteté ne me permet pas de vous en montrer davantage » (I, 1624, 180).

(5) II, 365 sq. L'ingéniosité des amants tourne parfois ces lois rigoureuses. Eudoxe a défendu à Ursace de lui parler de son amour. Il obéira : « mais ressouvenez-vous, lui dit-il, que toutes les fois que je m'approcherai de vous, et que je vous dirai : bonjour Madame, ce sera à dire : je meurs d'amour pour vous » (II, 871).

(6) III, 920-923. Diane déclare que même si un amant l'avait servie longuement la première offense effacerait en elle la mémoire du passé. I, 234.

elle-même, de n'avoir pas pu résister à cet amour. « Je veux le châtier de la hardiesse qu'il aura eue de m'aimer, et me punir aussi de la faute que j'aurai faite de l'avoir agréable (1) ». En vain, Astrée lui démontre qu'aimer un berger discret est chose conforme à la raison, donc à l'honneur, « j'aimerais mieux la mort que de faire autrement » dit-elle. Elle souffrira cette affection, aussi longtemps qu'elle pourra faire semblant de l'ignorer ; mais, s'il la réduit à ne pouvoir plus feindre, i s'en repentira amèrement (2). Astrée a du moins quelque motif d'être irritée contre Céladon, qui s'est permis mille libertés impudentes sous les habits d'Alexis ; on peut concevoir qu'en lui ordonnant de mourir, elle veuille témoigner à tous « que je n'étais nullement complice de ce déguisement (3) ».

Certaines héroïnes sont déjà dignes de Corneille : Rosanire tient à Rosiléon le ferme langage que Pauline tiendra à Sévère (4) ; Eudoxe, veuve de l'empereur Valentinian, aime Ursace ; rien ne l'empêche de l'épouser, sinon le soin de sa propre gloire, et le souvenir du haut rang qu'elle a tenu ; si Ursace l'aime vraiment, il ne doit pas désirer un mariage, qui serait

(1) II, 464.

(2) II, 466-467. Cette discussion est reprise entre Diane et Philis, III, 410-411. Diane déclare qu'une fille n'a pas de bien plus précieux que sa réputation, qu'il faut lui sacrifier son plaisir et même sa vie ; à supposer que ce soit un esclavage, quelle fille oserait se révolter la première et briser ce lien traditionnel ? N'est-ce pas l'histoire du conseil des rats ? La fin du roman atténue heureusement cet excès de raideur. Diane redevient femme. Elle est émue, lorsque Silvandre se met à la tête des bergers pour aller délivrer Astrée enlevée par Polemas. « Souvenez-vous, lui dit-elle, que je ne vous hais pas », et elle rougit, en « lâchant » cet aveu discret (V, 8). Quand Silvandre, avant d'aller au bûcher vient lui dire un dernier adieu, et s'évanouit près de son lit, elle se lève « toute en chemise » pour le secourir (V, 908-909). Et quand, sauvé du feu et accepté par Bellinde, il va l'épouser, elle le prend un peu dans ses bras, et rougit « de se voir contrainte d'avouer si publiquement l'amour qu'elle avait dans l'âme » (V, 940-941). Et cependant il n'y a rien dans son affection qui ne soit absolument légitime, vertueux et honnête, mais la pudeur de Diane est si délicate !

(3) V, 448. Voir une courte lutte de son cœur entre la Pitié et la Raison : Cf. V 456 : « Je ne saurais condamner ce que j'ai fait » répond-elle à ceux qui plaident la cause de Céladon ; cf. le vers de Corneille : je le ferais encore si j'avais à le faire.

(4) « Je vous aime, je vous l'ai déjà dit, et je vous le dis encore, mais n'entrez point en opinion que je permette jamais que cette bonne volonté que j'ai pour vous, m'importe, je ne dirai pas à quelque action contre mon devoir, mais seulement à la moindre pensée de cette action ; je dois obéir à mon père..., j'épouserais non seulement Céliodante, mais un barbare, voire le moindre des hommes, si mon père le commandait » (IV, 1016). Cf. Pauline, dans la scène 2 de l'acte II de *Polyeucte* : De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix, etc...

pour elle une déchéance (1). Et Bellinde elle-même, capable du plus haut sacrifice, renonce à Célion pour le céder à Amarante qui l'aime (2) !

C'est vraiment là l'école des amants honnêtes, et une école où les avenues ne sont pas toujours gazonnées et doux fleurant ; car une forte leçon morale se dégage de l'*Astrée*. Elle montre la valeur de la culture intellectuelle, de la pénétration et de la souplesse de l'esprit, de la correction élégante du langage, de l'amour pur, fidèle et loyal, en un mot de tout ce qui élève l'homme au-dessus de l'animal, de tout ce qui ennoblit son esprit et son cœur, de tout ce qui l'affine, le polit et le civilise. D'autre part, on y exalte partout la raison et la volonté. Tous les personnages sont d'accord sur ce point essentiel. « Je ne suis jamais contre la raison quand je la puis connaître, » dit Astrée (3). « Un grand courage maîtrise toute sorte de passions (4) », dit Adamas. « Les choses qui dépendent de la volonté peuvent être en tous ceux qui le veulent, déclare Silvandre... chacun qui le veut peut être vertueux, ou vicieux mais non pas sain ou malade (5) ». Hylas lui-même reconnaît que nous tenons des Dieux « le jugement pour discerner des choses bonnes celles qui sont meilleures, et la volonté qui est toujours portée de son naturel et par la raison, à celles qui sont les plus parfaites (6) ». Olicarsis affirme que « tout vice étant mal et tout mal étant entièrement opposé à la volonté, il n'y a point de doute que tout vice reconnu ne soit haï (7) ». Si donc la raison éclairée conçoit

(1) « Mais je veux croire que votre amitié est telle que vous ne voudriez pas qu'ayant été impératrice, je vécusse d'autre sorte et tinsse un moindre rang... ; cependant, vivez avec cette satisfaction que je n'épouserai jamais personne, si ce n'est vous » (II, 1618, 441). Cf. *Histoire indienne*, de Boisrobert 1620^v. Lysimène, fille du roi de Zeilan, est aimée de Lisimaute, vaillant guerrier sans naissance. « Le grand courage qu'elle avait, et l'honneur qu'elle préférerait à tous les plaisirs du monde, lui firent mépriser en son cœur la tacite recherche de ce jeune homme inconnu ». Au royaume de Decan, on punissait de mort la Princesse qui se mésalliait (I, 26-27).

(2) I (1624), 316. Voir au livre V, la passion de gloire immortelle qui entraîne Célidon, Silvandre, Astrée, à se sacrifier pour désenchanter la fontaine de la vérité d'amour ; Astrée veut mourir sous la dent des licornes et des lions, pour le plaisir et le repos « de tout l'univers » (V, 537). Ce ne sont pas là des soucis vulgaires.

(3) II, 796.

(4) V, 834.

(5) III, 53.

(6) III, 591.

(7) II, 49. Quelques amoureux seulement avouent qu'ils ne se possèdent plus, que leur volonté est impuissante : Laonice (I, 37-38), qui aime Tircis ; Céli-

l'insuffisance de la vie réelle, la bassesse de ses occupations, la pauvreté vulgaire de ses désirs, et d'autre part la beauté de tout ce qui est honnête, et si la volonté est fermement décidée à atteindre cet idéal, quel obstacle pourrait arrêter cette nouvelle marche à l'étoile ? L'effort est pénible ? mais, répond l'*Astrée*, persévérer « en ce qui nous contrarie, c'est en quoi nous faisons voir que nous sommes raisonnables et non sensuels (1) ». Aucun livre n'était plus capable d'aider au progrès des mœurs ; il offrait à la fois les principes, les exemples et les moyens d'action.

Mais l'*Astrée* porte sa date ; elle a commencé à paraître sous le règne d'Henri IV, et n'a pas atteint les sommets de l'amour pur ; elle s'est arrêtée à mi-côte ; elle est plus imprégnée des mœurs du temps que les ouvrages de Nervèze et des Escuteaux ; elle consacre un culte louable à Vénus Uranie ; mais elle fait une assez belle part à Vénus Anadyomène. Elle est l'image de la société contemporaine, où les conceptions de l'intelligence devancent la pratique de la vie ; les théories sont belles et nobles, la réalité est un peu moins édifiante. Je ne parle pas de quelques menues indécidatesses, qu'excuse jusqu'à un certain point l'intransigeante rigidité des bergères : les amants les plus loyaux ne se font pas un scrupule d'épier leurs dames et d'écouter secrètement leurs entretiens. Silvandre rampe sur l'herbe, et vient se tapir dans un buisson, pour surprendre une conversation de Diane et d'Astrée. (2)

dante, épris de Rosanire (IV, 1040) ; Damon amoureux de Madonthe, (III, 544). Encore faut-il remarquer que cette passion ne les emporte jamais à un acte brutal, indécant ou grossier ; s'ils ne nous disaient pas qu'ils sont fous d'amour, leur conduite ne nous le montrerait guère. Un amant qui peut dire dans ses transports, comme Céliodante : « il est vrai que j'aime de telle sorte que je ne m'aime pas moi-même, sinon en tant que j'aime Rosanire », est encore assez lucide pour n'être pas dangereux.

(1) IV, 770.

Adamas donne à Corilas des conseils inspirés par la plus parfaite sagesse bourgeoise. « Mon enfant, le meilleur conseil que je vous puisse donner en ceci, c'est de fuir la familiarité de cette trompeuse ; et pour vous défendre de ses artifices, et contenter vos parents qui désirent avec tant d'impatience de vous voir marié, lorsque quelque bon parti se présentera, recevez-le sans vous arrêter à ces jeunesses d'amour ; car il n'y a rien... qui vous rende plus estimé parmi vos voisins que de vous marier, non point par amour, mais par raison, celle-là étant une des plus importantes actions que vous puissiez jamais faire, et de laquelle tout l'heur et tout le malheur d'un homme peut dépendre » (I, 332).

(2) II, 459 sq. Cf. III, 970.

Ailleurs, Palemon pénètre chez Doris par un escalier dérobé, et se cache dans un cabinet voisin du lit de sa maîtresse, d'où il peut voir et entendre ce qui se passe entre elle et Pantemon (1). Ils se renseignent comme ils peuvent, et qui les blâmerait ? Ce sont là peccadilles insignifiantes.

Voici qui est un peu plus laid. Pour détourner les soupçons, les bergers feignent souvent d'aimer une autre bergère que celle qu'ils aiment vraiment ; mais ils ne se demandent pas, quelles peuvent être les conséquences de ce mensonge, pour la malheureuse qu'ils ont choisie. C'est ainsi que Laonice croit aux démonstrations de Tircis, et l'aime à son tour ; il la détrompe sans ménagement (2). N'est-elle pas excusable de le poursuivre avec obstination et d'user à son tour de supercherie ? Dans un autre ordre d'idées, la conduite d'Alcidon est inquiétante, et l'on se demande s'il n'exploite pas les avantages d'un partage avec Jupiter. Sans doute, il tombe malade quand Daphnide a répondu aux avances du roi Euric ; mais, plus tard, satisfait de la distinction qu'elle a établi entre l'affection qu'elle a pour le Prince et qui s'appelle « raison d'Etat », et celle qu'elle a pour lui et qui se nomme « amour du cœur », il devient le complice de Daphnide, accompagne le Roi chez elle, feint la froideur à son égard, pour ne pas inquiéter son maître, et consent à ne la voir qu'en secret, empêche Daphnide de rompre « par ses sages avis », se déclare enfin prêt à l'oubli complet du passé : « ce ne serait pas peu de gloire que celle que j'aime, ait été adorée du plus grand roi de l'univers (3) ».

La sensualité tient une grande place dans ce roman de l'amour vertueux et fidèle ; Boileau et Huët n'avaient pas tort de trouver que l'*Astrée* était « un peu licencieuse », et blessait « un peu la pudeur (4) ». Le faux druide Climante trouve le moyen

(1) II, 640, cf. V (1628), 821 sq. C'est de la même manière que Gondebaut surprend un secret important de Dorinde et Sigismond ; il a recours ensuite à un faux pour séparer les deux amants.

(2) « Il me semblerait commettre une trop grande faute contre l'amour, si, sans occasion, je continuais la feinte que mon affection m'a jusqu'ici commandée » (I, 1624, 202^e).

(3) Voir cette longue histoire au tome III.

(4) HUËT, *Traité de l'origine des romans*, p. 214, BOILEAU, *Discours sur le dialogue des héros de romans*. Dans le *Véritable esprit de saint François de Sales*, (éd. De Baudry, IV, 257 sq.) la moralité de l'*Astrée* est louée par relativité : « entre les romans et les livres d'amour, c'est peut-être un des plus honnêtes et des plus chastes, l'auteur étant un des plus modestes et des plus accomplis gentilshommes que l'on se puisse figurer ».

de contempler, à loisir, Léonide, et Galathée (1). Mais c'est un aventurier sans scrupules, qui n'a pas étudié l'art d'aimer. Alcippe aime Amarillis, ce qui ne l'empêche pas à Marcilly, de recevoir les faveurs d'une dame inconnue, qu'il est fâché de perdre, en raison « des grands dons qu'il recevait d'elle ordinairement (2) ». Philis prescrit à Lycidas de servir ostensiblement Olympe ; il joue son rôle avec tant de conviction, qu'Olympe est bientôt grosse ; il l'abandonne alors, et la « dédaigne de sorte qu'il ne la pouvait souffrir auprès de lui (3) ». Le roi Policandre n'est pas plus scrupuleux que le berger : il devient l'amant de la jeune Argire, et pendant sa grossesse, la quitte pour épouser Clorisène (4). Quand l'occasion est favorable, l'amant le plus discret se permet quelques privautés (5). C'est ce que fait par exemple Ursace, dont Eudoxe a quelque peine à arrêter l'audace obstinée (6). Le plus curieux, c'est que cette histoire est contée par Silvandre à Adamas le grand druide, à Léonide sa nièce, et à Alexis, qui en fait est Céladon, mais que Silvandre, ignorant ce déguisement, prend pour la fille du druide, jeune pensionnaire de l'école des druides au pays des Carnutes ! On sait combien Tircis est fidèle à Cléon ! Un soir qu'il dort dans une grotte, Laonice l'appelle doucement ; elle feint d'être Cléon elle-même, qui ordonne à son trop fidèle amant de ne point se consumer dans une adoration stérile, et d'épouser Laonice ; Tircis obéira à cet ordre d'outre-tombe ; mais la première pensée qui lui vient à l'esprit, c'est que Laonice n'est pas mal faite : « comme elle était fort belle fille », il fut bientôt décidé. « Tircis ne se rendormit pas, mais

(1) La scène est complaisamment racontée, I, 289 sq. Léonide, grâce à la disposition d'une chambre d'hôtellerie, entend Climante lui-même, conter à Polémas, cette aventure où elle joua un rôle sans le savoir ; elle sait gré à Climante de lui donner le prix de la beauté, avec une sincérité qui n'est pas suspecte, puisqu'il ne sait pas que Léonide l'écoute ; elle est à la fois indignée et flattée des louanges qu'on lui décerne :

(2) I, 87.

(3) I, 227 sq., cf. II, 420.

(4) IV, 942.

(5) II (1618), 273. 279. Cf. II, 41, la conduite de Tamire envers Célidée.

(6) II, 883 et 937. Dans la même histoire figure un récit des brutalités de l'empereur Valentinien envers Isidore, femme de Maxime. La scène n'est pas racontée hâtivement. C'est elle qu'on a choisie pour la représenter par une gravure en tête du 12^e livre de la partie II. On eût pu trouver dans cette longue histoire d'autres épisodes plus décents. Cf. II, 513, quelques propos peu convenables de Pâris devant Léonide qui n'en paraît pas choquée.

pensant aux qualités du *corps* et de l'esprit de Laonice, il acheva de se résoudre (1) ».

On est un peu surpris de rencontrer, ici, le nom de Céladon ; il n'a pas toujours été l'amant transi qui mange dans les forêts ses larmes et quelques tiges de cresson. Il dit à Adamas : « mon amitié a été tant honnête qu'il n'y a chaste vestale qui s'en fût pu offenser (2) ». Il s'agit certainement d'une vestale douée d'un esprit large. Déjà Céladon s'était déguisé en femme sous le nom d'Orithie, et s'était fait désigner pour adjuger le prix de la beauté à l'une des trois bergères Malthée, Stelle, et Astrée (3). Que ne fera-t-il pas, quand il passera pour Alexis, fille du grand druide ! Cet amant, respectueux et tremblant quand il est homme, devient terriblement entreprenant sous des habits de femme ! Astrée va s'éprendre de cette jeune fille, dont les traits lui rappellent le visage de celui qu'elle aimait. Il va vivre avec elle, dans l'intimité la plus affectueuse, être auprès d'elle à toutes les heures du jour et de la nuit. Et qu'on ne croie pas qu'il subit, malgré lui, les conséquences de sa ruse ; il les provoque, il exploite la situation, et la bonne Léonide y consent. L'auteur n'abrège pas ces descriptions, il les renouvelle fréquemment aux livres III, IV et V, et semble s'y complaire (4). Astrée ne se doute de rien, mais souvent, l'arrivée opportune de Philis ou de Léonide, a permis à Céladon, éperdu, de se ressaisir à temps (5). Adamas peut être fier de lui ! mais qui aurait soupçonné tant d'ardeur, chez le fantôme qui errait au fond des bois solitaires !

Ce qui est étrange, c'est que Céladon, qui est si respectueux des volontés d'Astrée, et qui a épilogué sans relâche sur les termes de son bannissement, ne conçoive pas qu'il trompe indignement sa maîtresse, et qu'il lui vole des faveurs que jamais elle n'aurait consenti à lui accorder. La faute qu'il commet est bien plus grave, qu'une désobéissance à la sentence d'Astrée ; mais sa conscience est tranquille, puisqu'il s'est présenté à elle sous les habits d'Alexis, et ne lui a point fait voir Céladon sans qu'elle l'ait commandé (6). Un soir son

(1) V (1628), 678-682.

(2) II, 133.

(3) I, 191 sq.

(4) IV, 423. Voir aussi IV, 51, une description où l'adverbe : *presque*, sauve quelque peu la pudeur. Cf. III, 1028, IV (1637), 43-44, etc.

(5) Voir III (1621), 463¹.

(6) Cette situation oblige Adamas à se préoccuper de menus détails qui nous

transport est si fort qu'il est sur le point de se découvrir ; mais il finit par se dominer ; car il ne veut pas, en n'observant pas jusqu'au bout l'arrêt d'Astrée « manquer aux lois d'une parfaite amour (1) » ! Et qu'est-il en train de faire au moment même où il raisonne ainsi ? Astrée, oubliant qu'elle avait elle-même prescrit à Céladon de servir Aminthe, s'était montrée capricieuse et bizarre en le chassant ; mais comme on comprend sa colère et sa honte, quand elle pense à tout ce que son amant a obtenu d'elle par ruse ! Céladon, banni de nouveau, ne saurait raisonnablement s'en prendre qu'à lui-même (2) !

Les femmes sont plus réservées ; leurs mœurs sont presque toujours chastes et décentes. Il y a bien quelques figurantes épisodiques, dont la tenue laisse à désirer ; une certaine Floriante, « fille d'un très honnête chevalier », s'arrange pour se faire poursuivre par Hylas, s'écarte de ses compagnes, va tomber dans un épais buisson, feint de se défendre contre ses taquineries, et en profite pour découvrir « sa charnure blanche (3) ». Nous avons vu plus haut qu'Olympe et Ormanthe, n'opposent pas à Lycidas et à Damon une longue résistance. Stelle, veuve à dix-huit ans, se conduit si mal, que son frère Saliam est contraint de l'éloigner (4). Sans aller aussi loin, quelques dames, par instant, ont une conduite un peu équivoque. Galatée, fille de la reine Amasis, offre assez nettement son amour à Céladon (5) ; elle représenterait, dit-on, la reine Margot ; en tout cas, elle est excusable, car le faux druide Climante l'a trompée. L'auteur semble croire que les femmes cèdent aisément à l'ambition (6) ; sans doute Chryséide et Silviane repoussent Gondebaut et Childéric, pour rester fidèles à Arimant et Andrimarte ; mais Dorinde, flattée de l'amour

semblent peu compatibles avec la dignité d'un grand druide. Quand pour assister à quelque fête, la compagnie se rend dans un village voisin, c'est lui qui doit s'inquiéter d'attribuer les chambres et les lits, et il ne lui est pas toujours facile de concilier les sympathies et les bienséances (III, 936 sq.).

(1) III, 949.

(2) « J'ai cru, dit-elle, que je devais cette vengeance à ma réputation, et que je serais toujours fort contente de l'avoir conservée aux dépens même de la vie de ce berger » (V, 1628, 435).

(3) I, 537-538.

(4) I (1624), 140.

(5) I, 770. Climante lui a ordonné d'épouser l'homme qu'elle rencontrerait, certain jour à un endroit précis des rives du Lignon ; il a l'intention d'y envoyer son ami Polemas ; c'est Céladon qu'elle y trouve.

(6) III, 223. « Dieu sait quelle est la force de l'ambition sur l'esprit des femmes, et même des femmes qui ont une âme généreuse ».

du vieux Gondebaut, écoute avec complaisance ses propositions : sa décision de les bien accueillir est vite prise. Daphnide aime Alcidon et lui a donné sa foi. Mais le roi Euric s'éprend d'elle, et l'amour d'un Roi n'est pas à dédaigner ; le roman ne dit pas jusqu'où va cette aventure, mais si Euric représente Henri IV, il est à peu près certain qu'elle ne se borne pas à de platoniques entretiens (1). Il arrive à Méandre d'user d'un vocabulaire un peu libre ; (2) mais c'est une amazone, habituée aux équipées militaires. En somme, il y a peu de chose à dire, et les femmes de l'*Astrée* n'ont rien de commun avec les héroïnes de Tallemant des Réaux (3).

A côté de Céladon, de Silvandre, d'Urfé a créé Hylas ; c'est le Galaor de l'*Astrée*. Comme il s'abandonne sans résistance aux impulsions de sa nature, il paraît plus réel, plus humain que Céladon ; mais sa nature n'a rien de vulgaire ; on chercherait en vain dans le rôle d'Hylas un mot, un geste grossiers ; l'auteur semble avoir pris soin d'en effacer toute trivialité, toute laideur ; il a même jeté un voile sur les conclusions des multiples amours d'Hylas, et l'on ne sait jamais jusqu'où il est allé avec ses maîtresses : le texte suggère, mais n'affirme pas. Il ne faut donc pas voir en lui le portrait fidèle des courtisans du temps, dont le tempérament était plus fruste et plus rude ; Hylas est embelli, et, en son genre « idéalisé ». D'Urfé s'est complu à la peinture de ce personnage sympathique, qui peut-être a contribué autant que les amants loyaux au succès de l'*Astrée*. Fils unique, enfant gâté, il accomplit en Camargue ses premiers exploits : il aime Carlis, puis Stilliane ; mais l'âge et l'expérience n'ont pas encore fortifié son cœur contre l'amertume de certains reproches : il souffre qu'on ait la preuve de sa légèreté et préfère quitter son pays. « Voyez si

(1) Voir cette longue histoire au tome III. Elle est compliquée ; on comprend qu'avant de prononcer son jugement Adamas pense « quelque temps en lui-même, avec la majesté de sa vénérable vieillesse ».

(2) I, 819.

(3) Il y a dans l'*Astrée* quelques scènes d'un réalisme brutal qu'on ne retrouvera plus dans la suite : un sens plus délicat, et plus étroit des bienséances, éliminera ces objets, qui suggèrent des images de nature à déplaire à la vue ou à l'odorat. D'Urfé ne cherche pas à atténuer, par son style, l'effet de ces peintures. Par exemple, il décrit en détail les tableaux qui sont dans la chambre de Céladon au palais d'Isoure, et qui représentent Saturne dévorant ses enfants ; il dit ses jambes « nerveuses et crasseuses », les ossements et la chair « demi-gâtée » (I, 57). Voir surtout la scène où Tircis fait déterrer le corps de Cléon, morte de la peste depuis plusieurs jours, pour l'enterrer ailleurs. « L'infection », « la puanteur » sont si fortes que les porteurs ne peuvent en venir à

j'étais jeune, dit-il, de me soucier d'être appelé inconstant (1). » Il prend le bateau qui remonte le Rhône, courtise, pour passer le temps, la jolie Aimée dont la vertu est soutenue par l'appui d'une belle-mère revêche, puis Floriante, puis Cloris dont la douleur l'a touché, quand elle croit son mari perdu, et qu'il trouve sans charme aussitôt que sa gaité revient. Aux fêtes de Vénus, à Lyon il rencontre Circeine qui lui plaît, mais il préfère vite Palinice ; elle l'a sauvé en le couvrant de son voile dans le temple, où seules les femmes ont droit d'entrer, et où il avait réussi à pénétrer par ruse ; il lui rend dès le lendemain une visite de politesse, et lui offre son amour sur un ton cavalier de petit-maître. Nous sommes loin des amants qui osent à peine jeter sur leur maîtresse un regard furtif et tremblant. « Vous m'avez conservé la vie, il est bien raisonnable qu'elle soit employée à votre service ; aussi le veux-je faire, quand *ce ne serait que pour n'être point ingrat* ; vous aussi, pour ne souiller la première faveur que vous m'avez faite, recevez l'offre que je vous fais de mon service ; et ne croyez pas qu'il y ait personne au monde qui vous puisse aimer plus que moi ni qui en ait plus de volonté. » Et voilà. Palinice, « qui n'avait pas accoutumé d'ouïr de semblables harangues », s'irrite d'abord, puis elle comprend qu'il vaut mieux en rire ; mais il n'est point vexé, « car il a cela de bon que tout ainsi qu'il vit librement avec tout le monde, il est bien aise qu'on en fasse de même avec lui (2) ».

Il a une assez pauvre opinion des femmes ; à Clorian qui adore Circeine en silence, et se consume sans oser rien dire, au haut d'une tour, il démontre qu'il ne faut pas croire qu'une femme, même honnête, puisse se fâcher d'être aimée ; elles font bien quelques mines quand on leur avoue qu'on les aime, mais c'est par crainte que ce ne soit pas vrai ; elles détournent la tête, mais comme les médecins qui tendent la main en protestant qu'ils ne veulent pas d'argent ; elles ne sont pas si ennemies de la nature, que de haïr les plaisirs naturels. Et il offre à cet amoureux timide d'être son interprète (3). Et, en

bout (I, 444). A-t-il voulu montrer la force de l'amour de Tircis qui résiste à cette horreur ? a-t-il voulu évoquer, avec plus de précision que Bossuet dans le sermon sur la mort, le néant hideux des personnes les plus belles et les plus aimées ?

(1) I, 531.

(2) II, 187.

(3) II, 193 sq.

effet, il parle à Circeine..... pour son propre compte, se joue de Clorian, et lui attribue généreusement le rôle de chandelier : ce pauvre jeune homme ne fut-il pas bien malavisé de confier sa cause à un plus honnête homme que lui ? Le remords ne le tourmente pas, car il vit ainsi « le plus content homme du monde ». Il laisse entendre, avec quelque fatuité, que Circeine fut complaisante : « Et quand vous sauriez les assurances que j'en ai reçues, je veux croire que vous en diriez autant que moi (1) ». Puis, il s'éprend de Florice, mais elle lui conseille de feindre de servir Dorinde pour détourner d'elle-même les soupçons ; quelle imprudence ! « La pauvrete ne prévoyait pas qu'elle aiguisait un fer, qui lui ferait une bien cuisante blessure, parce que, mon humeur n'étant pas de voir quelque chose de beau sans l'aimer peu à peu, je ne me donnai garde que je me trouvai amoureux aussi bien de Dorinde que de Florice (2). » « Si je rencontre le long du chemin qui me conduit aux félicités de Florice, quelque contentement ou soulagement en la vue et conversation de Dorinde, contreviendrai-je aux lois de la raison si je le reçois ? et votre austérité dénaturée ordonnera-t-elle que je refuse le *bien que les dieux m'envoient* (3) ? » Car, à n'en pas douter, il obéit aux volontés du ciel : comment n'aurait-il pas la conscience tranquille ?

Quelques-uns de ses procédés ne sont pas très délicats : il a pour rival auprès de Dorinde son meilleur ami, Périandre ; sur l'initiative d'Hylas, tous deux jurent, avec de grands serments, que celui des deux qui ne pourra montrer à l'autre que de faibles preuves de l'affection de Dorinde, se retirera devant lui : Périandre est loyal dans cette affaire, mais Hylas recourt à la perfidie, et Périandre écrasé, lui cède la place (4). Il est si aimable, que Dorinde oublie vite, pour lui, Périandre qu'elle ne haïssait pas (5). Il vit heureux entre Florice et Dorinde, « avec plus de plaisir que je ne saurais raconter » ; ce double amour l'enchanté ; il a bien promis à Florice de lui montrer toutes les lettres qu'il recevrait de Dorinde, mais il n'exhibe que les plus insignifiantes, et garde « finement » les autres (6).

Il semble cependant, avoir pour Florice une tendresse assez

(1) II, 217-223.

(2) II, 244.

(3) II, 259.

(4) II, 245 sq.

(5) II, 257.

(6) II, 260.

vive ; en tout cas, Florice l'aime vraiment : quand, à la suite d'un incident un peu compliqué, elle se voit forcée de se marier avec Téombre, qu'elle n'aime pas, elle écrit à Hylas une lettre touchante, où elle reconnaît ses torts, lui rappelle le passé, le conjure de l'épouser pour la délivrer de Téombre ; il voudrait bien la secourir, mais il ne peut pas se résoudre au mariage, « haïssant ce lien cruel plus que je ne saurais vous dire, non pas pour le particulier de Florice, mais pour le regard de toutes les femmes, me semblant qu'il n'y a point de tyrannie entre les hommes si grande que celle du mariage (1) ». Il ne répond pas à cet appel éploré, laisse passer le temps, et pendant une absence de Florice, s'enflamme pour Criseïde qu'il a entrevue dans une voiture : car il a horreur de « demeurer inutile (2) ».

C'est que chez lui, l'absence tue l'amour, « suivant cette très véritable maxime : qui est loin des yeux, l'est aussi du cœur. — Je n'ai jamais éprouvé ces amours, dit-il, qui se nourrissent de la pensée et de l'imagination (3) ».

À l'inverse des bergers du Forez, qui conservent comme un trésor et apprennent par cœur les moindres lettres de leur bergère, il laisse traîner dans un livre, dans ses poches, celles qu'il reçoit ; Florice, Périandre n'ont pas de peine à les lui dérober. « Véritablement, dit-il, je ne sais que je fais de celles qu'on m'écrit, et quoique, pour en avoir perdu beaucoup, j'aie eu bien souvent du déplaisir, si, ne me puis-je châtier de cette nonchalance (4). »

Il ne s'attarde pas à rechercher si une dame mérite qu'il lui donne son cœur ; il raille Silvandre, qui « ferait rassembler tous les ordres des Gaulois pour délibérer s'il doit aimer ». Dès qu'une fille se présente à ses yeux, et qu'elle lui paraît belle, « soudain ma volonté consent à l'aimer, et je cours incontinent aux provisions et munitions nécessaires pour attaquer cette forteresse, ou pour le moins à ce qu'il faut pour l'acheter (5) ». Loin de gaspiller sa jeunesse, comme Tircis, dans le regret stérile d'une maîtresse perdue, il s'attache à guérir par une nouvelle aventure les souffrances d'un amour malheureux. « Partout où je savais qu'il y avait quelque belle dame, je m'y en allais

(1) II, 277-278.

(2) II, 295.

(3) III, 593-594.

(4) II, 290.

(5) III, 1062.

pour me brûler (1). » Et s'il a à choisir entre deux femmes, il possède un critérium infailible : « rien n'augmente tant mon affection que les faveurs (2) ».

Il en vient à cultiver sa réputation de séducteur, il se plaît à étaler la diversité infinie de ses expériences amoureuses ; il désire qu'elles soient complètes, et que, sur la liste de ses conquêtes, figurent des femmes de tous les mondes, de tous les âges, de toutes les conditions ; ce don Juan tient ses comptes de galanterie ; et la volonté d'aimer se substitue parfois au libre instinct. Le voici, en face d'Alexis, dont il est vite épris. « Il faut que je vous die une ambition d'amour qui m'est venue ; j'ai aimé des filles, des femmes, des veuves, j'en ai recherché des moindres, d'égaux à moi, et de plus grande qualité que je n'étais, j'en ai servi de sottes, de rusées et de bonnes... j'en ai eu de vieilles, de jeunes, et d'autres qui étaient encore enfants... bref, je puis dire n'avoir rien laissé d'intenté, en ce qui concerne l'amour, de quelque condition ou humeur que puisse être une femme, sinon de servir une druide ou vestale ». Et il n'est pas loin de croire que quelque Dieu, soucieux d'ajouter à son registre une page qui lui manquait, a placé Alexis sur son chemin (3).

A la fin, il épouse Stelle, dont il a vu le visage à côté du sien dans la fontaine de la vérité d'amour : comment désobéirait-il au ciel qui lui révèle ses propres sentiments, et lui trace sa voie ? Il jure donc « inviolablement d'y arrêter ses désirs (4) ». Aussi bien, a-t-il essayé toutes les formes de l'amour, sauf l'amour fidèle et le mariage. Mais cette conclusion est quelque peu surprenante : quelle que soit la contagion de la vertu en Forez, on ne peut s'empêcher de songer que c'est Hylas qui a modifié les douze tables des lois d'amour écrites par Céladon, et rédigé un contrat, où ses sentiments pour Stelle étaient régis par treize articles, dont le dernier est inquiétant pour l'avenir du ménage (5).

Pendant tout le roman, il est le défenseur inépuisable et jamais abattu de l'inconstance : qu'il commente la vie de Céladon et de Silvandre, que leur fidélité a rendus si misérables

(1) III, 594.

(2) II, 257.

(3) II, 980.

(4) V, 951.

(5) Hylas ne se marie pas dans la version de la *Nouvelle Astrée*, Paris, Nic Pepie, 1713, in-12.

que le ciel semble les en punir comme d'un crime (1), qu'il raisonne et démontre qu'un homme est amoureux de la beauté, que si elle disparaît, il est inconstant d'aimer un visage si différent de ce qu'il fut, et que par conséquent la vraie constance est d'aimer la beauté partout où elle se trouve (2), qu'il plaisante sur la transformation de l'amant en l'aimée, qui devrait entraîner celle du chapeau de Silvandre en la coiffure de Diane (3), il bataille avec ténacité, et renouvelle sans cesse ses arguments, comme Protée change de formes. Décidément sa conversion est suspecte.

Il importe, et nous l'avons déjà signalé, de noter combien on se plaît en sa société sur les bords du Lignon ; tout le monde loue l'agrément de son humeur, et de ses manières ; il paraît avoir été aimé sincèrement par Circeine, Dorinde, surtout par Florice. Dans une promenade en bateau qu'il fait un jour sur la Saône, avec des dames, des chevaliers, des enfants de Druides, toutes les dames le recherchent et veulent être servies par lui (4). Inconnu d'elles au début, il est vite leur favori. Il est jeune, beau, élégant, aimable, spirituel, un peu fat et content de lui, mais sans morgue ; il a de l'aisance, de la bonne grâce, il est homme de bonne compagnie. Il complète dans un autre domaine, l'enseignement que donne l'*Astrée*. Céladon et Silvandre sont des amoureux sincères, profonds, mais un peu raides, exclusifs, dogmatiques et pédants ; dans la crise sentimentale qu'ils traversent, ils sont sérieux et graves, et plaisantent rarement ; ce sont des prêtres qui célèbrent leur culte ; je n'ai pas à redire quelles vertus on peut apprendre avec eux : ce sont, en faisant pour Céladon quelques réserves, d'honnêtes hommes, surtout au sens moral de cette expression. Si la vie mondaine, sous sa forme la plus superficielle, s'accommode mal d'une passion tyrannique et sombre, si pour être un brillant causeur et un galant homme, il faut avoir l'esprit et le cœur libres, Hylas est un modèle parfait d'honnête homme, au sens mondain de ces mots. Il faudrait corriger ces personnages l'un par l'autre, et fondre harmonieusement leurs qualités diverses. Mais il est intéressant de remarquer que d'Urfé n'a rien fait pour donner à l'inconstance un aspect antipathique ; le héros

(1) V, 950.

(2) II, 215.

(3) II (1618), 198^e sq.

(4) II, 231 sq.

le plus charmant, le plus séduisant de l'*Astrée*, est en même temps, le plus léger, le plus volage.

On retrouve dans l'*Ariane* (1) les théories de l'*Astrée*. Mélinte a lu et retenu les dissertations de Silvandre ; il les reproduit presque mot pour mot ; le plaisir, d'après lui, ne peut être la fin d'une amour vertueuse. « La vertu n'a jamais pour objet qu'une chose parfaite et assurée, et pour ce sujet, elle est, elle-même, sa fin et sa récompense ; l'amour honnête ne peut avoir le plaisir pour son but principal, pour ce qu'il n'est pas assuré, dépendant de la volonté d'autrui ; pour cette raison sa fin ne peut être, aussi, d'être aimé, pour ce que ce sont des choses hors de nous, et dont nous ne disposons pas ; mais son seul objet, c'est d'aimer parfaitement ; ainsi, la fin de cette amour parfaite est en elle-même, et elle ne lui peut jamais manquer ». Palamède, qui lui réplique, ressemble à Hylas comme un frère (2). Cependant, ce pur amant n'est pas toujours à l'abri de la tentation, il accorde à sa conscience quelques petits scrupules, et, content de cette concession, s'abandonne à son désir. Quand il sauve Ariane du feu pendant l'incendie de Rome, et l'emporte évanouie, il l'embrasse avec transports. « Il se pâmait de ces plaisirs, puis, plein de respect, il s'accusait de témérité, de dérober ces faveurs, dont en un tout autre temps, il osait à peine concevoir le désir ; et, aussitôt, avant que d'avoir résolu s'il manquait ou non, emporté par la puissance de ces admirables objets, il les rebaisait avec ravissement (3) ». Le roman, est, d'ailleurs, très licencieux, et antérieur à la conversion de Saint-Sorlin (4). Qui reconnaîtrait, dans ce narrateur sensuel, le farouche et surnois ennemi de Simon Morin !

Certaines scènes font songer aux audaces traditionnelles d'un vaudeville moderne (5). Notons qu'en tête du tome II figure une dédicace aux dames.

Mais, par compensation, Hermocrate résiste victorieusement aux séductions de la princesse Julie, petite-fille d'Auguste, qui l'a attiré dans sa chambre ; il lui fait l'éloge de la raison, qui « seule maîtrise les hommes et leur consentement même »,

(1) Paris, V^{re} de Matth. Guillemot, 2 vol. in-8°.

(2) I, 326 sq.

(3) I, 198.

(4) Voir p. ex. I, 152 sq., II, 283.

(5) Voir I, 316 sq., tout un imbroglio de gens qui, dans des couloirs obscurs, se trompent de chambres.

et de la chasteté, sans laquelle le monde retournerait à la barbarie primitive (1).

La *Clytie* (2) présente ce double caractère de pureté et de sensualité : il semble que l'honnêteté en amour consiste seulement à s'abstenir des actions décisives, mais qu'en deçà de cette limite, elle s'accorde assez bien avec mille jouissances qui n'ont rien de spirituel. C'est une notion très élastique. La Serre proclame de beaux principes : « il faut toujours maîtriser ses affections, non pas pour les détruire, ains pour empêcher seulement qu'elles ne prennent point de nouvelles forces contre notre volonté (3) ». L'amour, « aussi chaste qu'extrême », est le plus grand plaisir de la vie. « C'est l'âme de notre âme, c'est le nectar imaginaire des Dieux, mais le véritable des mortels, dont le breuvage désaltère la soif de nos douces passions, et par une vertu secrète, change la nature de notre vie misérable, nous faisant respirer contents, parmi les malheureux dont elle est pleine ». L'auteur nous apprend même, que, pour lui, il ne peut résister à « cette divine fureur », prérogative des « âmes généreuses (4) ». Il moralise à outrance (5), met les hommes en garde contre les femmes, « les plus fortes ennemies de notre bien », les femmes contre les hommes, « dont la constance imaginée passe tous les jours de rareté en miracle », et, tous ensemble, contre l'amour terrestre, par l'intermédiaire d'un religieux, auteur d'un interminable sermon qu'il reproduit en entier, pour le plus grand bien de toutes les âmes « blessées d'un même trait (6) ». C'est l'époque où Sorel se croyait tenu de terminer par une petite conclusion morale, les livres les plus audacieux du *Francion* (7). Cléandre aime donc Clytiet fidèlement et purement : s'il a des tentations, il en est « vainqueur », « grâce à son courage ». De même, Therside « est trop respectueux des dames, pour leur ravir leur couronne, e, particulièrement envers celles qu'il aime, comme sa Clorinde » ;

(1) II, 225 sq.

(2) *La Clytie ou le Roman de la Cour*, Paris, Guill. Loyson, 1630, in-8°.

(3) P. 468.

(4) P. 767.

(5) Il intervient à chaque instant dans le récit, pour commenter les faits, dégager la leçon morale : par exemple, p. 57, 66, 92, 152, etc.

(6) P 26, 322, 498 sq.

(7) Vers la même époque, dans le *Roman des Indes* (1625), toutes les remarques morales dont un lecteur peut profiter sont imprimées en italique : contre la concupiscence et la licence des gestes (460), sur la passion qu'une femme doit avoir pour son honneur (478), sur l'amour chaste et pur (933), etc.

quant à elle, elle préférerait mourir des plaies de son cœur, que les guérir par le dictame de la complaisance, qui serait du poison à son honneur. Malgré quelques libertés qui trompent la faim d'amour, ces sentiments là sont assez beaux.

Mais les scènes sensuelles ne sont pas rares. En Espagne, Cléandre oublie Clytie, à la suite d'une aventure que l'auteur raconte en détails. De retour en France, il apprend que Clytie a épousé Alcidon, et qu'elle veut rester fidèle à son mari ; une nuit, il essaie de mettre à profit l'absence de l'époux pour s'introduire dans la chambre de Clytie, comme s'il était Alcidon. Mais Clytie s'éveille, s'indigne, se débat ; poursuivi par des valets, par des voleurs, Cléandre paie de sa peur sa tentative inconvenante (1). Un jour, Cléandre et Therside, cachés derrière un arbre, regardent Clytie, Philis et Caliste qui se baignent dans une source. Les deux hommes sont si affolés, que « leurs âmes se préparaient à sortir de leurs corps, ou par leurs yeux ou par leurs oreilles ». Quant à La Serre, il s'est si bien identifié avec ses personnages, il partage si bien leurs émotions, qu'il est réduit à confesser : « je me sens si fort épris de leur douceur, que je n'ai pas la liberté de passer plus outre (2) ».

En somme, l'*Astrée* a surtout exercé, du point de vue qui nous occupe, une double influence, par ses théories de l'honnête amour, qui continuent celles de Nervèze et des Escuteaux, par le personnage d'Hylas, le sensuel inconstant mais distingué ; quant à celle des épisodes licencieux, c'est la moins profonde et la moins étendue. Les ouvrages de Saint-Sorlin et de La Serre apparaissent comme un peu exceptionnels dans le roman sérieux (3), aux environs de 1635.

Pendant le cours même de la publication de l'*Astrée*, le courant de moralité est marqué par des œuvres comme celles de Martin Fumée et de Videl.

En 1612 Martin Fumée, publiait son roman *Du vrai et parfait amour*, qu'il donnait comme une traduction d'Athéna-

(1) P. 687. « Arrêtez-vous là, Cléandre, ne passez pas plus outre, n'entrez point dans ce temple de la chasteté pour le souiller de vos honteux desseins ». C'est ainsi que l'auteur interpelle son personnage, au moment où il va entrer dans la chambre où dort Clytie.

(2) P. 768 sq., 783.

(3) En laissant de côté, bien entendu, les romans réalistes comme *Francion*, *le Berger extravagant*, qui relèvent d'une autre inspiration. Et même dans ce domaine, si l'on compare la première édition du *Francion* (bibl. Rothschild) aux suivantes, on verra combien Sorel a adouci, expurgé le texte primitif.

goras (1). L'avant-propos explique que l'auteur n'a point voulu parler « de cet amour naturel qui est autant commun aux bêtes qu'aux hommes..., mon entreprise n'est que pour cet amour, lequel nous disons être fils de Jupiter, qui trace le chemin à cette amitié qui nous fait paraître divisés d'avec les bêtes brutes, laquelle, procédant de ce vrai amour, nous rend amateurs des choses divines, et aussi aimés de la divinité, étant icelui divin et spirituel (2) ». Il n'y a que pureté, honnêteté, dans l'amour de Phérécydes pour Mélangénie, dans celui de Charide pour Théogène. « Je jure par Juno, dit Charide, qu'icelui amour n'est point autre que chaste et pudique ». L'amour... « ne me frappa aucunement au cœur, que pour mariage, et la continuation d'icelui n'a jamais tendu qu'à cette fin, dont je remercie les dieux (3) ». Le seigneur Octavie est un romain plein de dignité et de vertu.

Le *Mélante* enseigne également l'Amour honnête. A Chypre, « toutes les lois n'y sont que d'aimer, mais d'aimer si honnêtement, que la vertu même aimerait de la sorte ; on y aspire légitimement à la possession de ce qu'on aime, et si l'on y parvient, c'est par les plus justes moyens qu'on se puisse imaginer ; car notre déesse n'est pas impure et vicieuse, comme ses ennemis ont fait croire ; elle hait les ordures du vice, et ne peut compatir avec ce qui est souillé (4) ». Un berger maltraité par sa maîtresse s'évanouit, suivant les règles (5). Bien aimer est l'occupation de tous les hommes de cœur, et l'auteur ne s'embarrasse guère des vérités de l'histoire authentique. Sparte et Mégare sont en guerre, et Mégare est assiégée ; un Mégarien qui s'ennuie, Nicaste, fait proposer aux Spartiates, que quelqu'un vienne rompre une lance contre

(1) *Du vrai et parfait amour, écrit en grec par Athénagoras, philosophe athénien, contenant les amours honnêtes de Théogènes et de Charide, de Phérécydes et de Mélangénie*, Paris, T. du Bray, 1612, in-8°.

(2) Cf. p. 18.

(3) P. 20, 117. Cf. p. 140. La scène se passe au temps de Paul-Emile. Charide est une jeune fille des pays vaincus qu'Octavie, pour la soustraire aux violences des soldats, a envoyée à Rome ; il l'y traite comme une grande dame étrangère, et non comme une esclave, dont il peut librement disposer ; il prétend la conserver chez lui « avec toute pureté et chasteté ». Il la laisse partir de Rome quand elle veut. Huet étudie ce roman (*De l'origine des romans*, 79 sq.) ; il le trouve « plein de beaux préceptes de morale, l'honnêteté partout observée ». Cependant, il voit dans les observations de l'auteur, dans les procédés des personnages, « une certaine bourgeoisie peu convenable à leur dignité et à leur siècle ».

(4) P. 55.

(5) P. 174.

lui, en faveur de sa dame ! Aucun Spartiate ne répond, « parce que c'étaient la plupart tous vieux chevaliers, qui ne faisaient plus l'amour ». C'est un prince de Métyné, Créon, qui relève le défi, et soutient à la façon des héros d'Amadis, la gloire de la belle Ménimpe (1). Il y a bien, à Chypre, quelques inconstants comme Hylas, mais ils ne sont plus, comme lui, choyés et recherchés ; ils sont vite et bien châtiés. Eriste prétend avoir rencontré le Dieu Amour, qui lui aurait révélé ses véritables lois : Aimer avec mesure, ne découvrir jamais le fond du cœur, ne jamais souffrir un mépris, pratiquer une secrète feintise, s'abstenir des serments ou les faire à double sens, ne pas se laisser dominer par l'objet aimé. Eriste finit par être expulsé de l'île. Célymon a fondé et répandu une doctrine analogue : il reçoit l'ordre de s'imaginer qu'il obtient tous les jours, une faveur de Mérobée, et de l'en remercier ; les bergers hérétiques sont condamnés pour six mois au supplice de Lysistrata. Le volage Alidon n'attend pas le jugement : il se repent lui-même de ses trahisons, et ne paraît plus dans les compagnies, « sinon à certains jours qu'il s'est obligé par vœu de crier merci à celles qu'il a trompées, se prosternant devant elles, ou du moins devant leurs portraits (2) ». Que ferait Hylas sur ces rives inhospitalières ! A Chypre, vraiment, on ne badine pas avec l'amour (3).

Après l'*Astrée*, le mouvement continue ; on voit bien reparaître de loin en loin quelques situations scabreuses, mais elles sont comme noyées sous le flot montant de la morale : *apparent rari nantes*..... De plus en plus, la débauche est flétrie et châtiée, la chasteté louée et récompensée, la décence, la continence font partie de l'honnêteté.

(1) P. 368 sq.

(2) P. 422 sq., 452, 499.

(3) L'auteur explique la corruption générale des mœurs par un combat symbolique entre la débauche et la chasteté. Chasteté est venue se retrancher dans l'île de Continence, et y a élevé un fort à trois bastions qui sont le célibat, la virginité, « la pudicité viduelle ». Le Monde lève une armée commandée par l'Amour impudique, et dont les soldats sont les désirs, appâts, attrait, la concupiscence. Il oppose trois batteries aux trois bastions : la première tire de l'or, de l'argent, des diamants ; la deuxième des plaisirs, bals, festins, sérénades ; la troisième des diadèmes, de la gloire, de la magnificence ; du fort on répond par des jeûnes, abstinences, prières et « saines affections ». Enfin la vertu quitte le fort, et à l'assaut, les soldats ne trouvent rien ; le général furieux promet une récompense à qui lui ramènera la chasteté morte ou vive ; les soldats se répandent dans le monde pour la chercher « jusque-là qu'il n'en est si petit qui n'y veuille attenter, quelque part qu'elle se trouve » (256-257).

Dans le *Roman des Indes*, Pantagath, déguisé en fille sous le nom de Chrisolithe, entre au service de la princesse de Malaca, et la sert dans les actes les plus intimes de sa vie (1). Bellinde déguisée en homme, couche auprès de Pantagath (2). Mais, en général, le vice est puni, et l'auteur exalte le triomphe de la raison sur les bas instincts. Aminthe et Philanton mettent fin à un commerce adultère pour entrer en religion (3) ; la princesse de Malaca, mourante, tient à Pantagath un discours édifiant : « Je meurs pour n'avoir pas voulu violer les lois de Dieu, qui me défendent de me plaire aux plaisirs d'un impudique amour (4) » ; le comte de Viastis et le grand Mogor sont tués avant de pouvoir satisfaire une passion brutale (5), et Pantagath fait un rêve symbolique, où l'on voit le sort différent réservé dans l'autre vie aux chastes et aux sensuels (6).

« Il faut, dit l'auteur de l'*Histoire africaine* dans sa préface, prendre garde que les amours que l'on traite soient si chastes, et si honnêtes, qu'elles ne puissent déplaire aux oreilles les plus délicates, ni aux pensées les plus scrupuleuses. » Androphile, dont le nom seul est caractéristique, paie de sa vie « ses paillardises abominables (7) ».

Dans l'*Histoire asiatique*, rien n'est plus pur que l'amour de Dorisel et de Cérinthe. « Bien que le plus grand avantage qu'ils en eussent jamais eu (de leurs dames), ne fût pas plus grand que d'avoir été écoutés de ces vertueuses personnes avec quelque sorte de plaisir, cependant ils contaient cette grâce comme le souverain bien des hommes, et la plus heureuse fortune où ils eussent jamais pu arriver (8). » Ces deux amants malheureux « trouvaient quelque espèce de plaisir à se figurer qu'ils ne recevraient jamais de consolation (9) ». Un châtiment cruel frappe l'impudique Etérie (10).

Polexandre a une adoration respectueuse pour Alcidiane, et une soumission absolue à ses moindres caprices. Quand il

(1) P. 281 sq. Cette situation se retrouve presque textuellement dans le *Roman satirique* du même auteur, Paris, T. du Bray, 1624, in-8°.

(2) P. 458.

(3) P. 149 sq.

(4) P. 800.

(5) P. 989 et 2066.

(6) P. 815 sq.

(7) II, 78.

(8) P. 314.

(9) P. 315.

(10) P. 278.

a commis le crime d'offenser « sa vertu par un peu trop de liberté », et de ne pas la regarder « avec toute la terreur et toute la révérence que l'on doit avoir pour les choses saintes (1) », elle le bannit, et il baise humblement le parchemin qui contient son arrêt (2). Un autre héros ne prend que « les honnêtes libertés que lui permettait la scrupuleuse vertu de sa maîtresse (3) ». Izatide n'accepte une déclaration bien timide de Zelmattide, qu'elle aime, qu'après avoir « rougi » et « surmonté son petit dépit et sa honte », mais elle exige « une assiduité sans exemple », et une discrétion totale (4). Zelmattide s'évanouit de tendresse (5). La fidélité mélancolique est distinguée ; Zelmattide qui a perdu Izatide, dépérit de tristesse, et ne recherche aucune distraction sensuelle (6).

Dans *Orasie*, on trouve le portrait d'amants fidèles, complaisants, polis, comme Agénor, Cariolan, qui se consume dans les larmes, pour avoir commis une faute contre la belle Yole.

En 1643, le R. P. Benoît Gonon, Célestin de Lyon, publiait à Bourg-en-Bresse (7) un livre édifiant : *La chasteté récompensée, ou l'histoire de sept pucelles doctes et savantes, ensemble celle du chaste Floris et de Héliodore son amante malheureuse, recueillies de plusieurs célèbres historiens*. Les dames y apprenaient plusieurs procédés pour défendre leur vertu ; ainsi Clarinde et Lucine, princesses de Lombardie, échappèrent aux horreurs d'un pillage en mettant sur leur poitrine de la viande crue de poulet ; cette chair se gâta, et quand les soldats voulurent s'approcher d'elles, une exhalaison fétide les obligea à une prompte retraite (8). Par sa modestie, le pucelle de Bourgogne obtint d'être servie même par le diable, et Hildegonde, d'avoir « familiarité avec son ange gardien », et « d'ouïr la musique des anges ». Aux hommes, l'auteur proposait l'exemple de Floris, qui, malgré son admirable beauté, sut toujours maîtriser ses passions et résister à celles des autres.

(1) I, 845, et 571.

(2) I, 578. Cf. V, 587, quand il revoit Alcidiante; Gomberville tire pudiquement un voile sur le mariage final.

(3) IV, 263.

(4) I, 389-390.

(5) I, 618, III, 760 et 767.

(6) I, 209, II 216-217.

(7) Chez Jean Tainturier, in-8°. « Tous ces beaux exemples, dit l'auteur dans la préface, me font espérer que ceux qui liront ce livre seront d'autant plus portés à chérir la chasteté, les mariés la conjugale, les veufs la viduelle, et les autres la virginale ».

(8) P. 79 ; cf. 11-12.

Vraiment, si les contemporains de Louis XIII s'adonnaient encore aux grossièretés de l'amour sensuel, c'est qu'ils manquaient de bonne volonté.

Au théâtre, ce goût de l'honnêteté en amour, se manifeste comme dans le roman. En 1599 Raphaël du Petitval compose une *Chaste bergère* : Ardénie cependant manque un peu de réserve envers Coridon (1). En 1606, Albin Gaultier, apothicaire d'Avranches, donne une *Union d'amour et de chasteté*, où les dieux mettent fin à la querelle de Diane et de Cupidon, en ordonnant aux bergers du Poitou de se marier : l'hymen accorde les deux divinités rivales, et introduit la chasteté dans l'amour (2). De la conduite d'Isabelle (3) se dégage une leçon de modération pudique.

L'Amour triomphant de Troterel, met en scène l'affection pure et loyale, qui unit Pyrandre et l'Oréade. La préface adressée aux amants fidèles, donne des doctrines de Pythagore une interprétation originale. « Par cette énigme de la transmigration ou métempsychose des âmes, qui s'emparent après le trépas de nouveaux corps, tant humains que brutaux, ce bel esprit, comme subtil qu'il était, n'a voulu montrer autre chose sinon les réciproques affections des amants, lesquels meurent en eux pour revivre en la chose aimée. » Pythagore ajoute que l'âme de celui qui a bien vécu, va de nouveau dans un corps humain ; celle du vicieux va dans un corps de bête. « La personne qui vit bien n'est autre que l'amant vertueux, les affections duquel se bornent par les choses honnêtes... Et parce qu'il meurt en aimant... son âme délaisse son corps pour entrer dans celui de l'objet par lui désiré, et, par ainsi, il vit dans un corps humain ». Le vicieux, c'est l'amant, qui, préférant par exemple la richesse à une vertueuse beauté, s'attache à « une créature que l'excès de son propre vice, et les défauts de nature, ont rendue si difforme, que son corps est revêtu de la dépouille d'une bête ». Les hommes ne doivent donc servir que « de belles et sages maîtresses », et les femmes n'accueillir que « de braves et discrets amants ».

Le sieur Auvray, dans son *Amoureuse poursuite ou la Chasteté victorieuse*, célèbre le triomphe d'une dame, qui échappe aux sollicitations pressantes d'un courtisan, et conserve sa

(1) LA VALLIÈRE, I, 331.

(2) LA VALLIÈRE, I, 369.

(3) *Le dédain de l'Amour*, de PAUL FERRY, Lyon, P. Couderc, 1610, in-8°.

pureté et son honneur (1). *Les trophées de la fidélité* représentent la défaite de l'ambition par l'amour : Silaire refuse d'écouter le roi Cléogène, Timandre repousse la princesse Elise, et les deux amants trouvent, dans un heureux mariage, la récompense de leur vertu (2).

Voici enfin, en 1633, la *Chasteté invincible* de J. B. Croisilles. Tirsis « se pâme », quand Uranie refuse de l'aimer ; mais il s'indigne, si on lui propose d'aimer une bergère plus complaisante. « Tirsis serait inconstant, et par conséquent peu loyal ; c'est un crime, c'est une lâcheté qui ne peut tomber en ma pensée, je n'ai pas entrepris d'être heureux, mais d'être fidèle berger... ; bien loin de changer d'affection durant ma vie, après ma mort elle passera avec moi le fleuve de l'oubli ». Uranie adore Tirsis, elle est belle, mais elle est chaste ; elle a horreur du mariage, ne veut même pas accorder à Tirsis mourant un baiser : « plutôt la mort qu'un baiser ». Elle n'a pour consolation que de pleurer en secret, car elle ne veut même pas qu'on voie ses larmes. « Si tu es la victime de l'amour, dit-elle à Tircis je serai celle de l'honneur, qui est beaucoup plus rigoureux (3). » Enfin on conclut entr'eux « un mariage d'âmes, auquel même le trépas ne peut mettre fin » : Uranie aimera toujours Tircis comme elle l'aime, sans union corporelle ; le berger se déclare « aussi content qu'heureux ». Driope, bergère méchante et peu sérieuse, est chassée de la contrée.

Il y a bien par endroits, dans ces pièces, quelques scènes libertines (4), mais partout, de plus en plus s'exprime entre 1600 et 1643, la doctrine de l'amour honnête ; le théâtre, et surtout le roman en répètent infatigablement les principes (5).

(1) Dans le *Banquet des Muses*, Rouen, D. Ferrand, 1623, in-8°, p. 283 sq. Dans le recueil de vers ainsi intitulé, on est surpris de trouver, au milieu de grossièretés, quelques pièces d'une inspiration très pure ; entre : *A M^{me} Olympe qui aimait les hommes sans barbe*, et *l'Épithaphe de Perrine*, on lit le *Triomphe de l'Amour sur Mars et la mort*, qui chante l'union durable des âmes, même dans le tombeau. Cf. les vers que la reine Margot commandait au poète Maillet, et dont nous avons donné le titre plus haut. Il y a bien là un courant sérieux.

(2) Lyon, Cl. Cayne, 1632, in-8°.

(3) II, 1, 2, IV, 4, V, 1.

(4) Voir p. ex. NIC. FRENICLE, *Entretien des illustres bergers*, Paris, J. Dugast, 1634, in-8°, p. 239, et encore plus, *Amour triomphant*, p. 260 sq. Je ne parle pas des grossièretés traditionnelles du satyre.

(5) Elle s'exprime aussi dans les recueils qui offrent des modèles pour la correspondance. Voir p. ex. le *Printemps des lettres amoureuses*, de P. de Deimier, Paris, Fr. Huby, 1608, in-12, p. 264, 98 : un amant éperdu d'amour demande à sa maîtresse quelques faveurs, c'est-à-dire « un doux regard, et une parole qui vienne me commander de vivre, d'endurer ».

L'offensive est générale contre la grossièreté des sentiments et la vulgarité des désirs ; si elle brise lentement les résistances de la matière, elle a du moins conquis l'esprit. Sans doute, toutes ces œuvres portent leur date ; la sensualité s'y étale et le corps ne se laisse pas oublier. Le roman, en particulier, réalisera dans la suite un double progrès : son domaine s'élargira, et sans perdre de vue la vie mondaine, il abordera des questions plus variées et portera sur plusieurs points la pénétration de son analyse ; d'autre part, il se purifiera, et une conception plus exacte et plus ferme des bienséances en bannira les épisodes licencieux.

CHAPITRE IV

ÉDUCATION DE L'ESPRIT, INSTRUCTION, CONVERSATIONS, DISCUSSIONS ABSTRAITES.

Dès le début du xvii^e siècle, des écrivains, nés surtout dans la bourgeoisie ou la petite noblesse, s'inspirant de la raison, de leurs goûts personnels, et du *Cortegiano* de B. Castiglione, rappellent sans cesse aux jeunes gens, que s'ils veulent être capables de prendre part à l'administration des affaires publiques, polir leur naturel et réprimer la rudesse insociable de leur tempérament, bref être respectés et aimés dans le monde, ils doivent s'instruire et cultiver leur esprit. C'est un lieu commun de morale à cette époque. Du Souhait, Nervèze, Nicolas Pasquier, l'auteur anonyme du *Courtisan français*, Faret, Bardin, de Grenailles, consacrent à cette question capitale des chapitres plus ou moins longs, dressent des programmes plus ou moins vastes ; mais leur conviction est égale (1).

Louis Guyon publie, vers 1605, un ouvrage curieux. Dans ses *Diverses leçons*, après avoir consacré quelques pages à l'éducation des enfants, déplore « le peu de soin que l'on a aujourd'hui de leur institution », demandé qu'ils sachent parler plusieurs langues, au moins l'italienne, l'espagnole, et même l'allemande (2), essayé « d'aiguillonner et induire les pères à être soigneux et diligents à cultiver cette semence puérile, qui est la source et la racine de toute prospérité publique et particulière (3), » il entreprend d'instruire en amusant. Il examine en une foule de petites études courtes, et rangées en un dé-

(1) Tous ces ouvrages seront étudiés plus loin, chap. ix sq. de cette même partie.

(2) I, 195 sq.

(3) II, 593 sq. Il est vrai que les six préceptes qui résument sa doctrine, sont exclusivement moraux, et ne font presque pas de place à l'instruction proprement dite. P. ex. la lecture et le commentaire de l'histoire serviront surtout à montrer des exemples de vertus et de vices.

sordre voulu, les questions les plus diverses. L'épître liminaire du tome II donne une idée alléchante de cette variété. « Le livre traite des choses célestes, des opinions d'aucuns philosophes touchant l'état des choses mondaines, dits sentencieux d'illustres personnes, questions naturelles, théologales, institution des jeunes enfants, du devoir de ceux qui sont en âge viril et vieillesse, de la guerre, de la paix, des bons et des mauvais princes, de la façon de faire de plusieurs nations à nous inconnues, et des religions étranges du temps pssé..., de la nature de plusieurs animaux, tant terrestres qu'aquatiques et aériens, comme il se faut comporter en son boire et manger pour vivre sainement, des mariages, de la ruine des grands empires, et d'autres qui sont bâtis de nouveau, des vertus et des vices, comme se faut comporter en conversation civile et solitaire, de l'humanité, de la cruauté, de la bonne économie et prodigalité, de la richesse, de la pauvreté, des trésors, histoire des Rois et Reines qui ont triomphé de notre temps, et autres qui ont misérablement fini leur vie, de plusieurs massacres commis de notre temps et du temps passé, des choses saintes et religieuses, » etc... etc... Voici quelques chapitres qui se suivent : la raison pourquoi les Gaules sont appelées aujourd'hui France, du fer, son utilité, invention, vertus médicinales, ce que sont les pairs de France et leur origine, des ongles, de leur génération, composition, utilité et vertus médicinales (1). Parfois, l'auteur aborde des sujets au moins inattendus (2). Il touche à tout, et il n'y a aucun domaine où il n'apporte quelques faits, quelques idées. C'est un livre de vulgarisation universelle.

En un amas de métaphores, où l'on voit apparaître le couteau, l'épée, le sublimé, l'arsenic, le vin, Héroard célèbre, dès 1609, les vertus des belles lettres, triomphe des dernières préventions de M. de Souvré et trace pour le jeune Roi, un programme, dont la formule essentielle au moins, est digne de Rabelais : « il le faut rendre universel (3) ».

Il faut replacer à sa date cet effort intellectuel, pour juger équitablement certains ouvrages du temps : pédantisme, disons-nous souvent, banalités, érudition pâteuse et pauvre ; sans doute, à notre point de vue, et pour nous ; assurément non,

(1) II, 625-647.

(2) P. exemple, I, 576, II, 54.

(3) *Institution du Prince*, II, 339 sq.

pour les contemporains. Ces notions, aujourd'hui répandues, étaient alors ignorées et nouvelles ; ces textes, ces exemples anciens allégués en références, inconnus. Et c'est par eux que les nobles faisaient leur apprentissage, et s'initiaient peu à peu aux choses de l'esprit. Bardin, dans son *Lycée*, cite, en marge, force passages d'écrivains anciens ; en une page il allègue Socrate, Platon, Aristote, Théopraste, Théocrite (1). La Mothe le Vayer fait une terrible dépense d'érudition, pour prouver les vérités les plus élémentaires ; il étaie l'évidence d'un appareil rébarbatif d'arguments (2) ; on s'instruisait à ces lectures, et on s'y habituaît à raisonner, à développer, à soutenir une idée. C'est de ce point de vue, qu'il convient d'apprécier, pour le fond, les lettres de Balzac.

Les romans ont contribué à répandre dans le public, un très grand nombre de connaissances élémentaires ; ils ont été, si l'on peut ainsi dire, des livres de science amusants. M. Reynier a étudié, au début du siècle, plusieurs romans d'aventures, qui ont pu donner, sur les pays étrangers, quelques notions géographiques curieuses (3) ; c'est à peu près le genre de mérite que l'on peut trouver, plus tard, au *Polexandre* de Gomberville, si l'on tient à lui en prêter quelque'un.

L'Astrée, surtout, a joué comme un rôle de Lectures pour tous. On rétrécit son influence et sa valeur à n'y voir que l'amour fidèle de Céladon pour sa bergère, ou de Silvandre pour Diane ; l'auteur était fort instruit, et s'entoura pour rédiger son œuvre d'une documentation sérieuse ; le jurisconsulte P. Papon, son ami, l'aïda de son érudition et de ses conseils (4). Huet souligne justement cet intérêt spécial de *L'Astrée* : « cette érudition

(1) P. 8-9.

(2) Par exemple, *Œuvres*, II, 106-107 ; il s'agit de prouver que c'est une loi naturelle que les choses, par leur contact, se communiquent leurs propriétés. « Nous nous parfumons insensiblement parmi les bonnes odeurs ; la mer rend souvent les lèvres salées de ceux qui se promènent sur son rivage. Difficilement, voit-on broyer et préparer de l'absinthe sans en ressentir l'amertume dans la bouche. On ne saurait se tenir au soleil sans y acquérir du hâle ». Simon le corroyeur devint bon philosophe en entendant Socrate causer dans sa boutique ; les amis de Platon prirent son habitude de marcher en haussant les épaules, les vipères d'Arabie perdent leur venin en se nourrissant de parfums, les animaux qu'on porte au nord de la Moscovie y deviennent tout blancs à cause de la neige... etc. Et il cite encore Elien, l'Éclésiastique.

(3) P. 182 sq.

(4) Voir sur cette érudition le *Véritable esprit de Saint-François de Sales* (de Baudry, IV, 257 sq.). « Il était fort versé dans la philosophie et dans l'histoire ; il savait les mathématiques ; il connaissait les langues latine, grecque, italienne, espagnole, allemande »

tion, répandue dans son roman, ne plaît pas à ceux dont la barbarie de ce siècle a corrompu l'esprit et le goût. L'on n'en jugea pas ainsi, dans le siècle savant et éclairé où il parut ; je vois au contraire que les auteurs contemporains ont vanté l'étendue de son savoir... Pour moi, j'ai toujours jugé que l'érudition, dont M. d'Urfé a embelli son *Astrée*, faisait une très considérable partie du mérite de l'ouvrage, par l'adroite variété de l'utile et de l'agréable, qui le met si fort au-dessus des romans vulgaires, uniquement renfermés dans les bornes de la galanterie (1) ». C'est le premier roman « en mérite, propre à être lu même par les savants », écrivait Chapelain à Gruterus (2). Et d'abord l'action ne se déroule pas en Forez seulement, bien que la tradition ait uni étroitement les deux noms du Lignon et de l'*Astrée* ; elle nous transporte en Provence, à Lyon avec Hylas, en Bourgogne avec Gondebaut, à Paris avec Childéric, Andrimarte et Silviane, à Calais avec Mélandre et Lipandas, en Aquitaine avec Damon ; elle franchit les frontières : nous sommes à Rome avec Céladon, et plus tard avec Ursace, Eudoxe et Valentinian ; en Afrique, avec Genséric et Olicarsis ; en Cisalpine, avec Criséide et Arimant ; sans doute, tous les personnages, sur la foi d'Oracles qui semblent s'être donné le mot, se rencontrent aux environs de Marsilly, mais ils viennent des pays les plus divers, et leurs aventures les ont promenés dans les principales parties de l'Europe : les renseignements de géographie, et surtout d'histoire, en seront plus variés.

L'*Astrée* se plaît aux étymologies : on apprend celle du mot Forez (3), de Montverdun dont le nom devrait être Montvarodun (4), de Vaucluse (5), de Mérovée : et il faut croire que ces questions d'origine intéressaient vivement les lecteurs, car c'est au milieu du récit qu'il fait à Amasis et à Adamas, des événements où Clidamant, fils d'Amasis, a trouvé la mort, qu'un chevalier intercale cette digression grammaticale (6).

(1) Lettre à M^{lle} de Scudéry sur M. d'Urfé, à la fin de l'édit. de 1711, du *Traité sur l'origine des romans*, 260. Cf. NICERON, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, VI, 226 : « ce livre qui faisait autrefois les délices des personnes spirituelles, et même des savants ».

(2) 24 décembre 1667.

(3) I, 63. *Forum Segusianorum*.

(4) II, 541.

(5) III, 168. Suit une courte description de la fontaine.

(6) Mérovée vient de Merveich qui veut dire « prince excellent », « et non pas comme quelques-uns ont osé dire, pour le monstre marin qui attaquait ».

D'Urfé raconte la cueillette du gui par les Gaulois (1), la cérémonie par laquelle Adraste et Rosiléon sont guéris de leur folie : il décrit leurs costumes, donne les noms des prêtres et des servants, leurs instruments, leurs fonctions ; il ne recule pas devant les mots techniques : le couteau du sacrificateur s'appelait *secespita*, « ce sont les termes qu'ils usaient » ; il y a « une table nommée *enclabris* (2) ». Voici, ailleurs, les noms, les usages des machines de guerre que Polémas emploie contre Marcilly (3). Une comparaison entre la religion des anciens Gaulois et le christianisme, initie les lecteurs à des sujets abstrus (4).

L'histoire est partout dans l'*Astrée* ; elle sert de cadre aux aventures romanesques qui ne doivent pas la faire oublier ni dédaigner. Sans doute, on est un peu surpris que Mérovée s'indigne que Méandre soit retenue prisonnière à Calais et déclare qu'il laissera « plutôt toute chose en arrière que je ne fasse rendre la liberté à Dame si vertueuse (5) ». Mais pour ne citer que cet exemple, l'histoire de Placidie fille de Théodore, contée par Adamas, n'est pas fantaisiste (6). La tactique d'Aétius pour unir les peuples de Gaule contre Attila, la bataille des champs Catalauniques, la politique d'Aétius pour empêcher ces peuplades liguées d'essayer leurs forces contre l'empire, la jalousie de Valentinien qui fait tuer Aétius, l'invasion de l'Italie par les Huns, le mariage d'Attila avec Honorique, sœur de l'empereur, et sa mort, l'assassinat de Valentinien, l'usurpation de Maxime, l'invasion de Genséric, tout cela est exactement rapporté (7) : l'histoire romaine n'a pas été trop dénaturée par d'Urfé ; il semble l'avoir retracée avec pré-

Ingrande sa mère, femme de Bellinus, duc de Thuringe, et fille de Pharamond, lorsqu'elle se voulait baigner dans la mer, que les francs aussi nomment Merveich, et auquel ils ont voulu faire croire qu'il avait été engendré ». III, 1119.

(1) II, 746. Cf. III, 311, description d'une cérémonie par laquelle Adamas remercie Teutatès d'avoir fait pousser le gui sacré dans une forêt près du Lignon.

(2) IV, 1091, sq., « après la victime ainsi mactée, c'est-à-dire augmentée ».

(3) IV, 1215 sq.

(4) II, 839.

(5) I (1624), 376.

(6) II, 812 sq.

(7) II, 908 sq., Cf. III, 1120, le caractère et les mœurs de Childéric, son élévation sur le pavois, sa mollesse qui en fait l'indigne successeur de Mérovée ; et I, 137-138, un rapide résumé de l'invasion des Huns jusqu'aux champs catalauniques.

dilection, et, peut-être, a-t-il été un précurseur de Balzac et de Corneille.

Enfin à cette époque où l'on aimait la peinture, où Rembrandt allait décorer de tableaux allégoriques le Luxembourg de Marie de Médicis, où Porbus le jeune allait venir en France pour y mourir, où Vouet, revenu d'Italie, allait être fêté à la Cour (1), l'*Astrée* donnait quelques modèles heureux de critique d'art, et apprenait à commenter une toile au double point de vue du sujet et de l'exécution. C'est un salon vers 1607. Adamas, le grand druide, explique aux nymphes et à Céladon, les tableaux où sont représentés les amours de Damon et de Fortune, troublés par la magicienne Mandrague ; il met en lumière l'attitude et l'expression des personnages, oppose Damon, dont le visage calme et serein, est « sans trouble ni nuage de fâcheuses imaginations », aux bergères mélancoliques, sombres, « passionnées » pour un indifférent, fait remarquer comment les chiens qui gardent un troupeau, sont représentés étendus en long sur le ventre, la tête allongée entre les pattes de devant, l'œil ouvert, tandis que ceux qui n'ont rien à faire, se couchent en rond, la tête cachée par les pattes ; il souligne de menus détails qui attestent l'observation parfaite de l'artiste : la flûte d'un berger a, par le haut, perdu un peu de sa « teinture » ; « c'est parce que la bouche moite la lui a ôtée ». C'est un amateur averti, sensible à tout ce qui est « artificiel », et un admirateur chaleureux : « remarquez, je vous supplie, que cette eau semble trembler (2) ». Notons enfin que Silvandre étale à tout propos ce qu'il a appris dans les écoles des Massiliens.

Les romanciers qui précèdent d'Urfé n'avaient pas eu ce genre de mérite ; ses successeurs ne l'eurent pas comme lui, et l'*Astrée* reste isolée pour l'étendue et la valeur de son érudition. Qu'on prenne, par exemple, l'*Ariane* de Decmaret de Saint-Sorlin (3) ; on verra avec quelle liberté l'auteur modifie les faits les plus connus de l'histoire romaine ; ce n'est plus pour reconstruire et embellir Rome, ou pour perdre les chrétiens, ou par une ambition malade de cabotin tout-puis,

(1) 1620, 1622, 1627.

(2) I, 777 sq. Voir des effets de clair-obscur : tableau 3 : « prenez garde comme cette ombre et cette clarté y sont bien représentées ». Tableau 4 : « voyons les effets de la chandelle de Mandrague entre les obscurités de la nuit ». Cf. 308 : Silvandre interprète à la troupe des bergers qui l'accompagnent, les tableaux qui se trouvent à l'entrée du temple de la déesse Astrée.

(3) 1632.

sant, que Néron incendia Rome : c'est pour enlever facilement à la faveur du désordre, Ariane, dont il est épris (1). Quant à Épicharis, dont Tacite nous raconte la mort héroïque, au milieu des horribles tourments imaginés par des bourreaux, qui ne voulaient pas être bravés par une femme, elle n'est pas du tout torturée ; des soldats compatissants prennent sur eux de la faire passer pour morte, et de la délivrer (2).

Néanmoins, les romanciers les plus fantaisistes essaient d'allécher les lecteurs par l'affirmation d'une documentation solide. Je me suis, dit M. de Gerzan dans la préface de l'*Histoire africaine* (3), « attaché à des particularités que peu de gens ont observées, principalement à l'exacte géographie, et à la vraie histoire (4) ». Ce moyen de faire valoir un livre est intéressant.

Indépendamment de toute connaissance précise, de toute érudition, de toute instruction proprement dite, on voit se développer, dès le début du xvii^e siècle, l'esprit d'analyse, le goût pour l'examen méthodique, pénétrant des idées abstraites, des sentiments, et en particulier de tout ce qui se rapporte à la galanterie et à l'amour. On reprend, en l'élargissant, la tradition du Moyen Age. Les romans sont pleins de dissertations, de conversations, qui attestent l'intérêt du public, et lui offrent des modèles de discussion ordonnée, complète, subtile.

Il convient, d'abord, de mettre à part les histoires : l'histoire permet au narrateur de faire valoir la fidélité de sa mémoire, son habileté à composer un récit et à soutenir la curiosité, sa finesse à démêler les sentiments, la richesse de son vocabulaire ; elle apporte aux auditeurs un plaisir un peu paresseux, mais intellectuel ; assez romanesque pour charmer par ses aventures compliquées et puérides, des esprits encore jeunes, elle est riche cependant en psychologie : la naissance de l'amour, et la timidité de ses premières manifestations, ses progrès, les rivalités, les jalousies, les malentendus, les éclaircissements et les réconciliations, voilà ce qu'elle aime à raconter, sans hâte, en détails ; que Célidéc explique pourquoi

(1) I, 191.

(2) II, 393-394.

(3) 1627-1628.

(4) Il est exact qu'une fois au moins, il traduit assez littéralement des pages connues du livre XXX de Tite-Live ; c'est lorsqu'il raconte la capture de Syphax, le mariage de Massinissa, l'intervention de Scipion, et la mort de Sophonisbe (I, 737 sq.).

elle s'est défigurée (1), ou Hylas pourquoi il n'a pas épousé Florice (2), ou Eudoxe, pourquoi elle ne peut pas se marier avec Ursace (3), même après la mort de son mari, c'est toujours le cœur et l'âme qui sont peints ; on est attentif à ces nuances délicates, et l'on peut ensuite échanger ses réflexions. Parfois, l'histoire n'est qu'une manière concrète, dramatique, de traiter une question de psychologie amoureuse : la jalousie est-elle « fille » ou ennemie de l'amour ? L'histoire de Delphire et de Dorisée montre comment la jalousie a ruiné l'amour de Thomantes, et conclut qu'elle est incompatible avec une véritable affection (4). L'amour naît-il de la sympathie, du destin ou de la volonté ? L'histoire d'Alcandre, Amilcar, Circeine, Palinice et Florice, résout à sa façon ce petit problème sentimental (5). Les histoires forment plus de la moitié de l'*Astrée* ; sans elles, le vaste roman se réduirait à peu de chose. Elles sont judicieusement réparties dans les cinq volumes, et souvent commencées dans l'un, ne se terminent qu'ausuivant (6). Les bergers, les chevaliers et les dames, Adamas et Amasis eux-mêmes, sont toujours disposés à les entendre (7) ; et les oracles complaisants, qui envoient en Forez les personnages les plus divers, en multiplient les occasions ; aucun chagrin d'amour ne les en détourne ; aucune complication ne les rebute ; et cependant celle de Circeine, Florice et Palinice, est tellement embrouillée que l'auteur a recours à un schéma, fil d'Ariane de ce labyrinthe (8). Mérindor, racontant à Amasis

(1) II, 775-776.

(2) II, 277-278.

(3) II, 938.

(4) IV, 469 sq.

(5) IV, 801 sq.

(6) Voir par exemple les histoires de Dorinde et Gondebaut, Criséide et Arimant, Daphnide et Alcidon, etc. Hylas coupe la sienne en deux. Vous avez raison, lui dit-on, car le reste, une autre fois, nous fera « couler une agréable journée » (I, 1624, 250²).

(7) Tous les prétextes sont bons pour les introduire. Philis a près de Diane une place que Silvandre voudrait : elle la lui cédera, mais qu'il raconte son histoire (I, 1624, 216²).

(8) Le voici (V, 275).

<i>Frères</i>		<i>Serviteurs</i>	
Sileine	}	de Circeine	{ Clorian
Lucindor			{ Alcandre
Clorian	}	de Palinice	{ Sileine
Cérinte			{ Amilcar
Alcandre	}	de Florice	{ Lucindor
Amilcar			{ Cérinte.

Philis chargée de décider entre tous ces amants, s'en remet au sort : comment

l'histoire de Dorinde, lui dit : « je vous ai dit toutes ces choses non pas comme étant absolument nécessaires à mon sujet, mais comme n'y étant pas entièrement inutiles (1) ». Théorie dangereuse pour un lecteur pressé, mais bien faite pour des oisifs distingués, qui vivent, sans souci, dans le calme des champs.

La belle société qui est réunie au château d'Orasie, près de la mer, se complaît aux interminables histoires de Cariolan, d'Esvane ou de la reine des Indes.

Quelquefois, un personnage à qui son âge, ses fonctions, sa science, donnent du poids et de l'autorité, fait devant un auditoire de choix, une véritable conférence. Adamas donne à Céladon une haute leçon de théologie druidique, lui explique qu'il n'y a qu'un Dieu, Teutatès, et que ce que le vulgaire prend pour des dieux distincts, sous le nom de Hésus, Belenus, n'est que la personnification des différentes vertus et puissances de Teutatès (2) ; ailleurs, à la prière de Daphnide, il définit la nature, l'origine et le rôle de la sympathie ; puis, il répond de bonne grâce aux questions d'Hylas, d'Astrée, de Diane. Peut-être, Daphnide a-t-elle des lumières qui lui sont propres ; peut-être aussi, se montre-t-elle seulement civile et courtoise : en tout cas, elle se déclare satisfaite, et remercie Adamas de lui avoir « tout à coup éclairci plusieurs doutes » ; cependant le discours du bon druide ne pêche point par excès de clarté (3).

Enfin, partout, les conversations se multiplient. Les écrivains ne se lassent pas d'en donner des modèles. Voici par

pourrait-elle faire autrement ? on bande les yeux à chaque dame et à ses deux amants ; on les sépare : elle épousera celui qui le premier lui tombera entre les mains. Le hasard paternel fait bien les choses ! chacune rencontre, précisément, celui qu'elle préférerait dans le secret de son cœur !

(1) V (1628), p. 820. Hylas écoute avec tant de plaisir le long récit de Crisède qu'il est tout étonné quand il est fini ; il lui semble qu'il n'a duré qu'un quart d'heure ! (III, 722).

(2) II, 557-568.

(3) III, 440 sq. « Cette âme amoureuse de la surprenante beauté de cette intelligence et de cette planète, lorsqu'elle entre dans ce corps à qui elle donne la forme, elle imprime non seulement ses sens, et le corps éthéré dans lequel les plus savants disent qu'elle est enveloppée, pour après se joindre comme par un milieu à celui que nous voyons, mais aussi sa fantaisie de ce caractère de la beauté de laquelle elle a été ardemment éprise dans le ciel, et d'autant plus qu'elle en peut rendre la figure et la ressemblance parfaite, d'autant plus aussi se plaît-elle à la considérer et à la revoir, et se plaisant en cette

exemple, le *Manuel d'amour* (1). « La conversation civile est un des principaux effets de la conversation humaine, dit la préface, et la fréquentation des bonnes compagnies sert d'une lime pour polir nos imperfections ». Pendant les guerres civiles, plusieurs personnes de haute naissance se retirent au château de Saint-Germain-en-Laye, et confient à Filandre le soin de charmer leurs ennuis et leurs soucis, en évitant les passe-temps vulgaires ; il décida que deux ou trois heures de l'après-midi seraient consacrées à « discourir de quelque sujet », et d'abord de l'amour. « Six furent choisis de l'un et de l'autre sexe, commandant aux hommes de choisir chacun la sienne, et de la rechercher par toutes sortes de devoirs, d'honnêtetés, de vœux et d'humilités, et aux filles de dédaigner les soumissions, les discours et les affections de ceux qui s'offriraient à elles, sans leur accorder aucune chose pour ce jour-là ». Cette proposition fut acceptée avec joie : les hommes avaient l'occasion de faire paraître leur éloquence et leur courtoisie, et les femmes leur bel esprit. Cette première partie contient trois dialogues « pour offrir son service », entre Mélidor et Elisène, Philidon et Pancaris, Poliphile et Clorise. « Ces réparties donnèrent un tel contentement à la compagnie », qu'on pria Filandre d'ordonner qu'on parlerait encore sur le même sujet. Mais lui, « qui voulait faire voir combien on peut recevoir de plaisir en la diversité d'un discours, quand il est manié par un bel esprit », commanda à ceux qui n'avaient pu fléchir leurs dames, « que chacun se plaignît de la cruauté de la sienne, et à elles de les dédaigner toujours, comme elles avaient déjà fait ». Trois dialogues « pour se plaindre », entre les mêmes interlocuteurs, composent la deuxième partie. Enfin, les hommes doivent « demander récompense », et les femmes persister dans leur dédain.

Il ne faut pas chercher là de la passion : c'est un jeu de so-

contemplation, elle se forme une certaine naturelle disposition d'estimer bon et beau tout ce qui lui ressemble, » etc... etc...

Voici quelques-unes des questions qui sont ensuite étudiées :

— D'où vient qu'après avoir aimé quelqu'un, on vienne à le haïr ?

— D'où vient qu'on verra longtemps une personne sans l'aimer et qu'on l'aimera ensuite ?

— Pourquoi les personnes qui sont belles, sont-elles aimées ordinairement de chacun.

(1) Réédité en 1614, Paris, Anth. du Brueil, s. a., in-12, mais composé avant cette date, car l'action se passe pendant les guerres civiles. Sans doute l'auteur prétend rapporter des conversations réelles ; mais il faut tenir compte que le mot *Manuel*, qui figure dans le titre, ne peut guère s'appliquer qu'à un livre destiné à instruire.

ciété, qui habitue à trouver des arguments, à les faire valoir, à réfuter des objections ; il faut avoir de l'ingéniosité, de l'à-propos, de l'éloquence, ne pas se contenter d'affirmations, mais suivre une discussion, et savoir soutenir ses idées. Il y a quelque érudition : on y parle des atomes d'Epicure et des métamorphoses de Pythagore (1). On s'y plaît aux idées générales : « les âmes qui sont séparées en la création, s'unissent après par l'affection, c'est une des marques de la divinité de l'amour » ; les hommes médisent des femmes les plus vertueuses, comme les mouches s'attaquent aux plus belles roses ; « les choses corporelles sont périssables, et rien n'est ici-bas si solide, qui ne porte en sa substance quelque image de changement (2) ». Mais la discussion est encore tendue, raide, les répliques se pressent étroitement, sans aisance (3), et le rôle des femmes est gauchement réduit, puisque, dans les trois parties, leur attitude est la même. Le style est celui de l'époque, il est encombré de métaphores : on y parle des « cendres de la discrétion », qui ne peuvent éteindre « les vives flammes de la perfection », des bonnes grâces de Pancaris qui seront pour Philidon « *son* port de salut » ; de la fidélité, qui sera la sépulture du repos de Poliphile ; Philidon, pour conquérir le rameau d'or de l'amour de Cloris, descend dans l'enfer de l'affliction (4). Comme on est surpris, qu'une femme se permette une comparaison grossière, qui fait tache au milieu de ce beau style, mais qui nous montre bien, que les personnes qui s'efforcent alors d'atteindre à la distinction, n'ont pas encore le sens naturel et délicat des bienséances : à côté des images recherchées, prétentieuses, on en accepte d'autres qui seraient dignes de Mascarille, et dont la trivialité ne semble pas choquer : A Philidon qui emprunte à la tempête une métaphore laborieuse, Pancaris réplique « votre mal ressemble à la colique, *il ne vient que d'un mauvais vent* (5) ».

Les romans qui précèdent l'*Astrée* abondent en entretiens ; ces conversations subtiles, difficiles à suivre, dont le style rend

(1) P. 123.

(2) P. 124, 145, 12.

(3) Pancaris : « la beauté est comme le loriot, elle attire la mélancolie de ceux qui la regardent. Philidon : ou plutôt comme la catoblepe (*sic*) elle tue de son regard, de sorte que la beauté est plutôt un sépulchre des vivants qu'un remède pour les affligés. Pancaris : C'est donc un cimetière qui ne porte que de l'herbe verte, car on n'y trouve point d'ossement » etc. (79-80).

(4) P. 7, 62, 141, 98.

(5) P. 64.

encore l'intelligence plus malaisée, se reproduisent sans autre raison qu'elles-mêmes, et le plaisir qu'y prenaient les lecteurs, car souvent de l'une à l'autre, ni la situation, ni les sentiments n'ont changé. Les auteurs, même, suppriment les formules d'introduction comme : dit-il, répondit-elle, mettent en marge les noms des personnes, et donnent ainsi au roman l'allure d'un dialogue de comédie. Polymante et Filine s'attardent à une interminable discussion, qui s'élève vite aux idées générales, sur la sympathie, la volonté et le destin par lesquels Polymante se déclare lié à sa maîtresse. Filine reprend en détail les trois points, et essaie de démontrer que ni la sympathie ni la volonté ni le destin, ne l'engagent, à aimer Polymante (1). Des Escuteaux traite sous cette forme toutes les situations importantes : aveu d'amour de Filiris à Isolia, aveu du Prince au Roi qu'il aime Isolia sa fille, ordre du Roi à Isolia de bien traiter Filiris, nouvelle entrevue des deux amants après cet ordre (2) ; déclaration d'amour de Clarimond à Antonide, entretien entre le père de Clarimond et la mère d'Antonide, entre la jeune fille et sa mère (3), etc. Nervèze rapporte longuement les conversations entre Florigène et Méléagre (4), entre le baron de l'Es-pine et Lucrèce de la Prade (5). Il y avait là, pour le public une source d'intérêt que nous ne goûtons plus aujourd'hui : l'esprit y prenait du moins quelques habitudes de pénétration et de souplesse.

Plus riche et plus féconde fut l'influence de l'*Astrée*. Dans les romans de Nervèze, de des Escuteaux, dans le *Manuel d'amour*, les conversations sont surtout verbales ; les répliques s'accrochent à un mot, à une image, renchérissent sur une comparaison, modifient une métaphore, répètent sous des formes nouvelles des idées déjà exprimées : de là vient leur allure tendue, laborieuse, leur pauvreté, cette impression qu'elles laissent de piétinement sur place. Avec l'*Astrée*, on aborde vraiment les idées ; on les examine avec méthode, avec exactitude, et parfois avec profondeur ; le style est plus simple et plus intelligible ; la discussion est généralement claire, or-

(1) DU SOUHAIT. *Les propriétés d'amour et les propriétés des amants, etc.*, 1601, p. 25-50. Cf. *Les amours de Glorian et d'Ismène*, même procédé.

(2) *Filiris et Isolia* : p. 31 sq., 60 sq. ; le Roi et Filiris : 70 sq. ; le Roi et Isolia : p. 50-58 ; Isolia et l'empereur de Melinde : 158 sq. etc.

(3) P. 16-22 ; 36 sq., 114 sq., 69 sq., 79 sq.

(4) Par exemple, p. 10-15.

(5) P. 14 sq.

donnée, progressive, complète ; sans doute les personnages aiment une élocution élégante, mais bien dire ne les empêche pas de bien penser : ils réalisent l'équilibre harmonieux de la forme et du fond ; l'œuvre de d'Urfé est une excellente école de gymnastique intellectuelle. Au nombre des qualités qui font estimer une personne, on met l'agrément de sa conversation. « Croyez-moi, dit Léonide à Galatée, en parlant des bergères du Lignon, que leur conversation est telle, que qui s'ennuiera de vivre en leur compagnie, sera sans doute de bien mauvaise humeur (1). » Silvandre aime la société d'Ursace et d'Olimbre « parce que leur conversation était fort douce et honnête (2) ». Silviane est estimée « pour sa courtoisie et douce conversation (3) ». On se plaît à écouter Hylas, parce qu'on est convaincu « que ce sera quelque gracieux discours (4) » ; on cherche à le faire parler en feignant de soutenir son parti (5).

Dans le *Mélante*, on apprécie en ces termes le mérite d'un berger : « c'était l'esprit le plus accort du monde, et de la meilleure conversation (6) ». Zelmatide est devenu amoureux d'Izatide, une des filles d'Hismélite, reine de Mexique. « Elle avait beaucoup plus d'esprit que ses sœurs ; et sa conversation était si douce, qu'il est croyable que, quand elle eût eu moins de beauté qu'elle n'avait, les charmes de son esprit étaient assez forts pour arrêter éternellement quiconque eût mérité la qualité d'honnête homme (7) ». Sans doute, faut-il donner au terme de conversation, dans quelques-uns de ces passages, le sens plus large et plus voisin de l'étymologie, de fréquentation (8) ; mais il est certain qu'il faut y comprendre, aussi, ce que nous désignons aujourd'hui spécialement, par ce mot ; quel intérêt y aurait-il à vivre avec des gens incapables de rien dire ?

(1) IV, 18 ; cf. IV, 83 : Circeine dit des mêmes bergères : « je ne parle pas de tant d'autres desquelles j'admire la civilité et la douce conversation », et III, 566, un jugement identique de Cléontine.

(2) II, 853.

(3) III, 1125.

(4) Le mot est répété deux fois : III, 392-393. Cf. IV 785 : on rit de sa gracieuse réponse ».

(5) III, 437.

(6) *Mélante*, 171.

(7) *Polexandre*, 1644, I, 373. Cf. I, 865 : « Polexandre est fort honnête homme, il y a une extrême douceur en sa conversation ».

(8) Comme, par exemple, dans cette phrase : Doris aime Palémon, cet amour « prit insensiblement une si profonde racine par une longue conversation » (II, 1618, 270).

Une première forme, plus régulière, plus officielle pourrait-on dire, de ces discussions consiste, dans les jugements que doivent rendre tels personnages du Forez, pour trancher une rivalité amoureuse, qui sépare depuis longtemps des étrangers auxquels les oracles ont assuré qu'ils trouveraient sur les bords du Lignon la fin de leurs inquiétudes. Célidée épousera-t-elle Thamire ou Calidon ? chacun d'eux expose devant les juges ses raisons de penser qu'il doit être préféré ; Célidée explique pourquoi elle ne peut aimer ni l'un ni l'autre (1) ; la dialectique est serrée, poussée, subtile, les faits sont minutieusement commentés ; on peut prendre là l'habitude de ne pas se satisfaire des apparences superficielles, d'examiner les questions sous toutes leurs faces, d'épuiser les arguments, d'aller comme on dit, au fond des choses. Ces débats plaisaient au public, car l'*Astrée* les multiplie sans craindre la monotonie ; le grave Adamas, lui-même écoute pendant plus de cent pages, le désaccord d'Alcidon et de Daphnide, et leur prescrit d'oublier le passé et de s'aimer loyalement (2) ; les considérants de son arrêt prouvent qu'il est expert en matière d'amour ; Silvandre ne parlerait pas mieux. Et même, comme si le jugement principal n'était pas suffisant, l'auteur introduit dans cette interminable histoire un jugement épisodique et accessoire : à propos d'un petit différend, Alcidon et Daphnide recourent à l'arbitrage de Délie, qui juge après audition des deux parties (3). Souvent, il y a un jury que le président consulte avant de décider ; ainsi Diane avant de répondre à Delphire, à Filinte, et à Thomantes, demande leur avis à Alexis, Astrée, Silvandre et Philis ; ensuite elle rend son verdict, règle le sort de tous les intéressés ; elle n'oublie pas de répondre aux questions subsidiaires soulevées au cours des débats (4) ; elle ordonne que les « susdites

(1) *Astrée*, II, 74 sq.

(2) III, 130-367. « La raison nous enseigne que tout ce qui est aimable se doit aimer selon les désirs de sa bonté ; et par ainsi, ce qui en aura plus devra aussi être plus aimé ; et toutefois d'autant que nous ne sommes pas obligés à cet amour, sinon en tant que cette bonté nous est connue, il s'ensuit que plus le bon est reconnu, plus aussi doit-il être aimé. Mais puisque Dieu a fait toute chose pour l'amour, et que la fin de toute chose est toujours plus parfaite, nous pouvons aisément juger que puisque toutes les choses bonnes ont l'amour pour leur but, que de toutes, l'amour est la meilleure. Or, connaissant cette bonté de l'amour, nous sommes plus obligés par les lois de la raison d'aimer l'amour, que toute autre chose, et plus cet amour est reconnu, plus aussi le devons-nous aimer » (III, 365). Cela est solidement déduit.

(3) III, 203-209.

(4) IV, 565 sq. Voici quelques-unes de ces décisions : « sans offenser la constance, la bergère peut souffrir, mais non pas rechercher ni désirer d'être servie

résolutions » seront inscrites au bas des tables des lois d'amour, et publiées « afin qu'à l'avenir il ne se voie plus sur les bords de la rivière de Lignon une si crasse et honteuse ignorance parmi les bergers ». Les jugements prétendent parfois déterminer les sentiments eux-mêmes, fixer une fois pour toutes l'interprétation et le sens de certaines manifestations. Léonide, au sujet de Doris, Adraste et Palémon, remarque que l'amour ne va jamais sans quelques dissentiments : « nous déclarons que les dissensions et petites querelles sont des renouvellements d'amour (1) ».

Le triomphe du genre est sans doute au livre III de l'*Astrée* (2) : c'est une cascade de contestations et de jugements. Silvandre et Philis ont été astreints à feindre tous deux d'aimer Diane, et à servir pendant trois mois avec tous les soins et tout le respect possibles ; Diane au bout de ce temps, doit décider quel est celui des deux qui s'en est le mieux acquitté : le délai a été un peu dépassé, mais Adamas veille et rappelle à Diane son engagement (3) ; il organise avec sollicitude cette séance attendue par tous les bergers, dispose les sièges en rond, place Diane au centre, donne à Silvandre et à Philis un chapeau de fleurs. Daphnide et Alcidon rehaussent de leur présence la solennité de la cérémonie. D'abord Léonide expose l'origine de l'affaire ; c'est une introduction nécessaire ; elle explique à la suite de quels incidents Silvandre et Philis furent condamnés à faire semblant d'être épris de Diane ; elle n'oublie pas d'adresser un compliment à Daphnide. Daphnide remercie, fait l'éloge de la vie paisible du Forez, a des paroles flatteuses pour « les plus gentils bergers et les plus belles et discrètes bergères » du monde. Toute la troupe se lève et fait la révérence à Daphnide. Après ces préliminaires polis, Philis prend la parole : elle accuse Silvandre d'outrecuidance : n'ose-t-il pas aimer Diane, qui lui est si supérieure en mérite, et prétendre que Diane doit le payer de retour ! L'amour naît d'une « ordinaire pratique » des amants : Philis ne l'a-t-elle pas eue avec Diane, plus que Silvandre ? Si ce qui est beau est plus digne

de plusieurs » — « cette pluralité de serviteurs non recherchés ni désirés mais soufferts, ne peut licencier l'amant à la pluralité des dames », sauf si elles sont souffertes et non désirées, ce qui n'est pas croyable. L'amant et l'amante doivent vivre parmi tous, « mais à un seul », etc.

(1) II, 656.

(2) P. 853, sq.

(3) III, 846.

d'estime, n'est-elle pas elle-même plus belle, et par conséquent plus estimable que Silvandre ? Il n'a d'ailleurs recherché Diane que par gageure, tandis que, de tout temps, Philis a aimé Diane ! Enfin Philis ayant été l'occasion de cette gageure, sans laquelle jamais Silvandre n'eût eu le moyen de servir Diane, ne doit-elle pas en retirer tout le bénéfice ? Silvandre, un peu ému, va se mettre à genoux devant Diane, et dépose à ses pieds le chapeau de fleurs. Sa harangue est longue, et s'élève aussitôt au ciel des grands principes ; on sent qu'il a étudié aux écoles des Massiliens, et qu'il est heureux d'étaler son savoir ; il raisonne raïdement, à coups de syllogismes ; avec lui, on ne quitte pas les idées générales : tout homme qui fait ce qu'il peut, n'est pas tenu d'aller au delà de ses forces ; au lieu de le blâmer de son insuffisance, il faut le louer de parvenir à un point que peu de gens atteignent ; or « mon affection est véritablement parvenue jusques au terme où jamais autre n'arriva, et que jamais amant n'outrepassera ». Rien ne peut produire que son semblable ; l'amour, procédant de la connaissance du bon et du beau, est lui-même bon et beau ; ce qui est bon et beau ne peut être connu sans être aimé ; si Diane connaît l'amour de Silvandre, elle doit donc aimer cet amour : donc les prétentions de Silvandre ne sont pas exagérées. Peut-être, objectera-t-on que cette théorie prouve que Diane doit aimer l'amour de Silvandre, et non Silvandre lui-même ; mais l'amour que Diane a éveillé en Silvandre est inséparable de l'âme même de Silvandre ; « et quand je dirais qu'ils sont tellement changés l'un en l'autre, que mon âme est cette amour et que cette amour est mon âme, je dirais une vérité très certaine » ; donc, qui aime cet amour aime cette âme. Après quoi, il consent à descendre sur terre et à réfuter les arguments de Philis. Enfin il adjure Diane de prononcer « que je sais véritablement bien aimer, et qu'il n'y a personne qui aime mieux que Silvandre ni qui mérite mieux d'être aimé pour une vraie amour et parfaite affection ». Alors, dans le silence attentif de tous, Diane juge, avec la gravité d'un homme de loi de profession (1) : Philis est plus aimable, mais Silvandre sait mieux se faire aimer ; Philis s'assiera sur le siège de Diane, et Silvandre baisera les mains de Diane ; il recevra d'elle le chapeau de fleurs qu'il avait déposé à ses pieds, les renouvellera quand elles seront fanées, « afin que cette

(1) « Ayant bien et mûrement balancé et considéré le tout, en usant du pouvoir qui en cet endroit nous a été donné..... ».

marque lui en demeure éternelle parmi les autres bergers » ; Philis rendra le chapeau de fleurs qu'elle avait reçu d'Adamas. Ce n'est pas fini : ce jugement équivoque va provoquer de nouveaux débats, car enfin chacun d'eux a quelques raisons de prétendre qu'il a été plus favorisé de Diane ! Adamas est choisi comme arbitre de ce second procès. Philis entreprend un plaidoyer pour exalter l'honneur que Diane lui a fait en lui cédant son siège. Silvandre remonte à Prométhée, qui fut châtiée pour avoir dérobé le feu divin ; que n'a-t-il pas à craindre, s'il dérobe à Diane le secret de son jugement ! « Le grand Dieu qui est par-dessus tous les cieux, et qui, d'un seul regard, voit non seulement tout ce que le soleil découvre, mais, de plus, tout ce qui est caché dans les entrailles de la terre, et dans les profonds abîmes des eaux. » Que n'est-on pas en droit d'attendre après cette terrible évocation de l'omnipotence divine ! Ce grand Dieu donc,... a permis à l'homme de garder ses pensées pour lui, s'il ne veut pas les révéler, et de les communiquer, s'il le désire, par les paroles et par les actes ; or, Diane a parlé et agi ! Quel tintamarre pour un si maigre résultat ! Et comme il est insolent envers sa rivale qui n'a pas compris la valeur symbolique du chapeau de fleurs ! « en ceci vous êtes excusable, car c'est l'un de ces mystères que vous n'entendez point en l'amour, et lequel je vous veux expliquer ». Nous ne le suivrons pas dans le détail de sa nébuleuse interprétation : à l'origine était le chaos ; Teutatès voulut l'éclaircir et donner « vie et perfection » aux choses qu'il avait triées. Il créa le soleil, pour donner à l'homme imparfait une image matérielle de lui-même ; car Teutatès est tout amour, et l'amour est le soleil des âmes, et comme le soleil fait les saisons, l'amour met dans les cœurs, suivant les cas, le printemps de l'espérance, l'automne de la jouissance (1), etc. ; il s'ensuit, de toute évidence, que les quatre faveurs que Silvandre a reçues de Diane, c'est-à-dire le chapeau qu'elle lui a donné, la permission de baiser sa main, l'ordre de porter toujours ce chapeau, et celui d'en renouveler les fleurs, représentent chacune une saison de l'amour, et sont, par conséquent, si on les réunit, la preuve irréfutable d'une affection parfaite et complète. Adamas demeure silencieux, car tout le monde est très satisfait « des raisons et de

(1) « Je serais trop long, dit Silvandre, si je voulais apporter ici par le menu, tous les rapports qu'Amour et le soleil ont ensemble ».

la modestie » de Silvandre, et Philis elle-même se déclare convaincue et vaincue.

Ce n'est pas encore fini ; ces gens-là n'entendent pas s'arrêter en si beau chemin. Hylas affirme que si l'amour donne la vie aux âmes, il n'y a pas longtemps que Silvandre est en vie, puisqu'il aime Diane depuis trois mois seulement ! Silvandre fait une leçon sur les deux espèces de vie qu'il faut distinguer en l'âme ! La première anime le corps, la deuxième est propre à l'âme ; la première est commune à l'homme et aux animaux, la seconde, seule, est noble et belle : donc on peut vivre matériellement sans aimer. Le contentement est général, et, sans doute, les bergers garderont longtemps le souvenir de cette journée, unique dans le roman.

En dehors de tout appareil juridique, et sans qu'aucun jugement ait à intervenir, les discussions sur l'amour sont innombrables dans l'*Astrée*, et jamais les personnages ne témoignent qu'ils en soient las : cent fois, Hylas défend l'inconstance, cent fois, on l'écoute avec ravissement ; le thème est connu, les arguments prévus, le dénouement certain : le plaisir est toujours vif et l'attention toujours soutenue.

Le héros de ces discussions est Silvandre : c'est le champion de l'amour pur. Il disserte infatigablement sur l'amour, et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'il doit avoir le cœur bien froid, pour avoir l'esprit aussi lucide ; il a beau répéter qu'il est l'amant le plus parfait, et même s'évanouir en quelques circonstances critiques, on voit trop en lui le raisonneur. Il a étudié « aux universités des Massiliens (1) », et ne le laisse pas ignorer ; il rappelle à Dorinde les leçons de « ceux qui m'ont enseigné dans les écoles des Massiliens (2) », et il allègue à Philis « ceux qui enseignent dans les écoles des Massiliens (3) » : il en est fier, et l'on dirait qu'il tient à bénéficier du prestige de ces maîtres vénérés, dont les autres n'ont pas, comme lui, reçu la bonne doctrine. Il est très documenté et cite ses autorités : il s'appuie sur « le jugement de tous ceux qui ont parlé de l'amour avec raison » ! A Corylas qui s'enquiert si l'amour naît de la sympathie, il répond avec assurance : « tous ceux qui en ont parlé disent que oui (4) ». Comment résister à tant de

(1) I, 479.

(2) IV, 174.

(3) III, 907 ; cf. II, 455.

(4) III, 869, III, 438.

science, qui parle par sa voix ! Tout le long du roman, il fait un cours d'amour, cohérent et suivi ; il considère comme acquises les conclusions qu'il a précédemment établies, et se cite lui-même ; on dirait un professeur, un Bellac plus gourmé, rappelant dans une conférence ce qu'il a dit la dernière fois. « Or si, comme nous avons dit autrefois, l'âme vit mieux où elle aime que où elle anime... (1) » Il rapporte et commente les lois d'amour (2). Il sait choisir son auditoire, et comme un acteur qui ne daigne pas jouer de toute son âme devant des spectateurs qu'il méprise, Silvandre n'étale pas devant le commun des bergers les trésors de son esprit ; un jour, il trouve quelques bergères réunies autour de Léonide ; aux répliques de la nymphe, il voit qu'il est en présence d'une personne « bien plus relevée, qui lui fit résoudre de lui répondre avec des raisons plus fermes qu'il n'avait pas accoutumé entre les bergères (3) ». « A parler, dit-il ailleurs, avec le commun, on l'entend comme vous le dites ; mais quand on discourt avec les personnes un peu mieux entendues, l'un signifie l'autre (4). » C'est avec une condescendance un peu dédaigneuse qu'il veut bien expliquer à Philis les mystères de l'amour qu'elle ne comprend pas (5), et avec une fausse modestie, qu'il s'excuse d'avoir à user « de quelques termes qui ne sont guère accoutumés parmi nos champs (6) ». Il est toujours prêt à argumenter : il faut que Diane lui coupe la parole pour qu'il s'arrête (7) ; il vient d'apprendre de Philis que Diane est irritée contre lui ; « les jarrets lui venant à défaillir », il tombe à terre, « où peu après une si grande défaillance de cœur le surprit que, peu à peu, il demeura immobile et sans point de sentiments ». Trente pages plus loin, il discute avec Dorinde, et tire implacablement les conséquences des vérités qu'il a posées : raisonner est sa vie (8), et déduire est sa méthode. Il a une prédilection marquée pour les idées générales, pour les principes, qu'il applique ensuite aux cas particuliers ; en ceci il est fidèle aux préceptes de ses maîtres qui lui ont appris, avant tout à, « ne disputer jamais contre

(1) III, 71.

(2) II, 674, par exemple ; une des premières lois d'amour est « que l'amant croie toutes choses très parfaites en la personne aimée ».

(3) I, 445.

(4) III, 71.

(5) III, 907.

(6) II, 669.

(7) III, 73.

(8) IV, 143, 174.

ceux qui nient les principes (1) ». Il prend son rôle au sérieux. « Il faut par force rire des discours d'Hylas, dit-il, mais encore faut-il leur répondre (2). » Son assurance impassible (3), sa logique sans fissure l'ont imposé aux bergers du Forez, comme un oracle en matière d'amour ; on l'admire, on le respecte ; et s'il est vrai que « il n'y a pas sous le ciel un berger qui désire plus de donner une bonne opinion de soi-même (4) », on peut dire qu'il a réussi ; ses théories les plus abstraites, les plus subtiles, sont acceptées comme la parole d'un Dieu ; « il semble que ce soit un crime de lèse-majesté en amour que d'y contredire (5) ».

Son adversaire habituel est Hylas. Il a fréquenté, lui aussi, les écoles des Massiliens (6), mais il n'en a retiré qu'un maigre profit ; il n'en manifeste, en tout cas, aucune vanité. Il est moins érudit que Silvandre, moins pédant, moins guindé, moins raide ; son esprit est souple, alerte, « gracieux » comme dit le texte (7). Il a de la verve, et ses ripostes sont vives (8). Il a « la plus agréable humeur qu'il se peut dire », et ses raisons sont si jolies, ses arguments si variés, si ingénieux, si spécieux, sa parole si facile et si heureuse, qu'on ne peut l'écouter sans sympathie (9). Silvandre est massif ; Hylas est charmant ; Silvandre écrase, Hylas séduit ; mais il défend le changement, la légèreté, l'inconstance, et cette cause est si mauvaise en Forez, elle est si bien perdue d'avance, que toute la « gentillesse » de son défenseur est vouée à l'échec ; du moins tout le monde est d'accord pour le trouver aimable. On aime le commentaire amusant qu'il fait des histoires les plus dramatiques et les plus

(1) IV, 174.

(2) III, 914.

(3) Au début d'une discussion, il est si sûr de lui qu'il voudrait que celui qui a tort, fût « rudement châtié » (II, 673).

(4) IV, 354.

(5) III, 590.

(6) II, 455.

(7) Voir plus haut, l'indication des passages où ce mot lui est appliqué. Cf. III, 108, III, 116.

(8) En deux ou trois mots, il souligne le défaut dominant des bergères que lui cite Silvandre ; il n'hésite jamais (III, 827).

(9) I, 424, cf. III, 584 : Daphnide dit de lui : « son humeur est la plus agréable que l'on puisse rencontrer ». — Voir par exemple II, 453, quand il soutient à Silvandre que si l'amant se transforme en la personne aimée, Silvandre, qui aime Diane, devrait s'habiller en fille, et son chapeau se changer en la coiffure de Diane, — ou bien quand (II, 456), il lui dit : je vous laisse l'âme de Philis, laissez-moi le reste, « et nous verrons bien qui sera plus content, de vous ou de moi », etc...

émouvantes, on lui sait gré de sa gaieté (1). Avec quel plaisir, la compagnie entière suit l'élaboration des conditions qui doivent régler l'amour d'Hylas et de Stelle ! comme on craint que faute de papier, Hylas ne remette la suite à une autre fois (2) ! C'est comme un enfant gâté, dont on admire, un peu par habitude, les boutades et même les insolences (3). En général, les théories de Silvandre sont trop hautes pour lui : que Silvandre commence par affirmer que l'âme est une volonté, une mémoire, et un entendement, Hylas déclare que cette science le dépasse (4). A l'inverse de son rival, il se plaît aux faits, clairs et nets, et non aux nuées philosophiques, aux satisfactions immédiates, assurées du corps, et non aux jouissances hypothétiques de l'âme, aussi Silvandre hésite parfois à lui révéler ces « mystères d'amour (5) », dont l'interprétation est, pour lui, comme un monopole. En revanche, Silvandre agace Hylas : Il « philosopherait, dit-il, sur la moustache d'un ciron (6. » et « ferait rassembler tous les ordres gaulois pour délibérer s'il doit aimer (7) ». Mais leurs discussions sont courtoises : Hylas est plus bouillant ; il lui arrive d'élever la voix avec colère quand Silvandre lui « embrouille le cerveau de ses impertinentes opinions (8) », ou d'enfoncer le chapeau sur la tête, en croisant les bras, ou de gesticuler (9) ; mais cette mauvaise humeur n'est qu'un feu de paille, et on n'y attache pas d'importance (10). Silvandre parle toujours « froidement (11) ». Hylas n'a pas de jalousie pour son rival heureux : qu'il essaie de masquer sa

(1) Voir II, 975, quand il raille la fidélité stérile d'Ursace pour Eudoxe. Cf. IV, 785 ; III, 901.

(2) III, 836.

(3) Chez Adamas, il rencontre par hasard plusieurs des bergères qu'il a aimées ; pour chacune, il a un mot dur et brutal ; par exemple il dit à Circéine : « j'avouerai que quand je ne vous vis qu'un peu, je vous aimai beaucoup ; et quand je vous vis beaucoup, je ne vous aimai que fort peu ». « Il n'y eut personne qui se pût empêcher de rire, oyant les gracieuses réponses d'Hylas qui continuèrent fort longtemps » (III, 107-108).

(4) II, 455 : « par Teutatès, vous le prenez bien haut ; encore que j'aie longtemps été dans les écoles des Massiliens, si, ne puis-je qu'à peine vous suivre ».

(5) III, 70, II, 673.

(6) V 382.

(7) III, 1062.

(8) II, 211, cf. II, 678.

(9) II (1618), 290.

(10) III 826.

(11) II, (1618), 288², 291², etc...

défaite par une saillie plaisante, ou qu'il ne puisse répliquer (1), il pense toujours que Silvandre est « l'un des plus accomplis bergers de toute la contrée (2) » et il se résigne aisément à n'avoir point d'adeptes sur les bords fleuris du Lignon (3).

Donc, des deux personnages si parfaitement opposés, ne se rencontrent pas, — et ils se voient à peu près tous les jours, — sans entamer une discussion dont le thème est toujours l'amour ; et bien que leurs opinions soient peu variées, et qu'on sache bien qu'aucun d'eux ne convaincra son adversaire, on ne se lasse pas de les entendre. Hylas célèbre l'inconstance : n'aimer qu'une femme est témoigner qu'on manque de courage et de confiance en soi, c'est mériter le mépris ; l'extrême amour pour une femme est insupportable à la femme elle-même : il la tourmente, ne lui laisse aucun répit, se plaint de son humeur, la contraint à faire bonne mine malgré elle. Silvandre soutient que l'amour véritable consiste à « mourir en soi pour revivre en autrui », à « ne se point aimer que d'autant qu'on est agréable à la chose aimée » ; « bref, c'est une volonté de se transformer, s'il se peut, entièrement en elle (4) ». Après le jugement de Léonide sur Doris, Palémon et Adraste, Hylas et Silvandre sont aux prises, et Silvandre démontre que la possession fait plutôt mourir que vivre l'amour, parce qu'il est de l'essence du désir de s'affaiblir quand il est assouvi ; d'ailleurs, la possession ne donne pas à l'amour sa perfection, car si la perfection de l'amour dépendait de la jouissance, celui qui aime ne pourrait avoir en son pouvoir d'aimer parfaitement, puisque la possession dépend d'une personne étrangère (5). C'est un raisonnement par l'absurde. On les trouve encore en désaccord à propos de l'affection obstinée que Tircis a vouée à Cléon morte (6), après le jugement de Diane sur Silvandre et Philis (7), au sujet de la beauté, qui est une « bonté propre », une harmonie d'après Silvandre, une opinion variable et incertaine pour Hylas (8). Une fois même leur contestation prend la forme poétique : accompagné de la harpe, Hylas improvise des quatrains pour

(1) Par exemple III, 55 : un éclat de rire général coupe la parole à Hylas.

(2) III, 898.

(3) Diane dit de Silvandre : « jamais personne qui l'a écouté parler ne lui donna tort » (III, 1056).

(4) I, 497 sq.

(5) II, 660 sq.

(6) II (1618), 198 sq.

(7) III, 915 sq.

(8) IV, 135 sq.

l'inconstance ; soutenu par sa musette, Silvandre répond par des quatrains pour la fidélité sur les mêmes rimes (1). Au fond, Hylas est à l'égard de Silvandre ce qu'est un confident de tragédie classique envers un personnage de premier plan : par ses objections, ses boutades, il lui donne l'occasion de développer complètement, sous la forme plus vivante de la discussion, la théorie de l'amour pur et fidèle, qui est élément essentiel de l'*Astrée*.

Tous les héros de l'*Astrée*, d'ailleurs, sont capables de discuter sur des questions galantes, tous se plaisent à jouer leur rôle dans ces débats : Tircis essaie de faire entendre à Hylas comment « l'amant se transforme en l'aimé et l'aimé en l'amant, et, par ainsi, deux ne deviennent qu'un ; et chacun, toutefois, étant amant et aimé par conséquent est deux (2) ». Corilas dispute contre lui sur l'essence de la beauté (3) ; il est vrai que dans ces deux cas, la discussion ne prend toute son ampleur que lorsque Silvandre intervient, et se substitue à ces partenaires dont la bonne volonté vaut mieux que la compétence. Thamire soutient à Hylas que le changement est honteux, parce que l'amour dépend de la volonté, et que Dieu « ne nous a rien donné qui soit plus absolument à nous que cette volonté (4) ». Damon, qui est un noble chevalier, raisonne sur l'amant et l'aimée, et le changement de l'un en l'autre, avec autant de force, mais plus d'aisance et de brièveté, que Silvandre ; les objections qu'il fait à Hylas sont spécieuses (5). Léonide, Paris et Silvandre s'attardent à une longue causerie sur l'absence en amour, et Silvandre essaie de prouver que, contrairement à l'opinion commune, l'absence augmente l'amour en favorisant le travail de l'âme, qui rend plus complète et plus claire la connaissance du mérite de la personne aimée (6). Bélisard et Alcandre s'entretiennent sur les faveurs amoureuses, qui, si elles sont trop rares ou trop nombreuses, éteignent l'amour comme le manque ou l'excès de cire éteint un flambeau (7). Amilcar précurseur de la Rochefoucauld, soutient que l'origine de tout amour « procède de celle que chacun a

(1) III, 384 sq.

(2) II, (1618), 198² sq.

(3) IV, 115 sq.

(4) IV, 375 sq.

(5) IV, 763.

(6) II, 10 sq.

(7) IV, 844 sq.

pour soi » : il adore Palinice, mais il ne voudrait pas qu'elle fût heureuse avec Sileine ; l'amour est frère de l'avarice ; on aime une maîtresse comme un avare aime son or ; seulement l'amour est plus noble et plus relevé (1).

Et nous ne parlons pas, en dehors de ces débats étendus, des conversations très courtes, nées du hasard d'une rencontre et des menus incidents quotidiens. L'*Astrée* ressemble à une tragédie classique : il y a peu d'action, peu d'événements, mais les héros s'ils agissent peu, parlent et raisonnent beaucoup. Ils remuent beaucoup d'idées, habituent à réfléchir, à ne pas se laisser rebuter par la hauteur des spéculations, par la lente subtilité des analyses, par l'austérité des abstractions ; quelquefois, les mieux doués, eux-mêmes, ont peine à s'élever dans le ciel des idées pures : Céladon conçoit difficilement les théories d'Adamas sur la beauté, rayon émané de Dieu sur toutes les choses créées (2). « Voici, dit ailleurs Astrée, les discours les plus obscurs, et les raisons les plus embrouillées, que j'ouïs jamais (3). Mais ils ne reconcent jamais, ils ne perdent pas courage ; ils finissent toujours par voir clair dans leur esprit. Ils recommandent, par leur exemple, l'effort intellectuel.

Les discussions de l'*Astrée* portent presque toutes sur l'amour ; elles sont un peu monotones, et leur domaine est trop restreint ; Silvandre, dans son plaidoyer pour Aglante et Silvanire, examine bien la question de l'autorité des pères sur les enfants, et de ses bornes, mais le druide Cloridamanthe, qui la reprend après lui, la limite au mariage, et condamne la tyrannie des parents qui annule, en droit, l'union qu'ils ont imposée (4).

Après l'*Astrée* c'est encore l'amour qui est le thème inépuisable des conversations. Dans le *Mélante*, Clytée soutient que l'amour est la source de tous les maux, Acante, que de l'amour procèdent tous les plaisirs (5) ; Philène, à qui sa maîtresse a permis de baiser la main, Typhis, qui a reçu d'elle un portrait, Cymante à qui elle a donné un bracelet de cheveux, prétendent chacun avoir reçu la faveur la plus précieuse et la plus significative (6) ; devant un jury où siègent les principales bergères, Alcée fait l'éloge des blondes en remontant à l'essence de la lumière et

(1) IV, 397.

(2) II, 130 sq.

(3) II, 170.

(4) IV, 231-245.

(5) *Mélante*, 199 sq.

(6) P. 708 sq.

au chaos primitif, et Syrène celui des brunes (1). Certains passages de ce long roman annoncent la carte de Tendre ; on y décrit en effet, une statue de l'Amour qui tient dans ses mains plusieurs chaînes auxquelles sont pendus des cœurs : l'une est la beauté, car « la beauté est la première et plus la douce chaîne dont l'amour nous tient attaché » ; une autre s'appelle inclination, une autre obligation, « et se peut relâcher ou rompre, n'étant pas si forte que les autres deux » ; les autres se nomment dessein, douceur, gentillesse, accortise ; la dernière « en a pris beaucoup qui n'y pensaient pas, c'est la pitié qu'on a de l'affliction de quelques personnes, car telle a pleuré de si bonne grâce qu'elle a ravi celui qui l'allait consoler ». On parle aussi des dangers qui peuvent briser ces chaînes, dépit, légèreté, jalousie, mépris, absence « qui n'a de force qu'en des esprits faibles (2) ». C'est de la psychologie concrète, une fine analyse de sentiments par l'image.

Dans l'*Ariane*, Palamède qui est, de toute évidence, copié sur Hylas, défend l'inconstance et l'amour sensuel contre Mélinte, champion de la fidélité et d'une affection pure et vertueuse (3).

Dans l'*Histoire asiatique*, on trouve un jugement qui rappelle ceux de l'*Astrée*. Calistée, en présence de Cérinthe, pris comme arbitre, demande et obtient l'annulation de son mariage avec Fulvio, pour épouser Aleridor ; on peut lire la harangue de Calistée, celle de Silvante pour Fulvio, de Clarisian pour Aleridor, et le verdict de Cérinthe (4).

Dans *Orasie*, on examine longuement si Toxaris, qui n'a pas gardé la fidélité qu'il avait promise à la Reine des Indes, et l'a exposée à mille périls, recevra d'elle son pardon ; la religion complique ici l'amour, car elle est devenue chrétienne et il est resté païen (5).

Il semble, toutefois, que les romans postérieurs à l'*Astrée* font aux conversations moins de place qu'elle ; ils ne les excluent pas, nous venons de le voir, ils les espacent et les réduisent. L'aventure redevient la principale source d'intérêt. Peut-être faut-il voir là une influence des événements historiques,

(1) P. 974 sq.

(2) *Mélante*, 73-74.

(3) I, 326 sq.

(4) P. 480 sq.

(5) *Orasie*, Paris, Ant. de Sommaville, 1645, 2 vol. in-8° ; livre XII, p. 419 sq.

l'époque est troublée par les conspirations des grands contre Richelieu, les guerres contre les protestants de l'ouest et du midi. Le *Polexandre*, à cet égard, me paraît caractéristique. Ses cinq gros volumes contiennent beaucoup d'expéditions héroïques, de batailles, de combats singuliers, de voyages, et fort peu de conversations. La plus longue — et elle n'a que quelques pages — entre *Polexandre* et un jeune musicien, nommé Hippolyte, qui est une femme déguisée en homme, est relative à l'amour : Hippolyte soutient la toute-puissance de la passion, *Polexandre* prétend qu'« il n'y a rien qui puisse malgré nous se rendre maître de notre liberté, et nous faire aimer ce que nous devrions haïr (1) ». Ailleurs Gomberville signale que, après un repas, des princes et des princesses « passèrent une partie de la nuit dans les douceurs de leur incomparable communication (2) » ; mais il n'en dit pas davantage ; et tout en reconnaissant que le lecteur serait charmé par le récit d'un entretien entre deux de ses héros, il ne croit pas devoir s'y attarder. « Si je pouvais donner tout mon temps et mes pensées à ces deux aimables personnes, je rapporterais à mon lecteur tant de belles choses que l'amour produisit en cette conversation, que je suis certain que... il ne pourrait se défendre d'aimer après les avoir bien considérées ; mais je n'ose m'arrêter davantage avec ces deux amants (3). »

Le théâtre offre, lui aussi, des modèles de conversations galantes. Les personnages de l'*Amour triomphant* (4) sont de terribles raisonneurs, et se meuvent avec aisance dans le plus lourd fatras. L'Oréade soutient à Cléanthe que la vertu se fait aimer partout où elle se trouve, même si elle n'est pas accompagnée de la richesse et de la naissance. « Je veux que nous ayons le plaisir de disputer un peu sur cette matière », dit-elle (5). Elle aime les grands principes, et, par eux, éclaire et résout les cas particuliers. « Ne confessez-vous pas que la richesse qui n'abandonne jamais son possesseur est préférable à celle qui le délaisse au besoin ? » Elle en vient ensuite à Pyrandre. C'est un goût que nous avons déjà signalé, comme un désir de donner du poids à des pensées, en les rattachant à quelque loi générale, incontestée ; l'axiome universel était et

(1) II, 515-523.

(2) IV, 247.

(3) IV, 259.

(4) P. Troterel, 1615.

(5) P. 178 sq. III, début.

abrite la conception personnelle ; mais l'entretien paraît vague, pédant, lent et lourd. Ailleurs, Pyrandre démontre doctement à l'Oréade, par d'invincibles déductions, que si les dieux lui ont donné la beauté, elle doit permettre qu'on l'aime, puis, qu'elle est tenue d'aimer Pyrandre, qui l'aime, pour ne pas pécher par ingratitude. « Je m'offre à soutenir cette vérité contre quelque personne que ce soit (1). » L'amour de ces deux personnages est sincère, profond et vif, et ils l'ont avoué à leurs confidents : mais leurs moindres conversations sont empêtrées de syllogismes, de vérités éternelles, ce n'est pas ainsi que parle la nature dirait Alceste. On trouve encore une discussion entre Aronthe et Pyrandre, sur l'inconstance : c'est un grave sujet, un thème obligatoire qu'on ne saurait éliminer (2). Une pièce de Nicolas Frenicle (3) est intitulée l'*Entretien des illustres bergers*. Aminte, las des villes où les muses sont méprisées, devient berger et se retire à la campagne, pour y vivre dans le calme et la paix ; quelques personnes, inspirées par les mêmes goûts, s'unissent à lui ; on passe le temps à composer des vers, à se livrer à des joutes poétiques, à raconter des histoires, on joue une pastorale ; l'hiver venu, cette belle société se sépare, et retourne à la ville, laissant les forêts « outragées des injures d'une saison si fâcheuse », après avoir pendu aux arbres, en l'honneur des « déités bocagères », les musettes et les chalumeaux (4).

On sait, vers cette époque, le rôle des conversations galantes dans les comédies de Corneille : Eraste amoureux enthousiaste, et Tircis sceptique et désabusé, discutent sur la puissance de l'amour ; quand paraît la froide Mélite, les répliques se croisent, subtiles, tendues, alambiquées, véritable jeu de raquette où le volant ne tombe jamais (5) : Lysandre analyse finement les progrès de l'amour dans une âme, depuis la simple curiosité de connaître une femme, au « je ne sais quoi qui trouble le repos » ; il a des expressions heureuses :

notre âme blessée,

Sans prendre garde à rien, cajole sa pensée (6).

(1) IV début ; 242-260.

(2) P. 283 sq. Explication du changement en amour, — pourquoi certains amants donnent leur amour à un bel objet, et le lendemain à un autre inférieur en beauté et en mérite, — comment peut-on aimer le vice et la beauté dans un même sujet, etc...

(3) Achevé d'imprimer, 2 janvier 1634.

(4) P. 430.

(5) I, 1 et 2, Voir encore *Mélite*, I, 4, entre Philandre et Cloris.

(6) *Galerie du Palais*, I, 8.

C'est exact, pénétrant, un peu précieux. Philiste explique à Clarice comment se comporte « un esprit amoureux », quand il est « absent de ce qu'il aime », et « auprès de l'objet qui possède son cœur (1) ». C'est un art d'aimer mis à la scène, à l'usage d'un honnête homme.

Ainsi, romans ou pièces de théâtre, toutes les œuvres sérieuses nourrissaient l'esprit, exerçaient le jugement, la critique, l'analyse, la mémoire, donnaient des modèles d'entretiens un peu laborieux, un peu guindés, manquant encore, comme toutes les manifestations de la vie mondaine à cette époque, d'aisance et de facilité. Leur lecture était la préparation la plus agréable, et en somme la plus efficace, à la conversation.

(1) *Veuve*, I, 5.

CHAPITRE V

LE BEAU STYLE. LES LIVRES DU BIEN DIRE.

Dès le début du siècle, on attache une grande importance à la manière de s'exprimer ; et sans doute, aucun enseignement ne saurait remplacer, ici, la pratique et l'expérience de la vie mondaine. Mais elle s'organise à peine et l'on a recours aux livres. Des écrivains avisés publient des modèles de conversations, de lettres, sur toutes espèces de sujets, surtout sur des sujets amoureux ; que le lecteur souffre du départ de sa dame, de son absence, qu'il s'agisse d'un retour, d'une rupture, d'une réconciliation, qu'il ressente de l'espérance, de la gratitude, de l'inquiétude, de la jalousie, de la confiance, il trouvera dans ces répertoires commodes, la traduction complète et distinguée de tout ce qu'il éprouve, ou qu'il peut vraisemblablement éprouver ; il n'a qu'à choisir, à moins qu'il ne soit capable de composer, lui-même, l'épître ou le sonnet, en s'inspirant des textes qui lui sont présentés.

Tous ces opuscules ont un caractère commun : ils manquent de simplicité. Toutefois ce défaut est particulièrement sensible dans les premiers. A force de mépriser l'expression ordinaire qu'ils jugent banale et plate, à force d'estimer le tour rare, ingénieux, leurs auteurs mettent la distinction dans la recherche laborieuse, dans l'allure guindée de la phrase, qui se prolonge en métaphores étranges, en antithèses savamment balancées, en allégories, en accumulations de mots abstraits ; ils se perdent dans les hauteurs du bien dire, et ils ont du moins cette satisfaction, que le vulgaire ne les y suit pas. On sent qu'ils écrivent à loisir, qu'ils ont le temps de pousser les comparaisons, d'équilibrer les développements ; la rapidité de la conversation, la force des sentiments ne permettraient pas tant d'exactitude et de symétrie. Comme nous l'avons remarqué, il y a là des maladresses inhérentes à l'initiation, une raideur engoncée de débutants qui s'évertuent. Mais il est

essentiel, d'abord, de réfréner, le premier jet, souvent inconvenant de l'expression.

Dans les ouvrages de date postérieure, si le style s'allège et se détend, il demeure toujours littéraire, oratoire, cérémonieux.

L'*Amadis de Gaule* avait été, dès le ^{xvi}^e siècle, un manuel de beau langage (1). Au ^{xvii}^e siècle, on ne le lit presque plus, mais comme fera plus tard M^{lle} Scudéry, qui extraira du *Cyrus* et de la *Clélie* une dizaine de volumes de conversations, on a tiré du fatras des aventures merveilleuses, et classé en un ordre commode, les lettres, entretiens, monologues, harangues qui étaient d'un profit durable, et offraient des exemples tout faits de beau style : c'était la « substantifique moelle » du vieux roman. « Il lui écrivit un cartel dont il prit le formulaire dans l'*Amadis* », dit Sorel d'un gentilhomme aux ressources intellectuelles limitées (2). En 1582 avait paru à Lyon le *Trésor de tous les livres d'Amadis* ; on le réédite en 1605 et en 1606 (3). Le titre de l'édition de 1605 est caractéristique : il contient tout un programme : *Trésor de tous les livres d'Amadis de Gaule, contenant les harangues, épîtres, concions, lettres missives, demandes, réponses, répliques, sentences, cartels, complaints, et autres choses plus excellentes, très utiles pour instruire la noblesse française, à l'éloquence, grâce, vertu et générosité* (4). On y trouve une lettre d'Oriane à Amadis pour l'accuser de déloyauté, avec les plaintes de l'amant atterré (5), une lettre d'Oriane qui reconnaît son erreur, et fait à son chevalier de tendres excuses (6), un discours d'Amadis qui prend congé de sa maîtresse, une complainte d'Oriane qui s'aperçoit qu'elle est grosse, et redoute

(1) Voir REYNIER, *Le Roman sentimental*, 254-255. Henri IV se le faisait lire ; on l'appelait la « Bible du Roi » (L'ESTOILE, sept. 1608). Ce roman avait la réputation d'être très licencieux. Montaigne conte qu'un jour il entendit, sans être vu, une conversation fort libre de quelques dames. « Notre-Dame, sis-je, allons à cette heure étudier des phrases d'*Amadis*, et des registres de Boccace et de l'Arétin, pour faire les habiles » (III, 5). Cf. BAYLE, *Dictionn.*, I, 69 a.

(2) *Francion*, 287.

(3) Lyon, P. Rigaud, 1605, Lyon, J. A. Huguetan, 1606, 2 vol. in-16.

(4) C'est un procédé courant des auteurs du temps, d'allécher, pour ainsi dire, les lecteurs, en mettant en lumière, dans le titre, le genre de profit qu'on pourra retirer de leurs livres. En voici encore un exemple. *Le Jardin d'amour, où il est enseigné la méthode pour bien entretenir une maîtresse, nouvellement corrigée et augmentée pour l'utilité de l'un et de l'autre sexe, avec un traité de la civilité française*, Paris, J. Leclerc, s. d., in-12. Le mot : *méthode*, en un pareil sujet est un peu surprenant.

(5) I, 20 sq.

(6) I, 31.

d'être découverte et déshonorée ; car toutes les situations sont prévues, et les plus vives inquiétudes ne sauraient dispenser d'une élocution fleurie. Les propos amoureux de Florisel et de la reine Sidonie, de Rogel avec la princesse Léonide, ou les lettres de Léopante à la princesse Pantasilée enseigneront aux hommes à exprimer galamment leur affection et leurs angoisses : « O vie pour plus grande mort, s'écrie Florisel, o mort pour plus grande vie, o mort retardée pour plus l'accroître, mort planche, si tu fusses venue, de meilleure vie » ! « Je suis vaincu de l'acier resplendissant de votre beauté », murmure Léopante. Les dames apprendront d'Apollonie qui rabroue l'audacieux Florisel, comment on remet à sa place un amant trop pressé, ou d'Elisène, qui impose ses conditions au trop sensible Florenio, « retourné de pâmoison », comment elles peuvent concilier l'amour et l'honneur : la princesse accepte qu'il la serve, mais lui fait jurer qu'il ne fera jamais rien, « qui soit au préjudice de mon honneur, lequel vous devez soutenir et défendre », qu'il n'entreprendra rien sans sa volonté « vous assurant qu'elle sera toujours conforme à la règle de raison, et tendra à votre profit et honneur (1) ». On est un peu surpris que l'auteur ait conservé les propos d'une entremetteuse à la lubrique Adamantée touchant le prince don Arlange (2) ; elle la félicite d'avoir choisi comme amant un seigneur étranger, c'est un moyen d'éviter le scandale, mais elle l'invite à la prudence. Je suis jeune, réplique la vice-reine, « le sang me bout », mon mari me délaisse, il me faut quelqu'un ; néanmoins elle promet d'être sage, dès que son époux sera de retour ; ne faut-il pas prévoir tous les cas possibles ? Macette n'était pas un personnage imaginaire, et certaines dames avaient intérêt à savoir causer avec ces messagères utiles et discrètes.

Enfin ces deux tomes sont parsemés d'images, de réflexions générales, dont on peut faire usage en mille occasions différentes. « Comparaison. — Le feu amoureux ressemble au feu matériel, lequel tant plus l'on veut couvrir de matière sèche, et plus il s'enflamme et ard, comme tant plus on tâche de cacher le feu amoureux, et plus il se manifeste et se découvre » — « Sentence. — Les vrais amants prennent plutôt en paiement, et se contentent de l'honnêteté de la chose aimée que de l'accomplissement de leurs désirs (3) ».

(1) I, 60, I, 69, I, 551, I, 552, II, 287, I, 354, II, 317 sq.

(2) II, 621. Voir aussi II, 622. L'auteur emploie un mot plus cru.

(3) II, 310, II, 318.

Après les *Diverses amours de l'amant parfait* (1), et à l'imitation des *Lettres amoureuses* de Girolamo Parabosco (2), voici *Les fleurs du bien dire, recueillies ès cabinets des plus rares esprits de ce temps, pour exprimer les passions amoureuses, tant de l'un comme de l'autre sexe, avec un nouveau recueil de traits plus signalés, rédigés en forme de lieux communs, dont on se peut servir en toutes sortes de discours amoureux* ; publiées à Langres (3) et sensiblement augmentées dans la 3^e édition (1600) (4), elles furent réimprimées en 1601 (Paris), 1603 (Langres et Paris), 1605 (Lyon) (5). Elles offrent d'abord une suite de lettres et discours, relatifs à une passion amoureuse. « Lettre I. Ayant loué les rares perfections de cette princesse, il lui découvre les effets qu'elles ont produit en lui, le forçant de se venir rendre à elle. » « II. Petit discours. Il reconnaît en lui-même les forces d'amour qui lui étaient auparavant inconnues, et témoigne combien peu la raison et la prudence peuvent contre sa violence. » « IV. Après avoir longtemps patienté, il se hasarde enfin de demander l'allègement ordinaire, où tous les amoureux aspirent ». V. La dame se plaint de cette hardiesse. VI. Il s'excuse sur la violence de son amour, et proteste qu'il n'a rien de plus cher que l'honneur de sa maîtresse. Et ce petit roman épistolaire déroule ainsi, en soixante-douze lettres, toutes les péripéties prévues et possibles : voyage, absence, chagrin de la séparation, irritation contre la dame qu'il accuse d'inconstance, de « feintise », contre un ami, à qui il reproche de l'avoir desservi, regrets d'avoir jugé témérairement une maîtresse aussi parfaite, joie du retour, envoi d'un songe qu'il a fait pour qu'elle lui en donne l'interprétation, etc. ; le style est pathétique et imagé : « mais, puisqu'il est permis aux maladies désespérées, tenter les remèdes hasardeux, j'ai pensé que vous pardonneriez à mon désespoir, s'il me contraignait à vous raconter les secrètes plaies, que les traits brillants de vos yeux ont laissées en mon âme (6) » ! Et comme les reproches savent demeurer res-

(1) 1598.

(2) REYNIER, *Rom. sentimental*, p. 256.

(3) Pierre La Roche, 1598, in-12.

(4) Paris, Guillemot, 1600, in-12.

(5) 1605, in-12. Je renvoie à cette dernière édition.

(6) Page 44. Pour rendre ces sortes d'ouvrages plus pratiques, les auteurs mettent souvent en tête de chaque lettre un petit sommaire qui en résume l'idée générale, et permet au lecteur de trouver rapidement ce qui l'intéresse. Voir p. ex. le *Recueil de lettres* de FARET, Paris, T. du Bray, 1627, in-8°. De M. de Plassac : « A Mélice ; il se plaint de son ingratitude et de sa rigueur.

pectueux, se draper de précautions oratoires, adoucir leur amertume par quelque compliment, par un habile emploi des expressions qui atténuent. « Il se plaint de quelques indiscrets déportements de sa dame. Si vous n'aviez toujours donné telles preuves de votre sagesse, que vous accuser d'indiscrétion serait autant que soupçonner Hercule de couardise, je crois que l'apparence de quelques-unes de vos actions me ferait concevoir quelque opinion au préjudice de votre prudence, et juger que ce bel esprit, où le ciel a tant épandu de sa lumière, qu'il pourrait avec assurance de victoire combattre le même soleil, n'est point si clarivoyant que l'on s'imagine, ou bien, étant aveugle en ses propres affaires, il ressemble aux yeux qui voient tout, et ne se voient eux-mêmes (1). » C'est un joli modèle de politesse précieuse et maniérée dans le style. L'auteur donne ensuite, comme pour faire pendant à cette première partie, cinquante-cinq lettres écrites par une dame, qui se plaint que son ami ne répond pas comme elle le voudrait à sa tendresse. « Elle permet à son serviteur de faire l'amour autre part, pourvu qu'il ne montre point ses lettres, et qu'il la tienne en ses bonnes grâces (2). »

En 1603, paraissaient à Saumur *Les Marguerites françaises* de des Rues (3), « recueillies des plus beaux discours de ce temps et mises selon l'ordre alphabétique ». Les matières sont rangées, en effet, d'après l'alphabet : absence, accuser, adieux, affection, — faute, faveur, feintise, félicité, fin de lettres, flammes d'amour ; l'amour est le sujet principal, mais certains paragraphes sont consacrés au hasard, au gouvernement. Pour chacune d'elles, l'auteur donne non plus des lettres, mais un certain nombre de phrases, que l'on peut à son gré choisir et combiner. Voici quelques fins de lettres. « Priant celui qui nous départ ses grâces, de me conserver aux vôtres très désirées — Rien davantage, sinon que je vis avec une mémoire perpétuelle de vos beautés et perfections. — Je ne vous écris rien davantage de ma dévotion, car je craindrais d'offenser votre beau jugement ».

A Mélice : il se met en colère contre sa cruauté, et lui conseille de la modérer. De Boisrobert : « A Parténice : Il se plaint d'un commandement rigoureux qu'elle lui a fait. A Climène : il se justifie d'une fausse accusation », etc. (Ed. de 1638, Paris, Aug. Courbé, in-8°, I, 451, 457, I, 319, 322, 334)

(1) P. 105.

(2) P. 174.

(3) Saumur, Pierre Colle, 1603, in-8°. Dernière édit. corrigée et augmentée par l'auteur pour la dernière fois, Rouen, Théod. Reinsart, 1608, pet. in-12. Je renvoie à cette édition.

Sous le titre : flammes d'amour, on peut lire : « un même feu consumait jadis nos cœurs, mais il n'y a eu que le mien qui a été réduit en cendres. — La force de vos flammes impudiques ne pourra donc ébranler la nef de ma pudicité. — Larmes : enfin après avoir jeté encore quelques soupirs, elle soupira sa belle âme. — Toutes ses belles larmes, ayant été échauffées par les rayons de sa beauté, brûlaient tous ceux qui s'en approchaient. — Innocence : je fondrai les glaces de toute calomnie avec le soleil de mon innocence ».

Naturellement les images guerrières n'y sont pas oubliées. Le vocabulaire belliqueux était distingué dans l'expression de l'amour. On y trouve des personnes qui font marcher leurs actions sous l'étendard de chasteté, et ne combattent en la guerre amoureuse que sous la charge de modestie (1), ou qui « prennent les armes de la nécessité, pour combattre cet infini nombre de regrets, qui les assaillaient pour l'absence de leurs belles (2) ».

Parfois, la pensée prend la forme d'une maxime, qui ne serait pas indigne de La Rochefoucauld ou de La Bruyère : « la jalousie n'est qu'une défiance de soi-même, et un témoignage de notre peu de mérite ». Mais cette fermeté pleine était l'exception ; les *Marguerites* tenaient un peu du style de Nervèze et des Escuteaux ; elles devinrent assez vite ridicules, et Lysis, qui ne manque pas toujours de bon sens, entendant les métaphores baroques de Carmelin, s'écriait : « Voilà bien d'aussi belles marguerites françaises que j'en ouïs jamais dire (3) ».

En 1608, Pierre de Deimier publiait son *Printemps des lettres amoureuses*, dédié à la reine Marguerite (4). Il contient surtout des lettres d'amour, conformément à son titre (5). Mais le beau langage n'est pas limité à la galanterie et à la tendresse, et une demoiselle qui « prie un sien ami de la favoriser en un sien procès », ou un soldat prisonnier qui écrit à son général (6), pouvaient trouver dans le recueil des modèles précieux. Le

(1) P. 78.

(2) P. 7-8.

(3) I, 581.

(4) Ces lettres étaient d'une date antérieure. « Me trouvant, dit la préface, avoir fait depuis quelques ans ces lettres... ».

(5) Offrir son service à une dame (1), prière à une dame pour avoir ses faveurs (47), prière pour avoir en l'absence un portrait de sa dame (49), que l'absence n'a point diminué l'amour (79), que ses pensées sont toutes remplies d'amour (209), prière de permettre les plaintes (612), etc.

(6) P. 14 et 7.

style est souvent chargé d'images (1), et, même lorsqu'il en est exempt, il vise à l'éloquence, il est tendu, solennel, embarrassé de phrases longues et laborieuses (2), ou s'attache à exprimer des complications subtiles de sentiments (3).

L'expression des *Compliments de la langue française*, de Claude Jaunin, est, assez souvent, de la même espèce que celle des *Marguerites françaises*. « C'est à moi une grande témérité, Madame, dit Filamon à Caritée, de vous offrir les vœux de mon service, étant très vrai qu'entre vos vertus et ma bassesse, il y a un espace infini qui surpasse la créance des hommes ; mais, puisque tout le monde est contraint d'adorer la divinité, et que les choses insensibles lui rendent un muet hommage, si je n'ai les ailes assez fortes pour m'élever dans le ciel de vos grandeurs, j'aurai assez de courage pour dresser des autels à votre beauté et me confesser son esclave (4). » Mais on y rencontre parfois une simplicité appréciable. Pour aborder une dame et entrer en propos avec elle, l'auteur donne six phrases de début. S'il s'agit d'une dame dont on est déjà épris, et qu'on veuille continuer d'aimer, il faut user d'autres exordres ; il en propose cinq. « Vos mérites ont tant de pouvoir sur moi, qu'ils m'obligent à vous offrir tout entièrement mon cœur : ou bien : si vous m'accusez de témérité, il faut que vous blâmiez

(1) « Ainsi, par votre injustice, ma vie est un navire tourmenté de l'orage et de l'onde en pleine mer, avec les menaces d'un naufrage inévitable ; c'est ainsi que les refus et les dédains dont vous me payez agitent mon âme d'un tourment continuel, et m'ôtent du cœur le doux espoir que j'avais de faire réussir heureusement le voyage que mes désirs ont voué en vous. Ma vie est aussi une forêt où l'amour a mis un feu qui la consume de toutes parts... » (613). Ce style, toutefois, est moins ridicule que celui de des Escuteaux ; il n'y a là, en somme, qu'une comparaison suivie d'une explication ; il semble que des Escuteaux eût écrit plutôt : l'amour a mis le feu dans la forêt de ma vie, ou : le navire de ma vie est tourmenté, etc.

(2) « Vos beautés qui sont les seules gloires du monde, s'unissant avec les douces forces d'amour, ont assujetti ma liberté à vos lois. Ainsi, belle âme de mes désirs, ne méprisez point l'empire que vous avez acquis en mon cœur, puisqu'outre l'honneur que vos beautés peuvent trouver en une conquête si légitime, ma plus chère résolution est de vous être à jamais fidèle en cette servitude. Que si, pour la considération de vos grâces si parfaites, vous ne daignez recevoir des vœux que suivant le prix de vos mérites, vous vous trouverez dépourvue de toute sorte de sacrifices humains et divins, car vos beautés montent au ciel avec une élévation de lauriers si triomphants, que les dieux mêmes y trouvent leurs pensées ravies d'amour et d'admiration... » (45-46).

(3) « J'étais alors extrêmement amoureux de moi-même, tant un objet si beau, me ravissant d'amour, transportait entièrement en lui mes yeux, mon cœur et mes pensées » (262).

(4) P. 86.

votre beauté, qui m'a tellement épris, qu'elle a ravi mon cœur pour vous l'assujettir (1) », etc.

Le Secrétaire à la mode ou Méthode facile d'écrire selon le temps diverses lettres de compliments, amoureuses et morales, de La Serre (2), est un ouvrage assez complet. La Serre a prévu tous les cas possibles ; il donne plusieurs modèles de lettres de compliments, de remerciements, de prière, de félicitations, pour déplorer un long silence, pour demander pardon d'une faute commise, pour se plaindre d'une médisance, pour partager la joie d'un nouveau marié, pour encourager un ami malade, pour consoler un père sur la mort de son fils, un fils sur la mort de son père, un mari sur la mort de sa femme ; il imagine même des lettres de consolation d'un mari à sa femme, sur la mort de leur enfant. Pour chacun de ces articles, il propose également plusieurs exemplaires de réponses. Il n'y a là aucune idée, aucune sincérité, mais seulement des généralités vagues, qui, d'ailleurs, conviennent seules à ce genre d'écrits, une longueur cérémonieuse et vide, et un arrangement sonore et spécieux de mots, qui, en définitive, n'est pas sans agrément. Ici encore le style est moins imagé que celui des *Fleurs du bien dire* ou des *Marguerites françaises*, il est plus clair, plus raisonnable, et ne cherche qu'à combiner, d'une manière rare, qui trahit le travail, les éléments ordinaires du langage. Voici une lettre de remerciements et une réponse (3). « Monsieur, puisque c'est votre humeur et votre plaisir d'obliger tous les jours de nouveau, ceux qui vous sont les plus acquis, je suis d'avis de vous laisser faire, et me mettre en peine, seu-

(1) P. 102 ; cf. p. 105, sept exemples de début de conversation « pour entretenir la dame en compagnie ». On est surpris de rencontrer, au milieu de tant de phrases distinguées, un mot qui éveille de vilaines idées, dont rien ne justifie l'emploi particulier, mais qui devait être admis alors par le bel usage. C'est votre bonté dit Filamon à Caritée, « qui vous fait venir ce discours » (p. 88 Cf. NERVÈZE, *Les chastes et infortunées amours du baron de Lespine*, etc. p. 57)

(2) Je renvoie à l'édition de 1641, in-12. Le livre est antérieur. Voici ce que dit l'Avis au lecteur de cette édition. « Ayant appris que mon *Secrétaire de la Cour* rempli de diverses lettres, que j'avais faites par divertissement en ma jeunesse, courait le monde sous mon nom, avec quelque sorte d'approbation dans les pays étrangers, s'étant imprimé plus de trente fois, sans qu'il soit tombé entre mes mains pour le corriger depuis vingt ans qu'il en est parti, j'ai voulu te faire présent de ce nouveau, comme d'un ouvrage digéré, où tu trouveras plus de satisfaction et moins de fautes. Il porte le nom de *Secrétaire à la mode*, afin qu'en tout temps il soit de saison, puisque les manières d'écrire se changent ».

(3) P. 27 et 32.

lement, de chercher les occasions de m'en revancher ; que si mon malheur veut toutefois, qu'en cette recherche mes soins soient inutiles, je ne saurais vous offrir pour votre satisfaction, que la volonté qui m'en demeure avec la passion de vous servir, comme étant, Monsieur votre très humble serviteur ». — « Vos remerciements ont acheté si cher les services que je vous ai rendus, que vous m'avez ôté toute la satisfaction que j'en avais reçue. Quand j'ai fait ce que vous avez désiré de moi, j'ai cru m'acquitter de ce que je vous devais seulement, sans en prétendre d'autre avantage. Gardez donc vos civilités pour quelqu'autre, et souvenez-vous de traiter une autre fois plus familièrement, Monsieur, le plus humble de tous vos serviteurs. » C'est un assaut d'humilité, où il faut préparer de longue main, la formule finale. Et peut-on rien écrire de plus obligeant que ceci, à un ami malade : « j'en suis véritablement si navré, que le regret qui m'en demeure me tient lieu de fièvre (1) » ?

Il arrive quelquefois, que le ton est bien différent ; il se peut qu'on ait affaire dans la vie, à des personnes grossières. à qui il convient de parler avec hauteur et fermeté, sans se départir d'une politesse aristocratique ; et le livre, pour être complet, ne doit point omettre ces circonstances. « On m'a rapporté, que vous aviez tenu, fort mal à propos, quelque discours à mon désavantage ; je vous prie, par charité, de vous en repentir de bonne heure, si vous ne voulez pas que je vous en impose une plus dure pénitence ; je n'entends pas raillerie si je ne la commence ; corrigez donc votre plaidoyer, ou vous perdrez votre cause, et avec dépens, je vous en avertis afin que vous ayez moins sujet de vous plaindre. Et quand je vous verrai en cette soumission nécessaire que j'attends de vous avec impatience, je penserai, si je dois être encore, comme j'ai été auparavant, Monsieur, votre très humble serviteur (2). » Il faut savoir être à la fois intraitable et civil.

Un chapitre spécial est consacré, comme il est juste à des lettres d'amour sur toutes sortes de sujets : on y trouve des lettres de présentation de services, des lettres sur une absence, sur un mépris, sur une inconstance, pour demander un portrait, des cheveux ; les réponses sont variées, et adaptées

(1) P. 102.

(2) P. 72.

aux divers caractères : par exemple, à un amant qui se plaint de l'absence de sa maîtresse, et déclare qu'il passe les jours sans manger et les nuits sans dormir, les dames sceptiques pourront répondre qu'elles n'ajoutent pas foi à ces gémissements, et n'aiment pas ces trépas métaphoriques ; celles qui raisonnent, répliqueront que si l'amour de leur amant résiste à l'éloignement, elles y verront une preuve de sa constance ; les âmes sensibles le consoleront par l'espérance d'un prompt retour et un aveu délicat de leur tendresse (1). En général, les hommes apprendront la déférence respectueuse, et les dames la modestie et la pudeur. Que de soumission craintive, dans cette déclaration : « Mademoiselle, il faut de nécessité pour mon repos, que je vous déclare le dessein que j'ai de vous aimer, et de vous servir, si vous me jugez digne de cet honneur ; votre mérite m'y oblige, et mon inclination m'y contraint ; je ne suis en peine que de savoir votre volonté, pour me déterminer une dernière fois, à faire profession publique de la qualité, Mademoiselle, de votre très humble serviteur et très obéissant ». Et quelle réserve discrète et mesurée, dans cette réponse qui demeure vague à dessein, et se refuse aux engagements compromettants : « Monsieur, j'étais résolue à garder le silence, ne sachant que vous répondre, sur le sujet dont vous avez pris la peine de m'écrire ; mais puisque vous désirez avoir de mes lettres, celle-ci vous dira que je n'ai point d'autre volonté, que vous honorer extrêmement, comme votre mérite m'y oblige, et qu'en revanche de vos civilités, je me ferai remarquer en tous lieux, Monsieur, votre très humble servante (2) ».

En 1640, le sieur Du Périer donnait un opuscule, dont le titre promettait les joies intellectuelles du beau langage : *Le courrier des affaires publiques, contenant plusieurs lettres utiles, et pleines de termes choisis* (3). Ces derniers mots sont intéressants ; l'élégance du vocabulaire sert, pour ainsi dire, de réclame à un ouvrage. Dans l'avis au lecteur, l'auteur se flatte que son courrier parle « à la mode ». C'est un recueil de lettres sur les sujets les plus divers, avec les réponses (4).

(1) P. 175, 174, 177.

(2) P. 160, 167.

(3) Paris, Jean Corrozet, 1640, in-8°.

(4) Un souverain à un ami sur la naissance de son fils, ou sur la mort de sa femme, un prince à un prince étranger sur l'établissement des monopoles, un serviteur à son maître pour lui signaler le gaspillage de ses domestiques,

Ce qui frappe, c'est un progrès dans la simplicité du style, qui s'allège et se détend. Sans doute, il n'y a pas, le plus souvent, d'abandon, de spontanéité, de vie ; tout est surveillé, pesé, contenu, correct, compassé, et un peu froid ; mais enfin, il n'y a pas trop d'images ni de métaphores, pas trop d'éloquence guindée et laborieuse, et il arrive que les tempéraments s'expriment avec une rude franchise (1). On s'y sent relativement à l'aise (2).

des amis entre eux pour un duel, un gouverneur de ville à son Roi pour s'excuser d'avoir blessé un habitant, une religieuse à son frère pour qu'elle lui envoie des livres de dévotion, etc. Il y a aussi des lettres galantes : un gentilhomme écrit à sa maîtresse qu'en son absence, il n'a d'autre consolation que ses écrits, un cavalier écrit à une dame de laquelle il est devenu amoureux, « un cavalier ayant baisé les mains à une dame, et s'en étant fâchée, lui écrit ces paroles », etc. (101 sq.).

(1) Voir par ex. une lettre d'un seigneur à un homme qui tenait sa fortune de lui « et qui en était méconnaissant ». « Si vous valiez la peine de vous redresser la moustache, je vous la relèverais à coups de poings, comme j'ai fait autrefois » (144).

(2) Je citerai, comme exemple, cette lettre d'un cavalier à une dame dont il est devenu amoureux.

« Madame, vous voilà au comble de vos désirs, de me voir autant éperduement passionné de vos beautés, que témérairement je défiais leur force il n'y a pas longtemps. Je ne sais si je dois demander pardon de mon outrecuidance, de n'avoir premièrement suivi les lois de mon destin, ou d'oser maintenant vous déclarer ma passion. Si je n'avais éprouvé votre clémence accoutumée, la crainte d'un juste châtiment me ferait taire, mais ayant tant d'expérience de votre humanité, j'ai cru que vous ne me donneriez autre punition que mes peines, qui sont assez grandes pour vous émouvoir à pitié, si vous ne prenez plaisir à la ruine de

votre esclave » (107).

Ajoutons que les lettres galantes d'un homme du monde devaient s'orner de fioritures symboliques. Méré décrit celles qu'un des courtisans les plus estimés de l'ancienne Cour envoyait à sa fiancée : « Au lieu d'encre ce n'était que de la mignature (*sic*) d'or et d'azur, avec des guirlandes de myrtes et de roses, des cœurs percés de traits, et de petits amours, tout cela peint curieusement par les meilleurs ouvriers » (*Commerce du monde*, p. 265).

CHAPITRE VI

LE BEAU STYLE (*suite*). LES ROMANS.

L'œuvre des théoriciens est continuée par les romanciers. Car les romans sont surtout, à cette époque, des manuels de beau langage, agrémentés d'épisodes et d'intrigues dramatiques (1). Les personnages ont moins pour mission d'agir et de vivre, que d'épuiser toutes les formes possibles du bien dire ; ce sont d'inlassables discoureurs, que rien ne saurait empêcher de développer patiemment l'ampleur recherchée de leurs phrases ; et, sans doute, Nervèze et des Escuteaux sont les rois incontestés du phébus. Sous cet enduit uniforme de métaphores et d'abstractions, aucun caractère n'a sa figure propre, aucune passion n'a son allure particulière : tous les héros pratiquent la même politesse, et tous les sentiments ont la même expression : c'est le triomphe de la fadeur monotone, prétentieuse et alambiquée. Voici en quels termes Filiris, fils du roi de Cappadoce, fait connaître son amour à Isolìa, car le pays où se déroule l'action n'a aucune importance, et les plus lointains barbares connaissent les secrets de la rhétorique : « Madame, si l'extrémité où mon âme est réduite par l'effort de vos beaux yeux, vous était aussi manifeste comme mes dévotions vous sont fidèlement dédiées, j'espérerais que de l'être de mon mal, sortirait l'essence de mon bien ; mais la malignité de mon destin, couvrant les feux de mon amour, empêche que l'ardeur de mes flammes n'échauffe les glaces de votre rigueur, dont les pointes m'offensent avec telle cruauté, que mon cœur,

(1) Voir, *Connaissances des bons livres*, p. 165, l'origine que Sorel donne du mot : roman. « Ces livres de chevalerie, ayant été composés autrefois par des gens qui suivaient la Cour de nos rois, où d'ordinaire l'on s'étudie à bien parler, ils étaient mis au plus pur langage dont l'on se servit alors en France, qui était celui que l'on avait formé sur le langage romain, de sorte que l'on disait que ceux qui parlaient ainsi parlaient roman, et leurs livres étaient appelés des romans... Lorsque ces livres ont paru au jour, c'était l'élite de leur temps ».

n'en pouvant supporter la violence, me fera bientôt exhaler le dernier soupir de ma passion, si votre pitié ne s'avance de prévenir le dessein de mon malheur », Et au Roi inquiet de sa noire tristesse, il explique que « les perfections de Mme la Princesse, sous le miel de leurs douceurs, ont détrempe l'arsenic de mon malheur (1) ». Dans un autre hémisphère, Clarimond a la même éloquence : d'abord, il fait « exhaler un soupir du plus brûlant endroit de ses flammes ». Et il parle à Antonide : « Mes paroles sont sans force, où l'éclair de vos perfections se fait si dignement admirer, et mon âme se perd auprès de tant de merveilles, dans la disposition desquelles l'amour a filé le lien de ma liberté, afin que pris de ces agréables chainons, je nesoupirasse quela gloire d'une si belle servitude; ne la dédaignez donc, Mademoiselle, et que votre pitié prévienne l'assassin de mon malheur, qui machine dans vos rigueurs l'état désolé de ma proche ruine (2) ». Les méditations solitaires de Clarimond sont un modèle de galimatias : toutefois il n'oublie pas absolument les réalités, et avec toute la réserve souhaitée, la sensualité apparaît sous la friperie vieillotte du style (3).

Les personnages de Nervèze vont à la même école. C'est dans un bal que le baron de l'Espine rencontre pour la première fois Lucrèce de la Prade ; il s'approche d'elle, s'enhardit à lui parler, « et l'amour guide sa langue mal assurée à lui dire : je m'estimerais indigne de l'honneur de votre belle présence, et coupable de mon malheur, si je ne recherchais avec mon devoir le bien que votre honnêteté semble me promettre ; et vous dirai, Mademoiselle, que s'il est vrai que les yeux soient les fidèles messagers de l'âme, les vôtres me font espérer plus de faveur, que mon mérite ne m'en peut acquérir ; ils ont trop de douceur, en effet, pour montrer une fausse apparence, aussi ai-je la foi marquée de leur véritable rapport... ; vous me rendrez encore plus heureux, si vous souffrez que je me donne le titre de votre serviteur, et avez agréable qu'en cette qualité, je vous serve toute ma vie, qui ne me sera chère que pour rendre ce que je voue, dès à cette heure, à vos

(1) DES ESCUTEAUX, *Les infortunées et chastes amours de Filiris et Isolia*, p. 35-51. Voir, *id.*, p. 299, les propos de l'empereur de Melinde ; on pourrait les attribuer à n'importe quel autre personnage ; tout ce jargon est interchangeable.

(2) *Les chastes et heureuses amours de Clarimond et Antonide*, p. 21.

(3) *Ibid.*, p. 27.

mérites ». — « Monsieur, répond la jeune fille, si mes yeux vous ont élançé des éclairs de ma bonne volonté, mon âme les avoue ; ils vous ont rapporté fidèlement ses fidèles conceptions, et promis ce que votre mérite gagnerait sur un plus digne sujet que moi, qui ne vous puis dignement remercier de vos honnêtes offres ; si ma capacité allait au pair avec votre courtoisie, je penserais en cela joindre mon devoir à la satisfaction de mon désir ; mais l'ignorance, qui m'est aussi commune que l'honnêteté vous est familière, m'arrête tout court au milieu de mon dessein, voilant mon esprit d'une honte et laissant mon âme paisible à l'admiration de ce qui vous rend admirable. Et bien que je croie vos affections destinées pour un autre sujet plus méritoire, puisque vous m'en présentez ma part, je ne refuse point mon partage, croyant que mon refus offenserait autant votre mérite, qu'il ferait de tort à mon inclination (1). » Au fond, c'est un aveu très net, entouré d'artifice.

Quand les amants sont séparés, ils s'écrivent ; leurs lettres, dit Nervèze, sont « le champ où ils sèment leur désir, la cause et le remède de leur mal, la sonde de leurs plaies, le miel duquel ils détrempent l'amertume de leurs souffrances, les hérauts qui leur annoncent la paix et la guerre (2) ». Après cette définition faite par l'auteur lui-même, on ne s'étonnera plus du style de ces épîtres. Le baron de l'Espine part pour l'Italie ; « ayant Dieu pour Pilote, écrit-il à sa fiancée, nos amours pour gouvernail, mes désirs pour rames, et pour voile mon espoir, je flotte sans péril en cette mer périlleuse... Espérez de mon affection tout ce qu'une parfaite amitié peut produire : elle est issue de la tige de vos mérites ; elle a été élevée du chaste lait de mes souhaits (3) ». « Ce sont les sanglots de mon amour, écrit Méléagre à Florigène, et les larmes de ma douleur, qui m'ont fait reposer cette nuit sans repos, de quoi mon lit pourrait témoigner, si la nature l'avait animé pour me faire cet office, comme elle m'a donné une âme, pour l'asservir sous le doux joug de ma belle prisonnière (4). » Lorsque un amant a trouvé quelque image ingénieuse, l'autre n'a garde de la négliger : il la reprend, et en accentue le ridicule : Glorian écrit à Ismène : « des ruines de tes légèretés j'édifie le temple de ma

(1) *Les chastes et infortunées amours du baron de l'Espine et de Lucrice de la Prade*, 14-16.

(2) *Ibid.*, p. 36.

(3) *Ibid.*, p. 56.

(4) *Les religieuses amours de Florigène et de Méléagre*, p. 37.

repentance et de ma dévotion ». — « Si votre temple, répond-elle, n'est érigé que des masures de mes inconstances... (1). »

Il semble que ces petits écrivains se soient mis en présence du problème suivant : étant donnée une idée simple et banale, comment peut-on s'éloigner si bien de l'expression immédiate et naturelle, que le vulgaire soit incapable d'y rien comprendre, et que la pensée paraisse originale et nouvelle (2) ! C'est une crise de préciosité qui n'a pas eu son Molière. Au fond, leurs procédés ne sont pas variés : qu'on répande les métaphores (3), les termes abstraits qui se heurtent et se répondent, les alliances de mots (4), les antithèses (5), les pointes, les adjectifs pris comme noms (6), on peut, avec un peu d'expérience fabriquer du Nervèze et du Des Escuteaux fort acceptables. Leur succès fut immédiat et complet, surtout auprès des dames. « Ils furent les mignons des dames, et quelques-unes les portaient au lieu d'heures à l'église », nous apprend une mazarinade : « s'il se formait entr'elles quelque différend touchant un terme, où s'en rapportait à Nervèze, et qui l'eût voulu contredire aurait été chassé comme un pêteux de la compagnie ». Mais la mode change vite, et *Astrée* et *Polexandre* « ont donné de la casse à ces pédants (7) ». Un laquais de Francion, amoureux d'une servante, trouve quelques romans de ces deux écrivains « que je gardais, dit Francion, pour me faire rire » ; il coupe les feuillets, où s'étaient les beaux compli-

(1) DU SOUHAIT, *Les amours de Glorian et d'Ismène*, 72-75.

(2) P. ex., avant de partir, le baron de l'Espine va prendre congé de Lucrèce : ceci devient : le baron va « en la terre natale de ses amours, où il trouve celle qui les avait élevées du lait de ses mérites » (NERVÈZE, livre cité, p. 46). Clarimond faillit s'évanouir d'émotion : « son âme mêlée en une sanglotante confusion de soupirs lui interdit du tout la parole, et son cœur serré entre les frissonnants glaçons de l'appréhension, donnait signe d'une blême défaillance » (DES ESCUTEAUX, I. cité, 65).

(3) « Votre contentement, auquel comme le fanal de mes pensées, mes actions voleront toute ma vie » (18) ; « compasser ses actions sur le plan de la modestie » (22), les yeux « furent les trompettes de l'amour et le sommèrent de se rendre à son obéissance » (23. NERVÈZE, *Les chastes et infortunées amours du baron de l'Espine*, etc.).

(4) Voir p. ex., *Les amours de Clarimond et Antonide*, p. 10 : « faiblement fort, agréablement fâcheux ». « Cette discrétion qui se montre indiscret à mes vœux » (NERVÈZE, *Les chastes et infortunées amours du baron de l'Espine*, 26).

(5) Voir p. ex. *Les amours de Filiris et Isolais* : elle a « trouvé le glacial hiver de ses jours au verdoyant printemps de leur naître » (p. 8).

(6) « Vous offensez le parfait de votre bel esprit » (39), des imaginations « parties du plus digne de son esprit » (26, *Clarimond et Antonide*).

(7) *Le commerce rétabli ou le courrier arrêté par la Gazette*, Paris, 1649, p. 4-7.

ments, et les apprend par cœur pour charmer sa maîtresse (1). Dans les chansons de Gaultier Garguille, on lit ce quatrain :

Elle répond en soupirant
D'une façon moqueuse :
Je connais, à vos beaux discours
Que vous lisez Nervèze (2).

Quand on veut tourner un bel esprit en ridicule, il suffit de dire que sa langue ressemble à celle de Nervèze (3). Mais il est bon pour être équitable, de replacer ces œuvres à leur date, et de songer qu'elles sont, toutes, contemporaines des étranges licences de la cour d'Henri IV ; on appréciera sans doute avec plus d'indulgence les abus de leur réaction (4).

Il faut savoir gré à l'*Astrée* d'avoir continué, avec plus de tact, plus de mesure, plus de bon sens, la tradition des romans sentimentaux qui l'avaient prédédée ; son style est encore lent et maniéré ; il est précieux dans la meilleure acception de ce mot, et rejette les extravagances qu'accumulaient à plaisir les romanciers du temps. Les contemporains sentirent la différence, et apprécièrent le charme d'une élocution, qui savait être distinguée en restant raisonnable (5). La mazarinade que nous avons citée, est formelle, et attribuée à d'Urfé la ruine de Nervèze et de des Escuteaux (6) : d'Urfé était un

(1) P. 442. Cf. Remarques sur les XIV livres du *Berger extravagant*, p. 72 et 313-314. Sur la lutte de Malherbe contre les images de toute sorte, et la critique qu'il en fait au nom de la raison, voir BRUNOT, *Histoire de la langue*, III, 246-247. En 1647, Vaugelas ne juge pas utile de s'attaquer au style iniafé : il n'en parle pas.

(2) P. 98.

(3) Lettre de M^{lle} de Scudéry à M^{lle} Robineau, 5 sept. 1644. « Le phébus de Nervèze » est encore condamné dans le *Traité de la fortune des gens de qualité*, de J. DE CAILLIÈRE, 1658, p. 348 et par le P. BOUHOURS, *Entretiens d'Ariste et Eugène*, 1671, p. 142, comme contraire « à cet air facile, naturel et raisonnable » qui caractérise notre nation (*Ibid.*, 128).

(4) Pour plus de détails sur les métaphores dont foisonnent ces petits romans, voir REYNIER, *Le roman sentimental*, p. 325 sq.

(5) « Ce livre sert de bréviaire aux dames et aux galants de la Cour », dit M^{lle} de Gournay, qui lui était particulièrement reconnaissante de ne pas avoir banni du beau langage, les vieux mots de mire, soldurier (*Avis*, 429).

V. un passage curieux, I (1624), 72 sq. Ligdamon se promène un soir avec Léonide et Silvie qu'il aime ; il emploie le jargon à l'ancienne mode, et peint l'état de son cœur, en parlant de feu et de glace. Silvie se moque de lui : « O que Ligdamon est heureux, d'avoir le chaud et le froid quand il veut ! Pour le moins il n'a pas de quoi se plaindre. . car si la froideur de son espoir le gèle, qu'il se réchauffe en l'ardeur de ses désirs ; que si ses désirs trop ardents le brûlent, qu'il se refroidisse aux glaçons de ses espoirs ». Léonide de son côté : « si, ne croirai-je jamais que le froid étant si près du chaud et le chaud du froid, l'un ni l'autre permette à son voisin d'offenser beaucoup ».

(6) Cf. SOREL, *Bibliothèque française*, p. 159. Il parle du jargon inintelligible

grand seigneur, que sa culture et son goût préservaient naturellement de l'excès. Ses personnages se complaisent aux phrases qui déroulent dans une clarté paisible leur longueur cérémonieuse ; ils parlent sans effort apparent, sans hâte, avec une gravité un peu théâtrale, et le souci discret de soutenir leur réputation. C'est une affaire sérieuse, qui tient une grande place dans leur vie, et leurs passions même s'expriment avec sagesse et netteté. Leur vocabulaire est simple, uni, mais abondant ; ils savent le valeur des mots et leurs nuances, et tiennent de leur bonne étoile le don de les disposer avec élégance et harmonie. Ce sont des causeurs agréables, mais qui, n'ayant rien à faire, ne connaissent pas assez le prix du temps ; ils ne sont pas assez pressés.

Astrée rencontre pour la première fois Daphnide qui vient d'arriver en Forez. « Il n'y a personne ici, lui dit-elle, qui ne soit fort disposée à vous faire service... pour avoir la gloire de servir des personnes qui le méritent comme vous et votre compagnie... Je ne m'étonne plus, réplique l'étrangère, si le ciel favorise de ses grâces cette contrée plus avantageusement que les autres, puisqu'elle est habitée par des personnes si accomplies de toutes sortes de mérite (1). »

Diane est seule, un jour, sur les bords du Lignon, à l'endroit où disparut jadis le malheureux Céladon : elle s'abandonne à une mélancolique rêverie, et s'attarde à penser à la fuite implacable du temps : « le temps par une puissance à laquelle rien ne peut résister, va poussant et chassant toutes choses devant lui, et le soleil même, qui est celui qui mesure le temps, suivant le branle universel de tout ce qui est en l'univers, est chassé par le temps, et n'est plus au même point auquel il était, quand j'ai commencé de parler (2) ». Y a-t-il rien de plus joli, de mieux tourné de plus discrètement émouvant, sous sa grâce un peu traînante et vieillotée, que ce petit discours d'Astrée à Lycidas, qui lui en veut d'avoir causé la mort de son frère Céladon ! « Tant s'en faut, berger, que je dis la

de Nervèze et ajoute : « on se garantissait de cette barbarie en s'arrêtant aux agréables inventions de l'*Astrée* et à ses beaux et savants discours, qu'on aimait davantage et qui depuis peu avaient acquis du crédit ». V. REYNIER, quelques textes curieux, qui montrent dès 1605, la réaction contre Nervèze et Des Escuteaux (*Le Roman sentimental*, 337-338).

(1) III, 78. Cf. IV, 95 sq., la première rencontre de Diane et de Dorinde ; ce sont d'excellentes leçons d'abord poli.

(2) IV, 65.

haine que vous me portez être injuste, que j'avoue que vous ne me sauriez autant haïr que vous en avez l'occasion. Toutefois, si la mémoire de celui qui est cause de cette mauvaise satisfaction, vous est encore aussi vive en l'âme, qu'elle le sera à jamais en la mienne, vous vous ressouviendrez que je suis la chose du monde qu'il a plus aimée, et qu'il vous siérait mal de me haïr, puisqu'encore il n'y a rien qu'il aime davantage que moi (1).

Cette éloquence est calme, sereine, abondante et régulière, même dans les moments les plus pénibles ; elle ne connaît pas les cris, les élans, les brièvetés ramassées, le désordre chaleureux d'une âme agitée : la raison, qui conduit les personnages, s'exprime toujours avec une élégante correction, et revêt de beau langage la subtilité des arguments (2). Sigismond, fils de Condebaut, voyant pleurer Dorinde, lui parle aimablement des petits amours occupés à recueillir ces perles, et la supplie de sécher ses larmes, si elle ne veut pas qu'il en verse à son exemple (3). Un messenger ne commencerait pas un récit sans un préambule suffisamment développé : aucune impatience ne saurait obtenir qu'il abrège son exorde. Un chevalier raconte à Amasis et à Adamas, les aventures où Clidamant a perdu la vie. « Je ne puis Madame, sinon avec un grand regret, vous redire ce que vous me commandez, y ayant fait une perte, que malaisément dois-je espérer de recouvrer jamais ; toutefois je ne laisserai de satisfaire à ce que je vous dois en vous obéissant, après vous avoir toutefois supplié d'accuser le déplaisir que je ressens, lorsque vous verrez mon discours embrouillé... et vous verrez, par ce que j'ai à vous dire, que tous ceux qui sont auprès d'un Prince ont grandement intérêt à

(1) I (1624), 119.

(2) Voici le discours que tient à Laonice, qui le poursuit de ses assiduités, Tircis qui veut rester fidèle au souvenir de Cléon. « Plût à Dieu, belle bergère, qu'il me fût permis de vous pouvoir satisfaire par ma mort ; car pour vous ôter, et moi aussi de la peine où nous sommes, je la chérirais plus que ma vie ; mais puisque, comme si souvent vous m'avez dit, ce serait reingrèger votre mal, je vous supplie, Laonice, rentrez en vous-même ; et considérez combien vous avez peu de raison de vouloir deux fois faire mourir ma chère Cléon. Il suffit bien, puisque mon malheur l'a ainsi voulu, qu'elle ait une fois payé le tribut de son humanité : que si après sa mort, elle est venue revivre en moi par la force de mon amitié, pourquoi, cruelle, la voulez-vous faire remourir par l'oubli qu'une nouvelle amour causerait en mon âme ! ah, que je vois plutôt le ciel pleuvoir des foudres sur mon chef, que jamais j'offense ni mon serment, ni ma chère Cléon » (I 1624, 142-15).

(3) V (1628), 476.

sa conduite, puisque tout leur bien ou tout leur mal en dépend (1). » Silviane et la femme d'Andrenic ont fui en pleine nuit, déguisées en hommes pour échapper aux violences de Childéric : un de leurs domestiques qui les rejoint, leur raconte l'irruption des soldats du Roi, et on conçoit leur hâte d'être renseignées, car Andrenic est resté à la ville ! mais ce laquais n'entend pas violer les règles de la rhétorique, et manquer son effet : il leur impose la petite introduction que voici : « vous désirez, Madame, de savoir ce qui s'est passé en votre logis, depuis que vous en êtes dehors, encore qu'il n'y ait pas longtemps (2) ; toutefois j'ai tant de choses à vous raconter, que je ne sais par lesquelles commencerai (3). Ce n'a point été sans raison — et faut croire que le grand Toutatès vous en a donné la pensée (4) — si vous avez eu crainte de Childéric, étant un miracle que vous ayez échappé de ses inhumaines mains, » etc. (5). Qu'un personnage laisse échapper un mot équivoque, il est bientôt repris, et obligé de préciser sa pensée. Florice veut détourner son frère de Circeïne, en lui disant que Clorian la « possède » complètement. Il s'étonne qu'une fille honnête « se laisse posséder à un homme si absolument ». — « Je ne l'entends pas comme peut-être vous le prenez », répond aussitôt Florice, et elle explique le sens qu'elle voulait donner à ce terme malencontreux (6). Enfin, on se ferait un scrupule de ne pas employer, quand il le faut, les imparfaits du subjonctif : leur effet est irrésistible lorsqu'ils se mêlent aux images alambiquées d'un compliment galant. Belisard réclame pour son maître Alcandre, des cheveux de Circeïne qu'on peigne devant lui : « s'il vous plaît, Madame, rendre cette personne encore plus heureuse que le bonheur même, il faudrait que vous *permissiez* que j'eusse la dépouille du larcin que ce peigne fait de vos cheveux (7) ». Ainsi parlent les personnages les moins instruits : on peut deviner ce que valent les discours de Silvandre, qui a fréquenté les écoles des Massiliens, et tient à faire admirer son éloquence et son érudition.

(1) III, (1621), 502¹⁻³.

(2) Cette reprise de la question est vraiment bien utile !

(3) Souci d'art, riche de promesses, pour les auditeurs.

(4) Elargissement indispensable du sujet. Les deux femmes doivent bien se douter que leur fuite n'était pas sans raison.

(5) III (1621), 539.

(6) IV, 810.

(7) *Astrée*, IV, 908.

Les bergers de l'*Astrée* sont d'intrépides épistoliers. Le rôle de la correspondance est incroyable en Forez. C'est un besoin, une manie ; ils recopient des lettres, les apprennent par cœur, et sont toujours prêts à les réciter intégralement, même les plus longues, sans que leur mémoire fatiguée confonde les dates et les circonstances. Céladon a dans sa panetière les lettres d'Astrée, et les eaux du Lignon ont respecté le précieux paquet ; Astrée a conservé celles de Céladon, et leur lecture charme sa tristesse. Les amoureux se surpassent, car une lettre, composée à loisir, peut atteindre un degré de perfection que l'improvisation ne permet pas de donner aux paroles ; et puis, elle circule et demeure, comme une preuve durable du talent de son auteur. Elles se ressemblent, et l'on pourrait sans altérer la vraisemblance du récit, changer la signature et la destination. Corilas implore avec élégance la pitié de Stelle : « Il est bien impossible de vous voir sans vous aimer, mais plus encore de vous aimer sans être extrême en telle affection ; que si, pour ma défense, il vous plaît de considérer cette vérité, quand ce papier se présentera devant vos yeux, je m'assure que la grandeur de mon mal obtiendra par pitié autant de pardon envers vous, que l'outrecuidance qui m'élève à tant de mérites, pourrait mériter de juste punition. Attendant le jugement que vous en ferez, permettez que je baise mille et mille fois vos belles mains, sans pouvoir par tel nombre égaler celui des morts, que le refus de cette supplication me donnera, ni des félicités qui m'accompagneront si vous me recevez, comme véritablement je suis, pour votre très affectionné et fidèle serviteur (1) ». Célion se plaint de Bellinde avec une réserve polie : « Belle bergère, si vos yeux étaient aussi pleins de vérité qu'ils le sont de cause d'amour, la douceur que d'abord ils promettent me les ferait adorer avec autant de contentement, qu'elle a produit en moi de vaine espérance. Mais tant s'en faut qu'ils soient prêts de satisfaire à leurs trompeuses promesses, quemê me ils ne les veulent avouer, et sont si éloignés de guérir ma blessure, qu'ils ne s'en veulent pas seulement dire les auteurs... (2) » Lindamor fait des pointes qui raviraient d'aise Oronte : « L'un me contente en moi, écrit-il à Galatée, l'autre me désespère en vous... Je pars le plus désespéré qui jamais ait eu quelque sujet d'espérer (3) ».

(1) I (1624), 146².

(2) I, 690.

(3) I, 600.

Enfin l'*Astrée* donne le goût des menus vers galants, des madrigaux, des sonnets, et elle multiplie les exemples avec une générosité qui tient de la profusion. C'est la forme la plus noble de l'expression des sentiments. Lysis, prié d'improviser des vers pour sa maîtresse, déclare qu'il a oublié chez lui son dictionnaire de rimes, et son recueil d'épithètes (1). Mais les bergers et les chevaliers du Lignon ne croient pas avoir besoin de ces secours d'une muse impuissante : ils sont convaincus que la nature les a tous doués du talent poétique, et ils abusent, sans scrupule, de leurs dons. Mais que leur illusion est grande : comme on pourrait leur appliquer les imprécations d'Alceste contre Oronte et comme on regrette qu'ils n'aient pas assez de goût, pour renoncer à dire en méchants vers, ce qu'ils pourraient exprimer en une prose agréable ; car les vers de l'*Astrée* sont en retard sur sa prose : celle-ci est originale, relativement simple et coulante ; les vers sont banals, pénibles et encombrés de toutes les métaphores, de toutes les pointes qui traînent dans les recueils. Céladon va en Italie : une terrible tempête éclate sur le lac de Genève. « Lorsque chacun, pour la proche mort qui nous menaçait, tremblait dans le bateau, sans être ému de cette crainte, je ne pensais qu'en ma bergère, et voici des vers que j'en fis à l'heure même (2). » Au milieu des rochers des Alpes, il rencontre un étranger qui compose un sonnet, et compare aux pierres et aux torrents de la montagne, le supplice qu'il endure en aimant (3) ! Le voilà sur l'Apennin : il entend une plainte, des soupirs ; c'est un sonnet ! Ursace, amoureux désolé d'Eudoxe, se demande en vers « s'il doit mourir ou vivre (4) » ! Silvandre va se tuer, puisque Diane doit se marier avec Pâris ; il est sur le bord du précipice, prêt à

(1) *Berger extravagant*, I, 210.

(2) Ondes qui soulevez vos voûtes vagabondes,
Contre le frêle sein de mon faible vaisseau,
Sachez que dans le sein, je porte un tel flambeau
Qu'il peut rendre une mer des abîmes sans ondes.
Plusieurs fois, de mes yeux, les deux sources fécondes
Auraient déjà fait naître en océan nouveau,
Si l'ardeur de ce feu ne consommait leur eau ;
Vagues refuyez donc en vos grottes profondes (II, 1618, 305²).

(3) II 701. La nature n'est pour ces personnages qu'une source de comparaisons poétiques pour l'expression de leur amour. Voir IV, 914. Alcandre est surpris en montagne par un orage : il trouve là, aussitôt, une occasion de faire des vers à la louange de Circeine sur ce thème, que quand il revient vers elle, aucun déchainement de la nature ne saurait le retarder.

(4) II, 704.

s'élancer dans l'abîme ! mais auparavant, il exhale sa douleur en une ode de neuf strophes sur ce sujet : Il veut mourir puisqu'il ne peut épouser Diane (1) ! Que de fois, quand Diane jalouse de la courtoisie de Silvandre pour Madonte, lui avait interdit de la servir. Silvandre s'était tristement couché à terre, dans quelque buisson isolé, « en soupirant tels vers (2) » ! Avec quelle méthode Céladon, quand il vit solitaire sur les rives du Lignon, poursuit un parallèle précieux entre lui et la rivière, avec quel art il prépare et amène la « chute » qui termine son élégie (3) ! C'est par un madrigal que Gondebaut traduit naturellement sa joie d'avoir retrouvé Criséide, qu'il aime, et qui s'était enfuie ! Un madrigal bourguignon vaut assurément les madrigaux massagètes, et le Roi en est si content, qu'il le « faisait souvent chanter par ceux de sa musique (4) » ! Son fils Sigismond rime, pour Dorinde, avec autant de confiance et non moins de bonheur : c'est une famille de princes lettrés.

Vois Dorinde, quels sont tes charmes !
 La neige se fond au soleil,
 Mais mon cœur se fond tout en larmes
 Quand je suis loin de ton bel œil (5).

(1) V, 571.

(2) P. exemple, IV, 390. Il vient de s'apercevoir qu'on lui a volé un bracelet de cheveux que Diane lui avait donné : « ne pouvant résister au coup de ce désastre, il fut contraint de se laisser aller en terre où il demeura longuement, et sans mouvement et sans parole ; enfin lorsqu'il put parler, il soupira tels vers. Il ne veut plus espérer. » Survient un étranger ; il s'arrête et commence lui aussi à chanter : « sonnet ; il a plus d'amour qu'elle n'a de cruauté » (IV, 392).

(3) Il se compare à la rivière de Lignon :

Rivière que j'accrois couché parmi ces fleurs,
 Je considère en toi ma triste ressemblance ;
 De deux sources tu prends en même temps naissance,
 Et mes yeux ne sont rien que deux sources de pleurs.

Tu n'as point tant de flots que je sens de malheurs ;
 Si tu cours sans dessein, je sers sans espérance,
 En des sommets hautains, ta source se commence,
 D'orgueilleuses beautés procèdent mes douleurs.

Combien de grands rochers te rompent le passage ?
 De quels empêchements ne sens-je point l'outrage ?
 Toutefois, en un point nous différons tous deux :

En toi, l'onde s'accroît des neiges qui se fondent,
 Plus on gèle pour moi, plus mes larmes abondent,
 Quoique tu sois si froide, et moi si plein de feux.

(4) III, 774.

(5) IV, 650.

Il y a bien quelque chose à redire à la rime, mais l'intention est louable ; et puis, c'est sans doute à la cavalière. Quelquefois, les sentiments sont moins purs, et la poésie ne reste pas toujours dans les hauteurs du spiritualisme ; je ne parle pas des quatrains d'Hylas (1) ; mais le jeune Andrimarte, affligé de quitter Silviane, traduit en vers des conceptions plutôt douteuses (2)

Les femmes commettent aussi des vers, mais rarement, et vraiment leur abstention n'est pas à regretter. Les stances de Daphnide sur la mort d'Eurie sont détestables (3), comme les invectives de Dorinde contre la lâcheté des hommes :

Dure et sévère loi ! tu fais que nous vivons
Le serpent dans le sein ! dire nous te pouvons
Non loi mais tyrannie,
O combien durera notre captivité !
Encor que d'un moment elle eût été finie,
Trop longue elle eût été (4) !

L'*Astrée* était donc un manuel de beau style, complet, et d'autant plus précieux que sa longueur donnait aux lecteurs quelques chances de passer inaperçus.

Les romans qui suivent l'*Astrée* s'éloignent un peu de la simplicité relative de son style ; malgré l'agitation sociale qui suit la mort d'Henri IV, le courant précieux n'est pas interrompu ; le langage redevient subtil, tendu, avec des images et des antithèses qui rappellent parfois Nervèze. Dans le *Mélante* de Videt, Acaste, désespéré de la froideur de Clorimène, profère longuement des plaintes éloquentes, surchargées de figures. Il veut mourir. « Encore douté-je si je l'eusse pu dans la mer, puisque cent fois le désespoir m'ayant fait précipiter dans une mer de larmes, je n'ai pas laissé d'en sortir vivant (5). » Alceé retrouve Clarice après un long voyage. « la joie que j'ai d'être de retour près de vous est trop grande pour la pouvoir dire... ce qu'est la délivrance à l'esclave, la guérison au malade, et la lumière du jour à qui sort d'une obscure nuit, cela même est à moi l'honneur de votre

(1) Voir par exemple, II (1618), 268².

(2) III, 1173. Voir III, 384, une discussion en quatrains alternés entre Silvandre et Hylas, et I, 302 sq., une dispute en vers alternés entre Corilas et Stelle.

(3) III, 358.

(4) IV, 90.

(5) P. 27.

présence, ô belle Clarice (1) ». Ce développement facile par énumération de comparaisons, fait déjà songer à certaines tirades des héros dramatiques de V. Hugo, par exemple à celles d'Othbert à Régina dans les *Burgraves*. Voici une manière bien délicate d'entretenir sa maîtresse : elle consiste à louer ses attraits, par une interprétation métaphorique des beautés de la nature.

CLYTÉE

Le cristal de cette eau est si clair qu'on s'y mirerait.

SYRÈNE

La fidélité dont je vous sers est un autre cristal, où la même constance se mire.

CLYTÉE

La figure de ces allées les fait sembler une étoile.

SYRÈNE

Vos beautés vous font encore mieux ressembler un soleil.

CLYTÉE

Berger, voyez ces lis.

SYRÈNE

Il me suffit d'admirer ceux de votre front (2), etc.

La bergère se plaît à ces « gentilleses », et donne volontiers à son amant l'occasion d'en imaginer de nouvelles. Les lettres sont trop souvent d'une distinction laborieuse : Alcée, écrivant aux « beaux anges » qu'il va quitter, poursuit une comparaison entre un départ et la mort : « je mourrai donc en partant, mais d'une mort où tous mes plaisirs mourront, mais d'une mort encore où je verrai ma douleur revivre (3) ! »

Avec la *Clytie ou le Roman de la Cour* par le sieur de la Serre, on pourrait croire que Nervèze et des Escuteaux vont de nouveau régner en maîtres dans l'art de bien dire. Il y est question du soleil des beaux yeux de Clytie, qui « remonte de l'occident de sa mort en l'orient des beaux jours de sa vie (4) », d'une femme amoureuse et aimée, qui sait bien « qu'elle est la source d'où peut procéder l'eau pour éteindre leurs flammes »,

(1) P. 592.

(2) P. 473.

(3) *Mélante*, p. 211.

(4) P. 90.

mais qui « aime beaucoup mieux être réduite en cendre par ce feu, que si son honneur faisait naufrage par cette eau (1) ». Clorinde manifeste son désespoir de n'avoir pas retenu Therside : « ses belles mains arrachaient ses beaux cheveux, et sans doute, c'était à cause qu'ils n'avaient pas arrêté dans leurs rais son bien aimé Therside ; elle-même battait son sein, qui n'ayant point des yeux pour en pleurer, s'efforçait à lui représenter par le signe de ses doux mouvements, qu'il était innocent ; mais aussi, ne le battait-elle que pour battre son cœur, de ce qu'il survivait à son cher amant (2) ». Il y a des conceptions si belles qu'il ne faut point les laisser perdre ; on connaît le ridicule sonnet de Porchères Laugier sur les yeux de M^{me} de Beaufort, qui avait été publié en 1607, dans le *Parnasse des plus excellents poètes de ce temps ou les Muses françaises ralliées de diverses parts* ; La Serre, séduit par ces beautés poétiques, les utilise dans sa prose. Cléandre a un rendez-vous galant dans une chambre obscure ; sa tête tombe sur la poitrine de la dame ; « son ressentiment lui fait voir, sans rien voir, tout ce que le contentement a de plus délicieux ; car ses lèvres, comme si elles eussent eu des yeux et du jugement, reconnaissent que c'est un sein non de neige à la vérité, par ce que l'amoureuse ardeur qui enflamme Cléandre leur fait fondre, d'albâtre, il n'est pas croyable, car il est insensible, et il se mourait ; de lait, encore moins, vu que Cléandre, amoureux altéré comme il était, en eût sans doute étanché sa soif ; mais disons qu'il était de neige, d'albâtre, de lait, de lis et de roses, tout mêlé ensemble (3) ». Une lettre dolente d'un amant transi est signée : Cléandre défunt (4) !

Le théâtre, plus libre et plus audacieux que le roman, offre pendant la même période, moins de modèles de beau langage. Mais il n'est pas rare que le même auteur sacrifie à la fois aux Muses gaillardes et aux Muses décentes.

Troterel, l'auteur grossier des *Corrivaux* et du *Martyre d'Agnès*, a écrit l'*Amour triomphant* (5). Pyrandre et l'Oréade, qui fait de la musique dans un bois, s'abordent avec toute la

(1) Voir tout le passage, p. 120-123.

(2) P. 132.

(3) P. 333.

(4) P. 77. On pourrait faire des remarques analogues sur le *Polexandre*. Voir p. ex. en quels termes Bajazet, chef des pirates, quitte Iphidamante, pour aller au combat, I, 191.

(5) Paris, S. Thiboust, 1615, in-8°.

gravité cérémonieuse des grands jours de Versailles. « Déesse, dit-il, qui vivez çà-bas sans pareille, ce nous sera beaucoup de faveur, s'il vous plaît de croire, que ce n'a pas été une présomption ni un mauvais dessein de troubler vos honnêtes passe-temps, qui nous a conduits ici, mais bien le sacré génie qui préside au divin concert de votre musique... Une offense commise sans y penser, répond la Princesse, et par force, mérite toujours une rémission, parce qu'il n'y a que la seule volonté qui soit coupable du mal ; non que je veuille dire pourtant que vous ayez failli de venir à nous,... étant bien certain qu'il n'y a que les âmes bien nées, qui se plaisent à cet honnête exercice (1). » Dans l'*Indienne amoureuse* du sieur du Rocher (2) c'est avec une solennité comique que les amants demandent quelques faveurs : le désir est poli, et s'écoute parler.

CLÉRASTE

Et souffrez que mon âme en extase ravie,
Elance sur ce sein le dernier trait de vie.

AXIANE

Laissez mûrir ces fruits ; le temps et la raison
Vous les feront cueillir en leur propre saison.

CLÉRASTE

Vous permettrez du moins que nos bouches se collent,
Et que dans ces plaisirs nos deux âmes s'envolent.

Il est inutile de multiplier les citations. Partout, les gens du monde trouvaient pour toutes les situations, pour tous les sentiments, des exemples innombrables de style élégant, recherché, soigneusement éloigné de la simplicité sans art du vulgaire. Bien parler devenait une affaire importante, qui nécessitait des études préalables. Et l'on comprend très bien qu'une dame, surprise à l'improviste par les métaphores d'un galant à la mode, en soit réduite à répliquer : « Monsieur, il faudrait avoir lu les livres du bien dire pour vous répondre (3) ». « Il est tellement nécessaire, écrivait Faret, en 1630, dans son *Honnête homme*, de se former un style à bien écrire, soit de matières sérieuses, soit de compliments, soit d'amour ou de tant d'autres sujets, dont les occasions naissent tous les jours dans la Cour, que ceux qui n'ont pas cette facilité, ne peuvent

(1) P. 140.

(2) Paris, Jean Corrozet, 1631, in-8°. Voir LA VALLIÈRE, *Biblioth. du Théâtre français*, II, 296.

(3) *Le bourgeois poli...*, 1631, V. H. L., IX, p. 201.

jamais espérer de grands emplois, ou, les ayant, n'en doivent attendre que de malheureux succès (1). » A aucun moment, les troubles de la régence, les complots sanglants contre Richelieu, les conspirations intérieures et la guerre étrangère, n'ont éteint ou amoindri ce souci d'un langage distingué.

(1) Edit. bilingue, Paris, T. Quinet, 1634, in-4°, p. 63.

CHAPITRE VII

LA RELIGION.

Il y a, au début du xvii^e siècle, un réveil, bien connu, du sentiment religieux. La religion est l'auxiliaire du roman ; elle recommande comme lui, au nom de principes différents, et avec plus de force, car elle est la règle, la contrainte, et dispose de sanctions redoutables, la lutte contre les instincts, la maîtrise des désirs, la décence, la pureté des aspirations ; elle met le mérite dans la ténacité des efforts et la difficulté de la victoire ; elle donne à l'âme la priorité sur le corps ; pour être honnête homme il suffirait d'observer ses préceptes ; elle agit dans le même sens que l'*Astrée*, et l'on conçoit que saint François de Sales ait eu de la sympathie pour l'œuvre comme pour la personne de d'Urfé (1). D'autre part, à cette époque, elle fait partie des vertus qui constituent l'honnêteté ; les théoriciens sont d'accord sur ce point. « Le fondement de toutes les vertus est la religion, écrit Faret... ; sans ce principe, il n'y a pas de probité, et, sans probité personne ne saurait être agréable, non pas même aux méchants (2). » La deuxième promenade de

(1) M. Henri de Régnier a fort bien mis en lumière cette action efficace de la religion dans le *Caractère* de M. le Maréchal de Vorrailles (*Bon plaisir*, 239 sq.). M. de Vorrailles était naturellement « impétueux et effréné » ; il chercha dès sa jeunesse à résister à la fougue menaçante et dangereuse de son tempérament. Il comprit bientôt « que les moyens ordinaires n'y suffiraient pas, pas plus la bonne volonté que ce pouvoir sur soi-même qu'on tire du désir de faire figure dans le monde, ou du souci de se bien posséder, pour mieux et plus avantageusement user de soi. Il distingua fort clairement que rien de ce que nous appelons les usages et les mœurs, la politesse ou la politique, et qui sont les contraintes les plus communes où nous recourons, ne vaudrait à le retenir ; aussi chercha-t-il plus haut son appui, et en un lien si solide et si ferme, que tout y vint butter sans en ébranler le fondement. Ce fut donc à la religion que M. de Vorrailles demanda secours contre lui-même... ; grâce à sa vigilance rigoureuse et continuelle, on ignore toujours ce qu'on aurait eu à craindre d'un tel homme, s'il n'avait pris le soin d'être son propre bourreau, et de détruire en lui ce que la nature y avait mis d'indomptable et qu'il sut dompter ».

(2) FARET, *L'honnête homme*, édit. bil., Paris, T. Quinet, 1634, in-4^o, p. 67 sq.

la première partie du *Lycée* traite « des connaissances de l'honnête homme, et premièrement de Dieu pour l'adorer (1) ». M. de Grenailles démontre que la dévotion est nécessaire aux filles, pour mériter le titre d'honnêtes, mais qu'elle doit être vraie, sincère, et sans affectation (2). Il offre aux dames une bibliothèque, qui n'est qu'un résumé de saint Jérôme et de Tertullien (3). Plusieurs romans de Nervèze sont, nous l'avons vu, d'inspiration chrétienne. Dans l'*Astrée*, les druides sont respectés, écoutés, et la volonté de Teutatès acceptée avec résignation ou reconnaissance. Adamas apaise chez Céladon, en lui parlant de Dieu, quelques mouvements de révolte contre les malheurs qui l'accablent ; Damon s'est jeté dans la Garonne parce qu'il croit Madonthe infidèle, un vieux druide le recueille, l'entretient de la bonté de Teutatès, qui nous aime et nous protège, même quand notre raison n'aperçoit en notre vie qu'ennuis et chagrins ; Damon renonce au suicide, et commence « à trouver toute chose douce, puisque tout me venait de cette souveraine bonté (4) ». Le premier mouvement d'un chevalier, dans une grande joie, est de remercier la Providence : c'est, par exemple, ce que fait Arimant, quand il apprend que Chryséide s'est échappée heureusement des mains de Gondebaut (5). Au théâtre, Jean Mouqué Boullenois donne en 1612, l'*Amour déplumé ou la Victoire de l'Amour divin* : l'amour mondain est dépouillé de ses ailes et emprisonné ; l'amour divin embrase Francine et Claricie, Cloris et Doris, qui boivent l'eau de la source sacrée et se retirent dans la solitude.

C'est en 1608 que saint François de Sales dédie à une femme son *Introduction à la vie dévote* (6). Il n'écrit pas pour des personnes retirées du commerce du monde, et n'a pas l'intention de conduire ses lecteurs à l'entière retraite. « Mon intention est d'instruire ceux qui vivent ès villes, à la Cour, et qui, par leur condition, sont obligés de faire une vie commune quant à l'extérieur, lesquels, bien souvent, sous le prétexte d'une prétendue impossibilité, ne veulent seulement pas penser à l'en-

(1) BARDIN, *Le Lycée*, Paris, J. Camusat, 1632-1634, 2 vol. in-8° · I, 69 sq.

(2) *L'honnête fille*, Paris, J. PASTÉ (T. Quinet et A. de Somnaville) 1639-1640, 3 vol. in-4° ; II, 7 sq., 33 sq., 61.

(3) *La Bibliothèque des dames*, Paris, A. de Somnaville et T. Quinet, 1640, in-4°.

(4) *Astrée*, III, 25, 532.

(5) *Astrée*, III, 576. On sait le châtimeut que subit le faux druide Climante.

(6) 1^{re} éd., Lyon, Pierre Rigaud, 1608, in-8°. Je renvoie à la 3^e édit., *id.*, *ibid.*, 1610, in-12.

reprise de la vie dévote... Je leur montre que, comme les mères perles vivent emmi la mer, sans prendre aucune goutte d'eau marine... ainsi peut une âme *vigoureuse et constante*, vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine, trouver des sources d'une douce piété, au milieu des ondes amères de ce siècle ». Les cinq parties du livre, mènent progressivement Philothée dans le chemin de la foi (1). Saint François de Sales connaît le monde ; il sait combien les courtisans sont enfoncés dans les plaisirs de la chair, et boivent à longs traits à la « source délicieuse », dont leurs yeux aveuglés ne voient pas les misères ; il ne faut pas les rebuter par une exigence totale, mais les attirer, leur donner confiance, les faire avancer peu à peu dans la voie du renoncement et de l'abnégation ; il parle souvent de la « suavité » de la foi et de la vie chrétienne, il multiplie les comparaisons empruntées au miel et aux abeilles (2), il semble demander peu de chose : la lecture quotidienne de « douze lignes dans *quelque lieret* de dévotion », une purgation fréquente « par le *doux et gracieux sirop* magistral de la confession (3) », ou une « *petite heure* » de prières, le matin avant de sortir, ou avant les repas, jamais après, « car cela gâterait votre santé (4) ». Sa complaisance peut sembler excessive, ainsi que son aversion pour l'interdiction péremptoire : « les jeux, les bals, les festins, les pompes, les comédies, en leur substance ne sont nullement choses mauvaises ains indifférentes, peuvent être bien et mal exercées ; toujours néanmoins, ces choses-là sont dangereuses... Je dis donc, Philothée, qu'encore qu'il soit loisible de jouer, danser, se parer, ouïr des honnêtes comédies, banqueter, si est-ce que

(1) Cf. ses *Lettres adressées à des gens du monde*, Paris, 1803, in-12, p. 206, *Lettre à une dame qui se plaignait que son service à la Cour d'une Princesse l'empêchait de pratiquer comme il convient les exercices de piété*. Dans la *Philothée*, p. 8, 15, il reprend cette idée essentielle et s'attache à montrer que la dévotion n'est pas austère, rébarbative, chagrine, « donnant des humeurs mélancoliques et insupportables » comme les mondains le croient ; elle convient et s'adapte à toutes les conditions, à toutes les professions : il faut seulement distinguer entre « la dévotion et l'indiscrétion de ceux qui pensent être dévots ». Voir le portrait que fait Balzac d'un directeur habile et ferme à la fois : il ne fait pas profession de « cette vertu pâle qui donne de l'effroi à tout le monde, et ne compatit point à l'infirmité humaine : au contraire, il ne flatte en me reprenant, et au lieu des peines que je mérite, il se contente de m'ordonner des plaisirs honnêtes » (Lettre du 17 janvier 1623).

(2) Par exemple, p. 9, 15, 203, 236, 285, 397, 411, etc.

(3) *Lettres*, p. 16.

(4) *Lettres*, p. 165 ; cf. *Philotée*, p. 111.

d'avoir de l'affection à cela, c'est chose contraire à la dévotion, et extrêmement nuisible et périlleuse (1) ».

On est loin de l'expression, et même de la pensée de Bossuet ou de Bourdaloue ; si la condamnation est, au fond, réelle, elle est enveloppée, et atténuée de concessions. Mais il ne faut pas s'y tromper, et on l'a justement remarqué : il y a sous ce jaillissement d'images un peu molles, une volonté ferme et clairvoyante, d'autant plus efficace qu'elle s'insinue sans brusquer ; qu'on prenne la journée de Philothée : toutes les heures en sont occupées par de pieux exercices, et sa pensée ne restera jamais vide de Dieu ; de la méditation matinale qu'il faut « remâcher et ruminer », à l'examen de conscience du soir, tout son temps est pris par quelque pratique chrétienne ; il faut même « faire toujours plusieurs retraites en la solitude de votre cœur, pendant que corporellement vous êtes parmi les conversations et affaires (2) ». Et je ne parle pas de la confession tous les huit jours, et de la communion au moins chaque dimanche.

Toutes les vertus qu'il recommande au nom de l'Évangile, ont leur usage dans la vie du monde, qu'elles rendraient douce, agréable, innocente. « Nous appelons vaine, écrit-il par exemple, la gloire qu'on se donne ou pour ce qui n'est pas en nous (3) ... ou pour ce qui est en nous, mais non pas à nous (4) ... ou pour ce qui est en nous et à nous, mais qui ne mérite pas qu'on s'en glorifie (5) » ; c'est la critique de la morgue insolente, de la vanité, qui rendent tant de personnes insupportables ; il prêche la complaisance, la prévenance envers le prochain, l'absence « d'être » : Ayons « la douceur du miel qui est aromatique et odorant, c'est-à-dire la suavité de la conversation civile avec les étrangers » (6) Que pourrait-on dire de mieux pour la con-

(1) *Philothée*, p. 99.

(2) *Philothée*, p. 146. Bossuet a admirablement précisé le rôle et l'esprit de François de Sales. « On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la Cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde. Mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains ; il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement, et ses souffrances » (*Panégryque de saint François de Sales, Œuvres oratoires*, éd. Lebarq, IV, 328 sq.).

(3) La noblesse, la faveur.

(4) Un beau cheval, un bel habit.

(5) Une belle moustache, une chevelure bien peignée, l'art du chant, de la danse, p. 329. Voir p. 249, où il condamne la fausse humilité.

(6) P. 285.

versation ? Et celui qui serait pénétré de ces vérités fondamentales, ne trouverait-il pas, de lui-même, en s'abandonnant aux suggestions de son cœur, tout ce que des théoriciens minutieux se sont efforcés de réduire en préceptes ? Saint François de Sales est sévère pour la galanterie, pour ces « amitiés folâtres entre gens de divers sexe, sans prétention de mariage (1) » ; les mondains gaspillent « en souhaits, désirs, soupirs, muguetteries, et autres telles niaiseries », les loisirs de l'âme, qui n'a plus le temps de s'élever à Dieu. La chasteté est la plus essentielle des vertus (2), et on doit l'observer même dans le mariage (3).

Le chapitre le plus intéressant, à notre point de vue, est celui que saint François de Sales consacre à la conversation et à la solitude (4). On y voit que la religion chrétienne offrait un idéal parfait d'honnêteté (5). Il ne faut ni rechercher ni fuir la conversation ; « ce sont deux extrémités blâmables en la dévotion civile, qui est celle de laquelle je vous parle (6) ». Si rien n'oblige à prendre part à la conversation, que l'on demeure en soi et avec soi ; mais si la conversation vient à nous, ou qu'il faille aller en lieu où elle se tient, « allez de par Dieu, Philothée, et voyez votre prochain de bon cœur et de bon œil ». Il faut éviter les conversations mauvaises, où règnent les méchants, les vicieux, les débauchés ; à celles qui sont inutiles, « lesquelles se font par un simple divertissement des occupations sérieuses », on peut consacrer le loisir de la récréation ; celles « qui ont pour fin l'honnêteté comme sont les visites mutuelles, et certaines assemblées qui se font pour honorer le prochain », on les pratiquera sans superstition, mais on ne sera pas « incivil à les mépriser » ; on multipliera les entretiens avec les personnes dévotes et vertueuses. Il recommande en

(1) P. 345-346.

(2) P. 314.

(3) P. 304 sq. ; cf. p. 490 sq. L'auteur donne à l'homme, comme modèle, l'éléphant, la bête « la plus digne qui vive sur la terre » ; il cite « un trait de son honnêteté... ; ne sont-ce pas de belles et honnêtes humeurs d'un tel animal » ?

(4) P. 394 sq.

(5) Bien que le livre soit dédié à une femme, les hommes même pourraient faire leur profit des conseils qu'il donne.

(6) Cf. *Lettres*, p. 168 ; « mais en tout ceci, prenez garde soigneusement que Monsieur votre mari, vos domestiques et Messieurs vos parents ne soient offensés par de trop longs séjours aux églises... ou, comme il arrive quelquefois, vous rendant... trop dédaigneuse des conversations où les règles de dévotion ne sont pas si exactement observées » etc.

toutes les conversations, la simplicité, la naïveté, la douceur, la modestie, la « joie modérée », il critique l'artifice : quelqu'un, qui ne voudrait se promener qu'en comptant ses pas, serait insupportable. Les paroles ne seront pas indécentes ; « ceux qui pensent être galants hommes à dire de telles paroles en conversation, ne savent pas pourquoi les conversations sont faites, car elles doivent être, comme essaim d'abeilles, assemblées pour faire le miel de quelque doux et vertueux entretien, et non pas comme un tas de guêpes, qui se joignent pour sucer quelque pourriture ». Il défend la médisance, surtout lorsqu'elle s'accompagne de mots fins, et subtils, qui la rendent plus dangereuse, les jugements téméraires, la contradiction opiniâtre et brutale, la moquerie qui est « mépris et contentement du prochain » ; il n'admet que « les jeux de paroles qui se font des uns aux autres, avec une modeste gaieté et joyeuseté... ; par iceux on prend une honnête et amiable récréation sur les occasions frivoles, que les imperfections humaines fournissent ».

Les habits seront propres, et ne porteront « aucune sorte de souillure et vilenie ». « La netteté extérieure représente en quelque façon l'honnêteté intérieure ». Pour l'étoffe et la forme on tiendra compte du temps, de l'âge, de la qualité, des circonstances ; mais on fuira les caprices et les frivolités de la mode. « Je voudrais que mon dévot et ma dévote fussent toujours les mieux habillés de la troupe, mais les moins pompeux et les moins affairés (1). »

Il reprend enfin la question des passe-temps, et reconnaît l'utilité de la promenade, de la chasse, de la musique, des entretiens, pour divertir l'esprit par des « récréations honnêtes ». Les jeux comme la paume, les courses, les échecs sont « récréations de soi-même bonnes et loïsibles », surtout si on sait éviter tout excès au temps qu'on y consacre, aux enjeux qu'on y met ; « pour honnête que soit une récréation, c'est vice d'y mettre son cœur ». Il parle de nouveau des bals, et l'on devine encore, aux précautions qu'il exige, que, malgré la modération des termes, et quelques concessions, il les réproouve et les condamne ; « selon l'ordinaire façon avec laquelle cet exercice se fait, il est fort penchant et incliné du côté du mal » ; à la faveur de l'obscurité, il s'y produit « plusieurs accidents

(1) Cf. *Lettres*, 336, mêmes idées ; il ajoute qu'il faut avoir la « face nette et décrassée ».

ténébreux et vicieux », tels que « paroles lascives » « cajoleries » ; ils se prolongent jusqu'au matin, et l'on n'a plus ni la force, ni le temps de se recueillir et de prier. Il convient de corriger par de saintes réflexions, les impressions dangereuses que ce divertissement peut laisser dans le cœur (1). Voici sa conclusion : « en un mot jouez et dansez... quand pour condescendre et complaire à l'honnête conversation, en laquelle vous serez, la prudence et discrétion vous le conseilleront ; car la condescendance, comme chirurgien de la charité, rend les choses indifférentes bonnes et les dangereuses permises (2) ». Ignace de Loyola, invité à jouer, accepta. Il donne ainsi en quelques pages, où il n'y a pas besoin de chercher d'autre source que les principes de la morale chrétienne, interprétées avec sagesse, des règles saines, précises et suffisamment développées pour se conduire dans le monde ; elles suffisent à former un parfait honnête homme.

L'Abbé Camus continua l'œuvre de François de Sales par des moyens différents, et entreprit, sur les conseils même de son ami (3), de répandre la bonne doctrine parmi les mondains, en la parant des attraits du roman (4). Sensible surtout aux licences de l'*Astrée*, il multiplia les romans spirituels et moraux, véritables romans à thèse, où le vice est immuablement puni, et la foi récompensée : il en faisait un en une nuit,

(1) Il faut se dire par exemple : en même temps que je dansais, plusieurs âmes brûlaient en enfer pour des péchés commis à la suite des bals, ou bien pendant que je dansais, combien de personnes sont mortes après d'horribles souffrances, « mille milliers d'hommes et de femmes » ont souffert chez eux ou dans les hôpitaux, « la goutte, la gravelle, la fièvre ardente » ; un jour je gémirai et d'autres danseront, ou bien : pendant que je dansais, la mort s'est approchée de moi ; elle m'appelle à la danse où mes gémissements serviront de violons (p. 451).

(2) P. 453. Sur les critiques qui furent adressées à la *Philothée* parce que l'auteur n'interdit pas les bals et les jeux, mais se borne à en régler et modérer l'usage, voir le *Véritable esprit de saint François de Sales* par l'abbé de BAUDRY Lyon, Périsse frères, 1846, 4 vol. in-8°, préface, p. cvii sq. ; voir aussi I, 20 sq.

(3) SOREL, *Connaissance des bons livres*, p. 179-180. François de Sales aurait eu le dessin de multiplier les histoires dévotes, et, faute de temps, en aurait confié l'exécution à son ami. Camus se proposait « d'en tant faire, qu'on en trouvât partout, et que cela empêchât plusieurs personnes de s'arrêter aux romans ordinaires ». Sorel voudrait qu'un bon esprit entreprit de « renouveler ce travail ».

(4) A en croire le *Véritable esprit de saint François de Sales* (de BAUDRY, IV, 257), d'Urfé lui-même aurait encouragé Camus à composer des livres dévots, lui protestant « que s'il n'eût point été de la condition dont il était, il se fût volontiers, pour une espèce de réparation de son *Astrée*, adonné à ce genre d'écrire, pour lequel il avait beaucoup de talent ».

dit Tellemant des Réaux (1) ; affirmation sujette à caution, car beaucoup sont longs et quelque peu verbeux. Sa fécondité est égale à sa prolixité.

Il a lui-même expliqué, commenté ses livres, ses intentions, ses procédés. A la suite de l'*Agatonphile*, il publie un long éloge des histoires dévotes. « Il y a, dit-il, de certains légumes venteux et quelques excressences de la terre, où les friands trouvent de la délicatesse, mais ces choses ont des qualités si nuisibles, que, par les coliques ou d'autres douleurs, elles font bientôt repentir ceux qui en ont mangé avec intempérance ; il en est de même des mauvais livres, ils sont doux au palais, dépravés de mauvaises humeurs, mais enfin, par les vicieux effets, on connaît la malice de la cause (2) ». Pour ce qui concerne la forme, il répond aux esprits sévères, qui veulent bannir des livres de piété, la poésie et la rhétorique, « comme des inventions messéantes à la gravité qui y est requise », que « tous n'ont pas les dents assez fortes pour mâcher le biscuit sans le tremper » ; il invoque la *Philothée*, « dont la suavité a eu la vogue que chacun sait, au-dessus de tant d'autres ouvrages de piété, fermes à la vérité, mais revêches (3) ». *La pieuse Julie* est suivie d'un *Dessert au lecteur*, qui met en lumière la portée morale de tous les romans que Camus a composés jusqu'à ce jour (4) ; et le lecteur de *Palombe* ne s'embarquera » dans le livre, que muni du « biscuit » d'une docte préface.

Parthénice, « histoire napolitaine (5) », met en scène une belle et modeste jeune fille, qui vit à Naples au couvent des Zitelles, et s'est consacrée à Dieu, repousse l'amour terrestre du timide Osiandre et du fougueux Placidus, et, aidée par un vertueux serviteur Léonin, qui d'ailleurs se trouve être son frère, et veille sur elle comme un ange gardien, échappe

(1) IV, 148.

(2) P. 844. Cf. Dédicace de *Porthénice* à la Reine : « aussi l'ai-je tracé à ce dessein, pour divertir par un échange industriel, beaucoup d'esprits de votre suite, de la lecture de ces livres, je ne dirai point simplement inutiles et frivoles, mais dangereux, mais pernicieux, et pour leur fournir de meilleurs et de plus vertueux entretiens ».

(3) P. 878. Cf. Instructions au lecteur de *Parthénice*, il compare les mondains avides de mauvais livres, aux Israélites sortant d'Égypte, qui étaient égarés par la manne, parce qu'ils étaient habitués aux oignons. Il faut donc « déguiser » la bonne viande avec des « saupiquets artificieux ».

(4) P. 510-512.

(5) *Parthénice ou peinture d'une invincible chasteté, histoire napolitaine*, Paris, C. Chappelet, 1621, in-8°.

à toutes les séductions, à toutes les tentations, et sort victorieuse de toutes les épreuves que lui attire sa beauté ; le nom de Jésus la sauve des sortilèges de deux amants servis du démon, et elle trouve dans sa foi, des forces surhumaines pour blesser un misérable, Zerbin, qui voulait attenter à son honneur (1) Osiandre meurt en implorant son pardon, Placidas et Parthénice entrent en religion, Léonin fonde un monastère.

Dans l'*Agatonphile* (2), Philargyrippe fait à Agathon et à Tryphine, un long discours sur la beauté corporelle, si méprisable, parce qu'elle est vite flétrie, et que les hommes ne sont pas d'accord sur elle ; la beauté vraie et durable est dans l'âme. « Ceux-là certes sont indignes de ce beau nom d'amants, qui n'ont que le corps pour objet de leurs prétentions ; mais ceux-là seuls peuvent jouir de ce glorieux titre, qui, élevant plus hautement leurs pensées, n'ont point de nœud que pour la vertu ». Enthousiasmé, Agathon s'écrie : « Voilà, ô mon père, toute la théorie dont la belle et vertueuse Tryphine m'a fait voir la pratique, depuis tant d'années que nous sommes élevés ensemble (3) ». Quant au mariage, l'idéal serait de vivre avec une femme, comme si l'on n'en avait point ; en tout cas, il faut se souvenir qu'il se propose la création des enfants, que c'est un lien saint et sacré, « et toujours, y faut-il religieusement observer l'honnêteté de l'intention (4) ». L'influence de la *Philothée* est sensible (5).

Spiridion (6) met en lumière la beauté et la sainteté du mariage, et fait voir les désastres que produisent les unions clandestines.

Palombe (7), « histoire aragonaise », invite les femmes dé-

(1) P. 482 sq. « Serrez vos yeux, âmes chastes, s'écrie l'auteur, et sautez ces lignes noires de l'infâmie de ce monde bestial ; non, non, ouvrez les yeux, vierges courageuses, et voyez la valeur d'une amazone, qui sait défendre en homme son invincible chasteté. »

(2) *Agatonphile... histoire dévote où se découvre l'art de bien aimer pour antidote aux deshonnêtes affections, et où, par des succès admirables la sainte amour du martyre triomphe du martyre de la mauvaise amour*, Paris, C. Chappelet, 1623, in-8°. P. 891, il justifie le titre. Cette histoire apprend l'art « de bien, vertueusement, saintement, honnêtement, justement et religieusement aimer ».

(3) P. 137.

(4) P. 140.

(5) Cf. p. 282, comment d'une amitié tendre, on peut tomber « en l'abîme de la charnelle qui est un cloaque d'impureté et d'imperfection ». Voir encore p. 903.

(6) *Spiridion, anachorète de l'Apennin*, Paris, C. Chappelet, 1623, in-12.

(7) *Palombe ou la femme honorable*, histoire catalane, Paris, C. Chappelet, 1625, in-8°. Dédié à M^{me} de Guercheville.

laissées par leur mari, à ne pas imiter cet exemple vicieux ; elle leur montre comment à force de confiance en Dieu, de bonté et de persévérance, elles peuvent ramener l'époux volage. Fulgent, courtisan élégant, beau, chéri de tout le monde, mais sans honnêteté, à épousé Palombe, dont le nom seul dit assez les qualités ; il se détache vite d'elle ; « y a-t-il rien qui se fasse plus mal par devoir, que l'amour, dont l'obligation est la gêne, et la contrainte la mort ? Je l'aimais passionnément avant que je l'eusse épousée, en l'épousant mon feu est devenu un glaçon (1) ». Il s'éprend de Glaphire ; Palombe n'abandonne pas le coupable ; elle supplie l'évêque de ne pas l'excommunier, multiplie les prières, les jeûnes, les mortifications ; et un jour, enfin, Dieu l'exauce : dans une de ses lettres, Fulgent voit tant d'amour, tant de pureté, tant d'espérance, que son cœur s'attendrit, et que ses yeux s'ouvrent ; il se confesse, revient vers sa femme ; il est sauvé.

C'est à l'hérésie, que Camus attribue la dépravation des mœurs (2). Une tirade intéressante de Cléobule établit une distinction entre l'amour honnête, source des vertus mondaines, et l'amour-passion qui engendre les vices brutaux. On y retrouve les idées courantes que nous avons déjà signalées en étudiant l'*Astrée*. « Je crois, dit-elle, qu'il faut tâter de cette passion comme du miel, médiocrement, de peur de vomir ; prise modérément, elle éveille l'âme, lui donne une chaleur agréable qui n'est point sans lumière ; c'est elle, disait Platon, qui est mère de l'honnêteté, de la gentillesse, de la politesse et de toute vertu ; mais, quand l'excès y est, c'est une frénésie ; la discrétion, la courtoisie, la civilité, la bien-séance se perdent, ce n'est que brutalité, violence, ravage, désespoir, indignité, injustice ». Ce dernier a les yeux bandés, car s'il voyait les misères où il précipite ceux qu'atteignent

(1) P. 239.

(2) On lit dans la préface de *Parthénice* : « la France d'ailleurs affligée d'erreurs en la foi, n'est pas si nette en ses mœurs (à cause de la dépravation inséparable de l'hérésie), qu'en ce grand et innombrable peuple qu'elle nourrit, il n'y ait beaucoup de ces... adultères..., qui selon l'apôtre ne posséderont jamais le royaume de Dieu... C'est pourquoi, de peur que les honnêtes femmes ne se laissent aller à l'exemple de la dépravation de plusieurs mauvais maris, et qu'elles ne pensent point avoir de la raison en une imitation si misérable, je leur propose un exemplaire sur la montagne d'une haute perfection, en la personne de cette Palombe sans fiel, fidèle à son pair, patiente sans pair, et qui a su sans murmurer en ses longues souffrances, rappeler à son devoir un mari que le tourbillon impétueux d'une passion déréglée, avait emporté hors des bornes de la modestie ».

ses flèches empoisonnées, il aurait pitié d'eux ; « l'autre a la vue fort pénétrante, il prévoit la fin dès le commencement, il dispute, consulte, considère avant que s'engager, *veut connaître avant qu'affectionner*, et encore ne fait durer son affection, qu'autant que la cire de la vertu donne vie à son flambeau (1) ». *La Pieuse Julie* menace de la jalousie de Dieu « ceux qui par force ou par ruse s'essaient de lui arracher ses épouses d'entre ses bras, c'est-à-dire de soustraire de l'état religieux les âmes, qui, portées par le vent de ses inspirations, sont si heureuses que d'aspirer à cette sainte vocation (2) ».

Les histoires, insérées dans les romans, contiennent souvent les épisodes les plus licencieux ; Camus donne des modèles de courtes histoires morales, qui, racontées dans le monde, y répandront les germes des vertus ; ce sont ces *Spectacles d'horreur* (3), amas d'adultères, d'assassinats, d'impiétés, où le coupable est toujours puni. Une misérable satire cause quatre morts ; un mari faussement jaloux, est victime de l'artifice qu'il avait préparé lui-même, pour faire périr l'amant, et il meurt dans le repentir ; la *Brillante Chasteté* prouve que « la chasteté et l'honnêteté sont plutôt filles de la campagne que des villes, et se rencontrent plutôt dans les cabanes des villageois que dans les palais dorés et superbes, et se conservent mieux dans les bois et les solitudes, que dans les délices et les jeux des grandes assemblées. »

En 1643, il publie ses *Récits historiques ou histoires divertissantes, entremêlées de plusieurs agréables rencontres et belles réparties, pour servir dans un honnête entretien aux bonnes compagnies*. C'est une suite de courts récits oraux, qui comportent la punition des méchants, *Les violements*, ou la récompense des gens de bien, *Le salaire de l'honnêteté*, suivis d'un bref commentaire. Ils peuvent être débités dans les sociétés vertueuses, et offrent une belle matière aux honnêtes conversations (4).

(1) P. 228.

(2) *La pieuse Julie, histoire parisienne*, Paris, M. Lasnier, 1625, in-8°. Ici, c'est le baron de Montange qui veut écarter Julie du cloître. Voir *Dessert au lecteur*, p. 513.

(3) *Les spectacles d'horreur où se découvrent plusieurs tragiques effets de notre siècle*, Paris, A. Soubron, 1630, in-8°. Voir p. ex. *les faux soupçons*, p. 20, *la subtilité pernicieuse*, p. 155 sq.

(4) Paris, G. Clousier, in-8°. Il donne même des exemples d'énigmes décentes « Ce divertissement non moins innocent que gentil et plein de souplesse m'agréa ». Par exemple : « Il y a un barbu sans barbe, qui connaît le temps

Dans tous ces ouvrages, qui portent par eux-mêmes un enseignement, Camus multiplie à chaque instant les préceptes, les commentaires moraux. Il tâche, dit-il dans l'*Avis au lecteur* qui précède *Spiridion*, de remédier aux vices, « et par exemples, et par préceptes incorporés dans le fait, afin qu'ils fassent plus d'effet ».

C'était là une belle école de vertu, où les pieuses préoccupations s'épalaient peut-être un peu trop. L'idéal n'en était pas borné. La religion chrétienne, ainsi interprétée sans étroitesse, sans rigorisme intransigeant, était seule capable d'enseigner l'honnêteté, au sens le plus étendu du mot ; car l'homme qui mettrait ces conseils en pratique, serait pourvu non seulement de toutes les qualités essentielles pour plaire dans le monde, mais encore de celles qui donnent à l'âme une parure permanente, profonde, intime, dont la beauté solide se manifeste dans l'existence privée et dans toutes les circonstances de la vie. Il ne se bornerait pas à jouir de la société, à tirer de la fréquentation des hommes et des femmes distingués, des plaisirs délicats et égoïstes ; il saurait, en faisant leur part légitime à ces divertissements, concevoir un emploi plus sérieux et plus large de ses aptitudes naturelles ou acquises. D'autre part il *serait* en fait, toujours et partout, ce qu'il s'attache à *paraître* dans les courts instants des réunions mondaines ; il y aurait dans sa vie de l'unité et de la fécondité.

sans être astrologue, qui est couronné sans être ni roi ni prêtre, qui est éperonné sans être cavalier, qui chante sans être musicien, qui donne à manger sans être cuisinier. Après un peu d'enquête on devina que c'était un coq » (p. 264).

CHAPITRE VIII

TRAITÉS RELATIFS A LA VIE A LA COUR, A LA FORMATION DU
GENTILHOMME PARFAIT, DE L'HONNÊTE HOMME,
LES SOURCES : OUVRAGES ANCIENS, ITALIENS, ESPAGNOLS.
MONTAIGNE.

Plusieurs traités sur la vie, à la Cour, la perfection du gentilhomme et l'honnêteté, ont été composés en France entre 1600 et 1643. Leur nombre prouve qu'ils répondaient à un besoin général des esprits. Leur valeur et leur réputation sont différentes ; mais ils ont tous ce caractère, d'avoir été écrits par des hommes nés dans la bourgeoisie ou la petite noblesse. Comme ceux-ci n'avaient qu'une expérience de la vie mondaine insuffisante, et que les souvenirs de leurs lectures gênaient peut-être leur personnalité, leurs livres ne sont pas absolument originaux. Il est vrai qu'il est difficile d'apporter des idées importantes nouvelles sur un pareil sujet, que les anciens avaient établi les principes essentiels et définitifs, et que les italiens avaient écrit, sur les questions mondaines, des ouvrages variés, pénétrants et complets.

Les notions fondamentales viennent surtout des Latins ; et il est très probable que des bourgeois lettrés comme Faret, Bardin, qui furent membres de l'Académie naissante, ont mis directement à profit Cicéron, Sénèque, Quintilien. Car si le *Cortegiano*, qui en avait déjà utilisé et vulgarisé la substance, leur a suffi sur beaucoup de points, et a été leur source principale plus encore que la *Conversation civile* et le *Galatée*, ils en ont assez profondément modifié l'esprit, obéissant en cela à leurs goûts personnels, aux traditions de leur classe, et aussi à l'influence des théoriciens antiques. Bardin en particulier multiplie dans son *Lycée* les citations latines et les références marginales. Les petits traités de La Mothe Le Vayer qui intéressent la vie mondaine, ne sont le plus souvent qu'un as-

semblage de lieux communs, encombrés, surchargés d'une érudition formidable, où les moindres écrivains grecs et romains sont mis à contribution.

Platon, dans le *Théétète*, avait déjà déclaré qu'une certaine négligence dans le choix des paroles a bonne grâce, et n'est pas « indigne d'un honnête homme (1) ».

Aristote, et surtout Plutarque, dont la traduction par Amyot a été si répandue et si goûtée au *xvii^e* siècle (2), donnaient, dans leurs œuvres morales une place prépondérante à la vertu, et la faisaient consister dans l'accomplissement judicieux du bien, dans la médiocrité au sens étymologique du mot (3). Plutarque, en outre, traitait quelques questions qui intéressent la vie sociale à toutes les époques, et indiquait l'essentiel de ce que le bon sens peut dire à leur sujet (4).

Les Grecs avaient enfermé dans l'expression bien connue *καλὸς καγαθός* toutes les qualités de naissance et de vertu que doit posséder l'honnête homme.

Les Latins ont été plus connus. Salluste montrait que la vie véritable est celle de l'esprit, et que les hommes, esclaves de leurs appétits sensuels, sans éducation ni culture, passent sur cette terre comme des voyageurs inconnus et méprisés (5). Cicéron développait que l'instinct de société est naturel chez l'homme (6). Il analysait la notion de bienséance (7). Dans une excellente leçon de maintien à laquelle on n'ajouterait rien d'essentiel, il recommandait le juste milieu, la dignité aisée et libre dans les gestes et les attitudes, et dans toutes les circonstances de la vie (8) ; nulle part ne s'exprime mieux la

(1) *Non est sordida et illiberalis* d'après la trad. latine que cite LE VAYER, *Petits traités*, 676.

(2) *Œuvres morales et mêlées*, trad. par Amyot, Paris, 1572, 2 vol. in-fol. ; réédit. entre 1600 et 1660 : Paris, 1603, 1604, 1606, 1616, 1618, 1645, 1655, — Lyon, 1605, 1611, 1615, — Genève, 1604, 1621.

(3) Pour Aristote, voir p. ex. *Morale à Nicomaque*, livre II, ch. vi, paragr. 8, et livre II, ch. vi, paragr. 13, dans la traduct. de la *Morale d'Aristote* par J. BARTHÉLÉMY SAINT-HILAIRE, Paris, De Ladrangue et Durand, 1856, 3 vol. in-8 sur l'art de plaisanter, *id.*, *ibid.*, livre III ch. viii. Pour Plutarque, *De la vertu morale*, I, 33 verso, dans la réédit. de la traduct. d'Amyot, Paris, Cl. Morel, 1618, 2 vol. in-fol.

(4) Voir p. ex. dans la réédit. citée ci-dessus, de la trad. des *Œuvres morales*, faite par Amyot, les chap. suivants : *Du trop parler*, I 89 verso sq., *comment on se peut louer soi-même sans en courir envie ni répréhension*, I, 138 verso sq., *les vertueux faits des femmes*, I, 229 verso, etc.

(5) *Catilina*, 2.

(6) *De finibus*, III, 73 ; *Natura sumus apti ad cœtus, concilia, civitates*, etc.

(7) *De officiis*, I, 27, sq.

(8) *De officiis*, I, 35-36, et 39.

majesté grave et naturelle du décorum romain. Enfin, il assimilait l'honnêteté à la vertu, et la fondait sur la pratique constante et désintéressée du bien (1) ; il préférait aux habiles et aux voluptueux les grands héros dont la République était fière (2). Sénèque réglait la pratique de la libéralité dans son traité des bienfaits ; il voulait que la générosité fût pure d'égoïsme, ingénieuse, accompagnée de délicatesse, convaincue que le bienfait ne consiste pas dans l'objet mais dans la pensée du bienfaiteur (3). La plupart des vertus dont il ornaient son sage, pouvaient, après une mise au point qui les débarrassât de l'orgueil stoïcien, convenir à un honnête homme (4). Il enseignait comment il faut voyager, comment il faut lire, et blâmait l'érudition minutieuse, qui s'attarde aux vains détails (5). Il parlait en philosophe soucieux de la beauté de l'âme ; ces considérations, qui gardaient leur valeur, au moins avec une certaine conception de l'honnêteté, étaient renforcées par la notion des bienséances. Pour tout ce qui concerne le langage, sa correction, sa pureté, son harmonie (6), la décence du vocabulaire sans pudibonderie affectée (7), la mesure et le bon sens dans l'emploi des figures (8), la force et la limitation de l'usage (9), la prononciation, la mimique également éloignée de l'immobilité et la gesticulation (10), le rire, les bons mots et la plaisanterie, l'urbanité (11), l'éducation de l'enfant et les qualités du précepteur (12), Quintilien était un maître écouté, et l'*Institution oratoire* contenait une saine doctrine. L'auteur posait ou répétait avec force quelques principes essentiels : il ne voulait pas qu'on sentît l'artifice (13), réclamait

(1) *De officiis*, II, 1 ; III, 19, etc.

(2) *De finibus*, II, 20, p. ex., et l'éloge de Regulus.

(3) *De beneficiis*, I, 5, 8, 11 ; II, 10.

(4) Voir p. ex. les idées suivantes : la noblesse n'est rien sans la vertu, A Lucilius XLIV, il faut opposer la sérénité aux injures, *De constantia sapientis*, 4 et 14 ; *De ira*, I, 14 ; la vertu ne saurait avoir pour fondement le plaisir, *De vita beata*, 15, etc.

(5) A Lucilius, II, XXVIII. *De brevitae vitae*, XIII.

(6) I, 5.

(7) VIII, 3.

(8) VIII, 6.

(9) I, 6.

(10) I, 11.

(11) VI, 3.

(12) Début de l'ouvrage.

(13) *Si qua in his ars est dicentium, ea prima est ne ars esse videatur*, I, 11.

en tout le juste milieu (1), insistait sur la bonne grâce, et la nécessité de ne point forcer son talent (2). Enfin, il consacrait le livre le plus original de son ouvrage à démontrer que l'orateur devait être vertueux et honnête en même temps qu'éloquent. Cette opinion était bien faite pour plaire à des gens, comme Faret, Bardin, de Grenailles. En somme, la raison inspirait cette littérature, qui montrait à toutes ses pages l'amour de la vertu.

Le *Courtisan* de B. Castiglione, la *Conversation civile* de Guazzo, le *Galatée* de Giovanni della Casa, ont été traduits en France peu de temps après leur publication ; le nombre des traductions et des réimpressions atteste l'intérêt du public. Il est certain qu'ils ont confirmé ou répandu beaucoup d'idées, dont nous avons précédemment rencontré l'expression dans les romans (3). Ils ont eu, — surtout le *Cortegiano* —, une influence diffuse capitale, parce qu'elle s'exerçait précisément sur les gens du monde, et sur la pratique même de la vie de de société (4). Si nous les étudions ici, c'est pour ne pas les séparer des ouvrages qu'ils ont directement inspirés, et qui ont essayé de faire passer chez nous un résumé de leur doctrine.

Le *Cortegiano* (5) se divise en quatre livres, où sont rapportés quatre entretiens entre de nobles personnages de la Cour d'Urbain ; ils eurent lieu pendant que Castiglione était en ambassade en Angleterre ; on lui en rendit à son retour un compte fidèle, et c'est de mémoire qu'il feint de les reproduire. Dans la lettre liminaire à Michel de Sylva, évêque de Visée, il répond au reproche d'avoir fait œuvre inutile, en peignant un modèle si parfait qu'il est irréalisable. « Je me contenterai avoir failli avec Platon, Xénophon, et Marc Tulle ; » lorsque plusieurs archers tirent de l'arc, et qu'aucun n'atteint le but.

(1) *Hujus quoque loci clausula sit eadem necesse est, quae ceterorum est, re - gnare maxime modum*, XI, fin.

(2) Voir XI, 3, fin, le passage commençant par ces mots : « *Unum jam his adjiendum est, cum praecipue in actione spectetur decor, saepe aliud alios decere*, etc. ».

(3) P., ex., les théories de l'amour pur, développées au IV^e livre du *Cortegiano*.

(4) *Savoir le courtisan*, était une sorte d'expression proverbiale, comme on le voit par le soixante dixième des *Devis* de Bonaventure Despériers.

(5) Première édit. italienne, Venise, Alde, 1528. Je renvoie à la deuxième trad. française, par Gabriel Chappuys, Lyon, Huguétan, 1585, in-8^o.

celui qui s'en est approché le plus près obtient le prix ; le sens de cette image est très clair.

Dans le palais du duc d'Urbin, au milieu d'un peuple de statues en marbre et en bronze (1), les premiers personnages de la Cour se réunissaient le soir chez la Duchesse, car le Duc, atteint de la goutte, se retirait de bonne heure. C'étaient M^{me} Emilia Pia, de la famille des princes de Carpi, Constance Fregosa, noble gènoise, Octavien Fregose, de la suite du doge de Gênes, Frédéric son frère, plus tard archevêque de Salerne, Julien de Médicis le Magnifique, Gaspard Palevoisin, P. Bembo, César Gonzague, Ludovic de Canosse. Il y avait aussi des poètes, des musiciens, et « toute manière d'hommes d'esprit les plus excellents en toute faculté, qui se trouvaient en Italie ». Et c'était là le « propre séjour de plaisir et de liesse ; et ne pense point que jamais ailleurs, ait été si bien goûté le plaisir et douceur, qui provient d'une chère et amiable compagnie ». La présence de la Duchesse arrêta toute licence, sans gêner la liberté. « Les très honnêtes coutumes étaient conjointes avec une très grande liberté, et les jeux et les ris devant elle, assaisonnés de mots subtils et arguts mêlés d'une gracieuse et grave majesté. » On causait, on discutait des questions galantes, on inventait des devises.

Un soir M^{me} Emilia demande à chacun d'imaginer un jeu nouveau : que chacun, propose le seigneur Palevoisin, dise quelles vertus il voudrait voir briller en la personne aimée, et, puisque nul n'est parfait, quels vices il préférerait qu'elle eût ; on donnera le prix à celui qui trouvera les vertus les plus belles, et les défauts les plus excusables. A supposer, dit Octavien Fregose, que la dame aimée fût indignée contre chacun des cavaliers présents, pour quelle raison voudrait-il « qu'elle fût induite à dépit et à courroux ». Frédéric Fregose est d'avis qu'on charge un des assistants de faire le portrait d'un courtisan parfait. M^{me} Emilia adopte cette idée, et désigne le comte Ludovic de Canosse. Il va sans dire que les nobles in-

(1) Voir p. 7, la description du palais, avec ses vases d'argent, draps d'or et de soie « pour le parement des chambres », et, « pour un plus grand ornement de ce lieu », des statues, tableaux, instruments musicaux : le duc « n'y voulut aucune chose qui ne fût très rare et excellente ». Il y a aussi les meilleurs livres grecs, latins, hébreux, « lesquels il fit orner d'or et d'argent, estimant que ce fût la suprême excellence de son grand palais ». B. Castiglione avait conçu son livre comme « un portrait et peinture de la cour d'Urbin » (*Épître dédicatoire*).

terlocuteurs ne s'astreindront à « aucun ordre, règle, ni distinction de préceptes (1) ».

Le courtisan sera donc gentilhomme et de noble race (2). Il aura l'esprit vif, « belle représentation et forme de visage », et « une certaine grâce, qui de prime face le rende agréable, et aimé de tous ceux qui le voient ». Il ne sera ni trop grand ni trop petit ; en tout cas, il vaudrait mieux qu'il fût de petite taille ; car les hommes trop grands ont « l'entendement lourd et hébété », et sont impropres aux exercices d'agilité, « chose que je désire grandement au courtisan (3) ».

Sa principale et vraie profession doit être celle des armes, mais avec une réserve importante : « je n'estime être en lui nécessaire cette parfaite connaissance des choses, et autres qualités qui appartiennent à un capitaine (4) ». Le courtisan, déjà, ne porte pas d'enseigne ; sa compétence n'est pas limitée, mais elle s'étend à toutes choses. « J'entends que notre courtisan surpasse les autres, et chacun, en ce dont il fait plus grande profession (5). » Dépouillée de la vanité italienne, cette universalité d'esprit sera un élément essentiel de notre honnête homme. Le courtisan n'aura rien de farouche, ses regards ne seront pas menaçants, il ne proclamera pas qu'il a pris la cuirasse pour femme (6) ; mais il ne sera pas non plus de ces efféminés, « qui se crépent les cheveux et se pèlent les sourcils, se fardent en toutes les manières que font les plus lascives

(1) P. 14, p. 11, 12, 18, 27, 30, p. 4.

(2) P. 36, sq. Il peut sans doute, comme le dit Gaspar Palevoisin, y avoir de bons courtisans roturiers ; mais, puisque l'on forme un courtisan parfait, la noblesse est indispensable ; d'ailleurs, un noble est stimulé par les exemples de ses aïeux ; enfin, si dans une Cour surviennent deux inconnus, l'un noble et l'autre de petite maison, la sympathie et la faveur iront naturellement au premier ; le deuxième aura beaucoup de peine à se faire connaître avantageusement.

(3) P. 38-52. Cf. MONTAIGNE : « *Le Courtisan* a bien raison de vouloir pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune plutôt que tout autre, et de refuser pour lui toute étrangeté qui le fasse montrer du doigt. Mais de choisir, s'il faut à cette médiocrité, qu'il soit plutôt au deça qu'au delà d'icelle, je ne le ferais pas à un homme militaire. Les petits hommes, dit Aristote, sont bien jolis, mais non pas beaux, et se connaît en la grandeur, la grande âme, comme la beauté en un grand corps et haut ». « La beauté de la taille est la seule beauté des hommes. » *De la présomption*, II, 17.

(4) P. 43-44.

(5) P. 55.

() P. 45. Voir l'anecdote d'un courtisan qui, invité par une dame à danser, à entendre chanter, refusa, alléguant que son métier n'était que de combattre. Allez-donc, lui répliqua la dame, vous faire graisser et enfermer dans une armoire, avec vos armes, de peur que vous ne deveniez plus rouillé que vous n'êtes.

femmes du monde », et parlent si mollement qu'on croirait qu'ils vont mourir (1). Il s'adonnera largement aux exercices physiques, et sera rompu à l'équitation, aux joutes, tournois, combats à la barrière ou contre les taureaux, nage, course, saut, jeu de paume, lancement du dard et du javelot : il gagnera ainsi « l'adresse de chacun membre », et la réputation « mêmement envers le commun avec lequel est besoin à l'homme de s'accommoder ». Mais il ne sera pas un duelliste de profession et de caractère : il n'ira sur le terrain que lorsqu'il le faudra et s'y conduira sans faiblesse (2).

Surtout, qu'il agisse toujours avec bonne grâce : c'est le précepte le plus recommandé (3). Il faut « fuir tant qu'il est possible, comme un très âpre et dangereux rocher, l'affectation, user en toutes choses d'un certain mépris et nonchalance, qui cache l'artificiel, et qui montre ce qu'on fait, comme s'il était venu sans peine et quasi sans y penser... Le vrai art est celui qui ne semble être art, et doit-on surtout employer tout soin à le cacher, parce que s'il est une fois découvert, il ôte entièrement le crédit, et fait que l'homme est peu estimé ». D'ailleurs, la nonchalance accroît l'estime et la réputation, parce qu'elle donne à penser qu'avec de l'application, on pourrait faire beaucoup mieux : cet argument intéressé n'est pas pour déplaire au courtisan italien, qui tient à donner de lui-même une opinion avantageuse ; mais on n'affectera jamais la nonchalance ; toute affectation est vicieuse comme « contraire à cette pure et aimable simplicité, qui est tant agréable aux esprits humains (4) ».

Le savoir est « la chose qui importe le plus, et qui est la plus nécessaire au courtisan, pour parler et bien écrire, car, qui n'a de savoir, et n'a en l'entendement chose qui mérite d'être entendue, ne la peut dire ni écrire ». Suivent des conseils précis

(1) P. 51.

(2) P. 51 sq., 54.

(3) P. 56-58 ; Voir p. 63-64 des conseils pour développer ce don précieux ; il faut en particulier commencer les exercices corporels de bonne heure et avec de très bons maîtres, voir et pratiquer plusieurs hommes excellents en cette matière, et prendre à chacun ce qu'il a de meilleur, comme fait l'abeille.

(4) P. 65-72 ; cf. p. 241, qu'il effleure sans insister toutes les choses où il n'excelle pas, « mais en manière qu'on puisse croire qu'il en sache beaucoup plus qu'il ne montre ».

Cf. QUINTILIEN : « *Ea prima est ne ars esse videatur* » (I, 11), et XI, 3, fin, *unum jam his adjiciendum est, cum praecipue, in actione spectetur decor saepe aliud alios decere... In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant* ».

sur les paroles, la voix, les gestes, l'expression du visage, tout ce que les anciens entendaient par le mot d'action (1) ; nous retrouvons encore ici cette notion fondamentale d'aisance (2) cachant tout ce que l'observation de ces préceptes multiples et menus implique de surveillance de soi-même, d'études, d'efforts, de « répétition » pourrait-on dire, dans le secret de la chambre, devant le silence des miroirs ; car ce courtisan éveille l'idée d'un acteur, dont l'habileté sait nous faire oublier que son jeu, admirable de vérité et de naturel, a été patiemment et lentement réglé, jusque dans les détails, où nous croyons saisir les élans de la spontanéité. Les lettres sont « le vrai parement de l'esprit en chacun (3) » ; le parfait gentilhomme connaîtra donc le latin, le grec, les poètes, les orateurs, les historiens ; il saura écrire en vers, en prose, sans vanité ni pédantisme ; mais les armes demeurent « sa principale profession » ; il aura « toutes les autres bonnes qualités pour ornement d'icelles », malgré les protestations de P. Bembo (4). Il sera musicien, capable de lire « sa partie sur le livre », et de « jouer de divers instruments (5) » ; il saura dessiner, « pourtraire, et avoir connaissance de l'art propre de peinture » ; outre l'avantage de lever un plan à la guerre, il pourra juger de la valeur des statues, des édifices, des médailles, apprécier la beauté des personnes et leur proportion (6).

Le lendemain, Frédéric Fregose continue le portrait qu'on

(1) P. 87. Paroles propres, choisies, élégantes, « et surtout accoutumées et en usage, pour être entendues du populaire ». Toutefois, p. 91, le courtisan est autorisé à donner parfois à certains mots une autre signification que celle qui leur est propre, et à former de nouvelles expressions, « avec nouvelles phrases et figures de parler, en les tirant bien et dûment des latins ». Voix douce, claire, « sonnante », gestes ni violents ni trop modérés, visage gracieux, et « un démenier des yeux, qui donne lustre, et qui s'accorde avec les paroles ».

(2) « Que celui qui écoute estime qu'il pourrait aussi lui-même avec bien peu de peine, parvenir à ce degré, s'en trouvant fort éloigné quand il en vient faire l'essai » (p. 90) ; cf. p. 241, « en toute chose qu'il doit faire ou dire, s'il est possible, qu'il y vienne toujours préparé et y ayant pensé, faisant néanmoins semblant que le tout soit à l'impourvu ».

(3) P. 112. Critique des Français, qui n'estiment que la noblesse des armes, qui « abhorrent et tiennent les hommes lettrés au rang des plus vils et infâmes du monde », espoir que « M. d'Angoulême » mettra fin à cette conception, critique de cette opinion française que « les lettres nuisent aux armes » (p. 116), par un argument renouvelé des anciens, en particulier du début du *Catilina* de Salluste.

(4) P. 118 sq.

(5) P. 126. C'est une distraction utile et un moyen de plaire aux dames, « dont les cœurs tendres et délicats » sont facilement pénétrés par l'harmonie et remplis de douceur.

(6) P. 131 sq.

avait entrepris la veille. Il examine « de quelle manière et en quel temps, le courtisan se doit servir des bonnes parties qui sont en lui ». Il n'est pas difficile d'éviter les fautes grossières, comme de danser la mauresque en public ; les fautes légères sont plus malaisées à discerner : le jugement est une qualité essentielle, et les conseils l'éclairent et « ouvrent l'entendement ». Le courtisan devra donc « modérer sa entièrement vie, et s'aider en général des bonnes parties qui sont en lui, en la compagnie et conversation de toutes personnes, sans en encourir envie (1) ». Il se surveillera, observera les circonstances, et ne perdra jamais l'occasion de faire valoir ses mérites (2). À l'armée, il accomplira ses exploits « devant les yeux propres de son Roi..., étant convenable de s'aider et servir des choses qui sont bien faites » ; l'honneur le guidera toujours, et s'il risque sa vie pour être le premier sur la muraille d'une ville assiégée, il ne la hasardera pas pour enlever un troupeau de bétail (3). Puis, Frédéric Fregose reprend et complète certaines idées développées par Ludocic Canosse : aux joutes et jeux publics, il se montrera des premiers « sachant que le monde, et principalement les dames, regardent plus attentivement les premiers que les derniers », n'ira jamais « honorer de sa présence une fête de village », évitera à la danse les tours de force des professionnels, fuira dans ses exercices la multitude du peuple, ou du moins se laissera voir peu souvent (4). Il ne fera de la musique que « quasi par contrainte », avec un dédain de grand seigneur, devant les dames ; et quand il n'aura rien de mieux à faire, mais tout en dissimulant « son affection et la peine qui est nécessaire en toute chose que l'on veut bien faire », qu'il s'en acquitte « excellemment » ; il se mettra ainsi en estime (5). Pour la conversation, « il est besoin qu'il change tous les jours de façon de faire » ; car la variété des interlocuteurs est infinie : son jugement le guidera (6).

(1) P. 163 sq.

(2) P. 167. Qu'il use du contraste : la hardiesse aux armes fait ressortir la douceur et la bonté, la modestie fait ressortir le courage ; la comparaison avec un peintre habile qui use des oppositions d'ombre et de lumière, montre tout de ce qu'il y a dans la conduite de ce courtisan, d'étudié, d'*artificiel*.

(3) P. 170.

(4) P. 171 sq.

(5) P. 180 sq.

(6) P. 189.

L'auteur étudie de plus près la conversation avec le Prince (1) ; le meilleur moyen d'obtenir la faveur est de la mériter : « que jamais ne s'induisse en son esprit de chercher grâce ou faveur par voie vicieuse, ni par mauvais et illicites moyens..., en choses déshonnêtes, nous ne sommes obligé d'obéir à personne (2). » Le jeu est autorisé, pourvu qu'on ne s'y adonne pas au point de négliger les affaires importantes, ou pour gagner (3). On rencontre ici des préceptes, un peu inattendus à cette place, sur le costume ; dans les spectacles et fêtes, les habits seront magnifiques et richement brodés, les « couleurs ouvertes et gaies » ; dans la vie courante, leur teinte sera sombre ou foncée ; il vaut mieux qu'ils tendent vers « le grave et posé que sur l'éventé et glorieux (4) ». Et de loin en loin, apparaissent des conseils, où l'on voit que le désir d'être estimé ne recule pas devant une petite réclame discrète, et que la modestie n'est au fond que l'envie d'être louée deux fois (5).

De longs développements sont consacrés à la raillerie, après une dissertation générale sur le rire ; les « facéties » sont distinguées en plusieurs groupes, les simples mots, les narrations, les « bourdes » qui se subdivisent à leur tour en catégories. Le courtisan n'aura « jamais faute de bons propos et bien accommodés à ceux avec lesquels il parle », pour « les induire sagement à mener fête, et à rire, de sorte que sans onques venir à souler, il continue à délecter (6) ». Il s'abstiendra des mots « malins et venimeux », considérera avec soin le lieu, le temps, les personnes, pour éviter toute plaisanterie blessante ou déplacée, épargnera les pauvres et « calamiteux », sauf si en leur misère, ils ont « superbes et présomptueux », les méchants, que rien ne saurait corriger, et qui méritent plutôt un châtiment

(1) P. 191 sq. Complaître à ses volontés « raisonnables et honnêtes », éviter l'opiniâtreté, la vanité, la familiarité, ne pas quémander ni refuser, savoir oublier les affaires sérieuses pour se mêler aux propos plaisants, etc.

(2) P. 202-204.

(3) P. 223 sq.

(4) P. 213.

(5) Quand le courtisan ira dans un lieu où il est inconnu, qu'il fasse en sorte que « la bonne opinion de lui y entre plutôt que sa personne » ; qu'il fasse savoir, qu'ailleurs, près d'autres seigneurs et d'autres dames, il est en haute estime (p. 227). « Combien qu'il se sente admiré et beaucoup supérieur à tous, il ne doit faire semblant de s'estimer tel » (240).

(6) P. 248. Ce sujet était longuement traité par Quintilien, VI, 3, qui exprimait déjà la plupart des vérités essentielles qu'on se bornera, en somme, à répéter : tenir compte des circonstances, ne pas médire, éviter la bouffonnerie, l'affectation et l'effort, ne pas attaquer certaines catégories de personnes, ne pas se complaire aux jeux de mots dépourvus de sens.

qu'une moquerie, « les personnes puissantes et riches », et les dames, qui ne doivent « être piquées et taxées, n'ayant aucune arme pour se défendre », « principalement, là où l'honneur est offensé ». Il n'emploiera pas de terme indécent, ne s'avilira pas par une gesticulation de baladin ; il va sans dire que les bons mots doivent toujours paraître naturels, et ne jamais sentir l'effort ou l'étude (1).

Quelle sera la fin du courtisan ainsi formé ? « Gagner par le moyen des qualités qui lui ont été attribuées, tellement l'amitié et le cœur du Prince auquel il fait service, qu'il lui puisse dire, et dire toujours, la vérité de toute chose qui lui soit convenable savoir, sans crainte ou danger de lui déplaire (2) ». Par ignorance ou vanité, les princes sont les victimes des menteurs et des flatteurs ; ils ne supportent pas la vérité brutale : le courtisan s'insinuera si bien dans leur cœur, qu'il puisse arriver à leur parler de tout, sans les fâcher. Le courtisan devient le Mentor de son Roi. Il le conduira doucement « au rude chemin de la vertu, l'ornant comme de rameaux ombrageux, et le jonchant de belles fleurs, pour tempérer l'ennui du fâcheux chemin, à celui qui est débile de forces, tenant continuellement cet esprit occupé en plaisirs honnêtes, ores par le moyen de la musique, ores par le moyen des armes et chevaux, » etc. (3). Et cette mission n'est pas légère, si l'on songe que le courtisan instruira le Prince, sur

(1) P. 258 sq. Certaines de ces « bourdes » ou « amiables tromperies des choses qui n'offensent ou à tout le moins peu » (325) dépassent le cadre de la vie mondaine ; elles n'y peuvent guère figurer que par le récit qu'on en ferait. La première espèce « consiste à tromper subtilement et d'une bonne manière et plaisanterie ». L'auteur en donne plusieurs exemples, l'un rappelle les *Précieuses* : il s'agit de deux dames qu'on trompe en leur présentant comme un courtisan distingué, un paysan espagnol nouvellement venu ; elles tombent dans le piège. Un autre a d'étroits rapports avec la farce qu'on joue à Ragotin dans le *Roman comique*, et au comte de Guiche à Rambouillet : trois hommes jouent dans une auberge ; l'un d'eux va se coucher et s'endort ; les autres, alors, éteignent toute lumière et commencent à se quereller à grand bruit ; le dormeur, éveillé s'étonne qu'ils puissent s'accuser de tricherie dans unet elle obscurité. On lui répond que les chandelles sont allumées, et qu'il faut qu'il soit devenu aveugle. Le malheureux se désole, pleure, fait des vœux à Notre Dame ; on éclaire enfin les chandelles et il croit que ses prières l'ont guéri (328 sq). Quelques facéties entre gens du monde sont peu raffinées : un gentilhomme fit croire un jour, qu'un de ses amis, devenu fou, voulait se noyer ; on arrête celui-ci, malgré ses protestations, et on le ramène à l'hôtellerie, furieux, les habits déchirés par les vains efforts qu'il a faits pour se dégager (336).

(2) P. 525. « Induire et aider son prince à bien, et le garder du mal, sont le vrai fruit du courtisanisme » (526).

(3) P. 534.

tout ce qui concerne la guerre, la paix, l'administration, la justice, jusqu'aux lois somptuaires pour limiter les dépenses en festins, habits et bijoux (1), sans omettre la morale individuelle, qu'il l'invitera à pratiquer par ses conseils et son exemple (2). Si le Prince est vicieux, et rebelle aux saines leçons, le courtisan, d'abord, doit conserver son indépendance, et n'est pas tenu de lui obéir (3). Il doit même s'éloigner de lui, et l'abandonner à ses mauvais penchants. « Incontinent qu'il le connaîtra, *qu'il s'en ôte*, pour n'éprouver la peine extrême que sentent tous les bons qui font service aux méchants... Il se doit exempter de telle servitude, afin qu'il ne soit blâmé des mauvaises œuvres de son seigneur, et qu'il ne sente l'ennui que sentent tous les bons qui servent les mauvais (4). »

La plus grande partie du troisième entretien, a été consacrée au portrait de la parfaite dame de Cour, tracé par le seigneur Magnifique. « Le propos du courtisan est toujours très imparfait, si les dames y étant entremêlées, ne leur donnent partie de la grâce par laquelle ils rendent parfait et ornent le courtisanisme (5). » Sans doute, plusieurs des conditions déjà énoncées sont communes aux dames et aux hommes (6). Mais en général, « *ès manières de faire, paroles, gestes, et cheminer, la femme doit être fort différente de l'homme* » : il doit montrer « *une certaine ferme et solide vertu* », on cherchera en elle « *une tendreté molle et délicate, avec une manière de féminine douceur en tous ses mouvements, qui la fasse sembler femme sans aucune similitude d'homme* (7) ». Elle sera belle, s'habillera d'étoffes appropriées à sa beauté, mais jamais ne fera « *semblant d'y mettre peine et de s'en soucier aucunement* (8) » ; elle sera cultivée, connaîtra les lettres, la

(1) P. 594.

(2) P. 526. Le seigneur Octavien réfute plusieurs objections : il ne saurait être question d'un courtisan jeune : « *n'est pas possible que celui qui doit savoir tant de choses soit fort jeune* » (603). S'il est trop vieux et qu'il ne puisse plus danser, chevaucher, il a du moins pratiqué ces exercices en son âge valide, et peut d'autant mieux instruire le prince, qu'il joindra le jugement à l'expérience (604).

(3) « *S'il vous commandait de brasser une trahison, non seulement vous n'y êtes pas obligé, mais vous êtes tenu de ne la faire* » (204).

(4) P. 203 et 608.

(5) P. 36.

(6) Noblesse, bonne grâce naturelle, bonnes mœurs, absence d'affectation, etc.

(7) 368.

(8) P. 378.

peinture, la musique, la danse, sans pédantisme ni vanité (1). Ses exercices ne seront pas ceux des hommes, trop « robustes et âpres » ; à la danse, ses mouvements ne seront pas « trop gaillards », et elle ne jouera pas du tambourin et de la trompette. « Quand elle vient à danser, ou à chanter en musique,... elle doit y être incitée, en se laissant aucunement prier, et avec une certaine crainte, démontrant cette noble honte qui est contraire à la témérité (2). » Le naturel est réduit en préceptes. Surtout, elle aura en toutes choses « une certaine affabilité plaisante, par laquelle elle sache gentiment entretenir toute sorte d'hommes, avec propos gracieux, honnêtes, et appropriés au temps, au lieu, et à la qualité de la personne avec laquelle on parlera ; accompagnant ses mœurs gracieuses et modestes, et cette honnêteté qui doit toujours gouverner toutes ses actions, d'une prompte vivacité d'esprit, par où elle se montre éloignée de toute lourderie, mais avec une telle manière de bonté, qu'elle se fasse estimer non moins pudique, sage et humaine, que subtile, plaisante et discrète ; pourtant, lui est besoin de tenir une médiocrité difficile, et quasi composée de choses contraires, et arriver justement à certaines bornes sans les outrepasser » (3). Il peut arriver qu'elle assiste à des entretiens un peu libres ; il est bon de prévoir ce cas. Elle n'y prendra aucune part, et n'usera pas de propos déshonnêtes ; elle écoutera « avec un peu de honte et de vergogne », mais elle n'étalera pas une pudibonderie revêche, et se gardera bien de sortir ; il faut savoir supporter tous les entretiens, « voire même un peu lascifs (4) ». De même, aux hommes « languards et insolents », elle saura opposer, sans tapage, une « gravité tempérée de bonté et savoir », qui « sert quasi de bouclier contre l'insolence et bêtise des présomptueux (5) ». Ainsi, les dames seront l'agrément du monde, et la source de tous les beaux senti-

(1) P. 368-378, « qu'elle ne montre sottement savoir ce qu'elle ne sait, mais qu'elle tâche en toute modestie de s'honorer de ce qu'elle sait, fuyant l'affectation en toute chose » (373).

() P. 376-377.

(3) P. 370.

(4) P. 370-371.

(5) P. 371. Il y a une discussion entre Gaspar Palevoisin et le Magnifique, sur les vertus et mérites respectifs des dames et des hommes (381 sq.), à grand renfort d'arguments scientifiques, sur les tempéraments chauds et froids, secs et humides, et d'exemples historiques, aventures, anecdotes joliment contées : par exemple celle de Camma et Simorige tirée de Plutarque. Il y a là toute la matière (idées et arguments), des ouvrages composés à la louange des dames, dont nous parlerons plus loin.

ments. « Sans elles notre vie serait rustique, privée de toute douceur, plus rude que celle des bêtes sauvages », car elles « ôtent de nos cœurs toutes les basses et viles pensées, les ennuis, les misères, et ces fâcheuses tristesses qui leur sont si souvent compagnes ». Quel amoureux serait capable de lâcheté, puisque la honte tue l'estime, et qu'il « ne se soucie d'aller mille fois le jour à la mort, pour se montrer digne de cette amitié (1) » ! Comment cette dame doit-elle se comporter en amour, à l'égard des hommes qui sont si perfides, que l'arc d'Apollidon serait bien nécessaire ! « Qu'elle ne soit pas aisée à croire d'être aimée ; » qu'elle essaie de changer de propos ; si la déclaration est ouverte et brutale, qu'elle y coupe court ; s'il s'agit d'un courtisan qui parle « couverte », qu'elle feigne de ne pas entendre ; et si elle est obligée de comprendre, qu'elle témoigne qu'elle est persuadée qu'on lui tient ces propos par politesse, « abaissant ses mérites et attribuant à la courtoisie du gentilhomme, les louanges qu'il lui donne ». Même en présence d'une affection sincère, qu'elle demeure « avisée et accorte ». Deux cas peuvent se présenter : si elle n'est pas mariée, elle n'aimera qu'un homme qu'elle puisse épouser ; « qu'elle démontre tous signes d'amitié, excepté ceux qui pourraient induire le cœur de l'amant, à espérer d'obtenir d'elle quelque chose déshonnête » ; si elle est mariée, et qu'elle ait de légitimes motifs de haïr son mari, « je ne veux qu'elle octroie à l'amant autre chose que le cœur (2) ». Le seigneur Magnifique ne limite pas au monde les qualités de la dame parfaite ; il veut qu'elle sache « gouverner le bien du mari, sa maison, ses enfants » ; qu'elle ait du courage, de la prudence, de la magnanimité ; « combien que ces vertus n'importent à l'entretènement (3) », elles la font estimer et honorer en tous lieux.

À l'égard des dames, le courtisan dirigera sa conduite par la considération de leur honneur (4). « Celui qui commence à aimer doit complaire et s'accommoder aux volontés de la chose aimée, gouverner les siennes par ce moyen, faire que ses propres désirs soient serfs, que son âme même soit comme

(1) P. 466 sq.

(2) P. 472 sq.

(3) P. 369-379.

(4) Voir p. 347. Ce chapitre serait, d'après Sorel, le plus important de l'ouvrage. Le *Cortegiano*, dit-il, est « agréable et galant, et la plupart de ses discours sont pour la conversation avec les dames » (*Bibliothèque française*, p. 68).

une obéissante chambrière ; qu'il ne pense jamais à autre chose qu'à se transformer, s'il est possible, en celle de sa maîtresse, réputant cela à grande félicité » ; il n'offensera pas sa dame par un aveu sans précautions ; mais il montrera son affection, « par contenance plutôt que par paroles », par un soupir, par un regard, par son respect et sa crainte ; s'il parle, que ses paroles soient choisies, pour la toucher « tant ambiguement, qu'elles laissent un moyen et une certaine issue, de pouvoir feindre ne connaître que ces propos touchent d'amour ». Pour conserver les bonnes grâces de sa maîtresse, il s'efforcera de « complaire à l'aimée, sans l'offenser jamais » ; s'il a un rival, il ne s'abandonnera jamais aux récriminations jalouses, mais il redoublera de soumission, de fidélité, « se montrant mériter davantage que lui ». Enfin, il gardera le secret, n'ouvrant son cœur qu'à un ami fidèle et discret (1). Un gentilhomme est obligé de défendre, en toute occasion, l'honneur d'une dame que la calomnie déchire, « avec les armes s'il est besoin ». « J'attribue aussi à grande courtoisie et gentillesse, de couvrir quelque erreur en laquelle soit tombée quelque dame, par quelque inconvénient ou pour une trop grande amitié (2). »

Ceci nous amène aux théories platoniciennes de l'amour pur, telles qu'elles sont exposées avec chaleur et lyrisme, par P. Bembo dans les dernières pages du livre. Il veut « montrer à cet excellent courtisan, à aimer hors la coutume du profane vulgaire ». S'il peut « aimer sensuellement tandis qu'il est jeune, « il doit, un peu plus tard, contraindre et vaincre les bas désirs. Dès qu'une femme lui semblera aimable, il réveillera en lui la raison, et armera « la forteresse de son cœur » ; il fermera tout passage aux appétits des sens, pour que « ni par force ni par cautelle, ils y puissent entrer ». Si sa flamme persévère, alors, « le courtisan, se sentant pris, se doit totalement résoudre de fuir toute laideur de vulgaire amour, et entrer par ce moyen en la voie de l'amour divin, ayant la raison pour guide ». Qu'il considère que la beauté, pur rayon divin, est souillée par son union au corps, vil et corruptible ; qu'il jouisse donc de sa dame par la vue, par l'ouïe si elle

(1) P. 489 sq. Voir p. 443 : toute indiscrétion contre une femme « soit à tort (mensonge et méchanceté), soit à droit (lâcheté et trahison), mériter, châtiment et très grief supplice »,

(2) P. 436.

chante et si elle est musicienne, car ces deux sens « ne tiennent guère du corporel, et sont ministres de la raison... sans passer avec le désir suivant le corps à aucun appétit déshonnête ». Qu'il serve et adore respectueusement sa maîtresse, ne l'entre-tienne que de belles pensées, et « sème la vertu au jardin de son bel entendement », sans aucune privauté indécente : le baiser, seul, sera autorisé, s'il est pur de toute émotion corporelle, car il est plutôt « conjonction de l'âme que du corps ». Mais la dame peut être absente, et la privation de la beauté aimée est une grande souffrance ; de plus, il peut n'être pas sans danger d'admirer la beauté incarnée dans un corps aimable ; il faut donc que le courtisan contemple la beauté pure « au dedans en l'imagination, qu'il la forme abstraite de toute matière, la rendant par ce moyen amie à son âme ; en cet endroit, qu'il en jouisse, qu'il l'ait avec lui jour et nuit, en tout temps, en tout lieu, sans avoir peur de jamais la perdre, se réduisant toujours en mémoire, que le corps est une chose fort différente de la beauté, la perfection de laquelle en est plutôt diminuée qu'augmentée ». Cet amour lui servira comme d'un degré, pour s'élever encore plus haut ; il pourra, en combinant à son gré les beautés individuelles, réduire leur multitude diverse « à l'unité de celle seule qui s'épand en général sur l'humaine nature, et ainsi, il ne contempera plus la beauté particulière d'une femme, mais cette beauté universelle qui décore et embellit tous les corps ». Mais il faut aller plus loin dans ce « sublime chemin » : les éléments de cette image viennent des sens ; cette abstraction revêt toujours dans l'esprit des formes corporelles : le point suprême à atteindre, c'est, par la contemplation intérieure, celle des « yeux de l'entendement », la vision d'une lumière pure, « qui est la vraie image de la beauté angélique » ; l'âme est désormais « aveugle aux affaires terriennes », et « se sentant ravie par la splendeur de cette lumière, commence à s'enflammer, et la suit d'un si grand désir, qu'elle devient presque enivrée et hors de soi-même, pour l'envie qu'elle a de se joindre à icelle, lui semblant avoir trouvé la trace pour venir à Dieu : en la contemplation duquel, comme en sa fin heureuse, elle cherche son repos ». L'âme « vole pour s'unir à la nature angélique... et voit l'ample et spacieuse mer de la pure beauté divine, et jouit de cette suprême félicité qui est incompréhensible aux sens ». Bembo exhorte le courtisan à gravir cette échelle, dont les premiers échelons plongent dans l'ombre de la beauté sensuelle, et qui

se perd dans le rayonnement de la « céleste aimable et vraie beauté » ; et après une ardente prière à l'amour pur, il reste immobile et en extase, les yeux enchantés de ces adorables visions.

L'auteur du *Courtisan* est un noble Comte, né d'une grande famille, riche, lettré, tenu en haute estime par les plus grands personnages du temps, ami des plus grands artistes, vivant dans une de ces petites Cours luxueuses, raffinées, qui étaient de vraies serres chaudes de la vie mondaine. Il a l'assurance que donnent la naissance, la fortune, les relations. Il ne s'abaisse pas à des considérations d'intérêt matériel ; son Courtisan est un type abstrait, idéal, qu'il pare à loisir de toutes les vertus humaines, et qui n'a que le souci désintéressé de faire valoir ses perfections, auprès d'une élite de connaisseurs ; il a le suprême honneur d'être le tuteur de son maître, et même à la Cour, conserve jalousement, au prix, s'il le faut, d'une retraite volontaire, le pur éclat de sa vertu. Ces conditions très spéciales donnent au *Cortegiano* une originalité inimitable ; on pillera ses préceptes, on n'en reproduira pas l'esprit. Les préoccupations de nos écrivains seront plus pratiques, et la vie de société sera trop nouvelle chez nous, pour qu'ils puissent imiter ce rêve prestigieux d'une imagination nourrie des splendeurs de la Renaissance.

D'autre part, la vertu tient peu de place dans le *Cortegiano*, ou plutôt elle n'y figure pas avec les mêmes traits qu'on rencontrera chez Faret, Bardin, de Grenailles ; elle n'a pas cette allure traditionnelle, paisible, bourgeoise, en un mot. Elle ne semble pas déterminer la conduite du courtisan, elle n'est pas le principe essentiel de sa vie ; elle n'est qu'un élément de la perfection qu'il tâche de réaliser ; s'il s'adonnait au vice, il se confondrait avec la foule, dont il veut au contraire se distinguer par l'excellence de son âme. Sans doute, on ne saurait accuser d'immoralité un homme qui n'hésite pas à se retirer loin du Prince vicieux, et qui n'achèterait pas la faveur au prix de complaisances indignes ; mais on a l'impression qu'il y a là, plutôt que le simple amour du bien, le désir d'étaler un désintéressement rare, une élévation peu commune de sentiments. En tout cas, la religion est à peu près absente du *Cortegiano*. C'est un fait bien connu que l'affaiblissement de la foi chrétienne pendant la Renaissance, en Italie. L'émancipation de l'esprit, conséquence des découvertes et de l'étude des écrivains anciens, les troubles religieux, le luxe

et la sensualité, l'intensité de la vie mondaine, avaient répandu l'incrédulité ; les prêtres, les moines, étaient le plus souvent méprisés, et considérés comme la preuve visible des tristes effets de la vie religieuse (1). Tout ce qu'on peut trouver dans le livre de Castiglione (2), c'est l'expression, par Bembo, d'un déisme intellectuel, sans action sur le cœur et sur la pratique de la vie. Les circonstances seront tout autres, lorsqu'au début du xvii^e siècle, Faret adaptera chez nous le *Cortegiano* : sur ce point essentiel, il se séparera de son modèle.

Enfin, le *Cortegiano* offre un modèle admirable de conversations entre gens du monde. Rien n'est plus séduisant que cette peinture de la cour d'Urbain ; elle évoque à l'esprit toutes les richesses du xvi^e siècle de la Renaissance italienne ; les personnages sont vivants, réels, ils ont chacun leur caractère, leurs goûts, leurs manies pourrait-on dire, car le seigneur Gaspard Palevoisin trouve toujours le moyen de placer une boutade contre les femmes ; l'entretien est libre et honnête, plaisant et solide, suivi sans monotonie, divers sans digressions lointaines. On aborde des questions sérieuses, on parle longuement de la langue, de l'imitation des anciens, on nomme Eschine, Démosthène, Virgile, Ennius ; on cite et on commente des exemples tirés de la peinture et de la musique contemporaines ; c'est une science de bon aloi, une érudition variée et légère de gens d'esprit, qui n'étouffe pas la souple vivacité de l'intelligence ; aucun pédantisme ne la gêne : « *il me semble me souvenir de Cicéron, en un certain passage* (3) », dit un interlocuteur : quelle réserve polie dans cette allégation ! Ce gentilhomme ne veut ni étaler ses connaissances, ni triompher lourdement par le poids de cette autorité. D'ailleurs, les dames veillent et interrompent une discussion qui s'attarde, et dont la gravité ne siérait pas à l'enjouement distingué de ces réunions (4). Mais on sait rire, et l'on prend bien la plaisanterie : on ne se lasse pas d'entendre le récit de « *bourdes* » multiples ; des anecdotes joliment contés interrompent l'austérité d'une

(1) Voir *Cortegiano*, p. 397 sq., une longue et véhémence tirade contre eux.

(2) Livre IV, fin.

(3) P. 100. Voir encore p. 133 sq., une discussion sur la peinture et la sculpture, avec des exemples pris dans l'antiquité, et des considérations techniques tirées du relief, du coloris, de la perspective. — Voir p. 535 sq. une discussion sur les vertus et la tempérance, p. 552 sq. sur la meilleure forme du gouvernement, etc...

(4) P. 105. Voir aussi p. 391 : M^{me} Emilia demande au seigneur Magnifique d'user d'un langage un peu plus naturel et clair.

dissertation (1) ; personne ne se fâche des traits que Gaspard Palevoisin lance aux femmes, et M^{me} Emilia sait les rétorquer avec à-propos (2). A la fin du livre II, les dames entourent le médisant, et font semblant de vouloir le déchirer, comme elles déchirèrent jadis Orphée ; et le seigneur Bibiene est le premier à se moquer de ses jambes mal faites (3). Il n'y a, à la cour d'Urbain, aucune étiquette raide et guindée ; aucune pudibonderie effarouchée non plus ; on y accepte fort bien les récits légers ; par exemple, l'aventure de Xénocrate donne lieu à quelques détails hardis et suggestifs (4), et telle riposte d'un évêque à propos d'un prêtre coupable, est un peu gaillarde (5) ; mais les hommes ont assez de discrétion pour ne pas insister, et les dames assez de largeur d'esprit pour ne pas jeter les hauts cris. La réalité est partout autour de cette société choisie. La première causerie est interrompue par l'arrivée du préfet d'Urbain avec torches et flambeaux, et la dernière se prolonge jusqu'à l'aurore, où le vent frais et parfumé réveille sur les collines « les doux accords des plaisants et gais oiseaux ». Les honnêtes écrivains qui copieront chez nous le *Cortegiano*, réduiront en lourds traités théoriques toute cette vie charmante : ils ne tenteront même pas une transposition.

Sorel estimait que la *Conversation civile* de Guazzo (6) est plus profonde que le *Galatée*, car il n'en conseillait la lecture que lorsqu'on est « plus élevé dans les connaissances (7) ». Elle est divisée en quatre livres, et comprend des entretiens entre le chevalier Guazzo, frère de l'auteur, et le seigneur Annibal Magnocavali. La première partie contient « en général les fruits qui se peuvent recueillir de la conversation, et enseigne à connaître les bonnes compagnies des mauvaises ». Le chevalier, malade, misanthrope, s'obstine à vivre à l'écart des hommes, et son esprit s'aigrit, loin de s'apaiser ; Annibal entreprend de guérir ses maux, ceux du corps et ceux de l'âme, par un remède unique, la conversation. Les avantages et les inconvénients de la solitude et de la vie de société sont lon-

(1) P. 229 sq., 261, etc...

(2) Voir p. 300, 351.

(3) P. 50, cf. fin de l'entretien : les dames dansent un peu avant de se séparer.

(4) P. 450-451.

(5) P. 284-285.

(6) Première édit. italienne, Venise, 1574, in-4°. Je renvoie à la trad. de G. Chappuys, Lyon, J. Bernard, 1579, in-8°.

(7) *Bibliothèque française*, p. 64.

guement débattus ; c'est un résumé complet de tout ce que l'on peut dire sur ce sujet. Enfin, le chevalier est convaincu de son erreur : la conversation est bien la fin de l'homme, puisque le mot latin *homo* vient d'un adverbe grec qui signifie : ensemble (1). Annibal explique alors que les mots : conversation civile, ne s'appliquent pas seulement aux gens des villes, « mais à toutes sortes de personnes, en quelque lieu qu'elles soient et de toutes qualités » ; toutefois, ajoute-t-il, « j'entends que la conversation civile soit honnête, louable et vertueuse (2) ». Il donne ensuite des préceptes généraux ; les hommes se répartissent en trois catégories : les bons, qui approchent de l'excellence, car nul n'est parfait, les mauvais, qui sont perdus de vices (3), les moyens, plus voisins du bien que du mal ; il faut rechercher les premiers, fuir les seconds, accepter les troisièmes. Cependant il convient de faire quelques concessions à l'usage : comment se conduire envers les gentilshommes qui passent leur temps à jouer ? l'opinion publique les range dans la première espèce, la raison dans la deuxième ; nous les mettrons donc, pour accorder ces divergences, dans la dernière, en feignant de croire qu'ils jouent par distraction et non par avarice. De même, il faut s'accommoder, en évitant toute complaisance coupable, des médisants (4), des flatteurs, des contentieux, des vaniteux, des curieux, des ambitieux ; tous ces vices, évidemment, rendent la conversation difficile. « Comme si vous devez aller de Padoue à Venise, pour ne perdre l'occasion, vous ne laisserez d'entrer en l'une des barques ou gondoles, esquelles se trouvent aucunesfois, hommes, femmes, religieux, séculiers, soldats, courtisans, Allemands, Français, Espagnols, Juifs et autres, de diverses nations et qualités. Et pour cette cause, nous devons contraindre notre volonté et faire aucunesfois qu'elle se contente de ce qui lui déplaît... sur ce, je ne veux taire que les lieux et temps m'ont aucune-

(1) P. 45. Voir entr'autres, cet argument en faveur de la conversation : « ce serait une grande faute croire que la doctrine s'acquière davantage en la solitude, entre les livres, qu'en la compagnie des hommes doctes ; car... la doctrine s'apprend mieux par les oreilles que par les yeux, et il ne serait besoin de consumer la vue ni s'user les doigts à feuilleter les livres des auteurs, si on le pouvait toujours voir présents » (38).

(2) P., 56.

(3) Cette catégorie comprend les hérétiques, voleurs, débauchés, flatteurs, trompeurs, les Juifs, « bref tous ceux qui ont mauvais bruit » (63).

(4) Avec un médisant « baisser les yeux sans vous montrer joyeux de ses mauvais propos » (78) ; avec les contentieux, il vaut mieux « plier que rompre » (100).

fois contraint à me trouver, plus avec le corps qu'avec le cœur et volonté, en compagnie de personnes qui m'étaient peu agréables... desquelles néanmoins ne m'était licite me retirer, pour n'être réputé ou trop sage ou peu aimable ; et combien que, du commencement, je fusse fâché, si est-ce que je m'en partais puis après content et joyeux, voyant que je m'étais gouverné selon les humeurs d'autrui, et que j'étais sorti de là à mon honneur (1). »

Au deuxième livre, « est discouru premièrement des manières convenables à toutes personnes qui conversent et sont en compagnie hors de la maison, et puis des particulières que doivent tenir en compagnie, les jeunes et les vieilles, les gentilshommes et les roturiers, les princes et hommes privés, les savants et les ignorants, les citoyens et les étrangers, les religieux et les séculiers, les hommes et les femmes. » L'ouvrage plus pratique que le *Cortegiano* ; c'est un guide minutieux et clair, qui ne se borne pas à étudier la conversation mondaine, mais apporte, pour tous les cas possibles, des conseils judicieux et précis. Les gens du monde pourront faire leur profit de tout ce qui concerne la prononciation, qui sera nette et distincte, sans détacher les syllabes, « comme les petits enfants qui apprennent à lire », les gestes, qui s'écarteront également de l'immobilité d'une statue, et de l'instabilité d'un singe ; l'action qui sera « poussée par l'affection du cœur (2) ». On ne s'écouterà pas parler, on usera de termes appropriés au temps, au lieu, aux sujets et aux personnes, et l'on mettra « plus de peine après la sentence qu'après les paroles (3) ». En tout, on sera sincère et loyal, et l'on respectera la « virginité » de la vérité (4). Quand la conversation amènera des questions que l'on possède bien, « et qu'on a sur le doigt », ou d'autres « qu'il faut nécessairement traiter », il vaut mieux parler que se taire ; « en toute autre, quiconque se servira du silence choisira le meilleur, et fuyant la vaine et odieuse apparence acquerra plus grand honneur (5) ». Le Courtisan d'Urbain était un peu moins modeste. Voici quelques idées essentielles, que l'on ne se lassera pas de ré-

(1) P. 13-14 ; cf. p. 114.

(2) p. 146 sq. ; l'auteur n'insiste pas sur ce sujet ; « ce serait vouloir réciter le *Galatée* » (147).

(3) P. 149 sq.

(4) P. 173.

(5) P. 171.

péter. « Le plus souvent, ès compagnies, sont peu agréables ceux qui ont employé toute leur étude en une seule profession, parce que les tirant hors d'icelles, vous les trouverez comme sots et ineptes, où au contraire acquièrent un merveilleux crédit, ceux lesquels outre leur principale profession, savent deviser moyennement et avec discrétion des autres parties (1) ». Un courtisan n'étalera pas ses connaissances ; il essaiera de donner une impression de spontanéité heureuse ; Annibal félicite le chevalier, d'avoir soutenu ses idées « avec art et très soigneuse diligence, de manière que l'art soit caché. et semble le tout venir d'aventure, afin qu'il en soit plus estimé » ; vous vous êtes souvenu, ajoute-t-il, des arguments de Pétrarque et Vida, « de l'autorité et nom desquels vous n'avez fait aucune mention, pour cacher cette pompeuse doctrine, que certains lettrés ont coutume de manifester en faisant sonner en la bouche le nom ores d'un philosophe, ores d'un poète. ores d'un orateur (2) ». Guazzo insiste sur la nécessité des qualités morales. Il faut avoir la « pureté et netteté des mœurs », se mettre en peine *d'être* tel qu'on désire *paraître*, censurer plutôt ses fautes que celles d'autrui, être doux, affable, discret, dépourvu d'orgueil et de prétentions : qu'un noble ne soit pas fier de sa race ; les nobles d'aujourd'hui furent tous « innobles » à l'origine ; « c'est au gentilhomme de se monter en ses actions d'autant plus humain, gracieux et civil, qu'il est constitué en haut degré ». Ainsi on gagnera « la bienveillance d'autrui, laquelle est le vrai lien de la conversation (3) ».

Guazzo consacre quelques pages aux dames ; il leur recommande de ne pas trop parler, de garder toujours une « bien-séante gravité », il permet un usage discret du fard, « pour corriger quelque imperfection naturelle ou casuelle se montrant au visage » ; mais il condamne tout excès dans la parure, en particulier les cheveux décolorés par des drogues dangereuses, ou disposés en édifices d'une complication laborieuse et de mauvais goût. Il veut bien qu'elles soient instruites, pourvu

(1) P. 246. Même idée, p. 156, avec la comparaison classique des abeilles, et ce correctif heureux : « mais je veux bien dire que quiconque aspire à l'excellence de la gloire, doit plutôt descendre à la racine d'une seule science, que cueillir les fleurs de plusieurs. »

(2) P. 21, cf. 241.

(3) P. 164, 166, 175-183, 221 sq. Voir p. 214 une tirade contre la noblesse de race qui engendre souvent la mollesse et la pusillanimité, car il semble à ceux qui la possèdent, qu'ils n'ont plus à se soucier d'honneur et de dignité.

qu'elles fassent de leurs connaissances un usage honnête ; l'essentiel est de les élever « chastes tant du corps que de l'esprit », car « l'intégrité de la chair » compte peu, si la pensée est corrompue (1). Il trace le portrait d'une dame de Casal, modèle de perfection, qu'il propose à l'imitation des femmes (2). La conversation des dames est la source principale de ce « loisir honnête, propre à soulager et retrancher les grièves passions de notre cœur », mais il faut se livrer avec prudence à ce plaisir délicieux, « de peur de vicier la température de l'esprit et le dissoudre, en sorte qu'il vienne perdre cette hardiesse laquelle est propre à l'homme (3) ». L'amour lascif est la ruine d'un homme, dont il souille l'âme et « dévoie l'esprit ». Mais « il y a l'amour céleste, lequel ravi des beautés de l'esprit, est cause d'une infinité de biens et louables effets ; car il rend les hommes affables, discrets, gentils, laborieux, patients, magnanimes..., dépouille les hommes de rusticité..., il est chef et président qui donne la douceur, bannit la fierté, apporte la bienveillance..., qui est propice, libéral, plaisant, désireux et soigneux du bien, et ayant le mal en mépris ». Aux bals, fêtes, réunions de toutes sortes, en présence des dames, les hommes « subtilisent leur esprit, et s'efforcent par paroles, gestes, et par toute autre manière d'eux montrer fort désireux de leur amitié et faveur ; aussi, pouvons-nous penser que, cessant cet objet, ils seraient nonchalants, incivils, et moins prompts aux honorables entreprises ». Qu'un gentilhomme voie venir la dame aimée, « il se redresse le collet de sa chemise, il agence bien son bonnet sur sa tête ; il redresse son manteau sur ses épaules, il montre un visage joyeux et riant, et semble quasi qu'il se renouvelle du tout, pour se rendre plus agréable aux yeux de sa dame (4) ».

Le livre III traite de la conversation domestique entre le mari et la femme, le père et le fils, les frères, les maîtres et les serviteurs. Il montre comment Guazzo élargit la notion de l'honnêteté. Nous nous bornerons à noter qu'il rappelle aux femmes, qu'elles sont destinées surtout à gouverner la maison,

(1) P. 397.

(2) P. 266 sq., 270, 298, 319 sq. 325, 327, 397, 269, 271. P. 542. il rend les femmes elles-mêmes responsables des allures libres et indécentes des jeunes gens ; elles se plaisent davantage avec ceux qui sont hardis, qu'avec ceux qui observent une attitude discrète et avisée.

(3) P. 275.

(4) P. 259-261.

et qu'elles doivent nourrir elles-mêmes leurs enfants, au lieu de les abandonner à des nourrices, dont l'âme et le corps sont souvent tarés ; trop souvent, « elles aiment mieux pervertir le naturel de leurs enfants, que de changer la forme » de leur gorge (1). Les pères ont pour mission de veiller à l'instruction de leurs fils ; les riches ont, contre la science, un préjugé fâcheux ; « communément ès cours ne sont quant aux lettres, les gentilshommes beaucoup différents des palefreniers (2) ». Il donne sur le mariage, des conseils précis et sensés (3).

Le livre IV est un résumé, et une mise en action de ce qui précède ; il contient et représente « au vif la forme de la civile conversation, par l'exemple d'un festin fait à Casal, auquel se trouvent et surviennent dix personnes ». On imagine divers jeux, on discute des questions galantes (4), on détermine la meilleure manière de louer une dame, en groupant judicieusement les louanges, « descendant de celles qui appartiennent à l'esprit, à celles du corps, puis à celles de la fortune (5, » ; on enjoint au seigneur Hereule de feindre qu'il aime Mme Lélie, et de lui dire ses souffrances (6). La conversation, tout en restant décente, est vive et légère ; on conte force petits récits piquants, et l'on examine les avantages et les inconvénients de l'amour d'un mari pour la servante de la maison !

Guazzo est très bref sur les rapports du courtisan et du Prince. Il renvoie à Castiglione, qui, « par la félicité de cette œuvre, a véritablement acquis renommée immortelle, et n'a rien omis touchant le devoir du vrai courtisan ». La suite, cependant, apporte d'importantes réserves à cet éloge, qui semblerait impliquer une adhésion complète aux théories du *Cortegiano*. Le Prince est l'image terrestre de Dieu ; il faut sans cesse « lui faire honneur comme à chose sacrée ». Annibal en médecin recommande donc au courtisan, « l'abstinence ou les viandes

(1) P. 346.

(2) P. 350 sq.

(3) P. 267, 306 sq.

(4) Pourquoi les amants aiment la solitude, comment de deux causes contraires provient un même effet, et pourquoi on pleure de joie et de chagrin, etc. (516 sq.).

(5) P. 525.

(6) P. 535. Il ôte son bonnet, se met à genoux, et débute ainsi : « ô ange du Paradis, ma vie, voire ma mort, je ne viens pas à vous sur mes deux jambes, mon pauvre corps ne se peut plus tenir sur pieds ; mais je suis conduit sur le triomphant char d'amour, vous annoncer par cette voix débile et tremblante ma mort prochaine ».

assaisonnées de sucre », et il explique ainsi cette ordonnance :

Que devant son seigneur le Courtisan se taise;
Ou à dire soit prompt nouvelle qui lui plaise (1).

Guazzo a moins d'ambition que Castiglione : son ouvrage n'est qu'un excellent guide pour la pratique de la vie. — Il dépasse d'autre part le cadre étroit de la vie mondaine, aborde des questions dont le monde ne se soucie guère ; il lui arrive même de se prononcer contre lui, au nom de la morale, car le monde est assez peu favorable à l'allaitement des enfants par la mère, qui sacrifie à ces besognes inférieures son temps et sa beauté. Ceux qui tiennent aux réalités des vertus intérieures, plutôt pour elles-mêmes, que pour obtenir les applaudissements et les louanges du public, ceux que choque un peu la vanité d'une vie de parade, et qui voient dans l'honnêteté une disposition permanente et générale de l'âme, et non plus seulement une manière de se comporter dans le monde, préféreront la saine doctrine de la *Conversation civile* à tout l'éclat du *Cortegiano*.

Ces deux livres ont été très lus en France, au xvi^e siècle ; les idées qu'ils exprimaient s'y sont rapidement implantées, répandues, transmises ; ils ont fixé, dès cette époque, quelques-uns des traits essentiels de l'homme du monde. Ils semblent avoir été beaucoup moins lus au xvii^e siècle. Au début, des bourgeois lettrés comme Faret, Bardin, paraissent seuls les avoir pratiqués sérieusement ; leurs traités, intermédiaires entre la traduction et l'adaptation, et convenablement écrits, dispensaient les lecteurs de recourir aux sources, que d'ailleurs ils avaient grand soin de ne pas citer. Dans la suite, certains de leurs éléments étant devenus traditionnels, ils perdirent l'intérêt de l'originalité ; et l'évolution des mœurs et les progrès de l'analyse, ayant modifié sur d'autres points, leur conception et leur idéal, rendirent leur lecture moins immédiatement profitable.

(1) P. 442 sq. Giovanni della Casa paraît avoir des idées analogues. « Les remontrances et les corrections ne sont à peines bonnes qu'entre des égaux et des amis communs, et il n'appartient pas aux inférieurs d'en user envers leurs supérieurs et leurs maîtres » (GIOVANNI DELLA CASA, *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos*, tome III des *Œuvres latines*, Florence, G. Manni, 1707, in-4^o, p. 35, dans la trad. donnée par Guill. Colletet, sous le titre : *Les devoirs mutuels des grands seigneurs et de ceux qui les servent*, Paris, Ant. de Sommaille, 1648, in-8^o, p. 81.

Chapelain parlait à M. de Granier de termes « cortigianesques » (1), et Balzac faisait allusion au « comte Baltazar » (2). Sorel, dans sa *Bibliothèque française*, se plaignait que le style de la traduction Guazzo fût si suranné, qu'il serait bon de le « renouveler » sans retard (3); personne n'entreprit ce travail. *La Maison des jeux* est encore plus caractéristique à cet égard. Hermogène fait un grand éloge du *Cortegiano*; il le résume avec exactitude; il explique comment le jeu du parfait courtisan a été organisé, il donne des détails. « Vous trouverez bon que je vous les rapporte ici (4). » On dirait qu'il s'agit d'un livre peu connu. Il fait, avec le même soin, le résumé de la *Conversation civile*, « d'autant que plusieurs n'ont pas lu cet ouvrage qui est assez rare (5) ». Cotin semble dire que l'observation et la réflexion personnelles dispensent de recourir au *Courtisan* ou au *Galatée* (6).

En 1690 l'abbé Duhamel, dans la préface de sa traduction nouvelle, présentait le *Cortegiano* en ces termes: « le *Parfait courtisan* est un ouvrage italien, duquel le comte de Castiglione est l'auteur. C'était un gentilhomme autant distingué entre les savants de son temps, par les lumières de l'esprit, qu'il l'était entre la noblesse d'Italie par le rang de sa naissance ». On ne parlerait pas ainsi d'un ouvrage qui serait entre toutes les mains. Il ne trouvait à invoquer que le témoignage de « feu M. le duc de la Rochefoucauld », qui « n'en parlait jamais que comme d'un chef-d'œuvre accompli ».

L'influence de l'Espagne est beaucoup moins importante que celle de l'Italie. Ce n'est pas par un livre déterminé qu'elle s'exerce, mais par les relations de toutes sortes entre la France et l'Espagne, dès le règne d'Henri IV et après le mariage de Louis XIII, par le prestige de son héroïsme chevaleresque,

(1) 10 décembre 1632.

(2) 16 mars 1640.

(3) P. 64.

(4) I, 536 sq.

(5) I, 546-568.

(6) Il ne faut pas, dit-il, prolonger les visites au delà d'une demi-heure. « Ce n'est ni le *Parfait courtisan* ni le *Galatée* qui me confirment dans cette croyance, c'est le baillement de la belle Iris ». *Lettres galantes*, 153. Ce passage se trouve aussi dans le *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*, Sercy, 1662, II^e partie, p. 142.

Voir, sur le *Galatée* en particulier, ce que dit Colletet dans la Vie de Messire Jean de la Case, archevêque de Bénévent en Italie, qui précède *Les devoirs mutuels des grands seigneurs*: « Son *Galatée*... devrait être le bréviaire inséparable des courtisans, et la guide éternelle d'un honnête homme ».

que nos courtisans étaient bien faits pour apprécier (1), par son culte passionné pour la femme, qui s'exprime dans la *Comedia*, et dans les romans comme la *Diane*, par la solennité raide et gourmée de ses allures, à laquelle nous devons sans doute, en partie, ce goût des façons cérémonieuses que j'ai déjà signalé, par ses prétentions orgueilleuses, auxquelles pendant longtemps la France se heurta, en des conflits de protocole et de préséance, dont les discussions et les règlements tiennent beaucoup de place dans certains volumes des Archives du Ministère des Affaires étrangères (2). Il n'est pas impossible que quelque chose de cette gravité méticuleuse, qui caractérisait les rapports officiels entre les deux pays, soit passé dans nos mœurs, que nous ayons senti la nécessité de nous surveiller davantage, que notre attention ait été attirée sur des questions qui, jusque-là, nous avaient échappé ou paru futiles, parce qu'elles n'étaient pas conformes à notre humeur. Nos gentilshommes eurent peut-être le désir plus ou moins conscient d'égaliser, de surpasser en tout un peuple rival, dont la morgue stimulait notre amour-propre national.

Mais, au début du siècle, l'Espagne n'a pas produit un ouvrage analogue au *Cortegiano*, et aussi célèbre que lui.

Le Réveille-matin des courtisans, ou moyens légitimes pour parvenir à la faveur et pour s'y maintenir, de Guevara (3), ne nous montre pas, comme fera plus tard Gracian, le héros imaginaire dans l'éclat de sa splendeur, mais le courtisan véritable, pauvre, méprisé, angoissé par le désir de se pousser à la Cour, toujours occupé à flatter l'un, à ménager l'autre, mangeant mal, dormant peu, et contraint de faire bonne mine, en mon-

(1) C'est par là surtout qu'on a d'abord admiré l'Espagne. Voir BRANTÔME, *Discours d'aucunes rodomontades et gentilles rencontres et paroles espagnoles*, dont la deuxième rédaction est postérieure au divorce d'Henri IV, c'est-à-dire novembre 1599. « Il faut confesser, dit-il, que la nation espagnole [est] brave, bravache et valeureuse, et fort prompte d'esprit et de belles paroles proférées à l'improviste » (VII, 5).

(2) P. ex. fonds France, vol. 1817, p. 169 verso, vol. 1970, 10, sq., 328 sq. etc. Voir ce que dit Ariste : « L'émulation qui s'excite entre certaines personnes, ou même entre certaines nations, jalouses l'une de l'autre, sert beaucoup à polir un siècle... Sans chercher des exemples étrangers, nous nous sommes polis plus que jamais pendant que la guerre a été le plus allumée entre la France et l'Espagne » (*Entretiens d'Ariste et Eugène*, 227-229). ¶4

(3) *Aviso de privados y doctrina de cortesanos*, 1539. Première traduction française, publiée en 1556 par Jacques de Rochemaure, Lyon, Roville, in-8°, sous le titre : *Le favori de Cour*. Deuxième trad., faite par Sébastien Hardy, Paris, Henri Sara, 1623, in-8° ; sous le titre : *Le Réveille-matin des Courtisans*. Je renvoie à cette traduction.

trant de beaux costumes, et des chevaux vigoureux : sa condition est la plus misérable ; et David avec le Philistin, Hercule avec Antée, Thésée avec le Minotaure, couraient moins de dangers (1). Les créanciers le harcèlent, les puissants le malmenent, les valets même le rabrouent : et s'il veut aller dîner chez quelqu'un, il supporte avec une sérénité apparente tous les affronts ; qu'on lui cache son siège, ou qu'on lui serve les plus mauvais morceaux, il se tait, et feint de ne pas s'en apercevoir (2). L'auteur donne des conseils qui sont pris dans le *Galatée*, ou inspirés des mêmes préoccupations (3 ; il insiste sur les moyens de plaire au Prince, et aux favoris ; il entre en des détails minutieux, que justifient les mœurs méridionales : si l'on doit s'entretenir avec ces hauts personnages après les repas, on s'abstiendra de boire du vin pur et de manger de l'ail (4) ! Surtout, on se gardera de parler : « aux courtisans qui désirent avoir de la puissance et faire fortune en Cour, il est aussi nécessaire de se retenir de parler, comme à leur corps de servir » ; tout au plus le courtisan pourra-t-il s'il lui apparaît que l'intérêt de l'État est en jeu, avertir son souverain secrètement et avec tact ! En général, il approuvera tout ce qui plaît au roi, et, s'il est d'un avis contraire, gardera un silence prudent (5). Ce n'est plus là la noble indépendance que réclamait le seigneur Octavian.

L'ouvrage de Guevara ne perdait pas de vue les tracasseries de la vie réelle ; il voyait les Cours comme elles sont, avec leurs dangers, leurs pièges, leurs intrigues, leurs surprises décevantes, leurs brusques caprices. Il comprenait qu'au fond la carrière de courtisan est un métier comme un autre, que tous ceux qui entourent un Prince ne sont pas riches, et ne viennent à lui que dans l'espoir de gagner leur vie, et peut-être de faire fortune ; rares sont les privilégiés du sort, qui peuvent, sans in-

(1) P. 47, 49, 59, etc.

(2) P. 131 sq.

(3) P. ex. p. 134 : ne pas mettre les coudes sur la table, ne pas mordre au pain entier, ne pas se lécher les doigts, ne pas prendre les morceaux qui restent dans le plat, etc. Voir encore p. 147, conseils sur les habits et sur la manière de se comporter avec les dames. Il s'élève contre les exigences ruineuses des modes. « Quelle plus grande folie peut-il y avoir au monde, que les robes de la mère ne puissent servir à la fille, en disant qu'elles sont vieilles et qu'il y a des modes nouvelles. »

(4) P. 104.

(5) P. 119, 99.

quiétude matérielle, se livrer à la culture désintéressée de leurs vertus ! Il offrait donc des moyens précis et pratiques, sinon de réussir à la Cour, du moins d'y éviter les démarches malencontreuses et irréparables. L'esprit de ce livre se retrouve chez tous ceux qui ont peint la misère dorée des Cours (1), et présenté aux courtisans des conseils sans prétentions, et, en somme, faciles à appliquer.

Quelques personnes croyaient que l'*Honnête homme* de Faret était traduit du *Discreto* de Gracian. Amelot de la Housaye relevait cette erreur dans la préface de son *Homme de Cour* (2). Le seul livre de mœurs de Gracian antérieur à 1643 est le *Héros* (3). L'avis au lecteur est d'une grandiloquence toute espagnole. « J'entreprends de former un géant avec un livre nain, et en peu de paroles des actions immortelles. C'est un miracle en perfection, de mettre au jour un homme accompli, et lequel, n'étant point Roi par nature, surpasse néanmoins les Rois par ses qualités. Sénèque lui a donné la prudence, Esope la subtilité, Homère la vaillance, Aristote la philosophie, Tacite la politique, et le comte Balthazar lui a enseigné à être courtisan ». Ainsi le *Cortegiano* aidait à former le héros ; et ses préceptes essentiels étaient déjà connus chez nous, bien avant d'y entrer de nouveau par l'Espagne. Dans la mesure où Gracian s'inspirait de *Castiglione*, il ne nous apportait rien de nouveau (4).

D'autre part, les caractères de la race sont plus profondément imprimés sur le Héros que sur le Courtisan ; l'orgueil castillan a quelque chose de plus raide que la vanité italienne ; et son expression emphatique accentuée désagréablement ce caractère. Voyez le titre et la préface : il ne s'agit de rien moins que de peindre un « géant », et toutes les littératures, tous les génies, sont mis à contribution pour cette œuvre formidable.

(1) Comme Faret, au début de l'*Honnête homme*.

(2) Au contraire, Gracian, s'est servi de Faret, voir. A. COSTER, *Balthazar Gracian* 116 sq. C'est l'*Oraculo manual* de GRACIAN (1646), qui a été traduit pour la première fois sous le titre de l'*Homme de Cour* par Amelot de la Housaye (achevé d'impr. pour la première fois le 15 juillet 1684). Le *Discreto* (1646) a été traduit pour la première fois sous le titre : l'*Homme universel*, en 1723.

(3) 1637. Traduit par Gervaise, 1645, Paris P. Chevalier in-12.

(4) Voir p. ex. ne pas faire connaître le fond de sa capacité, mais donner l'impression qu'elle est infinie (2), — la perfection sur toutes choses, la « plausible universalité », le « triomphe de l'excellence » (41-46), essayer en toutes choses de paraître des premiers (49), — éviter les emplois communs qui ne peuvent donner une renommée extraordinaire (105), — condamnation de l'affectation (112), — feindre l'indifférence à l'égard de ses propres perfections (114).

Il pénétrera la volonté d'autrui sans laisser deviner la sienne, fera trembler devant lui « les perfections les plus assurées », par l'implacable pénétration de son esprit critique ; il n'admira rien ou presque rien : il s'élèvera dans sa supériorité éblouissante, « avec l'éclat d'un soleil », sera soigneux d'entretenir sa réputation, et de « ressusciter l'applaudissement », comme le soleil change d'hémisphère, et « de théâtre à ses feux », pour faire admirer sa lumière ; et si, pour éviter l'envie que donne une perfection trop soutenue, il commet volontairement quelques fautes insignifiantes, et les jette en pâture à la malignité du vulgaire, c'est qu'il n'y a pas de soleil sans éclipse et de diamant sans paille (1) : rien n'est plus éloquent que la fréquence de cette comparaison. Le dernier article lui prescrit d'avoir la foi et l'ambition de « l'excellence éternelle » : il faut être un héros dans l'autre vie, comme on fut un héros sur la terre. Nous sommes loin de la simplicité et de l'humilité chrétiennes. Ces éléments locaux, fortement accusés, ne pouvaient pas s'acclimater chez nous : ils répugnaient à notre tempérament, à nos mœurs, à nos institutions. Si le *Cortegiano* paraissait trop idéal et insuffisamment pratique, que penser de ces conceptions (2) !

Sur un point, toutefois, l'Espagne a sans doute contribué à répandre chez nous une idée et une expression (3). La partie XIII du *Héros* traite de l'entregent. « L'entregent, l'âme de toute belle qualité, la vie de toute perfection, la gentillesse des actions, la grâce des paroles, et le charme de tout esprit bien fait, flatte doucement l'intelligence, et se rend presque inexplicable.... Il consiste dans un certain air et agrément indécible, autant dans les paroles comme dans les actions, et passe même jusques au raisonnement ; il tire la plupart de ses avantages de la nature, quoiqu'il soit redevable à l'étude et à la réflexion (4). » On sait quelle sera chez nous la fortune du je ne sais quoi.

(1) P. 9, 32 : « l'admiration est ordinairement l'étiquette de l'ignorance » ; p. 105, 109, 122.

(2) Le P. Bouhours caractérise très justement le *Cortegiano*. C'est une « idée, mais « prise dans la nature », « tirée du fonds des choses ». Il est « parfait », mais « peint au naturel » ; les choses ne sont pas outrées (*Manière de bien penser*, 335). Ce jugement semble contenir la critique des ouvrages espagnols du même genre.

(3) Je dis : contribué car les Latins connaissaient l'expression : *nescio quid*, employée comme un nom neutre.

(4) P. 87. Cf. partie 14 : *L'empire naturel*, « secrète force dominante qui se

Ces textes divers ont aidé Montaigne à démêler, à fortifier, à développer en lui, les qualités de l'honnête homme (1). Il répète souvent ce qu'ont dit avant lui Castiglione ou Guazzo, mais l'accent, la sonorité, pourrait-on dire, sont tout différents, et donnent à l'imitation une allure originale. Toutefois son influence s'exercera surtout plus tard, quand s'épanouira la forme mondaine de cette conception. Pour le moment, son action sur les livres théoriques que nous allons étudier, semble avoir été limitée. Ce gentilhomme qui a vécu loin des traces de la Cour, dans la retraite délicieuse de sa librairie, et n'a jamais sacrifié son indépendance studieuse au désir de faire fortune, qui a consacré sa vie entière à l'analyse, à la connaissance de ses goûts et de ses humeurs, qui ne concevait pas de plaisir plus pur et plus délicat que la lecture ou la méditation solitaires, et la conversation avec quelques personnes choisies (2), ne pouvait servir de modèle à l'auteur anonyme du *Courtisan français*, ni à de Refuge qui a écrit un *Traité de la Cour*, ni à Faret qui a composé un *Art de plaire à la Cour* ; ils poursuivaient un autre but que l'étude curieuse de leur âme, et la recherche désintéressée de la vérité. Montaigne, de son côté ignorait leurs préoccupations. D'autre part, Bardin, comme nous le verrons, se fait une idée assez large de l'honnêteté ; il y fait entrer la générosité, la charité, le souci constant des intérêts et des misères d'autrui, les vertus domestiques et militaires ; ce n'est pas là l'égoïsme aimable et indolent de l'auteur des *Essais*, pour qui le monde paraît un peu trop borné à lui-même et à ses livres. Enfin, la plupart d'entre eux sont des chrétiens sincères, qui donnent à la foi une place essentielle ; ils fondent tous l'honnêteté sur la religion ; leur cro-

fait obéir sans le secours des préceptes extérieurs, ni de l'artifice de l'éloquence » (93) ; cf. Montaigne, « c'est au demeurant une très utile science que la science de l'entregent ; elle est, comme la grâce et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité » (I, 13).

(1) En particulier, il a connu le *Cortegiano* qu'il cite I, ch. XLVIII, et II, ch. XVII (édit. Jouaust). Quant à Guazzo, M. Villey fait remarquer que, dans l'édition de 1582, où, de parti pris, Montaigne insère peu d'additions, aucun ouvrage n'est plus souvent mis à contribution que la *Conversation civile*. « Voilà un des livres qui imprégnaient son esprit de manières mondaines, et qui l'attiraient à la vie de société, au commerce agréable des gens distingués » (*Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1908, II, 439 sq.).

(2) Voir le chapitre *Des trois commerces* (III, 3). Il recherche surtout les « honnêtes et habiles hommes. L'image de ceux-ci me dégoûte des autres ».

yance solide aux opinions traditionnelles, n'a pas été atteinte par la réserve discrète et la tiédeur polie de Montaigne.

Ce n'est pas à dire qu'ils ne l'aient pas lu, et ne lui aient pas emprunté des opinions, des développements. Ils semblent surtout avoir mis à profit en la détachant, pour ainsi dire, de l'ensemble de l'œuvre, la pédagogie de Montaigne, qui vise à former un homme du monde, sensé et clairvoyant, plutôt qu'un pédant alourdi de doctrine (1).

Comme lui, Bardin met le jugement au premier rang des facultés de l'esprit (2) ; il veut que son élève ne soit ni un ignorant, ni un savant de profession ; il estime surtout la morale et la politique, et recommande d'abord la lecture de Plutarque (3). Sur le rôle des voyages en matière d'éducation, et dans les conseils qu'il donne sur la manière de voyager, on retrouve presque les termes même de Montaigne (4). La deuxième promenade de la première partie du *Lycée*, insiste sur la nécessité de se connaître soi-même : on sait que ce fut là le principal souci de Montaigne, et qu'on pourrait inscrire en tête des *Essais* le γνῶθι σεαυτὸν des anciens (5).

L'auteur du *Courtisan français* demande à son gentilhomme

(1) « Nous cherchons ici de former non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme » (I, 26). « Les *Essais* de M. de Montaigne, et principalement les deux traités qu'il a faits contre le pédantisme et en faveur de l'institution des enfants, peuvent rendre un homme achevé. C'est le grand maître aussi bien que le grand exemplaire de la noblesse » (Grenaille, *L'honnête garçon*, livre I, 213).

(2) *Lycée*, I, 379-380. Montaigne, par exemple, chapitres *De l'institution des enfants* et *De la présomption*, etc.

(3) I, 80, 289, 293. Montaigne, chapitre *De l'Institution des enfants*. Pour Plutarque, voir par exemple III, 5 et II, 31 : « je pense le connaître jusques à l'âme ».

(4) *Lycée* I, 414 sq. Il ne faut pas s'arrêter à considérer à Venise le miracle d'une ville bâtie dans la mer, et la beauté des femmes. « Un honnête homme y considérera cette si étroite observation des mêmes lois qui furent établies avec les fondements de la ville ; il y prendra plaisir à voir cette mutuelle conspiration des volontés à maintenir la forme de l'État, etc. ». C'est le passage célèbre de Montaigne dans le chapitre de *l'Institution des enfants* : on ne se bornera pas à remarquer à Rome la longueur et la largeur de Santa Rotonda, ou les dimensions du visage de Néron sur une ruine, etc. Cf. chapitre *De la Vanité* (III, 9) où Montaigne explique pourquoi « le voyager me semble un exercice profitable... je ne sache point meilleure école à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature ».

(5) Voir par exemple *De la vanité* (III, 9, fin) et III, 13 : *De l'expérience*. « Moi qui ne fais autre profession, y trouve une profondeur et une variété si infinie, que mon apprentissage n'a autre fruit que de me faire sentir combien il me reste à apprendre ». Cf. II, 10 : *Des livres*, etc.

de ne « s'affectionner » aux arts ou sciences que pour son plaisir, sans s'y attacher importunément, comme ceux qui sont payés pour cela, et y mettent leur souverain bien », et Faret déclare « qu'il est préférable d'étudier dans le grand livre du monde que dans Aristote (1) ».

L'honnête garçon de Grenailles doit à Montaigne ses meilleures pages. C'est un livre d'éducation ; l'avertissement fait justement l'éloge de Montaigne, « que feu Monseigneur le Cardinal du Perron appelait fort à propos le bréviaire des honnêtes gens (2) ». Montaigne est cité longuement, au sujet des qualités d'un précepteur, du rôle excessif donné à la mémoire, et de la supériorité d'une tête bien faite sur une tête bien pleine, en faveur de l'« institution privée », de la morale et de la politique, si nécessaires au commerce de la société, contre le savoir qui « abrutit (3) ».

Beaucoup d'idées viennent directement de Castiglione ou de Guazzo, mais dans leur expression chez Faret ou Bardin, on entend comme une résonnance qui révèle qu'ils ont lu, aussi Montaigne ; de ce passage à travers les *Essais*, elles ont conservé une saveur spéciale, dont on sent encore le goût dans leur style. Faret écrit : « Et véritablement, l'une des plus infaillibles, marques d'une âme bien née, c'est d'être ainsi universelle et susceptible de plusieurs formes, pourvu que ce soit par raison, et non par légèreté ni par faiblesse. Il y a du rustique et du stupide, d'être tellement pris à ses complexions, qu'on ne puisse jamais relâcher un seul point. Un esprit s'ajuste à tout ce qu'il rencontre, et comme on disait d'Alcibiade, il est si accommodant et fait toutes choses d'une certaine sorte, qu'il semble qu'il ait une particulière destination à chacune de celles qu'on lui fait faire (4) ». L'origine de cette conception est ancienne, et Guazzo en particulier l'a exprimée, dans un passage que nous avons cité plus haut (5). Voici ce que dit Montaigne sur le même sujet : « la meilleure de mes complexions

(1) *Le Courtisan français*, p. 24, *L'honnête homme*, p. 49. Voir Montaigne, particulièrement chapitres *Du pédantisme* et *De l'institution des enfants*. « ni ne trouverions bon, quand par quelque complexion solitaire et mélancolique, on le verrait adonné d'une application trop indiscrete à l'étude des livres qu'on la lui nourrit : cela les rend ineptes à la conversation civile, et les détourne de meilleures occupations » (I, 26).

(2) Formule répétée, p. 188.

(3) I, 157 sq., I, 172 sq., II, 51 sq., II, 154, II, 174 à 187.

(4) *Honnête homme*, p. 165-167.

(5) Voir *Conversation civile*, p. 13, 14, et 114.

corporelles, c'est d'être flexible et peu opiniâtre..., et n'est train de vie si sot et si débile, que celui qui se conduit par ordonnance et discipline... La plus contraire qualité à un honnête homme, c'est la délicatesse et obligation à certaine façon particulière, et elle est particulière, si elle n'est ployable et souple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on voit faire à ses compagnons ; que telles gens gardent leur cuisine (1) ». Le mouvement de certaines phrases est le même : il y a du rustique et du stupide (Faret) — il y a de la honte (Montaigne). Quant à Alcibiade, il est loué par Montaigne pour sa facilité à « se transformer si aisément à façons si diverses » : « tel voudrais-je former mon disciple (2) ». Montaigne n'est donc pas la source de ces préceptes ; il donne à leur expression plus de couleur, plus de force, plus de vie ; mais cela même n'est pas à dédaigner ; il accroît leur influence en augmentant leur attrait, car une page pittoresque et où l'on sent une conviction chaleureuse, fait plus d'impression sur le lecteur qu'une sèche et froide énumération de conseils. En somme, on peut dire que l'esprit et la philosophie des *Essais* n'ont pas déterminé les conceptions de ces théoriciens.

(1) III, 13, *De l'expérience*.

(2) I, 26.

CHAPITRE IX

TRAITÉS FRANÇAIS RELATIFS A LA VIE A LA COUR, A L'HONNÊTE HOMME.

Déjà au ^{xvi}^e siècle, l'influence des livres italiens, surtout du *Cortegiano*, était sensible sur le *Discours de la Cour* de Claude Chappuis (1), sur le *Philosophe de la Cour*, de Philibert de Vienne (2), sur le *Misaule* de Gabriel Chappuis (3), sur le *Bonheur de la Cour*, de Pierre de Dampmartin (4).

Sans doute, au siècle suivant, surtout dans la première moitié, nos auteurs de traités sur l'honnêteté n'ont pas encore pris l'habitude de penser suffisamment par eux-mêmes ; ils ne se libèrent pas des modèles d'outre-mont, et le livre qui, sur cette matière, a eu le plus de succès, l'*Honnête homme* de Faret, n'est qu'une adaptation du *Cortegiano*. Mais il importe de faire à ce sujet plusieurs remarques. D'abord certains écrivains comme Du Souhait, Nervèze, paraissent devoir fort peu de chose à Castiglione ou à Guazzo. — Ceux même qui les suivent le plus, comme Faret et Bardin, animent leurs ouvrages d'un esprit différent, et l'identité de la plupart des détails ne doit pas faire méconnaître cette divergence. — Sur ces questions de politesse, d'honnêteté, il y a tant de considérations courantes, banales, le bon sens, à lui seul, suffit à dicter tant de préceptes, qu'on peut se demander, quand on trouve les mêmes idées dans deux ouvrages, s'il y a eu influence, ou simplement coïncidence. De ce que tel auteur fait sur le rire, la gesticulation, les mêmes recommandations que Guazzo ou Giovanni della Casa, sera-t-on fondé à prétendre qu'il les copie ? Je ne le crois pas. — Il est sage de considérer que, sur certains points, une tradition nationale était établie, plu-

(1) Paris, 1543.

(2) Lyon, 1547.

(3) Paris, 1585.

(4) Anvers, 1592.

siècles avant la publication du *Cortegiano* ; il s'est rencontré avec un courant d'idées qui existait chez nous, il ne l'a pas créé. On sait, par exemple, que, dès l'origine, la noblesse française a estimé que les armes étaient la seule carrière digne d'un seigneur, que la guerre était comme un privilège de l'aristocratie. Il ne faut donc pas, si certains écrivains répètent que le métier militaire est propre au gentilhomme, croire qu'ils copient Castiglione, qui l'a dit avant eux ; même s'ils lui ont emprunté des exemples, des expressions, il est probable qu'il auraient trouvé cette vérité par eux-mêmes. — Enfin, il n'y a pas, dans le *Cortegiano*, dans la *Civile Conversation*, dans le *Galatée*, ce qu'on pourrait appeler, d'un mot peut-être ambitieux, une philosophie de l'honnête homme, c'est-à-dire, une certaine manière de considérer les choses, un ensemble cohérent d'idées sur les grands problèmes qui se posent à l'esprit humain, le but de la vie, la mort. Castiglione, Guazzo, Giovanni della Casa ne dépassent pas la vie mondaine, l'énumération des qualités physiques, intellectuelles et morales, qui constituent la perfection telles qu'ils la conçoivent. C'est par là que Montaigne, même quand il s'inspire d'eux, demeure original ; aux emprunts qu'il leur fait, aux souvenirs qu'il utilise, il donne en les incorporant dans un système qui lui est propre, un air nouveau.

Il semble que M. Toldo, dans les articles très nourris, et précieux pour les rapprochements de détail, qu'il consacre à l'action du *Cortegiano* sur la littérature française, n'a pas assez tenu compte des observations qui précèdent (1).

La noblesse française avait depuis longtemps, à l'étranger, une fâcheuse réputation d'ignorance. Castiglione le déplorait déjà, et, près lui, Guazzo (2). *Le Parfait Gentilhomme* de Du Souhait (3), dont le titre pourrait faire attendre un portrait complet, n'est qu'un plaidoyer, inspiré peut-être par les pages du *Cortegiano* relatives à la culture du Courtisan, surchargé

(1) *Archiv für das studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, volumes 104 et 105. Voir p. ex. ce qu'il dit d'un traité de Vaumorière : « Il paraît aussi se souvenir du *Cortegiano* lorsqu'il parle de la raillerie et des bons mots, recommande les gestes appropriés aux discours, et le respect dû à la pudeur des dames et à l'autorité des grands » (105 p. 80). Il y a d'ailleurs dans ces articles quelques erreurs de faits. M. Toldo confond Jacques et François de Caillères, et se trompe sur la date de publication de la *Fortune des gens de qualité* (105, p. 61).

(2) *Cortegiano*, p. 112. *Conversat. civile*, p. 202.

(3) Paris, Gilles Robinot, 1600, in-4°.

d'images, de métaphores, d'exemples, mais chaleureux et parfois éloquent, en faveur des lettres. Les armes et les lettres, voilà les seules occupations dignes d'un gentilhomme. « Nous ferons éclore la noblesse des lettres, comme de la coque de son essence ». L'ignorance rend les nobles inaptes à servir l'Etat en temps de paix, et leur ôte le droit de se fâcher « si on préfère la capacité d'un moindre à leur qualité (1) ». Du Souhait s'indigne contre ce préjugé français que la science est incompatible avec la noblesse, il déplore cette habitude d'oïiveté qui flatte la paresse des grands, il cite de glorieux modèles (2), il démontre que la volonté peut lutter contre la routine : le vent ne fait-il pas « rebrousser la course » des fleuves ? « L'artifice » ne rompt-il pas les lois de la nature en avançant ou retardant la maturité des fruits (3) ? Certes, il n'entend pas faire des nobles des savants : « Je ne vous oblige pas d'en faire profession..., c'est assez si vous bornez vos désirs à moins de peine, et si vous ne buttez qu'au blanc d'un honnête étude », pour « demeurer entre les deux, pouvant non instruire les autres, oui bien vous-mêmes (4) ». Les sciences qu'il juge dignes d'un gentilhomme sont la théologie « qui nous fait vomir le fiel de nos inquiétudes, et savourer le miel de notre béatitude (5) », le droit et la législation (6), la médecine (7), pour connaître son tempérament, et se conserver toujours en bonne santé au service du prince, la poésie (8) qui est noble, « puisqu'elle n'ennoblit seulement les hommes, mais encore les fait vivre après la mort », l'éloquence (9). L'auteur de ces petits romans moraux dont nous avons parlé, ne pouvait omettre de recommander la vertu. Il la faut « embrasser », « épouser », non pas seule (10), mais éclairée, fortifiée, par les lettres, qui sont vraiment ses « nourrices ». « Ne jetons l'œil sur autre désir, et n'épousons autre volonté, afin de nous rendre

(1) P. 5 verso et 14.

(2) « Les messieurs d'Urfé penseraient brêcher leur noblesse, s'ils n'enfantaient quelques écrits, dignes de leurs beaux esprits, et s'ils ne s'y rendaient aussi bien des premiers, qu'ils sont des premiers en mérite et en gloire » (35).

(3) P. 56.

(4) P. 12-13.

(5) P. 17 verso.

(6) P. 18 verso sq.

(7) P. 27 verso sq.

(8) P. 32 verso sq.

(9) P. 37 sq.

(10) P. 5 verso.

par les lettres vertueux, et par telle vertu vraiment grands (1). »

En somme, cet opuscule ne développe qu'un point de détail du *Cortegiano*. Rien ne révèle d'ailleurs une imitation directe ; il n'y a dans tout cela aucune idée que Du Souhait n'ait pu trouver par lui-même.

La Guide des Courtisans (2), de Nervèze n'est qu'un vaste sermon. En une série de chapitres qu'il intitule belliqueusement « combats (3) », Nervèze attaque l'orgueil, qui rend les hommes « inhabiles à la société », et ruine « la loi humaine et sociale, qui ordonne le commerce entre les hommes (4) », la dissimulation, la médisance, l'impiété, c'est-à-dire moins l'incrédulité qu'« une faiblesse de dévotion et de charité (5) », le duel (6). Dans un « Règlement pour vivre à la Cour », il établit que le seul moyen de « couper le chemin et fermer les avenues » à ces puissants ennemis, est de contracter une alliance solide avec « la vertu et la crainte de Dieu (7) ». Son but essentiel est, en effet, de « réformer toutes ces humeurs corrompues qui font que le monarque des cieux est mal servi à la Cour des rois de la terre (8) ». Comme François de Sales, il ne croit pas que la religion et la vie du monde soient absolument incompatibles, il pense qu'avec une volonté soutenue, on peut concilier la piété et les grandeurs (9). Mais c'est précisément la persévérance qui manque aux courtisans ; ils redoutent l'effort, la contrainte, s'abandonnent aux jouissances aisées du corps, et négligent les soins difficiles de l'âme. « Tout le soin s'en va aux parements et bienséances extérieures du corps, dont les appétits altèrent ceux de l'âme, et s'opposent à tout ce qui sent sa magnanimité ; de sorte que vivant sous une humeur nonchalante au bien et active à la vanité, ces jeunes cavaliers s'endureissent aux voluptés ; au lieu que l'amour

(1) fin.

(2) Paris, Ant. du Brueil, 1606, in-12. Je renvoie à la réimpress. dans les *Œuvres morales* de NERVÈZE, Paris, Ant. du Brueil, 1620, in-16.

(3) P. ex. « contre la feintise, combat II, contre la médisance, combat III ».

(4) P. 3 verso, 4 recto.

(5) P. 19 recto.

(6) « Il est étrange que la nation française, qui est la plus douce, la plus traitable, et la plus humaine de toutes les nations de la terre, ait cette particulière manie de s'entretuer les uns les autres, sans avoir égard ni au sang des parents ni à la vie des amis » (20, verso).

(7) P. 26 recto. Voir un éloge ardent de la vertu, 72 sq. : qui plus l'affectionne plus la possède, et qui la sait posséder jouit d'une félicité parfaite ».

(8) P. 38 recto.

(9) P. 2.

de la gloire les devrait embraser (1) ! » Voilà pourquoi ils haïssent l'étude. Certes, Nervèze ne leur interdit pas les exercices physiques (2). Il voudrait seulement que pour orner leur esprit, élever et fortifier leur âme, ils donnent aux lettres le temps qu'ils gaspillent dans une oisiveté qui les accable, et se dépouillent d'un préjugé déshonorant : « Quelle erreur dommageable à notre noblesse, qui consommera ses plus douces années aux exercices des corps, et ne voudra rien donner à ceux qui sont propres à l'esprit... Comme si les livres étaient incompatibles avec l'épée, et la qualité de docte avec celle de cavalier (3) ». S'ils désirent écrire et parler avec agrément, ce n'est pas pour enflammer, en guerre, le courage des soldats, ou pour emplir, en paix, des ambassades ; c'est pour séduire une femme par des phrases artificieuses ; « c'est avec cette douceur de langage qu'ils veulent détremper le venin de leurs desseins amoureux (4) ». Et Nervèze songe aux dames, qui sont exposées sans cesse à leurs propres faiblesses, aux sollicitations et aux ruses des hommes. Puisque « la bienséance et l'honnêteté civile » ne leur permettent pas de fuir les sociétés dangereuses, qu'elles demandent à Dieu, pour défendre leur « pudicité », un secours tout-puissant (5). Enfin, il démontre au mondain désespéré de quitter ses plaisirs, ses richesses, que la mort, qui libère l'âme du corps pour l'unir à Dieu, n'est pas un mal. « Il n'y a point de peine à trépasser, ou, s'il y en a, c'est par le remords de la conscience, qui tient lieu de douleur, de laquelle le bien vivre nous exempte (6) ».

Dans cette apologie de la vertu et de la foi, rien ne rappelle le *Cortegiano*, ni même la *Conversation civile*.

L'imitation est plus sensible dans un chapitre des *Diverses leçons* de Louis Guyon : *Du courtisan et quel il doit être* (7). « Ce qui m'a ému à érire du courtisan, dit-il, ç'a été pour ôter une fausse persuasion que s'est imprimée le peuple, qui pense un courtisan n'être qu'un affonheur de marchands et autres, dissimulateur, flatteur, incivil, médisant, ruffian, bravache,

(1) P. 29 verso.

(2) P. 30 verso.

(3) P. 33 recto et verso.

(4) P. 34 recto.

(5) P. 65 verso sq.

(6) P. 89-90. *Les Epîtres morales* dédiées à la duchesse de Montpensier, ne sont que la répétition, sous forme de lettres, des conseils de la *Guide*.

(7) I, p. 195 sq.

importun, bref un personnage plein de tous les vices, parce que du temps des rois, enfants du feu roi Henri second, régnants en bas âge plusieurs étaient tels ». Mais aujourd'hui que nous avons un Roi « d'âge consistant, de mûr entendement », « je veux mettre en avant, quel doit être le courtisan et son but, afin d'ôter le peuple de l'erreur en laquelle il est détenu, depuis quelques années ». Il n'y a pas une ligne qui ne soit copiée — je ne dis pas dans le texte italien — mais dans la traduction de Chappuis : la noblesse, la beauté du corps et du visage, la taille moyenne (1), la pratique des armes, l'habileté à l'équitation, à la danse, figuraient déjà au nombre des qualités requises en un parfait courtisan.

Le costume sera noir « ou pour le moins tirant sur l'obscur », sauf aux réjouissances.

En conversation, le courtisan ne sera ni présomptueux, médisant, opiniâtre, contradicteur, glorieux, menteur, flatteur, mais toujours modéré, tranquille, maître de lui : ses « bourdes » seront réservées, et ne s'attaqueront ni aux riches, ni aux puissants, ni aux pauvres, ni surtout « aux dames, lesquelles pour leur imbécillité doivent être respectées (2) ». Il saura ne point tenir au prince, qui veut se récréer « aucuns propos qui lui puissent apporter de la fâcherie » ; mais il ne consentira pas, pour obtenir sa faveur, à lui servir « d'assassin et de maquereau ». Sur le duel, le jeu, l'imitation est absolue. S'il est amoureux d'une dame « pour une fin honnête, car autrement il se trouverait mauvais », « il ne lui doit faire savoir ses passions tout incontinent par paroles avec certaines furies et obstinations, comme plusieurs malavisés font, mais doit donner à connaître ses amours par contenance, par un soupir, un respect, une crainte plutôt que mille paroles, et puis faire que les yeux soient les fidèles messagers qui portent l'ambassade du cœur. Après, peu à peu, viendra bien à point à parler à sa déesse, puis à l'attouchement des mains et autres faveurs honnêtes, qu'on peut tirer civilement d'une dame de respect qu'on aime ».

(1) Condamnation des grandes tailles pour les mêmes raisons : intelligence lente, inaptitude aux exercices du corps.

(2) Les emprunts sont aussi caractéristiques dans le chapitre : *Sur le rire et la manière de le provoquer honnêtement* (I, 436 sq.) : il reprend l'énumération classique avec les raisons que donne B. Castiglione ; on ne rira ni des pauvres qu'on doit plaindre, ni des puissants qu'il faut craindre et respecter ; suivent des règles relatives aux « bourdes » qu'il définit : des récits avec imitation du geste et de la voix.

En ce qui concerne les rapports du Roi et du courtisan, Louis Guyon adopte sans réserve les théories de B. Castiglione. « Le but du courtisan doit être d'enseigner le prince... La fin du parfait courtisan... est à mon avis de gagner par le moyen des qualités, que je lui ai attribuées, tellement l'amitié et le cœur du prince auquel il fait service, qu'il lui puisse dire toujours la vérité de toutes choses qui lui sont convenables savoir, sans crainte ou danger de lui déplaire, de manière que, connaissant la volonté d'icelui encline à faire chose non convenable, il ait hardiesse de lui contredire, se servant d'une gentille manière de la faveur et du crédit qu'il a acquis par les bonnes parties qui sont en lui, afin de lui ôter toute mauvaise intention et le conduire au chemin de la vertu (1). » L'auteur trouve le moyen de citer l'écrivain italien sans avouer l'emprunt ; il ajoute en effet : « de cet avis sont tous ceux qui se sont mêlés d'écrire du Courtisan, et entre autres Balth. Castillonnois ». Il accepte les extrêmes conséquences de cette attitude du courtisan, qui, étant au service d'un prince vicieux et incorrigible, « le doit quitter, et sagement se retirer de sa Cour (2) ». C'est un plagiat pur et simple.

Peut-être, si l'on veut trouver à ce petit traité quelque originalité, pourrait-on dire qu'il y a chez le Courtisan de L. Guyon moins de vanité, moins de désir de « paraître », que chez celui de Castiglione ; cet éclat brillant s'atténue ; nous préférons les qualités moyennes ; il faut, dit-il, être « prêt à faire plaisir, diligent à servir, avoir soin du profit et honneur des amis tant absents que présents, supportant leurs défauts naturels et tolérables, sans rompre amitié entre eux pour peu de chose, et corrigeant en soi-même les fautes qui lui auront été amiablement remontrées, *ne se préférant jamais aux autres en voulant avoir les premiers et plus honorables lieux* (3) ».

Le *Gentilhomme* de Nicolas Pasquier (4), est, généralement, inspiré de très près par le *Cortegiano*.

Le gentilhomme doit, avant tout, être digne de sa race, et donner « une bonne espérance de lui par toutes sortes d'actes généreux, pour témoigner qu'il vient d'un tige vraiment vertueux ». Une bonne « nourriture » doit, dès l'enfance, le former au

(1) P. 204. Tiré à peu près textuellement de la traduction de Chappuis. J'ai cité le passage de Chappuis plus haut.

(2) P. 200.

(3) P. 201.

(4) Paris, Jean Petitpas, 1611, in-8°.

bien, à la vertu, car c'est d'elle seule que vient « le vrai honneur (1) ». On l'habitue à la sobriété, à la modestie, à la fidélité à sa parole, à la maîtrise de soi, à la justice, à la libéralité, on lui donnera l'aversion du jeu, du vin, du blasphème, l'amour de ses parents et de sa patrie (2). On fera aux lettres une place importante. Abordant à son tour cette question traditionnelle, Pasquier écrit : « Le mépris des bonnes lettres a tenu longuement tel rang chez lui (le gentilhomme), qu'il tournait à grande gloire de faire profession d'ignorance... : il faut qu'il change d'avis ; car l'expérience lui apprendra que l'étude des bonnes lettres est le seul et souverain remède pour attacher dans son âme, à clous de diamant, une forme de bien vivre, *pour dompter et adoucir sa nature sauvage et farouche*, et embellir le cours de sa vie ». Mais il n'entend pas que son disciple s'attarde à étudier le grec et le latin ; pour « régler ses mœurs au bien, entendre la sage conduite des armes, et comme il peut avec prudence gouverner un Etat », il trouvera toutes les leçons nécessaires dans les traductions des auteurs anciens, et dans les livres français (3). « Somme, je souhaite qu'il bannisse de lui deux extrémités, l'ancienne, qui était ou d'abhorrer, ou pour le moins négliger les bonnes lettres, l'autre, de ne les embrasser pédantesquement (4) ». Il étudiera donc la morale, la politique, l'histoire et donnera « une heure du jour » aux mathématiques, qui, outre leur utilité pour les sièges, les fortifications, ont l'avantage de rendre « un esprit prompt vif et aigu, par la certitude de leur démonstration parfaite (5) ». Nicolas Pasquier a lu Montaigne (6), mais il ne s'en contente pas ; il veut que son gentilhomme travaille sans perdre de temps (7), développe et affermis sa mémoire (8), et repasse souvent ce qu'il a appris (9).

(1) P. 2. Cette page fait penser à la tirade célèbre de don Louis à don Juan, et renferme quelques formules vigoureuses : « qui surmonte en mérite doit vaincre en honneurs ». Voir aussi p. 5 sq., 61 sq.

(2) P. 72 sq., 37 sq.

(3) Il y a sur la langue française des idées qui, pour le fond et la forme, rappellent la *Défense* de Du Bellay, p. ex : « la stérilité ou fertilité d'une langue dépend de l'industrie ou paresse, de la négligente ou diligente culture des laboureurs » (18).

(4) P. 13, 16 sq., 20.

(5) P. 28 sq.

(6) V. p. ex. 23, quelques souvenirs de Montaigne sur le rôle du précepteur.

(7) P. 26.

(8) P. 25.

(9) P. 34. Voir des phrases comme celles-ci : « la connaissance marche de-

Les armes seront la « principale profession » du gentilhomme ; il pratiquera tous les exercices qui concernent la guerre, et, pour acquérir et conserver la souplesse, apprendra à « courre la bague, jouter, combattre à la barrière, courir, danser, sauter, jeter la pierre, jouer à la paume, nager ». L'auteur consacre de longs développements au métier militaire ; sous les titres : soldat, enseigne, général d'armée, soutenir un siège, assiéger une place, victoire, il multiplie les conseils minutieux. C'est un cours complet de stratégie (1). Mais il blâme l'abus des duels, la coutume absurde et barbare des seconds ; il voit le remède non dans une interdiction absolue, mais dans une réglementation sévère : « que le Roi accorde les combats avec connaissance de cause, et qu'il ne s'en fasse plus que sous bonnes et grandes considérations jugées fort importantes (2) ».

Nicolas Pasquier énumère quelques-unes des qualités nécessaires à la vie mondaine. Il veut que la mine soit ouverte et avenante, les habits modestes et bien appropriés (3), le rire modéré et discret. Le gentilhomme qui cherche à plaire, sera capable de varier sa conduite suivant la diversité des circonstances (4). Il aura le sens naturel de la bienséance : « tout ce qui se fait hors de saison est ennuyeux ». Il obéira toujours à la raison, et saura, « en toutes choses », ménager « à propos » son jugement, qu'il considérera « comme le pilote et fanal de toutes ses actions ». Il évitera l'excès, saura « nager entre le trop et le trop peu », « se jettera dans la médiocrité » ; « en tout cela, je désire, je ne sais quoi de sobriété et de discrétion » ; cette douceur mesurée « tire à soi les cœurs des personnes, voire des plus farouches et revêches, tout ainsi que l'aimant le fer (5) ». Il fuira donc l'affectation, mais sans tomber pour cela dans une humilité indigne de lui ; il conciliera sans effort l'ambition de briller, l'aisance des manières, la simplicité des dehors. « Qu'il se donne bien garde de pédantiser par ses discours...

vant le jugement, premier que de venir à l'œuvre, il faut apprendre à travailler » (33).

(1) P. 47, 57 sq., 147-254.

(2) P. 105-142.

(3) « La propriété bien assortie est plus séante que le faste » (35).

(4) « Entregent. Il faut qu'il se rende agréable à tous le plus qu'il pourra, et à cette fin donne ordre de conduire ses déportements par un entregent qu'il doit diversifier selon la diversité de son âge, étant une chose bienséante en une saison, qui ne l'est en une autre ». « Ce n'est pas un petit secret de s'accommoder aux humeurs de ceux qu'il fréquente, singulièrement ès choses indifférentes » (55, cf. 102).

(5) P. 35, 46, 104, 105, 57.

ains se contente de faire paraître au doigt qu'il n'est pas un ignorant ; ni pareillement qu'il ne fasse le rodomont en bravades, sous une opinion qu'il aura de soi d'être grand guerrier... et néanmoins conduisant ses déportements avec cette douceur, qu'il soit piqué d'un désir d'être toujours le premier et le dernier en l'exécution de toutes hautes entreprises, dissimulant toutefois sagement cette noble jalousie, pour se garantir d'une fâcheuse envie de ses compagnons (1) ».

En ce qui concerne les rapports avec le souverain, Nicolas Pasquier assigne au courtisan, dans son quatrième livre intitulé des « déportements près du Roi », le même rôle que le *Cortegiano*. « Comme son âge et ses mérites lui ont acquis crédit auprès de son prince, qu'il lui conseille avec franchise son bien, puis lui découvre toujours la vérité de toutes choses qu'il lui convient savoir, sans crainte ou danger de lui déplaire ; et s'il le voit enclin à faire choses malséantes, de bonne grâce il lui contredise pour lui faire perdre ce mauvais chemin, et le mettre peu à peu dans la sente de vertu (2) ». Il entre même en plus de précisions que B. Castiglione. « Voici les maximes que je souhaite être enseignées par mon gentilhomme à son Roi, avec toute humilité et soumission ». J'énumère ici seulement quelques titres de chapitres. « Sciences dignes d'un Roi, recourir à Dieu, se corriger, garder sa foi, observer la loi et rendre justice, abolitions et grâces qui sont de justice (3), évocation du propre mouvement du Roi (4), doux envers son peuple, courtois, liberté de se plaindre, n'offenser, bannir les méchants d'auprès de soi, pensions (5), trésor public, institution de la jeunesse de son peuple, luxe et superfluités conseillers d'Etat, gouverneurs de provinces (6), discipline militaire, inimitiés entre princes, factions, remueurs d'Etat, guerre civile, alliés, forces auxiliaires, guerre étrangère, bataille, » etc. Comme on voit, le gentilhomme est pour son maître un pédagogue encyclopédique, et Nicolas Pasquier est plus « cortegianesque » que le *Cortegiano* !

L'ouvrage finit par quelques pages d'un mouvement lyrique,

(1) P. 55.

(2) P. 274.

(3) C'est-à-dire ne pas sauver un coupable.

(4) C'est-à-dire ne pas ôter un procès à un parlement, pour le confier à un autre plus complaisant.

(5) C'est-à-dire ne pas continuer aux enfants, après la mort du père, une pension donnée au père.

(6) C'est-à-dire la manière de les choisir.

qui rappelle certaines tirades de Bembo. Le gentilhomme ainsi formé est « l'adresse et loi de tous ceux qui le pratiquent, lesquels tirent de ses douces mœurs et des richesses de ses louables vertus, comme d'un précieux trésor, ce qui sert à leur usage, afin de faire voir que le ciel libéral de tant de grâces en son endroit, ne l'a pas tant fait naître pour lui-même, que pour servir d'école de sagesse aux âmes qui s'y veulent instruire ».

Le *Gentilhomme* n'est qu'une transcription du *Cortegiano*, assez fidèle pour que la religion même n'y tienne que fort peu de place.

Le *Courtisan français* (1), veut que le gentilhomme ait la beauté, la bonne grâce « multipliée par la bienséance qu'il faut industrieusement exercer, faisant paraître ce qu'on aura d'exquis en cela, non pour s'en glorifier, mais pour témoigner que l'honneur qui presse, veut que les gestes extérieurs rendent compte de ce qui est en l'intérieur ». Il s'abstiendra de faire ce qu'il ne sait pas, aura l'adresse d'introduire ce qu'il connaît bien, évitera de se donner en spectacle aux gens grossiers. Les armes seront « sa principale vocation (2) », ce qui ne l'empêchera pas de « s'affectionner aux arts et aux sciences », « sans s'y attacher importunément comme ceux qui sont payés pour cela, et y mettent leur souverain bien ». Il fuira l'artifice ; « le plus bel artifice qu'on puisse faire est de n'en avoir point (3) ». Ainsi, il ne provoquera ni envie ni jalousie. Tout ce qui concerne la conversation proprement dite, la fréquentation des dames, l'usage de paroles appropriées, honnêtes, la « folie louable » qui peut se manifester dans la plaisanterie sans excès, la nécessité de « s'accommoder honnêtement avec toutes sortes de gens, pour conquérir leur cœur par la force de la courtoisie », est tiré du *Cortegiano*, comme les conseils relatifs au jeu, que l'on pratiquera sans passion, sans avidité (4).

(1) Paris, V^{re} Guillemot, 1612, in-8°. Anonyme.

(2) P. 19, 34, à 36.

(3) P. 23. En conversation on peut montrer ce qu'on sait ; mais qu'on le fasse « si ingénument que la science dont on proposera quelque point semble plus être une coutume et adresse honnête qu'une étude moleste », (28.)

(4) P. 88, 95, 104, 119, 224, sur les jeux. « Le sage qui veut montrer le profit qu'il a fait à l'école de la vertu et se maintenir par la presse de l'honneur en la prudente froideur en laquelle il s'est adextré, fera en ce cas une manifeste démonstration du pouvoir qu'il sur soi-même, en paraissant uniforme » (160) ; sur les dames : auprès d'elles, on devient plus respectueux, « et partant

Surtout, qu'on n'oublie pas que « la vertu est le flambeau des âmes qui les conduit et leur donne entrée partout. Celui qui s'en aidera pourra galamment se jeter en tous lieux (1) ». A l'égard des dames, le courtisan sera discret, courtois ; « si d'aventure quelqu'une sans y penser, mettait le pied sur le glissant chemin qui tourne au vice », il l'avertirait doucement, et la ramènerait sur la bonne voie, comme on relève quelqu'un qui a glissé sur la glace (2). Il n'aura aucun désir malhonnête. Il servira « avec tout respect », celle « qui l'aura doucement contraint par la force de ses vertus », et se gardera « que l'on ait connaissance qu'il ait dessein particulier pour elle ; il n'y a qu'eux deux qui seuls sauront ce qui en est ». Il n'y a point de vrai contentement hors « du chaste cloître où les vertus dominant », car, « si on désire autrement et qu'on obtienne, on entre en des troubles qui affligent incessamment le cœur ; que si on rencontre selon la vertu, on jouit du parfait aise (3) ». C'est un pauvre et vague souvenir des théories du *Cortegiano*.

L'avant-dernier chapitre est consacré à la peintre de la dame parfaite, qui aura les vertus du courtisan, et, en propre, la modestie et la chasteté (4). Les sciences lui seront « familières », aussi bien qu'aux hommes, et elle n'ignorera pas les arts, tels que « portraiture, écriture (5), musique, et semblables ».

L'auteur essaie de tirer tout le parti possible du rôle que Castiglione attribuait au courtisan envers le prince ; cette attitude est bien séduisante pour un champion de la vertu, mais elle est grosse de dangers, et peut avoir des suites redoutables. Il tâche donc, gauchement, de trouver quelque biais ; c'est par son exemple, plus que par ses paroles, que le courtisan instruira son prince ; et le prince, d'ailleurs, n'est pas nommé isolément, mais confondu dans la foule de ceux qui subiront, à leur insu, le prestige de ses perfections : l'amour propre royal

plus accort et de meilleur entretien » ; elles sont « l'organe qui polit notre conversation, joint que sans leur douce rencontre, la vie est triste, rude, fâcheuse, et ombre de mort » (95).

(1) P. 5 ; cf. p. 43 cette idée : l'intérieur de nous-mêmes doit être aussi beau que l'extérieur. « Le parfait ornement du courtisan qui désire être homme d'honneur, est d'être paré et muni de bonnes mœurs, lesquelles sont l'éclairant flambeau de sa bonne grâce, le vif soleil de ses excellences ».

(2) P. 68.

(3) P. 242, 248.

(4) P. 229 sq., 236.

(5) Peut-être faut-il entendre par ce mot le dessein.

est ainsi ménagé. Donc, le vertueux courtisan et la vertueuse dame, paraîtront à la Cour, « comme deux astres flamboyants, qui seront causes que les plus magnifiques courages deviendront plus absolument animés à s'illuminer du désir de vertu ; et alors, ces luminaires faisant voir le lustre de leur valeur dont on fera un singulier état, ils enseigneront *tacitement* tous les autres, tellement que leur apparence, leur approche, leurs grâces, leur conduite et le reste de leurs vertus, seront autant de *doctrines pour tous* (1) ». Quel pâle démarquage du *Cortegiano*, et comme le titre ne doit pas faire illusion !

Le *Traité de la Cour*, par de Refuge (2), est, avant tout, pratique ; il est précis, clair, minutieux, il abonde en divisions et classifications (3), mais il est par cela même commode à consulter, et riche en renseignements psychologiques.

L'influence du *Cortegiano* semble plus lointaine : si on la saisit dans certains détails, on ne la sent pas sur l'esprit général du livre. La Cour est un terrain instable et glissant. Le courtisan a donc besoin de la civilité et « promptitude à faire plaisir à un chacun », « pour lui donner entrée », et de la dextérité pour se conduire en toutes circonstances. La civilité consiste en bienséance et affabilité. La bienséance concerne les paroles, qui seront nettes, claires, honnêtes, « propres à la chose », sans bassesse ni affectation, les vêtements, qui seront conformes à la mode, mais sans recherche ni excès, la contenance, qui doit être gracieuse, aisée, naturelle, modeste, sans gestes extraordinaires. L'affabilité est l'art d'accueillir agréablement les gens, de les saluer, « humainement », et « par signes extérieurs et caresses, les assurer de notre courtoisie et bonne volonté » ; il faut savoir les « convier de nous accoster », par un visage aimable, les écouter avec complaisance, répondre à propos et doucement, « fuyant tant que faire se pourra les rudes et aigres réparties ». Cependant nous devons toujours conserver « la gravité et décence sortable à notre condition et notre état ».

(1) P. 250.

(2) Paris, 1616, in-8°.

(3) En voici un exemple. Les mouvements de l'âme sont modérés, en nous ou chez autrui, par la douceur des mœurs, la force de courage, la prévoyance, le divertissement. La douceur des mœurs et la force de courage sont naturelles ou acquises ; si elles sont acquises, elles le sont par trois choses : la fréquentation des personnes fermes et modérées, l'expérience personnelle ou celle d'autrui, la raison, etc. (p. 56 sq.).

A ce propos, de Refuge répète sur la raillerie les conseils traditionnels, condamne la médisance, les équivoques et mots à double entente, les indécences, les bouffonneries, les moqueries, contre les personnes que leur rang ou leur misère mettent à l'abri : que le jugement règle en toute chose la plaisanterie, dont il convient d'user « comme d'un assaisonnement, non comme de viande ».

Au sujet de la libéralité, si utile à la Cour, « où l'intérêt est le seul lien qui rassemble et maintient tant de gens les uns avec les autres », il pille Sénèque, et fait passer dans son livre toute la doctrine du *De Beneficiis* ; d'ailleurs il ne s'en cache pas (1).

Pour permettre au courtisan de diriger avec certitude sa conduite et son attitude à l'égard des personnes si diverses qu'il peut rencontrer, il étudie la différence des caractères selon que dominant en eux des facultés comme l'imagination, la mémoire, ou bien des passions comme la colère, l'envie, la jalousie, la haine, la compassion. Il conclut que la maîtrise de nous-mêmes nous rend maîtres des autres, « pour ce que cette modération nous donnera loisir d'épier le lieu, le temps, les occasions, et les autres avantages nécessaires, pour venir à bout de notre dessein. Il sera en nous de feindre, ployer, et différer à notre aise, selon le besoin, marchant toujours la bride en main (2) ». Il ne recommande pas précisément l'hypocrisie, mais la dissimulation lui paraît nécessaire. Que le courtisan « ait toujours l'esprit tendu pour examiner par le menu les actions d'autrui et les siennes, qu'il se tienne toujours sur ses gardes, et à soi, qu'il voie, entende et juge tout, mais qu'il parle peu, couvrant ses pensées, ses volontés et ses desseins, avec néanmoins un visage ouvert et agréable à tous (3) ».

Le but du courtisan est de gagner la faveur du prince, soit par les charges et dignités qui donnent accès auprès de la per-

(1) P. 1, 12. Vers la même époque on trouve un petit cours complet de plaisanterie dans le *Juvénal français*, de LE GORLIER, Paris, 1624 ; « c'est un signe infallible d'une bonne naissance et d'une sage nourriture, quand on se joue de bonne grâce et sans offenser » ; « que tes brocards soient élançés promptement, sans être prémédités », « que tes railleries soient subtiles et à propos », « surtout ne raille point à la volée et sans occasion », « je pose cette règle infallible pour ceux qui se plaisent à gausser, de se gouverner selon les qualités des personnes » (30 sq.).

(2) P. 16, 55.

(3) P. 101. Il indique comment elle se pratique, par le silence, par les paroles, par l'attitude (p. 99).

sonne royale, soit en s'employant à ses affaires particulières. De Refuge n'a aucune illusion : quiconque veut mener une vie « du tout innocente », fera sagement de fuir la Cour, « laquelle corrompt aucune fois les plus entiers et les plus chastes ». Les hommes de bien doivent tâcher, cependant, d'approcher des souverains vicieux, pour « rabattre tant qu'en eux sera les mauvais et pernicieux desseins du prince, sinon directement et ouvertement, au moins indirectement et sous main, soit en les différant et y opposant des difficultés, soit en faisant ouverture de quelques autres expédients plus doux et plausibles ». C'est ainsi que Burrhus et Sénèque, en livrant à Néron une affranchie, l'empêchèrent de déshonorer les nobles familles. En cette affaire délicate, le courtisan n'affectera pas une vertu rigide : il saura quelquefois flatter le Roi, « il n'y a remède » ; il est bon de ne pas le contrarier, et de connaître à l'avance ses secrets désirs, « fuyant de s'engager à un conseil qui puisse être mal reçu » ; quand il ne le pourra pas, il feindra d'examiner l'affaire, d'en peser les avantages et les inconvénients, « desquels, s'il peut, il lui laissera faire le choix sans rien conclure ». Si le prince insiste, il le priera, sous prétexte d'éclaircissements nouveaux, d'appeler un tiers, à qui il laissera le fardeau de la responsabilité. Le prince peut charger le courtisan d'exécuter sur-le-champ quelque action fâcheuse ; en ce cas, celui-ci tâchera de la rejeter subtilement sur quelque méchant personnage, bien que ce « ne soit pas œuvre de charité (1) ». De Refuge, épris de clarté méthodique, range les princes en quatre catégories d'après leur tempéraments : les colériques, les sanguins, les mélancoliques, les flegmatiques ; et il étudie la manière de se comporter avec chacun d'eux ; on ne voit partout que soumission et « paroles de soie (2) » ; l'attitude sera la même envers les domestiques du prince, les grands et les favoris (3). En somme, « le plus utile conseil que l'on peut donner à un homme qui est en crédit, est de s'abaisser le plus qu'il pourra envers son maître, et faire le craintif ». Il fera bien, d'ailleurs, au plus haut degré de la faveur, de « se préparer à la descente (4) ». Ce n'est pas là un tableau bien rassurant

(1) P. 97, 117.

(2) Par exemple à l'égard du prince coléreux : « que le courtisan ait toujours l'œil et l'oreille ouverts, et un pied en l'air pour voir, entendre, dire et faire ce que le prince désirera, sans réplique, remise ni difficulté, de peur de faire croire à son maître qu'il s'estime plus sage que lui » (p. 119).

(3) P. 130 sq., 137, 166.

(4) P. 194, 207.

de la vie de la Cour, mais comme le répète l'auteur en une petite phrase péremptoire et résignée, « il n'y a remède (1) ».

Il ne se complaît pas en des visions radieuses et chimériques ; il veut réussir à la Cour ; et fait en quelque sorte un traité de psychologie pratique à l'usage de l'apprenti courtisan (2). Quand il considère en face les dangers et les difficultés de cette entreprise, il ne dissimule pas qu'il faut savoir concilier les concessions réelles avec les apparences avantageuses. Ce n'est pas là l'esprit du *Cortegiano*. On saisirait plutôt dans le soin qu'il apporte à distinguer, à analyser les caractères et les tempéraments divers que l'on peut rencontrer, et dans l'effort pour donner des principes de conduite à l'égard de chacun d'eux, l'influence de Guazzo.

(1) On retrouve plusieurs fois cette expression : p. 109, 207.

(2) Comme exemple de clarté pratique et détaillée, voir p. 81 sq., ce qu'il dit sur les affaires qu'on entreprend, l'étude des causes, des moyens, des circonstances, les empêchements qui viennent de nous, ou de celui à qui nous avons affaire, ou de l'affaire elle-même, avec les moyens d'en venir à bout.

CHAPITRE X

TRAITÉS FRANÇAIS RELATIFS A LA VIE A LA COUR,
A L'HONNÊTE HOMME (*suite*). L'HONNÊTE HOMME DE FARET.

L'Honnête Homme de Faret est le plus connu des ouvrages que le *Cortegiano* a inspirés chez nous. Il a paru en 1630 ; le privilège est du 20 août de cette année (1). Il venait à son heure, car à cette date règne un calme relatif. L'hôtel de Rambouillet brille de tout son éclat, la vie de société s'organise vraiment, et toutes les questions qui intéressent la perfection individuelle, les relations mondaines sont « à l'ordre du jour ». Aussi, le livre de Faret obtint-il un vif succès. Il fut réédité en 1631, 1634, 1636, 1640, 1656, 1658, 1660, et plus tard encore ; il fut même traduit en espagnol (2).

Bien qu'il suive de près Castiglione et Guazzo, Faret n'a pas fait œuvre seulement de copiste ; tout en reproduisant les textes italiens, il a donné à son traité un esprit un peu spécial ; par là il se distingue du *Cortegiano* et de la *Conversation civile* ; par là aussi il s'éloigne de l'Hôtel de Rambouillet.

Le titre est déjà significatif : *L'Honnête homme ou l'Art de plaire à la Cour*. C'est la Cour que fuyait M^{me} de Rambouillet, c'est à la Cour que Faret, à la suite de Castiglione, veut introduire son gentilhomme (3). Seulement, en Italie, la Cour et le monde étaient confondus ; ils étaient séparés en France. L'Honnête Homme est donc identifié au Courtisan heureux. Et de plus, plaire n'est pas uniquement, pour Faret, acquérir

(1) Je renvoie à l'édition de 1634, qui porte la traduction espagnole en regard du texte français, publiée à Paris, T. Quinet, in-4°.

(2) Voir Bibliographie au mot Faret.

(3) Il est à remarquer que Faret ne se plaisait point à la Cour ; ses lettres en font foi et surtout la lettre à Balzac du 3 octobre 1625 (p. 84-91 du livre II de son *Recueil*). Le 19 octobre de la même année, il écrivait à Brun : « je ne suis riche que d'amis, et me contente de ce trésor que j'estime beaucoup plus que tous ceux de la terre, dont je ne voudrais pas être maître à condition de n'aimer rien et de n'être aimé de personne ».

l'estime et la considération, c'est obtenir aussi les honneurs et les charges, par quoi se manifestent la considération et l'estime. En bourgeois parti de très bas et parvenu à un rang très enviable, par son mérite et son travail, Faret n'oublie jamais les satisfactions pratiques : « Tout en un temps, dit-il, il faut songer (à la Cour) aux moyens de conserver ce que nous possédons, d'acquérir ce qui nous manque, de rendre vains les efforts de ceux qui nous contrarient..., de reculer ceux qui vont devant nous, d'arrêter ceux qui nous suivent ; et le salut de chacun ne consiste pas tant, ce semble, à se garder soi-même qu'à ruiner les autres (1) ». Il faut être serviable, recommande-t-il. « Ceux qui sont officieux ne sauraient manquer d'amis, *et ceux qui ne manquent point d'amis ne sauraient manquer de fortune* (2). » Outre les sciences et l'histoire, il est tellement nécessaire de se former un style à bien écrire, soit de matières sérieuses, soit de compliments, soit d'amour, ou de tant d'autres sujets, dont les occasions naissent tous les jours dans la Cour, que ceux qui n'ont pas cette facilité *ne peuvent jamais espérer de grands emplois* (3). » La conversation des femmes est un des premiers devoirs de l'honnête homme : « il faut... se mettre de leurs intrigues, afin qu'elles s'intéressent à nous, *et nous rendent de bons offices auprès de tous ceux qui les visitent* (4) ». De pareils soucis étaient étrangers à M^{me} de Rambouillet.

Le titre même adopté par Faret est peu satisfaisant, quand on a lu son traité. Il prescrit au gentilhomme, nous le verrons plus loin, d'être en toute occasion parfaitement vertueux, et l'on se demande comment il peut croire que c'est là un bon moyen de plaire, dans une Cour en général, et en particulier à la cour de France aux environs de 1630. « Je voyais bien que pour obtenir alors quelque chose dans le monde, dit Francion, il n'y avait rien qui y fût moins utile que de le mériter, et je

(1) *L'Honnête homme*, p. 97.

(2) *L'Honnête homme*, p. 75.

(3) *L'Honnête homme*, p. 63.

(4) *L'Honnête homme*, p. 223. Des considérations de ce genre se retrouvent dans la *Fortune de la Cour* (réimpress. donnée chez Nic. de Sercy, 1642, in-8°, du traité de P. de Dampmartin, publié à Anvers 1592, in-12). « De quelque façon que ce soit, l'on tire de l'avantage de leurs conversations, en ce que les femmes polies et civiles ne nous apprennent autre chose que de la politesse et de la civilité, et qu'il y a cela à profiter en leur compagnie, quand elles ne seraient point de celles dont l'on peut espérer de l'avancement » (p. 50-51). Voir la préface de l'édition de 1642 : l'auteur estime que ce livre, bien qu'écrit au xvi^e siècle, peut être encore utile et « tenir un honorable lieu parmi ceux de politique et de morale, que nous avons en notre langue ».

remarquais que pour se mettre en bonne estime, il valait mieux faire profession de bouffonnerie que de sagesse. Je ne savais ni contrefaire les orgues, ni siffler, ni faire des grimaces, parties fort nécessaires ; et quand je l'eusse su, je n'eusse pas eu l'âme si vile que de me vouloir avancer par là (1). » Talle-mant appelle l'archevêque de Reims « bon courtisan, c'est-à-dire lâche et flatteur ». N'y a-t-il pas dans cette équivalence que Faret établit entre le titre et le sous-titre de son livre, une illusion généreuse ? Morale et savoir faire y sont en conflit, et l'auteur semble embarrassé par une difficulté qu'il n'a pas résolue.

Sans doute il trouvait dans le *Cortegiano* les principales qualités morales qu'il donne à son honnête homme. Mais Castiglione pouvait orner le courtisan de toutes les vertus, puisqu'il peignait un modèle parfait, et qu'il était assez libre de préoccupations intéressées, pour lui recommander d'abandonner la Cour, plutôt que de consentir à des démarches douteuses. La différence des points de vue explique que ce qui était dans le livre italien un des éléments d'une harmonieuse unité, introduit dans le traité français une contradiction intime.

Le courtisan, d'après Faret, doit être d'origine noble, ou plutôt il est préférable qu'il soit tel. N'était-il pas lui-même une preuve que l'honnêteté sans la naissance est quelquefois suffisante ? « Je dirai premièrement qu'il me semble très nécessaire que celui qui veut entrer dans ce grand commerce du monde soit né gentilhomme... Ce n'est pas que je veuille bannir ceux à qui la nature a dénié ce bonheur. La vertu n'a point de condition affectée, et les exemples sont assez communs de ceux qui, d'une basse naissance, se sont élevés à des actes héroïques et à des grandeurs (2) ». Mais cependant, les avantages de la naissance sont des plus précieux ; outre les vertus qu'ils tiennent de leurs ancêtres, le souvenir de leurs exploits qui « les excite à la vertu par ces exemples domestiques, ou les retire du vice par la crainte de l'infâmie », les nobles sont partout accueillis avec faveur, par cela seul qu'ils sont nobles.

(1) *Francion*, livre VII ; voir l'analyse, qui précède, du *Traité de la Cour*, de DE REFUGE ; cf. ce passage curieux des *Lois de la galanterie* (art. IV) : « Ils (les galants) souffriront bien que l'on les appelle parfaits courtisans ou honnêtes hommes et gens qui savent bien ce que c'est des bonnes mœurs et des règles de la vie, pourvu que l'on entende que cela est ordonné selon leur morale particulière ».

(2) *L'Honnête homme*, p. 9 ; *Cortegiano*, p. 35.

Il est certain que si deux hommes également bien faits se présentaient dans une compagnie, « sans avoir donné aucune impression d'eux qui fit connaître ce qu'ils pourraient valoir, lorsqu'on viendrait à savoir que l'un est gentilhomme et que l'autre ne l'est pas, il faudrait que ce dernier mît beaucoup de temps, devant que de donner de soi la bonne opinion que le gentilhomme aurait acquise en un moment, par la seule connaissance que l'on aurait eue de son extraction (1) ». Plus tard, on estimera moins l'origine que l'honnêteté ; Méré n'exige nulle part une haute naissance. Mais les réserves de Faret ne pouvaient être que timides, et il était impossible que le fils d'un cordonnier de Bourg-en-Bresse réclamât, en 1630, que le mérite seul fût considéré.

La profession du Courtisan sera celle des armes. « C'est par les armes principalement que la noblesse s'acquiert... et s'ouvre le chemin à la grande réputation, et de là aux honneurs (2). » Faret condamne énergiquement le duel, que cause l'ignorance « de la saine notion d'honneur ». Il remarque aussi qu'il faut être capable de passer sans rudesse des combats aux divertissements de société. L'incapacité de s'intéresser à rien autre que les choses de la guerre et des armes, la sotte vanité de ses exploits, rendraient vite impossible toute conversation. Un honnête homme ne doit pas tellement s'adonner à son métier qu'il en devienne insociable. « Plusieurs de nos vaillants s'imagineraient ne l'être point, s'ils ne faisaient mille grimaces ou mille contenance farouches et ridicules, pour épouvanter tout le monde, de qui ces pauvres gens se figurent être regardés avec crainte et admiration. Leur fanfaronnerie est même montée jusqu'à ce degré de brutalité, que de mépriser la conversation des femmes, qui est l'un des plus doux et des plus honnêtes divertissements de la vie. La danse, la musique, et les autres exercices de galanterie leur semblent une espèce de mollesse ; à moins que de faire jouer un pétard ou une mine, ils ne croient pas s'occuper assez dignement. C'est là un des plus dangereux écueils où la bonne estime des hommes puisse faire naufrage (3). » Vouloir obtenir des louanges par force sans attendre qu'on les donne spontanément aux exploits accomplis, est aussi un « défaut odieux (4) ».

(1) *L'Honnête homme*, p. 11-13 ; *Cortegiano*, p. 35, 36, 41.

(2) *L'Honnête homme*, p. 19 ; *Cortegiano*, p. 44.

(3) *L'Honnête homme*, p. 25 ; *Cortegiano*, p. 45 ; *Conversation civile*, p. 175.

(4) *L'Honnête homme*, p. 23 ; *Galatée*, p. 194-196.

Faret, qui fait de son honnête homme un portrait complet, insiste sur ses qualités physiques ; il sera de belle taille, plutôt petit que grand, aura les « membres bien formés », forts, souples, capables de « s'accommoder à toutes sortes d'exercices de guerre et de plaisirs ». Ceux-ci n'auront aucun secret pour lui, il doit savoir « voltiger, rompre en lice, courre la bague », et connaître « tous les combats de barrière, de joutes et de tournois » ; il faut aussi jouer du luth et de la guitare, danser, nager, lutter, tirer juste, divertissements « qui ne sont si simplement honnêtes qu'ils ne deviennent bien souvent utiles (1) ». Ici encore, Faret reproduit le *Cortegiano* c'étaient pourtant là des observations qu'il pouvait faire lui-même autour de lui, dans une génération d'ailleurs imprégnée de mœurs italiennes.

Ces exercices doivent surtout être exécutés avec grâce ; faire toute chose aisément, comme par un don de nature, comme si on savait tout sans avoir jamais rien appris, de sorte que rien ne trahisse l'étude, l'effort, c'est la suprême élégance de l'homme du monde (2). Cette idée si importante, et que l'on retrouve toujours et partout en première place, c'est de *Castiglione* que Faret l'a empruntée : « toutes les bonnes parties que nous avons alléguées sont très considérables en un gentilhomme ; mais le comble de ces choses consiste en une certaine grâce naturelle qui, en tous ses exercices et jusqu'à ses moindres actions, doit reluire comme un petit rayon de divinité, qui se voit en tous ceux qui sont nés pour plaire dans le monde (3) ». Elle consiste en ceci essentiellement : « user partout d'une certaine négligence qui cache l'artifice, et témoigne que l'on ne fait rien que comme sans y penser, et sans aucune sorte de peine ; c'est ici, à mon avis, la plus pure source de la bonne grâce ; car, un chacun sachant la difficulté qui se trouve à bien faire les choses excellentes, on admire ceux à qui elles réussissent facilement, comme au contraire les plus grandes et les plus rares perdent leur prix, lorsqu'on y voit

(1) *L'Honnête homme*, p. 27-29 ; *Cortegiano*, p. 52 sq., 126.

(2) Un passage de l'*Astrée*, montre fort bien le sens du mot grâce dans cette acception mondaine. Un chevalier « de fort bon esprit », Philandre, s'est déguisé en homme du peuple, et a quitté Marcilly assiégée par Polemas, pour aller espionner l'ennemi. On l'arrête et on le mène devant Polemas, auquel il répond avec la niaiserie, la gaucherie, exigées par son rôle. Et il abuse Polemas, car il « disait toutes ces choses avec une grâce non pareille » (V. 45) ; grâce signifie ici : naturel, qui cache admirablement l'artifice, même dans la trivialité.

(3) *L'Honnête homme*, p. 33, *Cortegiano*, p. 38.

paraître de la contrainte (1) ». Cette désinvolture de bon ton peut être un don de la nature ; c'est assurément préférable ; mais, dans le cas contraire, on peut l'acquérir en imitant les parfaits modèles. « S'ils ne se sentent doués de ce sublime don, qu'ils tâchent du moins à réparer ce manquement par l'imitation des plus parfaits exemples, et de ceux qui auront l'approbation générale (2) ». L'affectation de quelque nature qu'elle soit, est incompatible avec la bonne grâce.

Après les qualités du corps. Faret étudie les qualités de l'esprit. Il traite en détail des différentes matières d'un programme d'éducation assez étendu. Ici encore, nous retrouvons le bourgeois instruit, laborieux, membre de l'Académie française, auteur d'une Histoire chronologique de l'empire turc, et d'une traduction d'Eutropius, le continuateur de l'Histoire romaine de Cœffeteau. Il faut savoir les mathématiques, l'histoire, assez sérieusement : « je trouve surtout utile et de bonne grâce de n'ignorer pas les choses principales qui se sont passées chez nous et chez nos voisins de notre temps, et s'il se peut, de savoir encore l'origine et la suite de tant de royaumes, d'Etats, et de gouvernements différents, qui se sont élevés sur les ruines d'un seul empire (3) ». On lira avec profit Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Plutarque, Tacite, Tite-Live, César, Quinte-Curce. L'économie, la politique, la morale, sont indispensables ; on en retire d'excellents enseignements, et ce sont des guides à la prudence et à la vertu. Il est louable de connaître les langues mortes, nécessaire de savoir l'italien et l'espagnol (4) ; il ne sied pas d'être ignorant en matière de peinture, sculpture et musique.

Faret apporte à ces préceptes des réserves capitales : Le courtisan est fait pour le monde, il n'a point à devenir un érudit ; il ne doit pas être non plus un pédant ; pédantisme et érudition sont le fait des cuistres, non d'un honnête homme. Qu'il se contente, selon le mot de Montaigne, d'effleurer de toutes les sciences la croûte première, « à la française », sachant qu'il est de bonne grâce de ne se piquer de rien, que le siège de la sagesse est dans l'entendement plus que dans la mémoire, et « qu'il est préférable d'étudier dans le grand livre

(1) *L'Honnête homme*, p. 37 ; *Cortegiano*, p. 66, 67, 180, 241 ; *Conversation civile*, p. 20-21.

(2) *L'Honnête homme*, p. 33 ; *Cortegiano*, p. 64.

(3) *L'Honnête homme*, p. 59.

(4) *L'Honnête homme*, p. 65 ; *Cortegiano*, p. 238.

du monde que dans Aristote (1) ». Faret n'exige donc pas « cet enchaînement des sciences que les anciens nommaient encyclopédie ». « C'est assez qu'il ait une médiocre teinture des plus agréables questions qui s'agitent quelquefois dans les honnêtes compagnies. Je l'aime mieux passablement imbu de plusieurs sciences, que solidement profond en une seule. Car, qui ne peut parler que d'une chose est obligé de se taire trop souvent (2) ». Les besoins de la vie mondaine défendaient précisément au gentilhomme, ce que lui interdisait aussi l'orgueil de la naissance.

Le chapitre des ornements de l'âme est plus intéressant. C'est le plus original du traité. Nous avons vu plus haut qu'il y eut au début du xvii^e siècle un réveil de sentiment religieux ; si les courtisans étaient trop souvent réfractaires, s'ils allaient à l'église pour rencontrer leur maîtresse, tout en faisant leur cour à Louis XIII, et n'en trouvaient que plus élégant de braver à la fois Dieu, le diable et le Roi en commettant, par derrière, mille impiétés, la bourgeoisie avait conservé, après la Ligue, ses traditions de piété tranquille, solide ; l'Estoile en est garant, par lui-même et par ses observations. Faret a été un honnête bourgeois, malgré la mauvaise réputation exagérée par une rime trop commode ; son fils eut pour parrain le collaborateur de Saint-Vincent-de-Paul, Nicolas Pavillon, évêque d'Aleth ; et quand il mourut lui-même, en 1646, quarante prêtres vinrent solennellement chercher son corps à l'hôtel du comte d'Harcourt. Tous ses contemporains ont loué ses vertus paisibles et profondes ; en 1653, Vion d'Alibray déclarait, dans la préface de ses œuvres poétiques, qu'il était « l'un des plus honnêtes hommes et des plus sobres de son temps » ; Boisrobert avait donné à son nom une rime plus flatteuse que la rime consacrée, mais qui n'a pas eu la même fortune :

Notre cher Faret
Qui de vice omnino caret.

Nous allons retrouver dans son ouvrage des traces de son origine et de son caractère.

(1) *L'Honnête homme*, p. 49.

(2) *L'Honnête homme*, p. 49, 51 ; *Conversation civile*, p. 155, 246. Le *Ménagiana* relève et note ce passage de Faret ; il apparaît donc à l'auteur du recueil comme intéressant. Notons une très légère modification du texte qui change un peu le sens : Faret écrivait : *passablement* imbu de plusieurs sciences ; le *Menagiana* dit : *superficiellement*, ce qui n'est pas la même chose (III, 240.)

Un honnête homme doit, avant tout, être vertueux. « La vertu est si essentiellement le but de tous ceux qui veulent se faire considérer dans la Cour, dit-il naïvement, qu'encore qu'elle ne s'y voie qu'avec des déguisements et des souillures, si est-ce que chacun veut faire croire qu'il la possède toute pure et sans artifice (1). » Ce précepte, Faret l'a moins tiré du *Cortegiano* que de lui-même. « Ceux qui veulent aspirer à la conquête des cœurs et gagner la bonne volonté de la meilleure et plus saine partie des hommes, doivent acquérir premièrement ce trésor inestimable qui de tout temps a été jugé le vrai bien des sages... En toutes sortes de conditions de vie que l'on se saurait figurer, la vertu doit être le premier objet que l'on se propose (2). » Il va sans dire que la pratique de la religion est le premier devoir de l'homme vertueux. Faret s'indigne, avec moins de véhémence et de métaphores que le père Garasse, contre les libertins qui ne veulent pas « aller par le chemin commun, et croire les choses communes », mais « passer au travers des vignes ». « Croyons donc que Dieu est, dit-il, et qu'il est une sagesse éternelle, une bonté infinie, et une vérité incompréhensible... Le fondement de toutes les vertus est la religion, qui n'est, à mon avis, qu'un pur sentiment que nous avons de Dieu, et une ferme créance des mystères de notre foi... Par elle, nous paraissions bons sans hypocrisie, dévots sans superstition, prudents sans malice, modestes et humbles sans lâcheté, généreux sans arrogance. Quiconque se sent muni de ce trésor et des qualités que nous avons représentées, peut hardiment s'exposer à la Cour, et prétendre d'y être considéré avec estime et approbation (3) ».

Les contemporains de Faret ont prétendu qu'en traçant le

(1) *L'Honnête homme*, p. 45 ; cf. *Cortegiano*, p. 202.

(2) *L'Honnête homme*, p. 43. On pourrait citer un grand nombre de textes qui soutiennent et prouvent que la vertu n'est pas le meilleur moyen de réussir à la Cour. C'est une idée banale et courante que, comme dit Bary, dans son *Journal de Conversation* de 1673, « les qualités d'homme de Cour et d'homme de bien sont incompatibles » (239). Les Fables de La Fontaine sont suffisamment édifiantes. « L'intérêt, écrivait Balzac est le Dieu de la Cour, l'objet et la fin du courtisan... on lui sacrifie pensées, paroles et actions, on lui fait servir l'esprit, le courage, la vertu, le vice, les bonnes actions et les mauvaises ». Les capitaines s'associent avec les trésoriers et les commissaires de guerre et prennent part à toutes les « friponneries des officiers inférieurs, et des derniers valets de l'armée » (4^e discours à Mme de Rambouillet, 1, 268-269).

(3) *L'Honnête homme*, p. 45.

portrait de l'honnête homme, il avait dépeint Conrart (1). C'est un renseignement intéressant, car tous les écrivains du temps ont loué surtout les solides qualités morales de Conrart. Chapelain écrit à Balzac en 1632 : « c'est un homme de bon cœur et de bon esprit, un ami chaud et adroit, et qui va toujours au devant des occasions de faire office à ceux à qui il a voué de l'affection ; surtout jaloux de sa parole, et qui se tient mieux obligé de sa promesse, que par tout ce que les lois ont inventé de liens et de chaînes pour tenir les hommes dans le devoir ». D'Olivet (2) déclare qu'il « avait souverainement les vertus de société » ; et il continue ainsi : « Il gouvernait son bien sans être avare, ni prodigue, et il savait tirer d'une médiocre fortune plus d'agréments pour lui et pour ses amis, que la fortune la plus opulente n'en fournit à d'autres. Il était touché des malheurs d'autrui, et trouvait les moyens d'y subvenir par des voies qu'on n'apercevait point. Il avait le cœur très sensible à l'amitié... Peu de personnes ont eu comme lui l'amitié, la confiance et le secret de ce qu'il y avait de plus grand dans tous les états du royaume en hommes et en femmes, etc. ». Théodamas est présenté dans le *Grand Cyrus*, comme un parfait modèle d'honnête homme, et M^{lle} de Scudéry répète ce que tant d'autres avaient remarqué avant elle (3).

Au début du siècle, il y a donc équivalence complète entre l'honnête homme et l'homme de bien ; les qualités de cœur ont plus d'importance encore que les qualités mondaines d'esprit et de grâce. N'est-ce pas par elles, surtout, que se firent aimer et regretter des gens comme Faret, Conrart, Chapelain ?

Ces préoccupations se retrouvent dans le chapitre où Faret, traite des maximes générales de la conversation. Les soucis moraux apparaissent dans la nature des remarques qu'il y fait. Il s'est borné à condamner certains vices qui rendraient la conversation impossible ; c'est le côté le plus facile et le plus banal de la question. Après Castiglione, Guazzo, il blâme les vaniteux, les opiniâtres et les contentieux, les bavards, les indiscrets ; il n'y a là nul intérêt. Plus importantes sont

(1) BOURGOIN, *Valentin Conrart*, p. 17. Les préoccupations morales de Faret étaient déjà visibles dans le livre qu'il avait publié en 1623 : *Des vertus nécessaires à un Prince pour bien gouverner ses sujets*, Paris, T. du Bray, in-4°. Dès les premières pages on trouve un éloge de la vertu, qui est fondée sur la religion ; l'amour et la crainte de Dieu doivent inspirer toute la conduite d'un Roi.

(2) *Histoire de l'Académie*, Livet, II, 142.

(3) *Cyrus*, VII, 528 sq.

les observations comme celles-ci : « Et véritablement, l'une des plus infaillibles marques d'une âme bien née, c'est d'être ainsi universelle et susceptible de plusieurs formes, pourvu que ce soit par raison et non par légèreté ni par faiblesse. Il y a du rustique et du stupide d'être tellement pris à ses complexions qu'on ne puisse jamais relâcher un seul point. Un esprit bien fait s'ajuste à tout ce qu'il rencontre, et, comme on disait d'Alcibiade, il est si accommodant, et fait toutes choses d'une certaine sorte, qu'il semble qu'il ait une particulière destination à chacune de celles qu'on lui fait faire (1) ».

Aussi, tout un chapitre est-il consacré à la différence des âges, des mœurs de ceux avec qui nous nous entretenons ; c'est une des règles capitales de la conversation qu'il faut se comporter différemment suivant les gens, avec qui nous mettent en rapport les hasards de la vie. Faret n'avait qu'à résumer les livres II et III de la *Civile conversation*. Il n'entre pas dans des détails aussi longs et aussi précis que Guazzo, mais il démontre suffisamment, qu'un bon jugement est indispensable pour « démêler les humeurs diverses ». « Que jamais il n'entreprenne d'entretenir personne pour lui plaire, qu'il n'ait premièrement bien considéré son humeur, ses inclinations, et de quelle trempe il a l'esprit, afin de n'aller point ni plus bas ni plus haut qu'il ne faut, mais de l'accompagner de si près que tous ses discours s'ajustent à sa portée (2) : » Faret donne quelques pages aux bons mots et à la raillerie, sans quoi la conversation serait bien vite froide et « ennuyante ». Il énumère les personnes que la pitié, le respect, défendent de tourner en ridicule ; il interdit les gestes bouffons, indignes d'un gentilhomme, et contraires à la bienséance (3) et ne veut pas que les plaisanteries « sentent l'odeur de l'étude et semblent apportées de la maison ».

(1) *L'Honnête Homme*, p. 165-167.

(2) *L'Honnête homme*, p. 245. *Conversation civile*, p. 188-189. *Cortegiano*, p. 168.

(3) *L'Honnête homme*, p. 205. *Galatée*, p. 360. Ce qui à cette époque correspond le mieux aux pages du *Cortegiano* sur les récits plaisants et les « bourdes » ce sont des recueils comme : *Les plaisantes journées du sieur Favoral où sont plusieurs rencontres subtiles pour rire en toutes compagnies* (1^{re} éd., Paris, J. Corrozet, 1615, in-12), et le *Chasse ennui ou l'honnête entretien des bonnes compagnies* par LOUIS GARON (Paris, Girard Bontemps, in-12, avec la date 1600, suivie de la mention « trop tost »). Les anecdotes, réparties, sont à peu près les mêmes dans les deux ouvrages : elles sont parfois gaillardes, sans grossièreté. On verra, dans Brunet, que ces opuscules ont été souvent réimprimés au XVII^e siècle.

Faret étudie avec plus d'attention la conversation des dames et celle du prince. A propos des dames, il s'attarde à des détails de toilette et conseille de suivre la mode (1) ; que le chapeau soit neuf, les cheveux frisés, les dents propres, l'haleine parfumée. On ne doit rien négliger de ce qui plaît aux dames, voix douce et harmonieuse, visage riant, attitudes élégantes ; il faut les « honorer avec tous les respects et soumissions qui sont possibles (2) », être complaisant et empressé, ne parler que des choses qu'elles goûtent, ne pas les « déshonorer faussement », en publiant mille méchancetés contre leur honneur (3) ». Le *Galatée* abonde en conseils de ce genre ; ils n'étaient pas les plus inutiles, même vers 1630, et il fallait bien commencer par des règles élémentaires.

Plus tard, quand la théorie de la parfaite honnêteté sera constituée vraiment, on aura des préoccupations plus élevées, des visées plus hautes. On s'inquiètera moins des manifestations extérieures de l'honnêteté, on étudiera avec plus de soin les moyens de l'acquérir. Sur ce point particulier, on dépassera les préceptes rudimentaires de Faret ; on s'attachera surtout à mettre en lumière tout ce qu'un homme peut gagner au commerce des dames, en finesse d'esprit, en délicatesse de pensée ! Ceci sans doute est dans le livre de Faret, mais il semble qu'il l'ait seulement entrevu (4). Il enseigne surtout comment un courtisan doit se comporter avec les femmes, puisqu'il est appelé à les rencontrer à toute heure ; il explique moins que leur fréquentation est indispensable à quiconque prétend devenir honnête homme, et pourquoi. Son traité n'est qu'un commencement.

Quant aux rapports avec le prince, ils l'on fort embarrassé ; son honnête homme, qui n'est point indépendant puisqu'il est courtisan, doit trouver le moyen d'unir à la complaisance parfaite la parfaite vertu. Le noble comte de Castiglione avait fait de son courtisan le maître du souverain ; il lui avait donné comme mission de l'instruire de toute chose, de lui dire toujours la vérité, de l'inciter aux actions les plus généreuses, sans crainte de déplaire. Si le prince était un méchant

(1) *L'Honnête homme*, p. 227 ; *Cortegiano*, p. 212.

(2) *L'Honnête homme*, p. 235 ; *Cortegiano*, p. 490.

(3) *L'Honnête homme*, p. 249 ; *Cortegiano*, p. 436.

(4) La seule présence des dames dit-il « réveille les esprits et pique la générosité de tous ceux qui en ont quelques sentiments » (241).

homme, incapable de s'amender, le courtisan le quittait et l'abandonnait à sa misère (1). La multiplicité des petites Cours dans l'Italie du xvi^e siècle, et la possibilité de faire fortune ailleurs, atténuaien les dangers de son indépendance. Dans une monarchie unique et absolue, sous Richelieu, Faret, l'humble roturier ne pouvait se permettre une pareille hardiesse. Il donne le même perçepce, mais timidement, comme à la dérobee : « il s'efforcera de jeter dans leurs esprits de vives lumières de vertu (2) », et c'est tout. Ne jamais contredire le Roi, ne jamais le flatter, voilà, en somme, les deux points extrêmes. Il reste ce que Faret appelle une « modeste hardiesse », qui consiste à ne jamais désapprouver l'opinion de son maître avec audace, et à proposer ses sentiments « comme voulant chercher le meilleur et non pas comme croyant l'avoir trouvé » ; attitude intermédiaire, ambiguë, plus aisée à définir et à prescrire qu'à observer, et qu'un caractère altier et autoritaire, chez le souverain, peut rendre aussi dangereuse qu'une opposition ouverte. Mais Faret ne veut pas s'en apercevoir.

Le portrait de l'honnête homme se termine par ces mots : « pour faire un honnête homme accompli, il faut qu'il ait tant d'éminentes perfections, que les choses les plus difficiles lui soient aisées, et que se rendant en quelque sorte admirable à tout le monde, il n'ait lui-même aucun sujet d'admirer les autres (3) ».

Tel est, avec ses traits principaux, le Courtisan qu'a dépeint Faret. L'auteur, aidé de livres italiens, s'est borné à énumérer les plus essentielles qualités physiques, intellectuelles, morales, indispensables à un honnête homme. C'est une description sommaire de l'honnête homme, et rien de plus. On chercherait en vain un principe central d'où ces vertus découleraient par une conséquence logique. Faret n'a point réfléchi par lui-même à cette question ; il n'a point tenté de s'élever à la philosophie de l'honnêteté, de saisir ce qu'elle était dans son essence, en son fond ; nulle part il n'analyse cette notion ; et si l'on veut faire connaître son honnête homme, on ne peut guère que reprendre la nomenclature qu'il fait de ses qualités.

(1) *Cortegiano*, p. 526, 534.

(2) *L'Honnête homme*, p. 111. Voir la forte image du *Sorberiana* à ce sujet : « les courtisans font aux princes, eu égard à l'esprit, ce que les gueux font aux enfants qu'ils estropient et dont ils disloquent les membres, pour mieux gagner leur vie par la mendicité » (p. 61).

(3) *L'Honnête homme*, p. 253 ; *Cortegiano*, p. 240.

Il adapte et traduit ; il juxtapose, dans un ordre plus apparent que réel, des remarques judicieuses, utiles, mais sans lien entre elles. Aussi bien, à cette époque, la vie de société était chose trop nouvelle pour qu'on en fit déjà la théorie complète. Et puis, l'*Honnête homme* n'est qu'un moment dans la vie de Faret ; il a composé d'autres ouvrages, il a rempli des fonctions importantes, secrétaire de l'armée navale que commandaient le comte d'Harcourt et l'archevêque de Bordeaux, Sourdis, secrétaire d'Henri de Lorraine mis à la tête des troupes françaises du Piémont, enfin conseiller secrétaire du Roi, maison et couronne de France : sa vie n'a point été consacrée tout entière aux relations mondaines, et à la subtile analyse de l'honnêteté.

Parmi les remarques qu'il a faites, les unes seront conservées, les autres perdront leur importance : on attachera moins de prix à la naissance, à la carrière des armes ; on estimera autant, sinon davantage, la bonne grâce, l'aisance, l'instruction légère sans pédantisme, la raillerie douce sans âpreté. Sur deux points surtout son idéal sera modifié. Comme il a prétendu former surtout un courtisan, on lui a reproché, dès le xvii^e siècle, d'avoir des vues trop étroites ; être homme de Cour, c'est une « spécialisation », presque un métier, et rien n'est plus incompatible avec l'honnêteté bien entendue. On lit dans la *Bibliothèque française* de Sorel (1), à propos de cet ouvrage : « les personnes de ville ont trouvé à reprendre en ce que ce livre est intitulé l'*Honnête homme ou l'art de plaire à la Cour*. Tous ont dit que c'était comme si il ne se trouvait point d'honnête homme qu'à la Cour, et si ce n'était qu'en ce lieu-là que les honnêtes gens pussent plaire..., beaucoup de gens souhaiteraient un homme universel, sans le voir attaché à aucune profession ; il faut, pour ce sujet des préceptes indéfinis ». De même une protestation — encore discrète — se dessine contre tout ce qui rétrécit la conception de l'honnête homme. Voiture explique à Costar qu'on peut avoir du mérite sans avoir des aïeux ; « chacun est fils de ses œuvres » ; que l'étymologie du mot espagnol hidalgo, marque « que la véritable noblesse vient des actions de vertu, qui nous donnent une seconde naissance, meilleure et plus glorieuse que la première (2) ».

(1) P. 65-66, cf. PELLISSON, ACADEMIE, éd. Livet I, 193 : il y a dans ce livre beaucoup de conseils utiles « à toutes sortes de personnes, et surtout à ceux qui sont à la Cour ».

(2) II, 150.

Ce plaidoyer est sans doute intéressé, et Voiture riposte aux critiques qu'on adressait à son humble origine (1) ; mais l'idée générale qu'il développe ne sera pas perdue. On estime aussi qu'il n'est pas indispensable qu'un honnête homme suive la carrière des armes ; Malherbe écrivait déjà « que la robe fasse préjudice à la noblesse, je ne vois pas que cette opinion soit si universelle comme elle a été par le passé (2) ». Plus tard, Sorel mettra en scène dans la *Maison des jeux*, une société de personnes distinguées : il y fera figurer un membre du parlement, un magistrat de la chambre des comptes, un gentilhomme de province ; et il reprochera aux auteurs de romans « que ce n'est pas une chose vraisemblable de faire tous leurs gens de guerre si polis, si galants, et d'une parole si élégante, au lieu que plusieurs hommes d'épée ont beaucoup de rudesse, et qu'il faut avouer qu'il y a quantité d'hommes de la ville qui les surpassent dans les agréments nécessaires à la conversation (3) ». La notion d'honnête homme ira s'élargissant, se débarrassant de toute idée de classe, de profession particulière : Méré répètera : je suis citoyen du monde.

D'autre part, la morale et la religion tiennent dans le livre de Faret une place prépondérante, parce que son auteur est un bourgeois qui écrit vers 1630. L'honnête homme et l'homme de bien sont assimilés, confondus (4). Les qualités purement mondaines de la conversation sont plus négligées, et elles forment un chapitre que l'auteur développe avec moins de soin et d'abondance, se bornant presque, comme nous l'avons vu, à des banalités. Ce sont pourtant ces qualités qui seront prisées et recherchées dans la suite, et de la morale il ne subsistera plus que ce que la conversation en exige impérieusement.

(1) Voir dans Pellisson (Livet, I, 214) sq. les allusions assez dures du baron de Blot, de M^{me} Desloges, de Bassompierre, au métier de son père. Pellisson ajoute : « suivant mon sentiment, si ceux qui naissent nobles sont plus heureux, ceux qui mériteraient d'être nobles sont plus louables ».

(2) 14 octobre 1616 (*Recueil Faret*, I, 111 sq.).

(3) I, 30, cf. *Menagiana*, IV, 91 sq. Il proteste contre le mépris des gens d'épée pour les gens de robe. Il établit qu'il n'y a pas de grande maison dans le royaume qui n'ait eu des enfants conseillers de la Cour, ou maîtres des requêtes, qu'il y a aujourd'hui dans le parlement plusieurs maisons qui étaient originairement d'épée, et qui ont renoncé aux armes pour la judicature, que les gens de robe n'ont jamais changé le nom de leur famille, au lieu que la Cour est pleine de grands seigneurs qui portent les noms des terres qu'ils ont achetées, ou celui des maisons où ils sont entrés par alliance.

(4) Sorel note judicieusement : « le livre de M. Faret donne lieu aux choses sérieuses comme à celles du plaisir » (*Bibliothèque française*, 66).

L'honnête homme de Faret est un courtisan vertueux ; l'honnête homme de Méré sera un homme du monde, au sens étroit et au sens large de ce mot.

Faret se sépare donc de l'hôtel de Rambouillet et des théoriciens à venir ; encore que chez la Marquise la prédominance des sujets littéraires impose quelque étroitesse à la conversation, comme d'ailleurs dans tous les salons de l'époque, l'idéal de l'hôtel est plus voisin de celui de Méré, par exemple, que du portrait de Faret. C'est d'ailleurs à l'hôtel de Rambouillet que Méré s'est formé ; il n'est pas un bourgeois comme Faret qui façonne son courtisan d'après des tendances et des goûts un peu étrangers au monde, loin duquel il a passé sa vie ; c'est un gentilhomme qui a vécu dans les salons, en relations avec les grands seigneurs et les dames ; et son œuvre sera une expression plus parfaite de l'honnête homme idéal.

CHAPITRE XI

LES TRAITÉS FRANÇAIS RELATIFS A LA VIE A LA COUR, A L'HONNÊTE HOMME (*suite*).

Sorel remarque que lorsqu'un livre a du succès, les auteurs s'empressent d'en publier d'autres que leurs titres, assez voisins, peuvent faire passer pour des suites du premier. C'est ainsi que l'*Honnête homme* de Faret provoqua l'apparition de toute une littérature honnête, dont la prolixité médiocre finit par lasser le public (1).

Dans le *Lycée* du sieur Bardin, « en plusieurs promenades il est traité des connaissances, des actions, et des plaisirs d'un honnête homme (2) ». Dès le début il assimile l'honnêteté à la vertu. Socrate ayant dit à Alcibiade qu'il n'était pas honnête homme, malgré ses qualités et sa naissance, celui-ci se mit à pleurer, « et supplia ce philosophe de le rendre vertueux, et de purifier son âme de toutes les souillures, qu'il y avait aperçues (3) ».

Bardin estime « qu'il n'y a rien de plus nécessaire en la

(1) SOREL, *Connaissance des bons livres*, 4-5. Parmi ces livres il cite le *Lycée* mais d'après ce que conte Pellisson (Livet, I, 166) Bardin « avait résolu d'intituler son *Lycée*, *L'Honnête homme*, et se plaignait que M. Faret à qui il avait communiqué son dessein, l'avait prévenu et s'était servi de ce titre ».

(2) *Le Lycée*, I^{re} partie, 1632 (achevé d'imprimer 16 février 1632), II^e partie, 1634. La III^e partie du *Lycée* n'a pas été écrite, l'auteur s'étant noyé en voulant sauver son élève, M. d'Humières, qui était tombé à l'eau; c'est à ce jeune homme, sous le nom de Timandre, qu'il s'adresse dans le *Lycée*. Bardin était un homme très instruit; mais des préoccupations morales dirigèrent ses études. « Il ne voulut pas étudier pour devenir savant, mais pour être meilleur; et il songea moins à enrichir sa mémoire qu'à polir son esprit et à régler ses mœurs. » Après avoir amassé beaucoup de trésors dans les auteurs sacrés et profanes, il crut qu'il commettrait un larcin s'il n'en faisait des libéralités ». (PELLISSON, *Histoire de l'Académie*, Livet, I, 162-163.) Peut-être faut-il expliquer en partie par ce scrupule, l'érudition, qui, pour nous, alourdit les pages du *Lycée*.

(3) I, 7. Voir dans la préface une distinction entre le corps et l'âme : l'âme est un « feu divin » qu'il faut nourrir de « matières pures... de même qu'on faisait à celui de la déesse Vesta ».

conduite de la vie » que l'honnêteté. « Et je ne craindrai point de dire, que ceux qui sont privés de cette connaissance savent si peu l'usage des choses, qu'il ne leur arrive que trop souvent de convertir le bien en mal... S'ils manquent d'honnêteté, leur beauté se souillera de plusieurs vices, leur noblesse s'avilira, et leurs richesses et leurs charges ne leur serviront qu'à faire d'autant plus d'outrages aux autres (1). »

Il se propose donc de former l'exemplaire et le patron d'un honnête homme. « Je n'ai point résolu d'employer mes imaginations à la composition d'un modèle fantastique, et qui s'évanouirait en sortant de la pensée, pour ne pouvoir subsister dedans la nature des choses ; je veux faire un honnête homme réellement, et je désire que ni la raison, ni l'usage n'y trouvent rien à redire (2). » La méthode consistera à « prendre le conseil et l'exemple de ceux que tous les siècles, qui les ont suivis, ont attesté avoir été honnêtes gens (3) », surtout des anciens dont la vertu est unanimement constatée et reconnue. Cette honnêteté n'est généralement pas un don de la nature. « Comme il n'y a point de terroir, pour fertile qu'il soit, qui ne demande la main du laboureur, il n'y a point d'âme qui n'ait besoin d'être cultivée, si l'on désire qu'elle rapporte de bons fruits (4) ». Or la nature des enfants est particulièrement malléable ; il faut donc, dès l'enfance, les former à l'honnêteté (5). On aura d'abord recours à l'histoire judicieusement commentée. « Pour règle principale, je lui proposerai les actions de ceux qui ont paru dessus le grand théâtre du monde, et en lui représentant ce que l'on a trouvé de blâmable aux uns, je n'oublierai pas à lui dire ce que chacun aura jugé de recommandable aux autres (6) ».

La fréquentation des honnêtes gens est aussi un excellent moyen d'acquérir leurs vertus. « Comme avec une chandelle allumée on en allume une autre, ainsi un homme consumé dans les expériences, pourra communiquer sa lumière à celui qu'il admettra dans sa conversation (7) ». Les voyages sont

(1) *Lycée*, I, 6.

(2) *Lycée*, I, 19-20. Pellisson (passage cité) dit que « formant un honnête homme, il fit sa peinture sans y penser »

(3) *Lycée*, I, 68-69.

(4) *Lycée*, I, 380-81.

(5) *Lycée*, I, 175 sq.

(6) I, 20.

(7) *Lycée*, I, 413.

très profitables, quand on sait voyager, et qu'on observe chez les étrangers, ce qui peut vraiment nous instruire (1).

A son tour, Bardin étudie quelles connaissances conviennent à un honnête homme, qui ne doit être ni ignorant ni savant de profession. La « contemplation » ne doit pas « se l'attacher si fort... qu'elle le dérobe à la vie active et aux voluptés innocentes et honnêtes (2) ». « Je tiens pour moi qu'il sera suffisamment docte, s'il est instruit dans les devoirs de la vie, et s'il n'ignore rien de ce qu'il lui faut faire ni de ce qu'il lui faut éviter... *C'est assez qu'il soit versé dans les sciences morales* (3). » Puisqu'il est né pour le « commerce du monde », il ne s'attardera pas à l'étude de la nature, encore que « la physique délivre l'esprit de beaucoup de craintes superstitieuses (4) », ni aux « épineux détours de la dialectique ». « Il trouvera assez de quoi *se fortifier le jugement*, dans les connaissances que nous lui allons proposer (5). » Il lira Plutarque : « on sort de son entretien plus vertueux, ou du moins plus désireux de le devenir, qu'on n'était en y entrant (6) » ; il étudiera la politique, les intérêts généraux des princes qui règnent de son temps, leurs forces, leurs alliances, les maximes générales du gouvernement de leurs Etats ; la *Politique* d'Aristote est un ouvrage utile, ainsi que le traité de Cicéron à son frère, pour sa conduite en son proconsulat d'Asie (7). La morale et la politique seront donc « le principal entretien des honnêtes gens, afin d'apprendre à bien régler leurs mœurs et leur conduite, soit en une vie privée, soit dedans une publique (8) ». L'Histoire éclaire et commente ces deux sciences ; elle n'est qu'une suite d'expériences instructives faites par d'autres, et elle incite aux belles actions en éveillant le désir d'égaliser ou de surpasser les exploits qu'elle rapporte. « Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Bardin avec enthousiasme, lorsqu'elle récite l'action de Scévole, qui ne souhaitât d'avoir été à sa place (9) ! » En somme, toutes ces connaissances doivent concourir à la formation du jugement, sinon « la

(1) *Lycée*, I, 414 sq. ; j'ai cité plus haut le passage relatif à l'intérêt que Venise doit offrir à un honnête homme.

(2) I, 80.

(3) I, 289.

(4) I, 289.

(5) I, 293.

(6) I, 299.

(7) I, 301-302.

(8) I, 302.

(9) I, 310.

science ne servira que de pièces confuses », et l'on ne saurait espérer que « celui en qui cette faculté d'esprit est imparfaite, puisse devenir honnête homme (1) ». C'est en mauvais style une pensée chère à Montaigne.

Sorel reproche à Bardin de s'être trop attaché à former un homme de guerre (2). C'est une « spécialisation ». L'objet de la septième promenade du tome I, c'est la prudence militaire, étudiée dans les marches, batailles et campements, avec force citations de Xénophon, César, Végèce, Commynes, et des anecdotes tirées des anciens ; Bardin donne des conseils sur la manière d'assiéger les villes, d'effectuer les retraites, d'établir un camp suivant qu'on est en plaine ou sous les murs d'une place investie. Et pour appuyer d'exemples ses recommandations, il raconte quatre grandes batailles, « l'une de Grecs à Grecs (Leuctres), l'autre de Romains à étrangers, (la victoire de Lucullus sur Tigrane d'Arménie) la troisième de Romains, à Romains (Pharsale), et la quatrième de Français à étrangers » (Ravennes). Il examine la conduite des généraux, pourquoi celle des vainqueurs leur a valu le succès, celle des vaincus la défaite, et il en tire des conclusions pratiques (3). On ne peut pourtant dire, sans exagérer beaucoup, que Bardin a fait de son honnête homme surtout un capitaine. Les conseils militaires ne viennent qu'à leur place, et ne paraissent point prépondérants.

La culture intellectuelle est donc déterminée en fonction de la morale (4) ; on devine l'importance de l'éducation morale proprement dite. Bardin exige d'abord la pratique de la religion et l'amour de Dieu. Dans une longue dissertation, hérissée de souvenirs antiques, il démontre que Dieu se manifeste presque dans les plus petites choses, dans le corps d'une abeille par exemple, dont il décrit minutieusement les merveilles. Il ajoute : « la haine que j'ai pour de certains esprits,

(1) I, 378-380

(2) *Bibliothèque française*, p. 56.

(3) *Lycée*, I, 624-764.

(4) Voir ce principe donné à l'honnête homme pour guider et éclairer ses lectures : « quant à ce qui regarde l'étude d'un honnête homme, il lui suffit afin de ne point choper en la lecture des bons auteurs, de se représenter qu'il y a quatre sortes de biens, et d'en savoir faire la différence, sans laquelle il ne jugerait pas sainement de ce qui est écrit et de ce qu'il en faut pratiquer : le premier est le bien de la religion, le second le bien naturel ; le troisième le bien moral ; et le quatrième le bien politique, et néanmoins pour être tel il faut que le bien de la religion y soit mêlé » (I, 504).

qui sont l'égoût de tous les vices du siècle, et qui mettent pour la première qualité d'un honnête homme le mépris de la religion, m'a fait vous en découvrir les fondements (1) ». Il prouve que la raison vient plutôt en aide à la foi qu'à l'incrédulité des esprits forts (2). La première connaissance d'un honnête homme doit être « celle de Dieu pour l'adorer (3) ». Il est curieux de le voir appuyer d'arguments purement religieux, des préceptes que, plus tard, on formulera au nom des bien-séances. Il faut obéir aux lois et aux chefs de son pays. « C'est ainsi que j'en parle, puisque l'obéissance due aux lois d'un pays et aux supérieurs, toutes les religions en ont fait un acte de religion, et la chrétienne entr'autres, non seulement à cause de celle que Jésus-Christ rendit à Dieu son père, mais principalement par ce qu'il recommande la sujétion aux puissances temporelles, non moins par son exemple que par ses préceptes (4). » L'honnête homme doit se connaître lui-même, pour se défaire de ses imperfections, avoir un ami qui l'éclaire sans complaisance, examiner fréquemment ses actes avec exactitude et sincérité, et « pénétrer jusques aux raisons qui en ont causé les mouvements ». « Il s'en faut beaucoup que l'apparence soit toujours la preuve certaine de l'essence (5). » Aucun plaisir ne vaut la joie intime de la conscience, « après qu'on a fait paraître quelque trait d'honnêteté qui tourne au profit des autres (6) ». Bardin fait l'éloge de la tempérance, de laquelle « nous devons espérer notre repos intérieur (7) », de la continence, qu'on peut acquérir par quatre moyens principaux, en occupant sa pensée pour la remplir et ne laisser aucune place aux idées sensuelles : en fuyant les lieux où s'étale le vice, en recherchant la conversation de ceux qui ont dompté leurs appétits, en trompant l'esprit par une diversion ingénieuse, lorsqu'il est avide de volupté. « La conscience d'un honnête homme lui fait fête et le réjouit, lorsque ses passions n'ont pas eu la force

(1) *Lycée*, I, 93.

(2) I, 120. Voir I, 96 sq., l'étymologie du mot religion, de *religare*, pour marquer le lien naturel et puissant qui unit l'homme à Dieu. Avant d'écrire le *Lycée*, BARDIN avait composé sous le nom de *Pensées morales*, une paraphrase de l'*Ecclésiaste* « à la gloire de Dieu » (PELISSON, Livet, L. 163).

(3) I, 78.

(4) II, 890-891.

(5) I, 137 sq., 146-148.

(6) I, 150.

(7) II, 189.

de lui faire commettre un acte déshonnête (1) ». La justice est longuement recommandée dans les promenades sept et huit (2).

Bardin étudie, dans la neuvième promenade du livre II, « les vertus d'un honnête homme qui regardent particulièrement la société ». Et tout de suite, il apparaît qu'il donne au mot société un sens étendu, et ne le prend pas dans l'acception mondaine, étroite et limitée ; car il définit ainsi ces vertus : ce sont celles « qui nous portent à faire du bien à nos semblables et à bien vivre avec eux (3) ». Et à côté de la bien-séance, par où l'honnête homme se rend agréable, il met la « bien-ficence », par laquelle il se rend utile : ce rapprochement, à lui seul, prouve la largeur de sa conception. On peut être bien-faisant par les actions (4) ; par les avis (5), par la distribution de ses biens ; il s'arrête longuement à la libéralité. « Les plus honnêtes gens ont toujours tenu qu'il y avait plus de plaisir à enrichir les autres qu'à s'enrichir (6). » Il s'inspire largement du traité de Sénèque sur les bienfaits, quand il recommande d'être généreux de bonne grâce, avec un visage souriant et de douces paroles, de ne pas faire attendre celui qui est dans le besoin, mais de « flairer » (c'est le mot même du *Lycée*), les détresses, et d'épargner la honte d'une demande, de ne pas offrir des cadeaux déplacés comme des armes à une femme ou livres à un paysan, de ne pas exiger de reconnaissance. L'honnête homme prendra surtout soin des « nécessiteux » ; il songera qu'il tient dans ses coffres le rachat des captifs, la liberté des prisonniers, la santé des malades (7). Enfin il « se proposera le bienfait en soi (8) », et n'oubliera pas que « c'est l'affecta-

(1) II, 207 sq. ; 215.

(2) « L'amour qu'il aura pour elle, lui causera plus de crainte de commettre un crime qu'aux âmes vulgaires l'appréhension du supplice ; et non content de retenir sa main de l'usurpation du bien d'autrui, il habituera son cœur à ne faire que des désirs innocents » (II, 846). Il se demande même si les ruses de guerre ne sont pas contraires à la morale et à la vaillance (II, 601 sq.).

(3) II, 901 sq.

(4) Recommander un plaideur à ses juges, faire échouer les menées des méchants contre les gens de bien ; « tous ces maux préparés à ceux qui ne les méritent point, exciteront un honnête homme à courir au-devant pour les détourner » (II, 911).

(5) Conseils, exhortations, consolations, communication désintéressée de sa science ; « la science est une source de vie, si l'on considère l'excellence de son usage ». Je dois « verser en un autre ce que je sais » (II, 914).

(6) II, 921.

(7) II, 943.

(8) II, 944.

tion seule sui donne l'âme au bienfait ; la bienveillance est une œuvre de la volonté (1) ».

En ce qui concerne la bienséance, il distingue les actions innocentes et coupables. Les premières n'ont de conséquence que pour nous ; les autres ont une portée sociale et morale. Dans la première catégorie, il range les mouvements extérieurs, (marche, gestes), les paroles, le costume. « C'est à quoi le vulgaire ignorant se prend et s'attache, en quoi il établit toute l'honnêteté d'un homme (2). » Il faut le satisfaire sur ce point pour les choses indifférentes, et suivre l'usage ; dans ses habits, on ne heurtera pas la mode ; on tiendra compte de l'âge, de la condition, de la profession « selon la façon reçue (3) ». On évitera l'attitude « gestueuse » des Italiens, qui ne sauraient parler la nuit, parce que leur mimique est sans effet ; on ne s'agitiera pas sans mesure, mais on fuira, dans l'attitude, la pompe et la cérémonie. « La meilleure manière sera toujours celle où l'on s'éloignera le moins de sa contenance naturelle, et où l'on ne la forcera nullement (4) ».

A ce propos mais incidemment, Bardin signale une différence essentielle entre son honnête homme et celui de Faret. « Les courtisans, dit-il, qui ne rapportent leurs actions qu'au bien de leur réputation, ont quelque raison de s'étudier particulièrement à se rendre d'aimable rencontre, et d'un abord attrayant ; car un homme qui ne leur parlera par aventure qu'une fois en sa vie, s'en ira satisfait d'eux, et en publiera ce qu'il n'en dirait jamais s'il avait vu le fond de leur âme. *J'avoue que les intentions d'un honnête homme vont bien au delà des desseins d'un courtisan* ; il serait à blâmer pourtant s'il méprisait l'estime qu'on acquiert à faire ses actions décemment (5). » Ainsi l'honnête homme et le Courtisan ne sont plus identifiés ; ils se rencontrent un moment sur le terrain des bienséances extérieures mais tandis que le mondain, superficiel et impuissant, y demeure, honnête homme continue sa marche vers les sommets de la vertu.

Les qualités de la conversation se réduisent presque toutes à des qualités morales. C'est la « débonnaireté d'âme », « qui

(1) II, 936.

(2) II, 953.

(3) II, 955.

(4) II, 961.

(5) II, 959.

souffre les humeurs fâcheuses des autres, et qui est cause que l'on ne s'aigrit point contre eux (1) », la douceur et la facilité des mœurs, la modestie, « l'humanité », que nous appelons maintenant courtoisie, « par qui les hommes goûtent les honnêtes plaisirs de la vie », et qui attire à elle « depuis les plus délicats esprits jusqu'aux âmes, de qui l'origine semble terrestres ». Quel doux empire établissent dans les cœurs « un visage ouvert, un geste bien ordonné, une démonstration d'avoir envie de servir, un soin de s'informer en quoi l'on peut faire plaisir, afin d'épargner à un homme la honte de présenter une requête (2) ». Pour le discours, Bardin répète plusieurs idées courantes ; il est plus intéressant de remarquer que, d'après lui, la vérité est « *toujours nécessaire* » dans les propos qu'on tient ; il admet seulement que certains contes ont besoin d'ornements « sans lesquels on ne les recevrait pas avec applaudissement ». Mais c'est là un mensonge insignifiant, et qui ne peut nuire à personne (3). Au nom de ce principe, il condamne la flatterie : on peut féliciter des gens pour une bonne action qu'ils n'ont pas faite, afin de les inciter à l'accomplir ; louer les vers d'un Roi ou d'un grand, n'est pas blâmable, car nul n'est lésé par les prétentions poétiques de ces nobles personnages. Mais « la tromperie palliée du nom de la complaisance me semble tout à fait indigne d'être pratiquée par un honnête homme (4) ».

Bardin dépasse, de beaucoup, le cadre limité de la vie mondaine. Par exemple, il prescrit le mariage, pour qu'on n'abuse pas des sens d'une manière illicite, et pour qu'on se conforme aux lois de la nature en contribuant au renouvellement de l'espèce (5) ; la huitième promenade traite des devoirs des pères et des enfants (6). Il examine la prudence économique qui consiste à accroître ses revenus, « non par de sales ou injustes moyens, mais par une soigneuse diligence ou une épargne raisonnable (7) » Au sujet de la prudence civile, il fait une leçon sur les causes de la grandeur de Rome et de sa déca-

(1) II, 962.

(2) II, 970 sq.

(3) II, 985.

(4) II, 997 sq.

(5) II, 267.

(6) II, 881 sq.

(7) I, 526.

dence (1), posant en principe que, lorsque « la superstition ou l'impiété se seront emparées des esprits, que des vices on en aura fait des mœurs que ce qui sera déshonnête agréera le plus, que l'impunité suivra les maléfices... » on peut « s'assurer que l'État sera à la veille de sa ruine (2) ».

Bardin a pris plus de libertés que Faret avec les textes italiens ; il trouve dans son érudition sérieuse et vaste, des sources plus abondantes, et la réflexion personnelle tient plus de place dans son *Lycée* que dans l'*Honnête homme*. Sa conception de l'honnête homme est plus large ; il suit et guide son disciple dans la vie privée, dans la vie civile, comme dans la vie du monde ; il s'occupe de son mariage, de sa conduite à la guerre. Il ne l'enferme plus dans une Cour étroite, malgré son opulence, et ne lui donne plus, comme soin principal, de plaire au Roi et à quelques personnes choisies. Comme Méré, il admire Socrate, qui est le premier honnête homme, et le meilleur modèle à imiter (3). Elle est aussi plus profonde. Il ne se contente plus des agréments spécieux, qui suffisent au vulgaire ; il veut que l'apparence ne soit que la fidèle manifestation de l'essence ; il exige les réalités solides et impérissables de l'âme (4). C'est qu'il développe complètement ses convictions religieuses. Autant que Faret, il recommande d'aimer Dieu et de se conformer à sa loi ; mais, tandis que Faret énumère la foi parmi beaucoup d'autres qualités que doit posséder son courtisan, Bardin la met vraiment au cœur même de son honnête homme ; elle est l'élément essentiel de son âme : elle dirige ses sentiments, sa conduite, dans toutes les circonstances de sa vie. L'auteur ne saurait, dans ces conditions, se borner à l'étude de la vie mondaine, qui n'occupe que de brefs moments dans l'existence d'un homme. Son disciple sera tout chrétien, et ressemblera comme un frère à celui que formeraient saint François de Sales et Camus.

Le sieur de Grenailles, écuyer, sieur de la Chatounière, est l'auteur de quelques livres fastidieux qu'on ne lit plus. La nature l'avait doué d'une déplorable prolixité, car il écrivit coup sur coup, étant encore jeune, *La Bibliothèque des Dames*

(1) II, 530 sq.

(2) II, 586.

(3) Préface du *Lycée*.

(4) Cf. SOREL, *Bibliothèque française* : Bardin forme « un honnête homme moins galant et plus sérieux » que Faret. « Les instructions (du *Lycée*) sont plus amples et plus phisologiques » (66).

(1640), *l'Honnête Fille* (1640), *le Plaisir des Dames* (1641), *l'Honnête garçon* (1642), *la Mode* (1643) (1). Sorel a jugé avec justesse cet amas de banalités morales. Ces ouvrages, dit-il, « ne traitant que de bonnes mœurs, peuvent bien porter le titre d'honnêtes » ; c'est une compilation de pièces ou d'idées de provenances diverses, mais comme elles sont excellentes en elles-mêmes, elles ont toujours quelque utilité (2). L'auteur est cependant fort content de lui ; son portrait s'étale en tête de l'édition de 1640 des *Plaisirs des dames*, avec ces mots : *sic mortales immortales evadimus*. Et à la fin de *l'Honnête garçon*, il parle de lui en ces termes : « je crois avoir beaucoup obligé le public, et ne m'être pas acquis peu de gloire, en introduisant l'honnêteté dans tous les Etats (3) ». Il moralise à outrance, et ferait prendre en aversion la vertu elle-même. Les chapitres des *Plaisirs des dames* s'intitulent : le bouquet, le cours, le miroir, la promenade, la collation, le concert, le bal. Mais il n'y faut chercher aucune peinture des mœurs réelles : la première partie de chaque article chante la beauté des dames, et leur gloire mondaine ; par une antithèse brutale, la seconde leur rappelle que leur éclat est éphémère, que les misères, les souffrances et enfin la mort les attendent. Voyez le début du cours : « il semble que les chrétiens ont raison de croire ce que les païens ont dit du soleil, à savoir qu'il se promenait dans le ciel avec un char de lumière, car on voit plusieurs soleils animés, qui se promènent sur la terre dans un plus haut appareil de gloire ». Ce sont, comme on l'a deviné, les dames au Cours-la-Reine ; mais ces beaux objets ne comprennent pas, sans doute, la muette leçon de la poussière, qui leur pique les yeux et les fait tousser : « ils se promènent parmi la poussière pour apprendre, même dans leurs plaisirs, qu'ils ne sont que poudre et cendre ». Et le mouvement rapide des carrosses qui les emporte et ne laisse voir qu'un instant leur joli visage, est un avertissement que, « bien qu'ils se puissent flatter d'immortalité, ils doivent passer et céder la place à

(1) *La Bibliothèque des dames*, Paris, A. de Sommaville et T. Quinet, 1640, in-4°. *L'Honnête fille*, Paris, J. Paslé, 1639-1640, 3 vol. in-4°. *Les plaisirs des dames*, Paris, G. Clousier, 1641, in-4°. *L'Honnête garçon*, Paris, T. Quinet, 1642 2 parties en 1 vol. in-4°. *La mode*, Paris, N. Gassé, 1642, in-4°.

(2) *Biblioth. franç.*, p. 64-65. Le *Sorberiana* est plus dur : « Les bonnes choses y étaient fort rares, et ce qu'il y en avait de bonnes avaient été déjà dites si souvent que ce n'était pas grande gloire de les répéter » (p. 125-127).

(3) II, 192.

d'autres (1) ». La mythologie même est mise à contribution ; à la chasse, les dames reçoivent l'hommage du cerf, qui vient avec joie mourir à leurs pieds, « comme s'il croyait devenir un autre Actéon, par la puissance de ces Dianes » ; mais qu'elles n'oublient pas que la campagne a ses dangers : Daphné fut changée en laurier, et Proserpine enlevée en cueillant des fleurs (2). Quant au pédantisme, il ne saurait trouver de circonstance atténuante que dans l'ignorance des contemporains : tout de même, il y a quelque excès dans cette accumulation en cinq pages de Platon, Job, Plotin, Orphée, Hésychius, Galien, Alexandre péripatéticien, Hippocrate, Momus, l'Arabe Blémor, les prophètes, les stoïques, Anaxagore, Théophraste, Théopompe, Tobie (3).

L'Honnête Garçon est dédié au Dauphin. M. de Grenailles explique, dans l'avertissement, qu'il n'entend pas « entrer dans le champ de M. Faret en traitant un sujet qu'il n'a touché qu'en passant, et en parlant de l'éducation de ceux dont il nous présente les perfections... Je conduis ici l'honnête garçon depuis le commencement de l'enfance, jusques à la fin de la jeunesse ». Et voici un principe essentiel : « un homme ne saurait être honnête que par miracle, s'il n'a été un honnête garçon ». L'homme est déjà dans l'enfant, Moïse nous le montre pour l'histoire sacrée, Cyrus, Alexandre et Alcibiade pour l'histoire grecque, Lepidus et Caton pour l'histoire romaine (4). *Honnête* est, dans tout l'ouvrage, synonyme de *vertueux*, et la morale s'étale partout. Nous avons vu que l'auteur se borne presque à reproduire les idées de Montaigne, et à citer de longues pages des *Essais*. La mère nourrira elle-même ses enfants, et le père s'occupera de leur éducation ; s'il n'a ni le temps ni les capacités nécessaires, il les confiera à un précepteur, qui joindra « l'affabilité des courtisans, et la sévérité généreuse des religieux les plus réformés » : l'idéal serait qu'il ressemblât à Jésus-Christ, qui nous a appris les vérités du ciel ; en tout cas, il n'oubliera pas que « l'honneur réside plutôt dans la vertu que dans le savoir (5) ». Ces vertus consistent

(1) P. 40, 47, 49.

(2) P. 200, 212.

(3) P. 65-70, de l'édition in-16 de 1643.

(4) I, 10, I, 41 sq.

(5) I, 154, 157, 177-178. Il établit l'utilité de l'éducation par un grand nombre d'exemples historiques en particulier celui de Catalina, et par des arguments tirés des éléphants et des chiens savants (I, 106, 128). Il impose au père l'obligation d'élever lui-même ses enfants, en s'appuyant sur l'auto-

surtout à respecter ses parents, être docile et modeste, fuir les mauvaises compagnies, pratiquer la foi et la charité ; ce sont, en somme, les vertus théologiques et cardinales ; enfin, l'honnête garçon évitera la conversation des dames, et se souviendra de Joseph, « qui quitta son manteau pour ne pas perdre la pudeur ».

En ce qui concerne l'éducation intellectuelle (1), l'enfance étant humide, « il lui faut donner un emploi qui exige plus d'humidité que de sécheresse » ; on cultivera sa mémoire, on lui enseignera la fable, et les langues française, latine, grecque, italienne, espagnole, à la manière de Montaigne (2). La chaleur de la jeunesse est propre aux fonctions de l'imagination ; c'est l'époque de la poésie, et surtout de la « divine poétique » de La Ménardière, de l'éloquence, de la musique, des mathématiques (3). Plus tard, quand l'équilibre entre ces deux éléments sera réalisé, et la raison mûrie, on lui révélera la politique, la morale, la physique, la théologie, la jurisprudence théorique.

M. de Grenailles n'oublie pas la vie de société. Il faut avant tout plaire à Dieu, mais on peut aussi rechercher l'estime des « hommes raisonnables ». On apprendra donc à l'enfant à entrer dans une compagnie, et à en sortir, à se comporter judicieusement avec les égaux, les supérieurs et les inférieurs, à conformer ses habits à une mode bienséante, à les porter « avec justesse », à n'avoir un visage « ni farouche ni efféminé », à danser, à chanter, à « jouer des instruments », et même à faire « honnêtement le fol avec les fols (4) ». Mais la morale ne perd jamais ses droits : il ne donnera jamais « rien à la complaisance, contre ce que sa conscience lui dictera » ; et si l'auteur veut qu'on développe chez son élève le goût pour les chevaux, c'est parce que « un jeune homme, qui aime de si nobles animaux, ne fera jamais rien de bas (5) ».

L'honnête fille sera la digne compagne de cet honnête garçon. Née dans une maison d'honneur, douée de la beauté du

rité de l'*Ecclésiaste* et d'Horace, et aussi sur la sollicitude pédagogique des aigles et des rossignols (I, 135, 140-145).

(1) M. de Grenailles démontre d'abord, après Montaigne, la supériorité de « l'institution privée ». Voir II, chap. III : « Etablissement de l'opinion de Montaigne pour l'institution privée ».

(2) II, 107 sq.

(3) II, 145-148.

(4) II, 170, 190 sq.

(5) II, 173 ; 191.

corps, de l'esprit et de l'âme, formée au bien par sa mère, qui joindra aux conseils l'exemple de ses vertus conjugales et domestiques elle sera « une des principales causes de la perfection de l'honnête homme », parce qu'il se plaira à imiter ce qu'il aime, et qu'il se piquera d'émulation (1). Elle ne négligera pas son corps, car il est le soutien de l'âme, et par lui l'honnêteté s'incarne et se manifeste. Elle tâchera d'avoir une bonne santé, ce qui ne veut pas dire qu'il faille « être gladiateur pour être honnête homme ». Mais l'âme serait bien mal logée dans un corps paralytique ! Toutefois, elle évitera l'affectation et la coquetterie (2). L'auteur estimant qu'il est trop jeune pour traiter par lui-même un sujet si délicat, se réfugie derrière l'autorité vénérable de saint Cyprien, qu'il cite et paraphrase avec une abondance trop facile. Il exige de cette honnête fille des connaissances assez étendues ; il ne veut pas faire d'elle un paon, qu'on n'admire que pour l'éclat de son plumage. « Ce ne sont pas les seuls traits de la beauté qui ont des charmes secrets ; l'excellence des discours et la subtilité des bons mots sont les deux charmes, par qui les filles peuvent être aussi puissantes qu'Hercule même, en liant tous les cœurs des hommes (3). » La troisième partie de son traité s'attache à montrer qu'on fait tort aux filles, en négligeant d'orner leur esprit. Il demande pour elles des connaissances substantielles : la religion et la métaphysique, la logique, pour employer les termes « dans la raison, non dans l'usage », la physique, pour savoir « faire un parfait discernement de la matière et de la forme, de la cause mouvante et de l'exécutrice, de l'impulsion et du concours nécessaire », l'astronomie (4), la morale, la politique, l'éloquence, le latin et même le grec, l'histoire, « absolument nécessaire », surtout celle de notre pays. Ainsi on ne reprochera plus au français « de faire plus d'état de la délica-

(1) I, 37 sq., 75-76 ; 108 ; voir le chapitre vi du livre I : « Que l'honnête fille est une des principales causes de la perfection de l'honnête homme ». « Les honnêtes filles obligent les hommes à se rendre honnêtes gens pour se rendre dignes d'elles. Elles ne nous donnent pas seulement des motifs pour l'honnêteté, elles nous en fournissent encore des préceptes et des exemples... ; l'honnête fille est une parfaite académie d'honnêteté, elle persuade d'abord ce que les autres ne font qu'enseigner » (I, 217-218, cf. 252).

(2) III, 264 sq., 334.

(3) III, 133. Voir p. 144 sq., il développe avant Molière quel esprit est nécessaire à l'honneur, et qu'une fille ignorante peut se déshonorer sans le savoir.

(4) « Je veux qu'il n'y ait rien dans le ciel qu'elle ne s'efforce de savoir parfaitement » (III, 196).

tesse que de la solidité », et une dame sera capable de parler, avec les honnêtes gens, d'autre chose que de l'effet des mouches sur les brunes et les blondes, de la hauteur des talons, des avantages et des inconvénients des masques (1).

La morale tient une grande place dans ces trois lourds volumes (2).

L'honnête fille aura surtout une dévotion solide et sincère, et le souci constant de son honneur ; une vie modeste et « une chaste défiance », sont les meilleurs moyens de conserver ce bien précieux, dont la perte est irréparable (3). A en croire M. de Grenaille, la France serait la mère des honnêtes filles, parce que son climat est tempéré, que les humeurs y sont dans les corps en parfait équilibre, et que les personnes d'honneur, qui y abondent présentent de tous côtés des modèles de perfection. Elle seule produit « ces excellents composés où la nature met en effet ce juste tempérament que les philosophes croient ne se pouvoir trouver qu'en idée (4).

Ces ouvrages théoriques s'inspirent des ouvrages italiens ; ils les imitent avec plus ou moins de fidélité ; et leur empruntent les principaux traits physiques, intellectuels et moraux de l'honnête homme. La réflexion, l'analyse personnelles y sont trop rares et insuffisantes. Il semble cependant que l'influence étrangère va en s'atténuant ; très sensible dans le *Courtisan français*, dans les *Diverses leçons* de Louis Guyon, dans l'*Honnête homme* de Faret, elle s'exerce moins visiblement sur Bardin et de Grenailles.

(1) III, 1921-241. Cf. *L'Honnête femme* du P. DUBOSC (1^{re} partie, Paris, P. Billaine, 1632, in-8°, II^e partie, *ibid.*, A. Soubron, 1634, in-4°, III^e partie, *ibid.*, A. Courbé, 1636, in-4°). Les femmes passent leur temps « à se parer, à se promener, à caqueter, à jouer... ; dirait-on.. qu'elles ont une âme capable des mêmes desseins et des mêmes instructions que nous ? » L'auteur exalte longuement la tapisserie de Pénélope et la quenouille des dames romaines (III, 175 sq.).

(2) Cf. du même auteur *La bibliothèque des dames*. Il pille saint Jérôme et Tertullien, et fait connaître aux dames les pieuses méditations de ces pères sur divers sujets ; voir p. ex. lettre de saint Jérôme à Laeta touchant l'éducation de sa fille, lettre du même à Assela, ou l'apologie de la sainteté des dames.

(3) II, 7 sq., 33 sq., 61. II, 215 sq 353 sq.

(4) I, 337, 350, 357, 358, 359. Je n'analyserai pas l'*Honnête femme* du P. DUBOSC, qui commence à paraître en 1632. L'auteur attribue les désordres du siècle à l'incrédulité religieuse des femmes (III, 252 sq.), et soutient qu'il ne peut y avoir d'honnête femme sans la pratique sérieuse des vertus chrétiennes (III, 487 sq.). Ce livre aurait été, d'après Tallemant « raccommodé » par Patru et d'Ablancourt (V, 25).

Mais l'origine bourgeoise de ces auteurs et sans doute leur commerce avec les écrivains anciens, modifient l'esprit des modèles qu'ils suivent. La plupart de ces traités (1) sont pratiques ; les perfections dont ils ornent le courtisan n'ont pas leur fin en elles-mêmes, elles ne sont qu'un moyen de réussir à la Cour ; les agréments ont pour mission de mener à la fortune. D'ailleurs, sauf chez Bardin, leur conception du monde est étroite, et ils l'identifient avec la Cour : ce n'est guère que dans l'entourage des rois que l'on peut, en faisant valoir ses qualités naturelles ou acquises, obtenir rapidement les charges et la faveur. D'autre part ils participent tous à ce courant de moralité, qui avec François de Sales, Camus, Nervèze, des Escuteaux, traverse le siècle naissant ; ils donnent tous à la vertu, à la religion, une place prépondérante ; et ils insistent d'autant plus que la rudesse des mœurs, incapable de dissimuler, met le vice dans un jour plus cru, et empêche l'illusion. Dans leur conception, honnête homme est craiment synonyme d'homme de bien. Il s'ensuit que les qualités purement mondaines ne sont pas seules appréciées ; elles semblent même l'être un peu moins. Ils n'accordent pas à la conversation, en particulier, l'importance qu'elle aura dans la suite ; ils en parlent, mais sans la distinguer ; et ils sont muets, ou se bornent à de sèches banalités, sur le chapitre du style, qui, dans l'usage restreint à la correspondance, qu'en fait le monde, n'est qu'un prolongement de la causerie (2).

Il convient à ce propos d'établir dès, maintenant, une distinction importante : sans un minimum de qualités morales, la conversation serait impossible : le mensonge, la défiance, la dureté, l'intransigeance, sont incompatibles avec la vie

(1) *Le Courtisan français, Le traité de la Cour, L'Honnête homme.*

(2) C'est dans la correspondance des écrivains qui sont en relation avec les gens du monde qu'on trouve quelques aperçus encore vagues, sur les qualités que doit avoir le style pour plaire à la Cour. Balzac écrit à propos d'un livre de droit : L'auteur « participe de la vie des doctes et de celle des courtisans, comme ce Dieu dont les poètes disent qu'il est de l'un et de l'autre monde ; il tire de la connaissance des bons livres la vigueur et la fermeté de sa diction, et de la pratique de la Cour les couleurs et les adoucissements des choses,... mais de telle sorte que sa politesse n'affaiblit point ses raisons, et que sa force est si tempérée que les dames peuvent être juges du procès » (8 décembre 1634). Voir aussi une lettre de Bâcan à Chapelain (*Rec. Lanson*, p. 57), il cherche pour son style « un milieu entre le style de Balzac et celui du pays d'adieuasias ». C'est dans ce « milieu tant désiré » qu'il fait consister le style de l'honnête homme on peut « être soldat sans être tout à fait brutal ». Il n'y a là qu'une idée générale, d'ailleurs intéressante ; mais l'ensemble est vague et imprécis.

mondaine proprement dite ; et, en dehors même, il convient de posséder les vertus qui évitent, à propos des multiples affaires, où nous sommes en rapport avec les autres, les froissements, les discordes, les haines, dont les conséquences se prolongeraient jusque dans les salons. Tous les théoriciens, à toutes les époques, recommandent ces vertus. Mais tandis que les hommes de la génération suivante se borneront à celles-là, Faret, et surtout Bardin, ne se limitent pas à la vie du monde, et réclament des vertus personnelles, intimes, même si elles ne sont d'aucune utilité en société, comme la foi, la pureté des mœurs. Alors qu'on estimera plus tard que la débauche, par exemple, est sans importance pourvu qu'elle n'ait pas de répercussion sur les relations mondaines, il la condamne parce qu'elle est immorale en elle-même. En somme Méré subordonnera la morale au monde ; et fera un choix dans ses préceptes. Faret et Bardin l'estiment pour sa valeur propre, et la maintiennent intégralement. Ils semblent étrangers au travail qui s'accomplit autour d'eux dans les salons. Il y a dans leurs traités, beaucoup de remarques que l'on retrouvera, mais systématisées, classées suivant leur importance nouvelle ; et cette persistance des détails n'empêchera pas que leur idéal ne soit profondément changé, par des théoriciens qui seront eux-même des gens du monde, et n'appartiendront plus à la bourgeoisie : les préoccupations intéressées disparaîtront, le cadre borné de la Cour craquera, et fera place à la notion du monde ; la bonté profonde de l'âme sera moins estimée que l'éclat séduisant des apparences : ce qu'ils avaient recherché par-dessus tout deviendra précisément secondaire et accessoire.

CHAPITRE XII

LA CONCEPTION MONDAINE DE L'HONNÊTETÉ.

Pendant la période qui nous occupe, il n'y a pas eu, parmi les gens du monde, de théoricien de l'honnêteté ; la classe bourgeoise seule, a composé des traités, qui portent, comme nous l'avons vu la marque de leur origine. Cependant, à travers les entretiens polis, les lettres, les romans, les comédies, on saisit la formation d'une conception plus particulièrement aristocratique et mondaine, qui ne se traduit pas encore en écrits didactiques ; elle garde un assez grand nombre des traits dont ces auteurs ont peint leur gentilhomme, mais elle modifie leur esprit, se libère davantage de l'influence des livres étrangers, emprunte aux goûts généraux de la race et aux tendances du moment, ses éléments caractéristiques. La Rochefoucauld, le chevalier de Méré fréquentent l'Hôtel de Rambouillet, et trouveront dans leur expérience des choses du monde, et dans leur raison personnelle, des idées nouvelles, ou, simplement, une manière nouvelle de présenter, d'interpréter, de mettre au point des idées anciennes ; la notion d'honnêteté en sera profondément retouchée et modifiée. Celle qui s'exprimera dans les œuvres de Méré procédera plutôt des salons, que des livres de Faret et de Bardin ; en elle s'épanouiront les sentiments dont l'aristocratie prend peu à peu conscience, et le courant bourgeois ne la touchera guère.

Elle s'inspire profondément, semble-t-il, des *Essais* (1). Montaigne n'était pas, sans doute, un créateur d'idées, mais

(1) Editions et réimpress. des *Essais* avant 1660 : 1600, 1602, 1604, 1608, 1609, 1611, 1614, **1616**, 1617, 1619, 1625, 1627, 1635, 1636, 1640, 1641, 1649, 1652, 1657, 1659. Pour plus de détails, voir dans le *Panthéon littéraire* de BUCHON, 1 vol. in-4°, la notice du Dr J. F. Payen, en tête des *Essais*, et l'article de M. Paul Bonnefon sur Montaigne dans l'*Histoire de la langue et de la littérature franç.*, de PETIT DE JULLEVILLE, tome III, p. 483 (Paris, Colin, 1897, in-8°).

il a fort bien résumé et traduit, tous les goûts, toutes les tendances, tous les préjugés traditionnels des nobles.

Il convient de remarquer, tout de suite, que l'expression d'*honnête homme* peut avoir un sens plus large que celle d'*homme du monde*, bien que dans l'usage courant, elles soient fréquemment synonymes. Il y a dans l'honnête homme un tour général d'esprit, une certaine manière de considérer les choses, une disposition de tout le moral et de tout l'intellectuel, qui ne se rencontrent pas forcément chez l'homme du monde, dont les qualités sont souvent déterminées par les tendances du milieu mondain, et en particulier par le mépris de ce qui est bourgeois, ou, d'une façon plus générale, par les nécessités mêmes de la vie de société. Mais elles peuvent avoir aussi leur originalité. Montaigne avait « l'esprit tardif et mousse », « l'appréhension lente et embrouillée » ; il ne savait « ni plaire, ni réjouir, ni chatouiller », ni faire un conte avec agrément (1) ; il était inhabile aux jeux de cartes, aux échecs, aux dames (2), il mangeait goulûment et sans propreté (3) ; il lui manquait quelques-unes des vertus essentielles de l'homme du monde. Mais par son horreur du pédantisme et des affirmations dogmatiques, par son amour du jugement, de la raison, par l'indépendance de son esprit, par son goût de la modération et du juste milieu en toutes choses, par sa conception générale de la vie, il était un parfait modèle d'honnête homme.

Montaigne ne pouvait s'astreindre à gérer ses biens, même sa bourse en voyage, à examiner les comptes de ses fermiers, à lire un contrat, non « par un mépris philosophique des choses transitoires et mondaines », mais par indolence, et aussi par coquetterie de grand seigneur, qui affecte d'être au-dessus de ces préoccupations vulgaires (4). Cette aversion de l'économie, dans tous les sens du mot, de la profession exercée pour le profit qu'on en retire, ne se manifestait pas dans les traités d'origine bourgeoise (5).

(1) Je suis, dit-il, « du tout abandonné de cette facilité que je vois en plusieurs de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe » (II, 17).

(2) *Essais*, II, 17.

(3) III, 13.

(4) *Essais*, III, 9. « La plus inepte contenance et plus vile d'un gentilhomme, c'est de le voir empêché de l'ordre de sa police, parler à l'oreille d'un valet, en menacer un autre des yeux. » Montaigne n'omet pas de signaler, peut-être en l'exagérant, son ignorance des choses domestiques, II, 17.

(5) Voir ce que dit Loys GUYON (*Div. Leçons*, II, 917), de l'indignité pour un

D'autre part, rien ne déplaisait tant à Montaigne que de paraître écrivain de métier ; il avait au plus haut degré le mépris du gentilhomme pour la carrière d'auteur ; s'il écrit sans plan régulier, s'il réunit dans un même chapitre et sous un même titre, les développements les plus disparates, sans transition logique, c'est sans doute parce que sa nature répugne à tout effort d'organisation, mais c'est aussi, et surtout, parce qu'il tient à étaler un aristocratique dédain pour la composition méthodique, où il voit comme la marque propre du métier. Il trouvera très cavalier de parler des femmes à l'occasion de quelques vers de Virgile, et de traiter un sujet des plus scabreux, à propos d'un poète dont l'inspiration fut toujours pure et décente. De lui s'inspirent les scrupules de Scudéry, La Calprenède, Descartes, Voiture, et tant d'autres, dont nous avons parlé, et dont Faret ne dit rien (1).

Montaigne par sa culture, sa curiosité, son amour de la vérité, du libre jeu de l'esprit, sa haine des préjugés, des opinions toutes faites, étroites et rigides, était déjà un « citoyen du monde ». « Non parce que Socrate l'a dit, écrit-il (2), mais parce qu'en vérité c'est mon humeur.... j'estime tous les hommes mes compatriotes, et embrasse un polonais comme un français, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune ». Il prend Socrate pour modèle. « On a de quoi, et ne doit-on jamais se lasser de présenter l'image de ce personnage,

noble de faire du commerce, ou de pratiquer un « état mécanique » ; il attribue ce préjugé à « cette vieille impression des armes, sur laquelle les premiers Français établirent le fondement de la noblesse ». Lorsque la troupe royale des Comédiens, installée à l'Hôtel de Bourgogne, adressa à Louis XIII, vers 1615, une requête pour ne plus payer le prix de location aux confrères de la Passion, elle contestait à ces derniers le droit de se qualifier « d'honnêtes et bons bourgeois », « car leur profession les oblige la plupart de mendier leur vie du ministère de leurs mains, au moyen de quoi ils ne peuvent avoir beaucoup d'honneur ni de civilité », et sont indignes de considération, « par la raison des anciens qui faisaient marcher les esclaves de pair avec les artisans » (Cité par Despois, *Le théâtre français sous Louis XIV*, Paris, Hachette, 1894, 4^e édit. in-8°, p. 3-4.). Cette argumentation sent étrangement son gentilhomme ! Tallemant raconte que le baron de Villeneuve, considéra comme « un soin indigne d'un honnête homme », de faire labourer ses terres (III, 205).

(1) Montaigne souligne même le caprice de sa pensée : « les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière ; souvent ils la dénotent seulement par quelque marque... j'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades » (III, 9) ; cf., II, 27, I, 46, I, 50. Il tient à distinguer ses *Essais* des livres ordinaires. « Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et étrangère comme tous autres livres » (II, 18).

(2) *De la vanité* (III, 9).

à tous exemples et formes de perfection (1) ». Il critique les courtisans qui « ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte, nous regardant comme gens de l'autre monde, avec dédain ou pitié (2). » On sait que M^{me} de Rambouillet déclarait à M. d'Andilly, que, s'il y avait un fort honnête homme aux Indes, sans même le connaître, elle ferait pour lui « tout ce qui serait à son avantage ». « Vous savez cela, lui répliquait M. d'Andilly, je n'ai plus rien à vous montrer (3). » Silvandre est un étranger, sans famille, venu en Forez. « Votre mérite, lui dit-on, a suppléé à tous les défauts que vous alléguez, et vous a donné plus de pouvoir sur les volontés de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en cette contrée, que si vous étiez né de la plus illustre famille qui soit dans le Forez ». Quand il veut se suicider, parce que Diane va épouser Pâris, les bergers attribuent son chagrin à l'ignorance où il est de ses parents. « Ils lui dirent que ce malheur ne le devait pas mettre en peine, puisque les honnêtes gens trouvent partout *un même ciel*, et se font *un même sort* en quelque lieu qu'ils aillent (4) ». Le mérite est estimé pour lui-même; il devient indépendant de la naissance, de la profession, de la patrie; par-dessus les barrières des classes, des relations, des nationalités, par-dessus toutes les différences individuelles et locales, les honnêtes gens commencent à reconnaître leur identité foncière et à s'apprécier. Et, tandis que le bourgeois Faret préférerait que son courtisan fût gentilhomme, le monde, où toutes les catégories sociales se mêlent et se coudoient, où le noble perd de sa morgue en voyant sa pauvreté intellectuelle, où l'écrivain prend conscience de sa valeur, tout en devenant moins pédant, incline vers une conception plus large, plus accueillante, qui prend à chacun ce qu'il a de meilleur, introduit une unité harmonieuse parmi tant d'éléments divers, et diminue, par là même, l'importance des aïeux. D'autre part, la cour n'est plus considérée comme le séjour unique des honnêtes gens; l'idéal

(1) *De l'expérience* (III, 13). Il rappelle, I, 26, qu'il voulait être un citoyen du monde, non un citoyen d'Athènes.

(2) III, 9. « Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure; les voilà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises? » Il tient, quant à lui, une conduite contraire.

(3) TALLEMANT, II, 489.

(4) *Astrée*, V, (1628), 641 et 692; sans doute Silvandre sera reconnu pour noble à la fin du roman; l'essentiel est qu'on n'en sache rien quand on lui tient ces propos.

de Faret paraît borné et pauvre à l'hôtel de Rambouillet, où la Marquise a horreur de la Cour, et où se dessine déjà l'idée du monde universel.

Ce n'est pas là non plus l'esprit du *Courtisan* de B. Castiglione. Ce modèle de toutes les qualités dresse ses perfections au milieu de ceux qui l'entourent, comme le cyprès de Virgile s'élève au-dessus des viornes flexibles. Sa seule préoccupation est de les faire valoir, de ménager pour cela les occasions favorables, de donner de lui-même une opinion avantageuse, même au-delà de la vérité : il songe surtout à jouir de l'éclat de ses vertus. Il ne s'inquiète guère des autres, qu'on entrevoit à peine dans l'ouvrage, tant sa glorieuse personne s'impose à l'attention éblouie ; ils sont réduits au rôle de spectateurs, et leur mission est de l'admirer : si l'on exige en eux quelque mérite, c'est pour que le héros se produise devant une galerie qui soit digne de lui, et dont les applaudissements aient plus de prix. Témoigner son estime et sa sympathie à un honnête homme inconnu, même aux Indes, se déclarer prêt à tout faire pour lui, c'est reconnaître aux autres une valeur propre, égale à celle que l'on a soi-même ; c'est comme dit Balzac de la conversation (1), substituer l'état populaire et républicain, au gouvernement d'un seul.

On sait combien Montaigne tenait à l'indépendance de son jugement ; par goût naturel, et aussi par vanité de gentil-homme, qui, pour bien montrer qu'il se distingue de la foule. étale le mépris de sa docilité routinière, il cultivait la vivacité critique de son esprit, et mettait au-dessus de tout la poursuite et la possession de la vérité (2). Il était incapable de prêter à ses amis des qualités qu'ils n'avaient pas, de ne pas rendre hommage au mérite de ses ennemis. « Et suis tant jaloux de la liberté de mon jugement, que malaisément la puis-je quitter

(1) Voir une lettre du 15 août 1618.

(2) Son érudition ne doit pas induire en erreur à ce sujet. Il n'adopte pas les opinions de Sénèque ou de Plutarque parce qu'elles viennent de Sénèque ou de Plutarque mais parce qu'elles sont conformes aux siennes propres. « Cette capacité de tirer le vrai, quelle qu'elle soit en moi, et cette humeur libre de n'assujettir aisément ma créance, je la dois principalement à moi, car les plus fermes imaginations que j'aie et générales, sont celles qui, par manière de dire, naquirent avec moi ; elles sont naturelles et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et généreuse, mais un peu trouble et imparfaite. Depuis, je les ai établies et fortifiées par l'autorité d'autrui, et par les sains discours des anciens, auxquels je me suis rencontré conforme en jugement » (II, 17).

pour passion que ce soit (1). » La revue générale des opinions diverses et contradictoires, l'amène à conclure qu'il ne connaît « rien digne de grande admiration (2) ». Il hait le pédantisme parce qu'il alourdit la mémoire, et substitue au libre jeu de l'intelligence la tyrannie des opinions toutes faites, et des autorités consacrées ; et sa philosophie consiste, en somme, à apprendre à l'homme à bien vivre, c'est-à-dire à réaliser une vie sereine et complète, exempte des chagrins du cœur et des étroitures de l'esprit, et à bien mourir, en domptant par les considérations générales et personnelles, les révoltes et les angoisses de la chair : des plus menus détails aux actes les plus importants, son existence entière est soumise à la raison (3).

Aussi, a-t-il, naturellement, l'aversion de ce qui est excessif, l'amour de la modération et du juste milieu. « La grandeur de l'âme n'est pas tant tirer à mont et tirer avant, comme savoir se ranger et circonscrire ; elle tient pour grand tout ce qui est assez, et montre sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les éminentes (4) ». « Je me trouve quasi toujours en ma place..., si je ne suis pas chez moi, j'en suis toujours bien près,... il n'y a rien d'extrême et d'étrange (5) ». Il condamne, après Horace et avant Molière, l'exagération dans le bien. « L'immodération vers le bien même, si elle ne l'offense, elle m'étonne, et me met en peine de la baptiser. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, comme il advient quand nous l'embrassons d'un désir trop âpre et trop violent. Soyez sobrement sages (6) ».

(1) *De la présomption* (II, 17). On sait qu'il ne se laisse absorber ni par les soucis de famille, ni par les fonctions publiques, qu'il remplit « sans me départir de moi de la largeur d'un ongle ». Il aime en politique le parti le plus sain, « mais je n'affecte pas qu'on me remarque spécialement ennemi des autres, et outre la raison générale » (III, 10) ; cf. II, 16 : « allons constamment après la raison » etc...

(2) II, 17 ; I, 26 il développe cette idée que les voyages et la lecture, qui n'est en somme qu'un voyage immobile parmi les anciens, élargissent l'esprit, le libèrent des préjugés, des étroitures, et l'amènent à regarder les choses de haut, avec un détachement de bon ton : ce n'est pas son disciple qui ira conclure à « l'ire » de Dieu contre le monde, parce que les vignes auront gelé dans son village.

(3) Voir chapitre *Des livres*, II, 10.

(4) III, 13.

(5) III, 2 ; cf. tout le chap. capital *De la modération*, (I, 30). « J'aime des natures tempérées et moyennes ».

(6) I, 30 ; cf. III, 5 : « j'aime une sagesse gaie et civile, et fuis l'âpreté des mœurs et l'austérité, ayant pour suspecte toute mine rébarbative ».

Voilà pourquoi Montaigne est un modèle parfait d'honnête homme, capable de jouir pleinement des plaisirs de la société. Il s'adapte à merveille aux autres, pourvu qu'ils ne soient pas grossiers et sots, parce que sa nature souple et modérée sait faire les concessions nécessaires, fuir tout ce qui particularise, parce qu'elle est heureusement exempte de préjugé, d'entêtement, de passion. Il a raison de dire que sa « forme essentielle est propre à la communication et à la production (1) », puisque la meilleure de ses complexions « est d'être flexible et peu opiniâtre », et que précisément, « la plus contraire qualité à un honnête homme, c'est la délicatesse et obligation à certaine façon particulière (2) ». Il n'affirme pas et ne cherche pas à imposer son opinion ; « je ne hais point les fantaisies contraires à la mienne » ; et il ne se rendra pas « incompatible à la société des hommes, pour être d'autre sens que le mien (3) » : « la diversité et la discordance » ne sont-elles pas une loi de la nature ? Il aime les mots « qui amollissent et modèrent la témérité de nos propositions : à l'aventure, aucunement, quelque, on dit, et semblables (4) » ; aucun parti, même « la cause générale et légitime », ne l'attache que « modérément et sans fièvre (5) ». Il fait bon marché de ces prérogatives honorifiques, pour lesquelles on se disputait autour de lui avec une âpreté parfois brutale (6). Les goûts, les manières des autres ne le froissent pas, et ne trouvent pas en lui un censeur étroit et borné (7). Il sait la force de l'usage, auquel le sage doit se plier, quand il s'agit de choses indifférentes. « La forme de vivre plus usitée et plus commune est la plus belle : toute particularité m'y semble à éviter, et haïrais autant un Allemand qui mît de l'eau au vin, qu'un Français qui le boirait pur : l'usage public donne loi à telles choses (8) ». Ne veut-il pas que son disciple soit capable, s'il le faut, de faire la débauche avec son prince, et la vertu, « assignée aux affaires du monde », n'est-elle pas

(1) III, 3.

(2) III, 13.

(3) II, 37.

(4) III, 11. Il voudrait qu'on donnât aux enfants une « façon de répondre enquêtante et non résolutive : qu'est-ce à dire, il pourrait peut-être, est-il vrai » ?

(5) III, 1.

(6) « Jamais homme n'a eu envie de ma préséance, à qui je ne l'aie *qnittée* » (III, 9).

(7) C'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre goût » (I, 26),

(8) III, 13.

« à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse », et non « droite, nette, constante ni purement innocente (1) » ? Il n'aura donc pas cette austérité revêche, qui, par le reproche muet de l'attitude, refroidit la gaieté des belles compagnies.

Dans son livre enfin, Montaigne abandonne la tradition des auteurs : ils « se communiquent au peuple par quelque marque spéciale, moi le premier, par mon être universel..., si le monde se plaint de quoi je parle trop de moi, je me plains de quoi il ne pense pas seulement à soi (2) ». Nous sommes assez loin ici du *Cortegiano* de Castiglione. Si « les plus belles vies sont celles qui se rangent au modèle commun sans merveille, sans extravagance (3) », ce courtisan un peu vaniteux, qui veut être partout le premier, et en toutes choses surpasser les plus excellents, qui pense moins à jouir du commerce des autres qu'à se faire admirer et applaudir, qui, même lorsqu'il paraît libre et insouciant, cherche à utiliser ou à faire naître une occasion favorable de mettre en lumière son mérite, ce courtisan, au fond, n'était pas l'idéal de Montaigne. On a beau lui recommander de fuir l'affectation et de cacher l'artifice, à une époque où l'on commence déjà à sentir, si on ne l'a pas encore formulé, que l'honnête homme ne doit se piquer de rien, il se pique d'une universelle perfection. La bonne grâce calculée de ses manières cache mal ce qu'a d'un peu choquant la conviction de sa supériorité. Il est trop au-dessus des hommes pour se plaire à leur médiocrité, ils sont trop inférieurs à lui pour n'être pas humiliés par son éclat.

Or, un des caractères essentiels de la psychologie de l'honnête homme, qui apparaît dans la littérature distinguée du temps, dans les romans comme l'*Astrée*, dans les comédies de Corneille, c'est la clairvoyance de l'esprit, la sérénité calme du cœur, la maîtrise de soi dans la conduite, en un mot, le respect de la raison, qui examine et critique les faits, les comprend et les met à leur place, et réfrène les jugements incomplets et précipités, les impulsions aveugles des préjugés, de l'instinct, de la passion (4). On n'obéit pas encore à ses lois dans

(1) I, 26, et III, 13, III, 9.

(2) III, 2.

(3) III, 13.

(4) Voir ce passage d'une lettre de Balzac du 15 décembre 1622. Un barbare peut exposer sottement sa vie, et croire qu'il est lâche de fuir une inondation, un écroulement. « Un honnête homme, qui, à toutes les heures du jour reçoit

la vie réelle, mais on comprend que l'idéal serait de leur obéir (1). Nous retrouvons ici une disposition permanente de notre race, fortifiée par les circonstances historiques, et le rétablissement de la paix après les convulsions des guerres religieuses ; on met de l'ordre dans la vie mentale, comme Malherbe en met dans la littérature sérieuse, comme le Roi en a mis dans la vie sociale et politique ; et les troubles de la Régence et du règne de Louis XIII n'arrêteront pas ce lent travail.

De plus, et ce n'est pas l'élément le moins actif, les gens du monde tiennent à se distinguer des bourgeois, trop attachés aux opinions traditionnelles de leur classe, et du peuple, esclave de ses appétits brutaux : ils mettent comme une coquetterie à rechercher cette modération lucide et circonspecte, qui ne se laisse imposer par rien, soumet toutes les choses à un examen pénétrant et impartial, et substitue partout la lumière à la flamme.

Nous avons vu plus haut la place que tiennent, dans les conceptions et dans la vie des divers personnages de l'*Astrée*, la raison et la volonté ; on est frappé, quand on lit le roman, de la persistance avec laquelle l'auteur répète l'adverbe : *froidement*, pour qualifier dans les débats, les répliques des interlocuteurs ; ce mot ne marque pas, comme de nos jours, une hostilité sourde, car ses bergers ont l'un pour l'autre de l'estime et de la sympathie ; il témoigne qu'ils se dominent assez, pour ne pas s'abandonner à la chaleur de la discussion, à l'irritation d'un argument, à la joie de la victoire : ils ne cessent pas d'être maîtres d'eux-mêmes, non par l'effet d'un tempérament flegmatique, mais par l'action constante d'une volonté éclairée. « Un honnête homme propose toujours ses opinions de la même sorte que ses doutes, et n'élève jamais le ton de la voix, pour prendre avantage sur ceux qui ne parlent pas si haut ; il n'y a rien de si odieux qu'un prédicateur de chambre, qui annonce sa propre parole, et dogmatise sans mission : il faut fuir les gestes qui paraissent des menaces, et les termes qui

des plaisirs très parfaits et très innocents, est traître au public et ennemi de soi-même, s'il quitte tout cela de bon cœur, et s'il en prive le monde pour un peu de bruit et de vaine gloire ».

(1) Quelques hommes comme Richelieu, Turenne et même, à un moindre degré, Retz, ont sans doute donné dans leur vie réelle un exemple d'esprit lucide et de volonté ferme ; je crois cependant qu'il y a dans les conceptions dont je parle, plutôt l'expression d'un idéal conforme d'ailleurs au goût général de l'époque, que la transcription fidèle de la réalité.

sentent le style des édits ; il ne faut ni accompagner son discours de trop d'action, ni rien dire de trop affirmatif ; la conversation a plus de rapport à l'état populaire qu'au gouvernement d'un seul, et chacun y a droit de suffrage, et y jouit de la liberté. » Pour les gens qui ne veulent pas observer ces petites règles, « la raison même semble avoir tort, quand elle est de leur côté ; pour le moins, elle n'y est pas en sa place, ni sous sa forme ordinaire ; ils la déguisent d'une si étrange façon, qu'elle n'est reconnaissable à personne, et lui ôtent son autorité et sa force, lui donnant les marques et les apparences de la folie (1) ».

M. Lanson a montré dans un article célèbre, que la psychologie cornélienne ne dérive pas de la philosophie de Descartes, mais que toutes deux ont leur source commune dans un courant rationaliste très marqué au début du siècle (2) ; son influence se fait sentir dans toutes les pages de l'*Astrée*. On sait le succès du *Discours de la méthode* (3) ; il répondait aux vœux secrets du public, et, à son tour, éclairait les consciences et fortifiait les aspirations. Descartes fait consister le bon sens ou la raison dans « la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux » ; elle est « naturellement égale en tous les hommes », et la diversité des jugements ne vient que de la divergence des méthodes, et de la différence des choses qu'on examine : bien conduits, les esprits pourraient donc arriver à l'accord parfait, sur la vérité qui est une. Du heurt des opinions contradictoires, il conclut qu'il doit se donner à lui-même une règle de conduite, et ne pas compter sur les lumières des autres : comment faire un choix dans ce chaos ? Il imagine donc les quatre principes bien connus : n'accepter aucune chose pour vraie qu'il ne la connaisse évidemment être telle, diviser les difficultés pour les mieux résoudre, conduire par ordre ses pensées et pratiquer des revues et dénombrements fréquents pour ne rien omettre : il met un frein à la précipitation, à la prévention, et se libère des préjugés, comme du respect superstitieux des autorités les plus respectées. Puis il entreprend un voyage de neuf ans, pour se défaire des opinions qu'il a reçues : « faisant parti-

(1) Balzac, lettre du 15 août 1618.

(2) *Le héros cornélien et le Généreux selon Descartes*, R. H. L., 1894, p. 397 sq.

(3) *Le discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Leyde, J. Maire, 1637, in-4°.

culièrement réflexion en chaque matière sur ce qui la pouvait rendre suspecte,... je déracinais cependant de mon esprit toutes les erreurs qui s'y étaient pu glisser auparavant (1) ».

Cet amour de la raison explique le premier des préceptes de sa morale provisoire, dont, en somme, Descartes se contenta toute sa vie ; elle consiste à suivre « les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre..... ; entre plusieurs opinions également reçues, je ne choisisais que les plus modérées, tant à cause que ce sont toujours les plus commodes pour la pratique, et vraisemblablement les meilleures, tout excès ayant coutume d'être mauvais, comme aussi afin de me détourner moins du vrai chemin, en cas que je faillisse, que si, ayant choisi l'un des extrêmes, c'eût été l'autre qu'il eût fallu suivre (2) ».

C'est là un des traits essentiels de la raison au ^{xvii}^e siècle, et la règle que le philosophe s'impose au nom de la vérité, la pratique de la vie mondaine, la prescrira au nom des bien-séances. Si l'on veut, en effet, plaire aux autres et se plaire avec eux, il faut que chacun se présente en société par ses côtés les plus généraux, les plus accessibles, qu'il sacrifie momentanément ce que sa nature a de trop personnel, de trop fortement accusé ; un accord s'établit, au profit des qualités moyennes, éloignées de tout excès, qui ne choquent personne, parce qu'elles se retrouvent, au fond, à peu près identiques chez tous. Pour la conversation en particulier, on évite ainsi le heurt violent des idées, les disputes âpres et passionnées, tout ce qui fait dégénérer la causerie en querelles ; quelques différences suffisent pour entretenir une discussion intéressante et courtoise (3).

Ainsi s'explique le goût des idées générales que le roman,

(1) *Discours sur la méthode*, parties 1, 2, 3. Dans l'*Astrée*, Hylas paraît être une sorte de Cartésien. Il a beaucoup voyagé, et si l'infidélité est conforme à son tempérament, il n'essaie pas moins de la fonder en raison : quand il tente de démontrer que les hommes ne sont pas d'accord sur l'essence de la beauté, il heurte leurs opinions contradictoires ; seulement il n'a que l'apparence d'un Cartésien, car au fond, il s'obstine, à ne pas voir ses erreurs, et se refuse à admettre une vérité qui n'est pas conforme à sa nature. Il ne s'incline que devant la révélation surnaturelle de la fontaine de la vérité d'amour.

(2) *Discours sur la méthode*, III^e partie.

(3) Cette notion d'un juste milieu nécessaire à la vie mondaine, apparaît très nettement dans les trois vertus que Balzac déclare capitales en société,

le théâtre, mettent si souvent, comme nous l'avons vu, dans la bouche des personnages distingués ; ils se plaisent à rattacher leurs sentiments individuels à quelque loi universelle, dont leur cas particulier n'est qu'une manifestation ; en formulant des principes valables pour les autres comme pour eux, ils soulignent ce qu'ils ont de commun avec les honnêtes gens, et non ce qui les distingue, ce qui les rapproche et les unit, et non ce qui les sépare et les isole : on sent que l'uniformité est une condition nécessaire de la vie mondaine.

Voilà ce que des hommes comme Faret n'ont point vu. Sans doute, le *Discours de la Méthode* est postérieur à la plupart de leurs ouvrages. Mais s'ils avaient regardé attentivement leur époque, au lieu d'avoir les yeux fixés sur Castiglione ou Guazzo, ils auraient aperçu ce goût de la raison, qui était partout autour d'eux (1), et auraient apporté dans la peinture de leur honnête homme, quelques traits nationaux et français. Ils recommandent bien, fréquemment, de suivre le jugement, d'observer une saine mesure ; mais leurs préoccupations sont, le plus souvent, limitées à la réussite à la Cour et dans le monde ; et s'ils prescrivent la modération, c'est en passant, à l'occasion de questions de détail, comme par exemple, le costume, l'attitude, la raillerie. Ils ne font pas de la raison, du juste milieu, des principes qui dirigent toute la vie intellectuelle et morale ; ils ne s'élèvent pas à ce qu'on pourrait appeler une philosophie de l'honnête homme, ils s'en tiennent à des préceptes de prudence et de bienséance. Et c'est ce qui, à notre avis, les distingue profondément de Montaigne, et de la conception aristocratique de l'honnêteté.

Ce qui précède concerne l'intelligence. Au regard du cœur, en comprenant sous ce mot l'amour et les passions en général, Montaigne avait déjà raconté comment, dès sa jeunesse, il résistait à l'amour, de peur qu'il ne lui devînt trop agréable,

dans son 2^e *Discours* à M^{me} de Rambouillet. Il faut : « un milieu approuvé par la raison entre la mauvaise humeur et la bouffonnerie » : « une certaine douceur et facilité de mœurs qui sait être accommodante sans être servile, et n'approuve pas sans choix tout ce qui se dit ni ne le désapprouve aussi par dégoût » : « une franchise naïve et une coutume de dire vrai aux choses même indifférentes, éloignée en pareil degré de la vaine ostentation et de la retenue affectée ». Ce don « des grâces négligées et des ornements sans art », les Romains le possédaient dès le milieu de la République (P. 232 sq.).

(1) M. de Gerzan, lui-même, l'auteur d'une extraordinaire *Histoire africaine de Cléomède et de Sophonisbe* (1627-1628), écrit dans la Préface : « C'est peu de chose d'observer tout ce que je viens de dire, si l'on ne met dans la vraisemblance les inventions des romans ».

et n'asservît son âme ; dès qu'une inclination devenait un peu forte, il se « penchait à l'opposite... ; je fuis à nourrir son plaisir si avant, que je ne l'en puisse plus ravoïr sans perte sanglante (1) ». Dans les *Aventures de Florigène et de Méléagre* (2), l'oncle de Méléagre lui reproche l'emportement de son amour ; « cela était bon pour ces esprits faibles de l'antiquité, qui nous font lire tous les jours les actions de leurs folles passions... ; les hommes que le ciel voit aujourd'hui démentent en leurs sages actions de la vie de ces insensés ».

Descartes établira plus tard, dans le *Traité des Passions de l'âme*, que le généreux est celui qui, par les lumières de la raison et la force de la volonté, maîtrise ses passions, et s'élève au-dessus de l'humanité moyenne, esclave de ses instincts et de ses impulsions. Cette générosité est la vertu suprême de l'homme, celle qui le rend vraiment digne de son nom (3). Cette doctrine, qui ne recevra son expression ferme et définitive qu'en 1649, est pour le moment, si l'on peut ainsi dire, dans l'air ; on en saisit l'esprit dans l'*Astrée*, comme nous l'avons vu, et dans certaines pièces de Corneille, qui empruntent sans doute quelques éléments aux qualités réelles des contemporains, mais qui traduisent surtout leur idéal. « C'est de vous, écrit Corneille à M***, dans la dédicace de la *Place Royale*, que j'ai appris que l'amour d'un honnête homme doit toujours être volontaire, qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas, que si on en vient jusque-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug ». Le héros de cette comédie, Alidor, ne veut pas « nourrir d'amour qui ne lui cède ». Lysandre, dans la *Galerie du Palais*, raille cette vieille erreur,

Qui faisait de l'amour une aveugle fureur,
Et l'ayant aveuglé lui donnait pour conduite,
Le mouvement d'une âme et surprise et séduite (4).

Auguste s'écrie : je suis maître de moi comme de l'univers,

(1) *De ménager sa volonté*, III, 10.

(2) Par Nervèze, éd. de 1602, p. 113.

(3) Il conçoit comme l'*Astrée*, les rapports de la volonté et de la raison. « Notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir aucune chose que selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire et de juger le mieux qu'on puisse pour faire aussi tout son mieux... et lorsqu'on est certain que cela est, on ne saurait manquer d'être content » (*Discours de la méthode*, III^e partie).

(4) *Galerie du Palais*, III, 6.

et il ajoute : je le suis, je veux l'être ; ce qui signifie qu'il doit ce calme souverain non à une disposition, dont le bonheur serait sans mérite, de sa nature, mais à la force toute puissante de sa volonté ; et le meurtre de Camille ne sera pas l'effet d'un emportement qu'Horace ne peut dominer, mais un acte de raison : ma patience à la raison fait place. Sans doute, Corneille nous transporte dans un monde exceptionnel, et la vie quotidienne n'offre pas souvent l'occasion d'être un héros : mais l'honnête homme peut réduire à son usage cette morale sublime, et adapter aux circonstances plus humbles de la vie l'élévation de son enseignement.

La raison détermine enfin l'attitude d'un honnête homme à l'égard de la religion.

Quelques personnes, poussant à ses extrêmes conséquences le libre exercice de leur raison, soumirent à son examen les dogmes mêmes du christianisme, et crurent que la force et la distinction de l'esprit consistaient à nier des croyances, que le vulgaire acceptait par tradition ; ils opposèrent leur jugement éclairé à la routine aveugle de la masse. Ils trouvaient d'ailleurs à la négation des principes du christianisme, l'avantage pratique et immédiat de se soustraire aux prescriptions de sa morale. Montaigne avait déjà parlé de ces gens, qui, « par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires, et réformatrices du monde », affectent « par contenance » « la profession » d'incrédules (1) ; pour eux, dit Bardin dans son *Lycée*, « la première qualité d'un honnête homme est le mépris de la religion ». Mais ces libertins tapageurs furent en somme une minorité ; ils sortaient du juste milieu, et leur conduite heurtait souvent les bienséances. D'elle-même, sans éclat, par la force logique des choses, la vie mondaine allait imposer une conception plus modérée, plus décente, plus conforme à ses nécessités, où la raison jouait un rôle différent.

Les *Essais* n'ont rien de chrétien ; la tiédeur, la froideur y percent à toutes les pages, et l'on ne manqua pas de donner à la devise de Montaigne, une interprétation qu'il avait d'ailleurs suggérée lui-même. Mais par prudence, et par discrétion d'homme du monde, qui avait horreur du scandale, de la singularité, Montaigne affecta toujours de mettre les vérités du christianisme au-dessus de toute critique, du tout

(1) II, 12.

soupçon. Il rapporte dans le chapitre *Des Boîteux* une supercherie qui faillit tourner au miracle, mais qui finit à la confusion de son auteur ; il écrit à sa manière l'histoire de la dent d'or. « On voit clair, dit-il, en celle-ci qui est découverte, mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant notre connaissance, je suis d'avis que nous soutenions notre jugement aussi bien à rejeter qu'à recevoir ». Mais aussitôt, il excepte les exemples de l'Écriture, « très certains et irréfragables », parce que « Dieu en doit être cru (1) ».

Descartes conciliait dans son système la raison et la foi ; il commençait par affirmer qu'il retenait « constamment, la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance », et n'adoptait que « en tout autre chose » les opinions les plus modérées (2). Il paraissait demeurer croyant sincère tout en étant raisonneur serré, et protéger aussi bien ses convictions contre le doute, que son entendement contre la tradition et les autorités.

Mais, si l'on constate la conformité extérieure de ses actes aux prescriptions du catholicisme, on ne peut savoir ce qu'il pensait en lui-même. C'est déjà là, au fond, l'attitude des honnêtes gens véritables ; leur foi semble solide, bien assise, et l'on n'aperçoit en eux ni le scepticisme libertin, et l'incertitude angoissée, ni la ferveur exaltée et l'abnégation du renoncement : ils suivent simplement le grand chemin, mais on ne voit pas le fond de leur cœur. Leur raison les préserve de tout excès ; elle leur dit que, même en ce domaine, il ne sied pas d'être singulier ; d'ailleurs les haines religieuses sont peut-être les plus âpres, les plus furieuses, celles qui rendent le plus absolument impossible la vie de société : quel agrément pourrait-on trouver à s'entretenir avec un fanatique comme Polyeucte ? Il faut témoigner aux autres les mêmes ménagements qu'on leur demande d'avoir envers nous ; qu'importe la différence des opinions intérieures, si la bonne grâce des manières et l'amabilité des propos donnent du charme aux apparences, et si l'on sait, d'un accord tacite, éviter les sujets irritants ! Pourquoi choisir les sentiers abrupts et épi-

(1) III, 11. Dans la *Contre-mode* (1642), de Fitelieu raille « ces petits savants qui, pour avoir appris par cœur quelque pièce de Montaigne, s'ingèrent à tous moments dans les bonnes compagnies » (60). Le passage montre à la fois l'influence de Montaigne sur les mondains, et l'antipathie des personnes pieuses contre les *Essais*.

(2) *Discours de la méthode*, III^e partie.

neux, lorsqu'il y a tant de routes « gazonnées et doux fleurantes » !

Même si la certitude intime est chancelante ou ruinée, il conviendra de se plier sagement aux usages du plus grand nombre : Sévère, le personnage de *Polyeucte* que préférerait le public du XVII^e siècle, ne révèle qu'à son confident son scepticisme à l'égard des innombrables dieux païens, et il ne laisse pas d'assister aux sacrifices, comme la plupart de ses contemporains ; il en coûte si peu de ne pas se faire remarquer, d'aller à l'église, à confesse, à la communion, de fréquenter publiquement les cérémonies du culte ! On ne doit pas compte au monde de ses sentiments secrets, mais on lui doit compte de sa conduite ; par cette concession bien légère, on se ménage les plaisirs délicats de la conversation.

D'ailleurs, la religion est un frein qu'il serait imprudent de briser ; les libertins qui s'affranchissent de sa morale, sont souvent débauchés, vicieux, grossiers, insociables. Montaigne, qui s'y entendait, n'a-t-il pas déjà dit que « le meilleur et le plus sain parti est sans doute celui qui maintient et la religion et la police ancienne du pays (1) » ? En somme, la raison n'atteint pas icelles dispositions profondes de l'âme, qu'elles soient sentimentales et mystiques, ou sèches et glacées ; elle en règle seulement les manifestations. La vie religieuse des gens du monde fait donc sa part à la foi, entre l'élan, la chaleur, le zèle qui conduisent le chrétien à l'ascétisme solitaire ou au sacrifice de la charité, et les négations bruyantes de l'athéisme : elle l'établit dans les régions moyennes du bon ton ; même quand le cœur est tiède ou froid, la pratique extérieure est exacte et décente ; son uniformité cache l'état véritable des âmes. La religion devient à peu près une affaire de bienséance, comme le costume.

Ainsi, on saisit l'éclosion, dans le monde, d'une philosophie de l'honnête homme qui s'épanouira plus tard ; son esprit, son cœur, son âme sont dominés par la raison, qui, en toutes choses, fuit les extrêmes et se plaît à la réserve, à la modération, au juste milieu. Cette conception qui s'organise, et ne s'exprime nulle part dans les traités bourgeois, est assez éloignée de celle du *Cortegiano* ; elle a sa source principale dans Montaigne : il n'avait donné à Faret et Bardin que des détails ; ici nous retrouvons véritablement la substance même des *Essais*.

(1) II, 19.

CHAPITRE XIII

UNE AUTRE DESCENDANCE DU « CORTEGIANO »

ET DE LA « CONVERSATION CIVILE » :

LIVRES RELATIFS AUX JEUX DE SOCIÉTÉ.

Indépendamment de l'action générale qu'ils ont exercée sur la formation de notre honnête homme, le *Cortegiano* et la *Conversation civile* ont eu une influence marquée sur un point particulier, les jeux de société. Les nobles seigneurs qui se réunissent, le soir, autour de la duchesse d'Urbain, ne jouent ni aux cartes ni aux échecs ; ils se plaisent à traiter des questions galantes ou morales, qui font valoir la culture, la finesse, la profondeur de l'esprit ; et la peinture du courtisan parfait est un de leurs divertissements. Dans le banquet de Casal, qui est raconté au quatrième livre de la *Conversation civile*, on pratique le jeu de la solitude et celui de la conversation : dans le premier, chacun doit choisir un lieu favorable à la vie solitaire, et justifier son choix ; un juge apprécie la valeur des raisons qu'on invoque, et nomme le vainqueur ; les autres, pour quitter leur retraite, doivent répondre convenablement aux questions qu'on leur pose (1). Dans l'autre, chaque personne imagine une chose « causée de deux autres ensemble, comme par exemple un poisson avec deux choses conjointes qui sont l'appât et l'hameçon » ; puis, pour distinguer ceux qui n'ont pas eu le premier prix, « une chose qui fût composée de plusieurs », et enfin deux choses s'accordant mal ensemble ; celui qui se trouve être le dernier doit répondre spirituellement aux demandes que lui adressent les membres de l'assemblée.

Ce goût pour les jeux distingués, où le hasard brutal et capricieux n'intervient pas, mais où chacun attend le succès

(1) P. 455 sq.

de son ingéniosité, de son éloquence, de sa présence d'esprit, où une émulation sans aigreur entretient le désir de briller et multiplie pour ainsi dire, les facultés intellectuelles, ne pouvait pas passer inaperçu chez nous, à une époque où, de tous côtés, on essayait de préciser les conditions d'une vie mondaine relevée. Déjà, en 1628, Sorel avait parlé des jeux d'Urbain et de Casal dans ses *Remarques sur les quatorze livres du Berger extravagant*, mais il soulignait ce qui en rendait la pratique difficile en France : « la science y est tellement nécessaire, qu'il est fort malaisé que toutes sortes de personnes soient de la partie (1) ». C'est que les Italiens étaient déjà fort avancés dans une voie où nous pénétrions à peine ; les courtisans d'Henri IV et de Louis XIII n'étaient pas encore capables de partager les plaisirs raffinés de Frédéric le Magnifique, de Julien de Médicis ou de Ludovic de Canosse.

On pouvait retenir le principe de ces jeux de société, mais il fallait les ramener à notre niveau, les adapter à nos moyens. C'est ce qu'entreprit Sorel dans la *Maison des Jeux, où se trouvent les divertissements d'une compagnie, par des narrations agréables et par des jeux d'esprit, et autres entretiens d'une honnête conversation* (2). « Quelques Italiens, dit-il dans l'Avertissement aux lecteurs, ont déjà écrit de cette matière, mais les uns l'ont traitée en bref et obscurément, les autres ont inventé des jeux dont l'invention est presque toujours pareille, et où il y a trop de cérémonies pour peu de chose, et trop de mots de science et de poésie à retenir, pour ceux qui n'ont pas étudié, rendant cela trop pédantesque pour être exercé parmi les gens de Cour et parmi des femmes, sans lesquelles cet ébat serait fade, et les conversations se trouveraient mal assorties ». Aux jeux d'exercice comme la paume et les boules, aux jeux de hasard comme les cartes, il adresse une même critique. C'est qu'ils « sont communs à toute sorte de personnes, n'étant pas moins pratiqués par les valets que par les maîtres, et sont aussi faciles aux ignorants et grossiers qu'aux savants et subtils ; mais, en ce qui est des jeux dont nous parlons, la plupart ne peuvent plaire qu'à des personnes de bonne condition, nourries dans la civilité et la galanterie, et ingénieuses à former quantité de discours et de réparties, pleines de jugement et de savoir, et ne sauraient

(1) P. 490.

(2) Paris, N. de Sercy, 1642, 2 vol. in-8°.

être accomplis par d'autres. C'est pourquoi nous les appelons des jeux d'esprit et de conversation, et par cette qualité ils se montrent estimables sur tous ceux qui sont d'une autre nature ». Ces idées seront reprises par Hermogène (1) ; il exposera en particulier que, dans les jeux de hasard, l'avarice, la passion, « offusquent » la raison, tandis que les jeux de conversation, où l'entendement « est en sa pureté », sont une source de « félicité », et permettent aux « bons esprits... de... se récréer honnêtement, et entretenir leur vivacité sans beaucoup de travail ».

Sorel n'a pas voulu écrire un traité didactique, « ce qui serait grossier et sans art » ; il a essayé, à l'imitation de Castiglione, de peindre un milieu pittoresque et vivant, de dessiner des caractères, de situer ses personnages, d'organiser une conversation ; sans doute on trouve trop souvent une suite de longs développements, au lieu de l'échange vif et rapide des idées, qui est le propre d'une causerie ; mais malgré cette gaucherie, la tentative est intéressante. Pendant un plantureux automne, quelques personnes de mérite, instruites, capables de composer des vers et de tourner avec agrément une lettre, toutes douées de « quelque qualité excellente qui les devait faire estimer », se réunissent dans la maison de campagne d'une riche veuve ; il y a autant d'hommes que de femmes, et, pour rendre la société plus libre et plus gaillante, peu de gens mariés : Lydie et Bellinde sont veuves, Arténice est fille, et Climante, Dorilas et Nérarque sont garçons. La compagnie est mêlée ; Agénor appartient au parlement ; Climante à la Chambre des comptes. Dorilas est un gentilhomme poitevin (2) : les auteurs de romans oublient trop « que les aventures les plus agréables arrivent parmi le mélange des conditions ». Certains personnages, s'étant fait trop longtemps attendre, sont condamnés à rapporter, sous forme d'histoire, les événements qui les ont retardés. Agénor raconte les amours de Salviat, de Flamelle et d'Hermine ; c'est le modèle d'une histoire amoureuse (3) ; Dorilas parle du voyage de Brisevent et des peuples étrangers qu'il a découverts (4) ;

(1) *Maison des jeux*, I, 164 sq.

(2) I, 10, 30 sq.

(3) I, 37 sq. Elle est un peu libre ; voir par exemple le passage où Flamelle qui veut épouser Salviat, l'attire dans une chambre obscure, où il croit rencontrer Hermine.

(4) I, 86 sq.

c'est un exemple de récits d'aventures ; enfin Climante montre comment on peut imaginer une histoire fantaisiste, en énumérant les secrets merveilleux d'un philosophe opérateur (1). Ce n'est pas ici une digression inutile ; Sorel range les histoires parmi les jeux de conversation, et il en propose à l'imitation des spécimens de genres différents (2) ; il nous montre en même temps le goût qu'on a toujours eu, au ^{xvii}^e siècle, pour ces narrations, qui procurent, comme nous l'avons vu plus haut, un plaisir intellectuel parfois délicat, mais souvent un peu enfantin et paresseux, et qui exige moins d'effort et d'activité d'esprit que la conversation ; on revient toujours aux histoires, comme au divertissement préféré, et les romanciers les ont multipliées sans lasser jamais l'attention des lecteurs.

Hermogène, qui est le savant de la troupe, qui connaît parfaitement les ouvrages de Castiglione et de Guazzo dont il invoque l'autorité, et qu'il résume, qui peut citer la *République d'Utopie*, de Thomas Morus, Platon, Bacon et Campanella, entreprend un long discours sur les jeux, et surtout sur les jeux de conversation, « qui ne sont propres qu'à des personnes raisonnables et fort civilisées (3) ». Il en décrit quelques-uns. Un cavalier gémit soudain : Hélas, j'ai perdu mon cœur ; on lui demande qui le lui a volé, et il nomme une dame de la compagnie, « et aussitôt chacun se tourne vers cette dame, et l'on lui dit agréablement : ha ! Madame, pourquoi tant de cruauté ! faut-il ainsi devant tout le monde, commettre des larcins !... Quoi, Madame, vous dérobez le cœur d'un homme, et bientôt après, avec le larcin, vous allez joindre l'homicide ! Car n'allez-vous pas priver de vie celui qui ne peut vivre si longtemps sans cœur ! L'on lui dit cela, ou quelque chose de semblable, selon que chacun de la compagnie le peut inventer ». Si la pauvre dame, surprise, et étonnée par la variété de ces reproches, ne trouve rien à répondre, ou s'embrouille dans ses explications, elle donne un gage ; elle a d'ailleurs la faculté de répliquer, pour se tirer d'affaire, qu'elle ne sait ce qu'on veut lui dire, et que la voleuse est sans doute une autre dame qu'elle désigne ; et « chacun se tourne vers elle avec de pareils discours qu'à la pre-

(1) I, 121 sq. Quelques passages sont un peu risqués.

(2) Voir la critique que fait Hermogène des jeux de hasard (I, 164 sq.).

(3) I, 240. Pour Castiglione et Guazzo : I, 500, I, 536, 546, I, 525, I, 546, 568.

mière ». Pour compliquer le jeu, chaque personne choisit au début, un nom avec des épithètes longs et extraordinaires, comme : Ulysse, le plus fin de tous les hommes, Achille le plus vaillant de tous les Grecs, Hélène, la ruine de Troie, et il faut répéter cette kyrielle, sans rien omettre, chaque fois qu'on interpelle quelqu'un ou qu'on parle de lui (1).

La chasse à l'amour est aussi fort divertissante. Quelqu'un dit « nous avons perdu l'amour ! Ce méchant petit garçon nous avait été donné en garde par sa mère, et nous ne nous étions pas aperçus que celui qui était si petit qu'à peine pouvions-nous croire qu'il savait marcher tout seul, était pourvu de bonnes ailes pour s'envoler, quand il lui plaisait » ! Il se sera sans doute caché dans les yeux de Cornélie la savante, ou d'Hélène la ruine de Troie ! Chacun s'écrie alors : A l'amour, à l'amour ! L'un appelle ses chiens, l'autre réclame ses faucons, et l'on poursuit la dame « non seulement avec des paroles, mais par la course (2) ». Ce jeu semble bien bruyant, et l'esprit y joue un rôle bien restreint.

Vous pouvez encore choisir une lettre, A, par exemple, et vous devrez répondre aux questions concernant votre nom, votre pays, l'hôtellerie où vous êtes descendu, le repas qu'on vous a servi, par des mots dont A sera l'initiale.

Les proverbes se prêtent à d'innombrables combinaisons, soit qu'on en énumère sans ordre, en réclamant un gage à celui qui restera court, soit qu'on demande tous les proverbes se rapportant à un sujet donné, soit qu'on imagine une histoire pour illustrer un proverbe, ou qu'on improvise une petite comédie à l'issue de laquelle les spectateurs auront à deviner la maxime qui l'a inspirée.

Après un bon repas, on reprend cet entretien ; Hermogène explique le jeu du mariage : sous sa forme la plus élémentaire, il consiste à nommer des objets qui s'accordent et sont heureusement associés, comme la noblesse et la richesse, un aveugle et un estropié (3). Mais il peut être plus relevé et

(1) I, 245-247.

(2) I, 249.

(3) I, 25. Sous cette forme, il figure déjà dans les *Jeux de l'inconnu*, 158 sq. avec le titre : *Noces ! nocces !* On marie ainsi le bœuf salé et la moutarde, le jambon et la bouteille, les bottes du sieur Maillé avec les patins de M^{lle} de Gournay, Astrée et Céladon : « c'est faire injustice à Astrée qui est la justice même, de la laisser vieillir dans le cours d'une si fâcheuse et longue histoire sans éprouver le plaisir d'être mère, et c'est se moquer de Céladon de différer

plus profond : quelles sont les raisons que l'on a d'aimer une femme, non seulement pour toutes ses belles qualités, mais pour toutes les actions qu'on lui voit faire, « tirant une occasion de l'aimer des choses qui sembleront les plus indifférentes ». On voit assez pourquoi on l'aime quand elle chante, qu'elle danse, ou qu'elle rit ; mais que trouve-t-on d'aimable en elle, quand elle fait la folle, quand elle dort, quand elle est malade, ou qu'elle va en carrosse ? Il donne quelques exemples des réponses que l'on peut faire à ces questions difficiles, mais bien propres faire valoir l'ingénieuse subtilité de l'esprit : on l'aime quand elle fait la folle, parce que « cela donne occasion de prendre quelques libertés qu'elle ne saurait refuser », en carrosse, parce que « le branle lui donne un mouvement si gracieux, que l'amant croit qu'elle lui fait signe de la tête et qu'elle l'appelle ». « Après tout je ne trouve rien de plus mignard et de plus délicat que de dire : je l'aime, parce que je ne saurais dire à quel sujet je l'aime ; c'est exprimer sans l'exprimer, que l'on aime en elle ce je ne sais quoi, que l'on ne sait comment dire (1). »

Hermogène met bien en lumière ce qui distingue les jeux qu'il propose de la plupart des jeux italiens. Il reproche aux jeux de « messer Innocent Rhingier gentilhomme bolonnais », dont il résume le livre fort rare, « n'y en ayant eu qu'une traduction qui a été faite il y a à peu près cent ans », d'avoir « l'air italien », de n'être pas « d'une pratique agréable et aisée ». Ce sont des « galanteries extraordinaires », qui laissent une impression de froideur subtile et compliquée ; le jeu des sciences et des arts « ne peut être pratiqué que par des personnes qui aient beaucoup d'étude (2) ». Il ajoute : « Nous estimons des jeux, qui, encore qu'ils soient faciles, ne laissent pas d'être gentils et ingénieux (3) ».

Voici en tout cas, quelques jeux où se manifeste le tempérament propre des Français. Pisandre s'étonne qu'on omette ces jeux, « où il y a certains petits profits à faire, qui les peuvent rendre estimables ; l'on peut commander de baiser la main et même la bouche (4) ». Hermogène va donc décrire

davantage son bonheur ; c'est pourquoi en dépit de ceux qui s'opposent à leur dessein, nous les tenons déjà pour mariés ».

(1) I, 528 sq.

(2) II, 245 sq.

(3) II, 296.

(4) I, 291.

plusieurs jeux à baiser (1). Les dames protestent contre ces jeux, parce qu'ils feraient croire qu'elles ne sont capables que de baiser, et ne savent ni faire un petit compliment ni chanter une chanson ; les Italiens ont proscrit les jeux à baiser, il faut donc les imiter (2). Pisandre réplique qu'en France, le baiser est si commun « qu'une dame ne saurait le refuser honnêtement à un homme qui la salue pour la première fois, ou qui revient de quelque voyage, ou s'y en va, bien que ce soient quelquefois des personnes assez désagréables ». Pourquoi donc ne pas faire dans les jeux, ce que la bienséance recommande dans la vie de société (3) ! Les dames sont unanimes à critiquer celles qui, pour se dérober à un usage reçu, détournent vivement la tête au moment opportun, et n'offrent aux baisers d'un gentilhomme que l'oreille ou les cheveux ; c'est un affront insupportable, que des parvenues vaniteuses infligent souvent à des gens de cœur. Mais elles ne sont pas convaincues sur le chapitre des jeux, bien que Dorilas invoque les exemples des romans et pastorales (4).

La partie théorique de la *Maison des jeux* est assez bien développée. Mais quand les hôtes de Lydie essaient de mettre en pratique les préceptes d'Hermogène, on sent la maladresse et l'embarras de l'auteur. Son imagination ne supplée pas à l'insuffisance de son expérience, et il ne trouvait pas, dans la société contemporaine, les éléments d'une peinture intéressante. Ses personnages tâtonnent, leurs réponses sont pauvres, courtes, et le jeu est aussitôt fini que commencé ; on n'y trouve aucune aisance, aucune vivacité, aucune finesse, rien de ce qui fait le charme et l'attrait des jeux du *Cortegiano*. Que chaque personne soit invitée à dire à quoi sert l'homme, ou de quoi elle s'étonne surtout, ou à donner un conseil parmi lesquels Ariste choisira le meilleur, c'est la même sécheresse, la même brièveté : ce qui manque le plus à ces jeux, c'est la vie (5). On en revient toujours aux histoires, qui amusent l'esprit et le dispensent de l'effort. Iris raconte celle de Lucinde (6), Dorilas, celle de ses amours avec Marceline et Jacinthe (7).

(1) Voir p. ex. I, 301

(2) I, 326 ; cf. II, 258.

(3) Sur cette question, cf. Montaigne, III, 5.

(4) *Maison des jeux*, I, 327-349.

(5) I, 572 sq.

(6) I, 621 sq.

(7) II, 10 sq.

La période qui nous occupe est féconde en ce qui concerne l'honnêteté et la politesse des mœurs. Qu'il s'agisse du corps, de l'esprit, du cœur, de l'âme, dans tous les domaines, le roman, le théâtre, les traités théoriques multiplient les conseils, les exhortations, les exemples. D'autre part, la notion mondaine d'honnête homme apparaît déjà avec les traits essentiels qui serviront de matière au travail d'analyse, par lequel la génération suivante achèvera de la former, et lui imprimera sa marque propre et définitive.

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCE DES REUNIONS MONDAINES, ET DES TRAITES DE POLITESSE. PROGRES DES MŒURS EN CE QUI CONCERNE LA POLITESSE ET L'HONNETETE, DE 1600 à 1643.

INTRODUCTION

Nous avons étudié, dans ce qui précède, la rudesse générale des mœurs de 1600 à 1643 environ. Nous avons vu, d'autre part, un mouvement de réaction, qui est marqué d'abord et surtout, — car rien ne vaut la pratique même de la vie de société, et l'action constante et insinuante des femmes —, par la reprise des réunions mondaines, par les romans sentimentaux et d'aventures, par les traités traduits, adaptés ou inspirés de l'italien ; il faut ajouter l'influence plus tardive, plus diffuse, moins profonde, de l'Espagne.

Il nous reste à examiner les résultats qu'on peut attribuer à cette sorte de coalition contre la grossièreté. Il convient, avant tout, de faire plusieurs remarques.

D'abord, le courant de politesse se dessine dès le début du siècle. Les romans de Nervèze, de des Escuteaux, sont en faveur vers 1600 ; c'est à cette époque que paraît le *Parfait gentilhomme* de Du Souhait. Les ouvrages de Faret, Bardin, de Grenailles, sont très postérieurs. En somme, pendant toute la période qui nous occupe, mœurs épaisses et relativement distinguées coexistent, parfois chez les mêmes personnes, suivant les circonstances ; mais les premières sont plus répandues.

dues, plus enracinées ; nous ne les avons séparées que pour la commodité de l'analyse.

D'autre part, il est impossible de décider si les salons, les livres, ont amendé les goûts, ou si les goûts, déjà épurés par une évolution naturelle, ont déterminé, peut-être inconsciemment, les livres et les salons. La réalité est sans doute complexe. Il est probable que les salons, les romans, les traités, n'ont été nombreux et n'ont eu du succès, que parce qu'ils répondaient aux aspirations du public ; à leur tour, ils ont éclairé, fortifié, des tendances encore faibles et confuses. Il y a là deux éléments qui ont été à la fois des effets et des causes.

Enfin, la distinction que nous avons établie entre la politesse et l'honnêteté se précise et s'accroît. Sur le premier point, on pourra noter des progrès appréciables, parce que le monde n'exige qu'une contrainte momentanée, qu'il paie d'ailleurs par un plaisir immédiat ; sur le second, les exhortations morales seront moins suivies, parce que l'observation de la vertu doit être permanente, générale, et n'est compensée, souvent, par aucune satisfaction matérielle.

CHAPITRE PREMIER.

LE COSTUME, LA BIENSÉANCE, L'INSTRUCTION, LES GOUTS,
LA GALANTERIE, LE LANGAGE, LA RELIGION.

En ce qui concerne le costume, bien qu'il y ait d'Henri IV à Louis XIII, un assouplissement des lignes, sensible surtout pour le vêtement féminin, on ne voit pas que l'éloge que fait Castiglione de la simplicité de bon ton, ait porté, en général, beaucoup de fruit. La mode demeure capricieuse, le luxe, la profusion, sont toujours en faveur.

Cependant, certaines personnes, des dames surtout, douées d'un goût plus délicat, sentent le prix d'une sobriété distinguée dans l'ajustement, et font consister le mérite moins dans l'éclat dispendieux de la mise, que dans l'élégance des manières et la politesse de l'esprit. Voici ce que le chevalier de Méré écrit au sujet d'un gentilhomme de province, M. de Saint-Surin : « Je me souviens qu'un fort honnête homme venait à la Cour avec deux valets de chambre pour tout équipage. D'ordinaire, il apportait de chez lui une étoffe de peu d'éclat que sa femme avait filée, et sitôt qu'il était arrivé, il s'en faisait faire un habit ; il n'avait que de petits collets unis, *etenim simplex erat munditiis*, et propre jusqu'à l'excès ; de cette sorte, il était bien reçu partout. La Reine parlait de lui fort avantageusement, et *quelques dames* le traitaient d'une manière si obligeante, que le feu Roi en eut de la jalousie ; on disait aussi que le cardinal de Richelieu, qui d'ailleurs l'aimait assez, n'était pas bien aise qu'on le vît souvent à la Cour (1) ».

Ce point mis à part, on peut trouver dans l'opuscule de Richelieu intitulé : *Instructions et maximes que je me suis*

(1) Lettre à M. de la Mésangère, II, 383 ; *Lettres du Chevalier de Méré*, Paris, Denis Thierry et Cl. Barbin, 1682, 2 vol. in-12.

données pour me conduire à la Cour (1), comme un résumé, très général mais caractéristique, des aspirations de la société polie aux environs de la mort d'Henri IV. Rien ne montre mieux l'estime où l'on tenait, dès 1610 (2), les qualités sociables, que l'importance que leur accorde Richelieu. Pour réussir à Louvre et réaliser de grandes ambitions, il compte surtout sur elles (3). Se présenter au Roi à propos, sans rien lui dire « jusqu'à ce que je connaisse qu'il est content ou de m'avoir parlé ou écouté », et se taire quand il boit, voir les grands de préférence le matin, et, avec eux, « s'empêcher de se mettre au large de la liberté ou de la licence », répondre à tous ceux qui écrivent, car « il n'y a personne, fût-il chevalier de l'ordre, qui soit dispensé de répondre à une lettre d'un beaucoup inférieur », et même distinguer par l'écriture les paragraphes des lettres qu'on écrit, sauf pour les amis, « parler peu et seulement de ce que l'on sait, et à propos, avec ordre et discrétion », « n'avoir point l'esprit distrait, ni les yeux égarés, ni l'air triste ou mélancolique quand quelqu'un parle, et y apporter une vive attention ainsi que beaucoup de grâce, mais plus par l'attention et le silence que par la parole et l'applaudissement », ne tenir, lorsqu'on dîne avec les nobles, que des propos appropriés, « galamment, sans pédanteries, et sans découvrir trop curieusement ce que l'on en sait », « recueillir soigneusement » ce que l'on entendra, « parce qu'en ces rencontres, on apprend plus de choses qu'en la lecture des meilleurs livres, et que tel dira pour paraître, plusieurs beaux traits, qu'il ne publierait point en moindre compagnie (4) » : voilà les traits essentiels du programme qu'il se trace ; c'est en somme, en quelques pages, l'abrégé d'un *Art de plaire*.

Les portraits qu'on tracera, un peu plus tard, des hommes de cette époque, témoignent que les qualités mondaines de certains personnages avaient fait une grande impression sur leurs contemporains ; ils ont été rédigés postérieurement à

(1) Publié par A. Baschet, Paris, Plon, 1880, in-4°.

(2) Pour M. Baschet, cet opuscule est de 1610 (p. 9). Avant la mort d'Henri IV, dit M. Hanotaux, *ibid.*, p. 33 (cf. Hanotaux, *Histoire du Cardinal de Richelieu* I, 130).

(3) M. Hanotaux commente ainsi ces *Instructions* : « L'exercice constant de la volonté, le zèle et la grâce souriante, telles sont les qualités qui assurent le succès ; ce sont éminemment des qualités sociables, tout repose sur les relations du monde, sur la confiance qu'on inspire, ou, mieux encore, sur le charme qu'on exerce ». (*Hist. du Cardinal de Richelieu*, I, 132).

(4) P. 12-13, 16, 19-20, 16, 15.

1643, mais ils sont comme un écho des louanges qu'on leur avait données depuis longtemps.

Pontis, écrivant ses *Mémoires* à Port-Royal, se souviendra que M. de Montmorency avait une conversation et une parole charmantes, « une honnêteté et un accueil qui le rendaient aimable (1) ». M^{me} de Sablé, si délicate et difficile, l'estimait infiniment ; « c'est avec lui qu'elle a le plus fait de galanteries (2) ». M. d'Avaux était « l'homme de la robe qui avait le plus de bel esprit (3) ». Le duc de Guise était bien fait, éloquent, distingué, « civil aux dames », c'était un paladin égaré dans la société moderne (4). Le maréchal de Brézé faisait des vers « agréables et galants ». Il était instruit, beau parleur, « galant, honnête, civil à ses amis », ennemi de la contrainte cérémonieuse ; un peu d'affectation déparait ses mérites (5). François le Hardy, marquis de la Trousse (mort en 1648), était si civil que, lorsqu'il se battait en duel, il faisait force compliments à son adversaire ; « lorsqu'il donnait de bons coups à son ennemi, il disait qu'il en était fâché, et parmi ces douceurs, il donnait la mort aussi hardiment que le plus brutal des hommes (6) ». Il y aura là désormais, de plus en plus, un élément important d'appréciation.

Dans la vie pratique, certains courtisans témoignent de goûts plus relevés.

Ils paraissent plus sensibles à la bienséance, au « décorum ».

Ils commencent à rechercher l'élégance, la propreté, l'agrément, au moins dans l'arrangement extérieur de la table ; ce souci d'une disposition matérielle qui flatte les regards, était, à lui seul, un progrès mondain, même en l'absence de la sobriété et de la distinction dans la manière de manger (7). Déjà, en 1605, l'*Ile des Hermaphrodites* offrait un modèle de recherche enfantine, incommode, dans la façon de plier la nappe, qui « ressemblait fort à quelque rivière ondoyante qu'un petit vent fait doucement soulever », et les serviettes

(1) PONITS. *Mém.*, 579, 1.

(2) TALLEMANT, II, 308-309.

(3) TALLEMANT, IV, 414.

(4) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 551, I, 207.

(5) LENET, *Mém.*, 436.

(6) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, II, 143.

(7) La fourchette et la cuillère que l'on voit nettement dans une gravure de 1635 étaient encore des objets de luxe, pour l'ornement plus que pour l'usage (Coll. Hennin, tome XXIX, p. 21).

« déguisées en plusieurs sortes de fruits et d'oiseaux (1) ». On exigeait pour les fruits et les salades une vaisselle de porcelaine, et Louis Guyon expliquait aux seigneurs ignorants son origine et sa fabrication (2). M. de la Timèse critique l'usage des batteries de cuisine en argent : « c'est à faire à coquins à manger dans l'étain (3) ». En 1641, le sieur Crespin (4) décrivait minutieusement l'agencement impeccable des tables rondes ou carrées : « faites si bien que les plats ne soient pas trop écartés, et semblablement qu'ils ne se touchent pas, et qu'il y ait diversité entre les viandes, en sorte qu'il ne s'en rencontre point de deux façons, c'est-à-dire blanc, vert, rouge et noir ». Il indiquait la démarche du maître d'hôtel, et la place des domestiques, et ses prescriptions font songer au vers célèbre de Boileau : « Marchez le premier, et soyez suivi de vos gens, chacun portant un plat, les faisant demeurer en rond » ; c'est un peu le recteur escorté des quatre Facultés.

La civilité se répand, et ses exigences sont lentement acceptées. Dès 1605, certains « hermaphrodites », pour se prémunir contre les excès de la table, portent des habits très serrés. « On disait que ceux qui en usaient ainsi le faisaient pour observer *les règles de la sobriété et de la civile conversation* quand ils seraient aux festins (5). » Vers 1635, dans *Alizon*, un colporteur énumère les livres qu'il vend, et parmi les remèdes pour les pâles couleurs, et des ouvrages moins recommandables, on aperçoit « tous les compliments de la langue française (6) ». A la même date, Tircis se plaint à Polidor de la longueur des formules de politesse en usage, en une tirade doublement intéressante, parce qu'elle nous montre, à côté de la bonne volonté maladroite de gens qui, par crainte de

(1) I, 151-152.

(2) *Diverses leçons*, I, 816. Cf. Livre V, chap. ix.

(3) *Promenade des bonshommes*, p. 194 sq., cf. la description d'un repas riche, *Roman des Indes*, 1625, p. 68.

(4) *L'Economie ou le vrai avis pour se faire bien servir*, V. H. L., X, 1 sq. Certaines personnes même en plein jour, se faisaient servir aux flambeaux (Lettre de Balzac à Chapelain, 20 janvier 1640).

(5) *Les Hermaphrodites*, I, 22. Ce petit roman, où l'auteur raille les excès de raffinement de quelques délicats, est d'ailleurs intéressant ; s'il nous montre bien leur immoralité foncière, il nous peint aussi les efforts qu'ils font, les contraintes qu'ils s'imposent pour réagir contre la rudesse et la grossièreté des mœurs, et atteindre à un degré de distinction extérieure qu'on peut critiquer, mais qui n'est pas entièrement à mépriser.

(6) I, 2.

ne pas en faire assez, exagèrent la solennité cérémonieuse dans le goût espagnol, les protestations du bon sens naturel de notre race, qui finira par avoir le dessus :

Quiconque en inventa le discours affecté
Fut, sans doute, ennemi de notre liberté.....
Cependant, aujourd'hui mille petits esprits
Pensent beaucoup savoir, *quand ils en ont appris*.
Les polis de ce temps s'en font une science,
Qui s'acquiert aux dépens de notre patience,
Et croiraient faire tort à leurs beaux jugements,
Si tous leurs entretiens n'étaient des compliments (1).

On devient plus scrupuleux, plus soucieux des menus détails, par où se distinguera de plus en plus l'homme bien élevé. Un homme du monde ne saluerait pas simplement, sans accompagner ce salut d'un bonjour (2). Dans une lettre, M^r, en abrégé est une impolitesse, et M. de la Rocheposay, ayant reçu un jour une petite leçon pour en avoir usé, « tout le monde en fut ravi, car il n'était pas trop civil (3) ». On pèse la différence entre les formules de souscription. La Mothe le Vayer s'étonne qu'on préfère : votre très humble, à votre très affectionné : « comme s'il n'était pas plus avantageux d'être aimé ardemment, que d'être basement et servilement respecté (4) ». L'Académie ayant à répondre en corps à Boisrobert, se décide, après un long examen, à signer : vos très passionnés serviteurs, « comme étant un peu plus civil que très affectionnés, et moins que très humbles (5) ». On se préoccupe de l'aspect extérieur d'une lettre. Dans la *Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps* (6), on trouve une pièce du sieur de Rosset, « sur une lettre pliée avec des cheveux, mêlés avec de la soie de leur couleur ». Peiresc lui-même se soumettant aux futilités de la mode, écrivait à Guillemain : « je vous prie de faire cacheter avec de la soie plate de couleur telle que vous trouverez bon, les trois petites lettres, tant de M. et de M^{me} de Sourdis et de M^{me} la maréchale de Roquelaure. Si vous pouviez apprendre les couleurs qui leur sont plus agréables, il n'y aurait pas de

(1) DU RYER, les *Vendanges de Suresne*, I, 2.

(2) *La Galerie du Palais*, II, 2.

(3) TALLEMANT, VII, 453.

(4) *De l'humilité et de l'orgueil*, II, 94.

(5) Pellisson, éd. Livet, I, 129.

(6) Paris, T. du Bray, 1609, in-8°, p. 461.

danger de les employer par préférence, principalement pour ces dames ; sinon, prenez de l'amarante (1) ».

Le comte de Soissons, qui mourut à la Marfée, avait d'abord, dès son arrivée à la Cour, rebuté tout le monde par sa dure fierté ; mais, « concevant bien que les grands ne courent jamais moins de risques de perdre leur rang, que lorsqu'ils s'abaissent à faire des honnêtetés à leurs inférieurs, il fit dès le lendemain des civilités à tous les courtisans, et les regagna par cette sage conduite (2) ».

On est sensible à l'agrément des manières : être « bel homme » à cheval, avoir dans tous les gestes, dans toutes les attitudes, de l'aisance, de la bonne grâce, voilà surtout ce que Pluvinel veut enseigner à ses élèves, et il n'estime pas qu'il soit oiseux de le leur répéter : « Le chevalier pour avoir bonne grâce en faisant manier son cheval, ne doit point... faire paraître les autres aides, pour faire juger à ceux qui le regardent que son cheval est si gentil et si bien dressé, qu'il va tout seul de sa bonne volonté, et quasi par divinité (3) ». « Il se trouverait beaucoup de difformité en la taille du chevalier, et qui pourrait faire perdre de sa bonne grâce, à quoi faut prendre garde sur toutes choses, comme j'ai déjà dit. » « Véritablement, est la bonne grâce la principale partie du chevalier (4). » Il propose comme modèles M. de Termes (5), et M. de Bellegarde « qui sert encore en votre Cour de miroir... à pied et à cheval à tous les propres et curieux chevaliers (6). » et il se félicite que, pour l'agilité, la souplesse, l'élégance des exercices, la France égale ou surpasse l'Italie (7).

(1) 28 mars 1633.

(2) VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges*, II, 184. cf. SOREL, *Lois de la galanterie*, 27, sur la nécessité de savoir mériter « le nom de civil et courtois ».

(3) PLUVINEL, *Le Manège royal*, 10.

(4) *Ibid.*, 53, 57.

(5) *Ibid.*, 12.

(6) *Ibid.*, 3. Il est encore question de la bonne grâce et de l'allure libre et aisée, p. 4, 11, 12, 34. Dans plusieurs gravures, on voit Pluvinel du bout de sa baguette, rectifiant une attitude, donnant une indication de tenue. Voir les figures 3 et 3 *idem* de la 1^{re} partie. La première représente M. de Bellegarde à cheval, la seconde est une reproduction schématique de l'attitude d'un parfait cavalier. Tout ce que Pluvinel dit du costume que l'on doit porter à cheval est inspiré par le désir de favoriser, de mettre en lumière la bonne grâce, de donner une impression avantageuse (p. 2-3).

(7) Voir *Le Manège royal, Dédicace au Roi*, et une pièce de vers liminaire : *Sur le manège royal de M. de Pluvinel, premier écuyer du Roi*. Cf. Une parole de l'ambassadeur vénitien Pietro Duodo, citée par M. Hanotaux (*Hist. du cardinal de Richelieu*, I, 73, note 1).

On remarquait que Bassompierre « avait quelque chose de grossier, il n'était pas trop bien dénoué » ; mais, dans les assemblées, on faisait fête à M. de Montmorency, quand il ne faisait que remuer les bras, tant ses gestes avaient de charme. Le comte de Cramail « dansait bien et était bien à cheval », M. de Marillac « était grand, bien fait, robuste et adroit à toutes sortes d'exercices (1) ». On disait du maréchal de Saint-Luc (mort en 1644), « qu'il y avait en lui de quoi faire six honnêtes gens, et qu'on ne pouvait pas dire pourtant que ce fût un honnête homme. Il était bien fait, dansait bien, jouait bien du luth, était adroit à toutes sortes d'exercices, avait de l'esprit, et se mêlait même d'écrire en vers et en prose ; mais il ne faisait rien avec grâce (2) ». « C'est le tout que l'action, dit Lysis à Carmelin ; ôte premièrement ton chapeau, fais, après, la révérence à la mode, conduis tes yeux languissamment, et, remuant la main droite par mesure, joins le second doigt au pouce, comme font les orateurs en leurs déclamations (3) ».

Certaines dames, plus délicates et éclairées, contribuent à ce progrès des mœurs. L'estime où on les tient prouve déjà, par elle-même, qu'on n'est point satisfait par la réalité, et leur influence accentue, à son tour, ce désir d'amélioration. La marquise de Sablé a « pour maxime qu'il faut qu'un amant ne fasse devant sa maîtresse que ce qui est de l'essentiel de l'amour, et que, par exemple, il ne faut qu'une grimace en mangeant ou quelque petite indécence pour tout gâter. Elle appelle cela faire des mortalités (4) ». C'est l'esprit même du *Galatée* de Giovanni della Casa.

Aussi, sous le règne de Louis XIII, cette génération devient capable de goûter ce charme inexplicable, subtil, qui échappe à toute définition, à toute analyse, dont on sent dans les personnes la présence ou l'absence, dont on reconnaît la nécessité, dont ne ne peut jamais saisir l'essence fugitive, et qu'on a appelé *le je ne sais quoi*. « La grâce n'aime point la chose grande », lit-on en 1617 dans le *Diogène français* (5). A Costar qui se plaignait de ceux « qui ne font pas les grâces assez grandes »,

(1) TALLEMANT, III, 339, II, 306, I, 507, II, 117 ; cf. II, 521, IV, 426, V, 274, etc.

(2) TALLEMANT, IV, 244.

(3) *Berger extravagant*, I, 831.

(4) TALLEMANT, V, 261.

(5) *V. H. L.*, I, 21.

Voiture répondait avec finesse : « Les véritables grâces, et qui touchent le plus, consistent principalement en de petites choses, en certaines actions, certains mouvements du corps et du visage, dans lesquels, sans être quasi aperçues, elles font leur effet ; *componit furtim subsequiturque decor*. Ce *furtim* veut dire, ce me semble, cela, et ce que les Espagnols appellent *el no se que*. Elles sont si petites que même on ne sait ce que c'est (1) ».

La fréquence de cette expression dans les textes de l'époque est caractéristique. « Ces paroles, dit Alexis à Astrée, témoignent je ne sais quoi que véritablement et vous et moi ressentons l'une pour l'autre (2). » Dans la *Chasse et l'amour* (3), l'auteur demande qu'à la danse sa maîtresse montre « je ne sais quoi de non pareil ». Le duc d'Ossonne, amoureux, parle de « je ne sais quoi de doux qui flatte mon martyre (4) ». Mélite, dit Tircis

a je ne sais quoi,
qui ne peut consentir que l'on demeure à soi (5).

Hippolyte a séduit Dorimant, parce qu'il a trouvé

je ne sais quoi de rare en sa beauté (6).

Ce vers de la *Suivante* :

un je ne sais quel charme auprès d'elle m'attache,

sera repris, à peine modifié, par Pauline, dans *Polyeucte* (7). Le 12 mars 1635, Gombauld lisait à l'Académie un discours sur le je ne sais quoi (8). Costar lui-même, ayant à apprécier les lettres galantes de M. de Neuillan, y notait « un je ne sais quoi semblable à celui des beautés que tout le monde sent, et que personne ne peut exprimer (9) ». Si l'Académie

(1) Lettre du 24 janvier 1642.

(2) *Astrée*, IV, 63.

(3) 1627, V. II. L., I, 71.

(4) MAIRET, *Les galanteries du duc d'Ossonne*, II, 2.

(5) *Mélite*, I, 3.

(6) *Galerie du Palais*, I, 8.

(7) *La Suivante*, Paris, A. Courbé ou F. Targa, 1637, in-4^o, I, 3. *Polyeucte*, vers 505.

(8) PELLISSON, *Hist. de l'Acad.*, éd. Livet, I, 75.

(9) *Entretiens avec Voiture*, Paris, Courbé, 1654, in-4^o, p. 399.

ne prononçait pas le mot, elle trouvait du moins dans le *Cid* « un agrément inexplicable » qui justifiait son succès (1).

Vers 1625-1630, la Cour apparaît, malgré tant de tâches que nous avons signalées, comme le centre de l'élégance et des belles manières, comme la source principale de cette aisance, qui, en toute occasion, distingue un homme de la foule vulgaire. « Ceux qui ont été nourris dans la décence et la politesse de la Cour, ont une grâce toute autre que ceux qui ne sont jamais sortis de leurs foyers domestiques, qui n'ont point été dépayés, et qui ont appris les mêmes exercices, à l'académie du lieu de leur naissance (2). » Peiresc reconnaît que Gassendi « n'a pas été nourri à l'air de la Cour, pour y acquérir cette gentillesse en laquelle on y excelle (3). » Il y a, sans doute, une part d'illusion dans cette peinture que le magistrat de Provence et l'évêque de Savoie font d'un milieu qu'ils connaissaient mal. En tout cas, nul ne reste insensible à la séduction de cette bonne grâce. Peiresc regrettait que M. de Guiberville, le neveu des frères Dupuy, eût contracté « de si grandes habitudes aux cérémonies essentielles d'entre ces Messieurs de la Cour, » qu'il était presque impossible « de l'en faire relâcher tant soit peu, et y faudra bien du temps pour gagner cela sur lui, si je ne me trompe » ; mais il résistait mal au charme de ces agréments, et il était contraint d'ajouter : « il fait toutes choses avec si bonne grâce et avec tant de modestie et de gentillesse, que tout est grandement obligeant en ses actions (4) ». Lorsque Bassompierre quitta la Bastille, en 1643, après douze ans de captivité, « cet homme, autrefois si galant, et qui avait passé pour la merveille de la vieille Cour, paraissait alors comme un Allemand, tant son air et ses manières avaient changé, depuis qu'il ne l'avait plus pratiquée ; ce qui fait bien voir, que l'air de la Cour est quelque chose qui ne se conserve que là, et qu'on a beau être bien fait et avoir de l'esprit, si on n'a pas ce je ne sais quoi qui ne s'acquiert que

(1) CORNEILLE, éd. 1764, I, 446.

(2) L'abbé CAMUS, *Palombe*, 1625, p. 9.

(3) Peiresc à Dupuy, 21 avril 1628.

(4) Peiresc à M. de Sauveur du Puy, 22 juillet 1636 : cf. ce qu'Hamilton raconte du chevalier de Gramont ; sa mère voulait faire de lui un abbé, il voulait être capitaine ; ce désaccord la désolait, mais quand elle le vit au retour d'une campagne « j'avais, dit-il, tellement l'air de la Cour et du monde, qu'elle eut du respect pour moi... j'étais son idole » (I, 34).

par l'usage, et encore par un continuel usage, on ne réussira point à y être regardé comme de mise (1) ».

Les rapports des hommes et des femmes participent à ce progrès général des mœurs. L'initiative semble bien, dès le règne d'Henri IV, avoir appartenu à une femme ; Marguerite de Valois, à une époque où les nobles étaient de verts galants, adonnés au corps sans ambition d'esprit, conçut qu'on devrait pouvoir demander à un homme autre chose qu'un contentement des sens. Le titre de son opuscule est curieux, et marque bien ce désaccord : *la Ruelle mal assortie, dialogue d'amour entre Marguerite de Valois et sa bête de somme*. Elle est satisfaite du costume de son amant : il a la fraise, l'épée, le panache, mais il faut aussi, lui dit-elle, « *savoir parler*, si vous voulez ressembler à un homme... Vous vous imaginez de ressembler un grand, mais considérez-vous bien, quand vous ne dites mot, qui est le plus souvent, et vous verrez combien peu de différence il y a de vous à une statue ». Elle voudrait goûter les charmes d'une conversation tendre, d'un compliment ingénieux, de ces mille riens bien tournés, où l'innocente vanité d'une jolie dame trouve toujours son compte ; elle voudrait que la galanterie précédât l'amour, et même le remplaçât. « Mon inclination ne tend qu'à ces petites voluptés, qui proviennent des yeux et de la parole, qui sont, sans comparaison, d'un goût plus savoureux et de plus de douceur que cet autre plaisir que nous avons de commun avec les bêtes ». Certes, le cavalier n'est pas bavard, mais il a le don des répliques décisives qui disent beaucoup de choses en peu de mots : « Je prends grand plaisir à faire la bête ». Elle essaie de forcer cette obstination épaisse : « Ainsi tiennent les grossiers et ignorants comme vous, qui, n'ayant de quoi continuer longuement un discours, veulent venir aussitôt aux prises, interrompant mille petites délicatesses qui se trouvent en l'entretien et communication des esprits ». J'aime bien mieux le corps que l'esprit, réplique-t-il. Elle use d'expressions recherchées : elle « ramasse dans un linge » les larmes de son amant, pour en « asperger l'autel de sa vanité ! » Elle lui donne un exemple des phrases qu'elle serait heureuse de lui entendre prononcer : « pourquoi ne pouvez-vous, belle Reine de mes pensées, fortifier mon cœur contre tant d'appréhensions qui

(1) *Mém. de l'abbé Arnauld*, p. 510, col. 1. Cf. *La Porte, Mém.*, p. 35 col. 2. Il vit en 1637, Bassompierre à la Bastille, et le trouva déjà fort changé.

l'assaillent, affermissant en sorte cette mienne félicité, que je puisse désormais vivre sans crainte d'en être déposé, etc... ». Cette éloquence ne le touche pas ; prié de répéter, il profère docilement un lamentable galimatias. Que faire ! Il faut donc, conclue la dame, se contenter de vos capacités. Cette fois le gentilhomme a compris : il n'a pas tenté de réfuter par le discours les invraisemblables théories de sa maîtresse, il a subi patiemment ce flot de platonisme ; mais il reprend soudain son avantage, et elle est contrainte de s'avouer vaincue (1).

Il ne faut d'ailleurs ni généraliser, ni exagérer les renseignements que donne cet opusculé. Il s'agit ici d'une femme particulière qui, par sa culture propre et son goût des choses de l'esprit, était une exception parmi ses contemporaines ; elle ne traduit que ses sentiments personnels. Enfin, il convient de tenir compte du dénouement : le tempérament du corps était plus fort que les aspirations de l'esprit, il imposait un démenti piquant à des conceptions trop pures, trop décentes, qui étaient plutôt le fruit d'une volonté en quête de distinction, que d'une conviction profonde et lentement établie : c'est la bête de somme qui triomphe, et ramène l'héroïne du rêve, où elle s'isole, à la réalité dont elle partage avec tous les faiblesses.

Un peu plus tard M^{me} de Sablé contribua plus qu'aucune autre à épurer l'amour des instincts bas et vulgaires. Vers 1615, quand la reine Anne vint en France, elle « était de celles dont la beauté faisait le plus de bruit.., elle était aimable, elle désirait encore plus de le paraître ; l'amour que cette dame avait pour elle-même la rendit un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignaient ». Sous l'influence de la Comedia espagnole, qui avait spiritualisé l'amour, et dont toutes les pièces paraissaient chez nous des modèles de délicatesse, « elle avait conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avaient apprise des Maures. Elle était persuadée que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire les portait aux plus grandes et plus belles actions, leur donnait de l'esprit et leur inspirait de la libéralité et toutes sortes de vertus, mais que d'un autre côté, les femmes qui étaient l'ornement du monde et étaient faites pour être servies et adorées

(1) Edit. Guessard, déjà citée.

des hommes, ne devaient souffrir que leurs respects. Cette dame ayant soutenu ses sentiments avec beaucoup d'esprit et une grande beauté *leur avait donné de l'autorité dans son temps* (1) ». Quelques lignes de l'abbé d'Ailly corroborent ce jugement de Mme de Motteville : « Sa conversation avait tant de charmes, écrit-il de Mme de Sablé, que tout le monde y trouvait son compte, et on ne la quittait jamais qu'on ne se trouvât beaucoup plus honnête, avec plus d'esprit et des sentiments plus élevés (2) ».

Les documents contemporains attestent que la galanterie se développe et s'affine.

Vers 1635, à Metz, les officiers combinaient avec les travaux de la guerre les divertissements galants. M. de Feuquières, lieutenant du Roi dans cette ville, avait deux filles, dont l'une, d'un esprit vif et agréable, avait créé un ordre de chevalerie, appelé l'ordre des Egyptiens, « parce que l'on n'y pouvait être admis, qu'on n'eût fait quelque larcin galant ». Elle en était la Reine sous le nom d'Epicharis, et tous les officiers portaient un ruban gris de lin et vert, attaché par une agrafe d'or avec ces mots : Rien ne m'échappe. « Il fallait avoir quelque esprit » pour être agréé dans l'ordre, « puisqu'on ne le pouvait être qu'en présentant une requête en vers à la reine Epicharis. » Cette formalité était obligatoire, et nulle dispense n'était accordée (3). Polexandre rendait à la France un hommage quelle commençait à mériter : « Puisque la France nous a donné tant d'exemples de galanterie, il est juste que nous lui fassions voir que nous sommes capables de les imiter 4 ». Dans les lettres à Montausier, où Chapelain raconte avec quelle

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 13-14.

(2) Cité dans l'édit. de Tallemant, P. Paris, notes, III, p. 155. Notons l'opposition des personnes qui font profession de vertu. Artus Thomas raille « ceux qui croient que pour être honnête homme, il faut avoir de l'amour » (*Les Hermaphrodites*, II, 60).

(3) *Mém.* de l'abbé Arnauld, p. 485. Un capitaine de cavalerie, fort peu poète, M. de Vivans, dut se plier à cette loi, et trouva enfin le quatrain suivant :

Princesse, recevez Vivans,
tout le monde vous y condamne ;
je reconnais qu'il a dessein
de vous servir, ou Dieu me damne.

Dans les mêmes *Mémoires*, 507-508, il est question de l'ordre des Allumettes, institué en 1642, pendant le blocus de La Motte, place du duc de Lorraine, par les officiers français et les dames de Chaumont.

(4) II, 495.

véhémence M. de Vivans réclama à M^{lle} de Clermont un cofret qu'il lui avait confié, il ajoute : « le cavalier en a été blâmé par tous les honnêtes gens (1) ».

Si l'on veut voir comment, vers le même époque, un jeune homme du monde fait sa cour à une jeune fille, lui offre des bals, des collations, des promenades sur l'eau, des ballets, dont le thème est l'amour imposant son empire à des bergers et bergères, on n'a qu'à lire, dans le *Roman comique*, l'histoire du Prieur de Saint-Louis et de M^{lle} du Lis (2).

Vers 1623, dans les *Pédagogues d'amour*, Auvray déclarait qu'il faut qu'un galant qui veut plaire soit

lestement à la mode vêtu,
éloquent, libéral, chérissant la vertu,
docte en prose et en vers ; que souvent il soupire
sur le luth argentin son amoureux martyr (3).

En 1629, dans *Mélite*, la galanterie est considérée comme un devoir ; il faut débiter à une jolie femme des phrases amoureuses, même si l'on aime véritablement ailleurs ; c'est une formalité de bon ton. Tu serais incivil, dit Tircis à Eraste en parlant de *Mélite*,

de la voir chaque jour
et ne lui tenir pas quelque propos d'amour ;
mais d'un vain compliment ta passion bornée,
laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.

Ces visages d'éclat sont bons à cajoler ;
C'est là qu'un apprenti doit s'apprendre à parler ;
j'aime à remplir de feu ma bouche en leur présence ;
la mode nous oblige à cette complaisance ;
tous ces discours de livre alors sont de saison ;
il faut feindre des maux, demander guérison,
donner sur le phébus, promettre des miracles... ;
mais du vent et cela doivent être tout un (4).

En 1635, dans les *Vendanges de Suresnes*, au nombre des qualités qu'un amant doit posséder pour être agréable, figure l'art des compliments galants, reproduits ou imités de l'*Astrée* (5).

(1) Ces lettres sont de 1640.

(2) Troisième partie, chap. XIII.

(3) *Banquet des Muses*, 313.

(4) I, 1.

(5) I, 1. Philémon dit d'un amant :

Pourvu qu'il sache un mot des livres de l'*Astrée*,
C'est le plus grand esprit de toute la contrée.

En 1643, dans la *Suite du Menteur*, Cliton et Lyse raillent l'éloquence enflammée des jeunes gentilshommes, et la faiblesse des dames pour qui leur fait une cour respectueuse et passionnée (1). Cette rhétorique insincère consistait un progrès mondain.

Vers 1644, les *Lois de la Galanterie* qui, comme je l'ai déjà dit, sont une peinture satirique des mœurs réelles, témoignent qu'on recherche chez les femmes autre chose qu'un plaisir matériel ; on tâche de leur être agréable, de flatter leurs goûts, de leur offrir des divertissements ingénieux, on se donne de la peine pour être galant : la possession brutale n'est plus la préoccupation unique, ou du moins on ne l'avoue plus franchement. Il faut connaître les meilleurs violons, et savoir où se donnent les bals, gagner par des cadeaux et des dîners un chanteur en vogue ou un habile musicien, pour le mener chez celles qui ne l'ont jamais entendu, être d'accord avec un jardinier pour envoyer à une dame les premières fleurs, les fruits précoces ; « s'il s'imprime quelque comédie ou quelque roman, il faut tâcher d'en avoir des feuilles, à quelque prix que ce soit, dès auparavant même que les dernières soient achevées, afin de contenter les dames qui aiment la lecture (2) ». II

(1) I, 2. Cliton :

Nos maîtres font l'amour, nous le ferons aussi ;
j'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire ;
je coucherai de feux, de sanglots, de martyre ;
je te dirai : je meurs, je suis dans les abois,
je brûle.

Lyse :

Et tout cela, de ce beau ton de voix ?
Ah, si tu m'entreprenais deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte.

(2) Chap. XIII, VIII, XV. Cf. chap. XII. Pour témoigner leur affection par un gage discret et fidèle, les femmes donnaient à leurs amants des bracelets de leurs cheveux ; c'était un symbole du lien de tendresse qui unissait les cœurs, et celui qui l'avait reçu ne devait jamais le quitter ; d'Aubigné en portait un qu'il gardait même dans les combats (*Mém.*, éd. Lalanne, 43). Silvandre s'évanouit quand il a constaté la disparition de celui qui lui vient de Diane (*Astrée*, IV) cf. *Berger extravagant*, I, 16, TALLEMANT, III, 473, VI, 336. CORNEILLE, *La Veuve*, II, 4 etc, Lettre d'Henri Arnauld à M. Barrillon, 20 juillet 1642 ; le don d'un bracelet de cheveux passait pour une preuve d'amour supérieure à celui d'un portrait ou même d'un baiser ; c'est ainsi que prononcent les juges qui, dans le *Métaste*, sont chargés de trancher les contestations entre trois bergers à ce sujet (708 sq., cf. *Astrée*, V, 291-293, l'émotion de Silène quand il reçoit de Palinice cette faveur « qu'il trouvait si belle »). Souvent des bijoux brillaient parmi les tresses parfumées ; dans le bracelet que Palinice offre à Silène, des lettres en filets d'or forment ces mots : *mieux le cœur que*

faut s'abstenir de venir en visite avec des souliers crottés : « quelle apparence y a-t-il qu'en cet état, ils aillent marcher sur un tapis de pied et s'asseoir sur un fauteuil de velours ? » Il est donc indispensable de se lier d'amitié avec le possesseur d'un carrosse, dont on paiera la complaisance par d'éternels éloges, ou de louer une chaise à porteur, « dernière et nouvelle commodité si utile », d'où l'on sort frais « comme de la boîte d'un enchanteur ». Il faut surtout savoir conter des nouvelles intéressantes, être au courant des intrigues, des mariages, des querelles, de tout ce qui entretient une conversation frivole, spirituelle, qui fait passer les heures avec charme, et sans que l'esprit amusé s'aperçoive de leur fuite légère.

Cette galanterie a comme caractères principaux, d'abord d'avoir souvent une allure dégagée, cavalière, parfois même légèrement impertinente (1), qui n'est pas sans charme. Ces officiers qui revenaient l'hiver des frontières à Paris, demeuraient hommes d'épée jusque dans les salons, auprès des dames ; on ne sentait pas en eux la gaucherie lourde du savant. Etre pédant en galanterie, était, nous l'avons vu, un des gros reproches que Retz adressait à Richelieu. On sait avec quelle joie Dorante quitte le code pour les armes, et comment il s'empresse d'éblouir Clarice, en lui contant ses imaginaires prouesses pendant les guerres d'Allemagne. Mais les dames un peu fines éprouvaient un scepticisme indulgent (2).

Il lui arrive quelquefois d'être associée à une tendresse sincère, scrupuleuse, toujours tremblante de déplaire à la personne aimée. C'est le cas du Lysandre de la *Galerie du Palais* qui aime Célidée ; pour le mettre à l'épreuve, elle le reçoit mal ; malgré sa douleur, il peut à peine se résoudre à feindre de lui être infidèle pour la ramener ; les remords le déchirent, et il envoie Aronte lui porter ses excuses et ses soumissions. Quand il se croit abandonné, il a d'abord un accès de co-

le bras, et le fermoir est fait par deux chattons en pierreries (*Astrée*, V, 291-293. Cf. NERVÈZE, *Les religieuses amours de Florigène*, etc. 42). Mais les courtisans, acculés par la misère, et convaincus que l'or et les diamants n'ajoutaient rien à la valeur du symbole, portaient chez les changeurs les perles et les boucles (*Muses gaillardes*, pièce citée). Quelquefois, mais rarement, les hommes donnaient aux dames des bracelets de leurs cheveux (*Diversissements d'Alcidiane*, 405).

(1) Voir dans *Mélite*, I, 1, les tirades de Tircis, citées plus haut.

(2) *Le Menteur*, vers 1, 153 sq., 858 sq. Au contraire, le Florange de la *Veuve*, qu'on ne voit pas, « nouveau venu des universités », qui « dit ce qu'il a lu », bredouille à Doris des compliments maladroits et fanés, et s'arrête tout interdit par une réponse qui le déconcerte (Voir le récit de Doris, I, 3).

lère, parle de meurtre et de sang, mais l'amant parfait repa-
raît bientôt :

Celle que nous aimons jamais ne nous offense ;
l'amour souffre tout d'elle, et, dans son changement,
quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant (1).

Cependant, elle paraît être, en général, plus intellectuelle que sentimentale ; c'est une affaire d'esprit plutôt que de cœur ; elle s'attache surtout à l'agrément, à l'éloquence de l'expression ; j'ai cité plus haut des vers de *Mélite*, des *Vendanges de Suresnes*, qui sont significatifs à cet égard.

Enfin, et c'est la conséquence logique de ce qui précède, l'affection est lucide, modérée, consciente et maîtresse d'elle-même ; elle ne dégénère pas en passion tyrannique, elle est d'accord avec la raison, naturellement, sans effort. Les comédies de Corneille donnent, sur ce point, des renseignements curieux (2). J'ai parlé de la clairvoyance désabusée qu'affecte Tircis, l'honnête homme de *Mélite*. Alcidon aime Clarice, mais pour ne pas éveiller de soupçons, il « cajole » Doris, dont les sentiments ne l'inquiètent guère, elle n'est à ses yeux qu'un instrument commode (3). Florame recherche Daphnis, parce qu'elle est belle et riche ; il veut, par elle, « relever l'éclat de son extraction » ; il n'hésite pas à imposer à sa sœur Florise d'épouser le vieil Eraste, père de Daphnis, pour obtenir plus facilement celle-ci.

son esprit se fait un peu de force,
elle se sacrifie à mes contentements,

dit-il avec une tranquillité égoïste (4). On ne connaît guère, dans ce monde, le coup de foudre, qui est un ressort usé des

(1) *Galerie du Palais*, II, 8-9, III, 1, IV, 1, 5. Le Philiste de *la Veuve* a des sentiments si purs, qu'il désole Clarice :

J'aime sans espérer, et mon cœur enflammé
a pour but de vous plaire, et non pas d'être aimé...
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer (II, 4).

(2) Je rappelle que, dans l'*Examen de Mélite*, Corneille prétend avoir mis sur la scène les mœurs des honnêtes gens de son temps : ils semblent appartenir plutôt à la bonne bourgeoisie qu'à la noblesse : voir ce qu'il dit de Célidée et Hippolyte (*Examen de la galerie du Palais*). Les allusions à la Cour sont rares.

(3) *La Veuve*, 1, 2.

(4) *La Suivante*, I, 1, III, 1.

tragi-comédies chevaleresques. Dorimant aperçoit Hippolyte dans la galerie du Palais ; il la trouve jolie, et la fait suivre par Cléante ; il conte cette petite aventure à son ami Lysandre. Tu l'aimes, dit celui-ci.

Nullement, répond-il, ou je meure ;
Voyant je ne sais quoi de rare en sa beauté,
j'ai voulu contenter ma curiosité (1).

Et Lysandre, en attendant l'heure où il retrouvera Célidée dans une compagnie, invite Dorimant à dîner avec lui ; l'amour n'interrompt pas le cours de la vie normale, et les désirs du cœur ne rendent point insensibles aux besoins du corps.

Les jeunes filles, de leur côté, recherchent et défendent leur bonheur avec une assurance douce et ferme, et une perspicacité que rien ne trouble ; sans éclat, sans tapage, sans découragement et sans abandon, elles vont au but honnête qu'elles se sont fixé. Clarice déclare elle-même son amour à Philiste, trop lent à ouvrir son cœur ; elle voudrait un amant « un peu plus téméraire », l'invite à fixer le jour du mariage, et lui remet un bracelet de cheveux (2). Doris ménage Alcidon, mais elle est toute prête à épouser Florange et sa grosse fortune (3). Clarice veut bien épouser Dorante, mais sans rompre avec Alcippe, afin d'avoir toujours sous la main un amant qui lui épargne l'humiliation de rester fille (4).

Dans la *Place Royale*, Corneille a même imaginé une de ces situations invraisemblables, où se complaira sa tragédie, et où l'on voit que, dans les conceptions de l'esprit, sinon dans la pratique ordinaire de la vie, cette génération active se plaisait aux victoires de la volonté éclairée sur des passions aveugles. J'ai cité plus haut le curieux passage de la dédicace, où Corneille rapporte l'opinion de M*** que « l'amour d'un honnête homme doit toujours être volontaire ». Alidor ne veut pas épouser une femme dont il serait l'esclave, parce qu'elle est belle et qu'il l'aime avec trop d'ardeur ; il entend prendre une femme qu'il choisira lui-même, à son gré, sans y être contraint

(1) *Galerie du Palais*, I, 8, 9.

(2) *La Veuve*, II, 4. Cf. *Suivante*, II, 6 : Daphnis maudit cette loi de modestie qui interdit aux femmes de révéler leur tendresse, et qui

« étouffe dans la bouche, et nourrit dans le cœur,
un feu, dont la contrainte augmente la fureur.

(3) *La Veuve*, I, 3.

(4) *Le menteur*, vers 445 sq.

par la puissance de ses attraits ; et il renonce à Angélique dont il est trop épris.

Toutefois, il faut considérer qu'il y a en lui une déplaisante affectation d'originalité, et qu'il demeure exceptionnel :

Comptes-tu mon esprit entre les ordinaires ? (dit-il à Cléandre)
Penses-tu qu'il s'arrête aux sentiments vulgaires ?

Corneille le qualifie d'extravagant dans la dédicace et dans l'*Examen*. D'autre part on lui prête, un peu gratuitement, le culte désintéressé de sa volonté libre : en fait, c'est surtout un esprit positif, raisonneur, soucieux comme le dit Corneille dans l'*Examen* d'assurer son repos : il perdrait l'indépendance agréable de sa conduite : « mes pas d'autre côté n'oseraient se tourner ». Il déteste le mariage en général :

Ne parle point d'un nœud dont le seul nom alarme.

Angélique est belle aujourd'hui ! Le serait-elle aussi longtemps que durerait leur union ? Et, même alors, pourrait-il assurer qu'il ne changerait pas, lui-même de dispositions ! L'humeur et les goûts des hommes sont si versatiles !

Juge alors le tourment que c'est d'être attaché,
Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché !

Il affronte volontiers le chagrin passager que lui causera la rupture : « je me procure un mal pour en éviter mille ». La pièce ne répond pas aux déclarations de Corneille dans la dédicace : s'il eût donné vraiment à Alidor les sentiments qu'il analyse dans la phrase que j'ai citée, Alidor eût eu quelque grandeur, quelque noblesse ; sa conduite est celle d'un vieux garçon égoïste. Cette comédie est, à mon avis, curieuse et significative, mais il convient de ne pas exagérer et surtout dénaturer sa valeur documentaire.

Dans la génération qui succède à celle d'Henri IV, il se trouve des gentilshommes qui ne s'accrochent pas de cette déchéance morale qu'est l'ignorance, qui conçoivent un autre idéal, et peu à peu l'imposent autour d'eux par le prestige de leur nom et la force de leur exemple. M^{me} de Campion, qui destinait son fils aux armes, s'était bornée à lui « faire apprendre à bien lire et à bien écrire » ; mais elle ne lui mit entre les mains que des livres « capables de lui former l'esprit et de lui inspirer

de bons sentiments (1) ». Il vécut longtemps chez un oncle, « homme rempli d'excellentes qualités, lequel, dit-il, me faisait rendre compte de ce que j'avais lu, m'obligeait à dire mon opinion sur ce que je lui racontais y avoir trouvé de plus remarquable, en raisonnait avec moi, et m'en faisait conférer encore avec la bonne compagnie qui se trouvait ordinairement chez lui, afin que j'en fusse mieux instruit ». A dix-huit ans (2), « il y avait peu de livres français que je n'eusse lus, et dont je ne susse ce qu'ils contenaient de plus essentiel (3) ». A l'armée, il avait avec lui des livres, « qui faisaient une partie de la charge de ma charrette », et il étudiait dès qu'il avait quelque loisir (4). Turenne apprenait sérieusement le latin, l'allemand, les mathématiques ; il expliquait, après le manège, les *Commentaires* de César, « où, écrivait-il à sa mère le 20 octobre 1627, je me plais plus qu'en aucun livre ». Le 18 janvier 1629, il lui annonçait des progrès sensibles dans l'étude de la géométrie (5). M. de Boissat s'était fait une habitude, même à l'armée, d'apprendre quelque chose par cœur tous les jours, et de le réciter à haute voix (6).

Le père du grand Condé « était savant sans affecter de le paraître (7) ». Les belles connaissances semblent avoir été comme un apanage de la famille des Condé. Son fils, né en 1624, reçut une éducation très solide, et qui frappa si fort les contemporains, peu habitués en pareille affaire à tant de soins, que Louis XIII songeait à appliquer au Dauphin le même système. L'enfant alla régulièrement au collège de Bourges, où il suivait les leçons communes, avec cette seule distinction « qu'il avait une chaire environnée d'un balustre ». Son père contrôlait de près son travail. Bien qu'on n'eût pour lui aucune faveur, il était le premier de sa classe. Il soutint des thèses publiques au milieu de l'admiration générale, et étudia avec Mérille le droit, l'histoire, les mathématiques, l'Écriture sainte, « tant ce bon prince craignait que Monsieur son fils ignorât

(1) *Mém.*, éd. C. Moreau, p. 5. C'étaient Plutarque, et surtout Sénèque et Montaigne, « qui sont toujours mes véritables favoris », (p. 7).

(2) Il naquit en février 1613.

(3) P. 7.

(4) P. 87-88. Il dit du chevalier de Sévigné, qui étudiait avec lui : « homme d'un esprit studieux, qui avait beaucoup de lecture ».

(5) Collect. de *Mém.* Michaud-Poujoulat, tome XXVII, p. 322, col. 2.

(6) D'OLIVET, *Hist. de l'Acad.*, II, 81.

(7) LENET, *Mém.*, 422-423. Lenet pourrait bien exagérer, car Tallemant dit qu'il ignorait les ouvrages contemporains, et n'avait pas lu la *Pucelle* (II, 438).

quelque chose (1) ». Devenu homme, le duc d'Enghien apprécia Saint-Evremond, s'attacha avec lui à la lecture des historiens anciens ; comme il convient à une personne de qualité, il laissait aux grammairiens l'explication scrupuleuse des mots et des phrases, pour pénétrer le sens, remarquer la justesse des pensées, la vérité des peintures, la profondeur de l'analyse. Il se plaisait à Pétrone, mais Rabelais le choquait (2). A la mort de Richelieu, plusieurs académiciens proposèrent de le choisir, malgré sa jeunesse, comme Protecteur de l'assemblée (3). On sait comment il surveilla et dirigea l'éducation de son petit-fils. M^{me} de Sourdis avait appris à son fils « toutes les choses imaginables (4) ». Elle en avait fait un homme universel, dont une lettre de M^{me} Cornuel à la Comtesse de Maure, le 23 octobre 1659, nous peint l'activité inlassable et le goût parfois douteux. M. de Montausier avait l'esprit « orné de toutes les belles connaissances (5) ». L'abbé Arnauld loue chez le Maréchal de Brézé (mort en 1650), « une assez grande connaissance des langues et des belles lettres (6) ». M. de Schomberg, d'origine allemande, avait « l'âme savante... autant qu'un docteur en Sorbonne (7) ». Le comte de Guiche étudiait « réglément » trois heures par jour (8). Le duc de Montmorency, fils de l'ignorant maréchal, estimait et protégeait Théophile. Il « avait toujours des gens d'esprit à ses gages, qui... lui disaient quel jugement il fallait faire des choses qui couraient en ce temps-

(1) LENET, *Mém.*, 424-425. Sur la bonne instruction que reçut le chevalier de Méré, né en 1607, voir l'abbé Nadal, préface des *Œuvres posthumes* de MÉRÉ ; nous en parlerons plus loin.

(2) DES MAIZEAUX, *Vie de Saint-Evremond*, I, 8, sq. *Œuvres* de SAINT-EVREMOND, éd. de 1753, déjà citée.

(3) PELLISSON, *Histoire de l'Académie*, Livet, I, 131.

(4) TALLEMANT, I, 168.

(5) *Mém.* de l'abbé Arnauld, p. 551, col. 1.

(6) *Mém.* de l'abbé Arnauld, p. 530, col. 2.

(7) SCARRON, *Epithalame sur le mariage de M. le Maréchal de Schomberg et de Mlle d'Hautefort*, I, 145, des *Œuvres*, Amsterdam, Wetstein, 1752, 7 vol. in-12.

(8) *Ménagiana*, III, 13.

(9) TALLEMANT, II, 307. Voir ce que dit Tallemant d'un certain Pagan, parent de M. de Luynes, qui lut à l'académie de M^{me} d'Auchy une harangue pour « s'excuser sur ce qu'il s'était plus adonné aux armes qu'aux lettres » (I, 327). Scrupule curieux, à moins que l'auteur n'ait voulu simplement s'adapter au pédantisme de la maîtresse de maison. Sur les savants que les grands entretenaient pour s'épargner la peine de travailler eux-mêmes, et paraître cependant instruits, voir les *Hermaphrodites*, I, 108.

jà (9) ». Certains nobles, qui ne connaissaient pas le latin, entretenaient des traducteurs (1).

Sorel nous a montré dans *Francion*, vers 1622, un courtisan ignorant et grossier, mais qui sent un jour la nécessité de l'instruction, et se décide à l'effort salutaire. Un poète impudent a raillé la sottise de Clérante ; celui-ci commence d'abord par faire assommer l'auteur médisant à coups de bâton ; c'est une satisfaction brutale, à la hiérarchie sociale. Après quoi, pour faire mentir la satire, il s'enferme chaque jour deux heures avec Francion, afin d'apprendre avec lui « à discourir en compagnie sur toutes sortes de sujets, bien d'une autre façon que ne font la plupart de ceux de la Cour, qui tiennent des propos sans ordre, sans jugement et sans politesse. A n'en point mentir, il avait auparavant un peu haï les lettres, et même avait blâmé quelques personnes qui s'y adonnaient, ne croyant pas que ce dût être l'occupation d'un homme noble (2) » : passage intéressant qui révèle ce qu'il y a de méritoire et d'encore exceptionnel dans la tentative de Clérante ; il demeure à cette date un isolé à la Cour.

En 1634, Dorimant et Lysandre se rencontrent sous la galerie du palais, et apprécient les livres en vogue, à la devanture du libraire ; leur goût est difficile, et leur esprit critique éveillé (3).

Quelques années plus tard, une petit dialogue des *Elégances françaises accommodées au langage du temps* (4), est caractéristique. Deux jeunes gentilshommes A et B, causent ensemble de l'instruction, aux Tuileries. B, chérit l'ignorance, il n'aime que les armes qui entretiennent la santé, rendent le corps souple, donnent la bonne grâce en compagnie, et la réputation. A, tout en faisant les exercices convenables à un noble, travaille ; il fait l'éloge des lettres, qui détruisent l'ignorance, « honteuse et dangereuse maladie de l'âme », nous apprennent à modérer les passions, forment notre jugement, et nous rendent vraiment hommes : Alexandre, César, Charlemagne, ne furent-ils pas à la fois instruits et vaillants ? B, ébranlé, regrette

(1) BALZAC *Entreviens*, II, 487.

(2) *Francion*, p. 231.

(3) *Galerie du Palais*, I, 5 sq.

(4) *Les Elégances françaises accommodées au langage du temps*, par N. N. ci-devant non imprimée, Amsterdam, Louis Elzevier, 1641, in-12. Je renvoie à la réimpression à la suite du *Secrétaire à la mode*, de LA SERRE, Paris, 1641, in-12, p. 55 sq.

qu'on ne l'ait pas contraint d'étudier dans sa jeunesse ; il manifeste de louables intentions, mais il hait le latin : « ce n'est pas le latin proprement dit qui rend l'homme savant et entendu, réplique A, mais la connaissance des sciences et des histoires ; » les traductions suffisent pour l'acquérir ; que B laisse de côté la logique, mais qu'il s'attache aux mathématiques, à l'éthique, à la politique, à la rhétorique, et surtout à l'histoire ce qui est déjà un assez beau programme. Tout à fait convaincu B déclare qu'il consacrera désormais à l'étude, et non plus au jeu et à la débauche, « le temps qui lui restera des exercices du corps ». Il condamne l'opinion erronée de ceux qui « blâment les lettres, comme chose indigne de la noblesse ». Peut-être, dans la vie réelle, B n'eût-il pas cédé avec autant de bonne volonté, peut-être La Serre peint-il ici les hommes non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient être : il semble cependant, d'après les exemples cités plus haut, que plus d'un courtisan commençait à penser comme B.

Sur ce point essentiel, on constate donc un progrès entre 1600 et 1643. Les choses de l'esprit, jadis méprisées, paraissent plus dignes de respect et de soin. On comprend l'attrait de l'Hôtel de Rambouillet, où la vie mondaine, vraiment organisée pour la première fois, eut comme caractère presque immédiat, d'être généralement intellectuelle, et de faire une place importante à la conversation.

Mais en même temps, les contemporains concurent nettement que, si les nécessités de la vie de société exigent une certaine culture générale, elles interdisent les excès de l'érudition, et sont incompatibles avec une spécialisation approfondie. Je me rendis, dit Francion, « assez instruit en chaque science, pour un homme qui ne voulait faire profession d'aucune particulièrement (1) ».

Certains amusements de société témoignent d'un début de progrès intellectuel ; ils n'exigent pas de lecture, pas d'instruction, ils nous paraissent pauvres, enfantins ; mais enfin, ils demandent quelque effort de réflexion, et ils prouvent que, à côté de la chasse, des tournois, des courses de bague, on commence à prendre plaisir aux jeux des facultés de l'esprit.

On se passionna pour les bouts-rimés, création d'un pauvre

(1) *Francion*, p. 169.

fou, Dulot (1) ; on multipliait les rimes bizarres, en croyant augmenter les difficultés, sans penser qu'elles étaient bien souvent les moins embarrassantes, et fournissaient plus que les autres « des choses nouvelles et surprenantes pour ce style folâtre et burlesque (2) ».

En 1638, les énigmes « tiennent le dé et divertissent la belle Cour. Cotin a mille sectateurs, et quelques-uns meilleurs que lui (3) ». Voici, pourtant, un spécimen des énigmes de cet écrivain, dont Boileau n'appréciait pas le talent : je ne crois crois pas qu'on puisse mieux réussir en ce genre :

A la Belle Iris,

Plus ardent que le feu, plus agité que l'onde,
Toujours vêtu de pourpre et toujours couronné,
Le premier des vivants, d'esprits environné,
Aujourd'hui, fait la cour aux plus beaux yeux du monde.

Du second univers où son trône se fonde,
Il vous a, belle Iris, le trône abandonné ;
Dans un palais de flamme, il est emprisonné
Par une loi du ciel, que la vôtre seconde.

Sans cesse tourmenté par ses propres désirs,
Il mêle ses douleurs avecque ses plaisirs,
Ce soupir échappé vous dit son aventure.

Mais qu'il est malaisé de le bien secourir !
Ce prince malheureux est de telle nature,
Que si vous le voyez vous le ferez mourir.

Cotin, peu confiant en la pénétration sagace du lecteur, ajoute heureusement l'explication : « C'était dire à mon avis : Cotin vous offre son cœur ». Conrart ne se bornait pas à recueillir des énigmes, il en faisait « et des plus belles », et se disposait à en envoyer à Godeau « une kyrielle (4) ». Ses manuscrits en

(1) Ce serait par hasard que Dulot aurait fait imaginer les bouts-rimés ; l'aurait déclaré qu'il avait chez lui trois cents sonnets, dont il n'avait trouvé que les rimes ; ce procédé parut plaisant, et la mode en fut lancée (SARRASIN, *Poésies*, 115 ; DE TEMPLERY, *Le génie, la politesse, l'esprit... de la langue française*, Paris, P. Cot, 1705, in-8°, p. 183).

(2) *Dict. de Trévoux*, 2^e édit. art. bouts-rimés, *Manuscrits* de Conrart, in-4°, tome X, p. 1293, sq ; les gens du monde envoyaient aux poètes des bouts-rimés à remplir. La grossièreté n'en est pas toujours absente ; voir même tome, p. 1299, une ballade Marigny, sur des bouts-rimés.

(3) Chapelain à Godeau, 12 février 1638. Les *Enigmes* de Cotin parurent à Paris, dans un recueil assez ordurier, Paris, 1638, in-12. Ses énigmes personnelles ont paru à part en 1646, Paris, T. Quinet, in-12, en 1558, Lyon, in-12, en 1661, Paris, in-12.

(4) Lettre de Chapelain déjà citée.

contiennent beaucoup, et sous toutes les formes, en sonnets, en dialogues, en stances, en quatrains, en dizains et en huitains (1). Balzac était fort marri d'une énigme envoyée à Rambouillet par M^{me} de Sablé, et dont il était le sujet et la victime (2). C'est un jeu à la mode, nous apprend Sorel dans la *Maison des jeux* ; et il faut croire que les gens du monde avaient acquis par l'expérience une facilité divinatoire remarquable, car ils trouvent d'abord, et sans recherche, la solution exacte ; « il y a, propose Climante, une maison, dont les murailles sont quelquefois fort aisées à percer, et quelquefois fort difficiles ; ceux qui y demeurent sont muets, et ne laissent pas d'avoir ensemble beaucoup de société ; » Agénor répond « incontinent » : il s'agit d'une rivière glacée ou non, et des poissons. Nous apprenons ensuite que l'énigme doit se distinguer de la simple question, et tend de plus en plus à devenir un petit poème. « Les énigmes que l'on fait à cette heure sont plus longs ; ils tiennent au moins l'espace d'un sonnet ou d'un épigramme, et quelquefois ils remplissent toute une élégie ». Notons que certaines énigmes donnaient « des imaginations lubriques » et que l'auteur les réprouve (3). Les jésuites devaient même les employer comme moyen d'éducation, pour stimuler l'activité intellectuelle de leurs élèves pendant : la solennité qu'on appelait l'affiche on proposait des énigmes aux écoliers et des prix à ceux qui les devinaient (4).

Un passage du *Berger extravagant* souligne la distance entre ces esprits frustes et la brillante société de la cour d'Urbin ; nos Français avaient fort à faire pour égaler les modèles italiens. Hircan, Clarimond, Anselme, veulent se divertir à la campagne. « J'ai vu, dit Lysis, de beaux jeux dans la *Conversation civile* d'Etienne Guazzo et le *Courtisan* du comte Balthazard ; car les Italiens sont ingénieux en cela sur tous les autres, et l'on peut dire qu'ils jouent sérieusement ; il faut avoir beaucoup d'esprit pour être de leurs passe-temps, et le jugement et la ratiocination y sont autant requis que si l'on était dans une assemblée d'États, où il fallût chacun proposer ses avis. — Ne m'en parlez point, Lysis, dit Angélique, quand l'on veut se récréer, il ne faut pas choisir des jeux si difficiles ; la

(1) *Manuscrits*, in-4°, t. XVIII, 643 à 824.

(2) Chapelain à Balzac, 1^{er} janvier 1639.

(3) *Maison des jeux*, 1642, II, 334 sq.

(4) *Diction. de Trévoux*, 2^e édit. au mot, *affiche*.

peine y surpasse le plaisir, contentons-nous de jouer au gage touché (1) ». Il était moins pénible, évidemment, comme faisait M. le duc d'Enghien, de jouer avec les dames au jeu des poissons, où il était le brochet (2).

On cultivait le rébus. Déjà, en 1639, à Verdun, pendant la guerre, M. le comte de Saint-Aignan, « passionné pour le vieux gaulois et pour les rébus qui étaient à la mode en ce temps-là », échangeait avec de jeunes seigneurs, tant de billets « en langage d'Amadis » et tant d'« énigmes de cette sorte », que les laquais « avaient assez d'affaires de venir de chez lui au logis du Roi, où nous tâchions de lui répondre (3) ». Dans la *Maison des jeux*, Pisandre explique l'origine latine du mot, et donne avec détails les règles du rébus. « Il n'y a pas longtemps que je me trouvais à Paris, dans une compagnie où l'on était si fort sur le rébus, que chacun tâchait de devenir peintre pour griffonner ses imaginations (4) ».

Les métamorphoses sont aussi goûtées. Sorel loue celle d'un avare en gril (5), et les papiers de Conrart nous en fournissent de nombreux spécimens : métamorphose du sage Icas en perroquet, de Julie en diamant, d'Angélique en perle (6) ; la difficulté consistait à trouver un rapport logique et ingénieux, entre les qualités ou les défauts de la personne qu'on changeait, et l'objet en quoi on la transformait.

Sorel nous indique aussi le jeu des romans, « qui est assez souvent pratiqué en France, dans les bonnes compagnies ». L'une des personnes présentes commence une histoire, à la manière de celles de l'*Astrée*, et soudain s'arrête court, arguant qu'elle n'en sait pas davantage, mais qu'une autre personne,

(1) II, 527, cf. dans les *Remarques sur les quatorze livres du Berger extravagant*, p. 490 : « la science y est tellement nécessaire qu'il est fort malaisé que toute sorte de personnes soient de la partie ».

(2) Note de Pinchène à la lettre de Voiture, I, 401.

(3) *Mém.* de l'abbé Arnauld, p. 501.

(4) II, 381. Voir, plus tard, dans le *Dictionn. de Trévoux*, 2^e éd., des exemples de rébus aux mots *appétit*, *coq*.

(5) *Maison des jeux*, II, 390. Voir II, 403, une discussion à ce sujet : peut-on feindre qu'un homme est changé en un objet inanimé.

(6) In-4^o, X, 593, sq., cf. tome XVIII, 826 sq., 25 métamorphoses successives. Ce goût des petits vers légers, futiles, galants et vides, mais joliment tournés, et fort nombreux dès cette époque, se manifeste p. ex. dans les *Jeux de poésie*, de l'abbé Perrin, qui, comme je l'ai dit, croit que la poésie doit « travailler principalement pour les dames et les cavaliers. » *La Puce*, mélange de sensualité, de subtilité, de fadeur galante, est le morceau le plus caractéristique. Tout cela donnerait une pauvre idée de la mentalité des lecteurs.

qu'elle nomme, connaît fort bien la suite ; et il faut que celle-ci continue le récit, en conservant soigneusement les noms, les caractères, les circonstances, en adaptant ce qu'elle invente à ce qui a déjà été dit, jusqu'à ce que, à son tour, elle désigne un troisième narrateur. — A ce jeu se rattache celui de la narration : chacun donne un mot à une personne, et elle doit les faire tous rentrer dans une narration assez courte (1).

On commence à examiner des questions galantes, où se manifeste la finesse délicate de l'esprit ; on imagine des cas psychologiques d'une complication un peu puérile, par exemple, « si une prude pourrait s'empêcher d'ouvrir une lettre qu'elle trouverait sur sa table, quand elle saurait que ce serait une lettre d'amour, pourvu qu'elle fût seule et qu'elle fût assurée qu'on n'en saurait rien (2) ». L'influence des romans est sensible, et Sorel, dans sa parodie du *Berger extravagant*, prête à Lysis l'intention d'établir une académie, où, dans certaines séances solennelles, on discutera de graves problèmes : vaut-il mieux voir sa bergère deux fois la semaine, avec toutes les peines et inquiétudes du monde, ou quinze jours de suite, en une année, avec toute liberté et tranquillité ? La jalousie d'un amant est-elle plus grande et plus forte que celle d'un mari (3) ? Les comédies de Corneille sont remplies de discussions de ce genre : quand d'honnêtes gens ou des amants se rencontrent, ils s'élèvent bientôt aux idées générales, et leur conversation se développe, sous la forme d'un débat courtois entre deux thèses : Philiste soutient qu'il faut faire aux dames une cour discrète, qui donne à deviner plus qu'elle ne déclare, les prendre « insensiblement » « par la douceur d'une longue hantise ». Alcidon est partisan de l'attaque brusquée, et ne peut souffrir qu'on reste auprès des dames, à parler du temps, de la boue, de la meilleure eau d'ange (4). Dorante vient de rencontrer aux Tuileries, Clarisse, qu'il ne connaît pas ; après quelques compliments, ils en viennent à examiner lequel vaut mieux, d'un don obtenu par reconnaissance, ou fait librement par pure sympathie. La subtilité laborieuse et tendue de ces premières analyses, ne rebutait pas les contemporains, sans qu'on puisse

(1) II, 410 sq. Voir, pour la réalisation du jeu du roman, l'histoire d'Alcandre et de Dorimène.

(2) TALLEMANT, VI, 357.

(3) II, 345.

(4) *La Veuve*, 1634, I, 1.

dire avec certitude, si Corneille reproduisait ce que lui offrait déjà la réalité, ou si, doué d'un esprit supérieur, il présentait au public, par avance, des modèles d'entretiens, qui répondaient à ses désirs et à ses goûts. L'abondance de ces questions galantes dans les manuscrits de Conrart prouve leur succès (1).

On prenait donc, peu à peu, plus de plaisir à la conversation, et l'on recherchait les personnes d'agréable compagnie, comme Chalais (2), ou comme M^{me} de Choisy, à qui l'on pardonnait beaucoup d'incivilités, et même de grossièretés, pour le charme de son esprit (3). Michel de Marolles, décrivant le festin qu'offrit M. de Nevers en 1616, après la paix de Loudun, note que la fête se prolongea jusqu'à six heures du soir, « parmi toutes sortes d'entretiens agréables (4) ». En 1648, Fortin de la Hoguette évoquait avec émotion le souvenir des conversations, dont il avait joui, pendant vingt-six ans, chez « deux frères, d'un nom, d'un mérite, et d'une vie illustre ». « Il se fait tous les jours sur le soir un certain concert d'amis en leur maison, où toutes choses se passent avec une telle harmonie, et avec tant de douceur et de discrétion, que je n'ai jamais eu de trouble en l'esprit, qui ne se soit dissipé en cette compagnie (5) ». Dans une pièce des *Jeux de l'Inconnu*, *Le festin*, on lit ceci : « quant aux confitures, nous n'en voulons que de celles que les dames font, lorsque, dans le sucre de leur conversation, elles adoucissent l'aigreur des plus amères heures de notre vie (6) ». A l'armée, vers 1638, Henri de Campion

(1) Voir par exemple une série de 19 questions au tome IX (in-folio), p. 1187 sq. La première est : lequel est moins avantageux pour la gloire d'un amant, ou qu'il change le premier ou qu'on le change.

(2) FONTENAY-MAREUIL, *Mém.*, p. 183, col. 1.

(3) TALLEMANT, V, 408 sq.

(4) *Mém.*, ANT. DE SOMMAVILLE, 1656, in-4° p. 27.

(5) 6^e édit. 1653, p. 228. Le père du Grand Condé mettait au rang de ses plus chers plaisirs « la conversation douce et familière avec ses amis » (LENET, *Mém.*, 422).

(6) P. 179. Le goût de la conversation avec les dames modifia l'ancienne forme des courses de bague. Autrefois, explique Pluvinel, on la courait tout armé ; mais depuis « le bas âge de nos derniers rois » on la court en pourpoint, et cette coutume « se continuera », « car quand les courses sont finies, ils (les cavaliers) se peuvent mettre dans le carrosse des plus belles (dames), avec permission, sans les faire attendre davantage, pour s'en aller promener où bon leur semble, et *deviser à cœur content* » (*Manège royal*, 53). Les personnes vertueuses, dès le début du siècle, voient parfois de mauvais œil les conversations mondaines, et les mettent en mauvaise compagnie. Artus Thomas condamne au même titre « la beauté des femmes, la délicatesse des viandes, les voluptueux jardins, les danses lascives, la *conversation des compagnies plaisantes*, le mépris des affaires » (*Les Hermaphrodites*, I, 183).

occupait les loisirs que lui laissaient les opérations militaires à s'entretenir avec quelques amis. « Après avoir raisonné ensemble sur les sujets qui se présentaient, sans dispute aigre ni envie de paraître aux dépens les uns des autres, l'un de nous lisait haut quelque bon livre dont nous examinions les plus beaux passages... Beaucoup prenaient plaisir à entendre nos conférences (1). »

On peut voir, enfin, les gens du monde devenir lentement capables, dans la période qui nous occupe, de goûter des œuvres sérieuses. Toute la littérature montre ce progrès de l'esprit. Le succès de l'*Astrée* est dû en partie à son érudition historique. Les œuvres de Balzac, surtout ses lettres, qui ont répandu sur la philosophie antique et l'histoire romaine des idées générales nouvelles pour la masse, étaient enlevées dès leur apparition par les courtisans (2). A la Cour, personne ne les ignorait (3) ; « c'était le présent le plus agréable que les galants pussent faire à leur maîtresse ; la galanterie, comme à présent, n'étouffait pas le goût de la littérature (4) ». La tragédie classique, qui triomphe alors, et qui suppose une certaine connaissance de l'histoire ancienne, qui substitue à l'action extérieure de la pastorale et de la tragi-comédie, le jeu intérieur, abstrait et délicat, des sentiments et des passions, témoigne de ce perfectionnement intellectuel, comme le succès du *Discours de la Méthode*, que Descartes estima opportun d'écrire en français. En 1613, les sottises des comédiens italiens et espagnols lissent presque aussitôt le public (5), et quelques années après, on accueille les comédies de Corneille, avec une faveur qu'il souligne dans l'examen de *Mélite* : on n'avait jamais vu que la comédie fît rire sans personnages grotesques, comme les parasites, capitans, et docteurs, et qu'elle s'imposât par le seul attrait de la peinture naïve « de la conversation des honnêtes gens ». Etablissement des unités

(1) *Mém.*, édit. C. Moreau, 87-88. Voir ce qu'il dit de M. d'Alvimar : II « avait l'esprit poli, agréable en toutes conversations ».

(2) Peirese aux Dupuy, 18 juillet 1627.

(3) Malherbe à Balzac, sans date, Recueil de Faret, I, 94.

(4) *Ménagiana*, III, 228. Balzac dit qu'il a essayé « de civiliser la doctrine en la dépayasant des collègues, et la délivrant des mains des pédants » (*Lettres*, livre VII, lettre 49, éd. des *Œuvres*, Paris, Th. Jolly, 1665, 2 vol. in-folio). Guy Patin préfère Balzac à Voiture « pour son érudition universelle » (Lettre du 15 sept. 1650).

(5) Malherbe à Peirese, v. plusieurs lettres du 6 septembre au 27 octobre 1613.

au nom de la vraisemblance, diffusion de la philosophie cartésienne, succès de la tragédie cornélienne, où la passion n'empêche jamais les personnages d'analyser avec une pénétration lucide et ordonnée leurs sentiments, et de voir clair dans leur cœur, goût pour une comédie, qui offre simplement le tableau des mœurs vraies : tout ceci prouve l'empire croissant de la raison sur les esprits ; si elle a de la peine, dans la vie réelle, à modérer les tempéraments et à réfréner les instincts, à l'époque des guerres contre les protestants, des équipées aventureuses et tragiques de Chalais, de Mme de Chevreuse, de Gaston d'Orléans, de Bouteville, de Montmorency, de Cinq-Mars, elle commence à diriger les intelligences. Les divertissements intellectuels deviennent raisonnables, si la conduite ne l'est pas toujours (1).

Dès le début du siècle, le langage est l'objet d'un travail assidu, minutieux, disséminé mais cohérent ; il y a une unité d'aspiration dans ces efforts divers ; ils convergent vers un même idéal, dont on prend peu à peu une conscience plus claire.

Le rôle des femmes est prépondérant, et nulle part leur action ne semble avoir été plus efficace. Elles ont eu plus que les hommes le goût d'une élocution distinguée et pure. « Pour le jour d'hui, les dames ne font cas que d'une personne qui les entretiendra de bons propos (2) ». Nous avons vu que, dans la *Ruelle mal assortie*, Marguerite se plaint que son amant ne sache pas lui débiter d'aimables fleurettes. On devine, par la préface du *Printemps des lettres amoureuses* de P. de Deimier (3), que les gentilshommes qui étaient incapables de tourner eux-mêmes une lettre galante, et redoutaient cependant le ridicule de mal écrire, usaient du secours de leurs amis mieux doués. « Me trouvant, dit-il, avoir fait depuis quelques ans ces lettres *en faveur de certains de mes amis*. » Un passage du *Courrier des affaires publiques*, de Du Périer (4), est encore

(1) Notons que les courtisans faisaient même place dans leur vie, à des occupations intellectuelles assez arides ; ils assistaient quelquefois, par politesse à vrai dire plus que par intérêt, aux soutenances de thèses, où leurs amis les invitaient. Irons-nous cette après-midi, se demandent Roselis, Belange et Poliandre, à l'hôtel de Bourgogne, au cours, « ou bien voir la critique où nous sommes mandés ? ». Ils se bornent, d'ailleurs à mentionner cette distraction possible, et choisissent la promenade (*Alizon*, III, 2).

(2) Les *Eguillons d'amour* (1599), cité par M. Reynier, *Roman sentimental*, etc. p. 259, note 3.

(3) 1608.

(4) 1640.

plus caractéristique. « Un gentilhomme supplie un de ses amis de lui faire des lettres pour écrire à sa maîtresse. Monsieur, ne vous étonnez pas si, sans vous avoir jamais obligé, je vous prie de m'envoyer dix ou douze lettres de votre façon pour écrire à ma maîtresse ; votre bel esprit vous fournira assez de sujets différents ; vous mettrez en bonne estime une personne qui n'en sera pas ingrate ; vous connaissez l'humeur des filles de ce temps, qui veulent être prises par les oreilles. Toutefois, ne recherchez pas tant votre discours, de peur que vous ne découvriez mon larcin, et que mes paroles n'approchent que de bien loin les écrits que je lui enverrai (1) ». La mère de Patru (né en 1604) entretenait son dégoût pour les termes barbares de la philosophie ; elle jetait ses cahiers au feu, et lui donnait des romans à lire ; « ensuite, un jour par semaine, elle invitait quelques-unes de ses voisines, et, devant elles, lui faisait rendre compte de ses lectures ; il narrait avec une grâce infinie, toutes ces femmes sortaient charmées, et l'auditoire grossit à tel point que, n'y ayant plus de quoi recevoir tout ce qui se présentait, les assemblées furent rompues (2) ».

Il fallait d'abord purger la langue des indécences et des grossièretés. A la fin du sermon sur l'enfant prodigue, dont nous avons parlé plus haut, le P. Bosquier faisait remarquer aux auditeurs que « maintenant, *courtoisies, honnêtetés en paroles*, en gestes, en vêtements, vous sont recommandées plus que jamais (3) ». A l'influence des femmes (4) s'ajoutaient à des degrés divers, celle de la morale chrétienne, du roman sentimental, des livres italiens et des traités français que nous avons étudiés, et, pour les savants, l'autorité de Quintilien et des rhéteurs anciens.

Saint François de Sales, ayant à traiter dans son *Introduction à la vie dévote* de l'honnêteté du lit nuptial, évitait, dans ce sujet brûlant, tout mot, tout détail grossiers, en établissant une comparaison entre les voluptés illicites et celles de la table. « J'expliquerai ce que je ne puis dire des unes par ce

(1) 40-41 ; cf. 139, deux lettres où celui qui a fourni des épîtres galantes à un seigneur pauvre d'esprit, s'irrite d'en être traité avec si peu de reconnaissance.

(2) D'OLIVET, *Hist. de l'Acad.*, II, 149.

(3) II, II^e partie, p. 331.

(4) Vers le début du siècle, Brantôme faisant le portrait de la Reine Marguerite, évitait de propos délibéré, d'insister sur certains détails : « la modestie est louable, vérecondie l'ordonne ainsi, qui se loge plus volontiers parmi les grandes princesses et dames, que les autres vulgaires » (VIII, 25).

que je dirai des autres (1). » Camus se justifiait d'avoir adouci quelques termes « trop frétilants et sensuels. La chasteté est un lys qui ne se conserve que parmi les épines non seulement des actions, mais encore des paroles austères (2) ».

Un peu plus tard, Richelieu essayait de purifier le théâtre, où avant lui, « les honnêtes femmes n'allaient point (3) », en bannissant les farces (4). Corneille excluait de la tragédie les paroles obscènes ou même équivoques, et la société polie commençait à fréquenter le théâtre, qui, désormais, prenait chaque jour davantage conscience de sa dignité. Si l'on rencontre encore, après 1630, des pièces dont les situations sont audacieuses, comme l'*Eromène* de Marcassus, le vocabulaire en est singulièrement adouci ; on peut en juger par une comparaison rapide avec la *Sainte Agnès* de Troterel.

Les lettres de Phylarque à Ariste critiquent aigrement, en 1628, l'indécence des lettres de Balzac, et se réclament surtout des préceptes de l'*Institution oratoire*. La lettre X de la deuxième partie, traite « de la méthode qu'ont tenue et enseignée les anciens, pour parler honnêtement des sujets qui sont deshonnêtes (5) ». « Les auteurs anciens, dit le Père Goulu, qui ont cherché de la gloire par le bien dire, ont été si passionnément amoureux de l'honnêteté et de la modestie, que jamais ils n'ont donné la licence à leur langue de parler, ni à leur plume d'écrire de quelque sujet qui fût sale ; » affirmation un peu trop générale, si on ne la bornait aux orateurs ; c'est une maxime du « docte Quintilien », que chacun parle comme il vit. Il y a appris « à manier honnêtement un sujet qui est sale et deshonnête ». On peut couvrir par la bienséance des paroles l'inconvenance de la pensée, en « changeant un mot en un autre, et faisant qu'une action qui est sale de soi ne paraisse pas telle, en la déclarant par une parole qui ne l'est pas ». Il est possible encore de taire l'action elle-même, et de

(1) P. 490 sq.

(2) *Eloge des histoiress dévotes* à la suite d'*Agatonphile*, p. 887.

(3) TALLEMANT, VII, 171.

(4) SOREL, *Conn. des bons livres*, 266.

(5) P. 150 sq. Cf. lettre 14, tome II, l'étude du vice appelé cacophate. Il arrive souvent que nos paroles, bien qu'honnêtes, sont prises dans un sens deshonnête par des auditeurs malicieux. « Par notre méchanceté, dit Quintilien, nous sommes contraints de perdre l'usage de mots qui sont très bons, tant l'esprit de l'homme est enclin à penser mal, où en effet il n'y en a point ». Tout ceci est inspiré de Quintilien, *passim* et en particulier, VIII, 3.

dire seulement ce qui la précède « d'ordinaire », et ce qui la suit « nécessairement ».

Au nom de ces principes, Phyllarque épluche sans indulgence les lettres de Narcisse-Balzac ; on sent à chaque instant, dans cette critique, un parti pris qu'explique aisément l'origine de la querelle ; mais le Père Goulu n'aurait pas porté la question sur ce terrain, s'il n'avait pas cru que le public était préparé à le suivre. Quand Balzac écrit que « Il y aura toujours de l'amour tant qu'il y aura des yeux et des beautés », ou qu'il jouit d'une oisiveté qui n'est troublée que des baisers d'une fille, il provoque la colère du fougueux général des Feuillants. « Toutes ces saletés dont ses lettres sont souillées, et qu'il entremêle partout où il veut faire plus de sérieux, seraient capables de le rendre aussi méprisable que Thersite (1) ». Evidemment certaines épîtres de Balzac au Cardinal de la Valette sont assez libres (2). Bien que son correspondant fût plus soldat qu'homme d'église (3), Phyllarque le reprend de ne pas avoir eu égard à la vertu du personnage à qui il s'adresse, ni à sa dignité, la plus sainte après le pape (4).

Certaines personnes partageaient déjà ces scrupules, et apportaient dans leur langage ordinaire un louable souci de décence. Peiresc faisait remarquer à Dupuy que les controverses entre savants étaient souvent pleines d'invectives et « paroles injurieuses », « au grand scandale du public et dégoût de leurs amis (5) ». Tallemant croit devoir signaler que M. de Bellegarde était fort propre en paroles (6), Mme de Longueville ne pouvait souffrir le mot « châtré » ; elle lui substituait « incommodé (7) ». Les dames, en général, précédèrent les hommes dans cette recherche des paroles convenables ; leur délicatesse naturelle était plus facilement échoquée. Dans le *Page disgracié*, Tristan l'Hermite parle d'une farce qui fut jouée devant un seigneur et sa femme, par les gens de la maison ; la *Farce de l'accouchée* ; on peut voir là une nouvelle preuve que les di-

(1) II, 113. Cf. I, 319.

(2) P. ex. celle du 20 août 1621.

(3) Cf. lettre du 2 juillet 1616, au même.

(4) I, 51. Cf. I, 171. Il est à remarquer d'ailleurs que Phyllarque use lui-même, parfois, de mots aussi crus que ceux qu'il peut relever chez Balzac. Il s'en excuse dans la dernière lettre du tome II, en alléguant l'exemple d'Ezéchiël et celui de Salvian, évêque de Marseille.

(5) 19 août 1627.

(6) TALLEMANT, I, 60.

(7) TALLEMANT, IV, 130.

vertissements de l'aristocratie n'étaient pas des plus relevés. La dame fut scandalisée de certaine exclamation que poussait le père, à la naissance de son fils. Ses protestations furent assez mal accueillies : « cette parole n'était pas respectueuse, mais une dame de condition et de son âge, eût mieux fait de faire semblant qu'elle ne l'avait pas entendue, que d'en gronder trois ou quatre heures et de feindre d'en être malade, comme elle fit avec des grimaces ridicules ». Moins exigeant, le châtelain son époux en « rit extrêmement (1) ».

La réaction était parfois un peu forte, le purisme en éveil témoignait d'une susceptibilité excessive : par dégoût des trivialités on en venait à condamner des passages fort innocents, pour ce qu'ils auraient pu suggérer à quelque imagination vicieuse ; et l'on apportait, à cette recherche des équivoques possibles, une subtilité remarquable.

O vent qui fais mouvoir cette divine plante,
Te jouant amoureux parmi ses blanches fleurs,

écrivait Desportes.

« Sale ! prononce Malherbe. Chacun sait assez ce que je veux dire (2). »

Dans le *Rôle des présentations faites au grand jour de l'éloquence française* (3), se présente « la dame marquise de M... requérant que, pour éviter les occasions de mal penser que donnent souvent les paroles ambiguës, le mot de conception ne soit tenu français qu'une fois l'an, et ce seulement à cause de l'épithète immaculée, et que, pour le surplus de l'année, à icelui mot de conception soit subrogé celui de penser ».

On ne blâme pas seulement les termes obscènes ou capables de suggérer des obscénités, mais encore ceux qui pourraient éveiller dans l'esprit une vision de nature à déplaire à des sens délicats, une idée quelque peu pénible ou inconvenante. « Et de son sang tout chaud oignez ma plaie ouverte », disait Desportes ; « oignez est un mot sale » décide Malherbe (4). Il proscribit le mot : *pouls* à cause « de l'équivoque de ce nom de vermine (5) ». L'Académie critiquait ce vers du *Cid* :

Cet hyménée, à trois également importe ;

(1) *Le page disgracié*, II, 172.

(2) IV, 313, édition des *Grands Ecrivains* ; cf. IV, 467.

(3) Première assise, le 13 mars 1634 ; V. H. L., I, 127 sq. Cf. *Berger extravagant*, II^e partie, p. 255.

(4) IV, 283.

(5) IV, 457.

« à trois, après hyménée, dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet (1) ».

Ce zèle opportun était un peu indiscret (2), et devait amener des protestations. Mlle de Gournay les souleva avec véhémence ; elle souligne l'incohérence, la contradiction des jugements du monde, qui rejette certains mots pour des raisons qui devraient en faire aussi repousser d'autres, que l'on maintient cependant en usage : on veut supprimer rouer (3), parce qu'on dit : rouer un homme, alors qu'on garde roue, dans une roue de char, la roue du paon, et, dans les vers amoureux, chaînes, fers, géhenne, qui rappellent les prisons et les cachots. Les femmes sont heureuses qu'on célèbre la force de leurs appas ! et signifie vraiment ce mot, sinon « une croûte de pain rôtie ou une couenne de lard grillé » ! « Allez dire aux dames qu'elles se vantent d'aller à la foire, sans équivoquer criminellement ; priez-les qu'elles parlent de la mer de Calais et de Marseille. puisqu'il faudrait commencer par deux tels monosyllabes que ce mer et ce de, qui se pourraient joindre en nos oreilles ! et pour fin, qu'elles nomment un cul-de-lampe ou d'artichaut ! » Il y a là trop de scrupules et d'hypocrisie ; beaucoup de vocables qu'elles acceptent « équivoquent sur les choses odieuses, ou sales ou obscènes ! » On dit d'un sonnet qu'il est bien pensé et non bien conçu, car ce verbe « met de laides images dans l'esprit ». « O personnes impures, s'écrie-t-elle non sans raison, faut-il que les ruisseaux argentés, clairs et vierges du Parnasse, se convertissent en cloaque tombant en vos infâmes imaginations ! » A combien de mots innocents peut-on, si l'on veut, faire exprimer des choses sales : les écrivains appellent leur sujet *leur matière* : cela ne peut-il pas évoquer « le bassin de leur garde-robe » ? « Que nous profite d'être ainsi riches en politesse, si nous polissons une crotte de chèvre, la politesse après tout n'étant rien en soi qu'un accident qui peut accompagner également un bon et un mauvais ouvrage (4) ». On avait même songé à proscrire les diminutifs familiers, au nom de la chasteté du langage ; mais « qui nous a dit, observait justement

(1) *Les sentiments de l'Académie sur le Cid*, CORNEILLE, édit. de 1764 ; I, 419.

(2) On trouvera dans le livre de M. Brunot, III, 157 sq., une liste de quelques mots expressément condamnés comme indécents et réalistes, à cette époque, où figurent par exemple, cadavre, cracher, sein.

(3) Au sens de tourner les yeux, qu'on trouve par exemple dans l'*Attrée*, I, 293.

(4) *Sur la version des poètes antiques*, *Avis*, 268 sq.

Mlle de Gournay, que l'abstinence des mignardises honnêtes et employées en temps et lieu, soit un effet de la chasteté d'un homme ou d'un dialecte, et non de leur sévérité brutale et de mauvaise rencontre » ! « Quoi donc, le mari d'une belle jeune femme, à qui l'amour éveille les plus ardentes et les plus tendres pensées pour elle, ne l'oserait appeler son cœur, son âme, et menon et menonnette ! ils n'oseraient nommer leur garçonnet petiot, et poupon, et fanfan, ni folion leur petite garcette, ni les cajoler du peton et de la menotte..., ni diminuer leur nom de baptême ? ou bien un honnête serviteur encore n'oserait saluer sa pudique maîtresse de quelqu'une de ces épithètes pêchées en la source de ses délicieuses et amoureuses idées, autant qu'il s'ose familiariser auprès d'elle ? Il faut qu'on m'avoue que si ces personnes n'imaginent et ne prononcent ces titres doux et flatteurs, leur esprit n'est ni amoureux ni délié, voire il est un vrai cheval ; et s'il les ose proférer, il est à votre compte, mal chaste ! » Que la langue française recherche donc la décence « par la fuite des ordures dont la latine est infectée » ; mais la faire consister « au rebut des tendresses, à quels topinambours pensez-vous prêcher ces chansons » (1). Page curieuse, parce qu'elle nous montre les excès du purisme, et parce qu'elle nous révèle en cette vieille fille laide, un peu ridicule, et qui n'a rien connu des joies profondes de la vie, une chaleur de cœur, une largeur et une rectitude d'esprit, qu'on chercherait en vain chez la plupart de ses pareilles. Elle a senti le charme de l'intimité familiale mieux que beaucoup de personnes mariées.

Le travail de cette génération ne s'est pas limité aux efforts pour exclure les mots grossiers ; elle s'est passionnée pour toutes les questions de grammaire et de langue ; elle a mis à profit la paix intérieure qu'Henri IV avait su rétablir, pour continuer l'œuvre de Malherbe, et porter une attention minutieuse, subtile, inlassable, sur tout ce qui concernait le vocabulaire et le style (2). Les progrès accomplis dans ce domaine intéressent au plus haut point la politesse mondaine. Dès le début du siècle, on est sensible à l'harmonie des belles phrases. Lorsque Saint-François de Sales vint prêcher à Paris, en 1608, toute la cour alla l'écouter dans l'attente d'un discours ravissant. Pour s'humilier en se refusant un succès ora-

(1) *Avis*, 427.

(2) V. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, III, 16-17.

toire, « il récita simplement la vie de saint Martin ». La déception fut vive ; une jeune demoiselle traduisait l'opinion générale en disant : « Voyez un peu ce maroufle et ce montagnard, comme il prêche bassement ! Il fallait bien venir de si loin pour nous dire ce qu'il dit, et exercer la patience de tant de monde (1) ». En 1634, l'auteur du *Rôle des présentations* raillait cette manie du beau langage, en introduisant la dame Guillemine « recommanderesse de nourrices » ; elle se plaint que, lorsqu'elle présente une nourrice dans une maison « la première question qu'on fait à ladite exposante est si la nourrice qu'elle recommande sait bien parler français » ; elle ne peut, quant à elle, garantir, que le bon lait et les bonnes mœurs de sa cliente ; « de quoi ne se contentent pas les monsieurs, disant qu'il faut à leur enfant une nourrice qui parle français (2) ». Mais cette préoccupation n'était pas si ridicule : n'était-ce pas le meilleur moyen d'habituer l'enfant à une correction nécessaire, que d'éviter, dès le jeune âge, qu'il apprenne des expressions vicieuses et contracte un accent grossier ? Et Montaigne n'a-t-il pas ainsi le latin (3) ?

M. Brunot souligne justement, dans l'élaboration de la langue, la collaboration constante des gens du monde avec les grammairiens et l'Académie. « Lorsque, à la Cour, comme il arrive souvent, dit Pellisson, un mot avait été le sujet de quelque longue dispute, on ne manquait pas d'ordinaire d'en parler dans l'Assemblée (4) ». A une époque où la cour des Valois demeure un idéal d'agrément et de politesse, l'accord est général pour rejeter les mots anciens, qui, d'ailleurs, sont souvent des mots patois, conservés par le peuple et les provinces ; en vain, Mlle de Gournay réclamait qu'on ne « prescrive contre une diction », que si elle a eu « la bouche fermée » avant le règne de Charles IX (5) ; le *Rôle des Présentations* nous la montre un peu ridicule, dans son attachement obstiné au passé, « requérant qu'on ne retranchât pas du bon français les mots qu'elle a sucés avec le lait, qu'elle pourrait soutenir signifier tout ce qu'ils veulent dire, déclarant toutefois ladite

(1) Lettre de saint Vincent de Paul à M. Martin, 26 novembre 1655.

(2) Tome des *V. H. L.* déjà cité, p. 137.

(3) Quintilien dit dans l'*Institution oratoire* : « Ante omnia, ne sit vitiosus sermo nutricibus, has primum audiet puer, harum verba effingere imitando conabitur » (I, 1).

(4) *Histoire de l'Académie*, Livet, I, 118.

(5) *Avis*, 1641, 457.

demoiselle, que pour éviter un procès qui finirait à peine avant sa vie, elle ne demande en cette première assise que le rétablissement par provision de ains, jadis et pièça, bons et vieux gaulois, comme savent tous ceux qui ont lu les livres modernes (1) ». C'était par manière de distraction plaisante, que le comte de Saint-Aignan, le comte de Guiche et Voiture, échangeaient des lettres en style archaïque vers 1640 (2). M. Brunot donne (3) une longue liste de termes considérés comme vieux par les théoriciens ; on peut concevoir les ravages d'un scrupule trop délicat, quand on voit menacés par exemple, actif, adolescent, allégresse, ardu.

Même campagne contre les mots bas, populaires, bourgeois, à la suite de Malherbe, qui avait pour les locutions « plébées » une haine bien connue (4) ; sa boutade sur les crocheteurs du port au foin, bien interprétée, prouve qu'il voulait la clarté, et non la trivialité du vocabulaire. Le Père de Saint-Paul exigeait que les paroles fussent « éloignées de la bassesse populaire » ; si on « souffre » dans la conversation quelques mots bas, à qui l'usage a donné cours, et qui sont d'ailleurs expressifs, on ne saurait les écrire ; les comparaisons ne doivent pas être « prises de sujets trop bas et chétifs » ; elles sont mauvaises, si elles « ressentent tant soit peu le baragouin du petit peuple » ; il condamne aussi bien : tenir les rênes de l'empire, que : « les vers grouillaient dans la gale de Job, ainsi que dans un fromage pourri ». Qui veut « entretenir son jardin dans l'estime d'une curiosité extraordinaire », en arrache les fleurs qui poussent chez les paysans (5). On sait par d'Olivet, que, malgré Richelieu, Colletet, dans le Prologue la *Comédie des Tuileries*, refusait de dire qu'on voit les canes *barboter* dans la boue du bassin ; il préférait *s'hu-*

(1) P. 134.

(2) Voir ces lettres, édition Ubicini, II, 253 sq. Sur leur succès, voir SOREL, *Bibliothèque française*, 253. « Plusieurs écrivains en ont fait de pareilles, établissant leur galanterie à user de vieux mots qui paraissaient d'autant plus plaisants, que le souvenir en était perdu ». Cf. *Ménagiana*, IV, 89.

(3) III, 104 sq.

(4) Voir Brunot, III, 6. Quintilien tolère l'archaïsme, exceptionnellement, il dit des vieux mots : « *afferunt orationi majestatem aliquam, non sine delectatione..., sed opus est modo, ut neque crebra sint haec neque manifesta, quia nihil est odiosius affectatione* » (I, 6. Cf. VIII, 3). Il condamne les mots bas, *humilia*, qu'il définit ainsi : « *Sunt humilia infra dignitatem rerum aut ordinis* » (VIII, 1 et 2).

(5) *Tableau de l'éloquence française*, Paris, 1632, in-8°, p. 37 sq.

mecter (1). Beaucoup de termes, actuellement en usage, étaient ainsi repoussés (2).

Enfin, les termes de métier étaient méprisés par une génération qui sentait déjà qu'un honnête homme ne doit se piquer de rien, et qui regardait comme une dérogation d'exercer une profession manuelle et, comme on disait, « mécanique »

En particulier, les mots du palais et du collège étaient l'objet d'une grande aversion. Malherbe avait ouvert la voie (3). Devant les Grands jours de l'Eloquence française, se présentait le sieur Rouillard, « syndic des avocats, requérant qu'il soit déclaré que, sans déroger à la pureté de la langue française, les avocats auront droit de continuer à se servir de tous les mots de pratique, surtout de salvation, forclusion et autres en ion (4)... » Le Père de Saint Paul ne les admettait que dans les « affaires de chicane », et les excluait des autres matières, « où ils ne sont point reçus par la coutume (5) ».

Nous avons vu plus haut avec quel mépris les gens du monde considéraient les pédants ; les auteurs se sont plu à accumuler, dans les propos qu'ils leur prêtent, l'érudition la plus pâteuse et la plus déplacée, le vocabulaire le plus invraisemblable, les phrases les plus longues et les plus embrouillées ; ce comique un peu gros n'a jamais manqué son effet, puisque les écrivains n'ont jamais négligé d'y recourir ; des discours d'Hortensius à Frémonde, à ceux de Granger à Gênevotte, en passant par le *Barbon* de Balzac (6), qui, même lorsqu'il consent à s'abaisser au niveau du pauvre monde, use encore du style le plus extravagant, ces peintures n'ont jamais lassé nos aïeux malgré leur ressemblance et leur monotonie, et cette persistance de bouffonnerie énorme témoigne du dégoût qu'inspirait un personnage alourdi de science. Il faut faire exception pour les termes de guerre ; mais qui eût songé à assimiler à un métier la noble carrière des armes ? Outre leur prestige aristocratique, ils offraient aux amants l'avantage, quand on les détournait de leur sens propre, de les aider à se faire comprendre, en présence d'un témoin fâcheux (7). Dorante oppose triom-

(1) *Hist. de l'Acad.*, éd. Livet, I, 85.

(2) BRUNOT, *Histoire de la langue*, III, p. 167 sq.

(3) BRUNOT, *Histoire de la langue*, III, p. 24.

(4) P. 131.

(5) Livre cité, p. 29.

(6) SORÉL, *Francion*, CYRANO, *Pédant joué*. BALZAC, *Le Barbon*, Paris, A. Courbé, 1648, in-8°.

(7) *Menteur*, I, vers 350.

phalement leur charme irrésistible au dégoût que devait provoquer l'usage des mots de l'école : « on réussit bien mieux à titre de vaillant », qu'en citant le code, le *Digeste* et l'*Infortiat* (1), explique-t-il à Cliton. Les femmes elles-mêmes les employaient, au moins dans l'intimité : « tu vas sortir de garde et perdre tes mesures », dit Clarice à Isabelle (2). Dans le *Rôle des présentations*, un capitaine ne comprend pas, ou, ce qui est aussi caractéristique, feint de ne pas comprendre, certains termes techniques du jargon traditionnel administratif comme « nostre amé et féal desquels il demande l'interprétation » (3).

Personne ne restait indifférent aux menus problèmes qui intéressaient la pureté de la langue. Une « plaisante contestation » naissait à l'Hôtel de Rambouillet sur muscadin ou muscadin ; « c'est une question grammaticale que je ne tiendrai point bien résolue que par vous », écrivait Chapelain à Balzac (4) ; la Cour était partagée, et Balzac pesait avec soin les arguments : muscadin avait pour lui l'usage, et l'origine italienne, si muscadin était plus doux à l'oreille ; mais l'Académie préférait ce dernier. Voiture prenait judicieusement la défense de *car* (5), proscrit par Gomberville, et le *Rôle des présentations* réservait un paragraphe à ce terme, « bon et naturellement français, et tout au moins très utile à la langue » (6).

En 1634, Richelieu, « qui aimait surtout la langue française, en laquelle il écrivait lui-même fort bien » (7), songeait à créer l'Académie française, qui aurait pour mission « de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées, ou dans la bouche du peuple, ou dans la foule du palais, et dans les impuretés de la chicane, ou par les mauvais usages des courtisans ignorants, ou par l'abus de ceux qui la corrompent en l'écrivant, et de ceux qui disent bien dans les chaires ce qu'il faut dire, mais autrement qu'il ne faut ». Peirese avait hâte

(1) *Menteur*, I, 6. On lit dans le *Pasquil de la Cour pour apprendre à discourir* : « il faut à une dame un galant qui contrefasse le vaillant, encore que jamais son épée n'ait été dans le sang trempée, et qu'il n'ait jamais vu Saint-Jean, la Rochelle, ni Montauban » (V. H. L., III, 271).

(2) *Menteur*, III, vers 900.

(3) O. C., p. 130.

(4) 29 décembre 1637. Voir PELLISSON, *Histoire de l'Académie*, I, 118. Voir à ce sujet une bouffonnerie de Voiture, II, 430.

(5) I, 293 sq. Cf. *Histoire de l'Académie*, édit. Livet, I 52.

(6) P. 139.

(7) *Histoire de l'Académie*, Livet, I, 13, I, 23.

de connaître les textes royaux qui concernaient l'institution nouvelle ; tout le monde, écrivait-il à Dupuy, en est impatient, « et principalement aux provinces où l'on ne peut quasi savoir le vrai langage mieux reçu, et le plus épuré des corruptions que chaque pays y forme insensiblement », en traduisant sans y penser les locutions locales (1). Pellisson loue Conrart d'avoir su allier, dans la rédaction des lettres patentes pour la fondation de l'Académie, « les façons de parler ordinaires de la chancellerie », et la pureté, l'élégance, la politesse de la Cour (2).

Costar était de 1638 à 1644 au prieuré de Saint-Liguières près de Niort ; « la noblesse de ce pays est en perpétuelle dispute sur la pureté de notre langue, écrivait-il à Voiture ; je suis l'arbitre de tous leurs différends, et j'ai tous les jours quelque querelle à accorder » ; il consultait son ami sur quelques-unes des difficultés qu'on lui soumettait : faut-il dire courre ou courir ? Il faut croire qu'il y avait en Poitou des puristes aussi intraitables qu'à Paris, car « celui qui est pour courre soutient qu'il le faut dire toujours, et ne permet l'usage de l'autre mot qu'une fois l'année pour le plus ». Voiture répondait à tout avec bonne grâce, et donnait l'usage de la Cour ; il autorisait l'emploi de courir « deux ou trois fois la semaine ». Mais il était trop homme du monde pour décider d'un ton tranchant. « Je ne prétends rien apprendre, disait-il, aux gentilshommes du Poitou ; je connais ici de si honnêtes gens de ce pays-là, que cela me donne bonne opinion de tous les autres, et je ne crois pas que ce soit mal parler que de parler comme eux (3). »

Ménage signale une conversation qu'il eut chez Balzac avec plusieurs auteurs : chacun s'efforçait de bien parler, « car tout au contraire d'aujourd'hui, on prenait garde à parler correctement, et à ne point faire de fautes dans les entretiens d'assemblée ». Ce n'est qu'après le départ des étrangers que Balzac retint Ménage, et qu'ils se mirent, dans l'intimité, à causer librement et à faire des solécismes ! Faire des solécismes était sans doute pour Balzac, le degré suprême du dérèglement : il fallait pour qu'il s'oublât à ce point, des occasions excep-

(1) 23 janvier 1635.

(2) Edition Livet, I, 30.

(3) *Entretiens de M. Costar et de M. de Voiture*, Paris, A. Courbé, 1654, in-4^o, p. 235, 296.

tionnelles, comme le jour où, avec Méré, il se roulait sur les bords de la Charente dans l'herbe et dans les fleurs (1) !

Les lettres d'Antonio Perez eurent un succès énorme. Guindées, recherchées, enchaînant laborieusement les idées, prolongeant un développement qui s'efforce d'être plaisant, et n'est le plus souvent que pâteux, à propos du sujet le plus futile, qui est l'occasion, vite perdue de vue, de phrases vides et pompeuses, elles font penser à une personne menue qui disparaîtrait dans les flots d'un lourd brocart surchargé de clinquant (2).

Les lettres de Balzac, dont nous avons noté le succès dès 1624, étaient en matière de langue le bréviaire du courtisan (3). Volontairement éloquentes, nobles et régulières, véritables dissertations, cérémonieuses et appliquées, destinées d'ailleurs à la publication, comme les traités et les discours, sans familiarité ni abandon, elles masquaient, par une rhétorique prestigieuse, la banalité générale du fond ; mais tous ceux qui désiraient donner quelque gloire à leur nom sollicitaient une de ces épîtres, pour la montrer autour d'eux et figurer dans le recueil imprimé ; Balzac était un dispensateur de réputation, et souffrait parfois des obligations que lui imposait sa renommée universelle (4). Elles « se rendaient alors, dit Sorel, l'entretien de plusieurs compagnies, et quelques-uns s'y servaient de leurs façons de parler les plus extraordinaires, les uns par récréation, les autres sérieusement ». « On entendait partout des périodes entières de ses lettres », son : à moins que « fut trouvé si beau qu'on s'en servit partout ». Sorel, à l'affût de tout ce qui pouvait aider à la vente de son livre, introduisit dans la deuxième édition de *Francion* le personnage d'Hortensius, « qui, voulant parler à la mode, empruntait quelques termes de ces nouvelles lettres (5) ». On sait avec quel intérêt le public suivit la querelle de Balzac et du père Goulu ; un certain Javersac faillit payer de sa vie une intervention malencontreuse dans cette affaire, car il fut attaqué un matin par l'épée et le pistolet, dans un lit d'auberge (6) !

(1) *Ménagiana*, I, 306-307.

(2) Voir en particulier une lettre sur l'ambre adressée à la mère de Mme de Rambouillet, de Puibusque, *Histoire comparée des littératures espagnole et française*, 1843, II, chap. 1 ; sur Antonio Perez en particulier, voir LANSON, *Revue d'histoire littéraire*, 1896, p. 45 sq.

(3) Voir d'OLIVET, *Hist. de l'Acad.* II, 67.

(4) *Entretiens*, II, 349-351.

(5) *Bibliothèque française*, p. 125. *Connaissance des bons livres*, p. 399.

(6) Pour les détails, voir SOREL, *Bibliothèque française*, p. 127 sq.

Phyllarque épiluche avec une minutie implacable le style de Balzac : malgré la partialité de sa critique, il n'eût pas insisté aussi longuement sur la langue, s'il n'eût senti que les gens du monde étaient prêts à goûter ce genre d'arguments ; il se complaît à reprocher à Narcisse ses débuts de période comme : à n'en mentir point, à tout le moins, ou l'abus de la tournure : les femmes n'ont de beauté que ce qu'il en faut pour n'être point laides, — ou des termes « pédantesques et de nul usage en notre langue », tels que *ériger* une statue, — ou des rencontres de sonorités semblables comme : où sont ceux qui se sont..., ou l'accumulation de monosyllabes (1). Dans les volumes de lettres qui suivirent cette dispute, Balzac s'accommoda si bien « aux sentiments de la plupart du monde, qu'on aurait peine à y trouver les mêmes sujets de reproche que contre les premières ». Aussi, eurent-elles moins de vogues (2). Ce qui prouve, comme nous l'avons déjà vu, que des esprits frustes qui s'habituent lentement à la politesse du monde, n'apprécient pas d'abord l'aisance naturelle, et se laissent séduire par l'emphase solennelle et laborieuse, qu'ils confondent avec la distinction.

Sous ces diverses influences, s'établit peu à peu la notion du bel usage, qui est, naturellement celui de la Cour, parce que les gentilshommes qui sont peu instruits et n'exercent aucune profession, n'usent ni de mots archaïques, ou pédantesques ni de termes populaires et de métier. « Comme l'assise était prête à se lever, lit-on dans le *Rôle des présentations*, s'est présenté tumultuairement le sieur l'Usage, déclarant par le notaire le Peuple, qu'il se portait pour appellant... de tout ce qui serait ordonné par messieurs tenant les grands jours, si, au préalable, ne lui était communiqué en Cour où il élisait domicile (3). » Mlle de Gournay n'acceptait pas l'autorité « de cette Cour des plumes à l'évent et des bien coiffées », soumise au « flux et reflux d'un change perpétuel, et plus volage et flottant que ces plumes qu'ils portent sur la tête » ; s'ils ignorent quelque mot, le nom de quelque objet, et cela leur arrive souvent, ils traitent de « badauderie » le fait de le savoir, « nous faisant passer l'imitation de leur ignorance pour une loi nécessaire du point d'honneur » : ne faillirent-ils pas mettre un

(1) I, 335-337, 288, etc.,...

(2) *Bibliothèque française*, p. 135.

(3) V. H. L., I, 140.

honnête homme en confusion, pour avoir dit qu'on appelait fauteuils les chaises qui sont à côté des beaux lits, parce que « leur Cour douillette l'ignorait (1) » ? Elle voulait délivrer les poètes de ce joug déshonorant. « A quel prix se pourraient vanter les esprits muguets de la Cour d'être respectés et valetés, si leur appétit était privilégié de servir de loi, pour forcer telles gens à s'abstenir de tous les mots et de toutes les façons de parler, si vulgaires et si commodes qu'on nous défend (2) ! » Les récriminations de cette vieille fille, presque isolée, étaient sans effet contre un courant puissant ; Balzac, lui-même employait le mot de : dissertation avec ses amis, mais, ajoutait-il, « je n'aurais garde d'être si téméraire à la Cour, où il n'y a plus de grâce pour les mauvais mots ni de sûreté pour les innovateurs de la langue (3) ». Les *Lois de la galanterie* prescrivent de parler toujours « avec les termes les plus polis que la Cour reçoive dans son usage, fuyant ceux qui sont trop pédantesques ou trop anciens, desquels vous n'userez jamais, si ce n'est par raillerie (4) ». Jean Sirmond, dans la dédicace d'une consolation à la reine Régente, sur la mort du feu Roi, en 1643, déclarait que son style était « dépourvu de tous ces ajustements réguliers et de toutes ces délicatesses de langage, qui font aujourd'hui partie du luxe ingénieux et de la galanterie du temps ».

Le désir d'être distingués par le langage, comme ils l'étaient déjà par la naissance, par le costume, par leur vie entière, fit éclore parmi les courtisans un vocabulaire particulier, caractérisé par un emploi fréquent de certains mots, par des modifications dans les locutions usuelles, par l'adoption de termes nouveaux, inconnus hors du beau monde : ils voulaient se vanter d'avoir une langue à part, que Paris ne connût pas (5), faire de certains mots et expressions comme une propriété distinctive de la classe aristocratique ; parler autrement, « ce serait parler en bourgeois (6) », et l'on sait que la crainte de paraître « bourgeois » eût justifié, aux yeux d'un gentil-

(1) *Avis*, 442-444.

(2) *Avis*, 424.

(3) 15 décembre 1634. Cf. en tête du *Manège royal* (1623), les justifications de l'insuffisante élégance du langage, que croient devoir donner Pluvinel dans la dédicace au Roi, et un certain Peyrol, dans l'avertissement au lecteur.

(4) *Edition Aubry*, 24.

(5) *Avis*, 444.

(6) SOREL, *Connaissance des bons livres*, 405.

homme, toutes les extravagances. Il faut, dit le *Satyrique de la Cour*, « gouverner son langage à la mode qui court », si l'on veut être estimé au Louvre.

Qui peut trouver un mot qui n'est pas usité,
Est attentivement de chacun écouté,
Et celui qui peut mieux déguiser son langage,
Est aujourd'hui partout estimé le plus sage (1).

Francion se moque des seigneurs qu'il a rencontrés chez Luce, et qui se croient très habiles, quand ils ont abusé de quelques locutions affectées comme : très indubitablement, vous avez bien de la propreté, vous êtes fort admirable, vous avez tout plein d'habitudes chez les ministres, vous êtes en bonne posture chez M. le Surintendant, vous êtes dans le grand commerce du monde, etc. (2). Lysis recommande à Carmelin, s'il veut réussir auprès des dames, d'employer souvent le mot : visage. « Je viens d'être en conversation avec des visages de bonne humeur, — combien y a-t-il que vous n'avez vu ce visage ? » ; c'est en vain que Carmelin objecte que l'on voit ou que l'on interpelle toute la personne. Pour refuser d'aller à un concert, on doit dire : je baise les mains à la musique pour aujourd'hui. « On n'entend autre chose dans la Cour du Louvre et en tous les lieux honorables (3). » Les dames tenaient au mot : ravissant, et « requéraient » qu'elles pussent se l'approprier « et l'appliquer à tout (4) ». Mlle de Gournay nous raconte qu'un poète ayant écrit simplesse, se trouva auprès d'un grand, qui affirma ne pouvoir supporter un mot, de mise à la ville mais non à la Cour, qui disait simplicité : on courut chez l'imprimeur, mais la feuille était tirée, et il fallut payer quatre pistoles pour en faire une autre (5). « S'il y a des mots, disent les *Lois de la galanterie*, que l'on ait inventés depuis peu, et dont les gens du monde prennent plaisir de se servir, il faut s'en servir hardiment, quelque bizarrerie que l'on y puisse trouver, et quoique les grammairiens et faiseurs de livres les reprennent ». Dire de quelqu'un : il a de l'esprit « sent son vieil gaulois », on dit : il a esprit : on peut employer

(1) V. H. L., 262. Cf. *Les Hermaphrodites*, I, 105.

(2) P. 228.

(3) *Berger extravagant*, I, 828.

(4) *Rôle des présentations*, 132 ; cf. *Berger extrav.*, I, 828, et *Comédie des Académistes*, Paris, 1650, in-8° (composée en 1643) scène finale.

(5) *Avis*, 444.

la première expression, mais en ajoutant : infiniment. Dans certains cas, les répétitions ne sont pas désagréables : « il a de l'esprit infiniment, et de l'esprit du beau monde, et du monde civilisé ». Ne dites pas que vous avez traité quelqu'un *en* faquin, mais *de* faquin, « car à ce peu de mots, l'on connaît si un homme sait les coutumes et le langage des galants et polis » ; et cependant, il s'en faut que ces deux expressions soient synonymes. La fantaisie guidait parfois les décisions des gens du monde autant que la raison ! Certaines tournures venues du Languedoc, de Guyenne, et de Poitou, sont recommandées, « pour ce que cela est énergique et sert à abrégier le discours : je l'ai envoyé à l'Académie pour qu'il s'instruise, je l'ai sorti de son malheur, je lui ai dit d'aller au Louvre » ; « qui parlerait autrement, conclut l'auteur, pourrait passer pour bourgeois, et pour un homme qui ne voit pas les honnêtes gens (1) ». Sorel remarque qu'il ne peut y avoir là d'enrichissement durable pour la langue, car ce sont des courtisans, des dames, c'est-à-dire des ignorants, qui créent et lancent des termes nouveaux, sans choix ni étude, par caprice (2). Il a fort bien souligné leur utilité, et la raison profonde de leur succès : ce sont des mots « de bon secours », très profitables aux mondains, « puisqu'on s'en sert à tout propos. Il y a une commodité très grande à savoir une trentaine de mots ou de façons de parler, qu'on emploie en toutes sortes de sujets, et dont chacun se contente à cause qu'ils sont à la mode ; sans cela on serait longtemps à chercher comment l'on pourrait exprimer ce qu'on aurait à dire (3) ».

Le désir de la distinction, qui n'a de charme que lorsqu'elle n'est point affectée, entraîna chez les courtisans l'aversion du langage simple, naturel, qui sembla banal et vulgaire ; pour ne point dire comme tout le monde, on sortit un moment du bon sens ; on goûta la recherche compliquée, l'expression entortillée des pensées, où brillait, pensait-on, la subtilité ingénieuse et rare de l'esprit, on se plut au phébus, au galimatias, à la pointe, on admira Nervèze et des Escuteaux (4). Ici, comme en toutes choses, dans ce début de la politesse mon-

(1) Ed. Aubry, 25 ; cf. *Connaissance des bons livres*, p. 405 sq.

(2) *Conn. des bons livres*, p. 469-471.

(3) *Conn. des bons livres*, p. 465-466. Voir ce qu'il dit de l'emploi de *machines* et *affaires*, pour désigner toutes sortes de choses.

(4) Nous en avons parlé avec plus de détails dans le chapitre de la seconde partie consacré aux romans de cette époque.

daïne, on n'était pas encore capable de sentir que l'excès est l'ennemi de l'élégance vraie, et l'on ne sut pas se garder d'une outrance lourde et gauche. Sorel raille cette mode dans l'improvisation que les personnages du *Berger extravagant* font d'une pièce sur la Toison d'or. « Il y a douze ans, écrit-il en 1628 dans les *Remarques sur les quatorze livres* de ce roman, nos courtisans s'imaginaient tous que ce langage était le meilleur du monde, tellement que les petits secrétaires de la Cour s'en escrimaient à qui mieux mieux (1). » Peiresc se moquait d'une lettre d'un prélat « toute de phébus et de galimatias, laquelle avait sans doute donné la torture à son auteur, et pour récompense a servi de jouet et défrayé une fort bonne compagnie ». Ce langage, ajoutait-il, « n'est pas intelligible aux naturels français », et ne leur convient pas plus que « quelque habillement indécent » à un prélat (2). Le modèle est sans doute fourni par les extravagances calculées de Cyrano, qu'on aurait tort de prendre pour un fantaisiste abandonné à sa verve. Cet auteur qui se proclame, en cartésien fidèle, disciple, esclave même de la raison (3), a trop bien défini et analysé la pointe (4), pour n'avoir pas, fort consciemment, exploité l'absurdité où il réussissait. Que ses lettres parlent de l'amour ou de la nature, il ne s'agit pas pour lui, de peindre avec sincérité un sentiment ou un paysage, mais de trouver ce que l'on peut dire, à ce propos, de plus inattendu, de plus surprenant ; son objet n'est rien, la renommée seule de son esprit l'intéresse. La passion fait de lui « un feu composé de glace embrasée, qui brûle à force de trembler, que la douleur fait tressaillir de joie, et qui craint autant que la mort la guérison de ses blessures (5) ». Si le soleil, en hiver, regarde obliquement la terre, et n'ose pas s'élever trop haut, c'est qu'elle est si gelée qu'il blesserait ses rayons en les précipitant (6). C'est l'obstination laborieuse dans le mauvais goût. Mais la raison reprit le dessus, et il ne resta de cette manie qu'un souvenir ridicule. « Nervèze est méprisé aujourd'hui », notait Sorel

(1) Livre IX du roman, page 445, des *Remarques*.

(2) A. Guillemin, 6 sept. 1624. Il s'agit d'une lettre de Guillemin lui-même ; Peiresc revient à la charge le 15 décembre 1624.

(3) *Contre les sorciers, Lettres*, p. 53.

(4) Préf. des *Entretiens pointus*, éd. Jacob, p. 197.

(5) *Lettres*, p. 187.

(6) P. 6 ; quelques-unes sont grossières, p. ex. p. 27, sur l'eau amenée par l'aqueduc d'Arcueil.

en 1628 (1). Chapelain prenait en pitié les efforts de Marino « pour se donner la réputation de dire sur une matière tout ce qui s'en pouvait dire (2) ». Corneille faisait un mérite au style de la *Veuve*, d'être plus dégagé que celui des pièces précédentes, de ces pointes « qui ne sont que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune solidarité de raisonnement (3) », et Ménage soulignait, au sujet de Cyrano, le changement radical dans le goût. « Si Bergerac eût vécu dans ce temps-ci, je doute fort qu'il fût autant estimé à beaucoup près, qu'il l'a été de son temps, qui était le règne des pointes et des équivoques. Je ne sais si les bons mots de Cyrano qui ont été le plus admirés de la Cour, que M. de Bouteville, qui avait eu le cou coupé pour s'être battu en duel, s'était allé loger aux Champs-Élysées près des grammairiens grecs qui ont inventé le duel, et autres semblables, dérideraient à présent le front aux grimauds de collège, tant le goût est changé. Qui se fût mêlé de prédire alors un pareil changement, se fût fait moquer de lui comme un homme qui soutiendrait à présent que ce goût-là peut revenir (4). »

A ce goût de distinction se rattachent certaines déformations, qui sont peut-être dues au désir d'être agréable par l'harmonie de la parole, certainement à celui de se séparer des gens vulgaires « qui parlent tout droit comme on parle chez eux ». Mlle de Gournay signale que « les plus huppés de la bande » prononcent : giésus, poyer, je vouarray, édegrés, laqueulle, et font de cette manière de parler « un symbole pour se distinguer des autres (5) ». La modification la plus curieuse est celle qui changea o en ou ; n'est-ce pas ainsi que, maintenant encore, les provinciaux qui prétendent au bel air essaient de reproduire ce qu'ils croient être la prononciation élégante de Paris ? Vigneul-Marville semble en attribuer l'origine à Mazarin, qui conserva toujours l'ou des Italiens (6), mais la mode en était plus ancienne ; il faut dire *chouse*, liron dans le *Satyrique de la Cour*, et se garder de prononcer comme on écrit, si l'on ne veut être « bafoué de quelque jeune

(1) *Rem. sur les quatorze livres, etc.*, 447.

(2) Lettre à Balzac, 15 janvier 1639.

(3) Examen de la *Veuve*, fin.

(4) *Ménagiana*, III, 241.

(5) *Avis*, 442.

(6) *Mélanges*, I, 41.

veau » ; dans la plupart des petits écrits satiriques de cette époque, dont j'ai déjà parlé, chouse est le nom que l'on donne à la mode elle-même ; « à propos de chouse, c'est grand chouse de voir aujourd'hui tant de chouses mal en ordre (1) ». Souleil est obligatoire (2), ainsi que Roume et lioune (3) ; il est indispensable aussi de dire : je disés, je venés, anglés, francés, plus doux à l'oreille que les formes anciennes (4). Mais, en somme, ces délicats qui raffinaient n'étaient qu'une partie de la Cour, qui était elle-même une partie de la France, comme le remarquait M^{lle} de Gournay. Ces mots à la mode, cette prononciation affectée (5), n'atteignaient pas le fond même de la langue. C'était comme une excroissance limitée, intéressante pour l'étude de la politesse mondaine, qui ne gênait pas l'élaboration régulière de la langue et du style des honnêtes gens.

Contrairement à Régnier, à Camus, à M^{lle} de Gournay, qui estime surtout la richesse de la langue, et apprécie mal les charmes d'un « beau bouillon d'eau pure et claire (6) », Malherbe exige la clarté ; il condamne la moindre équivoque, et feint même d'apercevoir des ambiguïtés, là où le sens est parfaitement intelligible ; il veut donc aussi la justesse, et s'applique, dans le vocabulaire abondant et confus que lui a légué le xvi^e siècle, à classer, à définir, à préciser (7). A une époque où la liberté indocile des tempéraments trop vigoureux est rebelle à la règle, où la bienséance et la mesure commencent à peine à contraindre les mouvements spontanés d'une nature brutale, la raison, à peu près impuissante sur les mœurs, pénètre dans la langue qu'elle essaie d'organiser ; la phrase littéraire du temps de Louis XIII, lente et lourde, s'efforçant

(1) *La mode qui court ou l'ut, ré, mi, etc.*, p. 5.

(2) *Le courtisan à la mode*, 1625.

(3) Balzac à Chapelain, 20 janvier 1640.

(4) Opuscules cités. On lit dans la *Contre Mode* (1642) un passage curieux sur l'amour de la douceur dans le langage. « L'un, dit l'auteur au sujet des élégants, se fait arracher une dent pour rendre sa parole un peu plus délicate que d'ordinaire » (p. 59).

(5) Balzac voyait dans la noblesse de la diction une preuve immédiate d'une origine distinguée ; voir lettre du 3 octobre 1631, au sujet du cardinal de Bentivoglio (II, 261, éd. Moreau, déjà citée).

(6) BRUNOT, *Histoire de la langue*, III, p. 11.

(7) BRUNOT, *ibid.*, p. 7. Voir PELLISSON, *Hist. de l'Acad.*, I, 202, l'anecdote de Maynard, écoutant des vers de son fils, faisant semblant d'être arrêté par « quelque espèce d'équivoque ; la force du sens pourtant était la difficulté, et le passage était assez clair ». Il soutint que ces vers étaient mauvais et indignes d'un Maynard.

d'offrir à l'esprit l'expression complète d'une idée, en enfermant dans le même élément la pensée principale et les considérations secondaires, accentuant les jointures logiques, témoigne de cet effort de l'intelligence pour coordonner et discipliner ses conceptions ; sa longueur un peu embarrassée n'est ni confuse ni obscure. On en trouvera des modèles curieux dans certaines lettres de Richelieu, de Voiture (1), de M^{me} de Rambouillet (2). Je citerai seulement un exemple tiré de *l'Astrée*.

« Que si je n'étais assurée, dit Célidée dans sa harangue, que la raison que j'ai de n'aimer point ce berger est si claire d'elle-même qu'elle n'a besoin d'artifice pour être mieux vue de vous, je n'aurais pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour ce sujet, sachant bien que ce serait inutilement, tant pour le défaut d'esprit qui est en moi que pour la trop grande éloquence qui est en Calidon, qui a parlé de sorte qu'il a bien fait paraître qu'il était au rebours de moi, puisqu'il mendie de faibles raisons seulement pour accompagner l'abondance de ses paroles, et moi je ne cherche que des paroles à mes raisons, en ayant tant et de si fortes que, pour peu que je les puisse déduire, je tiens pour certain que vous connaîtrez que c'est avec raison que, n'ayant jamais aimé Calidon, je ne dois point commencer à cette heure, ni continuer, ou pour mieux dire renouveler l'affection que j'ai portée à Thamire, puisque j'ai tant d'occasion du contraire (3) ».

En dehors même de ces phrases à longue traîne, dans le choix des images, dans la suite des idées, dans la structure des propositions, dans l'arrangement des mots, dans tout ce qui concerne la pensée et l'expression, on devient sensible à la vérité, à la logique, et l'esprit veut être satisfait par l'ensemble comme par les détails. De ce point de vue, et avec les réserves que nous avons déjà faites, les *Lettres de Phylarque à Ariste* sont un document curieux. Elles sont pour Balzac ce que sera pour Voiture le *Discours de la Justesse* de Méré : le principe de la critique est souvent le même. A la suite des rhéteurs anciens, il blâme le style enflé et ampoulé, le style froid et alambiqué, les mouvements oratoires hors de

(1) *Recueil Lanson*, p. 36, 76.

(2) COUSIN, *La société franç. au XVII^e siècle, d'après le Grand Cyrus*, Paris, Didier, 1858, 2 vol. in-8°, II, 336.

(3) *Astrée*, II, (1618) 40. Voir enc. *Mém. de Sully*, tome XVI, 563.

propos, les paroles qui rabaissent ou qui dépassent les objets, tout ce qui détruit la juste proportion qui doit exister entre le fond et la forme (1). « Les pensées, pour être belles, doivent être véritables », affirme-t-il, c'est-à-dire « conformes à l'être et à la vérité de la chose ». « Au moins, fais que jamais les pensées ne s'éloignent de la vraisemblance (2). » Il ne fait pas grâce aux hyperboles de Balzac. Comment ose-t-il dire sérieusement « à des hommes de mérite » « qu'ils vivront aussi longtemps que le soleil, et qu'ils sont réservés pour faire l'építaphe du monde ». « Ceux qui ne sont pas sobres ont parfois de telles visions..., il faut être cruche pour les produire (3). » Et Phyllarque, poussant la discussion aux derniers confins de la rigueur, demande « quand le monde ne sera plus, où c'est qu'il affichera et gravera cette építaphe qu'il doit faire (4) ». Ailleurs, Balzac écrit à M. de La Motte-Aigron que la moindre partie de l'ouvrage qu'il lui a montré vaut mieux que tout ce qu'ont fait les Hollandais, « pourvu que vous en exceptiez les victoires du prince d'Orange ». Phyllarque ne voit aucune « convenance » entre M. de La Motte-Aigron et ses écrits et le prince d'Orange et ses batailles ; « les comparaisons se doivent faire des choses qui sont de même genre, des bons esprits de la France avec les bons esprits de la Flandre » ; il n'est pas sage de rapprocher un petit auteur inconnu et l'un des plus grands capitaines (5). Phyllarque raille les efforts de Balzac pour donner à ses pensées une expression distinguée éloignée de la simplicité vulgaire, même au détriment du bon sens : ne dites pas, comme tout le monde, je vais à la Cour, mais : je vais au pays où les chapeaux ne sont pas faits pour couvrir les têtes ; les « rustiques » disent : je vais en carrosse. Narcisse écrit : je vais à couvert entre le ciel et la terre. Voilà comment on se retire du « commun (6) », au risque de passer pour un esprit peu judicieux. On croirait parfois lire les *Réflexions* de Boileau sur *Longin*. Longtemps après, le *Sorberiana* portait sur Balzac un jugement inspiré de la même doctrine : « pour ce qui est du beau tour des paroles, de la cadence et de la pureté du langage, il est maître juré, mais quand à la suite des pensées

(1) II, lettre 14, p. 194 sq.

(2) II, 229.

(3) I, 305, sq.

(4) I, 73.

(5) I, 231 sq., cf. I, 407, II, 104, etc.

(6) II, 367 sq.

et à la force du raisonnement, il n'y entend pas plus qu'un autre (1) ».

Cette raison semble avoir été parfois, surtout chez les jeunes gens, exigeante, méticuleuse, un peu trop en garde contre les surprises du sentiment, convaincue que l'admiration est la marque d'un esprit inférieur ; elle était à ses débuts, et n'avait pas encore l'aisance sûre, l'indulgence avertie que donne la maturité. Voyez Dorimant à la boutique du libraire, vers 1634 ; comme il est difficile à satisfaire, et comme il tranche d'un mot, sans discuter ! Le succès d'un ouvrage le met en défiance ; l'auteur de ce livre en vogue « est un impertinent, ou je n'y connais rien ! » Ce trait si goûté « n'est que mal traduit du cavalier Marin ». Toutefois, on ne peut que l'approuver, quand il reproche aux écrivains de peindre l'amour sans le connaître.

Un bon poète ne vient que d'un amant parfait ;
il n'en faut point douter, l'amour a des tendresses
que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtresses ;
tant de sortes d'appas, de doux saisissements,
d'agréables langueurs et de ravissements,
jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
et mille autres secrets que l'on ne saurait dire,
quoique tous ces rimeurs en mettent par écrit,
ne se surent jamais par un effort d'esprit,
et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
qui traitassent l'amour à la façon des poètes.
C'est tout un autre jeu. Le style d'un sonnet
est fort extravagant dedans un cabinet ;
il y faut bien louer la beauté qu'on adore
sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
sans que l'éclat des lys, des roses, d'un beau jour,
aient rien à démêler avecque notre amour (2).

Il oppose fort bien les émotions délicates et secrètes d'un amant à celles qu'un poète au cœur froid s'efforce d'imaginer par un laborieux travail de tête ; ce qu'on peut, à la rigueur, accepter dans un poème comme un jeu d'esprit, ce qu'on peut

(1) P. 44. Toutes ces remarques sont conformes à la tradition antique : *vitanda in primis ambiguitas* (VIII, 2), et condamnation de l'obscurité qui naît de l'abondance des mots inutiles ou de l'excès de concision, etc. — les choses sont plus importantes que les mots : *resistam iis qui, omissa rerum... diligentia, quodam inani circa voces studio senescunt* (VIII, introduct.), — la loi essentielle du discours est la convenance : « *probabile autem Cicero id genus dicit quod non plus minusve est quam decet* » (VIII, 3) ; sur l'hyperbole, la métaphore, qu'il soumet à la justesse, à la mesure, voir VIII, 6 (Quintilien, *Instit. oratoire*) :

(2) *Galerie du Palais*, I, 5-7.

y goûter pour l'ingéniosité piquante de l'expresssion, serait ridicule si on voulait le transporter dans la vie courante ; il convient de faire ce départ indispensable.

Sans doute l'esprit critique n'était pas encore assez généralement répandu pour faire condamner même dans les livres ces faux ornements qu'on sentait déplacés dans la conversation ; et la guirlande de Julie est très postérieure aux déclarations de Dorimant. Ici encore, on peut se demander si Corneille peint fidèlement les honnêtes gens de son siècle, ou si, à sa manière, il les conseille et les instruit, comme le font vers la même date Sorel, avec le portrait de Charite, où il réalise en une caricature grotesque les métaphores galantes à la mode (1), ou l'auteur des *Visions admirables du Pèlerin du Parnasse*, quand il nous présente la requête que font à Apollon les mariniers de la Seine, émus par la présence, sur les bords du fleuve, de tant de soleils qui sont les yeux des dames, et menacent de tarir l'eau ; Apollon les rassure en leur prouvant que « la maîtresse d'un poète était un vrai cabinet d'Allemagne de pièces rapportées (2) ».

On commence cependant à constater de temps en temps une tendance marquée de la raison à désapprouver, en matière de style, l'outrance, l'excès ; elle se complaît déjà à une modération un peu fluide et incolore, mais distinguée. On trouve dans certains textes de l'époque l'éloge du juste milieu. « Il faut toujours butter à la médiocrité, écrit Phyllarque en 1628, et vaut mieux parler à l'aventure et sans art, qu'avec une étude affectée, car de celui qui parle sans art on peut dire avec raison qu'il ne parle pas bien, mais de celui qui parle avec affectation, on ne saurait dire autrement, si ce n'est qu'il parle très mal (3). » Entre 1628 et 1636, Racan critique les sectateurs de Belleville et de Balzac, qui auraient voulu « nous obliger à avoir toujours la jambe tendue dans nos promenades, et l'esprit dans nos lettres familières ». Il estime qu'on peut être soldat sans être brutal ; il aimerait « pouvoir trouver un milieu entre le style de Balzac, et celui du pays d'adienius », il est « en quête de ce milieu tant désiré où je crois que consiste le style d'un honnête homme », mais il est

(1) *Berger extrav.*, tome I, début du livre II, voir aussi, I, 77 et 148.

(2) 1635, 24 sq.

(3) II, lettre 14.

aussi difficile à rencontrer que la quadrature du cercle (1).

Les courtisans agrémentaient cette raison de grâces aimables ; ils aimaient les diminutifs « mignards », que la foule n'emploie pas, parce qu'elle n'est pas capable de sentir le charme menu des jolies choses ; ils parlaient de la « boîtelette des beautés », de « l'oiselet de Cypre à parfumer les cabinets » ; ils disaient morsiller une pomme, sauteler, suçoter, mâchonner, vivoter, baisoter, et autres « menues chosettes ». « De plus hautes et polies dames de la cour appelaient naguère leur trognette une fort belle peinture de jeune fille rangée en leur cabinet où je me trouvais. » Mimi était un double diminutif de m'amie (2). « Les véritables grâces, et qui touchent le plus, consistent principalement en de petites choses », écrivait justement Voiture à Costar (3).

Enfin, ils accordaient de l'importance à l'harmonie des mots, à la douceur du style ; Balzac conseillait, dans les cas douteux, de consulter l'oreille, et de choisir ce qui la choque le moins ; il aimait mieux, même en parlant d'une femme, poète que poétesse, philosophe que philosophe, mais traductrice lui semblait préférable à traducteur (4). Mlle de Gournay dénonçait une tendance de la langue des honnêtes gens : dès que ces « polis de cabinet » voient une métaphore riche et forte, disait-elle, ils l'attaquent, et prêchent que la douceur est plus agréable. Ils veulent « nous arracher après les mots puissants, les manières de s'exprimer puissantes, et coiffent du titre de douceur la basse et faible adresse d'une autre phrase équivalente de sens, qu'ils vous proposeront, et moulée sur le parler vulgaire ». Faut-il, sous ce prétexte, rejeter, tronc, front, choc, roc, soc (5) ?

Décence, distinction, délicatesse, clarté, justesse, logique et raison, harmonie, discrétion un peu trop neutre, qu'effarouche une expression forte, colorée et sonore, telles sont les

(1) *Recueil Lanson*, 56-57. Cette idée est fréquente chez Quintilien : « *Hujus quoque loci clausula sit eadem necesse est quae ceterorum est, regnare maxime modum* » (XI, fin) : cf. sur le ton de voix, XI, 3 : « *mediis ergo utendum sonis* ».

(2) *Avis*, 349-350, 353.

(3) 24 janvier 1642.

(4) 7 mai 1634. C'est le même conseil que donnait Quintilien : « *cujus in eo delectus est ut inter duo quae idem significant ac tantumdem valent, quod melius sonet malis* » (I, 5). En 1630, Claude Jaunin appelait notre langue : « cette si douce et fluide langue » (*Introduction aux compliments*, etc, Lyon, Claude Chastelard, 1630, in-12, p. 43).

(5) *Avis*, 445-450.

qualités que les honnêtes gens s'efforcent peu à peu de donner à leur langue. On sent déjà qu'elle sera plus capable d'analyse abstraite que de peinture pittoresque. Il lui manque encore, même chez Voiture, dont le badinage est souvent laborieux, cette aisance qu'elle saura si bien, plus tard, allier à la dignité.

En ce qui concerne la religion, il y eut sans doute chez les gens du monde, des progrès, mais faibles et lents ; c'est qu'elle heurtait trop, comme je l'ai indiqué, leur raison, dont ils étaient fiers, et leur amour d'une vie facile et luxueuse. Sous l'impulsion de François de Sales, de Camus, plus tard de saint Vincent de Paul, des ordres nouveaux furent institués, des ordres anciens réorganisés et soumis à la règle ; mais cette réforme intéresse surtout le clergé et les couvents. Ce n'est qu'en 1627 que le duc de Ventadour fonde la Congrégation du Saint-Sacrement, plus laïque que religieuse, qui réunit des magistrats, des courtisans, des ecclésiastiques, et répand vraiment le respect de la morale chrétienne et la foi (1). Vers 1641, on voit M^{me} d'Harambure, le maréchal de La Force, Turenne, M^{me} de Vendôme, qui, il est vrai, « n'y entendit rien », assister aux conférences contradictoires entre Gondi et le pasteur protestant Mestrezat (2). Mais c'est là une distraction intellectuelle relevée, qui ne touche pas le cœur, et n'a pas d'influence sur la conduite.

(1) Voir le livre de M. Raoul ALLIER, *La cabale des dévots*.

(2) RETZ, *Mém.*, 31-32.

CHAPITRE II

SENS ET EMPLOIS DIVERS DE L'ADJECTIF : *honnête*
ET DE L'EXPRESSION : *honnête homme*.

Dans l'usage que les contemporains font de l'adjectif honnête et de l'expression honnête homme, nous trouverons encore cette différence de goûts, d'aspirations, qui sépare en général, la classe bourgeoise de l'aristocratie.

« L'honnêteté, dit M. de Grenailles, n'est pas tant une particulière qualité comme l'abrégé de toutes les autres... L'honnêteté ne se prend pas tant pour une seule perfection, que pour un assemblage d'excellentes qualités, qui, embellissant leur sujet, le font respecter avec elles. C'est un ciel qui brille par la lueur de plusieurs astres... La perfection prise absolument est corrélative à l'honnêteté... Les personnes qui portent le titre d'honnêtes, passent pour fort accomplies, leur esprit est aussi bien fait que leur humeur est agréable (1). » « L'épithète d'honnête, écrira Sorel, n'avait force autrefois qu'en disant un honnête homme, pour signifier un homme accompli en toute sorte de perfections, et de vertus (2). » Ce degré suprême du mérite confère vraiment l'honneur, la dignité, impliqués par l'étymologie latine. Mais il est rarement atteint, et, dans la pratique, on emploie le mot honnête, toutes les fois qu'on voit briller avec éclat, dans une personne l'une ou quelques-unes des qualités, dont la réunion réaliserait la perfection. Et suivant que les écrivains emploieront ces termes pour désigner de préférence telle catégorie de vertus, ils leur donneront une nuance spéciale, caractéristique de leurs goûts, de leurs tendances, de leur milieu.

Chez les magistrats, les prêtres, les bourgeois, ces mots expriment surtout les qualités de l'âme et de l'esprit, les vertus

(1) *L'honnête fille*, I, 1 et 9.

(2) *Connaissance des bons livres*, p. 5.

morales, la science, tout ce qui fait la grave beauté d'une existence probe et laborieuse. Un « honnête homme » montre avec indignation à l'Estoile, le personnel d'un hôpital de pestiférés, qui circule dans les rues sans précaution. L'Estoile reçoit chez lui « un honnête homme » qu'on lui a recommandé, « tant pour la probité que pour la doctrine, et zèle très pur et très ardent à la réformation de l'église (1) ». MM. de Filesac et Gamache sont « tous deux honnêtes hommes et doctes, gens de bien, et des premiers et des plus suffisants docteurs en théologie de toute la Sorbonne ». Un officier du duc de Mayenne est « honnête et qui aime la vérité (2) ». « Les honnêtes gens qui ont de la conscience, écrit Phyllarque, disent à leurs amis qu'ils les suivront jusqu'aux autels, c'est-à-dire jusqu'au point que Dieu ne sera pas offensé (3). » « Peu d'argent et force honneur contente grandement un honnête homme (4). » Voici quelques passages empruntés à Peiresc : « ceux qui font profession de la vertu et de l'honnêteté » — « les honnêtes gens et personnes de vertu et de mérite » — « un si honnête homme et si vertueux (5) ». Malherbe entend là-dessous le courage ou la générosité (6). Guy Patin s'indigne qu'on ait seulement conçu le projet de marier Marie Mancini à Louis XIV ; la rupture réjouit « tous les honnêtes et bons français ». « Le mensonge, dit-il ailleurs, est une chose horrible et indigne tout à fait d'un honnête homme (7). »

Dans les exemples que je vais citer, ce terme désigne plutôt d'heureuses dispositions intellectuelles, comme la culture, la capacité de s'intéresser aux choses de l'esprit, le jugement éclairé, le savoir solide et modeste. « La perte de vos lettres est un malheur, qu'un honnête homme ne doit pas souffrir constamment », écrit Voiture (8). D'Ablancourt plaignait Patru, qui allait entreprendre une plaidoirie : « c'est le malheur des honnêtes gens qu'en quelque lieu qu'ils parlent, il faut qu'ils parlent devant bien des sots (9) ». « Dans les lieux où

(1) Avril 1607, octobre 1608.

(2) Mai 1610, juillet 1610, cf. septembre 1609.

(3) II, 62.

(4) *Promenade des bonshommes*, 240.

(5) A Bourdelot, 1^{er} janvier 1635, A. M. d'Antelmi, 9 avril 1636, 21 octobre 1636 ; cf. tome VII p. 968 : les lois de « l'honnêteté et de la charité ».

(6) Lettres à Peiresc, 20 août 1608 et 5 novembre 1621.

(7) 6 août 1644, 18 juillet 1642.

(8) 25 août 1634.

(9) TALLEMANT, V, 26. cf. Saint-Amant, *Epigramme*, II, 57 : je ne sais, dit-

se font les brillantes assemblées, on entend bien souvent plus de pédants et de fanfarons que d'honnêtes hommes (1). » Peiresc parle d'un certain M. de la Ferrière, dont les vastes connaissances sont un régal pour « les honnêtes gens qui peuvent goûter sa conversation (2) ». Balzac est tout ému de passer pour l'auteur d'un misérable libelle contre Monsieur le Prince ; Chapelain le rassure ; « il n'y a point d'honnête homme à la Cour ni à Paris » qui ait eu la pensée de l'en accuser (3). Un passage d'une lettre de Peiresc permet de supposer qu'il distingue la Cour et les honnêtes gens ; M. de Saint-Marc ayant envoyé son fils à Paris pendant les chaleurs, Peiresc lui fait avouer que ce voyage « ne pouvait être fait plus à contre-temps qu'en été, durant l'absence de la Cour et des honnêtes gens (4) ».

Sous la plume de ces écrivains, ces termes ont parfois un sens social, si l'on peut ainsi dire, intermédiaire entre le sens moral et le sens mondain ; ils expriment des vertus dont la pratique est nécessaire, mais non bornée à la vie du monde. Ils reviennent souvent chez Peiresc pour signifier la complaisance : il se loue, par exemple, de « l'excès d'honnêteté » de collectionneurs, qui ont bien voulu lui laisser voir leurs pièces les plus rares (5) ; il remercie M. de Carondelet de ses « honnêtes offres » de services (6). On trouve le mot honnêteté joint au mot courtoisie (7), à discrétion et gentillesse (8), à munificence (9).

Dans les romans comme l'*Astrée*, dont l'auteur est un marquis, ou dans les lettres de gentilshommes comme Racan, honnête et honnêteté s'appliquent surtout à la conversation, à la galanterie ; l'acception mondaine domine (10). Tirinte a

il, que deux nations sur la terre : les honnêtes gens et les sots. Sur l'opposition entre les honnêtes gens et la foule, dont « la faveur ne se gagne guère par des voies honnêtes et légitimes », Voir BALZAC, *Lettres*, 20 mars 1632, 15 février 1633.

(1) DE GRENAILLES, *La Mode*, p. 264.

(2) A Bourdelot, 31 mai 1635, cf. ce qu'il dit de Thomas d'Arcos au Père Célestin de Sainte-Lidivine, le 29 avril 1633.

(3) 30 mars 1639.

(4) 3 juin 1635.

(5) A Claude Menestrier, dernier janvier 1636, cf. à Bourdelot, 16 juin 1636, et à Dupuy 25 octobre 1632.

(6) 16 mars 1622.

(7) Malherbe à Peiresc, 3 octobre 1606, 17 décembre 1606, 5 avril 1611, etc. Christophe du Puy à Peiresc, 29 février 1634.

(8) Peiresc à Dupuy, 6 novembre 1635.

(9) Peiresc à Dupuy, 10 juillet 1635.

(10) Cf. Montaigne, II, 12. « Si ma santé me rit et la clarté d'un beau jour,

recours, pour posséder Silvanire, qui ne l'aime pas, à une ruse coupable ; quand elle lui résiste, il essaie de lui faire violence ; cependant on le qualifie de « honnête et gentil » berger (1). Sémire a désuni par sa perfidie Céladon et Astrée. « Ce berger, dit-on de lui, est le plus dissimulé et cauteleux, au reste très honnête homme, et personne qui a beaucoup d'aimables parties (2). » Clorian adore Circeine, mais n'ose lui avouer son amour. Hylas le raille de sa timidité, et lui offre d'être son interprète ; mais il parle pour son compte, entretient son ami dans l'erreur en lui racontant force mensonges, et n'éprouve aucun remords. Le plus honnête homme au point de vue moral est certainement le scrupuleux et fidèle Clorian, mais celui qui a le plus d'aisance, de bonne grâce, d'éloquence, celui qui est le plus spirituel et le plus séduisant, c'est Hylas : aussi, raille-t-il Clorian de s'être confié à lui, « puisque ce n'est pas être bien conseillé de choisir en cela un ami qui soit plus honnête homme que celui qui l'envoie..., parce que si celle à qui l'on s'adresse a *de l'esprit*, elle recevra toujours plutôt *ce qui vaut le mieux* (3) ». Tous les bergers de bonne famille, Silvanire, Thomantes, Aglante, ont été habitués dans leur enfance aux « honnêtes exercices », qui doivent être familiers aux personnes bien nées (4) ; Arimant, qui s'est déguisé en valet, cherche pour voir Cryséide des vêtements « plus honnêtes (5) ». L'amour est la source principale de l'honnêteté, et Silvanire, qui vivait jusqu'alors dans une retraite chagrine, est devenu honnête homme depuis le jour où il aime Diane (6). D'ailleurs, les dames

me voilà honnête homme ; si j'ai un cor qui me presse l'orteil, me voilà renfrogné, mal plaisant et inaccessible ».

(1) *Astrée*, IV (1637), 206. Sur la signification des références dont j'use en citant l'*Astrée*, voir Bibliographie, au mot *Urfé* (d^r).

(2) *Astrée*, I, 313. Cf. le récit des *Mémoires* de RETZ (p. 17, 2), où il conte qu'étant déjà abbé, il veut enlever une cousine qu'il aime ; il s'en ouvre à un de ses parents, M. d'Equilly, « le plus honnête homme de son siècle », qui l'approuve et lui offre son concours. Le P. Garasse, reproduisant les propos que les libertins tiennent à un esprit faible, écrit : « Ils lui font croire qu'il est trop honnête homme, et a l'esprit trop bon pour se persuader tant de sottises qui roulent par le monde » (*Doctr. cur.*, p. 64).

(3) II (1618), 95².

(4) II (1618), 269², IV (1637), 393, IV (1637), 154, II (1618), 264². Cf. IV (1637), 215 : cette expression est employée par Dorinde, jeune fille noble, quand elle parle de l'éducation qu'elle a reçue.

(5) III (1621), 353².

(6) II (1618), 92. Cf. *Chrysolite* : « il semble aujourd'hui que pour être honnête homme, il faut être amoureux » (177). Au contraire, dans les *Herma-phrodites*, satire des mondains raffinés : « ceux qui croient que pour être honnête homme il faut avoir de l'amour » (II, 60).

connaissent leur valeur, et, quand elles ont de l'esprit, elles savent qu'un honnête homme ne saurait s'ennuyer auprès d'elles. Alcidon est reçu par Délie ; il attend avec impatience que Daphnide soit prête. « Pour peu que vous soyez honnête homme, lui dit Délie, vous ne vous ennuierez pas en ma compagnie, car il y en a plusieurs qui m'ont assuré que, quand je voulais, elle n'était point trop désagréable (1). » L'honnêteté ainsi comprise détermine le choix que fait une femme : « Rien ne donne tant d'amour que l'honnêteté (2) ». C'est par elle que Galatée s'éprend du berger Céladon, que Gondebaut espère que Mérindor se fera aimer de Dorinde, et que Palinice recommande son frère à Circeine (3). Silvandre se plaît avec Ursace et Olimbre, « parce que leur conversation était fort douce et honnête », et Alcidiene estime que Poléandre « est fort honnête homme », parce que « il a une extrême douceur en sa conversation (4) ». L'adverbe honnêtement signifie toujours : avec politesse. C'est « honnêtement » que Hylas voudrait abandonner Dorinde, que Madonthe essaie de se défaire des importunités de Silvandre, qu'une bergère éconduit son amant Filinte, que Rosiléon congédie tous ceux qui sont dans sa chambre, que Philis interrompt un entretien de Pâris et de Diane, qu'Olicarsis tâche de répondre aux compliments qu'on lui adresse (5). Suivant la remarque de Sorel (6), le mot honnête ne conserve son sens purement moral, que lorsqu'il s'agit des femmes : il désigne dans ce cas la discrétion, la réserve, la pudeur, la chasteté ; et les faveurs honnêtes sont celles qu'une sage bergère peut accorder sans avoir à rougir (7).

Lorsque Racan déclare « qu'un peu de négligence sied bien dans les lettres que les personnes de notre profession écrivent à leurs amis familiers », et qu'il est à la recherche de ce « mi-

(1) III (1621), 80².

(2) I, 75.

(3) I, 52, V (1618), 836, IV (1637), 701.

(4) II (1618), 373². *Poléandre* I, 865 ; cf. *Bergeries de Vesper*, p. 12 : « trois honnêtes jeunes gens et de bonne compagnie ».

(5) II (1618), 125², III (1621), 474 ; IV (1637), 441 ; IV (1637) 810, III (1621), 32² ; V (1628), 743.

(6) *Connaissance des bons livres*, p. 5.

(7) Voir par exemple : « une sage et honnête fille », une « honnête rougeur », les liens du mariage obligent « une honnête femme » (IV, 1637, 662, 680, 682). Une requête qui n'est pas « contre l'honnêteté d'une sage bergère » « l'amour qui est honnête et plein de respect ne peut offenser personne » (II, 1618, 149, 158, 159). Une affection « pleine d'honnêteté ne tendant qu'à l'épouser » (II, 1618, 97²) etc.

lieu tant désiré, où je crois que consiste le style d'un honnête homme (1) », il donne à ces mots le sens d'homme du monde, de « cavalier » qui ne se pique de rien. Nous avons cité plus haut le passage curieux où Tallemant rapporte le jugement qu'on faisait dans les salons, du maréchal de Saint-Luc (mort en 1644). C'est le maréchal qui, ayant bu, jetait du haut des escaliers de Fontainebleau l'ambassadeur d'Espagne, et qui, se mariant en secondes noces, avec une femmes atteinte du même mal que lui, disait cyniquement : si elle me donne des pois, je lui donnerai des fèves. On estimait cependant qu'il y avait en lui de quoi faire six honnêtes gens, parce qu'il possédait, au plus haut point, six qualités fort appréciées dans le monde : la beauté physique, la distinction de l'esprit, l'habileté à danser, à jouer du luth, à faire toutes sortes d'exercices, à écrire en prose et en vers ; mais on ne pouvait pas dire qu'il fût lui-même un honnête homme : c'est qu'il lui manquait la fleur des vertus mondaines, car il ne faisait rien avec grâce (2). On disait de M. Arnauld, (maître de camp des carabiniers de France, mort en 1650), « qu'on trouvait en lui deux ou trois fort honnêtes hommes à la fois ». Il y avait peut-être place pour la culture ou la dignité de la vie : voici la seule explication que donne l'abbé Arnauld. « *En effet*, il est étrange que, n'étant déjà plus jeune, et ayant un esprit solide et posé, il ne laissât pas d'être capable de tous les divertissements des jeunes gens ; et en effet, M. le Prince l'y appelait, quand il s'y occupait avec les petits-maîtres (3). »

Le désaccord entre la conception bourgeoise et aristocratique est souligné par une lettre de Chapelain, du 23 novembre 1640. Elle est doublement significative par le renseignement qu'il donne, et les protestations qu'on devine. Il s'étonne qu'on accorde le titre d'honnête homme « à des gens qui ont eu recours pour s'enrichir à d'étranges voies... Il est vrai que selon le temps qui court, ces deux choses peuvent être compatibles ; et en effet, nous voyons des princes et des principaux officiers de la maison du Roi, qui ne s'en trouvent pas moins gens d'honneur, pour être convaincus de cela (4) ».

(1) *Recueil Lanson*, p. 57.

(2) IV, 244.

(3) *Mémoires* de l'abbé Arnauld, 532, 2.

(4) Il est curieux de remarquer qu'il s'agit dans cette lettre du chevalier de Méré.

Les bourgeois, fidèles à l'étymologie, persistaient à identifier l'honnête homme et l'homme d'honneur, mais il commençait à jouer le rôle de M^{me} Pernelle ; le monde s'emparait de cette expression dont il allait fixer définitivement le sens, suivant ses propres conceptions, et au mépris de l'origine latine (1).

(1) Signalons que dans certains cas, le mot : honnête, n'a pas de sens déterminé ; du moins l'ignorance où nous sommes au sujet des personnes à qui on l'applique, le silence du contexte, ne nous permettent pas de préciser son sens. Il semble avoir été une formule banale de politesse, ou de sympathie, quelque chose comme notre : distingué, ou notre : brave. P. ex., HÉROARD, *Institution du Prince* (1609), II, 347 : « Je fais rencontre, dessus le pont-levis, d'un honnête homme venant à moi me dire ». Guy Patin recommande à un de ses confrères « un honnête homme de cette ville malade à Troyes... beau-père d'un honnête homme de peintre qui est logé céans avec moi » (4 nov. 1631) ; et encore : « hier au soir un honnête homme m'apporte céans en mon absence votre Grumani hederae... ; j'ai bien du regret que je n'aie vu cet honnête homme qui a pris la peine de me l'apporter » (6 février 1634). Cf. Balzac, lettre du 5 février 1633, à propos d'un ami mort : « c'est un des plus honnêtes hommes qui fût en France ».

QUATRIÈME PARTIE

ANNE D'AUTRICHE, MAZARIN, LOUIS XIV. LA FRONDE. PERSISTANCE DE LA RUDESSE ET DE LA GROSSIÈRETE DANS LES MŒURS. LA VIE MONDAINE A LA COUR ET HORS DE LA COUR.

CHAPITRE PREMIER

LA COUR APRÈS LA MORT DE RICHELIEU. ANNE D'AUTRICHE, MAZARIN, LOUIS XIV.

La mort de Richelieu, survenue le 7 décembre 1642, fut accueillie avec allégresse, avec « des témoignages et des sentiments d'une joie qu'on ne peut assez exprimer (1) ». C'était la fin du régime despotique, qui avait courbé les têtes, et dompté les indépendances. Louis XIII disparut quelques mois après. On était las de son humeur mélancolique et défiante, de ses goûts solitaires, de la faiblesse de son tempérament. Durant sa dernière maladie, on pouvait, dit Montglat, connaître par les visages l'état de sa santé ; car on était triste au moindre symptôme d'amélioration, et gai dès qu'il allait plus mal (2). Il ne fut regretté ni des siens, ni de sa Cour, ni de ses sujets ; la reine ne témoigna aucune douleur, et les courtisans s'empressèrent autour d'elle. Le corps du Roi fut abandonné, et il ne resta auprès de lui que quelques prêtres occupés aux prières d'usage (3).

(1) GUY-JOLY, *Mém.*, p. 5, col. 1.

(2) MONTGLAT, *Mém.*, p. 137.

(3) LENET *Mém.*, p. 471, col. 2.

La Cour fut bientôt grosse par la libération des prisonniers, par le retour des exilés, par l'afflux de tous ceux qui espéraient profiter d'un changement de politique, exploiter l'hostilité que la Reine avait toujours témoignée pour le cardinal (1), et la froideur qu'elle avait eue pour son mari. On y revit les ducs de Guise, d'Elbeuf, d'Epemon, que le Parlement « pour la formalité » déclara innocents des crimes qu'ils avaient commis. MM. de La Vieuville, de Fontrailles, d'Aubijoux, de Brion, Mmes de Chevreuse, d'Hautefort. « Jamais la Cour ne fut si belle que dans ce commencement (2). » Les fêtes et les réjouissances commencèrent presque aussitôt ; car on élimina même les manifestations extérieures du deuil. « Il ne se passait presque point de jour, qu'il n'y eût des sérénades aux Tuileries ou dans la Place Royale (3). » Le duel sanglant entre MM. de Guise et de Coligny fit quelque bruit, mais « ce ne fut pas au point que les divertissements en pussent être troublés. L'on dansa fort partout, et particulièrement chez moi », dit Mlle de Montpensier (4). Sans doute, le choix que la Reine fit de Mazarin comme ministre provoqua des surprises et des déceptions : les Importants complotèrent de chasser, et même de tuer, cet intrus dangereux ; l'arrestation de Beaufort et quelques exils suffirent à calmer cette agitation (5). D'ailleurs Mazarin était si « doux et bénin », si différent de « l'âpre et redoutable Richelieu », « qui avait foudroyé plutôt que gouverné les humains », Anne, était si généreuse, si prompte à accueillir les sollicitations, que les inquiétudes furent d'abord dissipées (6).

Le bourgeois Guy Patin, économe et perspicace, grondait de ces libéralités, dont une expérience récente lui faisait apercevoir les suites funestes. « Nous avons une Reine régente très libérale, et qui ne refuse rien. On dit que depuis six mois, elle a donné la valeur de six millions. Je souhaite qu'il lui en prenne mieux qu'à la feue reine-mère, laquelle au commencement de sa régence, donna prodigieusement à tous les grands, la plupart desquels l'abandonnèrent, quand elle n'eut plus rien à leur fourrer. Elle a affaire à d'étranges gens qui sont des courtisans (7). »

(1) BRIENNE, *Mém.*, p. 76, col. 2 ; Guy Patin, lettre du 2 juin 1643.

(2) MONTGLAT, 139, 1.

(3) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 21, col. 2.

(4) *Mém.*, p. 24, col. 1.

(5) MONTGLAT, 141-142.

(6) RETZ, *Mém.*, 42, 1, et 37, 2.

(7) Guy Patin, lettre du 19 juin 1643.

A la Cour, on semblait ne plus connaître que ces cinq mots : la Reine est si bonne ! C'était l'opinion générale, que la France n'avait jamais été « plus calme et plus heureuse qu'elle le fut, durant les cinq premières années de la régence (1) ». On oubliait volontiers, dans la hâte de vivre et de jouir, les difficultés extérieures, les charges de la guerre, ce que Balzac appelait « les labyrinthes et les ténèbres des choses présentes (2) ». « La plus considérable affaire de la Cour, et celle où on paraissait penser davantage, était le divertissement et le plaisir (3). » « Il n'y eut jamais tant de bals » qu'en 1643. « Le mariage de M. de Montglat avec M^{lle} de Chiverny en fit faire quantité (4). » L'hiver qui suivit la bataille de Rocroy ramena à Paris, suivant la coutume, les officiers de l'armée victorieuse ; il fut brillant et animé ; on s'abandonna à l'allégresse du triomphe (5). « Tout l'hiver de 1645 se passa en bals, ballets, comédies et réjouissances (6). » Dans l'hiver de 1646, une grande fête avait lieu au Palais-Royal, avec comédie italienne à machines, musique et bal. Mademoiselle de Montpensier passait trois jours à composer sa parure ; sa robe était chamarrée de diamants, avec des « houppes incarnats, blancs et noirs » ; elle portait sur elle les pierreries de la couronne, et de la reine d'Angleterre (7). Dans l'automne de 1647, la Cour faisait un voyage à Fontainebleau : promenades, comédies, festins, bals se succédèrent sans in-

(1) BRIENNE, *Mém.*, édit. Bonnefon (Paris, Renouard, 1916, 3 vol. in-8°), II, 85. Cf. Saint-Evremond, III, 294, *Stances irrégulières à Mlle de Lenclos* :

J'ai vu le temps de la bonne régence,
temps où régnait une heureuse abondance,
temps où la ville, aussi bien que la Cour,
ne respirait que les jeux et l'amour.

(2) BALZAC, *Discours à la Reine Régente*, présenté à Sa Majesté le 7 novembre 1643, I, 380.

(3) M^{me} de MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 409. Les fêtes avaient lieu surtout en hiver, pendant l'interruption des opérations militaires, quand les officiers quittaient l'armée et venaient faire leur cour à Paris. « L'hiver est la plus utile et la plus agréable saison de toutes, car elle est fertile en collations, en bals, en assemblées, en veilles, en divertissements, qui nourrissent bien tendrement l'amour. » (*Lettre galante à Daphnis*, dans le *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps*, Paris, Ch. de Sercy, 1659 sq., 4 vol. in-12, IV, 83). Les officiers qui désiraient avancer rapidement, pouvaient passer toute l'année à l'armée ; mais, dit l'abbé de Choisy, la plupart préféraient venir goûter les joies de Paris. « Il y en a peu qui sacrifient le plaisir à la fortune » (*Mém.*, 536, 2).

(4) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 17, 1.

(5) MONTGLAT, *Mém.*, 148, 1.

(6) MONTGLAT, *Mém.*, 156, 1.

(7) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 35, 1.

terruption. Mademoiselle de Montpensier, séduite par l'éclat charmant de ces fêtes, renonçait à se faire carmélite (1). Quelques semaines plus tard, la prospérité de nos armes « causa une grande joie à la Cour ». On flattait Mazarin en adoptant ses goûts ; « depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, on n'avait que des plaisirs italiens ». On fit venir de Rome une chanteuse italienne, la signora Léonora, et l'on applaudit, un peu par complaisance, les machines de Torelli : celles d'Orphée, coûtèrent quatre cent mille livres, et cette comédie en musique, jouée en italien, durait six heures ; mais nul n'osait manifester son ennui. La Reine n'en manqua aucune représentation, et elle fut donnée pendant deux mois, trois fois par semaine (2). Il n'y avait, dans ces divertissements, aucun excès, aucune débauche. « Les plaisirs de la Cour étaient modérés, et convenables à la gravité et au sérieux de la Reine (3). » Les gens de Cour disaient « qu'ils étaient las de voir tant de bonheur (4) ». A la veille de la Fronde, au moment où va se terminer la guerre d'Allemagne, la France était au plus « haut point de grandeur et de gloire », qu'elle eût atteint depuis Charlemagne (5). « Les marques de notre abondance paraissaient sur les théâtres par les divertissements de la Cour, par les richesses des particuliers, et sur les frontières par les belles armées du Roi ; les étrangers, à l'envi des uns et des autres, y abondaient de toutes parts (6) ». Les circonstances furent donc, tout d'abord, favorables à la vie mondaine, et permirent à la régente de faire valoir les dons heureux qu'elle tenait de la nature. Avec elle, la conversation pénètre pour la première fois à la Cour : et nous n'entendons point par là les propos qu'échangent nécessairement les hommes et les femmes pendant un bal ou un festin, mais une causerie organisée, à laquelle on consacre régulièrement quelques heures chaque jour, qu'on aime pour elle-même, et dont on essaie de goûter le charme propre.

Anne d'Autriche était fort jolie ; la blancheur éclatante de son teint, la beauté de ses bras et de ses mains, ont été célébrées par tous les poètes ; elle avait les yeux vifs, pleins de douceur et majesté, la taille noble, la mine haute ; sa personne

(1) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, 40, 1.

(2) MONTGLAT, *Mém.*, 176, 1.

(3) Mme DE MOTTEVILLE, *Mém.*, II, 26.

(4) Mme DE MOTTEVILLE, *Mém.*, II, 209.

(5) MONTGLAT, *Mém.*, 194, 2.

(6) Mme DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 459.

inspirait une tendresse mêlée de vénération et de respect (1). Elle n'était espagnole « ni d'esprit ni de corps, elle n'avait ni le tempérament ni la vicacité de sa nation ; elle n'en tenait que la coquetterie, mais elle l'avait au souverain degré (2) ». Elle aimait les beaux habits, le linge fin, « elle était fort difficile à ses ajustements (3) », et sa propreté était si scrupuleuse, qu'à l'instant même de recevoir l'extrême-onction, elle ordonna qu'on relevât ses cornettes, pour qu'elles ne fussent pas tachées, et ne sentissent pas l'huile (4). Elle adorait les parfums et les fleurs, sauf les roses (5). Tout le monde avouait « qu'elle avait le don de plaire (6) ». Dès 1623, cette humeur coquette avait chagriné son austère époux, et Marie de Médicis avait dû rétablir la paix dans le ménage royal (7). On disait qu'elle n'avait pas été insensible à la politesse de M. de Bellegarde (8), et à la galanterie de M. de Montmorency. Il est certain qu'« avec toute la vertu du monde », elle s'ennuyait « mortellement », entre un premier ministre, qui se vengeait par des tracasseries et des humiliations de n'avoir pas su lui plaire, et un mari généralement peu aimable et peu empressé. « Son cœur, naturellement porté à la galanterie, eût voulu quelque chose d'agréable qui pût l'occuper (9). » Elle écouta les propos perfides de M^{me} de Chevreuse, qui l'entretenait du mérite de Buckingham (10), et, tout en combattant avec succès l'inclination qu'elle eut pour lui, « elle succomba au désir de s'en faire aimer ». Il était bien séduisant, ce jeune seigneur anglais, qui, venu à Paris pour épouser au nom de son maître Henriette de France, parut au cercle de la Reine « paré de sa bonne mine, du désir extrême de plaire, et d'un habit de velours gris, » dont les perles, mal attachées, tombaient à ses moindres

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 45-46. Cf. Brienne (Michaud, 36, 2) : à un bal donné en 1625 à Amiens par la duchesse de Chaulnes, en l'honneur de Buckingham, elle « effaça toutes les autres beautés », « ainsi qu'un astre nouveau ».

(2) RETZ, 303.

(3) M^{lle} DE MONTPENSIER, 323, 2. Cf. M^{me} DE MOTTEVILLE, V, 397, 458.

(4) M^{lle} DE MONTPENSIER, 394, 2.

(5) VIGNEUL-MARVILLE, III, 326.

(6) M^{me} DE MOTTEVILLE, II, 17.

(7) RICHELIEU, tome XXI, 281, 2.

(8) RICHELIEU, tome XXI, 282, 1, et RETZ, 303.

(9) *Recueil AZ*, vol. A, p. 5, sous la signature du Maréchal de Tessé.

(10) D'après La Rochefoucauld, M^{me} de Chevreuse et le comte de Hollande, qui s'aimaient, auraient conçu le projet de former une liaison galante entre Buckingham et la reine Anne « pour honorer leur passion ». Buckingham, dit-il était « jeune, libéral, audacieux, et l'homme du monde le mieux fait » ; il fut « tendrement aimé de la reine ». (*Mém.*, p. 382.

mouvements, comme une pluie magnifique, devant les dames éblouies ; et quand elles lui rapportaient ces trésors, elles étaient contraintes de les conserver, « par la manière noble, gracieuse, et persuasive, dont il imposait à chacune, pour l'amour de lui, la nécessité de les garder (1) ». Peut-être Retz a-t-il noirci et dramatisé à dessein le récit d'une entrevue nocturne, qu'elle eut avec Buckingham dans le petit jardin du Louvre (2). En tout cas, elle courut un danger véritable, lorsqu'elle fut assez imprudente pour donner au Duc, des ferrets d'aiguillettes en diamant, qu'elle tenait du Roi (3). Mais ce fut la seule fois qu'elle s'oublia à ce point. Sa réputation de vertu fut inattaquable, et elle avait le droit d'être « rude pour les dames galantes (4) », sans affecter d'ailleurs une austérité revêche et insociable ; car « elle ne s'offensait pas d'être aimée (5) ». « Elle ne comprenait pas que la belle conversation, qui s'appelle ordinairement l'honnête galanterie, où on ne prend aucun engagement particulier, pût être jamais blâmable, non plus que celle que les dames espagnoles pratiquent dans le palais, où, vivant, comme des religieuses, et ne parlant aux hommes que devant le Roi et la Reine d'Espagne, elles ne laissent pas de se vanter de leurs conquêtes, et d'en parler comme d'une chose, qui, bien loin de leur ôter leur réputation, leur en donne beaucoup (6). »

Elle savait concilier les nécessités du monde et les obligations de la morale et de la religion ; sa foi fut toujours solide, et elle ne sacrifia jamais les heures qu'elle donnait au recueillement et à la prière, dans le silence de son oratoire (7). La Roche-

(1) *Recueil AZ*, vol. A, 7-8.

(2) *Mém.*, 303.

(3) Voir ce récit curieux, *Recueil AZ*, A, 11 sq. Richelieu l'apprit, fit couper à Londres deux de ces ferrets qu'il se fit expédier. Aussitôt Buckingham, se doutant de la ruse, fit arrêter tout départ pour la France dans les ports anglais, et ordonna à un joaillier habile de refaire deux ferrets, exactement pareils aux autres, puis il envoya la parure entière à la Reine, qui la reçut assez tôt pour pouvoir la présenter au Roi, que les révélations de Richelieu avaient alarmé.

(4) *Mme DE MOTTEVILLE*, I, 26.

(5) *Mém. de La Rochefoucauld*, 381, 1.

(6) *Mme DE MOTTEVILLE*, I, 17. Cf. Brienne, éd. Bonnefon, II, 3 : « la galanterie de la Reine, s'il y en a eu, n'a jamais été que spirituelle. Les Espagnoles les plus vertueuses sont sujettes à ce défaut, et ne pensent point commettre de crime, en aimant ceux qui leur plaisent de la manière dont les anges s'aiment dans le ciel ».

(7) V. *Mme DE MOTTEVILLE*, II, 241. Quand elle n'avait pas assez d'argent pour ses aumônes, elle donnait les perles de ses colliers, en faisant croire que le collier s'était rompu par accident.

foucauld loue sa douceur, sa bonté, sa politesse, la droiture et la rectitude de son esprit (1) ; Retz, plus haineux et plus partial, lui accorde seulement « cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte, à ceux qui ne la connaissaient pas (2) ». D'après M^{me} de Motteville, qui a vécu pendant longtemps dans son intimité, « elle avait l'esprit avisé, comode et agréable ; sa conversation était sérieuse et libre tout ensemble » ; mais « son humilité a été cause que la beauté de son esprit et la bonté de son jugement n'ont pas eu tout l'éclat et toute l'estime qu'elle aurait pu en recevoir du public (3) ». Elle aimait la comédie ; elle y assistait même l'année de son grand deuil, cachée derrière ses demoiselles ; et quand le curé de Saint-Germain, dans l'excès de son zèle, lui reprocha son goût pour le théâtre, elle consulta la Sorbonne, qui apaisa ses inquiétudes (4).

Elle se plaisait surtout à la conversation, et parlait notre langue « comme si elle était née à Paris (5) ». Elle organisa de bonne heure le cercle, qui devait briller d'un vif éclat après la Fronde. A la date de 1620, Bassompierre signale les réunions, aux Tuileries, au Louvre, où la jeune Reine assemblait toutes les princesses (6). Malherbe y lançait quelques boutades assez rudes, comme celle que rapporte Tallemant, et qui s'adressait à la connétable de Lesdiguières (6). Elle le tenait d'ordinaire après son dîner ; puis elle visitait quelque couvent, et à son retour, « elle se donnait encore quelque temps aux princesses et aux dames de qualité, qui venaient faire leur cour ». Aux périodes de concorde, le duc d'Orléans, M. le Prince, le duc d'Enghien « la venaient voir, et le cardinal Mazarin n'y manquait jamais à la belle heure du soir, que la conversation se faisait publiquement entre la Reine, les princes et le ministre, ce qui faisait qu'en ce temps, la Cour était fort grosse (8) ». Même au début de la Fronde, à l'instant où

(1) 381, 1. Cosnac semble donner la note juste quand il écrit : « Elle avait mille bonnes et médiocres qualités, et pas une mauvaise » (I, 300).

(2) *Mém.*, 94, 2.

(3) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 228.

(4) M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 409 et 412.

(5) TALLEMANT, II, 146.

(6) *Mém.*, 130, 1.

(7) I, 280.

(8) M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 222-223. On parlait beaucoup de ce cercle ; il était fort connu ; voir M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 460. De Grenailles nous apprend qu'elle se promenait souvent après le cercle, et qu'on appelait : plaisirs

la rébellion du Parlement humiliait son orgueil, et menaçait son autorité, elle sut, avec une grandeur d'âme sans tapage, ne pas se dérober à ses obligations mondaines. « Je trouvai la Reine dans son cercle, dit M^{me} de Motteville, avec un visage en apparence affermi contre le malheur, riant et causant à son ordinaire. D'un seul tour de ses yeux, elle me fit entendre tout ce qui se passait dans son âme, mais à l'égard du public, il ne paraissait aucun changement dans son esprit (1). »

Mazarin avait des qualités mondaines de premier ordre ; mais elles furent gâtées par de graves défauts, et, en somme, son influence ne fut pas heureuse. Bussy, qui ne l'aimait pas, avoue qu'il était bien fait, spirituel, habile aux jeux d'esprit et d'adresse, conteur délicieux ; il avait pour plaire, quand il le voulait, des « charmes inévitables (2) ». Il joignait à l'agrément de sa personne, une humeur affable, insinuante, et des manières « douces en public (3) ». Il était « capable d'amitié, et d'une société charmante (4) ». Il « avait beaucoup d'esprit dans la conversation (5) ». Sans doute, son insuffisante connaissance du français le gênait, et Retz nous conte une altercation assez vive qu'il eut avec lui, vers 1645, parce que le cardinal, voulant traduire le mot italien *insolito*, employa notre adverbe insolemment (6). Il écrivait mieux qu'il ne parlait ; « à moins que de lire ses lettres, dit Vigneul-Marville, on ne croirait pas qu'il eût été si honnête homme (7) ». Il goûtait le théâtre, la musique (8), et se passionna, malgré les dégâts de la Fronde, pour sa bibliothèque, « à laquelle, par

de la Reine, certains endroits où elle allait de préférence (*Plaisirs des dames*, 185).

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE, II, 320. Voir sur Anne d'Autriche, son portrait par M^{me} de Brégis, *Galerie des portraits*, etc., éd. de Barthélémy, 11 sq.

(2) *Mém.*, III, 85 sq.

(3) *Mém.* de M^{me} Mazarin, *Mél. cur. de Saint-Evremond*, VIII, 16.

(4) *Mém.*, du Maréchal de Gramont, 255, 2.

(5) GOURVILLE, *Mém.*, 587, 2.

(6) *Mém.*, 46. Nous avons vu plus haut qu'il ne put jamais se défaire de prononcer Ou au lieu de O.

(7) I, 96. Voir p. ex. la lettre qu'il écrivait à don Francisco de Mellos, le 6 novembre 1643. « La guerre qui est ouverte entre les deux couronnes n'en bannit point l'exercice de la courtoisie, ni l'estime qui est due à la vertu, en quelque sujet, qu'elle se rencontre. Votre Excellence en recevra une marque dans le passeport qu'elle a demandé et que la reine lui a accordé, avec toute la bonne grâce possible. Pour mon particulier, je supplie Votre excellence de croire que, dans la contrariété des causes où le devoir nous a embarqués l'un et l'autre, j'ai toujours conservé l'opinion que j'ai conçue il y a longtemps, de son mérite ».

(8) M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 353.

son argent et ses soins, tous les savants de l'Europe contribuent » ; il honora Naudé « de sa table, de son estime et de ses présents (1) ». Il est vrai que Guy Patin ne veut voir là qu'une affectation, car il n'était pas homme de lettres, et n'avait ni le loisir ni le goût de la lecture (2). On sait avec quel zèle il collectionnait les tableaux et les statues ; « il était curieux, sans toutefois se connaître parfaitement aux belles choses, excepté les pierreries, auxquelles il se connaissait en perfection ». Quand il recevait quelque toile d'Italie, il invitait Mignard à assister à l'ouverture du paquet, et adoptait son jugement (3). On peut, en somme, ne pas lui faire un grief d'avoir aimé, avec quelque excès, le jeu de la bauchette, « espèce de jeu de boule à la mode d'Italie », et, de s'être enfermé des après-dînées entières pour jouer en paix, « dans des jardins où personne n'entrait (4) ».

Mais ses plaisanteries n'étaient pas toujours relevées ; il en aurait poursuivi une, à l'égard de la future duchesse de Bouillon, qui rappelle fort la farce qu'on joua au comte de Guiche, à l'hôtel de Rambouillet, et celle dont Ragotin est victime dans le *Roman Comique* (5).

Ce qui est plus grave, c'est qu'il méprisait les femmes, pour leur instabilité capricieuse, la faiblesse et l'incertitude de leur nature, que la raison ne dirige pas (6). M^{me} de Motteville, parlant d'un dîner qu'il offrit aux filles de la Reine, pendant le mardi-gras de 1647, après une représentation qui avait fini fort tard, ajoute : « C'est le seul régal qu'il nous ait fait en sa vie, qui ne fut pas grand. Il nous traita avec beaucoup d'indifférence et de froideur ; il méprisait les dames, et ne croyait pas qu'elles fussent dignes de son estime, si par leurs intrigues, ou par leurs malices, elles ne trouvaient le moyen d'acquérir sa confiance (7) ».

(1) CYRANO, *Contre les frondeurs*, 92. Voir LORET, 9 mai 1654, les soins qu'il prend à reconstituer sa bibliothèque pillée.

(2) Lettre du 9 juin 1654.

(3) Brienne, éd. Bonnefon, I, 290.

(4) MONTGLAT, 217, 2.

(5) Voir *Mém.* de M^{me} Mazarin, *Œuvres* de Saint-Evremond, VIII, 6-7.

(6) « Telle, disait-il, qui gouvernerait sagement un royaume aujourd'hui, se fera demain un maître à qui on ne donnerait pas douze poules à gouverner » (SAINT-EVREMOND, *Sur l'amitié*, IV, 160).

(7) M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 429. Voir LA ROCHEFOUCAULD, *Mém.*, p. 395, col. 2, pourquoi en 1643, il faisait l'empresé auprès de M^{me} de Chevreuse, et affectait de lui faire croire qu'elle lui donnait de l'amour. Sur la fin de sa vie, quand la Reine lui tendait visite pendant sa maladie, il la traitait « comme

Surtout son avarice et son avidité furent incroyables. Sa passion d'amasser était une fureur, qui finit par absorber tous ses instants, toutes ses préoccupations, toute sa vie (1). Ce fut vraiment une curée, dont profitèrent les nièces et les neveux qu'il fit venir d'Italie pour les établir. Escroquant lès bénéfices vacants sous le nom de son complice Ondedeï, trafiquant des charges, supportant avec sérénité les affronts qui se soldaient par un profit pécuniaire, trichant au jeu (2), promettant avec l'intention de ne pas tenir, et n'accordant qu'à ceux dont il avait peur, ou qui le persuadaient en déliant leur bourse, n'ayant d'autre religion que son intérêt (3), il fut plus méprisé que haï, car la haine peut s'allier avec l'estime. « On peut dire que tous les Français le méprisaient, ce mépris était à la mode (4) ». Il tint, en quelque sorte, école de duplicité, de mauvaise foi, de cynisme. Si les courtisans raillaient, vers 1646, la politesse surannée de Bassompierre, c'est Mazarin qui, au fond, était responsable de leur incivilité. « L'humeur du Cardinal, explique M^{me} de Motteville, avait beaucoup contribué à cette rudesse. Car outre son avarice, il méprisait les honnêtes femmes, les belles lettres, et tout ce qui peut contribuer à la politesse des hommes. La stérilité des grâces, le désir d'en recevoir, et l'impossibilité d'y

si elle eût été une chambrière », et les courtisans s'en indignaient (MONTGLAT, *Mém.*, 350-351). Voir BRIENNE, *Mém.*, éd. Barrière, II, 108-109, certains gestes qu'il se permit en présence d'Anne d'Autriche et des dames de sa suite. On connaît les accusations que La Porte a lancées contre lui ; Cf. CYRANO, *Le Ministre d'Etat flambé*, 210-211.

(1) La Reine se demandait quand il serait enfin « saoul d'or et d'argent » (MONTGLAT, *Mém.*, 350-351).

(2) HAMILTON, *Mém.*, I, 101-102. Gramont en aurait fait autant avec lui. « Dans les occasions où l'adresse fut réciproquement employée », il gagna et fit mal sa cour au Ministre, mais il se consola en constatant que ceux qui s'étaient laissé battre ne retirèrent aucun fruit de leur complaisance.

(3) « Il n'avait jamais témoigné assez de vénération pour les mystères les plus sacrés » ; « sa vie ne paraissait pas avoir pour règle de sa sagesse les maximes évangéliques » (M^{me} DE MOTTEVILLE, V, 151). D'après les *Mélanges curieux de Saint-Evremond*, il conjurait ses nièces d'entendre la messe tous les jours, sinon pour Dieu du moins pour le monde.

(4) M^{me} DE MOTTEVILLE, III, 41. Voir *Mém.* de la duch. de Nemours (p. 625, col. 2, p. 635, col. 2) deux anecdotes caractéristiques. M^{me} de Motteville estime que ce mépris « tenait plus de la folie que de la raison ». Mazarin avait à sa manière du courage et de la volonté, il eût pu dire comme le roseau de la fable, je plie et ne romps pas ; par sa souplesse et ses concessions, il vint à bout des éclats et des impétuosités de M. le Prince ; mais il faut reconnaître que ses procédés manquaient trop de noblesse, et que les contemporains, nourris des pièces de Corneille, n'avaient pas, pour le juger favorablement, les mêmes motifs que l'histoire qui voit les choses de haut et de loin.

arriver par le mérite, ont rendu les courtisans incapables d'y prétendre par les belles voies ; et comme leur ambition en était plus forte et plus déréglée, parce qu'elle triomphait entièrement de leur cœur, elle était cause qu'ils ne pouvaient souffrir un homme qui avait conservé les anciennes coutumes (1). »

L'influence de Mazarin l'emporta sur celle de la Reine, car il fut le vrai chef du gouvernement, et Anne d'Autriche n'eut qu'une action personnelle insuffisante. D'ailleurs, comme nous le verrons, les circonstances politiques la contraignirent d'interrompre, pendant plusieurs années, sa tentative d'introduire à la Cour une vie mondaine un peu relevée.

Toutefois, par une heureuse compensation, Louis XIV commence, surtout après le rétablissement de la paix qui suit son retour définitif à Paris en 1652, à s'imposer à l'admiration, à l'imitation des courtisans. Il est encore adolescent, il ne joue aucun rôle dans le royaume ; mais l'on peut aisément saisir en lui l'éclosion de ces qualités, dont l'épanouissement séduira la France et l'Europe. C'est comme l'aurore du Roi Soleil. Et dans les éloges que les contemporains lui donnent dès avant 1660, on sent, non une flatterie traditionnelle ou intéressée, mais un étonnement sincère et sympathique devant tant de dons précieux. Ce n'est peut-être pas la plus mauvaise preuve du progrès des goûts et des mœurs, que cet amour respectueux qui va au futur souverain, malgré sa jeunesse et son effacement, pour ses vertus d'honnête homme.

Presque rien, en lui, ne rappelait Louis XIII. Sa santé était

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 395 sq. On trouve les mêmes reproches dans Courtils de Sandras, *Mém. de d'Artagnan*, I, 358, 469, II, 311. Bien que rédigés très postérieurement, et n'offrant pas de garantie d'authenticité, ils montrent la persistance de l'impression qu'avait laissée Mazarin. Après la Fronde, soit qu'il voulût asseoir son autorité, soit qu'il tint à masquer et à faire excuser ses rapines, Mazarin se plut à étaler une magnificence tardive. Voir p. ex. LORET, 23 août 1653, *Rapport d'un affidé de l'Angleterre*, 16 juillet 1655 (V. H. L. X, 51), M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 290-291. Elle décrit avec admiration une fête « fort extraordinaire » qu'il offrit en 1658, à Louis XIV, à la Reine, à la reine d'Angleterre, à Monsieur, et à Mademoiselle, avec une loterie, où il n'y eût pas de billets blancs, où le gros lot était un diamant de quatre mille écus, sans compter force bijoux, pierreries, meubles et étoffes de Chine miroirs, gants, rubans. « Cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la Cour, et par tout le royaume, et aux pays étrangers... Je pense qu'on n'avait jamais vue en France une telle magnificence. »

Sur le mépris que Mazarin avait pour les Français, voir Lavisse, *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Hachette, in-8°, tome VII, 1, p. 62.

bonne et solide. C'est « un prince bien fait, écrivait Guy Patin en 1658, grand et fort, qui ne boit presque pas de vin, qui n'est point débauché, qui n'a nulle partie gâtée ni intéressée dans le corps (1) ». « Sa belle taille et sa bonne mine se faisaient admirer », dit M^{me} de Motteville (2). Il s'adonna de bonne heure à tous les exercices à la mode, et s'y rendit fort adroit « autant qu'un prince qui n'en doit pas faire profession le doit être (3) ». Il montait à cheval sous la direction du sieur Arnolfini (4), chassait, allait « respirer l'air pur et sain » à Saint-Germain, à Versailles, à Fontainebleau (5), à Chantilly, à Vernon, à Essones, à Vincennes (6), même en plein hiver (7). courait la bague (8), et « dansait tous les soirs (9) ». Ces pratiques développaient en lui l'agilité, la souplesse, l'aisance, la bonne grâce, et, en fortifiant son corps sans l'épuiser par l'excès, lui donnaient cette prestance, cet éclat physique, qui font une bonne part de la majesté. Dès l'âge de neuf ans, « il était un de ceux qui avaient le meilleur air dans une compagnie (10) ». Il possédait

certain aimant,
qui, jetant d'invisibles flammes
attirait les plus belles âmes.

« La grâce est son élément (11) ».

On pressentait déjà en lui cette grandeur majestueuse, qui, plus tard, devait, par son seul aspect, rendre interdits les plus audacieux. « L'impression de la puissance que Dieu lui desti-

(1) 20 juillet 1658.

(2) *Mém.*, coll. Petitot, IV, 367. Cf. *Journal d'un voyage à Paris*, par deux jeunes Hollandais, p. p. Feugère, Paris, Duprat, 1862, in-8°, oct. 1657, p. 305.

(3) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 354 sq.

(4) LORET, 31 janvier 1654.

(5) LORET, 22 mars, 24 et 31 mai, 7 juin 1653.

(6) LORET, 6 et 13 nov. 1655, 5 octobre 1658.

(7) LORET, 20 décembre 1653, 28 février 1654.

(8) LORET, 25 mars 1651.

(9) M^{lle} DE MONTPIENSIER *Mém.*, p. 284, col. 1, vers 1658. A l'âge de neuf ans, dans un bal que donnait Mazarin en mars 1647, il se faisait remarquer par l'aisance et la bonne grâce de sa danse (M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 427).

(10) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 427 ; cf. son portrait par M^{me} de Brégis lorsqu'il a vingt ans : *Galerie des Portraits*, etc., éd. de Barthélémy, p. 2. Notons que, à côté du Roi, Monsieur son frère se faisait déjà remarquer, en 1658, par sa civilité, sa galanterie, son esprit ; voir son portrait par Made-moiselle, même ouvrage, 470-471.

(11) LORET, 26 octobre 1652, et 31 janvier 1654. Cf. la *Dédicace au Roi*, du livre I de la *Muse historique*.

nait, écrit M^{me} de Motteville, était marquée dans toute sa personne et dans toutes ses actions ; dans ses jeux et ses divertissements, ce prince ne riait guère (1). »

Cependant, il avait le don de concilier sans effort la gravité souveraine et la facilité aimable des manières ; sa grâce n'était jamais « sans majesté », et il savait porter avec aisance « la splendeur royale (2) ». « L'ancienne Cour de la Reine sa mère, qui excellait à la savoir tenir, lui avait imprimé une politesse distinguée, *une gravité jusque dans l'air de galanterie, une dignité, une majesté partout, qu'il sut maintenir toute sa vie* (3). »

Sa civilité était exacte, mesurée, souriante ; il s'abaissait sans s'humilier. Quand il alla voir Mademoiselle à son retour de Saint-Fargeau, il ne voulait pas qu'elle le reconduisît au carrosse ; elle le fit cependant. « Vous m'ordonnez donc de monter, lui dit-il, et sans cela, je n'oserais le faire devant vous. Rien, ajouta Mademoiselle, ne me parut plus civil (4). » En juin 1659, il visitait le Jardin des Plantes, et Vallot lui offrit une collation ; le Roi exigea que sa femme eût l'honneur, « certes considérable », de manger avec lui, bien qu'elle s'en défendît plus de « vingt fois (5) ». Déjà il était capable, par politesse, par condescendance, de modérer son ressentiment ; et il donnait les premiers exemples de cette maîtrise de soi (6), dont il se départit si rarement dans sa longue vie.

Enfin, il se plaisait dans la compagnie des dames ; et peut-être leur fut-il redevable sinon des qualités mêmes dont nous venons de parler, du moins de leur éclat et de leur perfection (7). S'il lui manqua l'instruction et une culture intellectuelle solide, il y suppléa en partie par la sagesse et la lucidité du jugement, que de jeunes courtisans écervelés, élevés auprès

(1) *Mém.*, I, 542 ; cf. même ouvrage, coll. Petitot, IV, 367 : « il portait dans les yeux et dans l'air de toute sa personne le caractère de la majesté, qui par sa couronne était essentiellement en lui ».

(2) LORET, 30 janvier 1655, et 26 octobre 1652.

(3) SAINT-SIMON, XII, 51.

(4) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 261, col. 1.

(5) LORET, 14 juin 1659 ; cf. MONTGLAT, *Mém.* 251, 1, comment à vingt ans revenant du bain à Suresnes, il passait par le Cours en éloignant son escorte, « de peur de faire de la poussière aux dames ».

(6) En voir deux ex., *Journal de deux Hollandais*, 18 août 1657, et BRIENNE, *Mém.*, éd. Barrière, II, 324.

(7) Voir p. ex. sur ses relations avec les nièces de Mazarin, les *Mémoires de la duchesse de Mazarin*, *Mél. cur. de Saint-Evremond*, VIII, 5-6.

de lui, prenaient pour de la lenteur d'esprit (1), mais dont les contemporains sensés appréciaient la valeur (2).

(1) BROSSETTE, *Correspond. avec Boileau*, éd. Laverdet, 544. Voir portrait cité par M^{me} de Brégis, 3.

(2) MONTGLAT, *Mém.* 350, 1. M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 322, 2. Voir sur Louis XIV à la mort de Mazarin, Lavisse, *Hist. de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, tome VII, 1, p. 119 sq.

CHAPITRE II

LA TENUE EXTÉRIEURE, LE COSTUME, LES POUDRES ET LES FARDS, LES PARFUMS. EXCÈS ET ABUS.

L'instinct des nobles résiste toujours en cette matière, aux sages conseils de théoriciens bourgeois. Nous allons retrouver ce goût d'une mise éclatante, cet amour d'une parure brillante et chargée, qui sont bien une forme de la politesse, mais qui témoignent qu'on n'a pas encore le sens de la vraie distinction.

La prolongation des hostilités épuisait les caisses publiques, et la bourse des particuliers ; Voiture écrivait au comte d'Avaux, qu'on n'entendait plus à Paris que des gens qui se plaignaient « les uns qu'on leur ôte leurs gages, les autres que l'on retranche les pensions (1) ». Scarron décrivant Paris, montrait

maint poudré qui n'a point d'argent,
maint homme qui craint le sergent (2).

« On ne parle ici que des moyens d'avoir de l'argent, et même les plus grands ne songent à autre chose (3) ». On pendait force voleurs de grand chemin, qui s'attaquaient même aux deniers du Roi. « La plupart sont gens de qualité (4) ».

Mais « le mal français, constatait Ménage, est de dépenser plus que son revenu (5) ». Le luxe dévorait une bonne partie des ressources. La Fronde même n'en arrêta pas l'essor, peut-être parce que la galanterie fut mêlée à la guerre. A Paris,

(1) 1647, *Œuvres de Voiture*, II, 64.

(2) I, 68 ; Cf. *Épître à M. d'Aumale*, I, 118 : « Toujours Paris son luxe étale, quoique l'argent y soit bien court ».

(3) Guy PATIN, 29 mai 1648 ; cf. 3 mai 1650.

(4) Guy PATIN, 12 août 1650. Il cite en autres un maître des comptes, fils d'un président des comptes.

(5) *Ménagiana*, III, 119.

en 1649, le prince de Conti faisait souvent des revues à la Place Royale, en présence des dames, « qui trouvaient ces troupes fort belles, tant elles étaient lestes et pleines de rubans (1) ! »

Mademoiselle de Montpensier nous décrit les Tuileries, au début de l'automne de 1652, quelque temps avant la rentrée du Roi dans sa capitale. « Rien n'était si beau que de voir la grande allée des Tuileries toute pleine de monde bien vêtu, parce que... c'était la saison d'avoir des habits neufs d'hiver. Monsieur le Prince en avait un fort joli, avec une petite oie de couleur de feu, de l'or et de l'argent, et du noir sur du gris, et l'écharpe bleue à l'allemande, sous un justaucorps qui n'était point boutonné (2) ». Vers 1655, il régnait à la Cour une telle magnificence qu'il était bien aisé de voir qu'elle ne se ressentait plus des misères qu'elle avait souffertes pendant la guerre civile. Ondedeï était « chargé de plumes comme un mulet (3) » ; les canons devenaient si demesurés que des petits enfants, jouant à « cli-gne-musette » pouvaient se cacher dans ceux d'un gentilhomme, qui attendait audience dans une cour. Un élégant devait se soumettre à cette « extravagante mode, laide, embarrassante, incommode (4) ». On prodiguait les rubans et les nœuds, qui rendaient les hommes « plus ridicules que parés » ; Loret estime qu'ils portaient sur eux jusqu'à « cinq ou six cents galants (5) », et M. de la Basinière venait voir le Roi avec un habit dont la petite oie contenait deux cent cinquante aunes

(1) MONTGLAT, 207, 2.

(2) M^{lle} DE MONTPENSIER, 144, 1.

(3) RETZ, 264, 1. Cf. BOISROBERT, *Belle plaideuse*, Paris, 1655, in-12, I, 8. Amidor reproche à son fils Ergaste ces plumets qui volent sur sa tête. Un plumet désignait un jeune noble.

(4) LORET, 3 juin 1656. « Pour dompter les coquettes..., on ne le peut pas sans canons ». Quand M. de Lionne alla à Rome, en 1644, on lui offrit un bal à Gènes, les dames avaient des garde-infantes, les Français mirent leurs grands canons ; les gens du pays crurent qu'ils voulaient se moquer des vertugadins de leurs femmes, et on dut leur expliquer que c'était vraiment la mode en France (*Journal de voy. de deux Hollandais*, p. 148). Voir sur les canons, M^{me} DE MOTTEVILLE, V, 87. Un passage du *Roman bourgeois*, où Furetière peint Ninon sous le nom de Polyphile, semble indiquer que Ninon contribua à répandre la mode des grands canons, et à accentuer l'usage des plumes et des dentelles ; on trouvera ce passage dans le livre de M. Magne, *Ninon de Lenclos*, Paris, Nilsson, 1912, in-16, p. 137.

(5) LORET, 14 octobre 1656. Cf. dans le *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*, 1^{re} partie, 1659, p. 28 sq., l'origine et le progrès des rubans.

de rubans (1). Ils mettaient des galons et « passements, sur les côtés des chausses (2) » ; si l'on ôtait au duc de Condale, disait Bartet, ses grands canons, ses grandes manchettes, ses grosses touffes de galands, il ne resterait qu'un squelette, un atome (3) ! Avait-il donc tort, de réparer par l'artifice d'un perruquier ou d'un tailleur, les insuffisances de sa personne, et le monde, qui n'aime pas les spectacles laids ou attristants, ne préfère-t-il pas, avec raison, une apparence empruntée mais séduisante, à une réalité disgracieuse ? Il ne s'attendrit pas volontiers sur les tares intimes ; il veut, pour éviter les idées fâcheuses, qu'on lui donne l'illusion de la bonne santé, et de la belle humeur ; il se prête à cette supercherie, sans en être dupe, et avec plus de discrétion, nos corsets qui cambrent la taille, nos épaulettes qui donnent au buste la carrure et la symétrie, n'ont pas d'autre raison d'être.

Les gentilshommes se poudraient « avec profusion (4) », et prenaient parfois « la licence » de porter des boucles d'oreilles (5). On abusait des parfums, on recherchait les gants de senteur de Rome (6). Poussin en envoyait à plusieurs reprises à M. de

(1) *Journal d'un voyage*, par deux Hollandais, p. 61. Sur les habits « extraordinairement magnifiques », et dont on se moquait, que mettait le coadjuteur pour ses visites galantes nocturnes, voir GUY JOLY *Mém.*, 83, 1.

(2) GUY PATIN, lettre du 13 septembre 1656.

(3) CONRART, *Mém.*, 616, 2.

(4) SCARRON, *A très honnête et très divertissante chienne dame Guillemette, petite levrette de ma sœur*, I, 119. Voir I, 129, à Mgr l'évêque d'Avranches : il parle des « godelureaux pleins de farine ». Dans le *Nouveau recueil de chansons et airs de Cour pour se divertir agréablement*, Paris, Marin Leché, 1656, in-8°, on trouve, p. 121, un air sur les enfarinés ; on les accuse de faire enchérir le pain en gaspillant la farine ; dès qu'ils remuent la tête, ils aveuglent ceux qui sont auprès d'eux ; le peuple les hue quand ils passent, et crie : Meunier à l'anneau ! Voici le refrain : « n'étant point enfarinés, adieu l'amour de la coquette ». Nous connaissons par la *Pompe funèbre de Voiture*, l'attirail d'un coquet vers 1648. Le convoi était suivi par trente amours coquets qui avaient été les meilleurs amis de Voiture. « Aussi étaient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la pompe, et tenaient l'un la bigotère, l'autre le miroir, l'autre les pincettes et enfin les autres, les peignes d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles, et le reste des armes qui avaient servi aux conquêtes du grand Voiture » (259). Voir *ibid.*, les mots suivants : « la peinture dont, dans les derniers temps. Voiture rajeunissait ses cheveux et sa barbe » (SARRASIN, *Œuvres*, Paris, Courbé, 1656, in-4°).

(5) LA MOTHE LE VAYER, *Petits traités*, p. 28. Il arrivait à certains abbés de porter des mouches ; voir une Mazarinade de 1649 : *Maximes morales et chrétiennes pour le repos des consciences dans les affaires présentes*.

(6) Ils avaient été célèbres de bonne heure ; voir le *Gant* de Jean GODARD (V. H. L., V, 173 sq.) ; ni le musc indien, ni l'encens de Sabée, ni la myrrhe, n'ont un parfum comparable à celui des gants de Rome. M^{me} de Chavigny

Chantelou ; il les achetait à la meilleure faiseuse, et grondait contre la mauvaise foi de « cet infâme peuple (1) ». Cependant, la mode des gants n'était pas encore très répandue, si l'on en croit Loret ; à la date du 16 juillet 1650, il écrit :

La fine galanterie
qui faisait rire les humains
c'est qu'il avait des gants aux mains,
mode vraiment toute nouvelle,
mais que l'on ne trouvait point belle.

Vers 1658, les gants des hommes étaient « chargés » de perles et de diamants (2). On mettait tous les matins des dentelles parfumées à la civette, au musc, à l'eau de fleurs d'orange (3) ; Loret les qualifie de « ruineuses » car

l'aune en coûtait quelquefois
deux cents pistoles, voire trois (4) ;

Mademoiselle de Montpensier était incommodée par la forte odeur des gants d'Espagne, que portait Mme d'Aiguillon (5), et une dame vendait dédaigneusement une terre fertile, parce qu'elle ne rapportait que du blé. « Elle l'eût peut-être gardée, si elle eût produit des jasmains et des fleurs d'oranger (6). » Les

recevait de Mazarin des savons de Naples et des huiles parfumées (BRIENNE *Mém.*, éd. Bonnefon, I, 293).

(1) 12 paires le 7 octobre 1646, à demi-pistole la paire, 12 paires le 18 oct. 1649, qu'il a obtenues non sans peine de la Signora Madelena « femme fameuse pour les parfums » ; 12 paires le 10 nov. 1652 ; nouvel envoi le 20 déc. 1655 ; ce sont, cette fois, des gants « de la façon de Julio Beni, qui sont tenus les meilleurs ». (*Correspondance de Poussin*, éd. Ch. Jouanny, Paris, 1824, in-8°, p. 344, 409, 425, 441.) Voir *Ménagiana*, III, 120 ; l'Italie perdit sans doute ce privilège, car Ménage ne la cite pas parmi les trois pays dont la collaboration est nécessaire à la fabrication d'un bon gant de senteur : l'Espagne en prépare la peau, « à cause de l'excellence et de la quantité des fleurs », la France la coupe « car c'est en ce royaume qu'on donne le bon air et la grâce à toutes choses », l'Angleterre, la coud, car la couture anglaise est la plus solide de toutes.

(2) *Journal de voy. de deux Holl.*, 430.

(3) *Révolte des passements*, V. H. L., I, 232.

(4) 18 décembre 1660. Les jarrettières que portait M. de Vardes à un bal chez le chancelier en février 1658, coûtaient « en façon et en dentelles », plus de cent écus (*Journal de voy.*, p. 430).

(5) Mlle de MONTPENSIER, *Mém.*, 269, 2.

(6) *Ménagiana*, IV, 90. Voir le P. LABBÉ, *Étymologie des mots français*, Paris, 1661, in-12, p. 351 ; il rattache le mot muguet, qui désigne un jeune noble, à musqueter, musqueterie, où se retrouve le mot musc. On sait quel usage on fit de ce parfum au XVII^e siècle. On trouve dans Saint-Simon, (*Bois-lisle*, VI, 327), une anecdote d'après laquelle « au commencement de ces magnifiques glaces » de Venise, Mme de Fiesque vendit « une méchante terre et qui

dames « propres et curieuses », portaient des bracelets d'ambre pâle, qui faisaient « sept ou huit tours au bras (1) ». On avait même des soufflets à feu en peau d'Espagne, qui embaumaient la chambre, dès qu'on en usait ; M^{me} d'Olonne en fit voler un par M. de Vardes, dans l'appartement de la Reine-mère (2).

Les dames de leur côté rehaussaient leurs attraits naturels, de tous les artifices du luxe et de la coquetterie. Mademoiselle de Montpensier décrit avec complaisance un costume de soirée en taffetas aurore, bordé d'un cordonnet d'argent, que portait vers 1656, M^{me} de Châtillon (3). Les renseignements de ce genre, qui abondent dans les mémoires du temps, prouvent combien ces questions de toilette intéressaient les contemporains. Elles avaient de hauts talons, pour paraître de belle taille (4) ; elles n'hésitaient pas à se serrer les pieds, avec des bandelettes, au point de s'évanouir, pour être chaussées « mi-guonnement (5) ». Quelques-unes même essayaient des innovations saugrenues, comme M^{lle} Des Marais, qui se rasa une fois les sourcils (6). « L'agrément » dont le nom poli est significatif, était toujours en usage (7). M^{lle} de Vandi buvait, pour avoir le visage clair, de l'eau de jasmin (8). Le masque continuait à conserver et à faire valoir la blancheur de la peau (9), et à dissimuler les œillades curieuses.

Les gens sensés trouvaient que les Françaises ressemblaient

ne me rapportait que du blé » pour acheter un miroir ; c'est probablement à elle que le *Ménagiana* fait allusion. D'après M. Livet qui consacre une étude à M^{me} de Fiesque, dans ses *Portraits du Grand siècle*, 1-84, un passage du *Grand Cyrus*, ferait allusion à ce miroir, et permettrait de fixer approximativement la date de cette historiette.

(1) COTIN, *Œuvres galantes*, Paris, E. Loyson, 1663, in-12, p. 31. On mettait du musc et de l'ambre dans la limonade « pour la rendre plus délicate », et, même dans le boudin (Nicolas de BONNEFONS, *Les délices de la campagne*, 2^e éd., Amsterdam, Raphaël Smith, 1655, in-8°, p. 88 et 307).

(2) Février 1658 (*Journal de deux holl.*, p. 422).

(3) *Mém.* 212, 1.

(4) TALLEMANT, VII, 77.

(5) TALLEMANT, V, 470.

(6) TALLEMANT, VI, 355.

(7) Voir l'*Apothicaire de qualité*, nouvelle insérée dans le recueil : *Les divertissements galantes*, Paris, Gabriel Quinet, 1663, in-12 ; Furetière, au mot *agrément*. Cf. *Chevraeana*, p. 245.

(8) *Princesse de Paplagonie*, 140. Je cite ici l'édition de 1659.

(9) BOISROBERT, *Belle plaideuse*, II, 1, 3, V, 1. Cf. SOMAIZE, *Clef du langage des ruelles*, éd. Livet du *Grand Dictionnaire des Précieuses*, Paris, P. Jannet, 1856, 2 vol. in-16, tome I. Le masque est désigné par la double périphrase, le rempart du beau teint, l'instrument de la curiosité.

trop à des poupées (1). Mademoiselle de Montpensier, qui manifesta dans la première partie de sa vie des qualités surtout viriles, méprisait ces pratiques efféminées. Elle mettait sa gloire à être « toujours négligée », à se friser rarement. « J'ai tant de confiance à ma bonne mine, que je crois qu'elle me pare plus que tous les diamants de mille créatures, qui ne sont pas faites comme moi (2) ».

Les deux jeunes Hollandais qui visitèrent la France, entre 1656 et 1658, admiraient le riche chatolement des costumes, mais en désapprouvaient les excès. Le 1^{er} avril 1658, ils allèrent, par une belle journée, au Luxembourg : on quittait alors les vêtements d'hiver. « Les dames venaient y étaler leurs belles jupes. Nous en vîmes de bien riches et de bien magnifiques, selon la mode qui court ; les unes étaient brodées, les autres étaient chamarrées de dentelles, et il y en avait dont l'enrichissement consistait en la seule façon de l'étoffe ; mais il n'y en avait point, qui n'eût sa beauté et sa magnificence, qui, étalée avec pompe, y faisaient voir un si grand mélange de couleurs, que la vue en était agréablement partagée, n'en reconnaissant souvent aucune, parmi une si grande confusion. Les hommes piaffent aussi à leur mode, et l'extravagance des canons devient plus insupportable que jamais... On les fait d'une si horrible et monstrueuse largeur, qu'on est tout à fait contraint et contrefait dans sa démarche : cet embarras des jambes, joint à celui de la tête par la quantité de plumes que l'on porte sur le chapeau, est très fâcheux à qui n'y est pas accoutumé, car on en porte des bouquets à trois rangs, et, afin que tout aille avec excès, qui est l'humeur des Français, on charmarre les habits de dentelles, de guipures, qui coûtent fort chèrement (3). » Nous avons là comme deux figures de mode, aux environs de 1660 (4).

Louis XIV essaya d'arrêter ces folies ruineuses : la guerre

(1) *Mél. curieux de Saint-Evremond*, VIII, 86. Voir dans *l'Héritier ridicule*, de SCARRON, V, 1, une tirade de Pâquette, qui annonce la satire contre les femmes de Boileau ; tous les artifices auxquels peuvent recourir les « dames de prix » pour corriger la nature, y sont énumérés.

(2) *Mém.*, 325, 2, 57, 2, 323, 2.

(3) P. 472.

(4) Voir dans la *Galerie des Portraits*, déjà citée, le soin que prennent certaines personnes de signaler leur négligence ou leur aversion pour les recherches de la mode (M^{me} de la Trémouille, 37, le prince de Tarente, 41, M. de Verderonne, 228, M^{me} de la Calprenède, 249. Cf. p. 49, 53.) Cela s'explique par les excès contemporains.

d'Espagne imposait des économies (1), et les nobles s'endettaient pour ces « superfluités ». Au fond, il ne tenait guère à être obéi, car il aimait déjà, autour de lui, la somptuosité des costumes (2). Elle ne connut aucun frein à l'occasion de son mariage avec Marie-Thérèse, et elle provoqua la stupéfaction des Espagnols. On ne pouvait rien voir « de plus éclatant, dit Cosnac, que la broderie d'or et d'argent, dont tous nos Français étaient parés ». Don Luis de Haro estimait qu'il était impossible que la noblesse de France ne fût pas incommodée par une dépense si considérable, mais Mazarin remit les choses au point, en lui déclarant que « les marchands en perdraient la moitié ». Quant au jeune Roi, il était heureux d'étonner, d'humilier même, une nation rivale et orgueilleuse, par ce ruissellement de dentelles, de diamants, de broderies ; n'était-ce pas d'ailleurs un hommage à l'éclat de son soleil levant, et la meilleure preuve de la beauté de ses sujets, de la prospérité de son royaume (3) ? L'infante fut éblouie. « Elle nous dit qu'en voyant arriver les Français à Madrid, cette quantité de plumes et de rubans de toutes couleurs, avec toutes ces belles broderies d'or et d'argent, lui avaient paru comme un parterre de fleurs fort agréable à voir ». Elle appelait nos courtisans « un jardin courant la poste (4) ». En revanche, il est

(1) Voir GUY PATIN, 13 septembre 1656, Loret, 14 octobre 1656, GUY PATIN, 7 nov. 1656, LORET, 18 décembre 1660, et V. H. L., I, 223 sq., *la Révolte des passements*. Il est encore question de ce dernier édit dans l'*Ecole des Maris*, II, 9. L'avare Sganarelle en est tout heureux et l'achète pour le lire et le commenter avec Isabelle.

(2) Déjà vers 1648, il se plaisait à voir chevaucher autour de lui une cour chargée « de broderies, de plumes et de rubans » (M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, II, 181).

(3) DANIEL DE COSNAC, *Mém.*, p. p. le comte Jules de Cosnac, Paris, J. Renouard, 1852, 2 vol, in-8°, II, 28-29. Sur les dettes que les Français avaient contractées à cette occasion, voir aussi *Lettre de l'abbé de M. sur le voyage de la Cour à la frontière d'Espagne, en 1660*, dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*, Cologne, P. Marteau, 1664, in-12, p. 133.

(4) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, V, 120. Cf. dans les *Mém.* du Maréchal de Gramont, son entrée à Madrid, quand il alla demander officiellement, pour le jeune Louis XIV, l'infante Marie-Thérèse ; tous ceux de son escorte étaient « faits à peindre et vêtus d'une magnificence surprenante » ; quant à lui il avait pris soin d'avoir un équipement et un train magnifiques, pour étonner cette cour d'Espagne, « orgueilleuse et superbe... se croyant au-dessus de toutes les autres » (313-314). Cf. une tapisserie des Gobelins, d'après un carton de Lebrun (château de Versailles), qui représente les fiançailles de Louis XIV et de Marie-Thérèse ; sauf l'effroyable vertugadin de Marie-Thérèse, les costumes espagnols paraissent d'une élégance riche et sobre, la dimension des canons et rubans rend au contraire un peu ridicules ceux des Français. Dans le *Journal* de Colletet relatif au voyage de la Cour à la frontière espagnole

curieux de voir avec quelle surprise dédaigneuse, Mme de Motteville considère la toilette toute nue et mal agencée des dames espagnoles, ce décolletage dans le dos, ces manches étriquées, cette pénurie de linge brodé et de dentelles (1).

Contrairement au proverbe courant, dans le monde, l'habit fait souvent le moine, surtout en France, qui, selon la remarque de La Mothe le Vayer, « est un des lieux du monde où la prévention a le plus de pouvoir (2) ». Le Colonel Brocart d'argent, lit-on dans la *Révolte des passements* (3), « portait dans son chapeau un diable fort lesté, fort poudré et fort affêté, à qui bien des gens faisaient accueil, et un autre tout nu, à qui on donnait des coups de bâton, avec cette devise : fa ti vestire, voulant dire qu'au siècle où nous vivons, pour être reçu favorablement, il faut être magnifique, et qu'à moins que d'être lesté, il ne faut pas prétendre d'être considéré dans les compagnies ».

D'ailleurs, l'excès de recherche, à quelque degré qu'il parvienne, vaut mieux que le laisser-aller. Trop de gens même dans l'aristocratie, avaient encore peu de soin de leur personne. Le grand Condé était connu pour la négligence de sa tenue ; il paraissait à une fête, chez la comtesse de Fiesque, « négligé au dernier point..., point poudré » ; « c'est l'homme du monde le plus malpropre ». Un jour qu'il s'était ajusté contre son ordinaire, la compagnie fut si étonnée, qu'il « en fit des excuses comme d'un grand crime (4) ». Mme de Longueville

(Paris, J. B. Loyson, 1659, in-4°), on sent le désir de ne rien dire qui puisse froisser les Espagnols ; l'auteur confond les deux pays dans une même admiration banale.

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, V, 87 sq. Le luxe s'étale dans tous les domaines. Le maréchal d'Humières prend l'initiative de se faire suivre à l'armée par sa vaisselle d'argent, et de servir à ses repas « l'entremets et un fruit régulier » ; ce mauvais exemple en gâta beaucoup d'autres. Le prince de Marsillac empruntait soixante mille livres pour aller à l'armée avec un service de vaisselle d'argent. Turenne seul, usait de vaisselle en fer blanc. (GOURVILLE, *Mém.*, 514, 2 et 532, 2). Sur le luxe des carrosses dorés sur les côtés et par derrière, voir le *Louis d'or*, d'IZARN, V. H. L., X, 254.

(2) *Petits traités*, p. 311.

(3) V. H. L., I, 249 ; date, vers 1660.

(4) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 143, 1, 137, 2 ; cf. 139, 2 : il rencontra un jour le roi d'Angleterre, chez Mademoiselle, et s'excusa « de se montrer si malpropre ». Lenet dit la même chose, *Mém.*, 503, 1. Dès qu'il était un peu paré, on expliquait cette anomalie par une amourette. Cf. Bussy, *Histoire amoureuse des Gaules* (Paris, A. Delahays, 1857, in-8°) ; Tiridate avait les dents « malpropres, l'air négligé et peu de soin de sa personne », p. 92. Voir aussi son portrait par Mademoiselle, vers 1659, *Galerie des portraits*, éd. citée, p. 511.

« était malpropre » s'il faut en croire Bussy, qui d'ailleurs ne s'en tient pas à ce détail (1). Les deux jeunes Hollandais qui visitèrent Paris de 1656 à 1658, parlent des bains que l'on prenait en été dans la Seine, en termes qui donnent à penser que ce n'était pas un luxe superflu. « Les femmes s'y décrassent sous de petites tentes qui sont tendues dans l'eau (2). » Séguier est l'homme du monde « qui a les mains les plus sales (3) ». Tallemant écrit, à propos de M. de Champlâtreux, une phrase bien suggestive : Il « était propre *jusqu'à l'excès* ; si un de ses gens s'était présenté devant lui avec du linge sale, il le chasserait (4) ». Anne d'Autriche, dont nous avons dit la délicatesse à ce sujet, cherchait au moins à s'entourer de personnes propres, et choisissait M^{me} de Beauvais, non pour ses vertus ou sa beauté, mais à cause de « son extrême propreté (5) ».

Il y avait donc encore beaucoup de progrès à faire, et l'on comprend mieux les raffinements de la société précieuse, et le mérite de ses aspirations, quand on considère les lacunes de la réalité.

(1) *Hist. am. des Gaules*, p. 91. Voir *Princesse de Paphlagonie* (par M^{lle} de Montpensier, Paris, 1659, in-8°) ce qui est dit d'Uralinde ; elle reste quinze jours sans changer de linge, avec une robe grasse, des rubans sales, les cheveux mal peignés, de peur de changer sa fortune au jeu (p. 136).

(2) 17 juillet 1657, p. 214.

(3) TALLEMANT, III 392.

(4) TALLEMANT, VI, 101 ; cf. SCARRON, *Typhon*, éd. de 1752, chant 4, p. 45, et *Œuvres*, I, 82, II, 22.

(5) M^{me} DE MOTTEVILLE, III, 310 vers 1649. Le duc de Beaufort ne recherchait pas « la propreté aux habits » (*Mél. cur. de Saint-Evremond*, VII, 5) mais c'était le Roi des Halles, et il fallait qu'il plût à ses sujets ! Bussy croit devoir signaler dans le portrait qu'il fait de M^{me} de Montglat, sous le nom de Bélise, qu'elle « est propre au dernier point, et l'air qu'elle souffle est plus pur que celui qu'elle respire » (*Hist. am. des Gaules*, 154). On dirait que c'est un mérite dont la rareté accroît le prix.

CHAPITRE III

L'INSTRUCTION ET LA CULTURE INTELLECTUELLE.

Pendant la période qui nous occupe, il y a, en général, continuation du progrès, que nous avons précédemment signalé sur ce point. Cependant, plusieurs écrivains déplorent l'ignorance de la noblesse, et son dédain de l'intelligence : les gentilshommes ne savent parler que de chevaux (1) : « art, science prose et vers, sont différentes espèces d'un même genre, et ce genre se nomme bagatelle, en la langue de la Cour », dit Balzac (2). Scarron se plaint qu'« à la Cour, tout est régi par l'ignorance.

Dans le maudit siècle où nous sommes,
le plus honnête homme des hommes,
s'il n'est gabeleur ou soudart,
qu'il fût savant ou davantage
que Nublé, Gaumin ou Ménage,
leur savoir et leur vertu,
leur serviront moins qu'un fétu ;
aujourd'hui l'aveugle fortune,
est pour qui boît, pour qui pétune (3).

« Pour pousser, comme on dit, les beaux sentiments, écrit Cotin, et pour la réputation, ils (les courtisans) publient hautement que la science et la vertu sont les vrais trésors de la vie, mais en effet, dans leur petit cœur, ils n'estiment que le faste et la pompe. Le plus savant, le plus discret, le plus généreux, le meilleur ami du monde, s'il n'a comme eux deux cent mille livres de rentes en fonds de terre, s'il ne gouverne ou n'a quelque part à l'intrigue du gouvernement, passe au

(1) LE VAYER, *Petits traités*, 460.

(2) *Socrate chrétien*, Paris, Aug. Courbé, 1652 in-8°, préface, p. 16 de l'éd. Moreau.

(3) *Epître à Mgr l'évêque d'Avranches*, I, 130. *Epître chagrine à M. Rosteau*, I, 24 sq., Cf. *Epître à M. Deslandes Payen*, I, 111 sq. La date est donnée par Scarron : « l'an 1669 moins vingt ».

plus pour un honnête homme inutile, que Dieu pourra récompenser en l'autre monde (1) ».

Ces récriminations contiennent une part de vérité ; il est certain que les gens de Cour ont l'habitude « de perdre beaucoup d'heures inutilement (2) ». Mais il convient, croyons-nous, de faire quelques remarques. D'abord, les mécontents sont des érudits comme Le Vayer, ou des solitaires un peu moroses comme Balzac, ou des poètes besogneux comme Scarron ; pour des causes différentes, mais également personnelles, la réalité ne les satisfait pas. D'autre part, c'est presque un thème de critiquer la pauvreté intellectuelle des courtisans, comme de railler la paresse sensuelle des moines, ou l'avidité hypocrite des médecins. Enfin, il faut considérer que les hommes du monde n'ont pas à s'astreindre à l'étude régulière d'un programme ; on ne saurait leur demander d'apprendre à fond, et avec méthode, une ou plusieurs sciences ; il suffit qu'ils aient quelque goût pour les lectures, les entretiens, les relations, les divertissements qui meublent peu à peu l'esprit de notions générales, même superficielles et acquises sans ordre, et qu'ils se rendent capables de soutenir honnêtement une conversation de force moyenne. Aussi ne suivront-ils jamais le plan d'études que traçaient Faret et Bardin, ces membres laborieux de l'Académie naissante ; ils se perfectionneront, sans en arriver à lire Plutarque, Tacite et Aristote. D'ailleurs, l'aristocratie et la bourgeoisie éclairée auront toujours, en matière d'instruction, un idéal différent, parce que leurs conditions de vie sont différentes ; et l'on ne saurait prendre comme critérium de leur valeur leurs appréciations respectives : les uns crient à la nullité, les autres au pédantisme, et Clitandre et Trissotin ont raison, chacun à son point de vue. Il suffit, en ce qui concerne la noblesse, qu'elle s'élève lentement, si peu que ce soit à chaque génération, au-dessus de l'ignorance épaisse, où elle était plongée au temps d'Henri IV.

L'antique préjugé contre l'instruction persiste encore chez quelques partisans des errements anciens, que l'âge empêche de se plier aux mœurs nouvelles. Le commandeur de Jars, par exemple, défend l'ignorance contre Bautru, et reste obstinément fidèle aux pratiques « de son temps (3) ». Le duc de

(1) COTIN, *Œuvres galantes*, 150.

(2) M^{me} DE MOTTEVILLE, II, 446.

(3) SAINT-EVREMOND, *Lettre à M. le comte d'Olonne*, II, 78 sq.

Beaufort n'avait aucune culture et sa royauté des Halles n'était pas de nature à créer en lui des besoins intellectuels (1). Sa mère était la plus grossière femme de France, et il était son digne fils. « Il fait gloire d'ignorer des termes trop délicats, » lit-on dans les *Mélanges curieux de Saint-Evremond* ; il ignorait même des mots courants, s'il est vrai qu'il confondait *lugubre* et *lubrique*, *confusion*, et *contusion*, et s'il disait *timpané* pour *trépané* (2).

La Fronde rendit pour un temps la plupart des gentilshommes à la rudesse des camps, et cette explosion, brève mais violente, de passions politiques, contraria momentanément le progrès que nous avons signalé. On eut moins de loisirs pour lire, les romans les plus goûtés, eux-mêmes, se vendirent mal, la vie était chère, les nobles dispersés.

*L'Artamène fut sans débit,
et l'on pensa chanter l'obit
de l'Ibrahim, de Polexandre,
de Cléopâtre et de Cassandre,*

Nous dit une longue mazarinade, où sont rapportés les événements principaux de la première guerre civile (3).

Notons, en particulier, que les gens du monde usaient d'une orthographe étrangement fantaisiste, même pour une époque où les règles étaient rares et imprécises. Il leur arrivait de défigurer les mots les plus courants au point de rendre une traduction presque nécessaire. Il est évident qu'on ne comprend pas du premier coup une phrase comme celle-ci : « Les perense que jay da voir bien tôt l'honneur de vous voir diminue le de plesir que jay de naître poins auprès de vous (4) ». Dans le monde bourgeois, l'orthographe était plus exacte, et

(1) On disait pour excuser son jargon ridicule, qu'il fallait bien que le Roi des Halles parlât le langage de ses sujets (M^{me} de NEMOURS, *Mém.*, p. 617, col. 2).

(2) *Mél. cur. de Saint-Evremond*, VII, 5, 11-12. Mlle de la Trémouille dit d'elle-même : « Je suis aussi ignorante qu'on le saurait être » (*Gal des port.*, éd. de Barthélémy, p. 51). Dans les portraits on trouve assez souvent, surtout de la part des dames, des remarques analogues.

(3) *Le courrier burlesque de la guerre de Paris (Choix de Mazarinades)*, p. p. C. Moreau, Paris, Jules Renouard, 1853, 2 vol. in-8°, II, 167).

(4) TALLEMANT, V, 183. Dans son propre portrait, M^{me} de Brienne la fille note : « Je sais mieux l'orthographe que les femmes ne la savent d'ordinaire » (*Galerie des portraits*, éd. de Barthélémy, p. 112).

l'on s'étonnait de l'énormité de ces fautes. M^{lle} de Scudéry était surprise que M. de Bar écrivît : doute, avec une h ; « encore, ajoute-t-elle ironiquement, est-ce le mot le mieux orthographié (1) ».

(1) Lettre à Godeau, octobre 1650.

CHAPITRE IV

LES MŒURS ET LES GOUTS

La mort de Richelieu mit fin au régime despotique qui avait brisé, de haute lutte, les instincts d'indépendance des nobles ; par une réaction naturelle, ils furent avides de profiter de la liberté qu'ils retrouvaient ; ce fut comme un instinct de revanche. Les circonstances étaient favorables ; le roi était un enfant, et la régence était confiée à une femme, dont ils connaissaient l'hostilité à l'égard du cardinal. Ils étaient convaincus, d'ailleurs, qu'une régente n'est pas bien redoutable ; car leurs pères, cinquante ans auparavant, avaient été les véritables maîtres de Marie de Médicis, dont ils avaient largement exploité la faiblesse et l'incapacité. D'autre part, la guerre d'Allemagne continuait ; les officiers venaient bien passer l'hiver à Paris ; mais ce court séjour, entre deux campagnes, ne suffisait pas à leur enlever la rouille des camps ; et ils recherchaient moins la qualité des plaisirs, que leur nombre et leur diversité, dans leur empressement à jouir de voluptés, qu'ils ne seraient peut-être plus en état de goûter l'année suivante. Cet état de choses a eu sa répercussion sur les mœurs.

Puis survient la Fronde ; il ne faut ni en exagérer l'horreur par la considération des misères qu'elle a provoquées, ni en atténuer la gravité, en n'y voyant qu'une sorte de chevauchée romanesque, où se mêlèrent les combats, la galanterie et l'amour ; elle fut pénible et douloureuse, surtout celle des Princes, qui dura près de trois ans. L'impuissance momentanée du pouvoir royal, la dispersion des grands seigneurs, la vie errante au milieu des troupes, l'intensité des passions et des haines, l'ambition effrénée de remplacer Mazarin, et de faire en eau trouble quelque pêche miraculeuse, provoquèrent un retour offensif de la rudesse et de la grossièreté.

M^{me} de Motteville vit bientôt que la beauté de la Cour était trompeuse. Vendôme, Beaufort ne voulaient pas accepter Mazarin. Il fallut prononcer des exils. « Voilà donc la Cour belle et grande, mais bien embrouillée ; chacun pensait à son dessein, à son intérêt, et à sa cabale (1) ». M^{me} de Monbazon, belle-mère de M^{me} de Chevreuse, faisait partie de cette cabale, parce que le duc de Beaufort était épris d'elle. Madame le Princesse soutenait le cardinal, parce que M^{me} de Longueville sa fille détestait M^{me} de Monbazon, dont son mari était amoureux. Un jour, chez M^{me} de Monbazon, on trouva par terre une lettre galante ; on décida aussitôt qu'elle était tombée de la poche de M. de Coligny, et que M^{me} de Longueville, qu'il aimait, la lui avait écrite. La maison des Condé jeta feu et flamme ; Madame la Princesse demanda justice à grands cris ! Le duc d'Enghien prit hautement la défense de sa sœur. Enfin M^{me} de Monbazon fut condamnée à faire des excuses publiques à ces dames. On s'assembla pour arrêter les termes de sa déclaration, et de la réponse qu'elle recevrait ; la séance eut lieu au Louvre ; il y avait la Reine, Mazarin, M^{me} de Chevreuse, et Madame le Princesse, qui « toute émue et toute terrible, faisait de cette affaire un crime de lèse-majesté », et discutait un quart d'heure sur chaque mot. Le cardinal faisait l'affairé, courait de l'un à l'autre ; ce fut une « complète momerie ». M^{me} de Monbazon vint lire sa harangue, fort parée, les yeux sur son éventail, avec insolence. Après quoi M^{me} la Princesse réclama et obtint de ne pas se trouver en un lieu quelconque où serait M^{me} de Monbazon. Or, un jour, aux Tuileries, la Reine se promenait avec Madame la Princesse, croyant que M^{me} de Monbazon n'y serait pas ; dès qu'elle l'aperçut, elle lui fit demander, comme un service, de se retirer, sous prétexte de fatigue ; M^{me} de Monbazon refusa : la Reine piquée, sortit, et, dès le lendemain, M^{me} de Monbazon fut exilée. L'affaire eut pour conséquence, un duel, place Royale, entre M. de Guise et M. de Coligny, qui fut tué (2). La vie mondaine n'avait pas encore suffisamment façonné et assoupli ces caractères intraitables ; elle n'avait pas eu le temps d'exercer une action profonde et durable. Les héros de la Fronde avait lu et goûté l'*Astrée* ; ils

(1) I, 170. Cf. I, 373. « Les grands se haïssent presque toujours, et font paraître le contraire dans toutes leurs actions de parade ».

(2) M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 176, sq. I, 204 sq. ; cf. M^{lle} de Montpensier, 20 sq. Même récit dans VANEL, *Les galanteries*, etc. III, 164 sq.

s'étaient rencontrés dans la chambre bleue ; mais ils ne savaient pas prolonger hors des salons la contrainte qu'ils s'y imposaient ; et l'âpreté foncière de leur nature, se libérant des conventions à la faveur des troubles, faisait éclater au moindre incident le vernis trop mince et trop récent de leur politesse.

Dans toutes ces intrigues, le prince de Condé et sa sœur jouèrent un rôle essentiel. La duchesse de Nemours fait d'eux, à cette époque, un portrait intéressant, même si l'on fait sa part à la partialité. « Dans les choses de conséquence, ils s'attachaient à fâcher les gens, et dans la vie ordinaire, ils étaient si impraticables, qu'on n'y pouvait tenir. Ils avaient des airs si moqueurs et disaient des choses si offensantes, que personne ne les pouvait souffrir. Dans les visites qu'on leur rendait, ils faisaient paraître un ennui si dédaigneux, et ils témoignaient si ouvertement qu'on les importunait, qu'il n'était pas malaisé de juger qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour se débarrasser de la compagnie. De quelque qualité qu'on fût, on attendait des temps infinis dans l'antichambre de Monsieur le Prince, et fort souvent, après avoir bien attendu, il renvoyait tout le monde, sans que personne eût pu le voir... Ils n'étaient capables d'aucune reconnaissance pour les services qu'on leur avait rendus. Aussi étaient-ils haïs de la Cour, de la Fronde et du peuple (1) ». Et c'est à peu près le temps, où d'après Cousin, M^{lle} de Scudéry peignait le vainqueur de Rocroy sous les traits d'Artamène ! « Il voulait emporter tout de haute lutte », dit Monglat (2). Que la reine, peu après la mort du Roi, fatiguée par la foule, envoie M. de Beaufort prier les assistants de se retirer, M. le Prince déclare brutalement qu'il n'a pas d'ordre à recevoir de M. de Beaufort. (3). Il encouragea son ami Jarzé à essayer de se faire aimer d'Anne d'Autriche, dans l'espoir de renverser le cardinal. La régente chassa cet outre-cuidant personnage ; le Prince s'emporta, exigea le pardon et le rappel (4). Le chancelier ayant hésité à sceller quelques lettres qui l'intéressaient, « il lui présenta le poing en le mena-

(1) 627, 2.

(2) 223, 1. « Il n'y a rien de si aisé que de trouver les moyens d'irriter un prince du sang qui veut toujours plus qu'on ne lui veut donner » (M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, III, 173).

(3) LA CHATRE, *Mém.*, Coll. Michaud-Poujoulat, tome XXVII, p. 279, col. 1.

(4) M^{me} de MOTTEVILLE, III, 303 sq., d'après Monglat, 222, la Reine « tint ferme jusqu'au bout ». D'après le *Ménagiana*, (I, 221) elle aurait dû céder et revoir Jarzé.

gant (1) », Un exempt du duc d'Orléans poussa involontairement un bâton dans ses cheveux : il saisit le bâton, et le rompit sur le dos du malheureux ; il est vrai que le duc d'Orléans obtint des excuses (2). Vers 1652, il eut une discussion assez vive avec le comte de Rieux ; il lui donna un soufflet, le Comte riposta ; Monsieur le Prince bondit sur l'épée d'un gentilhomme présent, on eut grand'peine à les séparer (3).

Le désarroi où était la Cour, le conflit des ambitions, les intrigues, les factions, qui énervaient l'autorité, entretenaient cette agitation turbulente et brouillonne, où les instincts brutaux se donnaient libre cours.

Pendant les années de guerre civile, aucun frein n'arrête les passions. M. de Jarzé, qui était partisan de Mazarin, affectait de boire publiquement à sa santé ; les frondeurs résolurent de lui donner une leçon ; Beaufort devait aller au jardin de Renard, où il dînait avec quelques amis, faire casser les violons, et dire à Jarzé, que, sans la considération du duc de Candale, il le jetterait du haut des remparts ; mais il ne s'en tint pas à ce programme, et il ajouta de lui-même quelques violences qui n'étaient pas prévues : il renversa la table, coiffa d'un potage le commandeur de Jars, assomma les musiciens avec leurs instrumentés ; le sang faillit couler (4). Après la tentative d'assassinat dont Condé fut victime, les membres du Parlement ne se réunissaient qu'avec des baïonnettes sous leur robe (5). Retz souligne le grondement des haines, sous des apparences, dont on avait peine à garder la correction. « Nous étions en conversation les uns avec les autres, nous nous faisons des civilités, et nous étions huit ou dix fois tous les matins sur le point de nous étrangler, pour peu que les voix s'élevassent dans la Grand chambre, ce qui arrivait assez souvent... Il n'y avait personne qui n'eût un poignard dans sa poche (6). » Le 21 août 1654 faillit être fatal au Coadjuteur : il eut le buste pris dans une porte, et La Rochefoucauld

(1) MONTGLAT, 223, 1.

(2) LENET, 501, 1.

(3) M^{lle} DE MONPENSIER, 131, 1.

(4) RETZ, 165 sq. ; date : 1649 ; MONTGLAT, 218, 1 ; M^{me} de MONTIEVILLE, III, 130 sq. Ce dernier récit est le plus détaillé, et la brutalité y apparaît dans tout son jour.

LA ROCHEFOUCAULD, *Mém.*, 431, etc.

(5) MONTGLAT, 225, 2.

(6) RETZ, *Mém.*, 182. Beaufort appelait plaisamment le poignard de Retz : le bréviaire de M. le Coadjuteur.

pesait de toutes ses forces sur le vantail, pour l'étouffer, ou donner à ses amis le moyen de le tuer. La conversation qui suivit fut « rude », on le conçoit sans peine (1). Une querelle violente éclata dans la Grand chambre; Brissac et La Rochefoucauld se menacèrent de coups de bâton et de coups d'épéons; Monsieur le Prince n'attendait qu'une occasion de sauter à la gorge du Coadjuteur; enfin, grâce aux efforts des parlementaires, la séance fut levée, « et ainsi finit cette matinée qui faillit à abîmer Paris (2) ». En juin 1652, chez M^{me} de Sévigné, et en sa présence, M. de Rohan faisait une scène violente à M. de Tonquédec; elle eut beaucoup de peine à éviter un pugilat (3).

L'assassinat était sur le point d'entrer dans les mœurs. Mazarin songeait à provoquer une sédition populaire, « dans la pensée que Monsieur le Prince, hardi comme il était, sortirait lui-même pour l'apaiser, et qu'il le ferait assommer dans le tumulte, sans qu'on pût connaître ni soupçonner d'où le coup fût venu ». Condé, revenu du Havre, était si odieux à la Cour, que « le comte d'Harcourt et le maréchal d'Hocquincourt s'offrirent pour le tuer, mais la Reine eut horreur de cette proposition (4) ». L'abbé Fouquet aurait déclaré à la régente qu'il se chargeait de faire disparaître discrètement le Coadjuteur; il le ferait égorger, puis expédier en un lieu secret, où « il le ferait saler (5) ».

On avait trop pris, pendant la Fronde, l'habitude de la licence, pour que la politesse, la condescendance, la mesure reparussent dès le rétablissement de l'ordre. On constate encore bien des écarts de conduite; d'ailleurs la guerre avec l'Espagne continue. Chez Jeannin, trésorier de l'épargne, le prince d'Harcourt soutenait qu'un jour, M. de Gramont avait ses poches pleines d'argent; La Feuillade niait cette impor-

(1) LA ROCHEFOUCAULD, *Mém.*, 456; GUY JOLY, *Mém.*, 59, 1; M^{me} DE NEMOURS, *Mém.*, 650, 1; M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, IV, 267 sq.; RETZ, *Mém.*, 297 sq. Il paraît bien que La Rochefoucauld atténue le rôle et les intentions qu'il eut dans cette affaire.

(2) RETZ, 299, 1 et 2; Montglat raconte assez brièvement cette scène, 252, 1.

(3) CONRART, 580, LORET, 23 juin 1652.

(4) MONTGLAT, 224, 2, 251, 1.

(5) GUY JOLY, 84, 1; cf. MOTTEVILLE, IV, (Petitot), 202: Gaston d'Orléans et le coadjuteur, lorsque la Reine eut enlevé les sceaux à Chateaufort, songent à tuer le premier président et à faire une Saint-Barthélemy de Mazarins. Au Palais-Royal on ne se coucha pas tant l'épouvante était grande. Voir dans les *Mém.* de l'abbé Arnould, 533, la querelle entre MM. de Rohan et de La Meilleraie, à Nantes, en 1651.

tante affirmation. « Là-dessus le Prince lui jeta une assiette à la tête, l'autre lui jeta un couteau. » Ils auraient pu s'estropier ; le soir, ils se parlèrent comme si rien ne s'était passé (1). M. d'Epéron, sortant un jour de chez la Reine, voit venir M. de Vendôme, et reste ferme au milieu de la porte, feignant de rajuster un ruban de son habit. M. de Vendôme passe, heurte M. d'Epéron, qui fait semblant de tomber sur lui, et lui donne un grand coup de poing dans le dos ; Vendôme le traite de coquin, et le menace du bâton : le Roi dut les faire coucher à la Bastille (2). En revanche, il apparaît bien qu'on a prêté gratuitement au prince de Conti, des violences funestes envers Sarrasin ; Cosnac rejette nettement cette légende (3).

Le 19 janvier 1658, M^{me} de Lesdiguières recevait chez elle de nobles dames ; le Roi y vint en masque ; dès qu'il fut sorti, « on commença à jouer des mains et à piller tout » ; il fallut remettre quatre ou cinq fois des bougies aux lustres (4). Au cours d'une fête que Mazarin offrit à Pimentel en 1659, « il arriva une chose qu'on ne peut voir ailleurs qu'en France ; la collation de la table du Roi fut pillée par des gens de la Cour, de sorte que les plats n'étaient pleins qu'à demi quand ils furent servis (5) ».

Les querelles de préséance étaient toujours fréquentes, car l'incertitude et la confusion régnaient au sujet des rangs (6), et les apparences sont essentielles dans la vie de Cour, où de menus détails prouvent la supériorité de la naissance, de la charge. Le duc d'Orléans qui, au conseil, a son secrétaire derrière sa chaise, trouve mauvais que Monsieur le Prince s'avise

(1) M^{me} de Sévigné à Bussy, 25 novembre 1655. Voir d'autres exemples, M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 229, col. 1, LORET, 14 août 1655.

(2) 6 mai 1657, *Journal de deux Hollandais*, etc. ; cf. GUY PATIN, 8 mai 1657 : « Toute la Cour en fut aussitôt divisée en deux partis ».

(3) COSNAC, I, 191 ; Tallemant confirme la version de Cosnac : « le Prince de Conti ne l'a jamais outragé que de paroles ; on a eu tort de dire qu'il l'avait frappé » (V, 298).

(4) *Journ. de deux Hollandais*, 406. En juillet 1650, pendant un repas que M^{me} de Sévigné donnait à M^{me} de Chevreuse, on escroqua un plat d'argent (LORET, 16 juillet 1650).

(5) BUSSY, *Mém.*, III, 68.

(6) Dans un article intéressant (*Arch. du Minist. des Aff. étrang.*, fonds France, vol. 1817, 304 sq.) qui se rapporte à la période qui suit la mort de Richelieu (p. 325 verso), on lit : « Il n'y a royaume ni autre Etat ni principauté en la chrétienté, là où les rangs et séances à qui marchera devant ou derrière soient plus mal réglés... qu'en France ; aucun n'y a le sien assuré..., de sorte que quand il faut faire une grande cérémonie..., nul ne sait comme il doit aller ni où il doit se mettre ».

de l'imiter, alors que son père ne le faisait pas (1). Mademoiselle est vexée que Madame la Princesse, dans une église, ait « fait mettre son drap de pied à l'égal » du sien (2). Pendant la Fronde, les « desseins déréglés » de Mme de Longueville, qui voulait obtenir le tabouret pour Mme de Ponts et Mme de Marsillac, et en outre, pour celle-ci, le droit d'entrer au Louvre en carrosse, provoquèrent une vive effervescence (3). En 1660, à l'occasion du mariage du Roi, la Palatine voulut avoir une queue, la Reine Mère la soutenait, Monsieur et Mademoiselle furent émus ; l'affaire fut étudiée par le grand-maître des cérémonies, par le Cardinal, par le Roi lui-même, qui prononça la suppression de la queue (4).

Les femmes se distinguaient par leur passion dans les conflits de ce genre. « Entre les dames, y a bien souvent débat à qui d'entre elles marchera la première, et en viennent aux injures et aux mains (5). »

Si les nobles avaient ainsi la main vive et le geste prompt l'un envers l'autre ou dans le monde, on conçoit bien qu'ils n'épargnaient pas leurs domestiques. Pour un motif futile, Bautru frappait son laquais d'un coup de canne sur la tête, et achetait son silence par un écu (6). Mme de Vervins battit une de ses servantes avec tant d'excès « qu'elle en mourut (7) ». Loret rapporte que « la pauvre » se sauva par la fenêtre « toute sanglante et toute nue », et que le peuple s'ameuta (8). Les valets, avant d'entrer dans une maison, exigeaient parfois des maîtres l'engagement de ne pas user de violences à leur égard. « Vous m'avez promis, quand je suis venu à votre service, de ne me pas toucher », disait un jour un maître d'hôtel au président Tambonneau (9).

(1) Mme DE MOTTEVILLE, I, 417 sq.

(2) Mme DE MOTTEVILLE, I, 469.

(3) Mme DE MOTTEVILLE, III, 253 sq. Mme de Motteville ajoute que l'intérêt public, qui « aurait été une grande chose à un romain », était « de petite considération pour un français » (III, 268). Voir aussi III, 292 sq., l'histoire du tabouret de Mlle de Monbazon, qui avait pour elle Monsieur, et contre elle M. le Prince et Mme de Longueville. Les bourgeois, les petites gens, réclamaient la concorde au nom de la patrie (LORET, 3 décembre 1650, 17 janvier 1654).

(4) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, 357.

(5) Article des *Arch. du Minist. des Aff. étrang.*, déjà cité 2, p. 324.

(6) *Ménagiana*, I, 266.

(7) TALLEMANT, VI, 162.

(8) LORET, 13 août 1651.

(9) TALLEMANT, VII, 83.

Aussitôt après la mort de Richelieu les duels recommencèrent ; c'est en vain qu'à la suite de Castiglione, Louis Guyon, l'auteur anonyme du *Courtisan français*, Faret, avaient pressé les nobles de renoncer à cette pratique barbare, incompatible avec l'honnêteté, et avaient répété que l'honneur bien compris ne réclamait pas « ces sanglantes satisfactions (1) ». Les conseils étaient impuissants contre le préjugé et la passion. Pontis évaluée à plus de neuf cents, le nombre des gentilshommes qui furent tués en duel pendant la régence d'Anne d'Autriche, sans compter ceux dont la mort fut cachée, ou attribuée à d'autres causes (2). On voit tant de gens « entre eux si cruels, qu'on ne parle que de duels », écrit Loret le 28 mai 1651. « La manie est grande parmi les nobles de se battre si cruellement pour peu de chose », note Guy Patin le 6 janvier 1654. Ils usaient de ruse pour se dérober aux prescriptions des édits : Vardes et le père de Saint-Simon, ayant eu une discussion, convinrent d'attendre, afin de se faire oublier, et de se battre à la porte Saint-Honoré, comme à la suite d'une bagarre de cochers (3). Sans doute quelques gentilshommes poltrons étaient ravis qu'on les cherchât et qu'on les arrêtât avant d'aller sur le terrain (4) ; mais trop souvent les combats étaient acharnés, et suivis de blessures ou de mort. En 1646, le chevalier d'Isigny et Bussy se querellent pour un verre d'eau, avec des officiers d'infanterie ; au cours du duel qui suit, Isigny est tué (5). Le 11 mai 1650, le 3 et le 17 septembre 1651, le 10 mars 1652, le 10 janvier 1654, Loret rapporte des rencontres sanglantes ou meurtrières ; le comte d'Olac est tué en mai 1653, « pour sujet, dit-on, assez mince (6) ». En juillet 1652, dans un combat de cinq contre

(1) *Honnête homme*, 21.

(2) *Mém.*, 655, 1..

(3) SAINT-SIMON, *Add. à Dangeau*, 3 sept. 1688. On était si convaincu que le duel était « l'unique et le plus prompt moyen de se faire connaître » (LEBRET, *place du Voyage dans la Lune*, éd. Jacob, p. 14), que le prince de Conti, tout difforme qu'il fût, voulut en avoir un, et bien que personne ne l'eût offensé et qu'il n'eût offensé personne, il quitta Montpellier, et vint à Paris, soucieux de trouver un rival digne de lui. Ces velléités n'eurent pas de suite. (COSNAC, *Mém.*, II, 198 ; CHOISY, *Mém.*, 626).

(4) LORET, 28 mai 1651.

(5) Bussy à M^{me} de Sévigné, 21 oct. 1646.

(6) LORET, 24 mai 1653.

cinq, M. de Nemours est tué par son beau-frère le duc de Beaufort, à cause « du charme empoisonneur

qu'on appelle le point d'honneur,
assez commun dans notre France (1).

M. de Nemours, malade, était tellement impatient de se battre, qu'il ne put attendre d'être guéri ; et c'est en vain que Beaufort le supplia, au nom de leur parenté, d'oublier le passé : sa fureur n'écoula pas la raison (2). Rien ne montre mieux les dangers de cette fausse conception de l'honneur, que les circonstances du duel, où le marquis de Sévigné trouva la mort. Le chevalier d'Albret, qui l'accusait d'avoir mal parlé de lui à Mme de Gondran, chargea M. de Saucourt d'interroger Sévigné ; celui-ci affirma que ce reproche était faux, mais qu'il ne parlait ainsi que pour rendre témoignage à la vérité, et non pour se justifier, « parce qu'il ne la faisait jamais que l'épée à la main ». Sur le pré, derrière Picpus, Sévigné confirma au chevalier « qu'il n'avait jamais parlé de ce qu'on lui avait rapporté, et qu'il était son serviteur. En disant cela, ils s'em brassèrent, et ensuite, le chevalier dit qu'il ne fallait pas laisser de se battre ; Sévigné répondit qu'il l'entendait bien ainsi, et qu'il n'eût point voulu ne point se battre (3) ».

Les pratiques déloyales n'avaient pas encore complètement disparu. Le comte de Montrevel et le duc d'Epéron étaient depuis longtemps en querelle ; un jour le chevalier de Montrevel, fils du premier, provoqua M. de Candale, fils du deuxième, et un gentilhomme de M. de Candale frappa le chevalier par derrière (4). On ne voit pas que M. de Candale, qui passait pour un parfait honnête homme, ait châtié le meurtrier sournois. Le duc de Candale serait, d'après certains bruits que rapporte Guy Patin (5), mort à Lyon, de la peur qu'il

(1) LORET, 4 août 1652.

(2) Voir CONRART, *Mém.*, 587, et Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 129, col. 2.

(3) CONRART, *Mém.*, 592, 2.

(4) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, 235.

(5) 26 févr. 1658. Voir CL. DE L'ESTOILE, *Intrigue des filoux* (Paris, 1649, in-12). Deux gentilshommes, Lucidor et Tersandre, se battent, et Lucidor désarme Tersandre. Celui-ci, resté seul, interpelle rageusement son valet, qui s'est tenu loin du combat :

Pourquoi, lâche, pourquoi, quand il m'a terrassé,
n'as-tu pas dans ses reins un poignard enfoncé ? (III, 6).

avait d'être assassiné par les gens, que la famille de Montrevel avait levés pour venger la mort du chevalier.

Les gentilshommes continuaient encore à fréquenter les cabarets et les tavernes ; pour être bon compagnon, il fallait, savoir faire bonne figure à table, avec le verre, comme sur le terrain, avec l'épée. La guerre entretenait cette habitude, et la sobriété eût été méprisée comme un signe de faiblesse et d'impuissance. « Quand l'armée marche, nous travaillons comme des chiens, écrivait Bussy à Mme de Sévigné ; quand elle séjourne, il n'y a pas fainéantise égale à la nôtre, on ne ferme pas l'œil trois ou quatre jours durant, ou bien on est trois ou quatre jours sans sortir du lit. On fait bonne chère ou on meurt de faim (1) ». Les beuveries tiennent leur place dans les *Mémoires* de Bussy : il n'affecte pas d'y insister, mais il se garde de les omettre. Au siège de Lérida, Condé et ses amis firent « une fort grande débauche (2) ». Un officier mourut « dans une grande débauche qu'il fit avec les Suisses (3) ». Bussy prit part à une « grande débauche » chez le maréchal d'Aumont gouverneur de Boulogne (4).

Les courtisans qui venaient passer l'hiver à Paris y apportaient parfois ces belles coutumes. Un soir de 1649, le duc de Brissac, Matha et Fontrailles sortirent « en mauvais état » d'un repas trop copieux et trop largement arrosé ; ils coururent les rues en faisant mille insolences, et maltraîèrent un valet du Roi ; sur le conseil de Mazarin, la Reine subit l'affront en silence (5). Une autre fois, dans les mêmes conditions, ils rencontrèrent un convoi et le chargèrent l'épée en main, en criant au crucifix : voilà l'ennemi ! « Ils étaient cruellement débauchés, dit Retz, et la licence publique leur donnait encore plus de liberté (6) ». Gaston d'Orléans et Condé s'enivraient chez le duc de Lorraine, et faisaient la débauche en « diverses façons (7) » ; on appelait cela faire carrousse. La partie qui

(1) 4 août 1657. Bussy croit devoir noter comme un détail intéressant, que Turenne aimait les plaisirs de la table, « mais sans débauche » (*Mémoires*, II, 158).

(2) I, 228.

(3) I, 238.

(4) II, 418. Cf. I, 220. et TALLEMANT, V, 274.

(5) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, III, 154 sq.

(6) *Mém.*, 161, 1.

(7) LORET, 16 juin 1652. C'est parce que Saint-Amant « aimait la débauche et la bonne chère », que les grands « étaient ravis de l'avoir à table » (*Chevravaud*, p. 33). Madame la Princesse séjourna au printemps de 1650 dans la vicomté de Turenne ; elle fut reçue par le duc de Bouillon ; à la fin des repas, les con-

fit le plus de bruit, par la personnalité des acteurs, par l'époque qui fut choisie, par les légendes dont l'entoura la rumeur populaire, par ses conséquences, fut celle de Roissy, pendant la semaine sainte de 1659 (1). Le maréchal de Gramont, envoyé en Allemagne, était capable de représenter suffisamment la noblesse française, et de faire honorable contenance à ces festins, où les convives et le maître des cérémonies restaient ivres morts sous la table (2).

Les conseils de Castiglione, de Faret, de Bardin, n'avaient ni arrêté la passion du jeu (3), ni persuadé les nobles que la tricherie est déshonorante. A l'armée, quand les troupes étaient au repos, les officiers jouaient du matin au soir. A Paris, en hiver, quand ils avaient fait leur cour au Roi et au Ministre, ils consacraient à leurs affaires, à la galanterie et au jeu, le reste du jour (4). Ils se réunissaient dans des maisons particulières, véritables académies privées, chez Mitton (5), chez M. de Bernay, qu'on appelait « le cabaretier de la Cour », et qui avait le mérite d'avoir une table que ses quarante mille livres de rentes lui permettaient d'entretenir royalement (6). On continuait à jouer gros jeu, et beaucoup de gentilshommes devaient à leur chance ou à leur industrie, leurs ressources,

vives étaient dans une gaieté « approchant de l'ivrognerie », car on buvait à la santé de Monsieur le Prince debout, à genoux, dans des verres, dans des gobelets ; le duc de Bouillon donnait l'exemple (LENET, *Mém.*, 271, 2, 272). Ces parties étaient souvent houleuses (TALLEMANT, V, 229-230, LORET, 31 mai 1653). Les parties galantes et les banquets hors de Paris, se donnaient surtout à Saint-Cloud, à Chaillot et à Rueil (*Recueil des pièces en prose les plus agr. de ce temps*, 1^{re} partie, 402 sq.).

(1) Voir p. ex. M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, V, 12 ; BUSSY, *Mém.*, 60 sq., *Hist. am. des Gaules*, 136-137 ; le cantique ne figure pas dans la première édit. ; celui qu'on trouve dans les édit. postérieures est apocryphe ; il était trop facile d'imaginer une chanson indécente et satirique.

(2) Maréch. DE GRAMONT, *Mém.*, p. 264, col. 1. Quelques dames cédaient parfois à la contagion de l'exemple ; voir TALLEMANT, V, 478.

(3) Voir la démonstration ironique, que le jeu est le remède à toute sorte de vices, et en particulier aux péchés capitaux, dans les *Agréables divertissements français*, dédiés « aux beaux esprits du temps », Paris, Le Gras, 1654, in-8°, p. 361.

(4) BUSSY, *Mém.*, II, 400 et 394.

(5) LORET écrit de lui, le 11 décembre 1660 :

« Homme qui de bon sens abonde,
qui sait tout à fait son bien monde,
et chez qui, le long de l'hiver,
on voit, à toute heure, arriver
non pas des gredins et des rustres,
mais tout plein de joueurs illustres.

(6) Guy PATIN, 7 mars 1651.

et parfois leur fortune. Bussy gagnait huit cent louis d'or en quatre jours (1), Gourville s'enrichissait par les cartes ; il gagnait une fois au duc de Richelieu cinquante cinq mille livres, « en moins d'un demi quart d'heure (2) ». La jeune Reine n'avait pas assez des mille écus par mois que lui attribuait Mazarin, car « le jeu était à la mode (3) ». Chez Mme Fouquet, entre dames et parfois avec des cavaliers, on jouait sans argent sur la table ; mais à la fin de la partie, chacun écrivait sur une carte ce qu'il devait à son partenaire ; il suffisait d'envoyer cette carte pour être payé. On jouait aussi des bijoux de prix, des dentelles. Cosnac, jouant un soir avec la princesse de Conti, perdit mille pistoles ; elle prétendit être payée le lendemain. Cosnac crut d'abord à une plaisanterie, mais, de bon matin, elle fit réclamer l'argent, et se plaignit à Mazarin ; Cosnac, voyant que l'affaire était sérieuse, lui fit alors remettre deux cent pistoles, en alléguant qu'à diverses reprises, il lui en avait prêté autrefois huit cents. Elle répliqua que les dettes anciennes ne la regardaient pas ; il céda, convaincu qu'il « n'était pas d'un honnête homme de faire paraître que j'avais prêté cet argent (4) ».

Les plus hauts personnages se libéraient parfois aux dépens de leurs domestiques, avec une désinvolture seigneuriale. Le prince de Conti invita un jour Cosnac à donner pour lui huit cents pistoles qu'il venait de perdre ; Cosnac renonça vite à l'espoir d'un remboursement (5).

Les querelles étaient fréquentes, car les passions étaient surexcitées par l'énormité des enjeux. M. de Bragelone ayant reçu un soufflet du duc de Roquelaure, le jeta à terre, et usa rudement des pieds et des poings (6).

Dans son *Traité de la fortune des gens de qualité*, J. Caillères raconte une anecdote suggestive. Un gentilhomme de ses amis disait un jour à un moine qu'il savait très bien, au piquet, mettre au talon quatre as ou quatre rois, quand il était le dernier ; le moine essaya de lui prouver qu'il devait rendre l'argent qu'il avait ainsi gagné. Le gentilhomme protesta bien

(1) BUSSY, *Mém.*, II, 405.

(2) GOURVILLE, *Mém.*, 531, 2, 529, 2. En un jour, Fouquet perdait et regagnait à Gourville soixante mille livres (*Ibid.*).

(3) MME DE MOTTEVILLE, V, 138.

(4) COSNAC, *Mém.*, I, 233-234. Il est vrai qu'à ce moment, Mme de Conti était irritée contre lui.

(5) COSNAC, *Mém.*, I, 231.

(6) *Journal de deux Hollandais*, janvier 1657, p. 52.

haut : « il n'était pas plus défendu de bien mêler les cartes que de les bien jouer, et le but de celui qui mêle étant de se donner beau jeu et de rompre celui de sa partie, il ne croyait pas qu'il y allât de sa conscience de se donner quatorze d'as à point nommé (1) ».

En ce qui concerne la simple civilité, bien des lacunes persistaient encore ; les préceptes du *Galatée*, et des divers ouvrages dont nous avons parlé, n'étaient pas devenues inutiles. Dans les *Délices de la Campagne*, de Nicolas de Bonnefons, parus en 1655, on lit : « Les assiettes des conviés seront creuses, afin que l'on puisse se représenter du potage, ou s'en servir à soi-même ce que chacun en désirera manger, *sans prendre cuillerée à cuillerée dans le plat, à cause du dégoût que l'on peut avoir les uns des autres de la cuiller qui, au sortir de la bouche, puisera dans le plat* (2) ». En avril 1651, Anne d'Autriche elle-même, dinant chez le président de Maisons, mangeait la viande avec les mains (3). Le chancelier Séguier était « l'homme du monde qui mange le plus malproprement ». Il faisait, dit Tallemant, « une certaine capilotade où il entre toutes sortes de drogues, et en la faisant, il se lave les mains tout à son aise dans la sauce ; il déchire la viande, enfin, cela fait mal au cœur ». Il se curait les dents avec un couteau, en présence de Richelieu, et n'achetait un cure-dents en or que sur les conseils pressants de Boisrobert. Il ne rendait aucun salut, et sa grossièreté lui valut plus d'une épigramme cinglante (4). La Reine Anne allait à Rueil avec le Roi, et quittait le Palais-Royal « pour le faire nettoyer de la saleté qui accompagne toujours la Cour, quand elle a séjourné quelque temps dans

(1) P. 425.

(2) P. 382.

(3) LORET, 23 avril 1651 : « Et les belles mains de la Reine prirent assez souvent à pleine de porter à son rouge bec, maintes savoureuses pâtures, tant de chair que de confitures. »

Un texte de Pierre DAVID, *Le Maître d'hôtel*, de 1652, prouve que les fourchettes étaient comme un privilège des plus grands seigneurs (Voir ALF. FRANKLIN, *La vie privée d'autrefois, Les Repas*, p. 57). Je ne parle pas de la malpropreté à table de des Barreaux, qui était un débauché (TALLEMANT, IV, 51).

(4) TALLEMANT, III, 385 sq. ; voir ce que dit Tallemant de la conduite que tint un jour M^{me} de Cavoye chez M^{me} de Chamguy (V, 178).

un lieu (1) ». Ménage était partisan, en cette matière, d'une indulgence, qui nous cause quelque surprise (2).

Les nobles avaient donc encore à faire de sérieux progrès, non seulement pour la politesse des mœurs, mais au regard même de l'honnêteté, en prenant ce mot au sens moral et vertueux dont nous avons parlé. Ils continuaient à ne pas payer leurs dettes, et à dédaigner la probité exacte, comme une qualité bourgeoise. « Les courtisans ne savent guère ce que c'est que de payer leurs dettes, et de récompenser ceux qui leur ont rendu service », écrivait Guy Patin (3). Quelques années après, il consacrait une courte et haineuse oraison funèbre au duc de Candale, qui « s'en est allé au pays où vont les grands seigneurs qui meurent sans payer leurs dettes, qu'il laisse fort grandes à ce qu'on dit (4) ». Corbinelli intervenait pour apaiser une querelle entre M. de C... et un créancier entêté, qui, pour prix de son insistance, n'avait recueilli qu'un soufflet (5). Monsieur, frère de Louis XIV, avait acheté des tapisseries à Oudenarde, mais il n'avait pas d'argent pour payer, et le marchand allait les remporter, ce qui prouve la modération de sa confiance ; Cosnac avança la somme nécessaire, et Monsieur « ne me fit pas seulement la grâce de s'en apercevoir (6) ».

Les domestiques ne recevaient souvent que des gages théoriques, et, comme fera plus tard Sganarelle, n'avaient à la mort de leurs maîtres que la ressource de se lamenter. Les grands seigneurs leur promettaient de fabuleux appointements, qui demeuraient parfois au pays des chimères (7).

Cependant, on trouve quelques exemples d'honnêteté, relative ou totale. La comtesse de Soissons avait emprunté à Cosnac dix mille livres, et ne parlait plus de se libérer ; au bout de cinq ans, Cosnac, acculé par le besoin, lui rappela cette dette ; elle le paya, en trois ans. C'était déjà quelque chose (8). L'exemple que donna Retz fut si rare, que les con-

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, II, 322.

(2) *Ménagiana*, III, 239.

(3) 4 nov. 1650.

(4) 26 février 1658.

(5) *Ménagiana*, I, 292.

(6) COSNAC, I, 357.

(7) *Don Juan*, fin ; *Ménagiana*, III, 67 : quelques seigneurs discutent sur les gages de leurs maîtres d'hôtel. Je donne 4.000 francs, dit l'un. On se récrie, c'est inouï. Quelqu'un demande : mais les payez-vous ? Oh non, répond-il. Voir ce que dit des dettes Anselme, dans l'*Etourdi* de MOLIÈRE, 1653, I, 6.

(8) COSNAC, I, 255.

temporains l'ont cité avec admiration (1). « Jamais seigneur, dit le *Ménagiana*, n'a fait tant de dépense, tant emprunté, ni si bien rendu que M. le cardinal de Retz... ; aucun créancier n'a rien perdu (2) ». Il est vrai qu'il était prêtre, et qu'il l'avait assez oublié au cours de sa vie, pour se le rappeler à l'approche de la mort. Encore Guy Joly conteste-t-il la sincérité de ses affirmations, car il note qu'il dépensa trente mille écus à faire embellir sans besoin son château de Commercy, et cent mille livres en vaisselle d'argent (3). Ou bien l'ancien frondeur qu'était Guy Joly cédaient encore à l'esprit de parti, ou bien les scrupules de Retz étaient si anormaux, qu'il paraissait difficile d'y croire.

Les vertus morales que prêchait Faret étaient loin d'être communes à la Cour. Le chevalier de Gramont, s'il faut en croire Hamilton, concevait un légitime orgueil « d'avoir osé seul conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale... Il y avait véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge, de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étaient respectables par leur mérite (4) ». Turenne était connu pour une générosité et un désintéressement dont sa pauvreté rehaussait la valeur. Mais beaucoup de nobles étaient pensionnés par Fouquet ; « la honte n'avait pas rebuté la plupart des grands seigneurs de la Cour d'être à ses gages (5) ». Ils se moquèrent de Fabert, l'accusèrent de pusillanimité, de vanité même, parce qu'il refusa le cordon de l'ordre, sous prétexte qu'il ne pouvait, sans mentir, jurer que les preuves qu'on donnait de sa noblesse étaient véritables (6). Vendôme donnait au jeune Brienne d'étranges leçons, dès la première fois qu'il le voyait. « Garde-toi bien d'être aussi homme de bien que ton père. La dévotion n'est bonne à rien ; il faut hurler avec les loups ; la galanterie est d'usage ; sois fourbe, scélérat même, si tu veux faire fortune (7). »

L'*Astrée* avait eu un vif succès auprès des seigneurs et des

(1) Voir *Compléments de la vie du cardinal de Retz*, à la suite de ses *Mém.*, 620, 2.

(2) I, 49-50.

(3) *Mém.*, 149, 1.

(4) HAMILTON, I, 124 et 129.

(5) BUSSY, *Mém.*, II, 428.

(6) BUSSY, *Mém.*, III, 109.

(7) BRIENNE, *Mém.*, éd. Barrière, II, 294. Cf. *Mém. du comte D**** : « il faut convenir que les crimes les plus honteux sont comptés pour rien parmi les courtisans, quand ils servent à leur fortune » (*Œuvres de Saint-Evremond*, éd. de 1753, XI, 267).

dames ; ils admiraient Céladon et Silvandre, Astrée et Diane ; mais leur sympathie intellectuelle pour ces parfaits amants, pour ces vertueuses maîtresses, était lente à déterminer un changement effectif dans leurs mœurs. Ils connaissaient le code de la belle galanterie, mais combien avaient la force de résister à leur nature, de faire sur eux-mêmes l'effort nécessaire, pour appliquer ses préceptes ! Ils savaient la noblesse de la raison et le pouvoir de la volonté ; ces conceptions plaisaient à leur esprit, mais leur conduite ne s'en inspirait pas encore assez. Les exhortations des traités théoriques de Bardin et de Grenailles, en particulier, n'étaient guère plus suivies.

Les circonstances, d'ailleurs, n'étaient pas favorables ; la guerre étrangère, la guerre civile expliquaient, excusaient jusqu'à un certain point, ces manifestations de grossièreté sensuelle. La guerre, disait Bussy, endurcit les cœurs, et finit par tuer tout sentiment humain (1). La plupart des courtisans faisaient l'amour en hiver, pendant l'interruption des opérations militaires, et repartaient au printemps pour l'armée ; ils recherchaient les plaisirs immédiats, et n'avaient ni le temps ni le goût de s'attarder aux douceurs des préliminaires ; ils oubliaient vite ces aventures d'un jour, et ne s'embarrassaient pas du chagrin de leur maîtresse, même si elle en venait au suicide (2). Ils ne connaissaient pas la passion exclusive et encombrante, et ne laissaient pas au cœur le temps de former une inclination ; ils voulaient jouir de l'amour, et ne demandaient aux femmes que d'être complaisantes et gentilles ; la tendresse naissait ensuite, si elle pouvait. Une dame de qualité, lit-on dans le *Journal de voyage de deux Hollandais*, « nous dit que les bals et les assemblées étaient si peu fréquentés des hommes, qu'à peine s'en trouvait-il pour les faire danser, et que le jeu et la débauche leur faisaient perdre le temps, qu'ils avaient accoutumé de donner au divertissement de ce beau sexe (3) ». Bussy et deux de ses meilleurs amis vinrent

(1) *Mém.*, I, 222.

(2) LORET, 2 juin 1657.

(3) 26 janvier 1657. On trouvera un portrait détaillé des jeunes gens de cette époque dans le *Dialogue* de SARRASIN, *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* (*Œuvres* de SARRASIN, éd. citée, 174-177). C'est Ménage qui le fait ; il reproche aux jeunes gens d'être pervers et débauchés, de ne rechercher les femmes que pour les séduire ; et comme il ne perd aucune occasion d'étaler ses souvenirs antiques, il constate que les cavaliers ont toujours été grossiers ; on sait comment se conduisirent les Centaures aux noces de Pirithoüs ! Cf. dans un *Portrait d'une demoiselle de qualité par elle-même* (*Galerie des portraits*,

à Paris pendant l'hiver de 1653. « Nous nous mêmes tous trois dans la tête d'être amoureux » ; pour ne pas se séparer, ils cherchèrent trois jolies femmes, qui fussent amies, ou capables de le devenir ; et pour éviter toute discorde, toute jalousie, ils remirent au sort le soin d'attribuer à chacun sa maîtresse (1). Le maréchal d'Hocquincourt avait, s'il en faut croire Saint-Evremond, une manière toute militaire de déclarer ses intentions ; il dit à Mme de Monbazon « qu'il ne savait ce que c'était que de faire l'amant transi, qu'il fallait conclure, ou qu'il chercherait fortune ailleurs ». On croirait entendre une sommation d'avoir à capituler sans délai. Le P. Canaye émettait l'avis, qu'il n'avait pas dû désirer vraiment Mme de Monbazon, car cela eût été criminel, mais l'aimer innocemment. Et le maréchal se fâchait. « Quoi, mon père, vous voudriez que j'aimasse comme un sot ! Le maréchal d'Hocquincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne faire que soupirer. Je voulais, mon père, je voulais, vous m'entendez bien ! » Cette passion forcenée s'apaisa assez vite. « La plus belle du monde, continue M. d'Hocquincourt, commençait à me lanterner lorsqu'elle mourut (2). » Que ces terribles blasphèmes auraient effarouché les âmes fidèles du Lignon, et que les inconstances d'Hylas paraissent anodines ! « Je sais par M. le P. de Conti que Vardes a dessein d'être amoureux, cet hiver, de Mme de Roquelaure, écrit Bussy à Mme de Sévigné ; et sur cela, Madame, ne plaignez-vous pas les pauvres femmes, qui, bien souvent, donnent une véritable passion pour un amour de dessein, c'est-à-dire de bon argent pour de la fausse monnaie (3) ? »

Bardin estimait qu'un honnête homme doit vivre avec dignité, et il indiquait à Timandre quatre moyens de résister aux tentations mauvaises (4). Mais de grands personnages, comme M. de Candale, M. d'Epernon, le Prince de Conti, menaient publiquement une vie peu réglée (5).

éd. de Barthélémy, p. 216) : « Ce qui pourrait m'éloigner de la galanterie est que les messieurs de ce temps l'ont tournée en ridicule aussi bien que l'amour », etc.

(1) *Hist. am. des Gaules*, 152.

(2) SAINT-EVREMOND, *Conversat. du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye* (III, 57-58).

(3) 17 août 1654. Voir ce que dit Tallemant de cette affection, qui paraît avoir été très sincère chez Mme de Roquelaure, V, 352 sq.

(4) *Le Lycée*, II, 207 sq.

(5) TALLEMANT, III, 417, COSNAC, *Mém.*, I, 104 sq., 137 sq., GUY PATIN,

Dans la rupture, on gardait parfois trop peu de mesure envers les femmes, même quand on les avait aimées ; le souvenir des tendresses passées n'arrêtait pas toujours la rudesse des représsailles. La Rochefoucauld, qui avait aimé Mme de Longueville, se brouilla enfin avec elle ; il sentit ce chagrin « avec trop d'excès, et fut blâmé avec justice d'avoir suivi trop aveuglément son dépit, et de l'avoir porté trop loin, car ce dépit le fit devenir d'amant ennemi, et d'ennemi ingrat, par les offenses cruelles qu'il fit alors à cette Princesse, qui allèrent au delà de ce qu'un chrétien doit à Dieu, et de ce qu'un homme d'honneur doit à une dame de cette qualité (1) ». Le Prince de Condé, voulant empêcher le mariage de M. de Conti avec Mlle de Chevreuse, n'usa pas de diplomatie, n'essaya ni « de garder aucune mesure, ni de sauver la moindre apparence (2) ». Dans un bal, sans s'inquiéter des conséquences de ses paroles, il dit, « en présence de tout le monde, cent choses injurieuses contre l'honneur de Mlle de Chevreuse ». Il est vrai que cette conduite « fut généralement désapprouvée de tous les honnêtes gens (3) ».

En 1651, Thomas Corneille définissait « l'Amour à la mode » ; il consiste, en somme, à prendre le contre-pied du roman pastoral. L'amour passion, l'amour culte, sont des « pratiques grossières », dignes du vieux temps ; cette affection fidèle « n'est plus à la mode ». Oronte recherche le plaisir égoïste, et condamne les liens qui gênent le caprice, les sentiments profonds d'où naissent les chagrins : il veut jouir et non souffrir. « Je me regarde seul en ce trafic d'amour. » Il donne, comme Hylas, les commandements de l'amour nouveau.

Avoir pour tous objets la même complaisance,
savoir aimer par cœur, et sans que l'on y pense,
en conter par coutume et pour se divertir,
se plaindre d'un grand mal et n'en pas ressentir,
les adorer (les femmes) en gros, toutes, confusément,
et les mésestimer toutes, séparément.

lettre du 5 février 1658. Voir TALLEMANT, V, 140, une chanson du temps sur les mœurs des Importants. En 1658, Barry déclamait, dans ses *Actions publiques*, contre les vices du temps : l'inconduite (67 sq.), l'ivrognerie (87 sq.), la gourmandise (96 sq. *Les Actions publiques sur la Rhétorique française*, Paris, P. Le Petit, 1658, in-4°).

(1) Mme DE MOTTEVILLE, *Mém.*, IV (Petitot), 319-320. Voir d'autres exemples TALLEMANT, VII, 29, V, 357, BUSSY, *Hist. an. des Gaules*, 119, 121.

(2) LA ROCHEFOUCAULD, *Mém.*, p. 450, col. 2.

(3) GUY JOLY, *Mém.*, p. 50, col. 1 : cf. Mme DE MOTTEVILLE, *Mém.*, IV (Petitot) 178 sq.

L'absence, chez lui, entraîne aussitôt l'oubli. S'il apprend que Dorothée, qui lui a écrit une lettre aimable, en fait autant pour Eraste, il ne s'emporte pas ; les pleurs, le trouble, la jalousie, sont le propre des sots ;

si chaque objet me plaît, c'est sans inquiétude.

Qu'on l'accuse de légèreté, d'inconstance, que lui importe ! Il échappe du moins au ridicule de la tendresse bourgeoise, et préfère au contentement du cœur les satisfactions de la vanité.

Si je sais mal aimer, du moins j'aime à la mode (1).

Mais il est expert à jouer la passion. Cliton admire les transformations incessantes de ce Protée mondain, qui varie pour chaque femme ses artifices de séduction ;

tantôt l'œil vif et gai, vous faites le galant,
tantôt morne et pensif, vous faites le dolent ;
ici, l'air enjoué, vous contez des merveilles,
là, de soupirs aigus, vous percez les oreilles (2).

Les gens du monde savaient mourir par métaphore, et compenser par l'exagération littéraire de leurs tourments, la sécheresse de leur âme ; l'expression théorique de leur martyre était galante et polie, la réalité de leurs amours était souvent dépourvue de délicatesse.

Dorothée, de son côté, est heureuse d'être belle et adulée, mais elle n'est point dupe non plus des plaintes langoureuses : elle sait ce que cachent ces tendres paroles.

Pour peu qu'on se relâche, on expose son cœur,
aux superbes mépris d'un insolent vainqueur.
Un amant que l'on flatte, enflé de sa victoire,
de ses soumissions perd bientôt la mémoire ;
pour en avoir raison, il le faut gourmander,
et s'il n'est à la chaîne, on ne peut le garder.

L'amour est une lutte, une stratégie, Elle écrit la même lettre

(1) *L'Amour à la mode*, Rouen, Laurens Maurry, 1653, in-12. I, 3, IV, 1, III, 1, etc. Il finit par épouser Dorothée, comme Hylas épouse Stelle ; elle est bien digne de lui.

(2) IV, 1. Voir sur le royaume « aquatique » de l'amour, sujet aux inondations des larmes, et sur les pâmoisons poétiques des amants, *CYRANO*, *Hist. com.*, p. 276, et LORET, 15 janvier 1661.

à Oronte et à Eraste, avec l'espoir d'attraper au moins l'un des deux. Eraste, d'ailleurs, lui semble un peu ridicule, car il est capable de mourir de constance,

mais si fort hors de mode, et du temps de jadis,
qu'il le disputerait à tous les Amadis (1).

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le mariage ait continué à n'être le plus souvent, qu'un établissement. Bardin, dans le *Lycée*, avait montré la gravité et la beauté de cet acte, par lequel se conserve « l'essence humaine », conformément aux lois de la nature ; il avait consacré la huitième promenade de son tome II aux devoirs des pères et des enfants. De Grenailles avait loué la pureté de l'honnête mariage ; la *Philothée*, l'*Agatonphile*, en des passages que nous avons cités, avaient recommandé la décence et la chasteté dans l'union conjugale. Toutes ces belles leçons semblaient bien être négligées. C'est l'amour seul qui devrait marier, remarque le sage Loret ; mais il note qu'en fait, on voit l'amour et l'hymen, « assez rarement ensemble (2) ».

La fidélité conjugale était, dans le monde élégant, quelque peu entachée de ridicule. Saint-Evremond fait ainsi le portrait du maréchal de Gramont :

C'est celui qu'on vit à la Cour,
jadis si galant sans amour,
le même qui sut à Bruxelles
comme ici plaire aux demoiselles,
gagner tout l'argent des maris,
et puis revenir à Paris,
ayant couru toute la terre
dans le jeu, l'amour et la guerre.

Rare merveille de nos jours,
n'étaient vos trop longues amours,
n'était la sincère tendresse
dont vous aimez votre Princesse (sa femme)
et qu'enfin vous quittez pour elle
votre mérite d'infidèle,
- vous n'auriez eu jamais d'égal (3).

En 1652, *Pertharite* échoua ; Corneille attribue cet insuccès

(1) *Amour à la mode*, II, 1, 3. Voir sur cette comédie, REYNIER, Thomas Corneille, sa vie et son théâtre, Paris, Hachette, 1893, in-8°, p. 219 sq.

(2) 7 nov. 1654, 26 sept. 1653. On lit dans un portrait de dame de 1658 (Edit. de Barthélémy, 215) : « Comme je vois que les femmes n'aiment leurs maris que les deux premières années de leur mariage ».

(3) *Œuvres*, III, 93-94.

à la conduite de Pertharite, qui, dépouillé de son trône, cède à son vainqueur tous ses droits, « afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains ; *tant les vertus de bon mari sont peu à la mode* (1) ».

Les exemples d'affection vive et durable dans le mariage étaient assez rares, pour que Tallemant s'étende sur celui que donna M^{me} de Cavoye ; on n'en rencontre pas beaucoup dans les *Historiettes*, où défilent les grands personnages du temps. « Jamais femme n'a plus aimé son mari » ; « elle pleure encore » quand on lui en parle. Il ne trouve, pour faire comprendre cette tendresse exceptionnelle, que cette phrase : « Enfin, c'était comme si le sacrement n'y eût point passé (2) ».

Les enlèvements étaient encore fréquents, et ne cessèrent qu'avec le règne personnel de Louis XIV. Le besoin d'argent était pressant, et le rapt d'une riche héritière n'était pas considéré comme déshonorant. On parla longtemps de la tentative de M. de Charmoye, pour enlever du couvent des Filles-Dieu M^{lle} de Sainte-Croix, en mars 1648 (3). En 1650, M. de

(1) Examen de *Pertharite*. Fontenelle reprend la même idée, mais ajoute une comparaison tout à fait surprenante : « Un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume, fut encore sans comparaison plus insupportable dans *Pertharite* que la prostitution ne l'avait été dans *Théodore*. Ce bon mari n'osa se montrer en public que deux fois » (*Vie de Corneille*, dans l'*Hist. de l'Acad.*, de D'OLIVET, II, 197). La ville paraît avoir été plus morale que la Cour ; voir *Triolets sur le tombeau de la galanterie*, 1649, in-8° :

Ce qu'on nomme un crime à Paris,
en Cour ce n'est que bagatelle, etc.

SOREL, *Connaiss. des bons livres*, 267), attribue ces sentiments à l'influence des farces, qui font beaucoup de mal « par le mépris des lois du mariage ». Cf. ce que dit Sganarelle, dans le *Sganarelle* de MOLIÈRE, 1660, sc. 17. Rares semblent avoir été les maris comme M. d'Harcourt qui, soucieux à l'excès de la vertu de sa femme, éloigna d'elle M^{mes} de Sévigné, de Fiesque, de Montglat, qu'il trouvait « un peu trop guillerettes » (LORET, 16 juillet 1650).

(2) V, 176. Cf. SAINT-SIMON, *Mém.*, XIII, 333 ; elle a donné un exemple « unique et bien respectable ». Il faut toutefois ajouter, comme exemple de fidélité et d'affection, la princesse de Conti ; elle n'avait certes pas à se louer de son mari ; elle résista cependant au séduisant marquis de Vardes, au Roi lui-même, et, malgré le ridicule attaché dans la belle société aux démonstrations de la tendresse conjugale, elle écrivait au Prince son époux des lettres affectueuses, où le cœur parle seul, sans préoccupation de l'opinion du monde. (Voir, Ed. de BARTHÉLÉMY, *Une nièce de Mazarin, la Princesse de Conti d'après sa correspondance inédite*, Paris, Firmin Didot, 1875, in-8°, *passim*, et en particulier, p. 66, la lettre datée du 1^{er} juillet 1655).

(3) Voir DULAURE, *Hist. de Paris*, 1823, in-8°, II, 401. Quelques années après, Loret faisait allusion à cette aventure qui fit beaucoup de bruit

L'aimable et riche Sainte-Croix,
que jadis, le sieur de Charmoye,
voulut par force et par contrainte,
enlever d'une maison sainte.

Bourbonne enleva dans un carrosse entouré de gens armés, M^{lle} de Sallenaue, qui était chez son oncle M. de Tuisy. Elle se défendit vainement, le frère de M. de Tuisy fut tué ; elle ne consentit à épouser M. de Bourbonne, que lorsqu'elle eut un enfant (1). Un gentilhomme, aidé de « quelques sou-drilles », enlevait une jeune fille en plein jour, dans Paris malgré ses cris et ses pleurs, parce qu'elle avait une grosse fortune (2). Barbézières enlevait M^{lle} de la Bazinière, et prétendait pour sa défense, qu'un homme qui s'empare, même par force, d'une personne belle et riche, donne une preuve « d'esprit, de courage et d'amour » (3). Les plus grands personnages protégeaient les coupables. M^{me} de Longueville défendit le ravisseur de M^{me} d'Ablège, bien qu'il eût employé la violence (4). Condé avait approuvé le dessein de Bussy d'enlever M^{me} de Miramion ; il l'avait choisi pour porter à la Cour la nouvelle de la capitulation d'Ypres, afin que son arrivée à Paris n'éveillât aucun soupçon, lui avait offert Bellegarde, une de ses places en Bourgogne, pour s'y retirer en cas de besoin ; puis il écrivit au père de M^{me} de Miramion, pour l'inviter à cesser ses poursuites, « d'un air qui sentait le Prince du sang ». Les amis de Bussy lui firent compliment, et le comte de Tavannes se signala par l'ardeur de son zèle (5).

La Fronde semble avoir libéré beaucoup de femmes, et non des moindres, des règles de la bienséance ordinaire à leur sexe. L'intrigue, l'agitation, l'ambition occupent leur vie ; elles déploient des qualités toutes viriles d'énergie physique et morale ; elles ne renoncent pas à la galanterie, mais ce n'est pas celle des ruelles, qui s'attarde aux pointes, aux fleurettes, aux bagatelles tournées avec agrément ; l'amour n'a plus sa fin

(1) TALLEMANT, VI, 45-47.

(2) LORET, 2 mai 1654.

(3) LORET, 30 mai 1654. Il l'épousa par force ; il fut condamné à mort par contumace ; quelque temps après, il commit l'imprudence de venir à Paris, fût arrêté, et condamné à subir le premier jugement ; la Reine soutenait M^{me} de La Bazinière ; le prince de Conti, dont il était gentilhomme intervint auprès de Mazarin, et le sauva. Il fut exécuté un peu plus tard pour avoir enlevé un financier, qu'il prétendait rançonner (COSNAC, I, 166 sq.).

(4) TALLEMANT, VII, 128 sq.

(5) BUSSY, *Mém.*, I, 246 sq. ; date 1648. Jean Vallier attribue aux licences que prennent les jeunes gens pendant les minorités des rois, cet enlèvement qui fut un peu rude, puisqu'on dut attacher M^{me} de Miramion dans le carrosse (*Journal* de Jean VALLIER, p. p. Courteault et de Vaissière, Paris, Jule : Renouard, 1902, 4 vol. in-8°, I, 67-69). Bussy rejette la responsabilité sur un prêtre, qui l'aurait induit en erreur sur les sentiments de M^{me} de Miramion.

en lui-même, il est au service d'un parti, il est un moyen, pour gagner et conserver un personnage important ; il est pratique, politique, clairvoyant, il sait où il va et ce qu'il veut ; s'il est quelque peu dépourvu de scrupules, il justifie ses écarts par l'utilité de la cause. Il est une forme de l'action. Le souci désintéressé de la politesse des manières, de la distinction de l'esprit, de la pureté des mœurs, passe au second rang, comme aussi celui du foyer et des vertus domestiques. Nous sommes aussi loin de la dame parfaite du *Cortegiano*, que de l'*Honnête fille* de Grenailles et de l'*Honnête femme* du P. Dubosc (1).

Mademoiselle de Montpensier était à la fois une héroïne cornélienne et une aventurière. Elle aimait les « jeux d'exercice », « d'action », comme le mail et le volant (2), la promenade à cheval au bois de Boulogne, où elle allait, même, lorsqu'en 1652, l'armée royale était sous les murs de Paris ; quand la Cour, dans l'hiver de 1649, fuyait en pleine nuit au château de Saint-Germain, qu'elle trouvait démeublé et glacé, elle fut la seule à supporter gaiement cette absence totale de confort, car elle était « fort au-dessus des bagatelles (3) ». Elle faisait profession de suivre la raison ; c'était pour ne pas s'abaisser à une mésalliance, qu'elle refusait d'épouser le duc de Neubourg : « il n'y a jamais eu fille de France mariée à de petits souverains ». Elle méprisait l'amour, même celui « qui allait au légitime, tant cette passion me paraissait indigne d'une âme bien faite (4) ». Lorsque le bruit courut qu'elle aimait le Roi d'Angleterre, et qu'elle l'épouserait par amour, « cela, dit-elle, me déplut au dernier point (5) ». Elle tenait à ce monarque qui

(1) Mazarin félicitait don Luis de Haro de ce que les dames espagnoles ne s'occupaient que de galanterie et de piété. « Les nôtres au contraire, soit prudes, soit galantes, soit vieilles, jeunes, sottes ou habiles, veulent se mêler de toutes choses. Une femme de bien ne coucherait pas avec son mari ni une coquette avec son galant, s'ils ne leur avaient parlé ce jour-là des affaires d'Etat. Elles veulent tout voir, tout connaître, tout savoir, et, qui pis est tout faire et tout brouiller. Nous en avons trois entre autres, qui nous mettent tous les jours en plus de confusion, qu'il n'y en eut jamais à Babylone » (LENET, 254, 2). Il désigne sans doute ainsi M^{mes} de Longueville, de Chevreuse, et la Palatine.

(2) « Jouer au volant ou à quelque autre jeu d'action, comme la chose du monde que j'aime le mieux » (3, 2). Cf. 132, 2, 160, 2 : elle joue au volant, à Saint-Fargeau, deux heures le matin, et deux heures le soir.

(3) 51, 1.

(4) 163, 1, 164, 2. La raison, dit-elle, n'accompagne pas la passion ; la passion n'est jamais durable, et l'on est bien heureux, quand on se marie, que ce soit par raison. « Même quand l'aversion y serait, je crois que l'on s'en aime davantage après ».

(5) 86, 2.

passait son temps à Paris au milieu des bals et des fêtes, sans souci du royaume qu'il avait perdu, un langage qui rappelle celui de Rosanire à Rosiléon. « Je vous verrais ici avec douleur dansant le triolet et vous divertir, lorsque vous devriez être en lieu où vous vous fissiez casser la tête, ou vous remettre la couronne dessus. J'ajoutai qu'il serait indigne de la porter, s'il ne l'allait quérir à la pointe de son épée, et au péril de sa vie (1) ». Elle gardait tout son sang-froid dans les circonstances les plus critiques, et venait elle-même disperser les mutins à la place de Grève, le soir du massacre de l'Hôtel de Ville (2) ! Ce fut pour elle une partie de plaisir, que l'expédition qu'elle fit avec M^{mes} de Fiesque, de Frontenac, « habillées en amazones », et plusieurs gentilshommes, pour empêcher Orléans de se rendre aux envoyés du Roi (3). Mais elle commit la sottise de faire tirer sur les troupes royales le canon de la Bastille (4). Conrart prétend même qu'elle déclara au maréchal de l'Hôpital que, s'il ne signait pas l'ordre d'ouvrir les portes à l'armée de Monsieur le Prince, « elle lui arracherait la barbe, et qu'il ne mourrait jamais que de sa main. Ce qui l'intimida de telle sorte, qu'enfin il signa l'ordre (5) ».

M^{me} de Monbazon était belle. Elle eut des amants sans nombre (6), n'aimait que son plaisir et son intérêt. « Je n'ai jamais vu personne qui eût conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu », dit Retz (7). Elle était assez altière pour ne pas céder au désir de la Reine, qui lui demandait de se retirer du jardin de Renard, et assez emportée pour dire

(1) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 85, 1.

(2) RETZ, 370, 2, M^{lle} DE MONTPENSIER, 127-128.

(3) M^{me} DE MOTTEVILLE (Petitot), IV, 312, RETZ, 344, 1. Voir une lettre de Scarron à M^{me} de Fiesque, II, 5. Elle fit briser une vieille porte et pour encourager les travailleurs, grimpa sur un tertre « comme un chat. Je me prenais aux ronces et aux épines, et je sautais toutes les haies sans me faire aucun mal. » Un valet la porta jusqu'à la brèche qu'on avait faite dans la porte, « et me fourra par ce trou » (*Mém.*, 93 sq.). A Orléans, elle joue aux quilles dans son jardin (109, 2).

(4) M^{lle} DE MONTPENSIER 123, M^{me} DE MOTTEVILLE (Petitot), IV, 341-342. Mademoiselle, dit-elle, se défend d'avoir donné l'ordre de tirer le canon de la Bastille, mais la Cour ne crut pas à ses dénégations, « et peut-être que ce fut avec raison ». Retz est affirmatif (368, 1).

(5) *Mém.*, 566, 2.

(6) Elle était environnée d'une Cour « d'enfarinés, frisés et coquets ». Lenet dit d'elle : « Une des plus belles et plus galantes dames, qui ait jamais paru dans la Cour de France » (346, 2).

(7) 97, 2. Voir un vers d'un vaudeville que cite Tallemant, et les détails qu'il ajoute, IV, 462 sq.

à tout le monde les singulières représailles qu'elle méditait à l'égard de La Rochefoucauld (1).

M^{me} de Chevreuse fut avec elle, dès le début, l'âme de la petite cabale des Importants ; elle voulait faire assassiner Mazarin, et si Beaufort, qui n'était pas mauvais homme, faiblissait, il suffisait qu'il vît ces deux duchesses pour retrouver sa colère et sa résolution (2). M^{me} de Chevreuse n'obéissait pas à la raison. Elle était toute à ses passions et à l'amour de l'intrigue, car l'intrigue était sa vie, et l'exil ne la corrige pas. Elle s'intéressait aux affaires selon ses caprices du moment. « Elle était galante, vive, hardie, entreprenante ; elle se servait de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins, et elle a presque toujours porté malheur aux personnes qu'elle y a engagées (3). » On la voit liée à Mazarin contre Monsieur le Prince, aux princes contre le cardinal qu'elle essaie de tromper par des dehors spécieux, toujours occupée à organiser des partis, à servir d'intermédiaire ou de médiatrice, brouillonne, et peu capable de s'en tenir à une ligne de conduite mûrement arrêtée. Elle connaissait la liaison de sa fille avec le Coadjuteur, et se bornait, dit Retz, à le supplier « qu'il n'arrivât point d'accident de ce que je savais bien, et que je considérasse l'horrible embarras dont nous serait une aventure pareille (4) ». M^{lle} de Chevreuse prenait part à un petit conseil avec Gondi et M^{me} de Rhodes, pour donner à sa mère un autre amant que Laigues, qui ne leur convenait plus (5).

M^{me} de Châtillon était « ambitieuse autant que hardie à entreprendre et à tout hasarder, pour satisfaire ses passions (6) ». « Il parut qu'elle avait eu quelque petite part », dans un complot contre la vie de Mazarin. Elle haïssait M^{me} de Longueville. « L'émulation que la beauté et la galanterie produisent souvent parmi les dames, avait causé une aigreur extrême » entre elles. « Elles avaient longtemps caché leurs sentiments, mais enfin ils parurent avec éclat de part et d'autre. » Elles se disputèrent sans ménagements le cœur de M. de Nemours, et chacune prétendit régner exclusivement sur le prince de Condé (7).

(1) RETZ, 171, 1.

(2) HENRI DE CAMPION, *Mém.*, Coll. Michaud, tome XXVII, p. 307 sq.

(3) LA ROCHEFOUCAULD, *Mém.*, 381, 1.

(4) 213, 1.

(5) RETZ, 213, 2.

(6) M^{me} DE MOTTEVILLE (Petitot), IV, 365.

(7) M^{me} DE MOTTEVILLE (Petitot), IV, 331. LA ROCHEFOUCAULD, 478-479,

La Princesse palatine avait peut-être pris auprès du duc de Guise, qu'elle avait, dit-on épousé, jadis secrètement, le goût de l'agitation, de l'aventure, le dédain du scrupule, et du sens moral. Bossuet voilait discrètement, dans son oraison funèbre, cette partie assez trouble de sa vie.

Les nécessités de la guerre imposaient parfois à ces dames, des équipées dignes de quelque tragi-comédie. Dans l'hiver de 1650, M^{me} de Longueville quittait Dieppe en pleine nuit, à cheval, « jambe deçà et jambe delà » ; elle essaya en vain de soulever la Normandie, tentait de gagner un vaisseau, portée par un pêcheur qui la laissait tomber à la mer, errait au hasard dans le pays de Caux, suivant les avis qu'elle recevait, et, enfin, passait en Hollande, où elle se donnait pour un duelliste en fuite (1). M^{me} de Bouillon se réfugiait dans une cave, d'où on la tirait par un soupirail avec des cordes (2). La princesse de Condé, pendant la prison des princes, montait à cheval déguisée, s'enfuyait de Chantilly à Montrond, parcourait toute la Guyenne, mangeant et couchant où elle pouvait, traversant « plusieurs provinces par des chemins difficiles et fâcheux, contrainte de camper toutes les nuits au vent et à la pluie (3) ». Entre autres pérégrinations, M^{me} de Chevreuse fuyait en Angleterre sous un déguisement, et manquait de mourir de maladie et de misère à Guernesey (4).

Dans cet âpre conflit d'ambition, dans cette vie errante et guerrière, dans cette houle de passions et d'intrigues, l'esprit et le corps prenaient des habitudes qui s'accommodaient mal, sinon avec cette vie mondaine, toute extérieure, qui comporte surtout des fêtes, des collations, des danses, du moins avec la forme intellectuelle, plus paisible et plus distinguée de la vie de société, qui consiste dans la conversation, et avec le respect des bienséances (5).

La licence des femmes, pendant cette période, semble être allée assez loin, et l'honnête Le Vayer gémissait de ce dévergondage. « J'ose dire qu'à l'égard du jeu, des festins et des licencieuses promenades, les pages et les écoliers n'eussent osé

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, III, 424 sq. MONTGLAT, *Mém.*, p. 228, col. 1

(2) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.* III, 440.

(3) LENET, *Mém.*, p. 282, col. 2.

(4) M^{me} DE MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 201.

(5) Voir p. ex. RETZ, *Mém.*, 170, 1, la scène entre Retz et M^{me} de Guéméné. Je signale seulement le procès scandaleux que, de 1657 à 1659, M^{me} de Languey intenta à son mari ; tout Paris en parla (TALLEMANT, VII, 220 sq.)

faire, il y a cinquante ans, ce que les femmes et les filles pratiquent à présent au su de leurs mères et de leurs maris, pour ne rien dire de ce qui ne vient pas à la connaissance de ces derniers (1) ». « C'est aujourd'hui la mode, écrit l'abbé Cotin, que les dames fassent les avances (2) ».

(1) *Petits traités en forme de lettres*, 1648, p. 490 ; cf. *Ibid.*, p. 59, 506 sq., cf. LA MOTHE LE VAYER, *Œuvres*, II, 763 ; *Mém. de la comtesse de...*, dans les *Œuvres de SAINT-EVREMOND*, XII, 250 ; LENET, *Mém.*, 390 sq., l'amusante histoire relative au rôle qu'auraient joué l'ambassadeur d'Espagne, M^{me} de Montausier et même Louis XIV, au sujet de la marquise de Faure, vers 1650 ; GUY PATIN, lettres des 22 juin et 15 juillet 1660. Les marchandes à la toilette étaient les courtières d'amour les plus actives ; voir d'OUVILLE, *La coiffeuse à la mode*, Paris, T. Quinet, 1647, in-4°. Quelquefois la malignité publique prêtait des intrigues scandaleuses à des personnes qui semblent avoir été honnêtes. Une chanson se moque de l'inconduite de M^{me} du Vigean. « Cependant, dit Tallemant, on ne m'a su nommer un seul galant de cette femme » (II, 169) ; et il faut tenir compte que des phrases de ce genre sont rares dans les *Historiettes*.

(2) *Œuvres galantes*, p. 244.

CHAPITRE V

INDÉCENCE ET GROSSIÈRETÉ DANS LE LANGAGE.

LE BURLESQUE, LES CHANSONS.

La grossièreté, l'indécence du langage n'ont pas encore disparu complètement, mais elles se sont à peu près retirées dans le burlesque, et dans les recueils de chansons et de propos facétieux.

Le burlesque est une réaction contre la préciosité et le bel usage. Imité de l'Italie, favorisé par ce mouvement d'indépendance, qui se dessine après la mort de Richelieu, et se manifeste surtout pendant la Fronde, il est, dans le domaine de l'esprit, ce qu'étaient, dans la politique et dans les mœurs, cette protestation contre la règle, ce besoin d'agitation, de désordre, cette pétulance brouillonne et irrespectueuse de l'autorité. Sorel, Saint-Amant étaient des précurseurs ; il s'épanouit avec Scarron dès 1644, et surtout après 1648, date où commence à paraître le *Virgile travesti* (1) ; ce fut alors un « débordement », qui causa « d'étranges ravages », une véritable « fureur ». « Les libraires ne voulaient rien qui ne portât ce nom », et le donnaient, par ignorance ou par intérêt, aux choses les plus sérieuses, pourvu qu'elles fussent écrites en octosyllabes ; c'est ainsi que « durant la guerre de Paris en 1649, on imprima une pièce assez mauvaise, mais sérieuse pourtant, avec ce titre, qui fit justement horreur à tous ceux qui n'en lurent pas davantage : *La Passion de Notre-Seigneur, en vers burlesques* (2) ».

(1) Paris, T. Quinet, 1648 sq., in-4°.

(2) PELLISSON, *Hist. de l'Acad.*, I, 79-80. Ce passage est reproduit presque textuellement dans les *Diversités curieuses*, Paris, Coustelier, 1697, in-12, VII, 94.

Le burlesque est essentiellement la négation des bienséances ; il consiste en un désaccord, en un contraste brutal et voulu entre le sujet qu'il choisit, et la manière dont il le traite. En son fond, il s'efforce de faire jaillir le comique d'événements qui ne le comportent pas ; il mêle les héros des grandes légendes antiques à des aventures grotesques, dignes du peuple le plus infime ; en sa forme, il use d'un vocabulaire grossier, et se plaît à leur prêter le langage le plus vulgaire et le plus indécent. Vaugelas considérait le burlesque comme l'un des trois genres, où s'étale le mauvais usage (1) ; et M. Brunot a montré (2) qu'il suffit qu'un terme soit condamné par les puristes, pour qu'il se retrouve dans le burlesque, et que tout terme accueilli par la langue burlesque est, par là même, rejeté du bel usage. En particulier, les mots triviaux pullulent dans les vers de Scarron ; à M^{lle} d'Hautefort, la pure amie de Louis XIII, qui écrira un jour sur les maximes de La Rochefoucauld une lettre si fine et si pénétrante, il envoie, à l'occasion de son mariage avec M. de Schomberg, des strophes épaisses (3). Il chante à sa manière l'épithalame du comte de Tessé et de M^{lle} de Laverdin (4), et il impose à l'*Enéide* les modifications que l'on sait.

Ce genre, populaire par nature, fut aristocratique par destination. Il s'adresse en effet aux plus hauts personnages, qui y prirent un plaisir singulier : les différents livres du *Virgile travesti* sont dédiés à la Reine, au chancelier Séguier, au président de Mesme, à M. et M^{me} de Schomberg, à M. et M^{me} de Fiesque, à Mgr de Roquelaure, duc et pair de France. Au début du chant V, Scarron affirme qu'il aurait, de dégoût, renoncé à ces sottises, « sans le commandement exprès d'une personne de condition, qui a toute sorte de pouvoir sur moi ». Pellisson écrit que tout le monde se croyait capable de réussir en ce genre, « depuis les dames et les seigneurs de la Cour, jusqu'aux femmes de chambre et aux valets (5) ». D'ailleurs, les nobles seuls payaient une dédicace, et si Scarron, poète besogneux et désireux de leur plaire, leur dédiait ces trivialités, c'est qu'il était sûr qu'elles ne seraient pas mal reçues.

(1) Préface, ch. VII, § 3. Les deux autres sont le comique en sa propre signification et la satire.

(2) III, 1^{re} partie, 76.

(3) SCARRON, *Œuvres*, I, 142.

(4) SCARRON, *Œuvres*, I, 221.

(5) *Hist. de l'Acad.*, éd. Livet, I, 79.

Cependant, il ne faut pas exagérer l'influence du burlesque ; ce fut une mode passagère, très circonscrite et limitée ; elle ne laissa aucune trace dans la langue, et ne compromit pas le travail dont nous avons parlé plus haut. Les gens du monde se distrayaient à cette débauche d'imagination, comme un homme qui, dans l'intimité, se délasserait de la réserve et de la tenue que lui imposent ses obligations sociales, par des allures plus libres, et même un peu bruyantes, que jamais il ne songerait à adopter hors de chez lui. On s'amusait du burlesque, en reconnaissant, au moins en soi-même, sa nature inférieure. La grande littérature, chérie des ruelles, se développait en dehors de lui, et il n'a pas atteint les tragédies de Corneille, de *Polyeucte* à *Pertharite*, ni les romans de La Calprenède et de M^{lle} de Scudéry. On s'en dégoûta vite, précisément parce qu'il heurtait brutalement la notion des bienséances, qui imposait de plus en plus ses exigences, et dont la chute du burlesque prouve l'empire croissant. Balzac distinguait avec beaucoup de pénétration ce qui faisait la faiblesse foncière du genre nouveau : « La bonne raillerie est une marque de la bonne naissance, et de la bonne nourriture, est un effet de la raison, vive et réveillée, instruite par l'étude, et polie par le grand monde. Etant bien apprise comme elle est, elle ne choque ni la coutume ni la bienséance ; en se jouant même, elle conserve quelque dignité. Elle vient de l'esprit, et va à l'esprit, sans travail et sans agitation. Celle-ci au contraire (le burlesque), qui veut qu'on écrive d'une façon que personne n'oserait parler, n'a rien d'ingénieux, n'a rien de noble, n'a rien de galant. Ni l'heureux naturel, ni le vrai art, ni la teinture de la sage antiquité, ni l'air de la belle Cour ne se reconnaissent point en cette raillerie », indigne d'un honnête homme ; qui oserait s'habiller des vieux costumes de son trisaïeul ! Fait-on autre chose, quand on « désenterre » de vieux mots que l'usage a condamnés (1) ? Sorel voyait en ce style « un excrément du cheval Pégase, et le fumier de son écurie (2) ».

Loret était bien souvent grossier, et donnait des détails ou

(1) *Entretiens*, II, 494 sq. « M^{me} Desloges disait qu'elle aimerait autant voir faire l'ivrogne ou le gascon..., elle n'estimait pas plus un pareil jargon qu'une épée de bois au côté, et de la farine sur le visage » (*Id.*). Cependant, Balzac était sensible à la gaieté intarissable de Scarron (lettre à Costar, 1^{er} janvier 1645).

(2) *Connaiss. des bons livres*, p. 250.

employait des termes peu convenables, dans ses gazettes qui étaient lues par de hauts personnages, et même à la Cour (1). Mais il sentait la nécessité d'excuser ses audaces par les licences habituelles du « langage burlesquois (2) », et, ayant raconté avec un peu trop de complaisance une histoire scabreuse, le 10 juillet 1655, il faisait amende honorable au début de la lettre suivante, reconnaissait que plusieurs personnes avaient désapprouvé ce style, et s'engageait à traiter avec plus de réserve, et même à passer sous silence, les aventures gaillardes (3).

Enfin Scarron lui-même brûla ce qu'il avait adoré ; dès 1649, il était prêt à « abjurer un style qui a gâté tant de monde » ; en janvier 1650, il parlait de la Cour comme d'un endroit

où la politesse en son jour,
très difficilement tolère
le jargon de la harengère.

Il applaudissait au coup de massue, que le Père Vavasseur assénait au burlesque en 1658, et mettait le burlesque au rang des pires incommodités, « après les mauvaises haleines et les mauvais plaisants ». Il réclamait humblement sa part de responsabilité (4). Cette désertion de son fondateur acheva le burlesque. Seuls, quelques entêtés comme d'Assoucy, trop infatué de lui-même pour reconnaître ses erreurs, persévérèrent dans le mauvais goût. Pellisson pouvait écrire, en 1652, qu'on commençait à guérir de cette folie (5).

La Fronde, qui éclata deux ans après les *Remarques*, eut sur le langage une répercussion passagère. Elle produisit une

(1) Voir p. ex. 25 mars, 11 juin, 6 août, 3 sept. 1651, où il semble refaire pour son compte la pièce de Voiture sur une dame dont le carrosse a été renversé, 15 mars 1653, etc.

(2) 2 nov. 1652.

(3) 17 juillet 1655. La préface de l'édition de la *Muse historique* insistait sur le mérite qu'avait eu son auteur à n'y mettre ni paroles licencieuses ni mots à double entente, « qui puissent offenser la pudeur des dames et des plus sévères esprits ».

(4) Dédicace du Ve livre du *Virgile*, déc. 1649. *Épître à M. d'Aumale*, I, 117 ; lettre à *** I, 254.

(5) *Hist. de l'Acad.*, I, 79-80. Voir *Ménagiana*, III, 292. D'après Patru, le burlesque aurait eu, en tout, trois ans de succès à Paris.

extrême abondance de couplets impossibles à citer ; dans la licence générale, dans le relâchement de l'autorité royale, la colère et le mépris contre Mazarin s'exprimèrent en un vocabulaire d'un cynisme incroyable. Toutes ces crudités étaient chantées, même par les gens du monde ; elles faisaient partie du bagage de l'opposition (1).

Même après la paix, les recueils de vers, et en particulier de chansons et de contes, demeurent comme le domaine propre de la grossièreté. Sans doute, il est déjà intéressant qu'elle s'y renferme, et qu'elle ne fasse pas d'excursion au dehors. Mais enfin, quelques-unes de ces pièces étaient dédiées aux grandes dames, certaines chansons étaient chantées par elles ; et il faut croire que les éditeurs ne les eussent pas multipliées, si elles avaient été de nature à compromettre le succès d'un ouvrage. Sont-elles un reste de la liberté des guerres civiles ? ont-elles gardé quelque chose de la trivialité du burlesque ? Toujours est-il que, près de dix ans après les *Remarques*, il arrive à des rimeurs sans vergogne, d'adresser aux dames, à qui, selon Vaugelas, le mot : vomir, faisait soulever le cœur (2), des sujets scatologiques ou obscènes. Il convient de ne pas attacher à ces « menus denrées du Mont Parnasse » une importance excessive, mais il ne faut pas négliger les indications qu'elles fournissent sur les mœurs réelles. Les aspirations sont belles et pures, mais la médaille à son revers.

En 1653 paraissait chez Sercy un *Recueil de poésies choisies* de Benserade, Corneille, et autres auteurs plus ou moins célèbres (3). Il contenait force poésies amoureuses, galantes, « déclaration d'amour, l'amant respectueux, sur le jour des morts ». Et au milieu de ces puretés fades, on trouve tout à coup des strophes *A une demoiselle tourmentée des vents* (4).

Les chansons inconvenantes n'étaient pas rares dans le *Nouveau recueil de chansons et airs de Cour pour se divertir*

(1) Voir dans le *Recueil Maurepas*, certaines chansons de Blot, I, 63, 65, 66, 68, 77, etc. Voir une chanson faite par M. le Prince, quand il ne fut plus amoureux de M^{me} de Longueville, I, 77. Un des libelles contre Mazarin, *La custode du lit de la Reine*, fit arrêter l'imprimeur Morlet ; condamné à mort, il fut sauvé par la foule (Guy PATIN, 21 juillet 1649).

(2) Voir plus loin le chap. consacré à Vaugelas.

(3) C'est celui dont il est question dans les *Précieuses ridicules*, scène 9.

(4) I, 74. Cf. II, 65, un sonnet sur des bouts-rimés pour une déclaration d'amour après trois ans de service.

agréablement, dédié aux belles dames qui aiment la musique et la danse (1).

En 1659, Colletet publiait une *Muse coquette ou les Délices de l'honnête amour et de la belle galanterie* (2). L'épître dédicatoire à Mgr le comte de Séry s'exprime ainsi : « Comme c'est sous les auspices de votre illustre nom que celle-là (la première impression) fut bien reçue des cercles les plus galants, j'espère que celle-ci pourra quelquefois ne pas déplaire aux plus galantes ruelles ». On y relève cependant beaucoup d'allusions gaillardes et de grossièretés (3).

En 1650, on donnait à Lyon avec permission royale (4), les *Divertissements curieux, ou le Trésor des meilleures rencontres et mots subtils de ce temps*. A côté de spirituelles réparties de Cicéron, Louis XI, François I^{er}, on voit figurer des récits dont le titre même n'est pas facile à rapporter (5). *Les Agréables divertissements français* dédiés « aux beaux esprits du temps », sont souvent scabreux (6).

Il est probable que cette production a laissé quelques traces dans la pratique des gens du monde. Certaine chanson faite contre M^{me} de Virelade (7), ou le sonnet en bouts-rimés que, dans une compagnie, Benserade aurait improvisé sur M. de Saint-Germain Beaupré (8), ou l'épigramme que l'abbé Tallemant lui-même décocha aux dames du samedi (9), semblent l'indiquer. Dans les ruelles, raconte Tallemant des Réaux, on dit force « ordures », à propos de l'étrange procès que M^{me} de Langey intenta à son mari (10). M^{me} de Sévigné ne pouvait « se tenir de dire ce qu'elle croit joli, quoiqu'assez souvent ce soient des choses un peu gaillardes (11) ». Parlant d'un mot dont l'inconvenance ne fait aucun doute, Costar écrit :

(1) Paris, Marin Leché, 1656, in-8°. Voir par ex. p. 97, 105, 117, l'*Air nouveau à danser* (47), l'*Air de Cour* (46), etc.

(2) Privil. du Roi, 5 déc. 1659. Je renvoie à l'édit. de 1665, Paris J. B. Loyson, in-12.

(3) I, 12, 13, 18, 26, 65, 67 ; II, 16, 53, 54, 61, 72, 118, 119.

(4) Datée du 3 août 1649. Lyon, Jean Huguétan, 1650, in-8°.

(5) P. ex. p. 133 ; voir aussi p. 122.

(6) Paris, 1654, Voir p. ex. p. 2 et 163.

(7) TALLEMANT, V, 208.

(8) TALLEMANT, V, 399.

(9) TALLEMANT, VII, 58-59.

(10) Voir plus loin le chap. consacré à la Préciosité.

(11) TALLEMANT, V, 473 ; cf. le mot qu'il lui prête lors du procès de M. de Langey, VII, 222. Bussy adresse à M^{me} de Sévigné des plaisanteries assez libres, lettres des 12 avril 1648, et 5 février 1649.

« J'avoue que dans une harangue, *il ne serait peut-être pas à propos* » de le prononcer (1) !

(1) *Suite de la défense des Œuvres de M. de Voiture*, Paris, A. Courbé, 1655, in-4^o, 189-190. On sait que le Roi, la Reine et la Cour assistaient au Petit-Bourbon, aux représentations que donnait la troupe italienne de Scaramouche, et y prenaient grand plaisir (LORET, 16 août 1653, 14 février 1654). « Toutes les personnes les plus illustres de Paris allaient tous les jours voir la farce au Petit-Bourbon » (SOMAIZE, *Les Véritables Précieuses*, Paris, Jean Ribou, 1660, in-12, édit. Livet du *Dictionnaire des Précieuses*, II, 36). Voir dans TALLEMANT, V, 20 sq., le récit d'une farce à moitié improvisée, jouée chez M. Guet, greffier du Parlement, par des gens du monde. D'Ablancourt faisait Gautier Garguille, et « chanta une chanson comme lui ». Il y avait des allusions assez libres. Dans une autre farce, M^{me} de Gondran « jurait un mordieu aussi sèchement que personne eût pu le faire » (TALLEMANT, V, 470).

CHAPITRE VI

LA RELIGION.

Nous avons vu que Faret, Bardin, de Grenailles, mettaient la foi au premier rang des vertus essentielles de l'honnête homme. Ils considéraient la conviction profonde des vérités chrétiennes, la pratique exacte du culte, comme indispensables à l'honnêteté. Quel fut le sort réservé à leurs sages exhortations ? Si Mazarin voyait dans la religion un moyen de gouvernement, ou une tradition qu'il convient d'observer pour se conformer à l'usage, Anne d'Autriche, au contraire, donnait l'exemple d'une piété parfaite, solide et sans tapage. Elle n'était jamais lasse de visiter les couvents, et les « saints lieux », de prier dans son oratoire, d'assister à toutes les cérémonies qui étaient à la gloire de Dieu (1). Mais elle valait mieux que les courtisans qui l'entouraient. Pendant qu'elle était à la chapelle, où elle suivait régulièrement les litanies, où elle demeurait longtemps après en prières, M. de Saint-Mégrin faisait la Cour à Madame la Princesse, et Mademoiselle s'endormait, « parce que, dit-elle, je n'étais pas une demoiselle à si longues prières ni à méditations (2) ». En 1646, le chevalier de Roquelaure, grand blasphémateur et libertin impénitent, fut accusé d'avoir baptisé et marié un chien et une chienne ; il fut, après bien des péripéties, mis à la Bastille (3), sur l'ordre de la Reine. « A la Cour, on murmurait de cette sévérité, et les femmes mêmes disaient tout haut, qu'on n'avait jamais vu arrêter un homme de condition pour des bagatelles comme

(1) LORET, 12 et 26 juillet 1653 ; elle assiste « de tout son cœur » à l'abjuration du protestantisme par la comtesse de La Suze.

(2) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 53, col. 1.

(3) L'arrestation fut difficile, il y eut des morts du côté des archers, et du côté de ses amis ; les archers durent demander des renforts (Lettre de l'abbé de Feuquières du Pas, 17 avril 1646).

cela. Mme de Longueville était de ce nombre » (1). En 1649, « les dévotions de la semaine sainte se passèrent dans la chapelle de Saint-Germain, où la véritable piété de la Reine, et d'un petit nombre de bonnes âmes, fut mêlée avec la galanterie et l'indévotion de toutes les autres personnes qui composent la Cour, et qui font gloire, pour l'ordinaire, de n'estimer que la vanité, l'ambition, l'intérêt et la volupté (2) ».

Les églises étaient toujours les lieux de rendez-vous préférés ; on allait aux offices « pour se faire voir », ou pour « résoudre les parties (3) ». Cette génération était encore trop vigoureuse, trop remuante, trop orgueilleuse de ses titres et de ses privilèges, pour se soumettre exactement à une doctrine qui prêche le renoncement, la lutte contre les sens et les passions, l'humilité. Condé, malade, adorait la puissance de Dieu, « sans se soumettre comme il devait à ses commandements », observe Mme de Motteville (4). « Pour la religion, dit un curieux passage du *Recueil AZ*, il est ce que sont la plupart des gens qui ont quelque chose au-dessus du commun ; il cherche des raisons, et sa curiosité va plus loin que les raisons qu'on lui donne ; l'impiété qu'on lui attribue vient plus de la difficulté de la chose, que de l'obstination de ses sentiments ou de la dureté de son âme (5) ». Saint-Evremond a bien peint, dans sa *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, qu'elle soit arrangée ou inventée de toutes pièces, l'âme de ces rudes soldats, qui n'y mettaient pas tant de finesse, et changeaient d'opinions, non par raison ou par élan spontané vers une vérité supérieure, mais comme ils avaient changé de partis pendant la Fronde, selon leurs galanteries (6).

Les causes de cet état général des esprits étaient diverses.

(1) TALLEMANT, V, 379. Voir aussi, *id.*, VI, 11, les précautions qu'on dut prendre contre les courtisans qui voulaient investir les Madelonnettes pour délivrer Ninon.

(2) MME DE MOTTEVILLE, *Mém.*, III, 90.

(3) D'AUBIGNAC, *Hist. du temps, ou Relation du royaume de coquetterie*, Paris, C. Sercy, 1654, in-12, p. 63. Voir *Galerie des portraits*, p. 467, ce qu'on appelait les heures des belles messes et du coquet. Mme de Brienne la fille signale ceci dans son portrait comme un point intéressant : « Je n'appréhende pas d'être surprise à donner des rendez-vous en les lieux saints » (*Ibid.*, p. 113).

(4) MME DE MOTTEVILLE, *Mém.*, IV (Petitot), 422.

(5) *Vol. C*, 111. Ce qui revient, en somme, à excuser le Prince, et à incriminer la religion.

(6) *Conversat. du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, SAINT-EVREMOND, III, 55 sq.

La Fronde avait entretenu et développé le goût de l'indépendance à l'égard de toute contrainte.

D'autre part, à partir de la publication de l'*Augustinus* en 1640, les querelles religieuses recommencèrent. M^{me} de Choisy expliquait à M^{me} de Maure que, dans de pareilles circonstances, la bataille est généralement perdue par les deux partis en présence, et gagnée par les libertins (1). Le jansénisme, ce pur et austère retour au christianisme primitif, n'eut pas sur les mœurs de la masse des gens du monde une influence profonde (2) ; il avait en horreur le relâchement de la morale mondaine, prêchait la solitude et la défiance perpétuelle à l'égard d'une nature corrompue. De plus, cette doctrine pour laquelle des esprits solides et sérieux, comme Pascal, Racine, Boileau, M^{me} de Sévigné, Saint-Simon, eurent une sympathie secrète ou avouée, qui banda vers une vie de piété et d'ascétisme toutes les énergies de quelques âmes d'élite, « détraqua », par le fatalisme de la grâce, la foule des courtisans et des mondains. « Hé, déclarent-ils à tous moments, d'après M^{me} de Choisy, qu'importe-t-il comme l'on fait, puisque, si nous avons la grâce, nous serons sauvés, et si nous ne l'avons pas, nous serons perdus ! Et puis ils concluent par dire : tout cela sont fariboles. Avant toutes ces questions-ci, quand Pâques arrivait, ils étaient étonnés comme des fondeurs de cloches, ne sachant où se fourrer, et ayant de grands scrupules ; présentement, ils sont gaillards, et ne songent plus à se confesser, disant : ce qui est écrit est écrit. Voilà ce que les jansénites ont opéré à l'égard des mondains (3) ». L'hostilité de M^{me} de Choisy pour la nouvelle doctrine ne l'aveugle pas ; il est certain qu'elle ne s'adressait pas aux cœurs médiocres, qu'elle les décourageait, et donnait à leur faiblesse un prétexte de plus, pour s'abandonner sans lutte aux penchants même coupables.

Enfin la morale des Jésuites et les subtilités de la casuis-

(1) Lettre de déc. 1655, *Recueil Lanson*, 272 : « ... des embarras... qui ne font autre effet que de faire des libertins ou des impies ». « Cette question, écrit M^{me} de Motteville, partageait non seulement les écoles, mais les ruelles, et la ville aussi bien que la Cour » (I, 435).

(2) Vers 1655, Mademoiselle visita Port Royal des Champs ; elle en revient « fort satisfaite de ce que j'avais vu et oui » (245-246). Il y a de l'héroïsme dans la doctrine jansénite ; voir aussi M^{me} DE MOTTEVILLE, IV (Petitot), 424, et TALLEMANT, qui écrit du jansénisme : « ce sera bientôt un grand parti, de grands seigneurs, depuis, se sont faits des leurs » (III, 115).

(3) Lettre citée, *Recueil Lanson*, 272.

tique aboutissaient en définitive à tolérer, en leur trouvant des excuses, tous les déportements. L'effort des Jésuites, qui étaient les confesseurs attirés au beau monde, tendait à rendre la dévotion aisée, afin de ne décourager personne, et de ne pas compromettre l'autorité de la compagnie ; l'essentiel était d'accomplir les devoirs extérieurs de la religion, d'en porter les insignes, d'en pratiquer les rites. Par ailleurs, ils étaient experts dans l'art de trouver avec le ciel des accommodements, qui apaisaient les scrupules et innocentait les actions les plus criminelles. « Béni soyez-vous, mon père, qui justifiez ainsi les gens, s'écriait Pascal avec une ironie où grondaient la colère et le dégoût ; les autres apprennent à guérir les âmes par des austérités pénibles, mais vous montrez que celles qu'on aurait crues le plus désespérément malades se portent bien ! O la bonne voie pour être heureux en ce monde et en l'autre ! J'avais toujours pensé qu'on péchait d'autant plus qu'on pensait moins à Dieu ! Mais à ce que je vois, quand on a pu gagner une fois sur soi de n'y plus penser du tout, toutes choses deviennent pures pour l'avenir (1) ». Toutes les aberrations de conscience qui indignaient Pascal, le péché qui n'est plus péché s'il est commis sans remords (2), l'autorisation pour un fils de faire des vœux pour la mort de son père, pourvu que ce ne soit qu'en considération de l'héritage à recueillir, et pour un homme menacé par une dénonciation qui peut le perdre, de tuer le dénonciateur et même les témoins (3), le calcul qui établit qu'on satisfait à l'obligation d'entendre la messe quand on assiste à la fois à deux ou trois portions de messe dites en même temps (4), devaient reparaître dans la condamnation que, par la voix de Bossuet, l'assemblée du clergé de 1700 prononça contre les Jésuites.

Les libertins n'avaient pas disparu. A la faveur des troubles de la guerre civile, les Des Barreaux, les Fontrailles, les Matha, avaient, nous l'avons vu, étalé bruyamment leur mépris et leur haine pour une religion qui les gênait. Sans doute, il y avait dans leur attitude de la forfanterie, la vanité d'être au-dessus de la docilité aveugle du vulgaire. « Bien souvent, dit avec raison Tallemant au sujet de des Barreaux, ce n'est que

(1) 4^e provinciale.

(2) Lettre 4.

(3) Lettre 7.

(4) Lettre 9 ; cf. Lettres 12, 13, 14.

pour faire le bon compagnon (1). » Cependant « sa conversation était bien dangereuse, et fort pestilente au public », et il avait « bien infecté de pauvres jeunes gens de son libertinage (2) ». Mais, la paix revenue et l'autorité rétablie, on avait sévi contre ces éclats indécents ; la morale mondaine et la conception administrative étaient d'accord pour réfréner toutes ces protestations scandaleuses contre les opinions officielles, tous ces défis jetés à la doctrine du plus grand nombre. Un blasphémateur était exécuté à Senlis en mars 1655, un autre fouetté dans les carrefours, et marqué aux épaules de deux fleurs de lys (3). Boisrobert était chassé de Paris à 63 ans « pour divers jurements qu'il avait proférés du nom de Dieu, après avoir perdu son argent à jouer contre les nièces de son Eminence (4) ». Bussy apprenait à ses dépens qu'il n'est pas bon de choisir la semaine sainte, pour se livrer à des orgies, fussent-elles, au fond, innocentes. Le chevalier de Roquelaure, blasphémateur intrépide et effroyable, mourait chrétiennement, et faisait, à l'instant décisif, amende honorable de ses erreurs passées (5). La bienséance n'aimait pas la singularité tapageuse.

Aussi, l'irréligion est-elle plus discrète, plus philosophique, dans l'entourage de Ninon. Sans doute, elle s'accompagne bien de festins interdits, comme celui du carême de 1651, où un os, lancé par la fenêtre, atteignit par malheur un prêtre qui passait, et attira sur l'imprudente les foudres de la Cour (6). Mais on n'affecte pas de heurter les préjugés par l'étalage public des débauches, et seul, un accident malencontreux les révèle ; les convenances règlent l'émancipation, et font passer dans l'intelligence, ce qui, auparavant, s'affichait dans la conduite. On se contente de railler dans l'intimité, et l'on semble trouver des satisfactions plus délicates à la libération de l'esprit. Il est possible que Charleval et Miossens aient rendu Ninon libertine ; il est certain qu'elle subit l'influence de son père, puis celle de Saint-Evremond, qui est le plus pur repré-

(1) TALLEMANT, IV, 48.

(2) GUY PATIN, 28 mai 1666.

(3) LORET, 20 mars, 29 mai 1655.

(4) GUY PATIN, 6 juin 1655.

(5) TALLEMANT, V, 377 sq. : cf. LORET, 4 déc. 1660. « Il fut, en ce pas important, assez dévot et repentant. » Tallemant ne parle pas toujours avec respect de ces conversions de la dernière heure. Il dit de Gomberville, qui revint à Dieu dans sa vieillesse, qu'il « se laissa donner un coup de pied de crucifix » (VI, 74).

(6) MAGNE, *Ninon de Lenclos*, p. 101. TALLEMANT, VI, 7.

sentant, au xvii^e siècle, de l'épicurisme mondain (1), et dont l'athéisme subtil s'insinua par les petits vers, les lettres et les propos, sans jamais s'affirmer en manifestations bruyantes, et surtout celle de Montaigne. « Elle dit, écrit Tallemant, qu'il n'y a point de mal à faire ce qu'elle fait, fait profession de ne rien croire, se vante d'avoir été fort ferme en une maladie, où elle se vit à l'extrémité, et de n'avoir que par bienséance reçu tous les sacrements. Elle ne lit que Montaigne, et décide de tout à sa fantaisie (2). » On sait que les *Essais* étaient, par excellence, le livre de chevet de Saint-Evremond, et s'étaient, ainsi qu'il l'a dit lui-même, établi comme un droit de lui plaire toute sa vie. Montaigne avait la raison trop éclairée, trop documentée sur la diversité chaotique des opinions humaines, pour s'attacher avec passion à une croyance quelconque, à qui, en définitive, son ancienneté ne conférait aucune évidence. « Nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands (3) ». Il était trop honnête homme pour ne pas comprendre que le fanatisme divise, crée des haines qui rendraient impossible la vie de société, et pour rejeter hautement les croyances traditionnelles, partagées par le plus grand nombre, à qui il suffisait d'accorder une adhésion extérieure pour vivre en paix avec ses voisins. Parce qu'il n'entendait pas borner les droits de la raison, et parce qu'il voulait éviter les questions irritantes, qui suppriment ou troublent les plaisirs d'une vie, dont la brièveté rend tous les instants précieux, le sceptique et égoïste Saint-Evremond recueillait et répandait l'esprit des *Essais* (4), qui allait animer

(1) « Tout le bon sens, écrit Ninon, ne va qu'à se rendre heureux, et pour cela, il n'y a qu'à juger de tout sans prévention ». C'est un excellent résumé d'une bonne partie de la doctrine de SAINT-EVREMOND (Voir *Correspondance de Ninon*, p. p. Colombey, Paris, Dentu, 1886, in-12, p. 62).

(2) TALLEMANT, VI, 6. MAGNE, *Ninon de Lenclos*, 16, 20.

(3) MONTAIGNE, II, 12.

(4) Ménage reproche aux jeunes libertins de cette époque de faire dans les églises des actions indécentes, et de débiter partout « cinq ou six passages de Charron et de Montaigne » (SARRASIN, *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, 174-177). Quelques gravures de Lagniet (*Recueil des plus illustres proverbes*, Paris, 1657, in-4^o), résument l'impression que donnaient beaucoup de jeunes courtisans. Les habits et la bonne mine, dit-il,

les passe-temps et la cuisine,
sont les entretiens du mondain,
pendant que l'âme toute nue
est dans les vices retenue,
sans qu'aucun lui prête la main.

On voit un seigneur gorgeant de nourriture à sa table, un âne couvert de

bientôt Fontenelle et Voltaire. Cette forme de l'incrédulité était dangereuse ; elle ne rebutait pas par le scandale, se glissait dans les cœurs à tous les moments du commerce quotidien, et faisait de la beauté et du charme de Ninon, son arme la plus secrète et la plus sûre.

Notons que la raison n'avait pas éteint la superstition. Les esprits les plus libres, les plus indépendants, croyaient docilement aux présages, aux prédictions, aux revenants. Vers 1652, une nuit, à Saint-Fargeau, Mademoiselle entendit nettement ouvrir et refermer les rideaux de son lit ; peu après, elle apprit que son frère de lait avait été tué à l'armée. « Je ne doutai pas que ce ne fût lui, qui me venait dire adieu. Je lui fis dire des messes (1). » Le duc de Guise était fort ému à Naples par un halo lunaire, qui lui paraissait contenir une menace d'emprisonnement (2). Bussy s'étonnait qu'un écusson de marbre, scellé dans un mur depuis longtemps, se fût détaché, précisément le jour, où son oncle avait été atteint de la maladie qui l'emporta. « Et quand je m'étonne là-dessus, ajoute-t-il, un autre le peut bien faire, car je ne crois pas aux présages légèrement (3). »

plumes, dansant avec un âne bien paré, faisant vomir dans une écuelle un âne malade, près duquel est un médecin ; et, à côté, une femme nue, triste et rongée par un os, ou battue de verges, ou abandonnée au diable : elle représente l'âme négligée. On trouve fréquemment dans la *Galerie des portraits* (éd. de Barthélémy), aux environs de 1657, des mentions comme celles-ci : « Je n'ai pas toute la piété nécessaire à un bon chrétien » (Prince de Tarente, p. 45) ; « j'ai trop peu de dévotion » (M^{me} de Tarente, 46, et M^{lle} de la Trémouille, 53) ; cf. p. 61, M^{me} d'Uzès ; 70, la marquise d'Ervault ; 102, M^{me} d'Esché ; 248, M^{me} de La Calprenède ; 336, M^{me} la Comtesse de..., etc. Beaucoup de personnes pouvaient trouver ailleurs que dans la religion un principe de vie morale : « Vous n'avez nulle dévotion, dit Mademoiselle à M^{lle} de Vandy, vous croyez que vivant moralement bien c'est assez, et vous n'êtes pas seule que cette pensée éloigne de la dévotion : cela est plus philosophe que chrétien » (*Ibid.*, 427). Les gens du monde se piquent d'être surtout sensibles à la raison. Cette attitude est, à cette époque, généralement aristocratique.

(1) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 155, col. 2.

(2) DUC DE GUISE, *Mém.*, p. 186, 2, et 187, 1. Voir la consultation détaillée que lui donne le Cucurulli, astrologue italien renommé.

(3) BUSSY, *Mém.*, II, 361. Cf. *Mém.* de l'abbé Arnould, p. 531, où plusieurs prédictions sont rapportées comme s'étant réalisées.

CHAPITRE VII

LA VIE MONDAINE EXTÉRIEURE,

FÊTES ET DIVERTISSEMENTS.

Cette génération vigoureuse, qui voulait jouir, après la mort de Richelieu, de la liberté qu'elle retrouvait enfin, s'amusa même pendant les heures les plus sombres de la guerre civile ; elle ne s'abandonna jamais au pessimisme ou à la mélancolie, non par une réaction volontaire contre les pensées tristes, mais, simplement, parce que sa nature n'y était guère portée. Elle eut un penchant marqué pour les divertissements de mouvement et d'action, pour la vive gaieté des festins, pour le tumulte chatoyant des sérénades, des promenades, des bals, pour les plaisirs où se dépensait la sève généreuse qui surabondait en elle. Les besoins de l'intelligence étaient pour le moment, moins impérieux ; sans doute elle trouvait quelques satisfactions dans ce commerce quotidien des hommes et des femmes, car il était impossible que la causerie n'y tînt pas une place. On profitait en passant de cet agrément supplémentaire, mais ce n'était pas lui qu'on recherchait surtout ; il n'était pas la fin essentielle des réunions, comme il le sera quand une longue paix aura calmé ces ardeurs bouillonnantes.

Le rôle des fêtes est important pour la vie mondaine. Elles rapprochent les hommes, que leurs affaires, leurs caractères, leurs intérêts différents sépareraient ; elles sont comme l'armature de cette foule diverse. Elles les maintiennent en gaieté, en bonne humeur, en bannissant le chagrin et l'ennui, en obligeant à oublier ce qui divise par la nécessité de paraître aimable. Elles donnent à chacun l'occasion de produire au grand jour, devant une assemblée dont le goût est difficile, devant le Prince lui-même, l'élégance de l'ajustement, la bonne grâce des manières, et parfois la vivacité ingénieuse de l'esprit, la délicatesse de la galanterie. Elles entretiennent une émula-

tion de bon ton (1). Mais il faut qu'elles sachent éviter les excès, et ne dégènèrent jamais en débauche ; il faut aussi qu'elles ne soient pas trop fréquentes pour fatiguer ceux qui y prennent part, pour absorber leur temps et accaparer leurs pensées ; il est à craindre qu'elles ne leur laissent ni les loisirs ni le goût de se livrer à des distractions plus nobles. Elles sont un symptôme de médiocrité intellectuelle, quand elles sont incessantes, et que le corps presque seul y est intéressé.

Il faut faire, à leur sujet, une distinction entre les deux Frondes. Pendant la première, la vie mondaine ne fut brillante ni à la Cour, ni à Paris. La Reine campait à Saint-Germain, au milieu de l'hiver, dans un château démeublé ; et les gentils-hommes l'abandonnaient l'un après l'autre, pour se rallier au Parlement. Paris était bloqué, l'on y souffrait de la famine, On ne faisait plus la cour aux dames avec de beaux mots, mais avec du pain.

Chassez ce coquet affamé,
qui croit pour un sonnet ou pour un bout-rimé
se rendre digne d'être aimé.
Dans la famine,
il faut des pois, du lard, de la farine.

On ne songeait plus à l'amour.

son commerce n'a plus de cours,
on a déserté les fleurettes (2).

Les « belles infantes » se lamentaient, et les chansonniers leur peignaient de couleurs sinistres l'avenir qui les attendait :

Sans bal seront tous les hivers,
sans festins et sans mascarades ;
les printemps seront sans pois verts,
sans bal seront tous les hivers.
Les étés seront sans couvert,
sans plaisirs et sans promenades ;
sans bal seront tous les hivers,
sans festins et sans mascarades.

(1) Le sage Ariste explique pourquoi il n'a pas interdit à Léonor les bals et les comédies :

Ce sont choses, pour moi, que je tiens, de tout temps,
fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.

(MOLIÈRE, *Ecole des maris*, Paris, Ch. de Sercy, 1661, in-12, I, 2).

(2) *Recueil Maurepas*, éd. citée, I, 56, I, 62.

Les violons chômaient, et les belles dames allaient aux halles elles-mêmes,

pour se garantir du butin
que la servante fait sur elles (1).

Du moins les maris retrouvaient la sécurité conjugale, depuis que les « plumets » ne leur faisaient plus l'honneur de chasser sur leurs terres (2). Et l'on n'avait plus le temps ni le goût de médire du prochain.

La maudite tradition
n'enseignera plus aux femelles,
la galante occupation
de caqueter dans les ruelles (3).

Les précieuses étaient consternées (4). Cela n'empêchait pas que l'argent destiné par le Parlement à lever et à entretenir des troupes, ne fût gaspillé « dans le luxe et la magnificence (5) », et que Beaufort n'offrît les violons aux Tuileries à Mademoiselle de Montpensier et à M^{me} de Longueville (6).

La seconde Fronde fut plus longue, et l'on prit soin d'organiser des plaisirs, dont on eût mal supporté la privation. Paris ne fut pas bloqué, sinon fort peu de temps vers la fin. Dans l'hiver de 1650, « malgré les inquiétudes et les brouilleries du Palais-Royal, l'on dansa et l'on se réjouit assez (7) ». Quand Mazarin eut délivré les princes, et quitté la France, pendant que Paris était dans le trouble et dans l'agitation, Mademoiselle alla à Nemours avec Monsieur. « J'y menai avec moi la plus agréable compagnie, et la plus belle, qui était quasi toujours avec moi. C'étaient M^{me} de Frontenac et M^{lles} de La Loupe, toutes trois jolies et spirituelles ; nous ne faisons que

(1) *Triolets sur le tombeau de la galanterie et sur la réforme générale*, 1649, sans nom d'auteur.

(2) *Recueil Maurepas*, I, 59.

(3) *Triolets sur le tombeau*, etc.

(4) Voir les *Triolets du temps selon les visions d'un petit-fils du grand Nostradamus*, Paris 1649, in-8°.

Mes chères, rêvez nuit et jour,
sans mettre ni rubans ni mouches.
On ne fait plus ici l'amour ;
si l'on ne voit bientôt la Cour,
vous allez devenir des souches.

(5) *Mém. de la duch. de Nemours*, 623, 2.

(6) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 55.

(7) M^{lle} DE MONTPENSIER, 75, 2. C'est l'époque où les princes ont été arrêtés ;

danser et nous promener à pied et à cheval (1) ». Paris était vraiment le séjour préféré, unique, si l'on en croit Loret, des jeux et des ris (2). Mademoiselle

dont en tout temps le cœur est gai
comme l'on est au mois de mai,

donnait une pension au chanteur Lambert et à sa sœur, et logeait près de ses écuries, six violons,

pour, jusqu'au bout du carnaval,
lui donner très souvent le bal (3).

M. des Maizons offrait au Roi un festin « où l'on fit immense crapule (4) ». Quelques jours après, nouveau repas au palais Brion, où les courtisans furent « saouls comme grives » ; il y avait avec eux « quelques mignonnes

un peu moins simples que des nonnes ;
car enfin, à n'en point mentir,
quand on se veut bien divertir,
ordinairement la partie
doit être toujours assortie,
de ces objets doux et bénins,
que l'on rappelle féminins (5) ».

L'archevêque de Sens conviait M^{me} de Longueville à une fête royale : après les violons et la comédie, il la menait pour la collation, dans une salle parfumée de fleurs, de musc et d'ambre, éclairée par « trente cristaux, ayant chacun trente flambeaux », dont les feux se reflétaient dans cinquante glaces de Venise (6). Loret annonce en ces termes le contenu de sa gazette du 25 juin 1651 : délicieux festins

ballets, danses dans des jardins,
feux régals et magnificences.

(1) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 80, 2.

(2) Loret fait remarquer, le 30 avril 1651, que les jeux et les ris ne règnent plus en France, « si ce n'est un peu dans Paris ».

(3) LORET, 1^{er} janvier 1651.

(4) LORET, 23 avril 1651. On y consumma :

dix huit cent pièces de gibier,
cent cinquante quatre bouteilles
de vin excellent à merveille,
environ cinq cents pains mollets,
et cent paniers de fleurs diverses.

Il faut tenir compte que ces énumérations précises sont un élément du burlesque.

(5) LORET, 30 avril 1651.

(6) 14 mai 1651. Voir aussi 5 juin 1651.

M^{me} de Chaune donnait un dîner somptueux à Anne d'Autriche : autour de la salle elle avait fait disposer des statues de Maures, qui portaient un plat sur la tête, et, dans les mains, des marmelades, des gâteaux et des fruits ; entre chaque statue, on voyait des orangers. Pour subvenir aux frais de cette magnificence, elle avait « mis ses perles en gages ». Peu de jours après M. de Chavigny invitait la Cour à un repas de gibier ; Loret estime à seize cent soixante quatre le nombre des pièces qu'on avait servies ; le régal revenait à cinq mille livres. Le 24 sept. 1651, Loret écrivait :

Nos courtisans, gens sans scrupules,
font assez souvent des crapules,
avec grande exultation,
au palais du seigneur Brion ;
faire crapule, c'est-à-dire
bien manger, bien boire et bien rire ;
et de plus, on dit qu'à la Cour,
il ne se passe presque jour,
quelque nouvelle que l'on die,
qu'on n'ait deux fois la comédie.

Au coucher du Roi, les filles d'honneur de la Reine se rencontraient avec les jeunes seigneurs.

L'on y cause, l'on y caquette,
et l'on y dit mainte fleurette.

En vain, leur gouvernante, M^{me} du Puys, essayait de maintenir un peu d'ordre ; elles lui faisaient des malices épouvantables, comme de lui couper des brins de vergette dans ses draps, pour l'empêcher de dormir, ou en été, de lui mettre sous le lit un réchaud allumé (1). Quand elle était trop gênante, on la lapidait à coups de pommes (2). « La Reine laissait faire à ses filles tout ce qui leur plaisait, et on les cajolait à ses yeux.

Le départ de la Cour, qui quitta Paris pour poursuivre le prince de Condé, et n'y put rentrer, parce que la ville, indignée du retour de Mazarin, lui ferma ses portes (3), n'arrêta pas les divertissements. C'est chez Mademoiselle de Montpensier que la belle société se réunissait, et l'on y menait joyeuse vie. « Tout ce qu'il y avait de jeunes gens et de jolies personnes

(1) TALLEMANT, V, 338 sq. C'est là que le duc de Guise put faire sa cour à M^{lle} de Pons, au point de « n'être avec elle que douze heures par jour ».

(2) LORET, 16 avril 1651.

(3) Sept. 1651, oct. 1652.

à Paris, y venait. Il n'y avait de cour à faire à personne qu'à moi ; la Reine n'était pas à Paris, et Madame avait une santé si incertaine, que cela l'empêcha d'aimer à voir le monde, ni aucuns plaisirs. Nos assemblées étaient assez jolies pour les nommer ainsi ; elles commençaient à cinq ou six heures et finissaient à neuf. La Reine d'Angleterre y vint souvent. (1) » On y jouait à divers jeux, on dansait des « danses nouvelles » ; le roi d'Angleterre et son frère y étaient fort exacts, avec M^{mes} de Longueville, de Châtillon (2). On s'y réjouit

mieux qu'en pas un lieu de France ;
comédie ou bal en tout temps
y rendent les esprits contents ;
au chagrin on y fait la moue,
et tous les soirs presque on y joue,
à ce jeu plaisant et gaillard,
qu'on appelle colin-maillard (3).

Qu'importait que la Cour errât dans le Poitou, et que la vie fût hors de prix (4) ! On allait aussi chez M^{me} de Choisy, et, en quelques jours, M^{mes} de Fresque offrait deux fois un festin, avec la comédie et les violons (5). Le 4 juin 1652, on donnait les violons à la Place Royale; M^{lles} de Chevreuse, de Rambouillet, et toutes les élégantes de Paris, s'y promenaient en voiture (6). Les personnes de qualité n'avaient pas cessé de fréquenter le cours. Lorsque Mademoiselle revint d'Orléans à Paris, elle trouva tant de carrosses au cours, qu'elle put à peine passer (7). Les dames allaient, pendant l'été de 1652, visiter l'armée des princes, ou celle du duc de Lorraine. Mademoiselle, M^{mes} de

(1) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 83, 2 ; cf. p. 115, 1, « la Cour était chez moi, et j'étais comme la reine de Paris ».

(2) LORET, 10 déc. 1651.

(3) LORET, 14 janvier 1652. C'était un jeu commode pour les amoureux, qui avaient à dépister les soupçons d'un mari, tout en prenant de menues privautés (*Hist. am. des Gaules*, 81). C'est grâce à ce jeu que le vicomte enlève Isabelle, dans le *Colin-Maillard* de CHAPPUZEAU (Paris, J. B. Loyson, s. d., in-12). A ces divertissements qu'on prenait au Luxembourg, l'abbé de Choisy ajoute : cache-cache mitoulas ; il précise qu'on faisait taire les violons et qu'on préférait « danser aux chansons » ; on ne jouait pas aux cartes (582, 1).

(4) Voir LORET, 12 mai 1652. Le beurre vaut 20 sols la livre, un œuf 3 sols, un aloyau de bœuf 30, un morceau de fromage 10, une pomme d'api 5, et un pain de ménage un écu. Il attribue cette cherté, en partie, à l'affluence dans Paris, des paysans que la guerre chassait de chez eux.

(5) M^{lle} DE MONTPENSIER, 139, 2, 140, 2, 143, 1.

(6) CONRART, *Mém.*, 558.

(7) M^{lle} DE MONTPENSIER, 110, 1.

Fiesque, de Frontenac, d'Olonne, étaient à cheval ; le chemin de Poissy était plein de carrosses ; « dans les tentes, on ne voyait que collations et galanteries aux dames, et jamais guerre ne se fit plus joyeusement (1) ».

En province, même dans l'entourage du Roi, en dépit de la misère, des soucis, des dangers, aussitôt que l'horizon devenait plus clair, et qu'on pouvait jouir d'un calme provisoire, les plaisirs reprenaient leur cours. En novembre 1651, la Cour était à Poitiers,

où des courtisans les deux tiers,
nonobstant les malheurs de France,
se divertissent d'importance ;
on y voit, presque tous les jours,
l'aimable et charmant concours
d'hommes et de dames parées,
qui dansent toutes les soirées (2).

Les fêtes reprirent au Louvre, dès le rétablissement de la paix, avec un éclat extraordinaire. Le Roi était jeune, vigoureux, ardent au plaisir ; les courtisans semblaient désireux d'oublier les années mauvaises, et de faire oublier leurs erreurs, par leur empressement à partager les goûts et les divertissements du maître. Il y a, pendant cette période, une gaieté, un entrain, une ivresse de réjouissances, une ruée fougueuse à la joie qui ont laissé dans l'esprit des contemporains comme un éblouissement. Le besoin de mouvement qui avait fait l'agitation de la Fronde, se dépense en chasses, en bals, en promenades, en festins. « Que la Cour était belle, écrit Lebreton à M^{me} des Bois-clairs, que l'on se divertissait bien à Fontainebleau, que les gazettes nous disaient de belles choses, que de différentes chasses, que de belles comédies, que de bonne chère, que j'avais d'argent, que j'étais gai (3) ! » Loret célébrait le charme de la Cour.

maintenant si gaie et galante,
si magnifique et si brillante, (4)

(1) MONTGLAT, *Mém.*, 275, 1 ; M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 115, 2, 116

(2) LORET, 19 nov. 1651.

(3) Cité préf. des *Œuvres* de CYRANO, édit. Jacob, p. LIX.

(4) LORET, 30 janvier 1655.

et la beauté des courtisâns « que la politesse environne (1) ». Il soulignait l'intérêt mondain de ces fêtes,

où les attraits, la politesse,
la grâce et la belle justesse,
les agréments et les beaux yeux,
triomphèrent à qui mieux mieux (2).

Louis XIV avait déjà cet appétit robuste qu'il conserva jusqu'à sa vieillesse, et, à son exemple, on était fort porté à ce que Loret appelle les « chères délices du bec (3) ». Les festins tiennent une large place dans les plaisirs de la Cour ; on ne considère pas que les jouissances gastronomiques soient d'une essence inférieure, et l'on satisfait, sans ratiociner sur la hiérarchie des voluptés, les exigences d'un estomac qui apprécie la qualité, mais réclame aussi l'abondance (4). Le sieur de Mauron offrait, à Saint-Ouen, un grand dîner à Monsieur ; on sortait à peine de table

qu'il fallut encore s'asseoir
pour collationner le soir.

Peu de jours après, souper magnifique à Ruel, chez M. Tubeuf ; « l'on y brifa comme il faut » ; les mains de la Reine « ne furent pas paresseuses », le Roi « y mangea d'importance », et les belles dames dévorèrent « copieusement » ; on assista à la représentation de la pastorale *Amarillis*, à un ballet burlesque, et la Cour rentra à Paris « une heure ou deux avant l'aurore (5) ».

Ce ne sont partout que festins
pour régaler les intestins,

(1) LORET, 30 mai 1654.

(2) LORET, 10 février 1657.

(3) 19 juin 1653.

(4) Voir une opposition qu'établit Loret entre les festins de France, où règne une « importune abondance », et ceux où l'on suit « l'ordre italique », et où l'on voit la magnificence sans profusion, 7 juin 1653. On trouve des renseignements intéressants sur ce point dans les *Délices de la campagne*, de NICOLAS DE BONNEFONS, 2^e édit. 1655 : voir p. 373 sq. les instructions pour un festin à offrir à trente personnes de haute condition. Il y a huit services où s'accumulent tous les mets imaginables, sauf légumes ; c'est une profusion substantielle. On changera les assiettes « au moins à chaque service, et les serviettes de deux en deux » ; il faut croire que, comme autrefois Montaigne, les convives mangeaient assez malproprement pour que cette précaution ne fût pas inutile. Dans le *Cuisinier français*, La Haye, Vlacq, 1656, in-12, LA VARENNE énumère tous les mets qui peuvent se servir aux différents services, et suivant les époques et les circonstances ; voir en particulier les 87 entrées « qui se peuvent faire dans les armées ou en la campagne » (35 sq.).

(5) LORET, 5 juillet 1653. Sur l'appétit d'Anne d'Autriche, voir. G. PATIN, 4 août 1665.

écrit Loret le 7 février 1654 ; les occasions n'en manquaient pas, s'il est vrai qu'il s'était célébré dans Paris, en peu de temps, « plus de douze cents mariages (1) ». L'hiver de 1655 fut brillant, et la victoire d'Arras « était la première marque du rétablissement des affaires de la France (2) ». Au début de janvier, Monsieur donnait à la Cour un banquet, où étaient toutes les dames, et les courtisans

bien rasés,
polis, lavés, poudrés, frisés ;

puis, c'était le tour du duc de Créquy (3). Mazarin, Monsieur, Séguier, invitaient successivement le Roi et son entourage, en février 1656 (4). Chez le chancelier, après un dîner somptueux, et un bal où figurèrent « quarante belles... fort mignonement parées », on servit une collation, mais la voracité des assistants provoqua quelque désordre, tant ils étaient « affamés de mordre », et incapables de « durer en repos ». Trois jours plus tard, Séguier offrait un bal où dansa le Roi, « toujours leste et toujours charmant (5) ».

Ces fêtes, malgré la misère générale, poussaient les courtisans à de folles dépenses. Chez Monsieur, le 6 février 1656,

tous les danseurs étaient couverts
de rubans riches et divers,
d'or, et de plumes bigarrées ;

les dames étaient « parées de perles et diamants (6) ». Au grand bal royal du 24 février 1658, sous la profusion des bijoux et des pierreries, la salle « semblait une Inde orientale (7) ».

Le 11 avril 1657, toute la Cour, qui avait été traitée par

(1) LORET, 14 février 1654.

(2) MONTGLAT, 306, 1. « On ne songea qu'à se réjouir à la Cour ».

(3) LORET, 9 janvier, 6 février 1655. Cf. 30 janvier 1655.

Paris dans la joie inondé,
est tellement dévergondé,
qu'on n'y voit que réjouissances,
que des bals, des ballets, des danses,
et de mélodieux concerts.

(4) LORET, 5 février 1656 ; il y eut chez Mazarin, d'abord une mascarade où dansa le Roi, puis un festin dont Loret fut témoin « oculaire », et non « comédibulaire ».

(5) LORET, 20 février, 26 février 1656 ; peu après, nouvelle fête, festin et comédie, chez le président des Maizons, 26 février 1656.

(6) LORET, 12 février 1656.

(7) LORET, 2 mars 1658.

M. de Lionne, à Berny, rentrait à Paris aux flambeaux ; le mois suivant, elle était à Compiègne, où les chasses, les bals, les collations, se succédaient sans trêve (1). Dans l'hiver de 1658, chaque jour amène sa fête : le 12 janvier, mascarade conduite par le Roi et son frère, et festin « du soir au matin », chez M. de Lesdiguières ; le 4 février, bal masqué, où figurent le Roi, son frère, le marquis de Richelieu, et force dames « de grande condition », chez le maréchal de l'Hôpital, repas accompagné de musique ; le Roi se retira « une ou deux heures avant le jour » ; deux jours après, dîner chez le chancelier Séguier. Le dimanche 10 février, Mademoiselle offre au Roi le bal et la collation, et le mercredi 13, la Cour est traitée par le cardinal. Le mercredi 20 fête chez Monsieur ; le 24, grand bal royal, où assiste la reine Christine. Le 27, M. de la Bazinière reçoit la Cour, qui se réunit, quelques jours plus tard, chez M. de L'Hôpital (2). Dans l'été, le Roi allait à Fontainebleau, où les réjouissances recommençaient. Monsieur, son frère, lui offrait, à un ermitage appelé Franchar, la collation avec les violons ; les dames y allèrent en costumes de couleur : on se promena dans les rochers, et, après souper, on revint au château en calèches, avec une escorte de flambeaux, qui mirent le feu à la forêt. « La Cour était fort belle, il y avait beaucoup de monde ; les comédiens français et italiens y étaient ; on se promenait sur l'eau avec les violons et la musique... Le soir, après le souper de la Reine, on dansait jusqu'à minuit, et quelquefois jusqu'à une heure. Il y avait grand monde (3). » Le dimanche 18 mai 1659, la Cour allait chez le comte de Lionne, à Berny, près de Bourg-la-Reine : à son arrivée, les trompettes sonnaient, le canon tonnait ; on se livrait à la chasse, à la pêche, on voyait représenter la *Clotilde* de Boyer, on dînait aux flambeaux, on assistait à un ballet, à un feu d'artifice ; le Roi ouvrait le bal, et, après la collation, regagnait Paris à l'aurore, à la lumière des torches (4).

(1) LORET, 14 avril et 19 mai 1657. Voir MONTGLAT, 319, 1, sur les fêtes qui célébrèrent la venue du duc de Modène ; on représenta en italien une comédie en musique, à machines, l'*Amour malade* (hiver 1657).

(2) LORET, 19 janvier 1658, 9, 16 et 23 février, 2 et 9 mars 1658. Cf. Mlle DE MONTPENSIER, 281, 2, 282, 2 et 284.

(3) Mlle DE MONTPENSIER, 300, 2, 301, 1.

(4) LORER, 24 mai 1659. Il y eut quelque désordre à cette fête d'après Mlle de Montpensier, 328, 1. Cf. quelques jours avant, fête chez M. le Grand Maître, avec tous les divertissements ordinaires ; chaque dame reçut en outre des gants de frangipane, des rubans de soie, et une canne ornée d'or ; retour dans la nuit aux flambeaux (LORET, 19 avril 1659).

Les banquets de Fouquet étaient si somptueux, que ceux d'Assuérus n'étaient, à côté, que des « gargoteries (1) ». La paix avec l'Espagne, et le mariage de Louis XIV furent célébrés avec une magnificence enthousiaste.

Plusieurs des jours de la semaine,
tant chez le Roi que chez la Reine,
et chez Monsieur frère du Roi,
où tout était en bel arroi,
on a fait des réjouissances,
festins, ballets et d'autres danses,
charmantes, s'il en fut jamais (2).

Les mascarades étaient fort goûtées pendant les jours gras (3), et le Roi lui-même se masquait. « Les personnes du monde se déguisent à présent, écrit Mademoiselle de Montpensier (4), et cette façon de faire, qui n'était pas bienséante aux yeux des gens de condition d'autrefois, s'est maintenant mise en usage. » Toutefois, elle désirerait qu'on « prît..... ce divertissement, mais d'une manière moins folle ».

Plusieurs de nos héros illustres,
qui de la Cour sont les vrais lustres,
et le beau sexe même, même,
se déguisent splendidement.....
Duchesses, comtesses, marquises,
se masquant presque tous les jours,
causent des millions d'amours (5).

Loret nous dépeint, en février 1655, une mascarade, où

(1) LORET, 24 juillet 1660.

(2) LORET, 4 déc. 1660. Voir 12 juin 1660, les fêtes qu'offre la reine d'Angleterre, heureuse de voir son fils Charles remonter sur le trône. Voici comment le maréchal de Gramont dépeint la Cour à cette époque. « L'hiver se passa en ballets, en assemblées, en comédies, en jeux et en fêtes magnifiques, et le Roi qui était jeune, galant, fait à peindre, et le plus aimable des hommes, inventait tous les jours des moyens nouveaux de divertir la Reine et de lui plaire..... Le cardinal..... dans le comble de la plus haute faveur, ne songeait plus qu'à..... se réjouir avec un nombre d'amis choisis, qui étaient les plus déliés et les plus honnêtes gens de France, à la tête desquels était le maréchal de Gramont ; ce n'étaient que jeux, que festins, que bombances chez lui, et jamais la Cour ne fut plus remplie de joie, de galanterie et d'opulence qu'elle était ; tous les courtisans regorgeaient d'or, et leur extrême magnificence en habits, en bonne chère et en équipages superbes, faisait honneur à leur maître, et rendait sa Cour la plus éclatante et la première de l'univers » (*Mém.*, 327, 2).

(3) De décembre à mars, dit le P. MÉNESTRIER, *Traité des joutes*, p. 42.

(4) A Mme de Motteville, 14 mai 1660.

(5) LORET, 30 janvier 1655. le Roi va en mascarade « galante » au Palais-Royal, puis chez le chancelier.

l'on vit, au cours Saint-Antoine, six mille carrosses et quatre mille personnes masquées, de toutes conditions, dont les costumes, économiques ou dispendieux, se contentaient du cuir ordinaire, ou étaient couverts d'écarlate (1). Ces mascarades donnaient lieu à des aventures piquantes, et à des facéties scandaleuses (2). Une troupe habillée en capucins et religieuses, commit mille extravagances ; les prédicateurs s'émurent, le Roi en fut irrité ; on apprit que c'étaient, entre autres, M. d'Olonne, sa femme, et l'abbé de Villarceaux (3).

Les déguisements étaient coûteux, et le goût du luxe s'y donnait libre cours. « Nous y allâmes en masque, dit Mademoiselle de Montpensier, au sujet d'une fête chez M^{me} de L'Hôpital, en février 1658, c'est-à-dire habillées de toile d'or et d'argent, de bonnets avec des plumes ; toutes les femmes étaient fort ajustées. Les hommes avaient des bas de soie, et des habits en broderie (4). » La description qu'elle donne d'une mascarade paysanne, l'année suivante, nous montre combien la société aristocratique conservait peu de choses des réalités champêtres. « Monsieur, M^{lles} de Villeroy, M^{lles} de Gourdon et moi, nous étions habillés de toile d'argent, avec des passepoils couleur de rose, des tabliers et des pièces de velours noir, avec de la dentelle or et argent. Nos habits étaient échancrés à la bressanne, avec des manchettes et collerettes à leur mode, de toile jaune, à la vérité un peu plus fines que les leurs. Il y avait à nos manchettes et collerettes du passement de Venise ; nous avions aussi des chapeaux de velours noir, tout couverts de plumes couleur de feu, de rose et blanc. Mon corps était lacé de perles, et attaché avec des diamants, il y en avait partout. Monsieur et M^{lle} de Villeroy étaient parés de diamants, M^{lle} de Gourdon d'émeraudes. Nous étions coiffées en paysannes de Bresse, avec des cheveux noirs, des houlettes de vernis couleur de feu, garnies d'argent. Les ber-

(1) 13 février 1655.

(2) LORET, 16 mars 1658.

(3) M^{lle} DE MONTPENSIER, 285, 1. Monsieur, frère du Roi, était, pour cette mascarade, habillé en fille. Voir BOSSUET, *Sermon sur la Loi de Dieu*, Metz, 23 février 1653, en tenant compte de l'exagération inhérente à tout sermon, surtout à ceux de Bossuet qui datent de cette époque. « La licence effrénée tient maintenant ses grands jours, en haine de la pénitence que nous allons bientôt commencer : le diable s'efforce de noircir ces jours par l'infâmie de tant d'excessives débauches » (I, 309).

(4) M^{lle} DE MONTPENSIER, 281, 1.

gers étaient le duc de Roquelaure, le comte de Guiche, et le marquis de Villeroy ; ils étaient fort bien vêtus (1) ».

Louis XIV, dès sa jeunesse, aima passionnément la danse. Il parut chaque année dans les grands ballets royaux du carnaval, où brillait cette aisance majestueuse qu'il apportait en toutes choses, et qui satisfaisaient son goût des costumes somptueux, et son amour des applaudissements et des éloges. Ce n'est que vers 1669, que l'âge, et peut-être les critiques adressées à Néron dans le *Britannicus* de Racine, l'amènèrent à ne plus exhiber ses talents chorégraphiques. Il joua presque toujours des rôles éclatants et glorieux, et l'on ne saurait lui faire le reproche, que Tallemant adressait à Louis XIII. Les grands personnages tenaient à honneur de figurer à ses côtés, et les ballets atteignirent, sous son règne, un degré de dignité, de tenue, de magnificence, qu'ils ne retrouvèrent plus. C'est qu'ils furent une des formes de l'apothéose royale. Dès 1650, les entrées grotesques devinrent rares, et elles finirent par disparaître ; les auteurs se complurent aux sujets mythologiques ou allégoriques, dont tous les détails convergeaient vers l'adoration de la personne du Roi. Comment auraient-ils, dans ces conditions, admis le burlesque ou la vulgarité ! Il s'agissait moins pour eux d'amuser et de surprendre, que de célébrer, à leur façon, et avec leurs moyens, une des cérémonies de ce culte, qui allait devenir la préoccupation incessante de la Cour. On leur tenait compte de leur ingéniosité à introduire la flatterie, et à provoquer l'admiration. Cette conception nouvelle du ballet détermina ses caractères, et en fit un divertissement splendide, solennel, compassé, dont on pouvait prévoir facilement l'esprit et la conclusion.

Dans le *Ballet des fêtes de Bacchus* (2), le Roi, dans la première entrée, figurait un filou ; il devait aussi représenter une coquette, dans une entrée qui fut supprimée, parce qu'on la jugea sans doute inconvenante, ou du moins déplacée. On rencontre, de loin en loin, quelques scènes ridicules, où d'ailleurs le Roi danse rarement ; on voit paraître trois allu-

(1) Mlle DE MONTPENSIER, 323, 2. Cf. LORET, 1^{er} mars 1659, sur le luxe des costumes de la mascarade, et l'éclat des pierres précieuses, « dont étaient couverts les habits ». Il signale en particulier celui de Mademoiselle.

(2) Palais Royal, 2 mai 1651. Voir *Recueil* de P. LACROIX, déjà cité, VI, 279 sq.

meurs de lanternes, les gueux de la cour des miracles (1), un docteur en ânerie, qui soutient des thèses dédiées à Scaramouche, les invités d'une noce de village, où le Roi était un des parents des mariés (2), des baladins et leurs femmes (3), des ivrognes (4), des gourmands impatients de manger, qui se brûlent, et font mille grimaces (5) ; c'étaient là les dernières concessions à une Cour jeune et joyeuse, dont le goût n'était pas encore complètement affiné, et, il faut bien le dire, rétréci. Benserade avait aussi prêté au marquis de Roquelaure, qui jouait le rôle d'une dryade dans le ballet royal des *Noces de Thétis et de Pélée* (6), des vers, dont les allusions étaient quelque peu licencieuses. Mais, à côté des trivialités et des indécences, que nous avons signalées dans les ballets des règnes précédents, ces taches étaient bien légères. Louis XIV dansa même pendant la Fronde, à l'époque où Mazarin était contraint de s'enfuir, et où la Reine était presque captive au Palais-Royal. « Le Roi, écrit M^{lle} de Scudéry, a dansé un méchant ballet ces jours passés, quoique ç'ait été de fort bonne grâce. Il le redansa hier pour la troisième fois. Cela me fait ressouvenir de ces petits oiseaux qui chantent si bien. et qui se réjouissent, quoiqu'ils soient prisonniers dans leur cage ; car enfin ce pauvre jeune Roi est, présentement, plus prisonnier qu'eux (7). » Loret signale encore des ballets, dans ses gazettes des 7 mai, 18 et 25 juin 1651, ce dernier dansé chez Renard. En 1653, le *Ballet de la Nuit* ravissait Loret, par la richesse des décors et l'ingéniosité des inventions. Mais,

(1) 11^e et 14^e entrées de la I^{re} partie, *Ballet royal de la nuit*, 1653.

(2) *Ballet royal de l'Amour malade*, 1657.

(3) *Ballet royal d'Alcidiane*, 1658, 4^e entrée de la I^{re} partie.

(4) *Ballet royal de la Raillerie*, 19 février 1659.

(5) *Ballet royal de l'Impatience*, 1661, 1^{re} entrée de la III^e partie.

(6) 1654. D'Olivet a très bien défini la conception que Benserade s'est faite du ballet. « Il prit un tour nouveau et hardi ; ce fut de confondre, mais finement, le caractère des personnes qui dansaient avec le caractère des personnes qu'il représentait. Si le Roi, par exemple, représentait Neptune, les vers convenaient également à Neptune et au Roi... ; autant de récits, autant d'allégories, la plupart obligeantes, mais sans fadeur, quelques-unes satiriques mais sans fiel, toutes justes, variées, intéressantes. Pour y réussir, il fallait autre chose que la science des rimes ; il fallait non seulement un grand usage de la Cour, mais une liberté bien circonscrite, une hardiesse bien mesurée » (Ed. Livet, II, 241-242). Sans doute : mais aussi, le caractère ou les mœurs de certains personnages, l'obligeaient à leur prêter un langage qui nous semble un peu déplacé.

(7) Lettre à Godeau, 2 mars 1651. Il s'agit du ballet de *Cassandre*, qui « n'était pas trop magnifique », et où le Roi dansa de fort bonne grâce (voir LORET, 5 mars 1651).

s'il est vrai qu'il durait « treize heures », comme il semble l'indiquer, au divertissement devait bientôt succéder la fatigue. Le Roi charmait tous les regards, soit qu'il dansât « avec les ardents », ou parmi les Heures, ou que, dans la dernière partie, il représentât le soleil levant (1). En décembre 1653, on faisait venir d'Italie M. Bouty pour régler le ballet du prochain carnaval ; ce fut celui des *Proverbes*, où le Roi fit des merveilles ; on avait mêlé aux nobles acteurs des professionnels de la danse (2). Au mois d'avril de la même année fut donné le ballet des *Noces de Thétis et de Pélée*, organisé par Bouty, dont la musique et les costumes excitèrent l'admiration générale, et où le Roi parut en Apollon au milieu des Muses (3). Le 3 décembre 1654, le Roi dansait, dans la salle des Gardes, le ballet du *Temps*, où il figurait l'Age d'or. Guy Patin blâmait ces plaisirs dispendieux et trop fréquents : on annonce, dit-il, que douze mille Anglais vont passer vers Calais, pour se joindre à Condé. « Et néanmoins, nonobstant toutes ces menaces, on ne laisse pas de danser ici des ballets, et l'on n'y parle que de réjouissances (4). » Le duc de Saint-Aignan et Benserade collaborèrent au ballet de février 1655. les *Plaisirs des champs et de la ville*, qui fut monté « avec un appareil extrême ». Le Roi figurait, dans la deuxième partie, le Génie de la danse, et vraiment, ce rôle lui convenait à merveille (5). Le ballet de *Psyché* (6) fut l'un des plus magnifiques. Louis XIV, qui fut successivement le Printemps et Pluton, y parut « brillant, majestueux, adroit,

brave, bien vêtu, haut et droit ».

Son frère représentait l'Hymen, et les plus grands personnages y prirent part. Le nonce y assista le 27 janvier (7)..

(1) BENSERADE, *Œuvres*, Ch. de Sercy, 1697, 2 vol. in-12, tome II. LORET, 1^{er} mars 1653 ; il fut dansé plusieurs fois : LORET, 8 et 22 mars 1653.

(2) LORET, 6 déc. 1653, 31 janvier et 21 févr. 1654 ; il fut dansé le mardi 17 févr. 1654.

(3) LORET, 18 avril 1654 ; dansé trois fois la semaine, LORET, 25 avril 1654.

(4) LORET, 5 décembre 1654, Guy PATIN, 26 mai 1654.

(5) LORET, 6 et 13 février 1655.

(6) Dansé le lundi 17 janvier 1656. Voir LORET, 22 janvier 1656. Vingt seigneurs dansaient, mêlés à des professionnels ; parmi les dames qui tenaient un rôle, Loret cite M^{mes} de Mercœur, de Créquy, de Gramont, de Roquelaure, etc.

(7) LORET, 29 janvier 1656. Il donne de nouveaux détails et énumère les entrées. Dansé de nouveau le 16 février, LORET, 19 février 1656. On dansait

Par une attribution heureuse, le Roi, qui était l'âme des fêtes de sa Cour, jouait le rôle du Divertissement, dans le ballet de l'*Amour malade* (1) ; celui d'un grand amoureux, qui lui était réservé dans le ballet de l'*Impatience* (2), était bien conforme à son humeur ; on ne trouvait dans ces allusions aucune indécatesse.

Pour complaire au Roi, les particuliers organisaient aussi des ballets ; on en voyait un « moitié brillant, moitié follet » intitulé les *Plaisirs de la vie* (3), chez M. Maréchal, un autre chez le premier Président (4) ; le duc de Guise en offrit un à la Cour, où il dansa lui-même ; il fut particulièrement luxueux, et Loret mentionnait les costumes de gaze, brodés d'or et de diamants (5). Malgré l'état peu florissant de ses finances, le duc avait dépensé dix mille écus pour son ballet. « C'est une chose assez ordinaire en cette Cour, que ceux qui devraient le plus épargner, le font le moins (6) ».

Les gens sérieux méprisaient ces divertissements, extérieurs et vains, où se développaient sans doute l'aisance et la bonne grâce harmonieuse des gestes, des attitudes, des manières, mais où l'esprit n'avait point de part. Sorbière fut d'abord séduit par leur splendeur, « mais, faisant réflexion, après cela, sur la danse, sans considérer la bonne compagnie où je m'étais trouvé, il ne me paraissait rien plus frivole que les mouvements dont elle est composée, car je ne voyais pas à quoi c'est qu'ils aboutissent, au-delà de la variété du spectacle, qui réjouit la vue à mesure qu'il est représenté (7) ».

parfois à la Cour, mais avec moins de luxe et de préparatifs, des ballets, outre le grand ballet royal du carnaval. Voir p. ex. LORET, 18 nov. 1656, un ballet des *Jeux de cartes*, « inventé, appris, ajusté, concerté » en moins d'un jour et demi.

(1) LORET, 20 et 27 janvier 1657.

(2) LORET, 26 février 1661 ; fait en collaboration par Benserade, Lulli et Bouty.

(3) LORET, 25 juillet 1654.

(4) LORET, 4 mars 1656.

(5) LORET, 10 février 1657.

(6) *Journ. de deux Hollandais*, janvier 1657, p. 59. Signalons que des danses égayaient les distributions des prix chez les Jésuites. Les idées de ces petits ballets nous semblent parfois surprenantes (LORET, 13 août 1651, 29 août 1653). Ils étaient dansés par les élèves eux-mêmes : « maints fils de prince et seigneur » y paraissaient « avec honneur », et Loret loue leur « grâce », leur « belle action », leur « agréable mine » (13 août 1651). Les Jésuites, en apprenant, aux jeunes gens l'aisance, la justesse expressive dans les gestes, les mouvements, les attitudes, se préoccupaient d'en faire des hommes du monde

(7) *Sorberiana*, 43.

Les divertissements actifs, les exercices physiques de toutes sortes, tenaient une grande place dans la vie de la Cour ; Louis XIV les aimait pour eux-mêmes, mais il voulait déjà qu'ils eussent un éclat digne de sa grandeur royale ; et il tenait à mériter les applaudissements de spectateurs choisis. La présence des dames qui y assistaient, et donnaient les prix, et même parfois, y prenaient part elles-mêmes, en écartait la rudesse et la violence, et inspirait le désir de triompher par la bonne mine, par l'adresse légère et souple, plus que par la force brutale. Quand le carême interdisait les bals et les ballets, le Roi courait la bague, avec les plus grands seigneurs, devant les dames, dont les yeux éblouissaient les coureurs, d'après la *Muse historique*, au point de leur faire manquer le but. Loret décrit avec complaisance les écharpes, les devises, les écuyers, les trompettes, les pages, tout cet appareil dont s'entourait la majesté du Roi ; il était déjà un modèle d'élégance et d'agilité. « que chacun admirait sans cesse » ; il acceptait de bon cœur la défaite, et n'empêchait pas ses concurrents de déployer librement toutes leurs qualités (1). Le 30 avril 1659, en compagnie de « seigneurs de marque », il courait à cheval à Vincennes, « devant dames et demoiselles (2) ». On s'ingéniait à imaginer, pour ces divertissements, des innovations surprenantes. Le 20 mars 1659, le marquis de Montbrun courait le faquin à la Place Royale, aux flambeaux, avec des gentilshommes masqués,

récréation rare et belle,
en France jusqu'alors nouvelle.

Le Roi et la Cour assistaient à cette fête du balcon d'un hôtel, au milieu des torches et des lanternes (3). Parfois, les dames, à leur tour, se transformaient en amazones, et, au bois de Vincennes, se disputaient le prix de la course à cheval, sous les yeux du Roi (4).

Elles l'accompagnaient souvent à la chasse, et poursuivaient avec lui chez l'abbé de Villarceaux, en Vésin, « de beaux grands

(1) LORET, 18, 25 mars et 1^{er} avril 1656. C'est M. du Lude qui, à deux reprises, remporta le prix ; cf. sur la course de bague de 1656, M^{me} DE MOTTEVILLE (Petitot), IV, 371-372, MONTGLAT, 314, 1.

(2) LORET, 3 mai 1659.

(3) LORET, 22 mars 1659.

(4) LORET, 14 nov. 1654.

cerfs à dix cors (1) ». La jeune Reine et M^{me} de Soissons, passaient à Vincennes, dans l'hiver de 1660, une semaine entière à chasser (2).

Mademoiselle de Montpensier, reléguée à Saint-Fargeau, se procurait en hâte des chevaux, et une meute d'Angleterre, pour chasser trois fois par semaine (3).

Enfin on aimait toujours la promenade (4).

Malgré la cohue, la boue, le fracas strident des cornets, des musettes, des sifflets, les malices bruyantes et dangereuses des pages, on se pressait à la Foire Saint-Germain. Les dames y venaient à la nuit sombre, avec de jeunes seigneurs « poudrés, frisés, luisants, polis (5) ». « On y joue toutes sortes de bijoux, et on n'y mène guère de femmes, pour lesquelles il ne faille avoir cette complaisance, car c'est là la plus grande partie du divertissement qu'on y prend (6). » Les jeunes gens y trouvaient des orfèvres complaisants, qui leur donnaient des bijoux à crédit, les dames y achetaient des cassettes, des chandeliers, des boîtes à mouches, et « de faux rubis, qu'on fait dans le Temple (7). » « J'aime fort la foire, disait Mademoiselle de Montpensier ; nous y allâmes fort souvent, et particulièrement quand le carême fut venu, parce que, pendant le carnaval, on avait d'autres divertissements. J'y gagnai quantité de cabinets et de miroirs, qui m'étaient nécessaires pour parer mon logis (8) ». Les plus grands personnages s'y rendaient ; Mademoiselle, un jour, courait les boutiques avec le frère du Roi, la Palatine, et M^{me} de Châtillon (9).

Le cours la Reine était très fréquenté, et celui de la porte Saint-Antoine avait encore ses amateurs, si l'on en juge par une description très pittoresque de 1653, *la Promenade du Cours* (10). Dès que les vieillards se retiraient, vers cinq heures.

(1) LORET, 31 mai 1653.

(2) LORET, 20 nov. 1660.

(3) *Mém.*, 172, 2.

(4) Les charmes de la promenade sont développés par Xénon et Eusèbe, dans les *Entretiens du Luxembourg*, de ROCOLLES, éd. 1666, Paris, Louis Billaine, in-12, 26 sq.

(5) SCARRON, *La Foire Saint-Germain*, I, 246 sq.

(6) *Journal de deux Holl.*, février 1657, p. 75.

(7) *La Belle Plaideuse*, BOISROBERT, 1654, II, 2 ; l'acte II se passe à la foire.

(8) *Mém.*, 281, 1, 1658.

(9) *Mém.*, 288, 1. Cf. LORET, 17 mars 1657.

(10) *V. H. L.*, X, 25 sq. Je mets souvent à l'imparfait, les verbes, qui dans le texte, sont à l'indicatif présent.

par crainte de l'humidité, les galants apparaissaient, et aussitôt

les masques et les mimis
se donnaient à la soubrette.

Les carrosses cheminaient l'un près de l'autre, et les entretiens galants s'échangeaient par les portières. « Les larmes de l' amoureux raffermisssaient la poussière. » Les dames étalaient des visages « peints », et « les vieilles » « couvertes d'huile de talc », donnaient, du moins de loin, l'illusion de la jeunesse ; malgré l'âge, les barbes étaient toujours noires, « sans faveur du destin ». Quelques femmes « discrètes » affectaient la raideur des poupées, et leurs amants, ajustés et guindés, ressemblaient aux « marmots des pommeaux d'épée ». Des bourgeois placides promenaient « cinq enfants et deux nourrices ».

Quand on allait au Cours-la-Reine ou qu'on en revenait, on s'arrêtait aux Tuileries. « On y est quelquefois jusque bien avant dans la nuit, et alors, il y a souvent assemblée et bal, qui est d'autant plus agréable, qu'on y est avec toute sorte de liberté (1) ». L'encombrement des carrosses était tel, qu'on ne pouvait souvent en sortir, et regagner son logis avant neuf heures, et même onze heures du soir (2).

Tout à côté, Renard, ancien valet de chambre de l'évêque de Beauvais, connaisseur habile en tapisseries, avait obtenu de la Régente un petit terrain attenant aux Tuileries, et en avait fait un jardin fort coquet, où il bâtit un pavillon qu'il embellissait tous les jours. « Ce lieu enchanté, dit Vigneul-Marville, devint un réduit pour les personnes de la plus haute qualité (3) ».

(1) *Journ. de deux Holl.*, mars 1657, 86-87. Cf. sur les concerts aux Tuileries, *Ménagiana*, III, 71. L'acte II de *l'Amour à la mode*, de Thomas CORNEILLE, se passera aux Tuileries à l'heure « qu'on y voit le beau monde ». C'est là que chaque jour les galants viennent débiter à leurs dames « leur gazette d'amour », II, 1.

(2) *Journ. de deux Holl.*, mai 1657, p. 160 ; 3 avril 1657, p. 111. Voir sur le Cours-la-Reine et son éclat au début de la belle saison, LORET, 2 mai 1654, *Mme de Sévigné à Ménage*, 1656, I, 409.

(3) *Mél.*, III, 326-327. *Le Ménagiana* (IV, 8), dit que c'était le lieu de réunion de tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens à Paris. Voir aussi M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 129, 1. En 1652, la Cour étant hors de Paris, ce jardin était la promenade ordinaire des personnes distinguées. Nous avons vu que c'est là que Beaufort interrompit violemment un dîner de Jarzé et de quelques autres gentilshommes. Le cours et le jardin de Renard furent les deux endroits où alla d'abord se promener Mademoiselle, à son retour de Saint-Fargeau, (M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, p. 270, col. 1).

On allait aussi au jardin de Thévenin, l'oculiste (1), et à la place Royale,

région courtisée
de tous messieurs les fainéants,
les : madame est-elle céans,
qui vont frappant de porte en porte,
étendus à la chèvre morte,
dans leurs carrosses de velours (2).

(1) Voir MAGNE, *Ninon de Lenclos*, p. 106.

(2) SCARRON, *Adieu au Marais et à la Place Royale*, I, 213 sq.

CHAPITRE VIII

LA VIE MONDAINE INTELLECTUELLE A LA COUR.

LE CERCLE D'ANNE D'AUTRICHE.

Cette forme extérieure de la vie mondaine ne fut heureusement pas la seule qui ait fleuri chez nous à cette époque ; peut-être même ne fut-elle pas la plus prospère.

La Fronde ne fut pas une de ces conspirations sans cesse renaissantes, comme celles de Chalais, de Gaston d'Orléans ou de Cinq-Mars, dont Richelieu eut tant de peine à venir à bout. Elle fut la dernière manifestation de l'indiscipline, le dernier sursaut de l'esprit d'agitation, de désordre, de rébellion. Après elle, les ressorts des âmes furent détendus, les volontés épuisées par l'insuccès de l'effort. La lassitude générale (1), le dégoût des troubles, l'amour de la paix, qui apporte la sécurité et le bien-être de la vie, coïncidèrent avec les conceptions autocratiques de Louis XIV (2). Il fut le Roi que la France attendait, et jamais souverain n'était, comme lui, monté sur le trône à son heure. Dès 1653, Mazarin est maître absolu et incontesté. Dans cet apaisement intérieur que suivra bientôt la fin de la guerre étrangère, dans cette soumission totale à l'autorité d'un seul, les goûts évoluent peu à peu.

(1) Les nobles sont incapables de « monter à cheval pour aucune exécution, quelque apparence qui leur puisse être présentée d'une plus avantageuse condition ». « Nul n'est capable de rien..., ce sont des esclaves. » « Les grandes villes ne respirent que le repos, et détestent tous ceux qui ont été les auteurs des derniers troubles » (*Rapport d'un affidé de l'Angleterre à Paris, en 1655*, V. H. L., X, 37 sq.) ; cf. LAVISSE, *Hist. de France*, tome VII, 1, p. 56.

(2) M^{lle} de Scudéry, écrit à Godeau le 2 mars 1651, avec beaucoup de perspicacité, au sujet du Roi : Il hait « tous ceux qui veulent abaisser son autorité et, selon toutes les apparences, il se souviendra longtemps de tout ce qu'on lui fait aujourd'hui ». Sur ce dernier point, voir *Tartuffe*, vers 181-182 et 1939-1940. Sur la soumission complète des plus redoutables Frondeurs, M. le Prince, Beaufort, voir *Mém.*, de M^{me} DE MOTTEVILLE, V, 185-186, la description de la collation où tous deux servaient le Roi et la Reine à table, dans un bateau, sur le canal de Fontainebleau.

Groupés définitivement à Paris autour de leur Prince, les grands se connaissent et s'apprécient mieux, ils se plaisent davantage à une vie de société calme et régulière. Les équipées aventureuses s'effacent dans le passé ; les armes, les chevaux, les intrigues des partis, n'accaparent plus leur temps, leurs pensées ; ils ont des loisirs, et les occupent plus volontiers par les lenteurs paisibles de la causerie. Ils subissent l'influence des femmes, dont l'esprit, rendu à sa vraie nature, est plus sensible aux idées et aux sentiments délicats qu'aux rudesses de la guerre. Les réunions vont donc se multiplier, d'abord à la Cour, puis à la ville, dans les innombrables ruelles des Précieuses. Désormais, la Cour va devenir un centre important de vie mondaine, même intellectuelle ; elle ne l'avait pas été sous Henri IV et sous Louis XIII. Il y a à côté d'elle beaucoup de salons ; la belle société est encore dispersée, plus tard elle se resserrera autour de Louis XIV. La Cour absorbera le monde ; pour l'instant elle y prend sa place, et commence par ne pas demeurer étrangère au mouvement général des esprits.

Même au plus fort des luttes civiles, on n'avait pas renoncé absolument aux agréments tranquilles des doux entretiens. On continuait à subir le charme de la chambre bleue.

Au printemps de 1650, pendant la captivité des princes, on menait à Chantilly une vie délicieuse, dont Lenet fait un charmant tableau. Les dames étaient fort jolies, on se promenait, on écoutait les récits de la Princesse douairière, qui avait l'esprit vif, et contait des histoires de l'ancien temps, les amours d'Anne d'Autriche et de Buckingham, les aventures de Bassompierre, et surtout la passion qu'Henri IV avait eue pour elle ; le soir, on se retirait dans l'appartement de la douairière, où l'on passait le temps au jeu, au chant, et surtout, à des « conversations fort agréables ». La galanterie occupait ces belles dames et ces jeunes seigneurs. « C'était un plaisir très grand de voir toutes les jeunes dames, qui composaient cette Cour, tristes ou gaies, suivant les visites rares ou fréquentes qui leur venaient, et suivant la nature des lettres qu'elles recevaient ; et comme on savait à peu près les affaires des unes et des autres, il était aisé d'y entrer assez avant, pour s'en divertir. Il y en avait qui étaient servies d'un même galant ; d'autres, qui croyaient l'être de plusieurs, et qui ne l'étaient de personne, et d'autres qui l'auraient voulu être d'un autre que de celui qui les galantisait ; d'autres encore

qui eussent souhaité d'être les seules qui eussent été servies de tous, et en vérité, elles méritaient toutes de l'être. De là naissaient les liaisons d'amitié entre quelques-unes, et des froideurs entre d'autres, suivant que leurs galants étaient amis ou ennemis ; et, comme la plupart étaient absents, pour servir ou pour se mettre en état de servir les princes, on voyait à tout moment arriver des visites ou des messagers, qui donnaient de grandes jalousies à celles qui n'en recevaient point ; et tout cela nous attirait des couplets de chansons, des sonnets et des élégies, qui ne divertissaient pas moins les indifférents que les intéressés. On faisait là des bouts-rimés, et des énigmes, qui occupaient le temps aux heures perdues. On voyait les unes et les autres se promener sur le bord des étangs, dans les allées des jardins ou du parc, sur la terrasse ou sur la pelouse, seules ou en troupe, suivant l'humeur où elles étaient, pendant que d'autres chantaient un air, et récitaient des vers, on lisait des romans sur un balcon, en se promenant, ou couchées sur l'herbe. Jamais on n'a vu un si beau lieu, dans une si belle saison, rempli de meilleure ni de plus agréable compagnie (1). » Elle fut dispersée par la fuite hâtive de la Princesse en avril (2).

Quand le Roi eut, en 1652, réduit Angers, la vie mondaine recommença. Le nouveau gouverneur y mena sa femme et sa belle-sœur, dont l'esprit était vif, et l'humeur « très civile et très agréable ». « Je compterai toujours pour un des plus heureux temps de ma vie, dit l'abbé Arnauld, les deux années, que cette aimable compagnie passa en Angers ». Il y avait là Mme de La Porte, sœur du duc de Brissac, Mme de la Troche, Mlle de La Verne, qui avait déjà « tous ces talents acquis et naturels, qui la distinguent si bien aujourd'hui, parmi toutes les personnes de son sexe », et sa mère, qui venait d'épouser Renaud de Sévigné (3).

Anne d'Autriche avait essayé, en tenant régulièrement le cercle, d'habituer les courtisans, et surtout les dames, à s'intéresser à la conversation ; c'était la première fois, au xvii^e siècle, qu'une distraction intellectuelle était organisée à la Cour. Dès 1630, Faret faisait une description empha-

(1) LENET, *Mém.*, 230, 2.

(2) LENET, 229 sq., 1650. Sur cette dispersion, voir Guy PATIN, 3 mai 1650.

(3) *Mém.*, de l'abbé ARNAULD, p. 537, col. 1.

tique du cercle dans son *Honnête homme* (1). Autour des Reines (2), se groupaient les dames les plus illustres, puis celles d'une moindre naissance, et enfin les filles d'honneur. Devenue régente, Anne d'Autriche présida ces réunions tant que les événements politiques ne l'obligèrent pas à errer en province ; elle ne s'en abstint même pas le jour où Mazarin quitta Paris, pour aller au Hâvre, délivrer les princes (3). Loret parle du cercle qui était « de lumière éclatant », et, « quelquefois fort beau », en mars 1651 (4), c'est-à-dire aux moments troublés qui suivirent le départ du cardinal.

Il reprit, dès que la paix fut rétablie, avec plus de régularité. Loret nous conte l'histoire d'une pauvre folle, qui reproduisait chez elle tout ce qui, d'après la renommée, se faisait à la Cour.

avec ses gens, elle tient cercle,

dit-il (5). Mais les ambitions de la Reine, et sa bonne volonté, se heurtaient à la médiocrité de la plupart des dames, à leur incapacité de soutenir un entretien un peu sérieux. Au cercle, « on ne s'entretenait que de bagatelles, de modes, de rubans, de coiffures ». La Régente, qui était bien supérieure à son entourage, exhortait les duchesses « à sortir de ces discours puérils pour entrer dans des matières plus relevées (6) ». Souvent, l'intérêt languissait, et de longs silences mettaient les assistants dans un pénible embarras. Un jour, que personne ne disait mot, M. de Nogent fit un effort héroïque, pour ranimer la conversation, et il trouva ceci : n'était-ce pas une grande bizarrerie de la nature, que Mme de Guéméné et lui fussent nés à un quart d'heure d'intervalle, et qu'elle fût si blanche,

(1) Edit. de 1630, Paris, T. du Bray, in-4°, 221 sq.

(2) Par ce pluriel Faret désigne Maris de Médicis et Anne d'Autriche. Mais le 12 novembre 1630, précisément à l'époque où l'*Honnête homme* s'imprimait pour la première fois, Marie de Médicis perdit, à la journée des Dupes, la bataille qu'elle avait engagée contre Richelieu. Elle quitta la France, où elle ne rentra plus jusqu'à sa mort, en 1642.

(3) M^{me} DE MOTTEVILLE, IV (Petitot), 144.

(4) 12 et 19 mars 1651.

(5) 25 janvier 1653. Sur la représentation du cercle en figures de cire que fit le sculpteur Antoine Benoist, voir SAINT-SIMON, édit. Boislisle, I, 218, note 3.

(6) Voir *Jeux d'esprit et de Mémoire*, Cologne, Fréd. le Jeune, 1697, in-12, p. 56, une réplique de Christine de Suède, un jour qu'on avait examiné au Cercle, si, en prévision d'un changement de température pendant la même journée, une dame pourrait décentement porter à la fois le manchon et l'éventail.

et lui si noir (1). Cependant, la Reine s'évertuait à soutenir et à renouveler l'intérêt de ces réunions ; elle pria Brienne d'y faire une petite conférence sur ses voyages dans les régions du Nord ; il entretenait les dames des Lapons et de leurs mœurs, de la chasse à l'ours, aux martres zibelines. Il s'était cru obligé d'agrémenter ces renseignements scientifiques de quelques fadeurs à la mode ; il s'excusait de parler à ces jolies femmes de peuplades laides et sauvages, il exagérait la difformité des Laponnes, leur petite taille, leur teint « enfumé », leur nez plat, leur poitrine large, leurs vêtements d'écorce de bouleau ; il faisait quelques commentaires plaisants, et tâchait d'être spirituel ; après avoir dit que le loup-cervier dévore assez souvent le chasseur, il ajoutait : « la peine, comme vous voyez, passe le plaisir ». Les connaissances de ces belles dames étaient fort limitées, si l'on en juge par certaines phrases, comme celle-ci : « *Un animal, qu'on appelle renne*, fournit à tous leurs besoins (2) ». D'ailleurs, il leur arrivait de mettre à affecter l'ignorance des choses mêmes qu'elles savaient, un peu de cette coquetterie, que mettait Cicéron, dans ses *Verrines*, à paraître peu instruit des noms et des œuvres de l'art grec. Un jour, raconte F. Caillères, au cercle de la Reine-mère, une femme de qualité prononça, par hasard, le mot : voyelle. Toutes les dames se récrièrent : savez-vous, se demandaient-elles, ce que c'est qu'une voyelle ? Aucune n'osa avouer qu'elle comprenait, sauf M^{me} de Montausier (3).

Les critiques que Faret suggérait ou faisait à mots couverts en 1630, étaient toujours fondées. Il semble que les dames songeaient surtout à « étaler » leur luxe, leur magnificence, à faire parade de leurs riches habits (4). Quant à la causerie, il était difficile d'en jouir, d'abord à cause de « l'étrange con-

(1) *Ménagiana*, I, 140.

(2) BRIENNE, éd. Bonnefon, I, 331 sq. Rien de tous ces éléments mondains ne figure dans le récit que Brienne fait de ce voyage dans les dernières pages du tome II des *Mémoires*, quand il parle pour lui-même et pour un lecteur un peu instruit. TALLEMANT mentionne (VI, 362), « ces petites assemblées particulières qui se faisaient dans le cabinet de la Reine », et où on dansait. Il ne semble pas qu'il s'agisse ici du cercle, à moins que Tallemant n'en parle avec le mépris qu'on avait à l'hôtel de Rambouillet, pour tout ce qui venait de la Cour.

(3) *Du bon et du mauvais usage dans la manière de s'exprimer*, Paris, C. Barbin, 1694, in-12, p. 126.

(4) Le mot ; *étaler*, se rencontre deux fois dans la description de Faret, p. 221 et 225 ; il parle surtout de l'« éclat », de l'« appareil » de ces réunions ; voir aussi les images qu'il emprunte aux astres.

fusion de monde qui s'y voit, surtout à ces magnifiques heures du soir » ; puis, les fâcheux « souillaient » les bonnes compagnies qui se formaient, les personnes d'un haut rang gênaient la liberté des entretiens, et l'on redoutait les espions de Cour. « Si bien qu'en ce lieu-là, concluait Faret, c'est plutôt par hasard, ou par force, que par choix, que l'on s'engage dans la conversation... Il faut donc descendre à la ville », et chercher les dames de bonne condition « chez qui se font les plus belles assemblées (1) ».

(1) P. 227.

CHAPITRE IX

MULTIPLICATION DES SALONS. LA PRÉCIOSITÉ.

La préciosité (1) est dans son essence, et comme l'indique son nom même, le désir de « se tirer du prix commun des autres », et d'acquérir « une espèce et un rang tout particuliers (2) ». Tout n'est pas méprisable dans la haine de ce qui est vulgaire, grossier, « marchand et bourgeois », et nos mots d'élégance, de distinction, signifient aussi cet éloignement, cette aversion pour la foule épaisse et brutale, dont les manières manquent de politesse. Mais ce principe excellent contenait en lui-même un germe dangereux : quand on n'a pas l'intelligence assez éclairée pour concilier la recherche et le bon goût, on demande à l'excentricité, à l'extravagance, ce qu'on ne sait pas obtenir de la sobriété et de la discrétion : on ne se distingue plus, on se fait remarquer. Aux précieuses véritables, succèdent les Précieuses ridicules. La saine préciosité existait déjà à l'Hôtel de Rambouillet ; elle s'épanouit, s'étale et dégénère, suivant Somaize, à partir de 1652 environ. Les ruelles se multiplièrent dans les années qui suivirent la mort de Voiture, et le déclin de la Chambre bleue. Ce fut une floraison de réduits précieux, qui couvrit tous les quartiers de Paris. Les réunions

(1) Une distinction entre les vraies et les fausses précieuses est impossible à pousser dans le détail ; on ne peut pas aller au delà de quelques vérités générales. D'ailleurs, elle n'est pas utile en ce qui concerne la politesse des mœurs. Il y a entre elles une différence de degré mais non de nature ; leurs principes sont les mêmes, ou, pour être plus exact, les secondes font volontairement et par principe, ce que les premières font naturellement et sans effort : les précieuses véritables savent demeurer dans les limites du bon sens et du bon goût, les autres tombent dans l'excès. Mais toutes ont voulu réagir contre la grossièreté, la trivialité, sous toutes leurs formes ; toutes ont recherché l'élégance et la distinction. Et les fausses précieuses ont peut-être plus contribué que les autres au progrès des mœurs polies, en affectant d'être plus facilement choquées, en se montrant plus exigeantes.

(2) Abbé DE PURE, *La Précieuse ou le mystère des ruelles*, Paris, P. Lamy, 1656, in-8°, p. 25.

les plus célèbres se tenaient chez M^{me} de Saint-Martin près du Louvre (1), chez M^{me} André près de l'hôtel de Bourgogne (2), chez M^{me} de Belvale dans l'île Notre-Dame (3), chez M^{me} de Brégis au Palais-Royal, chez M^{lle} Brisce au quartier Saint-Honoré, chez la Présidente Larcher (4), chez M^{me} de Chavigny à la Place Royale, chez M^{me} de La Calprenède au faubourg Saint-Germain (5), chez M^{me} de Choisy au Luxembourg (6), chez la comtesse de La Suze au Marais du Temple (7), chez M^{me} de Fiesque qui avait l'honneur de recevoir chez elle Monsieur le Prince et le duc d'Enghien (8), chez M^{me} Galois qui voyait peu de femmes, mais « tous les galants de la Cour (9) », chez M^{me} Gaylonnet près du Palais Mazarin, chez M^{me} de Longueville « lorsqu'elle donnait un peu de son temps à la galanterie (10) », chez M^{me} de Sablé, l'une des plus aimables précieuses, à la Place Royale, et ensuite à Port-Royal de Paris.

Une des lois essentielles des Précieuses est « l'observance exacte des modes (11) ». Elles se plaisaient aux belles conversations, et pourrait-on suivre une pensée délicate, trouver des nuances subtiles, si des objets malpropres et malodorants blessaient les sens et offusquaient l'esprit ? Donc Lidaspasie et sa sœur ne se contentent pas de suivre les modes nouvelles, elles en inventent, et n'iraient jamais deux fois au bal avec le même habillement (12). Dans le *Procès des précieuses*, Somaize nous dépeint une ruelle. Les dames sont vêtues « de fort beaux habits, et d'autres étoffes très rares », chargées de rubans « comme mulets de sonnettes » ; elles ont une petite canne à la main, et la font « brandiller... avec un air badin ». Les hommes sont à leurs pieds, assis sur leurs manteaux ; leurs jambes disparaissent dans l'ampleur des canons à trois étages,

(1) Ruelle fréquentée surtout par des courtisans, SOMAIZE, I, 222.

(2) Ruelle « des plus galantes ». « Les jeux et les ris ont fait, il y a plus de cinq ans, élection de domicile chez elle, » SOMAIZE, I, 26.

(3) Elle « reçoit tout le beau monde », SOM., I, 30.

(4) « L'assemblée qui se trouve chez elle est une des plus considérables de cette place », SOM., I, 140.

(5) « Sa ruelle a été des plus fréquentées, et des plus fameuses de la petite Athènes, où les précieuses sont en grande vogue, et où elles logent », I, 53.

(6) Ruelle qui n'est pas des plus nombreuses, mais des plus choisies, I, 56.

(7) « Sa ruelle est toujours une des plus considérables de l'empire des précieuses », I, 67.

(8) Ruelle « la plus fréquentée de toutes celles des précieuses », I, 97.

(9) SÔM., I, 109.

(10) « C'était chez elle que la parfaite se pratiquait, » I, 141.

(11) SOM., *Grand Dictionn.*, I, 119.

(12) SOM., *Id.*, I, 143.

leurs chapeaux sont empanachés, leurs rabats « tout à fait beaux », descendent par derrière « jusqu'à l'épine du dos », leur visage est « moucheté (1) ». Dans son *Histoire du temps, ou Relation du royaume de coquetterie, extraite du dernier voyage des Hollandais aux îles du Levant* (2), d'Aubignac fait l'inventaire du grand magasin de l'île. Il est « tout rempli de fers à friser de toutes figures, boîtes à mouches d'or et d'argent, poudres de senteur, de miroirs, masques, rubans, éventails, papier doré, bracelets de cheveux, peignes de poche, relève-moustaches, bijoux, essences, opiates, gommes, pommades, et autres ustensiles de ménage. Et à l'entour du magasin sont les ouvriers, dont les uns ne sont occupés qu'à tailler mouches et dresser des plans pour bien arranger les assassins sur le nez..., à laver des gants, et composer drogues pour débarbouiller le nez et blanchir les mains... aucuns y font profession d'un art nouveau d'ajusteurs de gorges, se faisant forts d'empêcher les grosses de trop paraître, et de donner du relief aux imperceptibles (3) ». On sait l'importance de l'ajustement dans les *Précieuses* de Molière : c'est parce qu'ils ont une tête irrégulière en cheveux, et une jambe toute unie, que les deux peccques provinciales repoussent La Grange et Du Croisy ; elles désespèrent l'économe Gorgibus, par leur dépense en lait virginal, et en pieds de mouton pour les pommades ; elles réclament le « conseiller des grâces » pour arranger leurs cheveux, avant de recevoir Mascarille ; et celui-ci ne s'assied pas avant de s'être peigné, et d'avoir défripé ses canons. La conversation roule longtemps sur les plumes du Marquis, qui coûtent un louis le brin, sur ses gants dont le parfum touche délicieusement « le sublime », sur ses rubans, qui viennent de chez Perdrigeon, sur ses canons plus larges que tous ceux qu'on fait ; Madelon ne pourrait souffrir des chaussettes qui ne seraient pas achetées chez la bonne faiseuse, tant sa délicatesse est « furieuse », pour les moindres détails de l'habillement. A la dis-

(1) Scène 12.

(2) Paris, Sercy, 1654. L'opuscule de l'abbé d'Aubignac est surtout consacré aux coquettes ; mais aux pages 25-26, il énumère les précieuses parmi les dames que l'on rencontre dans le royaume de la coquetterie ; les précieuses sont coquettes, mais elles ne sont pas que coquettes, elles ont plus d'ambition, plus de solidité et de profondeur dans l'esprit, plus de valeur et de complexité ; on peut donc leur appliquer un certain nombre des remarques que d'Aubignac fait à propos des coquettes. En revanche une coquette n'est pas forcément une précieuse.

(3) Page 47. Il signale parmi les habitants de l'île, les « enfarinés », p. 20

inction mesurée des deux prétendants éconduits, Molière a opposé l'excès du mauvais goût (1).

La préciosité exerça dans le domaine de la culture intellectuelle, une grande influence, car elle fit à la science une large place ; s'instruire, orner son esprit de belles connaissances, n'était-ce pas le meilleur moyen de se distinguer de la foule ignorante et grossière ? Et la solidité, la rareté de ces connaissances, n'accentuait-elle pas encore cette différence flatteuse ? Les précieuses firent gravement les choses, et semblent avoir eu de la prédilection pour les difficultés. On pourrait déjà dire d'elles ce que Chrysale dira plus tard de Philaminte et d'Armande :

Nulle science n'est pour elles trop profonde.

Dans leur désir d'éviter les sentiers battus, et de montrer « que les femmes sont capables des choses les plus difficiles, et que la science est aussi bien naturellement à leur sexe qu'au nôtre », elles ne surent pas se préserver du pédantisme et de l'affectation. « L'objet de leur savoir est tout. » M^{lle} Chataignères lit sans trêve des ouvrages de chimie ; elle a chez elle des fourneaux et des cornues ; M^{lle} Bourlon « aime généralement tous les arts et toutes les sciences », et son amant l'a rendue très forte en géographie ! M^{me} de Guédreville apprend la philosophie ; elle a un maître qui lui donne chaque jour une leçon ; elle étudie aussi « les mathématiques, la magie blanche, la chiromancie, la physionomie, le droit, les langues d'Ausonie et d'Hespérie ». Et pour chaque matière, elle a un professeur spécial ; c'est un M. Jourdain en jupons. La baronne de la

(1) Voir dans le *Récit de la farce des Précieuses* (V. H. L., IV, 299), la description du costume de Mascarille. Vingt ans plus tard, on n'avait pas perdu le souvenir de son accoutrement ridicule. Voici le récit d'une mascarade organisée en février 1699 à Marly. « On vit entrer une chaise à porteurs dans laquelle était le duc de Chartres, vêtu en marquis de Mascarille, chargé de rubans, avec une perruque monstrueuse, dans laquelle il y avait quatre livres de poudre... Le duc de Chartres joua très bien son rôle de marquis de Mascarille ; il couvrit Monsieur et Madame tout entiers de la poudre de sa perruque, qu'il leur secoua au nez » (Marquis de SOURCHES, *Mém.*, p. p. le Comte de Cosnac et Arthur Bertrand, Paris, Hachette, 1882 sq., 13 vol. in-8°, VI, 129). Il faut croire que les Précieuses changeaient surtout de linge le dimanche, puisque selon SOMAIZE (*Clef de la langue des ruelles*, éd. Livet, I), elles appelaient le linge blanc, dominical. On trouvera dans les Ms. de CONRART (in-folio, V, p. 91, en marge à gauche, l'explication de ces poupées qu'on appelait la grande et la petite Pandore, et qui, habillées à la mode de Paris, étaient destinées à la province par les dames du samedi.

Garde élève sa fille « en véritable précieuse », car elle lui fait enseigner par des maîtres particuliers, les langues, les « arts galants », et la philosophie (1). M^{me} de Guéméné connaît l'hébreu (2).

Certains auteurs, et surtout René Bary, dont Somaize fait le portrait sous le nom de Bérolas, s'attachèrent à travailler « pour l'endoctrinement des précieuses, qui ne savent point le latin ; car il a fait une philosophie et une rhétorique en notre langue, pour une plus facile intelligence de ces sciences, qu'elles peuvent maintenant apprendre sans peine (3) ». Il publia, en 1660 (4), une *Fine philosophie accommodée à l'intelligence des dames*, où il expliquait complaisamment, avec des exemples, tous les termes du syllogisme. *Les Actions publiques sur la rhétorique française* (5), sont un ouvrage de vulgarisation. « Dans la première action, dit-il, tu y entendras parler le logicien, le métaphysicien, le physicien et le philosophe moral ; le logicien excite son auditeur à apprendre la logique, le métaphysicien s'étend sur la science qui le dénomme, il parcourt les attributs de Dieu, il pousse le traité de la Providence ; le physicien examine agréablement la matière et la forme » etc. Le métaphysicien tient un langage qui fait déjà penser à Bernardin de Saint-Pierre : il y a dans la nature des bêtes malfaisantes et venimeuses ? « Mais je sais bien que la vermine punit la négligence, que les rats et les souris purgent les maisons », etc. (6). Toutes les œuvres de la Providence sont bonnes. Voici un exemple des développements « agréables » sur la matière et la forme. « La première matière est essentiellement informe, elle ne peut produire des êtres parfaits, mais les formes, qui sont des perfections, établissant des êtres achevés, l'être des formes dépend de la contribution de la première matière ; mais le souverain bien de la première matière dépend de la naissance des principes constitutifs (7). » Tantôt Bary

(1) Som., I, 49, I, 212, I, 59, I, 40, I, 103, I, 107.

(2) Son maître était si misérable que M. de Guéméné fut surpris de rencontrer chez lui ce pauvre hère. Il se montre l'hébreu lui répondit la Princesse. Madame, répliqua-t-il, il vous montrera bientôt le derrière (*Ménagiana*, I, 192).

(3) Som., I, 47. Guy Patin dit de Bary, le 21 mars 1655, qu'il est à Paris « en bonne réputation d'honnête homme ».

(4) Paris, Siméon Piget, 1660, in-12.

(5) Paris, Pierre Le Petit, 1658, in-4°.

(6) P. 29.

(7) P. 41.

développe de grands principes généraux (1), tantôt il énumère et commente des exemples divers, depuis ceux de Salomon, Tarquin, Childéric, qui sont connus (2), à ceux d'un empereur de Perse qui devint amoureux d'un arbre, ou d'un Italien « de notre temps », qui s'éprit vivement d'une statue de Vénus (3). Il y a de tout, dans ces ouvrages prétentieux, que personne ne lit plus aujourd'hui, mais qui eurent leur vogue et leur utilité, parce qu'ils initiaient les gens du monde à des questions, qui, jusqu'alors étaient restées enfermées dans les écoles où elles étaient l'apanage des docteurs.

En ce qui concerne spécialement la littérature, le désir de se distinguer produisit le goût de la rareté, et amena les ruelles à méconnaître l'esprit véritable au profit du bel esprit. Molière l'a fort bien mis en lumière. Un roman, une comédie, sont lus ou vus par un grand nombre de gens ; si les Précieuses ne cherchaient pas autre chose, elles n'éprouveraient que des plaisirs qui leur seraient en somme communs avec la foule, ou qui seraient du moins à la portée de tous. Aussi, vont-elles admirer surtout ces menues pièces, impromptus, madrigaux, sonnets, improvisées ou non, qu'on lit dans les salons et qu'on n'imprime pas, fleurs éphémères dont on jouit un moment sans penser à les recueillir, et qui ne sont pas livrées au public profane. Seuls, les habitués du samedi ont connu l'ivresse poétique de la journée des madrigaux. Elles en viennent naturellement, en continuant dans cette voie, à n'approuver que ce qui est composé et lu dans la coterie, étroite et bornée, dont chacune fait partie : nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis, dira Armande, dans les *Femmes savantes* (4). Enfin, elles tiennent à être au courant de tout ce qui est en marge de la littérature, des petits faits-divers, si futiles soient-ils, que la foule ignore, que seuls peuvent connaître les amis intimes d'un écrivain, les membres du cercle qu'il fréquente : les étrangers liront son œuvre, mais quelques initiés seulement sauront qu'un tel auteur a fait un tel dessein, que celui-là en est à la troisième partie de son roman, que cet autre met ses ouvrages

(1) Opposition des biens de l'esprit, durables, purs et calmes, à ceux de l'amour, fragiles, troublés, agités, 78 sq.

(2) P. 80.

(3) P. 75.

(4) « On doit bien prendre garde surtout, dit La Mothe le Vayer, de ne s'assurer jamais de la valeur d'une pièce prononcée dans une ruelle de lit ou dans un cabinet ami, sur les louanges suspectes qui s'y distribuent » (*Œuvres* II, 38).

sous presse ». Et dans son enthousiasme pour ces choses « qui sont de l'essence du bel esprit », Madelon s'écrie, sans se douter qu'elle prononce elle-même sa condamnation : « C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir (1) ».

Néanmoins l'ambition des Précieuses n'est pas méprisable, et leurs excès ne doivent pas faire méconnaître la valeur de leur influence ; il n'y a pas eu parmi elles que des Cathos et des Madelons, et si elles n'ont pas toujours évité le pédantisme, elles ont du moins aimé et fait aimer autour d'elles l'instruction.

Sur un point, leurs efforts furent vains ; l'orthographe des gens du monde était et demeura déplorable. Quelques précieuses, voulant se signaler parmi leurs semblables, entreprirent, un beau jour, selon Somaize, de réformer l'orthographe, par la suppression de consonnes et de voyelles muettes (2), de lettres grecques (3), la réduction de consonnes doubles (4), bref par l'adaptation de l'écriture à la prononciation (5). Leur but était de permettre aux femmes d'« écrire aussi assurément et aussi correctement que les hommes ». M. Brunot ne croit pas à l'exactitude du récit de Somaize ; il en souligne les invraisemblances, qui, en effet, sont choquantes. Il reste vrai cependant qu'on s'est entretenu de l'orthographe dans les ruelles, qu'on a tenté de la simplifier, et que les dames, à qui leur ignorance du grec et du latin rendait redoutables les lettres étymologiques, ont dû songer à en débarrasser la langue.

Les Précieuses répandirent le goût des plaisirs de l'intelligence, et leur prédilection allait aux sujets sérieux, et qui, sous leur apparence enjouée, laissaient un profit durable.

(1) MOLIÈRE, *Les Précieuses ridicules*, Paris, Guill. de Luynes, 1660, in-12, scène 9. Voir TALLEMANT, VII, 462, comment on se moqua d'une dame, qui longtemps après le débat sur les sonnets de Job et d'Uranie, témoigna de son ignorance à ce sujet. C'est de cette époque que semble dater le sens péjoratif donné souvent au mot : *bel esprit*, pour indiquer l'affectation pédante, la recherche laborieuse et constante de ce qui est rare, subtil, l'absence de naturel, d'aisance, de spontanéité. « Il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant, » lit-on dans les *Précieuses* ; quarante ans auparavant, au contraire, Adamas, ayant écouté la longue histoire de Daphnide, était ravi « de sa prudence et de son bel esprit » (*Astrée*, III, 344).

(2) *Advīs* devenait *avis*, *nopces* devenait *noces*, *seureté* devenait *seurté*.

(3) *Autheur* devenait *auteur*.

(4) *Deffunct* devenait *déjunt*, *mettre* devenait *mètre*, etc.

(5) SOMAIZE, I, 178 sq.

Elles habituèrent les hommes à soutenir un entretien, même abstrait et subtil. Elles tinrent, en somme, une école de vie mondaine intellectuelle, et, dans leur désir de s'isoler de la foule épaisse, ne surent pas toujours éviter l'allure pédante et guindée. On sent que l'effort volontaire remplace trop souvent, chez elles, les dons naturels. Mais il faut leur savoir gré d'avoir enseigné, même avec quelque raideur, la distinction de l'esprit : leur ambition n'était pas méprisable. Il y a du mérite à convevoir et à tâcher d'atteindre un idéal relevé et difficile (1).

Aussi, n'était-ce pas une petite affaire, que de tenir sa place dans une ruelle, et l'on n'y était pas admis sans un stage préparatoire. La maison de Cléoxène était un « séminaire d'honnêtes gens », il y formait ceux qui avaient l'intention d'entrer « parmi le beau monde » ; c'est également chez Brundesius « que les jeunes gens de maison vont s'instruire des qualités nécessaires à un homme qui veut hanter les ruelles, et après le noviciat qu'ils font dans sa maison, ils sont conduits par cette illustre personne, dans toutes les belles assemblées, où il est fort considéré, et où il a libre entrée (2) ». Cette haute idée qu'on avait des ruelles, ce désir d'y briller, ou du moins d'y faire figure honorable, incitaient à réfréner les penchants grossiers et aidaient au progrès de la politesse (3).

Sans doute, les Précieuses n'affectaient pas toutes de fuir les divertissements ordinaires ; chez Sosiane, chez Tubérine, on jouait beaucoup (4) ; Philidie se masquait « durant les bacchanales (5) ». Mais leur occupation favorite, celle à la-

(1) Les savants contemporains parlaient avec quelque mépris du cercle et des ruelles ; ils semblent y voir surtout une médiocrité prétentieuse. Voir, *Œuvres* de SEGRAIS, II, 101, une lettre à Huet : « Je m'en rapporte bien plutôt au sentiment des personnes savantes... qu'à ce qui en serait décidé dans le cabinet de la Reine, et dans ces superbes ruelles, où l'on juge si souverainement de tant de belles choses, que l'on n'y entend guère ». Mais il convient, pour être équitable, de juger les ruelles non par rapport à l'élite érudite, mais par rapport à la masse ignorante des gens du monde.

(2) SOMAIZE, I, 61, et I, 45. Il désigne Courart et l'abbé de Belesbat.

(3) Voir à ce sujet la *Princesse de Paphlagonie*. La reine de Misnie (M^{me} de Maure) excusait les défauts des personnes qui venaient chez elle pour s'instruire, mais ses courtisanes n'avaient pas la même indulgence ; « et ainsi, la crainte en bannissait le ridicule » (76).

(4) M^{me} Salo, M^{me} de Tigery, place Royale. SOMAIZE, I, 213, 238.

(5) M^{me} Pariseau. SOM., I, 197. Un passage de Loret, 13 mai 1650, montre qu'on se plaisait fort à la lanterne magique, qui n'était pas, comme aujourd'hui un amusement enfantin et populaire ; il raconte une séance à l'hôtel de Liancourt. *Le livre commode des adresses...*, I, 241 signalera encore plus

quelle elles consacraient tout leur temps et tous leurs soins, était la conversation, « surtout quand il y a lieu d'agiter quelque point d'esprit, ou de censurer quelque ouvrage (1) ». « Elles ont rappelé la liberté des conversations, que la rudesse des esprits avait bannie (2). » On les loue « d'aimer fort la lecture, les vers, et surtout la conversation, qui fait le principal de leurs divertissements, comme aussi la plus belle de leurs occupations (3). » Elles travaillent à se rendre capables de parler de toutes les choses « qui servent d'entretien ordinaire, à celles qui sont précieuses (4) ». Delphiniane « prend un plaisir tout particulier à converser avec les personnes spirituelles » ; « comme la conversation est ce qui donne à Lucellie le plus de plaisir, et ce qu'elle souhaite conserver avec plus d'attache, elle considère davantage ceux qu'elle croit les plus capables d'y fournir ; elle fait cas surtout de ceux et de celles qui ont l'esprit universel, et qui parlent de tout, et se persuade que c'est la plus belle qualité que l'on puisse avoir, ne trouvant rien à son gré, si insupportable que d'être avec des gens qui ne savent parler que de rubans, de jupes, et de bagatelles (5) ». Pour que rien ne blessât les sens, et ne contrariât ces pures jouissances, les chambres étaient souvent parfumées au musc et à l'ambre ; une demi-obscurité évitait la dispersion de l'esprit, tout en épargnant à la beauté des dames les fâcheuses révélations qu'apporterait un jour trop cru, et le marteau de la porte, lui-même, emmaillotté de linge, amortissait l'éclat brutal de sa sonorité, qui ne parvenait pas jusqu'au sanctuaire (6). Enfin, des jours spéciaux étaient consacrés à ces réunions spirituelles ; chaque précieuse avait le sien, et le calendrier des ruelles donnait, à ce sujet, tous les renseignements nécessaires. On ne pouvait se dispenser de recevoir ce jour-là, même pour la maladie d'un père, d'une mère, des

tard un théatin, habile à faire des « figures de toute espèce pour la lanterne magique ».

(1) *La Précieuse ou le mystère des ruelles*, p. 21.

(2) SOMAIZE, I, 235.

(3) SOMAIZE, I, 83.

(4) SOMAIZE, I, 48, 69.

(5) M^{me} de Montglat. SOMAIZE, I, 282. M^{lle} de la Flotte, SOMAIZE, I, 139. Voir I, 159, leur désir de détourner de leur royaume toutes les querelles et les divisions, afin de pouvoir tenir en repos de paisibles assemblées, d'où les vainqueurs et les vaincus sortent en bonne intelligence.

(6) SOMAIZE, *Le Procès des Précieuses*, Paris, J. Guignard ou Est. Loyson, 1660, in-12, scène 12.

enfants ou du mari. Une seule excuse était valable ; c'était « la perte, l'absence ou l'affliction d'une chose aimée (1) ». La préciosité pénétrait même dans les couvents. Siridamie était abbesse à Rouen ; « sa grille se trouve journellement au milieu d'un cercle de nobles intelligences qui s'y rendent de toutes parts (2) ».

Et là, on discutait sur les livres nouveaux, surtout sur les romans, on lisait, et on appréciait les œuvres des écrivains en vogue, surtout les épîtres et les vers ; on examinait des questions galantes, philosophiques ou physiologiques, si la raison fait plus de bien que de mal, si l'on peut aimer trop bien ou si l'on ne peut aimer que bien, si les chiens ont de l'esprit ; on connaissait la naissance « des premiers maux d'amour », et on avait « de leurs progrès une entière science ». (3)

On écoutait des dissertations, comme celle de Mélanire sur la Bonté, et même on abordait l'astrologie (4).

Surtout, les Précieuses semblent s'être fait une spécialité de différencier les mots qui, dans l'usage courant sont synonymes, et par là même, de discerner dans les sentiments que la foule se contente de reconnaître en gros, des nuances subtiles, qui, en définitive, enrichissaient la connaissance de l'âme.

(1) *Le Mystère des ruelles*, 72. Les précieuses répandirent la mode des visites ; dans un passage écrit avant 1670, Sauval dit que « depuis peu, les femmes ont commencé à se rendre visite, et même à souffrir celle des hommes premièrement à Paris, et ensuite dans les bonnes villes du royaume », (*Antiq. de Paris*, II, 650). Le *Ménagiana* proteste contre ces visites qui, à Paris, souvent « sont des voyages » (IV, 177). Elles se faisaient dans l'après-midi, si l'on en juge par les critiques que soulevaient M. et Mme de Maure, qui les commençaient généralement à huit heures du soir (TALLEMANT, III, 159). *La Princesse de Paphlagonie* conte que la reine de Misnie (Mme de Maure) avait banni les horloges de ses États, et se levait au coucher du soleil (77-78).

(2) Mme de Saint-Amant, SOMAIZE, I, 293. Cf. I, 80, au sujet de Dinocris, Mme l'abbesse Dépagne.

(3) SOMAIZE, I, 196. Voir une question au moins curieuse, *Ibid.*, I, 203. La question si l'on peut aimer trop bien, etc. est indiquée par l'abbé de Pure, 443 sq. Voir aussi SAINT-EVREMOND, *le Cercle*, II, 85, et la fameuse tirade de Madelon à Gorgibus, sur les règles qui régissent le mariage d'après la bonne galanterie. On trouve partout des questions galantes à cette époque. Dans le *Recueil des pièces en prose...* II, 65 sq., Socratine et Démétriade discutent pour savoir « lequel se devait le plus souhaiter à une femme, ou la grande richesse ou l'extrême beauté ». Par une lettre du même recueil, 193 sq., on voit qu'une dame dans son salon proposait cette question : si l'on peut accorder la fierté avec la douceur, et demandait à l'abbé M... de lui écrire son avis.

(4) Abbé de PURE, 94 sq., 207 sq. Voir dans *Cyrano*, de ROSTAND, la duègne qui accompagne Roxane, et se désole d'avoir manqué le discours sur le Tendre.

C'est à saisir et à exprimer ces imperceptibles demi-teintes, que se révélait la finesse pénétrante de l'esprit, et la souplesse exacte du vocabulaire. Elles ont apporté à ce travail délicat, une patience, une perspicacité, une minutie remarquables ; elles ne se sont pas lassées de distinguer, de définir, de classer, et furent, surtout en matière d'amour, d'ingénieuses psychologues. Là, disait Saint-Evremond des ruelles,

se font distinguer les fiertés des rigueurs,
les dédains des mépris, les tourments des langueurs,
on y sait démêler la crainte et les alarmes,
discerner les attraits, les appas et les charmes (1).

Somaize nous donne un exemple curieux de cette manie d'analyse. Lérine (2) a aperçu neuf sortes d'estime ; l'estime d'inclination, de préoccupation, d'intérêt, de reconnaissance, d'amitié, d'amour, d'alliance, de jalousie, de complaisance. « Le mérite, dit-elle de cette dernière, ne la fait pas naître, et n'en est pas tout à fait séparé ; l'amour ne la met pas au jour, et peut aisément se rencontrer avec elle ; l'intérêt n'est pas aussi ce qui la cause ; aussi n'en est-il pas si fort éloigné, qu'il soit absolument banni de l'estime, que la complaisance fait naître en nos cœurs. C'est donc une chose qui est une, et qui participe néanmoins de toutes les autres ». Il n'est pas facile de tracer, dans ces régions mal connues de l'âme, des frontières bien arrêtées. Anaxandre, pour être à la hauteur de Lérine, lui envoie une lettre sur les soupirs qu'il répartit en douze catégories : ce sont les soupirs d'amour, d'amitié, d'ambition, de douleur, de jalousie, de crainte, de vengeance, de joie, d'impuissance, d'incertitude, de pitié, de cour. Il caractérise chaque espèce, et en précise les éléments particuliers. Pour les soupirs d'amour, il établit trois subdivisions, suivant que l'amour est volontaire, involontaire et combattu, ou agréable et secret. Les soupirs de la crainte paraissent parfois semblables à ceux de la jalousie. « On les peut pourtant discerner à cette marque, qui est qu'ils sont plus serrés que les autres, et qu'ils ont plus de ressemblance avec ceux de la douleur, bien qu'ils ne soient pas si plaintifs, et qu'ils soient plus pleins d'erreurs, parce que la crainte, pour l'ordinaire, s'emparant de l'imagination, la remplit

(1) SAINT-EVREMOND, II, 85.

(2) M^{lle} de la Martinière, I, 121 sq.

d'images qui dissipent la raison, ce que ne fait pas la douleur, qui n'agit en nous qu'après la connaissance des malheurs qui la produisent.» Mme de Longueville ne désirait rien tant que de passer pour une personne d'esprit ; c'était « l'objet de ses desirs les plus pressants et les plus chers ». Quoique les membres de la famille de Condé « eussent pourtant tous beaucoup d'esprit, ils ne l'employaient que dans les conversations galantes et enjouées, qu'à commenter et raffiner sur la délicatesse du cœur et des sentiments. Ils faisaient consister tout l'esprit et tout le mérite d'une personne, à faire des distinctions subtiles, et des représentations quelquefois peu naturelles là-dessus. Ceux qui y brillaient donc le plus étaient les plus honnêtes gens selon eux, et les plus habiles, et ils traitaient au contraire de ridicule et de grossier, tout ce qui avait le moindre air de conversation solide (1) ».

L'impuissance douloureuse de cette obstination à saisir l'insaisissable, apparaît dans le passage où Vaugelas s'évertue, je ne dis pas à définir un galant homme, car c'est au-dessus des forces humaines, mais à donner du moins une idée de l'infinie complexité de cette notion. On dirait un géomètre entêté à résoudre la quadrature du cercle. « J'ai vu autrefois agiter cette question parmi des gens de la Cour, et des plus galants de l'un et de l'autre sexe, qui avaient bien de la peine à le définir. Les uns soutenaient que c'est ce je ne sais quoi, *qui diffère peu* de la bonne grâce ; les autres, que ce n'était pas assez du je ne sais quoi, ni de la bonne grâce, qui sont des choses purement naturelles, mais qu'il fallait que l'un et l'autre fût accompagné *d'un certain air* qu'on prend à la Cour, et qui ne s'acquiert qu'à force de hanter les grands et les dames. D'autres disaient que ces choses extérieures ne suffisaient pas, et que ce mot de galant avait bien *une plus grande étendue*, dans laquelle il embrassait *plusieurs qualités ensemble*, qu'en un mot, c'était un composé où il entrait du je ne sais quoi, ou de la bonne grâce, de l'air de la Cour, de l'esprit, du jugement, de la civilité, de la courtoisie et de la gaieté, le tout sans contrainte, sans affectation et sans vice. Avec cela, il y a de

(1) Duch. de NEMOURS, *Mémoires*, 618, 1. Ce goût se retrouve dans la distinction qu'établit l'abbé de Pure entre la prude, la coquette, la précieuse (167 sq.), dans la répartition des femmes en quatre groupes que fait Somaize dans la préface du *Grand Dictionnaire*, dans l'énumération des différentes catégories d'hommes et de dames, que d'Aubignac décrit dans son *Royaume de coquetterie*, 25-26, 30-31, etc.

qu'il faut faire un honnête homme à la mode de la Cour. Ce sentiment fut suivi *comme le plus approchant de la vérité*, mais on ne laissait pas de dire que cette définition était encore imparfaite, et qu'il y avait quelque chose de plus dans la signification de ce mot, *qu'on ne pouvait exprimer*. Car pour ce qui est, par exemple, de s'habiller galamment, de danser galamment, et de faire toutes ces autres choses, qui consistent plus aux dons du corps qu'en ceux de l'esprit, il est aisé d'en donner une définition. Mais quand on passe du corps à l'esprit, et que dans la conversation des grands et des dames, et dans la manière de traiter et de vivre à la Cour, on s'y est acquis le nom de galant, il n'est pas si aisé à définir ; car cela présume beaucoup d'excellentes qualités, qu'on aurait bien de la peine à nommer toutes, et dont une seule, venant à manquer, suffirait à faire qu'il ne serait plus galant (1) ». Beaucoup d'expressions vagues, comme un certain air, je ne sais quoi, une énumération de quelques éléments composants, dont plusieurs, comme la bonne grâce et l'air de la Cour, ne sont déjà pas clairs par eux-mêmes, qui ne donne aucune idée du composé, et, en définitive, l'avou qu'il est impossible d'atteindre le fond des choses et de traduire ce que l'on sent, voilà ce que contient cette page de Vaugelas, plus intéressante par les tendances analytiques qu'elle révèle, que par les renseignements qu'elle donne sur le sens du mot galant homme.

L'analyse des sentiments prenait des formes diverses ; la psychologie pénétrait tous les divertissements des précieuses.

(1) VAUGELAS, *Remarques*, Paris, J. Camusat, 1647, in-4°, 476-477. C'est à cette obscure définition que Costar renvoie victorieusement Girac, qui a confondu la galanterie avec la raillerie. S'il avait lu Vaugelas, il aurait appris que la galanterie est « un composé où il entrait du je ne sais quoi, de la bonne grâce, de l'air de la Cour, de l'esprit, du jugement, de la civilité, de la courtoisie et de la gaité, le tout sans contrainte, sans affectation et sans vice » (*Suite de la défense de Voiture*, 275). On peut rapprocher de ce passage celui où Balzac s'efforce de définir le sens du mot urbanité. « Soit qu'en notre langue ce mot exprime un certain air du grand monde, et une couleur et teinture de la Cour, qui ne marque pas seulement les paroles et les opinions, mais aussi le ton de la voix et les mouvements du corps, soit qu'il signifie une impression encore moins perceptible, qui n'est reconnaissable que par hasard, qui n'a rien qui ne soit noble et relevé, et rien qui paraisse ou étudié ou appris, qui se sent et ne se voit pas, et inspire un génie secret que l'on perd en le cherchant, soit que dans une signification plus étendue, il veuille dire la science de la conversation et le don de plaire dans les bonnes compagnies, ou que, le mettant plus à l'étroit, on le prenne pour une adresse à toucher l'esprit par je ne sais quoi de piquant... », etc. (*Discours*, *Second discours*, I, 234.)

Les énigmes étaient toujours à la mode, et celles de Cotin étaient parfois assez riches de sens pour supporter trois interprétations (1). Quelle jolie matière à discussions ! Le sonnet était le poème le plus convenable à l'énigme, parce que, en ses quatorze vers, on pouvait « renfermer un nombre suffisant d'idées, pour décrire la chose qu'on veut faire deviner (2) ». On imaginait des devises, et l'on recherchait la rareté ingénieuse de l'image, et sa convenance parfaite au caractère ou à la situation d'une personne. « J'ai ouï dire à M. de Malherbe, lit-on dans les *Œuvres galantes* de Cotin (3), qu'une devise est le travail de la vie d'un homme ». Myrice, qui s'était « généreusement désunie d'avec son époux, » car elle trouvait humiliante la soumission de la femme mariée, avait choisi une rivière qui se perd dans un fleuve, avec ces mots : sans fruit, j'ai perdu mon nom (4). Quelquefois, la devise éclairait, d'un jour indiscret, quelque coin de la vie intime (5).

Les cartes de régions imaginaires n'étaient que l'expression concrète, un peu puérile et ridicule, d'une étude intelligente et minutieuse du cœur. La carte du Tendre est comme un tableau synoptique en gravure, de tout un cours sur l'origine et l'évolution de l'amour ; et il y a beaucoup de finesse dans la distinction et la progression des étapes. *Le Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*, donnait une fort jolie carte du royaume d'Amour : de la prairie de Belle Assemblée, on passait à Doux-Regard, puis à Inquiétude, à Visite, à Soupîrs, à Soins, à Feu déclaré, à Entreprendre, où, du château-

(1) *Œuvres galantes*, 19. Il expliquait ainsi celle d'un amour aux ailes coupées :

1. Il aime mieux être avec vous
que dans les cieux avec ses ailes.

2. Lorsque je contemple ma belle,
je ne vois rien de si beau qu'elle,
et je ne sais plus où voler.

3. C'est pour ôter à l'inconstance
tous les moyens d'en abuser.

Celles de Cotin faisaient « les délices de toutes les belles conversations, et le divertissement des princesses » (*Id.*, 240).

(2) *Ménagiana*, I, 353. Il en cite six spécimens : les mots en sont donnés, II, 113 : le dictionnaire, la goutte, le billet de visite, le purgatoire, le rire, etc.

(3) P. 186.

(4) SOMAIZE, I, 165.

(5) SOMAIZE, I, 109.

fort appelé résistance, et qui avait jadis défendu le pays, il ne restait plus qu'une bicoque, nommée Tôt-rendue ! De la capitale Jouissance, on venait vite à Satiété, et à Faible amitié (1). On ajoutait à la carte de Tendre, le sentier du hasard, qui passe par le bois des bonnes fortunes, et finit au pont de la faiblesse féminine (2). On écrivait des voyages allégoriques, comme le *Voyageur fortuné dans les Indes du couchant, ou l'Amant heureux*, contenant la découverte des terres inconnues, qui sont au delà des trois villes de Tendre (3), ou la *Description de l'Etat incarnadin* (4), ou la *Relation du royaume de Coquetterie*, par l'abbé d'Aubignac, dont nous avons parlé, ou le *Voyage de la province d'Amour*, qui figure dans le *Grand Almanach d'Amour*, publié en 1657 par Sercy (5), ou le *Voyage de l'Ile d'amour, à Lycidas*, par l'abbé Talle-mant (6).

Les observations personnelles, la réflexion, l'expérience, se condensaient sous la forme pleine et vigoureuse de la maxime ; on discutait leur valeur, on pesait les mots, on essayait de concilier la rigueur d'une affirmation générale avec la variété complexe de la vie. C'est ainsi que s'élaboraient lentement, chez M^{me} de Sablé, les maximes de la marquise elle-même, celles de La Rochefoucauld, de l'abbé d'Ailly et de l'Académicien Esprit.

On cultivait le portrait, surtout dans l'entourage de Made-moiselle de Montpensier. C'était un genre difficile. Il fallait découvrir la réalité sous l'apparence que chacun se donnait, s'insinuer dans un intérieur qui tâchait de se dissimuler. Il fallait saisir et noter tout ce qui, dans le corps, dans l'esprit, dans le cœur, caractérisait une personne et la distinguait des autres, atteindre, sous la ressemblance générale dont se contente un observateur superficiel, ces nuances qui donnent à chaque homme une physionomie propre. C'était, en définitive, un travail de différenciation, analogue à celui dont nous

(1) I^{re} partie, 324, sq.

(2) *Id.*, II^e partie, 261.

(3) *Id.*, II^e partie, 1 sq.

(4) *Id.*, IV^e partie, 139 sq. Voir SOREL, *Biblioth. franç.*, 169-171, les renseignements qu'il donne sont assez confus.

(5) In-12 ; p. 30 sq.

(6) *Le Voyage de l'Ile d'Amour, à Lycidas*, Paris, Louis Billaine ou Ch. de Sercy, 1663, in-12. *Le deuxième voyage de l'Ile d'Amour*, *ibid.*, 1664, in-12. C'est un joli exemple de psychologie amoureuse, exacte et fine.

avons parlé à propos des mots (1). Si l'on faisait soi-même son portrait, il fallait trouver l'art d'être sincère tout en laissant de soi une opinion avantageuse, signaler les défauts que tout le monde pouvait avoir remarqués, en les atténuant, sans en avoir l'air, par une touche discrète. Si l'on dépeignait quelqu'un, il fallait reconnaître les mérites, en suggérant subtilement les réserves (2).

Mlle de Scudéry avait donné l'essor à cette manie, et les portraits furent un des grands attrails du *Cyrus* et de la *Clélie*. Tallemant lui reprochait d'être « cause de cette sottise de faire des portraits, qui commence à ennuyer furieusement les gens, 1658 (3) ». En 1659, Sorel leur portait un rude coup, avec l'*Ile de portraiture* (4), qui n'a jamais été si célèbre, dit-il que depuis deux ou trois ans (5). Les faubourgs de la ville sont pleins de gens occupés à broyer des couleurs, à préparer les palettes ; dans l'île même, « chacun était peintre de profession, et c'était le métier des métiers, ou l'art des arts, et la science des sciences. Il n'y avait pas jusqu'au moindre des valets des maisons, qui n'eussent toujours un charbon à la main, pour faire des griffonnages contre les murailles, et y tracer des portraits grotesques et ridicules ». L'auteur se moquait de la vanité mensongère de ces peintures : « ils voulaient tous que leur portrait fût fait sur ce qu'ils paraissaient

(1) Voir préf. de l'édit. du *Recueil des portraits* faits dans l'entourage de Mademoiselle, du 25 janvier 1659 (Ed. de Barthélémy, XVIII). « Quoique nous ayons tous des yeux, un nez et une bouche, nous ne laissons pas d'être différents, et pour cela nous ne nous ressemblons point, puisque les uns ont les yeux enfoncés et les autres à fleur de tête... Supposons toutefois que nous ayons toutes ces parties semblables, il y a ordinairement un je ne sais quoi qui met entre nous une différence essentielle ».

(2) Sur leur difficulté, voir aussi Scarron, lettre à Segrain, II, 99. On commençait sans doute dès cette époque à comparer les génies d'Alexandre et de César ; ce parallèle sera un des lieux communs préférés des auteurs mondains de la génération suivante. « Depuis que les versions de Vaugelas et d'Ablancourt ont fait ces héros le sujet de toutes nos conversations, dit Saint-Evremond, (III, 2), chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre selon son inclination ou sa fantaisie ». La trad. des *Commentaires* de César par Perrot d'Ablancourt est de 1650 (Paris, V^e J. Camusat et P. Le Petit, 1650, in-4^o ; 3^e édit., Paris, A. Courbé, 1658, in-4^o) ; celle de Quinte Curce par Vaugelas a été publiée par Conrart et Chaplain, en 1653 (Paris, A. Courbé, in-4^o).

(3) VII, 59. La date de 1658 est dans le texte même. Voir *Ms.* de Conrart, folio, IX, 743-799, une longue série de portraits.

(4) *Description de l'Île de Portraiture, et de la ville des Portraits*, Paris, Ch. de Sercy, 1659, in-12.

(5) P. 1.

être, non pas sur ce qu'ils étaient effectivement... Ils désiraient que les peuples les prissent pour des héros et des demi-dieux ». Tels qui avaient des jambes de bois ou des bras postiches, exigeaient qu'on les représentât courant à la chasse, ou, l'épée à la main, poursuivant les ennemis ! Quant aux amants, ils ornaient leurs maîtresses de mille beautés imaginaires, et s'attribuaient à eux-mêmes, un teint pâle, des yeux battus faute de dormir, une langueur, qui, à la vérité, « ne se trouvaient que sur la toile de leur tableau (1) ».

Enfin, les histoires étaient toujours goûtées. Le *Cyrus*, la *Clélie*, et les romans de La Calprenède en contiennent d'interminables. Dans le *Roman comique*, Destin, qui est un honnête homme de bonne naissance, « dit qu'il n'y avait rien de plus agréable que le récit des histoires » ; aussi, au double mariage de Destin avec l'Etoile, et de Léandre avec Angélique, M. de la Garouffière conte l'histoire des deux jalouses, et Léandre, celle de la capricieuse amante. Dans les romans de M^{lle} de Scudéry, comme dans la *Cassandre* ou le *Faramond*, elles sont liées au sujet principal, et sont, en général, un fragment de biographie de l'un des héros. Chez Scarron, ce sont souvent des nouvelles indépendantes ; mais cette différence, purement formelle, ne change rien à l'identité de leur nature ; le plaisir qu'on y prend est toujours le même.

Toutes les distractions que nous avons énumérées, aboutissaient, en définitive, à la conversation, parce qu'elles donnaient lieu à des échanges d'idées : on pouvait discuter une maxime, comme l'exactitude d'un portrait ou la moralité d'une histoire. Il est certain que les ruelles n'ont évité ni la mignardise et la fadeur, ni la subtilité alambiquée ; on y rencontrait plus de Cathos et de Madelons, que de marquises de Sablé. Elles méritaient, en partie, les critiques de l'abbé d'Aubignac. « Dans les plus sérieuses conversations, on n'y trouve que des vendeurs de sornettes, colporteurs de badineries, crieurs de sonnets, épîtres douces, chansons nouvelles, stances, élégies, et autres menues denrées du Montparnasse (2). » Mais

(1) P. 13, 23-26, 30-33.

(2) Livre cité, p. 28. Les poésies galantes de Cotin, qui, tout en disant aux précieuses des vérités assez sévères, a été en grande partie un précieux, et a plus de bon sens en théorie qu'en pratique, peuvent donner une idée de ces menues denrées. Voici quelques titres : pour des rougeurs, sur la guérison d'Idalie, sur la mort d'une petite chienne. Pour ce qui est des boutserimés, Sarrasin composa vers 1654 un poème burlesque intitulé *Dulot vaincu*,

on y appréciait aussi une nourriture plus solide ; sans doute, ce qui était goût naturel chez quelques grandes dames, était affectation chez celles que Scarron appelle les « singesses » ; cet effort même, si guindé et laborieux qu'il ait été, n'était pas blâmable en principe.

Ajoutons que les Précieuses aimaient fort la musique. « Decebale aime passionnément les violons, et tous ses esclaves en jouent fort bien. » Aristhénie joue du théorbe, et son amant Bitrane manie « assez bien la mandolle ». Bélise et sa sœur sont habiles « au luth, et aux autres instruments (1) ».

Le langage tint une grande place dans les préoccupations des ruelles. Leur souci de fuir la vulgarité de la foule se traduisait par leurs efforts pour se créer une langue particulière. Elles compliquèrent le bon usage. Leur objet principal, dit l'abbé de Pure, est la « recherche des bons mots, et des expressions extraordinaires ». Elles poursuivent la pureté du style, haïssent ce qui est pédant et provincial, ont juré d'extirper les mauvais mots. « Elles font une guerre continuelle, écrit Somaize, contre le vieux langage, l'ancien style, les mots barbares, les esprits pédants et les modes passées (2). » « Elles sont fortement persuadées qu'une pensée ne vaut rien, lorsqu'elle est entendue de tout le monde, et c'est une de leurs maximes, de dire qu'il faut nécessairement qu'une précieuse

ou la défaite des bouts-rimés. Une introduction raconte, que dès 1649, on se dégoûta de cette poésie ; en 1654, un homme de qualité fit, en se jouant, un sonnet sur la mort du perroquet d'une dame ; on vit aussitôt une floraison de sonnets sur ces rimes, « et leur sujet ordinaire était ou le perroquet ou Sainte-Menehould que nous venions de reprendre sur les ennemis ». Lassé de cette vogue, Sarrasin fit son poème. Il feint que Dulot « à qui il donne pour père le Herti, ce fou des Petites-Maisons duquel on a tant parlé », essaie de détruire la bonne poésie, en faisant révolter les bouts-rimés, et en les amenant sous Paris, mais que les bons vers les battent à Grenelle. Il donne comme chefs aux troupes des bouts-rimés les quatorze rimes sur lesquelles on chanta la mort du perroquet :

chicane, capot, pot, soutane,
diaphane, tripot, chabot, profane,
coquemart, jacquemart, barbe,
débris, barbe, lambris.

Une note marginale des Ms. de Conrart (folio V, p. 93), donne quelques renseignements complémentaires sur le retour en faveur des bouts-rimés. « C'est depuis peu que la mode en est revenu par des bouts-rimés que M. Fouquet... donna sur la mort d'un perroquet, et sur lesquels une infinité de personnes ont travaillé. »

(1) SOMAIZE, *Dictionn.*, I, 25, 26, 30.

(2) SOMAIZE, I, 102 ; cf. I, 119.

parle autrement que le peuple, afin que ses pensées ne soient entendues que de ceux qui ont des clartés au-dessus du vulgaire. Et c'est à ce dessein qu'elles font tous leurs efforts, pour détruire le vieux langage, et qu'elles en ont fait un, non seulement qui est nouveau, mais encore qui leur est particulier (1). » A plusieurs reprises, Somaize signale que telle Précieuse « parle d'une manière qui ne tient rien de la commune », ou « dit des mots nouveaux » (2).

Il est possible que des mots nouveaux aient été réellement inventés dans les ruelles, au cours d'une conversation, mais ils n'ont pas laissé de trace, et ne sont pas entrés dans la langue ; les Précieuses elles-mêmes n'ont guère essayé de les maintenir dans l'usage ; d'ailleurs, elles respectaient trop les principes de Vaugelas, pour oublier que néologisme et barbarisme étaient, à ses yeux, à peu près synonymes. Il semble qu'elles ont surtout fait un emploi nouveau de mots déjà existants, et associé, de façon ingénieuse, des termes courants ; leur innovation se ramènerait donc à des combinaisons originales des éléments que la langue leur offrait.

Encore ne faut-il pas en croire aveuglément Molière et Somaize. Molière fait plutôt la caricature que le portrait des Précieuses ; avant d'être un poète penseur, c'est un auteur, acteur et chef de troupe, qui veut avoir du succès et gagner de l'argent : il exploite une mode contemporaine, et charge pour faire rire. Somaize est insidieux et perfide, et Sorel n'a en lui qu'une médiocre confiance (3). Somaize laisse entendre que le jargon qu'il rapporte est usuel dans les ruelles. *Les Précieuses ridicules* de Molière, et les *Véritables Précieuses* de Somaize (4) prêtent à Cathos et à Madelon, à Artémise et Iscarie, une effarante accumulation de métaphores saugrenues, qui transforme la conversation en une suite de rébus et de devinettes. Evidemment, nous sommes loin de la réalité. Seule, une folle comme Bélise ou Hespérie, pourrait se complaire à cet obscur galimatias. Peut-être y avait-il là, simple-

(1) SOMAIZE, I, 158.

(2) SOMAIZE, I, 230, 40, 222, 239 etc.

(3) *Conn. b. livres*, 409. Il critique le *Grand Dictionnaire historique, poétique et géographique* ; p. 410, il croit que s'il y a dans le *Dictionn. du langage des Précieuses* quelques mots dont se servent certaines personnes, « les autres ont été inventés, à leur imitation ».

(4) Le titre de Somaize est plus méchant que celui de Molière ; il aggrave sans en avoir l'air.

ment, un jeu de société. On conçoit fort bien que les précieux se soient amusés à rechercher pour certains objets, une ou plusieurs périphrases, qui exprimeraient, en une forme concise, leur qualité principale, et pour certaines idées, une traduction plus imagée, plus curieuse, plus frappante. Comment pourrait-on appeler la joie, un violon, un fauteuil, s'il fallait en quelques mots faire comprendre leur caractère essentiel ? On examinait plusieurs définitions, et l'on s'arrêtait enfin à : l'indiscrete, l'âme des pieds, les commodités de la conversation ; ce qui ne signifie pas du tout qu'une précieuse ait osé transporter dans la vie réelle ce qui n'était qu'un divertissement de l'esprit, et dire : L'indiscrete d'entendre l'âme des pieds m'a fait abandonner les commodités de la conversation, Il en serait de même pour les phrases ou locutions comme : l'amour a bien attendri mon cœur, ou : la plupart de celles qui vous voient sont moins belles que vous, qu'on remplaçait par : l'amour a terriblement défriché mon cœur, et : celles qui vous voient vous servent de mouches. Je suis convaincu que là est l'origine véritable d'un certain nombre de locutions dont on se moque ; elles dénotent en définitive un réel travail d'analyse, même quand elles consistent simplement, comme c'est le cas pour les deux phrases que nous avons citées, dans le remplacement d'un mot abstrait par une image concrète, dont le choix suppose une comparaison préalable de plusieurs objets possibles, entre eux et avec l'idée à exprimer. C'est à une analyse de sentiments, que se ramène, en somme, la discussion relative à l'expression : j'aime le melon, le sucre ; il s'agit de savoir si on peut employer ce verbe pour des objets à l'égard desquels on ne saurait éprouver d'amour (1).

Par là, la langue des Précieuses se distingue de celle de Nervèze, de Des Escuteaux, de La Serre, qui se complaisaient à une complication vaine, vide de tout élément intellectuel, purement verbale. Elle est d'ailleurs bien moins ridicule, moins tendue, moins obscure, moins laborieuse ; les métaphores les plus risquées des Précieuses ne sont rien à côté de celles qui pullulent dans les œuvres de ces romanciers. Ce jargon était une réalité pour eux, ils l'ont souvent employé, mais nous n'avons aucun texte authentique, en dehors des satires partiales de Molière et de Somaize, qu'on ne puisse expliquer qu'à l'aide de la prétendue clef du langage des ruelles.

(1) Abbé DE PURE, livre cité, p. 196-200.

Même dans les passages relativement rares des *Précieuses ridicules* ou des *Véritables Précieuses*, où l'accumulation d'expressions étranges est voulue, le sens demeure assez clair ; l'expression n'atteint jamais le degré de subtilité abstraite et pénible, où se maintiennent constamment Nervèze et Des Escuteaux. Quels que soient les excès de cette seconde crise de préciosité, elle marque un grand progrès sur la première : elle est moins éloignée du bon sens et du bon goût.

Certaines périphrases des *Précieuses* montrent qu'elles voulaient introduire dans leur langage, la même réserve décente qu'elles observaient dans leurs mœurs. Après les chansons de la Fronde, ce scrupule était louable ; l'excès seul en fut ridicule, et elles ne surent pas s'en préserver. Ici encore, sans doute, Molière est un critique partial et sujet à caution. La marquise Araminte défigure la langue, « et il n'y a presque point de mots, dont la sévérité de cette dame, ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes deshonnêtes qu'elle y trouve (1) ». Climène arrive chez Uranie, épuisée par l'effort qu'elle s'est imposé pour écouter jusqu'au bout une pièce ordurière. *L'Ecole des Femmes* « salit à tout moment l'imagination », et elle s'étonne qu'on puisse l'entendre paisiblement, et sans aller jusqu'aux « convulsions (2) », Molière donnait à ces prudes farouches une leçon de bon sens. « L'honnêteté des femmes n'est pas dans les grimaces ; il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages ; l'affectation en cette manière est pire qu'en toute autre, et je ne vois rien de si ridicule, que cette délicatesse d'honneur, qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses (3). » Il est certain que, si l'on passait son temps à éplucher les mots, et à proscrire les sonorités qui peuvent éveiller des idées fâcheuses, il n'y aurait plus de conversation possible ; mais Molière était-il bien fondé à présenter comme innocente l'équivoque du ruban ? Nous sommes habitués à d'autres audaces, et le théâtre avant Molière, s'était permis d'assez grandes libertés,

(1) *Critique de l'Ecole des femmes*, scène 6. Nous dépassons quelque peu ici la date de 1660 ; mais on ne peut pas, bien que cette date corresponde en général, à un changement dans l'administration, la littérature et les mœurs, couper en deux, à cause d'elle, un mouvement qui se continue. Aussi bien, les deux dictionnaires de Somaize, sont de 1660 et de 1661.

(2) *Crit. de l'Ec. des femmes*, scène 3.

(3) *Id. ibid.*

pour que celle-ci nous paraisse anodine ; mais enfin, ce *le*, qui tient l'auditeur en suspens, cause l'anxiété d'Arnolphe, et suggère à tous tout autre chose qu'un ruban, n'était pas mis là sans raison, et pouvait provoquer des inquiétudes, qui n'avaient que le tort de se manifester bruyamment.

Les précieux ont multiplié les adverbes pesants et massifs ; s'ils ne les ont pas inventés, ils les ont du moins remis à la mode ; peut-être y avait-il là simplement, un caprice de gens qui désiraient avoir leur longue particulière ; peut-être cédaient-ils à ce besoin instinctif de réagir contre l'usure et l'affaiblissement du vocabulaire courant, en renforçant à tout prix l'expression : à toutes les époques, ces deux tendances se rencontrent chez les gens du monde. « On peut dire d'elle, écrit Somaize à propos de Mme de Beauregard, qu'elle parle furieusement, qu'elle écrit tendrement, qu'elle rit fortement, qu'elle est belle terriblement, qu'elle dit des mots nouveaux fréquemment, et qu'elle est précieuse indiciblement ; au moins c'est une vérité, si point on ne ment (1). » Ce n'est là qu'une excroissance fâcheuse, comme une manie toute extérieure, qui a contribué à ridiculiser la préciosité, mais qui ne doit tenir qu'une place infime dans le jugement qu'on porte sur elle.

Un passage curieux de Somaize semble indiquer que les Précieuses tenaient à abriter leurs hardiesses derrière certains grands écrivains du temps. Emilie et Léostène, ayant un jour discuté contre Félix, qui leur reprochait leurs façons de parler extraordinaires et nouvelles, prirent et commentèrent en sa présence l'*Œdipe* de Corneille. Dès la dédicace, quelle abondance d'expressions « inconnues au peuple » !

Mais aujourd'hui, qu'on voit un héros magnanime
témoigner pour ton nom une toute autre estime,
et répandre l'éclat de sa propre bonté
sur l'endurcissement de ton oisiveté...

(1) SOMAIZE, I, 40. Dans le *Rôle des présentations*, V. H. L., I, 128, la vicomtesse d'Auchy demandait que toute l'écriture sainte fût traduite en termes « aussi doux que ceux qu'elle a employés en son livre, et que désormais ceux qui la traiteront par paroles ou par écrit, aient à s'abstenir de plusieurs mots terminés en ment, comme catégoriquement, substantiellement ». Cotin se moquait de l'expression « furieusement agréable », appliquée à une femme. Mais il savait que sa protestation serait vaine et n'aurait d'autre résultat que de le faire passer « pour un homme de son pays » (*Œuvres galantes*, 257). Cf. CHEVREAU, *Œuvres mêlées*, 471. Il les emploiera quand l'usage en sera bien établi, « parce que la raison doit être muette où règne l'usage. Il en est pourtant un bon et un mauvais, et le bon n'a point encore approuvé : c'est une femme qui est merveilleusement laide, ou effroyablement belle ».

L'éclat de sa bonté, signifie les faveurs et les présents ; l'endurcissement de ton oisiveté veut dire : un homme qui ne travaille plus. « Si bien qu'on peut dire, avec l'autorité de ce grand et fameux auteur, en parlant notre vraie langue : cette personne me fait de grands présents, afin que je quitte la paresse qui m'empêche de travailler : cette personne répand l'éclat de sa bonté sur l'endurcissement de mon oisiveté. » Et puisque Corneille parle d'« une ombre chérie avec tant de fureur », « pourquoi voulez-vous que nous ne disions pas terriblement beau, pour dire extraordinairement ? » Félix se déclare convaincu (1).

Les Précieuses se sont montrées difficiles en matière de style. Béronice a deux amants qui se disputent son cœur ; or elle est passionnément éprise du beau langage. « Ils s'attachent donc tous deux à cette politesse de langage, qui les peut faire aimer d'elle ; » mais comme il leur arrive de lâcher parfois quelque vocable suspect, elle n'a pu se résoudre depuis dix ans à faire un choix entre eux (2) ! Cotin suppliait une dame de lui dire, par pitié, comment il fallait lui écrire (3). Leur purisme a été susceptible, minutieux, et leur pratique s'est inspirée des *Remarques* de Vaugelas. Mais leurs exigences n'ont pas été négatives et stériles ; elles ont, en définitive, enrichi la langue des honnêtes gens, par la distinction des synonymes qui multiplie les moyens d'expression, par des alliances de mots, des métaphores nouvelles (4) ; elles l'ont purgée de termes inconvenants, elles l'ont habituée à l'analyse, à la traduction des nuances abstraites. En un mot, elles ont appliqué l'esprit de politesse et d'élégance à la conversation, et l'ont dressé comme une barrière contre l'envahissement du style par l'à peu près, la vulgarité, la grossièreté. Leurs excès ont

(1) SOMAIZE, I, 83-93.

(2) SOMAIZE, I, 37.

(3) *Lettres galantes*, 182. « Si le style est magnifique ou pompeux, vous le traitez de galimatias, s'il est savant, de pédanterie ; s'il est bas, il est audessous de votre grandeur, s'il est enjoué, sa familiarité vous offense » etc.

(4) « Il y en a de si autorisées par l'usage, dit Sorel, qu'on ne peut les désapprouver et que même notre langue ne s'en saurait passer, à cause de sa disette, en quelques endroits où elle n'a pas de mots particuliers pour exprimer tout ce qu'on désire. Où trouvera-t-on des paroles plus propres que de dire qu'on s'embarque en une affaire, ou qu'une autre vient d'échouer, ou que certains hommes prennent l'essor ? Ce sont toutes façons de parler métaphoriques, qui ont cours depuis longtemps... Si on en veut inventer de nouvelles, il faut que, pour être bien reçues, elles soient fort énergiques et fort significatives » (*Conn. b. livres*, 317).

disparu d'eux-mêmes, mais nos écrivains classiques, et Molière lui-même, doivent en partie à ce qu'il y avait de fécond dans leurs théories, la finesse, la justesse, la mesure qu'ils apportent à l'expression des sentiments.

L'influence des Précieuses s'est exercée sur le cœur comme sur l'esprit, et elles ont fait un effort, louable en son principe, ridicule seulement par ses excès, pour dégager l'amour des grossièretés sensuelles. Elles ont continué cette œuvre de purification qu'avaient commencée certaines dames dès le début du siècle, et à laquelle avaient beaucoup contribué les romans, comme l'*Astrée*, et les tragédies de Corneille. Ces intellectuelles méprisaient, ou affectaient de mépriser, les jouissances du corps, qui sont communes à l'élite et au vulgaire. D'ailleurs, la passion, avec ses orages, ses effusions, ses jalousies, trouble la sereine lumière de la raison, et offusque l'esprit ; ces faiblesses ne conviennent pas à une belle âme. Lucellie voudrait écrire un roman, mais elle a de la peine à trouver le héros qu'elle désire, « qui est un héros sans amour, au moins sans amour violent, et qui ne fût pas si sujet à ces larmes et à cette tendresse, qu'elle juge indigne d'un grand homme » ; il lui plairait que l'héroïne fût « un peu moins faible, et moins sujette aux enlèvements, que celles dont, jusqu'ici, elle a vu les portraits (1) ». Les sens et les transports sont bannis des ruelles, Saint-Evremond a finement analysé et critiqué les théories précieuses. « Ces fausses délicates, dit-il en partant de la définition célèbre de Ninon, qui appelle les précieuses les jansénistes de l'amour, ont ôté à l'amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en idées. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité, mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'amour, que les plus voluptueuses ; car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement, que de la brutalité de l'appétit (1) ». Mais si cette conception, à force de mépriser le corps, éliminait de l'amour le cœur même, pour n'attacher de valeur qu'à l'esprit, si elle substituait à la chaleur sincère du sentiment, la subtilité froide d'un raffinement cérébral, il

(1) SOMAIZE, I, 139.

(2) II, 87. Cf. *Femmes savantes*, vers 1225. Sur la pudeur des Précieuses, facile à effaroucher, voir COTIN, *Œuvres gal.*, p. 244, SOMAIZE, I, 286.

faut la replacer à sa date, et excuser ses excès par la nécessité d'une réaction contre la véhémence et la vulgarité des sens. Nous avons vu qu'elles allaient assez loin, et que les femmes mêmes manquaient un peu trop de pudeur et de retenue.

D'autre part, les Précieuses avaient fort bien compris que l'amour s'accorde assez mal avec les nécessités de la conversation : comment suivre une idée dans ses moindres replis, dont l'examen exige l'assiduité de l'esprit, si l'on ne songe qu'à témoigner sa tendresse à une personne, à déplorer son absence, à éviter ses rigueurs ! Comment s'intéresser à un entretien général, si un seul objet accapare toutes les pensées ? Comment supporter qu'un autre lui témoigne des attentions, des prévenances, si l'on est soupçonneux et jaloux (1) ? Elles tiennent « pour une vérité constante, dit Somaize, qu'il ne faut jamais lier si fort en effet avec une personne, que la séparation et la mésintelligence puissent troubler l'âme, ou altérer le divertissement nécessaire de la conversation (2) ». Luside regarde pour « maxime assurée », « que toute Precieuse qui veut avoir du plaisir en conversation... doit ôter toute occasion à ses amants de se plaindre d'elle, de lui rien demander, et n'en jamais voir que lorsqu'ils sont deux ensemble, parce que, par la vue l'un de l'autre, ils s'animent davantage à lui plaire, à lui donner des marques de leur amour et de leur esprit. De cette manière, elle vit contente, ne manque point de compagnie, est toujours dans les conversations agréables, ne laisse aucun sujet de se plaindre d'elle ». Elle a interdit à ses amants, les soupirs, les langueurs, les déclarations (3). Partémione avait en Giridate un amoureux incommode, qui, peu à peu écartait d'elle tous les galants ; et elle souffrait de cette humeur, « parce qu'il lui ôtait cette liberté nécessaire

(1) Une chanson du temps vante les avantages de l'amour à la mode sur la passion profonde.

L'amour à la mode
est un amour fort commode ;
il se rit des soupirs,
il aime les plaisirs,
et veut à tous moments,
nouveaux divertissements.

Le ballet, le cadeau,
la musique, le jeu,
le sonnet et l'air nouveau,
la promenade en tout lieu,
sont la suite de ce dieu,
quand on ne sent point son flambeau.

(Nouveau recueil de chansons et airs de Cour pour se divertir agréablement, Paris, Marin Leché, 1656, p. 13).

(2) SOMAIZE, I, 156.

(3) SOMAIZE, I, 148. Luside désigne M^{lle} de La Chapelle.

à une précieuse, qu'il faut qu'elles aient nécessairement, pour entretenir cet agréable commerce de lettres et d'esprit (1) ». Félixerie est naturellement insensible. « L'on voit tous les jours des dames... qui s'efforcent d'avoir par étude ce quelle a naturellement, c'est-à-dire, d'être insensible à l'amour (2) ». Leur but essentiel était de « travailler les dons de l'esprit, et les si bien mettre en œuvre, qu'ils puissent arrêter les sens, élever le commerce de leurs plaisirs, et les rendre aussi spirituels que sensibles (3) ». « Dans un si doux commerce, écrit Cotin, il n'y a point de combat entre la raison et les sens, entre la passion et le devoir ; c'est partout un grand calme et une profonde paix ; on ne sent rien que l'on ne découvre. l'on ne découvre rien que l'on ne sente... Rigueurs d'un côté, infidélité de l'autre, sont termes inconnus dans une si heureuse société (4) ». Rien ne troublait donc, pour une vraie précieuse, le charme des « alliances spirituelles (5) ». Elles prétendaient conserver seulement la galanterie, la coquetterie, qui, étant plus intellectuelles que passionnées, fournissent à l'agrément des belles conversations.

Elles répandirent la coutume des cadeaux (6). Ces divertissements, qui devaient être riches, variés, surprenants, témoignaient que les gentilshommes s'ingéniaient à plaire à leurs dames, et à les gagner à force de prévenances et de soins ; ils étaient une preuve d'attention, de complaisance, de déférence, la manifestation publique de leur respect. On ne saurait, dit Izarn dans le *Louis d'or*, donner de l'argent à une dame ;

(1) SOMAIZE, I, 194. M^{lle} Perrin, et M. de La Grille.

(2) SOMAIZE, I, 98.

(3) Abbé DE PURE, livre cité, 192 ; cf. SOMAIZE, I, 69, « L'amour n'est pas la partie la plus absolument nécessaire à une précieuse, et c'est assez qu'elle en sache ce qu'il en faut pour soutenir la conversation. » Voir une jolie anecdote dans la *Princesse de Paphlagonie* : la Princesse (M^{lle} de Vandi) aimait les esprits galants, mais avait un grand éloignement pour la galanterie. Un jour, un cavalier qui lui racontait une histoire nomma l'amour ; à l'instant elle devint rouge ; le narrateur, interdit, s'arrêta. « Elle remédia à cela de la manière du monde la plus ingénieuse et la plus nouvelle ; elle reprit le discours en lui disant : eh bien, l'autre, qu'a-t-il fait ? De sorte que, depuis, on ne parla plus que de l'autre, et l'amour fut banni des conversations de la Princesse » (73-74).

(4) *Œuvres gal.*, 73.

(5) SOMAIZE, I, 156.

(6) Cette mode existait déjà (Voir *Le Menteur* de CORNEILLE), elles la généralisèrent.

ce serait une largesse humiliante ; il faut le « traduire » « en cent manières différentes ». Si l'amant peut

engager en quelque promenade
l'objet dont les beaux yeux l'ont su rendre malade,
son carrosse attelé de dix chevaux de prix,
fait trembler sous ses pas le pavé de Paris.
Il se met en campagne, et, sans reprendre haleine,
en d'agréables lieux, il conduit l'inhumaine.
Là l'aimable musique et les mets délicats,
par ses soins diligents ont devancé leurs pas (1).

Ainsi, il gagne le cœur de la maîtresse la plus sévère. Il va sans dire que la dame ne devait même pas soupçonner les difficultés de l'organisation ; elle apparaissait, comme une Reine, lorsque tout était achevé, pour jouir paisiblement de cette perfection compliquée, dont les inventions nous paraissent souvent puériles et surannées ; et tout le mérite du galant consistait à connaître ses goûts sans éveiller ses soupçons, et à combiner la fête dans le secret, sans rien changer à sa vie ordinaire. *Le grand Almanach d'amour* (2) contient une « méthode pour guérir l'indifférence ou la froideur des belles. Si c'est une fort jeune personne, prenez les vingt-quatre violons, bisques, dindons, pois et fèves nouvelles, des confitures en abondance, et des habits fort magnifiques. Ce médicament se doit donner par un beau jour, agréable, serein, en un beau lieu et en une belle compagnie. Vous verrez qu'il profitera à merveille (3) ». Le premier morceau du *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*, intitulé *la Loterie, ou Blanque nouvelle*, fait mention, au nombre des objets mis en loterie, d'une « carte à faire cadeaux à quatre ou cinq lieues de Paris, dans laquelle sont marquées toutes les maisons de plaisance ». *L'Almanach d'amour* indiquait une autre recette plus économique, à l'usage des soupirants peu fortunés. « Prenez quelques stances passionnées, cinq ou six petits madrigaux, autant de chansons, le tout donné en une ou deux prises adoucira assurément la dame ou demoiselle. Que si ce remède ne sert de rien, servez-vous d'élégies, de regrets amoureux, ou d'autres dro-

(1) V. H. L., X, 241. Voir *Précieuses Ridicules*, sc. 12. On connaît la richesse de la collation que Dorante décrit dans le *Menteur* ; l'imitation de l'espagnol est certaine ; cependant comme l'action se passe à Paris, et multiplie les traits de mœurs contemporaines, il est évident que cette magnificence, pour paraître vraisemblable, devait se retrouver dans la réalité parisienne.

(2) Privilège de janvier 1657 ; chez Sercy.

(3) Page 27.

gues fortes, qu'on ne mettra pourtant en usage qu'à l'extrémité (1) ». Un maître des requêtes louait l'Hôtel de Bourgogne pour donner la comédie à une veuve qu'il recherchait (2), et M. N*** se ruina à offrir à sa maîtresse des vêpres avec violons (3). Que ne fait-on pas quand on aime !

L'abbé d'Aubignac représentait sous la forme d'un culte cet amour pur et respectueux, et ces images religieuses ne causent aucune surprise (4).

Certains auteurs s'étonnaient de ce raffinement qui, à force d'éliminer de l'amour les éléments sensibles, finissait par l'exténuer (5). D'autres insinuaient que la conduite des Précieuses n'était pas toujours d'accord avec leurs théories (6).

L'essentiel est que les Précieuses aient contribué à répandre une conception plus pure, plus noble, de l'amour, tâché d'y intéresser le cerveau plus que les sens, de réfréner la véhémence, la grossièreté de ses manifestations. D'ailleurs, le monde ne demande pas compte à ceux qui le fréquentent, de leur vie intime ; il suffit que les apparences soient correctes et décentes.

Dans cette voie où elles précédaient les hommes, les Précieuses ont-elles réussi à les entraîner à leur suite ? Ont-elles rendu homogènes ces ruelles, qui étaient si mal assorties au temps de Marguerite de Valois ? Il est certain que les hommes ont secoué la chaîne des beaux sentiments, si l'on en juge par ce passage de Somaize. Didon a été laissée par tous ses amants. « Car en ce temps, la mode est venue que les amants ne veulent plus être si mal traités, qu'il faut leur promettre, ou leur donner lieu d'espérer, la fierté et la froideur n'étant plus des vertus propres à les conserver, dans un temps où la cruauté n'est plus de mise (7). »

Les Précieuses méprisaient le mariage et la maternité. Une femme du commun, une bourgeoise, pouvaient, sans doute, accepter avec joie de se « claquemurer aux choses du ménage »,

(1) P. 28.

(2) TALLEMANT, VI, 101.

(3) *Ménagiana*, III, 71.

(4) *Relation du royaume de Coquetterie*, p. 53-56.

(5) Voir les plaintes de l'Amour, dans une pièce du *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps*, Sercy, IV, 49-51, et le *Louis d'or*, d'Izarn, V. H. L., X, 245.

(6) SOMAIZE, I, 44 et 156 ; COTIN, *Œuvres galantes* 65, 286 ; SAINT-EVREMOND, , 87. Cf. le rôle d'Arsinoé dans le *Misanthrope*.

(7) SOMAIZE, I, 83.

de servir un époux, d'élever des enfants (1) ! Mais une précieuse devait fuir ces besognes indignes et absorbantes, ces corvées qui déformaient la taille, et pendant de longues semaines, empêchaient de jouir des plaisirs mondains. L'idéal de la bourgeoisie, et celui des gens du monde, étaient ici encore, en opposition. M^{me} de Brégis était irritée d'être enceinte sans répit ;

c'est qu'en bonne vérité
cela fait tort à sa beauté.

dit Loret. (2)

Lucellie est « dans le dessein de ne se marier jamais (3) ». Dircé, « pour vivre plus en repos, veut être séparée de son mari (4) ». Et M^{me} de La Calprenède et M^{me} de la Suze, n'ont brillé que depuis que le divorce leur a rendu « cette liberté nécessaire à une précieuse (5) ». M^{me} de Brégis « vit en célibataire, quoique son mari soit encore vivant (3) ». Dans une de leurs périphrases, ne désignaient-elles pas le mariage par l'expression curieuse : « l'amour fini » ? (7).

Du moins, quand elles consentaient à « brutaliser », fallait-il que l'esprit excusât jusqu'à un certain point, les hontes de la chair, et elles avaient créé une périphrase pour traduire cette idée importante : « je ne sais comment cette personne a pu se marier avec un homme qui n'a point d'esprit (8) ». Barcidiene était éprise d'Aronce, comme la Mélisse de Desmarets adore Alexandre, et jurait de ne point se marier qu'elle n'eût trouvé un amant aussi parfait (9). D'autre part, il convenait que des aventures compliquées eussent précédé, préparé, ce douloureux sacrifice, et entouré d'une auréole de romanesque sa vulgarité essentielle. Il n'appartenait qu'aux petites gens

(1) Cornélie, Lucrèce, Emilie, qui figurent dans le *Cercle des Femmes* de CHAPPUZEAU (Lyon, M. Duhan, 1656, in-12), font entendre des revendications qui annoncent celles de Philaminte et d'Armande :

N'aurons-nous donc jamais que le soin de nous-même,
et sans faire valoir notre capacité,
Auront-ils (les hommes), dans l'État toute l'autorité ? (III, 3).

(2) TALLEMANT, V, 427, LORET, 8 oct. 1650 ; cf. LORET, 19 nov. 1650.

(3) SOMAIZE, I, 139.

(4) SOMAIZE, I, 71.

(5) SOMAIZE, I, 67.

(6) SOMAIZE, I, 38.

(7) SOMAIZE, I, 172.

(8) SOMAIZE, I, 172.

(9) SOMAIZE, I, 41, M^{lle} de Beaulieu.

de prendre le roman par la queue, et d'en venir de but en blanc à l'union conjugale ! Un amant du bel air devait être aussi désireux de rechercher sa maîtresse dans les formes, que de la posséder, et son plus grand souci était de pousser, comme il faut, le doux, le tendre et le passionné. Scarron se moquait de ces « pousseurs de beaux sentiments », « gens fâcheux, qui se sont depuis peu élevés dans Paris » ; « on ne demande pas parmi eux si on est honnête homme, on demande si on pousse les beaux sentiments (1) ». On connaît la tirade célèbre où Madelon expose à Gorgibus qu'elle prétend vivre, à sa manière, *le Grand Cyrus* et la *Clélie*. La gravité du mariage est ce qui la préoccupe le moins. Encore le mari n'était-il pas le maître chez lui, et la femme entendait conserver son indépendance. De combien de Chrysales inconnus l'abbé de Pure ne nous fait-il pas entrevoir l'effacement ! En France, « les maris sont presque sans pouvoir, et les femmes y sont souveraines ». L'époux doit se soumettre à tout « plutôt que d'empêcher les parties de sa femme, et troubler ses promenades ou ses conversations, ni même trouver à dire à ses excès et à ses dépenses (2) ».

(1) SCARRON, A Sarrasin, 8 février 1652. C'est vers cette époque, où l'on croyait à la folie des femmes, que l'extravagance des *Précieuses* fit imaginer le type de Lustucru, « opérateur céphalique ». Voir *V. H. L.*, I, 79 sq.

(2) *Le Mystère des Ruelles*, p. 311. Cf. *Relat. du royaume de coquetterie*, 59-63. certaines lois, dans leur exagération plaisante, rappellent la *Farce du Cuvier*.

CINQUIÈME PARTIE

OUVRAGES DIVERS, ROMANS, TRAITÉS, ETC., QUI, DE 1643 A 1661, ONT CONTINUÉ A RÉPANDRE EN FRANCE LA POLITESSE ET L'HONNÊTETÉ.

CHAPITRE PREMIER.

CIVILITÉ, BIENSÉANCE ET GALANTERIE, POLITESSE.

LES ROMANS DE LA CALPRENÈDE (1).

Le roman pastoral, malgré le succès de l'*Astrée*, tomba assez vite dans le discrédit. D'abord, il souffrit du développement du théâtre ; dans la *Galerie du Palais*, Dorimant s'étonnait de ne plus trouver de romans à l'étalage : La mode est aux comédies, lui expliquait le libraire (2). Puis, il avait lassé les esprits par son abondance. Enfin, ces bergers distingués, qui

(1) L'*Amadis* est toujours peu lu et peu estimé. Loret y fait quelques allusions, 12 nov. 1650, 26 nov. 1651. M^{me} de Sévigné fait également allusion à quelques épisodes classiques, toujours les mêmes : la gloire de Niquée (29 juillet et 7 août 1676, 30 juillet 1677, etc.), le palais d'Apolidon (21 juin 1671, 22 avril 1689, etc., lettres à sa fille). Saint-Evremond l'exécutera dans une épître en vers à M^{me} Mazarin : V, 69 sq.

vous tombâtes dans la bassette,
vous tombez, et c'est dire pis,
de la bassette aux *Amadis*

(2) 1634, I, 6.

ne savaient que débiter des galanteries, soupirer des vers, analyser l'amour, et dont les habits mêmes ne conservaient rien de rustique, choquaient la vraisemblance (1).

On vit donc renaître le roman sous une forme nouvelle : historique, ou soi-disant tel, il donnait satisfaction au désir de vérité matérielle ; en mettant en scène des personnages connus, il semblait apporter comme une garantie d'authenticité, dont on se contentait ; guerrier et aventureux, il plaisait à une génération remuante et batailleuse. Ce qui n'était qu'un épisode accessoire dans l'*Astrée*, avec la révolte de Polémas et le siège de Marcilly, allait devenir l'essentiel. Mais ce goût de la vérité s'arrêta à mi-chemin ; il ne sut pas imposer l'exactitude des caractères et des sentiments, il n'atteignit pas l'âme elle-même des héros ; Sorel soulignait cette erreur : « Ils donnent de la douceur et de la civilité à des Scythes et à des Indiens, et font vivre, avec toutes les politesses de nos villages, ceux qui sont encore logés dans des cavernes, avec les bêtes farouches (2) ». Mademoiselle de Montpensier regrettait qu'on prêtât à des Indiens, à des Grecs et à des Latins, les mœurs françaises (3). Du moins, des bergers qui n'avaient rien à faire, pouvaient passer le temps à gagner le cœur de leurs maîtresses ! Mais quelle absurdité de donner cette occupation unique, à des Rois, à des conquérants, qui avaient à soutenir le poids de la politique, de l'administration et de la guerre (4) !

Au fond, le changement était plus apparent que réel. Le roman guerrier est un roman pastoral transposé : Céladon était déjà un Oroondate en villégiature, avec la houlette et la panetière : Oroondate est un Céladon revêtu de la cuirasse et armé de l'épée. Sous cet aspect nouveau, et qui peut faire illusion, le roman poursuit toujours le même but : il vise à instruire, à polir les mœurs, et à orner les esprits ; qu'il peigne

(1) Voir SOREL, *Conn. b. livres*, « On a cru rendre l'invention plus agréable en ôtant aux bergers leur rusticité ordinaire, et les faisant parler et agir à la mode de la Cour, mais... ces sortes de narrations ont paru aussi peu vraisemblables que celles des chevaliers errants » (p. 8). Cf. p. 112 : « ce qu'on y trouve en général de peu vraisemblable, c'est que ces personnages rustiques font leurs recherches avec les mêmes artifices que les courtisans les plus polis ; ils écrivent des lettres fort éloquentes et fort tendres, ils composent des vers merveilleux, et les chantent si bien qu'ils ravissent ceux qui les écoutent ». *Le Berger extravagant* était la critique de ces fausses pastorales.

(2) SOREL, *Connais. des bons livres*, p. 117.

(3) SEGRAIS, *Les Nouvelles françaises ou les divertissements de la princesse Aurélie*, éd. de Paris, Den Mouchet, 1720, 2 vol. in-12, I, 19.

(4) BOILEAU, *Discours sur le dialogue des héros de romans*.

Oroondate, Faramond, Cyrus, ou Aronce, il désire surtout offrir des modèles achevés d'honnêtes gens. L'enseignement se dissimule sous d'autres oripeaux, mais il demeure toujours l'essentiel (1).

Aussi, ne faut-il pas attacher trop d'importance aux prétentions de La Calprenède. Dans l'*Avis au lecteur* qui précède le tome I de *Faramond*, il ne veut pas qu'on appelle *Cassandra* et *Cléopâtre* des romans comme *Amadis*, « dans lequel il n'y a ni vérité, ni vraisemblance, ni charte, ni chronologie » ; le seul nom qui leur convienne est celui d'« histoires embellies de quelque invention ». Il n'y a dans ses œuvres aucun endroit où on puisse le convaincre de mensonge, « et que, par toutes les circonstances de l'histoire, je ne puisse soutenir pour véritable, quand il me plaira ». « Plusieurs personnes intelligentes » le regardent comme mieux instruit des choses de la cour d'Alexandre et d'Auguste, que ceux qui en ont écrit l'histoire. On croirait entendre les impressionnantes affirmations de Victor Hugo, dans les préfaces de ses drames historiques ; il ne manque à La Calprenède que d'étaler pompeusement ses sources ! Sans doute, l'histoire de Constance par exemple (2), est pleine de détails sur le bas-empire romain, sur Théodose et ses deux fils, Stilicon, etc. Mais l'histoire ne contient pas que des événements, guerres, conquêtes, traités ; elle comprend aussi leurs causes, et l'on ne peut pas conserver à peu près les premiers, en dénaturant complètement les secondes ; il est absurde de se proclamer historien, quand on fait de l'amour, conçu à la manière des ruelles, le mobile unique des grandes entreprises militaires, au temps d'Alexandre ou de Faramond. Cette déformation était moins fâcheuse dans l'*Astrée*, car Gondebaut n'y est qu'un personnage épisodique, et nous n'avons sur lui que des connaissances incertaines ; nous sommes plus documentés, au contraire sur Alexandre et sur Auguste ; ils sont dans la pleine lumière de l'histoire.

La Calprenède est l'auteur de trois romans d'une longueur

(1) C'est bien ainsi que Somaize considère les grands romans de cette époque. « Si l'on y trace un homme galant, on le fait comme n'ignorant rien de ce qu'un parfait galant doit savoir. » « La plupart des tableaux que l'on dessine sont des originaux achevés » (I, 70). Cf. ce passage de *L'Extraordinaire du Mercure*, avril 1678, p. 341. Il est dit des romans de M^{lle} de Scudéry et de La Calprenède : « Au lieu de nous y donner des portraits tirés après l'original romain, on nous y donne les manières de notre siècle toutes pures, excepté qu'on en ôte les idées de libertinage ».

(2) *Faramond*, I, 51 sq.

démesurée : *Cassandra* en dix volumes, *Cléopâtre* et *Faramond*, en douze tomes chacun (1) ; il ne put achever ce dernier ouvrage, que M. de Vaumorière prit au septième tome, et conduisit jusqu'à la fin. Son succès fut vif. La lecture des romans fut en effet l'occupation favorite des ruelles. Béroé (2) « a aidé un de ses parents à faire un roman ; c'est elle qui a réglé toutes les conversations qui sont dedans, et en a composé une partie ». Dinamise (3) compose des romans ; Diophante (4) en lit « autant que pas une autre » ; Bérénice (5) doit à la pratique des romans « une incroyable facilité de répondre à toutes les cajoleries ». Sans doute Lucippe (6) raille la valeur insurmontable des héros, leur perfection en constance, en respect, en mélancolie, mais elle est sensible au charme de leur politesse, et de leurs conversations. « En 1644, écrivait Somaize de la *Cassandra*, il naîtra une héroïne, qui apprendra aux Précieuses, et à leurs alcovistes, à bien faire l'amour ; et jusque-là que l'on fera des chansons pour montrer son pouvoir (7). » Le duc d'Enghien lisait *Cassandra* dans la tranchée. « Vous avez donné à sa lecture, lui disait l'auteur, une partie des nuits qui ont succédé à ces grandes journées, que vous avez rendues fameuses par vos victoires (8). » Le duc de Guise passait une nuit, à lire de fort près un volume de *Cassandra*, pour le résumer, le lendemain, à Mlle de Pons, qui avait le désir de le connaître (9). Sorel déclare qu'on estimait dans la *Cléopâtre* les « beaux exemples d'amour et de valeur », et surtout « les sentiments qu'on croit être dans la plus haute générosité (10) ». Boileau, avait goûté, dans sa jeunesse, ces compilations d'aventures, qu'il méprisa, quand la raison lui ouvrit les yeux (11). Mais

(1) *Cassandra*, Paris, Sommaille et Aug. Courbé, 1644 sq., 10 vol. in-8°. *Cléopâtre*, Paris, G. de Luynes, 1647 sq., 12 vol. in-8°. *Faramond ou l'Histoire de France*, Paris, 1661 sq., 12 vol. in-8°.

(2) Mlle Bourlon, SOMAIZE, I, 41.

(3) Mlle Desjardins, SOMAIZE, I, 72.

(4) Mlle du Fargis, *id.*, I, 81 ; *Cf.* I, 54, 58, 69, 142.

(5) SOMAIZE, I, 37. La même chose est arrivée à Doristénie (Mlle Desmarests). Elle n'avait aucun esprit, aucun goût pour la conversation ; pour venir à bout de cette « stupidité naturelle », sa mère lui a fait lire toute sorte de romans, et à dix-neuf ans, aucune fille ne connaissait mieux qu'elle les galanteries qui occupent les Précieuses (SOMAIZE, I, 70).

(6) SOMAIZE, I, 149.

(7) *Prédications touchant l'empire des Précieuses*, I, 185 sq.

(8) Dédicace de *Cléopâtre*, au duc d'Enghien.

(9) TALLEMANT DES RÉAUX, V, 340.

(10) *Biblioth. franç.*, 184.

(11) *Discours sur le dial. des héros de romans*

Mme de Sévigné ne put jamais s'empêcher d'y prendre plaisir : elle reconnaissait que c'étaient des « sottises », que le style de La Calprenède était « maudit en mille endroits » ; elle écoutait « malgré elle », et s'y prenait « comme à de la glu ». « La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès miraculeux de leur redoutable épée, tout cela m'entraîne comme une petite fille ; j'entre dans leurs affaires ». Elle y trouvait une perfection de sentiments « qui remplit mon idée sur les belles âmes ». Du moins, elle demandait qu'on lui gardât le secret sur ce goût, dont elle sentait l'infériorité (1). Tallemant remarquait justement une des causes de l'ennui que nous éprouvons parfois aujourd'hui, à lire intégralement ces trente-quatre tomes : les héros de la *Cassandre*, dit-il, « se ressemblent comme deux gouttes d'eau, parlent tous phébus, et sont tous des gens cent lieues au-dessus des autres hommes (2) ». On peut en dire autant des personnages de la *Cléopâtre* et du *Faramond*, qui non seulement se ressemblent entre eux, mais sont identiques à ceux de l'un quelconque des autres romans : ils sont interchangeables. Ils sont si parfaits qu'ils ne connaissent pas les défaillances ; à la dix-millième page, nous les retrouvons tels que nous les avons connus à la première. Leur psychologie sommaire n'a pas évolué, ne s'est pas enrichie : ils restent immuables dans le sublime, qu'ils ont atteint d'abord (3). Enfin, nous savons trop comment se termineront ces aventures enchevêtrées, et, ce qui est plus grave, au milieu de quelles péripéties elles se dérouleront ; nous prévoyons les enlèvements, qui laisseront intact l'honneur des dames, les machinations compliquées et puériles des rivaux pour désunir les amants heureux, les jalousies conçues sur de fausses apparences, et que l'auteur aura tant de peine à prolonger, parce qu'elles sont invraisemblables, et qu'un mot suffirait pour y mettre fin, les oracles, les déguisements, les victoires qu'assure, malgré le nombre, le bras invincible d'un capitaine, que les ennemis semblent se donner le mot pour ne

(1) Lettres des 28 juin, 12 juillet et 15 juillet 1671.

(2) VI, 383.

(3) Vaumorière lui-même, qui a achevé le *Faramond*, écrit : « Pour les caractères, j'avoue qu'ils sont un peu trop uniformes dans les ouvrages de Calprenède : on n'y voit que des gens fiers et braves, au lieu qu'il faut de la variété pour donner de l'agrément à un récit et pour le rendre plus vraisemblable » (*Art de plaire dans la conversation*, 52).

pas blesser, en tout cas pour ne pas tuer, en dépit de son emportement téméraire (1). Vraiment, nos pères n'étaient pas exigeants, et l'on a, beaucoup plus que dans l'*Astrée*, l'impression d'être en présence de marionnettes.

Il y a, dans les romans de La Calprenède, moins de conversations que dans l'*Astrée* ; surtout, les discussions sur la galanterie ou l'amour y sont très rares et très courtes ; les personnages ne dépassent pas, dans leurs entretiens, leur cas particulier, et ne s'élèvent pas aux principes généraux et universels ; on chercherait en vain l'équivalent des « disputes » entre Hylas et Sylvandre. On dégage de leurs paroles et de leurs actes, leurs conceptions ; ils ne les expriment pas eux-mêmes, sous une forme abstraite et impersonnelle. Voici le passage le plus long et le plus curieux en ce genre : c'est une leçon faite à Bérénice, fille du roi de Scythes, par Arsace. « Ceux qui croient que l'amour est un désir, n'ont jamais bien connu sa nature, ou l'ont voulu déguiser pour en couvrir des passions moins nobles et moins raisonnables : et si vous trouvez bon, Madame, que je vous déclare ma pensée touchant la définition de l'amour, je prendrai la liberté de vous dire que j'ai toujours cru que l'amour était une propension de notre âme, ou un mouvement intérieur, qui nous fait pencher vers un sujet plutôt que vers un autre ; et de cette façon, je tiens qu'elle peut être produite par la première opération de l'entendement seule, sans y appeler le jugement ni le discours, et que, la considérant par abstraction, nuement et en soi, elle est différente du désir, comme la cause de son effet : ce n'est pas qu'en suite de l'amour, le désir ne puisse naître, ou, pour mieux dire, que le désir ne naisse de l'amour, mais cette production est une marque essentielle de leur différence, et ce désir, né de l'amour, est véritablement un effet de l'amour, et non pas l'amour même. Nous aimons un sujet parce qu'il est beau, et ensuite nous le désirons parce que nous l'aimons ; avant la naissance du désir, l'amour avait subsisté sans lui, et par plusieurs accidents, sans que l'amour

(1) Par ex. dans la *Cassandre* : enlèvement de Bérénice par Arsacome, jalousie d'Oroondate contre Statira, de Statira contre Oroondate, d'Arsace contre Bérénice, etc. Voir VIII, 441, un ex. d'oracle enfantin. Il y a des reconnaissances effarantes, dont l'auteur souligne naïvement l'invraisemblance. Quant Arsace se révèle comme Artaxerxe frère de Statira, que tout le monde croyait mort, « la compagnie demeura longtemps sans rien proférer de lié ni de raisonnable » (*Cassandre*, VI, 1082).

s'éteigne, le désir se peut amortir. Certes, ceux qui confondent ces deux passions ôtent à la première une partie de sa noblesse, et s'en forment une connaissance beaucoup plus matérielle que sa nature ; l'amour est une passion toute pure, une passion détachée de toute pensée de l'intérêt, et je puis vous protester avec vérité que, dans la mienne, je n'ai jamais considéré que la noblesse de ce que j'aime, sans faire seulement une légère réflexion sur moi-même. » Arsace parlait « avec tant de grâce », que les dames demeuraient « pendues à ses discours... avec une attention merveilleuse (1) ».

D'autre part, l'amour est plus pur, plus irréprochable encore que dans l'*Astrée*. On sent, dans sa peinture, l'influence des dames et de Corneille. Hylas, l'inconstant séduisant et sympathique, l'honnête homme aimable, malgré ses railleries continuelles à l'adresse de la fidélité, a disparu. Surtout, les scènes sensuelles, si fréquentes dans l'*Astrée*, sont éliminées ou atténués (2). Marcomire, déguisé en femme, a été introduit par Imbergide, auprès de la princesse Albisinde qu'il aime ; et il est entré à son service ; c'est, à peu près, la situation de Céladon-Alexis auprès d'Astrée, et l'on sait que d'Urfé n'a pas négligé le genre d'intérêt qui s'attachait à cette supercherie. Imbergide est plus scrupuleuse que Léonide, et même qu'Adamas. « Comme elle ne voulait pas donner à la Princesse des sujets de plainte, qu'elle ne lui pût bien pardonner, elle me voulut accoutumer de bonne heure à ne la point voir, dans des temps où le sexe dissimulé eût eu des privilèges qu'on n'accorde pas au nôtre, et où, en se levant et en se couchant, j'eusse pu voir des beautés qui nous sont cachées, et qui le sont beaucoup moins aux personnes de leur sexe. » Elle n'oubliait jamais de lui faire signe de se retirer, au moment opportun (3). Viridomare, caché derrière un arbre, se laisse aller à contempler

(1) *Cassandre*, VI, 972-974. Voir dans *Faramond*, IX, 98, une discussion fort courte, pour savoir si, à la campagne, on peut se relâcher un peu de la stricte observation des bienséances, à laquelle on est tenu dans les villes.

(2) Voir ce que dit Huet. Les romans « de ce temps, je parle des bons, sont si éloignés de ce défaut, qu'on n'y trouvera pas une parole, pas une expression, qui puisse blesser les oreilles chastes, pas une action qui puisse offenser la pudeur » (*De l'orig. des romans*, p. 214).

(3) *Faramond*, III, 64. Cette réserve faite, les sentiments sont les mêmes que dans l'*Astrée* : Albisinde aime d'une affection particulière Ericlée à cause de sa ressemblance avec Marcomire, comme Astrée s'attache à Alexis pour le même motif. Et Marcomire baise la main d'Albisinde « avec un transport capable de me découvrir, si elle l'eût bien remarqué » (*Id.*, 88).

Polixène au bain ; il parle bien de sa gorge admirable, mais si le drap collé à elle par l'eau laisse deviner les formes de son corps, il en défend du moins, la vue directe ; et lorsque ses servantes la revêtent d'un peignoir en lui enlevant le linge mouillé, elles « le firent d'une adresse si cruelle pour moi, qu'il me fut impossible d'en voir davantage que ce qui m'avait paru ». L'honnêteté n'a pas trop à souffrir. D'ailleurs, la jeune Albisinde, sa sœur, à laquelle il fait ce beau tableau, a rougi pudiquement dès le début, et pour éviter des descriptions trop précises, lui a déclaré, qu'elle était prête à « l'aider de son imagination (1) ». Héraclian, dans *Faramond*, a enlevé Bellamire ; il lui ordonne « d'une manière terrible, et d'un ton qui avait quelque chose de funeste », d'être prête à lui céder dès le lendemain ; en effet, il vient la voir à l'heure fixée, répond à ses prières avec « un souris amer », s'approche d'elle « avec furie », mais elle lui plonge une épée dans le cœur, et les angoisses des lecteurs sont aussitôt calmées (2). Octavie ne peut souffrir que Constantin soit seul auprès d'elle, déguisé, et de nuit. « Je sais bien que je n'en suis pas moins innocente, mais enfin, toutes ces circonstances ne laissent pas de paraître criminelles. Ainsi partez (3). » On ne pouvait reprocher à ce vertueux fatras d'être contraire aux bonnes mœurs (4).

Perses, Mèdes, Macédoniens, Romains, Francs et Burgondes, tous les héros de La Calprenède ont une civilité exacte, minutieuse, implacable, dont ils ne se départent en aucune circonstance ; ils ne s'oublient jamais assez pour commettre une grossièreté. Oroondate rend ses civilités à Lysimachus « avec usure » ;

(1) *Faramond*, V, 86 sq. Polixène, qui le découvre, foudroie de sa colère ce « téméraire » impudent. Elle est moins complaisante qu'Astrée dans la scène du temple, et que Léonide, qui n'en veut pas trop à Climante de la déclarer plus belle que Galatée.

(2) *Faramond*, III, 217 sq. ; cf. VI, 122, la manière dont Mélasinthe échappe au brutal Gondamond, qu'elle poignarde après avoir allumé un incendie. Dans *Cassandre*, Arsacome, qui a enlevé Bérénice, la traite d'abord avec « toutes les soumissions » requises. Il est tué au moment précis où sa passion allait triompher du respect (VIII, 466, 498 et 503).

(3) *Faramond*, VIII, 217.

(4) A un degré moindre, et sans qu'on puisse prononcer les gros mots de décence et de bonnes mœurs, voici un petit détail caractéristique. Les amants de l'*Astrée*, nous l'avons vu, écoutent fort souvent aux portes pour surprendre les secrets de leurs maîtresses ; ils n'en éprouvent aucune honte. Dans *Faramond*, Constantin a recours à ce procédé commode pour connaître les sentiments véritables d'Octavie ; mais du moins il sent ce qu'il a de répréhensible : « s'accusant ensuite d'indiscrétion, il se repentit de l'envie qu'il avait eue, comme d'un attentat ; son cœur en demanda pardon à la Princesse ». Il commet la faute, mais enfin il a des scrupules (VIII, 208).

il est vrai qu'en civilité, il n'a jamais « cédé à personne ». Un étranger aborde courtoisement Lysimachus, qui répond à son salut « avec toute sorte de civilité (1) ». Thalestris est une terrible adversaire ! Le malheureux Acropate l'apprend à ses dépens, un jour qu'il rencontre dans la mêlée cette Reine, « à qui la rage avait augmenté les forces de la moitié » : car « elle ne fit que deux pièces de son corps, dont l'une demeura sur la selle, et l'autre tomba entre les pieds des chevaux ». Cependant, c'est la personne la plus civile du monde, et sa mère a pris soin, dans son enfance, de l'habituer « à la civilité (2) ». Avant d'en venir aux mains, l'étranger et Lysimachus échangent de longues formules polies (3). Arsace rencontre Théodate : il brûle de l'interroger sur Bérénice, « mais je craignais qu'une secrète conversation me fit paraître incivil envers plusieurs personnes de condition, qui l'avaient accompagné, et me rendant maître de mes curieux désirs, je diffèrai cet entretien à une saison plus commode, et commençai une autre conversation avec cette belle compagnie (4) ». Artaban, à qui la renommée attribue une fierté farouche, a vaincu la Reine des Parthes, mais il n'abuse pas de sa victoire ; il envoie un messager lui demander, en son nom, la permission de lui rendre ses hommages le lendemain, car il se trouve « dans un état peu séant », pour se présenter devant elle le jour même, et tient à savoir si la vue d'un homme, qui lui a causé tant de déplaisirs, lui sera supportable ! Il n'entre pas avant de s'être informé « si la Reine était en état de le voir sans incommodité (5) ». Constance « à qui toutes les règles de la bienséance étaient bien connues » s'adresse à Cléonier, qui va lui conter l'histoire de Faramond, « et lui fit beaucoup d'excuses de la peine à laquelle il l'engageait » ; et Cléomer, qui « n'était ignorant en aucune des connaissances que la pratique du monde peut donner à un homme bien né et bien élevé », répond avec toutes les marques d'une profonde soumission. Constance renouvelle ses excuses à Cléomer au début de la seconde partie du récit,

(1) *Cassandre*, I, 9, V, 199, I, 288, VI, 835. C'est un éloge précieux que de dire de quelqu'un qu'en civilité, il ne le cède à personne (*Cass.*, VI, 769).

(2) *Cassandre*, III, 480, et 524.

(3) *Cassandre*, V, 460.

(4) *Cassandre*, VII, 534.

(5) *Cléopâtre*, III, 402-403. Cf. *Cléopâtre*, V, 8. « Les premières visites se passèrent dans toute la civilité que des personnes ensevelies dans le déplaisir se pouvaient rendre ».

et envoie Valère « supplier Faramond de lui pardonner », si, pour entendre la fin d'une histoire si intéressante, il ne le voit point ce soir-là (1). Faramond, qui, d'ailleurs est le portrait du jeune roi Louis XIV, dont la politesse exquise avait été déjà remarquée, vient d'écouter les aventures de Varanez, que lui a contées Artabure ; il tient à reconduire le narrateur dans sa chambre « malgré la résistance qu'il y fit (2) ». Malgré sa passion pour Rosemonde, il observe les bienséances ; « il crut qu'il ne pouvait pas, sans violer le respect qu'il lui devait, lui rendre deux visites dans la même journée (3) ». Il ne s'entretient pas avec une personne, quelque envie qu'il en ait, sans être assuré que la bienséance le lui permet (4). L'auteur s'attarde même à de menus détails, inutiles au récit, qui n'ont d'autre raison d'être, que de montrer avec quel scrupule on se soumet aux bienséances. Oroondate et Arsace, tous deux blessés, sont couchés dans la même pièce, dans des lits différents ; Arsace va raconter sa vie ; pour lui éviter la fatigue de parler à haute voix, Oroondate veut aller dans son lit. « Mais la présence de Thalestris l'en empêchait : Lysimachus, qui le reconnut, l'amena pour quelques moments dans la chambre prochaine, et, à leur retour, ils trouvèrent les deux princes dans le lit d'Arsace (5) ». Je ne crois pas qu'il soit possible de pousser la politesse plus loin que ne fait Mundisie. Il a enlevé Hunnimonde, mais il est enfin vaincu, et cerné, par Balamir ; du haut du rempart, il crie aux ennemis qu'il tuera sa captive plutôt que de la rendre : il la mène en effet sur la muraille, la saisit par les cheveux, tire un poignard, et lui tient ce discours : « Pardonnez-moi, Princesse, un effet d'amour plutôt que de cruauté, et puisque vous ne pouvez être à moi, souffrez que je vous ôte à tout le reste des hommes (6) » ! Comment résister à une prière si bien tournée !

Les héros sont même capables de discuter, très brièvement d'ailleurs, quelques questions d'étiquette : peut-on, à la campagne se relâcher de la stricte bienséance qu'il faut

(1) *Faramond*, II, 224-225. Dans l'intervalle il a « souffert » qu'on lui serve son repas ! Voir I, 140, et 249, la civilité de Constance en guerre, à l'égard des ennemis.

(2) III, 370.

(3) II, 197 ; cf. IV, 43, sa civilité à l'égard d'Amalasonthe.

(4) IV, 274.

(5) *Cassandre*, VII, 232.

(6) *Faramond*, IV, 224.

observer à la ville ? Sans doute, l'embarras des cérémonies est superflu, quand on est aux champs, mais il faut tenir, compte de la condition des personnes, et excepter quelques dames, « à qui nous devons déférer en toutes choses (1) ».

En tous leurs actes, ils conservent une bonne grâce charmante. Faramond témoigne sa sympathie et son admiration à Constance « de si bonne grâce », que celui-ci en est touché. Varanez, Balamir, Ardaric, Godegésile, accompagnent un jour des dames, qui se promènent en chariots ; ils les entourent et s'entretiennent avec elles « de fort bonne grâce (2) ». Hermione va mourir ; Démétrius, qui l'aime, est au désespoir. Il « préférerait ces paroles passionnées de si bonne grâce..., que cette femme..., ne se put empêcher d'en être sensiblement touchée (3) ». Les plus violents transports s'expriment toujours avec correction.

L'amour est l'unique occupation de ces valeureux guerriers. Oroondate et Statira, Lysimachus et Parisatis, Artaxerxe et Bérénice, Thalestris, et Oronte, évoluent autour d'Alexandre, et l'amour détermine les guerres, les sièges, les traités ; c'est par amour, pour délivrer Statira et Parisatis, qu'Oroondate et Lysimachus assiègent Babylone ; les déguisements, les changements de nom, n'ont pour cause que l'amour : Oroondate se transforme en Oronte pour aller vivre à la cour des Perses, auprès de Statira, et, parallèlement, Artaxerxe, frère de Statira, se fait passer pour Arsace, afin d'aller vivre à la cour de Scythie, auprès de Bérénice, sœur d'Oroondate. Gondioch, roi des Bourguignons, aime Rosemonde, fille du roi des Cimbres ; Faramond aide Gondioch à battre les Cimbres et à capturer Rosemonde. Mais quand Faramond voit cette divine Princesse, il en devient amoureux ; aussitôt, il défait lui-même son œuvre, se retourne contre Gondioch, l'écrase, et libère Rosemonde (4).

(1) *Faramond*, IX, 98

(2) *Faramond*, II, 7, VI, 296-297.

(3) *Cassandre*, VI, 520. Les choses inanimées, seules, sont capables de manquer de respect envers les dames. Un cheval effrayé emporte à travers bois la divine Amalasonthe ; les branches déchirent ses cheveux, « qui ne trouvaient pas parmi les choses insensibles, le respect qui leur était dû » (*Faramond*, VI, 302).

(4) *Faramond*, voir II, 157 ; cf. *id.*, XII, 178. « Vous savez que ce n'est que pour nous enlever Rosemonde, Bellamire et Polixène, que les Français, les Cimbres et tous leurs alliés sont armés contre nous », dit le roi des Suèves à Gondemar.

Dans un passage de la *Cassandre*, que nous avons cité plus haut, nous avons vu qu'Arsace s'attache à distinguer l'amour du désir. « Nous aimons un sujet parce qu'il est beau, et ensuite nous le désirons, parce que nous l'aimons..., l'amour est une passion toute pure, une passion détachée de toute pensée de l'intérêt. » Ailleurs, Viridomare déclare qu'il a d'abord aimé Polixène, pour sa rare beauté ; puis il a aperçu en elle « un excellent esprit, une sagesse admirable, une généreuse bonté..., par cette connaissance, mon amour augmenta (1) ». L'amour, dégagé de la concupiscence (2), et fondé sur le mérite, ce sont les traits essentiels de la conception qui inspire *l'Astrée* et les tragédies de Corneille. Silvandre, soutenant que l'âme de l'amant vit plutôt dans la personne aimée, que dans celle qui aime, aurait-il imaginé un exemple plus décisif que celui-ci ? De nombreux mariages suivent, à la fin du *Faramond*, la prise de Cologne et la libération des princesses. Seule, Amalasonthe, adorée du prince Sunnon, meurt. « Mais, effet surprenant de l'amour, elle n'a pas plutôt perdu le jour, que le prince passionné expire dans le même moment, tant il est vrai que l'on a raison de dire que l'âme d'un amant est bien plus dans la personne aimée, que dans le corps qu'elle anime (3). »

Il semble toutefois que, comme dans les anciens romans de chevalerie, comme dans les tragi-comédies, la vue joue en amour un rôle prépondérant ; de nouveau les amants subissent le coup de foudre ; la passion de Coriolan pour Cléopâtre est immédiate, comme celle de Faramond pour Rosemonde, et d'Oroondate pour Statira (4). Varanez s'éprend de Rosemonde, parce qu'il a vu son portrait, qu'un chevalier avait perdu dans l'herbe (5).

Ces guerriers invincibles tremblent devant leurs dames : elles règnent en souveraines sur leur âme, ils leur vouent un culte fidèle, soumis, respectueux. Gondioch, dont le nom

(1) *Faramond*, V, 154.

(2) Voici comment le massagète Oronte déclare son amour à Thaléstris. « Je vous conjure de ne haïr point la mémoire d'une personne, qui ne vous a offensée qu'en vous aimant, et qui ne vous a aimée que de la plus pure et de la plus parfaite affection, qu'une âme soit capable de concevoir » (*Cassandre*, III, 594). Lysimachus, croyant qu'il va mourir, dit à Parisatis qu'il va lui rendre « une âme pure et nette, jusques à la moindre pensée » (*Cassandre*, III, 347).

(3) *Faramond*, XII, 389.

(4) Cléopâtre, II, 51, *Faramond*, II, 108. *Cassandre*, I, 56.

(5) *Faramond*, III, 361.

évoque toutes les rudesses barbares, se décide enfin à murmurer à Rosemonde un aveu discret. « Quel tonnerre, dit-il, a jamais étonné le berger timide, pareil à celui qu'elle fit éclater contre mon audace ! *Je tremble encore au souvenir des marques qu'elle me donna de son redoutable courroux* (1). » Faramond contemple secrètement Rosemonde ; elle s'éloigne ; il « ne la suivit pas seulement des yeux, mais il sentit son cœur voler après elle, et arracher son corps même, par une violence inconnue, du lieu où il était, pour courir après celle qu'il adorait ». Et le voici, maintenant, en face d'elle. Il « gardait le silence en tremblant, et cherchait des paroles, pour s'expliquer devant un juge terrible, qu'il craignait déjà plus que les esprits les plus timides n'ont jamais craint la mort la plus redoutable ». Il faut avouer que les yeux de Rosemonde sont impressionnants, s'il est vrai que « les amours se jouaient au travers des éclairs et des foudres qu'ils semblaient lancer (2) ». Lysimachus considère Parysatis « comme une divinité, à qui je ne devais rendre mes vœux, que comme des adorations et des sacrifices (3) ». Il lui est tellement soumis que, lorsqu'elle a par ordre d'Alexandre, épousé Ephestion, et qu'elle prie Lysimachus de surmonter sa haine, et de vivre honnêtement avec lui, il obéit, et demande à Ephestion d'oublier le passé. Et cependant, ce favori tout puissant l'avait fait arrêter, et condamner à être jeté aux lions (4) ! Taxandre vénère la place où il a vu Adélaïde endormie sur le gazon, et sent de la jalousie pour l'herbe « qui avait soutenu son beau corps (5) ». Il n'est pas jusqu'aux écuyers qui ne se mettent en frais de littérature, et ne recourent au vocabulaire hyperbolique, pour parler des maîtresses de leurs seigneurs. Viginize, qui est au service d'Angelmond, décrit ainsi Gilismène en larmes : « La bouche est petite, elle est bien taillée et vermeille, et quelques larmes qui s'y rendaient, cherchaient ce semble, à borner leur course

(1) *Faramond*, II, 76.

(2) *Faramond*, II, 116, II, 121-123 ; cf. II, 358. Il est venu dans son propre palais, secrètement, pour la voir, en se cachant, sans qu'elle le sache elle-même. Quand il l'aperçoit il tremble, non par la peur de la mort, mais par « la crainte qui le saisit à la vue d'une puissance, qui lui était plus redoutable que toutes les choses les plus terribles ne le peuvent être aux dames les plus timides. »

(3) *Cassandre*, III, 60.

(4) *Cassandre*, III, 336, cf. *Faramond*, II, 363, un exemple de la soumission absolue de Faramond aux désirs de Rosemonde.

(5) *Faramond*, IX, 94.

glorieusement, après avoir coulé de deux sources toutes divines (1) ». Les déclarations d'amour sont suppliantes, discrètes, entourées de précautions, pour ne pas froisser la délicate pudeur des dames, et ne pas manquer au respect qui leur est dû. Faramond a rendu un grand service à Rosemonde, puisqu'il l'a délivrée des mains de Gondioch. Il « fléchit le genou devant elle, et baisse la tête jusqu'à ses pieds ». Et il parle de lui en ces termes. Il « se voit exposé à des peines bien plus cruelles, que toutes celles que la fortune et le sort des armes lui pouvaient faire sentir. Il les souffrira jusqu'à la mort, sans en murmurer, et, comme il se connaît indigne de votre pitié, s'il l'ose jamais implorer, il ne l'implorera qu'en rendant le dernier soupir. C'est pour faire cette protestation à vos pieds, et non pas par une confiance tirée d'un léger service, que, tout indigne que j'en suis, j'ai encore osé me présenter devant vous ; ce qui me reste de vie se donnera tout entier à votre satisfaction, et au glorieux supplice que les dieux justes m'ont imposé (2) ».

Quelquefois, ils confient à la poésie le soin d'exprimer avec plus de réserve encore leurs tourments. Constance entre un jour, sans être vu, dans une pièce où se trouvent, près d'une fenêtre, Placidie, qu'il aime, et sa suivante Virginie ; sur une table, il aperçoit un papier où sont des stances de quatre vers ; les deux premiers sont de Placidie, et les deux autres sont une réponse aux premiers, rédigée par Virginie ; mais celle-ci n'a pas encore répondu aux deux vers de la dernière stance, où Placidie disait :

Approuvez cette résistance,
dans un esprit comme le mien.

Constance écrit au-dessous :

Mais si vous n'aimez jamais rien,
que fera le pauvre Constance (3) !

Et il se retire doucement. C'est de la même manière que

(1) *Faramond*, IX, 272.

(2) *Faramond*, II, 188.

(3) *Faramond*, I, 148-149.

Trasimond, à Constantinople, révèle sa tendresse à l'impératrice Eudoxe. Il vient, un soir, chanter sous sa fenêtre :

Quand Ixion, pour sa témérité,
dans les enfers se vit précipité,
j'ai cet honneur, dit-il, dans ma disgrâce
d'avoir aimé d'un cœur audacieux,
la femme du plus grand des dieux ;
et je meurs moins du coup qui me terrasse,
que de celui de ses beaux yeux (1).

D'ailleurs, les amants n'en viennent là qu'après un long stage d'adoration muette, où ils multiplient les occasions de rendre à leurs dames « de ces petits soins » si expressifs et si discrets, en empêchant leurs yeux mêmes de « se licencier à des regards, qui pussent donner quelque connaissance de *leurs* audacieuses pensées (2) ». Même dans les circonstances où ils pourraient se permettre quelques privautés secrètes, par exemple quand ils ont devant eux une dame évanouie, la bienséance contient leur flamme dans les limites du devoir. Sans doute, Viridomare, emportant une belle fille pâmée, remarque qu'elle a la gorge fort belle, car ses suivantes avaient desserré ses habits, pour lui faciliter la respiration (3). Mais un jour, Constantin trouve, dans une chambre, son adorable Octavie sans connaissance ; il se précipite, inonde son visage de larmes, la ranime. « Il en fut ravi de telle sorte que, ne pouvant modérer ses transports, il devint plus hardi qu'il n'avait jamais été. » Que va-t-il se passer, car cette phrase est terriblement inquiétante ! Qu'on se rassure. Il n'osa pas baiser sa bouche, « et se contenta de prendre cette liberté sur une des belles mains de sa Princesse (4) ».

Toute la vie des héros est subordonnée aux dames. En paix, dans les réunions mondaines qui ont lieu à Rome, chez Placidie, et où brillent Théodelinde, fille du roi des Huns, et l'empereur, qui « a l'esprit doux et galant, propre à la conversation des dames », ou à la cour des Turingiens, dans l'appartement, de la princesse Amalasonthe, où l'on trouve « grande com-

(1) *Faramond*, VII, 130-132. Cf. III, 100 ; c'est de la même manière que Marcomire déclare son amour à Albisinde, qu'il appelle, pour la circonstance, « belle Climène ».

(2) *Faramond*, I, 65, au sujet de l'amour de Constance pour Placidie. Cf. *Cassandre*, III, 60, Lysimachus et Parysatis, VI, 941 sq., Arsace et Bérénice, etc.

(3) *Faramond*, V, 111.

(4) *Faramond*, VIII, 284.

pagnie de l'un et de l'autre sexe (1) », ils déploient, devant elles, toutes les qualités de leur esprit. Les tournois sont à la mode ; « c'est maintenant le grand usage dans le monde (2) », les dames y assistent, et les chevaliers, chamarrés de plumes, d'or et d'argent (3), revêtus des couleurs de leurs maîtresses, leur font honneur de leur bonne mine, de leur courage, de leur vigueur ; elles leur accordent, quelquefois, une écharpe, avec la permission de la porter publiquement le jour du combat ; ils voient dans cette faveur la meilleure preuve de l'intérêt qu'elles ont pour eux, et puisent dans ce talisman, le désir et la force de vaincre. Coriolan n'ose pas demander à Cléopâtre, car il se croit indigne de cette marque d'estime, une écharpe qu'elle porte au bras, et Constance prend celle que lui présente Placidie, en fléchissant « un genou devant elle pour la recevoir avec plus de respect (4) ». Il est même d'usage, qu'un chevalier proclame qu'il rompra publiquement trois lances, contre quiconque voudra soutenir que la dame qu'il sert n'est pas la plus belle du monde : c'est l'hommage qu'Euchère, fils de Stilicon, rend à Placidie, et Constance qui adore Placidie, ne prendra part à la joute, que « si je puis trouver moyen d'y entrer, sans disputer une vérité, que je ne soutiendrais pas moins qu'un autre (5) ». Si l'on convie les dames à une fête plus conforme aux mœurs du temps, une chasse au taureau sauvage par exemple, « pour l'amour des dames, les chevaliers s'habillent assez galamment ». Viridomare met, ce jour-là, « une casaque » d'or et de soie, bordée de perles et d'émeraudes ; il a des diamants jusque sur les brodequins, et les plumes blanches et vertes du casque lui retombent sur l'épaule (6). Balamir offre à Hunnimonde et aux autres

(1) *Faramond*, I, 181 sq. ; V, 288.

(2) *Faramond*, V, 292. A la cour de Polexandre, le temps se passe aussi en tournois, courses de bagues, ballets, etc., et à courtiser les dames « qui ne jettent jamais de pierre à ceux qui vantent leur beauté ; et de tant de cajoleurs qu'il y a dans le monde, on n'en voit pas un à qui les dames aient arraché les yeux » (*Divertissements d'Alcidiane*, Paris, de Sercy, 1661, in-8°, I, 684).

(3) La magnificence des habits est classique et banale ; c'est un abus d'étoffes rares, de pierreries, de plumes rouges et blanches que « vomit » le casque « par un long tuyau » (L'expression est dans *Faramond*, I, 188 ; Cf. *Cléopâtre*, II, 151, et *Cassandre*, I, 96). Il n'y a rien de moins original que ces peintures. La coutume de rompre des lances en l'honneur d'une dame, est en usage même à Constantinople, à la cour de Théodose (*Faramond*, VII, 103) :

(4) *Cléopâtre*, II, 145, *Faramond*, I, 181 sq.

(5) *Faramond*, I, 176 sq.

(6) *Faramond*, V, 181-182.

beautés de la cour du Roi des Huns, une collation impeccable avec « un beau concert de musique », et des instruments « qui n'ont rien de la barbarie des anciens scythes » ; il sait très bien que, sans surprise, un cadeau n'a pas de valeur (1).

C'est pour les dames, que tant de rois barbares improvisent de sentimentales élégies ; c'est à elles qu'ils consacrent les dans de l'esprit, que la nature leur a généreusement prodigués (2). Ils ne chantent nulle part le bardit, qu'entonnent les guerriers francs des *Martyrs*, mais ils soupirent de tendres et poétiques plaintes, surtout dans le *Faramond*, où l'auteur, peignant en partie la Cour de France, a cru pouvoir leur prêter le goût et le don des vers galants. Trasimont, Marcomire, le roi des Suèves, ne le cèdent pas à l'abbé Cotin (3) ; et Taxandre, qui a voulu supprimer de son histoire, une élégie, « qui peut-être n'exprimait pas mal le déplorable état de sa vie », provoque l'indignation de la reine des Cimbres, qui n'entend pas être privée de ce régal délicat. Il récite donc une pièce à Iris. « Quoi, Seigneur, reprit Rosemonde, vous vouliez donc nous priver du plaisir que nous venons de recevoir (4) ! »

Le style épistolaire n'a pas de secrets pour eux, et Alexandre (5), Balamir (6), Coriolan (7), Faramond, sont les dignes contemporains de Bussy. Voici comment ce roi des Francs supplie Rosemonde de lui accorder la mort : « Ou comme amant, ou comme ennemi, lui écrit-il, je demande la mort à votre haine ou à votre pitié, et l'ennemi la peut attendre comme une peine, si l'amant ne la peut recevoir comme une grâce... Si c'est par cette intention que vous me défendez la mort, elle est trop cruelle pour me laisser vivre, et vous en serez peut-être mal servie, par des bras qui respecteront, dans le combat, la belle image que je porte au milieu du cœur. Ou si vous cherchez encore de la gloire dans ma ruine, consi-

(1) *Faramond*, IV, 191-192. D'après le *Faramond*, la belle société allait déjà en été aux eaux de Spa. On y avait le bal, la comédie, surtout on y jouait (IX, 140).

(2) Voir portrait de Faramond, II, 28, de Constance, I, 60.

(3) *Faramond*, VII, 9, VII, 130-132.

(4) *Faramond*, IX, 178-180. Nous ne sommes pas loin, même par la date, des *Femmes savantes* de MOLIÈRE ; on dirait déjà Trissotin au milieu de ses admiratrices.

(5) *Cassandre*, II, 110. Acceptez, écrit-il à Statira « les vœux d'un Roi qui meurt pour vous ; je paierai bientôt le prix de votre liberté par celle d'Alexandre ».

(6) *Faramond*, IV, 136.

(7) *Cléopâtre*, II, 155 sq.

dérez que vous la cherchez inutilement, et que vous n'en remporterez pas davantage, quand vous m'ôterez par cent mille épées, une vie que je vous ai donnée, à l'instant que je vous ai vue, que quand vous me permettrez de rendre à vos yeux le dernier soupir... etc. (1) ». L'imparfait du subjonctif, si lourd soit-il, fait partie du style distingué. En cinq lignes, Oroondate profère : vous pussiez, je l'ignorasse, vous daignassiez (2), et la reine des Cimbres, aussi fidèle à la concordance des temps, prononce : « Je souffris que vous vous retirassiez avec lui (3) ».

Ainsi, l'amour fait de tous ces nobles seigneurs des hommes polis et galants ; il en fait aussi de généreux et de vaillants guerriers, et achève de les rendre parfaitement honnêtes hommes. Pour être dignes de leurs dames, ils ne souillent jamais par un outrage quelconque fait aux femmes, le pur éclat de leur valeur ; ils n'invoquent jamais pour excuse un emportement des sens, l'ardeur du pillage ou l'acharnement de la lutte. Le roi des Saxons recherche la ruine de Mélasinthe « au prix du sang de ses peuples », et, quand son fils Aldemare l'a prise, il lui cède son appartement, et la fait servir avec autant de respect que s'il eût été son sujet. Alarie a pris Rome. Son premier soin, en présence de Placidie, est de « lui témoigner qu'il avait du respect, de la considération pour elle » ; Viridomare, après une bataille, voit des soldats suèves sur le point d'outrager quelques dames : il les heurte de son cheval, ou les frappe de son épée, « pour leur faire porter les marques de leur insolence (4) ».

Pour honorer leur maîtresse, en lui apportant les hommages d'un héros, ils se couvrent de gloire, et leur bras invincible décide du sort des combats. Animé par une tendre lettre de Cléopâtre, Coriolan tue de sa main les généraux ennemis, et assure le succès des Romains (5). Si on loue Balamir de ses exploits : « Je serai trop heureux, dit-il, si je puis faire quelque chose, qui puisse plaire à Hunnimonde (6) ». Il lui écrit pour

(1) *Faramond*, IV, 362.

(2) *Cassandre*, V, 120.

(3) *Faramond*, IV, 359.

(4) *Faramond*, VI, 175, I, 264, V, 109. Cf. La conduite d'Artaban à l'égard de la reine des Parthes et de sa fille Elise, *Cléopâtre*, III, 399.

(5) *Cléopâtre*, II, 115 sq.

(6) *Faramond*, IV, 133. Le narrateur de l'histoire de Balamir dit naïvement : « Il y a quelque temps que je vous parle de la guerre, il est juste que j'y mêle de l'amour » ; et en effet le roman ne sépare pas ces deux choses. « Hélas,

lui dire qu'elle n'a pas seulement à prendre part à ses triomphes, puisque « et ma vie et ma gloire sont également à vous seule (1) ». Ceci est banal.

Quelquefois l'honneur et l'amour, le devoir et la passion, paraissent être en conflit. Artaxerxe, fils de Darius, s'est déguisé sous le nom d'Arsace pour vivre à la cour du Roi de Scythie, dont il adore la fille Bérénice. Pendant ce temps, Alexandre écrase Darius. Il rougit d'abandonner ainsi son père et son royaume à l'heure du danger, mais il ne peut se résoudre à quitter Bérénice. Enfin il se décide, mais, comme dans le *Cid*, c'est dans l'intérêt de son amour qu'il servira sa gloire ; l'amour qui semble sacrifié est, en réalité, vainqueur. « Nous préférerons notre honneur à Bérénice, ou plutôt nous conserverons notre honneur pour n'être pas indigne de Bérénice (2) ». Oroondate a quitté le Roi de Scythie son père, pour vivre à Persépolis, sous le nom d'Oronte, auprès de Statira. Il ne revient pas dans sa patrie lorsque la guerre éclate entre les Scythes et les Perses ; peu après, Darius est battu par Alexandre, qui enlève Statira ; il s'habille en macédonien, et même en aide-jardinier, pour la suivre, la protéger, la délivrer s'il le peut ; il ne songe plus à ses compatriotes, mais la passion fidèle qui l'anime lui vaut tant de lauriers, que nul ne saurait l'accuser de mollesse ou de lâcheté ; on lui pardonne aisément d'avoir abandonné son pays en des circonstances critiques ; l'amour et l'honneur sont d'accord, puisque rien n'est plus honorable que de consacrer sa vie à une maîtresse aimée, et digne de l'être (3). Coriolan part de l'armée, à laquelle il donnait, à lui seul, la victoire, aussitôt qu'il apprend qu'Auguste destine Cléopâtre à Tibère ; il refuse l'offre que lui fait l'empereur, à titre de compensation, du royaume de Mauritanie (4).

murmure Balamir, pendant que la fortune m'est favorable dans les armes, je suis éloigné d'Hunnimonde, et possible que quand elle m'aurait aimé, à ce moment elle commence de ne m'aimer plus ».

(1) *Faramond*, IV, 136.

(2) *Cassandre*, VII, *passim* et 329 ; Bérénice pense comme lui : « elle jugea bien que je ne pouvais demeurer sans honte dans la Scythie ». Ce sont exactement les sentiments qui animent Chimène et Rodrigue dans leur première entrevue.

(3) *Cassandre*, II, *passim* et 44 sq. ; cf. *Cléopâtre*, III, 475. Artaban abandonne, son maître, Tigrane roi des Mèdes, pour passer au service des Parthes ses ennemis, parce qu'il est amoureux d'Elise, fille du roi des Parthes, et que Tigrane, qui lui avait d'abord promis la liberté de cette Princesse, lui a ensuite manqué de parole.

(4) *Cléopâtre*, II, 400-401.

La plus grande gloire d'un homme est d'être un parfait amant ; aucune faute n'est irrémissible, que celle qui est commise contre l'amour ; il est l'arbitre souverain des choses ; il justifie, il sanctifie, pourrait-on dire, ce que la morale ordinaire et la tradition bourgeoise pourraient condamner. Il élève les héros au-dessus des préjugés de la foule ; ils sont fiers de cette passion qui les ennoblit, parce qu'elle est le privilège des grandes âmes. Coriolan est amoureux de Cléopâtre ; son confident lui conseille de rechercher une alliance plus avantageuse. « Le Prince me regarda de mauvais œil à ce discours ; je ne pensais pas, me dit-il, que tu eusses les pensées si basses, et que tu me voulusses conseiller de faire violence à de si belles inclinations, par quelque considération de fortune (1). » Ils ont un si vif sentiment de leur honneur, ils estiment si scrupuleusement leur dame, qu'ils ne voudraient pas obtenir par un mensonge, un mariage désiré. La reine des Parthes croit qu'Artaban, qui aime sa fille, descend d'une famille royale ; c'est lui-même qui la détrompe. « Quand je ne serais pas ennemi du mensonge comme je le suis naturellement, j'eusse renoncé à la vie plutôt que de faire une tromperie à une princesse que j'adore, de laquelle je n'eusse jamais mérité le pardon ; et il me sera plus aisé de me consoler de la perte que cet aveu de la vérité me peut causer, quoique je ne puisse m'en consoler qu'en mourant, qu'il ne l'eût été de me pardonner à moi-même une trahison, qu'aucune passion ni aucune prétention ne pourrait autoriser (2). »

Ces intrépides soldats qui, dans la bataille, lancent de leurs yeux un feu « qu'à *leurs* amis mêmes, il était difficile de supporter sans quelque espèce de crainte (3) », cèdent à la maladie ou à la défaillance, quand ils éprouvent dans leur amour la moindre contrariété. Leur santé, leur vie sont à la merci, non pas même d'une parole, d'un regard de leur dame, mais d'un soupçon, d'une interprétation inquiète du moindre de ses mots ou de ses gestes ; la plus fugitive apparence de rigueur, de mécontentement les tue. Coriolan a vu Tibère étaler dans un

(1) *Cléopâtre*, II, 51.

(2) La Reine émue par cette franchise, dit à sa fille qu'Artaban, malgré sa naissance, « est digne de vous par sa seule vertu ; et entre tous les hommes vous ne pourriez faire un choix plus raisonnable » (*Cléopâtre*, XII, 355). A la fin (XII, 464), il est reconnu pour un fils de Cornélie et de Pompée, né après la mort de Pompée ; mais quand il parle ainsi, il se croit seulement fils de Briton, simple gentilhomme.

(3) *Cléopâtre*, II, 360.

tournoi une écharpe de Cléopâtre ; il demeure immobile, comme « un homme perclus » ; il rentre chez lui et se couche, une fièvre terrible le dévore et lui « corrompt tout le sang » ! Plus tard, quand, à la suite d'une jalousie bien légèrement conçue, elle le chasse de sa présence, il s'évanouit, puis il est de nouveau atteint par la fièvre, qui l'épuise de délire et de cauchemars (1). Agis, roi de Sparte, ne peut obtenir Déidamie ; il la trouve en larmes ; « il faillit à perdre le sentiment et les forces, et tout ce qu'il put faire en cet état, fut de s'appuyer contre la muraille pour se soutenir (2) ». Faramond s'évanouit, et « ecule le long du balustre, contre lequel il se voulut appuyer », quand Rosemonde lui parle avec rudesse. Constance, ayant lu dans les yeux de Placidie, que les marques qu'il lui avait données de sa tendresse lui ont déplu, n'a que le temps de s'adosser à la muraille, car il est « à demi mort (3) ». Quelquefois, les faiblesses de ces langoureux amants sont encombrantes et dangereuses. L'impératrice Eudoxe a reçu secrètement Trasimond, qui l'adore, et lui a donné, bien doucement, le sage conseil de s'éloigner de Constantinople pour quelque temps. Aussitôt, le visage de Trasimond « se peint des couleurs de la mort », et il tombe de sa chaise sur le plancher « comme un homme sans vie, plutôt que comme un homme évanoui ». Sa chute a fait du bruit, et on a grand'peine à le ranimer pour le faire sortir. Mais aussi, à quoi ne faut-il pas s'attendre de la part d'un amant si sensible, qu'un jour, on l'a trouvé endormi sur l'herbe, les joues mouillées de larmes « qu'on voyait sortir de sous sa paupière pendant son sommeil (4) ! »

La mélancolie est bien portée ; une sympathie apitoyée s'attache au héros, dont la douce tristesse, le silence, la langueur, révèlent une souffrance intime et secrète ; la sensibilité du cœur fait partie de l'honnêteté (5). Ambiomer promène

(1) *Cléopâtre*, II, 155 sq., et 218, II, 643.

(2) *Cassandre*, VI, 106 : Cf. III, 347 sq. Lysimachus tombe malade, et croit qu'il va mourir, parce que Parysatis a épousé Ephestion. Il fait à sa maîtresse de touchants adieux, et règle même les formes de l'hommage muet que son esprit lui rendra. « En quelque endroit que vous tourniez vos pas, ce fidèle esprit vous tiendra compagnie, mais il n'empruntera point de forme qui vous puisse donner de la terreur ; et n'étant ni visible ni palpable, il goûtera auprès de vous les plus solides bonheurs que, dans sa nature, il soit capable de ressentir. »

(3) *Faramond*, II, 125, I, 115.

(4) *Faramond*, VII, 212, VII, 154.

(5) Voici ce qui est dit de la mélancolie de Trasimond : « Loin d'avoir quel-

à travers la cour des Turingiens sa politesse froide et son pâle sourire, et il regarde Amalasonthe avec « une mortelle langueur », comme le Roi des Suèves contemple Mélasinthe « d'un œil languissant ». Constance, désespéré par le mariage de Placidie, erre à travers le monde, et, sur son écu, il a fait représenter un Amour, couché parmi les feuilles mortes, avec ces mots : Je suis vivant, mais l'espérance est morte. Agelmond quitte la salle où son écuyer Viginize va raconter son histoire : hélas, soupire-t-il, « si Viginize peut exagérer ce que j'ai fait, qu'il est peu capable de vous bien représenter tout ce que j'ai souffert » ! Tout le monde est touché du malheur de Balamir et d'Hunnimonde, que de cruels événements ont séparés. « Je l'ai senti au milieu du cœur, dit alors le prince Sunnon, et j'ai vu, ajouta Pharabert, que Priam et Ibère en ont eu les yeux humides, aussi bien que moi ». « Le désolé Trasimond » pleure en parlant de lui-même, et « tous les assistants en étaient extrêmement attendris ». D'ailleurs, il meurt en prononçant le beau nom d'Athénaïs, « avec un tel redoublement d'amour et de douleur, que son corps, étant déjà extrêmement affaibli par de longues souffrances, succomba sous une violente agitation, que son âme ne fut plus en état de soutenir (1) ».

Toutes les vertus qui peuvent embellir un honnête homme sont réunies chez Oroondate ; les circonstances ont voulu que ce personnage fût élevé à la hauteur d'un type, par l'application qu'on fit de son nom à Villars (2). Il a « le plus excellent naturel dans un corps merveilleusement beau » ; à quatorze ans, il surpasse « en science, vigueur, grâce et dextérité soit à mener un cheval, soit à lancer le javelot, et combattre de toutes façons, soit à danser, soit à chanter et jouer de la lyre.

que chose de chagrin et de farouche, [elle] était douce et accompagnée de langueur ; et l'on connaissait si aisément qu'elle ne pouvait venir que d'un grand fonds de tendresse, qu'il était impossible de regarder cet amant infortuné, sans prendre part en son infortune » (*Faramond*, XII, 205).

(1) *Faramond*, V, 298, VI, 200, I, 296, IX, 252, IV, 267, XII, 322 et 324.

(2) Saint-Simon raconte que M^{me} de Choisy, étant allée voir M^{me} de Fiesque, monta à l'étage supérieur, et aperçut M^{lle} de Bellefonds avec un homme qui se sauva, et qu'elle ne put reconnaître ; mais elle vit qu'il était fort bien fait : de retour au salon, elle raconta ce qu'elle avait découvert, et dit que cet homme ne pouvait être qu'Oroondate. La compagnie savait que c'était Villars, et le nom lui resta. Saint-Simon ajoute, et c'est lui sans doute qui est responsable d'une erreur qui a longtemps persisté, « maintenant qu'on s'est heureusement défait de la lecture des romans, il faut dire qu'Oroondate est un personnage de *Cyrus*, célèbre pour sa taille et sa bonne mine, qui charmait toutes les héroïnes de ce roman, alors fort à la mode » (Ed. Boislisle, V, 89 sq.).

et tous ceux de son temps, et tous ceux qui l'avaient devancé ». Sa conversation est charmante, car il a l'esprit « très vif et très excellent » ; il est doux, affable, et libéral. Invincible aux combats, il retrouve après la bataille sa générosité chevaleresque, sa civilité de grand seigneur. En poursuivant les Perses défaits, il entre brusquement dans une tente, où il aperçoit Sisigambis, avec Statira et Parysatis ; il s'arrête, quitte son casque, s'incline « jusqu'à terre ». « Je ne serais point pardonnable, Madame, dans l'erreur que la nuit m'a fait commettre, si son obscurité ne me servait d'excuse, et si je ne vous protestais devant les dieux, que si j'eusse connu le sexe et la condition des personnes, que j'ai mortellement offensées, je me fusse tué moi-même plutôt que de les aborder avec tant d'irrévérence ; si mon crime se pouvait réparer, je ne plaindrais ni mon sang ni ma vie pour son expiation ; mais puisqu'elle n'est pas en ma puissance, trouvez bon, Madame, que je vous conjure, et ces dames aussi, de perdre toute la crainte qu'un abord si invicil leur a sans doute causée... (1) ».

Dans les tournois de Persépolis, en présence de Statira, il est fulgurant, et renverse, sans perdre jamais rien de son élégance, les adversaires les plus redoutables : l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, attire tous les yeux, et gagne tous les cœurs (2).

Ennemi de toute lâcheté, de toute bassesse, il arrête une lutte inégale, où un Perse va succomber sous les coups de plusieurs Scythes, et le supplie d'excuser la brutalité de ces soldards, qui ne sont point accessibles aux sentiments généreux (3).

Quelle discrétion dans son amour pour Statira, qui ne voit en lui qu'un pauvre chevalier inconnu ! « Ce n'est pas qu'il ne recherchât toutes les occasions de lui plaire..., mais la bouche était toujours muette, et sa langue liée par un si profond respect, qu'elle laissait aux yeux toute la fonction, et au cœur toute la peine, de la témérité dont il l'accusait (4). » Un jour

(1) *Cassandre*, I, 34 sq., 50.

(2) *Cassandre*, I, 96.

(3) I, 60 sq., Cf. VI, 1035. Il y a longtemps qu'il désire se battre contre Arsace, qu'il accuse de lui avoir ravi Statira après la mort d'Alexandre. Le combat a lieu, mais un soldat, croyant bien faire, blesse Arsace par derrière. « Oroondate, enragé du succès de ce combat, dans lequel il trouvait si peu de gloire, faillit à tourner ses propres armes contre soi ».

(4) I, 121.

qu'il est seul avec elle, et qu'elle insiste pour connaître le secret de sa tristesse, il avoue sa tendresse ; elle s'indigne, il s'appuie contre un arbre, défaillant, brisé, et tombe enfin sur le sol, évanoui ; la fièvre le saisit, et sa vie même est en danger. Et lorsque Statira, connaissant enfin son origine, lui laisse comprendre qu'il ne lui est pas indifférent, « il ne s'émancipa jamais jusqu'à prendre d'elle les plus légères petites faveurs ; il s'estimait plus heureux d'un regard ou d'une parole obligeante, que de la possession d'un empire ». « Quoiqu'il fût infiniment épris de la beauté du corps, celle de l'âme l'avait tellement assujéti que... il trouvait de la douceur dans les difficultés qu'il y rencontrait (1). » Il passe ainsi dans les dix volumes de l'énorme roman, fidèle à sa maîtresse, pour laquelle il abandonne son père et son royaume, et dont il porte au bras un bracelet de cheveux (2), aimé par toutes les femmes qu'il rencontre, et dont aucune ne le détourne de Statira, cruellement ulcéré lorsqu'elle le repousse sans explication, et l'accusant de perfidie et de trahison, puis cherchant furieusement la mort pour mettre un terme à ses souffrances (3), fou de douleur quand il apprend qu'elle a épousé Alexandre, mais assez généreux pour sauver d'un fleuve, où un cheval fougueux l'avait précipité, ce rival qu'il voudrait tuer dans un combat loyal (4), sensible au point de ne pouvoir rien dire, quand il revoit Statira, tant les larmes et les sanglots l'étouffent, « avec des élancements capables d'emporter son âme avec eux (5) ». Plus tard encore, il croit de nouveau que Statira le délaisse, mais s'il apprend qu'elle a besoin de lui, il oublie tout : « je la servirai dans les bras mêmes de mes rivaux, jusqu'à la dernière goutte de mon sang (6) ».

Toujours poli, même avec les dames qui l'obsèdent, il repousse l'amour que lui offre Roxane, en galant homme qui sait être ferme en demeurant civil. « Il est vrai, Madame, que je suis plus que confus de l'honneur que vous me faites, et du personnage qu'il me faut faire auprès de vous. Mais, puisque le respect que j'ai pour vous, et l'obligation que j'ai à votre bonté, me défendent toute sorte de dissimulation,

(1) I, 128 sq, 187-189.

(2) I, 222.

(3) II, 220-222.

(4) II, 477.

(5) II, 524.

(6) V, 34.

faut que je franchisse un passage très fâcheux pour moi, et que je vous découvre l'obstacle que le ciel a mis à une bonne fortune, de laquelle je me reconnais indigne. » Enfin, il arrive à dire qu'il a laissé chez Statira cette liberté « que je vous devrais, et qu'un esprit moins préoccupé, ou préoccupé de tout autre sujet, vous aurait sans doute dédiée (1) ». Et lorsque sa bravoure folle l'entraînera à l'assaut des remparts de Babylone, avant que ses soldats aient le temps de le suivre, et le livrera, seul et sans armes, aux mains de Roxane, il opposera à sa colère le mépris hautain ; et, comme Polyeucte répondait aux menaces de Félix : je suis chrétien, il affirmera tranquillement son inébranlable fidélité à Statira (2).

A qui les Dieux réserveraient-ils l'empire du monde, se demande Ptolémée, s'ils ne le donnaient à cet homme qui tient plus de leur nature que de celle des mortels (3) ! « Oroondate, s'écrie Lysimachus, le plus grand de tous les hommes, merveille et de notre siècle, et de tous les siècles passés ! » « Les malheurs seuls nous font reconnaître pour un homme, celui que tant d'actions miraculeuses pourraient, avec justice, faire passer pour un Dieu (4) ».

Les dames méritent bien tant d'adorations et tant d'hommages. Où trouverait-on une perfection plus complète et plus générale que dans les romans de La Calprenède ! Que l'action se passe en Italie, en Asie, en Gaule, la nature leur a prodigué ses plus précieuses qualités de corps, d'intelligence et de cœur ; elles sont admirablement belles, encore que le style trahisse parfois la bonne volonté de l'auteur ; car il nous affirme que la tête de Rosemonde est « plantée » sur un cou délicieux (5), et ce participe n'éveille aucune idée agréable. Les mots sont impuissants à traduire l'enchantement qu'il éprouve en face d'Athénaïs. « Son teint... le plus beau du monde..., la couleur de ses lèvres et la forme admirable de sa belle bouche, ont des beautés que le discours ne peut représenter..., un souris plein de charme..., les dents... donnent un nouvel éclat à la beauté du visage, qui fait le plus agréable effet du monde (6). »

(1) *Cassandre*, I, 390 ; cf. II, 127, où il répond plus durement à Roxane ; mais c'est « contre son humeur, et le respect qu'il avait toujours eu pour les dames ».

(2) X, 922 sq.

(3) *Cassandre*, V, 411.

(4) II, 626-627.

(5) *Faramond*, II, 108.

(6) *Faramond*, III, 258 sq.

L'agrément de leur esprit ne fait aucun doute, et Théodelinde même, fille du roi des Huns, ne serait pas déplacée dans les plus fameuses ruelles (1).

Toujours maîtresses d'elles-mêmes, soucieuses de leur honneur et de leur gloire, modérant leurs sentiments, leurs désirs, jusque dans leurs plus légères manifestations, elles sont les dignes sœurs des héroïnes de Corneille ; on dirait qu'elles ont lu le *Traité des passions* de Descartes (2), et veulent montrer que les femmes sont capables, elles aussi, de générosité. Leur pudeur est impeccable, le moindre mot lâché les fait rougir de honte. Déidamie conte son histoire. Dès que je vis Agis, dit-elle, « j'eus de grandes dispositions à l'aimer. *Cette confession est un peu bien libre* (3) ». Hermione, grièvement blessée, va mourir ; Démétrius désespéré se jette sur elle, et embrasse ses lèvres ; « contentez-vous, trouve-t-elle la force de murmurer, que je connaisse votre affection par d'autres marques que par des marques indécentes, et qui conviennent si peu à une personne mourante (4) ».

Aussi, reçoivent-elles sans bonne grâce les déclarations intempestives d'un amant, qui ne se contente pas, comme dira Bélise, de s'en remettre aux truchements muets. Rosemonde foudroie Faramond, comme Placidie interrompt Constance, comme Statira regarde Oroondate « avec des yeux d'indignation » ; Oronte prend mille précautions, avant d'ouvrir son cœur à la redoutable Thalestris (5).

C'est qu'elles sont orgueilleuses, et ne veulent pas s'abaisser : Faramond est pour Rosemonde un ennemi ; Placidie est trop fière de sa naissance, pour accepter d'épouser un simple chevalier, et Statira, fille de Darius, ne sait pas qu'Oroondate est le fils du Roi des Seythes. Amalasonthe, Princesse turin-

(1) *Faramond*, I, 181 sq.

(2) Paru en 1649.

(3) *Cassandre*, VII, 49.

(4) *Cassandre*, VI, 706. A la fin de *Cassandre*, X, 1182. Thalestris, reine des Amazones, réunit ses guerrières, et leur fait honte de la vie que mènent les Amazones. Elles avaient cru s'affranchir des hommes, alors qu'elles se sont soumises à eux, « avec infânie », et se sont réduites « à les aller chercher dans leurs terres, au lieu d'avoir conservé parmi eux l'empire que leur sexe, partout ailleurs, avait maintenu ». Elle les invite, dans l'intérêt de leur honneur, ou « à se passer d'hommes pour jamais, ou à les souffrir seulement par les voies légitimes ». Elle épouse Oronte, et beaucoup d'amazones sont convaincues.

(5) *Faramond*, II, 125, I, 119, *Cassandre*, I, 128 sq. et III, 594.

gienne, aime Ambiomere, soldat vaillant mais sans fortune, et son départ la plongera dans le chagrin ; mais, qu'il ose lui dire les sentiments qu'il a pour elle, elle s'abandonne au dépit, s'irrite de cette injure, oublie les services qu'il lui a rendus, et perd dit-elle « toute l'estime que j'avais pour son mérite (1) ». Evidemment, il est difficile de tirer de ces nobles dames, cet aveu qui fait tant de peine.

Elles considèrent comme un devoir sacré de se soumettre aveuglément aux ordres de leurs parents. Eux seuls disposent de leur cœur, comme Félix disposait de Pauline. Statira épouse Alexandre, et Parysatis Ephestion, parce que telle est la volonté de Sisigambis ; Déidamie adore Agis, mais son père forme pour elle d'autres projets ; elle en souffrira, mais elle sera docile ; elle repousse avec horreur l'idée de se laisser enlever, et signifie à son amant, que si le dépit l'arme contre son père, elle le chassera de sa mémoire (2). Arsace est épris de Bérénice, et voudrait la soustraire à Arsacome, que sa famille prétend lui imposer ; il l'enlève un jour qu'elle est évanouie ; aussitôt qu'elle revient à elle, elle déclare à Arsace, que cet enlèvement choque la bienséance, et porterait atteinte à son honneur ; elle revient chez elle, malgré les larmes de son amant, décidée à se tuer, si on veut la contraindre à un mariage abhorré (3).

Lorsque l'union qu'elles détestent est accomplie, les héroïnes s'attachent sans faiblesse au devoir nouveau qu'elle leur crée : elles restent fidèles au mari qu'elles n'aiment pas, et congédient avec douleur mais avec fermeté, l'amant qu'elles adorent. Cette situation visiblement imitée de *Polyeucte*, ne lasse pas le public, car elle se reproduit, presque identique, à plusieurs reprises. Placidie a dû abandonner Constance, pour se marier à Ataulfe, frère d'Alaric ; le souvenir de son premier amour lui est pénible, mais non pour les raisons que l'on attendrait. « Je suis maintenant attachée à un devoir, duquel toutes les règles sont si fortes et si délicates, que la moindre pensée de mes premières affections ne leur est pas supportable. » Elle revoie Constance ; je vous aime, lui avoue-t-elle, et mon inclination était conforme à la raison ; « je m'y abandonnerais avec joie, et comme vous êtes véritablement celui de tous les hommes que j'ai connus, le plus digne de mon affection et de mon

(1) *Faramond*, V, 306 et 374.

(2) *Cassandre*, VII, 139 sq.

(3) *Cassandre*, VIII, 261 et 267 sq.

estime, ce serait avec trop de joie que je vous préférerais et à tous les hommes et à l'empire de tout le monde, si le ciel m'avait laissé cette liberté ». Mais je suis à Ataulfe ! « C'est à Ataulfe que vous me devez laisser..., sans attaquer une vertu, que je ne puis offenser sans me rendre indigne de votre estime, et sans troubler désormais par votre présence, et par une vue qui ne produirait que de funestes effets, un repos qui vous doit encore être cher, si vous m'avez véritablement aimée. » Elle pleure, lui ordonne de vivre pour le salut de l'Empire et l'intérêt des chrétiens, et le congédie. « Adieu, Constance, adieu pour jamais (1) ». Ce sont exactement les paroles de Pauline à Sévère, dans la scène célèbre du second acte de *Polyeucte*. Ce sont celles aussi que Statira avait tenues à Oroondate à Suze, la première fois qu'elle l'avait revu, après avoir épousé Alexandre, résolue à « souffrir plutôt la mort qu'une tache dans une vie si pure et si innocente que la sienne (2) ».

Même lorsque le veuvage leur a rendu la liberté, par exemple quand Statira a perdu Alexandre, et Parysatis Ephestion, leur « vertu régulière » répugne à profiter de cette indépendance ; elles sont par hasard logées dans la même maison qu'Oroondate et Lysimachus, qu'elles aiment toujours, mais qui les croient mortes. Elles ne font rien pour se faire connaître à leurs malheureux amants, parce que, malgré leur tendresse et leur chagrin, elles croient qu'elles doivent encore au souvenir de leur époux cette marque de respect (3). Lorsqu'enfin un mariage désiré l'unit à Oroondate, Statira conserve la dignité qui sied à une ancienne Reine ; sa joie très réelle s'exprime avec mesure, et sa passion n'éclate pas en transports impétueux ; elle tient à montrer à Oroondate l'étendue du sacrifice qu'elle lui fait, en épousant, malgré le titre glorieux qu'elle a eu, un homme moins grand qu'Alexandre. Elle parle d'inclination et de reconnaissance, comme si elle avait voyagé dans le pays de Tendre (4).

Dans les circonstances tragiques, ces femmes s'élèvent sans

(1) *Faramond*, I, 307, 363 sq.

(2) *Cassandre*, II, 428, 595 sq. Les arguments sont les mêmes, et rangés dans le même ordre. Et comme Sévère avait murmuré, en apprenant le mariage de Pauline : soutiens-moi, Fabian, Oroondate reste plus d'une heure évanoui (602).

(3) *Cassandre*, V, 126. Statira essaie de concilier son devoir et son amour, mais elle s'y prend si mal qu'Oroondate ne comprend pas.

(4) X, 1157 sq.

effort à la hauteur des plus grands héros. Il y a, au moins à deux reprises, dans ces romans, une scène qui a pu inspirer celle où Néron, dans *Britannicus*, oblige Junie à voir son amant, pour lui signifier qu'elle ne l'aime plus. Mais les personnages de La Calprenède apportent, dans ces situations, des sentiments tout cornéliens. La première est dans *Cléopâtre* (1). En présence des surveillants qu'Auguste, qui veut marier Cléopâtre à Tibère, leur a donnés, Coriolan et Cléopâtre se jurent mutuellement de s'aimer et de mourir ensemble ; elle envoie dédaigneusement les espions annoncer à César leur résolution. L'autre est dans *Cassandre* ; Statira et Oroondate sont prisonniers de Roxane et de Perdiccas. Roxane permet qu'Oroondate voie Statira, pour qu'il lui dise de renoncer à lui ; Perdiccas de son côté prétend contraindre Statira à détourner d'elle Oroondate ; malgré les témoins qui les guettent, les deux amants proclament leur inébranlable fidélité. Je veux, dit Statira, qu'Oroondate « ne vive que pour moi, ou qu'il cesse de vivre à mon exemple ». Et quand Roxane, affolée de colère se jette sur elle, « frappe, s'écrie-t-elle, et perce au travers de ce cœur l'image d'Oroondate, qui te méprise (2) ».

Les passages d'intimité douce et honnête sont rares ; à à peine voit-on dans *Cléopâtre* Coriolan, qui va voir Cléopâtre au lit, se met à genoux devant elle, et lui baise la main ; elle penche sa tête contre la sienne, et lui pose la main sur l'épaule. « Il n'eût pas désiré une plus heureuse condition, que de passer le reste de la vie en cet état (3). »

Du moins, la *Cassandre* finit par une série de mariages, où l'auteur nous laisse entendre, que les amants prennent bien leur revanche des obstacles que le sort a multipliés devant eux, et des contraintes de toutes sortes, que leur a imposées l'humeur sévère de leurs maîtresses ; il donnent furieusement dans l'amour permis. « Ce fut lors que les plus grandes beautés de la terre furent mises en proie aux passions de leurs impitoyables vainqueurs, et qu'ils se vengèrent des peines qu'elles leur avaient fait souffrir, avec des sentiments que, tout violents qu'ils étaient, elles ne purent raisonnablement désapprouver. » « Mais je crains d'en dire trop, ajoute-t-il, et de

(1) XII, 551 sq.

(2) X, 976.

(3) *Cléopâtre*, II, 400-401 : cf. I, 553-556.

sortir du respect et de la modestie avec mes princes, qui en sortirent un peu, dans cette nuit de licence et de liberté (1) ».

(1) *Cassandre*, X, 1195-1196. Les scènes horribles sont rares dans ces romans. J'insiste seulement sur la plus atroce. Elle est dans l'histoire de Spitaménès et d'Hermiont. Hermione, qui déteste son mari, le fait assassiner pendant son sommeil ; on lui coupe la tête, et elle la porte sanglante et livide, à Alexandre, dans un sac (*Cassandre*, VI, 669).

CHAPITRE II

LES ROMANS DE M^{lle} DE SCUDÉRY.

LE GRAND CYRUS ET LA CLÉLIE (1).

IMPORTANCE DES CONVERSATIONS.

Ces deux romans eurent un succès plus vif et plus durable que ceux de La Calprenède, et tous les contemporains ont témoigné pour leur auteur de l'estime ou de l'admiration.

M^{lle} de Scudéry, élevée avec grand soin par sa mère, fut recueillie, à la mort de celle-ci, par un oncle, qui, « étant un des plus honnêtes hommes du monde, avait l'esprit excellent, et était consommé dans la science du monde » ; il la fit instruire dans tous « les exercices convenables à une fille de son âge et de sa condition », l'écriture, l'orthographe, la danse, le dessin, la peinture ; comme elle avait de la mémoire, du goût, de l'imagination, elle apprit d'elle-même ce qui concerne le jardinage, la vie de la campagne, la cuisine, la médecine, la composition de la plupart des remèdes, parfums, eaux de senteur, et « distillations utiles ou galantes » ; elle étudia l'italien et l'espagnol, « et en peu de temps, elle y réussit admirablement, tant pour l'intelligence que pour la prononciation ». Alors, elle se livra entièrement à la lecture, et à la conversation des honnêtes gens, et, à la mort de son oncle, vint habiter Paris (2). Elle compensait par la beauté de son esprit la maigreur noire de sa personne ; si ses discours étaient prolixes, et sa voix de magister désagréable, elle n'aimait pas, du moins, l'étalage inopportun des connaissances, et corrigeait par son exemple, une marseillaise pédante, qui ne pouvait parler sans citer Aristote et Zoroastre (3). L'abbé de Pure

(1) *Artamène ou le grand Cyrus*, Paris, Aug. Courbé, 1640-1653, 10 vol. in 8°. *La Clélie, histoire romaine*, Paris, Aug. Courbé, 1656 sq., 10 vol. in 8°.

(2) CONRART, *Mém.*, 613-614.

(3) TALLEMANT DES RÉAUX, VII, 50, VII, 328 sq.

louait l'agrément de son entretien (1), Somaize faisait son portrait sous le nom expressif de Sophie : il la considérait comme une « digne rivale » pour les hommes les plus habiles, parce qu'elle était ornée « de toutes les connaissances qui rendent un esprit accompli (2) ». Furetière disait d'elle, dans le *Roman bourgeois* : « Polymathie savait la philosophie et les sciences les plus relevées, mais elle les avait assaisonnées au goût des honnêtes gens, et on n'y reconnaissait rien, qui sentît la barbarie des collègues (3) ». Loret voyait en elle « un des plus beaux esprits qui soient en France (4) », Mascaron relisait à Agen le *Cyrus* et la *Clélie*. « J'y trouve tant de choses pour réformer le monde, que je ne fais point de difficulté pour vous avouer que, dans les sermons que je prépare pour la Cour, vous serez très souvent à côté de saint Augustin et de saint Bernard (5) ». Fléchier eût voulu distribuer à ses paroissiens de Lavaur, des exemplaires des *Conversations*, que l'on goûtait aussi beaucoup à Saint-Cyr (6). Huet était prêt à répandre pour elle « jusqu'à la dernière goutte de mon sang et de mon encre (7) ». Perrault préférait *Cyrus* et *Clélie* à l'*Iliade*, et Pradon s'emportait contre Boileau, qui avait osé écrire : « l'horrible Artamène, un tome épouvantable du *Cyrus* ». Il rappelait qu'on s'était arraché les feuilles dès leur apparition, que Courbé avait gagné cent mille écus, et que ces livres étaient « encore aujourd'hui, la plus délicieuse lecture des premières personnes de la Cour (8) ».

Mlle de Scudéry reçut les témoignages les plus flatteurs d'admiration ; la reine Chistine lui offrait un magnifique diamant (9), et le Roi quatre cents écus, pour reconnaître « ses services, son bel esprit (10) : » en 1683, il lui accorda une pension de deux mille livres (11). Le 1^{er} janvier 1665, Mme de

(1) *La Précieuse ou le Mustère des ruelles*, p. 384 sq.

(2) I, 214.

(3) 161.

(4) 21 janvier 1662.

(5) Lettre du 12 oct. 1672. Il avait bien vu que l'intérêt véritable de ces romans n'est pas dans les portraits plus ou moins fidèles, mais dans l'enseignement qu'ils donnent, et l'idéal qu'ils proposent.

(6) Fléchier, lettre du 26 décembre 1685. Lettre de Mme de Brinon, 3 août 1688.

(7) Lettre à Ménage, 4 février 1660.

(8) PERRAULT, *Parallèle*, 149 ; PRADON, *Nouvelles remarques sur tous les ouvrages du sieur Despréaux*, 1685, p. 105.

(9) LORET, 21 janvier 1662.

(10) LORET, 1^{er} déc. 1663.

(11) Voir lettre de Mme de Sévigné à Guitaut, 9 février 1683, le récit de la

Plabuisson lui envoya des étrennes qui firent sensation : c'étaient des vers « avec une corbeille de paille brodée, où il y avait une fort belle bourse, et dans cette bourse, un bracelet d'aventurine, et quantité de petits bijoux de filigrane. Ce présent fut porté par un homme de mauvaise mine, et sentant son filou, comme de la part des voleurs, en faveur desquels M^{lle} de Scudéry avait fait auparavant un placet au Roi (1) ». Le jour de sa fête, en août 1694, elle fut « accablée » de fleurs, de fruits, de vers et de visites (2) ; les bêtes elles-mêmes lui rendaient hommage, s'il est vrai qu'une fauvette venait tous les ans dans son jardin, lui annoncer le retour du printemps (3). Sans doute, son samedi était un peu bourgeois, et entaché d'affectation ; elle-même était un peu ridicule par sa persistance dans ses goûts et ses amitiés de jeunesse ; ses romans provoquaient par leur longueur et leur conception, de légitimes critiques ; elle se consolait par leur indéniable succès : *Clélie* était « le charme des honnêtes gens,

et le plus beau livre du temps. »

Elle était « incomparable (4) », se vendait aussi bien que les livres de dévotion (5), et avait eu l'honneur d'être traduite en italien, en anglais, en allemand, en arabe (6).

A partir de 1660 cependant, on se lassa de ces aventures interminables, et trop dépourvues de vérité. M^{lle} de Scudéry sut alors extraire de ces romans, ce qui en constituait l'intérêt solide et durable : elle publia à part, dégagées de tout l'élément fantaisiste, les conversations qui étaient noyées dans les vingt

scène, où elle remercia le Roi. Elle « fut reçue en toute perfection ; c'était une affaire que de recevoir cette merveilleuse muse. Le Roi lui parla et l'embrassa pour l'empêcher d'embrasser ses genoux. Toute cette petite conversation fut d'une justesse admirable ». Voir Est. PAVILLON, *Madrigal*, II, 171, dans les *Poésies*, Amsterdam, 1750, 2 vol. in-12.

(1) Ms. Courart, folio XI, 421. Cf. *Recueil de quelques pièces de prose et de vers faites pour les prix qui avaient été proposés de la part de l'Académie française*, 1671, p. 289 sq. *Les dames à M^{lle} de Scudéry*. Peu de temps après que l'Académie lui eut décerné le prix de la prose, elle reçut une petite boîte fort jolie, qui contenait une ode, « attachée avec des rubans de diverses couleurs à une petite guirlande de lauriers d'or émaillés de vert ». Cet ouvrage « a été loué de tous les honnêtes gens ».

(2) Lettre de M^{lle} de Scudéry à M. Boisot.

(3) *Ménagiana*, I, 301. On faisait couramment allusion à cette fauvette ; voir p. ex. Est. PAVILLON, *Poésies*, II, 136.

(4) LORET, 2 nov. 1658, 22 nov. 1659.

(5) Guy PATIN, 6 janvier 1654.

(6) Lettre de M^{lle} de Scudéry à M. Boisot, 6 mars 1694.

tomes fabuleux (1) ; souvent reproduits exactement (2), parfois modifiées et développées, augmentées de quelques entretiens nouveaux inspirés par les circonstances, ces conversations du *Cyrus* et de la *Clélie* forment le fond même des dix volumes qu'elle donna, et qui contribuèrent sinon à accroître, du moins à maintenir sa réputation (3).

À l'époque de sa plus grande gloire, M^{lle} de Scudéry traçait d'elle-même un portrait complaisant, mais qui contient aussi beaucoup d'éloges mérités. « L'admirable Sapho » est fort instruite, mais « sans faire la savante » ; elle a beaucoup étudié, mais « elle songe tellement à demeurer dans la bienséance de son sexe, qu'elle ne parle presque jamais que de ce dont les dames doivent parler, et il faut être de ses amis très particuliers, pour qu'elle avoue seulement qu'elle ait appris quelque chose ». « Sa conversation est si naturelle, si aisée et si galante, qu'on ne lui entend jamais dire, en une conversation générale, que des choses qu'on peut croire qu'une personne de grand esprit pourrait dire sans avoir appris tout ce qu'elle sait. » Elle a un talent particulier pour « exprimer délicatement les sentiments les plus difficiles à exprimer, et bien faire l'anatomie d'un cœur amoureux ». Elle a « inspiré un certain esprit de politesse à tous ceux qui la voyaient, qui se communiquait même à une partie de ceux qui ne la voyaient point (4) ».

L'intérêt de ces romans n'est ni dans l'histoire ni dans la géographie (5), bien que les héros du *Cyrus* en particulier parcourent beaucoup de pays, dans leurs pérégrinations aven-

(1) « M^{lle} de Scudéry vient de m'envoyer deux petits tomes de *Conversations* ; il est impossible que cela ne soit bon, quand cela n'est point noyé dans son grand roman » (M^{me} de Sévigné à sa fille, 25 sept. 1680). Sur l'estime où M^{me} de Sévigné tenait ces *Conversations*, voir deux lettres à M^{lle} de Scudéry, 11 sept. 1684, et mardi 1688 (*sic*).

(2) P. ex. la conversation sur la conversation, qui se trouve au début des *Conversat. sur divers sujets*, reproduit le développement que fait Sapho (*Cyrus*, X, 719-730) et emprunte quelques phrases, quelques exemples, au tome VII, 1183-1187. C'est une espèce de « contamination ».

(3) *Conversations sur divers sujets*, Paris, Barbin, 1680, 2 vol. in-12. *Nouvelles conversations sur divers sujets*, Paris, Barbin, 1684, 2 vol. in-12 ; je renvoie tantôt à l'éd. originale, tantôt à l'éd. d'Amsterdam, Veltstein et Desbordes 1685, in-12. *Conversations morales*, Paris, 1686, 2 vol. in-12. *Nouvelles conversations morales*, Paris, 1688, 2 vol. in-12. *Entretiens de morale*, Paris, J. Anisson, 1692, 2 vol. in-12.

(4) *Cyrus*, X, 583, 562, 561.

(5) Voir l'*Avis au lecteur de Cyrus* ; l'auteur se réclame d'Hérodote, Xénophon, Justin, Zonare, Diodore sicilien. Mais il signale qu'il y a entre eux des divergences notables. « Après tout, c'est une fable que je compose, et non pas une histoire que j'écris. »

tureuses, et soient en relation avec des gens nés dans toutes les parties du monde civilisé. M^{lle} de Scudéry leur a, systématiquement, attribué des mœurs et des sentiments modernes. Cette transformation choque à la fois les données de la science, et surtout la vraisemblance, même si l'action est située à des époques peu connues, comme c'est le cas. Malgré la rareté des documents positifs, nous sentons vivement la fausseté des gestes et des paroles, et Boileau a spirituellement critiqué cette erreur initiale, dans son *Dialogue des héros de romans*. Je ne donnerai qu'un exemple. La légende rapporte que Cyrus fut égorgé chez les Massagètes, et que sa tête fut plongée dans une cuve de sang ; M^{lle} de Scudéry ne pouvait négliger cette anecdote connue ; d'autre part, il était impossible que le mariage ne récompensât pas enfin l'affection fidèle d'Artamène et de Mandane ; elle a donc inventé le personnage de Spitridate, dont elle a fait, si l'on peut dire, le sosie de Cyrus. C'est lui que la cruelle Tomiris, trompée par cette ressemblance, fait décapiter. Et ainsi, se trouvent conciliées la tradition et les bienséances (1).

V. Cousin, ayant trouvé, dans un exemplaire de l'Arsenal, une clef du *Cyrus*, vit, dans ces romans, une peinture, un peu embellie, mais en somme véridique, de l'aristocratie contemporaine. Il faut faire ici une distinction. En ce qui concerne la masse des seigneurs et des dames, qui constituent la partie la plus nombreuse de la société, cette interprétation est abusive, et le *Cyrus* lui-même la contredit formellement. On peut lire en effet, dans l'histoire de Sapho, le passage suivant : « Si les dames en général savaient bien ménager tous leurs avantages, il serait possible d'introduire dans le monde une galanterie si spirituelle, si agréable, et si innocente tout ensemble, qu'elle ne choquerait ni la prudence ni la vertu. En effet si les dames ne voulaient devoir leurs amants qu'à leur propre mérite, sans les devoir à leurs soins et à leurs faveurs, la conquête de leur cœur étant plus difficile à faire, les hommes seraient plus complaisants, plus soigneux, plus soumis, et plus respec-

(1) Dans le *Cyrus*, l'histoire de Sésostris et de Timarète annonce au début « exactement l'histoire de toute l'Egypte en général » (VI, 557). On y présente Pythagore et sa doctrine, dans ce qu'elle a de plus accessible, c'est-à-dire la métémpsychose et le régime végétarien. En revanche on y lit un combat de Sésostris contre un crocodile qui se livre à des fantaisies peu scientifiques, car on le voit « s'élever presque tout droit sur les pieds de derrière » (644).

tueux qu'ils ne sont ; et les femmes seraient aussi moins intéressées, moins lâches, moins fourbes, moins faibles, qu'on ne les voit... Tous les plaisirs reviendraient en foule dans le monde, la politesse y régnerait, et la véritable galanterie se reverrait en son plus grand éclat, et nous ne verrions pas tous les jours, comme nous le voyons, des hommes parler des femmes en général avec un si grand mépris, ni se vanter si publiquement de leurs faveurs ; nous ne verrions pas non plus tant de femmes renoncer à la scrupuleuse pudeur..., s'entre-quereller à qui aura un amant..., ni vendre leur cœur par un sentiment mercenaire (1) ». Il est évident que M^{lle} de Scudéry jugeait sans illusion la plupart des gentilshommes et des dames qui l'entouraient, et comprenait fort bien qu'il ne fallait chercher parmi eux ni Artamène ou Aronce, ni Mandane ou Clélie. Elle aurait donc peint seulement quelques personnages éminents de la noblesse ; dans ce cas, à supposer que ses portraits fussent exacts, nous aurions non un tableau général de la société du temps, mais une galerie de quelques exceptions remarquables ; ce qui ne suffirait pas à fonder un jugement sur les mœurs dans leur ensemble. Il s'en faut d'ailleurs que le grand Condé ait été un Artamène, et M^{me} de Longueville une Mandane. « Quand Scudéry corrigeait les épreuves des romans de sa sœur, dit Tallemant des Réaux, s'il reconnaissait quelqu'un, d'un trait de plume, aussitôt, il le défigurait, et de blond le faisait noir ». Les portraits physiques ne sont donc pas ressemblants. « Il n'y faut chercher, ajoute-t-il, que le caractère des personnes ; leurs actions n'y sont point du tout (2). » Cette distinction est fort arbitraire, car le caractère et la conduite sont intimement liés par un rapport de cause à effet ; comment pourrait-on étudier le caractère de M^{me} de Longueville ou de Condé, en faisant abstraction de la Fronde, ou du moins des qualités et des défauts que leur attitude pendant la Fronde a mis en pleine lumière ? Par admiration sincère et aveugle pour ces hauts personnages, ou par prudence, ou par désir de leur faire sa cour, M^{lle} de Scudéry, qui estimait à sa valeur la foule anonyme des courtisans, a singulièrement atténué les travers de ses héros, pour ne montrer que leurs beaux côtés : ses peintures sont assez exactes pour qu'on reconnaisse l'original, assez embellies

(1) X, 902-903.

(2) TALLEMANT DES RÉAUX, VII, 56, 58.

pour qu'il soit flatté de cette image avantageuse. Il est bon de lire les *Historiettes* ou les *Mémoires*, en même temps que le *Cyrus*. M^{lle} de Scudéry fait d'Henri IV un amant parfait, doué « d'une civilité universelle pour tout le sexe » ; « jamais amant n'a été si civil, si soigneux, ni si respectueux que celui-là (1) ». Elle décrit la cour de France sous son règne comme « une des plus polies du monde », et elle ajoute : « Voilà donc quelle était la cour de Phénicie lorsque l'admirable fille dont j'ai à vous parler (2) vint au monde, et voilà quelle elle est encore présentement ». Comme si les mœurs n'avaient subi aucune évolution, n'avaient accompli aucun progrès entre 1600 et 1660, elle dissimule les différences sous un vernis uniforme de politesse et de distinction (3). C'est bien là d'ailleurs un défaut essentiel de ces livres : tous les héros se ressemblent, ils participent à la même perfection, mais leurs vertus ne s'exercent pas sur le même théâtre.

En définitive, le *Grand Cyrus* et la *Clélie* sont, avant tout, des ouvrages d'éducation mondaine ; ils peignent les hommes tels qu'ils devraient être dans la vie de société, tels que les désirait une imagination éprise d'héroïsme et d'honnêteté, vaillants à la guerre, fidèles en amour, agréables en conversation.

Ces romans se rapprochent de ceux de La Calprenède par l'identité de la conception fondamentale : les héros anciens sont ornés de vertus modernes, et lancés en des aventures guerrières, mi-parties de vérité et de fantaisie, où ils ont plus d'occasions de manifester les qualités de leur nature, qu'un berger confiné dans le Forez. Ils se distinguent de la *Cléopâtre* ou du *Faramond* par l'abondance des conversations et des dissertations sur un thème général d'amour ou de galanterie. D'autre part, ils diffèrent de l'*Astrée* par la diversité des sujets d'entretiens ; on n'y parle plus seulement de l'amour, on y aborde d'autres questions que le développement intense de la vie mondaine a mises à la mode, et imposées à l'attention. M^{lle} de Scudéry forme, à côté du parfait amant, l'homme du

(1) *Cyrus, Hist. d'Elise*, VII, 221 et 252.

(2) VII, 249. Il s'agit de M^{lle} Paulet.

(3) On lit dans CONRART, *Ms. folio*, V, 94, que M^{lle} de Scudéry « a eu des mémoires particuliers et amples de toutes les intrigues du monde ». Des allusions plus ou moins nombreuses à des événements contemporains n'empêchent pas que l'ensemble de l'œuvre et ses tendances générales n'aient rien de réaliste.

monde accompli. De plus, elle apporte dans ces analyses une pénétration, une acuité d'esprit, qui se traduisent par des distinctions subtiles de nuances, et par l'opiniâtreté à atteindre ce qui semble échapper à la précision brutale des mots. Enfin, il n'y a plus, comme dans l'*Astrée*, un personnage attitré à qui, de préférence, l'auteur confie pendant cinq volumes, le soin d'exposer sa doctrine ; d'Urfé abusait un peu des « disputes » de Silvandre et d'Hylas. M^{lle} de Scudéry fait une belle part à Sapho, mais tous ses héros discutent et pérorent avec un égal bonheur.

Quelles leçons peut-on retirer de la lecture de ces vingt tomes ? On trouve d'abord dans chaque roman, un couple central qui attire, sans l'accaparer entièrement, l'intérêt du lecteur. Artamène et Mandane, Aronce et Clélie incarnent toutes les vertus que l'auteur estime nécessaires à ceux qui ambitionnent l'honneur de savoir vivre et de savoir aimer (1).

Artamène est de grande naissance, puisqu'il est Cyrus, fils de Cambyse, qui compte Persée au nombre de ses aïeux ; il est « admirablement beau ». Passionné pour la gloire, il renonce à la facile abondance des plaisirs qui l'entourent à la cour de Perse, et part à la poursuite de la renommée sous le nom d'Artamène. « Je veux me faire connaître à toute la terre. » Son courage, sa force sont invincibles, et toutes les batailles qu'il livre sont autant de triomphes, dont tout le mérite lui est dû. Il déconfit dès le premier choc l'armée du roi de Pont, il délivre le roi Cixare, et reçoit ses remerciements avec humilité : « Seigneur, j'ai fait si peu de chose pour Votre Majesté que, si je n'espérais me rendre à l'avenir plus digne de l'honneur qu'Elle me fait aujourd'hui, que je ne suis, j'en aurais beaucoup de confusion ». Les soldats l'adorent, et ses ennemis le redoutent : « le feu divin qui échauffait son cœur et qui brillait dans ses yeux, se communiquait à toute son armée (2) ». Il « sait admirablement la guerre », écrase les Mas-

(1) J'étudierai surtout Artamène et Mandane ; il serait facile de faire pour Aronce et Clélie, le même travail ; on obtiendrait des portraits à peu près identiques. Je choisis ces deux personnages en raison des indications que donne la clef du Cyrus, et parce que ce roman est plus aristocratique que la *Clélie*, où l'on sent trop l'influence du samedi. Sur ce dernier point, voir la lettre que Boileau adresse le 7 janvier 1703 à Brossette, qui lui avait demandé ce qu'il fallait penser des portraits de la *Clélie* : « On prétend qu'il n'y a pas dans ce livre un seul romain, ni une seule romaine, qui ne soient copiés sur le modèle de quelque bourgeois ou de quelque bourgeoise de son quartier ».

(2) I, 169, 226, 269, 391sq., 401, V, 481.

sagètes, mais répugne à se servir de ruses de guerre, comme l'incendie d'un petit bois, qui constituerait une sorte de barrage, entre les ennemis qu'il attaque, et les renforts qu'ils pourraient recevoir. Aucun détail n'échappe à sa vigilance, et la force de sa raison supplée aux études qu'il n'a pas eu le temps de faire. Il visite avec soin les fortifications de Baby-lone, et Féraulas est étonné de voir « avec quel jugement, il parlait des choses qu'il ne pouvait pas même avoir apprises ». Il considérerait comme une infâmie de protéger sa vie en se dissimulant ; il affecte de braver, de provoquer le péril. Il a reçu avis que quarante chevaliers ennemis ont juré de n'attaquer que lui au prochain combat, et un peu plus tard, que le Roi de Pont a prescrit à ses hommes de ne pas tirer de flèches contre lui, pour qu'un lâche ne le tue pas de loin, mais de l'attaquer toujours à l'épée et isolément, non en groupe. Dans la première affaire, il met ses armes les plus brillantes, dans la seconde, les plus communes (1). Il sait admirer et estimer les ennemis, même et surtout quand ils ont combattu contre lui avec acharnement. Il tient captif un homme qui, jadis, quand il se battit contre le pirate Thrasybule, faillit le vaincre. « Redoublez vos soins pour sa conservation à ma prière, dit-il, étant certain que je ne crois pas qu'il y ait un plus vaillant homme au monde que lui (2) ».

L'orgueil n'enfle pas son âme au point de lui faire oublier qu'il n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu ; c'est à Dieu seul qu'il rend grâce de ses victoires. Après la défaite des Massagètes, « Cyrus voulant enseigner par son exemple à tous les siens, que toutes les grâces ne viennent que du Ciel,

(1) IX, 1210 (voir *Clélie*, V, 122 : le mensonge est-il permis en guerre ? Oui ; mais quel héros ne préfère vaincre l'ennemi que le tromper ! Herminius ne voudrait pas recourir à de pareilles ruses). *Cyrus*, X, 80 (cf. I, 657 sq. : il a pris un convoi qui porte de l'argent aux ennemis, et propose aux soldats de leur laisser l'or et la liberté, s'ils abandonnent leurs boucliers ; ils refusent fièrement ; il les libère sans condition, avec des éloges pour leur vaillance ; même à la guerre, l'honneur, à ses yeux, passe avant l'intérêt). *Cyrus*, I, 283, 322 et 362 ; Voir I, 634, le discours qu'il tient à quelques-uns des quarante chevaliers qui avaient juré de n'attaquer que lui, et de l'écraser lâchement sous le nombre : Jurez-moi, dit-il, « que vous ne vous porterez jamais plus à employer votre courage et votre valeur contre qui que ce soit, de la manière que vous avez fait contre moi, et que vous ne déshonorerez de votre vie la glorieuse profession que vous faites, par des actions qui en sont indignes ». Il libère avec mépris le lâche Artane, et prend même soin d'assurer sa vie contre le ressentiment du Roi de Pont.

(2) III, 1096.

se mit à genoux, et, se tournant vers le soleil, qui était le Dieu des Persans, il le remercia d'avoir éclairé sa victoire »,

Il ne souille sa gloire ni par une indigne rapacité, ni par des cruautés inutiles. Il abandonne le butin aux soldats et aux officiers, « ne se réservant en particulier que la liberté de pouvoir donner plus ou moins, selon qu'il connaissait que les capitaines en étaient dignes (1) ». Il atténue, autant qu'il le peut, les misères que la guerre entraîne fatalement après elle ; il a pitié des habitants de Sinope incendiée ; il autorise les dames de Sardis à quitter la ville qu'il veut assiéger et affamer, et il ajoute à cette générosité l'agrément de la manière : car il adresse à l'une d'elles ce compliment flatteur : « Je suis plus intéressé que vous ne pensez à votre sortie, car enfin, je suis persuadé, en voyant les trois belles personnes qui vous accompagnent, que les Lydiens auraient été plus vaillants pour les défendre, qu'ils ne le seront aujourd'hui qu'elles ne sont plus dans Sardis ». Avant de donner l'assaut à Babylone, il défend à ses soldats de faire violence aux femmes, qui viennent le remercier. Il traite avec déférence ses captives, prend bien soin de leur faire des visites « de longueur raisonnable », et se garde de décacheter les lettres qu'elles reçoivent (2). Il fait détacher Crésus du bûcher, après la prise de Sardis, et le ramène à son palais, « pour le remettre de l'émotion qu'il avait eue (3) ». Il le salue comme s'il était encore Roi, lui rend sa couronne de Lydie à de très douces conditions, dont l'une est que le prince Artamas épousera la fille de Crésus qu'il aime tendrement ; car ce conquérant redoutable prend soin des jeunes amoureux ; et il ne veut pas que la princesse Palmis, qui est prisonnière, porte, le jour de la cérémonie, une chaîne symbolique, même en or ; il rougirait « qu'on lui pût reprocher d'avoir voulu triompher d'une dame (4) ».

Il a toutes les qualités qui peuvent rendre un homme aimable, dans le commerce de la vie. Il est adroit et galant aux fêtes de la Cour, en présence des dames ; il est « le plus civil de tous les hommes ». « Comme Cyrus ne manquait jamais à

(1) II, 516.

(2) IX, 1250, I, 21, VI, 973-975, II, 527, IV, 776, V, 1202.

(3) VI, 1421.

(4) VII, 163-164, et 205, cf. X, 475. Le bonheur ne le rend pas égoïste ; il est puissant, glorieux, il va régner et épouser Mandane, mais il songe à ses amis, et se préoccupe de faire marier suivant leurs goûts tous ceux qui sont avec lui à Ecbatane.

rien de ce qu'il devait, il fut prendre congé de la reine de Sui-siane et de la princesse Araminthe » ; et il ne s'occupe de ses affaires particulières qu'après avoir satisfait « à tout ce que la dignité de son emploi, la civilité, la générosité, pouvaient exiger de lui ». Sa bonne grâce dans la conversation est charmante ; elle séduit les seigneurs de la cour de Tomiris « qu'il regardèrent comme un Dieu » ; il sait s'entretenir avec Tomiris, en éludant, au moins pendant quelque temps, tout ce qui pourrait amener cette bouillante Reine, à lui faire une déclaration qu'il redoute, et il préside avec gravité et compétence, un jury qui, après la prise de Cumes, est chargé de décider si Thrasytle, qui a aimé successivement Atalie, Cléonice, Lysidice, et quelques autres, est fidèle ou inconstant (1).

Il a « l'âme très sensible » ; il s'attendrit quand Tisandre mourant, remet sa femme Alcionide à Thrasybule qui l'adore ; et lorsqu'il aperçoit le tombeau qu'on a élevé à Abradate et à Panthée, ce spectacle « ayant mis de la mélancolie dans son âme », « une rêverie assez forte le saisit, et l'obligea de se promener quelque temps sans rien dire (2) ». Toutes les femmes contemplant avec admiration ce héros honnête homme, et plus d'une éprouve pour lui une sympathie secrète, comme Tomiris, à qui il propose d'épouser Ciaxare, et qui répond, « en portant la main sur ses yeux », par un aveu de la tendresse qu'elle a pour lui (3).

Artamène aime Mandane, et toutes ses perfections s'effacent devant celle de son amour. Lorsqu'il l'aperçoit pour la première fois, dans un sacrifice public, à Sinope, il est ébloui ; tous ses projets s'effondrent ; son âme est subjuguée par la merveilleuse beauté de ses cheveux blonds, de sa peau blanche et rose, de ses lèvres vermeilles, de sa gorge éclatante et ferme ; désormais, il ne vit que pour elle, et sa passion ne pourra plus grandir (4). Elle n'aura rien, d'ailleurs, de faible et de déshonorant. Ma raison, dit-il, « me dit secrètement que cette belle passion est la plus noble cause de toutes les actions héroïques, qu'elle a trouvé place dans le cœur de tous les héros...

(1) II, 294, III, 1001, V, 477 et 839, II, 350, 394 sq., VII, 1071 sq. ; cf. I, 425. Il a été chargé par Ciaxare d'annoncer une victoire à Mandane : tout ce qu'il dit est « respectueusement dit et judicieusement pensé ». Voir IX, 596 : Cyrus et Onésile n'arrivent pas à se surpasser en civilités.

(2) III, 1233, VII, 1273.

(3) II, 400.

(4) I, 331 sq.

qu'elle n'est lâche que dans le cœur des lâches, et qu'elle est héroïque dans l'âme de ceux qui sont véritablement généreux (1) ». Il sert Mandane avec une dévotion fidèle et discrète (2), ne concevant aucun désir vulgaire (3), osant à peine lui faire entrevoir la flamme qu'il cache dans son cœur, résistant à Féraulas, dont les conseils sont cependant bien modérés, tant il craint de déplaire à sa Princesse (4). Rien n'est plus galant, plus soumis, plus respectueux, que la lettre qu'il écrit à Mandane le jour d'une bataille, pour lui dire sa naissance et son amour, en ordonnant qu'elle ne lui soit remise que s'il meurt, et après sa mort seulement (5). Pour elle, il subira en silence les affronts les plus immérités. Quand Ciaxare le fait emprisonner, il répond à ses reproches injustes avec une fermeté qui demeure polie, car il est le père de Mandane, mais il ne révèle pas le secret qui le laverait de tout soupçon, parce qu'il ne veut pas que le doute le plus léger puisse effleurer la vertu de Mandane ; « quelque amour que je puisse avoir pour la gloire, je n'offenserai jamais la réputation de Mandane ». Et pourtant, l'infâmie n'est-elle pas le plus grand des maux « pour quiconque chérit la gloire au point qu'Artamène la chérit (6) » ? Du moins, il ne commettra aucun mensonge, et tiendra au Roi des propos assez vagues, pour que la vérité

(1) Voir I, 331 sq, la première rencontre d'Artamène et de Mandane.

(2) « Je suis capable, dit-il au roi d'Assyrie, de perdre cent couronnes si je les possédais, et de porter même autant de chaînes que j'aurais quitté de sceptres, plutôt que de changer de sentiments pour elle » (IV, 432).

(3) « Sachez, Madame, que la pureté de ma passion égale la pureté de votre âme ; oui, divine Princesse, je vous aime d'une manière si respectueuse que je désavouerais mon propre cœur s'il avait souffert un injuste désir », II, 215 sq. ; cf. I, 715-716 : « un Prince, dit-il de lui-même, qui vous adore comme l'on adore les dieux ». I, 570-571 : « il faut auparavant obliger Mandane par de grands services, gagner son estime par des actions héroïques, forcer son inclination par une complaisance continuelle, et mériter son amitié par la plus respectueuse passion qui sera jamais ; et après cela, nous pourrions peut-être lui parler d'amour ».

(4) « Mandane, lui dit le sage Féraulas, peut vous commander de vous taire, Mandane, vous peut même chasser, mais elle ne vous saurait haïr parce que vous l'aimez. Ce n'est, seigneur, que la manière de le faire entendre, qui peut être dangereuse, et qu'il est nécessaire de bien choisir ; il ne faut donc pas parler d'être aimé, en découvrant que l'on aime ; il ne faut rien demander, rien espérer, rien prétendre que le seul soulagement de faire savoir son mal, à celle qui le cause ; et quand on en use ainsi, il est bien difficile que l'on soit haï, quelque vertu qui puisse être en la personne aimée » (II, 36).

(5) II, 111.

(6) I, 119 sq., 137, 138. Cf. *Clelie*, II, 961, « un honnête homme ne doit jamais dire, sans une nécessité absolue, qu'il est aimé d'une femme, soit qu'il l'aime ou qu'il ne l'aime pas ».

soit respectée, sans que Ciaxare puisse la comprendre, car il a « une vertu scrupuleuse et délicate, qui ne peut se résoudre à dire un mensonge, quelqu'innocent qu'il puisse être (1) ». Ses pensées ne vont qu'à Mandane, dont il ignore le sort, depuis que Mazare l'a enlevée de Sinope en flammes. « Le malheur de sa propre captivité lui semblait trop peu considérable pour pouvoir ébranler son esprit (2) ». Dès qu'il sera libéré, il va parcourir l'Asie entière pour l'arracher aux mains des vertueux ravisseurs qui se la disputent, et toute sa gloire procèdera de son amour. Ce n'est pas sans raison qu'il refusera de passer sous l'arc de triomphe qu'on dresse pour lui, à la fin du dernier tome, et défèrera « cet honneur à Mandane, comme à la véritable cause de toutes ses conquêtes (3) ». Il conservera, comme un précieux talisman, un portrait de Mandane, qu'il a reçu de Martésie, « avec un respect aussi profond que si la Princesse l'eût pu voir (4) ».

Mais jamais la passion ne l'emporte à quelque action déraisonnable. A Aryante, qui a enlevé Mandane, et allègue pour excuse sa passion, il réplique : « Quoique je sois le plus amoureux de tous les hommes, l'amour ne m'a pourtant jamais rien fait faire dont je me doive repentir, ni qu'on me puisse reprocher ». Il flétrit les personnes « que l'amour dispense de tous les devoirs de la société raisonnable (5) ». Même quand il a Tomiris en son pouvoir, et qu'il est convaincu qu'elle a fait périr Mandane, il ne la tue pas, car elle est femme (6).

(1) I, 406.

(2) I, 397 ; cf. III, 17 et III, 40, où il répond aux soldats qui se mutinent en sa faveur, qu'il ne veut rien devoir à une violence injuste, et se remettra lui-même dans les fers.

(3) X, 1461. C'est là une conception romanesque ; voir la conception contraire, par exemple dans les *Mém. du comte D****. Il déclare que beaucoup de guerriers ont laissé leurs conquêtes inachevées, et négligé leur gloire pour satisfaire aux impatiences d'une passion amoureuse ; quand il allait à l'armée et laissait à Paris une belle maîtresse, il ne songeait qu'à la revoir (*Œuvres* de Saint-Evremond, XI, 194).

(4) III, 91. Quand, par ordre de Ciaxare, on perquisitionne dans son appartement, voici ce qu'on trouve dans la cassette qu'il porte avec lui-même à l'armée. D'abord un portrait de Mandane, dans un coffret d'or, « quelques pierres, des parfums, une Iliade d'Homère, et des tablettes de Philire, une comédie de Thespis, quelques vers de Sapho et d'Erianna, quelques énigmes de la princesse Cléobuline, quelques petites cartes de géographie, le plan de Babylone, quelques chansons du fameux Arion » (II, 1177).

(5) X, 487-488. Voir, V, 818, il ne veut pas qu'on intercède auprès de lui en faveur de Mazare ; il veut avoir la gloire de vaincre, seul, son ressentiment.

(6) X, 1394.

Il s'évanouit un peu moins que d'autres héros ; c'est que les enlèvements de Mandane finissent par tourner en coutume, et Artamène a dû prendre l'habitude de la voir passer de mains en mains. Lorsqu'à Sinope, il aperçoit Mazare en train de couvrir de larmes l'écharpe que portait Mandane, il ne se pâme pas ; il se contente de « *penser* expirer », et de perdre la voix (1). Cependant, l'entêtement de ces ravisseurs, que la beauté de Mandane semble avoir attirés de toutes les parties du monde en Asie, lui donne de vives angoisses, et il éprouve de cruelles déceptions, quand, après chaque siège, il constate la disparition de sa Princesse, et l'inanité de ses efforts. Du moins il l'affirme dans un style emphatique, où il n'épargne pas les mots vigoureux : « *L'effroyable* douleur que j'eus à vous quitter lorsque je vous laissai à Thémiscire, dit-il à Mandane, qu'il a retrouvée, pour quelque temps seulement, à Cumes, l'*horrible* affliction dont je me trouvais accablé à mon retour, quand j'appris que Philidaspe vous avait enlevée. *L'excessive* douleur que j'eus d'avoir pris Babylone sans vous délivrer, le *désespoir* où je fus à Sinope..., *l'effroyable* douleur que je sentis en apprenant de Mazare, que vous aviez fait naufrage, la *fureur* dont je me trouvais capable (2)... » Au fond, nous avons peine à croire qu'il ne partage pas notre sécurité : car nous sommes bien tranquilles sur la vertu de Mandane, et l'issue de cette poursuite.

Artamène est un peu trop éloquent ; ses souffrances s'expriment en phrases trop ingénieuses, trop balancées, trop fleuries de pointes et d'antithèses. Lorsqu'il gémit devant Sinope embrasée, et apostrophe les Dieux, lorsqu'il s'écrie : « Je tiens un rival que je ne puis punir, je perds une maîtresse que je ne puis sauver, et sa beauté qui fut mon bonheur et toute sa gloire, fait aussi toute mon infortune et tout son malheur », lorsqu'il exprime à Mandane, qu'il délivre momentanément à Cumes, que sa joie est si forte qu'il est « presque criminel de n'en mourir pas », on dirait qu'il a étudié la *Rhétorique* de René Bary (3). Et ce guerrier héroïque nous laisse, en définitive, l'impression d'un fade soupirant de ruelles.

Mandane est, en sa perfection, aussi banale qu'Artamène.

(1) I, 79.

(2) VII, 1009-1011 ; cf. X, 1243, sq. ; il est encore question de son « excessive douleur ».

(3) I, 2 sq., I, 51 ; suit une apostrophe aux beaux yeux ; VII, 1018.

Elle est moins intéressante, car on la voit beaucoup moins ; elle est moins souvent aux prises avec les événements ; si ses ravisseurs étaient brutaux, sa situation pourrait parfois donner lieu à d'attachantes études de sentiments ; mais ils sont si soumis, si respectueux, et si nombreux (1), qu'elle n'éprouve sans doute aucune inquiétude, et nous sentons trop la monotonie d'aventures qui se répètent sans se distinguer. Mandane est la fille du roi Ciaxare ; elle est merveilleusement belle (2), elle a l'esprit vif et pénétrant ; elle fait un joli portrait de l'honnête homme achevé (3), et se plaît aux conversations fines et délicates (4). Elle serait incapable d'aimer un homme sans mérite, asservi aux désirs vulgaires (5) ; elle apporte dans son affection un cœur fidèle et loyal, et elle a à un si haut degré le sentiment de son honneur et de sa gloire, qu'elle verrait dans un geste, dans un mot bien innocents, une mortelle offense à sa pudeur. Ceci est naturel, tant qu'elle considère Artamène comme un chevalier vaillant, mais de pauvre naissance ; c'est un peu plus déplaisant lorsqu'elle connaît son illustre origine. « Je ne veux rien de vous que la seule permission de vous aimer et de vous le dire, lui dit-il ; vous en demandez trop de la moitié, » répond-elle « en rougissant (6) ». L'aveu, si discret soit-il, est toujours trop brutal, et Mandane

(1) Ce sont le Roi d'Assyrie sous le nom de Philidaspe, Mazare, le Roi de Pont, Aryante. La princesse Araminte, elle aussi, est enlevée.

(2) Voir I, 331, sq. le récit de la première rencontre de Mandane et de Cyrus.

(3) I, 663-665.

(4) Voir par exemple I, 172 sq. Pourquoi deux personnes qui s'estiment peuvent-elles ne pas s'aimer ; VIII, 343, Mandane vient de lire une lettre écrite par Istrine. « Si on écrivait toujours d'amour aussi spirituellement que les admirables personnes dont vous me racontez la vie, dit-elle, il serait presque à souhaiter qu'on n'écrivît d'autre chose. » *Presque*, enlève à cette opinion ce qu'elle pourrait avoir de trop audacieux.

(5) « Toutes les grandes actions d'Artamène et toutes ses hautes vertus, dit-elle, ont été des choses qui ont véritablement mérité et gagné mon estime ; mais je vous avoue que le respect qu'il a eu pour moi touche plus sensiblement mon cœur. Les combats qu'il a faits, les batailles qu'il a gagnées, et tant d'autres actions éclatantes qu'il a faites, si vous voulez, pour mériter mon approbation, ne m'appartiennent pas de telle sorte que la gloire ne les ait pu partager avec moi ; mais qu'Artamène m'ait aimée, et se soit empêché de me le dire jusques à la mort, par un pur sentiment de respect, c'est ce qui est absolument pour Mandane ; c'est ce qui me fait voir parfaitement qu'Artamène l'estimait et la connaissait, et c'est enfin ce qui m'oblige d'aimer la mémoire d'un homme qui avait su accorder la raison avec l'amour, et m'aimer sans m'offenser, et sans me déplaire » (II, 69-70).

(6) II, 223. Dans la même conversation, elle déclare qu'elle aime mieux sa gloire qu'elle n'estime Artamène.

est plus sensible au respect d'un amant qu'à sa tendresse (1). Elle-même prend bien des précautions et des détours, pour faire comprendre à Artamène qu'il ne lui est pas indifférent. Elle cherche, après la prise de Cumes, des paroles « qui ne fussent ni trop ni trop peu obligeantes, et qui, sans trahir la tendresse de ses sentiments, conservassent entièrement cette exacte et sévère modestie, dont elle faisait profession (2) ». Comme j'ai été la cause de toutes vos douleurs, lui explique-t-elle, je serais injuste si je ne vous permettais pas d'attribuer une partie de la joie que vous voyez dans mes yeux, à la satisfaction que j'ai de vous revoir (3) ». Mais, qu'elle conçoive à l'égard de Cyrus le soupçon le plus léger, elle lui envoie, sans chercher le moindre éclaircissement, une lettre assez dure qui l'écrase (4). Toute sa dignité calme et raisonnable apparaît dans des phrases comme celle-ci, où tout est intéressant, l'idée, le vocabulaire, la syntaxe ; elle est extraite d'une conversation qu'elle a avec Cyrus. « Encore que je *souffrisse* que vous *m'aimassiez*, je ne pouvais endurer qu'avec peine que vous me *parlassiez* de votre amour (5). »

Les personnages secondaires ne le cèdent pas, en honnêteté, aux héros principaux : aucune expression n'est plus fréquente,

(1) « Admirez, seigneur (dit Féraulas qui conte l'histoire d'Artamène), comme quoi la prudence humaine est bornée ! si mon maître eût parlé d'amour à la Princesse en l'état qu'étaient les choses, il était perdu pour toujours. Elle l'aurait maltraité et l'aurait banni d'auprès d'elle infailliblement, quelque estime qu'elle eût pour lui, et quelques grands services qu'il eût rendus au Roi son père. Mais parce qu'il ne lui en parla point, et que cependant elle voyait bien qu'il souffrait, et qu'ainsi il avait beaucoup de respect pour elle, cette Princesse le souffrit et en eut pitié, et reçut malgré elle dans son cœur je ne sais quelle tendresse, que l'on pouvait peut-être déjà nommer amour » (II, 29). Cf. *Clélie*, III, 246. Valérie « s'adoucissant peu à peu », permit à Herminius de l'aimer, mais en lui interdisant de donner des marques publiques de sa passion, et même d'employer le mot d'amour en lui écrivant : Herminius trouva un expédient, « car il convint avec Valérie que le mot d'amitié voudrait dire amour entre eux ».

(2) VII, 1016.

(3) VII, 997. Cyrus la remercie avec effusion de ces paroles si « douces » et si « glorieuses » pour lui : il tremble qu'elle ne les ait dites « par civilité ». Un peu plus loin : « Ayant autant de vertu que vous en avez, reprit Mandane en rougissant, et me connaissant comme vous me connaissez, je ne fais nulle difficulté de vous permettre de croire, que j'ai pour vous tous les sentiments d'estime, de reconnaissance, de tendresse, que *raisonnablement*, je dois avoir pour un Prince à qui le Roi mon père doit la vie et plusieurs victoires, et à qui je dois la liberté et quelque chose de plus. Mais après cela contentez-vous, et ne me demandez rien davantage, car, quelque accoutumé que vous soyez à remporter des victoires, vous ne me vaineriez pas » (VII, 1015).

(4) VI, 3.

(5) VII, 1012.

dans les romans de M^{lle} de Scudéry, que celle d'honnête homme (1).

Voici d'abord le groupe des ravisseurs ; ils observent scrupuleusement la civilité ; le roi d'Assyrie, blessé, épuisé par l'hémorragie, porté par des soldats, fait un grand effort pour saluer poliment Mandane (2) ; encore est-ce le plus bouillant. « J'aimerais mieux mourir en disputant Mandane, dit-il à Cyrus, que de remonter au trône en la cédant (3). » Mazare, prince des Saces, a enlevé Mandane à Sinope, mais il n'est pas endurci dans le crime, et le remords le déchire vite. C'est qu'il l'a trompée, en lui faisant croire qu'il voulait seulement la tirer des mains du Roi d'Assyrie. « Mais qu'y ferai-je ! L'amour m'y force et m'y contraint, et je ne me suis pas rendu sans combattre (4). » Une tempête la lui enlève bientôt, et il en est réduit à mouiller de larmes une écharpe qu'il a pu conserver ! Il se confie dans un désert « et se juge digne de mort (5) ». Il n'en sort que pour entreprendre de la délivrer, dans l'intention de la rendre à Cyrus ; ce sera sa manière d'expier le forfait qu'il a commis (6). Quand il la revoit, après la prise de Cumes, il lui avoue ses défauts, implore son pardon, et jure qu'il sera si docile et si respectueux envers elle, qu'il lui fera perdre le souvenir du passé (7). « Je vous promets Madame, dit le Roi de Pont à la Princesse, qu'il vient d'enlever à la faveur d'un naufrage, de n'employer jamais, pour vous vaincre, que mes larmes, mes soupirs, mes prières, ma persévérance. Et croyez que si je ne puis rien obtenir par cette innocente voie, vous recouvrirez bientôt la liberté par la fin de ma vie. » Il n'a d'autre désir que de la voir : quelles que

(1) Par ex. en quelques pages, *Cyrus*, IV : « il y avait en sa personne de quoi faire un assez honnête homme » (443) — « si on louait quelque honnête homme » (479) — « Aglatidas est fort honnête homme » (482) — « il n'y avait point d'honnête homme qui ne lui proposât quelque divertissement » (492) — « la perte qu'Ecbatane a faite d'un si honnête homme » (494). Dans l'histoire de Ligdamis et de Cléonice IV, 784, sq. on la trouve : p. 785, 786, 793, 794, 815, 819, 834, 840, etc.

(2) VIII, 42. Le mot de « civilité » est très fréquent : p. ex. *Cyrus*, VII, p. 986, 987 (trois fois), 996, 998, 1005, etc.

(3) IV, 431. Voir 169 : il jure de s'entendre avec Artamène pour l'arracher à Mazare, et de ne pas lui dire un mot d'amour, jusqu'au jour où un combat loyal avec Artamène aura fait disparaître l'un des deux rivaux.

(4) I, 62-63.

(5) V, 698.

(6) V, 780.

(7) VII, 1256 sq.

soient ses rigueurs, ses cruautés, la vue de la femme aimée « a toujours quelque douceur et cause toujours quelque plaisir. Et je ne sais si un amant maltraité, et qui voit la personne qui le maltraite, n'a point de plus heureux moments qu'un amant aimé, et absent de ce qu'il aime ». Qu'on ne lui propose pas de lui rendre son royaume en échange de Mandane. « Si je pouvais passer ma vie dans quelque île déserte avec cette incomparable personne, sans avoir ni maître ni sujet, je m'estimerais très heureux ». Au moment de mourir, c'est à Mandane qu'il adresse son dernier souffle : « Croyez, je vous en conjure, que vous serez l'unique objet de ma dernière pensée, et que, même en expirant, j'aurai assez de passion pour faire que mon dernier soupir soit un soupir d'amour (1) ». Comme on voit, ces ravisseurs n'ont rien de farouche, et la vertu des dames ne court aucun risque avec eux.

Arbate « cherchait la perfection en toute chose, et fuyait tout ce qui était defectueux (2) ». Aronce a un esprit « ferme, agréable et naturel, tout ensemble », il est fort instruit, « mais il sait en homme de grande qualité, et en homme qui sait le monde ». Généreux et vaillant, probe et fidèle, il a « l'âme tendre, le cœur sensible..., et un charme inexplicable dans la conversation, qui le rend maître du cœur de tous ceux qui l'approchent ; pour le définir en peu de mots, Aronce pouvait être admirablement honnête homme, de quelque condition qu'il fût né (3) ». Mériandre est la perfection même : il est discret, civil, officieux, sincère, dévoué, doux, galant : il sait le monde et les bienséances, écrit en prose et en vers sans affectation, connaît la musique, la danse, la peinture, l'architecture, voit les personnes les plus belles et les plus distinguées, et s'accommode admirablement au génie de chacun. C'est un « fort honnête homme ». On aurait plutôt fait d'énumérer les rares qualités qui lui manquent, que celles dont il est orné ; Plotine le trouve un peu fade (4) ! Philoxipe est beau et « de bonne mine, sage dès le berceau, savant dès qu'il a pu parler » ; il aime son prince, sa patrie, ses parents, la gloire et la vertu, les sciences et les arts ; il possède « cet agréable enjouement, que la jeunesse seule et l'air de la Cour peuvent donner, et

(1) II 851 et 261, IV, 416 sq., VII, 1063.

(2) *Cyrus*, I, 771.

(3) *Clélie*, I, 68.

(4) *Clélie*, III, 844.

qui fait tout le charme de la conversation parmi les dames (1) ». Le prince de Phocée est brave et modeste ; il ne peut souffrir les éloges, mais loue lui-même la valeur des autres ; furieux et invincible au combat, il est aimable et enjoué dans la vie de société ; il aime la musique, le dessin, « tout ce qui est de l'appartenance des muses » ; il est très libéral (2). Tous ces personnages sont des amants modèles. Thrasimède ne songe qu'à distraire Arpalice : un soir, il lui offre une sérénade qu'elle n'attendait pas ; une autre fois, il la mène dans la maison inhabitée d'un de ses amis ; elle y est accueillie par un concert de hautbois, et y trouve une collation délicieuse (3). Ils savent que la surprise fait la valeur d'un cadeau. « Thrasyle surprenait Cléocrite par une musique ; si elle s'allait promener, et qu'il y fût, il faisait qu'elle trouvât une collation magnifique (4) ». Protogène offre aux dames, sur le lac d'Aréthuse, dans trente bateaux peints et dorés, les plaisirs de la pêche, avec un concert, puis, le spectacle d'une chasse, un festin et un bal ; les hommes ont de riches habits, de beaux chevaux et rivalisent d'élégance et d'adresse (5) ; Abradate multiplie les fêtes en l'honneur de la princesse Panthée, « pour lui donner des marques de son amour, sans perdre le respect qu'il lui devait ». Il l'invite à une collation admirable « par la politesse avec laquelle elle fut ordonnée et servie », il lui remet des médailles d'or, où il a fait graver son portrait, pour qu'elle récompense les meilleurs musiciens ; il prodigue aux dames des parfums, des eaux de senteur, des poudres dans des vases précieux, où se dissimulent des billets galants. Le pirate Thrasybule lui-même, dans un vaisseau somptueusement décoré, charme les

(1) *Cyrus*, II, 900.

(2) *Cyrus*, VIII, 602 sq.

(3) *Cyrus*, VI, 1097-1107. Cf. dans le *Voyage de la province d'Amour*, *Grand Almanach d'amour* de Sercy, p. 34, la description de la ville de Soins sur Complaisance. « La ville est toute pleine de marchands de citrons doux, d'oranges de Portugal, de marmelades et confitures d'Italie : on y trouve force gants de frangipane, et des essences de toutes sortes, comme aussi des bijoux fort jolis pour des discrétions. »

(4) *Cyrus*, VII, 1107.

(5) *Cyrus*, X, 206 sq. Sur le rôle de la parure dans le *Cyrus*, voir II, 677. Elle est indispensable à la bonne mine. « Ce Prince marchait seul, mais si paré, si brillant d'or et de pierreries que... je ne vis jamais d'homme de meilleure mine que lui. » Voir aussi V, 67 sq., le récit d'une chasse à Sardis : les dames ont des capelines à plumes, des écharpes, des javelines incrustées d'or ; les hommes ont des habits magnifiques et galants.

dames d'un concert fort galant, et les régale d'une collation riche et délicate (1).

On apprend par ces exemples la manière dont un honnête homme doit pratiquer la libéralité ; il faut que ce soit « en fêtes, en habillements, en équipages magnifiques, et non pas en choses qui *aillent* à l'utilité de la personne qu'il aimerait. Car enfin, je ne sache rien de si bas, de si lâche, de si opposé à la modestie, ni qui donne des sentiments de mépris plus grands, que de voir une femme prendre quelque chose d'un homme qui est amoureux d'elle ». Asiadate est amoureux d'Elise, devenue pauvre par la mort de son père ; il lui fait offrir sa fortune et des diamants. « Dites à Asiadate, réplique-t-elle, que je le trouve peu judicieux, d'avoir su se servir si mal à propos de l'inclination qu'il a sans doute à être libéral, puisqu'au lieu d'acquérir mon estime par cette vertu, il acquiert mon aversion (2). »

Jamais dames ne furent plus respectées, plus fidèlement servies, qu'en Asie, à cette bienheureuse époque. Le mélancolique Aglatidas, ce proche parent de l'Antiochus de Bérénice, qui, « par sa propre mélancolie, avait toujours une forte disposition à partager celle d'autrui (3) », croit bien qu'Amestris l'a trahi ; et cependant, il voudrait avoir l'occasion de « l'assurer d'une passion éternelle (4) » ; et Bélésis est puni de son inconstance, par le refus de Cléodore de revenir à lui (5). Artémidore estime qu'il n'est « jamais permis à un honnête homme de rejeter rudement l'affection d'une femme, soit qu'elle l'eût abandonné ou non (6) ». Mégabise, qui est tout puissant à la Cour, aime Amestris ; il n'usera pas de son crédit pour l'obtenir. « Je n'en suis point capable, et le cœur d'Amestris est une chose que l'on ne peut recevoir agréablement

(1) *Cyrus*, III, 1138, Cf. X, 881, la « charmante surprise » que Phaon fait à Sapho, d'un concert ravissant.

(2) *Cyrus*, VII, 480, 482, Cf. *Grand Almanach d'Amour*, p. 23. « Des foires. Pour des foires, il n'y en a point dans l'empire de Tendre, car, en matière d'amour ou d'amitié, on ne peut vendre ou acheter sans simonie. »

(3) Le prince Artibie, lui aussi, est sujet à la tristesse. Il va commencer le récit de ses infortunes : « Le visage lui changea, ses yeux devinrent encore plus mélancoliques qu'auparavant, » ; et il soupire deux ou trois fois. Deux fois il croit sa maîtresse morte ; la première, il s'évanouit, la seconde, il a une fièvre terrible (*Cyrus*, III, 387 sq., *passim*).

(4) *Cyrus*, I, 95, 950. Il a, lui aussi, subi le coup de foudre, I, 410.

(5) VII, 1039.

(6) *Clélie*, II, 1036.

que par elle-même (1) ». Brutus est « le plus honnête homme du monde », et nul ne sait comme lui gagner un cœur. « Je défends à mes désirs, dit-il à Lucrèce, toutes les faveurs criminelles, et je ne veux enfin que ce que vous voudrez, pourvu que vous vouliez que je vous aime, et qu'il me soit permis de croire que, si je ne suis aimé, je pourrai l'être, en continuant de vous adorer, avec la même ardeur et la même pureté (2). » Périnthe aime la princesse Panthée d'une passion si discrète, que personne ne s'en aperçoit ; et quand elle est mariée, il meurt en emportant son secret (3). Thrasimède est un amant exact et empressé, qui n'a jamais manqué à la politesse qu'il doit aux autres. « Je ne crois pas que jamais personne ait su si bien l'art de se trouver toujours à la place où il veut être, qu'il le sait... ; au temple, en visite, en promenade et en assemblée, je ne l'ai jamais vu... ôter la place à personne, je ne l'ai jamais vu faire incivilité à qui que ce soit, et je l'ai pourtant toujours vu auprès d'Arpalice. Jugez après cela, s'il n'eût pas fallu qu'elle eût eu le cœur insensible, pour ne se laisser pas toucher à la passion d'un si honnête homme que Thrasimède (4) ». Le prince d'Agrigente refuse, après une victoire, de passer sous un arc de triomphe ; il réserve cet honneur aux dames, et les salue « avec beaucoup de civilité (2) ». Sans doute, Artémidore se glisse à travers des buissons, pour voir quelques dames sortir du bain ; il faut reconnaître cependant qu'il

(1) *Cyrus*, I, 906. Cf. *Polyeucte*, vers 380 sq. La situation et les sentiments de Sévère sont les mêmes.

(2) *Clélie*, II, 161, 431.

(3) *Cyrus*, V, 40 et 465. Voir avec quelles précautions, quelles atténuations, quelle réserve, Bélésis avoue que Léonise l'a remarqué. « J'ai si peu de droit à l'estime de la belle Léonise, que je ne devrais pas sans doute m'être imaginé qu'elle dût faire quelque différence de moi aux moins honnêtes gens qui la voient ; mais comme je me flatte assez souvent, et que je crois facilement les choses que je désire, j'avoue qu'il m'a semblé que je remarquais je ne sais quoi en la civilité qu'elle avait pour moi, de plus obligeant que pour quelques autres » (V, 954).

(4) *Cyrus*, VI, 1136. « La civilité, dit un personnage du *Cyrus*, veut qu'on loue toutes les belles, et principalement celles que l'on voit la première fois. » (V, 939). C'est pourquoi des cavaliers demandent à Léonise si elle n'a pas reçu du pays d'où elle vient, la nouvelle de la mort de ses amants ; car leur mort seule peut expliquer qu'ils n'aient pas accompagné une aussi jolie personne, et qu'on ne les voie pas autour d'elle.

(5) *Clélie*, II, 816-817. Selon, qui a trouvé aussitôt le mot d'une énigme proposée par Eumetis, garde le silence, pour laisser aux dames le plaisir et l'honneur de deviner : c'est que « il est naturellement civil pour les dames, et que la galanterie n'est pas incompatible avec sa philosophie » (*Cyrus*, IX, 614).

n'avait pas de coupables pensées, et qu'il n'allait vers elles que parce qu'il avait entendu la voix de sa maîtresse Clidamire ; d'ailleurs elles se rhabillent toutes « d'une manière s-modeste, qu'elles pouvaient ne craindre pas fort d'être vues (1) ».

Certains amants ont des susceptibilités étranges, et leur affection est blessée par la moindre apparence de trahison. Aglatidas voit Mégabise baiser la main d'Amestris ; il n'entend pas leurs paroles ; il ne doute plus de son malheur ; il part aussitôt, et ce malentendu enfantin aboutit à une catastrophe ; car elle épouse Otane (2).

Souvent, les rivaux eux-mêmes n'ont pas, à l'égard l'un de l'autre, des sentiments de haine, tant l'amour purifie et ennoblit les âmes. Tysimène aime Télamire, que son ami Artaxandre a épousée : pour ne rien entreprendre contre l'amitié, il va partir, et emporter avec lui le secret douloureux ; Artaxandre, pour adoucir son chagrin, veut qu'il reste, qu'il voie Télamire, et qu'il l'aime, car la vertu de sa femme lui est connue (3). Tisandre est marié avec Alcionide, qu'adorait Thrasybule ; et cet heureux époux se désespère d'avoir fait le malheur de son ami ; et il voudrait lui donner une grande part dans l'amitié d'Alcionide. « Je ne saurais être heureux, lui dit-il, si vous ne l'êtes pas ! » Il ressemble à la fois à Polyeucte et à M. de Wolmar, car, en mourant, il laisse sa femme à Thrasybule, à condition qu'ils parleront quelquefois de lui (4). Aronce et Horace aiment tous deux Clélie. « Tout ce que je puis, dit Horace à Clélie, est de demeurer dans les bornes que je me suis prescrites, de n'entreprendre plus de le surpasser qu'en vertu, et pour vous témoigner que je n'agis plus comme un fier ennemi, mais comme un amant généreux obligé à son rival, je vous déclare qu'il est digne de la gloire qu'il possède, qu'il vous aime autant qu'il peut aimer... (5) »

Tous ces honnêtes gens ont l'esprit poli et affiné ; ils se plaisent aux conversations délicates, dont nous parlerons plus loin, aux analyses abstraites et subtiles ; ils y prennent une part active. Ils savent tourner de la manière la plus galante du monde, une déclaration, un compliment, une lettre. Voici Aglatidas aux pieds d'Amestris : « Vous voyez à vos pieds,

(1) *Clélie*, II, 879.

(2) *Cyrus*, I, histoire d'Aglatidas et d'Amestris.

(3) *Cyrus*, VIII, 1311.

(4) *Cyrus*, III, 1192 et 1228.

(5) *Clélie*, IV, 624.

Madame, le plus criminel, le plus innocent, et le plus malheureux de tous les hommes, qui, comme criminel vient vous demander punition, qui, comme innocent, vient pour se justifier devant vous, et qui, comme malheureux vient du moins chercher en votre compassion quelque soulagement à ses maux (1). Brutus et Lucrèce échangent de fort jolies lettres (2). « Je me suis presque repenti, écrit Brutus, de vous avoir jamais aimée, j'ai presque voulu ne vous aimer plus, mais un peu après... j'ai condamné mes efforts, et je me suis repenti de mon repentir comme d'un crime. » Tysimène envoie à Télamire une lettre aussi respectueuse qu'attendrie (3), et celle qu'Intapherne adresse à sa sœur Istrine, pour lui parler de l'amour qu'elle fait naître dans le cœur du prince Atergatis, est si délicate, si décente et si claire, que Mandane elle-même l'admire (4). Thrasimède a déposé sur la table d'un petit cabinet où Arpalice aime à se retirer pour y rêver en paix, une lettre humble et ardente. « Si j'avais remarqué que vos yeux eussent entendu les miens, je ne vous aurais pas écrit, que je meurs d'amour pour vous ; mais comme il ne m'a pas semblé que leur langage vous fût intelligible, j'ai cru qu'il y avait encore plus de respect à vous écrire qu'à vous parler ; si toutefois je me suis abusé, je suis tout prêt de réparer ma faute, et de vous dire à genoux, à la première occasion que j'en trouverai, que j'ai une passion pour vous, dont la grandeur ne peut être égalée que par votre beauté (5). » Aucun amant, quel que fût son chagrin, ne manquerait aux règles de la concordance des temps. « J'avais imaginé quelque douceur, dit le dolent Tysimène à Artaxandre, à faire en sorte que Télamire *sût* mon amour, et que vous ne le *sussiez* jamais, de peur que vous ne *m'ôtassiez* votre amitié (6). »

Il est difficile à M^{lle} de Scudéry de peindre un homme absolument malhonnête. Otane a beaucoup de défauts ; il est jaloux, brutal envers Amestris, son humeur est « inégale et soupçonneuse », sa conversation « pesante et incommode », son action « contrainte et déplaisante » ; et cependant « on ne peut avoir plus d'esprit ni plus de cœur que lui ; de sorte que

(1) *Cyrus*, I, 1058.

(2) *Clélie*, II, 402 sq.

(3) *Cyrus*, VIII, 1300.

(4) *Cyrus*, VIII, 337 sq.

(5) *Cyrus*, VI, 1112.

(6) *Cyrus*, VIII, 1308.

si l'on eût pu trouver l'art de séparer les bonnes et les mauvaises qualités d'Otane, il y aurait eu en sa personne de quoi faire un assez honnête homme et un monstre tout ensemble (1) ».

Les femmes du *Cyrus* et de la *Clélie* sont maîtresses d'elles-mêmes, et ne connaissent pas l'abandon aux inclinations du cœur ou aux impulsions des sens ; elles obéissent à la raison, aux bienséances, et elles exigent que leurs amants s'y soumettent aussi ; elles méprisent et haïssent tout ce qui est brutal, grossier, vulgaire ; elles sont ingénieuses à découvrir dans un mot, dans un geste, des apparences suspectes : elles conservent jalousement leur réputation d'honneur, leur gloire. « Je fais consister la gloire des femmes, lit-on dans la *Clélie*, lorsque leur esprit surpasse leur beauté, et qu'elles ont en un mot tant de mérite, qu'on peut encore avoir de l'amour pour elles, quand elles perdent tout ce qui les fait belles (2). »

La vertu est un élément essentiel de ce mérite. Les jeunes filles acceptent docilement le choix de leurs parents. « J'ai aimé Aglatidas, dit Amestris, parce que mes parents ont cru qu'il avait de la sagesse et du jugement, et qu'il avait toutes les qualités qui peuvent faire un honnête homme (3) ». Aglatidas voudrait savoir si elle l'eût choisi sans l'ordre de son père ; elle s'obstine à ne pas l'avouer. Ecouter la déclaration d'un homme est pour une femme une grosse affaire ; la plupart du temps, l'aveu choque sa pudeur, s'il n'est pas entouré de préliminaires, de circonlocutions, d'atténuations, qui en dissimulent la netteté. Arpalice s'y résout avec peine, bien qu'elle aime Thrasimède (4) ; et Amilear, qui, pourtant, est le plus spirituel et le plus galant de tous les hommes, déclare que depuis qu'il est amant, il en a fait plus de cent, « sans en avoir jamais pu faire que deux dont j'aie été tout à fait content ». « Il n'y a rien de si difficile à faire à propos, et à faire galamment (5). »

(1) *Cyrus*, IV, 443.

(2) *Clélie*, II, 472. Voir ce que font au contraire la plupart des courtisanes, qui ne recherchent dans une femme que la beauté du corps, et les fuient quand elles sont laides ; on dirait que les femmes, comme les couleurs, n'ont d'autre rôle que de divertir les yeux (*Cyrus*, X, 649 sq.).

(3) *Cyrus*, I, 974.

(4) *Cyrus*, VI, 1137.

(5) *Clélie*, I, 1137. Et cependant, Amilear demeure à Rome, dans la rue des Amours¹ (III, 7, 94). Voir avec quelles précautions Bélésis amène peu à peu Léonise où il veut en venir. « Quoi, Léonise, interrompit Bélésis, vous me refuserez toutes choses, et ne me donnerez jamais rien de ce que je vous de-

Mais qu'est cela à côté de la difficulté que les femmes ont à se résoudre à révéler elles-mêmes leurs sentiments ! Candiope presse Arpalice de dire à Thrasimède « qu'elle ne le hait pas » ; il ne lui en coûtera que quatre ou cinq paroles. « Ces quatre ou cinq paroles, réplique Arpalice, sont de plus grande conséquence que vous ne pensez pas ; je ne vous réponds pourtant pas que je puisse éternellement m'empêcher de les dire, mais si je suis toujours maîtresse de ma raison, je ne les dirai qu'à l'extrémité. Car enfin, ces quatre ou cinq paroles dont vous parlez comme d'une chose si peu importante, sont pourtant le dernier terme jusques où la modestie et la vertu permettent d'aller. En effet, tant qu'un amant ne demande qu'à être simplement aimé, j'avoue que l'amour n'a rien qui m'épouvante, ni qui blesse mon imagination ; au contraire, je trouve quelque chose de beau dans toutes les plaintes d'un amant, à qui on n'a point dit ces quatre ou cinq paroles favorables. Je trouve même que ces plaintes sont glorieuses à la personne qui est aimée, et qui n'a point avoué qu'elle aime ; elle tient alors véritablement en sa puissance le bonheur ou le malheur de son amant, et c'est proprement en ce temps-là qu'elle est maîtresse, et qu'il est esclave. Au contraire, dès

manderai, non pas même un peu d'espérance ? — Ha, pour l'espérance, reprit-elle, je ne vous la puis ôter. — Il est vrai, reprit Bélésis, mais vous me la pouvez donner. — Puisque vous la pouvez trouver en vous-même, répliqua Léonise, il ne faut point la chercher en autrui. — De grâce, reprit-il, ne me refusez pas absolument tout ce que je vous demande, et faites du moins une chose pour moi ; mais afin que vous me la promettiez sans répugnance, je vous déclare que ce que je vous demanderai ne se pourra appeler faveur. — Avec cette condition, reprit-elle, je vous permets de dire ce que vous voulez. — Après cela, répliqua Bélésis, je ne craindrai point de vous supplier de croire que toutes les fois que je parlerai à Cléodore, j'aurai une extrême douleur de ne parler point à Léonise, et que tous les témoignages d'affection que je lui rendrai de peur qu'elle ne me bannisse d'auprès de vous, seront des preuves de la passion que j'ai pour cette belle Léonise. — Et vous n'appellez pas cela faveur, reprit-elle en riant ? — Non, répondit Bélésis, mais un moyen pour en obtenir. — Mais de grâce, reprit-elle, quelle plus grande faveur peut-on faire que d'écouter ? — Ecouter, répliqua Bélésis, n'est assurément que civilité, mais aimer est une véritable faveur » (*Cyrus*, V, 1006-1007). Après bien des détours, le prince de Phocéé amène Cléonise à entendre sa déclaration. « Je vous haïrais peut-être, lui dit-elle, si une fois de plus vous me mettiez dans l'obligation d'entendre ce que je viens d'entendre » (*Cyrus*, VIII, 916 sq.) ; cf. cette anecdote de la *Princesse de Paplagonie* ; un gentilhomme aimait la Princesse ; un jour on le trouva devant sa porte, poignardé et mourant. « Il tenait dans sa main une espèce de manifeste, pour justifier l'homicide de soi-même par sa cause, et comme cette folie lui avait encore laissé assez de sens pour respecter la Princesse, ce manifeste était écrit en grec, afin que ceux qui le lui expliqueraient le fissent d'une manière moins passionnée qu'il n'eût fait lui-même, sachant bien que les termes tendres et amoureux lui déplaisaient » (86).

que ces favorables paroles ont passé de l'oreille dans le cœur d'un amant, le son n'en est pas plutôt dissipé, que ce même amant, ne pouvant plus désirer ce qu'il possède, désire ce qu'il n'a point, c'est-à-dire des preuves de cette affection qu'on lui a dit avoir pour lui. De sorte qu'après cela, n'agissant plus en esclave, il demande ce qu'il pense lui être dû, et ne le demande plus avec la même soumission... Tous les désirs d'un amant au delà de ces quatre ou cinq paroles favorables, me semblent tous si criminels, et me choquent tellement l'imagination, que, pour l'empêcher de les avoir, je veux lui refuser ces quatre ou cinq paroles qu'en effet je pourrais lui accorder innocemment... Tout ce que je puis est de dire à Thrasimède que je veux bien qu'il continue à m'aimer (1) ». Spitridate part au combat, et prend congé d'Araminte. Il ne lui demande pas de lui dire qu'elle l'aime, mais simplement que l'espérance qu'il a n'est pas sans sujet. Elle répond « en rougissant » : « Croyez donc tout ce qui vous pourra donner l'espérance d'être un jour heureux, et je croirai aussi tout ce qui me pourra consoler de votre absence, et me faire espérer de vous revoir (2) ». Elle évite jusqu'à la sonorité des mots propres et décisifs. Voici, sans doute, l'exemple le plus curieux. Cyrus tient à marier Myrsile à Doralise ; mais ce projet si raisonnable rencontre des difficultés ; elles viennent de ce que Myrsile veut être assuré, avant d'épouser Doralise, qu'il est aimé d'elle ; or, Doralise ne peut se résoudre à avouer ce que tout le monde sait. « Ce qu'il y eut de rare fut que Cyrus lui persuada plutôt d'épouser Myrsyle, qu'il ne lui persuada de lui avouer qu'elle l'aimait (3). »

(1) *Cyrus*, VI, 1220-1222 ; Cf. V, 952. « La bienséance ne permet pas que l'on dise aux hommes beaucoup de choses tendres et obligeantes ; le mot d'amitié est même quelquefois assez difficile à prononcer, et on n'ose presque s'en servir en parlant à un homme un peu galant, quand il est jeune et enjoué..., il faut qu'un homme ait donné mille preuves de sagesse..., pour pouvoir dire avec bienséance que l'on a beaucoup d'affection pour lui. »

(2) *Cyrus*, X, 1034. Il est tué, elle meurt (X, 1338).

(3) *Cyrus*, X, 1477. Un couplet d'un *Air de cour* sur *Mlle de *** qui veut que l'on aime sans le dire* (*Nouveau recueil de chansons et airs de cour*, Paris, Leché, 1656, p. 161), contemporain du *Cyrus* et de la *Clélie*, nous suggère toute la différence qu'il y avait entre les prétentions et la réalité.

Votre entretien m'est interdit,
seulement pour avoir vous dit :
je meurs d'amour pour vous, ne soyez plus de roche ;
Je suis encore plus piqué
de voir qu'un autre vous approche,
pour ne s'être point expliqué.

Les héroïnes ne connaissent pas d'argument plus fort que la bienséance. Araminte congédie Spitridate ; il se plaint. « La bienséance le veut, répondit-elle, et il lui faut obéir (1). » Quand deux amants qui s'aiment se trouvent seuls, ils causent, mais n'échangent pas même un baiser (2). Naturellement, l'adultère n'est pas connu en Asie ou à Rome ; les femmes mariées apportent un soin particulier à éviter tout ce qui pourrait faire croire qu'elles conservent pour un amant une ombre de complaisance, même innocente et secrète ; elles sont obstinément fidèles à leur devoir, et vont au-devant des reproches qu'on pourrait leur faire. Ce sont toutes des disciples de Pauline. Tant qu'Otane a été vivant, malgré l'aversion qu'elle avait pour lui, Amestris a refusé de voir Aglatidas ; or, dans un combat, Aglatidas a tué Otane sans le connaître. « Si je vous épousais, lui dit-elle, on croirait peut-être que vous n'auriez fait que ce que je vous aurais ordonné de faire ; de sorte que cette pensée me blesse si fort l'imagination qu'il faut absolument que je fasse tout ce que je pourrai, pour ne laisser pas lieu de douter de mon innocence à mes plus grands ennemis. C'est pourquoi non seulement je ne vous épouserai point, mais je veux encore ne nous voir jamais. » Et elle ajoute qu'elle en mourra sans doute (3). Noromate est mariée au peu galant Sitalce, prisonnier de guerre à l'ennemi ; Adonacris, époux d'Argyrispe, est prisonnier dans la ville où habite Noromate, qu'il aime depuis longtemps ; il lui explique qu'il a épousé Argyrispe par chagrin, mais qu'il n'a pas trouvé dans cette union la consolation qu'il espérait ; il lui jure que l'affection qu'il a pour elle est pure de toute pensée criminelle, qu'il ne veut que la voir, « sans autre prétention que celle de n'être point haï... ; vous donnerez à mon amour tel nom qu'il vous plaira, vous l'appellerez estime, amitié, ou tendresse, pourvu que vous enduriez que je vous voie, que je vous aime, et que je mette mon souverain bien à être auprès de vous ». Elle refuse, et malgré l'amour qu'elle a pour Adonacris, essaie d'obtenir qu'on l'échange contre Sitalce (4).

(1) *Cyrus*, III, 946. Artibie raconte la mort de sa maîtresse Léontine ; il note qu'elle mourut « sans avoir perdu sa beauté, ni fait une action indécente » (*Cyrus*, III, 422).

(2) Voir p. ex. *Cyrus*, V, 1000 sq., Bélésis et Léonise.

(3) *Cyrus*, IV, 694.

(4) *Cyrus*, IX, 294 sq. Heureusement Sitalce est tué au combat, et Argyrispe meurt de la fièvre. Noromate et Adonacris se marient (455 et 495). De même, Alcionide mariée à Tisandre refuse de promettre à Thrasybule qu'elle

Lucrèce, mariée à Collatin, congédie Brutus qu'elle aime. « Un seul de vos regards me mettrait le scupule dans l'âme (1). » Cette pureté de sentiments est naturelle aux femmes, et elles n'en attendent aucune louange. Isalonide croit qu'une femme qui n'est pas galante est la plus vertueuse du monde ; fière de sa vertu, elle fait enrager son mari et ses parents, distribue la censure et le blâme, voit partout des crimes contre les bonnes mœurs ; mais Mandane ne comprend pas qu'elle montre tant d'orgueil pour une qualité si indispensable à toute honnête femme : couvrirait-on un homme d'éloges extraordinaires, parce qu'il n'aurait ni volé ni assassiné (2) ?

La pureté de l'amour triomphe sans doute dans le mariage d'âmes qui unit Phaon et Sapho. Phaon met « la perfection de l'amour à vouloir tout ce que veut la personne aimée ». Or, l'admirable Sapho ne veut pas que le corps souille la beauté de sa flamme. Donc, « ils convinrent des conditions de leur amour, car Phaon promit *solennellement* à Sapho, qui le voulut ainsi, de ne désirer jamais rien d'elle que la possession de son cœur, et elle lui promit aussi de ne recevoir jamais que lui dans le sien ». Elle repousse même le mariage traditionnel, honnête et bourgeois, auquel Phaon voudrait un jour l'amener ; elle démontre aux juges du pays des Sauromates « que pour s'aimer toujours avec une égale ardeur, il fallait ne s'épouser jamais » ; elle les persuade, et, dès lors, elle va jouir avec Phaon « de tout ce que l'amour galant, délicat et tendre, peut inspirer de plus doux dans les cœurs qui en sont possédés ». C'est une ère d'extase et d'attendrissement. « L'amour de Phaon augmenta avec son bonheur, et l'affection de Sapho devint encore plus violente, par la connaissance qu'elle eut de la grandeur de l'amour de son amant. Jamais l'on n'a vu deux cœurs si unis, et jamais l'amour n'a joint ensemble tant de pureté et tant d'ardeur ; ils voyaient dans leurs yeux tous les mouvements de leurs cœurs, et ils voyaient des sentiments si tendres que, plus ils se connaissaient, plus ils s'aimaient (3) ».

pensera à lui « trois ou quatre moments tous les jours » ; elle tâchera au contraire, de le bannir de son souvenir et de son cœur ; mais, ajoute-t-elle joliment, « on ne dispose pas de sa mémoire comme on veut, et il arrivera peut-être que vous m'oublierez sans en avoir le dessein, et que je me souviendrai de vous sans le vouloir faire » (*Cyrus*, III, 1207 sq.).

(1) *Clélie*, II, 590.

(2) *Cyrus*, VIII, 1076 sq.

(3) *Cyrus*, X, 766, 853, 1029, 854. Il y a dans cette affection quelque chose d'agaçant. Sapho, à certain moment, reproche à Phaon de n'être pas assez

Cette conception n'existait pas dans l'*Astrée* où tous les hommes, bergers et chevaliers, aspirent à posséder leur dame en mariage légitime, où Adamas vante à Corylas, comme ferait un placide bourgeois, les avantages d'un mariage de raison, ni même dans la *Cassandre*, où comme nous l'avons vu, les plus parfaits héros prennent leur revanche, le soir des noces, d'une attente qui n'a pas duré moins de dix tomes. Il y a là, par réaction contre la brutalité vulgaire, une exagération du mépris du corps, une déformation malsaine d'un sentiment naturel ; mais il faut excuser M^{lle} de Scudéry, dotée par la nature d'une furieuse laideur, qui n'avait d'égale que celle de Pellisson, d'avoir réduit l'amour aux seules joies qu'il lui fût possible de goûter. Les contemporains admirèrent ces pures imaginations. « Je vois bien, écrivait Godeau à M^{lle} de Scudéry, que vous allez devenir l'oracle de la galanterie pour tout l'univers, et que, comme on dit le platonisme et le péripatétisme..., on dira le saphonisme, pour exprimer la plus délicate galanterie (1). »

Les héros du *Cyrus* et de la *Clélie* donnaient, dans leur conduite, l'exemple de toutes les vertus qui constituent l'honnêteté. Ils étaient des modèles parfaits, que l'auteur proposait à l'imitation des honnêtes gens. Leur vie était, pour ainsi dire, un cours de morale mondaine en action. L'enseignement se présentait aussi dans ces romans sous la forme d'histoires, et surtout de conversations. C'est là, certainement, la partie la plus originale, la plus intéressante, même pour nous, de ces longs récits. Sorel explique le succès du *Cyrus*, par l'attrait « de si charmantes conversations (2) ». Ces entretiens confirment les leçons qui se dégagent de la vie des personnages ; car ils fondent la pratique en raison. Ils les complètent aussi, car les distinctions qu'ils établissent, et la diversité des cas qu'ils examinent, dépassent l'expérience, forcément limitée, d'un individu. Enfin, indépendamment du fond même, ils sont riches en profit intellectuel : ils habituent à l'analyse abstraite et poussée des sentiments, à l'observation et à l'expression

triste et languissant quand il est loin d'elle, il s'amuse, noue d'autres intrigues, donne des sérénades ; « un amant affligé n'a que faire d'amusement » ; elle ne comprend pas ces revanches de la nature ; il lui demande pardon ; mais elle ne répond pas. « Sapho passa la nuit à examiner avec Agélaste la résolution qu'elle devait prendre » (1016).

(1) CONRART, *Ms*, folio, V, 59. Lettre du 28 février 1654.

(2) *Biblioth. franç.*, 185.

de nuances subtiles. Leur nombre, leur variété, leur pénétration, témoignent du progrès général des esprits, par l'intérêt que les lecteurs étaient capables d'y prendre.

D'ailleurs la psychologie remplit le *Grand Cyrus*. Au fond, il est conçu comme le sont les tragédies classiques, comme le seront surtout celles de Racine ; dès qu'un événement se produit, l'auteur étudie sa répercussion sur les différents personnages. Par exemple, on remet à Mandane la lettre où Artamène, que l'on croit mort, lui dévoile son amour et sa naissance illustre : Mandane commence à prendre conscience de son amour. Artamène reparaît ; il se demande si la Princesse a reçu sa lettre, il le désire et le craint ; il tâche, quand il la voit, de lire dans son âme ; elle essaie de ne rien laisser paraître (1). Cixare a appris que Cyrus est vivant, mais il ignore qu'il est caché sous le nom d'Artamène ; il l'annonce à Mandane ; celle-ci connaît toute la vérité ; elle aime Cyrus et voudrait le garder auprès d'elle, mais elle répugne à se faire complice d'un homme dont son père recherche la mort (2). On pourrait multiplier les exemples : le problème moral, le conflit, l'évolution des sentiments sont toujours à la base des aventures les plus romanesques.

Ceci est visible dans les histoires. La plupart ne sont que des études du cœur, ou des questions d'amour sous la forme de récits. Dans le premier genre, on peut lire la jolie histoire d'Aglatidas et d'Amestris (3), dans le second, la longue séance

(1) *Cyrus*, II, 117, 183.

(2) *Cyrus*, II, 304 sq. Voir II, 245 sq., p. ex. le rôle de la confidente de Mandane, Martésie ; elle semble uniquement destinée à donner à Mandane l'occasion de manifester ses sentiments intimes.

(3) *Cyrus*, I. Rencontre due à un accident de voiture, coup de foudre, et premières émotions d'Aglatidas, visite d'Aglatidas à Amestris, propos à la fois attendris et retenus, timidité d'Aglatidas à se déclarer, qui laisse le champ libre à de plus audacieux, décision des parents de les marier, et inquiétude d'Aglatidas, qui veut savoir si Amestris l'eût choisi sans l'ordre de son père, elle s'obstine à ne pas répondre, fausse jalousie d'Aglatidas, susceptibilité, et rupture, efforts d'Aglatidas pour faire la cour à Anatise, soit pour essayer de l'aimer, soit dans l'espoir de piquer Amestris qu'il adore toujours, douleur et colère d'Amestris qui n'a rien à se reprocher et ne comprend rien à ce changement, explication des deux amants, dernière entrevue où tout s'éclaircit, mais trop tard, car Amestris a épousé Otane, qu'elle a choisi parce qu'il est laid et brutal, pour bien monter à Aglatidas qu'elle ne l'a pas épousé par amour et que son cœur n'a pas changé, avou qu'elle lui fait de sa tendresse, mais en lui ordonnant de ne plus la voir, mélancolie d'Aglatidas. Voir la suite, IV, 442 sq. Amestris est triste auprès d'Otane qui s'inquiète et enfin s'irrite ; sans doute il a le bonheur de la posséder, mais possède-t-il son cœur ? Il réfléchit ; pourquoi l'a-t-elle épousé brusquement ? pourquoi aime-t-elle la

qui a lieu à Sinope chez Martésie, et qui occupe près de cinq cents pages. Un jour qu'on s'entretient autour d'elle des aventures d'Artamène, Timocrate qui a toujours été éloigné de sa maîtresse, Philoclès, qui a aimé sans être aimé, Artibie, qui a perdu sa fiancée huit jours avant son mariage, Léontidas, qui a connu les tortures de la jalousie, prétendent chacun avoir éprouvé le plus cruel chagrin d'amour ; on en vient donc à se demander quel est, pour un amant, la plus vive souffrance. On les invite à conter leur histoire, Martésie prononcera le jugement. Chacun d'eux revendique avec quelque âpreté ce prestige que donnent les plus grandes douleurs. « Je n'endurerai pas, dit Philoclès, que l'on die que celui qui n'est point aimé soit moins malheureux que celui qui perd ce qu'il aime (1). » « Je m'étonne, affirme Artibie, qu'il y ait des gens qui osent me disputer le premier rang parmi les infortunés (2). » C'est lui que Martésie déclare le plus digne de compassion. L'histoire de Thrasyle permet au jury d'établir une différence entre l'inconstance et l'infidélité (3).

Les qualités de la conversation sont parmi celles que l'on signale chez les personnages, avec le plus de régularité et de complaisance. Tout le monde les apprécie. A Sinope, les courtisans de Ciaxare se réunissent chez Martésie, « étant certain que sa conversation était très agréable (4) ». Parthénie « parle de tout fort à propos et fort agréablement ». Arpasie « aimait tous les plaisirs, principalement la conversation un peu galante ». Astidas avait une « conversation divertissante et commode, et il tournait les choses d'un certain biais, qu'il

solitude, alors qu'auparavant elle se plaisait en société ? Il ne sait à quoi s'en prendre, car la conduite de sa femme ne donne lieu à aucune critique ; ce mystère l'exaspère, d'autant plus qu'on attribue à sa jalousie la vie retirée que mène Amestris. Il ne put jamais « déterminer en lui-même s'il était heureux ou malheureux », sa jalousie est cruelle le jour où il découvre dans un coffret des lettres d'Aglatidas. « Je veux du moins qu'elle me dise un mensonge vraisemblable, plutôt que de ne me dire rien » ; cf. *Alceste* en présence de Célimène, *Misanthrope*, IV, 3, en particulier vers 1389-1390.

(1) *Cyrus*, III, 381.

(2) *Cyrus*, III, 425. Cette séance chez Martésie dure de la p. 95 à la p. 571 du tome III. Cyrus lui-même ne dédaigne pas de présider des jurys de ce genre. Il se déclare prêt à écouter l'histoire d'Hermogène et de Bélésis pour les accommoder. « L'intérêt des personnes de votre mérite, leur dit-il, ne doit jamais être indifférent aux plus grands princes du monde » (V, 864).

(3) *Cyrus*, VII, 1071 sq.

(4) *Cyrus*, III, 95.

n'était pas nécessaire qu'il en dît de belles pour plaire, parce que le seul air dont il disait les plus communes faisait cet effet-là (1) ». Alcionide « dit précisément tout ce qu'il faut dire..., elle parle également bien de toutes choses, et demeure pourtant si admirablement dans les justes bornes, que la coutume et la bienséance prescrivent aux dames, pour ne paraître point trop savantes, que l'on dirait, à l'entendre parler des choses les plus relevées, que ce n'est que par le plus simple sens commun qu'elle en a quelque connaissance... Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu une personne dont la conversation ait été plus charmante que la sienne (2) ». Périnthe avait « une conversation agréable, qui sans avoir rien de trop enjoué ni de trop sérieux, plaisait également à toutes sortes d'humeurs, et à toutes sortes de personnes, de quelque condition qu'elles fussent (3) ». C'était le don le plus précieux d'Amilcar, de savoir « diversifier si bien sa conversation entre ces personnes d'humeur différente, qu'il leur disait, précisément, ce qu'il leur fallait dire pour leur plaire (4) ». Aristhée est fort instruit, mais « on ne trouve ni en sa conversation ni en son esprit, je ne sais quoi d'insupportable, que presque tous les savants ont (5) ». Le prince de Phocée est aussi capable de briller dans une conversation, que sur un champ de bataille (6). A la cour de Perse, c'est une coutume de visiter régulièrement les dames ; c'est ainsi qu'Aglatidas est exact chez Amestris. « La conversation, dit-il, fut fort agréable ce jour-là (7). » Thrasybule lui-même et ses compagnons, quand ils courent les mers et s'abandonnent à la fortune, s'entretiennent de l'ambition et de l'amour, « chacun de nous soutenant son opinion selon les sentiments qu'il avait alors dans le cœur. » Même pendant les chasses, de petits groupes se forment vite, et les conversations galantes éclosent de toutes parts (8).

Dans les romans, comme dans les recueils de conversations dont nous avons parlé plus haut, ces entretiens ont lieu dans un endroit agréable, une maison de campagne, comme celle

(1) *Cyrus*, VI, 116, X, 86, 100.

(2) *Cyrus*, III, 1111.

(3) *Cyrus*, V, 37.

(4) *Clélie*, I, 1392.

(5) *Cyrus*, VII, 545.

(6) *Cyrus*, VIII, 602.

(7) *Cyrus*, I, 432.

(8) *Cyrus*, III, 1093 ; V, 67 sq, récit d'une chasse à Sardis.

de Périandre, roi de Corinthe (1), une grotte « que la nature a commencée, que l'art et les soins de Sapho ont achevée », tapissée de mousse, parfumée de fleurs (2), ou un cabinet comme celui de Mériandre, dont l'entrée est interdite aux cœurs insensibles par un Cupidon armé de flèches, dont le dôme est soutenu par seize colonnes de marbre blanc, avec, sur les frises, des vers gravés, et de petits amours enlacés dans des guirlandes de roses (3) ; dans ce décor paisible, d'un charme artificiel, d'un symbolisme vieillot, se réunissent des hommes qui sont de parfaits honnêtes gens, polis sans affectation, soumis aux dames sans complaisance servile, instruits, intelligents, penseurs ingénieux et causeurs distingués, et des dames belles, jeunes, gracieuses, réservées sans austérité, enjouées sans libertinage ; entre eux règne une familiarité honnête, une liberté qui ne cesse pas d'être d'accord avec la plus exacte décence ; les bienséances se tempèrent de bonne grâce, sans consentir aucune concession ; on sait tenir le juste milieu entre la licence et la prudence. On se plaît aux sujets aimables sans frivolité, sérieux sans pédantisme, on les agrmente de quelques anecdotes tirées des auteurs anciens et amenées sans recherche, de quelques souvenirs personnels discrètement évoqués ; on plaisante sans médire, la raillerie est fine et sans fiel. La discussion n'est jamais bruyante et orageuse, car on obéit à la raison, on se rend dès qu'on est éclairé, et nul n'est assez sot pour s'opiniâtrer contre l'évidence et mettre un point d'honneur à ne pas céder (4). Souvent, une collation, un concert, terminent ces réunions charmantes (5).

(1) *Cyrus*, IX, 620.

(2) *Cyrus*, X, 880-881.

(3) *Clélie*, III, 1037 sq. ; Cf. II, 895 sq., la fête que Cléodamas offre dans sa maison de Carisatis. *Le Roman comique* (1^{re} partie, chap. ix), dit du *Cyrus* à cause du luxe des appartements, que c'est « le livre du monde le mieux meublé ».

(4) Voir p. ex. *Entretiens de morale*, I, 122, Agariste s'engage à modérer son humeur un peu vive, et II, 67, Cléomire promet de ne plus user à tort et à travers, du mot *impertinent*.

(5) Ces entretiens aristocratiques, qui abondent dans les romans de M^{lle} de Scudéry, sont ce que nous avons de plus agréable, à cette date, comme conversations, en tenant compte, naturellement qu'il ne nous est rien resté des conversations véritables. Bien qu'ils soient quelquefois longs et subtils, et qu'ils s'obstinent trop à tout distinguer, classer, régler, dans le domaine des sentiments, ils sont bien supérieurs au *Dialogue* de SARRASIN, s'il faut qu'un jeune homme soit amoureux ; on peut voir en le lisant combien nos auteurs avaient de gaucherie à manier cette forme littéraire, où les Italiens étaient depuis longtemps passés maîtres. La discussion s'engage chez Sarrasin,

Dans les conversations du *Cyrus* et de la *Clélie*, les questions les plus diverses sont examinées avec méthode et minutie.

Entretiens sur l'Amour. La beauté est-elle nécessaire pour faire naître l'amour d'un honnête homme ? Oui, affirme Parthénie, non, soutient Timante (1). Pourquoi ne produit-elle pas nécessairement l'amour dans l'âme de tous ceux qui la voient ? Pourquoi des femmes qui en sont dépourvues provoquent-elles de grandes passions (2) ? Les brunes sont-elles plus belles que les blondes (3) ? En tout cas, rien ne déplaît plus « horriblement aux honnêtes gens » que l'affectation, le

entre Ménage d'un côté, et Chapelain, Sarrasin et M. de Trilport de l'autre. Aucune dame n'y prend part, et on s'en aperçoit. « Quelques avantages, dit Ménage, qu'on attende de l'attachement qu'on a pour les dames, il s'y rencontre d'un autre côté tant de choses, qui peuvent empêcher qu'on ne devienne honnête homme, que je suis tout prêt de disputer contre la vieille thèse, qui expose qu'il est impossible qu'un homme soit fort propre pour le monde, s'il n'a été amoureux en sa jeunesse » (144). Ce n'est pas à proprement parler un dialogue, c'est un choc de deux lourdes et massives dissertations. Ménage argumente sur la peinture qu'on a faite de l'amour dans l'antiquité ; on le représente enfant, pour montrer qu'il ramène à l'enfance ceux qu'il domine, nu, pour témoigner qu'il les pousse à l'impudeur, à moins que ce ne soit pour prouver qu'il les ruine et les dépouille : il parle des erreurs d'Agamemnon, et de celle du « Père Adam, dont l'amour nous coûte si cher ». Il cite tous les exemples de folie amoureuse que les anciens ont rapportés, jusqu'à l'éléphant qui aimait une bouquetière, et au béliet, qui aimait « la ménétrière Glaucis ». Chapelain réplique avec la même gravité. Je ne citerai que ce détail ; il expose que Eusthatius n'a pas prétendu taxer l'amour d'indécence, quand il a parlé de sa nudité ; c'est si peu sa pensée « de traiter l'amour d'impudent à cause qu'il n'est pas vêtu, qu'il écrit seulement que ce dieu n'est ainsi nu que parce qu'il faut qu'il descende sous les eaux, pour y conserver le genre des poissons, et pour y embraser les naïades et les néréides » (188). On se demande l'utilité de ces controverses. Ménage n'a pas de peine à énumérer des femmes lascives et débauchées ; Chapelain n'est pas embarrassé pour en citer un aussi grand nombre qui furent honnêtes et intelligentes : quelle conclusion peut-on en tirer ? Enfin, après avoir démontré que de l'amour procèdent toutes les vertus, Chapelain aborde le vrai sujet, et soutient en particulier « que de cet amour naît dans l'esprit des jeunes gens la qualité la plus nécessaire à la vie civile, qui est de savoir parfaitement et sans peine s'accommoder à la manière et aux sentiments des autres » (233). La discussion se termine pendant une promenade au jardin de Renard, et « nous demeurâmes tous d'accord que rien n'était si nécessaire à un jeune homme, pour devenir accompli, que de servir une honnête femme » (235, voir les *Œuvres de SARRASIN*, édit. déjà citée).

(1) *Cyrus*, VI, 321 sq. C'est le sens de l'histoire de Parthénie et de Timante. Timante aime Parthénie sans la connaître, car, selon un oracle, elle ne lui parle que cachée ou voilée. Mais elle a « je ne sais quel charme dans sa conversation qui me ravit, je ne sais quoi de galant dans ses façons de parler » etc. (388). Voir encore, VI, 203 sq. une conversation sur la beauté, entre Parthénie et Amaxite.

(2) *Banquet des sages*, *Cyrus*, IX, 790.

(3) *Cyrus*, VIII, 67. Il est question d'une conversation « aigre » du roi d'Assyrie et d'Intapherne sur ce sujet.

trop grand soin de vouloir paraître belle, et l'immodestie de provoquer, de mendier les compliments (1). L'amour ne doit guère procéder de la reconnaissance. « Cela n'est ni civil, ni galant, ni passionné, explique Sapho à Phaon. Il s'ensuivrait que mes bontés auraient précédé votre affection, et je prétends au contraire que votre affection ait précédé mes bontés, et que, si je dois votre amour à quelque chose, c'est à votre inclination et à mon propre mérite (2). » Naît-il dès la première vue, subitement, est-il fondé sur une connaissance progressive et sur l'estime ? Dans quel cas est-il plus solide (3) ? Rien n'est plus difficile que de gagner le cœur d'une femme. « Il faut presque autant d'esprit pour savoir toutes les diverses manières dont on doit agir avec les sérieuses, les enjouées, les belles, les laides, les douces, les fières, les faibles, et les opiniâtres, que pour bien conduire divers peuples de divers tempéraments (4) ». C'est une lutte secrète entre la femme et l'amant ; aussi, « il est si nécessaire pour parler galamment d'amour, d'employer tous les termes de la guerre, qu'on ne s'en saurait passer, puisqu'il y a, en l'une comme en l'autre, des intelligences secrètes, des surprises, et des tromperies (5) ». L'amour est-il une chose fâcheuse ou agréable (6) ? Il est évident que les passions donnent à la vie sa flamme et son intérêt ; sans elles « les honnêtes gens n'auraient rien à faire (7) ». « Pour celui qui est incapable de nul attachement, et qui a une indifférence universelle dans le cœur, on n'en peut jamais rien faire de bon (8) ». L'amour est innocent des crimes qui se commettent en son nom ; « il inspire cent actions héroïques, et il

(1) *Clélie*, I, 305 sq. Conversat. où prend part, à Capoue, la sage Aricie, qui parle.

(2) *Cyrus*, X, 948.

(3) *Clélie*, I, 195 sq.

(4) *Clélie*, II, 83-85.

(5) *Clélie*, II, 484.

(6) *Clélie*, II, 346 sq. Conversat. chez Lucrèce ; elle répond par deux vers, dont elle s'amuse à intervertir l'ordre logique des mots :

qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours
mais hélas, il n'est point d'éternelles amours,

(7) *Clélie*, conversat. sur l'utilité des passions, I, 1045 sq.

(8) *Clélie*, II, 194 ; cf. *Cyrus*, VI, 113-114, les lois de Chypre et de Paphos : « L'amour est...une passion de nécessité et de bienséance ; il faut que tous les hommes soient amoureux et que toutes les dames soient aimées ». Une conversation de *Clélie* examine si on doit préférer l'amitié à l'amour (III, 321). On peut rapprocher de ceci la curieuse et caractéristique histoire de Ligdamis et Cléonice, qui avaient cru pouvoir renoncer à l'amour (*Cyrus*, IV, 823 sq).

fait pratiquer toutes les vertus à mille autres, qui ne seraient peut-être que des hommes ordinaires sans cette passion » ; on ne récrimine pas contre le soleil, parce qu'il fait naître des bêtes venimeuses, des mêmes rayons qui colorent les lys et les roses (1). Les désirs vulgaires n'appartiennent pas à l'amour. Sapho développe à Cydnon comment elle veut être aimée. « *J'entends* qu'on m'aime ardemment, qu'on n'aime que moi, et qu'on m'aime avec respect... *Je veux* un amant qui, se contentant de la possession de mon cœur, m'aime jusqu'à la mort. » Ces mêmes obligations s'imposent à la femme ; « s'il y a quelque différence à faire, c'est que l'amant doit toujours témoigner toute son amour, et que l'amante *doit* se contenter de lui permettre de deviner toute la sienne (2) ». Les femmes ne doivent pas engager leur cœur à la légère, « à cause des fâcheuses suites que l'amour peut avoir, quand elle est dans des esprits mal faits, et dans des cœurs qui n'ont que des sentiments grossiers et terrestres », mais « sans s'éloigner des véritables sentiments d'une vertu solide », elles peuvent « lier une affection toute pure » avec un homme qu'elles ont élu ! Rien n'est si doux qu'une tendresse partagée, et « qui ne connaît pas ce je ne sais quoi qui redouble tous les plaisirs, et qui sait même l'art de donner quelque douceur à l'inquiétude, ne connaît pas jusqu'où peut aller la joie ». Malheureuses sont les dames qui, se plaisant à être aimées sans aimer, ignorant les divines voluptés de ce commerce intime des âmes, tirent toutes leurs satisfactions de la vanité. Ce n'est pas en vain que les dieux ont mis en nous « une certaine disposition aimante qui se trouve encore beaucoup plus forte dans les cœurs bien faits que dans les autres. Mais la difficulté est de *régler* cette affection, de bien choisir celui pour qui *on la veut avoir*, et de la conduire si discrètement que la médisance ne la trouble pas (3) ». Anacréon ne conçoit pas pourquoi les hommes ont

(1) *Cyrus*, V, 322 ; cf. X, 696 sq.

(2) *Cyrus*, X, 701-703 ; cf. dans l'histoire de Philoxipe et Policrite (*Cyrus*, II, 895 sq) la conception de l'amour à Chypre, et le culte qu'on y voue à Vénus Uranie, qui n'inspire que « des sentiments raisonnables et des passions vertueuses ».

(3) *Cyrus*, X, 696 sq. Ces idées se retrouvent dans un petit traité d'inspiration assez pure et élevée, dont le titre est intéressant : *La justification de l'amour* (*Recueil des pièces en prose...*, Sercy, III, 1660). L'auteur entend par amour « une amitié qui approche plus de la perfection que les amitiés ordinaires » ; ainsi compris, il est la source de toutes les vertus, la justice « puisque l'amour du côté de l'homme n'est qu'une reconnaissance du mérite de la femme, et du côté de la femme n'est qu'une reconnaissance de l'amour de

condamné un sentiment universel et naturel, ou du moins pourquoi ils en font un si grand mystère. C'est pour le rendre plus agréable, lui explique Amilcar, car « sans toutes les façons qu'on y fait, l'amour ne serait que ce qu'elle est (1) ». Peut-on séparer l'amant et l'amour, une femme peut-elle se plaire à être aimée par un homme, en ayant de l'aversion pour cet homme ? La princesse de Bithinie ne le croit pas, mais Istrine l'estime possible (2). Le problème est au moins subtil. Un amant peut-il aimer d'une façon absolument secrète ? Car enfin, si l'on enlève à l'amour les plaintes, les soupirs, les joies, les cadeaux, on le dépouille de tous ses charmes ; si on les lui laisse, il se fait connaître. Comment concilier ces exigences diverses (3) ? Je vous conjure de me dire « précisément », demande Herminius à Valérie, comment un amant amoureux et respectueux doit se conduire, quand sa maîtresse lui défend de laisser paraître son affection. « *Je veux*, dit-elle, qu'un amant ne donne jamais lieu de penser qu'il soit aimé, *je veux* que, si on soupçonne qu'il soit amoureux, il ne dise jamais qu'il aime, et *je veux* pourtant qu'il ait une peine si horrible à cacher la passion qu'il a dans l'âme, que ce soit un de ses plus grands supplices (4) ». Il y a, dans cette conception, plus d'épines que de roses. Il est surprenant qu'une même beauté puisse plaire à plusieurs hommes d'humeurs et d'origines différentes, qu'un homme qui aura vu longtemps une femme avec indifférence, finisse par en devenir amoureux ; mais le passage de l'indifférence à l'amour est peut-être plus facile que celui de l'amitié, même tendre, à l'amour (5). La tendresse est indispensable à l'amour ; Clélie la définit : « une certaine sensibilité de cœur, qui ne se trouve presque jamais qu'en des personnes qui ont l'âme noble, les inclinations vertueuses, et l'esprit bien tourné, et qui fait que lorsqu'elles ont de l'amitié, elles l'ont sincère et ardente... C'est elle qui fait

l'homme », la générosité, « puisqu'il fait que l'on prend beaucoup plus de part aux intérêts d'autrui qu'aux siens propres » ; il produit en un mot toutes les vertus « dans des esprits qui, sans lui, n'en seraient nullement capables » (310).

(1) *Clélie*, V, 561.

(2) *Cyrus*, VIII, 247 sq.

(3) *Cyrus*, VI, 1234 sq. L'amant soupirera devant sa maîtresse seulement, la libéralité paraît en toutes les actions d'un honnête homme, il n'a qu'à être libéral en cent occasions qui ne regardent pas son amour.

(4) *Clélie*, III, 308-309.

(5) *Cyrus*, IV, 851, 905, conversat. entre Cléonice, Ligdamis et Isménie.

rendre les grands services avec joie, qui fait qu'on ne néglige pas les petits soins, qui rend les conversations particulières plus douces que les générales, qui entretient la confiance, qui fait qu'on s'apaise aisément quand il arrive quelque petit désordre, entre deux amis... » Aronce expose qu'elle donne à l'amant la complaisance, la délicatesse, le respect, qu'elle tue la grossièreté, l'arrogance, la brutalité ; d'elle naît « une certaine sensibilité délicate..., qui est la plus véritable marque d'une amour parfaite (1) ».

Une femme, qui a perdu son amant, doit-elle se retirer du monde et renoncer à sa beauté ? Le passage est curieux, car il montre à quel point Mlle de Scudéry entend régler les sentiments dans leurs moindres détails ; elle prévoit tout, et multiplie les articles de ce code amoureux. Les règlements garrissent et étouffent le cœur. « Quand on a eu le malheur d'engager fortement son cœur à aimer quelqu'un qu'on perd par la mort, sans avoir eu sujet de s'en plaindre, *on ne doit* s'engager plus à rien. » Cependant, le temps console ; « je ne voudrais pas absolument condamner » une personne qui se laisserait toucher une deuxième fois, « mais au delà de deux je ne tiens plus une femme pour raisonnable, ni même pour vertueuse, quoique ses actions ne soient pas criminelles ». Encore faut-il qu'un grand intervalle de temps sépare ces deux amants, que le second mérite de succéder au premier, qu'on défende son cœur plus opiniâtrement la seconde fois que la première, « qu'on ait quelque secrète confusion de ce nouvel engagement (2) ». Ne croirait-on pas entendre Madelon arrêter à l'avance les jeux de scène d'une déclaration, préciser le moment où doit apparaître la rougeur qui décèle le courroux de la dame, et celui où la compagnie doit se retirer, pour permettre à l'amant de parler ? Dans le même ordre d'idées, on examine s'il est plus facile à un homme d'aimer une femme nouvelle, que de recommencer à aimer une femme, avec qui il aurait déjà rompu. Mnésiphile et Chersias racontent d'abord une histoire, puis exposent leurs arguments (3). Les sages de la

(1) *Clélie*, I, 195-220.

(2) *Clélie*, I, 1253-1254.

(3) *Cyrus*, IX, 639 sq. Voici quelques passages de cette discussion. Mnésiphile : on peut être touché une deuxième fois, puisque la femme conserve la beauté, les agréments qui l'ont déjà fait aimer. Chersias : non, car il lui manque la nouveauté ; on est accoutumé à ses charmes comme à un parfum habituel, Mnésiphile : après l'amour, il reste dans l'âme je ne sais quelle disposition.

Grèce « remontant à la source firent une définition de l'amour la plus agréable du monde (1) », et ils concluent, avec Mnésiphile, qu'il est plus aisé de revenir à une ancienne maîtresse que d'en gagner une seconde ; si cette renaissance de l'amour est rare, c'est que la plupart de ceux qui cessent d'aimer, n'ont jamais aimé fortement. L'obéissance d'un amant vraiment épris doit être absolue. « On n'est plus en état de concevoir qu'il puisse y avoir rien d'injuste au commandement de la personne qu'on aime, car l'estimant plus que tout le reste de la terre, on ne délibère point sur ce qu'elle commande, on ne songe qu'à l'exécuter » ; mais ce renoncement de l'amant à sa volonté propre ne le mènera jamais aux actes répréhensibles, car sa maîtresse est vertueuse, et ne peut les lui ordonner. « Une parfaite amour ne peut jamais naître dans le cœur d'une personne sans vertu..., ainsi ceux qui ont cette soumission de raison dont j'entends parler, mettent leur vertu en plus grande sûreté que les autres (2). » L'inconstance et l'infidélité sont étudiées à plusieurs reprises. C'est un des thèmes favoris de la belle société. Trasyle prétend que le changement, chez un amant, n'est pas toujours blâmable ; renoncer à une femme qu'on aime, parce qu'on s'aperçoit qu'elle ne vous aimera jamais, est un acte de sagesse et de raison. « Ce qu'on peut véritablement nommer inconstance est un certain dégoût, une espèce de lassitude d'esprit, qui fait que les mêmes choses qui ont plu, ne plaisent plus, quoiqu'elles soient les mêmes qu'elles étaient auparavant. » Mandane lui donne le titre d'inconstant sans inconstance (3). Bélésis soutient une thèse analogue, et ne trouve pas qu'un amant soit coupable d'abandonner une femme, pour s'attacher à une autre qui la surpasserait en mérite et en beauté (4). Les indifférents et

qui la rend plus sensible à ce qu'elle a déjà aimé. Chersias : sans doute, mais cette femme n'a pas été capable de retenir son amant ; comment pourrait-elle le reprendre, etc.

(1) Elle n'est pas donnée.

(2) *Clélie*, III, 1407-1408 ; cf. II, 706 : « en la bouche d'une dame un commandement est plus obligeant qu'une prière ; et entre prier, ordonner ou commander, l'usage a mis certaines distinctions qui font qu'un amant qui a l'esprit délicat en amour, aimera mieux qu'on lui ordonne quelque chose que de l'en prier, et qu'il trouvera encore quelque douceur plus grande au mot de commander qu'à celui d'ordonner... Il faut qu'un amant obéisse, ou qu'il cesse d'être amant ».

(3) *Cyrus*, VII, 1071 sq. et 1251.

(4) *Cyrus*, V, 1003 sq ; cf. *Clélie*, III, 1362 sq. les maximes de Térème qui se rapprochent quelque peu de celles d'Hylas, auxquelles Artélise oppose

les inconstants sont frères, car il faut avoir quelque sorte d'indifférence dans le cœur pour aimer plusieurs personnes (1). La jalousie appartient-elle à l'amour, comme le veut Térille, ou dépend-elle du caractère de l'amant, suivant l'opinion de Bérélise (2) ? Un rival donne-t-il plus d'inquiétude à un amant qu'un mari (3) ? Doralise voudrait être servie d'un honnête homme, qui n'aurait aimé personne avant elle ; elle souffrirait que son amant eût eu d'autres maîtresses, et gardât en son cœur des souvenirs, dont elle serait exclue, et qu'elle ne connaîtrait pas (4).

Enfin on revient souvent au mariage, et il n'a pas, en général, les sympathies des personnes distinguées ; le prince de Salamis estime que l'amour et le mariage sont incompatibles, car le mariage tue le désir, l'espérance, par la satiété (5). Lyrioïpe serait heureuse d'épouser un honnête homme qui aurait pour elle une affection qu'elle partagerait. Elise riposte avec vivacité : que ce bonheur est court ! Il faut que le mari soit un honnête homme, qu'il aime et soit aimé, qu'il ait du bien, ne devienne ni jaloux, ni avare, ni exigeant ; il faut que la femme entre dans ses intérêts, renonce à son indépendance, à la libre disposition de sa personne, qu'elle s'occupe de sa maison, de ses domestiques, qu'elle perde, avant le temps, la beauté et la santé, qu'elle élève des enfants qui seront peut-être mal faits, inintelligents, ingrats ! Vraiment, ne dirait-on pas que les cadeaux qu'on fait aux jeunes fiancées, sont des-

les vrais commandements de l'amour, qui rétablissent la fidélité, la constance, l'obéissance etc. Voir aussi *Cyrus*, V, 869 sq. la longue histoire de Bérélise, Hermogène, Cléodore et Léonise.

(1) *Clélie*, V, 459 sq.

(2) *Clélie*, II, 895 sq. C'est en faveur de Bérélise que se prononce Cléodamas (915). Dans le *Banquet des Sages* (*Cyrus*, IX, 791 sq) on traite la question de la jalousie « en toute son étendue ». Toutes les opinions possibles, à ce sujet, sont représentées : elle augmente l'amour si elle n'est pas trop forte et si elle est injustifiée, elle est ennemie de l'amour quoiqu'elle en soit inséparable, un amant doit être capable de jalousie et n'être jamais jaloux, la jalousie est déraisonnable : ou la femme ne la mérite pas, et il n'en faut point avoir, ou elle la mérite et il faut la quitter. Sans jalousie l'amour serait tiède, etc.

(3) *Cyrus*, IX, 320. Discuss. entre Anabaris et Adonacris. « Hélas, dit ce dernier, que vous êtes ignorant en amour, si vous ne savez point la différence qu'il y a de la jalousie d'un rival à celle d'un mari ».

(4) *Cyrus*, V, 102 sq. La discussion s'engage sur l'importance de ce passé. Doralise défend sa thèse avec beaucoup de finesse et d'éloquence, surtout p. 106-107.

(5) *Cyrus*, VI, 176. Convers. entre le prince de Salamis et Mégaside.

tinés à leur cacher le précipice où elles vont tomber (1) ! Zénocrite maudit les amants qui, imposés par la volonté dernière des pères, ont la certitude de posséder un jour une femme : que reste-t-il à l'amour, si on lui enlève le mystère et l'inquiétude (2) ? Sapho regarde le mariage comme un long esclavage ; elle explique à Tisandre que le plus honnête homme du monde serait l'objet de sa haine, s'il aspirait à l'épouser, parce qu'un mari finit toujours par être un tyran ; « à moins que d'aimer jusqu'à perdre la raison », elle conservera toujours sa liberté (3). Sextus, Aronce, Amilcar, Titus, examinent quelles sont les vertus nécessaires à une femme et à une maîtresse. « *Il faut* qu'une femme soit la maîtresse de son mari, et *il ne faut jamais* qu'une maîtresse soit la femme de son amant. Il ne faut point qu'une femme cesse d'être galante pour son mari dès qu'elle est mariée, et il ne faut point qu'une maîtresse s'accoutume si fort à son amant, qu'elle en devienne la femme, par le peu de soin qu'elle apporte à lui plaire, quelque longue que soit leur amitié (4). »

Entretiens sur la société et la conversation. — On ne peut pas dire que, dans le *Cyrus* et la *Clélie*, la conception mondaine de l'honnête homme prend le pas sur la conception bourgeoise ; car les héros, étant parfaits, possèdent toutes les vertus humaines ; mais les qualités morales si elles sont indispensables, ne sont ni suffisantes, ni même essentielles ; on désire, on exige, on préfère peut-être celles qui brillent dans les salons et font le charme des belles sociétés. Doralise s'entretient avec la princesse Panthée sur cet inépuisable sujet, et oppose nettement les deux notions. « Un honnête homme, tel que le définirait un de ces sept sages de la Grèce, dont on parle aujourd'hui tant dans le monde, se pourrait trouver sans qu'il eût rien aimé ; car ces gens-là n'y veulent autre chose, sinon qu'il sache bien s'acquitter des affaires dont il se mêle, qu'il ait

(1) *Cyrus*, VII, 348 sq.

(2) *Cyrus*, VI, 1093-1094. « Pour faire que la galanterie produise de jolies choses, il faut que celui qui la fait aime seulement pour aimer, sans songer d'abord s'il épousera ou s'il n'épousera pas... L'inquiétude est un des agréments de l'amour, et je ne pense pas qu'il y ait de conversation plus ennuyeuse que celle d'un amant qui n'a rien à désirer ni rien à se plaindre. »

(3) *Cyrus*, X, 557, sq ; cf. X, 700 « Je ne trouve pas cette sorte d'amour assez pure ni assez noble, et si je surprenais dans mon cœur un simple désir d'épouser quelqu'un, j'en rougirais comme d'un crime, je me le reprocherais comme une chose indigne de moi. »

(4) *Clélie*, I, 1496, sq.

du savoir, de la probité, du courage, et de la vertu. Un honnête homme, tel que je le veux, outre les choses absolument nécessaires, doit avoir encore les agréables, et c'est ce qu'il est absolument impossible de trouver en un homme qui n'a jamais rien aimé. Remettez-vous un peu en la mémoire tous les jeunes gens que vous voyez entrer dans le monde, et cherchez un peu la raison pourquoi il y en a tant dont la conversation est pesante et incommode ; et vous trouverez que c'est parce qu'il leur manque je ne sais quelle hardiesse respectueuse, et je ne sais quelle civilité spirituelle et galante, que l'amour seulement peut donner (1). » Les gens du monde qui sont sincères avoueront « qu'ils n'ont acquis la politesse que par le désir de plaire, et que ce désir ne leur est venu que par l'amour (2) ». Ceux qui vieillissent sans rien aimer gardent « toujours quelque chose de sauvage et de rude dans l'esprit, qui n'est point du tout aimable », en dépit de leur longue expérience du monde ; les guerriers farouches, les chasseurs « déterminés », les érudits solitaires rebelles à l'amour, sont insociables. L'amour n'affine pas seulement l'esprit, il polit les manières : « ils ne sont pas même de fort bonne mine, s'ils n'ont aimé quelque chose (3) ». Aussi les jeunes gens doivent-ils choisir avec précaution les personnes dont ils sont amoureux ; « comme dans le commencement de sa vie, sa première passion a été pour une personne de grand mérite, cet amour a mis une politesse dans sa conversation, qui l'a fait aussi honnête homme qu'il est : car il est certain qu'il n'y a rien de plus dangereux aux jeunes gens que de s'engager à aimer de sottes personnes (4) ». Les dames n'ont pas besoin d'aimer pour être accomplies, parce que « le soin de plaire ne sied nullement bien aux dames, qui doivent présupposer que la nature les a faites assez aimables sans qu'elles s'empressent pour cela (5) ».

(1) *Cyrus*, V, 55-56.

(2) *Clélie*, III, 408 ; Cf. *Cyrus*, II, 895, sq, la vie à Chypre : « selon les préceptes de Vénus Uranie les amours permises sont des amours si pures, si innocentes, si détachées des sens et si éloignées du crime, qu'il semble qu'elle n'ait permis d'aimer les autres que pour se rendre plus aimable soi-même, par le soin que l'on apporte à mériter la véritable gloire, à acquérir la politesse, à tâcher d'avoir cet air galant et agréable dans la conversation, que l'amour seulement peut inspirer. »

(3) *Cyrus*, V, 57 et 54.

(4) *Cyrus*, X, 1174.

(5) *Cyrus*, V, 159 ; Voir *Cyrus*, IX, 339-360 ; Agathyrse voudrait, au nom des plaisirs de la société, que les dames usent d'une certaine liberté d'accord

Cet amour ne doit pas dégénérer en passion exclusive et ombrageuse : comme il est pur, il est par sa nature même à l'abri des orages des sens. Intapherne, Artamas, Mazare, Myrsile, Aglatidas, ont tous dans le cœur un chagrin d'amour. « Mais comme ils apportaient quelque soin à le cacher, ils ne laissaient pas de contribuer beaucoup au plaisir de la conversation, principalement les soirs que toute la compagnie se rassemblait chez Mandane (1). » Ce qui rend Amilcar délicieux dans un entretien, c'est qu'il est toujours galant et jamais amoureux (2). Si l'on ne parlait d'amour, dit-il, « que lorsqu'on en a le cœur rempli, on n'en parlerait qu'une fois ou deux en toute sa vie..., de sorte que la conversation serait fort languissante (3) ».

Aussi est-il naturel que l'on rencontre dans le *Cyrus* une longue conversation sur la galanterie et l'air galant. Elle suit un repas délicat que Sapho a offert à ses amis aux environs de Mitylène. Philire demande des *règles* pour la belle galanterie, car, dans ce monde, on a la manie de vouloir assujettir à des prescriptions rigides, ce qu'il y a dans les sentiments, dans les manières, de plus insaisissable, de plus fugitif. Sapho, après s'être défendue de « faire des lois » sur ce sujet, entreprend

avec la décence ; qu'importe l'opinion si la conscience est tranquille. Noronate est d'une austérité intransigeante. Rien ne doit faire soupçonner la vertu d'une femme, elle ne doit pas mettre contre elle les apparences même les plus légères ; si la douceur de la vie consiste en ces menues choses indifférentes qu'on peut bien ou mal interpréter, une femme doit s'en abstenir, car la douleur de perdre sa réputation « est infiniment plus grande que le plaisir de faire toutes ces choses indifférentes ne peut être grand. »

(1) *Cyrus*, VIII, 1069.

(2) *Clélie*, II, 652-653. « Quand je vois, dit-il, une jolie femme qui a quelque facilité dans l'humeur et quelque enjouement dans l'esprit, et que je me trouve en fantaisie de me faire une petite amour passagère, que je puisse quitter lorsque je voudrai, et qui me donne pourtant du plaisir tant qu'elle dure, je m'accoutume à parler à cette personne plus qu'à une autre, je la regarde ; je la loue, je pousse quelques soupirs artificiels qui ressemblent à de véritables soupirs, je lui dis enfin que je l'aime ou du moins je le lui fais entendre. »

(3) *Clélie*, I, 1140. Pour plaire aux dames, « il faut de nécessité leur parler ou de l'amour qu'elles vous donnent, ou de celle qu'elles donnent aux autres..., ou de celle qu'elles peuvent donner ». Cf. *Nouvelles conversations morales*, I, 355-356, le récit d'une fête charmante avec musique et collation que Théandre offre à trois jolies dames : l'auteur note que Théandre n'était amoureux d'aucune d'elles ; ils peuvent donc jouir librement du plaisir d'être ensemble, et consacrer à l'analyse du discernement toute leur finesse, toute leur attention : « L'amour n'eût pu faire donner un régal ni mieux entendu, ni mieux choisi que celui que l'amitié fit donner par Théandre à ses trois aimables amies, » (412).

d'analyser « cette espèce de galanterie sans amour qui se mêle même quelquefois aux choses les plus sérieuses, et qui donne un air inexplicable à tout ce que l'on fait, ou à tout ce que l'on dit (1) ». Elle recourt d'abord à la définition par le contraire. « Cet air galant ne consiste pas précisément à avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement, et beaucoup de savoir ; et c'est quelque chose de si particulier et de si difficile à acquérir, quand on ne l'a point, qu'on ne sait où le prendre ni où le chercher. » Un peu plus loin, elle fera, non sans finesse, la peinture des faux galants, qui mettent la galanterie à adopter hâtivement les modes nouvelles, à s'empres- ser, à parler beaucoup et sans raison, ou à voir toutes les femmes en renom, et à multiplier les cadeaux, ou à dire de fades douceurs aux dames et à faire les mourants, ou à toujours plaisanter, et répandre dans toutes les ruelles le vain cliquetis de leur enjouement factice. Elle connaît un homme bien fait, spirituel, magnifique et propre, capable de parler avec justesse et jugement, « qui de plus fait ce qu'il peut pour avoir l'air galant, et qui cependant est le moins galant de tous les hommes, parce qu'il a un air contraint à tout ce qu'il fait, et à tout ce qu'il dit ». Ceci est déjà plus intéressant. Quelle est donc la nature de cette précieuse qualité ? Quand elle aborde directement le problème, Sapho en arrive bientôt aux mots qui avouent son impuissance à préciser ; elle énumère plutôt quelques-unes des causes d'où procède l'air galant, qu'elle ne révèle son essence ; tout cet effort aboutit en somme au je ne sais quoi. C'est donc un « *je ne sais quoi* qui naît de cent choses différentes ; car je suis persuadée qu'il faut que la nature mette du moins dans l'esprit et dans la personne de ceux qui doivent avoir l'air galant, une certaine disposition à le recevoir ; il faut de plus que le commerce du monde, et du monde de la Cour, aide encore à le donner, et il faut aussi que la conversation des femmes le donne aux hommes, car je soutiens qu'il n'y en a jamais eu qui ait eu l'air galant, qui ait fui l'entretien des personnes de mon sexe ; et si j'ose dire tout ce que je pense, je dirai encore qu'il faut même qu'un homme ait eu, du moins une fois sa vie, quelque légère inclination amoureuse, pour acquérir parfaitement l'air galant ». Mais il ne se confond pas avec l'amour. « Il est peu d'hommes

(1) *Cyrus*, X, 887, sq ; cf, la définition de la gaieté, LA FONTAINE, *Préface des Fables*.

fort amoureux qui soient fort galants, ni qui soient aussi agréables pour les autres que pour celles qu'ils aiment ; c'est la chose du monde la plus rare, que de trouver un amant qui le soit de bonne grâce ». Cet air galant peut se rencontrer dans tous les actes de la vie, et même au moment de la mort. « C'est un grand malheur de ne l'avoir pas, car il est vrai qu'il n'y a point d'agrément plus grand dans l'esprit que ce tour galant et naturel, qui sait mettre je ne sais quoi qui plaît aux choses les moins capables de plaire, et qui mêle dans les entretiens les plus communs, un charme secret qui satisfait et qui divertit. Enfin ce je ne sais quoi galant, qui est répandu en toute la personne qui le possède, soit en son esprit, en ses paroles, en ses actions ou même en ses habillements, est ce qui achève les honnêtes gens, ce qui les rend aimables, et ce qui les fait aimer (1) ».

Une conversation de la *Clélie*, entre Amilcar et Césonie (2), apporte quelques indications complémentaires. On s'y moque d'un sénateur qui voudrait faire le galant, et d'un jeune homme qui ferait le sénateur. L'air galant, comme la bienséance, avec laquelle il paraît avoir beaucoup d'analogie, implique donc un accord, une harmonie intime, profonde et naturelle, entre la conduite d'un individu, et son âge et sa condition. Dans la conversation en particulier, l'air galant consiste « à penser les choses d'une manière aisée et naturelle, à pencher plutôt vers la douceur et vers l'enjouement (3) que vers le sérieux et le brusque, à parler enfin facilement et en

(1) Cette conversation est reproduite dans les *Convers. nouv. sur div. suj.* Paris, 1684, I, 366 sq. Certains développements sont ajoutés, p. ex. sur l'air galant qu'on peut trouver aussi à la chasse, avec une comparaison entre un chasseur homme du monde et un chasseur paysan, — sur l'air galant dans les revues, dans la manière de saluer des officiers, chez les prédicateurs et les magistrats. M^{lle} de Scudéry, apporte là, dans sa définition, un peu plus de précision. Elle semble faire un progrès dans l'analyse, comme un explorateur s'approcherait un peu plus du pôle. « Cet air conduit par le jugement se varie selon les occasions ; de sorte qu'on pourrait peut-être dire que l'air galant doit être partout proportionné à ce qu'on est et à ce qu'on fait, et que, comme l'air que nous respirons rend des sons différents dans les orgues, dans les trompettes et dans les hautbois, cet air galant, qui n'est à proprement parler qu'un air de bienséance naturel et agréable, doit toujours se trouver partout selon la profession des personnes, leur qualité, et leur âge (I, 387). »

(2) IV, 103 sq.

(3) Cf. *Cyrus*, IX, 965. « La galanterie sans enjouement est une si extravagante chose, que je ne sais comment on peut trouver mauvais que j'en raille ; puisqu'il est certain qu'il ne serait pas plus étrange, lorsque le conseil général de la Grèce est assemblé, de voir danser tous les amphictyons en parlant du bien public, que de voir un galant à mine sévère et grave. »

termes propres, sans affectation. Il faut même avoir dans l'esprit *je ne sais quoi* d'insinuant et de flatteur pour séduire l'esprit des autres, *et si je pouvais bien exprimer ce que je comprends*, je vous ferais avouer que l'on ne saurait être tout à fait aimable sans avoir l'air galant ». En somme, il est dans la manière de parler et non dans la matière de l'entretien ; car on peut s'entretenir de bagatelles en pédant, comme Trissotin, et de choses sérieuses en galant homme, comme Louis XIV. Il faut surtout fuir l'application, l'effort, l'allure tendue et guindée, le désir visible de produire un effet ; il faut, comme dit un personnage de Labiche, avoir l'air de ne pas avoir l'air. L'air galant se confond presque avec la bonne grâce, ce qui d'ailleurs substitue simplement un terme à un autre, et n'apporte pas plus de clarté dans l'analyse (1). Sapho reproche vivement aux femmes de tolérer de la part des hommes « cent familiarités inciviles », et de s'imaginer qu'elles conserveront leurs amants par l'indulgence et les concessions ; ainsi, au lieu d'apprendre aux hommes « à être véritablement galants », comme elles pourraient et devraient le faire, elles sont responsables de leur « mauvaise galanterie (2) ».

Un très grand nombre de conversations du *Cyrus* et de la *Clélie* étudient la conversation elle-même, et les qualités qu'elle exige. Rien ne montre mieux l'intérêt qu'on prenait à ce divertissement distingué, que la fréquence et la minutie de ces entretiens. En général, un honnête homme est plus instruit qu'une honnête femme ; « son esprit est plus rempli,

(1) Si l'on ne peut définir cette indispensable bonne grâce, on sent fort bien quelles sont les personnes qui la possèdent, et celles à qui elle fait défaut. Elle est un élément important d'appréciation. Intapherne danse bien. « Ce n'est pourtant pas de cette espèce de danse qui fait quelquefois dire que des gens de qualité s'acquittent trop bien de cet agréable exercice, car il le fait d'une manière si noble, et d'un air si libre, si galant, si aisé, si naturel, que c'est moins par les pas qu'il a appris que par sa bonne grâce qu'il charme les yeux de ceux qui le voient », (*Cyrus*, VIII, 238). « Belermis qui, à cela près, est un assez honnête homme, a toujours un peu affecté de paraître ce qu'il est... lorsqu'il entre dans une compagnie, il a plus l'air d'un homme qui serait prêt à donner une bataille, qu'à faire une conversation de galanterie », (*Cyrus*, VIII, 1083). « Elle voyait bien que s'il y avait quelque égalité entre ces deux hommes pour ce qui regardait les qualités essentiellement nécessaires aux honnêtes gens, il n'y en avait pas autant pour l'agrément de l'humeur, ni pour celui de la personne. » (*Clélie*, I, 254.)

(2) Rem. cette phrase : Un amant « ne saurait être honnête homme, s'il trouve bon que la personne qu'il aime hasarde sa gloire pour lui. » (*Cyrus*, X, 900.)

son entretien est plus divertissant (1) ». « Les plus aimables femmes du monde, quand elles sont un grand nombre ensemble, et qu'il n'y a point d'homme, ne disent presque jamais rien qui vaille, et s'ennuient plus que si elles étaient seules ; mais pour les hommes qui sont fort honnêtes gens, il n'en est pas de même ; leur conversation est sans doute moins enjouée, quand il n'y a point de dame, que quand il y en a, mais pour l'ordinaire, quoiqu'elle soit plus sérieuse, elle ne laisse pas d'être raisonnable, et ils se passent enfin de nous plus facilement que nous ne nous passons d'eux. » Des dames causaient un jour entre elles, et ne parlaient que de chiffons et de rubans. Survint un honnête homme fort ordinaire ; « la conversation changea tout d'un coup, et devint plus réglée, plus spirituelle, plus divertissante, quoiqu'il n'y eût nul changement à la compagnie, sinon qu'il était arrivé un homme, qui ne parla pas même extrêmement (2) ». Le profit est réciproque dans ce commerce du beau monde : les femmes apportent dans la causerie, la galanterie et l'enjouement, les hommes, le sérieux et la solidité.

La conversation elle-même est l'objet d'une discussion, où Sapho prend la parole. Il est bien entendu que lorsque les gens ne parlent que pour la nécessité de leurs affaires, il n'y a pas vraiment conversation ; un plaideur qui s'entretient avec son juge, un marchand qui négocie avec un autre, un général qui donne des ordres, « tout cela n'est pas ce qu'on doit appeler conversation (3) ». On réservera ce mot à l'échange désintéressé d'idées délicates ou plaisantes, entre gens du monde. Fidèle à la tradition des héroïnes soucieuses de légiférer, Amithone demande des règles. On énumère d'abord quelques

(1) *Cyrus*, IV, 816. Voir *Clélie*, V, 85-87, avec quelle assurance désinvolte des dames jugent Pythagore. Je ne puis croire, dit Bérélise, « que celui qui a cru se souvenir qu'il avait été coq et Euphorbe à la guerre de Troie, puisse avoir eu du bons sens ». Herminius le défend, mais il borne l'exposé de sa doctrine à quelques points très clairs que des dames peuvent comprendre.

(2) *Cyrus*, VII, 1183-1187. « Il y a je ne sais quoi que je ne sais comment exprimer, qui fait qu'un honnête homme réjouit et divertit plus une compagnie de dames, que la plus aimable femme de la terre ». cf. *Cyrus*, VIII, 1227. Tysimène amène quelques dames à une « conversation de bel esprit, où l'on ne parle ni de nouvelles, ni d'habillements, et dont la belle prose et les beaux vers sont le plus ordinaire sujet ».

(3) Voir *Convers sur div. suj.* I, 2, La discussion du *Cyrus* relative à la conversation y est reproduite presque mot à mot. Ce passage montre que le sens du mot conversation se rétrécit, se précise, et se rapproche beaucoup du sens actuel.

types d'interlocuteurs insupportables (1) : ceux qui sont graves sans gaieté, ou qui rient aux éclats de tout ce qu'ils disent, ou qui racontent en détails les menus intrigues de leur quartier, ou qui ont la manie d'annoncer de grandes nouvelles, ou qui ont des secrets à communiquer, si bien qu'on n'entend qu'un murmure confus de chuchotements, ou qui se perdent en d'interminables récits. La conversation doit être « composée de tout ce que nous avons repris, mais il faut qu'elle soit conduite par le jugement ; car enfin, quoique tous les gens dont nous avons parlé soient incommodes, je soutiens pourtant hardiment qu'on ne peut parler que de ce qu'ils parlent (2) (*sic*), et qu'on en peut parler agréablement, quoiqu'ils n'en parlent pas ainsi ». La loi fondamentale est « de ne dire jamais rien qui choque le jugement ». Le sujet en sera plus souvent ordinaire et galant que relevé, mais il n'est rien qui n'y puisse entrer, à condition qu'elle soit libre et « diversifiée », selon les temps, les lieux et les personnes : les sciences comme les « folies agréables », peuvent y figurer de bonne grâce. « Il n'est rien qu'on ne puisse dire en conversation, pourvu qu'on ait de l'esprit et du jugement, et qu'on considère bien où l'on est, à qui l'on parle, et qui l'on est soi-même ». Il faut « changer son esprit selon les choses dont on parle, et selon les gens qu'on entretient », et « détourner les choses avec assez d'habileté pour dire une galanterie à la femme la plus sévère sans la choquer, conter agréablement une bagatelle à des gens graves, parler des sciences à des ignorants (3) ». « Le grand secret est de parler toujours noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées, et fort galamment des choses galantes, sans empressement et sans affectation ». Il est essentiel qu'on ne donne pas l'impression qu'on surveille ses pensées et ses paroles. « *Il faut* que la conversation paraisse si libre, qu'il semble qu'on ne rejette aucune de

(1) Etude par le contraire.

(2) J'ai trouvé plusieurs fois cette expression dans le *Cyrus*. Dans les *Convers. sur div. sujets*, I, 32 sq., c'est Valérie qui remplace Sapho ; la correction grammaticale est rétablie dans cette phrase, car on lit : « je soutiens qu'on ne peut parler que de ce dont ils parlent. »

(3) Cf. *Clélie*, V, 1251, ce qu'on dit de Cléandre. Il « a infiniment de l'esprit, mais, comme il l'a fort facile et fort aisé, et qu'il s'accommode avec les plus ignorants et les plus ennuyeux *sans qu'il y paraisse*, ceux qui n'auraient pas un discernement fort juste le soupçonneraient de ne l'avoir pas assez aisé à blesser ; mais cette facilité est pourtant un effet de la dernière politesse et du bel usage du monde, qu'il sait admirablement. »

ses pensées, et qu'on die tout ce qui vient à la fantaisie, sans avoir nul dessein affecté de parler d'une chose plutôt que d'une autre ; car il n'y a rien de plus ridicule que ces gens qui ont certains sujets, où ils disent des merveilles, et qui, hors de là, ne disent que des sottises... Ainsi, *je veux* qu'on ne sache jamais ce que l'on doit dire, et qu'on sache pourtant toujours bien ce que l'on dit. » Les railleries aigres ou tant soit peu indécentes en seront bannies ; c'est « ce qu'il y a de plus nécessaire pour la rendre douce et divertissante ». « Et *je veux* encore qu'il y ait un certain esprit de joie, qui y règne, qui inspire dans le cœur de tous ceux de la compagnie une disposition à se divertir de tout, et à ne s'ennuyer de rien (1). » Conception superficielle mais bien mondaine, qui apprécie surtout l'ingéniosité, l'aisance, la bonne grâce de la manière, et qui voit moins l'intérêt des choses en elles-mêmes, que par rapport à la difficulté de les introduire, et de les dire avec agrément. Une complaisance judicieuse est nécessaire à la conversation, car il faut savoir tenir un juste milieu entre l'assentiment perpétuel, qui supprime le plaisir de la discussion, et la contradiction systématique, qui blesse, aigrit, et fait dégénérer l'entretien en dispute (2). Herminius est chargé de régler l'usage de cette vertu, avec les supérieurs, les inférieurs, les égaux, les amis et les amants. « Il faut, conclue-t-il, faire tout ce que la raison veut qu'on fasse, c'est-à-dire, qu'il faut avoir de la douceur, de la civilité et de la complaisance, mais de la complaisance qui ne soit pas incompatible avec la liberté, qui cède sans faiblesse, qui loue sans flatterie, qui s'accommode avec jugement et avec innocence aux temps, aux lieux, et aux personnes, et qui, sans affectation et sans bassesse, rende la société agréable et la vie plus commode et plus divertissante. » Plotine un autre jour, demande qu'on établisse *des lois*, pour déterminer jusqu'à quel point on peut user du mensonge. Une longue conversation s'engage à ce sujet ; on pose comme règle générale que la vérité doit être respectée, car elle est « le lien universel qui maintient l'ordre dans le monde ». On excepte

(1) *Cyrus*, X, 719-730.

(2) *Convers.* sur la complaisance entre Amilcar, Plotine, Herminius, et quelques autres, *Clélie*, III, 725, sq. Rem. une distinction entre la complaisance de cour, (« ces gens qui disent toujours qu'ils feront tout ce qu'on voudra, et qui font pourtant toujours tout ce qu'ils veulent »), et la complaisance de ville, (« une certaine complaisance contrainte et mal entendue, mêlée de compliments, de cérémonie et de louanges à contre-temps, qui fait désespérer les gens à qui elle s'adresse ».)

de cette condamnation les compliments, dont personne n'est dupe, et qui n'ont pas de « malignité », les civilités, comme celle qui consiste « à faire semblant d'être bien aise de voir des gens qui importunent étrangement (1) », les récits imaginés ou enjolivés, si goûtés en société, les flatteries qu'un amant adresse à sa maîtresse (2). On énumère quelques types de menteurs, qui rendent la conversation impossible (3).

Une des plus prolixes causeries est consacrée à la raillerie (4). Déjà, le *Cortegiano* étudiait longuement cette question délicate ; car un entretien serait vite ennuyeux, si elle ne l'égayait pas ; d'autre part, la susceptibilité naturelle des gens exige des précautions. Il y a dans la ville de Soins sur Complaisance, lit-on dans le *Grand Almanach d'amour*, d'excellents professeurs, qui « étudient depuis longtemps pour trouver la fine raillerie ; mais la plupart se sont jusqu'ici rongé les ongles jusqu'à la chair vive, sans en pouvoir venir à bout (5) ». Cérinthe estime qu'il est difficile « de renfermer dans son esprit une chose qu'on aura pensée plaisamment, et qu'on sait qu'on ne dira pas trop mal » ; nulle conversation n'est plus divertissante, que celle qui est animée par « je ne sais quelle agréable malice ». Toute la compagnie réclame à Euridamie des lois pour la raillerie. Elle se défend de promulguer des règles, et se contente de donner son opinion. Railler est chose difficile et dangereuse, car il faut à la fois « le faire tout à fait bien », et ne pas choquer l'amitié, la bienséance, la probité, la bonté. Elle énumère assez facilement les personnes qu'il faut épargner (6), et les railleurs qu'il faut fuir et condamner (7) ;

(1) Encore dans ce cas, faut-il les recevoir non avec des sourires et de grandes démonstrations, mais avec « une certaine civilité froide qui n'offense point, qui ne trahit pas, et qui n'attire pas les gens qui incommode. »

(2) Il y a ici une distinction à faire. Les vrais amants peuvent mentir en vers, ils doivent toujours être sincères en prose ; les coquets peuvent dire tout ce qu'ils veulent, car nul ne les croit.

(3) Galants à bonnes fortunes imaginaires, faux braves, vaniteux, qui mentent sur leur origines, leurs relations, etc., *Clélie*, V, 96-123.

(4) *Cyrus*, hist. de Pisistrate, 960-988. Repris dans les *Conversat. sur div. suj.*, II, 542 sq.

(5) P. 34.

(6) Les amis, car lorsqu'on les a bien choisis on n'a pas à s'en moquer, les ennemis, car ce serait une vengeance basse, soi-même, car il est bien difficile de parler agréablement de soi, les gens sans mérite qui n'en sont pas dignes, les gens de mérite en qui il ne faut pas remarquer un petit défaut au préjudice de cent bonnes qualités.

(7) Les médisants grossiers, ceux qui font consister la raillerie « en une façon de parler populaire et basse », ceux qui se mettent l'esprit à la torture

elle donne des conseils sensés et pratiques : ne pas se forcer pour être plaisant, se garder de la satire, car la vraie raillerie ne doit faire au cœur de ceux qui en sont l'objet « que ce que font les épines à ceux qui cueillent des roses en rêvant », éviter la raillerie trop longue, qui détruit le plaisir par l'accoutumance, « suivre simplement son génie, sans vouloir prendre celui des autres », et n'imiter jamais en plaisanterie, ne jamais annoncer un conte comme admirable, le faire court et nouveau, donner à la fin plus d'agrément qu'au début, ne pas l'encombrer de superfluités, de répétitions, de bredouilllements (1), recourir rarement au proverbes, et n'en user que s'ils sont, pour ainsi dire, appelés par le sujet lui-même, parler toujours le langage des honnêtes gens, sauf dans le cas où celui qui raille voudra contrefaire quelqu'un. Euridamie a plus de peine à dégager avec netteté un principe général et abstrait ; « il faut que la naissance donne ce talent-là, étant certain que l'art ne le saurait donner », et que « le jugement le conduise » ; « il faut encore qu'il y ait *je ne sais quel tour* à l'expression, qui achève de les (les railleries) rendre agréables ; et il faut même que l'air du visage, le son de la voix, et toute la personne en général contribuent à rendre plaisant, ce qui, de lui-même, ne l'est quelquefois pas tant... ; il faut savoir le monde et s'y plaire, et il faut avoir dans l'esprit *un certain tour* galant et naturel, et *une certaine familiarité* hardie, qui, sans rien tenir de l'audace, ait *quelque chose* qui plaise, et qui impose silence aux autres ». Elle supplée par des répétitions à son incapacité d'atteindre le fond des choses. « Il faut que je redise encore ce que j'ai dit. » On sent, jusque dans le style lui-même, le tourment de l'effort stérile (2).

pour trouver sans cesse des choses plaisantes, ceux qui répètent à tout venant ce qu'ils croient avoir dit de plaisant, les faiseurs de mauvais contes qui en rient les premiers, les faiseurs de longs récits qui se perdent en mille détails inutiles qu'ils croient amusants, ceux que citent des proverbes, qui, « quand ils sont placés à propos peuvent être agréables » mais sont odieux le plus souvent.

(1) « Je veux que ceux qui font un récit de plus longue étendue, le fassent avec art et avec agrément, qu'ils suspendent l'esprit de ceux qui les écoutent, et, s'il est possible, qu'ils les trompent, en disant à la fin de leurs discours, ce qu'ils n'avaient pas prévu. Mais je veux principalement qu'ils ne disent rien d'inutile, et que leur éloquence ne soit ni traînante ni embrouillée, qu'ils ne s'interrompent pas trop souvent eux-mêmes, pour dire : j'avais oublié, ou je n'ai pas dit, ou je devais dire, » (982.)

(2) Voir un exemple de raillerie ingénieuse dans le *Banquet des sages*, *Cyrus*, IX, 623, « On y railla Esope, et il railla les autres avec son agrément ordinaire », et aussi, par opposition à ce développement, une conversation

Quel est le meilleur moyen d'apprendre à faire bonne figure dans une conversation ? Il convient de faire une distinction essentielle entre le fond et la forme. La lecture orne l'esprit, règle les mœurs, dresse le jugement, mieux que la conversation : « en effet, la conversation ne vous donne que les premières pensées de ceux qui vous parlent, qui sont bien souvent des pensées tumultueuses, que ceux mêmes qui les ont eues condamnent un quart d'heure après ; mais la lecture vous donne le dernier effort de l'esprit de ceux qui ont fait les livres que vous lisez ; de sorte que, quand même on ne lit simplement que pour son plaisir, il en demeure toujours quelque chose dans l'esprit de la personne qui lit, qui le pare, qui l'éclaire, et qui empêche cette personne de tomber dans des ignorances grossières, qui choquent terriblement tous ceux qui n'en sont pas capables (1) ». Mais « pour l'agrément du langage, la conversation toute seule le peut donner ; encore faut-il que ce soit une conversation de gens du monde, dont les femmes fassent la plus grande partie (2) ». Faut-il, comme Cléodore, ne recevoir chez soi qu'un très petit nombre d'honnêtes gens soigneusement triés, pour éliminer les personnes stupides et déplaisantes, ou, comme Léonise, avoir une civilité plus large et plus complaisante ? Il n'y a pas de conclusion au débat, mais il apparaît bien que Cléodore a le dernier mot (3).

On ne trouve pas d'indications précises sur les connaissances

sur la mélancolie en société, si agréable quand elle est douce et non chagrine et morose, *Clélie*, III, 1338 sq. Voir enc. *Clélie*, II, 311, une petite discussion entre Valérie et Lucrèce, au sujet des personnes qui ont beaucoup de bonté, et feraient mourir la conversation, d'après Valérie, parce qu'elles approuvent tout. Au contraire, dit Lucrèce, elles l'entretiennent, parce qu'elles s'opposent continuellement à celles qui raillent et médisent ; « et ne peut-on pas dire pour cette raison, que ce sont elles qui font qu'il y a de la contestation dans les compagnies, et par conséquent du plaisir selon votre humeur ? »

(1) *Cyrus*, Convers. entre Sapho, Phylire, Erinne, etc., X, 683.

(2) *Clélie*, IV, 673, Convers. entre Célonie et Herminius ; cf. *Cyrus*, X, 569, le portait d'Amithone, qui « parle agréablement et juste », sans avoir jamais rien appris que par la conversation de Sapho « et celle de tous les honnêtes gens qu'elle a vus ». Au sujet de l'agrément de la parole de certaines dames, voir ce qui est dit de Plotine, (*Clélie*, IV, 669) : « Plotine parle comme il faut qu'une femme raisonnable parle pour parler agréablement, car toutes ses expressions sont nobles et naturelles tout ensemble, elle ne cherche point ce qu'elle dit, il n'y a nulle contrainte en ses paroles, son discours est clair et facile, il y a un tour galant à ses manières de parler, nulle affectation au son de sa voix, beaucoup de liberté en ses actions, et un merveilleux rapport entre ses yeux et ses paroles, qui est un charme qui contribue à rendre le parler plus agréable. »

(3) *Cyrus*, V, 950 sq.

que doit posséder un honnête homme (1). En revanche, l'instruction des femmes fait l'objet d'une conversation assez longue, où Sapho expose une théorie judicieuse. Elle s'indigne contre les femmes qui, pour la plupart, se contentent de bien manger, de bien dormir, d'être grasses, parées, belles, paresseuses et sottes (2) ; elles se passionnent pour un nœud mal fait, une boucle de cheveux mal tournée, et se plaignent de n'avoir pas assez de temps dans la journée, car « rien n'occupe davantage qu'une longue oisiveté ». Leur ignorance est épaisse, leur orthographe est émaillée de « bizarreries », leur style de fautes « grossières » ; leur esprit est vide, incapable d'effort et de réflexion (3). Elles ne sont pas seules responsables : que leur enseigne-t-on dans leur jeunesse, sinon à être « propres », bien mises, à danser et à chanter, « sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu, ni occuper leur esprit ? » Et si une femme, honteuse de son incapacité, veut cultiver son intelligence, « la difficulté de savoir quelque chose avec bienséance ne *lui* vient pas tant de ce qu'elle sait, que de ce que les autres ne savent pas ; et c'est sans doute la singularité, qui fait qu'il est très difficile d'être comme les autres ne sont point, sans être exposée à être blâmée ». Avant Molière, Sapho réclame pour les femmes, une instruction modérée et judicieuse, entre le pédantisme et l'ignorance, qui les « empêche d'être incommodes par une suffisance impertinente, ou par une stupidité ennuyeuse » ; elles doivent savoir plus qu'elles ne savent, sans jamais parler en savantes,

(1) Voir *Cyrus*, V, 870 ; les parents de Bélésis et ceux d'Hermogène leur firent apprendre « non seulement tout ce que les honnêtes gens ne peuvent ignorer sans honte, mais encore cent autres choses qui ne sont pas d'une absolue nécessité. » C'est bien vague.

(2) Elles consacrent douze heures au sommeil, trois ou quatre à la toilette, autant aux repas, le reste à des visites vides et futiles. Sapho énumère un certain nombre de défauts qui rendent nulle et sans intérêt la conversation de trop de femmes : Les unes ne parlent que de leur maison, de leurs esclaves, de leurs enfants, d'autres ne s'entretiennent que de leurs costumes, dont elles augmentent le prix pour paraître riches, dont elles le diminuent parfois pour monter leur habileté à faire de bonnes affaires, d'autres ne causent que de galanteries, ruptures, mariages, collations, etc., (X, 714.)

(3) Sapho trouve par hasard une lettre d'une femme de qualité à Phaon : « L'orthographe en était si mauvaise, le sens en était si embrouillé et si peu galant, les expressions en étaient si basses, et l'ordre des paroles si confus et si opposé à toutes les règles de l'éloquence et de la raison, qu'on ne pouvait comprendre comment il était possible, qu'il y eût une femme de qualité qui pût écrire de cette sorte, » (*Cyrus*, X, 997.)

car Sapho hait l'affectation autant que la nullité. Elles pourront connaître quelques langues étrangères, Homère, Hésiode et Aristhée, en dire modestement leur avis, « écrire juste » ; elles n'emploieront à se cultiver que le temps qu'elles perdent à ne rien faire, ou à faire des riens. Pour les préserver d'un excès odieux, Sapho trace le portrait de Damophile, qui s'entoure de maîtres en toute espèce de sciences, a toujours un livre en main, et de grands mots dans la bouche, et jette dans la conversation la plus ordinaire d'in vraisemblables citations (1). En suivant les sages conseils de Sapho, les femmes pourront tenir leur rang dans les entretiens sérieux, et s'élever au-dessus des bagatelles, sans tomber dans l'érudition, qui n'est pas leur fait.

De quoi faut-il parler dans une conversation ? D'un sujet unique, qu'on approfondit, ou de sujets divers, qu'on effleure ? Astidas déteste un rétrécissement monotone. Méliante connaît certaines personnes, avec qui il « se divertirait bien mieux à ne leur parler jamais que d'une même chose, que je ne ferais à entendre raconter toutes les nouvelles du monde » ; Arpasie « parle volontiers de ce qui *lui* plaît ». Tout ceci n'est pas inconciliable, et chacun de ces personnages a raison ; s'attarder à une question avec des interlocuteurs incompetents est une sottise ; la traiter à fond avec des connaisseurs est un régal (2). Et comment faut-il parler ? Une conversation entre Amilcar et Plotine donne de précieux renseignements. Les hommes qui parlent trop, comme Acrise, et de tout, comme Télane, ou qui ne parlent point, comme Sicinius, ou parlent de quelques sujets seulement, comme Damon, sont diversement ennuyeux. Avec les premiers, on ne peut dire un mot, avec les seconds, la causerie s'éteint à chaque instant. Il faut garder avec soin le juste milieu. Chacun a le droit de parler à son tour, mais il ne doit pas avoir la charge de soutenir, à lui seul, un entretien languissant. « Il ne doit point y avoir de tyrannie dans la conversation, et chacun doit y avoir sa part... ce ne peut être que par l'attention de ceux qui écoutent, que ceux qui parlent bien ont droit de parler plus que les autres (3) » ;

(1) *Cyrus*, X, 668-685. Le portrait de Damophile se trouve au tome X, p. 590. sq.

(2) *Cyrus*, X 364 sq.

(3) Tout ceci est repris dans les *Conversations sur divers sujets*, I, 200 sq. : *De parler trop ou trop peu*. Les noms d'Acrise et de Sicinius sont conservés. Un homme qui en interrompt un autre pour lui raconter avec de longs détails

par un consentement tacite les assistants s'inclinent devant un mérite supérieur. Si un sot « tient le dé à jaser tout le jour », il prodigue les bévues dont on se passerait, et empêche les autres de dire ce qu'on entendrait volontiers (1).

On condamne aussi tous ceux qui répandent indistinctement les louanges (2), ceux qui affectent une simplicité enfantine dans leur langage (3), qui parlent étourdiment ou s'écoutent parler, les femmes qui prétendraient toujours parler comme les honnêtes hommes (4).

On donne des conseils sur l'accent qui doit être pur de toute contagion populaire: si un étranger a le droit de conserver l'accent de son pays, un homme ou une femme de qualité sont blâmables d'adopter celui de leurs esclaves. « Il n'y a point de lieu au monde où il n'y ait de la différence entre l'accent des honnêtes gens et celui du peuple. »

Rien n'est plus ridicule que l'empressement « à se servir de paroles nouvelles venues, que le hasard introduit, que le caprice du monde fait recevoir, et que le temps et l'usage autorisent quelquefois » ; ces gens-là ne connaissent pas le sens véritable des mots nouveaux, les placent mal à propos, et disent souvent le contraire de ce qu'ils veulent dire ; aussi pèchent-ils contre la clarté ; mais s'il y a un défaut « qui est généralement blâmé de tout le monde », c'est le galimatias. « Quiconque écoute, veut entendre ce qu'on lui dit. » Aussi bien l'obscurité est-elle un manque de politesse (5). En somme, pour parler comme il faut « il faut avoir bien de l'esprit, assez de mé-

des aventures personnelles, peut parler juste, sans parler à propos : la première qualité concerne la valeur propre, intrinsèque du récit, la seconde, son adaptation aux circonstances extérieures, *id.*, 233-234.

(1) *Clélie*, IV, 638 sq ; Balzac, dans un passage que nous avons cité, avait déjà dit que la conversation est plutôt comparable à une République qu'à une Monarchie.

(2) *Clélie*, V, 554.

(3) *Clélie*, IV, 669.

(4) *Clélie*, IV, 667. Il y a certaines expressions dont les uns peuvent se servir à propos, et qui seraient de mauvaise grâce aux autres ; une femme ne pourrait jurer même innocemment, juger des questions difficiles, parler de guerre.

(5) *Clélie*, IV, 648 sq ; les causes du galimatias sont minutieusement analysées : mauvais choix des paroles qui traduisent mal les pensées, confusion des pensées elles-mêmes, manie de deviner en coupant la parole à celui qui parle, défaut d'attention, prétention de parler de tout quoiqu'on ne sache rien. Voir encore *Clélie* IV, 1129 sq ; une conversation entre Amilcar et Valérie sur l'usage du merveilleux dans la conversation : seuls, le bizarre et l'impossible sont absolument condamnés.

moire et beaucoup de jugement ». Le jugement est, au fond, la qualité essentielle de l'homme du monde, celle qui doit intervenir et le conduire, dans toutes les circonstances de la vie de société.

Une conversation relative aux lettres complète ces leçons sur la conversation. Il semblerait que le cœur seul dicte des lettres amoureuses, que la tendresse s'y épanche librement, spontanément, que la passion « y parle toute pure » ; par sa nature même, une lettre d'amour échappe à toute réglementation, même à la bienséance, car enfin elle est intime et secrète, et nul n'a à demander compte à deux amants des sentiments, des désirs qu'ils éprouvent, des souvenirs qu'ils évoquent. Mlle de Scudéry ne l'entend pas ainsi : elle légifère avec assurance et universalité. Une lettre d'amour sera donc un morceau littéraire, méthodiquement élaboré, où se mêleront, d'après un dosage minutieux, les divers éléments requis. « Ainsi on peut dire qu'encore que les lettres d'amour n'aient pas besoin de ce feu d'esprit qui doit briller dans les lettres galantes, il faut pourtant qu'il y ait quelque autre chose, qui leur tienne lieu de cela, et que le feu de l'amour occupe la place de ce feu de l'esprit. C'est pourquoi, je trouve que le véritable caractère des lettres d'amour, doit être tendre et passionné, et que ce qu'il y a de galant, de spirituel et d'enjoué dans ces sortes de lettres, doit pourtant toujours tenir de la passion et du respect... ; qu'il y ait souvent un peu d'inquiétude, car les lettres de félicité ne font nullement bien en amour (1) ». Ce sont là comme les jeux de scène de l'amour, car tout ceci aboutirait à faire d'un amant un comédien, qui étudierait ses attitudes, ses propos, ses regards, comme un acteur étudie son rôle. Cette vénérable personne parlait de l'amour, comme un aveugle des couleurs (2).

Ces grands romans contiennent donc, sous forme d'entretiens, un véritable cours de conversation à l'usage des honnêtes gens ; ils traitent aussi d'autres questions, qui, en dehors de ce sujet, intéressaient vivement les gens du monde. Doralise, s'étant moquée de quelques personnes étrangères, dont les gestes, l'accent, le costume l'ont amusée, on parle aussitôt de

(1) *Clélie*, II, 1144-1145.

(2) On pourrait faire une observation analogue à propos du dialogue entre Ménage, Chapelain, Sarrasin, « s'il faut qu'un jeune homme soit amoureux » (*Œuvres de Sarrasin*, édit. citée.)

la mode, et du préjugé étroit qui nous fait tourner en ridicule ce dont nous n'avons pas l'habitude. On conclut « qu'il y avait beaucoup d'injustice à n'avoir pas beaucoup d'indulgence pour les étrangers, et à faire passer quelquefois les bienséances de leur pays, pour des incivilités, ou pour des marques de défaut d'esprit, concluant tout d'une voix, que, puisqu'on pouvait être fort peu honnête homme, quoiqu'on fût admirablement habillé, qu'on fit bien la révérence à la mode de son pays, et qu'on eût l'accent de la Cour extrêmement pur, il pourrait être aussi qu'un étranger, qui n'aurait rien de toutes ces petites choses, qui ne changent ni le cœur ni l'esprit, ne laisserait pas de pouvoir mériter beaucoup d'estime, quoique son habillement parût bizarre.... qu'il fallait se donner la peine de chercher dans leur esprit et dans leur âme, leurs qualités ou leurs défauts, pour en pouvoir juger avec équité (1) ». Sages avis, que les Français, au temps des *Lettres persanes* en particulier, avaient déjà oubliés !

On sait combien les hommes de qualité répugnaient à passer pour des poètes de profession : Mascarille exprime avec force ce préjugé aristocratique. Une conversation de la *Clélie* leur donne à ce sujet d'utiles conseils. « Je veux qu'un honnête homme les fasse (les vers) pour son plaisir, ou pour son amour, et qu'il ne songe point, en les faisant, qu'il les fait pour la multitude. Je veux même qu'il n'en fasse point profession publique, et je veux qu'il fasse, au commencement, assez de façons pour l'avouer. Mais enfin, quand cela est su, je trouve qu'il n'en faut plus faire un si grand secret, et que, lorsqu'un homme a des amis qui se connaissent en ces sortes de choses, il peut s'en divertir avec eux, sans avoir nulle affectation ni à les montrer, ni à les cacher ; mais surtout, il faut qu'il se garde très soigneusement d'en parler avec de ces jeunes gens ignorants et étourdis, qui croient qu'un poète et un fou ne sont qu'une même chose... ; mais avec ceux qui ont de l'esprit raisonnable, et qui savent bien le monde, il ne faut point être si retenu..., car enfin, les beaux vers ne sont pas faits pour n'être point vus, et les gens de qualité seraient bien malheureux s'il leur était défendu d'avoir de l'esprit, et de le montrer avec jugement. » Surtout, qu'ils n'excusent jamais la médio-

(1) *Cyrus*, VIII, 597.

crité de leur muse, en alléguant que rimer n'est pas leur métier ; ils n'ont qu'à s'en abstenir (1).

La manie des portraits est critiquée, parce qu'ils dégénèrent en satire et en médisance ; Zénocrate voudrait qu'ils eussent un profit moral : pourquoi ne décrirait-on pas, dans toute leur laideur, un envieux, un fourbe, pour faire haïr la jalousie et la perfidie (2).

Amilcar proteste contre l'excès des festins : il ne comprend pas que la joie des honnêtes gens dépende de la bonne chère : « Je crois que ceux qui ont cette inclination sont ordinairement ennemis de toute bienséance, et de toute vertu ». L'ordre, le choix, la politesse, la propreté, l'abondance bien réglée, une joie honnête, une liberté modérée sont nécessaires à un repas (3). La libéralité sans profusion est étudiée dans un entretien entre Panthée, Doralise, et Mexaris (4). Et l'exactitude est recommandable comme une des formes de la politesse : inviter un ami à dîner, et accepter soi-même une autre invitation, sans l'avertir, promettre à une femme une corbeille de fleurs d'oranges, et ne pas l'envoyer, s'informer si une dame est chez elle, et ne pas s'y rendre, sont des grossièretés, qui viennent d'un défaut d'exactitude : d'autre part, « les exacts de profession ont l'air contraint : leurs compliments sentent la cérémonie, leur amitié est si délicate, que la moindre chose la blesse ». Ceux qui obéissent à la raison ont une exactitude constante, aisée et gracieuse. « Ils le sont sans embarras, sans contrainte et sans cérémonie ; ils le sont parce qu'ils savent que l'exactitude fait une partie de la politesse,

(1) *Clélie*, III, 1084 et 1085 ; cf. *Cyrus*, X, 617 sq., une tirade de Sapho sur le bel esprit. « Il n'y a rien de plus incommode que d'être bel esprit, ou d'être traité comme l'étant, quand on a le cœur noble et qu'on a quelque naissance ». Dès qu'on fait des livres, « on perd la moitié de sa noblesse, si l'on en a, et on n'est point ce qu'est un autre de la même maison et du même sang, qui ne se mêlera point d'écrire ». Les jeunes courtisans « traitent ceux qui se mêlent d'écrire comme ils traitent des artisans » — « On ne saurait, conclut Scudéry-Sapho, me faire un plus sensible dépit que de me traiter en fille savante », (624). Scarron, *Rom. com.*, 2^e partie, chap. VIII : « ... encore qu'ils croient qu'il y a du déshonneur à bien écrire, et qu'ils reprocheraient en cas de besoin à un homme qu'il fait des livres, comme ils lui reprocheraient qu'il fait de la fausse monnaie. »

(2) *Clélie*, V, 284-297.

(3) *Clélie*, IV, 728. Telles sont en effet, les collations, les têtes décrites dans ces romans.

(4) *Cyrus*, V, 225 sq. Voir aussi, V, 143 sq., sur l'avarice. « L'amour inspire plus la libéralité en un quart d'heure que l'étude de la philosophie ne pourrait faire en dix ans », (158.)

qu'elle est nécessaire à la société, et que, sans elle, on n'ose se promettre rien de personne (1). »

On sait que les divergences religieuses peuvent provoquer d'âpres rivalités, qui empoisonneraient ou rendraient impossible la vie de société. Bérélise donne, à ce sujet, une opinion pleine de bon sens et de mesure. « Il ne faut jamais se faire un chemin particulier dans les choses de cette nature ; il faut suivre hardiment les gens sages qui sont dans le chemin ordinaire, et ne s'aller pas égarer, croyant trouver un chemin plus commode (2). » Noromate condamne les libertins, dont le scepticisme intéressé favorise tous les écarts de conduite. « Dès qu'on ne croit pas qu'il y ait de Dieux, on croit que tout ce qui plaît est permis. » « J'estime infiniment la belle Noromate, répond un personnage, de s'opposer au libertinage de ceux qu'on appelle les gens du monde. » Elle déteste les blasphémateurs, et les enferme en un pressant dilemme : ou ils croient aux dieux, et ils font une « profanation terrible », ou ils sont incrédules, et, dans ce cas, le nom des dieux n'ajoute aucun poids à leurs affirmations (3).

En somme, ne point forcer ses talents naturels, ne pas s'écarter du juste milieu, apporter en toutes choses une bonne grâce aimable, et se conduire toujours avec tact et jugement, tels sont les préceptes essentiels que M^{lle} de Scudéry ne se lasse pas de répéter ; ce sont eux qui sont à la base des conseils que Spurius donne à Mutius, pour vivre et réussir honnêtement dans le monde (4).

Quelques conversations, peu nombreuses d'ailleurs, sont consacrées à des questions de politique ou de morale. On en trouvera des exemples dans le *Banquet des sages* ; ces graves personnages se demandent ce qui peut rendre un Prince plus glorieux, l'autorité, l'honneur, ou l'amour de ses sujets, quelle est la meilleure condition de prospérité pour une république ; ils parlent de la lumière, de la vertu, de Dieu, de la mort. Les dames, par modestie, n'y prennent pas part, quoiqu'elles en soient capables (5). Toute la compagnie s'entretient, un peu

(1) *Clélie*, V, 76 sq.

(2) *Clélie*, V, 563.

(3) *Cyrus*, IX, 360. Reprod. dans les *Converst. sur div. suj.*, I, 174, 177, 179.

(4) *Clélie*, III, 406. « Il faut n'être ni trop enjoué ni trop sombre, il faut se servir du tempérament dont l'on est, avec jugement... » etc.

(5) *Cyrus*, IX, 628. Ces sortes de discussions sont à la mode. On trouve des questions mondaines examinées dans l'*Académie familière des filles*, de Colletet : si les lettres sont plus honorables que les armes, (123 sq.), duquel

plus tard, des lois du gouvernement des peuples, parce que Solon a observé attentivement une fourmilière.

Ces conversations sont remarquables par la finesse pénétrante de l'analyse ; l'auteur excelle à saisir, dans un terme général dont la foule se contente, des nuances délicates et exactes. Rien n'est plus agréable, dit-on de la princesse Parthénie dans le *Cyrus*, « que de lui entendre faire la distinction d'une amour toute pure à une amour grossière et terrestre, d'une amour d'inclination à une amour de connaissance, d'une amour sincère à une amour feinte, et d'une amour d'intérêt à une amour héroïque (1) ». M^{lle} de Scudéry mérite le même éloge. Elle aperçoit dans la complaisance des espèces différentes, et sépare les complaisances sérieuses, enjouées, muettes, vraies, fausses, celles d'amour, d'estime, d'amitié, d'ambition, de la Cour, de la ville (2). Amilcar étudie joliment l'amitié d'amour (3), et la carte de Tendre, dont on a le plus grand tort de se moquer, peut être ridicule, et encore n'est-ce pas bien sûr, par la matérialisation géographique ; elle est, au fond, une notation subtile et judicieuse de sentiments inconscients, d'étapes que l'on parcourt sans les remarquer (4). M^{lle} de Scudéry, surtout dans la *Clélie*, où les conversations sont plus nombreuses, plus abstraites, et les études du cœur plus fouillées que dans le *Cyrus*, porte la lumière dans les coins les plus cachés de l'âme. Il se passe dans ce domaine, ce qui arrive

on tire plus de profit de la conversation ou de la solitude, p. 224. Un livre qui se propose de former à la vie du monde devait offrir aux lecteurs quelques modèles de ces débats.

(1) VI, 118.

(2) *Clélie*, III, p. 732 sq.

(3) *Clélie* III, 83 sq. ; cf. *Clélie*, IV, 751, l'enjouement et la joie, et, I, 195 sq., l'indifférence, l'amitié ordinaire, l'amitié tendre. « A mesure qu'on a plus d'esprit, dit Pascal, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux ; les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes », (*Pensées*, I, 7.)

(4) Cette carte est finement commentée dans la *Clélie*, I, 399 s. Il faut d'ailleurs tenir compte de ce que dit *Clélie* à son sujet : « c'est une folie d'un moment, que je ne regarde tout au plus que comme une bagatelle, qui a peut-être quelque galanterie et quelque nouveauté, pour ceux qui ont l'esprit assez bien tourné pour l'entendre », (408). « Sa carte de l'amitié tendre, avec plusieurs discours sur ce sujet, dit Sorel, font connaître comment on peut aimer d'une honnête amitié, sans se laisser emporter aux frénésies de l'amour », (*Biblioth. franç.*, 185) ; cf. ce passage de la *Clélie* : « voulant faire connaître sur cette carte qu'elle n'avait jamais eu d'amour, et qu'elle n'aurait jamais dans le cœur que de la tendresse », elle fait jeter la rivière d'inclination dans la mer dangereuse, « parce qu'il est assez dangereux à une femme d'aller un peu au-delà des dernières bornes de l'amitié », (I, 405.)

chaque jour dans les sciences ; lorsqu'un savant de génie a trouvé quelque principe fécond, les ingénieurs le mettent au point, le perfectionnent, enrichissent l'invention première par des découvertes de détail, dont le nombre et l'intérêt masquent parfois la valeur, de l'œuvre originale. En somme, ces notions essentielles d'aisance, de bonne grâce, de naturel, sont celles qu'avait répandues le *Cortegiano* ; M^{lle} de Scudéry s'en empare, y applique l'effort d'une réflexion assidue et perspicace, et donne presque l'illusion d'une création. Dans ce vaste travail d'analyse, dans cette floraison de nuances, on perd le *Courtisan* de vue. C'est comme la cristallisation de Stendhal, qui éblouit l'œil, mais qui n'existerait pas sans la souche invisible de bois.

M^{lle} de Scudéry a eu le tort d'user d'un ton un peu trop catégorique ; il y a dans ces conversations, trop de mots de commandement : je veux, il faut, on doit. Sapho prend sa mission au sérieux, et dogmatise avec assurance ; elle n'admet ni les dérogations ni les défaillances ; Molière avait déjà senti ce travers, car Madelon se montre aussi exigeante, et fait sonner bien haut les verbes impératifs (1). D'autre part, comme nous l'avons noté, ses personnages ont la manie déplaisante de réclamer, pour des sentiments et des manières dont la légèreté aimable fait tout le prix, des règles et des lois ; ils veulent mettre en code l'aisance et la bonne grâce. Cette superstition du précepte s'explique : ils sont désireux de bien faire, de ne pas commettre en société, ces fautes qui discréditent les honnêtes gens ; or, à disséquer des notions mondaines, à multiplier les subdivisions, les catégories, les distinctions, on accroît les occasions d'erreurs, on donne la conviction qu'il est impossible que la nature, même la mieux douée, livrée à elle seule, puisse spontanément éviter tant de pièges ; le règlement soutient et rassure ; les héros insistent pour en obtenir un, car ils veulent savoir à quoi s'en tenir. M^{lle} Scudéry peut donner quelques conseils pratiques indiquer sommairement ce qu'il faut faire, ou, plus souvent encore ce qu'il ne faut pas faire. Mais la plupart du temps, l'obstination à préciser est vaine, car l'essentiel échappe à la précision. Pour le costume, par exemple, on peut recommander de s'abstenir d'ornements excessifs, des couleurs criardes, des vieilles modes ;

(1) *Précieuses*, sc. 4 ; il faut qu'un amant, il doit voir, la déclaration doit se faire...

mais le dernier degré de la perfection, qui consiste dans une adaptation intime du vêtement à la taille, au teint, au genre de beauté, à la condition de la personne, est-il possible de déterminer le moyen de l'obtenir ? Une fois qu'on aura noté que cette harmonie confère à l'habit sa suprême distinction, peut-on aller au delà, étudier l'application de cette loi générale à la diversité des cas particuliers ? Ne faut-il pas s'en remettre, de toute nécessité, au goût individuel, éclairé par les observations qu'on aura faites sur les autres, et peut-être aussi par quelques épreuves personnelles ?

De même, en ce qui concerne la conversation au sens large du mot, on loue fort l'aisance, le naturel ; mais est-il possible de dire comment on acquerra ces précieuses qualités ? on vous recommandera de regarder, d'imiter tel personnage en qui elles brillent ! mais il s'exprime suivant une manière propre, conforme à son tempérament : sa nature n'est pas la vôtre, vous ne pouvez faire comme lui ; peut-être, pourrez-vous, à la longue, apprendre comment on entre dans un salon, comment on salue, comment on invite une dame, et encore n'est-il pas sûr que vous vous en acquitterez avec toute la grâce qu'il faudrait ; mais l'art d'apporter dans une réponse, dans un récit, dans un compliment, l'à-propos, l'ingéniosité raffinée que dissimule une apparence libre, qui vous l'enseignera ? Et en dehors de quelques préceptes négatifs, et de ce refrain sur le charme et l'agrément de la nature, que peut-on vous apprendre de positif ?

Cette réglementation minutieuse n'est pas, par ailleurs, sans inconvénients. Voici un passage de la *Clélie* sur la rêverie. « Il n'appartient qu'à ceux qui ont le cœur tendre, de connaître les plaisirs d'une certaine espèce de rêverie douce, qui occupe et qui divertit l'esprit, et qui séduit même quelquefois si doucement la raison, qu'elle donne mille plaisirs qu'on ne saurait définir... Pour rêver doucement, il faut laisser errer son esprit et le laisser aller sur sa foi, il faut être seul, il faut être aux champs, il faut avoir quelque chose dans l'âme qui ne déplaie pas, il faut être d'un tempérament un peu mélancolique, il faut vouloir ne penser à rien et penser pourtant à quelque chose, ou vouloir penser à quelque chose, et ne penser pourtant à rien ; il faut être capable d'un certain endormissement des sens, qui fasse qu'on croie presque songer les choses à quoi l'on pense, il faut enfin que l'usage de la raison soit suspendu, jusques au point qu'on ne

sache presque où l'on est ; il faut qu'on n'entende que confusément le chant des oiseaux ou le bruit des fontaines, et que les yeux mêmes ne voient pas distinctement la diversité des objets (1) ». Si la rêverie exige tant de conditions, quelle est la personne qui pourra se flatter d'avoir rêvé ! Et qui osera même l'entreprendre ! Il y a là, certainement, une analyse délicate, et tous les éléments d'une jolie page ; mais la forme en est déplaisante, et souligne ce qu'a d'agaçant cette prétention de mettre en ordre même l'abandon délicieux de l'esprit au flottement de ses pensées.

M^{lle} de Scudéry, d'une part, multiplie les prescriptions, et de l'autre, mentionne sans cesse l'attrait de la bonne grâce aisée et souriante ; sans doute, il n'y a pas, dans son attitude, de contradiction ; car plus on fait une grande part à la réflexion, à la prudence, plus on recommande la perpétuelle attention sur soi, plus il est logique qu'on rappelle la nécessité de l'aisance. Mais on se demande comment d'honnêtes gens soucieux de suivre ses leçons, pourraient concilier dans la pratique de la vie du monde, le respect de tous ces conseils, la surveillance constante de leurs gestes et de leurs paroles, toute cette attitude d'expectative, d'examen, d'évaluation des conditions multiples et diverses, avec l'allure libre et naturelle. Rien ne rend si gauche, si emprunté, que l'affectation de l'abandon et de la spontanéité. L'excès des règles paralyse ; quelques principes généraux sont excellents, ils éclairent l'esprit, le guident, et le soutiennent ; l'abondance des lois de détail l'embarrasse, l'étouffe, et finit par l'arrêter. « Combien d'art pour rentrer dans la nature », pourrait-on dire avec La Bruyère (2) ! M^{lle} de Scudéry n'a pas eu assez de confiance dans le bon goût et le bon sens de ses contemporains (3).

Enfin, elle s'épuise en vain à atteindre l'essence même des

(1) *Clélie*, II, 891.

(2) CHAP. XII.

(3) Par comparaison, on apprécie la sagesse d'un personnage des *Annales galantes*, de M^{me} de Villiedieu. Mégabise dit, (VII, 509) : « La nature est une grande maîtresse et c'est avec bien peu de raison, qu'on applique notre jeunesse à tant d'études, et qu'on remplit notre esprit de tant de différentes idées, puisque la nature seule rend si éloquentes les personnes qu'elle instruit. Car l'amour n'est proprement que ce que nous dit cet homme, c'est un désir de l'âme qui se porte aveuglement à l'objet qui lui convient... Tout bien considéré, cet homme a rendu de son changement toutes les raisons qui peuvent s'en rendre ; j'aimais et je n'aime plus, dit-il, je ne savais pourquoi j'aimais, et ne sais pourquoi cet amour a cessé ». (*Œuvres de M^{me} de Villiedieu*, Paris, C^{ie} des libraires, 1720-1721, 12 vol in-12.)

notions qu'elle étudie. Ce serait là le triomphe de l'analyse, et on peut lui reconnaître le mérite d'être allée, dans cette voie, aussi loin qu'on peut aller ; mais elle n'a pas compris la sagesse profonde de l'adage antique qui proclame la nécessité de s'arrêter. Avec elle, nous voyons s'établir la méthode qui sera celle des moralistes postérieurs. On peut la caractériser en quelques mots, car elle est simple ; ils étudient un objet par l'énumération des contraires, plutôt que par l'observation directe ; quand ils essaient de l'aborder en lui-même, ils recourent, presque aussitôt, au je ne sais quoi ; le vocabulaire trahit l'impuissance, car cette expression, ainsi que les mots : quelque, un certain, abonde dans le *Cyrus* et la *Clélie* (1).

(1) P. ex. *Cyrus*, III 97, l'expression : je ne sais quoi ou je ne sais quel, est employée deux fois ; III, 126, 139, 147, IV, 816, etc. La méthode par les contraires est recommandée par Couvay, *L'honnête maîtresse*, 150. « Pour savoir ce que c'est que le calme, il faut considérer l'orage et la tempête ». La définition par les contraires, et l'emploi d'expressions vagues sont une nécessité toutes les fois que l'on s'obstine à traduire par des mots des nuances que l'on sent mais que la parole ne peut rendre ; on en trouve un exemple curieux chez Quintilien ; il veut distinguer *Urbanitas*, *venustum*, *salsum*, *facetum*, *jocus*, *dicacitas*. « *Pluribus autem nominibus in eadem re vulgo utimur ; quae tamen si diducas, suam quamdam propriam vim ostendent ; nam et urbanitas dicitur qua quidem significari video sermonem praeferentem in verbis et sono et usu proprium QUEMDAM gustum urbis et sumptam ex conversatione doctorum tacitam eruditionem, denique cui contraria sit rusticitas..., salsum igitur erit quod non erit insulsum, velut QUODDAM simplex orationis condimentum ; jocus vero accipimus quod EST CONTRARIUM SERIO* », etc., VI, 3.

CHAPITRE III

ROMANS CONTEMPORAINS DU « CYRUS » ET DE LA « CLÉLIE ». LES NOUVELLES.

Dans les romans qui sont à peu près contemporains du *Cyrus* et de la *Clélie*, on retrouve les mêmes préoccupations, les mêmes procédés d'exposition.

Tous les personnages de l'*Hermiogène* de Chevreau sont parfaitement polis. Qu'il s'agisse d'Hermiogène lui-même, roi des Belges à l'époque où César conquiert la Gaule, d'Ariobarzanes, des dames romaines, tous pratiquent une civilité exacte sans raideur (1).

La civilité tient une grande place dans l'*Alcidamie* de M^{lle} Desjardins (2). Iphile et des cavaliers n'entrent pas dans une chambre où sont couchées des dames, « la bienséance ne nous permettant pas de les voir dans cet état (3) ». Alcidamie reconduit à son appartement la reine des Canaries, « pour réparer par cet excès de civilité les petites négligences qu'elle croyait avoir faites la journée précédente (4) ». Le prince de Hoden lui-même, « petite principauté de l'Afrique, assez proche des Canaries », est capable des sentiments les plus délicats (5). Iphile est puni de son inconstance envers Cinthie, et Lisicrate eût été l'homme du monde le plus accompli, « s'il eût été un peu plus constant ; » du moins a-t-il le mérite de rompre « honnêtement » avec ses maîtresses. La vertu des femmes est

(1) *Hermiogène*, Paris, V^e de Sercy, 1648, 2 vol. in 8 ; I, 178, 451, 471, II, 230, 319, 439, etc.

(2) *Alcidamie*, Paris, Cl. Barbin, 1661, 2 vol. in 8 ; p. ex., II, 1^{re} partie, 217, 218, 226.

(3) II, 1^{re} partie, 72.

(4) II, 2^e partie, 224.

(5) Dans un combat, il porte sur son bouclier une femme habillée à la persane, qui dans une main tient les débris d'un sceptre, et de l'autre montre l'Amour qui lui en offre deux avec ces mots : l'Amour me rend bien plus que le destin ne m'ôte, (II, 2^e partie, 31.)

toujours inattaquable ; peut-être est-elle moins formaliste que dans le *Cyrus* ; Cinthie reçoit avec calme la déclaration amoureuse d'Iphile, et lui répond fermement, sans indignation sincère ou simulée (1). La conversation est fort goûtée, et l'on recherche les personnes qui ont reçu du ciel le don de la soutenir avec agrément. Lisicrate « ne disait jamais rien que tout le monde ne pût dire, mais il y donnait un tour si galant et prononçait toutes ses paroles avec une certaine négligence qui lui seyait si bien, que la moindre bagatelle, dite par lui, plaisait plus que les choses du monde les plus extraordinaires dites par un autre (2) ». « Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de conversation plus douce, plus aisée, et plus spirituelle que nous la parut celle de cette charmante fille (Cinthie). Elle disait positivement tout ce qu'il fallait dire sur toutes les questions qu'on proposait, et elle savait si bien l'art de tourner la conversation de manière que toute la compagnie pût y avoir part, que tout le monde avait sujet d'être satisfait, et avait trouvé quelque occasion de se faire valoir, 3. »

Mlle Desjardins continue à examiner, sous forme d'entretien entre plusieurs personnages, des questions de galanterie, ou de menus problèmes qui intéressent la vie mondaine. Dans le cabinet de Philimène, orné de peintures allégoriques, de nobles visiteurs discutent sur les mérites respectifs de l'amour d'inclination, de l'amour galant, de l'amour solitaire, et de l'amour d'intérêt ; et Philimène les met tous d'accord par un jugement, que Haly, prince de Fez, déclare « délicat et juste (4) ». A l'occasion d'un menu incident de salon, on en vient chez Philimène, à parler des impromptus. « Cette sorte de petits vers libres et faits sans préparation, dit Philimène, sont presque les seuls qu'un galant homme, qui ne fait point profession

(1) I, 423-424.

(2) « Encore que j'aie toujours ouï dire, dit-elle, qu'on témoigne de la colère quand un homme fait une déclaration d'amour, et qu'on lui défend de nous voir jamais, (II, 1^e partie, p. 59.)

(3) I, 423.

(4) II, 1^e partie, 29.

(5) I, 427, sq. Je relève seulement un argument curieux donné par Lisicrate en faveur de l'amour galant contre l'amour d'inclination. L'amour d'inclination « est aussi bien à l'usage des gens du monde les plus stupides qu'à celui d'un fort honnête homme, car enfin les yeux et le discernement n'ont aucune part dans l'amour d'inclination ; l'on aime parce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, et tel est passionnément amoureux qui n'en saurait donner d'autre raison, que celle qui porte un animal à choisir les bêtes de son espèce ». Même en amour, les gens du monde veulent se distinguer de la foule.

d'être auteur, peut impunément faire ; car... il ne serait pas bienséant à un homme d'une grande qualité d'entreprendre un poème épique, ou quelque autre ouvrage de cette sorte » Quand un homme né pour de grandes choses s'égare à faire le métier d'auteur, il ressemble à un voyageur qui quitterait la grande route et la clarté de la lune, pour courir dans les sentiers après les feux follets. Si des chevaliers romains et de grands personnages ont donné à la poésie une partie de leur vie, « ce temps ne pouvait assurément être employé à rien de meilleur » ; dans ce cas, un homme de qualité peut faire des vers, mais il est essentiel qu'on considère son œuvre « comme un divertissement plutôt que comme une occupation. » Mais, objecte Zélinde, si un homme de qualité ne peut pas consacrer à composer des vers plus d'application que ne le veut Philimène, les vers qu'il produira auront peu de mérite, et il vaudrait tout autant qu'il s'abstint d'en faire. Philimène essaie de trouver une solution intermédiaire, qui satisfasse tout le monde. « Il faudrait qu'il fût permis à un homme de qualité, qui aurait de l'esprit et un talent particulier pour la poésie, (car il ne suffit pas toujours d'être spirituel pour être bon poète), de faire des vers, mais je voudrais qu'il n'en fit jamais que pour sa maîtresse ou pour ses amis, et qu'il les fit pourtant avec la même justesse, que s'ils devaient être vus de tout le monde. » Doit-on, demande Alcidamie, apporter autant de soin à polir de petits vers qu'on mêle dans une lettre, qu'à perfectionner ceux d'un grand ouvrage destiné au public ? Philimène met à part les vers qu'on insère dans une lettre ; « comme il y a des pensées vives auxquelles l'expression poétique convient mieux que celle de la prose, il arrive insensiblement qu'on fait des vers sans dessein d'en faire ; je crois qu'il suffit que ces sortes de vers soient galants, et qu'ils entrent bien dans le sens de la lettre pour être bons, et qu'il n'est pas nécessaire d'apporter tout le soin à les polir qu'on prendrait à perfectionner les autres ». Cette règle s'applique-t-elle aux vers amoureux ? Ceux qui ont dans l'âme une grande passion, et qui écrivent à l'objet de leur flamme, doivent-ils observer « plus de mesures que ceux qui n'écrivent dans ce genre que pour leur divertissement » ? Philimène reconnaît qu'on ne peut, en ce genre, donner des règles certaines ; il convient de tenir compte, quand il s'agit d'amour, du désordre de l'esprit ; mais elle élude la difficulté d'une réponse ; comme les lettres amoureuses ne s'adressent qu'à l'amant ou à la maîtresse, et

que la discrétion et la bienséance empêchent l'un et l'autre de les publier, « les fautes en seront ensevelies ». Et, avec toutes ces divisions, ces subtilités, Almanzaide n'est pas contente. Elle tient à savoir avec précision « quels vers un homme de qualité peut *faire impunément* ». Philimène prononce enfin le jugement définitif. « *Il faut* que l'occasion plutôt que le dessein fasse faire des vers aux gens de qualités, *ils doivent* être faits sans façons, lus et récités de même ; et encore qu'on les connaisse tels, *il ne faut pourtant* pas non plus s'en glorifier que s'ils étaient les plus méchants du monde ; car je crois qu'il n'y a pas de si bons vers qu'un homme qui ne se pique pas d'en faire, ne doive laisser usurper aux gens affamés de fausse gloire, avec le même sang-froid que s'il n'y avait aucun intérêt. » En somme, il faut composer sans être auteur, et demeurer gentilhomme tout en étant écrivain (1).

Dans le *Roman comique*, un jeune conseiller au Parlement de Rennes trouve que les héros des grands romans sont « quelquefois incommodes, à force d'être honnêtes gens (2) ». Cependant, les lecteurs se plaisaient tant à la peinture des mœurs « honnêtes », que, au centre de ce récit d'aventures épaisses, Scarron a placé Destin et l'Etoile : ses héros principaux sont d'honnêtes gens, égarés pour un temps dans un milieu vulgaire, qu'ils traversent sainement, sans complaisance et sans pruderie. Destin a été bien élevé et sérieusement instruit, il aime la lecture et l'étude ; il est brave et chevaleresque, et prend, à Rome, la défense de deux dames inconnues, que des hommes grossiers prétendaient contraindre à se démasquer. « Je ne consultai point ce que j'avais à faire : je dis d'abord à ces incivils que je ne souffrirais point la violence qu'ils voulaient faire à ces femmes ». Plus tard, il sera le premier à s'élancer à la poursuite des ravisseurs d'Angélique. Il a acquis à la guerre, une renommée méritée de vaillance. Il est fidèle à Léonore, dont la mère l'a cependant congédié sans politesse, parce qu'elle le croit de pauvre naissance : quand il les rencontre, pauvres et seules à Nevers, il leur offre sa bourse, sa protection, et les accompagne en Hollande. Si on l'invite, il se tient fort bien à table, et se plaît à la conversation. Dès que les hasards de son existence le mettent en relations avec

(1) *Alcidamie*, II, 1^{re} partie, 286 sq. On sait comment, en 1659, Mascarille se défend d'être un poète de profession, et de travailler ses vers.

(2) 1^{re} partie, CHAP. XXI ; cf. *Divertissem. de la Princ. Aurélie*, I, 24.

des personnes capables de causer, il profite avec joie de l'occasion. C'est ainsi qu'il s'entretient avec M. de la Garoufière, et témoigne que son esprit n'a rien perdu de sa finesse, au contact quotidien avec le sot et vaniteux Ragotin, ou le jaloux et sournois La Rancune. Car il fit « la distinction des femmes qui ont beaucoup d'esprit, et qui ne le font paraître que quand elles ont à s'en servir, d'avec celles qui ne s'en servent que pour le faire paraître... Il parla aussi des femmes qui savent aussi bien écrire que les hommes qui s'en mêlent, et qui, si elles ne donnent pas au public les productions de leur esprit, ne le font que par modestie ». Et M. de la Garoufière « qui était fort honnête homme, et qui se connaissait bien en honnêtes gens, ne pouvait comprendre comment un comédien de campagne pouvait avoir une si parfaite connaissance de la véritable honnêteté. (1) ».

Les nouvelles mêmes du roman introduisent souvent des personnages distingués, courageux, loyaux, fidèles, honnêtes gens : elles peignent un milieu différent de celui où vivent les acteurs nomades (2). En général, les nouvelles qui fleurissent vers cette époque, évoquent et proposent comme modèles, en amour, la passion ardente, respectueuse, chevaleresque, de l'Espagne. Don Pèdre aime Elvire ; il la croit infidèle, et se détache d'elle ; « il en usa pourtant en honnête homme, et ne révéla point à son ami ce qu'il avait vu (3) ». Don César adore Matilde, et multiplie pour elle les fêtes somptueuses ; une nuit, il la sauve d'un incendie au péril de sa vie, et malgré le danger pressant, il a soin de faire jeter sur elle, avant de la prendre dans ses bras, « une simarre, parce qu'elle était en chemise ». Elle le remercie de son dévouement. « Tout cavalier, dit-il, qui voit une dame en péril, et ne s'expose pas pour elle, ne mérite pas le titre de gentilhomme ; quand j'aurais effectivement perdu la vie en vous servant, j'aurais été dignement payé de mes services, et je serais mort trop glorieux, si, avant

(1) 1^{re} partie, CH. XIII, XXIII, XV, XVIII, II^e partie, CH. VIII.

(2) Voir par ex. dans les *Deux frères rivaux*, une jolie conversation galante, dans l'église de Séville, entre don Sanche de Silva et Dorothee de Monsalve. (2^e partie, ch. XIX.)

(3) Scarron, *La précaution inutile*, ed. 1752, p. 23 ; cf. *Mém. de la vie du Cte D****, X, 41. Un gentilhomme amoureux d'une duchesse, s'aperçoit qu'elle le joue ; il en éprouve un vif chagrin. Mais « comme il était parfaitement honnête homme, il ne témoigna jamais rien de cette aventure, et on l'entendit toujours parler avantageusement de la duchesse ». La même idée se retrouve, *id.*, p. 167.

que d'expirer, j'eusse ouï ces paroles trop favorables et trop obligeantes, que votre généreuse reconnaissance vous vient d'arracher du cœur... Croyez que par mes dépenses et par mes galanteries, j'ai prétendu seulement donner à toute la terre des marques de l'estime que j'ai pour vous, sans jamais oser aspirer plus haut qu'à la seule gloire de vous honorer (1). »

Aux environs de 1660, l'ordre est rétabli depuis longtemps ; le souvenir de la Fronde est lointain. On sent la fausseté des aventures en dix tomes ; on est las de la perfection complète et absolue des héros ; ne peut-on être honnête homme et agréable en société, sans posséder, dans tout leur éclat, la totalité des vertus humaines ? On s'éprend des nouvelles plus courtes, plus accessibles, dont les personnages semblent plus voisins de nous (2). Le roman lui-même va devenir plus bref et plus vraisemblable. Un délicieux petit roman anonyme, peu connu, *le Voyage d'Alcippe* (3), nous donne une jolie peinture, à peine embellie, d'une société d'honnêtes gens. La préface loue justement cet opuscule, où « tout est exquis », ses entretiens délicats, ses jeux de conversation « qui n'ont jamais été vus », ses pièces de vers destinées à être chantées, avec clavicin ou théorbe. De jeunes et beaux gentilshommes, élégants, polis, causeurs aimables, capables de tourner finement un compliment en vers, et de chanter les airs des opéras à la mode, quelques jeunes dames, filles ou veuves, jolies, vives, spirituelles, sont réunis dans un château de Bretagne, vers 1659 (4). L'amour donne naissance à des imaginations délicates, à un échange de billets ingénieux, mais il ne provoque aucune querelle, aucune jalousie ; il est plus voisin de la galanterie que de la passion. Alcippe et Italmire entretiennent un commerce de vers improvisés, et Alcippe jette un madrigal aux pieds de Clarice, sous la forme d'une lettre de la nymphe Echo (5). Il

(1) Boisrobert, *Nouvelles héroïques et amoureuses*, Paris, P. Lamy, 1657, in 8 ; Nouvelle III, *Plus d'effets que de paroles*, p. 389 et 393.

(2) « Le roman écrit les choses comme la bienséance le veut, et à la manière du poète, mais la nouvelle doit un peu davantage tenir de l'histoire, et s'attacher plutôt à donner les images des choses, comme d'ordinaire nous les voyons arriver, que comme notre imagination se les figure », *Divertissements de la princesse Aurélie*, I, 165.)

(3) Récit de 282 pages, paru dans le *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*, Sercy, 1660, 3^e partie, p. 1 sq.

(4) La date est donnée, p. 269 : on envoie à Alcippe une lettre où il est question du mariage du Roi avec l'infante d'Espagne, et de l'entrevue des deux ministres à la frontière.

(5) P. 133, et 216, 155.

lui fait une déclaration d'amour à la fois distinguée et tendre, et parle joliment du langage des yeux (1). On cause beaucoup ; tantôt c'est une conversation sérieuse, sans pédantisme, sur l'amour (2), tantôt, les dames évoquent le souvenir de leurs maris défunts, et savent garder le juste milieu entre l'attendrissement larmoyant et la raillerie traditionnelle (3). On invente des jeux d'où l'esprit ne soit pas exclu, par exemple le jeu des bêtes. Chacun dit secrètement à Drionice, qui dirige le jeu, le nom de la bête qu'il a choisie : Drionice procède ensuite à la vente des bêtes, et en fait une description qui doit convenir à la fois à l'animal et à la personne qui l'a désigné. Il y a là une satire légère, qui fait le charme de ce divertissement, et seul, un noble breton se fâche d'abord des vérités que Drionice lui décoche, en dépeignant l'épagueul (4) ; les personnes présentes achètent alors les bêtes mises en vente, et doivent aussitôt les reconnaître ; si elles se trompent, elles donnent un gage ; si elles devinent, elles en reçoivent un ; il faut ensuite, par diverses épreuves, obtenir la restitution des gages. C'est ainsi qu'une dame demande à Alcippe une consultation sentimentale : l'esprit est-il nécessaire lorsqu'on a la beauté et la jeunesse ? Comment faut-il faire pour avoir de l'esprit ? Les assistants écoutent avec ravissement (5). On ne croit pas déchoir en jouant un tour pendable à un gentilhomme breton, vaniteux et sot, le sieur de Bramiomenec, qui courtise une soubrette : on lui fait donner un rendez-vous dans la chambre d'un cocher ivre, qui crie au voleur et fait un épouvantable tapage : l'amoureux, affolé, se sauve, et perd sa perruque dans la bagarre (6). On fait joyeuse figure aux repas. Lysis exalte les plaisirs de la table, Alcippe boit à chaque dame, en faisant pour elle un couplet ; et Floralide, elle-même, vide son verre à la santé d'Alcippe, et entonne une chanson (7). L'honnêteté n'implique pas ici les vertus

(1) P. 257.

(2) P. 235 sq. « L'amour, dit un personnage, donne des charmes extraordinaires à celles qui n'en ont que de fort communs ; souvenez-vous que ce qui vous touche davantage est plus dans votre fantaisie et dans l'erreur que votre passion vous fait, que dans la personne que vous aimez »

(3) P. 60-61.

(4) P. 64 sq. Il y a là une dizaine de portraits fort jolis ; celui de la biche, en particulier, est délicieux.

(5) Voir encore p. 160 sq. le jeu moins intéressant, des vertus et des vices.

(6) P. 220 sq.

(7) P. 252.

extraordinaires et surhumaines qui brillent dans Oroondate ou dans Artamène. Elle se trouve dans l'agrément de la conduite ordinaire, dans une manière aimable, enjouée, gracieuse de parler et d'agir, en toutes les circonstances de la vie normale.

CHAPITRE IV

LE THÉÂTRE. QUINAULT, THOMAS CORNEILLE.

Le succès de Quinault est de la même nature, et a les mêmes causes que celui du *Cyrus* et de la *Clélie*. Somaize, qui ne l'aime pas, prétend que les précieuses étaient divisées sur la valeur de ses ouvrages, et que l'opinion qui les condamne avait pour elle les dames les plus célèbres, celles à qui l'on devait le plus de déférence et de respect (1). Il l'accuse de plagiats habilement dissimulés. « Ce n'est pas qu'il n'ait de l'esprit, ajoute-t-il, en une phrase des plus méchantes, qu'il n'invente quelquefois, mais il lui faut pardonner, cela ne lui arrive pas souvent (2). » Certaines de ses pièces nous paraissent assez fades ; elles abusent de la galanterie et des beaux sentiments ; les personnages descendent rarement des hauts sommets du parfait amour. On pourrait dire de quelques-uns d'entre eux, ce que Sorel dit de ceux des romans à prétentions historiques : ils sont « tous jeunes, tous amoureux, tous beaux, et tous blonds, fussent-ils de Mauritanie (3) ». Voici la *Généreuse ingratitude* (4), dont « la scène est dans la forêt d'Alger ». Les premiers vers que prononce Ormin, nous montrent que l'horreur du décor fait un heureux contraste

(1) *Grand dictionnaire*, I, 111 ; cf. I, 175 ; il rapporte avec complaisance le jugement de la duchesse de Nemours qui, après avoir applaudi ses pièces, déclara qu'elle ne se pardonnerait jamais d'avoir approuvé d'aussi méchantes choses.

(2) I, 203.

(3) *Connaissance des bons livres*, p. 127.

(4) 1654. Quelques années auparavant, le sieur Guyon Guérin de Bouscal avait introduit au Maroc un couple d'amants parfaits, dans *Oroondate ou les amants discrets*, Paris, A. de Sommaville, ou Aug. Courbé, ou T. Quinet, ou N. de Sercy, 1645, in-4°. L'influence de la *Cassandre* est visible. Oroondate, roi de Maroc, soutient une rude guerre contre Ménandre, non par ambition, mais par amour pour Alciane, princesse des Iles fortunées, qu'il défend. Mais il ne veut pas lui déclarer son amour ; il craindrait, à cause de sa puissance

avec la politesse des âmes. Il manie l'antithèse avec la dextérité des soupirants de ruelle.

Sous l'habit d'un esclave, en cette extrémité,
Je sers une infidèle avec fidélité.

Zégri, amoureux méprisé de Fatime, ne peut souffrir qu'Ormin parle d'elle avec colère. Ils raisonnent avec aisance sur les abstractions à la mode, ils connaissent les théories en vogue. On dirait qu'ils ont tous fréquenté l'hôtel de la marquise de

et de son titre de Roi, d'obtenir d'elle un consentement contraint ; il veut la conquérir à force de soumission, de docilité, de discrétion.

Je ne veux de l'amour que les parfaits plaisirs ;
j'estime seulement les douceurs infinies,
que l'amitié dispense à deux âmes unies ;
mon cœur n'est point touché de cet autre désir
dont la possession étouffe le plaisir,
et j'aime mieux brûler dans d'inutiles flammes,
que de joindre nos corps sans assembler nos âmes (I, 2).

Il va même jusqu'à ne pas vouloir que son confident Thiamis lui dise qu'Alciane l'aime :

Pour flatter mon amour, tu blesses sa vertu,
je ne puis écouter un discours qui l'outrage.

Alciane a les mêmes sentiments :

Personne n'a rien su de ma flamme discrète,
On me verra mourir avant que d'en parler (II, 7).

Clitie observe que ces amants sont à la mode, au moins à celle des romans, (III, 3). Après bien des complications qui naissent de cet entêtement, un mariage unit Oroondate et Alciane. Ne valait-il pas mieux prévenir tous ces maux, dit avec bon sens le sage Thiamis, et dire simplement ces trois mots : je vous aime ! (V, fin). Dans le *Moïse sauvé* de Saint-Amant (Paris, A. Courbé, 1653, in-4°), ne voit-on pas Jacob graver sur les arbres, « d'un fer pudique »,

le nom de sa bergère enlacé dans le sien (chant VIII),

et Elisaph, son portrait avec un cœur percé d'une flèche ! (chant VII). Les bêtes même participent à l'universelle galanterie ; la fille de Pharaon, accoudée à une balustrade, regarde les cygnes d'un bassin, et son image se reflète dans l'eau ; les cygnes n'osent approcher, « de peur de troubler l'eau,

et de faire périr un si rare tableau.

Les poissons eux-mêmes sont « atteints d'amour et de respect », (chant X). Les héros les plus emportés, comme le Ladislas du *Venceslas* de Rotrou (Paris, 1648, in-4°), sacrifient souvent, à un moment de leur rôle, à la galanterie moderne ; le madrigal rachète la brutalité. Ladislas, qui a tué son frère, et qui est condamné à mort, se déclare ravi que sa mort comble le désir de Cassandre,

et que, mourant, je plaise aux plus beaux yeux du monde (V, 4).

Sablé, car ils se plaisent à présenter, sous la forme de maximes, des pensées générales sur l'amour.

Dans l'estime et l'amour on voit tant de rapports,
Qu'on les prend l'un pour l'autre, et qu'on s'y trompe fort,

dit Médine ;

L'amour n'est pas souvent propice aux indiscrets, affirme
Almansor,

Et l'incivilité que votre orgueil exprime,
Est un mauvais moyen pour gagner de l'estime.

Adibar offre sa main à Zaïde en des termes d'une politesse exquise :

sans paraître trop vain,
Puis-je espérer l'honneur de vous donner la main ? (1)

La Mort de Cyrus (2) laisse bien loin derrière elle tous les soupirs, toutes les langueurs d'Artamène. La tragédie est une exagération et une aggravation du roman. Tomiris confie à des tablettes — qu'elle égare — le secret de sa passion pour Cyrus qu'elle a vaincu ; elle exprime en un style précieux des nuances de sentiments (3). Odatirse raisonne fort judicieusement sur l'amour ; l'origine, l'évolution, les effets de cette passion n'ont plus pour lui de secrets ; c'est un professeur massagète de psychologie (4). Le moins qu'on puisse dire de Cyrus, c'est qu'il a perdu l'esprit. Il adore son « aimable ennemie » ; l'éblouissement qui l'a saisi et immobilisé à sa vue

(1) I, 1, 5, II, 2, 4 ; cf. II, 3.

« Un amant bien constant peut faire l'impossible, dit Zaïde, et le premier refus ne doit pas alarmer quiconque a de l'amour assez pour en donner.

(2) 1656.

(3) « Si je ne sens l'amour, au moins je l'appréhende, et quand l'amour s'obstine à nous assujettir, la différence n'est pas grande, entre le craindre et le sentir. (I, 1).

(4) « Lorsqu'il s'agit d'aimer, la raison n'agit plus ; l'amour, sans notre choix, dans notre âme pénètre ; il justifie un crime en le faisant commettre, et quoiqu'en lui cédant on fasse de honteux, il purifie un cœur en y mettant ses feux (I, scène dernière).

Cf. dans *Agrippa* (1660) ; (la scène est dans le palais des rois d'Albe), IV, 4, une fort jolie tirade qu'Agrippa prononce sur l'amour ; elle est fine et bien

dans le combat, lui a valu la défaite ; il n'a même pas cherché à s'enfuir :

Auprès de Tomiris voulant trouver la mort,
je pris des fers sans peine, et cédai sans effort.

En sa présence il hésite, il balbutie ; l'émotion l'étreint et le paralyse :

Quand je veux vous parler, je tremble, je soupire,
et ne dis rien du tout pour avoir trop à dire ;
à ce trouble puissant j'ai peine à résister.

S'il reprend enfin les sens, c'est pour faire des pointes :

Mon âme fut trahie, et vos fers inhumains
passèrent dans mon cœur plutôt que dans mes mains (1) !

Il donne sans doute un bel exemple de passion respectueuse et soumise, de politesse à outrance, mais il s'en faut qu'il ait les plus élémentaires vertus d'un Roi !

Certaines pièces de Thomas Corneille procèdent d'une conception identique. *Timocrate* (2) est le modèle de la tragédie romanesque et galante. Timocrate, roi de Messénie, vit à la Cour d'Argos sous le nom de Cléomène, parce qu'il aime la princesse Eriphile, bien que la guerre ait éclaté entre les deux

écrite ; pourquoi faut-il qu'elle soit mise dans la bouche d'un romain des premiers temps, à la manière des galanteries de la *Clélie* !

Peut-on être en effet heureux sans ce qu'on aime !
Et quand on est charmé d'un objet plein d'appas,
est-ce un bonheur qu'un bien qu'il ne partage pas !
Voir souffrir ma princesse, et, d'une âme inhumaine
lui dérober ma joie et jouir de sa peine,
c'était, pour mon amour, un plaisir trop cruel ;
le bonheur des amants est d'être mutuel.

Voir aussi dans *Amalasonthe* (1658), dont la scène est à Rome, le pur amour de Théodat pour Amalasonthe, avec le vocabulaire à la mode : beaux yeux, belle inhumaine (V, 9).

(1) II, 1, II, 2 ; cf. III, 5, une nouvelle scène entre Cyrus et Tomiris.

(2) Joué en 1656. *Timocrate*, Paris, Aug. Courbé et G. de Luynes, 1658, in-12. Sur Thomas Corneille, voir REYNIER, *Thomas Corneille, sa vie et son théâtre*, Paris, Hachette, 1893, in-8 ; en particulier, p. 116 sq.

royaumes ; tantôt dans son camp, tantôt dans celui des Argiens, il règle à son gré la victoire, accepte d'être uni à Eriphile, et ensuite mis à mort, pour obéir au double serment de la Reine, de donner sa fille à celui qui prendrait Timocrate, et de tuer ce Prince, consent enfin à ce que la Reine abdique pour qu'elle se dégage de cette dernière promesse, mais à la condition qu'elle conservera un pouvoir égal à celui qu'elle avait. Il est capable de raisonnements délicats et subtils, pour justifier certaines démarches, que lui impose un déguisement ignoré de tous ceux qui l'entourent ; il se plaît aux idées générales, et raisonne avec compétence et justesse sur les mouvements qui agitent un cœur (1). Valeur invincible, passion fidèle, respectueuse et soumise, grandeur d'âme, générosité, ingéniosité et finesse d'esprit, élocution élégante et précise, il a toutes les vertus du parfait honnête homme.

Eriphile, elle aussi, connaît à merveille les secrets de l'âme, et explique fort joliment pourquoi elle aime Cléomène, qu'elle croit sans naissance (2).

Bérénice (3) offre les mêmes caractères que *Timocrate*, complexité de l'intrigue (4), noblesse et pureté de l'amour, qui tout en demeurant incapable de défaillances indignes d'une belle âme (5), goût pour les dissertations galantes, qui constituent comme un cours épars de psychologie amoureuse, et

(1) Voir p. ex. comment il explique à Nicandre, qui ne voit en lui que Cléomène, pourquoi il a proposé de donner à Timocrate la princesse Eriphile, pour obtenir la paix.

L'amour qu'au désespoir la raison abandonne,
s'attache à ce qui l'ôte et non à ce qu'il donne, etc., I, 4.

(2) Hélas, quand par l'amour la raison est séduite,
elle abandonne un cœur à sa propre conduite ;
et libre en ses désirs, on doit peu s'étonner
s'il cherche à ne rien voir qui le puisse gêner ; etc., II, 1.

(3) Jouée en 1657. *Bérénice*, Rouen, L. Maurry, pour A. Courbé et G. de Luynes, Paris, 1659, in-12.

(4) Bérénice, crue fille d'Araxe, est en réalité fille du roi de Phrygie ; Philoxène, cru fils du roi de Lydie, puis simplement fils de Cléophis, retrouve enfin une origine princière.

(5) Voir p. ex. III, 4 ; Philoxène, cru fils de Cléophis, ne veut pas épouser Bérénice, qui ne sait pas encore qu'elle est de naissance royale, en profitant de son ignorance ; IV, 3 : Bérénice, qui est reconnue comme fille du roi de Phrygie, aime toujours Philoxène, mais ne consent pas à l'épouser, parce qu'il est cru fils de Cléophis, et par conséquent d'humble origine.

s'expriment en un style exact, abstrait, d'une distinction un peu froide et tendue (1).

L'enthousiasme que provoqua *Timocrate*, le plus éclatant succès théâtral du xvii^e siècle, comme l'on sait, prouve combien les conceptions que nous venons d'exposer plaisaient au public, aux environs de 1655.

(1) Voir p. ex. cette tirade de Bérénice, qui explique comment l'amour se glisse dans une âme, à la faveur de l'admiration et du respect.

L'amour dont trop d'orgueil trahirait l'entreprise,
sous d'autres sentiments se cache et se déguise,
et, dans nos cœurs séduits s'introduisant par eux,
il nous fait admirer un prince généreux ;
Comme au respect d'abord sa vertu nous invite,
il en soutient l'éclat par un brillant mérite ;
notre âme en est émue, et goûte un doux poison,
dans l'appas d'une estime où consent la raison... I, 3.

On trouve des tirades moins longues, mais intéressantes, dans les rôles de Philoxène (I, 5), d'Anaxaris (II, 2 et 3), etc.

CHAPITRE V

DIVERS OUVRAGES A L'ÉLOGE DES DAMES.

Un certain nombre de traités, plus ou moins longs, sont consacrés aux dames ; ils attestent le rôle prépondérant qu'elles jouent chaque jour davantage dans la société, et essaient de fonder en raison leur prestige et leur autorité.

M. du Soucy, sieur de Gerzan, dédie à Mademoiselle un *Triomphe des dames* (1). Il les défend contre les reproches que leur adressent leurs ennemis, démontre que d'elles seules procèdent la plupart des biens dont nous jouissons, qu'elles sont capables de toutes les vertus et de toutes les connaissances, qu'elles créent et entretiennent la grandeur des maisons, et souvent celle des empires. En elles brillent la chasteté, la modestie, la douceur, la sagesse (2). Et le chapitre VII intitulé : de l'excellence de l'esprit des femmes, établit qu'elles joignent à la vivacité naturelle, la prudence du raisonnement, la sûreté de la mémoire. « La douceur de leur entretien est toujours la plus belle école des honnêtes gens (3). » Pourquoi une pernicieuse tradition les condamne-t-elle à l'ignorance ! Les Sibylles la sœur de Moïse, « appelée Marie la prophétesse », la reine de Saba, Aspasia, Polla Argentaria, sainte Catherine d'Alexandrie qui « surmonta en dispute cinquante philosophes », Hélienne de Crennes, M^{me} de Simier, la vicomtesse d'Auchy, prouvent péremptoirement que le génie et le talent ne sont pas l'apanage des hommes. « Paris est maintenant tout rempli de dames, soit de la Cour ou d'ailleurs, qui accordent très judicieusement et délicatement la science avec l'éloquence, les Muses avec les grâces, et l'art avec la nature (4). » Quelle que soit

(1) Paris, l'auteur, 1646, in-4°. Voir au sujet de cet ouvrage, une lettre amphigourique de Cyrano, p. 63 sq.

(2) Voir p. 56 sq., un parallèle entre les femmes, qui ont toutes les vertus, et les hommes, qui sont en proie à tous les vices !

(3) P. 108.

(4) P. 134.

la science d'un homme, « jamais il ne débitera son savoir agréablement, et son esprit sera toujours rude et toujours grossier, s'il ne s'est poli auprès de l'esprit des dames... Il semble que Dieu ait mis particulièrement ce vertueux sexe au monde pour animer et conduire les hommes à leur devoir, et leur enseigner avec douceur et plaisir, le chemin de toutes les vertus (1) ». M. de Gerzan est convaincu qu'aucun honnête homme ne sera jaloux des éloges qu'il décerne aux dames, et que tous « prendront plaisir à voir dans cet ouvrage les dons merveilleux que les femmes ont reçu de Dieu au-dessus des hommes (2) ».

Le *Panegyrique des Dames*, de Gilbert, dédié à Mademoiselle (3), s'efforce de montrer que les femmes sont plus parfaites que les hommes, et qu'elles sont fondées à réclamer la préférence. Elles ont la beauté, la grâce, la délicatesse, qui ont plus de prix que la force de l'homme, comme le cristal est plus précieux que la pierre ; d'ailleurs, la beauté de leur corps n'est que la manifestation extérieure de celle de leur âme ; si elles paraissent inférieures en sciences, c'est qu'elles cachent leur savoir, et leurs aptitudes naturelles. L'homme est né pour travailler, elles sont en ce monde une image de la divinité. Les rois, les princes, les conquérants, les savants, les ont de tout temps adorés, et cependant l'humilité et la modestie sont des vertus qui leur sont propres ! Elles ont « une perfection que les hommes n'ont pas, elles savent le plus beau de tous les arts, qui est celui de plaire (4) ». Leur chasteté est invincible ; sans doute, elles connaissent l'amour. « J'oserai dire même qu'elles aiment », écrit Gilbert, « mais leur amour naît de la renommée des héros ; elles ne savent voir des actions éclatantes et extraordinaires, sans en être charmées ; ce n'est pas des hommes qu'elles sont éprises, c'est seulement de la gloire de la vertu. Cette passion est honnête, elle s'accorde avec la sagesse (5) ». Gilbert est aussi l'auteur, d'un *Art de plaire* (6), qui est un éloge des femmes de France, et en particulier de celles de Paris, qui, seules, savent unir la grâce avec la majesté. Il prétend, dans l'ardeur de son zèle,

(1) P. 133-134.

(2) P. 200.

(3) Paris, Aug. Courbé, 1650, in-4°.

(4) P. 20.

(5) P. 25.

(6) *L'art de plaire*, dédié à la Sérénissime Reine de Suède, s. l. n. d., in-12.

et contre toute évidence, que les Parisiennes ne se fardent pas :

De ce divin séjour, les charmantes beautés
se servent rarement des attraits empruntés (1).

Il est convaincu que Scipion lui-même n'eût pas résisté aux « nymphes » de Paris, qui joignent aux agréments de la personne les attraits de l'esprit.

Ce n'est qu'aux plus beaux arts que leur esprit s'applique ;
les jeux divertissants, la danse, la musique,
la lecture des vers et celle des romans,
à leurs dons naturels mêlent mille agréments (2).

L'*Honnête maîtresse*, du sieur Couvay (3), est plus importante, au moins par l'ampleur. « Il est traité dans ce livre, dit la préface, non pas de toute sorte de pouvoir que les dames peuvent prétendre sur les hommes, mais seulement de celui qu'elles ont sur ceux qui les recherchent en mariage ». L'auteur soutient qu'on peut, dans un amour honnête, qualifier une femme de maîtresse. « N'ai-je pas sujet de trouver étrange, que tous ceux qui sont d'accord qu'une dame débauchée peut porter le nom de maîtresse, ne veulent en aucune façon que ce même nom soit donné à celle où il n'y a rien à reprendre, et qui n'est recherchée que pour une bonne fin (4) » ? Il entreprend d'établir que le pouvoir des dames sur les hommes est bien réel, et qu'elles méritent ce titre, qui est comme une reconnaissance de leur supériorité, parce que, dans l'ordre naturel des choses, « les mâles ont je ne sais quelle retenue envers les femelles, par laquelle on dirait qu'ils témoignent quelque sorte de déférence, qu'ils semblent leur devoir », et que les hommages que les hommes rendent aux perfections des dames qu'ils recherchent en mariage, montrent « que la dame a quelque sorte de pouvoir sur celui qui s'acquitte de ce qu'il doit, en lui rendant cet honneur et ce respect (5) ».

Les perfections des dames sont de deux sortes, extérieures et cachées ; celles-ci sont des « bijoux et pièces de réserve », et quelques-uns seulement ont reçu du ciel le don de pouvoir

(1) P. 17.

(2) P. 23.

(3) Paris, G. de Luynes, 1654, in-8°.

(4) P. 8-9. Ce mot avait donc généralement, à cette date, un sens péjoratif.

(5) P. 21 sq.

les connaître et de savoir les goûter. Au premier rang des perfections extérieures figure la beauté ; la beauté absolue n'existe pas ; chaque homme, chaque pays, la conçoit diversement ; elle paraît être, en son essence, une « juste proportion des parties corporelles », sensible surtout au visage. Couvay distingue cinq espèces de beauté, qu'il dénomme simple, fade-vigoureuse, auguste, excellente, et qui se différencient par les proportions variables des éléments composants, dont les principaux sont l'agrément et l'harmonie des traits, la bonne grâce, et la « riche taille (1) ». « La bonne grâce est un assaisonnement qui rend agréable jusqu'au moindre geste de la personne ; c'est un entregent qui se mêle parmi tout ce que fait paraître le sujet qui en est avantagé... Ce n'est pas le mouvement du corps, ni le repos qui suit ou précède le mouvement, mais c'est ce qu'il y a de beau en l'un et en l'autre. C'est la beauté de l'action et du repos, qui se fait connaître par cette juste proportion, que le corps conserve durant qu'il se remue ou qu'il se repose ; enfin, c'est *un certain air* plein d'appas naturels, et sans artifice, qui accompagne toutes les postures de la personne qui agit ou qui est sans rien faire, de sorte que la vue s'y arrêtant, l'esprit à même temps y donne une tacite approbation ». Elle provient « d'une chaleur naturelle libre et facile », unie avec la « pureté d'humeurs », qui coule « avec les plus purs esprits » dans les « conduits des muscles et des nerfs ». Elle est « la source et l'origine » de la danse, qui, à son tour, l'entretient et la développe (2). La riche taille naît « de la symétrie que les plus grandes parties de tout le corps gardent entre elles » ; c'est « la juste proportion de la hauteur et grosseur d'un corps bien fait qui tient le milieu entre l'excès et le défaut (3) ».

L'auteur examine ensuite l'humeur, qu'il souhaite douce et gaie, le bon esprit, qui est « un entendement qui connaît, qui discerne, et qui juge mieux que le commun », et les bonnes mœurs, « règlement d'une volonté qui se porte au bien et à la vertu ».

Puis, il étudie le pouvoir qu'ont sur les hommes, les éléments qu'il vient d'énumérer. Celui de la beauté est prouvé

(1) P. 55 sq.

(2) P. 66-70.

(3) P. 72 sq. Riche est une sorte de superlatif « qui met au delà du commun la chose qui en est qualifiée » (73).

par le geste de Phryné, par Jupiter qui aima des mortelles, et par Jésus-Christ, qu'on ne s'attendait guère à trouver en pareille compagnie, et qui fut « le plus beau de tous les hommes, comme si la beauté était nécessaire au souverain commandement qu'il avait sur toutes les nations (1) ». Le pouvoir de la bonne grâce est établi par l'effet que fit sur Hérode la danse de Salomé, et aussi par Jésus-Christ. « Il ne faut pas croire qu'il ait rejeté la bonne grâce, sans laquelle la beauté n'est pas parfaite, ni accomplie » ; du moins n'accepta-t-il que celle qui est « grave, sérieuse et posée ». C'est encore lui que Couvay allègue au sujet de la riche taille. « La hauteur de son corps se voit encore dans l'église Saint-Denis en France, laquelle, à mon avis, est le vrai modèle et le seul prototype de la riche taille, puisqu'il l'a voulu choisir telle ». Et son caractère était si doux qu'on l'appelait l'Agneau. Jésus-Christ est décidément le premier maître de bienséance mondaine (2). La force du bon esprit est démontrée par l'énumération des merveilles accomplies dans tous les domaines, par l'esprit humain ; ces pages rappellent, avec plus de délayage, l'admirable tableau que trace Bossuet, au début du second point du *Sermon sur la mort* (3). Les hommes ont le tort de méconnaître la valeur de l'esprit des dames ; soit qu'ils les méprisent par tradition, et croient qu'elles en savent assez lorsqu'elles peuvent discerner leurs habits et ceux de leur mari, soit qu'ils ne recherchent en elles que la beauté du corps, soit qu'ils soient jaloux d'un mérite qui est supérieur au leur, ils ferment les yeux à l'évidence, et s'obstinent à ne pas voir, à ne pas juger. De Sémiramis à M^{lle} de Scudéry, en passant par Tomiris, Hipathie, Christine de Suède et M^{lle} de Gournay, les femmes n'ont-elles pas multiplié les témoignages de leurs capacités intellectuelles (4) ? Enfin, Jacob, Samson, Horatius Coelès, Régulus, et tant d'autres héros, prouvent, par leur exemple, qu'on estime la vertu ; mais les hommes persistent à nier la vertu des femmes ; ils ont trop d'intérêt à proclamer leur fragilité ! Et cependant, David céda à la concupiscence, et Suzanne résista aux deux vieillards (5) !

Couvay aborde ensuite les perfections « cachées et pure-

(1) P. 122.

(2) P. 122, 162.

(3) P. 176 sq.

(4) P. 199 sq., 203, 99 sq.

(5) P. 230 sq., 199 sq.

ment internes (1) ». Son étude est beaucoup moins claire. Il pose en principe que, dans le monde, on constate une foule d'effets dont la cause est mystérieuse : la marée, la force de l'aimant, l'aversion de l'éléphant pour la souris, l'inimitié entre l'araignée et le crapaud, et même « entre les peaux de loup et de brebis, dont l'une mange et consume l'autre ». « Que si l'on fait un tambour de peau de loup, les brebis auront autant de frayeur de l'entendre battre, comme de voir le loup même ; et ce qui doit sembler encore plus étrange, c'est qu'un tambour de la peau de brebis témoigne en avoir aussi de l'horreur, ne rendant qu'un son extrêmement sourd, quoiqu'on le frappe plus fort que l'autre (2). » Ces considérations scientifiques expliquent que les dames ont des « propriétés occultes » « qui ne sont reconnaissables que par les effets qu'elles produisent ». Les hommes sont vaincus par elles insensiblement, « et ne prennent pas garde qu'ils fléchissent sous des perfections qui leur sont inconnues », ou bien ils imaginent quelque beauté extérieure qui justifie une affection dont ils ignorent la vraie cause, ou bien ils avouent qu'ils ne voient rien d'aimable en leur maîtresse, mais qu'« ils sont contraints d'aimer *je ne sais quoi, qu'ils ne peuvent bien exprimer* (3) ». « Toutes ces perfections doivent tout ce qu'elles peuvent faire, à la ressemblance de celles qui sont dans le créateur de l'univers (4) ».

L'ouvrage s'achève sur des considérations de philosophie chrétienne : le principal but de la recherche qu'un homme fait d'une dame, est la création d'enfants, image de la création de l'homme par Dieu ; l'homme doit respecter la puissance que Dieu lui a donnée de produire un être pareil à lui ; or, il ne peut s'adorer lui-même ; il adorera donc la personne qu'il a choisie pour l'aider en cette action. Et ainsi « les soumissions que l'homme fait à celle qu'il recherche en mariage, ne sont que des reconnaissances du souverain pouvoir dont Dieu lui a départi quelque petit échantillon, pour imiter ce qu'il a créé de plus parfait après l'ange (5) ». L'homme rendra donc ses services à la dame élue « sans feintise », avec « de vrais sentiments de bonne volonté pour elle » ; et « les honnêtes dames n'exigeront pas à la rigueur toutes les soumis-

(1) P. 234.

(2) P. 238.

(3) P. 242 sq.

(4) P. 254.

(5) P. 290.

sions qui leur sont dues, sachant que la récompense de la vie éternelle est promise à un verre d'eau donné par le motif de charité. Elles seront contentes et satisfaites, si ceux qui les recherchent leur rendent les hommages qu'elles méritent avec de pures et saintes intentions, ou par quelques actions extérieures, ou par l'expression de la parole ».

Le sieur de Saint-Gabriel estima sans doute que ces élucubrations n'étaient pas suffisantes, car il publia peu après un *Mérite des dames* (1). Il reprend à son compte les considérations sur la « riche taille », le « port majestueux », la « proportion bien réglée de tous les membres, jusques aux plus petites parties ». Il entre en des détails plus précis, et fixe les qualités de beauté que doivent posséder les différents éléments du visage de la femme. Les cheveux seront « en abondance d'un blond cendré, crépés et annelés », les yeux « doux, d'un bleu mourant, à fleur de tête », avec des sourcils pareils à deux petits arcs, le nez « ni persan ni chinois, ni gros ni petit », la bouche « tant soit peu plus fendue que l'œil fermé, rebordée de deux lèvres de corail, et de qui l'ouverture fasse éclore une fraîche et humide rose rouge », les dents « blanches, massives, un peu voûtées selon la forme de l'ongle du petit doigt », la figure « ovale », le front « uni », les joues « vermeilles », avec deux petites fossettes de chaque côté de la bouche, qui n'apparaissent que de temps en temps, et fassent un triangle avec « celle qui sera stable et permanente au bas du menton », la gorge « grasse et replète, le sein haut, dur et séparé comme deux petits monts de neige en aspect l'un de l'autre », les mains « sans os et sans veines, blanches et douces, de la longueur du visage », et les doigts « un peu plus menus par le bout (2) ». Il établit de nouveau que les femmes surpassent les hommes par la beauté du corps, l'agrément du costume, le charme de la voix, la vivacité de l'intelligence, et le sang-froid dans les circonstances graves. Plus un homme est supérieur aux autres, plus il s'approche de l'excellence et de la perfection des dames, et plus il les aime ; l'indifférence est le propre d'un esprit grossier et pesant. C'est la jalousie des hommes qui maintient les femmes dans l'ignorance ; Christine de Suède montre ce que peuvent faire les dames, qui sont libérées de ces entraves mesquines (3).

(1) Paris, Le Gras, 1655, in-8°.

(2) P. 19-23.

(3) P. 30-47.

En elles brillent aussi les vertus morales ; les hommes n'omettent rien, pour porter atteinte à la chasteté des femmes ; ils ont recours aux jeux, aux ballets, aux danses, aux comédies, aux sortilèges. Les femmes ont-elles jamais usé de ces damnables procédés (1) ? Connaissent-elles l'ambition criminelle qui se plaît au sang et au carnage, et ne bornent-elles pas leurs désirs à être « chastes et vertueuses ? » (2). Le sieur de Saint-Gabriel entreprend de prouver qu'elles sont nées pour gouverner les Etats, et pour donner à la vie tous ses charmes (3). Il s'attarde à un tableau idyllique du bonheur de l'humanité, si les femmes commandaient ; plus de guerres, plus de querelles, plus de grossièreté ; partout la paix, la politesse, l'amour, la galanterie, la douceur ! On est un peu plus surpris qu'il se demande lequel est le plus utile, de l'homme ou de la femme, en ce qui concerne la création de l'espèce. L'enthousiasme l'emporte un peu loin, et il lui est difficile de résoudre un problème qu'il n'aurait même pas dû poser (4). Il s'excuse enfin, d'avoir traité médiocrement un sujet aussi beau. Du moins, dit-il aux dames avec une vanité que rien ne justifie. « je remporterai cette gloire d'avoir été le premier qui a établi le juste prix de votre mérite au-dessus des hommes (5) ».

(1) P. 48 sq.

(2) P. 89.

(3) P. 122 sq.

(4) P. 102 sq.

(5) P. 146. Les discussions sur ce sujet sont à la mode. On en trouve encore une dans l'*Académie familière des filles* de COLLETET (33-39) ; on y relève ce même mélange de pensées judicieuses et d'arguments absurdes. D'une part il écrit : « Les hommes demeurent d'accord, qu'elles leur donnent de l'esprit, et en effet, qui n'a la conversation des dames, qui ne sait se démêler agréablement dans leur entretien, et qui n'a pas cet air galant qu'il est besoin d'avoir quelquefois avec elles, n'est-il pas vrai qu'il passe pour un stupide et pour un homme qui n'est pas du monde » ? Et d'autre part, il entreprend de démontrer la supériorité des dames par des preuves de cette force : « Les quatre parties de la terre sont-elles pas aussi figurées par quatre femmes, qui sont l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique » ?

CHAPITRE VI

TRAITÉS ET OUVRAGES DIVERS RELATIFS A LA VIE
A LA COUR, A LA PRATIQUE DE LA VIE DE SOCIÉTÉ.
LIVRES ITALIENS TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS
PENDANT CETTE PÉRIODE.

Pendant cette période, je ne vois que trois livres italiens, qui aient été pour la première fois traduits en français, et qui aient quelque rapport avec le sujet qui m'occupe. Ils sont d'importance secondaire ; à peu près dépourvus d'originalité, ils se bornent à reprendre des idées souvent développées avant eux, connues et acceptées par tous. Il est possible d'ailleurs que cette répétition, qui nous paraît fastidieuse, n'ait pas été inutile ; nul n'aurait entrepris de les traduire, s'il avait cru faire œuvre vaine ; et si on ne les cite pas, il ne faut pas oublier qu'on n'a pas cité non plus Castiglione ou Guazzo, dont l'influence est incontestable.

Outre le *Galatée*, Giovanni della Casa avait écrit en latin un opuscule intitulé *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos* (1). Il fut mis en français en 1648 par Colletet, sous le titre : *Les devoirs mutuels des grands seigneurs et de ceux qui les servent, ou l'art de vivre à la Cour et de converser avec les grands, excellent traité de Messire Jean de la Case, archevêque de Bénévent en Italie* (2). Des conseils de politesse sont répandus ça et là dans l'ouvrage. Voici le principe essentiel : « Dans l'entretien et dans les conférences ordinaires, il y a un certain tempérament et un certain milieu, qui semble n'avoir point de nom, et toutefois, du nom de la vie civile, on la peut nom-

(1) *Joannis Casae latina Monimenta, quorum partim versibus partim soluta oratione scripta sunt*, Œuvres latines, Florence, G. Manni, 1707, in-4° ; t. III, p. 23 sq.

(2) Paris, Ant. de Sommaville, 1648, in-8°.

mer civilité, ou courtoisie du nom de courtisan. Les Grecs l'ont nommée *φιλιαν*, comme qui dirait affabilité, d'autant que ceux qui sont pourvus de cette vertu se rendent aimables, civils et courtois dans les conversations, où ils apportent toute la douceur et toute la complaisance affable que les amis doivent exiger les uns des autres. Cette vertu tient donc un tel milieu, que celui qui la possède a l'adresse de ne pas tout accorder aux désirs violents et impétueux des grands seigneurs, et de ne leur pas résister aussi par une humeur chagrine et mélancolique (1) ». Sur l'attitude à tenir devant les grands (2), sur la coupe, la richesse, l'étoffe des vêtements, (3) sur la manière de contredire le maître ou de railler en sa présence (4), sur la décence des paroles (5), le livre redit les recommandations traditionnelles. Il fait l'éloge de la conversation (6). Mais dépassant la civilité pour s'élever jusqu'aux qualités profondes et solides de l'âme, il énumère longuement les devoirs de bonté, de justice, de droiture, des grands envers leurs subalternes (7). Ce n'était pas la partie la moins utile.

La Science du monde, ou la Sagesse civile de Cardan (8) a de vastes ambitions (9). C'est au jugement, à la raison, que

(1) P. 77-78, DELLA CASA, 35. Il est intéressant de noter que Colletet remplace par le terme général : Les Grecs, le mot précis du latin : *peripatetici*, qu'il a jugé d'une érudition trop forte pour les lecteurs français.

(2) Éviter les exclamations, les rires bruyants, les mouvements désordonnés, les bâillements, etc. ; tout ceci révèle trop « l'inclination qu'on a de vivre dans l'indépendance, et l'ardente passion que l'on a pour la liberté », p. 85, DELLA CASA, 36.

(3) « Propres, ajustés et bien faits, s'ils ne sont pas fort éclatants ni fort riches », p. 86, DELLA CASA, 36.

(4) P. 56 et 63, DELLA CASA, 32-33.

(5) P. 83, DELLA CASA, 36.

(6) « Que peut-il arriver aux hommes de plus doux et de plus agréable que la conversation des hommes, et, particulièrement, de ceux qui ont leurs mêmes inclinations, et qui les aiment sans fard et sans feintise » ? et la phrase suivante, p. 181, DELLA CASA, 49.

(7) Pas d'orgueil, d'allure hautaine, conserver son autorité en y apportant « quelque juste tempérament », ne pas prescrire aux serviteurs des travaux en disproportion avec leur âge, leurs forces, les bien loger, les bien nourrir, les payer régulièrement, être affable et compatissant en demeurant ferme et sévère, p. 126 sq ; DELLA CASA, 41 sq.

(8) Le privilège du Roi pour la 1^{re} édit. de la trad. de Choppin est du 13 sept. 1651. Je renvoie à la 2^e édit. de cette trad., Paris, V^ee Toussaint Quinet, 1652, in-4^o. La préface explique les changements que le traducteur a fait subir au texte de l'ouvrage que la mort avait empêché Cardan de retoucher et de mettre au point.

(9) Cardan se propose d'apprendre aux hommes dont les desseins « sont dans l'honneur et dans la piété » (51), à diriger leur vie, et à « faire acquisition de puissance, de gloire, de louanges, d'amis, de bienveillance en tous

Cardan remet le soin de diriger la vie vers les vrais biens. « Les véritables maximes de la science du monde sont de connaître parfaitement la nature des félicités, de ne laisser pas emporter sa créance à l'opinion des hommes du vulgaire (1). » Aussi Cardan estime assez peu les divertissements ordinaires des mondains ; dans « le jeu, le cageol des dames, l'oisiveté, les plaisirs de la bouche, une trop grande attache à la poésie, à la musique, aux courses de nuit, au bal, à la chasse, à la comédie », on ne rencontre pas « avec une pleine satisfaction », un « véritable et solide bonheur ». « Ce que je maintiens être capable de donner l'honneur et le repos, a son établissement dans les biens solides, dans la sagesse, dans la santé, dans le bonheur d'avoir des enfants vertueux, dans la force d'un âge florissant, dans les richesses, dans les magistratures, dans les commandements, dans les bienveillances d'un chacun. » C'est une conception très large, et en somme morale, de l'honnêteté. Mais Cardan se rend bien compte qu'il faut tolérer un peu de vice dans les relations sociales, comme on permet aux médecins de faire entrer un peu de poison dans la composition des meilleurs remèdes : tout dépend des circonstances et de la manière. « Ces actions un peu vicieuses doivent être ornées d'une libéralité, paraître dans une pompe extérieure, emprunter l'assistance des belles-lettres, prendre la piété et les façons civiles pour leur ornement (2). »

Il devait y avoir dans ce copieux traité, des préceptes relatifs à la vie mondaine ; c'est une nécessité, pour quiconque veut réussir, de faire bonne figure dans le monde. Ces conseils n'ont rien d'original ; on y retrouve parfois ce goût des plaisirs solides, cette aversion de la frivolité, qui se manifeste généralement dans l'ouvrage. « Pour être de mœurs bien accomplies, et qui soient dans la politesse, ce n'est pas assez d'avoir le sens commun, de contracter de belles habitudes, et de savoir l'entregent des belles compagnies ; on y désire encore la lecture des bons livres, pour avoir une connaissance de tout ce qui forme son entretien, qu'il ne faut pas composer d'allégations fabuleuses, de discours pour pervertir la chose publique, et de contes et de railleries déshonnêtes. » Quant au geste,

lieux, et de jouir avec satisfaction des biens que la fortune ou l'adresse leur donne ».

(1) P. 17. cf. 34-35 et le chap. vi de la I^{re} partie.

(2) P. 6-7, 14 et 24 ; cf. livre III, chap. xv.

« il faut s'étudier à le tenir toujours dans la politesse, et dans l'air et la mode qui règne au pays où nous sommes, autrement ceux qui l'habitent vous estimeront pour un sauvage ou pour un philosophe ». La courtoisie « est une certaine douceur dans l'agrément, qui présente toujours un visage plaisant, qui ne cherche qu'à faire service selon les occasions, la puissance et les qualités des personnes, dans la rencontre des lieux, des temps et des coutumes qui sont reçues ». Il convient de la proportionner aux gens. « Vous devez rendre le salut à toute sorte de personnes, mais non pas avec égalité de respect ». Il ne faut pas l'exagérer, et tomber « dans une facilité qui diminue votre estime ». « Le véritable divertissement de la conversation est dans la beauté du raisonnement sur les discours qu'on y propose ; et si l'on veut y mêler le ridicule, ce doit être dans la narration de quelque histoire, où la sagesse de celui qui raconte soit remarquée dans le blâme qu'il fait de l'action impertinente dont il fait le récit (1). » Le principe général est toujours le juste milieu : « éloignez-vous des extrémités », conseille Cardan après tant d'autres.

La traduction de Choppin atteignit en 1661 sa 4^e édition. Elle fut donc assez goûtée. Cependant, les allusions à l'ouvrage de Cardan sont rares ; je n'en ai relevé qu'une. La Mothe le Vayer le cite dans son petit traité *De la Conversation et de la solitude* (2), à propos des gens qu'il appelle « austères et agélastes », et qui sont insupportables en compagnie. Ce magistrat sérieux et érudit devait se plaisir, en effet, à la lecture de la *Science du monde*.

En 1654 parut *La Guide des beaux esprits, composée en italien par le R. P. Daniel Bartoli, de la compagnie de Jésus, et traduite en français par un Père de la même compagnie* (3), au Pont-à-Mousson. Bartoli avait intitulé son ouvrage *l'Homme docte*, les Français ont préféré la *Guide des beaux esprits* ; mais le titre authentique montre mieux les limites des intentions de l'auteur. L'introduction explique que l'ignorance et les calomnies des ignorants d'une part, et d'autre part les vices

(1) P. 129, 142, 144 sq., 155. Il va sans dire que je n'ai pas à chercher ici si la vie qu'a menée Cardan est conforme aux conseils qu'il donne ; je prends l'ouvrage en lui-même.

(2) II, 111.

(3) Le PÈRE LE BLANC, Pont-à-Mousson, G. Bernard, 1654, in-8°. Le livre de Bartoli est intitulé : *Dell' uomo di lettere difeso et emendato parti due*, Firenze, 1645, in-8° ; nouv. édit. Venise, 1648, in-12, 1651, in-12.

des hommes savants, et le mauvais usage qu'ils font des sciences, nuisent également à la gloire des belles-lettres. C'est contre ces deux erreurs que s'élève le P. Bartoli, dans les deux parties de son traité. La seconde n'a pour nous aucun intérêt. La première contient quelques idées qui pouvaient être profitables. Après avoir, à grand renfort d'images et d'exemples historiques, déploré le discrédit où sont tombées les sciences, regretté le temps où Denys conduisait, lui-même, dans son char, Platon à travers les rues de Syracuse, établi le plaisir de la connaissance « expliqué pour un essai des autres sciences en la seule connaissance des cieux », fait l'éloge du sage, « cet homme docte », qui, grâce aux Muses, a tué en lui « toutes les affections qui tiennent du brutal (1) », il aborde la question, toujours contemporaine, des rapports de la science avec la profession des armes (2). « J'aurai, possible, de la peine à prouver que de mettre les sciences en un soldat, ce ne soit pas comme lui mettre un carcan de perles au col, et d'un soldat en faire une épousée. Quelques-uns sont d'avis que les lettres humaines énervent le courage, ôtant au cœur les esprits qu'elles consomment en la tête ; d'où ils les estiment aussi nuisibles à ceux qui manient l'épée, qu'elles sont commodés et nécessaires à ceux qui manient la plume. » « Je ne prétends pas prouver qu'un homme de guerre doive être un Platon, un Archimède, un Homère, mais je n'estime pas que l'on me doive ou puisse nier que l'éclat de quelque connaissance ne convienne pas bien à son esprit, comme la splendeur à ses armes, et la peinture à son bouclier. » César est aussi connu comme écrivain que comme conquérant, et Alexandre regretta de n'avoir pas auprès de lui un Homère. D'ailleurs, un homme de guerre n'est pas toujours à l'armée. « Il faut qu'un guerrier se repose quelquefois en paix, et dans le commerce de la vie civile ; en laquelle quiconque n'a quelque culture des bonnes lettres, du moins de celles qui servent à la conversation avec des personnes honorables, et qui ont quelque teinture des arts libéraux, il est comme un tambour, lequel en temps de paix, perd entièrement la voix, qui était si terrible et si résonnante en temps de guerre ». L'auteur, sur ce point, propose comme un parfait modèle Scipion l'Africain.

Il convient de signaler ici les deux ouvrages de Balthazar

(1) P. 5, 24, 49.

(2) P. 161 sq.

Gracian, le *Discreto* (1) et l'*Oraculo manual* (2). Bien qu'ils n'aient été traduits en français que longtemps après (3), ils ont pu cependant, dès 1647, si on les a lus dans le texte espagnol, sinon apporter des conceptions nouvelles, du moins répéter, confirmer, des idées déjà répandues. Car, dans la mesure où ils ne sont pas l'expression des moeurs et des goûts propres à l'Espagne, ils n'exposent rien qui n'ait été bien souvent redit depuis le *Cortegiano*. Voici, par exemple, quelques-uns des renseignements généraux, que l'on rencontre dans le *Discreto*. *Realce IX* : ne pas toujours plaisanter, surtout de parti pris, — *realce XI* : ne pas se prodigier, car ce qui est commun est bientôt méprisé, — *realce XIII* : mettre en lumière son mérite, mais sans ostentation, et sans s'attribuer des qualités qu'on n'a pas, — *realce XIV* : ne pas céder à son humeur ne pas contredire par principe, ne pas être agressif, — *realce XV* trouver sur-le-champ les mots et les actes qui conviennent à la situation ; les bons mots sont un don du ciel, où l'art n'a pas à intervenir, — *realce XXII* : le charme, la bonne grâce sont nécessaires pour faire aimer la valeur. Il n'y a pas là d'originalité. Gracian connaissait, et sans doute utilisait, le *Cortegiano*, et même l'*Honnête homme* (4).



Les ouvrages français relatifs à l'honnêteté.

Remarques préliminaires.

Avant d'étudier les ouvrages théoriques français consacrés aux conceptions mondaine et bourgeoise de l'honnêteté, il faut faire une remarque qui leur est commune. Malgré le goût de plus en plus vif des contemporains pour la conversation, à peu près aucun d'eux n'est écrit sous la forme d'entretien. Leurs auteurs ne savent pas encore reproduire ce que leur

(1) HUESCA, 1646. Voir COSTER, *Balthazar Gracian*, New-York, Paris, 1913, in-8°, p. 134 sq.

(2) 1^{re} éd. disparue, HUESCA, 1647 : 1^{re} éd. connue, Madrid, 1653 ; voir COSTER, *ouvr. cité*, 154 sq.

(3) Le *Discreto*, sous le titre : *L'homme universel*, Paris, Pissot, 1723, in-8°, par DE COURBEVILLE, l'*Oraculo manual*, sous le titre l'*Homme de cour*, par AMELOT DE LA HOUSAYE, Paris, 1684, in-12.

(4) Sur ce dernier point, voir COSTER, *ouvr. cité*, p. 115-116.

offre la pratique des ruelles. Ils n'ont pas comme Platon, Cicéron, Castiglione, l'art d'évoquer à l'imagination un milieu, une époque, de peindre un cadre réel et pittoresque ; sous l'influence des conceptions de leur temps, ils s'attachent surtout aux idées, comme la tragédie s'attache à l'étude abstraite et générale des passions, en négligeant la vérité particulière de l'histoire. L'art, en ce domaine, est en retard sur la vie. Dans le Discours que Ménage mit, en 1658, en tête des *Œuvres* de Sarrasin, il s'exprimait ainsi au sujet du dialogue : *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*. « Ce genre d'écrire a été jusqu'ici peu employé par les Français, soit qu'on ait cru difficile d'en atteindre la perfection, soit qu'une nation prompte et impatiente comme la nôtre n'ait pu entièrement goûter des ouvrages, où l'on perd toujours beaucoup de temps avant que d'arriver au sujet, et de trouver ce qu'on cherche. D'où vient peut-être que les dialogues n'ont jamais été en si grand honneur qu'entre les Grecs et entre les Italiens, gens tout ensemble de grand esprit et de grand loisir. Pour moi, moins les dialogues sont en usage parmi nous, plus je tiens qu'il y aura de gloire à y réussir et à les faire approuver au public, presque contre son inclination, comme on en viendra à bout infailliblement, si on y apporte tout l'art et tout le génie qu'ils demandent. » Ménage était bon prophète. Pour le moment, le dialogue même dont il fait l'éloge, qui n'est qu'une suite de dissertations distribuées entre quelques personnages, et où s'étale une érudition souvent inopportune, ne saurait donner qu'une image très imparfaite de la causerie qui fleurissait dans les salons.

CHAPITRE VII

LA CONCEPTION MONDAINE DE L'HONNÊTETÉ.

« LA FORTUNE DES GENS DE QUALITÉ, » DE J. DE CAILLIÈRES.

Les traités français sont moins nombreux pendant la période que nous étudions que dans la période précédente. Les romans en sont sans doute la cause, car ils ont répandu beaucoup d'idées qui concernent la politesse et l'honnêteté, et l'attrait de leurs fictions a pu détourner l'esprit de la sécheresse d'un exposé didactique.

En 1658, J. Caillères, « maréchal de bataille des armées du Roi », publiait *La fortune des gens de qualité et des gentilshommes particuliers, enseignant l'art de vivre à la Cour, suivant les maximes de la politique et de la morale* (1). « Je ne prétends pas ici, dit-il, de former un honnête homme ; je suppose qu'il l'est déjà, et qu'il n'a besoin que de conduite pour arriver à sa fin (2) ». En réalité, il prodigue les conseils dont un apprenti honnête homme peut faire son profit. Il se fait une haute idée de l'honnêteté. « A le bien prendre, ce qu'on appelle un fort honnête gentilhomme est un des plus accomplis ouvrages de la nature et de l'art ; de la nature, parce qu'il faut qu'elle lui donne la belle taille, la bonne mine, l'inclination aux belles choses, la belle ambition. C'est sur ce fondement, que l'art travaille à perfectionner de si beaux commencements, en formant son esprit par la connaissance des lettres, et son adresse par les exercices du corps : pour y réussir heureusement, il faut commencer de bonne heure ; c'est une entreprise haute, longue et difficile, qui mérite toute notre application (3). »

(1) Paris, L. Chamhoudry, 1658, in-12 ; je renvoie aussi, en l'indiquant, à l'édit. de Paris, Et. Loyson, 1661, in-12. Sorel dit de cet ouvrage que l'on y trouve « des enseignements fort naturels, et fort raisonnables » (*Biblioth. française*, p. 57).

(2) Ed. de 1661, p. 24.

(3) Ed. de 1661, 313-314 ; cf. *Clélie*, I, 876 : « Il ne faut qu'un peu d'agrè-

La Cour est le théâtre où doit se produire cet honnête homme. « C'est là qu'il peut s'élever au-dessus des autres (1) », car il ne se contente pas d'une perfection désintéressée ; il désire réussir, et obtenir des satisfactions pratiques. « Ce n'est rien d'avoir du mérite, si nous manquons d'adresse pour nous en acquérir la réputation ; les vertus cachées sont des trésors qui n'enrichissent personne ; pour les découvrir avantageusement, il faut gagner l'amitié de ceux qui ont plus de créance dans les provinces où l'on veut s'établir (2). »

L'auteur tient à la fortune et à la naissance, à peu près pour les mêmes raisons que Castiglione : car la richesse et la noblesse préviennent en faveur d'un homme, et lui gagnent, par avance, l'estime et la sympathie (3). Il est essentiel qu'il donne de lui, dès l'abord, et avant tout examen, une impression favorable. « La bienséance a de grands charmes pour attirer le cœur. » « On se défend avec peine d'avoir de l'inclination pour un homme qui entre de bonne grâce dans une compagnie ; son port même et sa mine persuadent qu'il a du mérite (4) ». Il n'est pas nécessaire que l'or éclate sur les vêtements ; il suffit qu'ils soient « avantageux », propres, conformes à la mode en ce qu'elle a de plus sensé ; « la bizarrerie des habits fait soupçonner avec raison celle des mœurs (5) ». « Un gentilhomme se peut dire assez paré, quand il est noir, net et neuf (6). »

ment, qu'un médiocre esprit et beaucoup de modestie pour faire une honnête femme, où au contraire, pour faire un fort honnête homme, il faut mille grandes qualités ou naturelles ou acquises ».

(1) Ed. de 1661, p. 26.

(2) Ed. de 1661, p. 197 sq.

(3) « Pour moi, je me laisse emporter au sentiment général du vulgaire, qui estime heureux ceux qui naissent avec du bien, et qui tirent leur origine d'une maison de qualité ; pour peu qu'ils aient de disposition à devenir honnêtes gens, ils trouvent toujours des guides pour les acheminer ; leur nom leur fait ouvrir les cabinets des rois, et leur vertu se produit toute seule ; ils font avec facilité ce qu'un pauvre gentilhomme ne saurait faire qu'avec une extrême peine ; et quand même ils manqueraient d'esprit, leur naissance fait qu'on les respecte, et leur richesse qu'on les suit » (1661, 22-23. La même idée est reprise, même édition, 169 sq.).

(4) Ed. de 1661, p. 103-104.

(5) Ed. de 1661, p. 104 sq. Vers la même époque, Pascal, dans la 9^e *Provinciale*, s'inquiète du relâchement de la morale par l'effet du luxe, et reproche aux Jésuites d'être trop complaisants pour les parures.

(6) L'influence de Castiglione est visible. Cette idée se retrouve dans la *Mothe le Vayer*, dont les œuvres sont comme le réceptacle de tous les lieux communs ; il n'en a oublié aucun, et recourt, pour les éclairer ou les justifier, à toutes les ressources de l'érudition. « La propreté ou bienséance est une médiocrité, qui doit être gardée comme également distante de ces deux extrémités vicieuses » (le luxe et la mesquinerie). « Le mieux disant des

En toutes choses la sagesse, « qui ne fait rien que par compas » doit régler ses paroles, sa conduite, ses gestes, ses moindres démarches. « Nous avons besoin de jugement dans toutes les actions de notre vie », surtout, à la Cour ; il importe d'y être constamment en garde contre soi-même malgré la difficulté de « soumettre des passions qui font partie de notre propre substance ». On atteindra ce résultat essentiel en ne s'écartant jamais du juste milieu. « La vertu... tire ses règles de la médiocrité, et, à le bien prendre, elle est elle-même la médiocrité ; l'avarice et la prodigalité sont deux extrêmes vicieux, la libéralité qui tient le milieu est une vertu » ; il faut toujours « embrasser une vertu moyenne ». A l'égard de la religion même, il convient de s'abstenir d'un zèle excessif ; elle rentre dans la loi commune. « A le bien prendre, la dévotion n'a rien de contraire à la gentillesse d'un courtisan ; *elle se doit pratiquer avec jugement comme les autres choses*. Ce qui est propre à un capucin ne siérait pas à un homme de la Cour..., nous pouvons porter le cilice sous des habits de broderie : pour être chaste et continent, il n'est pas besoin de fuir les ruelles des dames de qualité... C'est un moyen bien détourné de faire sa fortune, que de s'enfermer dans un oratoire pendant que le Prince est à la comédie ». Il faut se plier aux exigences de la Cour ou en sortir.

En particulier, on ne se laissera pas enivrer par le succès ; l'âne qui portait des reliques prenait pour lui les adorations, le courtisan judicieux se souviendra dans la bonne fortune « qu'il est assis sur une pyramide et qu'il n'a qu'un point qui le soutient (1) ». Caillères, tout en reconnaissant les dangers du jeu, ne l'interdit pas ; il veut seulement qu'on s'y livre avec modération, et, ce qui est plus curieux, que l'on soit « bon ménager de ses profits et de ses avantages (2) ».

Surtout, il veut que le courtisan se plaise à la conversation. « Elle a souvent fait d'honnêtes gens sans le secours des lettres. Le monde est un grand livre, qui nous instruit à tous moments ;

hommes ne sera pas seulement écouté sous un méchant manteau. » « Il faut observer une certaine bienséance en nos habits, qui ait son rapport au temps, au lieu et aux personnes ». Il invoque Louis XI, Cicéron, Platon, Socrate, le *Galatée*, Montécuma, roi de Mexique, Héliogabale, et les empereurs du Pérou, d'après Garcilasso de la Vega (*Des habits et de leurs modes différentes*, Œuvres, II, 47 sq.

(1) Ed. de 1661, p. 102, 60, 99, 95 sq., 51.

(2) Ed. de 1658, p. 427.

les conversations sont des études vivantes qui ne cèdent rien à celles des livres ; il est des belles conférences comme des cailloux, qui, d'une masse froide et obscure, produisent de la chaleur et de la clarté, si l'on les frotte l'un contre l'autre. La fréquentation ordinaire de deux ou trois beaux esprits nous peut être plus utile que tous les pédants des universités ensemble ; leurs discours familiers sont autant de leçons qui nous ouvrent l'esprit ; *ils débitent plus de matière en une heure, que nous n'en lirions dans une bibliothèque en trois jours* ». Il faut rechercher la société des dames, car elles enseignent la bienséance, inspirent le désir de plaire, et par conséquent « nous acheminent à la vertu ». « Il est nécessaire à un honnête homme de se bien tirer de leur conversation. »

On conçoit que Caillères n'exige pas pour son gentilhomme un bagage intellectuel chargé. Il s'irrite contre l'instruction livresque des collèges, qui, sur mille étudiants, ne produit pas un galant homme ; « ce qu'ils apprennent ne sert qu'à les rendre importuns » ; leur cerveau est encombré de notions confuses, et l'on retrouve dans toutes ces pages un souvenir direct des chapitres de Montaigne sur l'*Instruction des enfants* et le *Pédantisme* (1). « Ce n'est pas que je sois du sentiment d'un de nos ducs et pairs qui croyait qu'un gentilhomme offensât la noblesse, quand il parlait latin. J'approuve non seulement qu'il sache (*sic*) mais de plus j'estime qu'il est très difficile qu'il puisse prétendre à la qualité d'un fort honnête homme, s'il n'a aucune connaissance des bonnes lettres. » Mais d'abord, ajoute-t-il « *je cherche la médiocrité en toutes choses, et ne prétends point qu'il s'élève dans des spéculations si sublimes qu'il n'en puisse descendre* (2) ». Et puis, il doit s'adapter de bonne heure à sa profession principale, qui sera celle des armes. Qu'a-t-il donc besoin de Platon, d'Aristote, de Quintilien ! « J'approuve fort qu'il étudie jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans ; *aussi bien jusque-là n'est-il encore propre à rien* ; mais quand il aura tiré du collège ce qu'un bon écolier en peut apprendre, qu'il partage son temps, et qu'il en soit

(1) Voir p. ex. cette diatribe contre les « savantasses ». « Ils ne savent que ce que les autres ont dit ; ils ont fait de leurs cervelles au pluriel une bibliothèque portative dans laquelle est ramassé tout le grec et le latin de l'antiquité ; ils ont étudié la science des autres et n'ont point développé celle de leurs esprits ; ce sont des perroquets qui parlent comme on leur a appris, et qui ne disent rien du leur... La doctrine fait tant de chose en eux que la nature y est oubliée ». (Ed. de 1661, p. 273-274).

(2) Ed. de 1661, p. 306 sq., 96, 287, 288, 223.

bon ménager, en le donnant aux exercices qui lui sont propres, et aux sciences qui lui sont nécessaires ; qu'il apprenne à se servir de ses armes et de son cheval, qu'il sache la géométrie, les fortifications, la géographie, l'histoire latine et française, qu'il apprenne le dessin, et, s'il se peut, qu'il ajoute à la langue latine, l'allemande, l'italienne et l'espagnole ; ces qualités suffisent à un homme de guerre (1) ». Pour faire, dans les ruelles, une figure honorable, et soutenir « pertinemment » la conversation des grands seigneurs, il lui faudra des qualités générales d'esprit, « la conception aisée, la mémoire fidèle et le jugement clair (2) » ; outre cela, il conviendra qu'il puisse parler comme il faut de la guerre, de la chasse, de l'équitation, et connaisse les termes techniques courants ; qu'il évite des erreurs fâcheuses, comme de placer Nuremberg en Italie, et Florence en Allemagne, de dire que le Bucentaure est le doge de Venise, que Jules César et Charlemagne furent bons amis, et qu'Alexandre le Grand fut bien malheureux de mourir sans confession. Comme on le voit, ces prétentions ne sont pas exagérées. « Je voudrais aussi qu'il eût appris les poètes anciens, et modernes, qu'il sût faire des vers en notre langue, pourvu que cette étude fût son divertissement, et non pas sa passion. Cette gentillesse d'esprit donne souvent de l'avantage dans les belles conversations, et n'est pas inutile à gagner les bonnes grâces des femmes, *mais elle a cela de malheureux qu'elle perd toute son estime lorsqu'on en fait une profession ouverte et particulière, à moins que d'y exceller* (3). » Il aura l'expression agréable et facile, et connaîtra « les termes choisis », qui ne sentent ni l'affectation de l'école, « ni le phébus de Nervèze ». Il portera dans sa correspondance les mêmes qualités que dans sa conversation (4).

Caillères revient souvent à ces idées qui lui sont chères ; rien n'est plus impertinent qu'un homme du quartier Saint-Jacques, qui n'a jamais vu le Louvre, que de l'autre bord de la Seine ; son grec et son latin le couvrent de ridicule ; au-dessus de la science des collègues et des livres, qui peut tout au

(1) Ed. de 1658, p. 277.

(2) Ed. de 1658, p. 348.

(3) Ed. de 1661, p. 223.

(4) Ed. de 1658, p. 348-349. Voir *ibid.*, quelques considérations sur la difficulté d'écrire une lettre : elle est « la véritable production de notre esprit, la peinture vive et naturelle de nos pensées et de nos imaginations, et tout ce qu'elle a de beau ou d'imparfait ne peut être attribué qu'à lui seul ».

plus nous donner les premières notions des choses, les matériaux indispensables, il y a « la science du monde, qui nous en enseigne l'architecture », « qui nous montre l'ordre et l'agencement de toutes ces parties, qui nous fait paraître habiles sans affecter la vanité d'être savants, qui polit nos discours et nos mœurs, qui nous rend discrets dans nos conversations, et agréables à tout le monde. » C'est elle qui « purge » un gentilhomme « de l'ordure » des universités, mais il faut pour cela « le produire de bonne heure dans le monde, lui prescrire des conversations choisies, l'obliger à rendre ses devoirs aux personnes de qualité, lui faire observer jusqu'aux moindres choses qui regardent la bienséance..., dans tous ses actes le rendre civil sans bassesse, et complaisant sans flatterie ». Il faut surtout « lui ordonner la conversation des dames, et lui souffrir quelque intrigue avec elles. En vérité, parmi l'ignorance de ce sexe, les plus savants prennent souvent de très utiles leçons ; il semble que la nature ne l'ait pas fait seulement pour plaire, mais encore pour donner des règles au nôtre de se rendre agréable ». Le désir de mériter leur estime règle la conduite, le costume, polit et éveille l'esprit, donne de la grâce aux manières ; quand il ne va pas jusqu'à l'excès, il « ressemble à cette liqueur qui réjouit les honnêtes gens, et qui enivre la canaille ». Seuls les beaux esprits sont capables de le concevoir comme un moyen de se perfectionner dans l'honnêteté, et non comme un entraînement au vice. Je propose l'amour, conclut l'auteur, « comme une lumière qui, nous échauffant le cœur, nous éclaire l'esprit, pour découvrir les beautés de cette science du monde, que j'estime si nécessaire à un honnête homme (1). »

Sur les rapports du courtisan et du souverain, Caillères s'écarte absolument de Castiglione. Il voit dans la complaisance le plus sûr moyen de réussir auprès de lui. « Le secret est de se rendre agréable, d'avoir de la complaisance et de l'assiduité, d'être adroit aux exercices qui font sa passion, avec cette discrétion qu'il lui faut souvent faciliter les voies de remporter tout l'avantage, et ne contester jamais rien opiniâtrement avec lui (2). » Il examine même comment un courtisan doit se comporter avec la maîtresse du Roi, il recommande sur ce terrain dangereux une extrême prudence ; on lui par-

(1) Ed. de 1661, p. 297 sq.

(2) Ed. de 1661, p. 34-35.

lera avec une déférence sans empressement, on parlera d'elle avec une politesse froide (1). Et si la fortune ne sourit pas à l'honnête homme, si, malgré ses mérites, il échoue, il ne s'abandonnera pas au désespoir, il reviendra vivre chez lui, dans le même rang que ses aïeux y avaient tenu. Il aura du moins « la satisfaction d'avoir poli ses mœurs, produit son mérite, et acquis de l'estime ; c'est une récompense qui vaut bien qu'il hasarde quelque chose, quand il n'en aurait point à espérer d'autre, et qui le doit faire sortir de sa maison, pour y rentrer avec plus de gloire, qu'il n'en avait auparavant (2) ».

J. Caillères a conservé certains traits du *Cortegiano*, qui, comme je l'ai déjà dit, sont devenus depuis longtemps des éléments traditionnels de la notion d'honnête homme. Mais l'esprit de son livre n'est pas le même ; son gentilhomme veut réussir à la Cour ; il désire y obtenir des avantages positifs, et s'il se réfugie dans une philosophie résignée, c'est après avoir tenté de réaliser des ambitions d'ailleurs légitimes. C'est pourquoi, à l'inverse du courtisan d'Urbin, il se plaît aux qualités moyennes, aux vertus de juste milieu, qui se concilient avec la souplesse et la prudence de la conduite, et n'imposent pas, le cas échéant, l'attitude cornélienne mais dangereuse de la réprobation ; il est docile envers son Prince, et même envers sa favorite, et ne conçoit pas le rôle de précepteur royal, que Castiglione attribuait autrefois à son courtisan parfait.

Cependant, il y a chez Caillères comme une sorte de transposition du *Cortegiano*, dans le dernier passage que nous avons cité : son courtisan trouvera dans les applaudissements qu'il aura reçus, dans les preuves qu'il aura données de sa valeur, dans les progrès qu'il aura accomplis, la consolation d'un insuccès à la Cour ; il connaîtra la noblesse des sentiments désintéressés, mais « la gloire », la conscience de s'être perfectionné, interviennent non comme le but essentiel de ses efforts, mais comme un bénéfice secondaire, dont il doit se contenter faute de mieux.

D'autre part, Caillères s'écarte de Faret et de Bardin : ce n'est plus un bourgeois ; il entend former un homme de guerre et un homme du monde ; sa conception est surtout aristocratique ; aussi, à l'inverse de Bardin, de La Mothe le Vayer,

(1) Ed. de 1661, p. 45 sq.

(2) Ed. de 1661, p. 144-146.

fait-il bon marché de la science ; il déteste l'érudition ; et rien n'est plus instructif que la comparaison des pages qu'il a écrites à ce sujet, avec celles que Le Vayer consacre à l'organisation d'une bibliothèque : on y voit, dans tout son jour, la différence entre l'idée qu'un magistrat, et celle qu'un gentilhomme se font de l'honnête homme ; l'honnêteté est une synthèse de perfections variables suivant l'origine et la condition des théoriciens. Le Courtisan de Caillères ne sera certainement pas vicieux ; mais les préoccupations vertueuses tiennent beaucoup moins de place dans ce livre que chez Faret, Bardin et de Grenailles ; la religion, en particulier, n'est plus au premier rang ; Caillères ne prescrit plus la foi ; il n'en fait plus le fondement des autres vertus ; il se borne à déclarer qu'« elle n'est pas « contraire à la gentillesse d'un courtisan », et qu'elle se doit pratiquer avec jugement, comme les autres choses ». Cette assimilation aux actions profanes, cette réduction à l'ordre commun, est curieuse ; y a-t-il là quelque froideur philosophique, ou, simplement, intelligence de la réserve, de la modération, que, dans tous les domaines, impose la vie du monde, et surtout la vie de Cour ? En revanche, l'auteur se complait à parler de la conversation ; il n'énumère, plus, comme Faret, les qualités qu'elle exige, les défauts qui la gâtent ; il souligne tout ce qu'elle donne de distinction, de politesse aux mœurs et à l'esprit, il l'étudie en homme du monde. En somme, c'est surtout de Montaigne, qui est d'ailleurs cité (1), que ce traité s'inspirerait ; tièdèur à l'égard de la religion, horreur du pédantisme et d'une éducation livresque, surtout pour un jeune gentilhomme, amour de la conversation, n'est-ce pas là la substance même des *Essais* ?

(1) Ed. de 1658, p. 172.

CHAPITRE VIII

LA CONCEPTION MONDAINE DE L'HONNÊTETÉ (*suite*).

LE CHEVALIER DE MÉRÉ, PROFESSEUR DE BIENSÉANCES.

Plus importante et plus efficace a été, dès la période qui nous occupe, l'influence du Chevalier de Méré, bien qu'il n'ait publié ses ouvrages qu'à partir de 1668. Né en 1607, il s'est formé par la lecture des livres que nous avons analysés, par la pratique de la vie mondaine dans les salons dont nous avons parlé. A l'Hôtel de Rambouillet, chez Mme de Sablé, chez Mme de Longueville, on a aimé et recherché la société de ce poitevin à l'esprit orné, pénétrant et fin, aux manières apprêtées et polies. Il n'a rempli aucune charge ; à peine a-t-il, dans sa jeunesse, servi sur mer, s'il faut en croire les renseignements bien vagues que donne l'abbé Nadal, dans la préface de ses *Œuvres posthumes* (1). Il ne s'est jamais marié, et n'a pas connu les préoccupations de la famille. Il a consacré sa vie entière à l'étude de l'honnêteté, à l'analyse, sans cesse reprise, toujours plus fouillée et subtile, de ces notions délicates et difficiles à saisir (2). Il s'est donné comme tâche de répandre, par son exemple, par sa conversation, par sa correspondance, par de courts traités, la science du monde qu'il avait acquise (3). Il a été vraiment un professeur de bienséances, fort à la mode

(1) *Œuvres posthumes du Chevalier de Méré*, p. p. l'abbé NADAL, Paris, Jean et Michel Guignard, 1 vol. in-12.

(2) « Le sujet est de si grande étendue, devait-il écrire plus tard, qu'on pourrait s'en être entretenu sa vie entière, qu'on n'aurait pas encore tout dit » (*Du commerce du monde*, dans les *Œuvres posthumes*, p. 195).

(3) *Conversations avec le Maréchal de Clémencebaut*, 1^{re} édit., 1668, introuvable, 3^e édit., Paris, Cl. Barbin, 1671, in-12. *Le Discours de la Justesse* a paru pour la première fois à la suite des *Conversations*, dans cette 3^e édition. *Discours de l'esprit, de la conversation, des agréments*, Paris, D. Thierry et Cl. Barbin, 1677, in-8°. *Lettres*, Paris, Denis Thierry et Cl. Barbin, 1682, 2 vol. in-12. *Œuvres complètes*, Amsterdam, P. Mortier, 1692, 2 vol. in-12 ; les lettres occupent le tome II. Je renvoie à ces différentes éditions, en l'indiquant.

aux environs de 1660, et n'a pas interrompu son enseignement même à partir de 1672, quand l'obligation d'administrer lui-même une fortune précaire l'a maintenu dans la solitude de Beaussais, et ne lui a plus permis de faire à Paris que de rares et brefs séjours.

Il ne destinait ses réflexions et ses travaux qu'à un petit nombre de personnes choisies. « On ne saurait trop, écrivait-il à la Maréchale de..., examiner ces délicatesses, pourvu qu'on s'en serve à son usage particulier, sans les communiquer aux gens du commun ; ce leur serait un sujet d'une mauvaise raillerie, quoiqu'il n'y ait rien de meilleur ni de plus réel (1) ».

Méré savait de quelle utilité sont les bons maîtres d'honnêteté ; il était pénétré de l'importance de son rôle, il croyait à sa mission. « Ce qui me semble de meilleur à cela (s'instruire pour exceller en tout ce qu'on entreprend), ce serait premièrement de chercher un bon maître. Car, quelque rare esprit et quelque beau naturel qu'ait un jeune homme, fût-il plus heureusement doué qu'Homère, que Platon, que Démosthène, qu'Appelle, qu'Archimède ou que César, il est impossible en quoi que ce puisse être, qu'il prenne d'abord les meilleures voies sans instruction, et plus je considère le prix des savants maîtres, plus je les estime et les crois nécessaires (2) ». Le malheur est qu'« on n'en voit que bien rarement, et qu'ils sont d'ordinaire si libertins (3), qu'on ne les a pas quand on veut (4) ».

Si on est réduit à s'instruire soi-même, et qu'on n'ait pas la chance de rencontrer un Chevalier de Méré, on essaiera « de se former le plus qu'on peut sur les plus rares modèles », de « se plaire le plus qu'on peut à ce qu'on entreprend » ; « le meilleur expédient pour apprendre une chose en peu de temps et sans maître, c'est de s'imaginer qu'on n'a que cette seule voie pour obtenir ce qu'on souhaite le plus (5) ». Mais ce ne sont là que des palliatifs.

(1) *Lettres*, éd. de 1682, II, 625.

(2) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, éd. de 1682, I, 42-43. Sur ce point, les conceptions de Méré n'ont pas changé. On retrouvera la simple répétition ou le développement de ces idées, *Conversations*, éd. de 1671, p. 142-143, 213, 225, *Discours de l'esprit*, éd. de 1692, 12-13, *Disc. des agréments*, éd. de 1692, 111-112, *De la vraie honnêteté*, dans les *Œuvres posthumes*, 6-7.

(3) Méré emploie souvent ce mot au sens de : épris d'indépendance, sans aucune idée d'inconduite ou d'irréligion ; il veut simplement dire ici qu'ils ne sont pas sédentaires et n'aiment pas rester longtemps dans la même place.

(4) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, éd. de 1682, I, 43.

(5) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, éd. de 1682, I, 43. Notons que si Méré

En tout cas, on ne se fiera jamais aux maîtres des collèges. Méré les méprise pour leur attachement obstiné à une science inutile, pour leur incapacité d'apprendre aux jeunes enfants à se conduire comme il sied dans la belle société ; ils s'attardent à l'accessoire et négligent l'essentiel. Leur érudition pédantesque leurs discussions d'une absurde subtilité, leur vocabulaire obscur hérissé de termes barbares, leur ambition puérile de triompher dans les querelles d'école, lui causent une insurmontable aversion ; il partage sur ce point les sentiments de la plupart de ses contemporains (1).

Méré avait comme professeur des qualités sérieuses. Il avait reçu une instruction solide, du moins pour son époque et son milieu. Quoiqu'il fût né « dans un temps où les belles lettres étaient négligées, et où parmi les personnes de qualité, l'ignorance était devenue une des bienséances de leur état, il se tira néanmoins par la supériorité de son génie, de cette foule de jeunes gens qui ne songeaient qu'à se battre ou à plaire... Il avait eu pour les langues une facilité merveilleuse : Homère, Platon, Plutarque, lui étaient aussi familiers que nos auteurs mêmes (2) ». « Quand je lis les plus excellents auteurs comme Homère, Platon, Xénophon, Démosthène, Cicéron, Térence, Virgile, l'Arioste, Le Tasse, ou même quelque bizarre espagnol... écrit-il à la duchesse de Lesdiguières (3). Il conseillait à M... l'« aimable et savante » lecture d'Homère ; et son correspondant était sans doute bien docile, car il ne lui citait plus que l'*Iliade* et l'*Odyssée* (4). Bien qu'il y ait là quelque ostentation,

était, pour ainsi dire, le professeur titulaire, il avait, pour le remplacer, pendant ses absences, des suppléants, sur lesquels il ne donne d'ailleurs aucun renseignement. « En vous conseillant, Madame, d'écouter cet homme en mon absence, comme un excellent maître pour le bon air, je voulais seulement que vous prissiez son esprit » (*Lettres*, éd. de 1682, II, 565).

(1) Voir lettre n° 89, à M... et une lettre à Mme de Lesdiguières, dont on trouvera les passages essentiels dans le *Recueil Lanson* : le passage auquel je fais allusion est à la page 149 de ce *Recueil*.

(2) NADAL, préf. des *Œuvres posthumes*. Méré cite rarement les textes latins eux-mêmes, p. ex. *Lettres*, éd. de 1682, I, 158, II, 581. Le plus souvent, il procède par allusion et résumé.

(3) *Lettres*, éd. de 1682, I, 178-179 ; cf. la *Dédicace des Observations sur la langue française*, de MÉNAGE, 1672 ; il loue Méré d'aimer le grec « avec beaucoup de passion » ; cependant, Méré avoue à M. de... en parlant de la langue grecque : « je n'y suis pas assez éclairé pour en sentir toutes les grâces » (lettre n° 14, fin). Il devait user de traductions.

(4) *Lettres*, éd. de 1682, I, p. 94. La deuxième *Conversation* avec M. de Clérambault, est une étude rapide du génie des Grecs. « Vous m'avez si souvent parlé de la Grèce, lui dit le Maréchal, et les moindres particularités que vous m'avez apprises m'ont donné beaucoup de plaisir » (éd. de 1671, 80-81).

et que Méré n'ait pas toujours compris les chefs-d'œuvre anciens, il est indéniable qu'il les connaissait ; les allusions aux livres et aux légendes antiques sont fréquentes dans son œuvre (1).

Les lettres n'étaient pas seules à l'intéresser ; son esprit curieux s'attachait à tout. C'était un autre Polyphile. « J'ai le goût d'une grande étendue ; j'aime Paris, la Cour, le jeu, la musique, les ballets, l'entretien d'un honnête homme et d'une femme agréable, et tant d'autres divertissements qu'on trouve en ce grand monde ; mais je ne crois pas tout perdre en les perdant... ; j'aime le chant des oiseaux et les bocages, le murmure d'une eau vive et claire, et les cris des troupeaux dans une prairie (2). » « Je suis touché de tout ce qui plaît aux gens raisonnables (3). »

Il ne se contentait pas de voir, de jouir superficiellement de la diversité de ces spectacles ; il se plaisait à l'observation,

(1) Il ne faudrait pas conclure d'un passage d'une lettre (éd. de 1682, I, 297), que Méré connaissait l'arabe. « Je lui dis des vers arabes, dont le sens et les rimes lui plurent tant, qu'elle voulut bien les apprendre par cœur ». Il s'agit sans doute d'une traduction d'un petit poème arabe en vers français. Méré parle avec suffisance de ses connaissances en mathématiques (lettre n° 19, à Pascal) ; on peut douter de la valeur de ses connaissances scientifiques. Dans une lettre à M^{me} de Lesdiguières, éd. de 1682, I, p. 23, il insère quelques vers de sa façon ; je ne cite que les trois premiers :

Tout ce merveilleux règlement
des astres, qui vont fièrement
autour de la terre immobile.

Voir encore, *Lettres*, éd. 1682, I, 294, les « aigles qui du haut des nues viennent fondre sur les moindres poissons dans le fond des rivières ».

Notons que Méré tenait à se donner pour un « connaisseur » et non pour un travailleur ; c'était un amateur lettré, et non un savant de profession (*Lettres*, éd. de 1682, I, 257).

(2) *Lettre à Mitton*, éd. de 1682, I, 197-198. Méré a exprimé plusieurs fois son amour pour les champs, pour les bois, pour les solitudes de la nature. Il a opposé les beautés du « monde naturel » aux futilités, aux mesquineries du « monde artificiel » (*Lettres*, éd. de 1682, I, 197-198, 298, *Conversations*, éd. de 1671, 111-112). Il a déploré l'étroitesse de goût des courtisans et des dames, que leur éducation prépare seulement à la galanterie, à l'ambition, à la vanité, à l'indifférence pour les phénomènes de la nature (*Lettres*, éd. de 1682, I, 197-198). Et, par une contradiction étrange, il n'a rien fait pour faire partager aux gens du monde des goûts si raisonnables (voir, au contraire, *Lettres*, éd. de 1682, I, 71). Toute son œuvre est limitée à définir, à exalter les vertus mondaines ; pendant le long séjour qu'il a fait à Beaussais, à la fin de sa vie, il n'a consacré que quelques pages de ses lettres à la nature ; dans cette solitude favorable à l'admiration, à l'émotion, il s'est obstiné à chercher, en matière d'honnêteté, le fin du fin, il a écrit les trois discours de 1677, et sans doute les œuvres que l'abbé Nadal devait publier.

(3) *Lettre à Mitton*, éd. de 1682, I, 298 sq.

à l'analyse. « J'étais autrefois enchanté de la plus aimable personne du monde, et je passais bien souvent des jours entiers à l'observer, et à discourir avec elle de ce qui me charmait dans sa personne et dans son entretien (1). » « Je vous ai beaucoup observée, raconte-t-il à Mme du Chilleau, et principalement une fois que le plus galant homme de la Cour se tuait de vous dire de jolies choses. Il témoignait assez, par un empressement extraordinaire, qu'il ne songeait qu'à vous donner dans la vue, et qu'à se faire admirer. Cependant, avec tout son esprit et toute son adresse, il arrivait quelquefois qu'il ne rencontrait pas ce qu'il eût fallu dire, et que, même, il en prenait le contre-pied. Il cherchait de bons mots qui vous divertissent et vous faisaient rire selon leur prix. Je voyais dans vos yeux quand il touchait juste, et pour en juger sainement, je n'étais pas si attentif à l'entendre qu'à vous regarder (2) ». Aucun de ces menus faits, que multipliaient pour lui les salons où il était fort recherché (3), ne lui paraissait insignifiant. Dans le silence et la solitude (4), il dégageait à loisir leur signification, scrutait leurs causes les plus profondes, édifiait sa théorie des bienséances. « Par une longue habitude, ou par mon tempérament, je m'attache trop à penser », écrivait-il à Mitton (5).

Il avait ainsi acquis une singulière acuité d'esprit, et se plaisait à découvrir les raisons des choses : il avait comme une renommée de pénétration (6), qu'il lui est agréable de signaler. « Vous m'écrivez, Monsieur, que je trouve les raisons

(1) *Lettre à Mme la Maréchale de.*, éd. de 1682, II, 623 ; cf. lettre n° 176 éd. de 1692, p. 331.

(2) *Lettres*, lettre n° 102. On trouve fréquemment, chez Méré, des anecdotes qui révèlent qu'il a observé et réfléchi, des entretiens qu'il rapporte, qu'il a eus lui-même ou entendus, toute une documentation mondaine prise sur le vif. Voir p. ex. *Des agréments*, éd. de 1677, p. 20, 25, 26, 32, 33, 67, 68, *De la Conversation*, éd. de 1677, p. 148, 158, 166, 170, 195, *De l'esprit*, éd. de 1677, p. 203, 237, 256, 263 sq., 273 sq.

(3) Voir MÉNAGE, *Dédicace* citée des *Observations sur la langue française*; Méré explique pourquoi il est « difficile pour tout ce qui n'est pas de bon air ». « j'ai, dit-il, passé ma vie avec des personnes qui n'y ont pas peu contribué ». (*Lettres*, éd. de 1682, I, 281).

(4) « Je cherche ordinairement la solitude au milieu de Paris » (lettre, n° 23) ; cf. *Lettre à M. de P.*, n° 134.

(5) *Lettre* n° 197, éd. de 1692, p. 371.

(6) Balzac célébrait avec toute la pompe de son éloquence latine, la pénétration de jugement de son ami : *tantum si nescis acuto tuo judicio tribuo quantum ipsi thusco equiti Flaccum tuum tribuisse credibile est* (*Œuvres*, éd. in-folio de 1665, II, p. 52-53 des pièces latines ; cf. *Lettres* de MÉRÉ, *Lettre à Balzac*, éd. de 1692, p. 6-7.)

de tout » ; et en effet, ce correspondant anonyme lui demande aussitôt « pourquoi nous aimons à voir faire aisément ce qui semble le plus difficile (1) ». Une autre fois, M... s'étonne de ne rien trouver à écrire à Méré, alors qu'en sa présence il parle avec facilité ; il le prie de lui révéler « d'où cela procède » ; et Méré explique la différence entre une lettre et une causerie (2). Il lui arrive, quand on ne l'interroge pas, de feindre qu'on lui pose une question, ou de se la poser à lui-même. Ceux qui font les plaisants font rire et ne plaisent pas ; « que si vous en demandez la raison, c'est qu'on témoigne par là qu'on n'est pas habile homme (3) ». « D'où vient donc que je vous écris si rarement », dit-il à Mme ... (4) ? Il n'acceptait pas toujours les explications que certaines personnes se risquaient à avancer (5), et n'entreprenait pas pour tout le monde de découvrir les causes subtiles, malaisées à concevoir (6). Méré fut sans doute quelque peu redevable de cette perspicacité au commerce de Mme de Lesdiguières. « Je voudrais bien vous en dire des raisons, lui dit-il un jour, car je me souviens que je ne suis guère auprès de vous à discourir, que vous ne m'en fassiez chercher (7) ». De son côté, elle lui écrivait : « Souvenez-vous que je ne serais pas contente de plaire, si je ne savais d'où cela me pourrait venir (8) ». En tout cas, il était satisfait de lui, et se rendait compte que cette rare faculté d'investigation le mettait au-dessus du commun (9).

Mais ces recherches minutieuses exigeaient des loisirs que la vie mondaine ne permet pas toujours. En société, rien n'échappait à Méré ; il savait saisir et interpréter avec prom-

(1) *Lettre* n° 130, p. 265-266 de l'éd. de 1692.

(2) *Lettre* n° 181, éd. de 1692, p. 342. Méré ajoute : « Je n'aime pas à chercher des raisons qui ne servent de rien, car vous n'en seriez ni plus savant ni plus habile ».

(3) *Lettre* n° 31, p. 92 de l'éd. de 1692.

(4) *Lettre* n° 32, éd. de 1692, p. 93.

(5) Voir *lettre*, n° 185, éd. de 1692, p. 348.

(6) *Lettre* n° 2, à Mme de Lesdiguières, éd. de 1692, p. 5. « Vous m'en demandez la cause, et je voudrais bien vous la pouvoir dire, mais elle me semble si enveloppée que je ne sais comment vous la découvrir, et quelque intelligente que vous soyez, vous aurez de la peine à la comprendre ».

(7) *Lettre* n° 15, éd. de 1692, p. 55.

(8) *Lettre* n° 137, éd. de 1692, p. 277.

(9) « Il y a des choses enveloppées, embrouillées, qu'on a de la peine à séparer, et c'est où je réussis le mieux », dit-il de lui-même (Voir *Revue d'hist. littér.*, janvier-mars 1922, p. 94) ; cf. *Conversations*, éd. de 1671, p. 139 ; c'est l'attitude qui était chère à Montaigne, *Essais*, III, 8.

ptitude et sûreté ces menus détails, qui, dans une personne, révèlent des sentiments qu'elle veut tenir secrets, un geste fugitif, un sourire à peine esquissé, un pli à peine dessiné du visage. « J'ai, écrivait-il à la duchesse de Lesdiguières, beaucoup de sentiments intérieurs, qui me conduisent plus sûrement que ma raison ; ce sont des conseils obscurs de mon instinct ou d'un esprit familier, qui me font sentir le bien et le mal avant que ni l'un ni l'autre m'arrive. C'est par là que je m'attache constamment aux personnes qui me plaisent d'abord, quoiqu'elles ne me regardent pas, car ce m'est un signe infaillible qu'il ne me viendra jamais de leur part que de la joie et du plaisir (1). » C'est là, en somme, une forme immédiate de cet esprit de pénétration dont nous parlions plus haut.

Méré avait le sens de la méthode ; il savait qu'il convient de graduer les difficultés, et se rendait compte des avantages que présente, pour les débutants, une marche progressive : « Je serais d'avis de commencer par le plus aisé, pour trouver plus de facilité en tout le reste... Il est bien dangereux de débiter par où les plus accomplis finissent, quand même on serait assuré d'y réussir. Car, lorsqu'on sait les plus grandes choses, je vois presque toujours qu'on néglige d'apprendre les plus petites, qui, néanmoins, sont si nécessaires que la plupart des gens ne tiennent pas compte des plus grandes, à ceux qui ne savent pas les plus petites (2). »

Son enseignement avait de la clarté, de la précision. Il tâchait de se mettre au niveau de ceux qui le consultaient, de ne leur offrir que des idées nettes, intelligibles, sensées et judicieuses, indiscutables. Il avait une répugnance naturelle pour l'hypothèse incertaine, pour les conceptions que l'imagination ne réalise pas facilement. Il n'avait foi qu'en la raison, en sa raison surtout ; et cette étroitesse d'esprit, fâcheuse par ailleurs, était ici une force. « Dès qu'il entre tant soit peu d'infini dans une question, elle devient inexplicable, parce l'esprit se trouble et se confond (3), » affirmait-il à Pascal. « Je ne vous dirai rien que je ne sache, écrit-il à Mme de Lesdiguières, ou du moins que je ne croie savoir... Il serait à désirer que ceux qui ne manquent pas de belles connaissances, ni de quelque

(1) *Lettre* n° 2, à la duch. de Lesdiguières, éd. de 1692, p. 5-6.

(2) *Lettres*, éd. de 1682, I, 43.

(3) *Lettre à Pascal*, n° 19, p. 62 de l'éd. de 1692.

adresse à s'expliquer, voulussent dire sincèrement ce qu'ils ont appris, soit par étude, ou par expérience, ou par réflexion, et s'en tenir là... ; mais on a bien de la peine à faire part de ce qu'on sait sans y ajouter ce qu'on ignore, de sorte que ce qui servirait devient le plus souvent inutile, car comment le démêler parmi tant de chimères (1) ! »

Mais l'étude où il s'opiniâtait était bien décevante, tant était grande la subtilité des questions qu'il eût voulu élucider. Il n'atteignait pas toujours l'essence même des choses ; les mots n'exprimaient pas ce qu'il sentait, il souffrait de cette impuissance à formuler sa pensée. Qu'on lise la lettre à M^{me} de Lesdiguières, dont nous avons déjà parlé (2). Son gentilhomme précepteur essaie d'abord d'énumérer, directement, les vertus qu'il juge nécessaires à un honnête homme ; si on laisse de côté les justifications qu'il donne de ses exigences, les conseils positifs se réduisent à quelques lignes, d'où l'on ne tire aucune indication précise : « Le plus important consiste à connaître, *en toutes choses, les meilleurs moyens de plaire, et de les savoir pratiquer* ». Il est plus commode de dire *pourquoi* il faut plaire que *comment* on peut plaire. Puis, il en vient bientôt à la nomenclature des défauts qu'on doit éviter ; elle est plus longue, car elle est plus facile ; cette étude négative, si l'on peut ainsi parler, laisse une impression plus satisfaisante ; d'ailleurs, Méré nous avertit lui-même qu'« il faut tant de rares qualités pour se rendre parfaitement honnête homme, qu'il est plus aisé de dire les choses qu'il faut fuir que celles qu'on doit suivre (3) ». Encore, n'est-il pas sûr d'avoir épuisé la liste, car il ajoute : « En évitant ces défauts *et quelques autres*, l'on peut faire un grand progrès dans l'honnêteté ». Enfin, il a recours à ce je ne sais quoi mystérieux, dernier refuge de l'analyse aux abois : « ... mais principalement (il faut éviter de) n'avoir pas *ce je ne sais quoi de noble et d'exquis*, qui élève un honnête homme au-dessus d'un autre honnête homme ». Méré a donc connu les mêmes angoisses que ses contemporains ; il s'est débattu comme eux, contre l'impossi-

(1) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, n° 4, p. 10 de l'éd. de 1692.

(2) *Lettres*, éd. de 1682, I, 53.

(3) *Cf. Lettres*, éd. de 1682, I, 129 : « Toutes choses se connaissent par celles qui leur sont contraires, comme par elles-mêmes ». C'est la méthode de M^{le} de Scudéry : « Pour bien connaître toutes les vertus et toutes les bonnes qualités, il faut, ce me semble, regarder ce qui leur est opposé » (*Nouv. convers. sur div. sujets*, I, 125-127).

bilité de traduire en paroles et dans sa plénitude, tout ce qu'il concevait.

Méré eût été vexé qu'on le prît pour un professeur de métier. Il prétendait enseigner les bienséances par amour désintéressé pour l'honnêteté, ou par sympathie pour quelques personnes d'élite. « Les règles si visibles, écrivit-il un jour, ne conviennent qu'aux maîtres de profession, et je n'en suis pas un (1). » Peut-être, s'il est vrai, comme le dit Richelet (2), que la duchesse de Lesdiguières payait régulièrement ses services, faisait-il comme le père de M. Jourdain, qui n'était pas commerçant, mais qui se faisait apporter du drap chez lui, « et le donnait à ses amis pour de l'argent (3) ». En tout cas, il affecte souvent, quand on l'interroge par lettre, d'exposer ses pensées dans un désordre voulu qui sent son gentilhomme, et qui d'ailleurs n'est pas incompatible avec la méthode qu'il apportait, comme nous le disions plus haut, dans la direction des esprits. Il feint de n'avoir pas réfléchi, de jeter les idées sur le papier, comme elles se présentent. Le gentilhomme-précepteur qu'il met en scène (4) énumère ainsi pêle-mêle les qualités intellectuelles et morales nécessaires à un honnête homme, passant des unes aux autres sans transition, avec une indifférence cavalière.

Ce qui précède explique que Méré ait eu en lui-même cette confiance dogmatique qui en impose aux disciples, et contribue à fonder l'autorité d'un maître. Il était convaincu qu'il était un parfait honnête homme. « A l'âge de dix-sept ans, j'entendis que des gens disaient : voilà un jeune homme qui est honnête homme ; je voudrais bien que mon fils lui ressemblât (5). » Il étalait sa compétence en matière d'honnêteté. « J'ai rêvé plus qu'elle aux choses que nous devons rechercher, et je lui en ferais des leçons (6). » « Lorsqu'on aime, comme je fais, ce qui sied bien, et qu'on s'y connaît un peu... (7). » « Je me connais au bon air, et je l'aime sensiblement (8). » Il assurait ses élèves de l'efficacité de ses mé-

(1) *De l'éloquence et de l'entretien, Œuvres posth.*, p. 97.

(2) Je cite ce passage quelques pages plus loin.

(3) *Bourgeois gentilhomme*, IV, 3.

(4) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, éd. de 1682, I, 53. Le passage est cité dans le *Recueil Lanson*, p. 150-151.

(5) *Revue d'hist. littér.*, janvier-mars 1922, p. 88 ; cf. p. 186.

(6) *Lettre à M^{me} X...*, éd. de 1682, I, 318.

(7) *Lettre à M^{me} Ferrand*, éd. de 1682, II, 541.

(8) *Lettre à M^{me} X...*, éd. de 1682, II, 415. Voir aussi *Lettre à M. X...*, II, 630, même éd.

thodés. « Si vous avez de la confiance en moi, vous serez la plus aimable et la plus heureuse personne du monde (1). » « Croyez-moi donc, s'il vous plaît, et ne craignez pour vos lettres que ceux qui ne sont pas assez éclairés pour en connaître le prix (2). » Il leur recommandait la docilité. « Vous pourrez faire du progrès dans la justesse du sentiment, si vous consultez les personnes qui l'ont, et que vous soyez docile (3). » Balzac eût été plus éloquent « s'il eût été docile, et qu'il se fût attaché à se connaître au bon air (4) ».

Il lui arrivait parfois d'affecter quelque modestie (5); mais il eût sans doute été bien fâché qu'on le prît au mot.

En somme, il pouvait justement dire à M. de Marillac : « Si je parle dans le monde, beaucoup de gens croient ce que je dis (6) ».

À l'en croire, en effet, on l'aurait consulté sur les sujets les plus divers (7). M. de *** lui pose sur le style et l'éloquence « tant de questions qu'elles donneraient bien de l'exercice au plus savant homme du monde (8) ». Un gentilhomme, peut-être est-ce le même, l'interroge sur « les différentes beautés du style », lui envoie un de ses ouvrages, et sollicite son avis (9). « Vous me demandez, écrit-il à un autre, si l'éclat sied bien, et si je vous conseille de l'aimer (10). » M. de Vouvans, qui « n'avait pour principal but que de s'achever dans l'honnêteté », avait souvent recours à lui pour s'instruire des bienséances de la vie. (11) M^{me} de Mesmes veut ap-

(1) A M^{me} du Chilleau, éd. de 1682, II, 699.

(2) A M^{me} la Maréchale de X..., éd. de 1682, I, 199.

(3) *Lettres*, éd. de 1682, I, 222-223.

(4) *Lettre à M. de Luns*, éd. de 1692, p. 202.

(5) « Vous me consultez pour cela, comme si je pouvais vous donner de bons avis ». *Lettres*, éd. de 1682, II, 667-668 ; cf. *ibid.*, II, 619, et *Discours des Agréments*, éd. de 1692, p. 117.

(6) *Lettres*, éd. de 1682, I, 164. Méré prend soin, dans ses *Conversations*, d'insérer de loin en loin quelques phrases où sa vanité trouve son compte. Le Maréchal lui dit : « Je n'ai jamais rien tant souhaité que d'avoir un peu moins d'ignorance, et quand je vous tiens en particulier, il me semble que je m'en défais sans étude et sans instruction » (éd. de 1671, p. 26-27). « Que vous me touchez sensiblement, s'écria le Maréchal » (*ibid.*, 121). « Mon Dieu, que vous avez raison, répondit le Maréchal » (*ibid.*, 123) ; cf. p. 125, 208.

(7) Dans l'hypothèse où toutes les lettres de Méré auraient été réellement adressées à des correspondants. Mais il est probable que beaucoup, au moins celles où le nom du destinataire est effacé, sont fictives ; toutefois, rien ne le prouve absolument.

(8) *Lettres*, éd. de 1682, I, 216.

(9) *Ibid.*, I, 3.

(10) *Ibid.*, II, 668.

(11) *Ibid.*, II, 511-512, à M. le comte de Morlot;

prendre de lui « les choses qui peuvent rendre la vie agréable (1). » Mme*** désire qu'il lui parle du « bonheur de la vie (2) ». Mme de Clérembaut ne peut se passer de son « langage », et n'écoute plus, dès qu'il est loin d'elle, ce que les autres lui disent ; « sitôt que je m'éloigne, vous me faites l'honneur de m'écrire, et vous me demandez toujours mon sentiment sur des sujets peu communs... Vous désirez donc que je vous entretienne, ce matin, de ce qui plaît (3) ». Si elle hésite sur le vrai sens du mot *urbanité*, c'est Méré qu'elle prie d'éclaircir ses doutes (4). Deux dames, qui discutent pour savoir si les ambitieux sont avares ou prodigues, le prennent comme arbitre (5). Quelquefois, il donne à la maréchale de Clérembaut des conseils presque médicaux sur le régime à suivre ; il lui reproche de trop s'inquiéter de sa santé ; la crainte gâte l'agrément de la vie, et prédispose aux maladies (6).

C'est Mme de Lesdiguières surtout, que Méré s'est attaché à instruire. Reçut-il d'elle une pension, comme prétend Richelet (7), ou se plut-il lui-même à cultiver les rares qualités qu'elle avait ? Il est impossible de le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'elle pouvait lui écrire : « Vous qui connaissez tant la bien-séance, et qui m'en faites des leçons (8) ». Elle désire qu'il lui enseigne « à parler (9) », « à exceller en tout ce qu'on entreprend (10) ». Tant de gens lui ont cité Pétrone, qu'elle ordonne à Méré de le lui faire connaître ; il lui traduit, librement, l'aventure de la matrone d'Ephèse (11). Un jour, elle le questionne sur le « bon ordre qu'il faut tenir en tout ce qu'on dit ou qu'on fait (12) », sur l'immortalité de l'âme ; elle est ignorante en cosmographie, et voudrait bien savoir s'il y a plusieurs mondes, et si ces astres, que nous appelons des étoiles,

(1) *Lettres*, éd. de 1682, II, 558 sq.

(2) *Ibid.*, II, 519.

(3) *Ibid.*, II, 619.

(4) *Ibid.*, I, 304 sq.

(5) *Ibid.*, II, 420 sq.

(6) *Ibid.*, I, 69-70.

(7) RICHELET, *Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets, tirées des meilleurs auteurs*, avec notes, Paris, Michel Brunet, 1698, in-12, I, notices non paginées. « Comme il avait de l'esprit et savait à fond sa langue ; Mme la Maréchale de Lesdiguières eut pitié de lui, et lui fournit généreusement de quoi subsister en honnête gentilhomme ».

(8) *Lettres*, éd. de 1682, II, 507.

(9) *Ibid.*, I, 274.

(10) *Ibid.*, I, 42, sq.

(11) *Ibid.*, I, 180

(12) *Ibid.*, I, 17.

ne sont pas autant de soleils qui les éclairent (1). Quelle différence y a-t-il entre la beauté et les grâces ? Est-il plus avantageux de posséder les unes que l'autre (2) ? Comment peut-on « connaître à première vue si les personnes qu'on entretient ont l'esprit dans la plus haute élévation (3) » ? Tous ces sujets de « conséquence » effrayaient parfois Méré ; « parce que je ne suis ni savant ni habile, je crains toujours de me tromper (4) ». Mais M^{me} de Lesdiguières était contente de lui, et le comblait d'éloges, qu'il s'est empressé d'insérer dans les deux volumes de ses propres lettres. « Vous m'écrivez, lui disait-elle, de la sorte que je le souhaite, et vous ne m'entretenez de rien, qui ne regarde le monde, et dont je ne puisse me servir à converser avec les personnes qui ont de l'esprit. Gardez-vous donc bien, je vous prie, de changer de manière, ni d'en user plus régulièrement... Je ne lis quoi que ce soit qui me paraisse de si bon air que vos lettres ; je vous avertis aussi que je ne les trouve jamais trop longues (5). » Il est certain que c'est pour elle qu'il a écrit l'une de ses plus jolies lettres, celle où il raconte l'aventure d'un gentilhomme qui se fait précepteur par amour, et, tout en énumérant les qualités essentielles qu'exige l'honnêteté, donne de judicieux conseils sur l'art de lire (6).

Lorsque la duchesse devait quitter Paris, elle regrettait l'absence du Chevalier. « Je vous ai perdu pour longtemps, et vous êtes le seul qui me pouvez éclaircir de tout ce que je suis bien aise d'apprendre ; je ne connais personne qui s'explique comme vous. » Elle demandait du moins qu'il lui écrivît « librement », « avec notre franchise ordinaire », « sur les mêmes sujets que nous avons accoutumé de prendre en nous promenant l'automne passé », « mais toujours sans façon et sans rien déguiser (7) ».

Seulement, on peut craindre que Méré n'ait retouché, après la mort de M^{me} de Lesdiguières, les lettres qu'il avait reçues d'elle, et qu'il n'y ait ajouté quelques-unes de ces phrases si flatteuses pour sa vanité (8).

(1) *Ibid.*, II, 526-527.

(2) *Lettres*, éd. de 1682, II, 257 sq.

(3) *Ibid.*, II, 703.

(4) *Ibid.*, I, 42.

(5) *Ibid.*, II, 598.

(6) *Ibid.*, I, 53.

(7) *Ibid.*, II, 506 sq., *passim*.

(8) Elle mourut en 1656 ; les lettres de Méré n'ont paru qu'en 1682.

Méré se plaît à souligner que ses correspondants réclament de lui une entière franchise. « Vous me priez, malgré ma complaisance ordinaire, de vous conseiller sincèrement, et même à fer émoulu (1) ». « Vous me dites quelquefois, que, si je remarque en vous quelque défaut, vous voulez bien que je vous en corrige, et même avec un peu de violence, si je ne le puis autrement (2) ». « Vous voulez que je vous parle franchement (3) ». Il use largement des libertés qu'on lui octroie. Mme de *** serait accomplie, si elle n'était pas ingrate (4), et Mme ***, dont il énumère avec complaisance toutes les perfections, a néanmoins besoin de « s'épurer (5) ». « Si cela vous paraît trop subtil, écrit-il à M. de *** ce pourrait bien être que vous ne l'êtes pas encore assez (6) ».

Il nous apparaît parfois qu'il dépasse les bornes de la bienséance. « Si vous pouviez vous passer de faire le seigneur de campagne, il me semble que vous en seriez encore plus honnête homme (7) ». M. le comte de Morlot eut un jour l'impudence de lui rappeler une dette de jeu ; l'incorrection de cette démarche se doublait d'un affront personnel ; il faut voir sur quel ton Méré lui fait la leçon ! « Il me semble, Monsieur, que pour un homme qui a tant vu le monde, et qui se pique de galanterie et de bonne fortune, vous ne savez guère ce que c'est que de bien vivre ; et de quoi vous allez-vous aviser, de m'envoyer demander un reste d'argent que je vous dois du jeu ? Ce sont de vos manières de Hollande, et de fort mauvais air... Corrigez-vous en donc pour toujours, et souffrez plutôt une extrême disette, et même de vous laisser mettre en prison, que de commettre une pareille faute (8) ». Le conseil était un peu intéressé, et l'indignation du chevalier n'était pas exempte de considérations personnelles. Certaine dame, ayant prêté aux médisances du monde une oreille trop attentive, se vengeait de Méré, avec qui pourtant elle avait été fort liée puisqu'il se déclare prêt à lui rendre ses lettres, en disant du mal de lui. « Vous êtes fort ignorante pour ce qui regarde le monde, lui dit-il, et je trouve toujours que le bon sens vous

(1) A Mme de ***, éd. de 1682, I, 220.

(2) A Mme de ***, *ibid.*, II, 597.

(3) A Mr ***..., *ibid.*, I, 168.

(4) *Ibid.*, II, 597.

(5) *Ibid.*, II, 518 sq.

(6) *Ibid.*, I, 223.

(7) A M. de la Mésangère, *Lettres*, éd. de 1682, II, 384.

(8) *Ibid.*, I, 67.

est inconnu ; de sorte que vous ne savez ni comme on vit ni comme on doit vivre... ; ce qui me fâche en tout cela, c'est... de vous voir si mal observer la bienséance ». N'aurait-elle pas dû comprendre qu'on avait tout fait pour les séparer, parce qu' « on s'est imaginé que je pouvais contribuer à vous rendre plus aimable et plus heureuse (1) » ?

Il arrivait à Méré de regretter sa rudesse. « J'aime extrêmement cette sincérité que vous me conseillez, et peut-être ne l'ai-je que trop, et que je m'en devrais corriger ; parce qu'à dire le vrai, je suis quelquefois si bizarre en mes sentiments que je dois souvent craindre de choquer mes amis, à qui je me communique dans une extrême franchise (2) ».

Au fond, il se donnait volontiers les airs d'un censeur redoutable ; il lui plaisait qu'on eût à compter avec lui, et qu'on attendît ses appréciations avec quelque inquiétude ; mais il savait fort bien, selon les personnes, adoucir la rigueur de ses conseils ; il était plus souple, plus habile qu'il ne veut le paraître.

Le ton est très convenable dans les *Conversations* ; c'est que le maréchal de Clérembaut avait été un grand personnage, très estimé à la Cour ; s'il était mort lorsque les entretiens qu'il eut avec Méré furent publiés en 1668, sa veuve vivait encore ; elle était une amie, et, dans la mesure de son crédit, une protectrice du chevalier. Dans les lettres, il faut faire une distinction : celles que Méré adresse à des correspondants qui lui font honneur, et dont il conserve le nom, comme M. de Marillac, M^{me} de Maintenon, M^{me} de Lesdiguières, sont polies et déférentes. Il ne prend en général des libertés choquantes que dans celles dont il nous laisse ignorer le destinataire, et qui, peut-être, sont fictives, ou ont été retouchées.

L'outrecuidance de Méré est insupportable ; son rôle de professeur écouté l'a comme grisé ; il cherche toutes les occasions de donner de lui une idée avantageuse ; il étale ses connaissances antiques, même en des conjonctures où elles ne sont pas de mise. M. de Luns entreprend « une chose extrêmement difficile, d'être approuvé de tout le monde » ; le chevalier cite Cicéron qui n'aimait pas Démosthène et déplaisait aux honnêtes gens de son temps, Montaigne qui s'ennuyait à Platon et goûtait Ronsard, Balzac qui estimait assez

(1) *Ibid.*, I, 104 sq.

(2) A BALZAC, *Lettres*, éd de 1682, I, 73.

peu *l'Enéide* ; Hélène avait déplu à Enée, Vénus à Diomède, etc. (1). S'il demande à M. de Marillac quelque service pour son village, il allègue Aristide et Caton (2). S'il parle d'une dame accablée par le malheur, « je ne crois pas, dit-il, que jamais femme ni déesse ait paru plus charmante en son affliction, et je ne me la saurais figurer en ce désespoir que je ne pense à la mère des amours, quand elle trouva ce beau chasseur qui rendait l'esprit (3) ».

Il n'a pas fréquenté une seule personne, qu'il n'ait fini par croire et par dire, qu'elle lui était redevable de toutes ses vertus. Je n'ai jamais « pratiqué » une dame « qu'elle ne soit devenue plus honnête et plus agréable qu'elle n'était avant que je l'eusse vue (4) ». Mme Ferrand est devenue une dame accomplie ? « J'ose me flatter que je ne vous étais pas inutile en cela (5). » Il proclame bien haut qu'il a été le premier à donner de bonnes leçons à Mme de Maintenon (6) ; il répète à M. de Marillac qu'elle lui doit « ces manières si délicates et ces grâces si piquantes » que l'on admire en elle (7). Les courtisans font-ils moins de visites ? « Je crois avoir été le premier qui en ait désabusé d'honnêtes gens (8). » Si Balzac a écrit l'éloge de M. de Marillac (9), et si Pascal a renoncé aux mathématiques (10), c'est Méré qu'il convient d'en féliciter. Il ne doute point que, s'il eût été auprès de César « quand il s'occupait de son histoire, elle en serait encore plus noble et plus agréable (11) ».

Il rapporte avec satisfaction les éloges qu'on lui adresse ; c'est Mme Ferrand qui est irritée contre une de ses amies, parce qu'elle a montré à Méré un billet « que je n'avais écrit que pour elle ; il était trop en désordre pour paraître en si bonne compagnie et devant des yeux si fins (12) ». C'est Mme Bitton qui le charme, en lui affirmant « qu'il portait

(1) *Lettres*, I, 312-314, éd. de 1682.

(2) *Ibid.*, I, 165.

(3) *Ibid.*, II, 556.

(4) *Ibid.*, II, 536-537.

(5) II, 540-541, *Lettres*, éd. de 1682.

(6) A Mme de Maintenon, *ibid.*, I, 224-225.

(7) *Ibid.*, I, 329.

(8) A M. Pelot, *Ibid.*, I, 358.

(9) *Ibid.*, I, 164.

(10) *Ibid.*, I, 110-111.

(11) *De la vraie honnêteté*, dans les *Œuvres posthumes*, 50.

(12) *Lettres*, éd. de 1682, I, 129.

bonheur à ses amis et à ses amies pour tout ce qui regarde la parfaite honnêteté (1) ».

Il croit que sa présence seule suffit à stimuler le désir de la perfection. « Il est pourtant vrai que si vous ne m'aviez plus, dit-il à Mme du Chilleau, il vous manquerait toujours quelque chose, quand ce ne serait que le plaisir de vous faire admirer, mais d'une admiration pleine d'intelligence et de bon sens (2) » ; et il est naïvement convaincu que son nom s'étend « plus loin que celui de son pays », et que, s'il quittait la France, il serait reçu avec des sentiments de joie « en toutes les Cours de l'Europe (3) ».

Il n'a pour les hommes de génie aucune déférence. Descartes juge « toujours grossièrement (4) ». Il ne croit pas, comme Pascal, qu'une ligne soit divisible à l'infini. « Ce que vous en écrivez me paraît encore plus éloigné du bon sens que tout ce que vous m'en dites dans notre dispute... Je vous apprends que, dès qu'il entre tant soit peu d'infini dans une question, elle devient inexplicable (5) ». En vérité, la plus forte objection que l'on puisse faire au P. Rapin, qui attribue à Méré l'honneur d'avoir suggéré à Pascal de changer de sujet après la quatrième provinciale, n'est-elle pas le silence que le chevalier garde sur une initiative, qui eût flatté sa vanité (6) ?

Pour Méré, l'honnêteté consiste essentiellement en « quelque chose d'inexplicable qui se connaît mieux à le voir pratiquer qu'à le dire (7) ». Il ne faut donc pas s'attendre à trouver chez lui, sur tous les points, des préceptes positifs et précis, que la nature même de son sujet ne comportait pas ; on en rencontre surtout dans les chapitres relatifs à la conversation, au langage, au style, où il est assez facile de déterminer ce qu'il convient de fuir ou de rechercher ; quand il parle de l'honnêteté elle-même, des agréments, des bienséances, Méré s'évertue à analyser ces notions délicates, il tente de définir la perfection, il l'exalte, mais il ne lui est pas possible d'aller plus loin, et d'indiquer sûrement les moyens de l'atteindre. De là vient

(1) *Ibid.*, II, 441.

(2) *Ibid.*, II, 699.

(3) A M. le duc Mazarin, *ibid.*, I, 205.

(4) A Pascal, *ibid.*, I, 115.

(5) A Pascal, I, 113. Pascal étant mort depuis 20 ans en 1682, la lettre a certainement été retouchée avant l'impression.

(6) *Mém.*, du P. Rapin, édit. Aubineau, Paris, 1865, 3 vol. in-8°, II, 363.

(7) *De l'éloquence et de l'entretien*, dans les *Œuvres posth.*, p. 100-101.

peut-être la déception que laisse son œuvre ; sa longueur fait paraître les résultats plus maigres qu'ils ne sont, et l'on pense qu'à l'inverse de Cléonte, dont la concision pleine de sens charmait M. Jourdain, le chevalier de Méré dit peu de choses en beaucoup de mots.

D'autre part, chez lui, le professeur viole constamment l'un des préceptes fondamentaux du théoricien, qui répète qu'un honnête homme ne doit se piquer de rien, de politesse encore moins que d'autre chose. Samuel Sorbière le juge avec un peu trop de complaisance. « Je vous assure que ce n'est pas un docteur qui régenté dans une classe, et qui dicte méthodiquement des leçons à ses écoliers, que c'est un esprit délicat qui touche finement les choses, et les laisse presque toutes à deviner aux personnes savantes et judicieuses (1) ». Avec plus de grâce, plus d'élégance, Méré a quelques-uns des défauts d'un docteur : c'est un régent de bel air.

Ce rôle de professeur de bienséances, que Méré a joué toute sa vie, était conforme à sa conception de l'honnêteté.

D'abord, il est convaincu que la connaissance de l'honnêteté ne doit pas demeurer théorique ; il faut qu'elle se répande, et passe dans la vie ; c'est un devoir pour celui qui a ce trésor d'en faire part aux autres. « Bien loin d'admirer toujours la personne qu'on aime, je trouve qu'il sied bien, et qu'on l'oblige de l'avertir de ce qu'elle fait le plus mal, au moins quand elle s'en peut aisément corriger (2). »

D'autre part, la fin de l'honnêteté étant de rendre l'homme heureux soit parce qu'il la possède, soit parce qu'il est en relations avec des gens qui la possèdent, (3) le bonheur individuel et général est proportionnel au nombre des honnêtes gens ; donc, celui qui se consacre à l'enseignement de cette précieuse science, contribue à sa félicité et à celle de ses semblables. « L'on ne doit pas prétendre de rencontrer des gens comme on les cherche ; il faut essayer de les faire, et particulièrement lorsqu'on les aime, et qu'on est obligé de passer la vie avec eux. Pour les autres, qu'on ne voit que par hasard, on ne les tourne pas comme on voudrait ; on peut seulement

(1) *Sorberiana*, p. 165-166.

(2) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, éd. de 1682, I, 296.

(3) « Tout ce qui ne peut contribuer à nous rendre la vie agréable se doit compter pour rien. L'honnêteté même, qu'on estime tant, n'est à souhaiter que parce qu'elle rend heureux ceux qui l'ont et ceux qui l'approchent » (*Lettres*, éd. de 1682, I, 318).

les ébaucher, en leur disant ce qu'on juge de plus à propos, et s'ils en savent profiter, au moins cela les dispose à s'achever d'eux-mêmes (1). »

*
* *

Les idées du Chevalier de Méré sur l'honnêteté jusqu'en 1660.

Les éloges que Méré reçut de Balzac, les leçons qu'il a faites à M^{lle} d'Aubigné avant et après son mariage avec Scarron, son rôle auprès de M^{me} de Lesdiguières, qui mourut en 1656, ses relations avec Pascal avant ce qu'on appelle la seconde conversion, tout prouve, pour nous en tenir à quelques faits essentiels, que, aux environs de 1660, le Chevalier était déjà célèbre dans la belle société. Il serait intéressant de connaître sa conception de l'honnêteté à cette époque.

Or l'œuvre de Méré ne nous permet guère de la faire avec une absolue certitude.

Le premier livre qu'il ait publié, les *Conversations avec le Maréchal de Clérembaut*, est de 1668. On ne peut donc utiliser des ouvrages très postérieurs à 1660, pour apprécier l'influence de Méré avant cette date. Sans doute, sa doctrine a peu varié dans ses idées essentielles, bien que sa belle-sœur lui ait donné à Beaussais, à partir de 1672, des sentiments chrétiens qui lui étaient étrangers avant sa retraite ; du moins, elle s'est enrichie, complétée, elle a acquis une étendue, une pénétration, une cohésion, qu'elle n'avait pas auparavant.

Restent les *Lettres*, qu'il a commencé d'écrire vers 1645. La correspondance de Méré comprend 208 lettres, qui se succèdent dans le plus parfait désordre chronologique ; 196 sont de lui (2) ; 104 portent, en tête, le nom complet du destinataire, 92 n'ont aucun nom de correspondant ; toutefois, les mots : A M^{me} la Maréchale ***, ou A M^{me} la Maréchale de***, qui figurent sur 11 d'entre elles, désignent vraisemblablement la maréchale de Clérembaut (3), mais ce n'est pas sûr. Il en

(1) *Conversations*, éd. de 1671, p. 208.

(2) Parmi les autres, 10 lui sont adressées, 1 est adressée à La Rochefoucauld, et la 12^e, la lettre n° 39, intitulée *Un ancien Grec à son ami*, ne présente pas d'intérêt ; il se peut qu'elle soit de Méré.

(3) Il serait étrange qu'il n'y eût dans le recueil de lettres de Méré, aucune lettre adressée à cette dame, qui, après la mort de son mari en 1665, joua auprès de lui à peu près le même rôle qu'avait joué la duchesse de Lesdiguières,

demeure en définitive 81, ce qui est un nombre considérable, dont il est impossible de dire à qui elles sont destinées.

Sur toutes ces lettres, 21 seulement sont adressées à des personnes mortes avant 1660 (1), ou en 1660 (2), ou très peu après cette date (3). Encore pour cette catégorie, convient-il d'avoir quelque défiance. Les *Lettres* de Méré n'ont vu le jour qu'en 1682 (4) ; leur publication est tardive ; en 1682, Balzac, Mme de Lesdiguières, Costar, Pascal, étaient morts depuis vingt ans et plus. Pour protester contre l'indifférence des gens du monde qui l'avaient oublié, depuis si longtemps qu'il était retiré au fond de sa province (5), par vanité, pour donner l'illusion qu'il avait dès 1650 une pensée complète et une intelligence vive, pour paraître avoir eu des relations flatteuses, pour passer aux yeux de la postérité pour un homme dont on sollicitait les avis, et à qui des savants de génie, des dames de haute naissance ont été redevables de leur mérite, Méré a bien pu, sans courir aucun risque, retoucher, refaire les lettres qu'il leur avait envoyées, et même inscrire leur nom en tête de lettres fictives, composées à l'époque de la publication (6).

Pour déterminer à peu près la date de quelques-unes des autres lettres, on voudrait pouvoir se fier aux allusions historiques, mais rien ne prouve qu'elles n'ont pas été introduites après coup.

Enfin, beaucoup de lettres n'offrent aucun renseignement capable de nous éclairer sur l'époque, même approximative, de leur composition. Ne sont-elles pas de simples dissertations sous la forme épistolaire, qui n'ont jamais été envoyées (7) ?

(1) 3 lettres à Balzac, mort en 1654 ; 16 lettres à Mme de Lesdiguières, morte en 1656.

(2) 1 lettre à Costar, mort en 1660.

(3) 1 lettre à Pascal, mort en 1662.

(4) Achevé d'impr. pour la première fois, le 4 déc. 1681.

(5) Quand il mourut, en 1684, Dangeau lui consacra dans son *Journal* une note sèche et dédaigneuse. « J'appris la mort du chevalier de Méré ; c'était un homme de beaucoup d'esprit, qui avait fait des livres qui ne lui faisaient pas beaucoup d'honneur » (mardi, 23 janvier 1685).

(6) A plusieurs reprises, Méré signale qu'il est peu content des lettres qu'il écrit (p. ex. *Lettres*, éd. de 1692, p. 23, 39 etc.) ou qu'il écrit « à tour de bras » (*ibid.*, p. 263), ou « presque toujours négligemment » (*ibid.*, p. 272). Or ses lettres nous paraissent très travaillées, et ne semblent pas justifier ce mécontentement. Il est possible que le vaniteux chevalier les ait reprises et limées à loisir dans la solitude de Beaussais, pour les porter à la perfection, et qu'il ait laissé subsister ces marques d'improbation et ces affirmations de hâte et de négligence, pour donner à penser à quel point il avait le goût difficile, et de combien, s'il eût voulu, il aurait pu mieux faire.

(7) L'abbé Nadal parle ainsi des *Lettres* de MÉRÉ : « La plupart ne sont

S'il est relativement facile d'étudier l'œuvre de Méré dans son ensemble, il l'est beaucoup moins d'essayer de connaître ses conceptions à un moment donné de sa vie.

Ces réserves faites, et en considérant comme sincère le recueil tel que nous l'avons, ce qui n'est ni vraisemblable ni cependant impossible, voici les indications qu'on trouve çà et là dans le texte de certaines lettres, et qui peuvent nous permettre de présumer à quelle période elles furent écrites.

Une seule lettre, adressée à Balzac (1), porte une date précise, mais incomplète : « de Paris, le 10 de mai ». Comme Méré s'y justifie auprès de Balzac de la critique qu'il a faite de l'Ode de Chapelain au duc d'Enghien, il est évident que la lettre est de 1646 (2).

A quelques jours près, on peut aussi rapporter à la fin de février ou au début de mars 1661, la lettre n° 85, qui fait allusion aux derniers jours de Mazarin (3), et à septembre 1675, la lettre n° 76 à M. de Marillac, intendant du Poitou (4).

Pour les lettres dont je vais parler, on peut, tout au plus, désigner l'année. Dans la lettre n° 149, à M. ***, il semble bien, aux expressions dont use Méré, que Voiture est mort, et que Vaugelas est encore vivant. La lettre serait donc à situer entre 1648 et 1650.

La lettre à la duchesse de Lesdiguières, où Méré parle de Mme Scarron (5), doit être de 1652. « Je m'aperçus, dit-il, qu'elle avait cet horrible défaut, *dernièrement* que son mari... se mit en fantaisie d'aller aux Indes. » C'est vers 1652 que Scarron songea à faire ce voyage, dont il espérait la guérison (6).

La lettre n° 140 (7) annonce que Méré doit aller « demain » à Fontainebleau, avec deux dames, pour se réjouir « à la Cour de la Reine de Suède ». Nous sommes donc en 1657, date du

qu'autant d'instructions de tout ce qui peut nous rendre agréables dans le commerce du monde » (*Œuvres posth.*, préface).

(1) La troisième du recueil, p. 8 de l'éd. de 1692.

(2) RÉVILLOUT, *Antoine Gombaud, chevalier de Méré...*, Montpellier, Ch. de Boehm, 1887, in-4°, p. 25 sq.

(3) « Le Cardinal se meurt » lettre n° 85, à M. de ***, éd. de 1692, p. 192. Je ne crois pas qu'il s'agisse de Richelieu.

(4) Méré félicite M. de Marillac qui, pendant quelques jours, va recevoir M^{me} de Maintenon à Poitiers (éd. de 1692, p. 179). Elle y séjourna en revenant de Barèges, où elle avait accompagné le duc du Maine ; voir la lettre qu'elle écrivit à M. d'Aubigné, le 28 sept. 1675.

(5) Ed. de 1692, p. 157.

(6) MORILLOT, *Scarron et le génie burlesque*, Paris, 1888, in-8°, p. 77.

(7) A. M. ***, éd. de 1692, p. 279.

second séjour de Christine en France, avant le meurtre de Monaldeschi.

La lettre n^o 5 à Mme de Mesmes est vraisemblablement de 1679. On y lit une phrase (1), dont les derniers mots doivent faire allusion au mariage de Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, frère de Louis XIV, et de Mme Henriette, avec Charles II, d'Espagne, en 1679.

Dans la plupart des cas, on peut seulement dire d'une lettre qu'elle est antérieure ou postérieure à une date donnée, ou comprise entre deux dates souvent éloignées l'une de l'autre. Je ne signale ici que quelques-unes de celles qui présentent quelque intérêt pour la pensée de Méré.

La lettre n^o 48 à M. le comte de Sourdis est antérieure à 1664 ; c'est à cette époque que Méré fréquenta et instruisit à Poitiers le maréchal de Clérembaut, qui mourut en juillet 1665. Or il en parle à M. de Sourdis en ces termes : « Il a quelque esprit *de la sorte qu'on en parle*, et, *selon que j'en puis juger*, il est d'assez bonne compagnie ». Ces mots ne s'expliqueraient pas vers 1665.

La lettre si intéressante à Mme la duchesse de ***, (2) où Méré rapporte un entretien qu'il aurait eu avec La Rochefoucauld, est certainement postérieure à 1665. La Rochefoucauld, en effet, prononce cette phrase : « J'ai remarqué les défauts de l'esprit et du cœur de la plupart du monde, et ceux qui ne me connaissent que par là pensent que j'ai tous ces défauts, comme si j'avais fait mon portrait. » Cette protestation discrète n'a de sens qu'après la publication des *Maximes*.

La lettre n^o 27 à Ménage est postérieure à 1668. Outre que Méré parle de M. de Clérembaut comme d'un homme mort depuis quelque temps (3), il dit : « Je devrais me souvenir d'avoir écrit en quelque endroit... » Or, son premier ouvrage, les *Conversations*, est de 1668.

Dans la lettre n^o 45, Méré annonce à Mme la Maréchale de ***, que « le Roi et la Reine » se divertissent fort à Chambord, « *avec une petite Cour choisie* » ; nous sommes donc après 1660, date du mariage de Louis XIV, et avant 1679, puisqu'il

(1) « Sur le bruit qui court de ce mariage que vous savez, une jeune et belle princesse a fait cette confidence à quelqu'une de ses amies, qu'elle serait plus contente de voir écouler ses jours avec un honnête homme qu'elle choisirait... *que d'être reine d'Espagne* ».

(2) Lettre n^o 12, éd. de 1692, p. 45 sq.

(3) Il mourut en juillet 1665.

est question dans une phrase suivante de la marquise de Sablé, qui est encore en vie. Les mots soulignés ne semblent pas convenir aux séjours de la Cour à Chambord; en 1669, et 1670, pendant lesquels Molière fit jouer *Monsieur de Pourceaugnac* et le *Bourgeois Gentilhomme*:

C'est ainsi qu'ont peut placer vers 1663-1665, la lettre n° 168 à la Comtesse de N... (1), vers 1667-1668 la lettre n° 87 à M. Pelot (2), en 1672, la lettre n° 13 à Mme ***, qui fait allusion probablement à la mort du jeune duc de Longueville, tué au passage du Rhin (3), vers 1670-1672 la lettre n° 174 à Mitton (4), après 1660, les lettres au comte de Blénac (5), à Mme de Mesmes (6), à Mme de Clérembaut (7), quand il n'y a pas d'allusion qui permette d'autres précisions, après 1675, toutes les lettres adressées à M. de Marillac, intendant du Poitou, qui entra en fonctions à cette date, et à MM. de Vieux-Fourneau, de La Mésangère, voisins de Méré dans sa province.

La seule lettre du recueil adressée à Ninon de Lenclos (8) est certainement d'une époque tardive. Méré a revu Ninon « après une si longue absence », et est tout heureux d'avoir été bien accueilli par elle; il ne comptait pas trop sur tant de bontés.

Dans plusieurs lettres, Méré parle de la « solitude », du « désert » où il vit (9). On est tenté, à première vue, de les placer sans autre examen après 1672, date de sa retraite à Beaussais. Il convient toutefois de remarquer qu'il emploie ces deux mots

(1) Ed. de 1692, p. 319. Allusions au Roi « si jeune et si bien fait ». Le Commandeur de Jars (mort en 1670), est encore vivant.

(2) Ed. de 1692, p. 194. Il y est dit du Roi : « de la sorte que ce jeune Prince pousse ses conquêtes », ce qui fait sans doute allusion à la prise de Lille et à la conquête de la Franche-Comté, en 1667-1668.

(3) Ed. de 1692, p. 50-51. Tout ce que dit Méré s'accorde parfaitement avec la lettre de Mme de Sévigné du 20 juin 1672. Cette interprétation paraît encore plus plausible quand on rapproche de la lettre de Méré dont nous parlons, une autre lettre de Méré lui-même au comte de Morlot, éd. de 1692, p. 278.

(4) Ed. de 1692, p. 327; allus. aux *Œuvres* de SAINT-EVREMOND, sans doute dans l'éd. donnée par Cl. Barbin, 1670 sq., 11 parties in-42.

(5) C'est en 1659 que la terre de Blénac fut érigée en comté.

(6) Marguerite de La Bazinière épousa M. de Mesmes le 9 mars 1660, et mourut en sept. 1688.

(7) Dans l'hypothèse probable où c'est elle qui est désignée par les mots : A Mme la Maréchale de *** Méré la fréquenta surtout après la mort du maréchal en 1665.

(8) Lettre n° 88; p. 196 de l'éd. de 1692.

(9) P. ex., éd. de 1692, p. 36, 143, 152, 159, 165, 213, etc.

(10) Ed. de 1692, p. 381-382.

dans une lettre à M^{me} de Revel, où il parle en même temps, comme d'une personne vivante, de la Reine des Alpes, c'est-à-dire de M^{me} de Lesdiguières, morte en 1656 (1).

J'utiliserai, dans l'étude qui va suivre, surtout les lettres que Méré a écrites à Balzac, à la duchesse de Lesdiguières, à Costar, à Pascal, qui sont morts avant ou peu après 1660, et, parmi les autres, celles qui ne contiennent aucune allusion historique de nature à fixer après cette époque la date de leur composition, ou qui ne sont pas adressées à des personnes dont le nom, le titre, la fonction, prouvent que Méré ne les a connues que postérieurement à cette date.

Il m'a semblé, d'autre part, que la présence dans les *Pensées* de Pascal de certaines idées sur l'honnêteté, et en particulier sur le style, m'autorisait à faire usage des lettres où Méré expose des opinions identiques, quel que soit le moment où il les a rédigées. Il est probable, en effet, que ces fragments des *Pensées* ont été inspirés à Pascal par ses entretiens avec Méré, et que celui-ci avait sur ces questions des conceptions bien arrêtées dès 1652, même s'il ne les a exprimées par écrit que plus tard.



Considérations générales sur l'honnêteté.

L'honnêteté et le bonheur.

Méré fonde sa théorie de l'honnêteté sur une conception épicurienne de la vie (2). En physique, il avait adopté de bonne heure, à peu près intégralement, la doctrine atomique d'Epicure (3) ; en morale, il accepta comme un postulat fondamental, qui ne se démontre pas plus que celui d'Euclide, que la félicité est la fin dernière des choses que nous entreprenons (4).

(1) Dans certains cas, il y a des expressions qui ne laissent aucun doute. P. ex. dans la lettre n° 49 à M^{me} Bitton, Méré écrit : « Je suis ici dans une grande retraite » et il insère quatre vers, dont le premier est : « Laissons, avant que de mourir... » ; évidemment, il est très âgé à ce moment.

(2) Ces idées sont, ou seront, celles de Ninon, de Bussy, de M. de Coulanges, du marquis de Lassay, et surtout de Saint-Evremond.

(3) Voir lettre à Pascal, fin, p. 67 de l'édition de 1692.

(4) Dans son exposé de la doctrine épicurienne, Torquatus, un des interlocuteurs que Cicéron met en scène dans le *De finibus*, s'exprime ainsi : « *Negat (Epicurus) esse opus ratione neque disputatione quam ob rem voluptas expe-*

« Pour moi, disait-il, qui ne songe qu'à bien vivre, ou pour mieux dire qu'à passer la vie agréablement... (1). » Il traduisait, ou plutôt paraphrasait, pour la duchesse de Lesdiguières, quelques passages du *Satyricon* de Pétrone, et prêtait complaisamment à Eumolpe une fort jolie tirade, expression parfaite d'un épicurisme distingué : « Jouissons des présents que nous font les Dieux... (2) ». Il expliquait à M^{me} de Lesdiguières que lorsqu'il survient quelque conjoncture fâcheuse, le meilleur est de l'aborder aussitôt pour en finir le plus tôt possible, et nous délivrer promptement de toutes les craintes qui empoisonnent la vie ; « au contraire, on ne doit pas se précipiter dans le plaisir, parce qu'on se le rend plus agréable à force de le désirer, et que d'ailleurs l'espérance, lorsqu'elle est peu douteuse, et qu'elle ne tire pas en longueur, est un autre plaisir qui dure, et qui ne le cède guère à la jouissance (3) ». « Songeons à nous réjouir, et à vivre sinon heureusement, au moins sans chagrin, et le plus tranquillement que nous pourrons (4). »

Ce que Méré appelle être « habile homme », ce n'est pas réussir à s'établir richement, c'est savoir trouver le bonheur de la vie. C'est dans ce sens qu'il recommande l'habileté. Il raconte que dans son jeune âge, il allait voir souvent un vieux gentilhomme son voisin, et l'amusait par son bavardage d'enfant. Mon ami, lui dit un jour celui-ci, « vous aimez à rire d'un air honnête, et je vous en sais bon gré ; mais il faut mettre du sens et de la conduite en cette jeune tête..., vous me demandez à quoi je passe ma vie, je veux bien vous le dire comme si vous aviez l'esprit fait ; je tâche d'être habile, et j'entends par là de bien employer ce qui dépend de moi pour vivre tranquillement... ; mais il ne faut pas attendre à se rendre habile dans une saison qu'on en tire si peu d'avantages ; on doit s'y

tenda, fugiendus sit dolor ; sentiri hoc putat ut calere ignem, nivem esse albam, dulce mel... » I, 9, Cf. Montaigne : « Il faut retenir à tout nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres », I, 39 ; voir aussi II, 10.

(1) A. M. ***, p. 139 de l'édition de 1692.

(2) P. 99 de l'édition de 1692.

(3) P. 14 de l'édition de 1692.

(4) *Lettre à M. de ****, p. 192 de l'édition de 1692 ; écrite vers 1661, d'après une allusion à la mort prochaine de Mazarin. Méré aurait été le premier à « désabuser » des visites mondaines, insupportable corvée qui gâte tant de bonnes heures, « d'honnêtes gens et des dames qui comprennent ce qui peut rendre la vie heureuse, quand on les en avertit » (A. M. Pelot, p. 195 de l'édition de 1692. Cf. lettre n° 12, où Méré rapporte un entretien qu'il aurait eu avec La Rochefoucauld.)

étudier dès l'enfance, et vous ne sauriez commencer de trop bonne heure ; je fus, ajoute Méré, vivement touché du discours de ce gentilhomme, et ces derniers mots donnèrent bien de l'exercice à mes jeunes pensées (1) ». La leçon, en effet, ne fut pas perdue.

Ce bonheur, c'est l'honnêteté qui nous le donnera. « L'honnêteté qu'on estime tant n'est à souhaiter que parce qu'elle rend heureux ceux qui l'ont et ceux qui l'approchent (2). » Et puisque les autres trouvent leur bonheur à fréquenter les honnêtes gens, elle sera par conséquent le lien le plus puissant des relations sociales.

L'honnêteté est donc le bien suprême de l'homme ; c'est elle qui l'élève aux plus hauts sommets. « S'il y a quelque avantage ou quelque talent, qui soit une marque indubitable d'un esprit immense et sublime, c'est à mon sens la parfaite honnêteté ; je ne vois rien au delà ». Mme de Lesdiguières met « toujours un honnête homme au-dessus d'un grand homme » ; « je suis absolument de votre avis », déclare le Chevalier (3). Il ne parle d'elle qu'avec une ferveur exaltée, le vocabulaire de l'amour vient naturellement sous sa plume. « Il est impossible d'avoir cette honnêteté sans la connaître, ni la connaître sans l'aimer éperdument, et c'est ce qui fait qu'on est heureux de la posséder (4). » Elle échappe à la critique, à la discussion, elle porte en elle-même l'évidence aveuglante de sa supériorité. « Doutons si la lune cause le flux et le reflux de l'océan, si c'est la terre ou le ciel qui tourne, et si les plantes qu'on nomme sensibles ont du sentiment ; mais assurons que la neige nous éblouit, que le soleil nous échauffe et nous éclaire, et que l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout (5). » « Quand on n'aurait que trois jours à vivre, il faudrait essayer de les

(1) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 20-21 de l'édition de 1692.

(2) A Mme ***, p. 174 de l'édition de 1692, imposs. à dater. Des détails précis sur les mœurs de cette dame donnent à penser que la lettre n'est pas fictive.

(3) A Mme de Lesdiguières, p. 381 de l'édition de 1692.

(4) A Mme ***, p. 284 de l'édition de 1692.

(5) *Lettre à Pascal*, p. 67 de l'édition de 1692. Autant Méré admire l'honnêteté vraie, autant il a horreur de la fausse honnêteté ; ce qui lui rendit Voiture odieux, c'est « qu'il était plus comédien qu'honnête homme » (*Lettres*, p. 263 de l'édition de 1692). En toutes circonstances, un honnête homme tâche de conserver jusqu'à l'apparence extérieure de cette vertu si précieuse qui le distingue ; le gentilhomme qui se déguise en précepteur, par amour, explique : « encore que je me voulusse déguiser, je songeais beaucoup plus à prendre l'air et la mine d'un honnête homme » (*Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 27 de l'édition de 1692).

passer en honnête homme ; et ne dit-on pas que l'honnêteté paraît à bien mourir comme à bien vivre (1) ? »

Mais on la rencontre rarement dans sa perfection. « Vous ne songez pas qu'il est bien rare de trouver un honnête homme. » Méré a un ami « qui ferait le voyage des Indes, pour en voir un seulement ». « Peut-être qu'il y est trop difficile », concède-t-il ; en tout cas, il semble bien qu'elle n'est qu'une « idée », et que tout ce que peuvent faire les hommes, c'est de s'en rapprocher plus ou moins, selon leurs dons naturels, et leur volonté. « Les meilleurs esprits des siècles passés demeurent d'accord que c'est en cela principalement que la félicité consiste, et je crois qu'ils jugent bien (2). »

C'est qu'il distingue, en réalité, deux catégories d'honnêtes hommes. La première comprend ceux à qui la foule ignorante décerne ce titre, parce qu'ils observent régulièrement les usages du monde ; dans la deuxième sont les hommes de mérite, dont les connaisseurs, seuls, savent apprécier la valeur. Il est bon toutefois, que ces derniers se conforment aux usages du moment, tout en les méprisant. « Il faut pouvoir être *honnête homme du commun*, je veux dire ne pas ignorer ce qui se pratique dans la vie ordinaire, pour acquérir l'estime d'un *honnête homme de haut prix* ; si Socrate revenait au monde, et qu'on le vît à la Cour, on ne le croirait pas honnête homme, s'il ne savait la mode comme M. ***, et la manière de s'habiller, comme M. ***, (3). »

Ainsi comprise, l'honnêteté a quelque chose d'absolu. Elle n'est plus le privilège des gens de Cour d'un pays déterminé, et Méré n'acceptait sans doute pas la conception qui se révèle dans le titre même de l'ouvrage de Faret, *L'Honnête homme ou l'Art de plaire à la Cour*. Les honnêtes gens appartiennent tous à une famille universelle, qui s'étend au-dessus des barrières des classes, des professions, des pays. Déjà le Chevalier se plaisait à rapporter à Balzac le discours d'un Athé-

(1) A M. ***, p. 199 de l'édition de 1692.

(2) A M^{me} ***, p. 284 de l'édition de 1692.

(3) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, p. 24 de l'édition de 1692 ; peut-être l'idée première de cette distinction est-elle dans ce passage de Cicéron : « *Atque illud honestum quod proprie vereque dicitur, id in sapientibus est solis, neque a virtute divelli unquam potest ; in iis autem in quibus sapientia perfecta non est, ipsum illud quidem perfectum honestum nullo modo, similitudines honesti esse possunt... Tamque id honestum quod in nostram intelligentiam cadit, tuendum conservandumque est nobis, quam id quod proprie dicitur vereque est honestum sapientibus* » (*De officiis*, III, 3).

nien à Caton, pour le détourner de se tuer parce que César allait asservir sa patrie. Cet homme sensé tâchait de lui montrer que la patrie est le monde entier, et non pas seulement le coin de terre où l'on est né. « Bien vous prend, lui disait-il, que votre patrie ne soit pas d'une si grande étendue qu'était celle de notre Socrate... Je vous conseille... de vous désabuser de votre patrie. » « Ces raisons, approuve Méré, qu'un autre moins opiniâtre eût goûtées... (1). » Socrate, dont il citait le nom en passant, allait devenir son héros d'esprit, comme il était celui de Montaigne. « Il me semble que je suis citoyen du monde, à peu près comme l'était Socrate (2). »

Ce ne sont là que des considérations générales. Que faut-il, plus précisément, pour atteindre ce bonheur que promet la parfaite honnêteté ? Si l'on réunit les remarques éparses dans les lettres de Méré, on voit que, suivant une distinction à la mode parmi ses contemporains, il exige des qualités d'esprit et de cœur.

L'esprit ne doit connaître qu'un seul guide, la raison. « Tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus raisonnable dans la nature, est ce qui contribue le plus à notre bonheur (3). » Il faut qu'il se délivre des préjugés, des préventions, du respect docile des traditions et des autorités, de tout ce qui le ligote, le rétrécit, le paralyse. En particulier, il faut qu'il franchisse les limites arbitraires des nations, porte ses regards au delà des intérêts mesquins d'un pays déterminé, et considère le monde entier comme son domaine et comme sa patrie. Il faut que « en quelque endroit qu'on soit mené, on s'y trouve dans un pays connu, et comme dans sa patrie (4) ». Ces idées étaient

(1) *Lettre à Balzac*, p. 148 de l'édition de 1692.

(2) A. M. ***, p. 285 de l'édition de 1692. Cette expression : *citoyen du monde*, est encore dans une lettre à Mme ***, p. 307 de l'édition de 1692 ; Socrate est encore cité comme un modèle à suivre dans une lettre à M. de Luns, écrite après la mort de Balzac, p. 202-203 de la même édition. Voir MONTAIGNE : « On demandait à Socrate d'où il était ; il ne répondit pas d'Athènes, mais du monde ; lui qui avait l'imagination plus pleine et plus étendue embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous », I, 26. « Non parce que Socrate l'a dit, mais parce qu'en vérité c'est mon humeur, et à l'aventure non sans quelque excès, j'estime tous les hommes mes compatriotes, et embrasse un Polonais comme un Français, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune », III, 9.

(3) A. M. de ***, p. 367, de l'édition de 1692.

(4) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 380 de l'édition de 1692 ; cf. *Lettre à Mme de Mesmes*, p. 303-304 de la même édition. On trouve chez Cicéron des idées

chères à Montaigne, qui raillait dans le chapitre de l'*Institution des enfants*, les pauvres gens qui concluent à la colère de Dieu, parce que les vignes ont gelé dans leur village. Ce culte de la raison donne à penser que le Chevalier avait aussi lu le *Discours de la Méthode*. On ne s'en laissera imposer par rien ; la grandeur, la fortune, ne séduiront jamais un honnête homme au point de lui enlever la liberté de son jugement ; il ne les admirera pas chez un autre, et ne les recherchera pas pour son compte ; il n'aimera que le vrai mérite. Il évitera ainsi les fausses ambitions, les déceptions, toutes les amertumes, tous les tracas, qui tourmentent vainement la vie. M^{me} ***, doit être parfaitement heureuse, estime Méré ; elle a tout ce qui peut rendre l'existence agréable. « Ce qui vous est encore plus avantageux, rien ne vous en fait accroire, et vous connaissez le prix de tout (1). » « Estimer plus la fortune que le mérite, » « chercher les apparences plutôt que la vérité », « être dupe », sont trois défauts dont un bon précepteur tâchera de préserver à jamais ses élèves (2). L'honnête homme de Méré a quelques traits du sage stoïcien.

Enfin, il gardera en toutes choses une juste mesure ; il s'imposera, s'il le faut, de ne prendre que les partis intermédiaires, les plus sensés, les plus raisonnables, qui lui procureront des joies modérées mais sûres, et lui épargneront les inquiétudes, les agitations qui naissent souvent des attitudes extrêmes. « Le plus difficile secret pour être honnête homme dépend de trouver le tempérament le plus juste en toutes ses actions (3). »

En ce qui concerne le cœur, la pensée de Méré n'a jamais été formulée avec netteté. On devine chez lui un double conflit, d'une part, à l'intérieur même de sa doctrine, entre les

fort analogues ; il fait consister l'honnêteté en partie « *in perspicentia veri solertiaque* » (*De officiis*, I, 5). « *Ea quae eximia plerisque et praeclara videntur parva ducere, eaque ratione stabili firmaque contemnere, fortis animi magnique dedendum est* », *ibid.*, I, 20 ; cf. I, 6.

(1) P. 282 de l'édition de 1692.

(2) Lettre à M^{me} de Lesdiguières, passage cité dans le *Recueil Lanson*, p. 151.

(3) A. M. ***, p. 358 de l'édition de 1692. Ces mots indiquent bien que par le mot : bonheur, Méré entend seulement le bonheur raisonnablement compris. Dans l'exposé qu'il fait de la morale d'Epicure (*De finibus*, I, 18), Torquatus dit : « *Clamat Epicurus, is quem vos nimis voluptatibus esse deditum dicitis, non posse jucunde vivi nisi sapienter, honeste, justeque vivatur, nec sapienter, honeste, juste, nisi jucunde* » ; voir *ibid.* II, 20, le portrait de Balbus de Lanuvium, épicurien distingué, auquel Cicéron préfère Regulus.

divers éléments qui la composent, d'autre part entre le théoricien et l'homme.

Pour lui, en effet, l'honnêteté est une perfection ; elle implique donc outre les qualités physiques et intellectuelles, les qualités morales, et en particulier, toutes celles, d'ordre sentimental, qui rendent un homme capable d'aimer ses semblables, de leur venir en aide, de se dévouer à eux. Mais la sensibilité, qui nous fait compatir aux misères d'autrui, est une source de souffrances, si nous nous abandonnons à ses mouvements. N'est-elle pas, dès lors, une intruse, dans une théorie qui proclame d'abord que le bonheur est le but suprême de l'homme ? D'un autre point de vue, Méré met au rang des vertus de l'honnête homme l'indépendance absolue de l'esprit. Or, la sensibilité peut contrarier ce libre jeu de la raison. L'amour pour une personne déterminée, ou pour la famille, ou pour la patrie, s'oppose souvent à l'indifférence souveraine de l'âme : les passions empêchent ou troublent cette sérénité supérieure. Et s'il est vrai, comme Méré le développera plus tard, comme il se borne pour le moment à le laisser entendre par son amour pour tout ce qui est raisonnable, par son culte de l'homme universel, que la ressemblance, la conformité avec les autres, sont essentielles au maintien des relations sociales, la sensibilité ne lui est-elle pas suspecte, elle qui plus que toute autre faculté, différencie ces individus qu'il s'attache à former sur un modèle unique ?

D'autre part, si nous laissons la doctrine pour considérer son auteur, le Chevalier de Méré semble bien avoir été, du moins avant sa conversion à Beausais, à une date très postérieure à la période que nous étudions, un égoïste au cœur sec. C'est surtout un « intellectuel », qui raisonne, analyse, établit des distinctions, s'opiniâtre à saisir des minuties, tout en passant une vie agréable, exempte de soucis. Les lettres où il parle d'amour sont glacées ; il n'est jamais plus calme que lorsqu'il écrie son martyre. Et jamais il n'a voulu écrire de lettres de consolation ; il prétextait qu'elles ravivent inutilement la douleur ; en réalité, il ne trouvait pas dans son cœur les paroles qui touchent (1).

Aussi, a-t-on l'impression qu'il fait l'éloge du cœur pour

(1) Voir éd. de 1682, *Lettres*, I, 93, 334, II, 512, 617. La lettre de consolation qu'il écrit à M^{lle} Brisson, *ibid.*, I, 300-302, prouve, en effet, que ce genre ne lui convenait pas

la forme. On ne sent, dans les pages qu'il écrit à ce sujet, aucune chaleur de sentiment, aucune conviction communicative. Il déclare à M^{me} de Lesdiguières que « le cœur n'est pas moins nécessaire que l'esprit, *pour être d'un commerce agréable* » ; ces derniers mots sont déjà curieux ; Méré n'a pas coutume d'estimer la vertu pour elle-même ; c'est le monde qui est le juge suprême, et c'est par rapport à lui qu'il apprécie toutes choses. Puis, il énumère au hasard, pêle-mêle avec des qualités purement intellectuelles et mondaines, sans insister, d'un ton détaché, quelques-uns des défauts qu'on doit fuir à ce sujet, la vanité, l'ingratitude, la dureté, l'égoïsme, l'indifférence aux souffrances des faibles. Evidemment, ce n'est pas là l'essentiel à ses yeux, puisqu'il termine ainsi sa tirade : « mais *principalement* [il faut éviter de] n'avoir pas ce je ne sais quoi de noble et d'exquis qui élève un honnête homme au-dessus d'un autre honnête homme (1) ». Avant 1656, il reproche à M^{me} de Lesdiguières de se désoler pour un deuil qui vient de la frapper. « Si vous êtes toujours aussi sensible à ces coups de la fortune, que vous serviront tant d'avantages que vous avez pour vivre agréablement (2). »

C'est là, vraiment, qu'il paraît sincère, parce qu'il parle selon sa nature (3). Lorsqu'il écrit : le cœur « est le fonds de l'honnêteté (4) », ou : « l'esprit me plaît bien, mais le cœur me touche encore davantage (5) », on peut se demander si ce ne sont pas des affirmations intéressées, destinées à modifier favorablement l'impression qu'il voulait laisser de lui-même

(1) Passage cité dans le *Recueil Lanson*, p. 150-151.

(2) P. 314 de l'édition de 1692 ; cf. A M^{me} de Mesmes, p. 303-304, même édition, à M^{me} *** : « pour vivre heureusement, il faut avoir l'esprit d'une grande étendue et le cœur extrêmement borné » (éd. de 1682, I, 309-310), et à M^{lle} ***, p. 332 de l'édition de 1692. On peut se demander si cette dernière lettre n'est pas adressée à M^{lle} de la Bazinière, à l'occasion de la mort de sa mère, survenue en janvier 1679. Car dans la lettre suivante à Mitton (p. 334, même édition) il dit à Mitton qu'il lui envoie, pour qu'il la fasse parvenir à M^{lle} de la Bazinière, dont il ignore l'adresse, une lettre au sujet de la mort de sa mère ; ne serait-ce pas la lettre qui précède ? Dans ce cas, même à cette date avancée, le Chevalier aurait gardé contre le cœur quelques-unes des préventions qu'il avait dans sa vie mondaine.

(3) On songe encore ici à Montaigne qui dit de lui : « Je me contente de jouir le monde sans m'en empresser, de vivre seulement une vie excusable, et qui seulement ne pèse ni à moi ni à autrui ». *Essais*, III, 9. Encore, Montaigne a-t-il écrit, p. ex. sur les sauvages opprimés par les Européens, des pages dont on ne trouve pas l'équivalent dans l'œuvre de Méré.

(4) A M. ***, p. 199 de l'édition de 1692.

(5) A M. ***, p. 298 de l'édition de 1692.

à la postérité, ou des sentiments relativement nouveaux, nés de sa conversion à la foi chrétienne.

Pour faire des progrès dans l'honnêteté et devenir honnête homme, il faut d'abord « un instinct naturel que j'estime encore plus que toute la science qui se peut acquérir (1) ». On perfectionne ce don par la vie à la Cour (2), par la fréquentation des dames (3), par le désir de mériter l'estime des honnêtes gens (4), par une volonté ferme « de se connaître en tout sens et juger de soi-même aussi sincèrement que d'une personne indifférente (5) », par un examen sévère de ce qu'on a dit ou fait, sans complaisance ni aveuglement pour les fautes qu'on a commises (6), et enfin, comme nous l'avons vu, par la docilité aux conseils d'un bon maître. Ce n'est pas là une tâche facile, et l'honnêteté ne peut s'acquérir et se conserver qu'aux prix d'efforts soutenus, et d'une vigilance sans relâche. « Qui que ce soit ne peut avoir cette connaissance bien parfaite, sans se l'être acquise avec beaucoup de soins et de réflexions (7). »

*
* *

L'art de plaire ; agréments et bienséances.

L'honnêteté nous rend heureux en faisant le bonheur des autres ; pour atteindre ce double but, un honnête homme ne

(1) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 11 de l'édition de 1692.

(2) *Ibid.*, p. 11. Il loue chez la Duchesse ces « excellentes habitudes, que vous avez prises à la Cour dès votre enfance ».

(3) A la comtesse de N***, p. 320 de l'édition de 1692. Le Commandeur de Jars, dit Méré, voudrait que le jeune Roi fût amoureux de la Comtesse, « pour ajouter à tant d'excellentes qualités qui sont en lui, celle d'être le plus galant prince du monde ; en effet, Madame, je me suis aperçu que vous inspirez un grand soin de plaire à tous ceux qui vous approchent, et que les délicatesses de votre conversation leur font prendre un tout autre esprit », *ibid.* ; voir aussi A Mme de Lesdiguières, p. 326 de l'édition de 1692, A Mme de ***, et à Mme ***, p. 193 et 325 de la même édition.

(4) « Il ne faut avoir pour principal but que de plaire aux honnêtes gens » (A M. de Luns, p. 203 de l'édition de 1692).

(5) A Mme de Lesdiguières, p. 241 de l'édition de 1692. La préoccupation constante de Montaigne fut de se bien connaître : « Qui remet en sa mémoire l'excès de sa colère passée, et jusques où cette fièvre l'emporta, voit la laideur de cette passion mieux que dans Aristote, et en conçoit une haine plus juste », III, 13.

(6) « Il faut quand on se repose, considérer ce qu'on a fait afin de le mieux faire une autre fois » (A Mme de Lesdiguières, p. 24 de l'édition de 1692).

(7) A M. de ***, p. 119 de l'édition de 1692.

peut vivre à l'écart ; il faut qu'il soit en relations avec ses semblables. Ces relations ne sont possibles que si l'on trouve à se fréquenter un plaisir réciproque (1). Méré accorde donc une place importante à l'étude de ce qui plaît.

Il se défie des règles, parce qu'elles rebutent les esprits indépendants, et donnent à nos actes quelque chose de gauche et de contraint, qui choque. « Ce qui est aisé quand nous le faisons sans contrainte nous devient quelquefois insupportable, si nous y sommes forcés (2). » Mais il pose quelques principes généraux, d'où découlera toute sa théorie de l'agrément. Que notre guide soit la nature : « Qui suit ses mouvements avec un peu d'adresse et de prudence plaît toujours (3) ». « Il faut toujours s'appuyer sur le bon sens... ; il n'en faut chercher [des avantages réels] que dans la raison (4) ». « Le plus difficile secret pour être honnête homme dépend de trouver le tempérament le plus juste en toutes ses actions (5). »

La raison nous dit que nous devons, pour être agréables aux autres, sacrifier momentanément les traits trop accentués, trop personnels de notre nature, éviter de froisser ceux qui nous entourent par l'étalage de notre supériorité, ou même, simplement, des capacités qui nous sont propres. La modération, de son côté, proscriit tout ce qui dépasse une saine mesure. Un des préceptes fondamentaux, pour plaire, sera donc de ne se piquer de rien. Si l'honnête homme « excelle en ce qu'on nomme des talents, à la bonne heure, pourvu qu'il ne s'en pique pas trop, et qu'il laisse Appelle et Protogène, à l'envi l'un de l'autre, tirer ces admirables lignes dont le monde a tant parlé (6).

(1) « Ce n'est seulement que pour être agréable qu'il faut souhaiter d'être honnête homme, et qui en veut acquérir l'estime doit principalement songer à se faire aimer » (*Lettre à M^{me} de Lesdiguières, Recueil Lanson*, p. 150).

(2) A M^{me} de Lesdiguières, p. 18-19 de l'édition de 1692.

(3) A M^{me} *** , p. 187 de l'édition de 1692.

(4) A M. *** , p. 199 de l'édition de 1692.

(5) A M. *** , p. 358 de l'édition de 1692. C'est une idée banale chez ceux qui, à quelque degré que ce soit, s'inspirent d'Epicure : voir HORACE, *Épîtres*, I, 6, vers 15-16, MONTAIGNE, I, 30, II, 12, III, 13, etc., LA FONTAINE, *Fables*, *Rien de trop*, MOLIÈRE, *Misanthrope*, vers 150-152, *Tartuffe*, vers 339-344, *Femmes savantes*, 1303 sq., etc.

(6) A M. de *** , p. 80 de l'édition de 1692 ; cf. PASCAL, *Pensées* : « Il faut qu'on n'en puisse dire ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme ; cette qualité universelle me plaît seule... Je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user — *ne quid nimis* — de peur qu'une qualité ne l'emporte et ne fasse baptiser », I, 35 ; cf. I, 36 : « il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement », et I, 34, l'éloge de l'homme

Méré va plus loin, il condamne même l'émulation, qui « sied fort mal parmi les héros. C'est une belle chose que d'être brave par les mouvements de son cœur, et par les sentiments que l'honneur inspire, sans penser aux actions de ses concurrents... Je voudrais qu'Alexandre n'eût pas été si jaloux des hauts faits d'armes d'Achille, et ce que disait Thémistocle, que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir, me paraît petit, de mauvaise grâce, et d'un demi-brave (1) ».

« En tout ce qu'on dit ou qu'on fait », on observera « le bon ordre ». « Tous les esprits bien faits aiment l'ordre ; on ne voit rien de beau ni d'agréable à moins que l'ordre n'y soit observé (2). » Toutefois, cet ordre ne sera pas excessif, minutieux à l'extrême, « parce qu'une si grande exactitude pourrait apporter de la contrainte, et qu'on ne se trouve jamais bien à moins que d'être en liberté (3) ». Il ne sera pas pour nous une tyrannie qu'on ne peut secouer ; Méré se moque d'un jeune homme qui ne pouvait se rappeler une certaine danse qu'après en avoir dansé plusieurs autres ; « l'indépendance est agréable. et même dans les exercices (4) ». Surtout, il ne sera pas visible, et ne témoignera de la part de celui qui le suit ni recherche ni effort ; il convient de « garder en toutes les choses dont nous disposons un ordre *secret* et *naturel* qui les démêle, qui les distingue, et qui les fasse paraître si à propos et si bien placées, que ce soit toujours dans le temps et de la manière qu'on le peut souhaiter (5) ».

Le bon ordre ainsi pratiqué est une des sources de la bienséance et des agréments. Ce sont là deux notions qu'il ne faut pas confondre. L'agrément provient de la chose prise en elle-même, d'un ordre intérieur et subtil par lequel tous les détails d'un objet, d'une action, sont en harmonie l'un avec l'autre, et offrent un spectacle sans disparate. La bienséance naît

universel. Sur le juste milieu, *ibid.*, II, 69, 69 bis, 70, 71, etc. Je renvoie à l'édition de Brunschwig ; le chiffre romain indique la section, le chiffre arabe, le paragraphe.

(1) A. M. de ***, p. 80 de l'édition de 1692.

(2) *Lettres à Mme de Lesdiguières*, p. 13 de l'édition de 1692. Méré donne plusieurs exemples, dont l'un au moins semble un souvenir de l'*Economique* de Xénophon : quelle différence de regarder une armée en bon ordre et prête à combattre, et de la considérer ensuite quelque temps après dans une pitoyable confusion ! » Voir *Economique*, chap. VIII. 78-79 de l'édition de p. p. Graux et Jacob, Paris, Hachette, 1911, in-8°.

(3) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 11 de l'édition de 1692.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 18.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 13.

du second degré du bon ordre, c'est-à-dire du rapport de l'acte avec les circonstances extérieures, avec le lieu, le moment, les personnes, et aussi de la juste proportion entre l'action et sa cause (1). Si une jolie femme pleure le départ d'un sot, elle pleure avec agrément, mais non selon la bienséance ; et la réciproque est également vraie. « C'est par la connaissance ou par le sentiment qu'on a des choses qui sont bien ensemble et des autres qui s'accordent mal, qu'on peut disposer de bonne grâce tout ce qu'on entreprend (2). » « Le bon ordre paraît aussi à se conduire différemment selon la différence des choses (3) ». Mme de Lesdiguières avait, dans ses moindres gestes, une jus-

(1) Cicéron attache une grande importance à la bienséance ; elle est par excellence la vertu romaine. Honnêteté et bienséance sont inséparables. « *Hujus vis ea est ut ab honesto non queat separari ; nam et quod decet honestum est, et quod honestum est decet* » (*De off.*, I, 27). Le principe de la bienséance est d'être soi-même, en luttant toutefois contre les inclinations vicieuses. « *Admodum autem tenenda sunt sua cuique, non vitiosa sed tamen propria, quo facilius decorum illud quod quaerimus retineatur ; sic enim est faciendum ut contra universam naturam nihil contendamus ; ea tamen conservata, propriam naturam sequamur ; ... ex quo magis emergit quale sit decorum illud, ideo, quia nihil decet invita Minerva, id est adversante et repugnante natura* » (I, 31). Ce qui sied à l'un ne sied pas à l'autre ; la patience même à l'égard des injures, était conforme au caractère d'Ulysse ; Ajax eût préféré mille morts à tant d'affronts ; *id enim maxime quæque decet, quod est cujusque maxime suum* » (I, 31). La bienséance implique dans toute notre conduite une égalité agréable, l'absence de heurts et de disparates : « *Omnino, si quidquam est decorum, nihil est profecto magis quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum ; quam conservare non possis, si aliorum naturam imitans, omittas tuam..., in actiones omnemque vitam, nullam discrepantiam conferre debemus* » (I, 31). Les grosses fautes contre la bienséance sont faciles à éviter ; il convient de s'attacher à fuir les menus manquements ; c'est par là seulement qu'on se distingue de la foule. « *Ea quæ multum ab humanitate discrepant, ut si quis in foro cantet, aut si qua est alia magna perversitas, facile apparent, nec magnopere admonitionem et præcepta desiderant. Quæ autem parva videntur esse delicta neque a multis intelligi possunt, ab iis est diligentius declinandum ; ut in fidibus et in tibiis, quamvis paulum discrepent, tamen id a sciente animadverti solet* » (I, 40). La bienséance et la vertu se confondent. « *Et justa omnia decora sunt, injusta contra, ut turpia, sic indecora..., hoc de quo loquimur decorum, totum illud quidem est cum virtute confusum* » (I, 27). L'observation de la mesure en toutes choses est étroitement liée à celle de la bienséance ; Cicéron recommande à son fils de suivre toujours un juste tempérament. « *In vestitu, sicut in plerisque rebus, mediocritas optima est* » (I, 36). « *Eadem mediocritas ad usum cultumque vitæ transferenda est* » (I, 39) ; l'honnêteté consiste, entre autres choses, « *in omnium quæ fiunt quæque dicuntur ordine et modo, in quo inest modestia et temperantia* » (I, 5). Ce sont là quelques-unes des idées essentielles de Méré. Ce n'est pas sans raison que, dans une phrase que nous avons citée partiellement, Méré unit ces deux notions de juste mesure et de bienséance : « Le plus difficile secret pour être honnête homme dépend de trouver le tempérament le plus juste en toutes ses actions, et de se connaître à la bienséance. »

(2) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 15 de l'édition de 1692.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 13.

tesse qui ravissait Méré (1). Le don de l'agrément n'est pas lié fatalement aux hautes charges, à la noble naissance ; c'est un « présent du ciel, et, sans mentir, ce serait grand dommage que des choses d'un si haut prix dépendissent de la fortune (2).

La bienséance et les agréments sont des notions délicates, qui échappent souvent au raisonnement, et relèvent de l'intuition, du sentiment. « Le sentiment, quand il agit sans réflexion, est d'ordinaire un bon juge de la bienséance et des agréments, et la meilleure preuve qu'une chose doit plaire c'est quand elle plaît en effet, et principalement aux personnes de bon goût (3). »

Et même, l'agrément est d'une essence plus ténue que la bienséance ; ce mystère qui l'entoure lui donne un attrait puissant ; on sent sa force, on la subit, on ne peut pas toujours l'analyser. « Une chose qu'on trouve à son gré paraît toujours d'autant plus aimable que moins on en découvre la cause... C'est ce poison secret qui fait tomber en langueur, quand on se connaît aux vrais agréments (4) ». Mme de Lesdiguières demandait un jour à Méré la différence qu'il y avait entre les grâces et la beauté. « Les beautés et les grâces, répondait-il, ne sont qu'une même chose qui paraît diversement et sous différent noms. Si cette aimable qualité se montre avec beaucoup d'éclat, et qu'elle soit fort visible, on l'appelle beauté ; et quand elle est un peu sombre et qu'on ne la découvre qu'à peine, on lui donne le nom de grâce et d'agrément ; et remarquez, s'il vous plaît, que cette beauté couverte comme d'un nuage est d'ordinaire plus parfaite que celle qui donne d'abord

(1) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 326 de l'édition de 1692.

(2) A la comtesse de N***, p. 320 de l'édition de 1692.

(3) *Lettre à Costar*, p. 77 de l'édition de 1692 ; cf. sur les « conseils obscurs de son instinct » qui guidaient Méré quand il était en présence d'une personne pour la première fois, *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 5-6 de l'édition de 1692.

(4) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 176 de l'édition de 1692. Méré recourait parfois pour expliquer l'agrément, à l'idée d'un « rapport » secret, d'une « proportion » mystérieuse ; c'est ainsi qu'il explique que les lettres de la duchesse de Lesdiguières plaisent autant que sa conversation : « par un instinct de justesse et de proportion que la nature a mis en nous, un esprit qui se sent dans un beau corps... s'accoutume insensiblement à ne rien dire qui n'ait du rapport à tant de grâce et de beauté » (A Mme de Lesdiguières, p. 55 de l'édition de 1692) ; cf. PASCAL, *Pensées* : « Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît ; tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon » I, 32 ; cf. I, 33. Sur l'amour, qui est un *je ne sais quoi*, voir II, 162.

dans la vue ; et de là vient qu'une dame se doit savoir meilleur gré qu'on la trouve agréable que belle ; ces habiles Grecs qui jugeaient bien de tout, ont fait les grâces brunes, parce que c'est la couleur la moins éclatante, et qui ressemble le plus à la nuit. » Si une femme a beaucoup « de ces beautés de parade », et peu des autres « qui sont peu en vue », on l'admira, on ne l'aimera pas ; si elle a en nombre égal les beautés brillantes et les beautés cachées « comme sous un voile », on dira qu'elle est belle et qu'elle plaît, « et ses amants l'étoufferont » ; mais si elle est « comblée d'une manière exquise de ces beautés secrètes », et qu'elle n'ait des autres « que le moins qu'il se peut », « ceux qui auront le plus de goût en seront les plus enchantés. » « Ainsi était Cléopâtre (1) ».

Le cœur tient une place peu importante dans cet Art de plaire, bien que Méré déclare qu'il « n'est pas moins nécessaire que l'esprit pour être d'un commerce agréable ». Il se borne à condamner quelques défauts qui, nous rendant odieux aux autres, les empêcheraient de se plaire à notre société, et les engageraient même à éviter les occasions de se rencontrer avec nous. Tels sont la vanité, l'avarice, l'égoïsme, la dureté, l'attachement systématique au parti du plus fort (2).

*.
* *

La conversation et le style.

Si nous descendons des généralités à la pratique de la vie sociale, nous trouverons, épars dans les lettres de Méré, des conseils sur ce qui peut rendre agréables la conversation et le style d'un honnête homme. Ce sujet plaisait au Chevalier. Il « croyait qu'il n'y avait que lui qui écrivît bien dans notre langue », dit le *Ménagiana* (3). Qu'il s'agisse de la parole ou

(1) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, p. 288 de l'éd. de 1692 ; cf. A la Maréchale de *** , p. 38 de la même édition.

(2) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, passage cité dans le *Recueil Lanson*, p. 150-151.

(3) II, 364. Dans la *Dédicace des Observations sur la langue franç.*, Ménéage loue Méré d'avoir pour notre langue « encore plus de passion que pour la grecque » ; cf. ce passage des *Œuvres posthumes* de MÉRÉ, p. 173 : « Plus une chose est rare et délicate, plus il est malaisé de la bien exprimer ; je me flatte de n'y être pas des derniers ».

des écrits, les préceptes de Méré sont à peu près les mêmes ; c'est pourquoi je les exposerai dans un seul paragraphe.

Il ne serait pas, à l'en croire, partisan des règles en matière de style. « C'est mon sentiment que la règle la plus aisée contraint toujours le style, et par conséquent, le rend moins libre et moins agréable (1). » Cependant, il en donne de minutieuses et en grand nombre.

La raison domine tout cet *Art de la prose* destiné aux gens du monde.

Avant Boileau, si toutefois les lettres que je vais citer n'ont pas été retouchées, et la présence des mêmes idées chez Pascal permet de supposer qu'elles sont à peu près sincères, Méré affirme que le choix des mots et l'agrément de leur disposition ne sont pas l'essentiel pour le style ; car les mots ne sont que les serviteurs des idées. Il faut donc d'abord apprendre à penser. « Les paroles ne sont bonnes que pour exprimer ce que nous pensons ; si l'on fait tant de cas de la pureté du langage, il me semble aussi qu'on doit beaucoup estimer la pureté des sentiments et des pensées, puisqu'elle donne encore plus de grâce à l'éloquence que la pureté des paroles... Pour la pureté des sentiments, je vois qu'elle consiste à n'avoir que des affections que l'honneur inspire, et celle des pensées, à ne penser rien qui ne soit agréable et de bon air (2) ». Les dames qui sont jalouses de la duchesse de Lesdiguières, voudraient faire croire que tout le charme de sa conversation vient de son vocabulaire et de son accent, « de votre bouche et de vos tons », comme lui dit Méré ; mais ses lettres, qui sont privées de ce moyen de plaire, et qui sont pourtant si admirées, prouvent que c'est seulement par les « sentiments » et les « pensées » qu'elle charme les honnêtes gens (3).

(1) A. M. de ***, p. 118 de l'édition de 1692.

(2) *Lettre à Balzac*, p. 42 de l'édition de 1692. Ces derniers mots sont [bien vagues, et cette conception est un peu inquiétante pour les pensées fortes, hardies, originales. Pascal garde des idées de Méré ce qu'elles ont de juste : « L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité, et tout son mérite et tout son devoir est de penser comme il faut » (*Pensées*, II, 146 ; cf. VI, 347).

(3) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 54 de l'édition de 1692 ; cf. à M.*** p. 4-2 de la même édition : « la chose qui me semble la plus nécessaire et la plus difficile pour bien parler et bien écrire, c'est de penser excellemment sur les sujets qui se présentent » ; voir aussi A. M.*** p. 343 de l'édition de 1692, ce que Méré entend par les « choses rares », d'où vient « tout ce qu'il y a de plus exquis dans le plus beau commerce du monde, et dans les meilleurs auteurs ».

Les sentiments et les pensées doivent avoir de la justesse, c'est-à-dire qu'ils doivent être parfaitement conformes à la vérité des choses qui leur donnent naissance (1). « Surtout, il faut s'attacher à la justesse de l'esprit et du sentiment. » Pour cela, « il faut connaître en quoi consistent les choses qu'on dit ». Ce n'est pas penser juste que d'écrire : « de quel droit prétendez-vous de nous faire ces injustices », « parce qu'on n'a jamais droit d'en faire (2) ». Méré devait se souvenir, dans sa vieillesse d'une remarque de la duchesse de Lesdiguières, qui lui avait paru « bien juste et bien subtile ; » elle avait lu, dans une lettre de Voiture, que Madame la Princesse, en attendant l'heure du souper, se promenait dans les jardins. La pensée n'est pas juste, dit-elle, car les gens de la plus haute qualité n'ont point d'heure précise pour se mettre à table (3). C'est dans Voiture surtout, que Méré relevait la plupart des exemples de pensées fausses, qu'il critiquait avec une rigueur pointilleuse (4).

L'ordre des idées est indispensable dans le style parlé ou écrit. Il n'est pas absolu, et dépend du but que l'on poursuit. « Quand on ne songe qu'à faire entendre parfaitement ce qu'on veut dire, il faut commencer par les choses les plus simples et les plus connues, pour aller à celles qui sont de plus difficile intelligence, ou que ceux qu'on entretient ne savent pas (5). » « Quand on veut faire passer une chose fâcheuse », il faut « prendre quelques devants », « l'adoucir ou l'insinuer par adresse ou par invention » ; si la chose est peu raisonnable, on tâchera de « mettre l'esprit en désordre par les mouvements de l'âme ». En dehors de ce cas, il vaut mieux avertir que sur-

(1) A une date indéterminable, Méré complète sa pensée d'une façon intéressante : il ne faut pas croire qu'une chose doit plaire parce qu'elle est conforme à la nature ; la nature se compose de beau et de laid, et il faut faire un choix parmi les objets qu'elle nous offre ; « il faut imiter la nature et la suivre en tout, mais la nature la plus parfaite et la plus accomplie » (A. M. de ***, p. 122, de l'édition de 1692).

(2) A. M. de ***, p. 121 de l'édition de 1692.

(3) *Œuvres posthumes*, p. 177-179 ; passage cité dans le *Ménagiana*, IV, 22, et attribué au *Discours de la Justesse*.

(4) Voir p. ex. A. M. de *** p. 2-3 de l'édition de 1692 ; cf. *Pensées* : « Il faut de l'agréable et du réel, mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai », I, 25.

(5) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, p. 16-17 de l'édition de 1692. Les préceptes de Méré sont parfois bien vagues ; que peut-on tirer de précis d'une phrase comme celle-ci : quand on a plusieurs buts en parlant « il faut chercher les meilleures voies pour s'en acquitter de bonne grâce, et de la sorte que les personnes du monde s'y doivent prendre » ? (*Ibid.*).

prendre, et aller graduellement, comme la nature qui a placé entre les deux saisons extrêmes, l'été et l'hiver, les périodes de transition du printemps et de l'automne (1).

Toutefois, on évitera l'abus des divisions, car l'esprit, occupé à se rappeler ce morcellement, ne ferait pas attention au sujet lui-même (2). Même quand les choses dont on parle s'accordent mal ensemble, « il ne les faudrait pas distinguer si régulièrement, il suffirait de les séparer sans le dire ; et César m'a bien fort désobligé, dit Méré, de commencer un livre si noble et si beau que le sien par la division des Gaules, et d'une manière encore bien dure (3) ».

C'est que la bienséance exige qu'on s'accommode aux gens du monde ; et puisqu'ils ont en aversion le pédantisme, et tout ce qui décèle, derrière une belle façade, l'artifice et l'effort de la construction, il faut éviter avec soin jusqu'aux moindres détails qui trahiraient l'écrivain de métier, et révéleraient le labeur, la recherche. Il faut savoir allier le travail avec une allure aisée et libre, il faut, en un mot, « témoigner peu d'art..., pourvu qu'on ait un grand art caché (4) ». C'est le sens de ce qui sied qui guidera l'honnête homme dans le monde, et l'avertira secrètement de ce qu'il peut dire et de ce qu'il doit taire. « Cette manière simple, comme elle paraît naturelle, est bien reçue, et celle qui tient de l'étude surprend et fait passer ceux qui s'en servent pour une espèce de gens à part. » Il convient même de se résigner aux faiblesses des courtisans, et puisqu'un fort bon ouvrage fut raillé à Saint-Germain parce qu'il s'intitulait *dissertation*, on tâchera « de ne pas donner prise à ces mauvais plaisants qu'on rencontre dans le monde, et qui font vanité de leur ignorance (5) ». « Quoiqu'on ne puisse être trop éclairé ni trop intelligent, il ne faut pourtant pas le témoigner que cela ne vienne à propos ; car les connaissances se peuvent bien servir les unes les autres, mais il faut que ce soit une aide secrète, et n'être ni chasseur, ni homme de guerre, ni savant parmi les dames (6). »

(1) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 15-16 de l'édition de 1692 ; cf. A M*** *ibid.*, p. 1-2 : « je voudrais qu'on suivit ses pensées d'un esprit si net et si juste qu'il n'y eût rien d'obscur ni d'embarrassé ».

(2) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 18, même édition.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 17-18.

(4) A M de *** p. 120-121, de l'édition de 1692.

(5) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 19 de l'édition de 1692 ; cf. à M. de Luns, p. 172 de la même édition.

(6) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 18 de la même édition.

Il serait également déplorable d'entreprendre un sujet, et de ne pas savoir s'arrêter, sans s'apercevoir que les auditeurs s'ennuient et désirent parler d'autre chose. « C'est une espèce de machine, comme une horloge qui ne peut demeurer sur les dix heures, si son mouvement l'emporte à sonner midi ; et je ne trouve rien qui nuise plus à la bienséance, ni qui rompe tant les mesures qu'on doit garder dans le monde, que de ne savoir pas s'arrêter (1). »

Méré relève encore quelques défauts, qui sont tous des infractions aux lois souveraines de la bienséance : « l'air qui sent le palais, la bourgeoisie, la province et les affaires, dire des choses trop communes, des équivoques, des quolibets, et tout ce qui vient d'un esprit mal fait (2) », « parler par maximes et sentences », « dire mystérieusement des choses de peu de valeur (3). »

La raison, l'ordre, la bienséance, interdisent, dans certains cas, le mélange du comique et du sérieux. Méré établit à ce propos une distinction assez fine. Dans les sujets « les plus sérieux et les plus relevés, où le discours ne s'adresse qu'à l'intelligence », « on peut bien mêler quelque air de gaieté, pour délasser l'esprit qui s'ennuie aussitôt d'une trop longue attention ; mais il s'en faut bien garder dans les choses qui vont au cœur, et qui l'ont touché de pitié ; car en ces moments de tendresse, on serait bien fâché de rire ; ce sont des mouvements opposés, que le cœur ne peut souffrir (4). »

En ce qui concerne plus particulièrement le vocabulaire, le choix et la disposition des termes, Méré donne des conseils qui s'inspirent des mêmes principes.

Le style sera juste, c'est-à-dire que les mots traduiront exactement la pensée, et seront conformes, eux aussi, à la vérité des choses. Dire : dans le plus sombre et le plus épais du boëage, c'est mal parler, parce qu'il faut mettre la cause avant l'effet, et l'obscurité naît de l'épaisseur (5).

Par suite il sera simple, car les « beautés d'éclat » qui « donnent dans la vue » faussent, la nature par l'excès des ornements ; c'est

(1) *Id.*, *ibid.*, 17-18.

(2) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, citée *Recueil Lanson*, p. 150-151.

(3) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, p. 17-18 de l'édition de 1692.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 15 ; cf. A Monsieur ***, et la condamnation de la tragédie, p. 293 de l'édition de 1692.

(5) A M*** p. 2-3 de l'édition de 1692 ; cf. à M. de Luns, p. 225 de la même édition.

pourquoi, elles « déplaisent d'abord aux personnes de bon goût ». « Je vous conseille pour toutes sortes de beautés de n'aimer que les plus modestes, qui semblent se cacher sous un voile, et de là vient qu'on les cherche quand on les connaît, et que plus on les considère, plus on les aime (1). » Ici encore, l'art doit être réel mais secret. Aussi Méré condamne-t-il les figures, « à moins que le (style) figuré ne produise un meilleur effet que le simple (2) ».

Pour éviter la tentation de briller par le style, le mieux est, peut-être, de ne pas trop s'attarder à corriger ce que l'on a écrit ; la retouche gâte et surcharge en général. Balzac passa quatre matinées à rédiger un billet au maire d'Angoulême, et Voiture se plaignait du travail que lui avait coûté la lettre de la carpe au brochet. Que d'efforts en pure perte (3) !

Le style qui s'adresse aux gens du monde sera adapté à leurs facultés intellectuelles ; comme leur esprit alerte et pénétrant n'a pas besoin qu'on leur dise lourdement toutes choses, il laissera « à deviner », surtout quand il serait impuissant à traduire « assez dignement » une pensée (4).

Méré rejette les faux scrupules des puristes, qui voudraient proscrire certaines formes, dont la sonorité leur semble indécente (5) ; il est sensible à la pureté du vocabulaire, mais se libère de l'autorité de Vaugelas, et ne croit pas qu'elle soit la source essentielle de l'agrément du style (6).

Le bon air, le « tour » distingué, le je ne sais quoi (7) qui dénote aussitôt l'homme du monde, voilà ce qu'il recommande sans cesse comme la qualité primordiale du langage. Sa beauté consiste à s'expliquer de l'air qui sied le mieux parmi les gens de la Cour fine et galante, et à dire les choses comme les voudrait dire un parfaitement honnête homme, ou même

(1) A M***, p. 2-3 de l'éd. de 1692 ; cf. m. éd., p. 119 et 161. PASCAL, *Pensées* : « Eteindre le flambeau de la sédition, trop luxuriant ; l'inquiétude de son génie, trop de deux mots hardis », I, 59, cf. I, 33.

(2) A M. de ***, p. 120-121 de l'éd. de 1692 ; cf. PASCAL, *Pensées*, condamnation des périphrases inutiles au sens, I, 49, des antithèses, dont les auteurs ont pour règle non « de parler juste, mais de faire des figures justes », I, 27. Voir aussi I, 57, I, 48, etc.

(3) A M. de P., p. 216 de l'éd. de 1692 ; cf. A Monsieur***, p. 138 de la m. édit.

(4) A M. ***, p. 4-5 de l'éd. de 1692.

(5) A M^{me} ***, p. 213 de l'éd. de 1692.

(6) A M. de ***, p. 118 de la m. édit.

(7) Sur le je ne sais quoi dans le style, voir *Lettre à M. de Luns*, p. 308 de la m. édit.

comme les dirait la dame la plus galante et la plus aimable dans ses expressions. C'est là le véritable fonds du beau langage (1) ».

On peut faire des progrès dans cette voie difficile, si l'on a « naturellement le goût fin (2) », par l'étude, par la fréquentation des honnêtes gens plus que par celle des courtisans (3), par l'imitation des meilleurs écrivains, à condition qu'on fasse un choix sévère dans leurs œuvres, car « les meilleurs maîtres n'excellent pas en tout (4) ». Méré cite son exemple personnel : il prenait « dans les plus excellents auteurs », Démosthène ou Platon, quelque passage « de la plus pure et la plus subtile éloquence », et le traduisait. « Si je n'égalais mon auteur, et même si je ne le surpassais, parce qu'on ne voit presque rien d'achevé, je m'apercevais clairement que je n'étais pas en cela jusqu'où je pouvais aller, et j'en faisais encore une étude particulière (5). » Mais surtout, le plus grand secret pour bien s'exprimer, c'est d'être honnête homme, car l'honnêteté confère à quiconque la possède, la perfection en toutes choses. « Pour revenir à la manière d'écrire, ce qui me semble de plus rare et de plus malaisé, c'est de s'en acquitter en honnête homme, aussi cela suffit pour écrire partout de bon air (6). »

On trouve aussi, dans les lettres à M^{me} de Lesdiguières, d'excellents conseils sur l'art de lire (7), sur le ton dont on doit parler, et qui doit être approprié aux différents sujets, ou aux différentes parties d'un même sujet, sans que rien révèle l'artifice. Il loue la duchesse « de commencer toujours par le ton qui vient le mieux à vous expliquer, d'en changer selon les choses que vous avez à dire, et de rencontrer à point nommé la meilleure expression, et le parfait arrangement des paroles. De sorte que jamais, rien ne fut concerté plus agréablement que tout ce qu'on remarque en vos discours. Cette différence du ton ne vient pas tant d'élever ou d'abaisser la

(1) A. M. de ***, p. 344 de l'édition de 1692 ; cf. p. 118.

(2) A. M. ***, p. 1-2 m. édit.

(3) A. M. de * *, p. 344, m. édit., cf. p. 233.

(4) A. M. ***, p. 242 de l'édition de 1692.

(5) A. M. de Luns, p. 248, m. édit.

(6) A. M. de ***, p. 80, m. édit. ; cf. p. 233.

(7) « Cela consiste à bien prononcer les mots, et d'un ton conforme au sujet du discours, que ma parole la (une dame) flatte sans l'endormir, qu'elle l'éveille sans la choquer, que j'use d'inflexions pour ne pas la lasser, que je prononce tendrement et d'une voix mourante les choses tendres, mais d'une façon si tempérée qu'elle n'y sente rien d'affecté » (*Lettre à M^{me} de Lesdiguières, Recueil Lanson*, p. 152).

voix, que de s'en servir d'une manière imperceptible et néanmoins conforme à ce qui se passe dans le cœur... Il se faut bien connaître, ajoute-t-il, à ce qui sied le mieux, pour savoir employer ces tons de bonne grâce ; cette science s'étend bien loin, et peu de gens l'ont acquise en perfection ; elle dépend du goût et de l'esprit, ou plutôt d'une justesse des sentiments, sans laquelle on ne saurait être bon acteur dans le monde (1) ».

Il y a, dans les pages que Méré consacre au style, beaucoup de finesse et de goût ; on peut, même aujourd'hui, les lire avec profit. Je ne sais s'il eût été capable de saisir et d'apprécier dans son ensemble une œuvre vaste et forte. Ce qui est sûr, c'est qu'il était un critique subtil, judicieux et exact, du détail ; c'était un maître digne d'être écouté, dans ce domaine de l'infiniment petit. Il est regrettable qu'il n'ait pas défini avec précision ces bienséances qui déjà obsédaient sa pensée et dominaient, selon lui, le langage. Il faut, dit-il, pour bien écrire, se connaître à toutes sortes de bienséances (2). Comprend-il, dans ces mots vagues, tout ce qui convient au sujet ? Il a raison alors. Mais il est probable qu'il entend plutôt par là ce qui ne choque pas le monde : et dans ce cas il témoigne d'une fâcheuse étroitesse de vues.

*
* *

Les qualités morales de l'honnête homme.

Ce qui frappe aussitôt quand on étudie les idées de Méré sur les qualités morales de l'honnête homme, c'est la rupture complète avec la conception bourgeoise, que représentaient Faret, Bardin, Fortin de la Hoguette.

Le Chevalier était un esprit fort. Il ne devint croyant que vers la fin de sa vie, à Beaussais, sous l'influence de sa belle-sœur, Mme de Sepvret. La religion est donc absente de la plus grande partie de son œuvre, et, notamment, des lettres qu'il écrivit avant 1660. D'autre part il était trop égoïste, trop soucieux de passer une vie tranquille, pour faire à la pratique du bien, dans sa théorie épicurienne de la vie, une place impor-

(1) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 12 de l'édition de 1692.

(2) A M*** p. 1-2 de la même édition.

tante ; il ne l'admet que dans la mesure où elle contribue au bonheur ; elle est un élément de sa volupté bien entendue.

D'ailleurs, si, en théorie, l'honnêteté est une perfection, qui implique par cela même, la possession de toutes les vertus, en fait, le Chevalier limite ses préoccupations à la vie mondaine. Pourvu qu'on ait, dans le monde, cet agrément délicat, ce sens des convenances qui charment les connaisseurs, peu importe que dans la vie privée ou dans la vie publique, on ait des qualités morales, qui ne seraient d'aucun usage parmi la belle société ; c'est l'aptitude sociable de l'individu, et non sa valeur intrinsèque, qui intéresse Méré.

Sans doute, le mot : *bienséance*, pris au sens le plus large, comporte la bonté de la chose elle-même, la qualité des manières, l'à-propos des circonstances ; et dans l'accomplissement de ce qui sied bien, on peut, si l'on veut, faire rentrer toute la morale. Mais c'est là une conception idéale de la bienséance. En réalité, pour Méré, comme pour la plupart des gens, la bienséance est restreinte à la vie du monde. Or, le monde est assez tolérant ; il cherche le plaisir, et une vertu régulière ne s'accommoderait pas toujours des libertés qu'on y prend. « Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités », dit La Rochefoucauld (1).

Pour bien d'autres raisons, ce critérium n'est pas satisfaisant. Il est fâcheux qu'il mette sur le même plan l'acte et les façons de le faire ; un homme peut avoir de la chaleur de cœur, une charité prompte et sincère ; si, par nature, il est gauche et maladroit, faudra-t-il ne lui tenir aucun compte de ses dispositions excellentes, parce que ses procédés n'auront pas toute la grâce voulue ? En outre, la bienséance exige tant de réflexion, de calcul, un examen si minutieux de tant d'éléments divers et variables, qu'elle paralyserait l'élan spontané du cœur. Le principe du juste milieu, si essentiel pour la bienséance et les agréments, ne s'accorde pas toujours avec les prescriptions du devoir ; il est surtout restrictif, il contient la générosité dans d'étroites limites, la réprime, et risque de l'étouffer. Montaigne, Saint-Evremond, Fontenelle, ont pu, comme le Philinte de Molière, être des sages ; ils n'ont pas été des hommes de bien. La bienséance, par une conséquence logique, prescrit l'aversion de la singu-

(1) Maxime 228.

larité ; elle recommande de conformer sa vie au modèle commun ; elle peut, à la longue, éteindre le désir, le courage, de se distinguer même par la pratique du bien.

Elle n'est donc pas, en somme, un principe de morale assez universel, assez impératif.

Méré condamne bien un certain nombre de défauts ; ce sont ceux qui auraient pour effet de rendre la conversation impossible, ou qui provoqueraient la défiance et l'antipathie des autres à notre égard, au point de les pousser à nous fuir (1). Mais ce sont là des prescriptions de détail, faites, pour ainsi dire, en passant. La morale n'est pas à la base de sa conception de l'honnêteté, comme elle l'était chez Faret. On trouve dans ses lettres, à une date impossible à déterminer, une déclaration caractéristique à cet égard : « On pourrait être fort homme de bien ; et fort malhonnête homme ; il ne faut qu'être juste pour être homme de bien, et pour être honnête homme, il se faut connaître à toutes sortes de bienséances, et les savoir pratiquer. Il me semble aussi qu'on pourrait être le plus honnête homme du monde, sans être le plus juste (2) ».

Les idées de Méré sur le mariage montrent la divergence entre les lois morales et les sentiments mondains.

Le mariage crée pour les individus un milieu étroit, fermé, où ils peuvent se complaire, d'où peut-être ils ne chercheront plus à sortir. Il donne à l'homme et à la femme mille soucis nouveaux et particuliers, ne seraient-ce que ceux qui sont attachés à la santé, à l'éducation, à l'établissement des enfants. Il est donc antipathique à ce professeur de bienséances, à ce « citoyen du monde », qui demeura célibataire. Méré ne croit pas à la durée de la fidélité conjugale : « cinq ou six ans d'une affection continue et sans relâche sont des marques d'une constance admirable, et d'en souhaiter davantage, ce

(1) Voir *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, *Recueil Lanson*, p. 150-151. Voir aussi *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, p. 157 de l'édition de 1692 ; il parle de M^{me} Scarron, qui est fort recherchée dans le monde : « tous les galants ne sont bien reçus auprès d'elle qu'autant qu'ils sont honnêtes gens, et suivant cette règle il me semble qu'elle n'est pas en grand danger ». « La politesse, dit justement l'abbé Bordelon, enferme nécessairement plusieurs bonnes qualités, que l'on peut appeler des vertus superficielles. La gravité, la patience et la douceur dans la conversation, la complaisance, la gaieté... on peut avoir tout cela sans vertu solide, et on peut en manquer sans être méchant ni vicieux » (*Belle éducation*, III^e partie, p. 410).

(2) A M^{***}, p. 233 de l'édition de 1692 ; cf. à M. de Luns, p. 249 : « la réputation d'être homme de bien, qui de toutes les qualités d'un honnête homme est la plus aisée..... ».

serait demander des prodiges (1) ». Il est convaincu qu'« il y a peu d'honnêtes femmes qui ne haïssent leurs maris, et peu d'honnêtes gens qui ne négligent leur femme. Ceci, dans un besoin, pourrait bien être une maxime (2) ». Un jour il découvrit avec chagrin que Mme Scarron avait un « horrible défaut » : « c'est qu'elle s'attache trop à son devoir, malgré tous ceux qui tâchent de l'en corriger ». N'avait-elle pas, en effet, résolu d'accompagner aux Indes son mari, qui voulait aller chercher la guérison dans ces pays lointains, et n'allait-elle pas quitter les honnêtes gens de France, pour suivre cet infirme dans ses pérégrinations (3) ? Méré félicite Mme *** de l'aversion qu'elle témoigne contre le mariage, « pourvu qu'elle ne soit ni feinte ni passagère (4) », gourmande une dame que sa maternité prochaine désole, et qui, malgré son esprit, imite « les plus innocentes qui ne s'imaginent d'être mariées que pour perpétuer la race de leurs maris (5) », met au nombre des raisons qu'une femme a de s'estimer heureuse, d'être « veuve et sans enfants (6) », et conte, avec une admiration attendrie, une aventure dont il aurait été témoin, et où l'on voit un mari qui veut absolument que son meilleur ami devienne l'amant de sa femme. « Il serait bien difficile de se représenter à quel point de bonheur ils étaient parvenus... ; je remarque aussi, pour comble de félicité, que jamais trois personnes n'ont été d'un entretien plus agréable, et qu'il y avait de l'esprit en tous leurs plaisirs (7). »

Une pareille théorie aboutit à la dissolution de la famille au profit du monde ; le mariage est condamné, les enfants sont une gêne ; l'adultère est autorisé. On comprend que Rousseau, qui faisait profession de haïr le monde, ait prêché la sainteté du mariage et les devoirs réciproques des époux, fait de l'infidélité un acte coupable, appris aux mères à aimer leurs enfants, à se dévouer à eux, et mis enfin le bonheur non plus dans la vie mondaine, mais dans la vie de famille intime et sérieuse.

Au fond, il a manqué à Méré le principe central le plus so

(1) A Mme ***, p. 375 de l'éd. de 1692.

(2) A Mme ***, p. 95 de l'éd. de 1692.

(3) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 157 de l'éd. de 1692.

(4) P. 95 de la même édition.

(5) A Mme ***, p. 90-91 de la m. édit.

(6) A Mme ***, p. 282 de l'éd. de 1692.

(7) A Mme de ***, p. 365 de l'éd. de 1692.

lide et le plus large, la foi. Ne dirait-on pas que c'est à lui que pensait Fénelon, quand il écrivait dans le *Traité de l'éducation des filles* (1) : « Un esprit qui goûte la politesse, mais qui s'élèverait au-dessus d'elle, dans le besoin, pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût ? »

*
* *

L'éducation, d'après le Chevalier de Méré.

Soucieux de former un honnête homme accompli, Méré ne pouvait négliger la question si importante de l'éducation des enfants. Après ce que nous avons dit du rôle prépondérant qu'il attribue à l'esprit, au jugement, on comprend qu'il adopte, à peu près, les opinions de Montaigne (2). Malgré les préjugés séculaires de la noblesse, il avait reçu une sérieuse instruction, et ne voulait pas qu'un galant homme fût tout à fait ignorant. Mais il ne voulait pas non plus qu'il fût un érudit pédant et lourd. Son idéal ne pouvait s'accommoder des méthodes d'enseignement usitées dans les collèges, car elles ne formaient pas des hommes du monde. Après tant d'autres, comme nous l'avons vu, il critique ces établissements, d'où les jeunes gens sortaient ignorants de tout ce qui concerne l'honnêteté.

Ce que Méré méprise d'ailleurs, ce n'est pas seulement la scolastique, ses subtilités infinies, ses discussions verbales et arides ; c'est toute connaissance, même rationnelle, claire, précise, du moment qu'elle n'a sa raison d'être qu'en elle-même, et n'est d'aucun secours pour la vie du monde. La seule lettre qu'il ait écrite à Pascal (3), est un réquisitoire contre les mathématiques, contre la géométrie, qui donne l'habitude des raisonnements lents et lourds, souvent contestables, toujours incapables d'atteindre les vérités essentielles, toujours inutiles dans la vie de société, où la diversité, les changements

(1) Chap. x.

(2) *Essais*, I, 25, *Du pédantisme*, I, 26, *De l'institution des enfants*, II, 10, *Des livres*, II, 17, *De la présomption*.

(3) Sous réserve de retouches ultérieures probables ; ces retouches d'ailleurs ont pu modifier la forme, mais non l'esprit, de la lettre.

incessants et rapides des hommes et des choses, exigent une intuition vive, prompte, infaillible, et ne laissent pas le loisir des argumentations déductives. C'est « par une autre voie » qu'il faut étudier, pénétrer « les choses qui se présentent (1) ». Cet esprit de finesse dont Méré fait l'éloge, parce qu'il est indispensable à la vie du monde, et parce qu'il était fier de le posséder (2), est une forme déliée, subtile, immédiate de la raison, qui est la vertu essentielle d'un honnête homme.

La distinction qu'il établit entre les deux parties qui constituent le « monde naturel », c'est-à-dire le monde « qui tombe sous la connaissance des sens », et le monde « invisible », est caractéristique. Ceux qui ne s'attachent qu'au premier, et ce sont les savants de tous ordres, physiciens, naturalistes, « jugent pour l'ordinaire fort mal et toujours grossièrement, comme Descartes ». Méré exalte au contraire, avec une sorte d'éloquence platonicienne, « ce monde invisible et d'une étendue infinie », dans lequel « on peut découvrir les raisons et les principes des choses, les vérités les plus cachées, les convenances, les justesses, les proportions, les vrais originaux, et les parfaites idées de tout ce qu'on cherche (3) ».

Ces conceptions expliquent que Méré ait désiré que les enfants soient savants « de la science du monde plutôt que de celle des docteurs (4) ». A la date où nous sommes, il a résumé ses idées sur cette question dans une lettre à M^{me} de Lesdiguières ; il ne fera guère, plus tard, que développer, délayer surtout, ce qu'il indique ici.

Il met en scène un « cavalier » qui, par amour, s'est fait précepteur. Il faut reconnaître que, dans sa vie antérieure, rien ne préparait ce jeune homme à traiter, complètement et sur-le-champ, le problème et l'éducation. Néanmoins, il est curieux de voir à quelles qualités il s'attache.

D'abord, il veut que ses élèves acquièrent la parfaite honnêteté. « Il me semble que, dans le dessein de se rendre honnête homme et d'en acquérir la réputation, le plus important consiste à connaître en toutes choses les meilleurs moyens de plaire, et de les savoir pratiquer ; car ce n'est seulement que pour être agréable qu'il faut souhaiter d'être honnête homme (5) » ;

(1) Passage cité dans le *Recueil Lanson*, p. 152-153.

(2) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, p. 5-6 de l'édition de 1692, déjà citée.

(3) *Lettre à Pascal*, p. 68-69 de l'édition de 1692.

(4) *Lettre à M^{me} de Lesdiguières*, *Recueil Lanson*, p. 149.

(5) Même lettre, *Recueil Lanson*, p. 150.

si plaire dans le monde est le but essentiel, il est évident que le programme d'études ne sera pas chargé. En effet, le maître improvisé condamne des défauts qui sont incompatibles avec la distinction, comme « ne pas être épuré, l'air grossier et peu noble, l'air qui sent le Palais, dire des choses communes, des équivoques, des quolibets », ou qui témoignent la faiblesse du jugement, comme « chercher les apparences plutôt que la vérité, être dupe », et quelques vices du cœur, qui détourneraient les autres de nous. Mais il ne dit rien des connaissances positives qu'il entend donner à ses disciples ; il est muet sur l'instruction proprement dite. Quels livres liront-ils, quelles sciences aborderont-ils, quels exercices feront-ils ? On l'ignore. De même, il ne songe pas à les former en vue d'une profession quelconque. Tous ses efforts ne vont qu'à les rendre « honnêtes ».

On voit bien, dans ces pages, l'inutilité sociale et l'insuffisance intellectuelle de l'honnête homme, tel que Méré veut le former.

*
* * *

*Le Chevalier de Méré critique.
Comment l'honnête homme doit juger.*

Je n'insisterai pas longuement sur cette partie, pourtant curieuse, de l'œuvre de Méré, car elle n'a avec l'honnêteté que des rapports un peu lointains. Toutefois, je ne crois pas devoir la passer sous silence. Le Chevalier de Méré a donné, ou plutôt a cru donner, un beau modèle de cette indépendance d'esprit qui, à ses yeux, est une des qualités fondamentales de l'honnête homme ; et d'autre part, il montre, par son exemple, comment les gens du monde, au ^{xvii}^e siècle, persuadés de la supériorité de leur époque, ont jugé les choses anciennes ou étrangères non en elles-mêmes, mais par rapport à eux, à leurs mœurs et à leurs goûts, et ont souvent considéré l'admiration comme une preuve de faiblesse d'esprit.

A Costar, qui lui avait discrètement conseillé de se défaire « de ces sentiments trop délicats », qui l'empêchaient de goûter les meilleurs auteurs, Méré reprochait de consulter les critiques avant d'apprécier un texte, et de louer l'*Enéide* sur la

foi de Scaliger. Pour lui, il secouait délibérément toute autorité. « Pour connaître le vrai mérite des écrits, on fait mieux, en les lisant, d'examiner ce qui se passe en soi-même sans prévention, que d'en croire les flatteurs, ni les ennemis, ni la foule des ignorants. » « Tout impose si l'on n'y prend garde, et quand Virgile me vient à la main, je ne m'attends non plus de voir rien de rare, que si j'allais lire un auteur qui me serait inconnu ; ainsi les choses qui se présentent devant mes yeux produisent naturellement leurs effets en moi, et c'est le moyen, ce me semble, de juger sincèrement (1) ». Il ajoutait : « Je ne juge de rien, je dis seulement ce que je sens ». Et ce qu'il sentait n'était pas, ordinairement, à l'avantage de l'écrivain qu'il examinait. « Il est vrai que j'excuse tout, mais je n'admire presque rien. » Il est « peu content de ce que font les meilleurs ouvriers » ; il se demande même s'il ne possède pas un génie bizarre, « qui s'ingère à me dégoûter de ce qui plaît à la plupart du monde (2) ».

Il est certain que Méré n'est point soumis aux jugements traditionnels ; il parle avec insolence de Virgile et de Cicéron ; il lui est agréable de passer pour un juge exigeant et difficile à satisfaire, pour un esprit élevé, qui se meut habituellement dans les sublimes régions de la perfection. L'opinion courante détermine, peut-être à son insu, son appréciation ; car il en prend d'abord le contre-pied.

D'autre part, l'honnêteté l'aveugle, elle le tyrannise, et lui enlève un peu trop la liberté d'examen ; il n'est pas capable d'envisager un homme, une œuvre, autrement que de ce point de vue. Il secoue un joug pour s'en donner deux autres, et cette substitution n'est pas heureuse : il eût énoncé des appréciations sans originalité, mais généralement raisonnables ; presque toutes celles qu'il a portées sont erronées, beaucoup sont ridicules.

Toute la lettre n° 10, à Balzac, est un réquisitoire contre Cicéron. Ses harangues, surtout, sont pleines de « choses de mauvais air », et il n'a jamais pensé « que pour être parfaitement éloquent, on ne saurait être assez honnête homme ». « Je voudrais qu'on ne pût deviner le métier d'un homme à l'entendre parler » ; et les moindres écrits de Cicéron « sentent fort l'étude et l'école », car le plus souvent, il « s'explique en maître ou en

(1) A Costar, p. 73 de l'éd. de 1692 ; cf. A BALZAC, p. 40 de la m. édit.

(2) *Lettre à Balzac*, p. 40 de l'éd. de 1692.

écolier, et presque toujours en homme de Palais ». Sa recherche des applaudissements populaires, ses réparties plaisantes, « équivoques que les personnes qui connaissent les vrais agréments ne peuvent souffrir », son amour des grands mots, si opposé à « ces beautés secrètes qui veulent plus d'effet que de parade », son art si visible « qu'un hibou s'en apercevrait comme un aigle », tout, en lui, choque le goût délicat de Méré. Ses dialogues même ne trouvent pas grâce devant lui : « je m'imagine, dit-il, d'être dans une petite ville où je vois les magistrats et les principaux bourgeois assemblés à dessein de se réjouir, et qui se flattent les uns les autres, d'une manière galante à leur mode (1) ».

Virgile est maltraité dans une lettre à Costar. « Pour les choses qui regardent le commerce du monde, il ne connaissait pas les bienséances. » Voilà la faute capitale, que Méré ne pardonne pas. Par exemple, « Enée aborde la reine de Carthage de si mauvais air, qu'il y a de quoi s'étonner qu'elle en devienne amoureuse, et de la manière aussi qu'il prend congé d'elle, il me semble qu'elle se devait bien consoler de son absence ». Il y a, dans les vers de Virgile, « quelques laideurs secrètes qui ne se communiquent qu'au sentiment », et que les savants, « qui ont beaucoup d'art et peu de goût », ne sentent pas. L'aventure de Nisus et d'Euryale, bien inférieure à celle d'Angélique et de Médor, est un « ouvrage de pédant (2) ».

Les Satires d'Horace sont remplies, elles aussi, de choses « de mauvais air et dégoûtantes (3) ».

Les héros ne sont pas plus ménagés que les écrivains. « Plus je considère ces illustres Romains... moins je les trouve honnêtes gens. » Auguste est à placer à côté de Néron, pour sa barbarie envers Cléopâtre. « Pourrait-on s'imaginer que Brutus se connût aux bienséances de la vie ? » Scipion était « trop grand observateur des coutumes de son pays, ce qui marque un esprit de peu d'étendue », et d'ailleurs il manqua de galanterie envers Sophonisbe. Caton « n'avait pas l'esprit bien

(1) *Lettre à Balzac*, p. 39-44 de l'édition de 1692. On est un peu surpris de voir figurer Cicéron au nombre des « plus excellents auteurs » que lit Méré (*Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 97 de l'édition de 1692). Le Chevalier n'aurait-il pas eu parfois deux doctrines, l'une pour les gens du monde dont il respectait les opinions, à l'égard desquels il se gardait prudemment de toute critique subversive, l'autre, libre et sincère, pour ses amis lettrés, comme Costar et Balzac.

(2) *Lettre à Costar*, p. 75-76 de l'édition de 1692.

(3) A. M. de *** p. 52 de la m. édition.

fait (1) ». A l'en croire, Méré aurait « contraint » Balzac de lui avouer « qu'il ne croyait pas la moitié des avantages qu'il avait donnés aux anciens Romains (2) ».

Seul, parmi eux, César a échappé à sa rigueur. C'était « le plus grand homme du monde, et, ce qui m'en plaît encore davantage, j'ai de la peine à m'imaginer un plus honnête homme (3) ». Encore fait-il quelques réserves dans une lettre à Mme de Lesdiguières, où il déclare que César n'est pas à mettre « au plus haut rang des esprits (4) ».

Méré a été plus indulgent pour les Grecs, « ces habiles Grecs qui jugeaient bien de tout (5) ». Il goûtait pleinement Homère (6), Platon, s'inspirait d'Epicure, voulait que son honnête homme ressemblât à Socrate. Il était plus grec que latin. Il sentait justement que c'est en Grèce qu'il fallait chercher cet épanouissement parfait, harmonieux et aisé, des facultés humaines, que les mœurs romaines, plus rudes, plus étroites, plus intéressées, ne furent pas capables de réaliser, même par l'imitation des modèles grecs. Mais son œuvre, souvent dogmatique et pédante, semble n'avoir presque rien conservé des préférences de son goût. Son épicurisme se réduit à l'égoïsme desséché d'un vieux garçon, son esprit sans souplesse, entêté des bienséances, considère comme un critérium universel et infaillible sa conception de l'honnêteté. Et s'il n'avait prononcé lui-même, à maintes reprises, le nom de Socrate, je ne crois pas qu'en lisant ses ouvrages, on eût jamais pensé à lui.

Comme ses contemporains, à l'égard des écrivains anciens, Méré usait d'une méthode de traduction très libre. Il mettait un beau passage d'une œuvre antique en français, « non pas toujours, dit-il, comme il est dans l'original, *mais comme je crois qu'il y devrait être*, et pour réussir en cela, je cherche toute la grâce et toutes les délicatesses des expressions ». Il croyait que si le traducteur a « plus d'esprit et de goût, et plus d'adresse à s'expliquer que l'auteur », rien ne peut « empêcher que la

(1) *Lettre à Balzac*, p. 147 de l'éd. de 1692.

(2) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 10 de la m. édit.

(3) *Lettre à Balzac*, p. 146 de la m. édit.

(4) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 380 de l'éd. de 1692.

(5) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 288 de la m. édit.

(6) Voir A. M. de ..., p. 52-53 de l'éd. de 1692 ; Méré justifie Homère de quelques reproches qu'on lui adresse ; un des motifs de l'antipathie de Méré pour Horace, c'est que celui-ci ose accuser Homère de « dormir » quelquefois.

traduction ne l'emporte (1) ». On trouvera un exemple intéressant de ce procédé dans la lettre où il envoie à Mme de Lesdiguières la version d'un fragment de Pétrone (2).

Nous avons, dans ce qui précède, groupé les remarques éparses dans les *Lettres* de Méré, et donné à sa pensée une allure méthodique qu'il n'eût peut-être pas aimée. Son honnête homme est inutile à la société dans le présent comme dans l'avenir, puisqu'il se dérobe aux devoirs d'une charge et aux obligations de la famille. Egoïste de bon ton, il est destiné à passer son temps en compagnie de dames et d'honnêtes gens comme lui, et son ambition se bornera à penser avec finesse sur des sujets goûtés du monde, à parler délicatement, en usant de gestes sobres, appropriés, élégants. Il s'écarte de tout ce qui n'est pas le monde, et ne songe qu'à conformer sa vie à la bienséance, principe fondamental de toute distinction ; car plus que ce qui est bien ou ce qui est mal, il connaît ce qui sied ou ce qui ne sied pas. Il cultive, comme une fleur rare, sa perfection individuelle. Cette grâce extérieure cache mal l'insuffisance de sa culture.

C'est qu'il n'a reçu qu'une instruction superficielle, vague, aristocratique ; mais cela n'empêche pas qu'il ne parle à peu près sur tout, avec assurance et désinvolture. Ce qui choque le plus, c'est qu'il n'y a rien en lui de spontané ; nul abandon, aucun laisser-aller ; tout, dans les moindres détails de sa conduite, est prévu, calculé, tout est minutieusement dosé, pour ainsi dire, au nom des bienséances. Il subit constamment une double contrainte : il doit d'abord se demander à tout instant si l'honnêteté permet telle action, tel discours ; il doit ensuite, quand il agit ou qu'il parle, s'observer sans cesse, en laissant croire aux autres qu'il ne se surveille pas, contenir, corriger sa nature tout en paraissant naturel, concilier l'aisance et l'artifice, ou plutôt atteindre l'aisance à force d'artifice, et faire de la facilité comme le couronnement de la recherche. C'est là ce qu'il y a de plus déplaisant à notre avis, dans l'œuvre de Méré. Elle aboutit, en définitive, à rendre impossible ce qu'elle se flatte d'enseigner. N'y a-t-il pas comme une sorte d'antinomie entre la liberté des manières et l'excès d'une réglementation minutieuse ?

(1) *Lettre à Mme de Lesdiguières*, p. 97 de l'édition de 1692.

(2) *Id.*, *Ibid.*

*
* *

Remarques générales sur les sources (1) du Chevalier de Méré.

Peut-on parler des sources de Méré ? La nature même des sujets qu'il a traités, impose, à notre avis, la plus grande prudence. Les discussions sur l'honnêteté, sur la politesse, sur les qualités mondaines, furent fort à la mode, et les idées qu'on trouve à ce sujet, dans les textes du XVII^e siècle, sont toujours à peu près les mêmes. Elles ont certainement été la matière de beaucoup de conversations et de lettres. C'est dans les salons, et dans la correspondance qui en est le prolongement, qu'elles s'élaborent, qu'elles s'expriment ; là, croyons-nous, est leur source véritable ; elle nous échappe absolument, parce que les gens du monde ne prenaient pas le soin de tenir de leurs entretiens des procès-verbaux, comme on faisait pour les samedis pédants de M^{lle} de Scudéry. Méré, venu à Paris vers 1630, a fréquenté l'hôtel de Rambouillet, les ruelles de M^{me} de Maure, de M^{me} de Sablé, de M^{me} de Longueville ; il doit beaucoup à cette éducation par le grand monde, qui était la plus efficace, au moins pour les questions dont il a fait sa spécialité. Nous savons d'autre part, par la dédicace des *Observations* de Ménage, qu'il fut alors fort recherché par la belle société (2) ; ainsi il ne dut pas se borner au rôle passif d'auditeur ; mais comment imaginer seulement tout ce que son esprit ingénieux et pénétrant, excité par l'attente sympathique et les applaudissements des fins connaisseurs, put concevoir de pensées délicates, dont d'autres peut-être firent leur profit ? De ce qu'un écrivain publie le premier sur la politesse des idées intéressantes, il ne s'ensuit pas qu'il les ait trouvées lui-même ; tel, qui écrit après lui, et semble le copier en est peut-être le véritable inventeur. En somme, sur ce que le monde a reçu de Méré et lui a donné, nous ne pouvons même pas faire des conjectures.

En ce qui concerne les livres, et d'abord ceux des auteurs anciens, il semble que le Chevalier a lu et mis à profit les

(1) Je ne parle ici que des idées qui intéressent la conception de l'honnêteté, et non des exemples, anecdotes, que Méré a pu puiser dans les écrivains anciens pour illustrer ses théories.

(2) C'est en 1632 que Ménage fut amené pour la première fois à Paris par un certain M. Loyauté.

traités de Cicéron (1). C'est probablement par le *De finibus* qu'il a connu la doctrine d'Epicure ; et il a dû pratiquer le *De officiis*, qui est riche en préceptes relatifs à la vie sociale.

Cependant, Cicéron eût dû déplaire au chevalier, car il juge l'épicurisme avec sévérité. Tout le livre II du *De Finibus* est une réfutation solide et serrée des dogmes épicuriens, que vient d'exposer Torquatus ; de même, à la fin du *De officiis*, Cicéron ne peut admettre qu'on place le souverain bien dans la volupté ; allant au delà des déclarations positives d'Epicure, il montre que, logiquement, ses principes ruinent les vertus comme le courage qui est le mépris de la douleur, comme la continence et la tempérance : la modération n'est-elle pas l'ennemie des passions, et celles-ci ne sont-elles pas le cortège de la volupté ? « *Neque enim bonitas, concludit-il, nec liberalitas, nec comitas esse potest, non plus quam amicitia, si haec non per se expetantur, sed ad voluptatem utilitatemve referantur* (2) ». Ces critiques gardent toute leur force, si on les adresse au chapitre où Méré trace le portrait moral de son honnête homme. C'est que, pour Cicéron, l'honnêteté réside dans la pratique du bien, dans le culte de la vertu. « *Quemadmodam ducerentur officia ab honestate atque ab omni genere virtutis, satis explicatum arbitror libro superiore* (3) ». Aussi bien, le chevalier n'a-t-il pas suivi l'esprit même qui anime les livres de Cicéron ; mais il s'est vraisemblablement souvenu de lui sur plusieurs points de détail. De là vient que, si le *De officiis* laisse une impression générale satisfaisante, on sent, au fond des théories de Méré, une contradiction qu'il n'a pas résolue. Il est logique que Cicéron, qui déclare suivre de préférence l'école stoïcienne (4), célèbre la grandeur, la fermeté, l'égalité souveraine de l'âme (5). Ces vertus, que Méré recommande à son tour, sont moins attendues de la part

(1) Le manuscrit de 1674, dont M. Boudhors a entrepris la publication dans la *Revue d'histoire littéraire* (années 1922 sq.), révèle que Méré a surtout lu Cicéron dans sa retraite ; dans les *Lettres*, il parle plutôt de ses discours, et les traite, comme nous l'avons vu, sans ménagement. Mais déjà, il mettait Cicéron au nombre des écrivains qu'il lisait assidûment, dans une lettre à la duchesse de Lesdiguières, que nous avons citée.

(2) *De officiis*, III, 33.

(3) *De officiis*, II, 1 ; cf. III, 19.

(4) I, 2.

(5) Par exemple, I, 20 ; *Vacandum autem est omni animi perturbatione, tum cupiditate et metu, tum etiam aegritudine et voluptate animi et iracundia, ut tranquillitas et securitas adsit quae affert cum constantiam, tum dignitatem ; cf. I, 5 : in animi excelsi atque invicti magnitudine ac robore.*

d'un auteur, qui se réclame d'Epicure. Cicéron ne serait-il pas responsable de cette espèce de « contamination » philosophique, à laquelle s'est livré tant bien que mal le chevalier de Méré ?

Méré a certainement lu Horace, bien qu'il en parle peu et pour le malmenier ; la philosophie des *Odes*, certaines parties de celle des *Epîtres*, comme l'amour de la raison et de la mesure, même dans le bien, la défiance à l'égard de tout sentiment impétueux, de toute admiration immodérée, capable de nous pousser à des actes que le poète juge insensés, ont pu, sinon donner à Méré des idées nouvelles, du moins l'aider à organiser ses théories. D'ailleurs, Horace était avec moins de raideur et de pédantisme, avec plus de bonhomie malicieuse, plus d'aisance et de distinction que Méré, qui n'a pas eu le bonheur d'être l'ami et le familier d'un Mécène, un parfait modèle d'honnête homme.

Les conseils que Méré donne sur le style témoignent qu'il connaissait l'*Institution Oratoire* ; mais, fidèle à l'esprit de sa doctrine, il modifie la définition célèbre de Quintilien, *vir bonus, dicendi peritus*, et remplace la vertu par l'honnêteté et la bienséance.

Méré s'est-il inspiré du *Cortegiano* lui-même, cet ancêtre de la politesse mondaine, vieux de plus d'un siècle lorsqu'il publia ses *Conversations* ? (1) Sainte Beuve signalait entre les deux écrivains une analogie d'intentions, mais n'osait conclure à une imitation directe, et je crois qu'il avait raison. (2) Dans un ouvrage récent, un professeur de Florence, M. Luigi Foscolo Benedetto, rejette cette opinion modérée, et prétend hautement que le *Cortegiano* est la source principale de Méré (3). Mais M. Foscolo n'apporte aucune preuve ; il considère sans doute que M. Toldo a définitivement tranché la question, car il renvoie, comme à une autorité décisive, à l'article sur le *Courtisan dans la littérature française* (4). Or, il faut bien

(1) La trad. de Chappuis n'avait pas été réimprimée au cours du xvii^e siècle et le *Cortegiano* ne devait être de nouveau traduit ou adapté par l'abbé Duhamel, qu'en 1690. Mais Méré savait certainement l'italien.

(2) « Je ne saurais mieux comparer les écrits de Méré qu'à ceux de Castiglione, auteur du livre du *Courtisan*. Celui-ci a fait le Code de l'homme de Cour, l'autre a fait celui de l'honnête homme », (*Portraits littér.*, III, Paris, Garnier, 1864, in-12, p. 87).

(3) *Il Discorso de B. Pascal sulle amorose passioni*, Foligno, Campitelli, 1923, in-8, p. 15, note 4. « Bisogna dire esplicitamente che il *Cortegiano* è la principal fonte del Méré ».

(4) *Archiv. fur das studium...* etc., t. CV, p. 75-76.

dire que rien n'est plus pauvre, plus dépourvu de valeur critique, que les quelques lignes que M. Toldo consacre à Méré dans cette étude. Il accuse son style d'être « enflé, surchargé parfois d'images étranges », et ceci pourrait déjà faire douter qu'il l'ait bien lu. Surtout, il donne de son œuvre un aperçu singulier. Voici, à peu près, les seuls traits qu'il note, comme si les écrits de Méré ne contenaient pas autre chose : on s'abstiendra des bons mots anciens, ou étudiés à l'avance, la voix sera modulée avec à propos, les termes bien choisis ; on ne sera ni distrait ni opiniâtre dans la conversation, on tâchera de plaire aux dames ; ajoutez « quelques remarques sur la vertu qu'il faudrait avoir à la cour », et vous aurez, paraît-il, un résumé assez complet de la doctrine de Méré, pour pouvoir affirmer qu'elle est extraite du *Cortegiano*.

D'abord, pour les passages où la pensée est la même, on peut se demander si Méré imite Castiglione, ou si tous deux ne s'inspirent pas d'un même écrivain ancien. Par exemple, c'est une idée chère à Méré, qu'on n'a pas besoin de recommander aux hommes d'éviter les grosses fautes contre la bienséance, leur instinct les en préserve ; il n'en va pas de même pour les petites, dont peu de gens s'aperçoivent, et à l'égard desquelles l'attention doit toujours être en éveil. Castiglione développait qu'un homme ne serait pas assez fou pour aller « dansant par les rues la moresque », ou pour « consoler une mère dont le fils serait mort », en commençant « à lui tenir propos plaisans et subtils » ; mais plus graves sont les fautes menues et « couvertes d'un voile qui garde ceux qui les commettent d'eux en appercevoir, s'il n'y advisent de près et avec diligence (1) ». Or Cicéron avait déjà écrit de son côté : « *Ea quae multum ab humanitate discrepant, ut si quis in foro cantet, facile apparent, nec magnopere admonitionem et praecepta desiderant. Quae autem parva videntur esse delicta neque a multis intelligi possunt, ab iis est diligentius declinandum* (2) ». De même, la nécessité de penser d'abord avant d'écrire, et de ne pas sacrifier l'idée aux mots, vient-elle du *Cortegiano*, ou d'Horace (3) ? Pour Méré, l'honnêteté est un suprême degré d'excellence, qu'on ne peut guère atteindre, mais dont on peut s'approcher plus ou moins : sans doute Castiglione ex-

(1) *Corteg.*, p. 164.

(2) *De officiis*, I, 40.

(3) *Corteg.*, p. 87 ; *Art poétique*, vers 40-41.

plique qu'il trace le portrait d'un courtisan idéal, et que celui qui lui ressemblera le plus sera le meilleur. Mais Cicéron, avant lui, n'avait pas caché que son orateur était au-dessus des possibilités humaines, et qu'il en formait une figure parfaite, rêve de l'imagination plutôt que copie de la réalité (1). La justesse du style, l'ordre et la netteté des pensées, la propriété du vocabulaire, réclamés par le *Cortegiano* (2), avaient déjà fait l'objet des leçons de Quintilien dans l'*Institution oratoire*.

En l'absence de toute preuve matérielle de plagiat, je crois qu'il faut, sur le point qui nous occupe, être très réservé.

En revanche, on distingue bien ce qui sépare Méré de Castiglione.

En conformité avec ses théories épicuriennes, Méré considère l'honnêteté comme la source essentielle, unique, du vrai bonheur de l'homme ; il n'y a rien de tel dans le *Cortegiano*. Sa conception de l'honnête homme est plus large, plus humaine, que celle du Courtisan ; Méré dédaigne les cours, et tous ces milieux étroits qui s'opposent au développement total de l'individu ; il est citoyen du monde, et aspire à vivre, au moins par la pensée, dans le monde universel ; comme il trouverait mesquines les préoccupations du courtisan d'Urbain, qui, dans un carroussel ou dans un tournoi, s'efforce d'entrer le premier en lice, pour se faire remarquer ! Il n'attache plus d'importance à la naissance noble, et ne désire plus que son disciple embrasse la carrière des armes ; ce sont là des « spécialisations », qui limitent l'homme ; l'honnêteté est au-dessus des préjugés sociaux. Enfin, il donne à la raison une place prépondérante ; la raison ne se borne plus, comme dans le *Cortegiano*, à reconnaître l'à propos ou l'inopportunité des actions et des paroles [dans l'entourage des Rois ; elle détermine l'existence entière de l'honnête homme, règle ses goûts, ses admirations, ses croyances, domine et dirige toute sa vie intellectuelle et morale.

Parmi les modernes, il paraît bien que Méré a surtout pratiqué Montaigne. Il vaut mieux, je crois, parler ici d'influence que de sources proprement dites. Il lui est arrivé de juger Montaigne avec sa sévérité coutumière (3) ; mais ses contem-

(1) *Corteg.*, *A Reverend et illustre seigneur Michel de Sylva*, evesque de Visce, en tête du *Corteg.*, pages non chiffrées. CICÉRON, *Orator*, xxvi, xxvii.

(2) *Corteg.*, p. 86-87.

(3) « Il est bien difficile de trouver de bonnes choses dans Montaigne. On croit souvent avoir trouvé quelque chose, qu'on n'a rien trouvé » (Voir *Revue*

porains estimaient, non sans raison, qu'il travaillait « sur le fonds de Montaigne (1) ». C'est, à notre avis, la formule qui exprime avec le plus de justesse l'usage que Méré a fait des *Essais*. Il en a extrait les idées générales qui sont à la base de ses théories : son horreur de la prévention, de l'étroitesse d'esprit, de l'asservissement aux coutumes locales, l'insistance qu'il met à répéter qu'il est, comme Socrate, citoyen du monde, le prix qu'il attache à la rectitude du jugement, à la mesure, à la connaissance approfondie de soi-même, à la souplesse qui s'adapte sans effort selon les circonstances diverses, les éloges qu'il fera, à ce propos, d'Alcibiade, son mépris pour une éducation livresque qui charge la mémoire en négligeant la raison, et préfère l'érudition limitée à une teinture générale et superficielle, sa conception épicurienne de la vie, sa tiédeur, au moins pendant la plus grande partie de son existence, tout cela révèle un commerce sérieux avec les *Essais*. Mais Montaigne ne doit pas être rendu responsable de tout ce que le chevalier a, de son crû, ajouté aux idées saines et solides qu'il trouvait en lui ; il est évident que les broderies, qui sont son œuvre propre, n'ont pas la valeur de l'étoffe (2).

Méré a connu l'*Honnête Homme* de Faret, qui était dans tout l'éclat de sa nouveauté au moment où il s'imposait à l'estime du monde. Après Faret, il a répété certains préceptes que Faret tenait lui-même d'ailleurs ; on peut considérer, si l'on veut, que ce qu'il dit par exemple sur les vertus nécessaires à la conversation, sur l'obligation de n'être ni rêveur, ni chagrin, ni entêté, ni autoritaire, vient de l'*Honnête Homme* ; ce ne sont là que des emprunts insignifiants. L'esprit des œuvres de Méré est tout autre que celui du livre de Faret ; et cette différence essentielle importe beaucoup plus que quelques rencontres sur des détails, que Méré pouvait tirer de sa réflexion et de son expérience, sans aucun secours étranger.

Comme Méré connaissait vraisemblablement l'espagnol, il

d'*histoire littéraire*, janvier-mars 1922, p. 96). Son frère était un grand admirateur de Montaigne (BALZAC, *Entretiens*, II, 406).

(1) *Revue d'histoire littéraire*, janvier-mars 1922, p. 78.

(2) Méré ne semble pas connaître la peinture que fait Rabelais de l'abbaye de Thélème ; elle est pourtant conforme à sa conception générale de l'honnêteté. Ce texte célèbre est peu cité au xvii^e siècle. Voir p. ex., M^{me} de Sévigné, lettres des 8 oct. 1688, et 26 juin 1689.

ne serait pas impossible qu'il ait retenu quelques idées du *Discreto* de Gracian. Cet ouvrage, qui ne devait être traduit en français qu'en 1723, avait été publié en 1646 (1), c'est-à-dire à l'époque où Méré commençait à écrire ses premières lettres. On sait l'importance que Méré attribue, pour les relations du monde, à l'intuition prompt et infailible, qui discerne chez les autres, sans pouvoir en rendre compte, des sentiments secrets, que la raison ne saurait atteindre. Or, dans les *realce* VIII et XIX du *Discreto*, Gracian explique qu'il faut entendre les gens à demi-mot, savoir pénétrer au fond des cœurs, et, par de subtiles remarques, découvrir la vérité. « Ce que je demande, donc, c'est une pénétration de jugement qui rédige (sic) les choses à leur dernière analyse, et une justesse de critique qui les fixe au point précis de l'estime ou du mépris qui leur sont dus. Pour cela, il faut commencer par bien démêler l'apparent du réel... Un habile homme ne souffre point que les apparences le gagnent, et fassent sur lui leur effet... C'est à des génies de cet ordre qu'il appartient d'étudier les hommes, parce que les lumières pour les connaître leur sont accordées... ; avec cette connaissance fondamentale de l'homme, ils pénètrent dans ses intentions mêmes et dans ses vues, ou du moins, ils y puisent de si fortes conjectures, que l'événement ne les dément point pour l'ordinaire (2) »

Il se pourrait que cette page un peu confuse de Gracian eût aidé Méré à concevoir une idée capitale, à laquelle il devait donner sa forme définitive, dans la lettre célèbre qu'il a adressée à Pascal.

Méré a-t-il subi l'influence de Saint-Evremond ? Il nous semble que, dans l'état actuel des connaissances, il est difficile de trancher cette question.

Méré est plus jeune de six ans que Saint-Evremond (3). Mais les deux opuscules qui contiennent les principes directeurs de Saint-Evremond, la *Lettre sur les plaisirs* à M. d'Olonne, et le *Traité de l'usage de la vie*, sont de 1656 et de 1658 ; Saint-

(1) Publié chez don Vincencio de Lastanoza, Huesca, 1646. Traduit par le P. DE COURBEVILLE, sous le titre : *L'Homme universel*, Paris, Noël Pissot, in-8°.

(2) Trad. du P. DE COURBEVILLE, p. 224-226 ; cf 84-85. Dans sa traduct. du *Héros* de GRACIAN, (Amsterdam, 1725, in-12), le P. de Courbeville fait des rapprochements entre le texte espagnol, et les *Conversations* de MÉRÉ ; Méré se serait inspiré de Gracian sans le dire. Mais ces rapprochements ne sont pas décisifs ; aucun n'entraîne la conviction.

(3) Il est né en 1607, Saint-Evremond en 1613.

Evremond ne fera, dans la suite, que compléter et adapter, selon l'âge et les circonstances, une doctrine dont les traits essentiels sont déjà fixés ; le premier livre imprimé de Méré, les *Conversations avec M. de Clérembaut*, date de 1668. D'autre part, avant 1657, date où Tallemant rédige généralement ses *Historiettes*, Méré a été lié avec Ninon. « Elle a eu un enfant de Méré », dit Tallemant (1). On sait que Ninon fut et demeura l'amie fidèle de Saint-Evremond. Des relations ont dû exister, par elle, entre les deux écrivains, sans qu'il soit possible de préciser leur portée (2).

D'autre part Méré avait, avant la rédaction des deux ouvrages de Saint-Evremond, écrit des lettres, par exemple à la duchesse de Lesdiguières, qui mourut en 1656. Dans ces lettres, on reconnaît déjà, très nettement, les idées qu'il développera plus tard.

Mais les *Lettres* n'ont été publiées qu'en 1682, et rien ne prouve qu'il n'y a pas introduit des additions et des retouches adroites, destinées à le présenter comme un précurseur. Qui donc, à cette date tardive, où beaucoup de ses correspondants étaient morts, eût pu le contredire !

En somme, les ressemblances du tempérament individuel, l'admiration commune d'Epicure, et l'identité de la doctrine fondamentale, la fréquentation momentanée du même milieu, suffisent à expliquer la similitude des pensées. (3)

(1) IV, 41. Je crois qu'il s'agit bien du chevalier, et non de son homonyme Georges Brossin, seigneur de Méré, peu connu.

(2) La seule lettre que Méré adresse à Ninon (Ed. 1689, II, 361-363), indique seulement que Méré a revu Ninon après une très longue absence, et qu'il est tout heureux d'avoir été bien accueilli par elle. Elle n'offre pas un grand intérêt. Saint-Evremond parle une fois de Méré, avec estime, mais avec sécheresse (Ed. 1753, IV, 270).

(3) Voir p. ex., dans les textes que nous avons cités, sa traduction d'une aventure de Pétrone, et les théories qu'il prête à Eumolpe, sa conception de l'habileté, etc.

CHAPITRE IX

LA PHILOSOPHIE DE L'HONNÊTE HOMME DANS LE MILIEU MONDAIN.

La philosophie de l'honnête homme se développe, s'enrichit, se précise, pendant la période que nous étudions. Elle ne s'exprime pas dans les romans, dont les prétentions ne sont pas si hautes. On la trouve disséminée dans des lettres, des traités, des opuscles.

L'influence de Montaigne est prépondérante (1).

La raison est toujours la faculté qui distingue l'honnête homme ; elle est sa prérogative, sa marque propre (2). Elle s'allie avec la volonté qu'elle éclaire, et qui tend à la réaliser en actes. Le *Traité des passions* de Descartes, publié en 1649, est l'expression ferme et organisée de cette doctrine. Il ne semble pas qu'il s'inspire entièrement de la réalité elle-même ; car il est difficile d'assimiler aux héros cornéliens, qui se dominent comme Auguste, et vont inflexiblement vers le but qu'ils ont choisi, comme Horace et Polyeucte, des personnages remuants, brouillons, comme Retz, Condé, et même incohérents comme Mme de Chevreuse et Mme de Monbazon. Il traduit plutôt l'idéal d'une génération robuste et active, qui est née de celle qui a pris part aux guerres civiles, qui s'est trempée dans les conspirations contre Richelieu, dans la guerre de Trente

(1) Certaines maximes de Mme de Sablé, p. ex., semblent n'être que des phrases détachées des *Essais*. « La contradiction doit éveiller l'attention et non pas la colère. Il faut écouter et non fuir celui qui contredit. Notre cause doit toujours être celle de la vérité, de quelque façon qu'elle nous soit montrée », (max. 59). « Quand on nous propose la diversité des opinions, il faut choisir s'il y a lieu, sinon il faut demeurer dans le doute », (max. 58). Sur l'admiration de Mme de Sablé pour Montaigne, voir Méré, lettre n° 174 à Mitton.

(2) « Il me semble, écrit Descartes, le 18 mai 1645, que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires, consiste principalement en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions » ; (Cf. septembre 1646, édit. Adam et Tannery, IV, 204).

ans, et qui va faire la Fronde. « Il n'y a point d'âme si faible qu'elle ne puisse, étant bien conduite, acquérir un pouvoir absolu sur ses passions (1). » « Ceux en qui naturellement la volonté peut le plus aisément vaincre les passions, et arrêter les mouvements du corps qui les accompagnent, ont sans doute les âmes les plus fortes ; mais il y en a qui ne peuvent éprouver leur force, parce qu'ils ne font jamais combattre la volonté avec ses propres armes... Ce que je nomme ses propres armes sont des jugements fermes et déterminés touchant la connaissance du bien et du mal, suivant lesquels elle a résolu de conduire les actions de sa vie, et les âmes les plus faibles sont celles dont la volonté ne se détermine pas à suivre certains jugements, mais se laissent continuellement emporter aux passions présentes, lesquelles étant souvent contraires les unes aux autres, la tirent tour à tour à leur parti (2) ». « Je ne remarque en nous qu'une seule chose qui nous puisse donner juste raison de nous estimer, à savoir l'usage de notre libre arbitre, et l'empire que nous avons sur nos volontés : car il n'y a que les seules actions qui dépendent de ce libre arbitre, pour lesquelles nous puissions avec raison être loués ou blâmés ». La vraie générosité « qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer », consiste donc en la connaissance que rien ne nous appartient que cette libre disposition de nos volontés, et en la résolution « ferme et constante » de bien user d'elles, « c'est-à-dire, de ne jamais manquer de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures, ce qui est suivre parfaitement la vertu (3) ». L'article 139 fonde l'amour sur la connaissance ; ainsi conçu, l'amour est bon « pour ce que joignant à nous de vrais biens, il nous perfectionne d'autant » ; et il ne saurait être trop grand, « car tout ce que le plus excessif peut faire, c'est de nous joindre si parfaitement à ces biens, que l'amour que nous avons particulièrement pour nous-même n'y mette aucune distinction, ce que je crois ne pouvoir jamais être mauvais ». La générosité est même la source des vertus mondaines, car elle supprime toutes les passions basses comme la jalousie, l'envie, la haine, la colère, et elle rend les hommes qui en sont capables « toujours parfaitement courtois, affables et officieux envers un chacun », parce qu'ils dédaignent leur

(1) Art. 40.

(2) Art. 48.

(3) Art. 152 et 153.

propre intérêt, et « n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes (1) ».

Ces pages contiennent à peu près la psychologie de certains héros cornéliens, Auguste par exemple ; car l'idéal de Corneille ressemble, au moins au début, à celui de Descartes. Il convient toutefois de remarquer que les personnages de premier plan chez Corneille, manquent presque toujours d'amabilité et de politesse, et que l'orgueil de leur supériorité leur donne, à l'égard des humbles mortels, dont ils ne comprennent pas la bassesse, et qui ne comprennent pas leur sublimité, une attitude hautaine, rude, méprisante, qui est contraire à la conception cartésienne, et n'est pas sans déplaire. Horace est dur envers Curiace, comme Polyeucte envers Félix, et même envers Pauline ; et ce sont là deux tragédies classiques de la meilleure époque. L'orgueil est encore plus excessif, plus raide, à partir de *Nicomède* et dans les œuvres suivantes.

Peut-être faut-il faire, par ailleurs, quelques réserves, et éviter les formules générales et absolues. Souvent, l'amour, chez Corneille, est fondé sur l'estime et la connaissance. Cependant, on ne voit pas que Sévère et Polyeucte aient aimé Pauline pour d'autres raisons que sa beauté ; c'est son « malheureux visage », qui captiva, à Rome, « le courage » de Sévère :

mon abord en ces lieux
me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux,

dit-elle à sa confidente (2). Camille aime Curiace, et est heureuse qu'il ait déserté pour elle (3) ; cette lâcheté ne lui semble pas déshonorante ; elle s'inquiète seulement de ce que fera son père. On se demande quel mérite Cinna a bien pu découvrir en Emilie, qui lui impose un assassinat devant lequel il hésite, et dont il a horreur, en une scène (4) qui annonce, avec moins de fureur et de passion, celle où Hermione abattra les derniers scrupules d'Oreste.

Il n'est pas non plus toujours exact que les héros cornéliens triomphent des passions par la volonté, et d'autre part, introduisent la logique dans leurs passions, en déterminant son objet comme bon et raisonnable. Prenons Polyeucte. Il est

(1) Edit. Adam et Tannery, XI. p. 447

(2) Vers 170 et 208.

(3) Vers 243 sq.

(4) III, 4.

rentré du baptême et s'entretient doucement, galamment même, avec Pauline (1). Il n'a, à ce moment, rien d'un héros. Cléon vient lui annoncer que Félix le mande au temple (2) ; immédiatement, sa résolution est prise (3) : va, nous allons te suivre, répond-il ; son dessein est donc soudain ; il l'a conçu sans réfléchir, aussitôt que Cléon lui a fait entrevoir la cérémonie des païens ; c'est une illumination subite. Ni les honneurs, ni la fortune, ni son mariage récent, ni l'amour de sa femme, ne le retiennent un instant. Il n'a aucune lutte à soutenir contre des instincts terre à terre ; sa volonté n'a pas à intervenir. Plus tard même, comme cette révolte de la chair sera faible et brève ; en quelques stances Pauline sera définitivement vaincue ! D'autre part, il ne raisonne son acte que dans la scène suivante avec Néarque, et beaucoup moins pour se convaincre lui-même que pour entraîner son faible ami, en fondant sa conduite en raison. Si la raison et la volonté avaient quelque empire sur lui, elles lui montreraient que la foi n'implique pas le suicide.

Après la Fronde, l'idéal cornélien lui-même subit quelques modifications. Les conspirations, les équipées, les aventures belliqueuses s'enfoncent dans le passé, et s'effacent de la mémoire ; les hommes fréquentent assidûment les femmes dans les ruelles, ils goûtent le charme de leur compagnie ; les intrigues galantes se multiplient ; l'atmosphère est plus douce, plus tiède, plus apaisante, plus propice aux épanchements du cœur, dont Corneille oubliait un peu trop les besoins. L'héroïsme raide et sec qu'il s'obstine à étaler dans les pièces qui suivent *Rodogune*, surprend et déplaît (4). L'amour lui paraissait indigne d'occuper la première place dans une tragédie, et *Œdipe* doit son succès à « l'heureux épisode » des amours de Dircé.

Le *Cyrus* me semble, à ce point de vue, caractéristique. Sans doute, au fond, une conception cornélienne persiste, mais elle est plus voisine des premières pièces de Corneille, du *Cid* par exemple, que des œuvres de sa maturité, et surtout de sa vieillesse. Il y a chez Artamène et chez Mandane quelque chose de jeune, d'ardent, de chevaleresque, qui rappelle Chi-

(1) II, 4.

(2) Vers 626.

(3) Vers 629.

(4) Dans l'*Avis au lecteur* de *Pertharite*, Corneille reconnaît qu'il n'est plus « à la mode ». Il abandonne le théâtre de 1652 à 1659.

mène et Rodrigue ; c'est du Corneille atténué. L'amour est fondé sur le mérite, et Artamène et Mandane sont dignes l'un de l'autre ; il est la source des beaux sentiments, il produit la vaillance et la gloire ; la volonté d'Artamène, au service d'une affection aussi raisonnable, est incapable de défaillances, et les échecs ne l'ébranlent pas. Mandane a le souci de son honneur et le respect de sa naissance ; elle ne consent pas à aimer Artamène, tant qu'elle ne voit en lui qu'un pauvre chevalier. Cependant, voici des différences capitales. L'attrait du roman procède de l'amour seul ; M^{lle} de Scudéry dépouille l'histoire de ses droits légitimes, et, sans essayer de faire un de ces tableaux politiques où se complaisait Corneille, elle transporte l'intérêt dans un domaine étranger. Ainsi avait déjà fait La Calprenède, dans *Cassandra*, et *Cléopâtre*. Les personnages de l'*Astrée* dissertaient sur la raison et la volonté ; ceux des pièces de Corneille étalent la solidité inébranlable de leur âme ; les héros du *Cyrus* ne font ni l'un ni l'autre ; leur âme est ferme et forte, et les enlèvements successifs de Mandane ne découragent pas Artamène, qui, pour la délivrer, dompte l'Asie entière ; mais on devine sa volonté ; de théâtrales déclarations ne nous obligent pas à l'admirer. D'autre part, les discussions un peu froides sur sa nature et son action sont absentes. En somme, son jeu est plus discret, plus silencieux ; on a l'impression qu'elle n'est peut-être plus un élément essentiel de l'intérêt.

Le rôle de ces deux facultés paraît diminué en ce qui concerne la genèse de l'amour ; elles interviennent sans cesse pour régler les manifestations des sentiments, et les soumettre aux bienséances ; les personnages multiplient les mots impératifs : je veux que l'amant, la maîtresse doit... Mais à la base même de l'affection des hommes, on rencontre surtout, comme chez La Calprenède, ce qu'on appelle le coup de foudre. Comme les héroïnes sont parfaites, il se trouve que leur mérite confirme toujours l'effet de leur beauté ; mais quand la connaissance de l'amant se complète, son amour a déjà atteint toute son intensité. A l'égard des dames, une conversation du *Cyrus* est particulièrement intéressante ; elle figure dans le *Banquet des sages* (1). On examine si les dames peuvent, aussi bien que les hommes, aimer les premières ; elles sont froissées qu'Esope les croie capables d'une initiative qui choque la

(1) IX, 799 sq.

pudeur. « La nature est plus ancienne que la bienséance », réplique Esope. Solon, Périandre, Bias, sont convaincus que s'il est rare que les dames fassent les avances, parce que leur beauté les en dispense, et que l'amour-propre et l'éducation les retiennent, ce n'est pas impossible. Pittacus ajoute que l'amour peut naître aussi bien chez l'homme que chez la femme sans réciprocité, parce qu'il n'est pas un acte de volonté. On s'éloigne de l'article 139 du *Traité des passions*, et l'on s'achemine vers Racine.

Enfin, le roman et le théâtre témoignent que les honnêtes gens se plaisent au spectacle d'une tendresse distinguée, qui touche le cœur sans s'écarter des bienséances, effleure la tristesse sans insister, et n'est pas incompatible avec l'élégance mesurée du style, puisqu'elle est aussi éloignée du désespoir muet que des déclamations véhémentes. A leur tour, ils entretiennent ce goût de l'émotion douce et polie (1). La *Clélie* définit le rôle d'une « sensibilité délicate » en amour, et règle son emploi dans les lettres amoureuses. Le *Cyrus* introduit des personnages comme Aglatidas, Artibie, Périnthe, dont la mélancolie discrète fait tout le charme. Sans doute, le lamentable Cyrus de Quinault exagère, et pousse la tendresse au delà des bornes du bon sens. Malgré l'exemple qu'il donne, et en tenant compte des remarques qui précèdent, on peut dire que l'amour est toujours conforme à la raison ; la raison ne perd pas ses droits, et l'on n'est pas encore préparé à goûter la peinture des orages et des crimes de la passion. Seulement, on la conçoit non plus comme déterminant le cœur, mais comme étant simplement d'accord avec lui. Il s'établit comme un équilibre harmonieux entre ces deux éléments, dont l'un était autrefois un peu trop asservi à l'autre, et chacun d'eux préserve l'autre de l'excès : le cœur introduit un peu de chaleur dans les froides conceptions de la raison, et la raison règle et tempère les mouvements du cœur, et le préserve de

(1) Voir les conseils de Chapelain à Scudéry au sujet de *Almahide ou l'Esclave reine*. Il lui recommande de ne pas abuser des grands sentiments « parce que les courtisans, et les dames, pour qui ces ouvrages sont faits, prennent un tout autre plaisir par des campagnes fleuries que guindés au faite des rochers, quelque sublimes et élevés qu'ils soient ». De même, il est préférable d'user d'un style doux, « à cause que les lecteurs... sont gens de Cour ou femmes délicates. J'insisterais sur les passions tendres, et les assaisonnerais d'événements divers et surprenants, les unes et les autres étant la pâture de ces sortes de personnes que toute autre dégoûte sans pouvoir jamais attacher leur attention » (Lettre du 8 nov. 1660).

ce qu'une ardeur exclusive aurait de ridicule et de contraire aux bienséances. « Il est de l'essence d'un honnête homme d'avoir du *sentiment* et de la *connaissance* », lit-on dans la *Justification de l'amour* (1). Cotin fait le portrait d'un amant parfait : il parle de sa maîtresse avec « respect et retenue », montre en toutes ses paroles « le caractère d'une âme tendre et passionnée », se contente de la simple permission de voir et d'admirer sa maîtresse, sans rien lui demander qui fasse tort à son honneur, témoigne en toute circonstance une affection « si raisonnable » que personne ne saurait s'en offenser ; on voit briller en lui « un feu qui ne fume point, et qui n'est qu'ardeur et que lumière (2) ». Saint-Evremond explique avec finesse pourquoi cette forme de l'amour, où les diverses facultés de l'âme concilient leur jeu sans effort, et qui est, sans doute, le plus haut degré de l'honnêteté, est particulière à la France (3).

C'est à la raison que les libertins de bon ton confient le soin d'organiser leur vie, jusqu'aux moindres détails ; ils ont seulement, ou ils affectent d'avoir, une grande sécheresse de cœur.

Saint-Evremond prend la raison pour guide et pour directrice (4). Il est, en somme, un honnête homme à la façon du chevalier de Méré, un peu plus sensuel peut-être, et libertin.

(1) *Recueil des pièces en prose...*, Sercy, III, 301.

(2) *Œuvres gal.* 83.

(3) « Quoique l'amour n'ait jamais des mesures bien réglées, en quelque pays que ce soit, j'ose dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en France, ni dans la manière dont on le fait, ni dans les événements ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une belle passion a de la peine même à se sauver du ridicule, car les honnêtes gens, partagés à divers soins ne s'y abandonnent pas, comme font les Espagnols dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le seul amour. A Paris, l'assiduité de notre Cour nous attache, la fonction d'une charge ou le dessein d'un emploi nous occupe, la fortune l'emportant sur les maîtresses dans un lieu où l'usage est de préférer ce qu'on se doit à ce qu'on aime ; les femmes, qui ont à se régler là-dessus, sont elles-mêmes plus galantes que passionnées ; encore se servent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues ; il y en a peu que la vanité et l'intérêt ne gouvernent, et c'est à qui pourra mieux se servir, elles des galants, et les galants d'elles, pour arriver à leur but. L'amour ne laisse pas de se mêler à cet esprit d'intérêt, mais bien rarement il en est le maître, car la conduite que nous sommes obligés de tenir aux affaires nous forme à quelque régularité pour les plaisirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance... En France ce qu'on appelle aimer n'est proprement que *parler d'amour, et mêler au sentiment de l'ambition la vanité des galanteries* » (en italique dans le texte, *Sur nos comédies... et sur la comédie espagnole*, IV, 24-25).

(4) Il n'écrit que pour les honnêtes gens, qui, seuls, lui paraissent intéressants. Il dit de la mort : « il faut aller insensiblement où tant d'honnêtes gens sont allés devant nous, et où nous serons suivis de tant d'autres ». On dirait qu'eux seuls existent (*Lettre sur les plaisirs à M. d'Olonne*, II, 98).

Epicure est son maître ; il évite les déformations vulgaires de sa doctrine, et adopte l'épicurisme intelligent et modéré, qui met le plaisir dans la recherche des sensations agréables, mais avertit l'homme qu'il ne doit pas s'abandonner en aveugle à l'attrait des voluptés, qu'il y a des plaisirs immédiats, qui se paient par des souffrances ultérieures, et que la sagesse consiste à savoir discerner et choisir (1). Il emprunte à la philosophie des *Odes* d'Horace le *carpe diem*, l'idée qu'il faut savoir profiter de toutes les joies, si brèves soient-elles, que nous offre l'existence, et à celle des *Epîtres* la notion du juste milieu, de la modération en toutes choses, sans laquelle la vertu même dégénère en vice, et celle d'une certaine indifférence, qui nous élève au-dessus des contingences passagères, et, en nous préservant des désirs et des attachements, nous épargne les souffrances et les déceptions (2). Il s'inspire de Montaigne, mais il apporte dans cette recherche de la volupté, plus de méthode, plus de raffinement et de curiosité.

Le souverain bien n'est pas de ce monde, et nous ne pouvons goûter une pleine et pure douceur. « Ni l'entretien d'un honnête homme, qui fait ma plus agréable satisfaction, ni les délices des repas, ni les charmes de la musique, qui sont mes plus sensibles voluptés, ne m'ont jamais fait goûter les plaisirs que mon imagination s'en promettait ». Mais enfin, même courts et mêlés d'amertume, les plaisirs sont des plaisirs, ils valent mieux que les misères, et l'usage de la vie consiste à les « ménager avec adresse », pour tirer d'eux le plus de jouissance possible (3). C'est une science difficile. « Les plus entendus

(1) Voir sur les déformations qu'on a imposées à la doctrine d'Epicure, les protestations de Peiresc. Il parle d'une apologie que médite Gassendi, « pour montrer le tort qu'ont eu ceux qui lui ont imputé les vices qu'il avait en tant d'horreur » (Lettre à Holstenius, 5 mai 1634).

(2) Voir livre I, épître 6 à Numicius, *nil mirari* (vers 1).

*Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
ultra quam satis est virtutem si petat ipsam* (15-16).

Cf. MONTAIGNE, II, 28. Caton le censeur apprenant le grec avec passion dans son extrême vieillesse, fut ridicule ; « je puis dire mon patenôtre hors de propos ». Les deux opuscules de Saint-Evremond, dont je me sers, sont : *La lettre sur les plaisirs à M. d'Olonne* (1656, selon des Maizeaux, II), et le *Traité de l'usage de la vie* (VII), dont la date est donnée par la mention qui y est faite du duc de Candale « que nous venons de perdre » ; il mourut en janvier 1658.

(3) VII, 23-25. C'est une idée chère à Montaigne. « A cette heure que j'aperçois ma vie si brève en temps, je la veux étendre en poids ; à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et

ont de la peine à les bien goûter. La longue préparation, en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif ; si nous n'en avons aucun soin, nous les prendrons mal à propos, dans un désordre ennemi de la politesse, ennemi des goûts véritablement délicats (1). » Il faut d'abord « faire peu de réflexion sur la vie », et se dérober la connaissance de ses propres maux : le mot divertissement signifie-t-il autre chose qu'une diversion, qui nous détourne des objets fâcheux et tristes, vers des choses plaisantes et agréables (2). Les heures sombres contribuent à remplir le nombre de nos jours aussi bien que les heures gaies. « Je ne suis point de ceux qui s'amuse à se plaindre de leur condition, au lieu de songer à l'adoucir... Je cherche dans le passé des souvenirs agréables, et des idées plaisantes dans l'avenir (3). » Il ne faut pas dédaigner les menus plaisirs innocents qui se rencontrent : à la campagne, on est privé de la conversation ? « On aura commerce avec soi-même, et avec des gens qui, pour le moins, ne sont pas fâcheux ». On est loin des parfums, des riches étoffes et des concerts ? On peut contempler les cieux, les étoiles, les prés et les ruisseaux, écouter les rossignols ; surtout, jouissons toujours de ce « bien insensible », qu'est la santé, et dont l'acoutumance nous fait faire trop peu de cas, en pensant aux maux dont nous sommes exempts (4) ; et comme le présent seul est à nous, ménageons « chaque moment comme le dernier de la vie (5) ». Un mal difficile à vaincre, parce que ses causes sont inconnues, douloureux, parce qu'il nous accom-

plus pleine » (III, 13) ; cf. I, 39. « Il faut retenir à tout nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres », et II, 10 : « mon dessein est de passer doucement et non laborieusement ce qui me reste de vie ; il n'est rien pourquoi je me veuille rompre la tête, non pas pour la science même, de quelque grand prix qu'elle soit ».

(1) II, 99.

(2) II, 96-97.

(3) II, 103.

(4) Cf. MONTAIGNE, II, 37 : « C'est une précieuse chose que la santé, et la seule qui mérite, à la vérité, qu'on y emploie non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie à sa poursuite... Toute voie qui nous mènerait à la santé, ne se peut dire pour moi ni âpre ni épincuse ». « La gloire, voire celle des quatre fils Aymon est trop cher achetée, à un homme de mon humeur, si elle lui coûte trois bons accès de colique. La santé de par Dieu » ! L'idée que les hommes jouissent de leur bonheur, comme ils font du sommeil, sans le connaître, se retrouve, III, 13, dans le passage où Montaigne raconte qu'il trouvait bon qu'on troublât son sommeil, afin que « le dormir même ne lui échappât ainsi stupidement ».

(5) VII, 56, 58, 62-63.

pagne partout, est l'« ennui secret qui se cache au fond de l'âme, et qu'on sent mieux qu'on ne le découvre ». Le souverain remède contre cette espèce de chagrin est « la bonne chère avec ses amis » ; la conversation libre et gaie l'adoucit peu à peu, et le vin « réveille les forces de la nature, et donne à notre âme une vigueur capable de chasser toute sorte d'ennuis ». Que des esprits austères ne crient pas au scandale. « Les plus honnêtes gens ne dédaignent pas l'usage » de ce procédé ; ils « se contentent d'en condamner l'excès (1) ».

Le principe essentiel, celui que Saint-Evremond met au centre de sa philosophie, c'est l'observation constante de la mesure ; dans l'intérêt même du plaisir, pour en prolonger l'usage, la raison prescrit de ne pas s'écarter du juste milieu (2). Il faut tirer du plaisir toute la volupté qu'il peut donner, sans le pousser au delà du point où il engendrerait la souffrance (3), et l'impossibilité de jouir des plaisirs futurs. L'excès est « criminel » ; il « ne va pas seulement à l'infâmie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa réputation par la débauche, y perd le plus souvent la santé, et ne blesse pas moins sa constitution que son honneur (4) ». « Une jouissance imparfaite laisse du regret ; quand elle est trop poussée, elle apporte le dégoût. Il y a un certain temps à prendre, une justesse à garder, qui n'est pas connue de tout le monde ; il faut jouir des plaisirs présents, sans intéresser les voluptés à venir... Il ne faut pas non plus que l'imagination des biens souhaités, fasse tort à l'usage de ceux qu'on possède. C'est ce qui obligeait les plus honnêtes gens de l'antiquité à faire tant de cas d'une modération qu'on pourrait nommer économie dans les choses désirées ou obtenues (5). » Aussi convient-il, comme le recommandait Horace, « de rompre ses plus grands attachements, et de réduire la violence de ses desirs aux simples mouvements qu'on nomme souhaits (6) », de conserver toujours

(1) VII, 54 sq.

(2) C'est même son rôle le plus important. « La sagesse nous a été donnée principalement pour ménager nos plaisirs » (II, 97) ; cf. MONTAIGNE, III, 13 : « J'estime pareille injustice de prendre à contre-cœur les voluptés naturelles que de les prendre trop à cœur ; il ne les faut ni suivre ni fuir ; il les faut recevoir », et I, 4 : « nous ne dirons jamais assez d'injure au dérèglement de notre esprit ».

(3) MONTAIGNE, III, 13 : « Je n'aime point à guérir le mal par le mal ; je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie ».

(4) VII, 62.

(5) II, 100.

(6) VII, 35 : « Je ne trouve rien de plus utile et de plus important ».

une âme égale (1), et de prévenir le dégoût que produit l'abondance continue, par une abstention volontaire et momentanée ; « comme la compagnie continuelle, même des honnêtes gens, devient ennuyeuse ou insensible, les esprits délicats s'éloignent volontairement les uns des autres, pour éviter le chagrin qui les menace (2) ». C'est le rôle de l'esprit d'amener les plaisirs à ce degré de maturité parfaite, où il ne manque rien, où il n'y a rien de trop, où le raffinement curieux satisfait tous les désirs légitimes, sans en provoquer d'anormaux, et contente sans lasser : *l'erudito luxu* de Pétrone est l'idéal des délicats (3). Qu'on ajoute la pratique de la vertu, qui préserve des remords et assure la paix de l'âme, et l'on atteindra « la volupté spirituelle du bon Epicure », c'est-à-dire « le sentiment délicat d'une joie pure, qui vient du repos de la conscience, et de la tranquillité de l'esprit (4) ».

Reste l'idée de la mort, qui empoisonne nos joies, comme l'amertume dont parle Lucrèce étreint le cœur au milieu même des délices. Saint-Evremond imite Montaigne, et recommande de s'accoutumer à elle, non comme le ferait un chrétien, pour mépriser les choses transitoires du monde, et tourner nos pensées vers « ce qui ne passe pas », mais simplement pour atténuer son horreur par l'habitude, pour libérer nos esprits de l'angoisse, et nous permettre de savourer en paix les voluptés de la vie ; « je voudrais, dit-il en général, que chacun prévît et s'attendît tellement à toutes sortes de malheurs, qu'il ne pût être surpris par aucune disgrâce (5) ». En particulier, on devrait se dire que tout ce qui est créé est périssable, que la mort est une loi fatale et universelle, et que l'homme, qui voit le lever du soleil, ne contempera peut-

(1) « Nous en jouirons sans empressement et nous les perdrons sans regrets » (VII, 38). Le meilleur moyen pour réduire à leur vraie valeur les choses que nous désirons, est de pratiquer les gens qui les possèdent, et de voir les ennuis, les chagrins dont ils sont rongés. Il y a peut-être là un souvenir du chap. de Montaigne, *De l'expérience*, III, 13, où il recommande précisément, pour avoir une âme calme, sans crainte ni désir, de nous comparer à ceux que le souci de leur fortune, leurs erreurs, inquiètent, et agitent.

(2) VII, 53. Cf. BALZAC, *Entretiens*, II, 351 : « éloignons-nous même quelquefois des véritables honnêtes gens, ils ne sont pas toujours ce que nous cherchons », etc.

(3) II, 101.

(4) II, 103-104.

(5) Cf. MONTAIGNE, III, 13 « il faut souffrir doucement les lois de notre condition ; nous sommes pour vieillir, pour affaiblir, pour être malades en dépit de toute médecine... il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter », etc.

être pas son coucher (1). Ici encore, on se gardera de tout excès. « Il y aurait de la mollesse à n'oser jamais y penser..., mais..., je ne puis en approuver l'étude particulière ; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la vie... L'indifférence est honteuse..., mais l'affliction doit être rare et bientôt finie, la joie fréquente et curieusement entretenue (2) ». Les larmes, les gémissements dans le deuil, sont le propre d'une âme faible et vulgaire. « Une âme forte doit entrer en elle-même, aussitôt, et se remettre dans l'assiette, dont le désordre de la passion l'a tirée ; car un homme raisonnable peut-il considérer l'inutilité de ses pleurs et la vanité de ses regrets, sans rougir d'une longue et violente affliction (3) » ? La religion elle-même est, à le bien prendre, un des éléments de notre bonheur. Voici un passage où la foi est justifiée par des considérations bien égoïstes. « La créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaisirs ; et le sentiment qu'on en a ne laisse jamais un homme sans satisfaction dans le bonheur, ni sans consolation dans la misère. Un esprit bien fait ne goûte pas seulement des douceurs dans la jouissance du bien qu'il reçoit, il trouve encore des délices à remercier son bienfaiteur, et chaque réflexion qu'il fait sur cela lui est un sujet de contentement... Que chacun juge donc combien nous importe la religion, combien il nous importe de connaître Dieu, et de nous soumettre à ses volontés, tant par la considération du devoir que par l'intérêt de notre repos (4) ». Après cela, on reste un peu sceptique devant les quelques vers, fort secs d'ailleurs, qui terminent la lettre à M. d'Olonne, et où l'on ne peut guère voir qu'une précaution, ou une sorte de politesse banale et de pure forme, à l'égard du christianisme (5).

(1) VII, 51 et 46 ; cf. Montaigne, qui compare la mort à un ennemi fatal « Apprenons à le soutenir de pied ferme et à le combattre ». « Il faut toujours être botté et prêt à partir » (I, 20). C'est un lieu commun qui se trouve partout dans les *Odes* d'HORACE.

(2) II, 99.

(3) VII, 47.

(4) VII, 34-35. C'est sur ce point surtout que la conception chrétienne et vertueuse de l'honnêteté se sépare de celle des mondains. Nous citerons un passage où Fortin recommande à son fils d'humilier sa raison devant Dieu ; on sait quelle conclusion donne Pascal à la critique de la raison, qu'il emprunte à Montaigne, et combien les *Pensées*, s'éloignent des *Essais* et les dépassent.

(5) « Les vrais chrétiens plus heureux mille fois dans la pureté de leurs lois, goûteront les douceurs d'une innocente vie, qui d'une plus heureuse encor sera suivie » (II, 104).

Cette conception raisonnable des plaisirs se retrouve dans le chapitre que La Mothe le Vayer consacre à la bonne chère (1). Il recommande de ne pas mettre un vêtement neuf pour assister à un repas. « Il n'y a rien qui ôte tant l'appétit qu'un vêtement qui ne fait que sortir d'entre les mains du tailleur. » Le choix des conviés est un article essentiel. « Les mœurs et la condition de ceux qui se doivent trouver à même table est toujours ce qui la rend plus recommandable (2) ». Rien ne vaut des mets naturels et sains. La recherche culinaire est la source des maladies. « Et celui qui comptera le nombre des cuisiniers de Paris... ne s'étonnera pas de voir multiplier nos infirmités à proportion des officiers de cuisine. » La quantité des plats est fastidieuse et nuisible ; on en prépare tant qu'on rassasierait ce Camblite, roi de Lydie, qui était tourmenté d'une faim si furieuse, qu'il dévora sa femme, et n'en laissa que la main ! Aucun honnête homme ne repoussera cette définition de la bonne chère : « La bonne chère est un repas pris avec appétit, et avec satisfaction du corps et de l'esprit (3) ».

Enfin, à partir de 1660, la raison préside presque seule aux divertissements intellectuels ; elle donne ses caractères essentiels et définitifs à la littérature classique, qui est faite surtout pour la société polie. Après les premières satires de Boileau et les *Fâcheux* de Molière, nos écrivains s'attachent à la nature, à la vérité générale et universelle, et abandonnent l'imitation de la littérature espagnole, dont l'outrance et le défaut de mesure choquent de plus en plus le goût public.

La raison est donc partout ; philosophiquement, on peut critiquer ses limites, son impuissance, ses erreurs (4) ; prati-

(1) II, 212 sq.

(2) Cf. MONTAIGNE, III, 13. « Il n'est point de si doux apprêts pour moi, ni de sauce si appétissante, que celle qui se tire de la société... Je loue Chilon de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Périander avant que d'être informé qui étaient les autres conviés. » M^{lle} de Scudéry s'est souvenue de ce détail dans le *Banquet des sages* (Cyrus, IX, 601 sq.), mais elle l'a modifié. Chilon fait quelques difficultés d'aller à un banquet où il y aura trois dames ; mais quand on lui dit que ce sont des femmes ou filles de sages comme lui, il accepte.

(3) Cf. *Conseils à un courtisan pour sa conduite*, s. l. n. d., in-8°, signé Gerzan, p. 28 : « Quant à la table, il faut qu'elle soit fort proprement servie, et non pas qu'elle soit fort grande. L'une étant d'honnête homme, n'amène aussi que d'honnêtes gens, qui ne se trouvent qu'en petit nombre ; et l'autre... attire la multitude des affamés, qui sont pour l'ordinaire de basse condition et de mauvaise vie ».

(4) Cf. LE VAYER, *Opuscule sceptique, Œuvres*, II, 381 sq., qui reprend l'argumentation de l'*Apologie de Raymond de Sebonde*.

quement, l'on suit ou l'on se flatte de suivre, ses préceptes ; on l'assimile au bon sens, à l'ordre, à la modération, au juste milieu. Je suis persuadée, dit Mme de Motteville, « que la raison habite en tout pays en général (1) ». Mademoiselle de Montpensier aimait « l'ordre en toute chose », et ne voulait pas que les prêtres séculiers des villages voisins vinssent prêcher dans son ermitage sans mission (2). « Je me gouverne fort par la raison », dit Mlle de La Trémouille (3). « J'aime un esprit réglé, quand même il n'aurait que de la médiocrité », écrit M. de La Verrière (4). « Je me rends aisément à la raison que je cherche le plus qu'il m'est possible, étant ennemie de la prévention ; je rends justice quand même ce serait contre moi, et je me condamne volontiers (5) ». M. de La Rochepozay adopte l'attitude de Descartes : « La plus forte de toutes (mes inclinations), c'est le désir de la liberté en toutes choses : c'est par lui que j'examine tout de nouveau (fors en matière de religion), les conclusions qui sont plus généralement suivies, et qui, par une longue suite d'années, ont acquis tant d'autorité, que la plupart des hommes feraient scrupule de les remettre en question (6) ». Mme de Sablé secoue le joug de la tradition : « Il faut étendre la liberté de son jugement, et ne rien mettre dans sa tête par une autorité purement humaine (7) ». La Rochefoucauld considérait comme une distinction d'être « peu sensible à la pitié ». Sans doute il faut tout faire pour une personne affligée, et même lui témoigner beaucoup de compassion, mais il faut se garder d'en avoir : la charité doit se fonder sur des motifs plus nobles et plus éclairés que l'émotion involontaire. « C'est une passion qui n'est bonne à rien au-dedans d'une âme bien faite, ajoute-t-il, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passion pour le porter à faire les choses (8) ». Il est déjà curieux que La Rochefoucauld

(1) *Mémoires*, III, 167.

(2) Lettre à Mme de Motteville, 14 mai 1660 ; cf. son portrait par elle-même, *Galerie des portraits*, etc., 414.

(3) *Gal. des portraits*, 51.

(4) *Ibid.*, 202 ; cf. p. 311 : Mme la comtesse de... « ne se pique de rien ».

(5) *Ibid.*, 206, portrait de Mlle de Melson par elle-même. Voir encore, p. 59, Mme d'Uzès, p. 113, Mme de Brienne la fille etc.

(6) *Ibid.*, 417.

(7) Maxime, 58 ; dans la maxime 1 elle fait les mêmes réserves que M. de La Rochepozay à l'égard de la religion.

(8) Voir son portrait par lui-même, cf. ce que Saint-Evremond dit de lui dans une *Conversation avec M. de Candale* : « en quelque fâcheuse condition

se fasse un mérite de la froideur de son âme ; s'il l'exagère (1), cette affectation d'insensibilité est encore plus caractéristique.

où sa destinée le réduise, vous le verrez également éloigné de la faiblesse et de la fausse fermeté, se possédant sans crainte dans l'état le plus dangereux, mais ne s'opiniâtrant pas dans une affaire ruineuse, par l'aigreur d'un ressentiment ou par quelque fierté mal entendue » (III, 172).

(1) Voir ce que dit de lui, beaucoup plus tard il est vrai, lorsqu'il est déjà vieux, M^{me} de Sévigné, lettre à sa fille du 4 mai 1672.

CHAPITRE X

LE LANGAGE DES GENS DU MONDE.

LES « REMARQUES » DE VAUGELAS.

Le fait le plus important de la période que nous étudions est la constitution du langage des honnêtes gens. Le travail que l'Académie et les salons accomplissent sur la langue aboutit aux *Remarques* de Vaugelas, qui sont publiées en 1647. Elles font bientôt loi, et sont acceptées comme le code du bel usage. Racine les lira à Uzès, pour préserver son style de la corruption provinciale, Corneille corrigera ses pièces pour se conformer à leurs leçons, et Philaminte les invoquera pour chasser Martine, coupable d'avoir usé d'un mot qu'elles condamnaient « en termes décisifs ». Elles « ont été choquées de plusieurs (1) », écrit Pellisson. « Cependant, on connaît bien qu'elles s'établissent peu à peu dans les esprits, et y acquièrent de jour en jour plus de crédit. »

Vaugelas était un parfait honnête homme, « fort civil, et respectueux jusques à l'excès, particulièrement envers les dames, pour lesquelles il avait une extrême vénération. Il craignait toujours d'offenser quelqu'un et, le plus souvent, il n'osait, pour cette raison, prendre parti dans les questions que l'on mettait en dispute (2) ». Aussi, a-t-il intitulé son ouvrage : *Remarques* ; grammairien, il ne se propose que d'enregistrer le bon usage ; honnête homme, il a horreur de décider, de légiférer ; il tient beaucoup à n'être qu'un témoin « qui dépose ce qu'il a vu et ouï (3) ». Ce titre sans prétentions, lui

(1) La Mothe le Vayer, Scipion Duplex, PELLISSON. *Hist. de l'Acad.*, éd. Livet, I, 114.

(2) PELLISSON, *Hist. de l'Acad.* éd. Livet, I, 232 ; cf. I, 235 : il y a dans son ouvrage « je ne sais quoi d'honnête homme... on ne saurait presque s'empêcher d'en aimer l'auteur » ; sur le charme de sa conversation, voir une lettre de Balzac du 12 décembre 1625.

(3) Préface, 2^e chap., je renvoie en général à l'éd. origin., Paris, J. Camusat, 1647, in-4^o.

convient donc doublement. « Mon dessein n'est pas de réformer notre langue, ni d'abolir des mots ni d'en faire, mais seulement de montrer le bon usage de ceux qui sont faits, et, s'il est douteux ou inconnu, de l'éclaircir et de le faire connaître (1) ». Il distingue donc le mauvais usage, qui est celui du plus grand nombre, du peuple (2), et le bon usage, qui est fait « non de la pluralité, mais de l'élite des voix ». C'est « la façon de parler la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. » Sous ce terme général de Cour, il comprend les hommes et les femmes, et « plusieurs personnes de la ville où le Prince réside », qui, par les relations qu'elles ont avec les gens de la Cour, participent à leur politesse. Ce bon usage est, comme la foi, supérieur à la raison même ; il nous « oblige à croire simplement et aveuglément, sans que notre raison y apporte sa lumière naturelle » ; et si la raison veut intervenir, elle aura pour mission de « trouver de la raison aux choses qui sont par-dessus la raison (3) ».

La Cour est donc « comme un magasin d'où notre langue tire quantité de beaux termes » ; mais la Cour, seule, n'est pas une règle suffisante ; il faut qu'elle soit d'accord avec les bons auteurs : « Ce n'est que de cette conformité qui se trouve entre les deux, que l'usage s'établit ». On objectera peut-être que les provinciaux et les étrangers n'ont pas besoin de venir à la Cour, puisqu'ils peuvent trouver la perfection dans les livres. Pour ce qui est de parler, la lecture est insuffisante, « tant parce que la bonne prononciation, qui est une partie essentielle des langues vivantes, veut que l'on hante la Cour, qu'à cause que la Cour est la seule école d'une infinité de termes qui entrent à toute heure dans la conversation, et dans la pratique du monde, et rarement dans les livres » ; pour ce qui est d'écrire, il est possible qu'une personne, qui ne lirait que de bons auteurs, puisse devenir elle-même un bon écrivain (4). Il sera bon aussi de fréquenter les « gens savants en la langue », car beaucoup de difficultés peuvent se présenter, que la Cour

(1) Préface, chap. I. Sur le soin avec lequel il limait sa traduction de Quinte Curce, voir la préface de la trad. elle-même, publiée en 1653 par Conrart et Chapelain, et SOREL, *Biblioth. franç.*, p. 225.

(2) Préface, chap. II et VIII. Pour Quintilien aussi, l'usage est la règle essentielle du langage, à la condition qu'il soit judicieusement défini : « *consuetudinem sermonis vocabo consensum eruditorum* », I, 6.

(3) Préf., ch. V, § 1-2.

(4) Préf., chap II, § 1-6.

ne serait pas capable de résoudre, et que les auteurs ne pourraient éclaircir, parce que les exemples nécessaires y seraient rares, ou même absents (1). La pureté de la langue est malaisée à acquérir, et facile à perdre ; il ne suffit pas « de faire de temps en temps quelque voyage à la Cour, et quelque connaissance avec ceux qui sont consommés dans la langue » ; « il faut être assidu dans la Cour, et dans la fréquentation de ces sortes de personnes, pour se prévaloir de l'un et de l'autre, et il ne faut pas insensiblement se laisser corrompre par la contagion des provinces en y faisant un trop long séjour (2) ».

La plupart des remarques de Vaugelas se rapportent à la pureté, et à la netteté. La pureté consiste surtout à éviter le barbarisme et le solécisme. On fait des barbarismes quand on use de mots qui ne sont pas français, ou dans un sens qui n'est pas français, des mots vieux, populaires et bas, provinciaux, des mots nouveaux, ou, en ce qui concerne les phrases, lorsqu'on dit, par exemple, élever les mains vers le ciel, pour : lever les mains au ciel. Dans l'emploi des articles, pronoms, adverbess, prépositions, et, en général, des particules, on peut commettre des fautes barbares (3). Le solécisme se rencontre, dans les déclinaisons, dans les conjugaisons, dans certaines constructions (4). Vaugelas obéit au principe fondamental qu'il a posé : qu'il s'agisse de locutions provinciales comme languir, rester tout l'été, sortir de Paris, qu'il donne comme originaires de Languedoc, de Normandie, de Bourgogne (5), ou sortir et entrer suivis d'un accusatif (6), d'origine gasconne, ou d'un choix à faire entre deux formes comme filleul et fillol, serge et sarge, (7) « l'usage de la Cour doit prévaloir... sans y chercher de raison (8) ». Les gens de mer disent naviguer : mais,

(1) Préf., chap. II, § 7.

(2) Préf., chap. II, § 8.

(3) P. ex., article : les pères et mères, pour : les pères et les mères, — préposition : par avarice et orgueil, pour : par avarice et par orgueil, — ad-
verbe : il ne manquera de faire, pour : il ne manquera pas de faire, ou bien
des particules mises où il n'en faut pas : en après, par après, du depuis.

(4) P. ex., les émaills pour les émaux, — j'alla, il allit, j'ai sentu, — j'ai
d'argent, un grand erreur, ils y ont été (en parlant de femmes), etc., 577 sq.

(5) P. 136.

(6) P. 38.

(7) P. 341, 250. Molière met la forme fillole, rimant avec parole, dans la
bouche du bourgeois Trufaldin, *Etourdi*, IV, 7.

(8) P. 341, à propos de filleul qu'il préfère. Si l'harmonie du langage, en
outre, y trouve son compte, c'est un bénéfice supplémentaire qui n'est pas
à dédaigner, mais qui, à lui seul, n'aurait pas suffi à dicter un choix ; cf.
BALZAC, *Socrate chrétien*, II, 74, à propos du mot religionnaire : « Le bon usage

même dans leur domaine les techniciens ne sont pas écoutés en matière de langue : on dira naviger, avec la Cour et les bons auteurs (1). En vertu de ce principe étroit, Vaugelas condamne gracieux ; « quelque signification qu'on lui donne..., je ne voudrais pas m'en servir (2) ». « Les termes de l'art sont toujours fort bons et fort bien reçus dans l'étendue de leur juridiction, où les autres ne vaudraient rien » ; un notaire serait aussi ridicule d'adopter dans ses pièces le style des meilleurs écrivains, qu'un romancier d'accueillir : icelui, jaçoit que, etc. (3).

Vaugelas a été assez embarrassé, quand il a examiné « s'il est vrai que l'on puisse quelquefois faire des mots ». D'une part, il condamne logiquement le néologisme, qui échappe pour le moment à la juridiction de l'usage ; d'autre part, il lui répugne de prononcer une interdiction formelle, qui pourrait priver la langue d'un terme heureux, et choquer quelque puissance ; il hésite, pose des principes et fait aussitôt des concessions ; mais on devine sa pensée véritable, s'il ne la formule pas avec clarté. « Il n'est permis à qui que ce soit de faire de nouveaux mots, non pas même au souverain ; » Pomponius Marcellus rappela justement Tibère au respect de la grammaire, qui, comme chacun sait, régente jusqu'aux rois. « Ce n'est pas, ajoute l'auteur, qu'il ne soit vrai que, si quelqu'un en peut faire qui aient cours, il faut que ce soit un souverain ou un favori, ou un principal ministre, non pas que de soi, pas un des trois ait ce pouvoir..., mais cela se fait par accident, à cause que, ces sortes de personnes ayant inventé un mot, les courtisans le recueillent aussitôt, et le disent si souvent, que les autres le disent aussi à leur imitation, tellement qu'enfin il s'établit dans l'usage, et est entendu de tout le monde ». Il accepte, quant à lui, *débrutaliser*, « qui est heureusement inventé », dont il prédit le succès, car aucun de ceux à qui il

ne l'a point reçu ; il a été fabriqué dans un coin du Quercy ou du Périgord, et par conséquent, il doit être condamné comme barbare, et renvoyé à Sarlat ou à Capdenac d'où il est venu ».

(1). P. 66.

(2) P. 526. Cette docilité est sensible dans des passages comme celui-ci : on dit à une femme : quand je suis malade, j'aime la compagnie ; elle répond, quand je la suis, j'aime la solitude. « C'est une faute, que font presque toutes les femmes et de Paris et de la Cour » ; elles devraient dire : quand je le suis, car le est neutre et invariable, et signifie cela. « Néanmoins, puisque toutes les femmes, aux lieux où l'on parle bien, disent la et non pas le, peut-être que l'usage l'emportera sur la raison, et ce ne sera plus une faute » (27-29.)

(3) Préf., chap. ix.

l'a dit ne l'a critiqué. « Aussi, a-t-il été fait par une personne (M^{me} de Rambouillet), qui a droit de faire des mots, et d'imposer des noms, s'il est vrai... qu'il n'appartient qu'aux sages d'éminente sagesse, d'avoir ce privilège (1) ». Mais, bien qu'il approuve le mot de *sécurité*, et soit convaincu qu'il s'implantera, il ne voudrait pas s'en servir encore, sans quelque adoucissement, comme : pour user de ce mot (2).

Vaugelas tient à la décence du langage, et repousse les expressions qui éveillent des idées fâcheuses. *Vomir* est dans « tous nos meilleurs livres », mais il est mal reçu à la Cour par les dames, « à qui un si sale objet est insupportable » ; sans doute, on pourrait arguer que, quand il s'agit de choses odieuses comme les injures, on peut accepter une métaphore empruntée à un acte désagréable. « Tout cela n'empêche pas que nos dames n'aient une grande aversion à ces façons de parler, incompatibles avec la délicatesse et la propreté de leur sexe, ni que ceux qui parleront devant elles, s'ils ont quelque soin de leur plaire, ne s'en doivent abstenir (3). »

Vaugelas ne veut pas qu'on essaie de justifier par la liberté de la conversation, l'emploi d'un mauvais mot ; même en raillant, il n'est pas permis d'user d'un terme exclu du bon usage ; ou du moins, il faut le faire rarement, et en ayant grand soin de montrer, par l'accent et le geste, qu'on le dit pour rire ; rien n'est plus susceptible de choquer des personnes dont le goût est éclairé. « Entre les fausses galanteries, celle-ci est des premières, et j'ai vu souvent des gens qui, usant de ces termes et faisant rire le monde, ont cru avoir réussi, et néanmoins on se riait d'eux, et l'on ne riait pas de ce qu'ils avaient dit, comme on rit des choses agréables et plaisantes. Par exemple, ils disaient : *boutez-vous là*, pour dire *mettez-vous là*, ne démarrez point, pour dire : ne bougez de votre place, et le disaient en raillant, sachant bien que c'était mal parler,

(1) P. 452.

(2) P. 44. Dans la Préface, ch. ix, il dit : on peut quelquefois faire des phrases « au lieu qu'il n'est jamais permis de faire des mots, mais il faut bien des précautions, entre lesquelles celle-ci est la principale, que ce ne soit pas quand l'autre phrase qui est en usage approche fort de celle que vous inventez ». On dit : lever les yeux au ciel, pourquoi chercher à dire : élever les yeux vers le ciel ? Il entoure de tant de réserves la création d'expressions, qu'on peut conclure qu'en fait, il la désapprouve aussi bien que celle des mots.

(3) P. 127., cf. *Chevræana*, où ce verbe est employé : « Le lecteur me pardonnera ce vilain mot » (p. 245.)

et ceux qui l'oyaient ne doutaient point que ceux qui le disaient ne le sussent, et, avec tout cela, ils ne le pouvaient souffrir ». Assurément, un langage soutenu serait déplacé dans la causerie ordinaire, « cela serait encore, en quelque façon, plus insupportable et souvent ridicule » ; mais il faut distinguer entre un langage soutenu, et un langage composé de mots et de phrases du bon usage, « qui... peut-être bas et familier et du bon usage tout ensemble. Et pour écrire, j'en dirai de même, que quand j'écrirais à mon fermier ou à mon valet, je ne voudrais pas me servir d'aucun mot, qui ne fût du bon usage (1) ». Vaugelas tient beaucoup à cette idée, car il la répète souvent (2). Il a beau affirmer que « ce bon usage se trouvera de grande étendue, puisqu'il comprend tout le langage des honnêtes gens, et tous les styles des bons écrivains (3) ; » on regrette que la muse de la conversation soit enfermée dans un petit jardin, où toutes les allées sont soigneusement sablées, toutes les plantes triées, taillées, et étiquetées, et que, même en ses moments de récréation, il lui soit interdit de folâtrer dans les plates-bandes. Si on enlève à la parole ses saillies, ses trouvailles, même ses incartades, tout l'imprévu que lui apportent le hasard des circonstances, les détours de la discussion, et les tempéraments différents des individus, ne lui enlève-t-on pas la vie même ?

A vrai dire, nous critiquons ici avec nos goûts et nos habitudes modernes ; les contemporains de Vaugelas n'étaient pas sensibles à la couleur, et à la saveur de l'expression, mais à sa pureté, à sa clarté régulière et nuancée ; ils concevaient la conversation comme une forme, un peu plus animée, de l'analyse des idées abstraites et générales, et attachaient peu de prix à la manifestation des natures particulières ; cette langue, qui nous semble pauvre, suffisait à leurs besoins. Aussi, ne devons-nous pas les plaindre, d'avoir été garrottés par les

(1) Préface, chapitre VII, § 3.

(2) « C'est une maxime... que tous les mots et toutes les façons de parler qui sont basses, ne se doivent jamais dire en parlant, quoiqu'il y ait beaucoup plus de liberté à parler qu'à écrire. Il y a une certaine dignité, même dans le langage ordinaire et familier, que les honnêtes gens sont obligés de garder comme ils gardent une certaine bienséance en tout ce qu'ils exposent aux yeux du monde » (p. 446) ; cf. p. 123, à propos de l'expression : *des mieux*, (il danse des mieux), que la Cour ne peut souffrir. « Il ne faut pas oublier cette maxime que jamais les honnêtes gens ne doivent, en parlant, user d'un mot bas ou d'une phrase basse, si ce n'est par raillerie..., il ne faut laisser aucun doute qu'on ne l'ai dit en raillant. »

(3) Préf., chap. VII.

exigences du bel usage, pas plus que nous ne devons déclamer sur le sort des poètes tragiques, contraints par la tyrannie des unités ; ils évoluaient avec aisance dans ce milieu où nous serions gênés. Ils étaient contents de ce qui nous paraît indigence ; il n'y a pas à établir de comparaison entre eux et nous : leurs plaisirs étaient autres, ils n'étaient pas inférieurs.

D'ailleurs, on peut se demander si, dans le commerce de la vie, ils ont appliqué en tous points ce qu'ils approuvaient. Ils ont admiré Vaugelas, l'ont-ils parlé vraiment avec exactitude, même plus tard ? Molière a, toute sa vie, écrit des farces ; elles sont, jusqu'au bout de sa carrière, contemporaines de ses plus hautes comédies, et ont été jouées avec bonheur, à la Cour même. Tallemant écrit ses *Historiettes* vers 1657, et, dans les anecdotes qu'il rapporte, dans les propos qu'il prête à ses héros, les mots du bel usage côtoient familièrement leurs frères roturiers. La correspondance de Mme de Sévigné est une conversation par écrit, dont le succès fut grand, dès le *xvii^e* siècle, avant toute publication. Son vocabulaire est-il toujours aussi châtié que le voudrait Vaugelas (1) ?

Vaugelas attache une grande importance à la netteté du langage ; elle concerne, en général, tout ce qui contribue à la clarté. Dans ce domaine, il est exigeant, minutieux, subtil, il pourchasse la plus légère obscurité ; il s'obstine, en dépit de l'évidence, à découvrir de l'ambiguïté ; il voit des difficultés là où il n'y en a pas. Il semble que, sur ce point, il se borne moins à enregistrer le bel usage : il est moins passif ; il intervient, critique, redresse, et la raison, qui paraissait devoir être à peu près exclue de l'ouvrage, ou du moins reléguée au second rang, joue un rôle un peu plus actif ; elle veut que l'expression la satisfasse immédiatement, complètement. Voici quelques phrases qui ne sont pas nettes, simplement parce que les mots ne sont pas à leur place logique ; l'esprit, surpris, doit prendre la peine de rétablir l'ordre rationnel. Il pourrait en résulter quelque hésitation, quelque tâtonnement dans l'intelligence. Ils firent les uns et les autres si bien... pour : ils firent si bien les uns et les autres. Il ne se peut taire ni parler, pour : il ne peut se taire ni parler. Il ne se peut taire, seul, est mieux dit que : il ne peut se taire ;

(1) Il reconnaît lui-même qu'en parlant, on peut former sur-le-champ certains mots comme : *brusqueté, inaction, impolitesse*, et des verbaux en ent, comme *ronflement, pleurement*, « et encore n'est-ce qu'en raillerie » (577 sq.)

mais cette expression, ainsi construite, ne fait pas attendre une suite qui comprendrait autre chose qu'un verbe pronominal ; si bien que le lecteur, étonné par le second infinitif qui est simple, doit faire effort pour concevoir que ces deux infinitifs, de nature différente, sont rattachés au même verbe. « Il faut arranger les paroles en sorte que le verbe qui régit les deux infinitifs, ait sa construction nette avec l'un et avec l'autre ».

Dans les exemples qui précèdent, on conserve les mots, on se borne à changer leur place pour obtenir la netteté. Mais il y a des cas où il faut supprimer et ajouter, ou remplacer des mots. *Selon le sentiment du plus capable d'en juger de tous les Grecs* est une proposition obscure, car de tous les Grecs veut être mis après capable, et d'en juger, également ; on dira : selon le sentiment de celui de tous les Grecs, qui était le plus capable d'en juger. *Plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leur loisirs* ; il y a là trop de mots pour un seul verbe ; on a quelque peine à saisir leur rapport ; on supprimera tous les jours, ou merveilleusement (1).

Vaugelas est implacable pour l'équivoque. Elle vient d'un mauvais usage du relatif (c'est le fils de cette femme qui a fait tant de mal), du possessif, (il a toujours aimé cette personne au milieu de son adversité), de mots mis « entre ceux qui ont du rapport ensemble », (l'orateur arrive à sa fin, qui est de persuader, d'une façon toute particulière ; faut-il comprendre : arrive d'une façon particulière, ou persuader d'une façon particulière ?) Une lettre d'un écrivain débute ainsi : « ne pouvant aller à Saint-Germain sitôt que je désirais pour une affaire qui m'est survenue » ; veut-il dire qu'il lui est arrivé une affaire pour laquelle il veut aller à Saint-Germain, ou qu'une affaire l'a empêché d'y aller ? Que n'a-t-il dit : à cause d'une affaire ! C'est une grande louange à donner à Coeffeteau, qu'il n'a pas écrit une seule ligne qu'il faille lire deux fois pour la comprendre (2). Vaugelas condamne une phrase pourtant bien claire, parce qu'elle pourrait peut-être arrêter un instant un lecteur scrupuleux... ou borné. *Germanicus a égalé sa vertu (d'Alexandre) et son bonheur n'a jamais eu de pareil* ; vertu = virtutem, bonheur = felicitas, mais, comme les deux mots sont unis par et, il serait possible qu'on

(1) P. 577 sq.

(2) P. 585 sq.

leur attribuât le même rôle grammatical (1). Qu'on n'allègue pas le contexte ; c'est aux paroles à faire entendre le sens, et non au sens à faire entendre les paroles ; « c'est renverser la nature des choses que d'en user autrement (2) ». On évitera les longues périodes « fort ennemies de la netteté du style », et les fréquentes parenthèses, etc.

L'ordonnance régulière et symétrique est agréable à l'esprit comme à l'oreille. Il est mauvais d'écrire : j'expose cet ouvrage au jugement du siècle le plus malin, et du plus barbare peuple qui fut jamais ; on dira : du siècle le plus malin et du peuple le plus barbare, ou : du plus malin siècle et du plus barbare peuple. C'est à ces délicatesses subtiles, que le vulgaire ne perçoit pas, qu'on reconnaît la finesse et la sûreté du goût (3).

Vaugelas n'eût pas été de son temps, s'il n'eût mis la perfection suprême du style dans « l'élégance, la douceur, la majesté, la force, et ce qui résulte de tout cela, l'air et la grâce qu'on appelle le je ne sais quoi, où le nombre, la brièveté, et la naïveté de l'expression ont encore beaucoup de part (4) ».

Vaugelas n'est pas indifférent à la prononciation des gens du monde ; il redresse de mauvaises habitudes : cheux vous, on z'a, on z'ouvre, allair au lieu d'aller (5), preigne, vieigne, pour prenne, vienne (6) ; en revanche, les courtisans prononcent beaucoup de mots écrits avec la diphtongue oi, comme s'ils étaient écrits avec la diphtongue ai, « A mon gré, c'est une des beautés de notre langue, à l'ouïr parler, que la prononciation d'ai pour oi ». Mais plusieurs en abusent (7).

On trouve, épars dans les *Remarques*, des conseils minutieux sur la manière d'écrire des lettres, et sur l'emploi qu'il faut faire des formules de politesse. Ils intéressent aussi bien la civilité que la grammaire ; si nous les rapportons ici, c'est parce que Vaugelas les rattache à ses principes généraux.

Dans la première période d'une lettre, il ne faut pas répéter le titre, Monseigneur, Monsieur ou Mademoiselle, par lequel on a commencé : « ce serait importuner et non pas respecter la personne que l'on prétend honorer, d'user de cette répé-

(1) P. 112.

(2) P. 589.

(3) P. 528.

(4) P. 593.

(5) « La plupart des dames » prononcent ainsi en lisant (437).

(6) P. 66.

(7) P. 98.

titution si proche l'une de l'autre, avant que le sens soit complet ». Ces mots sont fort bien placés après : vous ; il n'appartient qu'à vous, Monseigneur, de faire ; c'est que vous « est un terme commun à tous, et par conséquent peu respectueux » ; il faut donc le relever par ces vocables honorifiques ; « il n'y a point d'endroit dans la lettre où cette répétition puisse avoir meilleure grâce qu'après ce mot, parce qu'elle y est nécessaire (1) ». Mais ils ne seront jamais placés après un verbe actif, « à cause de l'équivoque ridicule » qu'ils peuvent faire avec le verbe, et avec le nom qui est régi par lui : Je ne veux pas acheter, Madame, si peu de chose à si haut prix, est une phrase fâcheuse ; « car qui ne voit le mauvais effet que cela produit, et devant, et après, en disant : acheter Madame, et Madame si peu de chose ! Ces équivoques sont le plus souvent déraisonnables, et ne se produisent que si l'on fait « violence à la phrase d'une façon grossière et impertinente, comme est celle qui est si triviale et si importune, mais que l'exemple m'oblige d'alléguer : voulez-vous du veau Monsieur » ? Mais il convient de les éviter soigneusement, car il y a plus de sots que de sages (2). Monseigneur, Madame, ne suivront jamais Votre Majesté, Votre Eminence, sans doute pour que le terme le plus faible n'attire pas l'attention aux dépens du plus fort. D'ailleurs, il convient de les répéter avec modération : « en toutes choses, l'excès est vicieux ».

En ce qui concerne la fin des lettres, « c'est une faute très commune » d'écrire ceci : «..... me donnent la hardiesse de prendre le titre de, et puis Monsieur, ou Monseigneur, ou Madame, en bas, à l'endroit où l'on a accoutumé de le mettre, et ensuite, votre très humble serviteur » ; bien que la préposition : de, retombe sur : serviteur, et que les mots de Monsieur, Madame, ne soient mis là que par civilité, cette suite de mots : prendre le titre de Monsieur votre serviteur, peut créer une équivoque, et rompre « la construction des paroles (3) ». On

(1) On peut l'y placer ou immédiatement : il n'appartient qu'à vous, Monsieur, ou médiatement : pour vous assurer, Monsieur. Ces mots sont bien placés après les particules comme car, mais, qui, par l'arrêt du sens et de la voix, les mettent en valeur, après oui, non, devant que, de, pour la même raison.

(2) P. 544 sq.

(3) P. 134. Pour la même raison, sont mauvaises des formules comme celles-ci : je m'assure que vous ne refuserez pas cette faveur, à, Monsieur, votre très humble serviteur, — sachant bien qu'il n'y a rien que vous ne voulussiez faire, pour, Monsieur, votre, etc.

ne peut guère se servir, à la fin d'une lettre, que du nominatif et de l'accusatif ; le nominatif est le plus employé : je suis, Monsieur, votre serviteur. L'accusatif est moins fréquent, « mais il ne laisse pas d'avoir fort bonne grâce, comme : faites-moi l'honneur de me croire, Monsieur, votre... etc. (1) ». Si l'on écrit au Roi, et que la lettre soit courte, on usera toujours de Votre Majesté, jamais de vous. On peut d'ailleurs remplacer Votre Majesté par Elle ; Votre Majesté sera souvent répété, « mais avec une certaine mesure judicieuse qui empêche qu'on ne se rende importun en voulant être respectueux ». Dans une longue lettre, on peut mêler Vous et Votre Majesté, mais on écrira plus souvent Votre Majesté. Il y a des endroits où vous est obligatoire : Vous êtes, Madame, la plus grande Reine du monde. Pour les personnes d'une grandeur « moindre que la royale », on emploiera librement vous, ou les formules de même nature que Votre Majesté (2).

Tout en rendant hommage au mérite des *Remarques*, La Mothe le Vayer n'était pas d'accord avec Vaugelas sur le bon usage, qu'il est si difficile de déterminer, quand il s'agit d'une langue vivante, parce que chacun prétend le posséder. Il regrettait la docilité, avec laquelle Vaugelas laissait tomber, aux dépens de la langue, un grand nombre de mots excellents. Il soutenait : à présent ; « il faut avoir le goût fort dépravé, pour trouver à présent vicieux », — des mieux : « je vois des premiers de ce pays-là (la Cour), qui n'en tombent pas d'accord ». — gracieux : « pourquoi ne dirait-on pas : vous trouverez un homme le plus gracieux du monde et le plus civil (3) » ? Dans la phrase : Germanicus a égalé sa vertu, et son bonheur n'a jamais eu de pareil, il n'y a d'obscur que l'emploi des possessifs : sa se rapporte à Alexandre, et son à Germanicus ; mais ce n'est pas cela que critique Vaugelas. Vouloir supprimer tous les jours, ou merveilleusement, dans la phrase : plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leurs loisirs, est sacrifier l'idée à un scrupule excessif de style. Enfin, Le Vayer signale avec raison, que, dans la plupart des for-

(1) P. 134. Dans ces formules, on évitera le redoublement du superlatif, comme dans : je suis parfaitement votre très humble : c'est comme si l'on disait : je suis votre très très humble serviteur (488). Je vous irai assurer de mes obéissances est une expression gasconne à éviter ; il faut : de mon obéissance (353).

(2) P. 550.

(3) *Œuvres*, II, 639, 638, 646.

mules de lettres que repousse Vaugelas, l'emploi judicieux de la ponctuation supprime toute équivoque : les virgules permettent de séparer nettement les mots qui doivent être détachés du contexte : Je ne saurais oublier, Monseigneur, cet heureux séjour (1)...

Un principe fort judicieux dirige Le Vayer : avec moins de verve, moins d'intransigeance, moins de ridicule que M^{lle} de Gournay, il proteste contre l'appauvrissement de la langue, que tolèrent, au nom d'une conception étroite et erronée du bon usage, ceux qui auraient justement pour mission de guider, d'éclairer les esprits, de déterminer l'usage. « Vous avez vu le nombre prodigieux de diction et de phrases qu'il veut abolir. Jamais les renards de Samson ne mirent tant de désolation dans la moisson des Philistins, que ces remarques sont capables d'en causer parmi tout ce que nous avons d'œuvre d'éloquence... Il n'y a rien de plus odieux que d'abolir et de détruire (2). »

Les observations de Le Vayer furent mieux accueillies que celles de Scipion Dupleix, auquel Sorel reproche de vouloir imposer trop de mots gascons, comme ains, madamoiselle, és-montagnes (3). « On doit, écrivait Sorel, s'étudier à la politesse du langage autant qu'à celle de la contenance, ou de la manière de se vêtir, et qu'à tout ce qui paraît en l'extérieur ». Il recommandait d'abord les *Remarques de Vaugelas*, qui, le premier, a montré la différence entre l'usage populaire et celui du grand monde, mais corrigées par celles de La Mothe le Vayer (4).

En 1653, René Bary publia, à l'usage du monde précieux, sa *Rhétorique française* (5), « où l'on trouve de nouveaux exemples sur les passions et sur les figures,... et où le sentiment des puristes est rapporté, sur les usages de notre langue ». Parfois, elle s'adresse à l'orateur de profession, mais sa portée est le plus souvent générale, et tout le monde peut en profiter. « La rhétorique est un art qui enseigne à débiter poliment sur chaque sujet, ce qu'il y a de propre à persuader (6). » L'ou-

(1) *Ibid.*, II, 637-648.

(2) II, 649.

(3) *Bibliothèque française*, 21.

(4) *Biblioth. française*, 8, 20.

(5) Paris, P. Le Petit, 1653, in-4°. Je renvoie à l'éd. suiv : Paris, *ibid.*, 1659, in-12.

(6) P. 1.

vrage a, comme caractéristique, de donner, pour chaque figure de rhétorique, un très grand nombre d'exemples, que l'on peut reproduire ou imiter. C'est, en beaucoup d'endroits, un manuel commode de conversation et de beau style. Par exemple, à propos de l'analogie, il cite 46 modèles de phrases : il n'y a point d'abeille sans aiguillon, il n'y a point de réplique sans chaleur ; — un procureur contre un président, c'est une vague contre un rocher, c'est une piqure de mouche contre un taureau de bronze ; — comme les grands orages sont ordinairement suivis de beaux jours, il ne faut pas s'étonner si la bataille de Cérisoles, fut suivie de la paix de Crespy (1). On pourrait dire, comme Armande, que celui-là ne s'attend point du tout. Il passe en revue de la même manière, les métaphores, les belles métaphores éloignées, l'hyperbole, l'épanadiplose ou réduction, la paronomasie, l'antithèse, à laquelle il consacre 113 exemples (2). Il indique quels verbes on peut employer avec les différents noms, et donne des modèles de développements distingués. « On dit cacher ses pratiques, déguiser ses sentiments, dissimuler sa douleur. » Les mots doivent être assortis, et l'on se gardera d'attribuer une qualité relevée à une personne méprisable : on n'appliquera pas le mot régner « à la puissance d'un bêtire (3) ». « On dit en parlant d'une fille ravissante : elle n'est ni grande ni petite, elle n'est ni grosse ni menue, elle a les cheveux cendrés, noirs ou blonds, longs et déliés ; elle a la peau délicate, blanche et polie, elle a les yeux fendues, bleus, doux, et à fleur de tête, elle a les joues arrondies, blanches et vermeilles,... elle a le menton fessu et charnu.... elle a les doigts ronds, languets, et comme se terminant en pyramide (4) ». Il indique les développements que l'on peut faire, si l'on veut louer une personne, en considérant tour à tour « la nativité, la noblesse, l'âge, le mariage, la prêtrise, le célibat, la profession et la mort », ou si l'on a à parler des plantes, du ciel, des minéraux, des pierres précieuses (5). En général, il se rattache à Vaugelas. « Puisque par le nom de pédant, on entend parler de ceux qui ont exactement étudié le langage des écoles, qui ont négligé le français, et qui, dans la diversité des idiomes, dont leur mémoire est

(1) P. 60.

(2) P. 269, sq. 277 sq., 298 sq., etc.

(3) P. 237.

(4) P. 240.

(5) P. 157 sq.

remplie, n'ont pas toute la pureté que leur langue requiert, que sous celui de vulgaire, on comprend ceux qui ont été nourris dans la chicane, dans le commerce..., et qui, faute d'avoir lu les bons livres et fréquenté les beaux esprits, pêchent contre l'élégance et la clarté, et que, par le nom de puristes, on entend parler de ceux qui paraissent souvent au cercle, chez les ministres, et dans les grandes compagnies, qui observent soigneusement les défauts de leur langue, qui choisissent les mots, qui adoucissent les phrases, et qui tâchent tous les jours de joindre la netteté du tour à la beauté du raisonnement, il me semble qu'on démentirait ses propres lumières, si l'on préférerait le français de l'Université au français du Louvre, et si l'on aimait mieux s'exprimer en homme d'affaires ou de trafic, que de parler en homme de Cour ou d'Académie ». Mais il ne veut pas être esclave des sentiments des puristes eux-mêmes, et reconnaît qu'« il y a de belles hardiesses (1) ».

Les principes essentiels de Vaugelas inspirent, treize ans après son ouvrage, les *Remarques sur les œuvres poétiques de M. de Malherbe*, de Chevreau (2). Comme lui, il reconnaît la souveraineté de l'usage (3), condamne les termes vieux (4) ou propres « au menu peuple de Paris (5) », les expressions peu « nobles (6) ». Il exige une parfaite clarté ; « il faut le deviner, dit-il d'un passage des *Larmes de saint Pierre*, et tout le monde ne peut être devin (7) ». C'est la plus grave des critiques qu'il puisse faire. Malherbe a écrit :

Quiconque de plaisir a son âme assouvie,
plein d'honneur et de bien, *non* sujet à l'envie.

« Ce non sujet à l'envie, qui n'est pas trop bon, observe Chevreau, fait encore une équivoque, et c'est ce qu'on ne saurait trop éviter, dans la prose et dans les vers. En effet, quoique cette manière de parler : il est sujet à l'amour, il est sujet à la colère, s'entende de celui qui est porté natu-

(1) P. 224 sq.

(2) Saumur, Jean Lesnier 1660, in-4°.

(3) « C'est vouloir perdre du temps que d'en employer à contester contre un maître qui ne paie ni d'exemple ni de raison » (48).

(4) Comm p. ex. piteux, angoisse, méfait, ruer (au sens de lancer), (p. 5.)

(5) P. 52-53.

(6) P. 25. Beaucoup d'exemples sont tirés des *Larmes de Saint Pierre*.

(7) P. 41.

rellement à aimer ou à se mettre en colère, il n'en est pas de même de l'autre, et pour peu qu'on ait l'oreille délicate et juste, on trouvera qu'être sujet à l'envie ne signifie pas seulement envieux, mais encore envié (1) ».

Chevreau est aussi sévère pour la justesse du style. Il veut la convenance des différents termes entre eux (2), et celle de l'expression elle-même au sujet : la forme doit être exactement adéquate à l'idée. Il reprend des mots trop faibles (3), des hyperboles, comme celles que Malherbe accumule pour peindre le désespoir de saint Pierre (4), des verbes, des adjectifs impropres (5), des images incohérentes (6), des « manières de parler un peu trop hardies (7) », des locutions créées par analogie (8). Dans les images, il réclame de la logique. Malherbe écrit :

O soleil, ô grand luminaire...
tu couchas aux rives du Gange...,
d'où vient que ta sévérité...
ton allure vagabonde...
n'ayant aucune connaissance,
n'a point aussi d'affection.

« Ton allure n'a ni affection ni connaissance, est ce qu'on appelle galimatias ; mais voici une chose qui me semble considérable. Il est certain que, quand M. de Malherbe a mis : ô soleil, ô grand luminaire, il n'a rien dû mettre ensuite, qui ne pût être commun au soleil et au luminaire. Cependant un luminaire n'a point de sévérité, ne se couche point, n'a ni connaissance ni affection (9) ». Il regrette que Malherbe ait

(1) P. 8. Il est encore question de la clarté, p. 26, 64, 67, 68, 69, 73, etc.

(2) Il condamne ce vers de Malherbe : quel astre malheureux ma fortune a bâti ; « éclairer est le propre des astres, et non pas bâtir » (9).

(3) P. ex. *farouche*, trop faible, pour un régicide comme Ravaillac (58), — *offenser*, qui « ne dit pas assez pour des ennemis enragés » (40).

(4) P. 45. On peut voir par le *Discours de MÉNAGE* sur les *Œuvres* de SARRAZIN (1658, p. 57), que, pour plusieurs personnes, « parler Balzac » est déjà synonyme de « mal parler ».

(5) Ma lyre dira mieux qu'un cygne : ni la lyre ni le cygne ne *disent*, (53) ; soit la fin de nos jours contrainte (pour violente) ou naturelle : « la mort naturelle est même contrainte, pour me servir de ses termes » (13).

(6) Comme le front d'une âme dans : les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer (62).

(7) P. 34.

(8) P. 36, 55, etc.

(9) P. 59 ; Chevreau rappelle que Balzac critiqua deux vers de Maynard pour la même raison, et que Maynard s'empessa de les corriger.

« peu de soin des particules, qui ont une grâce merveilleuse dans notre langue », et dont l'emploi est rationnel (1).

Même en poésie, du moins pour tout ce qui ne concerne pas le vocabulaire, la raison est le juge suprême. Il est piquant de constater qu'elle s'exerce, au début de la période classique, aux dépens de ce poète, à qui Boileau, dans l'*Art poétique*, attribuera l'honneur de l'avoir introduite dans la littérature. Il n'est pas sans intérêt, pour le sujet qui nous occupe, de noter que ces *Remarques sur Malherbe*, que Chevreau avait ébauchées un jour, pour se divertir, chez M. de Chandenier, furent achevées, mises en ordre et publiées sur les prières instantes de ce gentilhomme (2).

Pour apprendre aux mondains les secrets du beau langage, Cotin réunissait en volume ses *Œuvres galantes* (3). Elles contiennent force lettres qu'il aurait écrites ou reçues. Ont-elles été vraiment composées ? Ne sont-elles pas plutôt fictives ? En tout cas, beaucoup portent un titre dans l'édition, et peuvent servir de modèles aux gens du bel air : excuse de n'avoir pas écrit, remerciement, assurance d'amitié, jugement d'une devise, sollicitation pour une dame. Quelques-unes, même, sont de courts développements sur des points spéciaux de la conduite que doivent tenir, dans certaines circonstances, un galant homme ou une honnête femme : la conduite avec ses rivaux, de la conduite d'un amant, conduite des dames. En général, pour le style, Cotin recommande ce juste milieu agréable, cette trame d'une élégance régulière, uniforme, un peu froide, qui satisfait à la fois la raison et le goût. « Je souhaite assez que mes lettres soient relevées où il faut l'être, et que le galimatias ne s'y mêle point, que la tissure en soit également forte et délicate, la liaison facile et ingénieuse, que mon style soit naturel, libre et respectueux tout ensemble, enjoué et modeste, sans bassesse, sans bouffonnerie, ni trop hardi ni trop timide, qu'il soit savant, si la rencontre le veut, mais qu'il soit clair et intelligible, loin de pédanterie et d'obscurité affectée ; s'il y a des traits, je désire qu'ils effleurent et ne piquent point, ou s'ils piquent, qu'ils ne percent pas,

(1) P. 22. *Semble*, au lieu de : *il semble*, plus d'estime, au lieu de : *le plus d'estime*.

(2) Voir l'*Avertissement au lecteur*, signé Le Fèvre.

(3) Paris, Loyson, 1663, in-12. La plupart des pièces étaient déjà connues et circulaient dans les ruelles. On en trouve quelques passages dans la deuxième partie du *Recueil* de Sercy, qui est de 1662.

que toutes mes railleries soient innocentes, qu'elles ne passent jamais les bornes, et ne se donnent point trop de licence. Pour être agréable, il ne faut pas être effronté, la liberté et le libertinage diffèrent fort ; on peut écrire des billets doux et tendres sans emportement, on peut être passionné sans être ridicule (1) ».

(1) P 154.

CHAPITRE XI

LA CONCEPTION VERTUEUSE ET MORALE DE L'HONNÊTETÉ.

Le courant plus spécialement moral est représenté, pendant cette période, par des ouvrages comme le *Testament ou conseils fidèles d'un bon père à ses enfants, où sont contenus plusieurs raisonnements chrétiens, moraux et politiques*, de P. Fortin sieur de la Hoguette (1), et le *Courtisan désabusé, ou Pensées d'un gentilhomme qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la Cour et dans la guerre*, de M. de Bourdonné (2). Le nombre des rééditions de l'*Honnête homme* de Faret, et la rapidité avec laquelle le *Testament* de P. Fortin atteint sa sixième édition, témoignent de la faveur que ces idées rencontraient auprès du public.

P. Fortin presse d'abord ses enfants d'aimer et d'adorer Dieu. « Dieu est le principe de toutes choses. » La raison humaine doit s'incliner, s'humilier devant lui. « Apprends de moi, mon fils, que la raison est bien plus certainement ta fille selon l'esprit, qu'Isaac n'était le fils d'Abraham selon le corps, et qu'autant de fois que tu en fais le sacrifice à Dieu par la foi, tout autant de fois tu lui présentes la même hostie, qui attira tant de bénédictions sur ce divin patriarche (3). » La dignité calme et solide de la vie, l'exercice loyal et régulier d'une profession, la pratique des vertus publiques et privées, constituent pour lui l'honnêteté. Il veut que son fils ait un métier ; les mondains s'attacheront surtout à proscrire tout ce qui, dans le commerce du monde, révèle les fonctions d'un individu ; moins sensible à ce raffinement de délicatesse qu'à la honte d'une vie paresseuse, il exige que « pour

(1) Privilège du 12 févr. 1648 ; la 6^e édit. est de 1653. Je renvoie en l'indiquant à la 3^e éd., Paris, Ant. Vitré, 1649, in-8°, ou à la 6^e, *ibid.*, même format. Sur l'auteur, voir Saint-Simon, éd. Boislisle, VIII, 280.

(2) Paris, Ant. Vitré, 1658, in-8°.

(3) 3^e éd., p. 42. Contre la superstition : 50

ne demeurer point inutiles en cette communauté..., chacun de nous se propose un train de vie qui puisse, selon notre nature et selon les lois, satisfaire à ce devoir public ». Il a, naturellement, une prédilection marquée pour la carrière militaire (1), prescrit les exercices qui assouplissent le corps (2), et voudrait que le Roi fondât, dans les principales villes du royaume, des académies, où, sous la direction de maîtres payés par l'Etat, les enfants des gentilshommes pauvres morts à la guerre, apprendraient tout ce qui est nécessaire « pour le manège, pour voltiger, danser, tirer des armes, pour l'arithmétique, la charte, la navigation et les langues (3) ». On associera aux armes la culture des lettres ; il n'y a entre elles aucune incompatibilité, « témoin notre France, qui ne fut jamais ni plus savante ni plus victorieuse qu'elle est ». Mais on se gardera du pédantisme ; « la prudence des se servir de lettres est une science particulière, qui est au-dessus d'elles, qui ne s'acquiert que par une longue et judicieuse expérience en leur application (4) ». Il ne défend pas la lecture des romans, « pourvu qu'on en sache user sobrement et judicieusement ». C'est qu'il voit surtout en eux les modèles de courage et de vertu qu'ils offrent. « Il est très constant que l'idée de ces belles images, quoique feintes, est capable de laisser dans les grandes âmes une telle semence de leur émulation, qu'il est vraisemblable qu'une partie des actions extraordinaires qui sont faites en nos guerres, ont tiré de ce principe l'audace de leur exécution (5) ».

C'est à la Cour qu'un gentilhomme doit chercher fortune : sans doute, il faut s'y « proposer une fin honnête en toutes choses », mais il ne faut pas être trop scrupuleux en ce qui concerne son honneur ; « mon opinion est que la trame et tissure de notre honneur doit être un peu grossière : quand elle est si déliée, sa faiblesse est cause qu'on se taille trop de besogne pour la conserver (6) ». C'est une question de jugement, de mesure. En tout cas, il ajoute : « Je te commande de ne te retirer jamais du service du Roi, pour quelque occasion que ce puisse être (7) ». Et ceci nous éloigne singulièrement du *Cortegiano*.

(1) 3^e éd., p. 241 sq.

(2) 3^e éd., p. 122 sq.

(3) 6^e éd., p. 171.

(4) 6^e éd., p. 121-122.

(5) 6^e éd., p. 115.

(6) 3^e éd., p. 258, 314.

(7) 3^e éd., p. 472.

Il se plaît à la conversation, c'est « le plus commun et le plus honnête divertissement de la vie » ; mais on ne doit la goûter qu'aux heures de loisir, avec des personnes « sages, fidèles, savantes, et d'une vertu très éminente », en recherchant les entretiens sérieux, moraux, où chacun « s'efforce de contribuer ce qu'il a de meilleur ». « Outre qu'une pareille conversation apporte le calme en nos passions, elle éclaire aussi l'entendement, car il est très certain qu'en vain la méditation remplira le magasin de l'esprit, si le débit ne s'en fait par la parole (1). » Il n'aime pas que le style essaie de masquer par un arrangement ingénieux et séduisant des mots, la pauvreté ou l'absence des idées ; il tient à la solidité du fond : les agréments propres de la forme, si doux à l'oreille des mondains, ne le touchent pas. Il blâme ceux qui « emploient toute leur étude en l'élégance de la diction, soit écrite ou prononcée, sans se mettre en peine du poids des raisons, que désire la matière qu'ils traitent » ; le seul but du style est d'« effigier le plus naïvement qu'il se pourra, l'image réelle des notions de notre âme (2) ». Quant à lui, il n'hésite pas à employer des mots qui ne sont pas en usage, s'ils expriment sa pensée avec plus de force (3).

Au fond, il condamne le jeu, parce qu'il est « tout à fait contraire à la charité (4) », et il est muet sur le chapitre de la galanterie et des rapports avec les dames, ce qui est caractéristique.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à des questions que les théoriciens du monde dédaignent d'aborder : le mariage et les devoirs respectifs de l'homme et de la femme, ceux des frères entre eux, des maîtres envers les valets, les relations avec les voisins. Le traité s'achève⁴ par des considérations chrétiennes sur la mort, « bonne aux bons, en ce qu'ils y trouvent leur repos et le salaire de leur travail (5) ».

Ce *Testament*, où l'on sent la sérénité que donne la conscience d'une existence bien remplie, rappelle à la fois le *Lycée* de Bardin et l'*Honnête homme* de Faret. Son esprit est très dif-

(1) 3^e éd., p. 323 sq.

(2) 6^e éd., p. 116-117.

(3) Voir l'avertissement curieux de la 6^e édition. †

(4) 3^e éd., p. 322. †

(5) 3^e éd., p. 493.

férent de celui du *Cortegiano*, malgré quelques traits communs relatifs à la carrière des armes, au jeu. C'est surtout de son expérience, de ses observations, de ses goûts personnels, que s'inspire Fortin.

Dans les *Mémoires* de l'abbé de Marolles, publiés en 1656 (1) s'exprime une conception identique. Un chapitre est intitulé : *L'honnête homme et l'homme de bien* (2). L'auteur ne fait entre eux aucune distinction. « Pour en parler sainement, il y a si peu de différence entre l'honnête homme et l'homme de bien, qu'ils se peuvent confondre aisément l'un avec l'autre... Il est impossible d'être honnête homme sans être homme de bien... quoiqu'il en soit, cet honnête homme qui se produit diversement dans toutes les conditions, ne peut jamais être séparé de l'homme de bien... Si un guerrier n'est homme de bien, il ne sera ni brave, ni valeureux, quoiqu'il eût un cœur de lion ». Sans doute, il exige des qualités de conversation, la gaieté, l'enjouement, l'esprit (3) ; mais il insiste sur tout sur la piété. « Il est impossible d'être homme de bien et honnête homme, que l'on ne soit également pieux, et persuadé d'une vérité aussi importante que celle-là (4) ».

Dans les pages du *Courtisan désabusé*, écrites par un homme qui a connu, et qui a fini par mépriser toutes les joies du monde, on entend comme un écho de l'*Ecclésiaste* ; las des vaines ambitions qui tourmentent l'homme, il n'a trouvé qu'en Dieu le repos et la paix, et il incite les courtisans à entrer après lui dans la voie du renoncement. Mais quelques préjugés mondains persistent encore en lui. « Je parle en cavalier, dit-il (5), c'est-à-dire sans affectation, et sans étude, selon ce que les occasions et les matières se sont présentées à mon esprit. » Il rappelle à ceux dont l'âme est bornée par les tentures des ruelles, que Dieu est admirable dans ses moindres ouvrages, et que sa puissance et sa bonté se révèlent partout dans cette nature que nous regardons avec indifférence (6). Sans doute, la Cour donne le vernis de la politesse ; « les courtisans sont presque différents du reste des hommes, et paraissent comme

(1) Paris, ANT. DE SOMMAVILLE, 1656-1657, 2 vol. in-folio. Je renvoie ici à l'édition d'Amsterdam, 1755, 3 vol. in-12.

(2) III, 74 sq.

(3) III, 77.

(4) III, 78 ; cf. III, 94 sq.

(5) *Avis au lecteur*.

(6) P. 72 sq. Le développement sur le grain de blé fait songer au *Chêne* de LAMARTINE 91 sq.

autant de princes parmi les bourgeois, et même parmi les gentilshommes qui n'ont jamais vu que la campagne (1) ». Mais on y perd Dieu de vue ; on y devient fourbe, hypocrite, intéressé, et l'on fera plus de caresses à un individu taré, mais en crédit, qu'à un homme vaillant et probe, mais peu connu. Tout cet éclat spécieux cache mal la misère foncière. Les moindres démarches ont des mobiles petits et bas ; le milan plane dans l'air pour attraper un rat ou une grenouille (2). Il paraphrase le *beati pauperes spiritus*, dans le mouvement de style du *o fortunatos nimium*, et se donne comme un partisan déterminé de l'ignorance. « Que vous êtes heureux, si vous connaissez votre bonheur, pauvres ignorants, qui n'avez nulle teinture des lettres, et qui, dans les villes ou dans la campagne, jouissez avec innocence de ce profond repos, qui ne se rencontre presque jamais avec la connaissance des choses qui sont superflues (3) ! » Tout aboutit à la mort. Une belle femme au tombeau est un amas de vermine (4) ; aussi, les courtisans doivent se détacher des biens périssables qu'ils ont trop aimés, et s'adonner de bonne heure à la pénitence sérieuse et sincère (5). C'est pour exhorter ses frères au salut que l'auteur a entrepris son ouvrage. « Dieu étant notre père à tous, vous ne sauriez, qui que vous soyez, n'être point mon frère (6). » Ce mondain dont la vie a été longue, qui a eu à la cour de Louis XIII de l'honneur et de la réputation (7), va plus loin dans son abnégation que Faret, Bardin et de Grenailles ; il met l'honnêteté dans le repentir, l'éloignement du monde, la pensée de la mort et de l'éternité (8).

Vers la même époque, Pascal amassait fièvreusement les matériaux du grand ouvrage qu'il méditait d'écrire contre les libertins. Dans les divertissements mondains comme le

(1) P. 168 sq.

(2) P. 180.

(3) P. 10-15.

(4) P. 434.

(5) P. 190 sq.

(6) P. 440.

(7) Voir au début : *Ce qui a porté l'auteur à entreprendre cet ouvrage.*

(8) Vers la même époque, d'Aubignac édifie à côté du Palais des bonnes fortunes la chapelle de Saint-Retour ; elle en est séparée par un bras de mer que l'on franchit avec l'aide du capitaine Repentir. Ceux qui y abordent sont aussitôt éclairés ; ils voient que le palais des bonnes fortunes est « le piège des imprudents, l'erreur de la jeunesse, l'opprobre des conversations..., l'écueil des vertus et la source de mille impiétés » (*Relation du royaume de Coquetterie*, p. 72 sq.)

jeu, la conversation, il ne voyait qu'une preuve de la faiblesse des hommes, de l'impuissance où l'on est de « demeurer chez soi avec plaisir (1) ». Lui qui portait la règle de ne pas parler de soi « jusques à prétendre qu'un honnête homme devait éviter de se nommer, et même de se servir des mots de je et de moi », « il avait accoutumé de dire à ce sujet que la piété chrétienne anéantit le moi humain, et que la civilité le cache et le supprime (2) ». Le moi est, en effet, contraire à l'idéal de l'honnête homme, dans le monde, le libertin arrive bien à le couvrir par un sentiment de bienséance mondaine, mais la religion seule permet de l'étouffer, de l'extirper ; il n'y a que le christianisme qui donne l'honnêteté. « Quel mal vous arrivera-t-il, criait Pascal au libertin, en prenant ce parti (de croire) ? Vous serez fidèle, *honnête*, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami, sincère, véritable (3). » « Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble ; dans l'honnêteté, on ne peut être aimable et heureux ensemble (4). » Il mettait la foi bien au-dessus de l'honnêteté, et après avoir démontré aux incrédules, qui croient « que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté », que les scandales sont « éloignés en toutes manières de ce bon air qu'ils aiment », il ajoutait : « *qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens* (5). »

(1) II, 139.

(2) *Logique de Port-Royal*, cité par Brunschwig, éd. des *Pensées*, tome II, p. 367, note 3.

(3) III, 233, fin.

(4) VII, 542.

(5) III, 194.

CHAPITRE XII

QUELQUES OUVRAGES

QUI RELÈVENT DES DEUX TENDANCES ÉTUDIÉES,

Quelques ouvrages, moins élevés et moins complets, participent à la fois aux deux tendances que nous avons signalées. Ils s'attachent à donner, sur certains points particuliers, des conseils, des modèles spécialement destinés aux belles compagnies ; mais ils font à la morale, à la religion, ou à la culture large et solide de l'esprit, une place importante.

En 1662, René Bary publiait l'*Esprit de Cour, ou les Conversations galantes, divisées en cent dialogues*. Le livre, qui était en manuscrit depuis vingt ans environ, si l'on en croit l'*Avis au lecteur*, était sans doute connu bien avant l'impression (1). Bary poursuivait d'abord un but mondain. « J'ai tâché, dit-il, de faire voir de quelle façon l'on doit ouvrir le discours, comment l'on doit envisager les matières, de quel air on doit adoucir les contestations, par quelles voies l'on peut s'insinuer dans les esprits ; j'ai essayé de découvrir avec quelle gentillesse l'on peut défendre une opinion, avec quelle galanterie l'on peut combattre un sentiment ». La plupart de ces entretiens, où prennent part des personnages affublés de noms invraisemblables (2), sont courts ; ils ont à peine une ou deux pages ; ils sont vides, pauvres, et n'offrent, en définitive, qu'une suite vaine de mots. Ils abordent tous les sujets sur lesquels un homme du monde peut être obligé de dire quelque chose ; ils donnent des modèles de ces mille riens qu'on peut débiter aux dames, quand on n'a pas d'autre occupation que de les cajoler : Crisomire s'acquitte d'une paire de gants qu'il a perdue, Théodate voudrait que ses yeux servent de miroir à la belle Ariane (3), Tirisias loue Sinope sur la beauté de son

(1) Je renvoie à une éd. de Bruxelles, Vivien, 1664, in-12.

(2) Bélégonne, Héléponte, Lentule, etc.

(3) « Peut-être, lui dit-il, appréhendez-vous de brûler par des rayons fixes

sein (1), Ibère « cajole » Tulie sur la passion qu'elle a pour le Cours, Coriolan en fait autant à Cypassis sur la simplicité de ses habits, et Téagène à Béroline sur son talent à jouer du luth (2). Les belles mains, la belle taille, la mémoire, la belle voix, la fièvre, le soupir, la fierté, le badinage, le dédain, la colère, les romans, le perroquet, sont aussi l'objet de dialogues sans ordre, sans conclusions, sans la plus légère apparence d'idées ; ce sont moins des conversations que des bribes d'entretiens précieux, comme une poussière de fadeurs, quintessenciées et assez plates à notre goût, qui ont du moins l'avantage d'apprendre à ne rester court sur rien, et de substituer à l'expression spontanée, vulgaire, et peut-être grossière, un langage recherché et poli.

René Bary avait aussi des préoccupations d'ordre moral. Il a fait sur les conversations galantes, trois remarques. « La première est que, dans les ruelles et les assemblées, la plupart des gens du monde sèment une étrange doctrine, la deuxième est que, quand les mêmes gens entreprennent la conquête de quelques dames, ils trouvent plus de résistance du côté de la crainte que du côté du discours, et la dernière est qu'à moins que les gens dont je parle aient affaire à des femmes fortes, ils engendrent des doutes et des tiédeurs, et portent même quelquefois les esprits jusqu'au dérèglement. » L'amour de la vertu chrétienne l'a inspiré et conduit. « Le seul règne du Seigneur, qui a presque toujours été la fin de mes actions, a été

et directs le siège de votre empire ; si cela est, que cette considération ne vous retienne point ; mon cœur vit parmi les flammes, il est accoutumé à votre feu » etc (366.)

(1) Ce passage se retrouve dans la *Rhétorique française* du même auteur, p. 240 ; Bary se cite lui-même !

(2) Voici un exemple de ces gentillesses ; on en recherche en vain l'intérêt et l'agrément. « On admire les beaux yeux de Léonice, Rodamire : quels yeux ! hé, qui s'en pourrait défendre ! Certes, je n'ai jamais rien vu de si doux ni de si cruel ! — Léonice : s'ils font du mal, mon intention n'est pas d'en faire ! — R. : Cela peut être, mais quand cela serait, une excuse est-elle une guérison ? — L. Non — R. : Pourquoi donc me payez-vous d'excuse ? — L. Quoique les dames ne soient pas accoutumées à vider des différends, je viens de trouver le moyen de vous mettre d'accord. Mes yeux, dites-vous, vous ont blessé par leur douceur ? Il est juste que, conformément à la méthode des médecins, ils vous guérissent par leur rudesse. — R. : Ha, la méchante invention ! Le mépris est aussi sensible que le régal, et les yeux qui tuent par leurs charmes ne peuvent redonner la vie par leur sévérité. — L. : Que faut-il donc faire pour vous apaiser ?... — R. : Ce que vous ne ferez pas. — L. : souffrez donc, et ne vous plaignez plus, puisque les plaintes déshonorent ceux qui les font lorsqu'elles sont inutiles, et que la personne qui pourrait vous guérir ne vous guérira jamais » (109-111).

la seule raison qui m'a porté à instruire la simplicité, à combattre la corruption, à fortifier la vertu, et à confondre le vice ». Il incite donc les dames à pratiquer une vertu souriante et ferme. Dans mes entretiens, dit-il, « mes dames... font des réponses que la plupart d'entre elles n'ont pas accoutumé de faire, et mes galants ne débitent que ce que la plupart d'entre eux ont accoutumé de débiter ». Il dédie son livre au Roi : à un prince martial convient un ouvrage « tout combattant » : car ses gentilshommes essaient de vaincre des femmes, qui opposent à leurs attaques une belle résistance. Un thème assez fréquent est le suivant : le galant cajole une dame, qui élude ou coupe court (1). Roselye rappelle aux convenances, avec une politesse froide, Tyrène, qui l'a abordée sans la connaître ; « un amour impur et une fausse amour, déclare Amadonte, passent chez moi pour une même chose (2) ». A Poléonte qui essaie « de se prévaloir des chagrins domestiques » de Pauline, celle-ci réplique « que le vice des maris ne doit pas étouffer la vertu des femmes (3) ». Le vieux galant Dormion, qui donne à Flocille quelques conseils pratiques et désabusés, sur la conduite à tenir pour réussir auprès des dames, représente l'opinion courante des courtisans sceptiques et blasés (4). En somme, Bary donne quelques leçons d'honnêteté au double sens du mot.

L'Académie familière des filles, lettres et diversités folâtres de prose et de vers, suite de la Muse Coquette, par le sieur Colletet (5), présente aux filles honnêtes une longue série de modèles, pour répondre oralement ou par écrit, avec toute la politesse et toute la fermeté requises, à diverses personnes, et, notamment, aux galants qui leur font la Cour. « Pour se défendre contre un jeune homme qui voudrait parler d'amour, — s'il vous exprime sa passion, et dit qu'il est idolâtre de vos yeux, — s'il vous dit qu'il vous aimera quoique vous ne l'aimiez

(1) On peut en voir un exemple dans la conversation que j'ai citée sur les beaux yeux de Léonice.

(2) P. 22.

(3) P. 71 sq. Titre de cette 11^e conversation : *De la belle résistance*.

(4) P. 106.

(5) Les exemplaires de la *Muse coquette* et de l'*Académie des filles* que j'ai eus entre les mains, sont de 1665, J.-B. Loyson, in-12. Mais le privilège des deux ouvrages est du 5 déc. 1659, et l'épître dédicatoire de la *Muse coquette* dit que la première impression eut lieu « il y a cinq ou six ans ». De plus, dans une satire contre la mode des hommes (*Acad.*, 24 sq.), il est fait allusion à une anecdote que raconta Loret « l'an passé » ; or la lettre de Loret est du 3 juin 1656.

pas, et que sa persévérance triomphera de la dureté de votre cœur, — s'il répand quelques larmes pour vous persuader de son amour, — s'il vous écrit son amour avec son sang, — s'il vous dit : mais de quelle sorte donc voulez-vous que je vous donne des marques de mon amour », etc. Colletet a prévu tous les cas possibles et même celui où « une fille se rencontre chez une femme en couche, où elle est obligée d'accompagner quelque dame. Si on lui demande : ne vous ennuyez-vous point, Mademoiselle, d'être seule sans entretien et sans compagnie », elle répondra : « Le silence est toujours beau aux filles, quand elles se rencontrent dans ces sortes d'assemblées, où l'entretien n'est permis qu'aux femmes, et il vaut mieux écouter que de parler, quand on sait que c'est pécher contre la bienséance (1) ». Les conseils aux demoiselles sur la conversation, sont suivis de quelques spécimens de lettres pour la correspondance. L'adjectif « familière », qui figure dans le titre, ne doit pas faire illusion. Si le vocabulaire est généralement simple, s'il bannit tout l'appareil des images, dont se hérissait celui de Nervèze et même de La Serre, le tour demeure cérémonieux, et l'arrangement apprêté de ces longues phrases rend plus sensible l'absence totale d'idées (2).

La Mothe le Vayer répète sur la conversation des préceptes traditionnels, dont il faut croire que les gens du monde ne sentaient pas encore la banalité. Il condamne ceux qui approuvent toujours et ceux qui contredisent par principe, les entêtés, les ignorants, véritables Samsons dans la dispute, qui croient défaire toutes les objections « avec une mâchoire d'âne », les menteurs, qui soutiennent d'énormes sottises, comme « d'avoir vu eux-mêmes des anguilles pleines de vie dans des rivières bouillantes », les orgueilleux, qui prétendent avoir raison de par leur naissance ou leur fortune, ce qui est « d'autant plus intolérable dans les conférences, qu'on n'y devrait point reconnaître d'autre grandeur que celle que donne l'usage de la raison », les railleurs qui blessent, les renfrognés et les susceptibles, gens « austères et agélastes », qui prennent tout « au criminel », les gens moroses et lugubres, qui ne veulent parler que des malheurs du temps (3).

(1) III, 18 sq.

(2) Voir p. ex. les « compliments que peut faire une fille à un homme qui vient demeurer dans une maison en qualité d'officier », ou la lettre d'une jeune fille à son frère, III, 31 et 87.

(3) *De la conversation et de la solitude*, II, 109 sq.

La personnalité de La Mothe le Vayer se révèle davantage lorsqu'il fait l'éloge de l'instruction, qu'il appelle joliment la « géorgique de nos âmes (1) », et traite, à l'usage des honnêtes gens (2), « du moyen de dresser une bibliothèque d'une centaine de livres seulement ». Il distingue deux sortes d'ouvrages, ceux qui sont « d'un usage et service passager et à temps », tels que les dictionnaires, glossaires, grammaires, ceux qui conviennent à une « étude suivie et continue », comme les livres d'histoires, de sciences. Si l'on parcourt cette liste, on verra que Le Vayer est bien près d'assimiler l'honnête homme à l'érudit ; il le conçoit à son image, et la difficulté ne le rebute pas. Seules, les sciences graves, austères, ont droit de cité dans cette bibliothèque ; les romans, les conversations, les manuels de vie mondaine ne sont pas mentionnés.

(1) *Petits traités en forme de lettres*, p. 124.

(2) Voir *ibid.*, p. 152.

CHAPITRE XIII

LIVRES RELATIFS AUX JEUX DE SOCIÉTÉ.

Je n'ai guère rencontré, de 1643 à 1660, qu'un livre relatif aux jeux de société, qui présente quelque intérêt ; il est encore de Sorel, et s'il n'a pas l'ampleur et l'importance de la *Maison des Jeux*, il s'inspire du moins du même principe : substituer les jeux de conversation aux jeux de hasard.

En 1644, Sorel publia chez Sercy une suite de la *Maison des Jeux*, sous le titre de *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps, en suite des Jeux de l'Inconnu, et de la Maison des Jeux* (1). Toutes les pièces de ce volume, dit l'Avertissement, peuvent servir de modèles de jeux de société. Voici le jeu du galand (2), « ruban satiné qui sert à pendre un miroir ou une montre, ou à quelqu'autre gentillesse, qui est à la mode ». On demande d'abord aux dames quelle est la couleur qu'elles préfèrent, et pourquoi ; les hommes sont invités à parler ensuite, mais les dames ont quelques inquiétudes, elles craignent que, dans leurs propos, ils ne « mêlent quelque chose de trop licencieux sur quoi elles auraient de la peine à repartir ». Sorel imprime la *Ruelle mal assortie*, mise en dialogue entre Uranie et un chevalier gascon : c'est encore un exemple de jeu ; on peut prescrire à deux personnes, sous la forme dialoguée, un sujet donné. Bellinde consent bien à faire le rôle d'Uranie, mais à la condition qu'on supprime les baisers de la fin, « voulant que l'on se contentât du récit, sans qu'aucune action au moins trop licencieuse y fût jointe ». Dorilas n'est pas satisfait de cette modification au texte (3). Les gazettes fantaisistes des pays les plus divers, Naples, Rome, Copenhague,

(1) Paris, Nic. de Sercy, 1644, in-8°.

(2) P. 48 sq. ; voir dans les *Nouvelles choisies où se trouvent divers incidents d'amour et de fortune* (Paris, 1645, I, 213), le jeu des parfaits amants.

(3) P. 63.

Tauris en Perse, les Iles Fortunées, guideront ceux qui seraient obligés « de feindre des nouvelles telles que l'on les peut attendre de ces lieux-là (1) », et la relation allégorique du siège de Beauté par le prince Gynophile, avec les régiments de révérences, fidélité, compliments, pourrait être imposée à une personne qui aurait un gage à racheter (2).

L'intention était louable, et les gentilshommes désireux de se distraire avec distinction n'avaient que l'embarras du choix. Mais était-il bien nécessaire de leur offrir, comme modèles, des phrases d'un goût douteux, dans une discussion où l'ennemi d'amour soutient que la passion fait déraisonner l'amant, et l'aveugle sur les défauts de sa maîtresse (3) ?

(1) P. 184 sq.

(2) P. 228 sq.

(3) Page 127. Eliante développera la même idée avec plus de politesse, dans le *Misanthrope*. Je ne parlerai pas de *La Maison académique, contenant un recueil général de tous les jeux divertissants, pour se réjouir agréablement dans les bonnes compagnies*, par le sieur D. L. M. (De la Marinière, d'après Barbier), Paris, Robert de Nain et Marin Leché, 1654, in-8°. L'ouvrage se divise en deux parties. La première, la plus longue, est consacrée aux jeux de hasard, de cartes ou de dés, avec les recommandations banales de ne pas jouer gros jeu (35), de ne pas jurer (91). La deuxième partie, sous le titre : *Les jeux académiques qui se jouent en Italie, traduits en français par L. S. L. M.*, se rapporte bien aux jeux de conversation, mais elle est simplement la copie littérale de quelques pages de la *Maison des jeux* (II, 246-313). L'auteur conserve même (p. 227), les noms d'Agénor et d'Hermogène, qui sont des personnages du livre de Sorel, et leur brusque intervention est inintelligible, car rien ne la prépare. La *Maison des Jeux* demeure, en somme, le répertoire commode, où l'on puise, ou que l'on démarque.

SIXIÈME PARTIE

INFLUENCE DES RÉUNIONS MONDAINES ET DES OUVRAGES PRÉCÉDEMMENT ÉTUDIÉS. CONTINUATION DES PROGRÈS DE LA POLITESSE ET DE L'HONNÊTÉTÉ, DE 1643 A 1661.

INTRODUCTION.

Je vais étudier l'épuration des mœurs de 1643 à 1661, au double point de vue que j'ai déjà examiné de 1600 à 1643.

Les remarques que je faisais avant d'aborder cette partie de mon travail, gardent leur valeur. Sans doute, des livres comme l'*Honnête homme* de Faret sont toujours estimés ; les réimpressions le prouvent. Le *Testament* de La Hoguette est assez lu et souvent réédité. Mais, en général, les ouvrages d'inspiration nettement morale et vertueuse sont plus rares que dans la première période. En revanche, l'aristocratie commence à exprimer elle-même son propre idéal avec le traité de J. de Caillères et certaines lettres de Méré ; les romans mondains sont plus nombreux, plus abondants, plus développés ; la sécurité intérieure, la paix, multiplient les salons ; on conçoit que la politesse fasse plus de progrès que l'honnêteté. Partout, les hommes sont en contact permanent avec les dames, partout ils sont soumis au jugement méticuleux et sévère du monde. Ils vont s'habituer de plus en plus à ne pas penser ou agir pour eux-mêmes, mais pour cette collectivité au milieu de laquelle ils vivent, et dont ils ne sauraient se passer.

Les gentilshommes dont l'esprit s'éclaire et s'affine deviennent plus familiers avec les règles de la bienséance, ils conçoivent mieux leur utilité. Quelle que soit leur nature intime, il est certain qu'ils s'efforcent de se présenter sous un aspect qui plaise ; la vie de société n'atteint pas l'âme elle-même, elle façonne et dirige les apparences.

Assurément, il convient d'affirmer avec prudence ; nous connaissons en somme, peu de chose, de la vie mondaine ou privée des plus grands personnages. D'autre part, suivant le tempérament même des auteurs, les appréciations sont différentes ; pour beaucoup de ses contemporains le duc de Candale était un modèle d'élégance et d'honnêteté ; pour Guy Patin, c'était un assassin et un débauché. Chez les premiers, il peut y avoir de la complaisance, chez ce médecin âpre et mordant, il y a peut-être du parti pris, comme une satisfaction mauvaise à dépouiller le héros, et à montrer les tares physiques que masquent les étoffes, les bijoux et les rubans. Du moins, nous pouvons saisir ici une nouvelle preuve de la divergence entre les conceptions des gens du monde, et celles des bourgeois : les uns estiment toujours les réalités solides des vertus, les autres, l'éclat séduisant des apparences.

Une chose est sûre, c'est aux femmes qu'on doit tous les progrès qui ont été réalisés. « Leur étude, dit Somaize des Précieuses, est un rien galant, un je ne sais quoi de fin, et le beau tour des choses (1). » Sans doute, ce mot : étude, éveillant à propos de ces finesses délicates l'idée d'une recherche laborieuse, est-il un peu surprenant, et l'on peut se demander s'il n'insinue pas une critique au cœur même de l'éloge. Les Précieuses tenaient école de bonne grâce. Rodamire s'occupait surtout de former ses alcôvistès au bel air du monde, et c'est à elle que Méléagre et Méléagiste étaient redevables de leur perfection (2). Cotin avait été « reçu et chéri dans les plus illustres compagnies, où l'on ne faisait accueil qu'au mé-

(1) SOMAIZE, I, 83.

(2) SOMAIZE, I, 208 : Mme Roger, MM. de Machaux.

rite, chez M^{me} de Guise, chez M^{me} de Nemours, chez Mademoiselle de Montpensier (1) ». Il ne fut pas ingrat. « Les femmes de qualité ont poli mes mœurs, et cultivé mon esprit », dit-il dans la préface de ses *Œuvres galantes*.

(1) D'OLIVET, *Hist. de l'Acad.*, éd. Livet, II, 163.

CHAPITRE PREMIER.

CIVILITÉ, BIENSÉANCE, AMOUR DU JUSTE MILIEU ;
DÉBUT DE LA SOLENNITÉ CLASSIQUE.

De plus en plus, on fait entrer les qualités mondaines dans les portraits, même succincts, que l'on fait des gens. On y insiste, on les met en lumière, elles déterminent l'appréciation ; c'est elles que l'on choisit, s'il faut, en passant, présenter rapidement un personnage. « Aussitôt que j'entrerai dans le monde, écrit Bussy au début de ses *Mémoires*, pour bien disposer le lecteur en sa faveur, ma première et ma plus forte inclination fut de devenir honnête homme, et de parvenir aux grands honneurs de la guerre (1) ». La Rochefoucauld était « le courtisan le plus poli et le plus honnête homme à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle (2) ». Retz, lui-même ne peut pas lui refuser ce mérite. S'il parle du maréchal de Gramont, Loret ajoute qu'il n'a

presque point de second
en bel esprit et politesse (3).

Le duc de Gramont abondait « de beaux mots, de civilités (4) ». M. de Palluau avait, dans son commerce, « tous les agréments imaginables (5) ». M. de Robbio faisait des vers avec une incroyable facilité, était bien fait, et savait « la fine galanterie (6) ». M. de Saint-Aignan était « sans doute un des plus humains seigneurs de la Cour », et se signalait « en toutes rencontres... par sa courtoisie (7) ». Villars, le père du maré-

(1) I, 1.

(2) RETZ, 96, 2; cf. SAINT-EVREMOND, III, 172.

(3) 21 juin 1653.

(4) LORET, 8 nov. 1659.

(5) SAINT-EVREMOND, *Convers. avec le duc de Candale*, III, 173 ; cf. LORET, 26 avril 1654.

(6) SOMAIZE, I, 273.

(7) Chapelain à Waghenseil, 28 avril 1666.

chal, avait mérité le surnom d'Oroondate (1). Tallemant méprisait le maréchal de la Force : « Rarement trouvera-t-on une maison où l'on ait moins l'air du monde (2) ». Le président Amelot reçut un jour, dans une société de dames, une rude leçon ; Tallemant ne le plaint pas, « car il n'a point l'air du monde, et n'a nulle vivacité (3) ». En revanche, il fait grand cas du frère de M. de Montausier : « Ce cavalier était né pour la Cour, il était bien fait, et avait l'esprit accort (4) ». M^{lle} de Chemerault n'était peut-être pas la plus belle des filles de la Reine, mais elle avait sur ses rivales « un grand avantage, car elle avait le bel air (5) ». Scarron fait cas de « cet air rare et galant, qui finit un homme excellent (6) ». On aimait M^{me} de Montausier pour sa politesse ; « elle traitait ses amis et ses amies d'une manière si honnête qu'il était impossible de ne pas désirer de lui plaire » ; mais on lui reprochait « qu'elle voulait toujours contenter par sa civilité, ceux même qui n'avaient pas de part à son estime (7) ». La civilité, l'agrément tiennent une grande place dans la *Galerie des portraits* de Mademoiselle de Montpensier. « J'ai affecté toute ma vie une civilité si générale... (8). » « J'ai de la civilité généralement pour toutes les femmes (9). » M^{me} la duchesse de X..., a « une civilité qui donne à chacun ce qui lui est dû (10). » « Je suis civile, et mon abord est fort riant à tout le monde (11). » « Je ne me présente pas de mauvaise grâce, quoique sans affectation et sans art (12). »

Elle a cet air galant qui sait plaire, et qui donne
un charme inexplicable à toute la personne (13).

(1) Saint-Simon, add. à Dangeau, 15 août 1684.

(2) TALLEMANT, I, 254.

(3) VI, 55.

(4) TALLEMANT, II, 521.

(5) TALLEMANT, II, 201.

(6) *Épître chagrine de M. Rosteau*, I, 28. LORET, 23 janvier 1655 : « ce je ne sais quoi, qui rend les filles gracieuses, et les fait nommer précieuses ».

(7) M^{me} DE MOTTEVILLE, V, 251 ; cf. LORET, 6 août 1661. Cosnac adresse le même reproche à l'archevêque de Paris : « sa civilité et sa conversation étaient charmantes, et auraient été pourtant mieux reçues, si elles n'eussent pas été également répandues à tous ceux qui le voyaient » (II, 111).

(8) M^{me} de Tarente, 47.

(9) M^r de la Verrière, 201.

(10) M^{me} la Duchesse de..., 349.

(11) M^{lle} de Melson, 206.

(12) M^{lle} de Rohan, 66.

(13) M^{lle} de Villenne, 233. Voir encore sur le charme inexplicable l'air galant, le je ne sais quoi : p. 247, M^{me} de La Calprenède, p. 275.,

Par une conséquence logique on devient plus difficile dans le choix des relations. Mme de Mauny ne veut goûter le plaisir de la conversation qu' « avec cinq ou six personnes... qui sont du beau monde (1) ». « Je me connais bien en beaux esprits, dit Mme de Brienne la fille, en ceux qui sont galants et polis (2). » L'hôtel de Soissons est « le lieu du monde où vit le goût le plus délicat, et où l'on est le plus difficile en gens (3) ». Bussy reproche à un certain Des Feuilles de vouloir toujours être plaisant ; « mais il ne fait pas toujours ce qu'il veut, cela s'entend avec les honnêtes gens, car pour le peuple et les esprits médiocres, avec qui il ne faut qu'avoir la bouche ouverte pour rire ou pour parler, il est admirable (4) ».

La critique littéraire des œuvres antiques s'inspirait parfois des préoccupations modernes. Homère ne connaissait rien aux bienséances. Les amants de Pénélope « au lieu d'avoir des qualités propres à gagner le cœur d'une belle et vertueuse Princesse, font et disent justement tout ce qu'il faut pour s'en faire détester (5) ».

La bienséance s'exerce dans le domaine de la préséance ; malgré la vivacité irritable de l'amour-propre, il semble que les prétentions se traduisent moins qu'autrefois en disputes, en injures, en gestes violents. Un exemple amusant, véritable petite scène de comédie mondaine, est fourni par une lettre de la capricieuse et instable comtesse de Maure (6), qui, sur cette matière était capable de discuter avec une subtilité entêtée que rien ne pouvait lasser. Elle apprit que la comtesse de Saint-Géran allait arriver à Bourbon, où étaient les dames de Bouillon, qui portaient le titre de Princesse, et voulaient d'autant plus être traitées comme telles, que leurs exigences n'étaient pas généralement acceptées. Elle lui fit mander de ne voir personne, sans lui avoir parlé. Il s'agissait, en effet, que Mme de Saint-Géran allât rendre à ces altières dames la visite qu'elle leur devait, en évitant la honte du « petit siège ».

Mlle Vanel, etc. Le prince de Tarente note dans son propre portrait : « Le geste me donne un air qui me sied fort bien » (42).

(1) *Galerie des portraits*, etc., 77.

(2) *Ibid.*, 112.

(3) *Portrait de Mme Paget*, *ibid.*, 212.

(4) *Hist. am. des Gaules*, 155.

(5) COSTAR, *Suite de la Défense de Voiture*, 272.

(6) Septembre 1655. Voir sur cet incident, Ed. de Barthélémy, *La comtesse de Maure*, 29-31 ; sur un autre incident analogue, voir la lettre de Mme de Maure à Mme de Montausier, 9 juin 1655.

M^{me} de Maure estima que le mieux serait de les trouver au lit ; la comtesse de Saint-Géran n'aurait alors « qu'à s'asseoir dessus, pour éviter le petit siège ». On envoya un capucin en éclaireur, avec mission de préparer le terrain, et sonder les dispositions des Princesses. M^{me} de Turenne était au bain ; il joua gauchement son rôle, et, à une question directe de M^{lle} de Bouillon, avoua qu'il avait vu M^{me} de Saint-Géran. M^{lle} de Bouillon jeta les hauts cris et entra dans une exacte énumération des titres et des droits de sa famille, que le pape, le Roi, et M. de Saint-Géran lui-même, avaient formellement reconnus. Le religieux un peu démonté, proposa alors la combinaison du lit. « Son Altesse fut aux abois ». Refuser, c'était s'exposer à ce que M^{me} de Saint-Géran partît sans faire sa visite, et quel affront ce serait ! Consentir, était une concession humiliante, et grosse de dangers pour l'avenir, car « on ne prétend point cela des princesses de Savoie et de Lorraine », dont le titre n'est pas contesté ! Elle se rejeta sur l'absence de chaises, sur ses bonnes intentions, et après force discours vagues et généraux, évita de répondre. Mais la comtesse de Saint-Géran était une bonne âme ! Elle voulut aller voir ces dames, et il fallut se contenter de lui faire promettre qu'elle ne s'assiérait pas, si elle ne trouvait M^{lle} de Bouillon au lit. « Mais le cœur lui faillit au besoin, » et elle se mit sur le petit siège. Elle n'y resta pas longtemps, car M^{me} de Villars la regarda avec des yeux si furieux, qu'elle se leva promptement, et s'assit sur le lit, alléguant le courant d'air. M^{lle} de Bouillon fut fort aise « que la dame se fût mise d'abord à son devoir », et elle lui pardonna de n'avoir pas voulu se fâcher avec ceux qui lui donnaient d'aussi pernicieux conseils. La Comtesse n'était pas au bout de ses tribulations, car lorsque M^{me} de Turenne revint du bain, elle dut lui céder la place qu'elle occupait sur le lit ! Il ne m'arrivera plus, dit M^{me} de Maure, « de vouloir faire battre quelqu'un qui n'en ait point envie ». Du moins elle a eu la satisfaction que M^{me} de Turenne reconduisit M^{me} de Saint-Géran « le plus loin qu'il se pouvait (1) ».

(1) Lettre à M^{me} de Longueville, sept. 1655. Peut-être est-ce à ces difficultés de préséance et d'étiquette qu'il faut attribuer, au fond, l'origine de la coutume, suivie même par les hommes, de recevoir au lit les visites de compliments. A l'occasion de la visite du Doge à Versailles, Dangeau écrit que les princesses du sang le reçurent sur le lit, pour n'être pas obligées à le conduire, I, 172. Voir LORET, I, 27 : le fils de M. de Bellièvre reçut au lit les condoléances à l'occasion de la mort de son père.

La vertu, la foi chrétienne même, déplaissent, si elles agissent sans mesure, en heurtant cette décence formelle que le monde désire en toutes choses. On est moins sensible à leur beauté intime, que choqué par l'excès de leur manifestation. « Une méchante manière gâte tout, même la justice et la raison, constate M^{me} de Sablé ; le comment fait la meilleure partie des choses, et l'air qu'on leur donne dore, accommode et adoucit les plus fâcheuses (1) ». Elle était fort exigeante sur ce chapitre ; aussi « tous les jeunes gens avaient accoutumé de lui rendre de grands devoirs, parce qu'après les avoir un peu façonnés, ce leur était un titre pour entrer dans le monde (2) ». Nous avons vu qu'on reprochait à M^{me} de Montausier et à l'archevêque de Paris, de ne pas proportionner leur politesse à la qualité diverse des personnes. On critiquait de même la civilité exagérée de Gombauld, qui dégénérait en importunité (3), ou une civilité, louable en soi, mais hors de propos (4). M. de Boissat, après l'affaire qu'il avait eue avec M. de Sault, et surtout vers la fin de sa vie, versa dans une dévotion dont on blâma l'outrance. « Il poussa effectivement l'esprit de pénitence jusqu'à des signes extérieurs, que les bienséances du monde ont peine à souffrir. Il négligeait ses cheveux, se laissait croître la barbe, affectait de porter des habits grossiers, attroupait et catéchisait les pauvres dans les carrefours, faisait de fréquents pèlerinages à pied ; en un mot, il ne voulait nulle différence entre les vertus d'un cavalier et celles d'un moine (5) ».

(1) Maxime 48. Ayant ainsi constaté le goût général, elle ajoute : « Cela vient de la faiblesse et de la prévention de l'esprit humain » ; cf. ce que dit Godeau dans *la Comédie des Académistes*, I, 2 : « le decorum latin, en français bienséance ». Il y a, dans le decorum latin, ce souci d'une manière à la fois grave et aisée, que Cicéron définit dans un passage que nous avons cité, et qu'on atteindra en ne s'écartant jamais du juste milieu.

(2) GOURVILLE, *Mém.*, 568, 2.

(3) M^{me} de Rambouillet se repentit de l'avoir mené en promenade avec elle, « car il fallait livrer bataille toutes les fois qu'on se mettait à table ou qu'on montait en carrosse. En effet, il était toujours incommode sur ce chapitre là » (TALLEMANT, III, 246-247.)

(4) Voir l'anecdote que raconte l'abbé Arnould (*Mém.* 512, 2). Quand l'abbé de Saint-Nicolas partit pour l'Italie, à la fin de 1645, il passa par Aix en plein hiver, et, pour échapper aux civilités de l'archevêque, alla loger dans une maison écartée : il était malade et fatigué. L'archevêque le découvrit à dix heures du soir, vint le réveiller, et, malgré ses prières, l'obligea à se lever et à venir coucher à l'archevêché. « On peut dire qu'il y a bien peu de différence entre la véritable incivilité, et une civilité si à contre-temps. »

(5) D'OLIVET, *Hist. de l'Académie*, II, 84. M. de Boissat mourut en 1662. C'est cette impression de juste milieu raisonnable qui, aux yeux de Saint-

C'est surtout par Corneille que l'on peut voir combien le goût du public était devenu plus susceptible, plus scrupuleux. L'esprit devance la conduite ; on ne souffrirait pas au théâtre l'étalage des actions que l'on se permet encore dans la vie. On veut des divertissements purs, irréprochables. On les épiluche, on les passe au crible d'une critique délicate et pudique.

En 1645, *Théodore* échoua. Cela ne doit pas surprendre. Quelles que soient les précautions oratoires de Valens, qui s'efforce de parler du supplice qu'il prétend imposer à la vierge chrétienne sans le nommer, et qui ne lâche qu'après bien des préparations le mot de prostitution, la pièce éveillait à chaque instant des idées fâcheuses (1), et l'on ne pouvait l'apprécier que par comparaison avec la *Sainte Agnès* de Trotterel. Corneille s'en rendit compte. La plupart des juges, dit-il, ont « imputé ce mauvais succès à l'idée de la prostitution, qu'on n'a pu souffrir, bien qu'on sût assez qu'elle n'aurait point d'effet, et que, pour en exténuer l'horreur, j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience m'ont pu fournir de lumière (2) ».

On peut comprendre les scrupules des spectateurs à l'égard de cette tragédie. Mais voici des exigences qui sont plus surprenantes, et par conséquent plus caractéristiques de la minutie qu'on mettait à rechercher les convenances. Obeissant aux tendances de ses contemporains, Corneille reprit, en 1660,

Evremond, caractérise « le temps de la bonne régence ». Voir, III, 294, *les Stances à Ninon* : « Rien de contraint, pas trop de liberté, — l'art de flatter en parlant librement, l'art de railler toujours obligeamment, en ce temps seul étaient choses connues, — les vices délicats se nommaient des plaisirs » etc. C'est peut-être aux difficultés qui naissaient, en ce qui concerne le protocole dans les relations officielles avec les autres nations, de l'observation méticuleuse des formalités, que l'on doit, en partie, l'assouplissement de la civilité, dans les rapports entre ambassadeurs, d'abord, puis dans la vie courante. Voici ce qu'on lit dans un article intéressant sur le Cérémonial, *Archives du Minist. des Aff. étrangères*, fonds France, vol. 1970, p. 341 : « Ce fut au Congrès de Westphalie, assemblé pour traiter de la paix qui fut signée en 1648, qu'on vit pour la première fois un grand concours d'ambassadeurs et de ministres publics de différents souverains. Ce fut aussi alors qu'on essaya de régler le cérémonial et les civilités avec quelque précision. On en reconnut les difficultés, et les inconvénients de l'extrême ponctualité dans les formalités. C'est insensé, tellement qu'on est parvenu depuis à les diminuer et à y attacher moins d'importance ».

(1) Voir p. ex., IV, l'empressement à courir « à la proie avec avidité », et l'incertitude qui plane quelque temps sur la conduite de Didyme, entré le premier dans la cellule infâme.

(2) *Examen*.

l'étude des œuvres qu'il avait écrites jusqu'alors, et les examina avec des préoccupations qu'il n'avait pas, au moment où il les composait. Les bienséances tiennent dans ces *Examens* presque autant de place que les unités. Quelquefois, Corneille reconnaît qu'elles ne sont pas respectées ; le plus souvent, il use d'une subtilité retorse, qui suggère, sans qu'il en ait l'air, les explications et les justifications des actes et des paroles dont on pourrait s'effaroucher. C'est parce qu'il tient à assurer le succès durable de ses pièces, qu'il tâche de démontrer qu'elles sont conformes au goût nouveau. « Le caractère d'Angélique sort de la bienséance, en ce qu'elle est trop amoureuse, et se résout trop tôt à se faire enlever par un homme, qui lui doit être suspect (1). » Célidée est trop passionnée, et va jusqu'à s'offrir elle-même ; on pourrait l'excuser par le violent dépit qu'elle a conçu contre Lysandre, qui, en sa présence, a conté « des fleurettes » à une autre ; et d'ailleurs la comédie ne met pas en scène des personnages parfaits. « Mais je veux bien avouer que cela va trop avant, et passe trop la bienséance et la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable (2). »

Corneille s'attache longuement à réfuter la critique qu'on avait adressée à Chimène, d'être une fille dénaturée ; il relève toutes les preuves qu'elle donne de pudeur et de dignité. « Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant, après qu'il a tué son père ; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle ». Et d'ailleurs, « leur conversation est remplie de si beaux sentiments, que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, et que ceux qui l'ont connu l'ont toléré ». A la fin, elle garde le silence, lorsque le Roi lui rappelle la promesse qu'elle a faite d'épouser le vainqueur. Mais « elle ne se tait qu'après que le Roi l'a différée, et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps, il y pourra survenir quelque obstacle ». Sans doute, le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement, « mais quand les Rois parlent, c'en est une de contradiction : on ne manque jamais de leur applaudir, quand on entre dans leurs sentiments, et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire (3) ». Pauline vient au-devant

(1) *Examen de la Place Royale.*

(2) *Examen de la Galerie du Palais.*

(3) *Examen du Cid.* Il y avait bien du parti-pris dans la querelle qu'on

de Sévère, au lieu de l'attendre dans son cabinet ; « il semble que la bienséance soit un peu forcée ». Mais elle a deux raisons d'agir ainsi : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoute le courroux, et qu'il lui a commandé « d'adoucir en sa faveur » ; l'autre, « pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer par cette retraite d'un entretien dangereux pour elle, ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement (1) ». Argument plus spécieux que solide, car l'appartement de Pauline doit comprendre plus d'une pièce, et elle n'aurait eu qu'à passer dans la chambre voisine.

Fontenelle fait un grand mérite à Corneille d'avoir purifié le théâtre ; et, en effet, on ne rencontre plus chez lui les scènes licencieuses qui abondent chez Rotrou, et dont nous avons parlé plus haut. Il ajoute : « Tout ce qui nous reste de *l'ancien excès de familiarité*, dont les amants étaient ensemble sur le théâtre, c'est le tutoiement ; *le tutoiement ne choque pas les bonnes mœurs, il ne choque que la politesse et la vraie galanterie*. Il faut que la familiarité que l'on a avec ceux qu'on aime soit respectueuse, mais aussi il est quelquefois permis au respect d'être un peu familier (2). » Cet usage, ajoute-t-il, prit fin dans la tragédie avec *Horace*, dans la comédie avec le *Menteur*. Quel purisme étroit, que de ranger le tutoiement entre amants parmi les excès de familiarité, comme ceux dont Nise et Pamphile donnent l'exemple, dans la *Céliane* de Rotrou ! Le tutoiement donne une impression de jeunesse, de sincérité, de fraîcheur, qui fait le charme de certaines scènes, par ailleurs peu intéressantes, de *Pyrame et Thisbé*. Puis, l'usage se répandit de faire dire vous par l'amant, à l'amante, qui dit tu. Sans doute, dans le *Cid*, Chimène et Rodrigue se tutoient pendant la plus grande partie de la première entrevue (3) ; mais à celle

cherchait à Corneille à propos du *Cid*, car on fit moins de bruit, dix ans après, au sujet de *Venceslas*, dont le dénouement est des plus choquants. Ladislas, qui a tué son frère Alexandre, obtient, le lendemain même de ce meurtre, la couronne, et la main de Cassandre, qui venait d'épouser Alexandre dans la nuit. Le roi Venceslas conclut avec quelque désinvolture :

« Allons rendre à l'infant nos dernières tendresses,
et dans sa sépulture enfermer nos tristesses. »

(1) *Examen de Polyeucte*.

(2) D'OLIVET, *Hist. de l'Acad.*, II, 187.

(3) III, 4 Quand Rodrigue entre en scène, pendant quelques vers, il dit vous à Chimène : c'est qu'il ne sait pas encore comment elle le recevra, car

de l'acte V, quelques moments avant le combat décisif entre Rodrigue et don Sanche, Rodrigue lui dit vous : le ton est à la hauteur de la gravité des circonstances. Emilie tutoie Cinna, qui emploie toujours la deuxième personne du pluriel.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même,

lui dit-il. Elle répond : « va-t-en, et souviens-toi seulement que je t'aime (1) ».

Déjà Pauline et Polyeucte se parlent avec moins de liberté ; et cependant, ce ne sont plus des fiancés, mais de jeunes époux. Pauline tutoie son mari quand elle s'adresse à lui, en son absence. A la scène 2 de l'acte I, elle le supplie, en lui disant : vous, de ne pas la quitter ; à la scène suivante, quand Polyeucte est sorti, son inquiétude et son dépit se traduisent par le tutoiement : « Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite ». Lorsque, dans la prison, ses arguments n'ont pas réussi à émouvoir Polyeucte, son désespoir, sa passion, éclatent en une chaleureuse tirade, où elle le tutoie (2). Mais, même alors, chaque fois qu'elle se ressaisit, elle revient, ne fût-ce que pour un instant, à la forme plus digne du pluriel. C'est la seule dont Polyeucte use envers elle, dans tout le cours de la pièce. Dans les œuvres suivantes de Corneille, le tutoiement est plus rare : l'amour devient plus tendu, plus raisonneur, plus froid. Corneille exalte surtout des volontés, vertueuses ou criminelles, et ses personnages semblent voués au culte fanatique de cette faculté ; ils aiment et admirent l'effort pour lui-même, mais la sensibilité, le trouble, le mystère, la vie en un mot disparaissent de ses tragédies. Le tutoiement est une des formes du mépris dont l'altière Pulchérie écrase Phocas, le « chétif centenier des troupes de Mysie », qui aspire à l'épouser (3). Une conception plus rigoureuse, plus exigeante des bienséances, interdisait la familiarité, le libre abandon au sentiment, à l'heure même où, dans le domaine philosophique, Descartes écrivait le *Traité des*

c'est la première fois qu'il la voit depuis le duel; puis, quand elle a, au vers 855, laissé échapper un : hélas, qui le rassure, il s'abandonne à l'émotion vive qui l'étreint, et passe brusquement au tutoiement. Dans *Mélite*, Mélite dit tu à Tircis, qui dit vous (II, 8). Même chose dans la *Veuve*, entre Clarice et Philiste (I, 5).

(1) I, 4. Voir aussi, I, 3.

(2) Vers 1235 sq.

(3) *Héraclius*, I.

passions de l'âme. Le tutoiement n'existera plus, même dans les comédies de Molière, entre amants du moins (1).

Sans examiner ce qu'il y avait là de fâcheux au point de vue littéraire, et en se plaçant seulement au point de vue mondain, on peut se demander si l'on n'interprétait pas avec trop d'étroitesse la notion des bienséances, et si, à force de vouloir la respecter, on n'en arrivait pas à la contredire. Balzac disait très justement : « Toutes sortes d'ornements ne sont pas bien en toutes sortes de lieux, et la pompe et la majesté peuvent être quelquefois hors de leur place. C'est la bienséance qui place les choses, et qui donne rang au bien même, qui peut être mis en mauvais lieu (2) ». Les bienséances sont avant tout convenance, adaptation, harmonie. D'après leur principe essentiel, des jeunes gens qui s'aiment devraient parler comme il convient à leur âge, et à l'ardeur de leur amour ; et l'on pourrait, sans manquer à la décence, ne pas étouffer la nature sous le poids d'une expression cérémonieuse et guindée.

A vrai dire, il y a peut-être lieu de distinguer, deux sortes de bienséances. Les premières, que l'on pourrait appeler internes, consistent dans le rapport du costume, des actions, des paroles d'un individu, réel ou fictif, avec sa naissance, son âge, sa situation. Il va sans dire qu'il ne s'agit ici que des personnes dont les mœurs et la profession sont, en principe, honorables, et qu'on ne saurait parler de la bienséance d'un débauché ou d'une prostituée. Un prêtre, un magistrat, un courtisan doivent s'habiller, se conduire, d'une façon différente dans des circonstances identiques, et apporter à la pratique des mêmes vertus une manière propre, qui est la marque distinctive de leur condition. Les autres, qu'on pourrait qualifier d'externes, consistent dans la convenance des gestes, des propos, de l'attitude d'un personnage, avec les goûts de ceux qui l'entourent, des lecteurs, et des spectateurs s'il s'agit d'une œuvre littéraire. Souvent ces deux bienséances s'accordent ; les salons blâmeraient un homme d'épée qui vivrait comme un moine, ou un homme d'église qui ferait le petit-maître. Parfois, elles sont divergentes ; ce que les premières tolèrent, les secondes ne l'acceptent pas, car elles sont plus

(1) Un passage curieux de la préface de la trad. de Quinte Curce par Vaugelas explique que Vaugelas fait dire aux personnages de l'histoire tu ou vous, suivant que l'un ou l'autre lui paraît plus conforme aux bienséances modernes.

(2) *Sixième discours*, I, 300.

étroites et plus délicates ; mais elles imposent leurs exigences.

De plus en plus, le monde voudra que l'on respecte ses préjugés, si mesquins et contestables soient-ils ; il examinera moins les choses en elle-mêmes que par rapport à lui. De là viendra, en partie, la solennité un peu froide de notre littérature classique. Qu'y a-t-il de malséant à ce qu'Horace, ce rude Romain des premiers temps, au patriotisme fanatique, tue sa sœur, qui a blasphémé contre Rome ? Cependant le public ne veut pas assister à ce meurtre. Corneille prend soin, dans l'édition de 1660, de préciser qu'elle doit s'enfuir dès que son frère tire l'épée, et tomber dans la coulisse (1). Comment faire entrer dans le moule étriqué des bienséances, la sombre et tragique légende d'Œdipe, avec son parricide, son inceste, et la mutilation volontaire du coupable-innocent ? Corneille ne sut pas renoncer à ce sujet farouche, et il entreprit de l'accommoder au goût des ruelles. Il évita soigneusement de montrer « à ses auditeurs, le dangereux spectacle » d'Œdipe, les yeux crevés, hideux et sanglant, pour ne pas « faire soulever la délicatesse de nos dames, qui composent la plus belle partie de notre auditoire, et dont le dégoût attire aisément la censure de ceux qui les accompagnent ». Et il fut très satisfait d'avoir inventé « l'heureux épisode des amours de Thésée et de Dirce », qui introduisait dans le drame toutes les bienséances de l'amour à la mode (2). En ce qui concerne le tutoiement, on ne peut qu'approuver ce que dit Balzac, qui pourtant ne péchait point par excès de simplicité : si les grâces sont représentées nues, « c'est qu'il sort de la négligence des attraits à percer les cœurs, qui avaient résisté aux actions étudiées (3) ».

(1) *Examen d'Horace*. Voir acte IV, scène 5, fin.

(2) *Examen d'Œdipe*.

(3) *Sixième discours*, I, 300.

CHAPITRE II

LA GALANTERIE.

La galanterie n'avait pas disparu même pendant la Fronde ; elle tient au contraire une grande place dans les événements de la guerre civile. L'amour détermina le rôle politique des principaux acteurs. Beaufort était épris de M^{me} de Monbazon, à laquelle il témoignait des attentions d'un goût douteux (1), Retz aimait « démesurément » M^{lle} de Chevreuse, La Rochefoucauld était amoureux de M^{me} de Longueville, le maréchal d'Hocquincourt, de M^{me} de Châtillon (2). MM. de Meille, de Clermont, de Lorges recherchaient la duchesse de Gouville, et chacun d'eux se flattait d'être l'élu. Lenet soupirait pour M^{lle} Gerbier, une des filles de Madame la Princesse, que poursuivait aussi le duc de Bouillon, et cet enchevêtrement d'amourettes aboutissait à un duel, et à la mort de M. de Cessac (3). En janvier 1649, M. de Noirmoutier, revenant d'une escarmouche contre les troupes royales, entra, botté et armé, chez M^{me} de Longueville. « Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons qui étaient dans la salle, de trompettes qui étaient dans la place, donnait un spectacle, qui se voyait plus souvent dans les romans qu'ailleurs. Noirmoutier, qui était grand amateur de l'*Astrée*, me dit : Je m'imagine que nous sommes assiégés dans Marcilly. — Vous avez raison, lui répondis-je, M^{me} de Longueville est aussi belle que Galatée, mais Marsillac n'est pas si honnête homme que Lindamor (4). » Les dames et les gentilshommes qui accompagnaient Madame la Princesse dans sa fuite en Guyenne, profitaient d'un arrêt à Coutras, pour graver des chiffres et des devises sur l'écorce

(1) CONRART, *Mém.*, 563, 1.

(2) LENET, *Mém.*, 346, 2. BUSSY, *Mém.*, II, 346.

(3) LENET, *Mém.*, 349, 1.

(4) RETZ, *Mém.*, 94, 2.

des lauriers d'une belle allée, près d'un canal (1). A Bordeaux, les dames portaient la terre aux terrassiers qui faisaient des tranchées, « avec de petits paniers » ; les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld les régalaient de fruits et de confitures, pendant qu'ils offraient le vin aux ouvriers, et, le soir, Madame la Princesse leur donnait une collation sur la Gironde. Un Bordelais exalté se faisait tuer, portant « en ses plumes et en sa petite oie » les couleurs de sa maîtresse (2).

Après la paix, vers 1656, « la Cour de France était devenue le modèle de la galanterie (3) ». Le succès de Quinault et des tragédies romanesques de Thomas Corneille est caractéristique de ce goût.

On aperçoit chez un certain nombre de gentilshommes, des égards, de la déférence envers les dames, ou du moins le désir de passer pour complaisants et polis. Ils tiennent à paraître galants hommes. « J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes, disait La Rochefoucauld en 1659, et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles, qui leur ait pu faire de la peine (4). » « Il était galant avec toutes les dames, dit Bussy de lui-même, et fort civil ; et la familiarité qu'il avait avec ses meilleures amies ne lui faisait jamais manquer au respect qu'il leur devait. Cette manière d'agir faisait juger qu'il avait de l'amour pour elles, et il est certain qu'il en entraînait toujours un peu dans toutes les grandes amitiés qu'il avait (5) ». Quelle que fût la réalité, il désirait donner de lui, à ses contemporains et à la postérité, une opinion avantageuse. Il reconnaissait la beauté des vertus, qu'il ne pratiquait peut-être pas exactement. Condé perdait vite le souvenir de M^{lle} du Vigean, mais il s'était évanoui en la quittant pour aller à l'armée (6). M. de

(1) LENET, *Mém.*, 278, 1.

(2) LENET, *Mém.*, 359, 1, et 376, 1.

(3) FRÈRES PARFAICT, cité par REYNIER, *Th. Corneille*, 116.

(4) Voir son portrait par lui-même, *cf.* cependant ce que M^{me} de Motteville dit de son attitude envers M^{me} de Longueville ; ne blanchit-il pas un peu son passé ?

(5) *Hist. am. des Gaules*, 135.

(6) M^{lle} de MONTPENSIER, *Mém.*, 27, 2. *Les Mém. du comte D**** (XI, 9), prêtent au duc de Guise et au marquis de Villequier, qui sont nommés par leur nom, un empressément des plus galants auprès d'une dame dont ils étaient tous deux amoureux. Ils « s'animèrent l'un l'autre à lui rendre leurs services, et ils étaient convenus de ne se disputer leur maîtresse qu'à force de se distinguer auprès d'elle par la délicatesse de leurs manières ». Ils cherchèrent même la mort en son honneur, et « tout le monde disait qu'au siège de Dixmude, ils s'étaient piqués à qui des deux s'exposerait à plus de dangers ». Voir *Mém. de la comtesse de...* (XII, 36, et *passim*), le por-

Vardes, que M^{me} de Saint-Loup laissa pour le duc de Candale, fut sensible à cet abandon, « mais en honnête homme, il ne s'en fit pas une affaire », et n'eut jamais de haine pour son rival heureux (1). Le chevalier de Gramont, le duc de Candale eurent en leur temps une grande renommée de galanterie. Le premier était, s'il faut en croire Hamilton, « recherché des beautés qu'il ne servait pas, redoutable à celles qu'il servait, et, dans les commerces essentiels, toujours honnête homme (2) ». La mort du second fit couler bien des larmes, encore que Guy Patin déclare « qu'il est mort gangrené et tout pourri », que « personne ne le plaint », ni ne blâme les médecins qui, à Lyon, n'ont rien compris à sa maladie (3).

trait de M. de Saint-Abbe. Il est possible que ces *Mémoires* soient apocryphes ; mais l'auteur a dû tâcher de leur donner un air de réalité historique, qui les rend intéressants, du moins à titre de rapprochements.

(1) SAINT-EVREMOND, *Conversat. avec M. le duc de Candale*, III, 151 sq.

(2) HAMILTON, I, 125.

(3) 26 février 1658. Il était né, dit Bussy, avec « un génie médiocre », mais une dame qui l'aima de bonne heure fit son éducation, et il prit tant de soins de lui plaire « que l'art avait passé la nature, et qu'il était beaucoup plus honnête homme que mille gens qui avaient beaucoup plus d'esprit que lui » (*Hist. am. des Gaules*, 6-7). Vanel dit la même chose, et attribue ce changement à M^{me} de Saint-Loup (*Les galanteries des rois de France*, III, 227). Quant au duc de Guise, dont les galanteries romanesques firent tant de bruit, et que Loret peint « rempli d'accortise, gracieux, civil, éloquent » (22 juillet 1656), ce fut un peu trop un aventurier ; il abandonna successivement Anne de Gonzague, la comtesse de Bossut, qu'il avait épousées, pour s'attacher à M^{lle} de Pons, d'une passion folle, qui lui fit commettre mille extravagances, (TALLEMANT, V, 339 sq.). Sur son expédition à Naples qu'il aurait entreprise dans la « seule pensée de mieux mériter les bonnes grâces de M^{lle} de Pons », (*Mém. du duc de Guise*, p. 3, col. 1), voir M^{me} DE MOTTEVILLE, II, 49-50 sq. ; ce beau roman eut une fin lamentable, car le Prince intenta un procès à sa dame, qui, en son absence, lui avait volé son argenterie, avec la complicité de son intendant Malicorne, dont elle avait fait son amant.

CHAPITRE III

L'INSTRUCTION ET LA CULTURE INTELLECTUELLE.

Le goût des choses de l'esprit continue à se répandre et à s'accroître. L'instruction se généralise parmi les gens du monde.

Mademoiselle avait tout d'abord méprisé les livres ; elle apprit à les aimer, surtout lorsque l'exil à Saint-Fargeau eut calmé l'humeur aventureuse de sa jeunesse. Elle songea même, peu de temps avant de revenir à Paris, à reprendre l'étude de l'italien pour lire le Tasse (1). Elle déclarait que la science est plus nécessaire aux grands qu'aux autres personnes, car l'ignorance leur ôte les moyens de se gouverner eux-mêmes, et les force à s'en remettre à des gens qui prennent tout pouvoir sur eux (2). Cependant, même vers 1660, elle ne semble pas avoir éprouvé pour les monuments de Nîmes, une admiration bien vive, car elle leur consacre une phrase aussi sèche que brève (3). Turenne « n'était pas ignorant des belles lettres ; il savait quelque chose des poètes latins, et mille beaux endroits des poètes français (4) » ; le prince de Conti avait beaucoup d'esprit, et « même de la science (5) » ; Brienne connaissait assez bien *l'Enéide*, pour être tenté de répondre à une dame « comme Eole fit à Junon (6) ».

Le comte de Béthune aimait les tableaux, les manuscrits, les médailles ; Mademoiselle visitait avec plaisir sa collection, que, en 1663, Christine de Suède voulait lui acheter cent mille écus (7). Retz priait Ménage de lui apprendre à se connaître

(1) *Mém.*, 67, 1, 241, 1.

(2) *Mém.*, 313, 2.

(3) Voir 334, 2. « L'on alla voir les arènes et les aqueducs où passe une rivière ; ces ouvrages ont été faits par les Romains. » Toutefois, elle trouve que le Pont du Gard est « fort curieux ». Le palais des papes, à Avignon, est beau et vaste, mais « point ajusté » (335, 2).

(4) BUSSY, *Mém.*, II, 157.

(5) GOURVILLE, *Mém.*, 516, 1.

(6) *Mém.*, éd. Michaud-Poujoulat, 121, 2.

(7) M^{lle} de MONTPENSIER, *Mém.*, 168, 2 ; LORET, 10 mars 1652.

en poésie, afin qu'il pût juger les vers qu'on lui apportait (1). Le comte d'Avaux charmait Voiture par la politesse de son érudition (2). On sait la forte culture qu'avaient reçue M^{me} de Sévigné, M^{me} de La Fayette. Scarron louait M^{me} de Revel de son talent poétique (3). Il fallait que le mobilier d'un honnête homme contînt une bibliothèque. La « bibliomanie » « a été une des maladies de ce siècle ; chacun, par un luxe curieux, a voulu avoir des livres et formes de grands corps de bibliothèques (4) ». Servien tenait absolument à ce qu'on trouvât une bibliothèque dans son inventaire, et il chargea Ménage de la constituer ; mais le prix fut trop élevé, et il mourut sans avoir cette satisfaction (5). Sans doute, c'était là une mode, et les livres devaient souvent sommeiller en paix sur leurs rayons de bois précieux. Mais enfin, on les avait à portée de la main, et l'on pouvait y recourir, aux heures de repos ou d'ennui. « Les livres ont toujours été la passion des honnêtes gens ; M. le Chancelier Séguier les aimait tant qu'il disait souvent, que si on voulait le corrompre, il n'y avait qu'à lui donner des livres (6). »

Les personnes qui avouent leur ignorance, la déplorent (7), s'en excusent (8), et cherchent à y remédier par la lecture (9)

(1) *Ménagiana*, IV, 118.

(2) *Entretiens de Voiture et de Costar*, Paris, Aug. Courbé, 1655, in-4^o.

(3) *Épître*, I, 106 sq. C'étaient là des exceptions honorables. La masse des dames paraît être demeurée peu cultivée. Dans les *Jeux d'esprit et de mémoire*, Cologne, 1697, p. 248, on se plaint que les dames ne sachent rien dire en dehors des étoffes et des modes. Quelques-unes seulement ont l'esprit plus aiguisé, à cause de la liberté « du tête à tête avec les hommes les plus éclairés, qui escriment (*sic*) les romans, et qui fréquentent les plus fines ruelles. »

(4) VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges*, I, 55.

(5) *Ménagiana*, II, 40.

(6) *Ménagiana*, IV, 96.

(7) « J'enrage d'être ignorante » (Portrait de M^{me} de Tarente, *Gal. des portraits*, 49).

(8) Sur les circonstances : « Je n'aurais pas été moins propre aux exercices de l'esprit, si la vie errante que j'ai menée ne m'avait dérobé le loisir de m'y appliquer » (Portrait du prince de Tarente, 42). « Il n'a pas tenu à moi que je ne fusse plus habile » (M^{me} de Tarente, *ibid*, 49), — sur les nécessités de la vie mondaine : « pour avoir voulu savoir un peu de tout ce qui rend un homme passable dans le monde, je ne sais rien en perfection », (M. de La Verrière, 201), surtout sur la paresse, sur l'aversion pour l'effort qu'exige l'étude : M^{me} d'Uzès 58, M^{me} de Brienne la fille, 112, M. de La Verrière, 200, M^{me} de La Calprenède, 247 ; voir encore 328, 333 etc.

(9) « J'ai moins aimé la lecture que je ne fais présentement » (Portrait de M^{me} de La Trémouille, 37). « J'aime la lecture sans y avoir le dernier attachement, surtout celle de l'histoire », (Le Prince de Tarente, p. 42) ; cf. p. 230 le portrait de M. de Verderonne par lui-même.

ou la fréquentation des gens instruits (1). Cette attitude est caractéristique du discrédit des anciens préjugés.

Dès que la paix fut revenue, on ne s'attarda pas longtemps à un pessimisme rétrospectif. Le jeune Roi aimait le théâtre, il allait fréquemment à l'Hôtel de Bourgogne, au Marais ; et les « seigneurs de marque » qui l'accompagnaient, se familiarisaient avec l'histoire et les légendes antiques (2).

Les plus grands personnages étaient assidus aux représentations, que donnaient les Jésuites dans leurs collèges, à la fin de l'année scolaire, avant la distribution des prix (3). Loret fait l'éloge de ces établissements, où l'on enseignait à la jeunesse « la logique, la physique, l'art de faire en latin des vers, et mille préceptes divers (4) », en particulier du collège de Clermont,

dans lequel un savoir profond,
à la jeunesse se débite (5).

Il note la présence de la Reine, du Roi et de son frère, de Mazarin, du Roi d'Angleterre, des principaux courtisans (6). Il donne les noms des jeunes acteurs, et des élèves qui ont obtenu les plus hautes récompenses ; ce sont le plus souvent des enfants de noble famille : d'Armagnac, de Soissons, de Chateaufort (7), de Bretoncelle, d'Humières, de La Vallière (8), de Sablé (9), de Plessis-Bellière, d'Ormesson (10). Ces pièces étaient empruntées à l'histoire ou à la légende sacrée : c'était le martyre d'une vierge sous Dioclétien, la vie de sainte Julienne, un

(1) « Je me plais fort en la compagnie des gens d'esprit, mais surtout de ceux qui s'attachent au bon sens et à la raison », (M^{me} de la Trémouille, 37). « Vous aimez l'entretien des savants », (M^{me} d'Uzès, 58). « Si je suis ignorant, je ne laisse pas d'estimer ceux qui savent plus que moi » (M. de la Verrière, 201). — On sait que M^{me} de Sablé avait composé un traité, aujourd'hui perdu, sur l'*Instruction des enfants* ; voir une lettre de M^{me} de Maure à M^{me} de Sablé de février 1660 (Ed. de Barthélémy, *La comtesse de Maure*, p. 157, et les notes.)

(2) LORET, 16 déc. 1656, 19 nov. 1657, 12 janvier 1658, 23 mars 1658, etc.

(3) BRICE, *Description de Paris*, II, 351. « La grande tragédie accompagnée d'un ballet, qui se représente tous les ans (aux collèges des Jésuites) au commencement du mois d'août pour la distribution des prix est un spectacle magnifique. »

(4) 19 août 1656.

(5) 21 août 1655.

(6) 29 août 1653.

(7) 13 août 1651. Loret ajoute : « et d'autres jusqu'à plus de neuf » ; mais ce chiffre est amené par la rime.

(8) 7 août 1655.

(9) 18 août 1657.

(10) 24 août 1658.

épisode des Croisades, Athalia, Pharaon (1) ; on les récitait en latin, et plus d'un auditeur devait dormir, sans avoir, comme Loret, la franchise de l'avouer (2). Du moins les jeunes gens y acquéraient la connaissance de cette langue, qui provoquait les anathèmes du commandeur de Jars.

Loret signale que les plus grands seigneurs assistaient fréquemment aux soutenances de thèses. Le fils de M. de Montmort fut écouté par « maint Prince d'importance (3) », l'abbé de la Vrillière par « plusieurs gens de qualité (4) », l'abbé d'Harcourt par des « marquis, ducs et princes (5) » ; autour du jeune duc d'Albret, on vit « les plus grands seigneurs de France (6) ». Sans doute, ces hauts personnages devaient à leur parenté, à leurs relations, cette marque de sympathie ; c'était, de leur part, une complaisance, une politesse. Mais cet échange d'idées n'était pas entièrement perdu ; même à leur insu, il pouvait laisser en eux quelques notions, quelques éléments, une plus grande aptitude à suivre et à soutenir une discussion.

Certains textes très précis nous prouvent d'ailleurs, que les gens du monde s'initiaient volontiers aux problèmes scientifiques, ou aux spéculations abstraites. L'esprit était plus pénétrant, plus solide, plus curieux. A la date du 14 avril 1652, Loret raconte qu'au Petit Luxembourg, il rencontra, « l'autre jour », une illustre compagnie, « tant duchesses que cordons bleus », qui s'était réunie pour entendre une conférence de Pascal sur sa machine à calculer, et les démonstrations « pleines d'esprit et de subtilité », qu'il fit, « sur des fontaines ». Ils surent comprendre que ce jeune savant possédait « un très beau génie (7) ». Puis ce fut une leçon que M. de l'Esclache fit devant « maint illustre assistant », sur l'immortalité de l'âme ; il allia l'érudition, la profondeur et la clarté, car

(1) 29 août 1653, et 7 août 1655

(2) 7 août 1655.

(3) 8 juillet 1656.

(4) 13 août 1657.

(5) 4 sept. 1660.

(6) 21 août 1660.

(7) Il semble bien, à lire ce texte, et il est d'ailleurs vraisemblable, que Pascal se borna à faire jouer sa machine, et à réaliser des expériences de physique amusante, sans aborder les démonstrations théoriques et l'étude des principes abstraits. Il apparaît cependant que ces nobles auditeurs n'assistaient pas à cette séance scientifique, comme ils eussent regardé les marionnettes ou les tours d'un prestidigitateur. C'est par relativité qu'il faut apprécier des renseignements de ce genre, et il y a bien dans cette curiosité pour les choses de la science un progrès intéressant.

« les esprits les moins dociles, comprenaient aisément le sens de ses arguments ravissants ». L'Esclache entreprit, un peu plus tard, un cours public en français sur Aristote, qu'il connaissait fort bien. « Les jeunes seigneurs de la Cour le vont entendre, dit Guy Patin, et quantité d'autres honnêtes gens, qui illustrent fort son auditoire (1). » Le sieur de Richesource organisait des conférences de morale ; il faisait mettre des affiches dans les rues de Paris, et Loret lui prêtait le concours de sa gazette, qu'on lisait à la Cour, et dans l'entourage de M^{me} de Longueville, en annonçant qu'elles commenceraient prochainement, par une étude de la vraie félicité (2). M. de Clérembault, dit Ménage, « n'était pas savant, ce qui faisait dire qu'il gâtait la Cour (3) ».

Mais la haine du pédant n'est pas atténuée ; Scarron maudit ces « envieux animaux... que Montaigne déteste,

Que les honnêtes gens fuient plus que la peste (4) ».

Costar fait le procès d'une érudition lourde, et exalte les dons naturels, la grâce légère de Voiture (5). Gélasure s'étonne que les hommes qui connaissent les plus belles choses du passé ne puissent devenir honnêtes gens ; on dirait que les écoles sont l'antipode des belles conversations. « Ne doutez pas que ce ne soit là la source de ce mépris qu'on a pour les lettres, de ce dégoût qu'on a des savants (6). » Vers cette époque commence la fortune du mot *cavalier*, qui signifie, d'après Richelet « aisé, libre, galant, honnête, noble, qui n'est point assujéti aux règles ». Il exprime, en particulier, le dédain des courtisans, hommes de cheval et d'épée, pour l'étude laborieuse des doctes, leur prétention de suivre en toutes choses les dons de la nature, l'inspiration du moment, sans prendre la peine d'éviter les défaillances, qui portent en elles-mêmes la preuve de l'improvisation. « Tout ce que je fais, dit Mascarille, a

(1) 25 nov. 1653.

(2) 13 juillet 1658 et 16 nov. 1658 ; Cyrano vivait dans une société philosophique et littéraire qu'on peut apprécier par les *Entretiens pointus*. La plupart de ses membres manièrent la plume comme l'épée. Les Lebret, de Chateaufort, de Brissailles, montrèrent que la valeur militaire n'est pas incompatible avec l'intelligence ; Lebret entretenait avec eux une correspondance savante qui témoigne de leur culture.

(3) *Ménagiana*, I, 305.

(4) *Epître chagrine* à M^{lle} de Scudéry, II, 151-152.

(5) *Suite de la défense de Voiture*, 275 sq.

(6) *Le Mystère des ruelles*, 467-469, cf. COTIN, *Poésies galantes*, 348.

l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant ». Et s'il chante, c'est à la cavalière (1). D'ailleurs la carrière des armes passe toujours pour être seule digne d'un gentilhomme ; Madelon a un furieux tendre pour les hommes d'épée, et Mascarille et Jodelet éblouissent les pecques provinciales, en se présentant à elles comme des braves à trois poils, qui ont accompli les exploits, uniques dans l'histoire, de commander un régiment de cavalerie sur les galères de Malte, et de prendre, à Arras, une lune tout entière ; ils poussent à l'excès les théories qu'exposait Dorante dans le *Menteur* (2).

En général, les gens du monde s'instruisaient, alors comme aujourd'hui, moins par l'étude dans les livres, que par les entretiens, les conférences ; il fallait qu'un autre fit l'effort de leur présenter une science attrayante, éclaircie, préparée, adaptée à leurs goûts et à leurs besoins ; mais il faut leur savoir gré d'avoir recherché cette forme de culture, si fragmentaire et superficielle qu'elle paraisse.

(1) Scène 9. Ce mot de cavalier est souvent chez Corneille pour désigner un jeune et valeureux gentilhomme ; c'est ainsi que l'Infante appelle Rodrigue, *Le Cid*, vers 82 ; dans l'*Abrégé du martyre de saint Polyeucte*, Corneille appelle Polyeucte et Néarque « deux cavaliers étroitement liés d'amitié ».

(2) *Précieuses Ridicules*, sc. 9. *Menteur*, I, 6, M. Brunot a montré comment on retrouve dans les images les plus usuelles du style de cette époque, les occupations essentielles de la classe aristocratique. La grammaire devient ainsi l'étude la plus sûre de la vie réelle, parce que c'est spontanément, sans intervention d'une volonté consciente, que les mœurs inscrivent pour ainsi dire leurs caractères dans la langue. Les images sont surtout empruntées à la guerre (ce sont les plus nombreuses), aux duels, à la chasse (Voir III, 253 sq.). M. Brunot note que ces dernières ne se renouvellent pas, parce que la société, qui se concentre à Paris, ne vit plus au milieu de la nature.

CHAPITRE IV

LES GOÛTS.

Les goûts s'épurent et deviennent plus relevés ; on recherche de plus en plus les jouissances délicates de l'esprit, on est plus sensible aux agréments paisibles de la vie de société.

On se passionne pour la musique. Il y avait vers 1648, chez des Yveteaux, des concerts où Ninon tenait sa partie (1). En septembre 1652, Loret rend compte d'un merveilleux concert aux Jacobins, avec orchestre et chœurs. « Plus de douze cent trente oreilles » en furent ravies, « chacun disait : voilà qui est beau (2). » Un concert de dévotion, au monastère de Charonne, attirait une grande foule (3) ; et Cambert en organisait et en dirigeait un lui-même, en l'honneur de Saint-François d'Assise, à l'église de la Conception, le 4 octobre 1657 (4). La *Muse historique* annonçait le 4 novembre 1656, la réouverture des Concerts périodiques du Palais-Royal, qui charmaient « des personnes fort illustres », et où la place coûtait trente sols (5). Les séances musicales se multipliaient chez les particuliers : chez M^{me} Payen, deux fois par mois (6), chez M. Sifredy, où venaient « un certain nombre d'illustres (7) », chez le Président

(1) TALLEMANT, I, 349. Un an avant la mort de Des Yveteaux, dit-il ; or, il mourut en 1649. On trouvera une peinture, embellie mais intéressante, de la Cour aux environs de 1660, dans le *Cyrus*, VII, 219-220. La musique, la conversation, figurent à côté des bals, des promenades, au nombre des divertissements ordinaires.

(2) LORET, 29 sept. 1652.

(3) LORET, 21 août 1655.

(4) LORET, 6 octobre, 1657.

(5) LORET, 4 et 11 nov. 1656.

(6) LORET, 7 déc. 1652.

(7) LORET, 15 avril 1654. Il signale dans l'assistance M^{me} de Chaulnes, de Villeroy, de Ventadour.

Nesmond, à l'occasion de l'ouverture du Parlement, et avec le concours de Cambert, (1) chez l'Abbé Charles, où l'on voyait

des hommes de grande importance,
tant de vertu que de naissance (2) ;

bref on oit tous les jours en ville,
des concerts jusqu'à plus de mille (3).

Le duc de Guise, partant pour l'armée, emmenait avec lui, « outre l'équipage de guerre..., une bande de violons (4) ». Et voici comment était composée, vers 1660, la maison de Gourville : « un cuisinier, un maître d'hôtel qui jouait de la basse, un officier qui me servait aussi de valet de chambre, et deux laquais : ils jouaient tous trois du violon, car c'en était la mode alors (5) ». Tallemant n'omet pas de signaler les talents musicaux de ses personnages. « M^{me} de Joyeuse n'était plus ni jeune ni belle, mais elle avait bien de l'esprit, et jouait bien de la harpe (6). »

Sous l'influence de cette vie mondaine intense, le goût de la conversation se répandit et se fortifia. Les contemporains affirmèrent de plus en plus, qu'elle était pour eux le plaisir essentiel. « La conversation des honnêtes gens, dit La Rochefoucauld, est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant, je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée, et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins, que je ne connaisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés, qui réussissent si bien. » Il préfère la conversation des femmes. « quand elles ont l'esprit bien fait », parce que, outre « une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous », « elles s'expliquent avec plus de netteté », et « donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent ». Il aime la lecture en général, mais « surtout, ajoute-t-il, j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit ; car, de cette sorte,

(1) LORET, 17 nov. 1657.

(2) LORET, 22 sept. 1657.

(3) LORET, 17 juillet 1655.

(4) LORET, 1^{er} août 1654.

(5) GOURVILLE, *Mém.*, 536, 1.

(6) V, 334. Dans les portraits que l'on faisait autour de Mademoiselle, on mentionne fréquemment l'habileté à chanter ou à jouer d'un instrument ; voir p. 277, 279, 287, 311, 323, 328, 355, etc., édit. citée de Barthélémy.

on réfléchit à tout moment sur ce qu'on lit, et des réflexions que l'on fait, il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile (1). Mademoiselle de Montpensier recherchait la conversation des honnêtes gens (2). M^{me} de Tarente était charmée par une conversation fine et spirituelle, sans raillerie mordante (3). « Une des choses qui me touchent le plus, écrit M^{lle} de la Trémouille, est une conversation jolie et spirituelle, exempte de toutes sortes de médisances et de railleries piquantes (4). » La princesse Marie, fille du duc de Mantoue, étant à Paris, ne songeait « qu'à jouir du plaisir que donne la société des honnêtes gens (5) ». M. de Candale était mal fait de sa personne, mais il avait un esprit fort agréable (6). Le chevalier de Gramont possédait « un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité, qui lui fournissait toujours quelque chose de nouveau dans les discours (7). » Turenne « était de bonne compagnie, il savait mille contes, se plaisait

(1) Portrait de La Rochefoucauld par lui-même ; cf. MONTAIGNE, III, 3 : ce sont les trois commerces qu'il étudie. Voir Saint-Evremond, *Conversat. avec M. de Candale*, l'éloge de la conversat. de La Rochefoucauld ; elle est « juste et polie ; tout ce qu'il dit est bien pensé », III, 172.

(2) Voir son portrait par elle-même, *Galerie des portraits*, etc., p. 412 ; écrit en nov. 1657.

(3) *Ibid.*, p. 49.

(4) *Ibid.*, p. 53. Aucune mention ne revient plus souvent dans tous ces portraits que l'aptitude à plaire ou à se plaire dans une conversation sérieuse : « La conversation dans un beau lieu et à son aise, avec cinq ou six personnes bien spirituelles, bonnes, et qui sont du beau monde, c'est ma véritable joie » (M^{me} de Mauny, 77). « Un de mes plus grands plaisirs est celui de la conversation, mais je le trouve avec peu de personnes » (Abbesse de Caen, 79). « Les conversations des gens savants me plaisent » (M^{me} de Brienne la fille, 112) ; cf. 312, 336. M^{me} d'Uzès (58), M^{me} de Cominges (72), M^{me} de Vivonne (133), M^{lles} de Sainte-Beuve (186), de la Noue (280), de Bussy (296), M^{me} de Thianges (503), M^{me} de Choisy (236), sont louées, ou se louent elles-mêmes pour la solidité, l'agrément de leur conversation. M^{lle} de Villenne y est si remarquable qu'« il faudrait avoir des tablettes pour écrire tout ce qu'elle dit de joli et de spirituel » (286). Il faut noter qu'il s'agit presque exclusivement de femmes ; dans ce domaine, comme en beaucoup d'autres, les femmes étaient supérieures aux hommes. On s'intéresse tant à la conversation, que l'auteur du portrait de M^{me} la marquise D. M. G. se permet de lui signaler quelques défauts qui rendent son entretien moins agréable (p. 381). Par une conséquence logique, on attache du prix à la souplesse de l'esprit, capable de s'adapter à la diversité des interlocuteurs ; voir portraits du marquis d'Entragues (142), et de M^{me} de Nouveau (183). Dans ses *Maximes*, M^{me} de Sablé consacre quelques remarques à la conversation (voir max. 31 et 50.)

(5) M^{me} DE MOTTEVILLE, I, 328.

(6) TALLEMANT, III, 413.

(7) HAMILTON, I, 53. Voir TALLEMANT, VII, 33, un certain Vaugeli et Cotin « apprenaient par cœur des réparties, pour se faire valoir l'un l'autre dans les compagnies où ils allaient ».

à les faire, et il les faisait fibort en (1) ». M. de Palluau était fin et spirituel ; il avait l'esprit vif et souple, et savait « badiner agréablement (2) ». Cependant il n'était guère instruit, et bégayait en parlant ; mais « il s'enonçait admirablement bien et même avec agrément, parce qu'il s'était fait un art du défaut qu'il avait (3) ». Il a « beaucoup d'esprit, disait Mademoiselle de Montpensier, et est de fort agréable conversation (4) ». Bussy, dans le portrait qu'il fait de lui-même, note qu'il parlait bien, et qu'il avait l'esprit délicat et enjoué (5). Les deux jeunes Hollandais qui vécurent à Paris de 1656 à 1658, allèrent voir, le 11 mars 1657, M^{me} de Longchamp, dont la conversation les ravit tellement, qu'au lieu de lui faire, pour la première fois, une courte visite, ils demeurèrent quatre heures avec elle, et regrettèrent d'être obligés de la quitter (6). Paris était si bien le lieu d'élection des beaux entretiens, que ces deux étrangers estimaient qu'une femme n'était pas « propre pour Paris, car elle ne fournit pas assez à la conversation (7) ». Voici une dame, disent-ils ailleurs, « dont la beauté fait tout l'agrément, car on ne trouve pas en sa conversation, cet esprit délicat et adroit qui, se rencontrant joint à cet avantage de la nature, en rehausse le prix, et en rend les charmes plus puissants (8) ». Ils étaient, en quelques semaines, devenus français et parisiens. Et Pascal lui-même écrivait à Fermat, le 10 août 1660 ; « Quoique vous soyez celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre, ce ne serait pas cette qualité-là qui m'aurait attiré, mais je me figure tant d'esprit et d'honnêteté en votre conversation, que c'est pour cela que je vous recherchais ».

(1) Bussy, *Mém.*, II, 158.

(2) Bussy, *Mém.*, II, 113, et 309.

(3) *Ménagiana*, I, 305 ; cf. II, 75. Quand le maréchal de Clérembault vit Balzac pour la première fois dans son jardin en Charente, il le prit d'abord pour un fou à cause de l'extravagance de son costume. Méré l'encouragea à demeurer. En sortant, le maréchal ravi dit « qu'il n'avait jamais vu un homme de si agréable conversation » (TALLEMANT, IV, 97). Sur le charme de la conversation de Balzac, *Ménagiana*, I, 314.

(4) *Mémoires*, 72, 1.

(5) *Hist. am. des Gaules*, 135.

(6) *Journal de deux Holl.*, 93.

(7) Mai 1657, p. 180.

(8) Nov., 1657, p. 351 ; cf. *Mém. du comte D**** (déjà cités, X, 89). Il est question de conversations entre le Comte et la princesse Marie qui se rend en Pologne. « Ces conversations vaudraient peut-être bien celles qui font le fort de Clélie ou du Grand Cyrus. »

Cet heureux don atténuait parfois les distances que créaient la fortune, la naissance ou le rang. Nanteuil, le graveur, était recherché pour « sa conversation mêlée de bel esprit et de quelque teinture de lettres (1) ». Sarrasin fut longtemps le confident et l'ami du P. de Conti ; c'est que « son esprit était agréable au delà de toute expression (2) ». Chapelle devint un homme à la mode. Le P. de Condé, le duc de Nevers, MM. d'Effiat, de Vardes, la duchesse de Bouillon étaient heureuses de le recevoir. « L'empressement à le connaître ne fut pas plus actif de la part de ses égaux, que de celle des personnes du plus haut rang ». Il devait cette estime à la libéralité de la nature, qui l'avait « pourvu de ce qu'on appelle bel esprit ; et ce qu'il en avait, il l'avait su rendre si bon par la culture, que sa conversation était aussi solide que brillante, et pouvait convenir à toutes sortes d'esprits. Il eut donc bientôt acquis la réputation d'être un de ces hommes rares, nés pour l'agrément de la société (3) ». Tallemant parle d'un certain Francinet, fils d'une femme de mauvaise vie ; mais il était bien fait et fort spirituel ; aussi était-il « bien venu partout, à la Cour et à la ville (4) ». Dans le *Roman Comique*, Scarron constatait que « tout le monde presque se pique d'être sensible aux divertissements de l'esprit, tant ceux qui les connaissent, que les ignorants présomptueux et brutaux, qui jugent témérairement des vers ou de la prose (5) ».

On était assidu auprès des dames qui savaient unir, dans leur conversation, l'agrément, la finesse et la solidité ; telle était Mme de Choisy (6), dont les dons naturels suppléaient à l'insuffisance de la culture, et que le Roi se plaisait à entretenir dans son cabinet, deux heures durant (7), et qui plaisait tant à Mazarin par son esprit, qu'il disait d'une société où elle n'était pas, comment peut-on se divertir sans elle (8) ? Telle était surtout Mme de Sablé, qui, à la place Royale, et à Port-

(1) VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges*, I, 214.

(2) COSNAC, I, 190 ; cf. sur la conversation de Sarrasin, MÉNAGE, *Discours* en tête des *Œuvres* de Sarrasin, 60 sq.

(3) *Œuvres* de Chapelle et Bachaumont, La Haye, 1755, in-12, *Mém. pour la vie de Chapelle*, XXXVII. Sur la conversat. de Perrot d'Ablancourt, dont M. le Prince et ses amis se passaient difficilement, et qu'ils envoyaient chercher dès que c'était possible, voir Bayle, *Dictionn.*, art. Perrot, IV, 604, note H.

(4) V, 133.

(5) II^e partie, ch. VIII.

(6) *Mém.* de l'abbé de Choisy, 643, 2.

(7) SEGRAIS, *Mém. anecdotes*, 26.

(8) TALLEMANT, V, 410.

Royal de Paris, recevait la société la plus choisie. « Il faut avouer, disait Chapelain,... qu'elle a la plus nette mignardise dans ses lettres, aussi bien que dans la conversation, que l'on puisse souhaiter (1). » « Il n'y a point de dame en France qui ait tant d'esprit ni tant de belles connaissances (2). »

En dépit de l'infériorité sociale, on fréquentait les salons les plus bourgeois, pourvu que la dérogação fût compensée par la qualité des plaisirs de l'esprit. Scarron, installé vers 1653 rue Neuve Saint-Louis, dans son hôtel de l'Impécuniosité, recevait tous les jours chez lui les plus grands personnages. « On fait dire tous les jours aux princes, ducs et officiers de la couronne, qu'on ne voit personne, et l'ambition d'être admis à notre petite société, commence à être grande, et à s'échauffer furieusement dans la Cour et dans la ville (3). » Il faut faire la part des faiblesses humaines, et reconnaître que la beauté et la jeunesse de sa femme étaient peut-être pour beaucoup dans cet empressement (4) ; toujours est-il qu'il entretenait ses nobles visiteurs avec « une gaieté surprenante par tout ce qu'elle avait d'enjoué, de délicat, de subtil, de fin et de nouveau, en chaque chose dont on lui pouvait parler (5) ». Il semble bien que la conversation ait été quelque peu licencieuse : on n'est pas impunément le roi du burlesque, et l'auteur du *Virgile travesti*. N'écrivait-il pas à M. le comte de Vivonne, qu'il était nécessaire pour se délasser, de dire « des coyonneries, sans lesquelles je soutiens que toute conversation doit périr à la longue (6) » ? Heureusement, la réserve, la distinction parfaite de M^{me} Scarron, auraient réussi, si l'on en croit Segrais, à le « corriger de bien des choses (7) . »

M^{me} Cornuel avait « de l'esprit autant qu'on en peut avoir ; elle *disait* les choses plaisamment et finement ». Une fille de la première femme de son mari, et une fille de M. Cornuel et de cette première femme, qu'on appelait Margot Cornuel, avaient aussi beaucoup « de cet esprit un peu malin, qui est

(1) Lettre à M. de Montausier, 2 avril 1640.

(2) Chapelain à Balzac, 24 juillet 1639.

(3) SCARRON, *Lettre à M. de Villette*, 12 nov. 1659.

(4) Voir dans les *Œuvres* de Scarron, II, 200, l'épigramme de G. Boileau contre Scarron.

(5) *Vie de Costar*, édit. des *Historiettes* de TALLEMANT, déjà citée, IX, 33

(6) II, 104.

(7) *Mém. anecdotes*, 84.

celui qui plaît le plus. Tout cela attirait bien du monde chez elle, car ces trois personnes étaient toutes trois jolies (1) ».

Dans ses mœurs, quelle politesse ! lit-on dans son épitaphe,
 Quel tour, quelle délicatesse,
 éclataient dans tous ses discours !
 Ce sel tant vanté de la Grèce
 en faisait l'assaisonnement.
 On vit chez elle incessamment,
 des plus honnêtes gens l'élite (2).

« La conversation avec les personnes de distinction qui abondaient chez elle, était toutes ses délices ». Ses bons mots n'avaient rien de blessant, rien d'impudique ; ils n'étaient que « des vérités bien dites » ; on n'y sentait aucune recherche, aucune affectation ; elle parlait sans effort, « par raison, et avec autant de jugement que d'esprit. Elle se contentait de les produire avec ce beau naturel, qui en est comme la fleur, sans presque y toucher... Pas une de ses paroles n'a été rejetée par les personnes d'un goût raffiné, parce que outre qu'elles renfermaient toujours un grand sens, elles étaient toujours belles et bien choisies (3) ». Ceux qui nous ont été conservés, en particulier par Tallemant, ne contredisent pas, en général, cette appréciation judicieuse de Vigneul-Marville.

Le don de la conversation était comme une vertu, qui sanctifiait les faiblesses, et les écarts de conduite. Que n'eût-on pas pardonné à Ninon pour le charme de son esprit, « qui la fait chercher de tous ceux qui savent goûter le plaisir de converser avec les personnes spirituelles » ! Elle était belle, mais elle avait l'esprit plus beau que le visage ; « beaucoup

(1) TALLEMANT, V, 132 sq. Les sots n'étaient pas admis chez elle ; voir ce que dit J. de LA MESNARDIÈRE, *Poésies*, Paris, Ant. de Sommaville, 1656, fol. p. 54 :

Chez Cormuel, la dame accorte et fine,
 où gens fâcheux passent par l'étamine,
 tant et si bien qu'après que criblés sont,
 se trouve en eux cervelle s'ils en ont ;
 si pas n'en ont, on leur fait bien comprendre
 que fats céans onc ne se doivent rendre.

(2) *Recueil de pièces curieuses*, La Haye, 1694, in-12, I, 691. Sur M^{me} Pilou, personne un peu ridicule, mais dont on aimait assez les bons mots, voir TALLEMANT, IV, 353 sq.

(3) VIGNEUL-MARVILLE, I, 344 ; cf. SAINT-SIMON, (Boislisle, II, 129) ; chez elle, « son esprit et la mode avaient toujours attiré la meilleure compagnie de la Cour et de la ville ». Elle figure dans le *Cyrus* sous le nom de Zénocrite. Le marquis de Sourches n'oublie pas de signaler sa mort survenue en février 1694. « Toutes les choses qu'elle avait dites auraient mérité d'être recueillies comme autant de sentences » (IV, 307, note 5.)

échapperaient de ses fers s'ils ne faisaient que la voir, qui ne s'en pourraient pas défendre, s'ils l'entendaient parler, tant il est vrai qu'elle parle bien ». Le comte de Guiche « ne la cherchait que pour son esprit (1) ». Il est certain qu'elle goûtait les entretiens légers sans indécence, fins sans subtilité, sérieux sans pédantisme, et qu'elle n'ouvrait sa porte qu'aux personnes distinguées, qui tenaient à honneur d'être reçues chez elles. « Sa maison était l'assemblée de tout ce qu'il y avait de plus galant et de plus spirituel à la Cour (2), » et elle fut l'amie fidèle et préférée de Saint-Evremond. Chez elle, dit encore l'abbé d'Olivet, « était le rendez-vous de ce que la Cour et la ville avaient de gens polis et estimables par leur esprit. Les mères les plus vertueuses briguaient pour leurs fils, qui entraient dans le monde, l'avantage d'être admis dans une société aimable, qu'on regardait comme le centre de la bonne compagnie (3) ». « Son destin lui attachait les plus honnêtes gens de la Cour et de la ville, mais il ne lui attachait que les honnêtes gens », écrit l'abbé Fraguier (4). L'abbé de Chateuneuf louait la solidité enjouée de ses lettres, qui « ne diffèrent en rien de sa conversation (5) ». « Jamais ni jeu, ni ris élevé, ni dispute, ni propos de religion ou de gouvernement, beaucoup d'esprit et fort orné, des nouvelles anciennes et modernes, des nouvelles de galanterie et toutefois sans ouvrir la porte à la médisance ; tout y était délicat, léger, mesuré, et formait les conversations qu'elle sut soutenir par son esprit (6). » Les deux jeunes Hollandais, dont nous possédons le journal, ne pouvaient pas ne pas parler de Ninon, qui était, vers 1658, dans tout l'éclat de sa beauté et de sa réputation. Ils font allusion au conseil, que la

(1) SOMAIZE, sous le nom de *Nidalie*, I, 176. Cf. TALLEMANT. Elle n'a jamais eu beaucoup de beauté, « mais elle a toujours beaucoup d'agrément » (VI, 2).

(2) DES MAIZEAUX, I, 29, de l'édition des *Œuvres* de SAINT-EVREMOND de 1753, déjà citée.

(3) Préf. des *Œuvres* de l'abbé GÉDOYNE ; tous ces témoignages ont été réunis par Colombey dans son édit. des *Lettres de Ninon* sous le titre : *Ce qu'on a dit de Ninon de Lenclos, en prose et en vers*, 189 sq. La citation d'Olivet se trouve p. 229 ; cf. MAGNE, 103, note, ce que dit Tallemant du président Tambonneau. Il allait chez Ninon « pour faire d'autant plus l'homme de Cour ». SOURCHES, IX, 391, note 2 : « c'est la fille d'un joueur de luth, mais chez laquelle, pendant la régence, allaient tous les honnêtes gens de la Cour ».

(4) *Correspond. de Ninon*, éd. Colombey 210.

(5) *Id.* p. 221. Il est piquant de voir tant d'abbés célébrer à l'envi les mérites de Ninon,

(6) SAINT-SIMON, IV, 315.

reine Christine aurait donné à Louis XIV. Le bruit court, disent-ils, qu'elle est revenue au couvent, « et que peut-être elle n'en était sortie que pour réparer le seul défaut que la reine de Suède avait remarqué en cette Cour, lorsqu'elle écrivit au cardinal, qu'il ne manquait rien au Roi que la conversation de cette rare fille, pour le rendre parfait. Elle a effectivement beaucoup d'esprit, et tous ceux qui s'en piquent se rendent chez elle, pour exercer le leur, comme sous une maîtresse avouée pour la belle galanterie (1) ». On comprend que Christine ait désiré la voir au cloître de Lagny, où elle était enfermée, et lui ait donné plus de marques d'estime, qu'à n'importe quelle dame de France (2) ; elle avait reconnu et apprécié la supériorité de son esprit. En somme, en tenant compte des faiblesses inhérentes à son tempérament et à sa profession, et en traduisant en style convenable, ce qu'un vau-devilliste irrévérencieux a dit en vers grossiers (3), Ninon fut, parmi toutes les femmes de son temps, celle qui donne l'impression d'avoir été le plus honnête homme. Mais peut-être M. Magne va-t-il un peu loin, quand il prétend qu'elle fut « avant tout une cérébrale. (4) ».

On se complaît à raconter de petites scènes, dont la conversation fait tout l'intérêt ; on rapporte les propos échangés. Un soir de juin 1648, la Reine fatiguée par la chaleur et les cérémonies de la journée, alla au jardin du Palais-Royal, avec MMR^s de Chandenier et de Comminges, M^{me} de Motteville et sa sœur, qu'on avait surnommée Socratine. « La conversation fut agréable et libre. » On y parla de ce que l'on devait à Dieu par obligation, et de ce que l'on donnait aux créatures par inclination ; « nous considérâmes à combien de

(1) Mai 1657, p. 193. Il ne semble pas que Louis XIV ait témoigné le désir de voir Ninon.

(2) M^{me} DE MOTTEVILLE écrit : « Ce fut à Ninon seule, de toutes les femmes que Christine de Suède vit en France, à qui elle donna quelque marque d'estime ». (Em. MAGNE, livre cité sur Ninon, p. 117.)

(3) Voir ce quatrain, *Recueil Maurepas*, I, 227.

(4) P. 40. En ce qui concerne le samedi, les gens du monde ont plus lu les romans de M^{lle} de Scudéry, qu'ils n'ont fréquenté son salon. Il était bourgeois, dogmatique et pédant ; Tallemant, qui a vécu dans l'intimité de M^{me} de Rambouillet, en parle avec dédain. « Ce qu'ils ont résolu est immuable, ils traitent d'impertinents tout le reste du monde. » « M. Chapelain et autres y menèrent des gens ramassés de tous côtés, et je ne pense pas que cela dure plus guère longtemps ; il y avait autrefois des personnes de qualité, comme M^{lle} d'Arpajon et M^{me} de Saint-Ange, mais l'une s'est mise en religion, et l'autre la voit bien encore, mais c'est plutôt un autre jour que le samedi » (VII, 63).

grandes choses ce devoir nous engage, et à combien de maux cette inclination nous expose ; après avoir examiné ces deux chapitres, nous trouvâmes que nous ne donnions rien à qui nous devions tout, et que nous donnions tout à qui nous ne devions rien » ; les deux gentilshommes avouèrent de bon gré « une partie de leurs crimes », et les dames reconnurent que le trop grand amour qu'elles avaient pour elles-mêmes, leur en donnait trop pour les louanges et les applaudissements. « Enfin, nous jugeâmes le genre humain sur ce fondement, que les défauts de l'esprit sont pires de beaucoup que les fautes extérieures qui paraissaient aux yeux des hommes, et qu'ainsi les plus vertueux, tant hommes que femmes, qui s'appellent des sages mondains, ne le sont guère. » Quand la Reine alla se coucher, « l'aurore commençait déjà à nous montrer que bientôt, comme disent les poètes, elle nous voulait enrichir de ses perles (1) ». Il y a là une gravité aimable, un goût très vif pour les idées générales, pour les grandes vérités morales, sans aucune trace de pédantisme. Et dans ce lever du jour, on retrouve comme un reflet de la fin du *Cortegiano*.

En 1660, lors du mariage du Roi, Mademoiselle rencontra M^{me} de Motteville à Saint-Jean-de-Luz ; elles s'entretenirent de la solitude tranquille ; « nous moralisions sur la vie heureuse qu'on y pouvait mener, débarrassé des fatigues de la Cour, et au-dessus des injustices qu'on y recevait, que cela mettait les gens en état de ne vivre que pour soi-même ». Mademoiselle allait ensuite se promener seule sur le rivage, et s'amusait à imaginer un plan de vie champêtre, qu'elle décrivait par lettre à son amie ; il s'ensuivit un commerce épistolaire, qui dura longtemps (2) ; ainsi, en face de la nature, ces nobles dames éprouvaient un sentiment spontané de lassitude pour la vie du monde, qui finissait par devenir la source du plaisir très mondain de la correspondance distinguée.

Ces goûts expliquent suffisamment le mépris où l'on tenait la campagne. On ne concevait pas qu'un honnête homme pût vivre loin de Paris et du Louvre. Dans une conversation de René Bary, Polymonde cherche à détourner Dorimène de

(1) M^{me} DE MOTTEVILLE, II, 99 sq. ; voir un peu plus tard, vers 1663, M^{me} DE MOTTEVILLE, V, 302 ; la famille royale étant dans la ruelle de la Reine Mère, on parle de la jalousie des femmes ; « la sensibilité des femmes, dit-elle, enduret le cœur des maris, et ce qui leur devrait être agréable comme une marque d'amitié, leur déplaît et les importune »

(2) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 350, 1.

vivre aux champs, et lui exalte les joies de la Cour. « Quittez donc le village, le ramage pour les concerts, le désert pour le monde, la rusticité pour la politesse ; et ressouvenez-vous que les paysans n'ont qu'un jargon, que les oiseaux n'ont qu'une note, et que, comme les bois, les eaux, et les rochers ne parlent point, ils ont plus de convenance avec les bêtes qu'avec les créatures parlantes (1). » Ce thème presque classique, est repris dans les *Divertissements de la princesse Aurélie*. Gélonide défend la ville ; où pourrait-on trouver, ailleurs qu'à la ville, les ballets, les comédies et surtout « les charmantes conversations, et les assemblées agréables » ; dans une ville, on choisit ses relations, mais comment éviter, dans l'isolement de la campagne, un voisin ennuyeux ! Quelle prairie a des fleurs plus éclatantes et plus parfumées, que les Tuileries et le Luxembourg ; la noblesse française est trop encline à vivre dans ses terres ; « notre France, qui ne se peut vanter d'être polie que depuis peu de siècles, tient encore cela de la barbarie de nos ancêtres, et de la trop grande affection qu'ils avaient pour la guerre, qui les éloignait des villes ». Sillerite parle en faveur de la campagne ; mais comment conçoit-elle cette vie rustique, dont elle fait l'éloge ! Elle la voit à travers l'*Astrée*, c'est-à-dire à travers les fantaisies polies, distinguées, et mondaines du roman pastoral. Si les champs se réduisent au Forez de d'Urfé, il est évident qu'elle n'est pas loin d'être d'accord avec Gélonide, et l'on comprend que cette agréable dispute n'ait pas de conclusion. « Laquelle de nous, s'écrie-t-elle, a jamais lu l'*Astrée*, qui n'ait été prête d'acheter un troupeau, de prendre la houlette, et de s'aller établir en Forez ?... Et qu'est-ce autre chose que tous ces bergers, que des gentilshommes qui se retirent des fatigues de la guerre, et des inquiétudes de la Cour (2) ? »

C'est de la même manière que Mademoiselle organisait minutieusement son rêve de vie pastorale. Aux champs, elle demande un cadre paisible, un grand bois où le soleil « se ferait voir à peine en plein midi », une prairie coupée « de ruisseaux d'une eau vive et claire » ; mais c'est, si l'on peut ainsi dire, en fonction des plaisirs mondains intellectuels, qu'elle apprécie ce calme et cette paix ; c'est pour y mieux goûter, sans hâte, sans dérangement, sans préoccupation, les joies de l'esprit, la conversation, « le plus grand plaisir de la vie, et

(1) *Esprit de Cour*, 361.

(2) II, 350 sq., 373.

presque le seul à mon gré (1) », la lecture, car « il n'y aurait personne qui n'eût sa bibliothèque » ; on recevrait tous les livres et tous les vers nouveaux, « et ceux qui les auraient lus les premiers auraient une grande joie d'en aller faire part aux autres ». Peut-être y aurait-il parmi ces thélémites des écrivains, « qui mettraient aussi quelques ouvrages en lumière ». On pourrait aisément, en réunissant les domestiques qui connaîtraient le violon, constituer « une forte bande », à laquelle se joindraient les solitaires, doués d'une belle voix, ou d'un agréable talent au luth ou au clavecin. On se plierait de bon cœur aux usages du monde, et l'on ferait les visites qu'exige la civilité. Comme l'on est à la campagne, on irait garder les troupeaux, avec des houlettes et des capelines, on dînerait sur l'herbe verte « de mets rustiques et convenables aux bergers » ; on imiterait « quelquefois, ce qu'on a lu dans l'*Astrée*, sans toutefois faire l'amour, car cela ne me plaît point, en quelque habit que ce soit ». Le costume crée des obligations, que d'Urfé passait sous le silence, et Mademoiselle de Montpensier fait un pas timide dans la voie du réalisme campagnard. « Lorsqu'on serait revêtu de celui de berger, *je ne désapprouverais pas* qu'on tirât les vaches, ni que l'on fît des fromages et des gâteaux, puisqu'il faut manger. » Encore, n'ose-t-elle pas prescrire ces besognes malpropres : elle se contente de ne pas les réprouver (2).

Mais à cette époque, Mademoiselle était rentrée en grâce à la Cour ; elle pouvait trouver du charme à une campagne, où elle réunissait les plaisirs de la ville, puisqu'elle n'en excluait même pas les masques ; tout autres étaient ses sentiments, lorsqu'en 1652, elle fut contrainte de quitter Paris, et de se retirer dans la réalité moins séduisante de Saint-Fargeau. Son désespoir fut amer. Abandonner Paris à la veille du carnaval ! Subir aux champs les horreurs de l'hiver ! Renoncer aux visites, aux fêtes, aux entretiens, à ces distractions animées ou délicates, que la vie mondaine, riche et diverse, multipliait autour d'elle ! « Je ne comprenais pas que l'on y pût vivre (3) ! » Aussi, s'empressa-t-elle de grouper dans son châ-

(1) M^{me} de Motteville lui répondait : « c'est avec raison que vous avez banni la galanterie du commerce de vos sujets, pour y établir seulement le plaisir de la conversation, qui est assurément le seul estimable parmi les honnêtes gens » (*Mém.*, éd. Michaud, notice, 4-5).

(2) Lettre à M^{me} de Motteville, 14 mai 1660 (*Rec. Lanson*, 285 sq.).

(3) *Mém.*, 147, 1.

teau une petite société : elle retenait un gentilhomme voisin, M. de Matha, « qui a de l'esprit, fort plaisant en conversation, et qui joue ». M. de Courtenai-Chevillon, qui « sait la Cour, le monde et est d'agréable conversation (1). Elle hébergeait des comédiens italiens, qui attireraient beaucoup de visiteurs (2) ; elle donnait des bals masqués, parce que M. de Candale lui avait dit qu'on se masquait à la Cour (3) ; elle recevait les grands personnages qui allaient aux stations thermales, ou en revenaient ; Mme de Maure et Mlle de Vandi, qui rentraient de Bourbon, M. et Mme de Béthune qui gagnaient Pougues, Mmes de Mongtlat, de Lavardin, de Sévigné (4). Elle découvrait les agréments de la lecture, qu'elle avait jusqu'alors méconnus. Elle avait fini par atténuer les ennuis de l'exil, et retrouver les joies de la société. Dans les *Divertissements de la princesse Aurélie*, parus en 1656, Segrais nous décrit la vie que l'on menait à Saint-Fargeau, à peu près au moment où Mademoiselle fut autorisée à reparaitre à Paris. Quelques jeunes dames, Uralie, qui « aime la conversation », et que la conversation fait aimer, « le charme des honnêtes gens, et la terreur des ridicules », Gélonide, Sillerite, Aplanice, Frontenie, toutes belles, polies, délicates, entourent la princesse Aurélie, dans son château, à la campagne (5). Le temps s'y passe agréablement, en promenades à cheval, en carrosse, en bals, en collations. L'esprit n'est pas sacrifié. Outre la lecture (6), chacune est tenue d'imaginer une histoire par jour, comme dans l'*Heptaméron* de la reine de Navarre ; elle choisit le lieu de la promenade, pour le mettre en rapport avec son récit, organise les divertissements qui succèdent aux entretiens, et désigne enfin celle qui doit parler le lendemain. C'est une compagnie distinguée, qui jouit de la belle saison, et joint aux exercices modérés, le charme des narrations et des fines causeries ; car chaque anecdote est suivie d'une discussion, où l'on échange ses impressions, ses jugements, où l'on apprécie les sentiments et les caractères. Le luxe raffiné des ruelles

(1) *Mém.*, 172, 1.

(2) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, 188, 2.

(3) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, 208, 2.

(4) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, 188, 2.

(5) On sait qu'à cette époque, Mademoiselle n'aimait ni l'amour ni le mariage. Il n'y a point d'homme dans les *Divertissements de la princesse Aurélie*.

(6) I, 12. Je renvoie à l'édition de Paris, Denis Mouchet, 1720, 2 vol. in-12.

reparaît dans cette maison des champs ; Gélonide conte son histoire dans un cabinet dont le plafond est orné de belles peintures, et l'ameublement recouvert de toile d'argent ; le plancher est jonché de fleurs d'oranger et de jasmin, et l'air embaumé par les vapeurs des cassolettes (1). On ne s'en remet pas à la nature du soin de parfumer un appartement. Les aventures que l'on rapporte sont à la fois romanesques et psychologiques : elles intéressent doublement des personnes qui viennent de prendre à la tragi-comédie de la Fronde une part active, et qui commencent à s'intéresser à l'étude de l'âme. Par exemple, Aremberg se déguise en suivante, sous le nom d'Eugénie, pour pénétrer auprès de la comtesse d'Almont, qu'il aime ; voilà le romanesque. Mais Aremberg est attaché au comte d'Almont, qui lui a sauvé la vie, par une vive reconnaissance ; va-t-il essayer de tromper son bienfaiteur ? D'autre part, il apprend que la Comtesse est secrètement éprise, depuis longtemps, d'un gentilhomme nommé Florençal, et que cette passion la déchire ; un soir, elle prie Eugénie d'introduire Florençal chez elle ; on devine les angoisses d'Aremberg, partagé entre l'amour, la jalousie, et les obligations que lui crée sa supercherie. Quand l'histoire est terminée, on examine l'étrange situation d'Aremberg, que la fatalité a entraîné dans une passion coupable et sans issue. Une dame regrette qu'il soit Allemand. « Un Allemand déguisé en fille, est quelque chose de bien extraordinaire (2). » Là-dessus, chaque dame choisit la nationalité qu'elle préférerait, et ce choix donne lieu à une agréable discussion (3). En somme, ce sont là des questions galantes, qui, au lieu d'être posées sous la forme abstraite, naissent des événements d'un récit, choisis et combinés pour les provoquer.

Bussy, exilé en Bourgogne, souffrit autant dans sa vanité, dans ses intérêts, que dans ses goûts d'homme du monde, dont l'esprit, brillant et mordant, s'accommodait mal de l'isolement au fond d'une province. Il était ravi d'avoir peu de visites, « car ce qu'il y avait de noblesse dans mon voisinage, qui

(1) I, 317.

(2) I, 165.

(3) I, 168 sq. Voir aussi la troisième histoire, qui conte les aventures de la coquette Honorine et de Lucrèce, entre trois amants peu sympathiques, Montalban, Egérie, Orton. On examine ensuite s'il est plus malheureux pour une dame d'aimer un sot, un indiscret, ou un homme qui ne l'aime pas, I, 465 sq.

savait le monde, était à l'armée, et les autres m'eussent fort ennuyé (1) ». Il se consolait par la lecture, et surtout par la correspondance ; car si le genre épistolaire a été si généralement cultivé au xvii^e siècle, et avec tant de bonheur, si la plupart des hommes et des femmes de l'aristocratie ont laissé tant de lettres si fines et si agréablement tournées, n'est-ce pas parce que la correspondance était, pour eux, une forme de la conversation (2) ?

En septembre 1646, Mme de Motteville était avec la Cour à Fontainebleau ; la Régente reçut un ambassadeur de la reine Christine, qui vint « orner la promenade du canal » d'un carrosse brodé d'or et d'argent, traîné par six chevaux richement harnachés, escorté de douze pages en livrées bigarrées de jaune, de noir et d'argent ; le comte de la Gardie le suivait, avec ses gens somptueusement habillés. Cela, dit sérieusement Mme de Motteville, « rendait la promenade tout à fait agréable (3) ». En 1660, elle découvrait avec stupéfaction les Pyrénées ; elle se les représentait comme un amas de rocailles désertes et incultes, affreusement solitaires, prodigieusement hautes ; les Carthaginois devaient ainsi se figurer les Alpes, d'après Tite-Live (4).

(1) *Mém.*, III, 73 ; date, 1659.

(2) Mme de Sévigné, le 19 juillet 1655, complimente Bussy sur l'agrément des lettres qu'elle reçoit de lui. Elle se rend compte que celles qu'elle écrit elle-même ne sont pas sans charme, car à propos de l'une d'elles, qui s'est égarée, elle dit à Bussy le 14 juillet 1655 : « J'aurais du chagrin qu'elle fût perdue, car elle me paraissait assez badine » ; cf. 19 juillet 1655. Voir sur la « politesse du style et la plus délicate manière de parler sur toutes choses », qu'on trouverait dans les billets qu'échangeaient M^{mes} de Maure et de Sablé, la *Princesse de Paplagonie*, 81. « C'est de leur temps que l'écriture a été mise en usage ; auparavant, on n'écrivait que les contrats de mariage, et, des lettres, il ne s'en entendait point parler » (*Id.*, 82).

(3) I, 390.

(4) V, 66 sq. « Je m'étais toujours imaginée que les Pyrénées étaient des montagnes désertes et incultes, où nulle beauté ne se pouvait rencontrer, que celle qu'une affreuse solitude, jointe à leur prodigieuse hauteur, pouvait leur donner. Mais je fus étonnée de voir l'agréable et l'horrible y faire un mélange admirable de toutes les différentes beautés de la nature ». Ce n'est pas à dire que les gens de cette époque n'aient pas, à leur manière, quand les circonstances de leur vie les mettaient en face d'elle, senti la nature. Ils ne la recherchent pas, ils ne voient pas en elle une source de développements littéraires, ils n'analysent pas leurs impressions en sa présence ; ils préfèrent la vie de salon. Mais peut-être, quand M^{lle} de Montpensier par exemple écrit que le pays d'Avignon à Arles, est « admirable » (*Mém.*, 336, 1) ; ce simple mot, qui nous paraît sec et misérable, parce que nous sommes habitués à autre chose, comprend-il un ensemble de sensations et de sentiments, dont l'expression globale lui suffit, et qu'un écrivain moderne s'attacherait à développer et à détailler.

On ne concevait pas qu'il fût possible de demeurer honnête homme dans la solitude. Comment l'esprit ne se rouillerait-il pas, s'il ne peut entretenir, par le commerce incessant des personnes polies, sa souplesse, sa gentillesse, son éclat ? L'auteur des *Mémoires du Comte D**** rapporte une anecdote qui n'est peut-être pas vraie, mais qui est vraisemblable et caractéristique. Ce gentilhomme alla voir un jour un magistrat fort connu, qui avait quitté charges et emplois, et s'était retiré près de Paris, dans une maison voisine d'un monastère. « C'était l'homme du monde qui, avant cela, avait le plus d'esprit et de politesse, et il me parut n'avoir aucune de ces deux qualités. Il ne semblait occupé que de bagatelles ; le soin de bien placer un oratoire, et de mettre une image en son jour, était sa plus grande préoccupation. Il était chagrin et difficile à servir. Enfin, il avait pris toutes les mauvaises qualités des hommes qui vivent hors du monde. Il reconnaissait lui-même ce changement, et en gémissait (1). »

(1) Livre cité, XI, 6-7. Tallemant dit de Balzac : « la solitude où l'on n'a que soi pour objet, avait gâté cet esprit, qui déjà n'était que trop plein de lui-même » (IV, 96).

CHAPITRE V

LE LANGAGE DES HONNÊTES GENS.

Pour ce qui est du langage, la campagne entreprise dès le début du siècle contre la grossièreté, a porté ses fruits. Les genres littéraires s'épurent.

On ne rencontre pas des sermons d'une brutalité d'expression comparable à ceux du P. Bosquier. Ce qui surprend dans les premiers discours de Bossuet, prononcés d'ailleurs en province, ce ne sont plus des termes scabreux ou orduriers, mais des mots forts, énergiques, auxquels on peut reprocher seulement d'évoquer avec une précision trop vigoureuse des spectacles qui choqueront bientôt un goût plus raffiné (1). Dans le Carême des Minimes on trouve encore quelques locutions crues (2), quelques peintures réalistes (3). Mais si, devant Condé, Bossuet parle avec saint Jean Chrysostome d'une femme qui « se prostitue à tous les passants », il ajoute : « Ce sont les propres termes de ce saint évêque ; encore parle-t-il bien plus fortement dans la liberté de sa langue ; mais la retenue de la nôtre ne me permet pas de traduire toutes ses paroles (4) ».

Le théâtre est plus retenu qu'auparavant, et l'échec de *Théodore* est significatif ; comme il est devenu plus convenable,

(1) *Premier panégyrique de Saint-Gorgon*, Metz, 9 sept. 1649, I, 39-41 ; il y a quelque atténuation dans le *second Panégyrique* (vers 1654, I, 571 sq.). *Sermon pour le samedi saint*, 1652, I, 103 ; passage repris et atténué dans *Sermon pour le jour de Pâques*, 1654, — *sermon sur la bonté et la rigueur de Dieu*, Metz, 21 juillet 1652, I, 158, — *sermon pour la circoncision de Notre-Seigneur*, Metz, 1^{er} janvier 1653, I, 266, etc. Déjà Bossuet se rend compte de la difficulté de traiter certaines questions délicates : voir p. ex. *Sermon sur la conception de la Vierge*, 7 déc. 1652, I, 229. Cf. II, 203, II, 517.

(2) *Sermon pour le vendredi saint*, 26 mars 1660, III, 375. Jésus présente sa figure « aux crachats de cette canaille ».

(3) Même sermon, III, 379, peinture de Jésus sur la croix ; cf. *sur la nativité de la Vierge*, 8 sept. 1659 (III, 71), la description des malades des Incurables.

(4) *Sur l'honneur du monde*, 21 mars 1660, III, 337. Au mot *ordures* qu'il avait d'abord écrit, il substitue *infamie* (III, 325).

la belle société le fréquente désormais régulièrement ; et sa présence le maintient dans la bonne voie et lui interdit les écarts. La tragédie doit à sa dignité de rester pure et décente (1). La comédie, écrit Scarron, « est aujourd'hui purgée, au moins à Paris, de tout ce qu'elle avait de licencieux (2) ». Sorel remarque qu'on n'entend plus de farces impudiques, avec des railleries épaisses et des allusions crues. « Aujourd'hui, ajoute-t-il, la farce est comme abolie », et s'il y a des compagnies particulières où l'on rit des équivoques sales, « on s'en scandaliserait dans les premières loges de l'hôtel de Bourgogne ». « En ce temps-ci, on en dit presque de semblables, mais plus finement et couvertement ; autrefois, toutes les femmes se retiraient lorsqu'on allait commencer la farce ; aujourd'hui on leur veut donner le plaisir d'y demeurer, ayant caché la malice si agréablement, qu'on croit qu'elles la peuvent entendre sans rougir (3). » Le progrès était sans doute insuffisant, mais c'en était déjà un que d'éviter les termes obscènes et de faire, au moins extérieurement, quelques concessions aux bienséances.

On continue à blâmer, à poursuivre, les audaces de la parole et surtout du style.

Le duc de Lorraine, chez Madame, et en présence de M^{me} de Chevreuse et de Mademoiselle de Montpensier, disait « des ordures » ; mais c'était un étranger, et la Fronde excusait bien des libertés ; d'ailleurs, ces dames en étaient « honteuses (4) ». Lorsque Christine de Suède vint en France, elle usa en parlant à la Reine de mots qui provoquèrent quelque émotion. Brienne les répéta sans ambages à M^{me} de Longueville, qui, malgré sa dévotion, ne put s'empêcher d'en rire, mais il n'osa pas les reproduire dans ses *Mémoires* (5). Il n'y a rien là que de louable.

(1) A peine trouve-t-on quelques mots un peu vifs, comme p. ex. dans *Venceslas* : « les sales plaisirs », les « sales désirs » que Cassandre reproche à Ladislas (II, 1, 2).

(2) *Roman com.*, II^e partie, ch. VIII ; cf. *id.*, II^e partie, ch. III. « La farce divertit encore plus que la comédie, comme il arrive d'ordinaire partout ailleurs hors de Paris ». D'après l'abbé d'Aubignac (*Pratique du théâtre*, livre II, chap. I), les farces et les bouffonneries plaisent au petit peuple, et la Cour goûte les tragédies.

(3) *Connaiss. de bons livres*, 267. Voir le juste hommage que Corneille se rend à lui-même, dans l'*Avis au lecteur*, en tête de *Pertharite*.

(4) Cité par Bourgoin, *Valentin Conrart*, p. 222.

(5) II, 142. Voir *Ménagiana*, II, 37, comment la reine Christine se moqua des scrupules de Chapelain.

Plus contestables, parce qu'on y sent une affectation étroite de pudeur, une tendance malsaine à mettre du mal où il n'y en a pas, sont certaines critiques adressées à des écrivains, qui ne devraient pas être suspects. Balzac s'indignait qu'un prédicateur eût appelé Livie : « cette habile courtisane ». Ce terme fait « bondir le cœur à ceux qui ont l'imagination délicate », car il y a une grande différence entre une courtisane et une femme de la Cour (1). Il ne concevait pas qu'on pût dire à une femme, quand on lui parle d'un homme, « qu'elle verra sa misère nue », « le mot de misère ou de pauvreté, appliqué à un homme nu, n'est-il pas capable de recevoir une sale interprétation ? ne représente-t-il pas à une femme, quelque chose qui lui offense la vue (2) » ? Saint-Amant, l'auteur de l'ignoble pièce intitulée *Caprice C. D.* (3), de la *Chambre du débauché*, de la *Berne*, etc., se déclarait choqué par une strophe de l'Ode de Malherbe au Roi partant en Limousin (4). M. de Plassac-Méré aurait voulu qu'un esprit délicat comme Voiture, « purifiât » l'*Astrée* (5). Chevreau, dans ses *Remarques sur les œuvres poétiques de Malherbe*, était vraiment atteint de la maladie du scrupule. « Ceux qui écrivent doivent s'empêcher, autant qu'ils peuvent, de donner de sales idées ». Sans doute ! mais qui eût prévu que Chevreau découvrirait une équivoque inconvenante dans telle forme verbale des plus usuelles, ou dans telle tournure où le complément direct est séparé de son verbe par quelques mots intercalés ! Il a peur de sa propre critique (6), et eût voulu être auprès de Malherbe, pour lui donner « un mot d'avis à l'oreille (7). »

On se montrait implacable pour tous les mots, qui, bien que n'ayant rien d'indécent, représentaient à l'esprit des objets déplaisants. De la réalité, les gens du monde ne voulaient voir

(1) *Socr. chrét.*, II, 81. Ce mot est d'ailleurs rare dans le sens de femme de la Cour. Je le trouve, p. ex. dans *Alizon*, II, 3 : « Je ne vois dans la Cour aucune courtisane »....

(2) *Dissertat. crit.*, II, 592, éd. de Jolly, 1665.

(3) *Œuvres* de Saint-Amant, éd. Livet, bibl. elzévir, II, 506 sq.

(4) BRUNOT, III, p. 154. Il devait pourtant lui-même à la licence de son vocabulaire, une partie de sa renommée. J. Dupuy écrivait à Peiresc : « Un des poètes modernes, dont on fait grand cas en Cour, nommé Saint-Amant », a fait imprimer ses œuvres « où sont force bons mots, et un peu de sales que l'on ne donne pourtant qu'aux amis », (12 mars 1629).

(5) *Lettres*, Paris, 1648, in-12, p. 525.

(6) « Pour une raison que je n'ose écrire ». On peut lire cependant dans une lettre de Chevreau lui-même, un passage assez scabreux, p. 171.

(7) CHEVREAU, *Critique des Œuvres de Malherbe*, 62-63.

que ce qui est agréable à l'imagination et aux yeux. Balzac reprenait Malherbe pour avoir écrit, au sujet d'un favori : Va-t-en à la malheure, excrément de la terre ! Ces termes étaient trop bas « pour un criminel illustre, né à la ruine de la patrie, altéré du sang des citoyens, et partant plus haï que méprisé ». Surtout, « le mot d'excrément est assez vilain, et d'assez mauvaise odeur ; en sa plus honnête signification, il ne peut signifier que les rats, les mouches, les vermisseaux et autres créatures imparfaites, qui se forment de la corruption de la terre (1) ».

L'épisode le plus amusant de cette proscription est, sans doute, la dispute entre Girac et Costar, au sujet de Voiture. Girac était scandalisé que Voiture, dans une lettre, eût osé parler de trois poux, qu'on aurait trouvés sur Mme Aubry ; il ne concevait pas non plus comment il avait pu plaisanter, en écrivant à Madame la Princesse et à Chapelain, sur un clou, qu'il avait au bas du dos ; et il faut convenir que le calembour sur *jus lati clavi* manque d'agrément. Costar entreprit, en 1653, de défendre Voiture. A grand renfort d'érudition, il établit la dignité du pou, et concède seulement que ce mot serait déplacé « dans un sujet grave, et dans le caractère sublime ». Quand au jeu de mot sur le clou, il y voit un modèle de raillerie ingénieuse ; « c'est ainsi, dit-il en une comparaison au moins inattendue en une pareille matière, que l'art confit les fruits les plus âpres et les plus amers (2) ». Girac revint à la charge dans une *Réponse à la Défense des Œuvres de Voiture* (3). Il posait en principe que notre langue exige avant tout que le vocabulaire « soit dans la bienséance et dans la modestie », que « la politesse de notre temps ne peut souffrir » la liberté des stoïciens et des cyniques. Voilà de bien gros mots. Puis, au nom d'Aristote et de Galien il essayait de détruire les affirmations de son adversaire sur les poux (4). Costar ré-

(1) *Socrate chrétien*, II, 91 ; cf. *Entretiens*, II, 507, à propos du mot cracher ; même purisme, d'ailleurs justifié en ce qui concerne l'exemple particulier que donne Balzac, au sujet de la peinture. Mêmes observations chez Chevreau, *Rem. sur Malherbe*, p. 29. Au sens figuré, cracher est bas, un poète comique peut l'employer, mais en le prêtant à des valets et à des servantes. « Regorger n'est pas plus beau que cracher, quand il s'agit des personnes : de tous côtés nous regorgeons de biens » « Je connais des personnes fort délicates qui ne peuvent souffrir : Vomir des blasphèmes, quoiqu'elles souffrent que le mont Vésuve vomisse du feu. »

(2) *Défense de Voiture*, 84 sq.

(3) 1655.

(4) Voir p. ex., p. 70 sq., 77 sq., 80-81.

pliqua la même année par la *Suite de la Défense de M. de Voiture*, et, après une discussion serrée sur le sujet même de la querelle, estimait non sans raison, avec Quintilien, que cette affectation de délicatesse rendrait impossibles l'entretien et la correspondance (1).

Des termes, qui en eux-mêmes sont innocents, deviennent condamnables, si, employés maladroitement, ils éveillent, grâce au contexte, des idées fâcheuses qui ne leur sont pas propres.

Malherbe écrit que le Roi perdrait « la fureur qui, *sans bride*, l'emporte à chercher le trépas ».

« Cette bride est une vilaine chose pour un grand Roi, et l'on ne saurait éviter avec trop de superstition les figures qui font toujours dans l'esprit un mauvais effet (2) ».

La passion du purisme alla fort loin, et nous cause souvent de la surprise. Les gens du monde s'évertuaient d'être raffinés, parce qu'ils n'étaient pas encore naturellement délicats.

Poitrine est banni en prose et en vers, parce qu'on dit poitrine de veau, sauf quand on parle de blessures et de maladies ; il en est de même pour *face*, avec le sens de visage, exception faite pour quelques expressions consacrées (3). « Il ne faut qu'un mauvais mot, pour faire *mépriser* une personne dans une compagnie (4). » Les femmes de la Cour « ne peuvent souffrir » qu'on dise : ne mettez guère, pour : ne demeurez guère ; c'est une phrase « qui n'est point usitée parmi ceux qui parlent bien (5) ». L'expression : à présent, est courante à la ville, mais « j'ai vu quelquefois de nos courtisans, et hommes et femmes, qui, l'ayant rencontrée dans un livre, d'ailleurs très élégant, en ont soudain quitté la lecture, comme faisant par là un mauvais jugement du langage de l'auteur (6) ». *Faire pièce à quelqu'un* est « l'objet principal de l'aversion de la Cour (7) ». « Un seul mot, qui ne sera pas du bel usage, constate Vigneul-Marville, une méchante construction, débauchent souvent l'esprit des gens (8) ».

(1) P. 191.

(2) CHEVREAU, *Rem. sur Malherbe*, p. 70.

(3) On dira : fluxion de poitrine, blessé à la poitrine, — la face de Notre-Seigneur, voir Dieu face à face (Vaugelas, 60).

(4) VAUGELAS, préface, chap. ix, § 2.

(5) VAUGELAS, *Rem.*, 445.

(6) P. 224.

(7) P. 316. Voir p. 347 ce qu'il dit de *bailler* dans le sens de *donner*.

(8) II, 133. Voir ce que dit Chapelain dans une lettre à Huet du 12 jan

Un passage de Vaugelas nous donne une assez piètre idée de la valeur intellectuelle de ces courtisans, qui s'érigeaient en arbitres de la langue. Depuis quelques années, les meilleurs auteurs, dit Vaugelas, usent du mot *expédition*, pour dire : voyage de guerre en pays éloigné ; il ne les condamne pas. « Mais, avec le respect qui leur est dû, je dirai qu'aux ouvrages, qui doivent voir la Cour, et passer par les mains des dames, je ne le voudrais pas mettre, parce que ni elles ni les courtisans qui n'auront point étudié, n'auront garde de l'entendre, ni de prendre jamais *expédition* qu'au sens ordinaire, et auquel tout le monde a accoutumé de s'en servir... J'ai bien pris garde que des dames d'excellent esprit, lisant un livre où ce mot était employé, au sens dont nous parlons, s'étaient arrêtées tout court, au milieu d'un des plus beaux endroits du livre, perdant, ou du moins interrompant, par l'obscurité d'un seul mot, le plaisir qu'elles prenaient en cette lecture. »

Vaugelas désirerait qu'on y ajoutât : militaire, qui l'expliquerait, « quoique la plupart des dames entendent aussi peu militaire qu'*expédition* (1) ».

Vers la même époque, Balzac nous apprend que Ronsard était admiré par les trois-quarts du Parlement de Paris, et généralement, par les autres Parlements de France ; « l'université et les jésuites tiennent encore son parti, contre la Cour, et contre l'Académie ». « C'est une grande source, prononçait-il, il le faut avouer, mais c'est une source trouble et boueuse (2) ». Montaigne « n'a pas toujours écrit comme voudraient nos délicats... La Cour était alors aussi indulgente, qu'elle est aujourd'hui rigoureuse ; sa délicatesse va jusqu'au dégoût et jusqu'à la maladie. De la plupart des viandes qu'elle rejette, on en eût fait des festins, sous le règne d'Henri troisième ». « L'incomparable Malherbe » n'était pas encore venu « dégasconner » la Cour, et ni l'Académie ni Vaugelas n'avaient encore paru (3). « Ces railleries à l'antique sont encore trouvées bonnes de quelques gens (4) », écrivait Sorel de Rabelais.

vier 1663, du mot *mièvre*, mot « du menu peuple ; les honnêtes gens ne le disent point ». Il lui donne comme sens « jeune fripon, hargneux, volontaire, faiseur de niches et de désordre, importun ».

(1) P. 370.

(2) *Entretiens*, II, 457.

(3) *Entretiens*, II, 407-408.

(4) *Biblioth. franç.*, 192.

Pellisson était fondé à se plaindre de notre inconstance. « Nos auteurs, les plus élégants et les plus polis, deviennent barbares en peu d'années ; on se dégoûte de la lecture des plus solides et des meilleurs, dès qu'ils commencent à vieillir (1) ». On ne s'étonnera pas que le *Socrate chrétien* de Balzac accorde une place aussi importante à la grammaire et au style, qu'à la morale (2).

Vers 1660, la notion de justesse dans le style, qui n'est au fond qu'une forme de la bienséance, se répand de tous côtés. Balzac ne veut pas qu'on écrive : marier la plume avec l'épée ; c'est un accouplement « étrange et monstrueux de deux femmes ensemble (3) ». Il blâme un orateur de dire que Godefroy de Bouillon a planté des lauriers sur les rives de l'Euphrate ; planter des lauriers signifie faire des allées, des palissades de lauriers ; c'est la besogne d'un jardinier, non celle d'un soldat ; celui qui mérite des lauriers ne se mêle pas de leur plantation (4). Bussy loue M^{me} de Sévigné de l'extrême justesse de son langage. « Je ne vois rien de si juste que ce que vous écrivez, et l'on ne peut pas vous dire : ce mot-là serait plus à propos que celui que vous avez mis (5). »

(1) *Hist. de l'Académie*, éd. Livet, I, 114.

(2) Sorel en parle en ces termes : « *Le Socrate chrétien* n'est pas si attaché à la contemplation qu'il ne contienne beaucoup de remarques de grammaire, de rhétorique, et d'autres diversités, mais tout a été fort bien reçu » (*Biblioth. franç.*, 78). Sans doute, à la fin du 10^e discours, Socrate déclare qu'il est dix heures, qu'il faut songer à l'examen de conscience, et que ce qu'on va faire dans l'oratoire, est plus important que ce qu'on a fait dans le salon, où l'on a parlé de langue et de vocabulaire. Il traite, avec quelque sévérité, Malherbe, que la mort surprit « sur l'arrondissement d'une période..., délibérant si erreur et doute étaient masculins ou féminins ». « La propreté, la régularité, la beauté même du langage, ajoute-t-il, ne doit pas être la fin de l'homme » (II, 99-100). Cependant, Balzac n'a rien effacé des discussions grammaticales de son opuscule, il s'est borné à cette affirmation de principe. Notons que dans les portraits de la *Galerie* qu'a publiée E. de Barthélémy, on n'omet pas de signaler les dons de style qu'ont recus certaines personnes ; c'est un élément important d'appréciation ; on y voit nettement les préoccupations dominantes des gens du monde. « J'écris facilement, mon expression est si aisée et si libre, qu'il paraît bien que tout ce que je fais me coûte moins qu'il ne vaut » (M^{me} de Saintot, 167). M^{me} la comtesse de... a un style « doux et brillant ; elle ne s'étudie pas en parlant » (310) ; cf. 233, 380, etc.

(3) *Entretiens*, II, 506.

(4) *Socrate chrét.*, II, 97 ; p. 99, il critique un orateur qui avait dit : Saint Paul avait fort bonne grâce quand il disait... Bonne grâce est une expression déplacée quand on l'applique à saint Paul ; c'est aussi ridicule que si l'on écrivait : Saint Paul était bien joli de dire.

(5) 4 août 1657 ; cf. *Galerie des portraits*, M^{me} la Comtesse de... louée d'écrire « fort juste et fort nettement » (311) ; dans les lettres de M^{lle} de L. R., « tout y tombe si juste », etc. (329).

Cyrano de Bergerac, Molière, Somaize ridiculisent le jargon, qui substitue les pointes, les images, les périphrases, c'est-à-dire une inexactitude laborieuse et compliquée, à la simplicité précise et juste du mot propre (1).

Rien ne marque mieux, en ce qui concerne le langage, la force tyrannique des goûts des contemporains, que leur incapacité de se plaire à un style qui s'écarte de celui qu'ils pratiquent et qu'ils aiment. A cet égard, leurs traductions des écrivains anciens sont caractéristiques.

La vénération qu'il avait pour la Bible et pour les textes classiques préservait Balzac, du moins dans ce domaine, des excès du purisme ; la foi et l'humanisme élargissaient un peu son goût. Sans doute, il regrettait que, dans les polémiques religieuses, l'usage ne permît pas, pour désigner les personnes qui ne pensent pas comme nous, d'employer ces termes « extrêmement doux », et bien « dignes de la civilité de la Grèce », dont se servait l'Eglise grecque : « les gens de l'autre opinion, sans dire de la mauvaise (2) ». Mais il s'indignait que, pour satisfaire aux scrupules mondains, on osât, dans une traduction ou une paraphrase d'un psaume, « friser et parfumer les prophètes », leur donner « une ridicule galanterie, un air de Cour ». Voudrions-nous que Dieu « se rendît complaisant à toutes les fantaisies des cavaliers et des dames, qu'il prît aussitôt que nous les nouveautés qu'on nous apporte de la Cour, et qui distinguent, dans les provinces, les honnêtes gens d'avec le peuple (3) ? » La fidélité des termes est nécessaire dans une version de l'Ecriture. « La politesse de ce siècle aura de la peine à souffrir ceci (4). »

Pour la traduction des auteurs grecs et latins, il soutenait une théorie du juste milieu, destinée à concilier le respect de l'antiquité et le souci des bienséances modernes. Cicéron,

(1) *Le Pédant joué*, les *Précieuses ridicules*, les *Véritables précieuses*.

(2) *Socrate chrét.*, II, 74.

(3) Il énumère quelques expressions à la mode, que l'auteur, languedocien, de la paraphrase d'un psaume, introduit dans son texte : ajuster, éplucher, se piquer de perfection, de belle hauteur.

(4) *Socrate chrét.*, 53-56 ; cf. *ibid.*, 75, contre les prédicateurs qui, sous prétexte de pureté et d'élégance, n'osent pas dire le diable, ou Satan, mais disent : le démon. Au contraire, Chevreau, à une date impossible à déterminer, estime que, même pour l'Ecriture, « la version d'un passage qui fait connaître le sens et l'intention de son auteur, vaut bien mieux que celle qui s'arrête scrupuleusement aux mots qui peuvent porter quelque vilaine idée dans l'esprit ». Il loue M. de Sacy de n'avoir pas conservé dans la traduction d'un psaume, le verbe cructat (*Œuvres mêlées*, 517-519 ; cf. 520-521).

dans un discours, dit à César : *cum te vomere post cenam velle dixisses, in balneum te ducere cœperunt*. Balzac lit une version où ce passage est ainsi rendu : « on dit que, pour vous soulager d'une légère indisposition que vous eûtes après avoir soupé, on voulut vous mener au bain ». Il désapprouve cet adoucissement, qui ne laisse rien subsister de la force du latin : c'est avoir trop d'égards pour la délicatesse des dames, ou pour la réputation de César. Cependant, « la fidélité du traducteur des propos d'Epictète n'est pas moins blâmable, quand, en reprochant à l'homme sa misérable humanité, il dit qu'il est *tout morve et tout crachât* ; il me semble qu'il pouvait dire la même chose plus honnêtement, en disant qu'il est *tout flegme et tout pîtuite*. La bienséance exige que nous voiliions la déformité des choses de l'honnêteté des paroles, mais il n'est jamais permis de corrompre les vérités écrites par un scrupule de rhétorique (1) ». Ni atténuation nuisible, ni crudité inutile : telle serait la formule de Balzac.

Ce n'était pas celle de Perrot d'Ablancourt, dont la traduction de *Lucien* demeure le modèle du genre. Balzac, qui faisait la théorie de la traduction dans sa retraite de Charente, pouvait développer des conceptions, qu'il eût été dangereux de mettre en pratique, à Paris. Le livre de Perrot d'Ablancourt a paru en 1654, à l'époque même où Mlle de Scudéry travestissait en soupirants de ruelles, les rudes héros de l'Asie et de Rome (2).

Il ne s'agit pas, pour lui, de reproduire avec exactitude la physionomie propre d'un auteur, mais de l'accommoder à la mode du temps, de donner à sa pensée, à sa langue, cet « air », ce « tour », que les honnêtes gens recherchent dans les productions de l'esprit ; il faut effacer ou atténuer ce qui distingue l'expression d'un homme, et l'orner de ces qualités générales, raisonnables, dont on fait si grand cas dans les salons. Il expose naïvement ces principes dans la dédicace à Conrart. « L'auteur allègue à tous propos des vers d'Homère, qui seraient maintenant des pédanteries, sans parler de vieilles fables trop rebattues, de proverbes, d'exemples et de comparaisons surannées, qui feraient à présent un effet tout contraire à son dessein, car il s'agit ici de galanterie, et non pas d'érudition. Il a donc fallu changer tout cela pour faire quelque chose d'agréable, autrement ce ne serait pas *Lucien*, et ce qui plaît en

(1) *Entretiens*, II, 468-469.

(2) *Traduction de Lucien*, Paris, A. Courbé, 1654, 2 vol. in-4º.

sa langue ne serait pas supportable en la nôtre. D'ailleurs, comme dans les beaux visages, il y a toujours quelque chose qu'on voudrait qui n'y fût pas, aussi, dans les meilleurs auteurs, il y a des endroits *qu'il faut* retoucher ou éclaircir, particulièrement quand les choses ne sont faites que pour le plaisir ; car alors, on ne peut souffrir le moindre défaut, et pour peu qu'on manque de délicatesse, au lieu de divertir on ennuie. *Je ne m'attache donc pas toujours aux paroles ni aux pensées de cet auteur, et, demeurant dans son but, j'agence les choses à notre air et à notre façon.* Les divers temps veulent non seulement des paroles mais des pensées différentes..., cela n'est pas proprement de la traduction, mais cela vaut mieux que la traduction ». Il y a des endroits « où j'ai considéré plutôt ce qu'il fallait dire, ou ce que je pouvais dire, que ce qu'il avait dit ». « Je me suis resserré presque partout *sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce temps-ci* (1) ». Ainsi, c'est dans l'intérêt même de *Lucien* qu'il le défigure ! Il faut compléter ces déclarations par les remarques où, à la fin de chaque volume, Perrot d'Ablancourt justifie le détail des modifications qu'il impose à *Lucien*. « J'accommode les choses à nos mœurs, quand rien ne l'empêche, et qu'on ne veut pas entrer dans le particulier, *car le général est de tout pays* ». « J'ai agencé cela d'une autre sorte que l'auteur, *comme je fais souvent, pour lui donner plus de grâce.* » *Il est plus honnête de le mettre ainsi, que de dire tout crûment que Jupiter pleurait.* » « Je n'insiste pas davantage sur des fadaïses. » « Il ne te donne pas seulement des parfums ; je ne dis que cela, car d'ajouter : des habits et des souliers, *cela serait bas* ; car il n'y a guère de galant qui ne donne des parfums à sa maîtresse, mais non pas des souliers. » Il raisonne avec son texte. « Un chameau tout noir : je n'ajoute pas de la Bactriane, car si c'est qu'ils viennent de la sorte en ce pays-là, cela en diminue la rareté ; et s'ils n'y viennent point, cela n'est pas nécessaire (2). »

(1) Il allègue l'ex. de Térence à l'égard de Ménandre, de Virgile à l'égard d'Homère et de Théocrite. Mais Térence et Virgile ne faisaient pas des traductions

(2) I, 650, II, 681, 683, 691, 700. I, 646. Vaugelas s'inspirait des mêmes principes. Dans la préface qu'ils ont mise à sa trad. de Quinte-Curce, Conrart et Chapelain citent une note de Vaugelas au texte latin : « Il faut corriger dans la traduction avec la permission des critiques », et ils ajoutent : « cette dernière note fait connaître que le dessein de M. de Vaugelas était de corriger toutes les redites et toutes les affectations de Quinte-Curce, qui ne sont pas en petit nombre »

Ainsi s'établit définitivement la langue des honnêtes gens : le vocabulaire en sera trié, pur et décent, protégé avec soin contre les taches populaires, provinciales, archaïques, contre les inventions de la fantaisie individuelle ; la phrase sera exacte et juste, claire et nette, harmonieuse, bien équilibrée. La raison la pénètre et l'organise. Trop dépourvue, à notre goût, d'éléments sensibles (1), trop défiante à l'égard de la liberté et même du caprice, un peu pauvre, pâle et froide, cette langue est bien celle d'une société aristocratique, qui apprécie les qualités mesurées et générales au détriment des personnalités marquées ; elle se prête admirablement à la conversation distinguée et raisonnable, et à l'analyse des idées.

(1) Cette pénurie éclate dans le *Moïse sauvé* de Saint-Amant (1653). Si je choisis cet exemple, c'est que l'auteur de la *Crevaille*, du *Melon*, et de tant d'autres pièces vigoureusement réalistes, connaissait à merveille le vocabulaire pittoresque et expressif. Mais quand il aborde l'épopée, il croit devoir à la dignité du genre de ne plus employer que l'épithète abstraite, morale, sans couleur et sans vie ; elle lui paraît plus distinguée, plus convenable aux nobles personnages auxquels il dédie son poème. Une route est « en beautés incroyable », un sentier « digne », un ruisseau « noble » (chant XII) ; « une démarche auguste, une pompe modeste. ornait sa majesté d'un certain air céleste » (chant XI) ; « un fer pudique » (chant VIII), etc.

CHAPITRE VI

L'HONNÊTETÉ BOURGEOISE.

LA RELIGION, LE DUEL.

Pendant la période que nous étudions, la compagnie du Saint-Sacrement atteignit son plus haut degré de puissance occulte. Cette société mystérieuse, qui comprenait des prélats, des magistrats, des courtisans, et qui était possédée d'un zèle ardent pour la religion, exerça évidemment sur les mœurs une influence salubre ; elle contribua à discréditer le duel, intervint pour faire appliquer dans toute leur sévérité les ordonnances contre les blasphémateurs, poursuivit les libertins et les débauchés, réprima les licences du mardi-gras (1), s'efforça de limiter le décolletage des dames, de faire régner la décence et l'honnêteté dans les mœurs privées, la bonne tenue, l'attention respectueuse dans les cérémonies du culte ; elle prescrivit la charité, et organisa les visites et les secours aux prisonniers, aux galériens, aux malades. Par elle, la religion ne fut plus une simple obligation dont on s'acquitte pour la forme ; elle fut vraiment, pour beaucoup, une règle de conduite, et eut une action efficace sur la pratique même de la vie (2). Loret signale à plusieurs reprises, cette ferveur des gens du monde, aux environs de 1655 (3). Pendant le jubilé de 1653,

maints courtisans, et des plus lestes,
inspirés des grâces célestes,
font tout à fait profession
d'être dans la dévotion.

(1) En février 1659, il fallut encore interdire de se masquer en prêtres, moines et gens d'église (LORET, 9 février 1659).

(2) On trouvera des renseignements abondants dans le livre de M. Raoul Allier sur *la Cabale des dévots*, Paris, Hachette, 1902, in-8°.

(3) C'est à cette date que le P. de Conti, se mit sous la direction du Père de Ciron pour revenir à Dieu ; voir, en particulier, dans le livre que de Bar-

Il est vrai qu'il n'était pas très assuré de la durée de cette belle ardeur, car, s'il ne doutait pas de la défaite de Satan, c'était à condition que ce zèle durât, « qui serait grand coup d'aventure (1) ». La fête du Saint-Sacrement fut, en 1659, « solennisée dévotement », avec une magnificence extraordinaire, et des sentiments d'adoration

dans les bonnes et belles âmes
tant des grands seigneurs que des dames (2).

Les sermons étaient suivis et appréciés. Loret loue surtout ceux du P. Le Boux (3), et de Bossuet, dont les nobles auditeurs devinèrent

qu'un jour son éloquence exquise
ferait un grand bruit dans l'Eglise (4).

Les misères de la Fronde avaient excité la générosité et les troncs de l'Hôtel Dieu recevaient des écus, des pistoles, des bijoux et des pièces d'orfèvrerie ; les donateurs ne recherchaient pas les remerciements ou la popularité, car leurs noms demeuraient inconnus (5). Le 6 février 1661, le feu éclatait au Palais Royal ; le danger fut grand ; mais dès qu'on eut présenté une hostie à l'incendie, le vent changea de direction, et le péril fut conjuré. Le Roi la Reine

et tous les princes de la Cour,
ducs, marquis, maréchaux de France,

allèrent reconduire jusqu'au tabernacle le sacrement sauveur. (6)

thélémy consacre à la princesse de Conti, 75-76, la très belle lettre qu'il écrivit à un gentilhomme, dont il avait enlevé la femme au temps de ses débauches ; c'était M^{me} de Calvimont avec laquelle il avait vécu publiquement à Bordeaux et à Montpellier. Cette rupture sincère et profonde, avec un passé peu édifiant, de la part d'un grand Prince encore jeune, fut admirée, mais non imitée.

(1) 10 mai 1653.

(2) 21 juin 1659.

(3) 24 février 1657. Si les courtisans

« et les mondains mondanisants
après des raisons si touchantes,
ont encore les âmes méchantes...,
je les estime incorrigibles.

Cf. 4 mai 1658 et 20 mars 1660 : à ce dernier sermon (*Panégérique de Saint-Joseph*, prêché aux Feuillants le 19 mars 1660), l'Eglise fut trop petite pour contenir « des personnes de conséquence, gens des plus hautes qualités ».

(4) LORET, 27 oct. 1657 : cf. des éloges précis et significatifs le 10 mars 1657 et le 24 mars 1657 : son éloquence naissante, est « pressante et puissante ».

(5) LORET, 10 mai 1653.

(6) LORET, 12 février 1661.

Mais la compagnie du Saint-Sacrement se discrédita elle-même, et ce mouvement religieux tourna, en définitive, au détriment de la religion. La cabale abusa de l'espionnage sacré, qu'elle exerça à l'intérieur même des familles, surveillant la conduite des personnes mariées, multipliant les avis anonymes, les dénonciations ; son acharnement farouche contre le péché provoqua des colères, des haines, et le secret dont elle s'entourait, l'ombre où elle accomplissait sa besogne de purification, trompèrent sur ses intentions réelles ; on répéta que les dévôts étaient intéressés, hypocrites, et Molière, qui partageait à leur sujet l'opinion commune, lancera contre eux, dès 1664, le *Tartuffe* : les vrais dévôts dira Cléante qui est l'honnête homme de la pièce, se contentent de bien vivre pour eux, et laissent les autres vivre à leur guise ; ils ne prennent pas « avec un zèle extrême.

les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Il sont désintéressés, sincères, et ne cachent pas sous des dehors spécieux des ambitions très matérielles (1).

Le principe qui les dirigeait souffrit de leurs maladroites, et la religion elle-même fut atteinte par leur excès ; les personnes droites, éprouvèrent quelque répulsion pour ce qui pouvait inspirer à la fois la passion du bien et le goût des voies tortueuses, l'amour des âmes et le dédain des scrupules. Il est certain que, en dépit de toutes les affirmations et de toutes les précautions de Molière, la dévotion ne fait pas bonne figure dans le *Tartuffe* : étriquée et niaise avec Orgon, cynique et monstrueuse avec Tartuffe, elle semble n'inspirer que des imbéciles

(1) Cf. *Mém. de la vie du comte D****, XI, 53 sq. Les directeurs de conscience sont accusés de vilenies. L'un d'eux fait divorcer un mari et sa femme, et pousse celle-ci à des profusions dont il profite. Quand le mari proteste toute la cabale soutient la femme, et finit par triompher. Le directeur va à la campagne ; le carrosse bien suspendu, pourvu d'un lit moelleux, plein de liqueurs et de confitures, s'arrête de temps en temps, « pour donner lieu au saint directeur de témoigner ses besoins ». Doucement couché, il remercie le Seigneur « des grâces dont il comblait son serviteur indigne », il dort paisiblement. A l'arrivée, on lui offre, en attendant le dîner, un bouillon ; il le trouve un peu salé : la dame menace, de colère, de tuer le cuisinier, qui n'est sauvé que par l'intervention du saint homme, qui déclare « qu'il fallait faire le bien pour le mal ». Il fait chaque jour quatre repas, « dont un seul aurait suffi pour moi » ! Voir encore *id.*, p. 47 ; le comte D*** est amoureux d'une dévote, qui voudrait, pour le voir librement, le faire passer pour son directeur. Il refuse. « Je ne croyais point qu'il fut permis à un honnête homme, de profaner, par des commerces amoureux, ce qu'il y avait de plus saint dans la religion. »

et des criminels ; et celle de Cléante, neutre, froide, circonscrite, ne laisse pas que d'être inquiétante, tant Molière a l'air de se défier d'elle et de lui faire sa part.

Ainsi, la religion est toujours, en définitive, affaire de pratique extérieure. L'honnête homme se garde de se faire remarquer par l'éclat d'une hostilité intempestive, qui rendrait la vie sociale impossible ; il conforme sa conduite aux usages traditionnels, ou s'en abstient sans tapage ; mais il conserve la liberté intérieure de sa raison, et ne s'attache pas à des croyances discutées, et capables d'abriter, derrière leurs dogmes, des procédés qui, même quand ils sont mis au service d'une bonne cause, n'en sont pas moins condamnables.

Sur un point du moins, s'accomplit un progrès profond et durable, qui donnait satisfaction aux théoriciens de l'honnêteté morale ; mais il était dû autant aux nécessités de la vie de société qu'au respect de la loi chrétienne.

Louis XIV manifesta de bonne heure, sa ferme volonté de supprimer les duels. Le tribunal des maréchaux fut établi en septembre 1651, pour juger sans appel les affaires d'honneur entre gentilshommes. En 1652, il fit dresser « des projets de peines imposées, sur tous les sujets de plaintes que les gentilshommes pouvaient avoir les uns contre les autres, pour leur donner satisfaction (1) ». L'Eglise soutenait le Roi ; le dimanche 31 août 1653, M. d'Embrun, prêchant devant la Cour, attaquait vivement les duels. Au milieu des plus grands seigneurs, Louis XIV blâmait les duels « félons et sanglants », et décidait de renoncer à toute clémence envers les duellistes. « Chacun approuva cette loi (2) ». Afin de prévenir les rencontres, il faisait arrêter et conduire pour quelques jours à la Bastille, les courtisans qui se prenaient de querelle (3) ; il se plaignait aux gouverneurs que les édits étaient mal observés, et la répression trop molle (4). Un duelliste était exécuté à Paris le 7 mars 1658 (5). Loret lui prêtait le concours de sa « musette » : comment pouvait-on concevoir que le duel fût une marque de noblesse, puisque des laquais, des ouvriers, hommes « obscurs et mécaniques », se battaient entre eux, aussi bien que des gens de Cour ! Le rôle véritable du noble était de défendre

(1) Mlle DE MONTPENSIER, *Mém.*, 235, 2.

(2) LORET, 16 août 1653.

(3) LORET, 12 mai 1657.

(4) LORET, 13 avril 1658.

(5) LORET, 9 mars 1658.

par les armes Dieu, sa patrie et son Roi, et de protéger les faibles et les innocents (1). Peu à peu, la conscience des gentilshommes s'éclairait ; elle s'ouvrait aux vérités évangéliques ; d'autre part, l'intérêt leur commandait de ne point déplaire au souverain, dispensateur absolu des faveurs et des grâces ; enfin, la vie mondaine, qui resserrait les relations dans les ruelles multipliées à travers Paris, soumettait les hommes à l'influence apaisante des femmes, les persuadait que la bienséance condamne les éclats, et que la conversation exige avant tout, qu'on ne fasse pas disparaître ceux qui sont capables de la goûter et de la soutenir. Loret signale, le 18 juin 1651, une réunion de nobles des plus grandes familles, qui ont de l'amour « à la fois pour les armes et pour les lois ». Le projet de peines dressé en 1652 fut d'abord tourné en ridicule ; on disait que, seuls, des estropiés l'avaient accepté. Il finit par trouver des partisans ; « on se bat fort peu », ajoute Mademoiselle de Montpensier (2). En 1655, les gentilshommes, qui avaient entrée aux Etats du Languedoc, s'engagèrent par écrit à refuser toutes sortes d'appels ; les Etats décidèrent qu'aucun gentilhomme n'aurait voix délibérative, s'il ne signait cette résolution (3). Molière prêtait à Eraste, dans les *Fâcheux* (4), une tirade à effet, où il déclarait à Alcandre qu'il ne l'assisterait pas dans un duel, que son passé le mettait à l'abri du reproche de lâcheté, et que s'il avait du cœur pour servir le Roi sur les champs de bataille, il n'en avait pas pour désobéir à ses commandements.

(1) LORET, 6 sept. 1653.

(2) 235, 2.

(3) Voir *Recueil des gazettes*, 6 février 1655, et *Mém. de Cosnac*, I, préface, p. xxx sq. Voir aussi le livre de M. RAOUL ALLIER, *La cabale des dévots* ; cf. PONTIS, 655,1 et une conversation de René Bary dans son *Esprit de Cour* 341 sq. : Tyrias ayant reçu un démenti veut se battre ; un prêtre Argésyle réussit à le convaincre d'obéir à la morale chrétienne et aux édits royaux.

(4) Paris, Guill. de Luynes, 1662, in-12, I, 10.

CHAPITRE VII

SENS ET EMPLOIS DE L'EXPRESSION HONNÊTE HOMME.

Le sens aristocratique et mondain, le sens bourgeois et moral des mots : honnête homme, coexistent toujours ; suivant leur origine, leur condition, leur tempérament, les écrivains expriment par ces termes des idées assez différentes ; certains textes, que je citerai plus loin, mettent en lumière ce désaccord fondamental.

Dans la belle société, l'acception mondaine est définitivement établie, et les traités vertueux de la génération précédente n'ont eu aucune influence. L'honnête homme est celui qui manifeste dans le monde, avec ce minimum de vertu indispensable aux relations sociales, les qualités de politesse, d'esprit, de conversation, de grâce, qui, comme dit Mme de Motteville, observe « cette civilité apparente qui se pratique dans le monde, au milieu de la haine et de l'envie (1) ». La vie privée, la décence des mœurs, la valeur intrinsèque de l'âme, important peu.

Honnête homme désigne donc d'abord des personnes qui occupent une situation élevée, qui mènent un riche train de vie. « C'est dommage que vous n'avez vu aussi les carrosses qu'il m'a envoyés, écrit M. d'Avaux à Voiture (2) : vous me trouveriez bien honnête homme ; avec cela, je fais assez bonne chère, j'ai un excellent vin de Moselle, j'ai un cheval turc... » Loret se félicite d'avoir été invité à un ballet chez M. Maréchal, « comme si j'eusse été quelque honnête homme (3) ». On trouve aussi, dans le même sens, quelques emplois d'honnêtes gens, qui est le pluriel d'honnête homme. « Il est entré force honnêtes gens dans le lieu ; il y avait presque tous les officiers

(1) *Mém.*, III, 303.

(2) De Munster, 1648.

(3) 25 juillet 1654 ; cf. 28 juillet 1652. Il parle du respect que tous les gens, « tant honnêtes gens que rustres, doivent rendre aux dames illustres ».

du sceau, grands audiciens et autres, plusieurs secrétaires du Roi (1). »

Cette expression signifie ensuite, et par une déduction logique, ceux qui possèdent les dons divers, naturels ou acquis, que le monde apprécie, qu'ils présentent un ensemble uniforme de qualités moyennes, ou, à un haut degré d'éclat, quelques-unes seulement des plus distinguées (2). Le 16 mai 1647, Voiture écrivait à M. d'Avaux : « Ce que l'on appelle un honnête homme et un galant homme, personne ne le fut jamais à un plus haut point que vous l'êtes » ; et il énumérait les vertus que M^{me} de Longueville aimait en lui : la probité, la prudence, la magnanimité ; « *mais sur toutes choses*, elle parle avec plaisir de la délicatesse et de la beauté de votre esprit, du goût que vous avez à juger des belles choses, de la facilité à les produire, et de toutes les agréables qualités, qui sont rares aux plénipotentiaires ». Mademoiselle qualifie d'honnête homme M. de Clinchamp qui a « beaucoup d'esprit et de mérite (3) », M. de Chabot qui est bien fait, beau danseur et spirituel (4), le frère de la reine Anne, prince de mérite, « fort bien fait de taille, autant beau de visage que l'on peut être (5) ». Elle demande au jeune chevalier de Charny, dont elle s'occupe, quelle profession il entend adopter ; s'il veut être d'église, il faut aller en Sorbonne ; « si vous voulez demeurer dans le monde, il est temps d'aller à l'académie ». Il répond qu'il ne veut pas être prêtre, et « qu'il espérait se faire honnête homme (6) ». Balzac appelle ainsi Mécène (7), et prête à Socrate chrétien des connaissances en vers « comme en tout le reste des choses honnêtes (8) ».

(1) Lettre de Patru à d'Ablancourt, mars 1658. Il lui raconte la visite de Christine de Suède à l'Académie ; cf. M^{me} DE MOTTEVILLE II, 319 : M^{me} d'Aiguillon tenait table à Ruel, « pour recevoir les honnêtes gens qui venaient faire leur cour au Roi et à la Reine », et I, 543.

(2) Des esprits bornés se font de l'honnêteté une conception sommaire, et croient qu'un avantage tout matériel, ou une qualité naturelle où l'esprit n'a pas de part, suffisent à conférer le titre d'honnête homme. « Il y a certains braves, insolents, grossiers et stupides, qui croient que la valeur seule suffit à faire un honnête homme » (*Cyrus*, VIII, 1077). « Pour définir un honnête homme, ils (les nobles de province) diront qu'il a des chiens et des coureurs, et qu'il va tous les jours à la chasse » (J. Caillères, 1661, 334-335).

(3) M^{lle} DE MONTPENSIER, *Mém.*, 88,2.

(4) *Id.*, 28,2.

(5) *Id.*, 17,1.

(6) *Id.*, 196,2.

(7) *Entretiens*, II, 418.

(8) II, 51.

Les auteurs qui écrivent pour les gens du monde donnent à ces mots le même sens. Enée, dit Scarron, civilisera le Latium, et. des habitants sauvages, fera

des gens fort honnêtes
qui sauront faire compliments
et bien jouer des instruments (1).

Boisrobert écrit dans la *Belle Plaideuse* : ce discours « sent fort son honnête homme, et né dans le grand monde ». « C'est le plus honnête homme et le plus agréable. » « Mais il est honnête homme, il hante la noblesse (2). » « Comme il était bien fait, qu'il avait de l'esprit, qu'il était de fort bonne condition, que c'était enfin un fort honnête homme... (3). » Dans un sonnet, dont le dernier vers est passé en proverbe, Scarron fait l'épithaphe d'un homme qui avait « bonne taille », savait danser et chanter, « faisait des vers vaille que vaille, et les savait bien réciter » ; il était instruit, et « parlait fort bien », sur toute espèce de sujets ; mais il lui manquait sans doute la bonne grâce, le je ne sais quoi. « Etait-il honnête homme ? ha ! non (4). »

Cette expression s'applique naturellement, aux personnes dont la raison est éclairée, et qui savent observer la mesure, le juste milieu (5). Thémiste entreprend de voyager à l'étranger pour devenir « fort honnête homme (6) ». « Ils parlent en beaux esprits, et ne parlent pas en honnêtes gens », dit Balzac (7). « Les honnêtes gens du pays le confirment dans sa folie pour se divertir (8). » Enée dort « légèrement, en honnête homme », et Destin, « en honnête homme », soupe « sobrement (9) ». Saint-Evremond loue le duc de Candale de ne pas témoigner de la joie de la captivité de Monsieur le Prince, et de résister aux impulsions de l'intérêt. « Voilà les sentiments d'un fort honnête homme (10). »

(1) *Virg. trav.*, I, p. 24.

(2) III, 7, II, 3, 4.

(3) *Cyrus*, VII, 283.

(4) *Plus d'effets que de paroles*, (*Œuvres*, II, 71).

(5) L'adjectif *honnête* et l'adv. *honnêtement* ont fini par signifier *modéré, modérément* ; les exemples en sont nombreux. Voir p. ex. cette expression de M^{me} de Motteville : « l'honnête sincérité qui se doit observer dans la société civile » (I, 459).

(6) *Clélie*, III, 861.

(7) 6^e discours, I, 203.

(8) COTIN, *Œuvres gal.*, 24.

(9) *Virg. trav.*, V, p. 9. *Rom. com.*, I^{re} partie, ch. IV.

(10) *Convers. avec le duc de Candale*, III, 160.

En particulier, on appelle honnête homme, celui qui s'efforce de plaire aux femmes distinguées, leur fait une cour exacte et discrète, n'essaie d'obtenir, par ruse ou par persuasion, aucune faveur coupable, ne se vante pas de leur amitié, parle d'elles avec respect, et qui, à leur contact affine son esprit et polit ses manières. « On ne peut être honnête homme sans être toujours amoureux (1). » « Nul ne peut être honnête homme achevé, qui n'a point aimé, c'est-à-dire cherché à plaire... L'amour seul fait les véritables honnêtes gens. (2) » Lacger, qui raconte partout qu'il est l'amant de M^{me} de la Suze « n'est nullement honnête homme (3) », pas plus que le marquis de Sévigné, coureur et brutal (4). Fouquet, qui tenait registre des relations qu'il avait avec des dames de haut rang, et qui les a compromises dans sa ruine, n'est pas un honnête homme (5). Et Ragotin prend la main des comédiennes, et veut « un peu patiner, galanterie provinciale qui tient plus du satyre que de l'honnête homme (6) ». En revanche, Sganarelle lui-même trouve que Valère, qui manifeste à l'égard d'Isabelle une passion si pure, si soumise, si fidèle, est un honnête homme (7). sotin félicite un amant, qui loin d'user de calomnie pour perdre ses rivaux, leur fait du bien, publie leurs louanges, et se contente d'être, auprès de sa maîtresse, un si « parfait honnête homme », qu'elle est contrainte de sentir toute la différence qui les sépare d'eux (8). Pour excuser ses mœurs lamentables, M^{me} de Rohan disait qu'elle n'avait jamais aimé que « d'honnêtes gens (9) ».

L'honnête homme et l'homme de bien semblent n'être plus confondus. M. de Navailles, écrit M^{me} de Motteville, « fit enfin ce qu'un honnête homme et un homme de bien peut et doit justement faire pour plaire à son Roi (10) ». M. d'Incarville

(1) Bussy à M^{me} de Sévigné, milieu de 1650 (*Lettres de M^{me} de Sévigné*, I, 368).

(2) *Cyrus*, V, 55 sq. Cette idée est développée dans un petit traité intitulé : *La justification de l'amour*, que nous avons cité (*Rec Sercy*, III, 301 sq.)

(3) TALLEMANT DES RÉAUX, IV, 233-234.

(4) TALLEMANT DES RÉAUX, V, 473.

(5) Chapelain à M^{me} de Sévigné, 3 sept. 1661 : « Est-ce, je ne dis pas être honnête homme, mais homme seulement » ?

(6) *Rom. com.*, 1^{re} partie, ch. x.

(7) *Ecole des maris*, II, 11.

(8) *Œuvres gal.*, 64.

(9) TALLEMANT DES RÉAUX, III, 417.

(10) V, 316.

était « un honnête homme, et un homme de bien », dit Talle-
mant des Réaux (1).

Voici des exemples plus curieux où cette expression est em-
ployée dans une acception purement mondaine, en parlant
des personnes dont la moralité est suspecte, ou l'immoralité
évidente. Mme du Plessis-Bellière était la maîtresse de Fouquet ;
« les honnêtes gens s'en trouvaient bien ; ils entraient dans ses
intérêts, et pour les en payer, elle trouvait toujours moyen
de les obliger (2) ». Fontrailles était un cynique débauché.
« Il empoisonnait d'athéisme l'âme de tous ceux qui le prati-
quaient familièrement, car dès lors la Cour n'était déjà que
trop infectée de ces sortes d'esprits libertins, qui sont toujours
causes de beaucoup de maux. Celui-là avait de grands charmes
pour la société, il était spirituel, généreux, honnête homme (3) ».
Nous sommes loin des traités de Faret et de Bardin. Le Roi
de Portugal, écrit Mademoiselle de Montpensier, est « naturelle-
ment malin et cruel », prend « un plaisir singulier à tuer les gens »,
aime « extrêmement le vin », est « enclin à d'autres débauches » ;
mais il a « beaucoup de douceur dans l'esprit », et est « honnête
homme (4) ». « Il commence à se bien former, dit-on dans le
Journal de voyage de deux Hollandais, à propos d'un certain
personnage, et on verra que, nonobstant ses friponneries, il
sera un jour honnête homme (5). »

Les écrivains qui appartiennent à la bourgeoisie ou à la
petite noblesse de robe, estiment surtout les qualités solides
et permanentes de l'âme ; c'est à elles qu'ils attachent l'hon-
neur et la dignité (6). « Ceux qui sont assez honnêtes gens
pour aimer la générosité, et excuser les fautes que fait faire
une vertu extraordinaire... », écrit Mme de Motteville (7). Elle
qualifie d'honnête homme le maréchal de la Meilleraye, qui

(1) I, 67, éd. Monmerqué, Chateaugiron.

(2) Mme de MOTTEVILLE, V, 231. Mme de Motteville, comme nous le ver-
rons, proteste contre l'abus qu'on fait du mot honnête homme ; elle l'emploie
ici dans un sens qui est conforme non à ses goûts personnels mais à l'usage
qu'on en fait autour d'elle. Peut-être y a-t-il quelque ironie dans ce passage.

(3) Mme de MOTTEVILLE, II, 313 ; même remarque que dans la note pré-
cédente.

(4) *Mém.*, 381, 1.

(5) 4 mars 1657.

(6) Dans le petit monde on est qualifié d'honnête homme à peu de frais ;
il suffit de pratiquer une civilité élémentaire, comme un brave curé qui re-
mercie Destin « fort civilement », ou la Rancune lui-même qui fait quelques
excuses, (*Rom. com.*, II^e partie, chap. vi et II.)

(7) I, 214.

succéda comme surintendant des finances au peu scrupuleux d'Emery ; elle loue en lui la droiture, l'intégrité (1). Les honnêtes gens, qui aiment la pureté de la conscience et la fermeté dans le malheur, estiment dans sa disgrâce le chevalier de Jars (2). Loret unit le mot honnête à civil, officieux, « charitable, doux, pieux », irréprochable (3). Montmor, « trésor de science », est appelé honnête homme, ainsi que Brébeuf, qui était prudent, généreux, « fidèle ami, doux, débonnaire », « amoureux des vertus (4) ». « Les honnêtes gens, écrit Chevreau, conviennent tous que les biens de la fortune valent beaucoup moins que ceux de l'esprit, que, dans les bons siècles, la vertu a toujours été préférée à la noblesse, et que celle-ci est venue de l'autre (5) ». Saint François de Sales, dit Cosnac, était « un honnête homme, quoiqu'il trichât au piquet (6) ». Avec Guy Patin, l'emploi de cette expression est caractéristique. Il désigne ainsi les gens instruits qui suivent les obsèques de Gassendi (7). Du Puy, gardien de la bibliothèque du Roi et correspondant de Peiresc (8), les ennemis des jésuites comme Pascal, et les personnes dont la dévotion est sincère et respectable (9), les adversaires de Mazarin, et les partisans de la paix, de l'ordre, du travail fécond (10), tous ceux qui haïssent à l'égal de la mort les détracteurs de la purgation et de la saignée, les charlatans, et « autre telle canaille », l'antimoine et la médecine chimique (11). « Dieu soit loué, s'écrie-t-il, de ce qu'il y a encore d'honnêtes gens au monde, et quelques

(1) « Comme il était honnête homme, et qu'il était estimé..., les gens d'honneur crurent qu'ils y trouveraient de l'appui, et qu'il considérerait le mérite des personnes, plutôt que leur faveur », (II, 150.)

(2) M^{me} de MOTTEVILLE, I, 67 ; cf. II, 524, à propos de la mort du duc de Châtillon.

(3) 8 mars 1659.

(4) LORET, 23 nov. 1652, 1^{er} oct. 1661, cf. 11 oct. 1653.

(5) Lettre à M. des Granges, 2 nov. 1652.

(6) *Mém.*, I, préface, xviii

(7) 26 oct 1656 ; cf. dans ce sens d'homme compétent, instruit, TALLEMANT, III, 412, et VII, 514, LORET, 8 nov. 1659.

(8) « Un des plus honnêtes hommes de Paris », 18 nov. 1656, cf. 20 janvier 1654, où il dit, au sujet d'un livre, « il n'y aura que les sots qui l'admireront, et les honnêtes gens n'en feront jamais leur profit » ; 16 nov. 1645, il appelle honnête homme un président à mortier toujours prêt à parler pour le bien public ; 29 mai 1648, il qualifie ainsi M. de Palluau, soldat vaillant et plein d'honneur.

(9) 26 déc. 1656, 23 février 1657 : « il est mort un honnête homme fort dévot ».

(10) 24 sept. 1649, 22 sept. 1651.

(11) 30 déc. 1653, 24 déc. 1649, août 1650 (II, 39), etc.

restes de vertu généreuse (1) ». Vers la même époque, Chapelain écrit à l'évêque de Rodez : « Peut-être me trouverez-vous plus éclairé et plus honnête homme, par la teinture que j'aurai prise du vrai bien (2) ».

En somme, la vertu, la foi, la science, voilà surtout ce que la bourgeoisie exprime par ces mots. Les mondains veulent autre chose ; nous avons déjà cité la curieuse tirade où Doralise, dans le *Cyrus* (3), oppose la conception de l'honnête homme selon les sages, à celle du monde ; dans les passages suivants de la *Clélie*, cette opposition apparaît avec netteté ; on y voit la distinction qu'il convient de faire entre l'amitié et la simple société, et l'insuffisance, pour la seconde, des qualités morales. « Un honnête homme, dit Démarate, ne laisse pas de l'être infiniment, sans savoir ni chanter, ni peindre, ni faire des vers. Il est certain, Madame, repris-je, que ces trois excellentes qualités ne sont pas nécessaires pour faire un homme d'honneur, mais elles servent beaucoup à faire un homme agréable, principalement la musique et la poésie, et surtout en galanterie (4) ». Ailleurs, on parle de Mériandre, dont la perfection, à peu près absolue, paraît un peu fade à Plotine ; Amilcar raconte qu'il connaît à Syracuse un homme menteur, moqueur, insolent envers les petits, complaisant avec les puissants, « qui chante bien, qui danse, qui raille, qui s'empresse, et qui, malgré qu'on en ait, se met au rang de vos amis ». Valère proteste qu'il ne sera jamais le sien. « Je vous assure, dit Plotine, que du moins je ne serais point trop marrie, qu'il fût mon voisin, car ces gens-là sont quelquefois plus divertissants que de plus honnêtes gens qu'eux (5) ».

La bourgeoisie, la magistrature protestent contre l'abus qu'on fait dans le monde des mots honnête homme, contre leur application à des personnes en qui ne brille aucune qualité morale. M^{me} de Motteville parle de la mort de Pomponne de Bellièvre, premier président au Parlement ; sa maison était un lieu de délices pour les voluptueux, il aimait le faste, la gloire, la paresse ; il entretenait une mère et sa fille. « On peut dire de lui qu'il a été peut-être plus loué qu'il ne le méritait en effet, mais enfin il était, selon les fausses maximes des mondains,

(1) 24 fév. 1656.

(2) 8 avril 1661.

(3) V, 55-56.

(4) *Clélie*, III, 1074.

(5) Au sens moral. *Clélie*, III, 844.

un *honnête homme* (1) ». M. de Laval était « honnête homme à la mode du monde (2) », dit-elle ailleurs. Le portrait qu'elle fait de ce gueux intrigant, dévoré d'ambition et de vanité, justifie cette restriction. Au fond, la véritable honnêteté comporterait la perfection dans ces deux domaines ; mais cet idéal étant impossible à réaliser, chacun donne la priorité à celui qui satisfait le mieux ses goûts et ses tendances. « Cléarque, écrit M^{lle} de Scudéry, est un homme si extraordinaire, que, qui séparerait tout ce qu'il a d'agréable et d'enjoué dans l'esprit, de toutes les autres bonnes qualités qu'il a, trouverait sans doute de quoi faire deux fort honnêtes gens d'un seul homme (3) ».

M^{lle} de Scudéry établit dans l'honnêteté, au sens mondain, comme une hiérarchie : elle distingue au moins trois catégories, sans que le contexte permette de préciser nettement les qualités qu'elle attribue à chacune d'elles, et les différences qu'elle a remarquées. Cette notion ne pouvait pas échapper à la minutie de son esprit d'analyse, dont nous avons rapporté des exemples. On trouve d'abord les honnêtes gens ordinaires. « Encore que cet homme n'ait pas un de ces esprits élevés qu'on trouve si rarement, et qu'il ne soit que du rang des honnêtes gens ordinaires.... (4) ». Au-dessus sont les honnêtes gens de la Cour. Les personnes délicates comme Cléodore font « une notable différence des honnêtes gens de la Cour aux autres (5) ». Ils semblent avoir en propre, outre l'élévation de l'esprit, comme peut le faire conjecturer la citation précédente, la bonne grâce, l'amabilité des manières, le je ne sais quoi, qu'on n'acquiert que par le contact permanent avec les personnages du grand monde. Enfin, il y a les honnêtes gens de la ville ; c'est le mérite de Théodamas, qui, par sa naissance et sa profession, se rangeait parmi eux, de s'être mis « par sa grande vertu et son rare mérite, parmi les plus honnêtes gens de la Cour, de qui il est universellement estimé (6) ».

(1) M^{me} de MOTTEVILLE, *Mém.*, IV, (Petitot), 405.

(2) M^{me} de MOTTEVILLE, *Mém.*, I, 395. Voir ce qu'elle dit de lui, I, 309 « L'honneur, dit-elle, ce fantôme si puissant, qui donne et ôte la réputation des honnêtes gens, plutôt selon le bruit du grand monde que selon la véritable justice... », I, 321.

(3) *Cyrus*, VII, 527.

(4) *Cyrus*, VII, 1183.

(5) *Cyrus*, V, 892.

(6) *Cyrus*, VII, 529. Ce superlatif indique aussi qu'il y a des degrés parmi les honnêtes gens de la Cour eux-mêmes. Pour voir encore dans tout son jour

Ajoutons qu'on voit se développer et s'affermir cette conception, dont nous avons précédemment signalé l'existence, d'après laquelle l'honnêteté établit entre tous les honnêtes gens un lien plus fort que les barrières de classes, de professions, de pays. « Il me semble, écrit Mademoiselle, qui vient de recevoir à Saint-Fargeau deux gentilshommes qu'elle ne connaît pas, que les honnêtes gens, quand on en rencontre, sont les meilleurs amis que l'on ait au monde ; on en trouve fort rarement (1) ». « Il mérite infiniment l'estime des honnêtes gens, puisqu'il est honnête homme (2) », dit Somaize de Ménocrate. Onésile « était si fort touchée du mérite, qu'elle ne pouvait voir un honnête homme malheureux sans en avoir de la douleur, quoiqu'il ne fût pas de ses amis particuliers (3) ». On dirait presque qu'il n'y a que deux races au monde, ceux qui sont honnêtes gens, et ceux qui ne le sont pas.

L'opposition entre l'esprit bourgeois et les conceptions de l'aristocratie, il suffit de rapprocher de ces textes, où s'exprime la séduction qu'exerce l'agrément mondain des courtisans, deux passages assez crus de Guy Patin, qu'on trouvera dans les lettres des 30 nov. 1655 et dernier janvier 1659.

(1) 215, 1.

(2) I, 171. Il désigne Marigny.

(3) *Cyrus*, X, 548 ; cité par Cousin. *La société française au XVII^e siècle*, d'après le *Grand Cyrus*, I, 204.

CONCLUSION

LES FRANÇAIS ET L'HONNÊTETÉ ;

COMMENT LES GENS DU MONDE JUGENT LES ÉTRANGERS ET LES PROVINCIAUX.

Nous avons étudié de 1600 à 1661, les progrès de la politesse et l'évolution de la notion d'honnête homme. Malgré les défaillances que l'on constate encore dans la première, les esprits sont prêts, en général, à admirer sincèrement les rares qualités mondaines de Louis XIV, et à tâcher de les imiter (1). Sur le second point, l'honneur des gentilshommes est différent de l'honnêteté bourgeoise ; ils se préoccupent beaucoup plus de l'opinion de leur classe que de la valeur propre de leurs actions ; une tradition aristocratique ancienne et étroite détermine les domaines où leur dignité est intéressée ; tel grand seigneur ne se fera aucun scrupule de tricher au jeu, qui n'hésitera pas à tuer, ou à se faire tuer, parce qu'on l'aura salué négligemment, ou qu'on aura tenté de prendre le pas sur lui dans quelque cérémonie publique. Ils paraissent être plus catholiques que chrétiens.

Mais ils ne sentaient pas cette lacune. Dès le début du siècle, les Français furent fiers de la supériorité qu'ils s'attribuaient sur les autres peuples, en ce qui concerne la distinction des manières, de l'esprit et des sentiments. Tandis que Richelieu, Mazarin, imposaient à l'Europe la suprématie de la politique, des armes, et même des lettres françaises, les gens du monde étaient convaincus qu'ils avaient porté à leur plus haut degré de perfection les vertus sociables ; ils tenaient la bienséance, la civilité, pour une propriété de leur caste. Leur délicatesse ne se contenta pas de mépriser tout ce qui était

(1) « A parler généralement, il y a je ne sais quel esprit de politesse qui règne dans cette Cour, qui la rend fort agréable » (*Cyrus*, VII, 220.)

étranger. En France même, elle établit une sélection, et interdit à la province, plus tard même à Paris, de prétendre à cette sorte de mérite ; elle en fit l'apanage de la Cour.

En somme, ils ne savaient pas sortir d'eux-mêmes, comprendre et goûter ce qui ne leur ressemblait pas. C'est à eux qu'ils rapportaient toutes choses, c'est eux-mêmes qu'ils cherchaient, et s'étonnaient de ne pas trouver, dans les autres nations (1). Le *Grand Cyrus*, et la traduction de *Lucien* par Perrot d'Ablancourt, étaient des manifestations littéraires de cet état d'esprit.

Sans doute, la conduite de certains Français, hors de leur pays, n'était pas toujours à l'abri du reproche (2). Cependant, comme le constate Sorbière, « les Français plaisent partout » ; « ils ont l'air fort galant », « l'on emprunte volontiers ailleurs leurs habits, et quelque chose de leurs coutumes (3) ». On leur pardonnait leurs travers en faveur de leur façons séduisantes, on reconnaissait leur originalité inimitable ; on n'essayait pas de leur disputer la distinction, l'élégance, l'amabilité, ce mélange singulier de recherche et d'aisance, de raffinement et de naturel, ce don de charmer, qu'ils tenaient de la nature et de l'art. Et l'admiration générale était une excuse à leurs prétentions. En 1610, Malherbe notait que les Anglais s'habillaient selon les modes de France (4). Les dames de Naples étaient charmées par le duc de Guise (5). A la Cour de Lorraine, un certain Massaube était l'objet de toutes les attentions. « Il était libéral, il dansait, il jouait du luth, il savait un peu de peinture et de musique, il avait l'air français (6) ». Gourville, et dès 1661, Saint-Evremond, étaient fêtés et choyés en Angleterre et en Hollande (7).

Aussitôt que la fin des guerres le leur permettait, les étran-

(1) « C'est le caractère de la nation, écrit le maréchal de Gramont, qui n'approuve guère tout ce qui n'est pas d'elle, et qui veut toujours, partout où elle est, porter la mode de France » (*Mém.*, 317, 1.)

(2) Montaigne le regrettait déjà. « Indiscrete nation ! Nous ne nous contentons pas de faire savoir nos vices et folies au monde par réputation, nous allons aux nations étrangères pour les leur faire voir en présence », et la suite du passage, (II, 8). Même constatation dans le *Sorberiana*, 113-116, et dans les *Mémoires du comte D**** (X, 184-185), à une date qui est très peu postérieure à l'arrestation de Condé par Anne d'Autriche.

(3) *Sorberiana*, 113-116.

(4) Lettre à Peiresc, 19 sept, 1610.

(5) *Mém.* du duc de Guise, p. 134.

(6) TALLEMANT, VI, 425.

(7) GOURVILLE, *Mém.*, 539 sq.

gers envoyaient leurs enfants à Paris, pour parfaire leur éducation, « comme étant une ville... où, par l'assemblée de plus de un million de dames qui l'habitent, on rencontre tout ce qui peut façonner l'esprit et le corps, et donner de belles lumières à l'un par la conversation, et un beau port, de l'adresse et de la vigueur à l'autre par les exercices qui s'y enseignent parfaitement bien (1) ». Vigneul-Marville rapporte que le cardinal Barberin, avant qu'il fût jamais venu en France, était orgueilleux, avare, brutal, envers ses amis, ses parents, ses domestiques ; quand il eut pratiqué notre Cour, « il changea entièrement de mœurs ». Cette métamorphose, ajoute l'auteur, est « bien honorable à la France (2) ». Dans la *Clytie* de La Serre, Célandre a dû s'enfuir en Espagne à la suite d'un duel ; il plut tant par ses manières aux nobles espagnols, qu'ils « résolurent de venir en France pour y faire leurs exercices, comme en une école où l'adresse, l'agilité, la bienséance, et en un mot la vertu, sont elles-mêmes les maîtresses qui élèvent les Français et les instruisent (3) ».

Les Français louaient surtout les étrangers chez qui ils trouvaient quelques-unes de leurs qualités propres. Pour exprimer leur admiration au jeune lord James Hay de Saulcy, qui était venu à la Cour de Louis XIII négocier le mariage d'Angleterre, ils ne trouvèrent rien de mieux que de le surnommer le Bassompierre d'Angleterre ; et les plus belles dames recherchèrent sa compagnie (4). On sait avec quel empressement fut fêté, quelques années plus tard, le duc de Buckingham (5). Et le duc de Medina avait acquis une telle réputation de galanterie, de magnificence, qu'on disait que, pour trouver quelqu'un qui lui ressemblât, il fallait s'adresser à la boutique de Courbé ou de Sommaville, éditeurs de nos grands romans. « La Cour de France aurait de la peine à fournir un amant aussi honnête homme (6) ».

C'étaient là des exceptions. Nous n'étions pas encore pénétrés de cette conception, dont Méré sera l'interprète, que l'hon-

(1) *Journal de voyage de deux Hollandais*, p. 5. C'est le bureau d'adresses de Renaudot qui, pendant longtemps, indiqua aux étrangers les meilleurs professeurs de français ; voir *Rôle des présentations*, V. H. L., I, 138.

(2) *Mélanges*, I, 332.

(3) P. 277.

(4) Peiresc à Barclay, 8 oct. 1616.

(5) Bassompierre loue sa civilité (*Lettre à l'évêque de Mende*, 17 oct. 1526.)

(6) *Lettre de l'abbé de M... sur le voyage de la Cour à la frontière d'Espagne en 1660*, *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*, Cologne, 1664, p. 131

nête homme est citoyen du monde, et que l'honnêteté est de tous les pays.

« Les Français, écrit Guy Patin, ne seront jamais aimés des Italiens ; ils sont plus fins que nous, nous sommes plus honnêtes gens qu'eux ; ils n'étudient guère, et croient pourtant être fort savants. J'en ai vu qui se moquaient de nous, à cause de la grande peine que nous nous donnons. Ils disent que nous portons la science sur nos épaules : je pourrais dire qu'ils me font souvent pitié avec leur esprit, et qu'ils ne l'emploient souvent qu'à malice (1). » Nous leur reprochions leur vanité, leur suffisance outre-cuidante (2), leur entêtement à observer un cérémonial strict et compliqué (3), la contrainte glacée de leurs fêtes (4), l'absence de mesure, de pondération dans leur conduite (5). Dans son *Honnête fille*, de Grenailles s'attache à établir que ce qui caractérise le tempérament de la femme française, c'est l'équilibre des humeurs : les excès, les dérèglements appartiennent au contraire aux pays comme l'Italie, où les corps sont chauds et peu humides. Il énumère les femmes des principales villes italiennes, et souligne la diversité, l'incohérence, l'instabilité de leurs caractères (6). Sur presque tous les points, l'incompatibilité s'accroissait entre nos mœurs, nos goûts, et ceux de l'Italie. On oubliait que, sans son exemple, sans ses ouvrages comme le *Cortegiano* et le *Galatée*, la vie mondaine aurait repris chez nous avec plus de lenteur et de tâtonnements. L'éclat actuel de nos salons masquait l'importance de ces sources lointaines, et on semblait se plaisir à relever des divergences, qui pouvaient faire croire à notre originalité.

« La contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines

(1) Lettre du 4 déc. 1663.

(2) « Pour l'ordinaire, ils méprisent tout ce qui vient de de là les monts » (observation de Bouchard, citée par Tamizey de Larroque, *Lettres de Peiresc*, tome V, p. 399, col. 1 des notes).

(3) FONTENAY-MAREUIL écrit dans ses *Mémoires* : « Les cérémonies, à quoi on ne regarde pas tant en France qu'en Italie », (p. 223 ; date : vers 1629.)

(4) Voir les passages cités plus haut, des *Mém.*, de l'abbé Arnauld, de l'*Ibrahim*.

(5) Voir la lettre de Peiresc à Gassendi sur Marini, 22 oct. 1633, dont la vie « allait un peu dans l'excès et dans des bigearries parfois bien extravagantes ».

(6) P. 357-358, 361. Henri de Campion reconnaît qu'en Italie « tout le monde est spirituel et poli », mais c'est une race foncièrement immorale, chez qui la vertu est « presque bannie ». « Ce sont des gens qui ne veulent nul commerce que pour l'utilité ou pour le vice » (*Mém.*, 222). Concini, Mazarin, ne justifiaient que trop ces critiques.

nations, et singulièrement entre la française et l'espagnole », est un thème courant au xvii^e siècle. Il fait l'objet d'un « discours » publié en 1636, contemporain du *Cid*, et composé probablement par La Mothe le Vayer. L'auteur, nous l'avons vu, affecte de douter, tant l'antipathie est grande entre les deux peuples, que les enfants naissent de la même manière en France qu'en Espagne (1). Dans la deuxième partie du *Recueil des illustres proverbes*, de Lagniet, les gravures 16, 17, 18 et 22, représentent des Espagnols raillés et bafoués par des Français. Desmarets est l'auteur d'une pièce allégorique, *Europe*, où Richelieu eut peut-être quelque part, et qui montre Francion et Ibère amoureux d'Europe ; Ibère se fait haïr par ses manières orgueilleuses et dures, et Francion plaît par son amabilité et sa douceur (2). Les Espagnols avaient été pendant longtemps nos rivaux les plus puissants et les plus obstinés ; leur morgue hautaine était insupportable ; notre amour-propre, doublement excité, ne perdait aucune occasion d'affirmer la supériorité des Français ; notre critique, éveillée et pénétrante, ne laissait échapper aucun défaut, aucun travers de la noblesse Castellane ; celle-ci offrait à notre esprit, naturellement « malin » comme dit Boileau, une belle occasion d'exercer sa verve mordante.

Tout chez les Espagnols, heurtait nos goûts et nos manières. Le maréchal de Gramont, chargé de demander officiellement, en 1659, la main de l'infante, dresse contre eux un réquisitoire complet ; leur paresse, leur ignorance, l'immoralité de leur vie (3), leur impudeur étalée, leur incrédulité sous des apparences dévotes, leur absence d'éducation, leur malpropreté, sont l'objet de ses railleries (4). Leur vêtement, raide, lourd, étriqué, semblait plutôt un accoutrement qu'un costume ; un Espagnol, arrivant dans la lune, est pris pour un singe, parce que les habitants de ce pays, habillent précisément leurs singes, comme s'habillent les Espagnols (5). Gra-

(1) *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouvent entre de certaines nations singulièrement entre la française et l'espagnole*, Paris, 1636, in-8, p. 22. Voir aussi un parallèle antithétique entre les deux races, *Diversités curieuses*, I, partie III, p. 42 : « Le Français porte les cheveux longs, l'Espagnol les porte courts », etc.

(2) Voir d'OLIVET, II, 191.

(3) Cf. Ce que dit déjà l'Estoile, le 22 juillet 1610, à propos de la mort du comte de Fuentes.

(4) *Mém.*, 324 sq. Voir p. 326, 1, quelques exemples de l'ignorance des grands d'Espagne, d'après le maréchal de Gramont.

(5) CYRANO, *Voy. dans la lune*, 66-67.

mont tenait d'autant plus à paraître dans un équipage digne du royaume qu'il représentait, que la Cour d'Espagne, « orgueilleuse et superbe », « se croyait au-dessus de toutes les autres (1) ». Il faut voir avec quelle satisfaction, il décrit la somptuosité éblouissante et distinguée, des Français, « faits à peindre, et vêtus d'une magnificence surprenante (2) », véritables fleurs vivantes par l'éclat des étoffes, la douceur des parfums, le charme des manières.

L'allure guindée, la gravité compassée des Castillans, qui ne savait jamais se détendre et sourire, faisaient un contraste amusant avec la grâce et la légèreté des Français. Elles s'opposaient, par leur uniformité solennelle, à leur notion des bien-séances, dont la souplesse aisée doit s'adapter à la diversité des circonstances ; elles provoquaient leurs sarcasmes. Gramont écrivait à Mazarin ses inquiétudes dans une Cour, où les coutumes étaient si différentes des nôtres, où il n'osait faire un pas, sans s'informer de combien de pieds il devait être composé, où, sans qu'on sût pourquoi, un compliment se changeait en injure (3). Montglat parle de leur « froideur et gravité sérieuse, qui étonnait les Français, qui ne sont pas accoutumés à cette façon de vivre (4) ». Quand, après quarante-cinq ans d'absence, Anne d'Autriche, devenue française, revit en 1660, à l'île des Faisans, son frère le Roi d'Espagne, elle lui ouvrit les bras avec élan, mais il ne bougea pas, et resta muet, « avec une gravité espagnole, et une froideur extraordinaire », dont la Reine fut surprise. « Il demeurerait tellement immobile dans sa gravité qu'on l'eût plutôt pris pour une statue, que pour un homme vivant (5). » « Il se vante en gascon, il marche en espagnol », dit-on d'un sot arrogant dans l'*Intrigue des floux* (6). Une épigramme du *Recueil de Sercy* (7)

(1) P. 313, 2.

(2) P. 314, 2.

(3) *Mém.* du maréchal de Gramont, 319, 2. Voir sur les différences entre les deux cours en 1660, BOSSUET, *Or. fun. de Marie-Thérèse*, VI, 166, (éd. Lebarq.)

(4) 57, 1. cf. SOURCHES, VI, 330.

(5) MONTGLAT, 347, 2.

(6) III, 2.

(7) 1653, II, 99. Voir LA FONTAINE, *le Rat et l'éléphant*, une opposition très juste entre la vanité des Français et celle des Espagnols.

La sottise vanité nous est particulière :
les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière ;
leur orgueil me semble, en un mot,
beaucoup plus fou, mais pas si sot.

raillé un ambassadeur espagnol, auquel sont arrivées quelques mésaventures :

Mais parmi tant d'étranges pertes
qu'en un moment il a souffertes,
il a seulement regretté
la perte de sa gravité.

L'étiquette espagnole, rigide et compliquée, contraignant inutilement les goûts les plus raisonnables, les gestes les plus naturels, paraissait aux Français comme une torture. C'était la musique du Roi, qu'il fallait écouter trois heures durant, et qui semblait « diabolique » aux compagnons du maréchal de Gramont ; ils « ne pouvaient s'empêcher de rire assez mal à propos » ; c'était un festin chez l'amirant de Castille qui dura quatre heures, et où l'on vit défiler, sans en toucher un morceau, sept cents plats aux armes de l'amirante, contenant des mets safranés et dorés, qui repartaient « comme ils étaient venus » ; il fallait subir, après cela, un concert de voix et d'instruments, et une comédie détestables (1).

Plus de conversations libres, spirituelles, légères ; plus de galanterie superficielle et charmante, plus de fêtes joyeuses et vivantes ; partout et toujours l'ennui implacable et lourd !

La littérature espagnole, on le sait, a exercé une grande influence sur la nôtre dans le premier tiers du siècle ; mais le génie français a vite senti tout ce qu'elle avait d'excessif, d'outré, de trop particulier, et d'incompatible avec la raison universelle. « Il y a quarante ans, écrit Chapelain à Carrel de Sainte-Garde en 1662 (2), que je suis éclairci que cette brave nation, généralement parlant, n'a pas le goût des belles lettres, et que c'est un prodige lorsqu'elle produit un savant entre mille, avec quelque idée de la raison, pour les compositions justes, quelque teinture des beaux-arts, et quelque ombre de la sagesse des anciens ». Vers 1642, Hermogène critique la grossièreté des pièces espagnoles, mélanges difformes de noblesse et de bouffonnerie, « monstres plutôt que corps accomplis », au style plein de « fausses pointes (3) ».

(1) GRAMONT, 317, 1. Nous avons parlé plus haut de la médiocrité culinaire des Espagnols, de leur effarement admiratif devant la recherche, la délicatesse, l'abondance de la cuisine française, de l'honneur que la jeune Reine fit à nos repas.

(2) Le 16 février.

(3) *Maison des Jeux*, I, 449-450.

L'antipathie que les gens du xvii^e siècle ont généralement éprouvée pour l'Espagne, ne témoigne pas seulement qu'ils avaient de la peine à se défaire de leurs préjugés ; elle est une preuve intéressante de l'amour qu'ils avaient pour les qualités moyennes, pour la mesure, le bon sens, la raison.

J'insisterai fort peu sur la manière dont les Français jugeaient les races du nord. Ils leur ont attribué la rudesse, la lourdeur, la brutalité, une épaisseur de corps et d'esprit insensible à toute sorte de délicatesse (1).

Aucun peuple n'a été plus raillé, plus bafoué chez nous au xvii^e siècle, que le peuple allemand. Aucun, sans doute, n'est plus complètement opposé que lui à notre tempérament, à notre génie, aucun n'est plus fermé, par nature et par orgueil, à notre influence. Il ne trouvait grâce qu'auprès des savants, comme Peiresc (2) ou Chapelain (3). Mais les courtisans étaient peu sensibles aux attraits de l'érudition. A leurs yeux, les Allemands étaient des rustres, irrémédiablement privés du don de plaire. Sans doute, ils lisaient la *Sylvie* de Mairet, et, longtemps après sa publication, elle était encore leur *Pastor fido* (4). Ils venaient en France, pour essayer d'affiner leur lourdeur ; mais leur façon de voyager n'était-elle pas la négation des sages conseils de Montaigne, qui était comme le bréviaire des honnêtes gens ? Le pédant Caritidès veut corriger les inscriptions fautives des cabarets, qui déshonorent notre nation aux yeux des étrangers, « notamment envers les Allemands, curieux lecteurs et spectateurs desdites inscriptions (5) ». « Il a bien de l'esprit pour un Allemand », disait le cardinal du Perron du jésuite Gretser (6). Dans le *Railleur* de Mares-

(1) Voir sur les Polonais qui, en 1645, vinrent à Paris chercher leur Reine, la princesse Marie, TALLEMANT, III, 304.

Un petit mot de Tallemant est révélateur du mépris infini que lui inspirent les habitants du Danemark. Parlant d'une dame qui supporta les assiduités d'un Prince de ce pays, il dit : « elle souffrit de lui toutes les galanteries dont un Danemarquois se peut aviser » (VII, 328). Sur l'opinion que les Suisses étaient incapables de politesse, voir lettre de Chevreau à M. de Vatteville, *Lettres nouvelles de M. Chevreau*, Paris, Cardin Besongne, 1642, in 8, p. 37.

(2) Voir p. ex. lettre à M. de Beaurecueil, 27 avril 1637.

(3) Voir la lettre très formelle de Chapelain à Boeclerus, 2 janvier 1665.

(4) MAIRET, *Épître familière*.

(5) MOLIÈRE, *Les Fâcheux*, Paris, Guill. de Luynes, 1662, in-12, III, 2.

(6) *Entretiens d'Ariste et Eugène*, 223.

chal, Clarimand dit à une courtisane, la Dupré, qu'il lui faut comme amant « un comte allemand ».

Je veux qu'il soit cheval et parle vieux roman,
et qu'il n'ait rien de noble, excepté la dépense...
est-il froid d'appétit ? lui faut-il un ragoût ?
Aussitôt on mettra la céruse en campagne,
les essences, le blanc, le vermillon d'Espagne,
où les plus raffinés, qui baisent en français,
de peur de s'engraisser n'y mettraient pas les doigts.

Leur balourdise passait en proverbe : « qui ne la connaîtrait, serait bien d'Allemagne (1) ». La présence d'un duc de Simeon à l'Académie du sieur Arnolfini, discréditait cet établissement. « La moindre fréquentation avec ce jeune seigneur est la meilleure, pour ceux qui veulent profiter (2) ». Il « n'avait pour rivaux que des Allemands », dit avec dédain Tallemant, en parlant des succès faciles d'un Français auprès des dames de la Cour de Lorraine (3). Leur « délicatesse » et leur « superstition » en matière de noblesse, leurs exigences de huit quartiers du côté du père et de la mère, ne compensaient pas cette absolue stérilité d'agréments (4). Et l'on comprend que M. d'Avaux, plénipotentiaire en Westphalie, « qui est une vive image de la barbarie de l'ancienne Allemagne », se plaignît de ne pouvoir répondre aux gentillesses que lui écrivait Voiture, « qui vous viennent, lui disait-il, à la ruelle du lit de Mme la Marquise (5) ».

La langue allemande, hérissée de consonnes, dure et rugueuse, passait pour impropre à la conversation. C'était un idiome de marchands (6), non d'homme du monde. « Le maréchal de Bassompierre, quoiqu'il fût plus français qu'allemand, ne laissait pas de parler cette langue étrangère d'un air plus agréable que ceux qui sont nés dans Vienne auprès de l'empereur, à cause, me disait-il, de cette manière galante et délicate, qu'il avait prise à la Cour de France. Et, de vrai, je m'apercevais que si, dans quelques rencontres, il usait de cette langue, j'étais beaucoup moins choqué de la rudesse des mots et de l'accent, que lorsqu'un Allemand la parlait (7) ».

(1) *Le Railleur*, II, 2 et IV, 3.

(2) *Journal de voyage*., nov. 1657, p. 327.

(3) VI, 425.

(4) BALZAC, *Entretiens*, II, 504.

(5) Cité par Ubicini, VOITURE, II, 13.

(6) DE GRENAILLES, *Honnête garçon*, II, 135.

(7) MÉRÉ, *Eloquence et entretien*, *Œuvres posth.*, 122.

Peut-être étions-nous mal fondés, surtout au début du siècle, à reprocher aux Allemands leur amour immodéré du vin. Cependant, l'énormité de leur appétit était un défi à la nature. Ils ignoraient la volupté d'une chère délicate et bien réglée, et se contentaient d'engloutir de prodigieuses quantités de victuailles. Ils mangeaient en goinfres et buvaient en ivrognes, et ne recherchaient pas, dans leur repas, l'assaisonnement d'une causerie agréable (1).

Je ne vois guère que deux pays que nous ayons jugés avec indulgence et sympathie, parce que nous y retrouvions nos goûts, nos mœurs. En 1661 et 1662, la Cour d'Angleterre parut charmante à Saint-Evremond et au chevalier de Gramont. C'est que le Roi Charles II, qui montait sur le trône, apportait à Londres les manières françaises ; il avait trouvé chez nous une hospitalité empressée, il avait vu les fêtes qui suivirent la fin de la Fronde, il avait brillé au Luxembourg chez Mademoiselle de Montpensier, qui avait, un instant, songé à l'épouser ; avec ce Roi bien fait, spirituel et doux, nos divertissements furent vite en faveur. Le comte de Gramont « trouvait si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyait le plus souvent, qu'il ne lui paraissait pas qu'il eût changé de pays (2) ».

Unie par des mariages à la Cour de France (3), placée entre la France et l'Italie, la Cour de Savoie participait à la politesse de ces deux nations. Elle était connue pour l'éclat et le bon goût de ses fêtes. Fontenay-Mareuil raconte avec admiration la réception que fit le duc de Savoie à quelques gentilshommes français qui traversaient son territoire, et loue l'exactitude de sa civilité (4). Le P. Ménestrier, quelques années plus tard, proposait comme un modèle de somptuosité judiciaire une fête organisée à Turin en 1633. « Depuis cinquante ans, on y a vu représenter tout ce que l'esprit peut inventer de plus agréable et de plus ingénieux (5) ».

(1) Voir sur ce sujet *Visions du pèlerin du Parnasse*, 108, BALZAC, *Lettre à Hydaspe*, 1^{er} janvier, 1624, LA MOTHE LE VAYER, *Des adversités*, II, 189, TALLEMANT, IV, 136, *Mém. du maréchal de Gramont*, 292, 293, 294, 311, etc.

(2) Voir HAMILTON, I, 175, sq., 216-217, 151, etc.

(3) Chrétienne de France, fille d'Henri IV, avait épousé en 1619, Victor-Amédée, duc de Savoie ; Louis XIV faillit être marié à la fille du duc de Savoie.

(4) *Mém.*, 223

(5) *Traité des joutes*, etc., 43 et 74. Voir dans le *Recueil* publié à Cologne en 1664, dont nous avons parlé, la pièce intitulée le *Sapate* (164 sq.). C'est la description détaillée d'une galanterie d'un duc de Savoie.

Les éloges de Paris, pays du beau monde et de la galanterie, centre de la politesse et de l'honnêteté, abondent au xvii^e siècle. Déjà, Montaigne avait célébré, avec une chaleur de cœur qui ne lui est pas ordinaire, « cette grande cité..., la gloire de la France, et l'un des plus notables ornements du monde (1) ». Dorante, ravi de quitter Poitiers et l'étude du droit, lui rend un hommage enthousiaste :

Chez les provinciaux, on prend ce qu'on rencontre,
et là, faute de mieux, un sot passe à la montre ;
mais il faut à Paris bien d'autres qualités ;
on ne s'éblouit point de ces fausses clartés,
et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble,
font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble (2).

« Aucune autre nation que la française, écrit Sorel, ne se doit attribuer l'honneur d'en (la galanterie) observer excellemment les préceptes, et c'est dans Paris, ville capitale en toute façon, qu'il en faut chercher la source. Les esprits provinciaux n'auront point aussi l'air du grand monde, sans y avoir fait leur cours en propreté, politesse, éloquence, adresse, accortise, prudence mondaine ; et s'être acquis toutes les autres habitudes dont la vraie galanterie se compose (3) ». Madelon et Mascariille se souviennent des *Lois de la Galanterie*, lorsqu'ils proclament que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie, et que, « hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens (4) ». Racan emploie à peu près la même formule, quand il dit à M^{me} de Thermes que, « hors Paris, il n'y a point de salut pour les belles, ni pour les honnêtes gens (5) ».

Cette admiration de Paris s'accompagne naturellement du mépris de la province. Les provinciaux sont ignorants, étroits, bornés ; ils ne voient rien au delà de leur petite ville, de leurs petites affaires de chaque jour ; ils sont esclaves des préjugés, de la tradition ; leurs manières sont lourdes et gauches, et leur politesse empruntée dégénère en

(1) III, 9.

(2) *Le menteur*, vers 552 sq., 21, 65 sq. etc. cf. LORET, 22 août 1654, *Ecole des femmes*, I, 6, *Ménagiana*, II, 203-204, M^{me} de MOTTEVILLE, *Mémoires*, I, 332.

(3) *Lois de la galanterie*, I, 1. Il compare joliment les vrais galants qu'un sort cruel éloigne de Paris, aux « grands poissons de la mer dans une petite mare, où ils ne peuvent nager faute d'eau ».

(4) *Précieuses ridicules*, sc. 9.

(5) *Recueil Lanson*, p. 54.

affectation et en obséquiosité. Ce sont là des thèmes que dans le beau monde, on ne s'est pas lassé de développer.

Racan n'imagine pas que les provinciaux puissent s'entretenir d'autres choses que de sottises. Les larmes lui viennent aux yeux, toutes les fois qu'il pense que M^{me} de Thermes est contrainte de parler avec des gens « qui n'ont jamais vu le Louvre qu'en peinture, et qui parlent du Cours et des Tuileries, comme nous parlerions de la situation de Goa, ou des promenoirs du roi de Narcingue. Peut-être qu'à l'instant même que vous recevrez cette lettre, quelqu'un est en peine de savoir de vous combien M. le Grand a de coudées de haut au-dessus de la taille ordinaire des autres hommes, ou quelque autre s'imagine qu'un roman est l'histoire des Romains (1) ». M^{lle} de Scudéry allant à Rouen par le coche, souffrait de la conversation sottie et pédante de ses compagnons de route ; elle les décrit, d'une plume plus aigüe et plus mordante que celle qui a tracé les portraits édulcorés du *Grand Cyrus* : le mépris lui donne une espèce de verve ; elle rapporte leurs propos, et surtout ceux d'un jeune homme licencié en droit, qui ne sait que s'extasier sur les merveilles de Cujas. Elle remplit son esprit des souvenirs de Chapelain, de M^{lle} Paulet, de Conrart, de M^{mes} de Clermont d'Entraigues, et cause avec les absents, pour échapper par l'imagination, à toute cette médiocrité prétentieuse (2). « S'il vous prend envie, Monsieur, écrit Chevreau à Saint-Amant, de faire la carte du pays de la raison, ne l'étendez pas généralement au delà de la rivière de Loire.

Pester contre le siècle et contre les abus,
 déchiffrer quelques vieux rebus,
 discourir en goujats des règles de la guerre,
 rendre mystérieux des secrets de bibus,
 engraisser un oison, cultiver une terre,
 jurer, mentir, parler phébus,

c'est l'occupation de la plupart des provinciaux, qui ne connaissent ni les bons mots, ni les belles choses (3) ». « La plupart des délicatesses de la Cour, déclare Balzac lui-même, offensent les oreilles des provinciaux, il y a tel lieu au-deça

(1) *Recueil Lanson*, 54.

(2) Lettre à M^{lle} Robineau, 5 sept. 1644. On sait combien Scarron est sévère pour les « jouvenceaux » et pour les demoiselles du Mans (*A M^{me} d'Hau-
tefort*, I, 167 sq.)

(3) 11 juillet 1656.

de la Loire, où les *Bergeries de Juliette* et *Jean de Paris* ont des partisans contre l'*Astrée* et contre *Polexandre* même, qui est, à mon avis, un ouvrage parfait en son espèce (1)». Racine, à Uzès, se croit à peu près aussi confiné qu'Ovide à Tomes. Les provinciaux ne savent pas parler. « Il ne faut qu'un quart d'heure de conversation, pour vous faire haïr un homme ; aussi, quoiqu'on m'ait souvent pressé d'aller en compagnie, je ne me suis point encore produit ; il n'y a personne ici pour moi (2) ». Ils veulent être poètes en dépit des Muses, et croient que l'amour « ne saurait aller » sans vers (3). « Ils portent les passions jusqu'au dernier excès », et ne connaissent pas les bornes de la bienséance (4). Ils n'ont pas d'esprit, et se délectent de jeux de mots absurdes (5). Enfin, ils ignorent la langue du beau monde, et Racine craint, à leur commerce, d'oublier ce qu'il en sait, et de n'être plus compris quand il rentrera à Paris (6) ; il implore qu'on lui écrive, et que des lettres de Paris lui donnent le moyen de lutter contre la contagion provinciale. « Je ne sache rien qui me puisse mieux consoler de mon éloignement de Paris (7). » En 1659, Molière inaugurait avec les *Précieuses ridicules* la série des farces, pour la plupart destinées à la Cour, où des provinciaux seront livrés à la risée du public ; Cathos et Madelon sont deux « pecques provinciales », avides de conquérir Paris, et qui sont si peu capables de se connaître en gens, qu'elles rebutent deux honnêtes gentilshommes, et prennent pour des modèles de la belle galanterie deux valets, dont les balourdises ne les détrompent pas.

Les gens du monde ne songeaient pas à profiter de ce que l'esprit d'un provincial pouvait avoir d'originalité ; dans leur

(1) *Entretiens*, II, 346. C'est un gentilhomme auvergnat, qui, couchant dans une hôtellerie, et entendant parler dans la chambre voisine M^{lle} de Scudéry et son frère, dont il ignorait les romans, crut qu'ils complotaient de tuer le Roi, alors qu'ils réglaient seulement le sort d'un de leurs héros ! (FLÉCHIER, *Les Grands Jours d'Auvergne*, éd. Chéruel, Paris, 1856, in-8°, p. 59.) Une jeune dame, faisant son propre portrait, écrit : « L'on ne voit guère de gens d'esprit en la maison des champs, que ceux que l'on y mène » (*Galerie des portraits*, p. 261 ; date : vers 1658.)

(2) A. M. Le Vasseur, 3 fév. 1662.

(3) A. M. Le Vasseur, 16 mai 1662.

(4) 30 mai 1662.

(5) 24 nov. 1661. Il eût affaire à un échevin de Lyon qui lui fit un déplorable calembour sur le nom de P. Suffren, confesseur de Louis XIII, mort déjà depuis vingt ans ! Je « le regardai avec un froid qui montrait bien la rage où j'étais de voir un si grand quolibetier impuni ».

(6) 28 déc. 1661.

(7) A. M. Vitart, 9 juillet 1662.

satisfaction d'eux-mêmes, dans leur conviction qu'ils détenaient la parfaite honnêteté, ils ne cherchaient pas à étendre leur expérience de la vie, à s'initier à des manières de sentir, de penser, d'agir, qui étaient légitimes, et qui avaient peut-être leur prix ; ils constataient la différence et proclamaient aussitôt l'infériorité. Il y avait bien, contre cette sorte d'exécution sommaire, quelques protestations isolées (1) ; mais le préjugé était tenace, un défenseur des provinciaux provoquait la pitié. Un gentilhomme ayant loué les agréments de « l'humour picarde », « je veux croire, lui écrit-on, que les fantaisies que vous avez sur leur sujet sont des restes de leurs festins, et qu'elles se dissiperont avec les fumées de la bonne chère (2) ».

Il arrivait cependant que des Parisiens, voyageant pour leurs affaires, leur agrément, ou contraints de séjourner quelque temps en province, découvraient avec un étonnement ravi, que les pays situés au delà de la Loire, n'étaient pas absolument plongés dans la barbarie. Ici encore, c'est leurs goûts, leurs mœurs qu'ils étaient charmés de rencontrer. Racine lui-même trouvait que Nîmes était « polide », que les femmes y étaient jolies (3) ; à Uzès, beaucoup de dames lui semblaient belles et agréables ; si les roches étaient moins nombreuses et moins escarpées, ce serait « un vrai pays de Cythère (4) ». Certaines villes acquirent ainsi auprès des gens de la Cour, une renommée particulière. Avignon avait été de tout temps « la demeure de la courtoisie », et « ce rayon de la cour de Rome, qui est resté depuis qu'elle en est partie, ne luit pas inutilement sur les mœurs et sur les esprits de la contrée (5) ». Montpellier était fort gai (6), le prince de Conti y courait les bals masqués (7).

(1) Mme de Revel disait à Mme du Tillet : « Madame, je ne voulais que vous faire voir que les provinciales ne sont pas plus bêtes que les autres » (TALLEMANT, V. 402).

(2) COTIN, *Œuvres galantes*, 31. Certains provinciaux reconnaissent la supériorité de Paris, et s'efforçaient d'en suivre les modes ; ils tâchaient même, par de fréquents séjours, d'en prendre l'air et les manières. Voir Peiresc aux frères Du Puy, 19 mai 1629, SOREL, *Maison des Jeux*, I, 37, BALZAC, *Socrate chrétien*, II, 55, *Ménagiana*, II, 204.

(3) Lettre à M. Le Vasseur, 24 nov. 1661.

(4) Lettre à La Fontaine, 11 nov. 1661.

(5) BALZAC, lettre du 20 août 1632.

(6) Voir *La grande division arrivée ces derniers jours entre les femmes et les filles de Montpellier*, etc., Paris, 1622, V. H. L., VII, 247.

(7) *Mém. de Cosnac*, I, 204. Sur le charme de Montpellier où l'on se pi-

« Caen est un autre Paris pour l'esprit, pour le savoir, pour le style, et bien qu'il ne soit pas si populeux ni si vaste, je ne le trouve pas moins grand, du côté de l'exquise politesse et du profond savoir (1). »

Paris, qui méprisait la province, n'était pas à l'abri des mépris de la Cour. Les courtisans se considéraient comme les parfaits modèles des vertus mondaines. C'est surtout la noblesse d'épée qui constituait la Cour ; à la ville, vivait plutôt la noblesse de robe, les commerçants, les industriels, et l'on sait, quel que fût leur mérite, qu'ils passaient pour avoir cet air de métier, ce je ne sais quoi qui décèle la profession, et qui était si odieux aux gens du monde. A vrai dire, ce sentiment d'antipathie se manifesterait surtout lorsque Louis XIV s'établirait à Versailles ; la distance briserait les derniers liens entre la ville et la Cour ; mais il se dessine nettement dès la période qui nous occupe. Tallemant déclare que les courtisans se moquent des habitants de la ville (2). M. de Belesbat est malmené dans un couplet, qu'il cite, et qui lui reproche d'être « fat », « long en ses discours », « galant de ville, et non galant de Cour (3) ».

Ces appréciations des gens du monde ne sont pas sans intérêt ; les critiques qu'ils adressent aux étrangers, aux provinciaux, aux habitants de la ville, contribuent à nous éclairer sur l'idéal qu'ils avaient conçu, et qu'ils croyaient à peu près réaliser. Cette illustration par des exemples, des défauts qu'il faut fuir, confirme et fortifie l'énumération des qualités recommandables ; c'est comme la démonstration négative des préceptes positifs. Mais il y a dans tout cela, beaucoup de parti pris et de prévention, on n'y retrouve guère l'esprit de Montaigne. Les théoriciens de l'honnêteté de la génération suivante, comme Méré et Saint-Evremond, n'auront pas tort de briser ces barrières, de distinguer, sous la diversité des apparences accidentelles, l'essence même de cette vertu, et de

quait de belles manières, HANOTAUX, *Hist. du Cardinal Richelieu*, I, 183. Il ne faut pas oublier, toutefois, les appréciations connues de Chapelle et de Bachaumont. Voir leur *Voyage*, dans le *Recueil* de P. MARTEAU, Cologne, 1664, p. 85. »

(1) Chapelain à Moisant de Brioux 3 janv. 1661.

(2) VI, 31.

(3) V, 384

proclamer qu'elle appartient à toutes les classes, à tous les pays, sinon à tous les temps.

Vu, le 8 juillet 1924,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
Ferd. BRUNOT.

VU
et permis d'imprimer,
le Recteur
de l'Académie de Paris,
P. APPELL.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

ABLANCOURT (Perrot d'), 127 n., 383 n., 468, 535, 864 n., **884-886**, 893 n.
 ABLÈGE (M^{me} d'), 523.
 Académie familière des filles (L'), 687 n., 714, 831-832.
 Actions publiques sur la rhétorique française (Les), 519 n., 573.
 Adieu au Marais et à la Place Royale, 562 n.
 Atagonphile (L') 300, **301**, 521.
 Agréables divertissements français (Les), 534.
 Agrippa, 703 n.
 AIGUILLON (M^{me} d'), 492, 893 n.
 AILLY (Abbé d'), 424.
 Albion (L'), 107.
 ALBRET (Chevalier d'), 510.
 ALCIBIADE, 337, 338, 370.
 Alcidamie, **693-696**.
 ALEX (Comte d'), 83 n.
 ALEXANDRE, 762.
 Alizon, 70, 78, 416, 878 n.
 ALLIER (Raoul), 466 n., 887 n., 891 n.
 Almahide ou l'Esclave Reine, 796 n.
 ALVIMAR (M. d'), 440 n.
 Amadis de Gaule, 2, 52, 58, 96, 168, 267, 599 n., 601.
 AMELOT DE LA HOUSSAYE, 333.
 AMELOT (Président), 841.
 Amour à la mode (L'), **520** sq., 561 n.
 Amour déplumé, ou la victoire de l'amour divin (L'), 294.
 Amour malade (L'), 552 n.
 Amour triomphant (L'), 184, **235**, 236 n., 263, **290-291**.
 Amours (Les), 107.
 Amours de Glorian et d'Ismène (Les), 179 n., 195 n., 249 n., 280 n.
 Amours diverses (Les), 93 n.
 Amours, intrigues et cabales des do-

mestiques des grandes maisons de ce temps (Les), 44 n.
 Amoureuse poursuite, ou la chasteté victorieuse (L'), 235.
 AMYOT, 306.
 ANDILLY (Arnault d'), 12 n., 23 n., 51 n., 56, 94 n., 121, 123, 389.
 ANDRÉ (le P.), 45, 109 n.
 ANDRÉ (M^{me}), 570.
 ANGENNES (Angélique d'), 131, 133.
 ANGENNES (Julie d'), 133.
 ANGOULÈME (M. d'), 85.
 Annales galantes (Les) 13 n., 691 n.
 Annuaire du département de la Seine pour 1860 (L'), 78 n.
 ANTONIO PEREZ, 453.
 APPELLE, 731, 761.
 Archiv für das studium der neueren Sprachen und Litteraturen, 340 n., 785 n.
 Archives du Ministère des Affaires étrangères, 6 n., 47 n., 331, 507 n., 508 n., 845 n.
 Ariane (L'), 90 n., **228-229**, 243.
 ARIOSTE, 127, 138.
 ARISTOTE, 61, 240, 306, 333, 337, 372, 499.
 ARNAULT (abbé), 47 n., 64 n., 89, 94, 127 n., 132 n., 137 n., 169, 422, 424 n., 426 n., 432, 437, 472, 565 n., 844 n.
 ARNAULT (Henri), 18 n., 65 n.
 ARPAJON (M^{lle} d') 868 n.
 Art d'aimer (L'), 58.
 Art de plaire dans la conversation (L') 603 n.
 Art de plaire (L'), 708.
 Art poétique (L') 786 n.
 ARTAGNAN (D'), 485 n.
 Astrée (L') 2, 54, 58, 59, 90 n., 93, 104 n., 116 n., 142 n., 168, 169, 170, **167** sq., 193 n., **195-228**, **240-246**, **251-261**, 280, **281** sq., 293, 294, 299 n., 359 n., 389 n., 393, 396, 398, 420 n., 425, 440,

- 461, 469, 470 n., 599, 600, 635, 795, 851, 913.
 ATHÉNAGORAS, 230.
 ATTICUS, 128.
 AUBÉPINE (G. de L'), 74.
 AUBIGNAC (abbé d'), 537 n., 571, 580 n., 827 n., 877 n.
 AUBIGNÉ (d'), 32 n., 53.
 AUBIGNÉ (M^{lle} d'), 747.
 AUBIJOUX (M. d'), 476.
 AUBRY (M^{me}), 125, 136.
 AUCHY (vicomtesse d'), 139-140, 432 n.
 AUGUSTE, 128.
 Augustinus (L'), 538.
 AUMALE (Duc d'), 489 n.
 AUMONT (Maréchal d'), 511.
 AUTRICHE (Anne d'), 13, 100, 478-482, 485, 536, 565 sq.
 AUVRAY, 48 n., 92 n., 93, 235, 425.
 Avare (L'), 495 n.
 AVAUX (M. d') 77, 129 n., 415, 489, 855, 892, 893, 909.
 Aventures du baron de Fœneste, 32 n., 37 n., 47, 53, 67, 68 n., 73, 75, 80, 86 n.

B

- BACON, 405.
 BAJAUMONT (M. de), 101.
 Ballet d'Alcidiane, 556.
 Ballet d'Apollon, 83.
 Ballet de Guillemine la Quinteuse, 83.
 Ballet de l'Amour malade, 556.
 Ballet de la douairière de Billebahaut, 83 n.
 Ballet de la nuit, 557.
 Ballet de la raillerie, 556.
 Ballet de la tromperie, 83 n.
 Ballet de l'impatience, 556.
 Ballet de Monseigneur le duc de Vendôme, 82.
 Ballet de Psyché, 557.
 Ballet des bilboquets, 84 n.
 Ballet des doubles femmes, 83.
 Ballet des effets de la nature, 83 n.
 Ballet des fêtes de Bacchus, 555.
 Ballet des fols, 82.
 Ballet des hypocondriaques, 82.
 Ballet des jeux de cartes, 558 n.
 Ballet des noces de Thétis et de Pélée, 556.
 Ballet des plaisirs de la vie, 558.
 Ballet des plaisirs des champs et de la ville, 557.
 Ballet des proverbes, 557.

- Ballet du Courtisan, 46.
 Ballet du Dauphin, 83.
 Ballet du Temps, 557.
 Ballet anciens et modernes (Des) 79 n., 81 n., 82.
 Ballets et mascarades de Cour de Henri III à Louis XIV, 82 n. sq.
 BALSAC (Henriette de), 5 n.
 BALZAC, 14 n., 16, 17 n., 20, 46, 53 n., 61, 70 n., 88 n., 109, 116, 122, 127, 129, 130, 131, 135 n., 137, 138, 141, 145, 148, 240, 243, 330, 384 n., 396 n., 416 n., 433 n., 436, 440, 443, 444, 450, 454, 461, 464, 469, 477, 498, 581 n., 734 n., 739, 743, 749, 766 n., 779, 801 n., 863 n., 875, 878, 881, 883, 893, 912, 914 n.
 Banquet des Muses (Le) 48, 58, 92 n., 236 n., 425.
 BAR (M. de), 501.
 BARBEZIÈRES (M. de), 523.
 Barbon de BALZAC (Le), 450.
 BARCLAY, 18 n.
 BARDIN, 85, 238, 240, 294 n., 305, 308, 321, 335, 336, 370 sq., 383, 384, 385, 401, 411, 499, 512, 517, 536.
 BARREAUX (Des), 539.
 BARRILLON (le Président), 18 n., 65 n., 426 n.
 BARRY (Le P.), 39 n., 519 n.
 BARTHÉLÉMY (Ed. de), 142 n., 522 n., 856 n., 888 n.
 BARTOLI (Le R. P. Daniel), 718.
 BARY (René), 166, 167 n., 186, 362 n., 519 n., 573, 817-818, 829-831, 869, 891 n.
 BASCHET, 414.
 BASSOMPIERRE, 3 n., 4, 5 n., 12 n., 13 n., 14 n., 16 n., 20, 21 n., 26, 27, 29, 31 n., 47, 48 n., 61, 66 n., 71, 73 n., 74 n., 77, 81 n., 86, 94, 97-98, 107, 117 n., 121, 368 n., 419, 421, 481, 564, 909.
 BAUDRY (Abbé de), 218 n., 299 n.
 BAYLE, 267 n., 864 n.
 BEAUFORT (M. de) 504, 545, 561 n., 851.
 BEAUFORT (M^{me} de), 290.
 BEAUPRÉ (Saint-Germain), 534.
 BEAUREGARD (M. de), 132.
 BEAUVAIS (M^{me} de), 497.
 BELESBAT (M. de), 915.
 Belle plaideuse (La), 490 n., 560 n.
 BELLEAU, 58.
 BELLEFONDS (M^{lle} de), 620 n.
 BELLEFONDS (Maréchale de), 57.
 BELLEGARDE, (abbé de), 167 n.

BELLEGARDE (M. de), 26, 47, 58,
96-97, 100, 418, 444, 479.
 BELLEVILLE, 464.
 BELVALE (M^{me} de), 570.
 BEMBO, 58.
 BENEDETTO (Luigi Foscolo), 785.
Beneficis (De), 307 n., 352.
 BENJAMIN, 57.
 BENI (Julio), 492 n.
 BENSERADE, 534, 557.
Berger extravagant (Le), 37 n., 42 n.,
 60, **75**, 84 n. 85, 116, 166, 230 n.,
 281 n., 286 n., 426 n., **436**, 438,
 456 n., 458, 464 n., 600 n.
Bergeries de Vesper (Les) 116 n., 471 n.
Bérénice, **705-706**.
 BERNARD (Catherine), 30 n.
 BERNARD (Le P.), 117.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 573.
 BERNAY (M. de), 5, 112.
 BERTRAND (Arthur), 572 n.
 BÉRULLE (Cardinal de), 110 n.
Bibliothèque des dames (La), 294 n.,
 378.
Bibliothèque du Théâtre français,
 86 n., 90 n., 291 n.
Bibliothèque française (La), 55 n.,
 117, 130 n., 131 n., 154 n., 281 n.,
 323, 330, 367, 368 n., 373 n., 378 n.,
 379 n., 449 n., 453 n., 454 n.,
 657 n., 807 n., 817, 882 n.
*Bien séance de la conversation entre
 les hommes (La)*, **159** sq.
 BILLAUD (Adam), 43 n.
 BIRON, 2, 5, 81.
 BITTON (M^{me}), 744, 752.
 BLANCMESNIL (M. de), 65 n.
 BLED (Du), Introd. n., 118 n.
 BLÉNAC (Comte de), 751.
 BLOT, 368 n.
 BOILEAU, 123, 168, 218 n., 416, 435,
 462, 538, 600 n., 630.
 BOISOT, 631 n.
 BOISROBERT, 14 n., 189, 361, 490 n.,
 493 n., 514, 540, 560 n., 698 n., 894.
 BOISSAT (M. de), 65 n., 431, 844.
Bon plaisir (Le), 293 n.
 BONNEFON (Paul), 386 n.
 BONNEFONS (Nicolas de), 493 n., **514**.
 BORDIER (M.), 83.
 BOSQUIER (Le R.-P.), 39 n., 107,
 109, 442, 876.
 BOSSUET, 127, 554, 876.
 BOSSUT (Comtesse de), 853 n.
 BOUCHARD, 119 n.
 BOUDHORS, **784** n.
 BOUHOURS (Le P.), 281 n., 334 n.
 BOUILLON (Duchesse de), 483, 864.

BOUILLON (M. de), 851, 852.
 BOULAY-BRULART, 47 n.
 BOURBONNE (M. de), 523.
 BOURDELOT, 469 n.
 BOURDONNÉ (M. de), 825, **826-827**.
Bourgeois gentilhomme (Le), 738 n.
Bourgeois poli (Le), 186 n., 291 n.
 BOURGOIN, 126 n., 139 n., 363 n.
 BOURLON (M^{lle} de), 602 n.
 BOUSCAL (Guyon Guérin de), 701 n.
 BOUTTEVILLE (M. de), 68, 459.
 BOUTTEVILLE (M^{lle} de), 96.
 BRAGELONE (M. de), 513.
 BRAISNE (Le Comte de), 90.
 BRANTHE (M. de), 25 n.
 BRANTÔME, 2 n., 9 n., 331 n.
 BRÉBEUF, 57, 897.
 BRÉGIS (M. de), 92, 482 n.
 BRÉGIS (M^{me} de), 570.
 BRÈVES (M. de), 22.
Bréviaire des courtisans (Le), 43 n.,
 45 n., 47 n., 48, 72 n., 114.
Brevitate vitæ (De), 307 n.
 BRÉZÉ (Maréchal de), 415, 432.
 BRÉZÉ (M. de), 69.
 BRÉZÉ (M^{lle} de), 54.
 BRICE (G.), 77 n., 98, 856 n.
 BRIENNE (le comte de), 56, 476, 479 n.,
 854.
 BRIENNE (le Jeune), 477, 480, 483 n.,
 484 n., 516 n., 567 n.
 BRINON (M^{me} de), 630.
 BRISSAC (M. de), 506, 511, 565.
 BRISSON (M^{lle}), 758 n.
Britannicus, 555.
 BROSSIN (Georges), 790 n.
Bruit qui court de l'épousée (Le), 44 n.
 BRUNET, 107.
 BRUNOT, 281 n., 447 n., 448, 460 n.,
 530, 575, 859 n., 878 n.
 BRUNSCHWIG, 828.
 BRUSCAMILLE, 106.
 BRYE (De), 30 n.
 BUCKINGHAM (Duc de), 479, 480, 564.
 BUEIL (Jacqueline de), 5 n.
 BULLION (M. de), 26.
 BUSSI D'AMBOISE, 29.
 BUSSY RABUTIN, 23, 28, 56, 69, 92,
 98 n., 110 n., 496 n., 509, 511,
 513, 516 n., 518, 519 n., 523, 542,
 840, 852, 854 n., 863, **873-874**,
 882, 895 n.

C

*Cabale des dévôts et la confrérie du
 Saint-Sacrement (La)*, 466 n., 887 n.
 891 n

- Cabinet satyrique (Le)*, 53.
 CADENET (M. de), 25 n.
 CAILLÈRES (F. de), 567.
 CAILLÈRES (J. de), 281 n., **722-729**, 893 n.
 CAMBERT, 860.
 CAMÉРАН, 75 n.
 CAMPAGNOL (M^{me} de), 88 n., 116.
 CAMPION (H. de), 51 n., 526 n.
 CAMPION M^{me} de), 429.
 CAMUS (Abbé), 109 n., **299** sq., 378, 384, 421 n., 443, 460, 466.
 CANDALE (duc de), 505, 510, 838, 853, 862.
Capitaine Fracasse (Le), 36.
Caquets de l'accouchée (Les), 38 n., 41, 48 n., 118.
 CARDAN, **716-717**.
Carquois satyrique (Le), 37 n.
 CARREL DE SAINTE-GARDE, 907.
 CASA (Giovanni della), **154** sq., 165, 308, 329 n., 419, 715.
 CASQUEZ (Marquis de), 99.
Cassandre (La), 585, 601, **602-628**, 701 n., 795.
 CASTIGLIONE (Balthazar), 61, 154, 238, **308** sq., 335, 337, 339, 355, 365, 397, 405, 509, 512, 715.
 CATON, 744.
 CAVOYE (M^{me} de), 514 n., 522.
Céliane, 104 n.
Célimène, 104 n.
Cercle des Femmes (Le), 597.
 CÉSAR, 86, 431, 731.
 CESSAC (M. de), 851.
 CHABOT (M. de), 79, 893.
 CHALAIS (M. de), 25, 83, 439, 441.
 CHALEX (M. de), 83 n.
 CHAMBONNIÈRE (M.), 77.
 CHAMGUY (M^{me} de), 514 n.
 CHAMPLATREUX (M. de), 497.
 CHANDENIER (M. de), 821, 868.
Chansonnier Maurepas (Le), 110 n.
 CHANTAL (M^{lle} de), 74.
 CHANTAL (Baron de), 53.
 CHANTELOU (M. de), 492.
 CHANVALLON (M. de), 101.
 CHAPELAIN, 21 n., 27 n., 46, 53 n., 55, 61 n., 65 n., 73 n., 92, 123, 124, 125, 127, 131, 132, 135 n., 139, 143, 145, 330, 363, 384 n., 416 n., 424, 436, 459, 469, 472, 662 n., 749, 796 n., 807 n., 865, 877 n., 885 n., 895 n., 907, 908, 912, 915 n.
 CHÂPELLE, 864.
 CHÂPELLE (M^{lle} de La), 593 n.
 CHAPUIS, 72 n., 785 n.
 CHAPPUZEAU, 548, 597 n.
 CHARLES II d'Angleterre, 910.
 CHARLES IX, 2.
 CHARLEVAL (M. de), 540.
 CHARMOYE (M. de), 523.
 CHARRON, 117, 541 n.
 CHARTRES (Duc de), 572 n.
Chasse au vieil grognard de l'antiquité (La), 41 n., 70 n.
Chasse et l'amour (La), 420.
Chasse-ennui (Le), 3 n., 16 n., 168 n., 364 n.
Chaste bergère (La), 235.
Chastes et heureuses amours de Clarimond et Antonide (Les), 52 n., 179 n., 194 n., 278 n., 280 n.
Chastes et infortunées amours du baron de L'Espine et de Lucrece de La Prade (Les), 179 n., 273 n., 279 n., 280 n.
Chasteté invincible (La), **236**.
Chasteté récompensée (La), **234**.
Chasteté repentie (La), 94, 102.
 CHATEAUFORT (M. de), 858 n.
 CHATEAUNEUF (Abbé de), 867.
 CHATILLON (M. de), 96, 897.
 CHATILLON (M^{me} de), 493, 526, 560.
 CHAUEBONNE (M. de), 124, 129 n.
 CHAUNE (M^{me} de), 547.
 CHAVIGNY (M. de), 547.
 CHAVIGNY (M^{me} de), 491 n., 570.
 CHEMAULT (M^{lle} de), 841.
Chevilles d'Adam Billaud (Les), 43 n.
Chevraeana (Le), 73 n., 99, 104, 168 n., 493 n., 511 n., 810 n.
 CHEVREAU, 590 n., **819-820**, 897, 912.
 CHEVREUSE (M^{me} de), 26, 103, 110 n., 476, 479, 483, 503, 507 n., 519, **526**, 877.
 CHEVREUSE (M^{lle} de), 519, 526, 851.
 CHEVREUSE (M. de), 98, 441.
 CHILLEAU (M^{me} du), 739 n.
 CHIVERNY (M^{lle} de), 477.
 CHOISY (M^{me} de), 3 n., 116, 439, 538, 570, 862 n., 864.
 CHOISY (Abbé de), 477 n., 509 n.
Choix de lettres du XVII^e siècle, 29 n., 53 n., 58 n., 61 n., 142 n., 169 n., 384 n., 461 n., 465 n.
 CHOPPIN, 718.
Chrysolite, ou le secret des romans (La), 179, 470 n.
 CICÉRON, 52, 60, 128, 305, 306, 372, 724, n., 743, 784, 786, 787 n.
Cid (Le), 91 n., 131, 146, 847.
 CIMIEZ (M^{me} de), 121.
Cinna, 91 n., 103.
 CINQ-MARS, 18, 19, 21, 25, 441.

- Civilitate morum puerilium* (De), d'ÉRASME, 150 sq.
- Civilité morale des enfants* (La), 150 sq.
- Clé du langage des ruelles* (La), 493 n.
- Cléagénor et Doristée*, 104 n.
- Clélie* (La), 167, 585, 630, **631-632**, 701, 796, 894 n., 898.
- Cléopâtre* (La), 168, 601, **602-628**, 765, 795.
- CLÉREMBAUT (M. de), 58 n., 747, 858, 863 n.
- CLÉREMBAUT (M^{me} de), 751.
- CLERMONT (Hôtel de), 138.
- CLERMONT (M^{me} de), 912.
- CLERMONT (M^{lle} de), 92, 425.
- CLINCHAMP (M. de), 85, 893.
- CLUSIUS, 46 n.
- Clytie ou le Roman de la Cour*, 90 n., 116 n., **229-230**, **289-290**, 903.
- ŒUVRES (M. de), 64 n.
- Coiffeuse à la mode* (La), 528 n.
- COLIGNY (M. de), 96 n., 476.
- Colin-Maillard* (Le), 548.
- Collection Hennin*, 39 n., 47 n., 80 n., 110 n., 415.
- COLLETET (Fr.), 33 n., 449, 534, 687 n., **831-832**.
- COLLETET (Guill., 329 n., 330, **715-716**.
- Comédie des Académistes* (La), 456 n., 844 n.
- Comédie des Tuileries* (La), 78 n., 449.
- Commentaires* (Les), 431.
- Commerce du monde* (Le), 16 n., 26 n., 276 n., 730.
- COMMINGES (M. de), 868.
- COMMOLET, 118.
- Compliments de la langue française* (Les), **184-186**, **272**.
- Comte d'Amboise* (Le), 30 n.
- Comte d'Essex* (Le), 61 n.
- Comtesse de Maure* (La), 842 n., 856 n.
- CONCINI, 13, 14, **15**, 17, 68, 78.
- Condé* (Hôtel de), **138-139**.
- CONDÉ (Prince de), 49 n., 83, 90 n., 431, 504, 511, 852, 864.
- Connaissance des bons livres* (De la), 27 n., 55 n., 131 n., 167 n., 277 n., 299 n., 370, 443 n., 453 n., 455 n., 457, 467 n., 471 n., 522 n., 531 n., 600 n., 877 n.
- CONRART, 46 n., 64 n., 131, 137 n., 363, 435, 452, 491, 506 n., 510 n., 548, 807 n., 851 n., 885 n.
- Conseils à un courtisan pour sa conduite*, 803 n.
- Consolation aux dames sur la réformation des passements et habits*, 40 n.
- Consolation sur l'entretien des dames pour la réformation des habits*, 40 n.
- Constantia sapientis* (De) 307 n.
- CONTENAC (M. de), 69.
- Contes d'OUVILLE (Les), 110 n.
- CONTI (Le Prince de), 64, 100, 490, 507, 518, 519, 854, 864.
- CONTI (La princesse de), 888 n.
- Contre-Mode* (La), 34 n., 35 n., 37 n., 39 n., 44 n., 45 n., 72 n., 95 n., 400 n., 460 n.
- Conversation avec le duc de Candale*, 894 n.
- Conversation civile* (La), 305, 308, **323-329**, 330, 335 n., 337 n., 340, 343, 355, 358 n., 360 n., 361 n., 364, 402, 436.
- Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canage* (La), 537.
- Conversation et de la solitude* (De la), 718.
- Conversations de Méré avec le maréchal de Clérembaut* (Les), 730 n., 747, 785, 790.
- Conversations sur divers sujets* (Les), 632 n., 675 n., 682 n., 687 n.
- CORBINELLI, 515.
- CORNEILLE (P.), 36 n., 43 n., 73 n., 78, 80 n., 91, 96, 146, 150, 243, 264, 393, 428, 430, 440, 443, 446 n., 531, 590, 793, 806, 845, 847 sq.
- Corneille et l'Astrée*, 197 n.
- CORNEILLE (Thomas), 519, 852.
- CORNUEL (M^{me}), 432, **865-866**.
- Correspondance de Boileau et de Brossette*, 99.
- Correspondance de Malherbe*, 3 n.
- Correspondance de Ninon*, 541 n., 867 n.
- Correspondance de Peiresc*, 4 n., 17 n.
- Correspondance de Poussin*, 492 n.
- Correspondance des Feuquières*, 47 n.
- Correspondance inédite de la princesse de Conti*, 522 n.
- Corrivaux (Les), 290.
- Cortegiano (Le), 72, 188 n., 190, 238, 305, **308-323**, 325, 328, 329, 330, 333, 340, 343, 348, 349, 350, 351, 354, 355, 357 n. sq., 393, 401, 402, 524, 678, 689, 720, 785, 786 n., 787, 869, 904.
- COSNAC (Daniel de), 481, 495 n., 507, 509, 513, 515, 572 n., 864 n., 897.
- COSTAR, 61, 108, 130, 168, 367, 452,

465, 748, 764 n., 778, 779 n., 842 n.,
879.
 COSTE (G. de), 116 n.
 COSTER, 720 n.
 COTIN, 330, 435, 493 n., 498, 528,
 582, 591 n., 797, **821**, 838, 858 n.,
 894 n., 895, 914 n.
 COTTON (Le P.), 67.
 COULANGES (M. de), 85.
 COURBEVILLE (le P. de), 30 n., 789 n.
Courrier burlesque de la guerre de
Paris (Le), 500 n.
Courrier des affaires publiques (Le),
 36 n., 57 n., **275-276**, 441.
Courtisan à la mode (Le), 33, 38 n.,
 46 n., 54 n., 460 n.
Courtisan dans la littérature fran-
çaise (Le), 785 n.
Courtisan désabusé (Le), 826-827.
Courtisan français (Le), 71, 72 n.,
 79, 238, 335, 336, 337 n., **349-351**,
 436, 509, 689.
 COUSIN (Victor), 21 n., 461 n., **633**.
 COUVAY, **709-712**.
 CRAMAIL (Comte de), 35 n., 44 n.,
 75 n., 82, 419.
 CRÉQUY (Hôtel de), 138.
 CRÉQUY (M. de), 98, 551.
 CRISPIAN DU PAS, 19 n.
Critique de l'Ecole des femmes (La),
 589.
 CROISILLES (Abbé de), 64 n.
 CROISILLES (J.-B.), 236.
Cuisinier français (Le), 550.
 CYRANO DE BERGERAC, 43, 58 n., 60,
 85 n., 450 n., 458, 483 n., 484 n.,
 578 n., 905 n.
Cyrus (Le Grand), 2 n., 5 n., 21, 28 n.,
 97 n., 126 n., 130 n., 132 n., 134 n.,
 135 n., 267, 363, 585, 630, **631-692**,
 701, 794, 795, 796, 860 n., 893 n.,
 894 n., 895 n., 898, 899 n., 900, 901,
 912.

D

DALOT (M^{me}), 96 n.
 DAMPMARTIN (P. de), 356 n.
 DANTE, 52.
Dédain de l'Amour (Le), 235 n.
Dédicace des observations sur la langue
française (La), 732 n., 765 n.
Défense des Œuvres de M. de Voiture
(La), 130 n.
 DEIMIER (P. de), 236 n., 271, 441.
Délices de la campagne (Les), 493 n.,
 514.

DÉMOSTHÈNE, 731, 743.
 DEPAGNE (Abbesse), 578 n.
 DESCARTES, 61, 388, **395** sq., 440,
791-792, 804, 848.
Description de l'Etat Incarnadin (La),
 583.
Description nouvelle de la ville de
Paris (La), 77 n., 98 n., 856 n.
 DESHOULIÈRES (M^{me}), 98 n.
 DESJARDINS (M^{lle}), 602 n., **693-696**.
 DESLOGES (M^{me}), **137-138**, 368 n.,
 531 n.
 DES MARAIS (M^{lle}), 493.
 DESMARETS DE SAINT-SORLIN, 90 n.,
 134 n., 230, 243, 597.
 DESPOIS (Eug.), 388 n.
 DESPORTES, 445.
Deux frères rivaux (Les), 697 n.
Devis de Bonaventure des Périers (Les),
 308 n.
Devoirs mutuels des grands seigneurs
(Les), 329 n., **715-716**.
Dialogue de Sarrazin, s'il faut qu'un
jeune homme soit amoureux (Le),
 662 n.
Diane (La), (de Montemayor), **170** sq.,
 331.
Diane (de Rotrou), 104 n.
Dictionnaire de Bayle, 267 n., 864 n.
Dictionnaire de Furetière, 38 n.
Dictionnaire des Précieuses (Le),
 535 sq.
Dictionnaire de Trévoux, 435 n.,
 437 n.
Diodore Sicilien, 632 n.
Diogène français (Le), 36, 419.
Discurso di B. Pascal sulle amorose
passioni (Il), 785 n.
Discours (Les), de Balzac, 128 n.,
 148 n., 364 n., 397 n., 849 n. 850 n.
Discours d'aucunes rodomontades...
et paroles espagnoles, 331 n.
Discours de la contrariété d'humeurs
qui se trouvent entre certaines na-
tions, 905 n.
Discours de la Méthode, 61, **395** sq.,
 440.
Discours de l'esprit, de la conversa-
tion, des agréments, 730 n., 739 n.
Discours nouveau sur la mode, 33 n.
Discours sur la justesse, 461, 430, n.,
 767 n.
Discours sur le dialogue des héros de
romans, 169, 218, n., 602 n.
Discreto (El), 333, **720**, 789.
Dispute et interrogatoire faite par
deux poètes français (La), 38 n.
Dissertations de BALZAC (Les), 878 n.

Diverses leçons (Les), 43, 72 n., **159**, 238, **343-345**, 383, 387 n., 416 n.
Diversités curieuses (Les), 528 n., 905 n.
Diversités galantes (Les), 493 n.
Divertissements curieux ou le trésor des meilleures rencontres et mots subtils (Les), 534.
Divertissements d'Alcidiane (Les), 427 n.
Divertissements de la Princesse Aurélie (Les), 696 n., **872-873**.
Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps (La), 72 n., 109, 117 n., 470 n.
Don Juan, 515.
DROZ (Ed.), 197 n.
Du bon et du mauvais usage dans la manière de s'exprimer, 567.
DUBOSC (Le P.), 383 n., 524.
Duc de Guise, surnommé le Balafre (Le), 30 n.
DUHAMEL (Abbé), 330, 785 n.
DULOT, 435.
DUPUY, 14 n., 17, 24 n., 26, 35 n., 39, 40 n., 55 n., 74, 104 n., 121, 421, 440 n., 444, 469 n., 897, 914 n.
DUPLEIX (Scipion), 817.

E

Ecole des femmes (L'), 589, 911 n.
Ecole des maris (L'), 495 n., 544 n., 895, n.
Economie ou le vrai avis pour se faire bien servir (L'), 416.
Economique (L'), 762 n.
EFFIAT (Maréchal d'), 53, 864.
Eguillons d'amour (Les), 441 n.
ELBEUF (M^{me} d'), 26.
ELBEUF (M. d'), 26, 476.
Elégances françaises (Les), 186, **433-434**.
Eloge des histoires dévotes (L'), 443 n.
Eloquence et entretien de L'), 738 n.
Enéide (L'), 530, 744, 854.
ENGHIEN (Duc d'), 26, 54, 96, 138, 432, 437, 503, 602, 749.
Enigmes (Les), 435 n.
ENLRAGUES (M. d'), 5 n.
ENTTAGUES (M^{me}), 912
Entretien des illustres bergers (L'), 236 n., 264.
Entretiens d'Ariste et Eugène (Les), 281 n., 908 n.
Entretiens de Balzac (Les), 14 n.,

17 n., 53 n., 61 n., 138 n., 433 n., 453 n., 531, 879 n., 881 n., 893 n.
Entretiens de Morale (Les), 661 n.
Entretiens de Voiture avec Costar, 168 n., 452 n., 855 n.
Entretiens du Luxembourg (Les), 560
Entretiens pointus (Les), 858 n.
Entretiens sur l'Amour (Les), 662.
EPERNON (M. d'), 27 n., 64, 476, 507.
EPICHRIS, 244.
Epithalame sur le mariage de M. de Schomberg et de M^{lle} de Hautefort, 432 n.
Epîtres morales (Les), 343 n.
Epîtres (Les), 785, 798.
EQUILLY (M. d'), 470 n.
ERASME, 150 sq., 163 n., 165.
Eromène (L'), 90 n., 443.
ESCHÉ (M^{me} d'), 542 n.
ESCLACHE (L'), 139, 857.
ESCUTEAUX (Des), 52, 168, 179 n., 190, 230, 249, 272 n., 277, 278 n., 281, 384, 411, 457, 588.
Espérance glorieuse (L'), 90 n.
ESPRIT (M.), 583.
Espir de Cour (L'), 166, 167 n., 186, **829-831**, 891 n.
Essais, 34 n., 94 n., 117 n., 336, 337, 380, **386** sq., 401, 541, 729 n., 735 n., 759 n., 776.
Essais poétiques de NERVÈZE, 188 n., 193 n.
ESSARTS (M^{me} des), 47.
ESTOILE (Cl. de L'), 510 n.
ESTOILE (P. de L'), 2 n., 3 n., 4 n., 5, 7 n., 8, 10 n., 11 n., 15 n., 17, 32 n., 40 n., 52, 63, 65 n., 67, 71 n., 74 n., 81, 82 n., 85 n., 90 n., 101, 109 n., 112, 113, 118, 408, 905 n.
ESTRÉES (G. d'), 4 n. 12 n., 15 n.
Etourdi (L.), 515 n., 808 n.
Etrange prophétie sur la mondanité des filles de ce temps (L'), 40 n.
Examen d'Horace, 850 n.
Examen d'Edipe, 850 n.
Examen de la Galerie du Palais, 428 n., 430, 846 n.
Examen de la Place Royale, 846 n.
Examen de Pertharite, 522 n.
Extraordinaire du Mercure (L'), 601 n.

F

Fâcheux (Les), 891, 908 n.
FANCAN, 166.
Faramond (Le), 585, 601 n., **602-628**.

- Farce de l'accouchée (La)*, 444.
 FARET, 23 n., 25 n., 85, 93 n., 188, 238, 291, 293, 305, 308, 321, 338, 355 sq., 378, 385, 388, 397, 401, 411, 499, 509, 512, 536, 565.
Faux honneur des dames (Le), 102.
 FAVORAL, 3 n., 16 n., 364 n.
Femmes Savantes (Les), 574, 761 n.
 FÉNELON, 776.
 FERMAT, 863.
 FERRAND (M^{me}), 738 n., 744.
 FERRY (Paul), 235 n.
 FEUQUIÈRES (M. de), 424.
 FIESQUE (comte de), 135 n., 530.
 FIESQUE (M^{me} de), 492 n., 525, 530, 570.
 FILESAC (M. de), 468.
Fine philosophie accommodée à l'intelligence des dames (La), 573.
Finibus (de), 306, n., 307 n., 784.
 FITELIEU (De), 34 n., 114 n., 400 n.
Flours du bien dire (Les), 269-270, 273.
 FLÉCHIER, 630 n., 913 n.
 FONTANGES (M^{lle} de), 95.
 FONTENAY-MAREUIL, 4 n., 5, 6 n., 7 n., 11 n., 12 n., 14 n., 21 n., 22 n., 25 n., 64 n., 67, 68 n., 70 n., 77, 78, 81 n., 103 n., 439 n., 904 n.
 FONTENELLE, 146 n., 542, 847.
 FONTRAILLES, 37 n., 476, 511.
 FORTIN DE LA HOGUETTE, 439, 823-826.
Fortune de la Cour (De la), 356 n.
 FOUQUET (Abbé), 506.
 FOUQUET (M.), 553.
 FOUQUET (M^{me}), 513.
Fragments d'histoire comique, 60.
Francion (Le), 25, 36 n., 37 n., 46 n., 52 n., 53, 56, 60, 62 n., 68 n., 69 n., 75, 86 n., 96 n., 116, 127 n., 229, 230 n., 267 n., 357 n., 423 n., 434 n., 450, 543.
 FRANÇOIS DE SALES (Saint), 80, 144, 168, 293, 294 sq., 378, 442, 447, 466, 897.
 FRANKLIN (A.), 48 n., 85 n., 514 n.
 FRÉNICLE (Nic.), 236 n., 264.
 FRONTENAC (M^{me} de), 525, 545.
 FUENTÈS (Comte de), 905 n.
 FUMÉE (Martin), 230.
 FURETIÈRE, 25 n., 38 n., 42 n., 150, 490 n., 630.
- G**
- Gaigneu (Ant.)*, 37 n.
Galanterie des rois de France (Les), 4 n., 503, 853 n.
Galanteries du duc d'Ossonne (Les), 46 n., 93, 420 n.
Galatée (Le), 154 sq., 160 n., 161 n., 163 n., 305, 308, 325 n., 330, 340, 358 n., 364 n., 365, 419, 904.
Galerie des portraits... (La), 142 n., 482 n., 494 n., 500 n., 517 n., 537 n., 804 n., 841, 842 n., 855 n., 882 n., 913 n.
Galerie du Palais (La), 36 n., 39, 70, 79 n., 264, 398, 417 n., 426, 429, 433, 463, 599.
 GALOIS (M^{me}), 570.
Gant de JEAN GODARD (Le), 491 n.
 GARASSE (Le P.), 72 n., 109, 117, 470 n.
 GARON, 3 n., 16 n., 168 n., 364 n.
 GASSENDI, 122 n., 421, 897, 904 n.
 GASSION, 32 n., 91 n.
 GARGUILLE (G.), 78, 108, 281, 535.
 GAULTIER (Albin), 235.
 GAYLONNET (M^{me}), 570.
Généreuse ingratitude (La), 701-702.
Génie, la politesse, l'esprit... de la langue française (Le), 435 n.
Gentilhomme (Le), 345-349.
 GERZAN (M. de), 44 n., 45 n., 397 n., 707.
 GÈVRES (M. de), 21 n.
 GILBERT, 708.
 GIRAC (M. de), 130, 879.
 GODEAU, 46 n., 65 n., 118 n., 127 n., 132 n., 137, 139 n., 500 n., 563 n., 844 n.
 GOMBAULD, 14, 61 n., 84, 420, 844.
 GOMBERVILLE, 240, 451.
 GONDI, 20 n., 69, 86, 466, 526.
 GONDRAU (M^{me} de), 510, 535.
 GONON (Le R.-P. Benoît), 234.
 GONTIER (le P.), 7.
 GONZAGUE (Anne de), 853 n.
 GOULU (Le P.), 14 n., 144.
 GOURDON (M^{lle} de), 554.
 GOURNAY (M^{lle} de), 36 n., 54, 55 n., 66, 72, 90, 126, 145, 446, 448, 456, 459, 460, 465.
 GOURVILLE, 482 n., 496 n., 513, 844 n., 854 n., 861, 902.
 GOUVILLE (M^{me} de), 851.
 GRACIAN (Balthazar), 30, 331, 333, 720, 789.
 GRAMONT (Comte de), 42 n., 54 n., 75, 92 n., 516, 853, 862, 910.
 GRAMONT (Maréchal de), 32 n., 66 n., 71 n., 73 n., 74, 91 n., 112 n., 482 n., 512, 521, 840, 902 n., 905, 906, 907.

Grand Almanach d'Amour (Le), 583, 595, 647 n., 678.
Grand Dictionnaire des Précieuses (Le), 493 n., 701 n.
Grande propriété des bottes sans cheval (La), 36 n., 37 n., 38 n., 42 n., 46 n.
Grands jours d'Auvergne (Les), 913 n.
 GRANGES (Des), 897 n.
 GRENAILLES (De), 34, 49, 50, 116, 117, 188, 238, 294, 318, 321, 336 n., 378 sq., 411, 481 n., 517, 521, 536, 904.
 GRIFFET (Le P.), 18 n.
 GRILLE (M. de la), 594 n.
 GROULARD, 5 n.
 GUAZZO, 135, 159, 323, 335, 337, 354, 355, 397, 405, 715.
 GUÉBRIANT (M^{lle} de), 89 n.
 GUÉDREVILLE (M^{me} de), 572.
 GUÉMÉNÉE (Duc de), 85.
 GUÉMÉNÉE (M^{me} de), 566.
 GUÉNÉGAUD (M. de), 64 n., 86 n.
 GUÉVARA (Ant. de), 331.
 GUIBEVILLE (M. de), 421.
 GUICHE (M. de), 66 n., 136, 137, 432, 449, 483, 867.
Guide des beaux esprits (La), 718-719.
Guide des courtisans (La), 71 n., 342-343.
 GUIET (M.), 535.
 GUILLEMIN, 23 n., 417, 458.
Guirlande de Julie (La), 135.
 GUISE (Le chevalier de), 12, 64, 69, 113.
 GUISE (Duc de), 415, 476, 542, 602, 852 n., 853 n., 861, 902.
 GUISE (M^{me} de), 121.
 GUYON (Loys), 43, 72 n. 90 n., 159, 188, 238, 416, 509.

H

HALLIER (M^{me} du), 119 n.
 HAMILTON, 54 n., 56 n., 92 n., 98, 421 n., 484 n., 516, 853, 862 n., 910 n.
 HANOTEAUX, 14 n., 117 n., 414 n., 418 n., 915 n.
 HARAMBURE (M^{me} d'), 466.
 HARCOURT (Abbé), 857.
 HARCOURT (Comte d'), 361, 506, 522 n.
 HARDY (Alexandre), 106.
 HARDY (Claude), 150.
 HARDY (François le), 415.

HAUTEFORT (M^{lle} de), 18, 20, 21, 28, 29, 476, 530, 912 n.
 HENRI II, 29, 87.
 HENRI III, 2, 29.
 HENRI IV, 1-7, 8, 11, 16, 26, 31, 40, 43, 47, 49, 52, 65, 67, 70, 73, 81, 90, 91, 112, 113, 165, 413, 414, 635.
Hercule mourant (L'), 104 n.
Héritier ridicule (L'), 494 n.
Hermaphrodites (Les), 45 n., 46 n., 85 n., 86 n., 93 n., 94 n., 424 n., 432 n., 439, 456 n., 470 n.
Hermiogène, 693.
 HERMITE (Tristan L'), 444.
 HÉROARD, 3 n., 6, 7, 9 n., 14 n., 15, 16 n., 17 n., 18 n., 19 n., 20 n., 21 n., 29, 46 n., 47, 54, 64 n., 71 n., 83, 85 n., 91, 166, 473 n.
 HÉRODOTE, 632 n.
Héros (Le), 30 n., 333, 334, 789 n.
Héros cornélien et le Généreux selon Descartes (Le), 395 n.
 HERROUVILLE (M. d'), 92 n.
 HERTI (Le), 76.
Heureuse constance (L'), 103 n.
Histoire africaine (L'), 45 n., 182 n., 233, 244.
Histoire amoureuse des Gaules, 496 n., 497 n., 518 n., 519 n., 548 n., 842 n., 852 n., 863 n.
Histoire asiatique (L'), 44 n., 45 n., 146 n., 182, 233, 262, 397 n.
Histoire comparée des littératures espagnole et française, 453.
Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution, 485 n.
Histoire de l'Académie française, 14 n., 22 n., 65 n., 134 n., 168 n., 363 n., 420 n., 431 n., 432 n., 442 n., 450, 522, 806 n., 839 n., 844 n., 882 n.
Histoire de la langue française (Brunot), 281 n., 447 n., 460 n.
Histoire de la langue et de la littérature françaises (Petit de Julleville), 386 n., 450, 528 n.
Histoire de Paris, 522 n.
Histoire du cardinal de Richelieu, 14 n., 117 n., 414, 418 n., 915 n.
Histoire du temps ou relation du royaume de coquetterie, 537 n., 571.
Histoire indienne, 68, 189, 216 n.
Histoire miraculeuse et admirable de la comtesse de Hornoc, 39.
Histoire prodigieuse du fantôme cavalier solliciteur, 67 n.
 HOCQUINCOURT (Maréch. d'), 506, 518, 851.

HOMÈRE, 333, 731, 781.
Homme de Cour (L'), 333.
Homme docte (L'), 718.
Homme universel (L'), 333 n., 789 n.
Honnête femme (L'), 383 n., 524.
Honnête fille (L'), 294 n., **332-383**, 467 n., 524, 904.
Honnête garçon (L'), 336 n., 337, 379, **380-381**, 909 n.
Honnête homme (L'), 23 n., 53 n., 93 n., 291, 293 n., 333, 337 n., **355-369**, 370, 383, 509, 566, 720, 755, 788, 837.
Honnête maîtresse (L'), **709-712**.
HÔPITAL (M. de L'), 552.
HORACE, 391.
Horace, 91 n., 107, 780, 785.
HOUSSAYE (Amélot de la), 720.
HUET, 59, 89, 165 n., 166, 167 n., 169, 218 n., 630, 880 n.
HUGO (Victor), 67 n.
Humilité et de l'orgueil (De l'), 417.

I

Ibrahim (L'), 89 n., 95.
Iliade (L'), 630, 732.
INCARVILLE (M. d'), 895.
Indienne amoureuse (L'), 291.
Infidèles fidèles (Les), 101.
Infortunées et chastes amours de Filiris et Isolia (Les), 179 n., **194**, 278 n., 280 n.
Institution du prince (L'), 54 n., 239 n., 473 n.
Institution oratoire (L'), 307, 443, 463 n., 785, 787.
Instructions et maximes que je me suis données pour me conduire à la Cour, **414**.
Intrigue des filoux (L'), 510 n. 906.
Introduction à la vie dévote (L'), 80 n., 145 n., **294-299**, 442.
Introduction aux compliments de la langue française, 465 n.
Ira (De), 307 n.
IZARN, 594, 596 n.

J

Jardin d'amour (Le), 267 n.
JARS (Le commandeur de), 58, 505.
JARZÉ (M. de), 24, 504, 505, 561 n.
JAUNIN (Cl.), 184, 272, 465 n.
Jérusalem délivrée (La), 169.

Jeux d'esprit et de mémoire, 566 n., 855 n.
Jeux de l'Inconnu (Les), 44, **75**, 78 n., 439.
Jeux de poésie ou les Insectes (Les), 54 n., 437 n.
JOLY (Guy), 475 n., 506 n., 516, 519 n.
Journal de conversations, de Bary, 362 n.
Journal d'un voyage à Paris par deux jeunes Hollandais, 486 n., 487 n., 490 n., 491 n., 492 n., 507 n., 513 n., 517, 558 n., 560 n., 561 n., 863 n., 896, 903 n., 909 n.
JOYEUSE (M^{me} de), 861.
JUSTIN, 632 n.
Juvénal français (Le), 163 n., 352 n.

L

LA BRUYÈRE, 132.
LA CALPRENÈDE, 61, n., 388, 601, **602-628**, 795.
La Calprenède (M^{me} de), 494 n., 570, 841 n., 855 n.
LA CHATRE, 504 n.
LA FAYETTE (M^{me} de), 29, 855.
LA FAYETTE (M^{lle} de), 85 n.
LA FONTAINE, 60, 672 n., 761 n., 906 n., 914 n.
LA FORCE (Maréchal de), 466, 841.
LA MARINIÈRE (De), 835 n.
LA MEILLERAYE (M. de), 92 n.
LA MESNARDIÈRE, 866 n.
LA MOTHE LE VAYER, 17 n., 35, 51, 126, 240, 305, 306 n., 491 n., 496, 498 n., 527, 574 n., 718, 803 n., **816-817**, 833, 905.
LA MOTTE-AIGRON (M. de), 462.
LA ROCHEFOUCAULD, 18, 19 n., 21 n., 26, 56, 330, 386, 479 n., 480 n., 505, 506, 519, 526, 750, 753, 773, 804, 840, 851, 852, 861.
LA SERRE, 37 n., 38 n., 48 n., 90 n., 114, 115, 273, 290, 434, 588.
LA TRÉMOUILLE (M^{me} de), 855 n., 856 n.
LA VALETTE (Cardinal de), 136, 444.
LA VALETTE (Chevalier de), 95.
LA VALLETTRYE, 102.
LA VALLIÈRE, 86 n., 90 n., 235 n., 291 n.
LA VARENNE, 550.
LA VERRIÈRE (M. de), 841 n., 855 n.
LABBÉ (Le P.), 292 n.
LAFFEMAS (Barthél. de), 40 n.
LANAGERIE (M. de), 113.

LANGÉY (M. de), 534.
LANGÉY (M^{me} de), 527.
LANNEL, 45 n., 47.
LANSON, 29 n., 453 n.
LARCHER (M^{me} de), 570.
LAURENS (Du), 37 n.
LAVISSE, 485 n., 563 n.
LE BOUX (le P.), 888.
LE BRET, 858 n.
LE GORLIER, 352 n.
LE VASSEUR (M.), 913 n., 914 n.
LELIUS, 128.
LENCLOS (Ninon de), 69, **540-542**, 751, 860, **866-868**.
LENET, 5 n., 54 n., 72 n., 91 n., 100, 101 n., 138 n., 415, 431 n., 432 n., 439 n., 475 n., 505 n., 512 n., 524 n., 528 n., 565 n., 581 n.
LESDIGUIÈRES (M^{me} de), 731 n., 735, 736 n., 737, 738 sq., 748, 753 sq., 768, 769 sq.
Lettre à M. d'Olonne, **797** sq.
Lettres adressées à des gens du monde, 295 n.
Lettres contre les sorciers, 458.
Lettres d'Antonio Perez, 453.
Lettres de Cyrano, 43 n.
Lettres de Madame de Sévigné, 895 n.
Lettres de Malherbe, 82 n.
Lettres de Paulin et d'Alexis, 39 n.
Lettres de Phyllarque à Ariste, 14 n., 109 n., 116 n., 443, **461-462**.
Lettres du Chevalier de Méré, **747** sq.
Lettres galantes, 330 n., 491 n.
Lettres nouvelles de M. Chevreau, 908 n.
Lettres Persanes, 685.
LIANCOURT (M^{me} de), 32, 576 n.
LIANCOURT (M. de), 83 n.
Ligdamon et Lydias, 61 n.
LIONNE (M. de), 552.
LIVET, 448, 493 n., 535.
Livre commode des adresses (Le), 576 n.
Logique de Port-Royal, (La) 828.
LOGEAS (De), 86 n.
Lois de la galanterie (Les), 36 n., 45 n., 48, 51 n., 54, 73 n., 77, 87 n., 116 n., 144 n., 357 n., 418 n., **426-427**, 455, 456, 911.
LONGUEVILLE (M^{me} de), 12 n., 100, 129, 139, 444, 496, 503, 508, 519, 523, 526, 527, 545, 546, 548, 570, 580, 730, 783, 843 n., 851, 852 n., 858, 877.
LONGUEVILLE (M. de), 12, 27 n.
LORET, 169, 483, 485 n., 486 n., 487 n., 490 n., 492 n., 507 n., 508, 509, 510 n., 512 n., 517 n., 522 n.,

523 n., 531, 536 n., 540 n., 546 n., 548 n., 549, 550 n., sq., 630 sq., 856 sq., 887 n., 892, 897.
LOUIS XIII, 7, 13, **15-22**, 27, 28, 35 n., 40, 46, 48, 49, 65, 66 n., 166, 413, 431, 475, 485, 555, 564.
LOUIS XIV, Intr., 17, 18, 25, 26, 27 n., 29, 84, **485-488**, 522, 528, 555, 564, 868, 890, 901, 915.
Louis d'Or (Le), 594, 596 n.
LOUPE (M^{lle} de la), 545.
LOYAUTÉ (M.), 783 n.
LUNS (M. de), 739 n., 769 n., 770 n. sq.
LUXEMBOURG (M. de), 64.
LUYNES (Duc de), 27 n., 74, 107, 117 n., 432 n.
LUZ (M. de), 12, 64 n., 113.
Lycée (Le), 240, 294, 305, **370-378**, 399, 518 n., 521.

M

MACHAULT (M. de), 22.
MAGNE (E.), 490 n., 540, 541 n., 562 n., 867 n., 868.
MAILLET, 10.
MAINE (M. du), 12, 64 n., 86 n.
MAINTENON (M^{me} de), 743, 744, 749 n.
MAIRET, 46 n., 99, 127, 142, 420 n., 908.
Maison académique... (La), 835 n.
Maison des Jeux (La), 44 n., 56 n., 143, 166, 167 n., 368, **403-409**, 436, 907 n., 914 n.
MAISONS (Président de), 514, 546.
Maitre d'hôtel (Le), 514 n.
MAIZEAUX (Des), 432 n., 867 n.
MALAVALETTE (Le P.), 37 n.
MALHERBE, 1, 3 n., 4, 17 n., 18, 25 n., 38 n., 59, 64 n., 69 n., 82 n., 90, 95 n., 107, 113 n., 127 n., 138, 154, 368, 440 n., 447, 449, 460, 468, 481, 881.
MALLEVILLE, 98 n.
MANCINI (Marie), 468.
Manège royal (Le), 19 n., 36 n., 70 n., 418 n., 455 n.
Manière de bien penser (De la), 334 n.
MANSY (M^{me} de), 117.
Manuel d'amour (Le), **247-248**
Manuscrits de Conrart, 46 n., 107, 435 n., 572 n., 631 n., 635 n., 657 n.
MARANDÉ (De), 176 n.
MARCASSUS, 90 n., 443.
MARESCHAL, 39 n., 41 n., 104 n., 558.
Marguerites françaises (Les), **270-271**, 273.

- MARILLAC (M. de), 25, 145, 419, 743, 744, 749 n.
 MARINI, 904 n.
Marion de Lorme, 36, 67 n.
 MAROLLES (Mich. de), 13, 53, 70 n., 83, 439.
 MARSAN, 101 n., 170 n.
 MARSILLAC (M^{me} de), 508.
 MARSILLAC (M. de), 64.
 MARTIAL, 47, 107.
 MARTINIÈRE (M^{lle} de la), 579 n.
 MATTÀ (M. de), 92 n., 511.
 MAUCROIX (M. de), 125.
 MAUNY (M^{me} de), 842, 862 n.
 MAURE (Comtesse de), 432, 538, 576 n., 783, **842**, 856 n., 874.
 MAURON (Le Sieur de), 550.
Maximes (Les), 750, 773 n.
 MAYENNE (M. de), 27 n.
 MAYNARD, 460 n.
 MAZARIN, Introd., 459, 476, 478, 481, **482-485**, 492 n., 503, 511, 533, 545, 547, 745 n., 864.
 MAZARIN (M^{me} de), 29, 89 n., 482 n., 483 n., 484 n.
 MÉCÈNE, 128.
Médée, 131.
 MÉDICIS (Cath. de), 2.
 MÉDICIS (Marie de), 6, 9, 13 n., 14, 32, 77, 103, 243.
 MEILLE (M. de), 851.
Mélanges curieux de Saint-Evremond (Les), 89 n., 494 n., 500.
Mélanges de Vigneul-Marville (Les), 113, 459.
Mélante (Le), 43 n., 179, 191, 193 n., **231-232**, 250, 262, **288-289**, 426 n.
Mélite, 70, 94 n., 264, 425, 427 n., 428 n., 440.
 MELLOS (De), 482 n.
 MELSON (M^{lle} de), 804 n., 841 n.
 MÉNAGE, 53, 80, 125, 127, 452, 459, 489, 492 n., 515, 517 n., 662 n., 765 n., 783 n., 854, 855.
Ménagiana, 13 n., 17 n., 26 n., 43 n., 80 n., 112 n., 127 n., 133 n., 361 n., 432 n., 440 n., 449 n., 453 n., 439 n., 492 n., 504 n., 515 n., 516, 532, 561 n., 578 n., 631 n., 765, 767 n., 855 n., 877 n., 911 n., 914 n.
 MÉNESTRIER (Cl.), 23 n., 121 n., 469 n.
 MÉNESTRIER (Le P.), 79, 80, 81, 553 n., 910.
Menteur (Le), 60, n., 70, 73 n., 78, 427 n., 429 n., 450 n., 451, 911 n.
 MÉRÉ (Chevalier de), 16 n., 138, 141, 169, 276 n., 358, 368, 369, 378, 385, 386, 413, 453, 461, 472 n., **730-790**, 863 n., 903, 909 n., 915.
 MÉRINDOL (M.), 55.
Mérite des dames (Le), **713**.
 MÉSANGÈRE (M. de la), 413, 742 n., 751.
 MESMES (M^{me} de), 750.
 MESTREZAT, 466.
 MIGNARD, 483.
Ministre d'Etat flambé (Le), 48 n.
 MIOSSENS (M. de), 540.
 MIRAMION (M^{me} de), 523.
Misanthrope (Le), 596, 659 n., 761.
 MITTON, 512, 733 n.
Mode (de la), 34 n., 49 n., 116, 117, 379, 469 n.
Mode qui court à présent... ou l'ut ré mi fa sol de ce temps (La), 36 n., 38 n., 460 n.
Mode qui court au temps présent (La), 33 n., 46 n.
Modèles de conversation, 167 n.
 MOISANT DE BRIEUX, 915 n.
Moïse sauvé (Le), 702 n., 886 n.
 MOLIÈRE, 391, 515 n., 522 n., 544 n., 574, 590, 751, 761, 883, 889, 913.
 MONCONTOUR (Le sieur de), 42 n.
Monsieur de Pourceaugnac, 751.
 MONTAIGNE, 34, 40 n., 47 n., 52 n., 56, 59, 84 n., 93, 94, 117, 178 n., 190 n., 191 n., 310 n., **335** sq., 337, 338, 373, 380, **386** sq., 401, 431 n., 469 n., 541 n., 729, 735 n., 743, 753, 759, 761 n., 787 n., 791, 798 sq., 862 n., 881, 911, 915.
 MONTALBÈNE (M. de), 68.
 MONTAURON (M. de), 21.
 MONTAURON (M^{me} de), 87 n.
 MONTAUSIER (M. de), 21 n., 93 n., 113, 128, 131, 424, 434, 528 n.
 MONTAUSIER (M^{me} de), 122, 129, 567, 841, 842 n., 844.
 MONTBAZON (M. de), 53.
 MONTBAZON (M^{me} de), 503, 518, **525**, 851.
 MONTEBRUN (Marquis de), 74.
 MONTCHAL, 119 n.
 MONTEMAYOR, 170.
 MONTGLAT (M. de), 18 n., 19 n., 20 n., 21 n., 24 n., 27 n., 28 n., 476 n., 477 n., 478 n., 483, 504, 505 n., 549 n., 552 n., 906.
 MONTGLAT (M^{me} de), 15, 43 n., 497 n., 577 n.
 MONTMAUR (M. de), 121.
 MONTMORENCY (Charlotte de), 5, 138.

MONTMORENCY (Connétable de), 53.
 MONTMORENCY (M. de), 25, 26, 28,
 70 n., 92 n., 415, 419, 432, 441,
 479.
 MONTMORENCY (M^{me} de), 102 n.
 MONTMORT (M. de), 857.
 MONTPENSIER (M^{lle} de), 17 n., 18 n.,
 19 n., 23, 28, 54 n., 56 n., 87 n.,
 102 n., 103 n., 138 n., 476, 477,
 478, 479 n., 485 n., 486 n., 490,
 492, 493, 497 n., 505 n., 507 n.,
 508 n., 510 n., 524, 525 n., 536 n.,
 545, 546 n., 549 n., sq., 600, 804,
 839, 852 n., 862, 869 sq., 893 n.
 MONTRÉSOR, 26 n., 72 n.
 MONTREVEL (Chevalier de), 510.
 Morale à Nicomache, 306 n.
 MORET (Comte de), 26.
 MORILLOT, 749 n.
 MORLOT (Comte de), 742.
 Mort de Cyrus (La), 703 n.
 Mort de Mithridate (La), 61 n.
 Morts vivants (Les), 76.
 MOSNY (Marquise de), 140.
 MOTIN, 93.
 MOTTEVILLE (M^{me} de), 18 n., 20 n., 23,
 24 n., 50 n., 91 n., 96 n., 98, 99,
 103 n., 132 n., 415, 424, 477 n.,
 479 n., 480 n., 481, 482, 483,
 484 n., 486 n., 487 n., 495 n.,
 496 n., 497, n., 499 n., 503, 504 n.,
 505 n., 506 n., 508 n., 512 n.,
 513 n., 515 n., 519 n., 525 n.,
 526, 527 n., 537, 563 n., 566 n.,
 804, 868, 869 sq., 892, 893 n.,
 895 sq., 897 n., 911 n.
 MOUQUÉ (Jean), 294.
 Moustache des filous arrachée (La),
 37 n.
 Muse coquette ou les délices de l'hon-
 nête amour... (La), 534.
 Muse Historique (La), 486 n., 532 n.,
 559, 860.
 Muses Gaillardes (Les), 33 n., 87,
 427 n.
 Mystère des Ruelles (Le), 598.

N

NADAL (Abbé), 730 n., 732 n.
 NANTEUIL, 864.
 NAUDÉ, 126.
 NAVAILLES (M. de), 895.
 NAVARRE (Marguerite de), 30 n.
 NEMOURS (M. de), 71, 81, 97.
 NEMOURS (Duch. de), 484 n., 500 n.,
 504, 506 n., 510, 545 n., 578 n.

NERVÈZE, 38 n., 58, 71, 93 n., 168,
 179, 190, 230, 238, 249, 273 n.,
 277, 278 sq., 280 n., 281, 294, 339,
 384, 411, 457, 458, 588.
 NESMOND (Président), 861.
 NEUBOURG (Duc de), 524.
 NEULLAN (M. de), 420.
 NEVERS (M. de), 13, 439, 864.
 NICERON, 241.
 Nicomède, 793.
 NOGENT (M. de), 566.
 NOIRMOUTIER (M. de), 851.
 Nouveau recueil de chansons et airs
 de Cour pour se divertir agréable-
 ment, 491 n., 534, 593 n., 654 n.
 Nouveau recueil des pièces les plus
 agréables de ce temps, 45 n., 834-835.
 Nouveau recueil des plus beaux vers
 de ce temps, 417.
 Nouvelle mode de la Cour (La), 36 n.,
 38 n., 45 n.
 Nouvelles causeries du lundi (Les),
 27 n.
 Nouvelles choisies où se trouvent di-
 vers incidents d'amour et de for-
 tune (Les), 78, 834 n.
 Nouvelles conversations morales (Les),
 671.
 Nouvelles conversations sur divers
 sujets (Les), 632 n., 737 n.
 Nouvelles françaises, ou les divertis-
 sements de la Princesse Aurélie (Les)
 600 n.
 Nouvelles héroïques et amoureuses
 (Les), 698 n.
 Nouvelles remarques sur tous les ou-
 vrages du sieur Despréaux (Les),
 630 n.

O

Odes (Les, d'HORACE), 785, 798.
 Odyssée (L'), 732.
 Œdipe, 590, 794.
 Œuf de Pâques ou pascal (L'), 44 n.
 Œuvres complètes de Méré, 730 n.
 Œuvres de Balzac, 440 n.
 Œuvres de Benserade, 557 n.
 Œuvres de Chapelle et Bachaumont,
 864 n.
 Œuvres de La Mothe le Vayer, 803 n.
 Œuvres de M^{me} de Villedieu, 691 n.
 Œuvres de Saint-Amand, 878 n.
 Œuvres de Saint-Evremond, 432 n.,
 518 n., 641 n., 751 n.
 Œuvres de Sarrazin, 491 n., 517 n.
 Œuvres de Scarron, 432 n., 530 n.

Œuvres galantes de Cotin, 493 n., 528 n., 582 n., 590 n., 797 n., **821**, 894 n., 895 n., 914 n.
Œuvres mêlées de Chevreau, 590 n.
Œuvres posthumes de Méré, 432 n., 730 n., 732 n., 765 n.
Officiis (De), 306 n., 307 n., 784, 786 n.
Officiis inter potentiores et tenuiores amicos (De), 329 n. sq.
OLIVET (D'), 14 n., 22 n., 61 n., 65 n., 146 n., 363, 431 n., 442 n., 449, 522 n., 839 n., 867.
OLONNE (Comte d'), 53 n., 57, 549.
ONDEDEI, 490.
Onosandre (L'), 53.
Oraculo Manual (L'), 333 n., **720**.
Orasie, **29**, 234, 262.
ORLÉANS (G.), **22-24**, 86 n., 87 n., 88 n., 129, 139, 481, 507, 511.
ORNANO (M. d'), 22, 26.
Oroondate ou les amants discrets, **701** n.
OUVILLE (D'), 76, 528.
OVIDE, 144.

P

Page disgracié (Le), 44 n., 444, 445 n.
PALATINE (Princesse), 524, 560.
PALLUAU (M. de), 840, 863, 897 n.
Palombe, **300**, **301-302**, 421 n.
Panegyrique des dames (Le), **708**.
Panthéon littéraire (Le), 386 n.
PARABOSCO (Girolamo), 269.
PARFAICT (Les Frères), 852 n.
Parfait gentilhomme (Le), de du SOUHAI, **340-342**, 411.
Parnasse des Muses ou recueil des plus belles chansons à chanter (Le), 108.
Parnasse des plus excellents poètes de ce temps (Le), 290.
Parnasse satyrique (Le), 58 n., 93 n., 106.
Pathénice, **300**.
PASCAL, 538, 539, 763 n., 745 n., 748, 754 n., 761 n., 770 n., 776, 789, **827-828**, 857, 863, 897.
PASQUIER (Nicolas), 238.
Pasquil de la Cour pour apprendre à discourir (Le), 25 n., 38 n., 46 n., 47 n., 451 n.
Pasquil ou plainte sur la réformation des habits (Le), 40 n.
Passion de Notre-Seigneur en vers burlesques (La), 428.
Pastor fido (Le), 175 n., 908.

Pastorale dramatique en France (La), 101 n.
PATIN (Guy), 25 n., 28, 109 n., 473 n., 476, 490 n., 491 n., 495 n., 507 n., 509, 510, 512 n., 515, 540, 565 n., 853, 897, 904.
PATRU, 383 n., 442, 468, 893 n.
PAULET (Mlle), 28 n., 43, 64 n., 81, 127, 133, 136, 635 n., 912.
Pauvre malade (Le), 85 n.
PAVILLON (Est.), 631 n.
PAVILLON (Nicolas), 361.
PAYEN (Dr J.-F.), 386 n.
PAYEN (Mme), 860.
Pédagogues d'amour (Les), 425.
Pédant joué (Le), 60 n., 450 n., 883 n.
PEIRESC, 3 n., 4 n., 14 n., 17, 18, 23, 24 n., 26, 35 n., 38 n., 39 n., 44 n., 46 n., 52, 55, 64 n., 68 n., 72 n., 74, 82 n., 90 n., 95 n., 113 n., 117, 421, 440 n., 444, 458, 469, 798 n., 897, 914 n.
PELOT (M.), 751.
PELLISSON, 27 n., 65 n., 129, 134 n., 168 n., 367 n., 368 n., 370, 420 n., 432 n., 451 n., 452, 528 n., 806 n., 882.
Pensées (Les), 752, 766 n., 767, 770 n., 802 n., **828**.
Pensées morales (Les), de BARDIN, 374 n.
PÉRIER (Du), 36 n., 57 n., 275, 441.
PERRAULT, 630.
PERRIN (Abbé), 54 n., 437 n.
Pertharite, 521, 794 n.
Petits traités en forme de lettres, 51 n., 306 n., 833 n.
PETITVAL (Raphaël du), 235.
PÉTRONE, 103 n., 801.
Pieuse Julie (La), 300, **303**.
PILOU (Mme), 866 n.
PIMANTEL, 74.
PINCHÈNE, 61, 128.
PISANI (M. de), 53, 135.
Place Royale (La), 43 n., 96, 102, 398, 428.
Plaisantes Journées (Les), 3 n., 16 n., 364 n.
Plaisirs des Dames (Les), 379.
PLASSAC (M. de), 91, 269 n., 878.
PLATON, 240, 306, 724 n., 731, 743, 781.
PLESSIS-BELLIÈRE (Mme du), 896.
PLESSIS de BIÈVRES (M. de), 22.
Plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets (Les), 740 n.
PLUTARQUE, 168, 306, 372, 390 n., 431 n., 499.

PLEUVINEL, 19, 36 n., 57, 70 n., **418**.
Poésies de LA MESNARDIÈRE, 866 n.
Poésies de M. MAILLET (Les), 10 n., 104.
Poésies de SARRAZIN (Les), 96 n.
Polexandre (Le), 104 n., **182-184**, 240, 250, 263, 280, 424, 471 n., 913.
 POLYBE, 52.
Polyeucte, 21, 91 n., 127, 146, 147, 215 n., 400, 401, 793.
Pompe funèbre de Voiture, 491 n.
 PONS (Mlle de), 547 n., 602, 853 n.
 PONTCHARTRAIN, 12 n., 13 n., 14 n., 15 n., 17 n., 27 n., 64 n., 65 n., 70 n.
 PONT DE COURLAY (Marquis de), 90 n.
 PONTIS, 20 n., 24 n., 48 n., 71 n., 113, 415, 509.
 PORCHÈRES LAUGIER, 290.
 PORTE (Mme de la), 565.
Portraits du Grand Siècle (Les), 493 n.
 POYSIEUX (M. de), 22.
 PRADON, 630 n.
Précaution inutile (La), 697 n.
Précieuse ou le Mystère des ruelles (La), 569 n., 577, 858 n.
Précieuses ridicules (Les), 315 n., 571, 575 n., 587, 859 n., 883 n., 911 n., 913.
Prince (Le), 16 n., 20 n.
 PRINCE (M. Le), 5, 12, 64, 65, 72, 81, 83 n., 91, 100, 469, 472, 481, 504, 505, 506, 507.
 PRINCESSE (Mme la), 508, 852.
Princesse de Clèves (La), 29.
Princesse de Paphlagonie (La), 493 n., 497 n., 576 n., 578 n., 594 n., 874 n.
Printemps des lettres amoureuses (Le), **271-272**, 441.
Procès des Précieuses (Le), **570**, 577.
Promenade des bonshommes (La), 57, 73 n., 74 n., 87 n., 93 n., 118, 416, 468 n.
Promenade du Cours (La), 77, 78, 560.
Propriétés d'amour et les propriétés des amants (Les), 192 n., 195 n., 249 n.
Provinciales (Les), **539**.
 POUSSIN (Nic.), 491.
Pucelle (La), 127, 431 n.
 PURE (Abbé de), 569 n., 578 n., 588 n., 598.
Pyrame et Thisbé, 847.
 PYTHAGORE, 633 n.

Q

QUINAUT, 701 sq., 796, 852.

QUINTE CURCE, 807 n., 885 n.
 QUINTILIEN, 305, 307, 311 n., 314 n., 442, 443 n., 448 n., 463 n., 465 n., 785, 787, 807 n., 880.

R

RABELAIS, 432, 881.
Rabelais réformé (Le), 109.
 RACAN, 61 n., 384 n., 464, 469, 911, 912.
 RACINE, 538, 555, 806, 913, 914.
Railleur (Le), 39, 41 n., 908.
 RAMBOUILLET (Hôtel de), 122 sq., 434, 451, 569, 730.
 RAMBOUILLET (Mme de), 20, 122 sq., 136, 139, 143, 178, 355, 389, 461, 844 n.
 RAMBOUILLET (Mlle de), 122, 127, 131, 136.
 RAPIN (Le P.), 745 n.
Rapport d'un affidé de l'Angleterre, 485 n., 563 n.
Récit de la farce des Précieuses (Le), 572 n.
Récits historiques ou histoires divertissantes (Les), **303**.
Recueil A Z, 65 n., 68 n., 109 n., 113 n., 479 n., 480 n., 537.
Recueil de ballets et mascarades de Cour, 555 n. sq.
Recueil de lettres nouvelles de Faret, 25 n., 91 n., 269 n., 368 n.
Recueil de pièces curieuses, 866 n.
Recueil de pièces faites pendant le règne du Connétable de Luynes, 25 n., 37 n., 39 n., 86 n.
Recueil de poésies choisies, 533.
Recueil de quelques pièces de prose et de vers faites pour les prix... proposés par l'Académie française, 631 n.
Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes, 495 n., 903 n.
Recueil des gazettes, 891 n.
Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps, 330 n., 477 n., 490 n., 578 n., 582, 595, 664 n., 698, 797 n.
Recueil des plus excellents ballets de ce temps, 83.
Recueil des plus illustres proverbes, 541 n., 905.
Recueil général des conférences du bureau d'adresses, **140-141**.
Recueil Lanson (choix de lettres du XVII^e siècle), 738 n., 759 n., 761 n., 769 n., 777 n., 911 n., 912.

- Recueil Maurepas*, 533 n., 544 n.
 545 n., 868 n.
Réflexions sur Longin (Les), 462.
Refuge (De), 188, 335, **351** sq.
 RÉGNIER (Henri de), 293 n.
 RÉGNIER (Mathurin), 38 n., 40 n.,
 60, 84 n., 460.
Relation de Fontrailles (La), 37 n.
*Relation du royaume de Coquetterie
 (La)*, 580, 598 n., 827 n.
*Religieuses amours de Florigène et
 de Méléagre (Les)*, 179 n., **193**,
 279 n., 398, 427 n.
*Remarques sur la langue française
 (Les)*, 533, 581 n., **806-816**.
*Remarques sur les œuvres poétiques
 de M. de Malherbe*, **819-820**, 878,
 880 n.
*Remarques sur les quatorze livres du
 Berger extravagant*, 403, 437 n.,
 458, 459.
 REMBRANDT, 243.
 RÉMOND (Nicol.), 57.
*Remontrance au peuple sur les édits
 et ordonnances des Rois*, 40 n.
 RENARD, 556, 561.
Repas ridicule (Le), 84 n.
Repentie de la Cour (La), 39, 42,
 46 n.
*Réponse à la défense des Œuvres de
 Voiture*, 879.
République d'Utopie (La), 405.
 RETZ, 20 n., 23, 26 n., 27 n., 29,
 69 n., 70 n., 85 n., 100, 104,
 117 n., 118 n., 169, 394 n., 470 n.,
 479 n., 481, 505, 511, 515, 516,
 525 n., 527 n., 840, 851, 854.
Réveil-matin des Courtisans (Le),
331-332.
Réveil-matin des dames (Le), 38 n.,
 115.
 REVEL (M^{me} de), 752, 855, 914 n.
*Revenu et dépense des finances de la
 France*, 47.
 REVILLOUT, 759 n.
Révolte des passements (La), 492 n.,
 495 n., 496.
*Revue d'histoire littéraire de la
 France*, 453 n., 735 n., 738 n.
 REYNIER (Gustave), 71 n., 106 n.,
 121, 170 n., 192 n., 240, 267 n.,
 269 n., 281 n., 282 n., 441 n.,
 521 n., 704 n.
Rhétorique française (La), **717-718**,
 830 n.
 RHODES (M^{me} de), 526.
 RICHELET, 738 n., 740 n., 858.
 RICHELIEU, 2 n., 3, 6 n., 8, 9 n.,
 14 n., 15 n., 17 n., 18, 19 n., 21,
 24 n., **25-26**, 27 n., 28, 64 n.,
 65 n., 66 n., 68, 69 n., 74 n.,
 104 n., 394 n., 413, 443, 451, 461,
 475, 479 n., 514.
 RICHEMONT-BRANCHEREAU, 90 n.
 RICHESOURCE (sieur de), 858.
 RIEUX (comte de), 505.
 RIGAL, 108.
 ROANNEZ (Duc de), 26.
 ROBINEAU (M^{lle}), 281 n., 912 n.
 ROCHEFORT (M. de), 64, 83 n.
 ROCHEPOSAY (M. de la), 417, 804.
 ROCHER (Le sieur du), 291.
 ROCOLES (de), 560 n.
 Rodogune, 794.
 ROHAN (M. de), 27, 506.
 ROHAN (M^{me} de), 19, 105 n., 895.
 ROHAN (M^{lle} de), 79, 841 n.
*Rôle des présentations faites aux
 Grands Jours de l'éloquence fran-
 çaise (Le)*, 445, 448, 451, 454,
 456 n., 903 n.
Roman bourgeois (Le), 490 n., 630.
Roman comique (Le), 44 n., 116 n.,
 137, 142, 166, 168 n., 315 n., 425,
 483, 585, 661 n., 686 n., 696, 864,
 877 n., 894 n., 895 n., 896 n.
Roman de la Rose (Le), 48, 98, 168.
Roman des Indes (Le), 45 n., 90 n.,
 93 n., 104 n., **233**, 416 n.
Roman héroïque (Le), 86 n.
Roman satirique (Le), 45 n., 47,
 233 n.
*Roman sentimental en France avant
 l'Astrée (Le)*, 71 n., 106 n., 121 n.,
 170 n., 267 n., 269 n., 281 n.,
 282 n., 441 n.
 RONSARD, 58, 107, 743, 881.
 ROQUELAURE (M. de), 27 n., 65 n.,
 118 n., 513, 518.
 ROQUELAURE (M^{me} de), 417.
 ROSNY (M. de), 107.
 ROSSET (sieur), 417.
 ROTROU, 103, 702 n., 847.
 ROUILLAC (Sieur de), 69, 450.
 RUBENS, 14 n.
Rubrique et fallace du monde... (La),
 115, 116.
Ruelle mal assortie (La), 9, 10 n.,
 47 n., 101, **422-423**, 441, 834.
 RUES (Des), 270.
 RYER (Du), 104 n., 118 n., 417.

- 436, 570, 583, 730, 783, 791, 804, 844, 856 n., 862 n., 864, 874.
 SAINT-AIGNAN (Comte de), 437, 449, 840.
 SAINT-AMANT, 97, 107, 142, 210 n., 468 n., 511 n., 528, 702 n., 878 n., 912.
 SAINT-ANGE (M^{me} de), 92 n., 868 n.
 SAINT-CHARTRES (M. de), 125.
 SAINT-EVREMOND, 29, 53 n., 57, 432, 477 n., 482 n., 483, 487 n., 499 n., 518 n., 521, 528 n., 537, 540, 541, 579, 789, **797-802**, 840 n., 845 n., 867, 902, 915.
 SAINT-GABRIEL (Le sieur de), **713**.
 SAINT-GÉRAN (Comtesse de), 842, 843.
 SAINT-JULIEN (M. de), 101.
 SAINT LOUP (M^{me} de), 853.
 SAINT LUC (Maréchal de), 472.
 SAINT-MAIGRIN (M. de), 536.
 SAINT-MAIGRIN (M^{lle} de), 24.
 SAINT-MARTIN (M^{me} de), 570.
 SAINT-NECTAIRE (M^{lle} de), 29, 30, 121.
 SAINT-NICOLAS (M. de), 89, 844 n.
 SAINT-PAUL (Le P. de), 449, 450.
 SAINT-SIMON, 17 n., 20 n., 21 n., 122, 509 n., 522 n., 538, 620 n., 866 n.
 SAINT-SURIN (M. de), 413.
 SAINT-VINCENT (M^{me} de), 69.
Sainte-Agnès (La), 106, 443, 845.
 SAINTE-BEUVE, 27 n., 785.
 SAINTE-BEUVE (M^{lle} de), 862 n.
 SAINTE-CHANTAL, 74.
 SAINTE-CROIX (M^{lle} de), 522.
 SAINTE-LIDIVINE (Le P. de), 469 n.
 SAINTE-MORE (M. de), 69.
 SAINTOT (M^{me}), 77, 102 n., 882 n.
 SALLENAUVE (M^{lle} de), 523.
 SALLUSTE, 306.
 SARRASIN, 96 n., 435 n., 491 n., 507, 541 n., 662 n., 864.
Satire contre l'indécence des quéteuses (La), 38 n.
Satires (Les) d'HORACE, 780.
Satires (Les) de RÉGNIER, 38 n., 40 n.
Satyricon (Le), 103 n., 753.
Satyrrique de la Cour (Le), 32 n., 33, 36 n., 37 n., 38 n., 41, 42, 43 n., 44 n., 456, 459.
 SAUCOURT (M. de), 510.
 SAULT (Comte de), 65 n., 844.
 SAUVAL, 4 n., 126 n.
 SAVARON, 71.
 SCALIGER, 3 n.
- SCARRON, 44 n., 137, 432 n., 491 n., 494 n., 498, 528, **530-532**, 562 n., 586, 686 n., 697, 841, 855, 864, 865 n., 877, 894.
 SCARRON (M^{me}), 749, 775, 865.
Scarron et le génie burlesque, 749 n.
 SCHOMBERG (M. de), 432, 530.
 SCHOMBERG (M^{me} de), 530.
Science du monde ou la Sagesse civile (La), **716-717**.
 SCIPION, 128.
 SCUDÉRY (Georges de), 60, 61 n., 89 n., 388.
 SCUDÉRY (M^{lle} de), 2 n., 5 n., 28 n., 122, 123, 125, 129, 132 n., 241 n., 267, 281 n., 501, 504, 531, 563 n., **631-692**, 783, 795, 796, 868 n., 899, 912.
 SCUDÉRY (M^{me} de), 98 n., 169.
Secrétaire à la mode (Le), 185 n., 186 n., **273-275**.
 SEGRAIS, 65 n., 600, 864 n.
Segraisiana (Le), 20 n., 23 n., 43 n., 78 n.
 SÉGUIER (Chancelier), 514, 551, 855.
Séjour des Muses ou la Crème des bons vers (Le), 93 n., 107.
 SÉNÈQUE, 305, 307, 333, 390 n., 431 n.
Sentiments de l'Académie sur le Cid (Les), 446 n.
Sérénade des dames aux Tuileries (La), 78.
Sermon sur la loi de Dieu (Le), 554.
Sermon sur la mort (Le), 711.
Sermons de Bossuet, 876 n. sq.
Sermons de Camus (Les), 109 n.
Sermons sur la parabole du prodige évangélique (Les), 107 n., **109-110**.
 SERVIEN, 855.
 SÉRY (Comte de), 534.
 SÉVIGNÉ (Chevalier de), 431 n.
 SÉVIGNÉ (M^{me} de), 119 n., 142, 168, 169, 506, 511, 518, 534, 538, 630 n., 751, 805 n., 855, 874 n., 882, 895 n.
 SÉVIGNÉ (Marquis de), 510, 895.
 SÉVIGNÉ (Renaud de), 565.
 SIFREDY (M.), 860.
 SIMIERS (M^{me} de), 108 n.
 SIRMOND (Jean), 455.
Société française au XVII^e siècle d'après le Grand Cyrus (La), 461 n.
Société française du XVI^e siècle au XX^e siècle (La), 118 n.
 SOCRATE, 240, 370, 378, 388, 724 n.
Socrate chrétien (Le), 498 n., 878 n., 879 n., 882, 883 n., 914 n.

SOISSONS (M. de), 27 n., 65, 418.
 SOISSONS (M^{me} de), 138, 515.
 SOMAIZE, 535, 570, 572 n., 574, 577 n., 578, 586 sq., 597, 602, 701.
 SOMMERIVE (M. de), 71.
 Sophonisbe (La), 127.
 Sorbériana, 60, 366 n., 379 n., 462, 558 n., 746 n., 902 n.
 SORBIÈRE, 558, 902.
 SOREL (Ch.), 27 n., 35 n., 36 n., 37 n., 44 n., 45, 48, 51 n., 54, 55, 56 n., 60, 73 n., 75 n., 84, 86, 87, 116 n., 117, 130 n., 131 n., 144 n., 154 n., 166, 167 n., 277 n., 281 n., 299 n., 323, 367, 368, 370, 379, 418, 433, 436, 437, 438, 443 n., 450 n., 453 n., 455 n., 457, 458, 522 n., 528, 531, 600 n., 688 n., 807 n., 817, 881, 911, 914 n.
 SOUHAI (Du), 179 n., 238, 249 n., 280 n., 340-342.
Sources et l'évolution des Essais (Les), 335 n.
 SOURCHES (Marquis de), 572 n., 867 n., 906 n.
 SOURDIS (Le Cardinal de), 64, 65.
 SOURDIS (M. de), 417, 432.
 SOURDIS (M^{me} de), 417.
 SOUVRE (M. de), 15, 239.
Spectacles d'horreur (Les), 303.
 Spiridion, 301.
Suite de la défense des Œuvres de M. de Voiture (La), 108 n., 130 n., 535, 581 n., 842 n., 858 n., 880.
 SUÈDE (Christine de), 552, 566 n., 630, 854, 868, 893 n.
 SUFFREN (Le P.), 913.
Suivante (La), 428 n., 429 n.
 SULLY (M. de), 2, 3, 5 n., 6 n., 8-9, 12 n., 95 n., 113.
Supposés (Les), (de l'Arioste), 127.
 SUZE (Comtesse de), 570.
 Sylvie (La), 142, 908.

T

Tableau de l'éloquence française, 449 n.
Tableau des ambitieux de la Cour (Le), 37 n., 73 n., 87.
 TACITE, 52, 104, 244, 499.
 TAHUREAU, 58.
 TALHOUET (M. de), 69.
 TALON (Omer), 66 n.
 TALLEMANT (Abbé), 534.

TALLEMANT DES RÉAUX, 2, 3; 4 n., 5 n., 6, 8, 9 n., 16 n., 17 n., 19 n., 20, 21, 22 n., 23 n., 24, 25, 27 n., 32 n., 35 n., 43 n., 45 n., 47 n., 53, 59 n., 63 n., 65, 69 n., 72 n., 74, 77 n., 79, 80 n., 81 n., 84, 85, 86, 87 n., 90 n., 91 n., 92 n., 99 n., 100, 117 n., 118 n., 125, 129 n., 131 n., 132 n., 135 n., 136 n., 137 n., 169, 222, 357, 415, 417 n., 426 n., 431 n., 432 n., 438 n., 439 n., 443 n., 444, 468 n., 472, 481, 493 n., 500 n., 507 n., 512 n., 514, 523 n., 534, 537, 540, 575 n., 597, 602, 635 n., 841 n., 844 n., 866, 895 n.
 TAMBONNEAU (le Président), 508, 867 n.
 TAMBONNEAU (M^{me}), 74.
 TARENTE (M^{me} de), 841 n., 855 n., 862.
 TARENTE (Prince de), 842 n., 855 n.
Tartuffe (Le), 761 n., 889.
 TASSE (Le), 732.
 TAVANNES (Comte de), 523.
 TEMPEERY (De), 435 n.
 TÉRENCE, 732.
Testament ou conseils fidèles d'un bon père à ses enfants (Le), 823-826, 837.
Théâtre français avant la période classique (Le), 108 n.
Théâtre français sous Louis XIV (Le), 388 n.
 THÉMINES (M^{me} de), 97.
 THÉMISTOCLE, 762.
 THÉOCRITE, 240.
Théodore, 845, 876.
 THÉOPHILE, 60, 142, 432.
 THÉOPHRASTE, 240.
 THERMES (M. de), 47 n., 58, 82, 98, 418.
 THERMES (M^{me} de), 911.
 THIANGES (M^{me} de), 862 n.
 THOMAS (Artus), 424 n., 439 n.
Thomas Corneille, sa vie et son théâtre, 521, 852 n.
 THOU (de), 59.
 TIGERY (M^{me} de), 576 n.
 TILLET (M^{me} du), 914 n.
Timocrate, 704-705, 706.
 TITE-LIVE, 244.
 TOIRAS (Maréchal de), 53.
 TOLDO, 340, 785, 786.
Tombeau des romans (Le), 166.
 TONQUEDEC (M. de), 506.
 TORELLI, 478.
 TOULONGEON (M. de), 74.

Traduction des Œuvres de Lucien,
884-886.

*Tragédie nouvelle dite le petit raseir
des ornements mondains*, 39 n.

Traité contre les masques, 71 n.

Traité de la Cour, 335, **351-354**,
357 n.

Traité de l'éducation des filles, 776.

*Traité de la fortune des gens de qua-
lité*, 281 n., 513, **722-729**.

Traité de l'origine des romans, 59 n.,
165 n., 166, 218 n., 251 n.

Traité de l'usage de la vie, 787 sq.

Traité des passions de l'âme, 398,
624, **791-793**, 796, 848.

*Traité des tournois, joutes et car-
rourels*, 12 n., 553, 910 n.

TRÉMOUILLE (M^{lle} de la), 804.

*Trésor de tous les livres d'Amadis
(Le)*, **267-268**.

TRILPORT (M. de), 662 n.

*Triolets du temps selon les visions
d'un petit-fils du grand Nostra-
damus (Les)*, 545 n.

*Triolets sur le tombeau de la galan-
terie et sur la réforme générale
(Les)*, 545 n.

*Triomphe de l'amour sur Mars et
la mort (Le)*, 236.

Triomphe des dames (Le), **707**.

TRISTAN, 44 n.

TROCHE (M^{me} de la), 565.

Trois mousquetaires (Les), 36.

Trophées de la fidélité (Les), 236.

TROTTEREL (P.), 106, 184, 235, 263,
290, 443.

TROUSSE (Marquis de), 415.

TURENNE, 40, 394 n., 431, 511 n.,
516, 854, 862.

TURENNE (M^{me} de), 843.

Typhon (Le), 497 n.

U

Union d'amour et de chasteté (L'),
235.

URFÉ (D'), 61, 150, 169, 190, 241,
293, 299 n.

UXELLES (M^{me} d'), 85.

UZÈS (M^{me} d'), 855 n., 856 n., 862 n.

V

VALANÇAY (M. de), 118.

VALAVEZ (M. de), 40 n., 110 n.

Valentin Conrart et son temps, 139 n.,
363 n., 877 n.

VALOIS (Marg. de), **9-10**, 41, 69 n.,
101.

VALLIER (Jean), 523.

VALLOT, 487.

VANDI (M^{lle} de), 493.

VANDI (M. de), 84 n.

VANEL, 4 n., 503, 853 n.

VANEL (M^{lle}), 842 n.

VARDES (M. de), 492 n., 493, 509,
518, 864.

VARIELAS (M. de), 127.

VATAN (M. de), 90.

V AUGELAS, 27 n., 124, 130, 281 n.,
530, 580, 770, **806-816**, 849 n.,
880 n., 881.

Venceslas (Le), 702 n., 877 n.

Vendanges de Suresnes (Les), 70, 80 n.,
104 n., 118 n., 417 n., 425, 581 n.

VENDÔME (M. de), 26, 27 n., 82,
507, 516 n.

VENDÔME (M^{me} de), 466.

VENTADOUR (Duc de), 466.

VENTADOUR (Duchesse de), 114.

Ventadour (Hôtel de), 138.

VERDERONNE (M. de), 142 n.,
494 n., 855 n.

*Véritable esprit de saint François
de Sales (Le)*, 218 n., 240, 299 n.

Véritables Précieuses (Les), 535,
587, 883 n.

VERNE (M^{me} de la), 565.

VERNEUIL (Duc de), 65 n.

VERNEUIL (M^{me} de), 8.

*Vertus nécessaires à un Prince...
(Des)*, 363 n.

VERVINS (M^{me} de), 508.

Veuve (La), 70, 80 n., 96 n., 265 n.,
428 n., 429 n., 438 n., 459.

*Victoire de l'Amour divin sous la
description de Polidore et Virgine
(La)*, 38 n., 194 n.

VIDEL, 43 n., 230, 288.

Vie de Saint-Evremond, 432 n.

Vie privée d'autrefois, les repas (La),
85 n., 514 n.

*Vie privée d'autrefois, les soins de
toilette, le savoir-vivre (La)*, 48 n.

VIEUVILLE (M. de la), 476.

VIGEAN (M^{me} du), 528 n., 852.

VIGNEUL-MARVILLE, 5, 6 n., 7, 73 n.,
113 n., 114 n., 121, 129 n., 131 n.,
168 n., 418, 459, 479 n., 561,
865 n., 866.

VILLARCEAUX (Abbé de), 554.

VILLARS, 620 n., 840.

VILLEDIEU (M^{me} de), 13 n., 691 n.

- VILLELOIN (Abbé de), 139.
 VILLENNE (M^{lle} de), 841 n., 862 n.
 VILLEQUIER (Marquis de), 852 n.
 VILLEROY (M. de), 554.
 VILLEROY (M^{me} de), 121, 860 n.
 VILLETTE (M. de), 865 n.
 VILLEY, 335 n.
 VINCENT DE PAUL (Saint), 448 n., 466.
 VION DALIBRAY, 361.
 VIRELADE (M^{me} de), 534.
 VIRGILE, 94, 122, 732, 780.
Virgile travesti (Le), 529, 530, 532 n., 865, 894 n.
Visions admirables du Pèlerin du Parnasse (Les), 60, 72 n., 464, 910 n.
Visionnaires (Les), 55, 134 n.
 VITART (M.), 913 n.
 VITRY (M. de), 65, 71.
 VIVANS (M. de), 92, 424 n., 425.
 VIVONNE (M. de), 864.
 VOITURE, 23, 28 n., 54 n., 61, 87 n., 96, 97 n., 108, 125, 126, **128-131**, 132, 133, 134 n., 135, 136, 139, 141, 367 n., 388, 437, 449, 451, 452, 461, 465, 468, 489, 767, 855, 878, 879, 892, 893.
 VOLTAIRE, 542.
Voyage d'Alcippe (Le), **698-700**.
Voyage dans la lune (Le), 56 n., 58 n., 905 n.
Voyage de l'Île d'Amour (Le), 583.
Voyage de la province d'Amour (Le), 583.
Voyageur fortuné dans les Indes du couchant... (Le), 583.
Vrai et parfait amour (Du), **230-231**.
Vraie honnêteté (De la), 744 n.
- W**
- WALCKENAER, 119.
- X**
- XÉNOPHON, 632 n., 762 n.
- Y**
- YERRES (Abbesse de), 118 n.
 YVETEAUX (Des), 17, 19, 166, 168, 860.
- Z**
- ZANOÏS, 23.
 ZONARE, 632 n.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Rois et courtisans de 1600 à 1643.

La rudesse et la grossièreté dans les mœurs.

La reprise de la vie mondaine hors de la Cour.

INTRODUCTION. —	Politesse et honnêteté	xxxix
CHAP. I. —	Pourquoi la vie mondaine ne renaît pas à la Cour. Henri IV, Sully, Marguerite de Valois	1
CHAP. II. —	La Régence de Marie de Médicis. Louis XIII, Gaston d'Orléans, Richelieu. Regret général de la Cour des Valois	11
CHAP. III. —	Les courtisans sous Henri IV et sous Louis XIII. Le désir de plaire ; la tenue extérieure, le costume, les poudres, fards et parfums ; excès de l'orne- mentation, abus des odeurs.....	31
CHAP. IV. —	Les lacunes chez les courtisans. L'instruction et la culture intellectuelle ; préjugés contre l'étude, et ignorance des nobles.....	51
CHAP. V. —	Les mœurs, gestes brutaux, querelles de préséance, duels ; les goûts et les divertissements : les masca- rades, les cabarets, le jeu, les promenades, les bals, les ballets ; pauvreté intellectuelle générale de ces divertissements. Insuffisance de la civilité élé- mentaire. Défaillances en ce qui concerne l'hon- nêteté au sens moral du mot.....	63
CHAP. VI. —	La galanterie et les rapports des gentilshommes avec les dames ; rudesse et inconvenance, indis- crétion, inconstance. Conception du mariage dans la classe aristocratique. Les mœurs des dames, leur supériorité sur celles des hommes, cri- tiques qu'elles provoquent.....	88

CHAP. VII. — Le langage. Grossièreté de l'expression dans un grand nombre d'œuvres secondaires	106
CHAP. VIII. — La Religion ; influence heureuse qu'elle pourrait avoir sur la politesse et l'honnêteté. Tiédeur générale de la noblesse, ses causes.....	111
CHAP. IX. — L'instinct sociable des Français, et la reprise de la vie mondaine hors de la Cour. Les premiers salons, l'hôtel de Rambouillet, les salons contemporains. Le monde et les bienséances ; influence prédominante des femmes, aversion de ce qui est bourgeois.....	120

DEUXIÈME PARTIE

**Ouvrages divers, romans, traités théoriques, etc.,
qui de 1600 à 1643,
ont répandu en France la politesse et l'honnêteté.**

CHAP. I. — La civilité, les traités de civilité élémentaire : <i>la Civilité puérile</i> d'Erasme (traduite sous le titre : <i>la Civilité morale des enfants</i>), le <i>Galatée</i> de Giovanni della Casa, les <i>Diverses leçons</i> de Loys Guyon, la <i>Bien-séance de la Conversation entre les hommes</i>	150
CHAP. II. — La bienséance et la courtoisie. a) Les romans de d'Urfé à Gomberville, et le théâtre. Qu'il faut considérer les romans surtout comme des ouvrages d'éducation mondaine ; les romans de Nervèze, des Escuteaux, du Souhait, l' <i>Astrée</i> , le <i>Mélante</i> , le <i>Polexandre</i> . L' <i>Amour triomphant</i> , de P. Troterel. b) Les compliments de la langue française, de Cl. Jaunin, l' <i>Esprit de Cour</i> , de René Bary. Caractères de la civilité vers 1640	165
CHAP. III. — Education des mœurs, galanterie, rapports avec les dames. Tendance générale à recommander la fréquentation des dames, la politesse des manières, et la pureté des sentiments ; adaptation, et non adoption du platonisme. Les romans ; conception de l'amour honnête chez Nervèze, des Escuteaux, dans l' <i>Astrée</i> : Silvanore et Céladon, Diane et Astrée, les personnages secondaires. Trace des	

	mœurs contemporaines dans l' <i>Astrée</i> , l'inconstance et Hylas, scènes de sensualité ; mélange dans les romans suivants de ferveur pure et d'ardeur sensuelle, l' <i>Ariane</i> , la <i>Clytie</i> ; mais prédominance marquée du roman vertueux. Mêmes tendances au théâtre.....	188
CHAP. IV. —	Education de l'esprit, instruction, conversations, discussions abstraites. Tendance générale à combattre l'ignorance des gens du monde. Les <i>Diverses leçons</i> de Loys Guyon. Les romans, et, en particulier, l' <i>Astrée</i> . Goût général pour l'examen des questions abstraites, et surtout des questions galantes, modèles que présentent le <i>Manuel d'amour</i> , les romans et l' <i>Astrée</i> (histoires, jugements, conversations) ; les protagonistes de ces joutes oratoires, Silvandre et Hylas. Caractère un peu différent des romans qui suivent l' <i>Astrée</i> , et, spécialement, du <i>Polexandre</i>	238
CHAP. V. —	Le beau style ; goût général d'une forme recherchée, compliquée, laborieuse, surtout au début du siècle. Les livres du bien dire. <i>Le Trésor de tous les livres d'Amadis</i> , <i>Les fleurs du bien dire</i> , les <i>Marguerites françaises</i> de Des Rues, le <i>Printemps des lettres amoureuses</i> de P. de Deimier, les <i>Compliments de la langue française</i> de Cl. Jaunin, le <i>Secrétaire à la mode</i> de La Serre, le <i>Courrier des Affaires publiques</i> de Du Périer. Progrès relatif de la simplicité....	266
CHAP. VI. —	Le beau style (<i>suite</i>). Les romans de Nervèze, des Escuteaux, d'Urfé, Videl, La Serre, Gomberville. Le théâtre.....	277
CHAP. VII. —	La religion. Tendance générale à combattre l'irréligion, l'indifférence ; les romans de Nervèze, l' <i>Astrée</i> . Saint François de Sales, et l' <i>Introduction à la vie dévote</i> ; conciliation de la religion et de la vie du monde, les romans de Camus. Répression des instincts grossiers et brutaux par la religion....	293
CHAP. VIII. —	Traités relatifs à la vie à la Cour, à la formation du gentilhomme parfait et de l'honnête homme. Les sources : les anciens, Plutarque, Salluste, Cicéron, Sénèque, Quintilien. — Les Italiens, source principale : le <i>Cortegiano</i> de B. Castiglione, la <i>Conversation civile</i> , de Guazzo. — Les Espagnols, et, en particulier, le <i>Réveille-matin des Courtisans</i> , de Guevara, et le <i>Héros</i> , de Gracian. — Montaigne ; influence	

	de ses idées sur l'éducation des enfants, mais l'esprit même des <i>Essais</i> ne touche pas nos théoriciens bourgeois de l'honnêteté.....	305
CHAP. IX. —	Traité français relatifs à la vie à la Cour, à l'honnête homme ; la conception bourgeoise de l'honnêteté. Remarques préliminaires. <i>Le Parfait Gentilhomme</i> , de du Souhait, <i>La Guide des Courtisans</i> , de Nervèze, <i>Les Diverses leçons</i> , de Loys Guyon, <i>Le Gentilhomme</i> , de Nicolas Pasquier, <i>Le Courtisan français</i> , anonyme, <i>Le Traité de la Cour</i> , de de Refuge	339
CHAP. X. —	Traité français relatifs à la vie à la Cour, à l'honnête homme ; la conception bourgeoise de l'honnêteté, <i>suite</i> . <i>L'Honnête homme</i> , de Faret.....	355
CHAP. XI. —	Traité français relatifs à la vie à la Cour, à l'honnête homme ; la conception bourgeoise de l'honnêteté (<i>suite</i>). <i>Le Lycée</i> , de Bardin, <i>L'Honnête fille</i> , <i>Les Plaisirs des dames</i> , <i>L'Honnête garçon</i> , du sieur de Grenailles. Caractères de ces divers ouvrages.	370
CHAP. XII. —	La conception mondaine de l'honnêteté, Montaigne, Descartes ; ses caractères ; par quoi elle se distingue de la conception bourgeoise.	386
CHAP. XIII. —	Une autre descendance du <i>Cortegiano</i> et de la <i>Conversation civile</i> ; les livres relatifs aux jeux de société ; la <i>Maison des Jeux</i> , de Sorel.....	402

TROISIÈME PARTIE

Influence des réunions mondaines et des traités de politesse. Progrès des mœurs, en ce qui concerne la politesse et l'honnêteté de 1600 à 1643.

INTRODUCTION. —	Nécessité de distinguer la politesse de l'honnêteté	411
CHAP. I. —	Le costume, la bienséance, la galanterie, l'instruction, les goûts, le langage, la religion.	413
CHAP. II. —	Sens et emplois divers de l'adjectif : <i>honnête</i> et de l'expression : <i>honnête homme</i>	467

QUATRIÈME PARTIE

Anne d'Autriche, Mazarin, Louis XIV. La Fronde.

Persistance de la rudesse et de la grossièreté dans les mœurs.

La vie mondaine à la Cour et hors de la Cour.

CHAP.	I. — La Cour après la mort de Richelieu ; Anne d'Autriche, Mazarin, Louis XIV	475
CHAP.	II. — La tenue extérieure et le désir de plaire ; le costume, les poudres, les parfums, excès et abus	489
CHAP.	III. — Lacunes qui persistent encore chez les gens du monde malgré les progrès précédemment étudiés ; l'instruction et la culture intellectuelle.....	498
CHAP.	IV. — Les mœurs et les goûts. Influence de la Fronde. Violences et brutalités, querelles de préséance, duels, les cabarets, le jeu, la civilité, la moralité. La galanterie et les rapports avec les dames, l' <i>Amour à la mode</i> , de Thomas Corneille, sentiments à l'égard du mariage, les enlèvements. Les dames et la Fronde, la liberté des manières.....	502
CHAP.	V. — Indécence et grossièreté dans le langage ; le burlesque, les recueils de chansons.....	529
CHAP.	VI. — La religion.....	536
CHAP.	VII. — La vie mondaine extérieure, à la Cour, pendant et après la Fronde ; fréquence des fêtes et des divertissements.....	543
CHAP.	VIII. — Introduction de la vie mondaine intellectuelle à la Cour ; le cercle d'Anne d'Autriche ; sa médiocrité générale.....	563
CHAP.	IX. — La vie mondaine hors de la Cour. Multiplication des salons. La Préciosité.....	569

CINQUIÈME PARTIE

**Ouvrages divers, romans, traités, qui de 1643 à 1661
ont continué à répandre en France la politesse et l'honnêteté.**

CHAP.	I. —	Civilité, bienséance et galanterie, politesse. Les romans de <i>La Calprenède</i> , <i>Cassandre</i> , <i>Cléopâtre</i> , <i>Faramond</i>	599
CHAP.	II. —	Les romans de <i>Mlle de Scudéry</i> , le <i>Grand Cyrus</i> , la <i>Clélie</i>	629
CHAP.	III. —	Romans contemporains du <i>Cyrus</i> et de la <i>Clélie</i> , les nouvelles	693
CHAP.	IV. —	Le théâtre, Quinault, le <i>Timocrate</i> de Th. Corneille.	701
CHAP.	V. —	Divers ouvrages à l'éloge des dames. <i>Le Triomphe des dames</i> , du Sieur de Gerzan, <i>le Panégyrique des dames</i> et <i>l'Art de plaire</i> , de Gilbert, <i>l'Honnête maîtresse</i> , de Couvay, <i>Le Mérite des dames</i> , du sieur de Saint-Gabriel.....	707
CHAP.	VI. —	Traité et ouvrages divers relatifs à la vie à la Cour, à la pratique de la vie de société. Ouvrages italiens nouvellement traduits : <i>De officiis inter potentiores et tenuiores amicos</i> , de Giovanni della Casa, <i>la Science du monde</i> , de Cardan, <i>la Guide des beaux esprits</i> , du P. Bartoli. B. Gracian.....	745
CHAP.	VII. —	La conception mondaine de l'honnêteté, la <i>Fortune des gens de qualité</i> , de J. Caillières.....	722
CHAP.	VIII. —	La conception mondaine de l'honnêteté, (<i>suite</i>). Le chevalier de Méré, professeur de bienséances ; sa conception de l'honnêteté.....	730
CHAP.	IX. —	La philosophie de l'honnête homme dans le milieu mondain ; le culte de la raison, Descartes et le <i>Traité des passions</i> , Saint-Evremond.....	791
CHAP.	X. —	Le langage des gens du monde. Les <i>Remarques</i> de Vaugelas, <i>La Rhétorique</i> [française de René Bary, <i>Les Remarques sur les Œuvres de Malherbe</i> , de Chevreau	806
CHAP.	XI. —	La conception vertueuse et morale de l'honnêteté. <i>Le Testament</i> de P. Fortin de La Hogue, le	

	<i>Courtisan désabusé</i> , de M. de Bourdonné, les <i>Pensées</i> de Pascal.....	823
CHAP. XII. —	Quelques ouvrages qui relèvent des deux tendances que nous venons d'étudier : <i>L'Esprit de Cour</i> de René Bary, <i>l'Académie des filles</i> , de Colletet, opuscules de La Mothe le Vayer.....	829
CHAP. XIII. —	Livres relatifs aux jeux de société; le <i>Nouveau recueil</i> <i>des pièces les plus agréables de ce temps</i> , de Sorel.	834

SIXIÈME PARTIE

**Influence des réunions mondaines et des ouvrages
précédemment étudiés.**

**Continuation des progrès de la politesse et de l'honnêteté,
de 1643 à 1661.**

INTRODUCTION. —	Influence des femmes.....	837
CHAP. I. —	Civilité et bienséance ; sens de la mesure et du juste milieu, aversion de la familiarité ; début de la so- lennité classique.....	840
CHAP. II. —	La galanterie	851
CHAP. III. —	Instruction et culture intellectuelle ; mépris des gens du monde pour les pédants.....	854
CHAP. IV. —	Les goûts ; la musique, la conversation.....	860
CHAP. V. —	Le langage des honnêtes gens, scrupules de décence, de bienséance, sens de la justesse, adaptation des auteurs anciens aux goûts du moment, la <i>Traduc- tion de Lucien</i> , de Perrot d'Ablancourt.....	876
CHAP. VI. —	L'honnêteté bourgeoise ; la religion, le duel.....	887
CHAP. VII. —	Sens et emplois de l'expression : <i>honnête homme</i> ...	892
CONCLUSION. —	Les Français et l'honnêteté ; comment les gens du monde jugent les étrangers et les provinciaux.	901

Imp. des Presses Universitaires de France, 49, Bd St-Michel, Paris (5^e).

ERRATUM

Bibliographie.

Page XIV, ligne 2, lire: in-8°

- XIV, ligne 43, lire: J. Beraud
- XV, ligne 10, lire : Sénèque
- XVI, ligne 12, lire : galante
- XVI, ligne 14, lire : mots
- XVII, haut de page : Bibliographie
- XXI, ligne 13, lire : *Pertharite*
- XXV, ligne 26, lire : *Chevraeana*
- XXV, ligne 28 lire : Voyage du Roi
- XXXIV, ligne 23, lire : épigrammes
- XXXVIII, ligne 38, lire : trois articles

Page 12, ligne 11 des notes, lire : Pontchartrain

- 13 — 1 des notes, lire : Pontchartrain
- 13 — 12 des notes, lire : Pontchartrain
- 14 — 4, lire : quelques
- 15 — 22, lire : et de vertu
- 19 — 5 des notes, lire : de Crispian
- 23 — 6 des notes, lire : M^{lle} de Montpensier
- 25 — 3, lire : Madame
- 34 — 8, lire : notre bonne grâce
- 34 — 1 des notes, lire : conversation
- 39 — 7, lire : mode
- 53 — 13, lire : parue dans
- 54 — 19, lire : le brut de
- 69 — 7 des notes, lire : par derrière,
- 79 — 23, lire : les infinis
- 83 — 4 des notes, lire : Recueil
- 95 — 18, lire : injuste
- 95 — 32, lire : président
- 104 — 12, lire : garde-robe
- 111 — 2, lire : organisation

- 111 — 5, lire : ses
- 116, — 1 des notes, lire : 1
- 117 — 2 des notes, lire : les libertins. il semble que
- 140 — 12, lire : adresse
- 154 — 16, lire : Jean
- 160 — 5 des notes, lire : faite
- 174 — 37, lire : honnêtes
- 193 — 10, lire : beauté
- 196 — 14, lire : connaissance
- 215 — 8, lire : il
- 225 — 22, lire : ce que je fais
- 229 — 28, lire : Clytie
- 229 — 31, lire : et
- 259 — 5, lire : donc, deux personnages
- 281 — 15, lire : précédée
- 293 — 5 des notes, lire : suffiraient
- 300 — 1, lire : Tallemant
- 306 — 14 des notes, lire : encourir
- 322 — 34, lire : contées
- 330 -- 8 des notes, lire : *Lettres*
- 343 — 9, lire : ceux qui
- 343 — 13, lire : remplir
- 364 — 29, lire : bienséance
- 366 — 7, lire : précepte
- 376 -- 33, lire : l'honnête homme
- 392 — 8 des notes, lire : preseance, quittée
- 461 — 5, lire : embarrassée
- 465 — 3 des notes, lire : *mediis*
- 548 — 19, lire : M^{me} de Fiesque
- 561 — 9 des notes, lire : *Menagiana*
- 656 — 2, lire : scrupule
- 686 / 17 des notes, lire : philosophie
- 701 — 10, lire : paraissent
- 730 — 6 des notes, lire : Clérembaut
- 785 — 30, lire : Foscolo Benedetto
- 786 — 30, lire : *in foro*
- 796 — 10 des notes, lire : jamais

- 859 — 1 des notes, lire : désigner
 - 872 — 17, lire : autorisée
 - 942 — 19, lire : 715
 - 115 — 7, supprimer la virgule après enseigne
 - 139 — 6, supprimer le point après convention
 - 355 — 11, supprimer : et Guazzo
 - 355 — 12, lire : le texte italien
 - 355 — 14, supprimer : et de la *Conversation civile*
 - 498, titre du chap.: lire : Lacunes qui persistent chez
les gens du monde
 - 499, titre de la page : lire : La culture intellectuelle.
 - 565-567, titre des pages : lire : ...de la vie mondaine
intellectuelle...
 - 730-790, titres des pages : ajouter : Le chevalier de
Méré.
-

